
D.D. UNIV. GAND.
PAUL FREDERICQ.
1850-1920
R. DE CRAMER







Taut lieövheg
Gent 1864

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. ALBERT MONTÉMONT

REVUE ET CORRIGÉE

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG

ET CONTINUÉE

PAR M. BARRÉ

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÉGE DE LILLE

TOME VINGT-SEPTIÈME

ROKEBY



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56



ROKEBY,

POËME EN SIX CHANTS.

A JOHN B. S. MORRITT, ESQ.
CE POEME,
DONT LA SCÈNE EST PLACÉE DANS SON BEAU DOMAINE DE ROKEBY,
EST DÉDIÉ,
COMME GAGE D'UNE SINCÈRE AMITIÉ,
PAR WALTER SCOTT.

AVERTISSEMENT.

L'action de ce poëme se passe à Rokeby, près de Greta-Bridge, dans le comté d'York, et s'étend à la fortèresse de Barnard-Castle et à d'autres lieux du voisinage.

Le temps qu'elle embrasse est de cinq jours, dont trois sont supposés s'écouler entre la fin du cinquième chant et le commencement du sixième.

La date des événements fictifs se place immédiatement après la bataille de Marston-Moor, le 3 juillet 1644. Cette époque de troubles a été choisie sans aucune intention de combiner la fable du poëme avec les événements militaires ou politiques des guerres civiles, et seulement comme donnant un certain degré de probabilité au récit imaginaire que l'on offre au public.

CHANT PREMIER.

I.

La lune est dans tout l'éclat que lui donnent les nuits d'été; mais les vents se déchaînent et soufflent avec force, et les nuages poussés par eux la voilent sous mille teintes diverses. Elle éclaire par intervalles les tours de Barnard et les flots de la Tees[1]; et le paysage, animé de ce mouvement étrange, ressemble aux visions nocturnes du coupable, quand le remords et la terreur viennent, durant son sommeil, aiguillonner son imagination délirante. Tantôt sa lumière semble empreinte de la rougeur de la honte, tantôt elle réfléchit les feux plus sombres de la fureur; puis elle jette de ces grandes ombres qui vont et viennent comme les reflets rapides de la terreur; parfois enfin les couleurs de la tristesse obscurcissent les airs, et meurent dans les ténebres comme le désespoir. La sentinelle observe ces nuances variées se reflétant sur les eaux de la Tees, qui poursuit son cours à travers les bois; du haut de l'antique tour de Baliol, le soldat voit les nuages s'amonceler vers le nord, entend les larges gouttes de pluie qui battent le toit et les flancs de la tourelle, prête l'oreille au bruit des vents, et s'enveloppe de son épais manteau.

II.

Ces tours qui, à la clarté inconstante de l'astre des nuits, dessinent leurs noires ombres sur les flots, ces tours de Barnard renferment un habitant dont les émotions diverses, roulant dans une confusion étrange et désordonnée, semblent imiter ces rapides bouleversements des cieux. Avant que le sommeil

eût enchaîné les sens du sombre Oswald, fatigué de toutes les positions, il s'était retourné fréquemment sur sa couche, et avait étendu ou rassemblé ses membres, cherchant en vain par de violents efforts à bannir les soucis qui le rongent. Enfin le sommeil était descendu sur lui, mais accompagné de sentiments encore réels et de vains rêves où se confondent en désordre l'avenir et le passé. La Conscience, anticipant l'heure du repentir, lui reproche déjà le crime qui est encore à commettre: elle appelle ses Furies pour secouer sur sa tête leurs fouets ensanglantés et leurs hideux serpents. L'agitation des traits du malheureux Oswald atteste les angoisses auxquelles son esprit est en proie... Oh! quelle terrible leçon on peut recevoir auprès de la couche du criminel que le repos a fui!

III.

Ainsi les idées pénibles qui assiégent Oswald pendant son sommeil se manifestent par d'étranges changements dans ses traits, changements sinistres et rapides comme ceux que la lune réfléchit dans les flots de la Tees. On y voyait passer la rougeur de la honte, la teinte plus sombre et plus animée de la colère, tandis que la main du malheureux semblait saisir un coutelas ou une épée. Cette main retombant ensuite, de profonds soupirs, une larme roulant dans ses yeux entr'ouverts, la pâleur de son front et de ses joues, trahissaient la douleur dont son sein était oppressé. Cette situation dura peu. Tout à coup, le sang se précipita du cœur au visage, ses traits convulsifs, des murmures étouffés et effrayants révélèrent qu'à l'affliction succédait la terreur. Enfin, ces violentes angoisses rompirent un sommeil pénible, et Oswald, se dressant tout à coup sur son séant, s'éveilla.

IV.

Il s'éveilla, et trembla de fermer de de nouveau ses paupières pour retrouver ce sommeil terrible; il s'éveilla... pour observer la pâle lueur de la lampe, et compter d'heure en heure les retentissements de la cloche du château, ou prêter l'oreille aux cris sinistres du hibou, au triste sifflement des vents, ou saisir parfois les chants peu harmonieux par lesquels la sentinelle cherche à abréger le temps: alors Oswald songeait avec envie au bonheur de ce pauvre soldat qui, débarrassé de sa faction au lever du soleil, se couche sur la paille, et, l'esprit libre de soucis, s'endort du sommeil de l'enfance.

V.

Au loin, du côté de la ville, retentit à une grande distance le galop d'un cheval. Oswald, s'élançant de son lit, l'a entendu: et pourtant l'oreille d'un homme dont la vengeance et la crainte n'eussent pas rendu la perception plus vive, n'eût jamais pu distinguer le bruit des pas de l'animal avant qu'il eût atteint la hauteur sur laquelle se trouve le château. Bientôt le son se rapproche et devient distinct; Oswald entend le qui vive de la sentinelle. Bientôt encore le bruit des chaînes et des leviers annonce l'abaissement du pont-levis sur le fossé, et au-dessous, dans la cour du château, des voix se font entendre, des torches sont allumées. On conduit l'étranger droit à l'appartement d'Oswald, et une voix s'écrie: « Des nouvelles de l'armée, d'une haute importance! un messager arrive à toute bride... » Réprimant le trouble de son cœur, Oswald fait entendre cette réponse: « Que l'on apporte de la nourriture et du vin, allumez le feu: faites entrer l'étranger, et retirez-vous... »

VI.

L'étranger entra d'un pas pesant. Son visage était caché sous le panache qui surmontait son casque, et un ample surtout de buffle enveloppait ses formes athlétiques[1]. Il répondit à peine au salut inquiet d'Oswald; mais il ne réprima point un dédaigneux sourire en observant la ruse mesquine d'Oswald: celui-ci déplaça la torche de manière que la lumière vînt frapper le visage de l'étranger, afin de pouvoir l'observer à son aise, tout en lui cachant ses propres émotions.

Cependant, le voyageur se débarrassa de son lourd surtout de cuir de bœuf, et, à la lueur de la torche, brilla le large corselet d'un homme d'armes. Il enleva ensuite son casque, et secoua son panache humide de rosée; puis, il soulagea ses mains du poids de ses gantelets, et les étendit devant le feu: après quoi il s'approcha de la table, et, sans porter une santé, sans prononcer un seul mot d'égards envers celui qui le recevait, but à longs traits et mangea avidement, le tout d'un air aussi affranchi de tout cérémonial que le loup qui déchire sa proie.

VII.

Avec une vive impatience mêlée de quelque crainte, son hôte le regarde dévorer les mets et vider les nombreuses rasades qui redoublent son assurance. Tantôt Oswald se tient à l'écart, tantôt il parcourt la chambre à grands pas, attendant avec angoisses des nouvelles d'un haut et terrible intérêt, maudissant chaque instant dont son hôte prolonge son repas de rustre. Et cependant, il en vit arriver la fin avec terreur; il semblait presque accuser l'empressement des domestiques lorsqu'ils se retirèrent sur un signe qu'il leur fit, et le laissèrent seul avec l'étranger et en liberté de le questionner. Le long silence qu'il garda encore après leur départ témoigna du combat que se livraient dans son âme la terreur et la honte.

VIII.

Tout dans la mine de l'étranger semblait justifier ses craintes soupçonneuses. Les fatigues et un climat brûlant avaient gravé l'empreinte des années [3] sur sa figure rembrunie: son front était ridé, ses tempes nues, et des nuances argentées se mêlaient au noir d'ébène de ses cheveux. Cependant il avait conservé ce que l'âge seul peut ravir, ces lèvres épaisses et retroussées qui exprimaient l'orgueil, cet œil de feu qui semblait mépriser le monde entier. Jamais la crainte n'avait pâli ces lèvres, jamais une larme n'était venue tempérer dans cet œil le regard étincelant et sévère qui défiait le malheur et méprisait les souffrances. Habitué à envisager les dangers les plus terribles, l'ouragan et les tremblements de terre, le mugissement des flots et la tempête, il avait vu la mort frapper des coups soudains, se traîner à la suite d'une peste, se faire attendre parmi de lentes tortures; éclater dans la mine ou sur la brèche, pleuvoir avec le fer ou le plomb meurtrier: il la connaissait sous toutes ses formes; il les méprisait toutes.

IX.

Et cependant, quoique l'œil endurci de Bertram pût considérer sans émotion le sang et le danger, quelque chose de pire que l'apathie se lisait encore sur son front brûlé par le soleil et sur sa rude figure; car les passions effrénées auxquelles il s'était longtemps abandonné les avaient labourés de profondes empreintes. Tout ce qui revêt le vice de brillantes couleurs, toute la gaieté, toute la légèreté de la folie avaient disparu avec la jeunesse; mais les mauvaises herbes du vice restaient enracinées dans l'âge mûr sans avoir conservé leurs fleurs; et pourtant le sol sur lequel elles croissaient, s'il eût reçu dès le printemps les bienfaits de la culture, était assez profond et vigoureux pour développer des germes utiles. Peut-être même alors son cœur n'eût-il pas connu les impressions bienfaisantes de sentiments calmes et doux; mais la générosité eût pris, dans son cœur dompté par l'éducation, la place de la profusion, et l'amour de l'or destiné à assouvir cette soif de prodigalité eût été remplacé par celui des récompenses de la gloire. Son orgueil, dépouillé de violence, eût pris pour guide la vertu.

X.

Même au moment où nous le voyons, foulant aux pieds les lois de sa conscience, abruti par le vice, souillé de meurtres, son âme audacieuse savait encore s'élever et dominer les penchants auxquels il se livrait; car le crime plus rampant ou le vice moins endurci s'abaissaient devant le retard hardi de

Bertram. C'est ce qu'éprouvait Oswald, qui, par mille détours, s'efforçait d'amener son hôte peu communicatif à lui dévoiler les nouvelles qu'il lui tardait de connaître : pour arriver indirectement à ce but, il l'entretenait de sujets bien éloignés de celui qui seul l'intéressait lui-même. Mais Bertram ne daignait pas s'apercevoir de sa peine secrète ou la lui épargner : d'un ton sévère et brusque, il lui faisait des réponses brèves et obscures, ou sautait à un autre sujet, et s'étendait en digressions étranges, afin de contraindre son interlocuteur embarrassé à acheter une réponse précise par une question directe.

XI.

Oswald causa quelque temps des communes, du covenant, des lois, de la réforme de l'Église, mais il fut interdit par l'air dédaigneux et goguenard de Bertram. Alors il bégaya... « A-t-on livré un combat? Bertram apporte-t-il des nouvelles d'une bataille? car certainement un soldat si renommé par ses hauts faits d'armes en pays étranger n'a jamais abandonné l'armée à la veille de livrer combat, et avant que le champ de bataille eût été gagné ou perdu. — Tranquillement renfermé dans votre château sur les bords de la Tees, vous vous reposez fort à l'aise, Oswald Wycliffe. Pourquoi trouver étrange que d'autres viennent partager une retraite si sûre et si commode, abandonnant ces champs de guerre civile où l'on ne recueille que les dangers, les fatigues et la mort? — Allons, ne plaisante pas, ami! Nous savons que l'ennemi s'est avancé pour faire perdre à notre armée du Nord, campée devant York assiégé, le fruit de ses travaux : ta cavalerie se trouvait avec le vaillant Fairfax, et doit avoir combattu... Comment s'est passée la journée?

XII.

— Tu voudrais en ouïr le récit?... Écoute! Dans les bruyères de Marston se sont rencontrés face à face les rangs qui envoyaient la mort devant eux [4]; les sons guerriers de la trompette se firent entendre, tous les yeux lancèrent des flammes, tous les fronts s'animèrent, de chaque côté l'air retentit des cris : « Dieu et notre cause! — Dieu et le roi! » En vrais Anglais, les soldats des deux partis se précipitèrent dans la mêlée, ayant tout à perdre et rien à gagner. J'aurais ri volontiers... si j'en avais eu le temps... de voir la frénésie sublime avec laquelle ces enthousiastes furieux combattaient et mouraient pour le roi ou l'État, selon que les poussait leur caprice : les uns, pour un rêve de bien public, les autres pour des ornements d'église, une robe de prêtre ou un rochet, quelques-uns enfin versant leur sang pour obtenir après leur mort la réputation d'un patriote ou d'un martyr... Si Bertram Risingham eût commandé tous ces braves, il n'aurait point, comme un fou superstitieux, cherché des El-Dorado dans les cieux! Les états du Chili m'auraient vu, et Lima m'aurait ouvert ses portes d'argent; j'aurais traversé le riche Mexique, et pillé les splendeurs du Pérou, jusqu'à ce que le nom de l'audacieux Pizarre, et le tien, ô Cortez, se fussent perdus dans la gloire de Bertram! — Vas-tu donc encore t'écarter du sujet, mon bon et doux ami! Quel a été le résultat de la journée?...

XIII.

— On sait que je suis bon lorsque la trompette sonne ou que les verres s'entrechoquent, quoique l'épithète de doux n'ait jamais été appliquée au cœur et au front de Bertram... Mais je reprends : la lutte furieuse ressemblait au combat que se livrent les courants aux lieux où l'Orenoque, loin de porter un humble tribut à la mer, pousse au loin contre le vaste océan les flots hostiles d'une mer rivale : s'entrechoquant et refluant en mille directions diverses, les vagues lancent leur écume jusqu'aux nues, et le pilote désorienté cherche en vain à distinguer le lieu où le fleuve roule ses ondes de celui où mugit la mer. Tels les flots furieux des combattants s'atta-

quèrent et se refoulèrent, laissant la victoire indécise jusqu'au moment où le bouillant Rupert tomba sur nos escadrons, poussant contre nos lances une colonne de braves, fiers et chauds comme les vins de leur pays. Alors les nôtres, quoique opiniâtres, commencèrent à chanceler. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?... Nos chefs, ballottés dans la mêlée, tombèrent; nos rangs se rompirent; mille hommes qui avaient tiré l'épée pour les Chambres et pour le Verbe, sortis de leurs hameaux, de leurs fermes et de leurs champs à l'appel de leurs ministres pour humilier la crosse et la couronne, maintenant roides et froids gisent dans leur sang, et ne tourneront plus la mitre en ridicule... Voilà où en étaient la bonne cause et le droit des communes lorsque j'ai quitté le champ de bataille.

XIV.

— Déplorables nouvelles ! » s'écrie le sombre Oswald, prenant un air abattu et penchant la tête, tandis que le trouble de la joie brille dans ses yeux et dément la douleur qu'il feint avec tant d'art.... « Déplorables nouvelles!... Ne dis-tu pas qu'au moment où ils étaient le plus nécessaires, vos généraux ont péri ? Complète ce récit désastreux, et dis-moi quels sont ceux qui sont tombés dans cette fatale journée ; quels chefs de marque et de renom ont acheté par leur mort une gloire impérissable? Si tel a été le sort de mon plus cruel ennemi, mes pleurs honoreront sa tombe... Pas de réponse?... Ami, tu sais de toute notre armée celui que je devais haïr le plus, celui que toi-même haïssais tant autrefois, et cependant tu me laisses dans l'incertitude sur son destin... — Si tu veux savoir quelque chose sur le sort d'un ami ou d'un ennemi, » répondit Bertram d'un air impassible, «demande-le en termes simples et clairs : tu peux compter sur la réponse d'un soldat; pour les questions obscures ou les énigmes je n'ai ni intelligence ni réponse... »

XV.

La fureur qu'Oswald cachait depuis longtemps, et par ruse et par crainte, éclata tout à coup, et les bravades d'un homme d'aussi basse extraction éveillèrent son mépris aristocratique... « Misérable! as-tu payé ta dette de sang ? PHILIPPE DE MORTHAM vit-il encore ? Perfide envers ton ancien maître ou envers moi qui reçus ton serment, traître ou parjure, l'un ou l'autre, ou tous les deux ensemble : esclave! as-tu tenu la promesse par laquelle tu t'étais engagé à tuer ton chef dans le combat?... » Le soldat s'élança de dessus son siége, et, saisissant la main de Wycliffe, il la serra dans la sienne, aussi dure qu'un gantelet d'acier, de manière à faire sortir le sang du bout des doigts. « A ta santé ! » s'écria-t-il; et, avant de boire, il rejeta la main d'Oswald et rit aux éclats. « Maintenant, Oswald Wycliffe, tu parles franchement! maintenant tu es rentré dans ton caractère naturel ! digne, sauf le courage, d'errer en flibustier comme moi. Que t'importe la cause de la religion, si la fortune et les terres de Mortham sont à toi ? Que te fait le siége d'York, si cette main sûre a fait sa besogne? Et pourquoi t'inquiéter que Fairfax et ses meilleurs guerriers rougissent la plaine de Marston, si Philippe de Mortham est étendu près d'eux et mêle son sang au leur ?... Assieds-toi donc! et sans gêne, comme entre camarades qui vident les verres après la victoire au milieu des récits de sang et de terreur que les enfants et les femmes frémissent d'entendre, je te raconterai de point en point cette œuvre de mort.

XVI.

« Quand tu me verras abandonner un projet de vengeance, appelle-moi misérable, sans redouter en moi un ennemi; et si jamais je pardonne une insulte, montre-moi au doigt comme un vil esclave, sans craindre pour tes jours !... Philippe de Mortham est maintenant avec ceux que Bertram Risingham a nommés ses ennemis, ou qu'une vengeance plus

sûre encore a frappés parce qu'ils se sont montrés des amis ingrats. Selon sa coutume, avant la bataille, il parcourait les rangs à cheval, et tenait sa visière levée. J'aperçus son sourire mélancolique, lorsque, dans les lignes directement opposées, il vit flotter la bannière de Rokeby, allié à sa famille; « Et c'est ainsi, dit-il, que les amis sont divisés! » J'entendis ces paroles, et me rappelai comment, à côté l'un de l'autre, nous avions changé la face du combat sur plus d'un champ de bataille, où la poitrine de Bertram avait servi de bouclier à Philippe. Je songeai aux tristes déserts de Darien, où la mort s'abaisse portée sur l'aile de la brise du soir, et je me rappelai comment je jetais mon manteau sur l'épaule de mon ami, et m'exposais sans défense à la rosée mortelle. Je songeai aux rochers de Quariana, où, sauvant Mortham du naufrage de notre bâtiment, à travers les brisants blanchissant d'écume, je le portai épuisé sur le rivage. Je songeai enfin au jour où la flèche d'un Indien lui perça le flanc et où je suçai la blessure empoisonnée. Ces pensées se pressaient, et roulaient comme un torrent dans mon esprit pour en arracher la détermination mortelle que j'avais prise.

XVII.

« Les cœurs ne sont pas de caillou, et le caillou se brise; ils ne sont pas d'acier, et l'acier se ploie. Lorsque Mortham me dit, comme autrefois, de me tenir près de lui dans le tumulte de la bataille, j'aperçus à peine les lances mises en arrêt, j'entendis à peine le son de la trompette : l'idée du combat se perdit dans la lutte intérieure qui devait décider de la vie ou de la mort de Mortham. Ce fut alors que je me retraçai comment, séduit par la promesse de venir partager sa fortune et ses foyers, lorsque le temps de la vie errante du pirate fut passé, je gagnai avec lui les bords qui nous avaient vus naître. Mais le seigneur de Mortham conçut un bien grand éloignement pour les courages hardis auxquels il s'était jadis associé; les doutes, les terreurs, les craintes superstitieuses vinrent attrister ses vieux jours; les prêtres astucieux assiégèrent leur victime, et damnèrent en lui chaque action, chaque pensée généreuse. Alors il me fallut chercher d'autres foyers : la licence de mes idées était en opposition avec la vie régulière de sa demeure; s'il me donnait de l'or, dans un jour de débauche je dépensais trois fois ce qu'il m'avait donné. J'errai alors comme un proscrit oisif, n'entendant rien à labourer les champs ou à faire aucun commerce, regardé comme le fer rouillé d'une lance tout à la fois inutile et dangereux. Les femmes redoutaient mon regard hardi; à mon seul aspect, les gens paisibles tremblaient; le négociant apercevait mes regards enflammés, et resserrait ses trésors : les lâches enfants de la paix s'éloignaient du fils abandonné de la guerre.

XVIII.

« Mais les discordes civiles appelèrent aux armes, et firent de ma profession le métier de tous. Pressé par Mortham, je retournai pour conduire ses vassaux au combat. Quelle récompense était réservée à mes peines! Je n'entendais rien à leur jargon de croyances et de prières : d'austères fanatiques obtinrent tous les postes de confiance, et moi, déshonoré et dédaigné, je n'eus pour tout lot que le haut et puissant avantage d'affronter les balles revêtu de cette misérable armure!... Oswald, tes gestes me disent que tu sais tout cela; cependant écoute jusqu'au bout, et pèse bien ce que je te dis. C'est l'honneur qui m'ordonne maintenant de raconter toutes les circonstances de la destinée de Mortham.

XIX.

« Les pensées, qui se transmettent si lentement par notre bouche, traversent le cœur avec la rapidité de l'éclair. Au moment même où je pressais de l'éperon les flancs de mon coursier, le procès de Philippe de Mortham fut commencé, et avant que les escadrons se fussent mêlés dans leur charge, sa cause était entendue, sa sentence prononcée.

Je ne le perdis pas de vue, à travers les chances incertaines de la mêlée, dont l'aspect changea comme une journée capricieuse du mois de mars, jusqu'au moment où, semblable à un torrent qui rompt ses digues, le fier Rupert se précipita sur notre flanc. Ce fut alors qu'au milieu du tumulte, de la fumée et du choc des armes, au moment où chaque homme combattait pour sa vie, ce fut alors que je lâchai la détente de mon poitrinal * : Mortham tomba, le cheval et son cavalier roulèrent l'un sur l'autre. Il jeta vers le ciel un regard mourant où se peignaient la colère et la douleur... ce fut le dernier. Ne pense pas que je sois resté pour voir quelle serait l'issue de la bataille; mais, avant que je fusse sorti de cette mêlée sanglante, notre cavalerie du Nord fuyait sans qu'il fût possible de la contenir. On disait déjà dans les villages de Monckton et de Milton [5] que des monceaux de cadavres protestants obstruaient le cours de l'Ouse, et qu'un grand nombre d'Écossais épouvantés s'enfuyaient vers le Nord, maudissant le jour où Lesley, leur général, poussé par son zèle ou l'appât des récompenses, avait traversé la Tweed. Néanmoins, lorsque j'atteignis les bords de la Swale, des bruits tout différents circulaient; des nouvelles fraîches annonçaient que l'intrépide Cromwell, avec sa cavalerie bardée de fer, avait ramené la fortune de la journée [6]. Mais ces nouvelles sont-elles fausses ou vraies, Oswald? c'est ce qui m'inquiète aussi peu que toi. »

XX.

Wycliffe n'osait montrer combien son orgueil était indigné du ton fier et libre avec lequel son complice prétendait se mettre avec lui sur le pied de l'égalité du crime. Il lui parla dans les termes les plus flatteurs d'amitié éternelle, de foi à toute épreuve, et prodigua d'un ton de bienveillance les promesses et les serments : mais Bertram interrompit tout court ses protestations. « Wycliffe, dit-il, sois bien persuadé que je ne demeurerai point ici. Non, j'y suis tout au plus jusqu'à la pointe du jour : averti de me tenir sur mes gardes par les légendes dont on berça mon enfance, je ne me fie point à la parole d'un associé... La vallée où je suis né ne répète-t-elle pas encore la ballade tragique de Percy Rede, livré à une mort sanglante par le perfide Girsonfield [7]? Souvent, sur les bords du Pringle, le berger voit glisser son ombre irritée... Autre présage encore! Près du lieu même qui me donna son nom, près des remparts de Risingham, où la Reed réfléchit dans ses ondes les jolies chaumières et les doux ombrages de Woodburn, le ciseau de quelque ancien artiste a sculpté le rocher de manière à lui donner la figure d'un géant [8], d'une force sans égale, portant un carquois sur son dos, et une tunique qui lui descend jusqu'aux genoux. Informe-toi comment est mort ce hardi chasseur, cet intrépide monarque de la plaine, et la vieillesse comme l'enfance pourra te dire qu'il périt par la trahison d'un frère... Ainsi averti par les légendes dont on berça mon enfance, je ne me fie à la parole d'aucun associé.

XXI.

« La dernière fois que nous avons causé de cette affaire, nous n'avons rien arrêté sur cette importante question : quand, comment et en quel lieu partagerons-nous la fortune de Mortham? Écoute-moi donc déterminer la portion à laquelle nos usages différents nous donnent à chacun le droit de prétendre. Toi, vassal de la couronne d'Angleterre, tu dois reconnaître ses lois de succession; elles t'accordent comme au plus proche héritier les terres et les riches revenus de ton parent, et je te les cède... Respecte à ton tour les statuts des flibustiers [9]. Ami de la mer et ennemi né de tous ceux qui voguent sur ses flots, que le pirate tombe dans la mêlée, le camarade qu'il préférait hérite de la part du butin qui lui revenait; lorsqu'un ennemi audacieux meurt en

* Espèce de courte carabine ou de pistolet d'arçon.

combattant, sa fortune appartient à celui qui l'a frappé : l'une ou l'autre de ces deux dispositions m'adjuge ces dépouilles des mers et des mines de l'Inde, entassées dans les sombres souterrains de Mortham, les lingots d'or et les diamants, les calices et l'argenterie enlevée aux églises, les pierres précieuses arrachées à la beauté malgré ses cris et ses larmes, tous les colliers de perles, tout l'argent en barre, toutes les richesses conquises dans le nouveau monde : je vais de ce pas fouiller les noires retraites où dorment ces trésors transatlantiques. Il faut que tu m'accompagnes.... car, sans toi, l'héritier aurait de la peine à pénétrer jusqu'à son trésor ; et ensuite je te fais mes adieux. Je me hâte de goûter tous les plaisirs variés que la fortune peut acheter. Lorsque tous mes désirs seront rassasiés, la guerre offrira une nouvelle besogne à l'épée infatigable de Bertram. »

XXII.

Oswald hésite : sa réponse indécise s'arrête sur ses lèvres. Malgré son astuce, il ne pouvait s'empêcher de trembler quand il entendait ce misérable sicaire lui dicter ainsi la loi, et son cœur troublé flottait entre la haine, la joie, le dépit et la crainte : la joie de voir fuir Bertram, le dépit de le voir s'adjuger un si haut prix de son meurtre, la haine de son orgueilleuse présomption, et la crainte enfin de voyager seul avec lui. Il se détermina pour un moyen terme, ressource ordinaire de la ruse et de la lâcheté : « Le poste qu'il occupait, dit-il, ne lui permettait guère de s'absenter de la forteresse en ce moment ; WILFRID accompagnerait Bertram, son fils voyagerait avec son ami... »

XXIII.

Le mépris tempéra la colère de Bertram et changea le froncement de ses sourcils en un sourire sauvage. « Wilfrid ou toi, peu m'importe qui sera porteur de la clé d'or. Mais ne pense pas que je ne m'aperçoive point de ta ruse misérable et égoïste ! Je la vois et j'en souris de pitié... Si tu crains quelque chose de moi, Oswald Wycliffe, qu'est-ce qui te protége ici contre mes coups ? J'ai sauté du haut de murailles plus élevées que celles-ci, j'ai traversé à la nage des rivières plus profondes que la Tees : ne pourrais-je pas te poignarder avant qu'un seul cri éveillât l'attention de la sentinelle éloignée ? Ne tressaille pas.... je n'en ai point l'intention, mais si je l'avais, les obstacles seraient bien faibles : et crois-moi, dans l'occasion, ce bras a exécuté des entreprises bien plus désespérées.... Va, hâte-toi d'éveiller ton fils : le temps presse, et je devrais être parti. »

XXIV.

Aucun des vices d'Oswald ne souillait l'âme innocente de Wilfrid ; dès l'enfance, son cœur avait montré des penchants trop doux, pour avoir rien à démêler avec les agitations de la vie. Son père, lorsqu'il était encore entouré de plusieurs fils, doués d'un caractère plus hardi, parlait avec mépris de Wilfrid, et lui reprochait la faiblesse de son courage et de son bras ; mais les soins et le bonheur d'une tendre mère se concentraient sur ce faible enfant. Les caprices mutins de l'enfance n'avaient jamais révélé en lui l'impétuosité d'un courage bouillant : il passait toutes ses heures à parcourir les productions riches et variées de Shakspeare, mais il dédaignait les scènes guerrières et futiles, la vie joyeuse de Falstaff et les combats de Percy, pour méditer la morale de Jacques, pour réfléchir avec Hamlet, à qui tant de sagesse fut inutile ; et il s'endormait en versant de douces larmes sur les malheurs de la tendre Desdémona.

XXV.

Jeune, il ne recherchait point les plaisirs de la jeunesse, les chevaux, les faucons, les chiens de chasse ; mais il aimait à se repaître des voluptés paisibles que l'on goûte au bord d'un ruisseau solitaire ou d'un lac silencieux ; à s'enfoncer dans la solitude de Deepdale, où l'on n'aperçoit que des rochers escarpés, des bois et les cieux ; à gravir

le sommet élevé du pic de Catcastle ou la hauteur solitaire du Pendragon. Et là son imagination prenait son vol, et s'exerçant sur quelque sujet étrange et fantastique, rêvait d'amour fidèle ou de printemps sans fin, jusqu'à ce que l'enthousiaste, ne pouvant plus se soutenir sur les aîles fatiguées de la contemplation, retombât tristement sur la terre.

XXVI.

Il aimait.... comme l'attestent une foule de lais dont la mémoire s'est conservée dans la vallée solitaire de Stanmore; car il possédait l'art du ménestrel, cet art qui ne s'enseigne ni ne s'apprend. Il aimait... la nature avait formé son âme pour l'amour, et son imagination en alimentait la flamme. Il aimait en vain... car rarement un amant d'inclinations aussi douces est payé de retour. Il aimait en silence... la passion se peignait dans ses regards, ses discours ne respiraient que l'amitié. Ainsi s'écoula paisiblement sa vie... jusqu'à ce que ses frères, l'orgueil de leur père, descendissent dans la tombe. Wilfrid est maintenant le seul héritier du fruit de toutes ses ruses et de son avidité, Wilfrid est destiné à s'enfoncer dans les voies tortueuses de l'ambition, sous la direction d'Oswald.

XXVII.

Wilfrid doit aimer la belle Matilde, héritière du chevalier de Rokeby; il doit gagner son cœur. Aimer celle qui régnait déjà en secret dans son cœur, était un ordre facile à exécuter; s'en faire aimer, était une tâche plus difficile pour un amant qui n'osait espérer ni parler; cependant Matilde accordait à son timide esclave tout ce que la pitié pouvait inspirer, l'amitié, l'estime, les égards et la louange, qui est la première récompense du poëte! Elle lisait les vers que son goût approuvait, et chantait les lais qu'il avait composés ou qu'il aimait; et néanmoins il répugnait à la jeune fille d'entretenir sous le nom d'amitié la flamme d'un amour sans espoir. Par un caprice bienveillant, souvent elle le privait des doux regards d'une amie; puis, souffrant elle-même à la vue des chagrins de sa victime, elle lui rendait ses dangereux sourires.

XXVIII.

Là en étaient les amours de Wilfrid, quand les clairons de la guerre retentirent dans ces contrées. Trois bannières différentes flottèrent sur les bords de la Tees. Le villageois les aperçut et gémit. Souvent elles avaient bravé ensemble les incursions audacieuses des Écossais de la frontière; se défiant maintenant avec orgueil, les vassaux et leurs seigneurs sont divisés. De son superbe manoir sur les bords de la Greta, le chevalier de Rokeby envoya ses guerriers rejoindre ceux des braves comtes du nord de l'Angleterre qui avaient tiré l'épée pour le roi Charles. Mortham, qui lui était allié de près... sa sœur avait été l'épouse de Rokeby; quoique, longtemps avant les guerres civiles, la noble dame fût descendue dans la tombe... Philippe de Mortham, dis-je, appela ses vassaux aux armes et marcha sous les ordres de Fairfax. Wycliffe enfin, attaché à l'astucieux Vane par une complicité d'intrigues, moins disposé à braver les hasards du champ de bataille ensanglanté, s'était renfermé dans les tours de Barnard, y avait placé les troupes qu'il avait levées dans le Lunedale, et défendait le château au nom des communes.

XXIX.

L'aimable héritière de Rokeby attend dans son château le succès du combat; car les lois de cette guerre respectaient les personnes sans défense, et au milieu de ses plus grandes fureurs, l'enfance, le sexe faible et la vieillesse furent toujours respectés. Mais Wilfrid, fils de l'ennemi de Rokeby, doit renoncer à ses doux priviléges. Naguère il pouvait se trouver à l'improviste sur le chemin de Matilde, lorsqu'elle se promenait au déclin du jour près des bords de la Greta : s'efforçant dans sa dissimulation passionnée d'avoir l'air de marcher sans but, il réprimait l'anxiété de

ses traits et de ses regards, pour rejeter la rencontre sur le compte du hasard; ou bien, il prenait pour prétexte un livre, des dessins, des vers, quelque chose à donner, à chanter, à dire, quelque récit moderne, ou quelque ancienne ballade. Alors, tant que duraient ces instants si impatiemment attendus et si rapidement écoulés, il prenait note de chaque impression d'une aimable ou indifférente politesse, de chaque regard amical, de chaque parole plus douce, comme d'un aliment pour son imagination dans la solitude. Ce doux manége a cessé... Mais encore, sans être aperçu, Wilfrid peut se mettre en embuscade sous la verdure d'Eastwood, pour épier la promenade accoutumée de Matilde. Là, le moindre bruit fait tressaillir son cœur. Elle vient!.... Il ne l'aperçoit qu'en passant, et cependant c'en est assez pour charmer la longueur pénible de la nuit... Elle ne vient pas!... Il attendra l'heure où sa lampe brille dans la tour. C'est encore quelque chose si son ombre se dessine un moment sur les vitraux. « Que sont pour moi la vie et l'espérance! dit-il : hélas! une ombre passagère... »

XXX.

Ainsi se consumait sa vie, quoique la raison s'efforçât de maîtriser l'amour en lui mettant sous les yeux la vue des maux présents et de ceux qui le menaçaient; son oreille impatiente fuyait la voix sévère et importune de la vérité. Doux, indifférent et résigné en toute autre chose, il voyait sans en être ému toutes les vicissitudes du bien et du mal qui ne se rapportaient point à sa passion. C'est que Wilfrid, calme, tendre et docile, était l'enfant gâté et capricieux de l'Imagination. Elle le faisait monter sur son char brillant, ayant à ses côtés la beauté qui l'enchante; ou bien dans quelque retraite solitaire et sauvage, elle l'entourait de ses charmes magiques, baignait de sa rosée enivrante la tête languissamment penchée du jeune enthousiaste, étendait sur lui son divin manteau, l'endormait au milieu des rêves que ne peut plus abandonner celui qui les a goûtés une fois, et l'absorbait enfin dans la sphère de son pouvoir, débarrassé de toute triste réalité, jusqu'à ce que, dans ses illusions, ses rêves éveillés lui parussent une vérité, et que la vérité lui parût un rêve.

XXXI.

Malheur au jeune infortuné que l'imagination domine, arrachant des mains de la raison les rênes qui doivent le guider. Prenez pitié de lui, car son âme est tendre, douce et contemplative : puissiez-vous être maudits, si, chargés de l'instruire, vous négligez de le pénétrer des vrais principes de la réalité, et de tremper l'acier de son âme au moment où il est encore tout en feu. Oh! apprenez-lui, tant que dureront vos leçons, à juger du présent par le passé; rappelez-lui tous les désirs qu'il formait, combien ils étaient riches de bonheur promis; rappelez-lui tous les désirs qu'il a satisfaits, combien la possession a trompé ses espérances en les remplaçant par le dégoût! Dites-lui bien que nous jouons un jeu inégal lorsque nous tendons au but que nous offre l'imagination; et avant qu'il se lance avec elle dans la carrière, montrez-lui les conditions de la course. Au bout de la lice se trouvent le Désappointement et le Regret : l'un désenchante l'œil du vainqueur et dépouille le prix de tous ses charmes; tandis que l'autre en augmente l'éclat, pour accroître la douleur du perdant. Le premier voit son or imaginaire changé en de viles scories de métal; mais le vaincu n'en déplore pas moins sa défaite, et regrette tout ce clinquant comme si c'était de l'or pur.

XXXII.

Veux-tu t'en convaincre davantage?... pénètre dans l'intérieur de cette tour; vois cette couche qui n'a point été pressée depuis que le jour a disparu, cette lampe fumeuse, dont la lueur jaunâtre se mêle aux pâles rayons de la lune; vois ce visage décharné, la rougeur inégalement répandue sur ces joues pâles et amaigries, cette tête penchée, ces cheveux en désordre, ces membres

languissants, cet air de tristesse..... Vois, le malheureux enfant a levé les yeux.... un sourire mélancolique vient animer un moment ses joues creusées par les chagrins.... C'est l'imagination qui réveille en lui quelque pensée rêveuse pour dorer les ravages qu'elle a opérés; car, comme la chauve-souris de l'Inde, elle rafraîchit du souffle de son aile les blessures qu'elle fait, et, apaisant ainsi la douleur du malheureux qui se laisse bercer par ses rêves, elle épuise tout le sang de ses veines. Oswald tourne les yeux vers la croisée pour épier les premiers rayons du soleil : vain espoir! la lune est encore voilée de nuages, le sifflement des vents se fait encore entendre par intervalles; il doit encore attendre une heure avant que l'orient brille des feux du jour. Écoutez! Pour abréger l'attente, l'art magique du ménestrel vient lui prêter son secours.

XXXIII.

A LA LUNE.

Salut, ô froide et vaporeuse lumière, salut, pâle voyageuse, qui parcours les sentiers orageux du ciel, salut! quoique les ombres, en passant sur ton front, y laissent une teinte lugubre. Comment ton œil pur et paisible peut-il voir avec tant de calme les scènes d'ici-bas? Comment peux-tu, sans douleur, répandre tes rayons sur un séjour de guerres et de larmes?

Reine des nuits, je ne t'adresserai point de reproches, parce qu'un soir, sur les rives enchantées de la Greta, de légers nuages, voilant tes rayons, m'ont dérobé la beauté d'un ange; car maintenant le souvenir de ce moment m'est cher, et, même alors, tandis que j'essayais des chants plus tendres, ces nuages servaient à cacher ma rougeur, à calmer mon trouble timide.

Alors, je jurai que ta lumière sereine était faite pour éclairer dans quelque vallée solitaire deux amants bien épris; soit qu'elle se réfléchit dans l'onde cristalline, soit qu'elle dormit sur la mousse de la cellule; qu'elle tremblât sur les vitraux brillants, ou qu'elle glissât sur la couche nuptiale, pour rappeler aux jeunes époux combien les nuits d'été sont rapides!

XXXIV.

Il tressaille... A cette heure de solitude et de repos, des pas, une voix se font entendre. Son père se dirige du côté de la tour, l'œil hagard, l'esprit troublé, sortant de sa terrible conférence. « Wilfrid!.... quoi! tu ne dors pas, toi qui n'as pas de soucis pour bannir le sommeil! Mortham est mort sur le champ de bataille de Marston; Bertram arrive porteur de pleins pouvoirs, afin de saisir, au nom de l'État, les trésors du défunt, achetés par le sang et le pillage. Les domestiques t'obéiront, fais en sorte que l'envoyé s'acquitte en tout de sa mission... » Puis il ajouta tout bas : « Prends ton épée! Bertram est... ce que je ne puis dire. Je l'entends qui s'avance à grands pas... Adieu! »

CHANT II.

I.

Le vent d'ouest a soupiré et s'est tu; aucun nuage ne voile maintenant le disque de la lune; mais son pâle flambeau va bientôt faire place à celui du jour. De légers nuages grisâtres annoncent le crépuscule sur les hauteurs de Brusleton et de Houghton, et la riche vallée qui s'étend à l'orient va montrer aux premiers rayons de l'aurore ses bois, sa plaine cultivée, ses tours et ses clochers. Mais vers l'occident, la masse informe des hauteurs de Stanmore, la vallée sauvage de Lunedale, Kelton-Fell, Arkingarth et Gilmanscar entouré de rochers, se perdent dans l'obscurité; tandis qu'à la lueur incertaine du matin s'élèvent les fières murailles de Barnard. Surmontées de leurs bannières, les hautes tours de ce monarque de la jolie vallée se dessinent aux pâles rayons de l'aurore.

II.

Quel spectacle se déploie par degrés à l'œil de la sentinelle qui le contemple de sa tourelle élevée?... Au-dessous des bois épais qui la bordent, le guerrier aperçoit le cours de la Tees [1] se dirigeant au loin vers l'est, et il en suit des yeux les sinuosités, en observant le rideau de vapeurs qui, par les nuits d'été, s'élève de ses eaux. Avant qu'il ait fini son heure de faction près du donjon de Brackenbury, ces vapeurs ar-

gentées se fondront et couvriront les bois d'une brillante rosée. Alors paraîtront au grand jour le lit large et profond de la Tees, et les arbres antiques dont les larges troncs s'inclinent sur ses ondes. Ce n'est pas un faible ennemi que celui contre lequel ses flots ont à lutter; ce n'est point entre les cailloux, sur un fond de sable ou d'argile qu'elle poursuit son cours : son onde furieuse est condamnée à se miner un passage sur des couches de marbre.

III.

La Tees ne viendra pas seule, aux rayons de l'aurore, frapper les regards ravis du spectateur; mais l'œil verra briller le cristal d'une foule de ruisseaux qui, descendant chacun à travers sa sombre vallée, apportent à cette rivière le tribut de leurs ondes : le Staindrop qui, s'échappant de ses bois, salue en passant les tours orgueilleuses de Raby; le ruisseau d'Eglistone, serpentant à travers les campagnes; le Balder, qui tire son nom du fils d'Odin; la Greta, sur les rives de laquelle nous conduirons avant peu les amants que nous chantons dans nos vers; le Lune*, s'élançant en flots d'argent des sites sauvages de Stanmore; le faible ruisseau de Thorsgill et ses riantes rives; et enfin, plus faible, mais plus riant encore, celui de la romantique vallée de Deepdale. Quel est l'homme qui s'est jamais enfoncé dans les sombres bosquets de Deepdale, et a regretté les magiques clairières de Roslin? qui, errant en ces lieux délicieux, a jamais songé à les quitter même pour la vallée si sombre, si fantastique, où les rochers de Cartland élèvent au-dessus des verts taillis, comme autant de pyramides, leurs flancs bizarrement déchirés? Et cependant, ô Albyn** ! à toi la gloire de mêler les souvenirs de l'histoire aux beautés de ton paysage! tu invites celui qui parcourt les environs de Roslin à prêter l'oreille au récit des antiques exploits; au milieu des rocs de Cartland, tu montres encore la caverne où se réfugia ton noble défenseur*** : ainsi, tu attaches à chaque rocher un souvenir historique, tu tiens en réserve un lai pour chaque vallon, tu lies tes légendes à ton sol, et tu prêtes à chaque scène le haut intérêt du génie qui brille dans les yeux de la beauté.

* Affluent de la Tees. A. M.

** C'est-à-dire, l'Écosse. A. M.

*** Wallace. A. M.

IV.

Bertram n'attendit point le spectacle magnifique que le lever du soleil déploie en face des hauteurs de Barnard; mais, quittant le château avant le jour, il prit avec Wilfrid sa route matinale. La clarté indécise de l'aurore se mêlait aux pâles rayons de la lune dans la vallée silencieuse. Par le pont de Barnard, construit en larges pierres, ils gagnèrent la rive méridionale de la Tees. Ils prirent alors vers l'est un sentier tortueux, et dépassèrent les ruines grisâtres d'Eglistone [2] : l'esprit frappé de pensées différentes, ils poursuivirent leur route triste et silencieuse. On s'imagine facilement que l'humeur de Bertram paraissait sauvage et grossière à Wilfrid; et il est aussi facile de conjecturer que l'audacieux Risingham trouvait Wilfrid commun, débile et sans énergie. La conversation n'était donc point fort animée entre deux âmes aussi dissemblables.

V.

Le sombre Bertram évita le chemin le plus court, qui traversait le parc de Rokeby, et, suivant la hauteur qui bordait la vallée, ils traversèrent l'ancien pont de la Greta, et descendirent au lieu où s'échappant des obscurs ombrages de la vallée de Brignal, le ruisseau serpente quelque temps en liberté, et va s'enfoncer dans les ravins sauvages de Mortham. Là, Wilfrid apercevant le tertre élevé par cette légion longtemps célèbre dont l'autel votif consacre les droits au titre de pieuse, fidèle et victorieuse [3], « Sombres fils de la guerre, » murmura-t-il en soupirant, « considérez ce monument de l'orgueil des Romains! Que reste-t-il aujourd'hui de

tous leurs travaux? un retranchement de gazon, une pierre brisée!... » Il se parlait à lui-même, car les réflexions morales eussent été perdues, adressées à Bertram.

VI.

Il poussa un soupir plus prolongé, inspiré par un sentiment différent, lorsqu'il aperçut aux rayons du matin les hautes tourelles de Rokeby [4], s'élevant au-dessus du vert feuillage. Oh! alors, quand Spenser lui-même eût erré avec lui dans la riante vallée, prêtant toutes les richesses de sa brillante imagination au beau coup d'œil qui les entoure, lui montrant le ruisseau qui s'élance avec joie comme un captif rendu à la liberté, et va porter au loin le joyeux murmure de son onde écumante; lui montrant la plage exposée aux rayons du soleil, où les arbres se retirent dispersés loin de la rive, sauf le chêne gigantesque, qui, seul en avant des autres, balance sa cime au sommet de quelque tertre.... comme le champion valeureux qui, lorsque les rangs sont rompus, s'avance pour protéger la retraite et servir de boulevard à l'armée dispersée.... Oh! Spenser pourrait prêter son âme à cet objet et à bien d'autres; toute la magie de ses vers serait perdue tant que Wilfrid a l'œil fixé sur la tour éloignée, dont les croisées éclairent l'appartement de Matilde.

VII.

Ils ont bientôt passé la vallée découverte. Rokeby, quoique non loin encore, ne s'aperçoit plus. S'enfonçant sous les profonds ombrages des bords de la Greta, ils suivent une route plus sombre et plus sauvage, triste et solitaire, et cependant aussi attrayante qu'aucun sentier qu'ait jamais foulé le pied d'un ménestrel [5]. Un épais feuillage étendait ses larges ombres sur leur route; la vallée devint plus profonde et plus étroite : on eût dit que les flancs de quelque montagne s'étaient déchirés et entrouverts pour ouvrir un canal aux flots du ruisseau, tant étaient hauts les rochers escarpés et grisâtres, suspendus sur le cours du torrent, et offrant à peine à leur base un sentier étroit et inégal. Le voyageur qui s'avance entre le roc et les flots entend rugir l'onde furieuse, et la voit bondir comme un coursier indompté, qui fait voler l'écume dont il blanchit son frein. Les vagues du torrent bouillonnent pour s'élancer au-dessus des rochers qui barrent son passage, et entraînent dans leur cours d'innombrables bulles d'air, pareilles aux projets orgueilleux que l'homme jette sur le fleuve de la vie, projets sans cesse renouvelés et toujours aussi vains.

VIII.

Les rochers qui élèvent leur tête altière au-dessus du sombre lit du ruisseau, tantôt apparaissent dépouillés et stériles, tantôt balancent de verts ombrages. Là des arbres s'élancent de chaque fente de rocher, et étendent leurs branches sur le ravin : plus loin, les rocs seuls élèvent leurs sommets sourcilleux dans les nues. Souvent le lierre en tapisse les flancs et couronne leur tête de ses sombres guirlandes. Çà et là les rameaux flexibles flottent au milieu des airs, comme ces étendards qui s'agitaient suspendus aux voûtes du château d'un noble baron, tandis que les convives se livraient à la joie et faisaient retentir de leurs acclamations la salle du banquet. Tel, et plus bruyant encore, rugit la Greta; tels retentissent les échos de ses bords, et de la même manière se balancent les bannières de verdure sur ses vagues assourdissantes.

IX.

Bientôt les rochers s'écartent des bords du torrent; mais ils n'en sont séparés ni par une verte prairie, ni par un de ces terrains sablonneux, qui souvent, sur un rivage abrité par une montagne, offrent une douce retraite dans laquelle l'imagination croit voir la demeure solitaire où un saint ermite se plaît à errer en récitant son rosaire. Mais là, entre les rochers et la rivière, croît un sombre bosquet d'ifs au noir feuillage, dont la triste teinte se mêle au vert lu-

gubre des maigres sapins. On croirait que ces arbres, par leur funeste ombrage, étouffent la fertilité de la terre qui les nourrit; car ce triste bouquet de bois n'a jamais connu la riante verdure où les esprits élémentaires aiment à folâtrer. Le gazon touffu, la fleur des bois en sont bannis; la terre noire et humide n'est tapissée que des feuilles desséchées que le vent arrache aux branches flétries. Quoique le soleil brillât alors sur la colline, un sombre crépuscule enveloppait encore cette obscure retraite. Seulement, sur le bord opposé de la Greta, quelques rayons de soleil glissaient à travers le feuillage du taillis; et ce sombre renfoncement, cette ombre funèbre formaient un contraste bizarre et sauvage avec les teintes brillantes des premiers feux du matin, qui, traversant le feuillage du lierre, se réflétaient sur le sommet de l'autre rive.

X.

Le paysan, surpris par la nuit, évitait ce lugubre vallon; car la superstition parlait de voix étranges et d'apparitions effrayantes qui le hantaient dans les ténèbres. Lorsque la bûche de Noël reflète sa flamme brillante sur les visages qui l'entourent, les récits de pareilles merveilles abrégent ces instants de repos; la curiosité et la crainte, le plaisir et les angoisses tiennent le cercle en suspens; les joues de l'enfant pâlissent, et les jeunes villageoises perdent les roses de leur teint. L'intérêt croît de plus en plus, les siéges se rapprochent, on se presse les uns contre les autres, et l'on jette en tressaillant un coup d'œil derrière soi, lorsque la bise d'hiver vient à siffler plus fort. Certes la clairière de Mortham offrait en ce moment une scène bien capable d'alimenter ces récits bizarres; car quiconque aurait vu dans cette espèce d'obscurité le redoutable Bertram s'avançant en un tel lieu à pareille heure, s'il eût été enclin à la superstition, eût bien pu croire que l'enfer avait vomi sur la terre l'ombre d'un meurtrier, tandis que Wilfrid semblait glisser à côté de lui comme le fantôme de sa pâle victime.

XI.

Et ne pensez pas que le pâtre du village connaisse seul ces terreurs surnaturelles; car cette fièvre de l'esprit n'est particulière à aucun rang, à aucun sexe. Des cœurs fermes comme l'acier, durs comme le marbre, endurcis contre la foi, l'amour et la pitié, ont frémi, comme les feuilles du tremble au mois de mai, sous son influence universelle. Bertram avait écouté plus d'un récit merveilleux dans la vallée qui le vit naître, et son âme était encore imbue secrètement des croyances de l'enfance. Sa jeunesse désordonnée et aventureuse n'avait pas cru moins fermement aux légendes qu'on lui avait apprises lorsque le vaisseau voguait à pleines voiles sous les vents du tropique, et que le large disque de la lune des Indes éclairait le quart du milieu de la nuit, à l'heure où les marins aiment à entendre et à raconter de prodigieuses merveilles, des aventures mystérieuses et surnaturelles. A cette heure, ils redisent quels vents se vendent, à prix d'argent, sur les côtes de Laponie [6], et comment un coup de sifflet soulève la tempête [7]; ils s'entretiennent de sorcières, de sirènes et d'esprits; de la toque d'Éric [8] et du feu Saint-Elme. Quelquefois ils commentent l'histoire du vaisseau-spectre, qui passe comme un météore pendant la tempête, lorsque les sombres nuages sont chassés avec violence, que toutes les vergues de hune sont amenées, et que les voiles qu'a fabriquées la main de l'homme n'osent plus braver la fureur des vents. alors, au milieu de la guerre que se livrent les éléments, hissant ses mâts de hune et de perroquet, et mettant dehors toutes ses voiles, la frégate infernale [9] brave l'ouragan; et ceux qui l'ont aperçu, condamnés à périr, ne reconnaissent que trop l'avant-coureur du naufrage et des désastres.

XII.

A cette même heure, les compagnons de Bertram se racontaient d'une voix étouf-

fée des prodiges et des présages qui leur étaient particuliers; comment près de quelque île déserte [10], où les Espagnols exerçaient leurs cruautés, ou dans laquelle le sauvage pirate tirait de ces cruautés une vengeance sanglante, des sons étranges et lamentables, répandant la terreur pendant la nuit, effrayaient l'oreille attentive du flibustier, dont la chaloupe légèrement armée se tenait en embuscade dans la baie solitaire. Les gémissements de l'infortune, les cris de la douleur s'échappaient du champ de canne à sucre qu'éclairaient les pâles rayons de la lune. Le cœur de l'audacieux aventurier en demeurait étonné; il fatiguait sa mémoire pour se rappeler une prière; maudissait la sinistre rade et tendait sa voile au premier souffle de la brise du matin, pour aller, dans sa soif de sang et de butin, fournir une légende à quelque autre baie.

XIII.

Ainsi, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge viril, l'esprit de Bertram s'était nourri du surnaturel et du merveilleux. A cela venait se joindre parfois la conscience de ses crimes. Ils s'offraient à son esprit troublé comme le vaisseau sinistre, précurseur de la mort, s'offre aux marins pendant la tempête, et ces terribles souvenirs étaient pour lui comme les cris et la voix des morts. Ces angoisses, dont le trouble passager le tenait suspendu entre la terreur et le remords, oppressaient peut-être son sein, lorsqu'il adressa subitement ces paroles à son compagnon : « Wilfrid, ce ravin n'est jamais fréquenté avant que le soleil soit fort élevé au-dessus de l'horizon; néanmoins j'ai aperçu deux fois aujourd'hui une forme humaine qui semblait s'attacher à nos pas; deux fois, lorsque je l'ai regardée, elle a semblé s'enfuir et se cacher derrière les arbres ou les rochers. Qu'en penses-tu?... Est-ce qu'on nous tendrait quelque embûche, ou ton père a-t-il trahi ma confiance? si cela se pouvait... » Avant que, sortant de la rêverie où son esprit s'exerçait sur un sujet plus doux, Wilfrid eût eu le temps de revenir à lui et de répondre, Bertram s'élança en criant d'une voix de tonnerre : « Qui que tu sois, il faut que tu t'arrêtes! » et il partit comme un trait, l'épée à la main.

XIV.

Comme la foudre qui éclate avec furie, il se précipite dans le sentier : les rochers, les bois et les flots retentissent du bruit de ses pas et de ses cris sauvages. On dirait que l'objet qu'il poursuit a escaladé les rocs escarpés. Il dirige de ce côté sa course furibonde, tend vers leur sommet élevé ses membres nerveux, et fait de violents efforts pour y atteindre : ses pieds, ses mains, ses genoux, tout y travaille à la fois. Wilfrid, étourdi et tremblant, considère d'en-bas son effrayante ascension : tantôt Bertram s'accroche aux racines tortueuses d'un chêne; tantôt il confie le poids de son corps aux frêles rameaux du lierre; tantôt, comme la chèvre sauvage, il saute audacieusement d'un rocher à l'autre, et s'élance sans soutien dans les airs. Bientôt après il disparaît sous le feuillage, dans les fentes qu'ont creusées les eaux. Wilfrid suit sa trace en se guidant par le bruit des branches qui craquent, par le retentissement de son corselet, par les pierres qui roulent des flancs des rochers, par le faucon qui fuit effrayé de son nid, et les corbeaux qui croassent de joie, pensant que ses membres mutilés leur payeront avant peu le tribut de cette audacieuse tentative.

XV.

Le voilà, il reparaît!.... Il n'y a pas d'espoir qu'il puisse aller plus loin... Quel courage, quel pied oserait tenter de gravir la cime nue de cette roche qui surplombe! Ses mains n'y trouvent aucun rameau, aucun angle auquel elles puissent se retenir; le seul appui où il puisse poser le pied est une pierre enchâssée dans la terre. Balancé sur ce fragile soutien, il s'efforce d'atteindre de la main le sommet du rocher. Au moment où il fait ce dangereux effort,

ciel! le perfide appui tremble, il s'affaisse sous le poids de son corps qui chancelle, il s'ébranle, il se détache, il roule... et se précipite avec fracas à travers les rocs et les branchages. Les échos de la vallée retentissent comme s'ils étaient frappés d'un éclat de tonnerre!... Le rocher est-il tombé seul?... Oui, seul. A deux doigts de la mort, l'audacieux Bertram a confié à ses bras nerveux le soin de soutenir son corps prêt à descendre dans l'abîme, et il se trouve, sain et sauf, sur le sommet du rocher.

XVI.

Wilfrid avait pris un sentier moins dangereux, en un endroit où des marches grossières, creusées par intervalles dans les rochers, en rendaient le sommet plus accessible. Il atteignit ainsi, par un long circuit, la hauteur où était parvenu Risingham, et en sortant du bois il se trouva devant la porte du château de Mortham [11]. Le coup d'œil était magnifique! Le soleil frappait sur les créneaux de la tour et sur son portail grisâtre, et de la pelouse qui bordait le coteau on apercevait la Greta roulant ses flots vers la Tees. Sortant du sombre lit qui l'avait jusqu'alors renfermée, la Greta reflétait les teintes rougeâtres de l'orient; son onde se revêtait des couleurs de la rose, comme la jeune fille pudique qui, au sortir du couvent, rougit en approchant du lit nuptial. Cependant la linotte, l'alouette et le merle célébraient, dans leurs joyeux concerts, l'hymen de de la Nymphe et du Fleuve.

XVII.

Qu'ils étaient doux ces concerts! qu'ils étaient purs et gais les rayons du soleil levant! mais ni les feux du matin, ni les chants des oiseaux ne peuvent animer le château silencieux de Mortham. Le portier n'occupe plus sa place accoutumée sous la voûte du porche; le paysan ne traverse plus les vastes cours; les domestiques ne sont point à l'ouvrage; on n'entend plus les chants joyeux de la jeune fille occupée de sa tâche matinale. Dans les écuries vides on n'entend plus le trépignement des chevaux, les aboiements des chiens, et le bouillant coursier n'accuse point par ses hennissements le retard du palefrenier. Les arbres de la sombre allée, ceux du jardin sont négligés et abandonnés : tout trahit l'absence du maître, le défaut de soins et de réparation. Au sud de l'entrée, à une portée de trait, deux ormes antiques unissent leurs immenses rameaux comme pour former un dais de verdure sur la demeure solitaire de la mort; car, sous la voûte que forme l'épais feuillage s'élève un monument funèbre du vieux style gothique, orné d'écussons et de devises. Épuisé de fatigue et plongé dans de sombres réflexions, Bertram se tenait près de ce tombeau.

XVIII.

« Il s'est évanoui comme un fantôme fugitif, dit-il; il s'est perdu derrière cette tombe, cette tombe où j'ai souvent pensé que sont enfouies les riches dépouilles de l'Inde que possédait Mortham. Il est vrai qu'à en croire les vieux domestiques, là était enterrée l'épouse qu'il pleurait; mais on peut attribuer à de plus puissantes raisons les ordres positifs et sévères de leur maître, pour que personne ne vînt le déranger toutes les fois qu'il se retirait dans cette solitude. J'ai connu un ancien marin qui souvent nous parlait, dans nos parties de plaisirs, de Raleigh, de Forbisher et de Drake, aventureux courages qui troquèrent fièrement leur acier anglais contre l'or espagnol. « Ne confie jamais, me disait son
« expérience, ton butin à un capitaine
« ou à un camarade; mais cherche quel-
« que charnier funéraire, au moment
« où la lune balance ses rayons argentés
« sur les crânes et les squelettes; enterre
« en ce lieu ton précieux trésor [12],
« et remets-le sous la garde des trépas-
« sés : ce sont de sûrs intendants, lors-
« que, par des paroles magiques appro-
« priées à la circonstance, on les force
« à se charger de cette tâche. Si tu n'as
« pas à ta portée un charnier de ce
« genre, tu pourras tuer un esclave ou
« un prisonnier sur le lieu où tu enfoui-

« ras ton trésor, et tu ordonneras à son « spectre irrité d'errer pendant la nuit « près de son poste solitaire... » Tels étaient ses conseils. Leur vérité ressort de la vision qui vient de m'apparaître ce matin... »

XIX.

Wilfrid, qui méprisait ces contes bizarres, s'égaya un peu de la terreur de son compagnon, et en même temps il sourit de pitié, s'étonnant qu'une âme aussi audacieuse pût ajouter foi à de telles folies : néanmoins il interrogea Bertram sur la forme de l'apparition... Ce pouvoir, souvent comprimé, mais qui n'est jamais entièrement détruit dans le cœur du coupable, et qui s'y tient caché pour prendre le criminel par surprise et le forcer, comme par un charme magique, à confesser malgré lui son crime... ce pouvoir, dis-je, se réveilla dans l'âme de Bertram : s'apercevant à peine qu'il était écouté, il parla. « C'etait la forme de Mortham, de la tête aux pieds ! son casque avec son panache rouge, sa taille, son air... c'était bien Mortham tel qu'il était lorsque je le tuai pendant la bataille.—Tu l'as tué..., toi? » Bertram tressaillit en s'apercevant de son imprudence; mais son âme altière reprit bientôt le dessus. « Oui, je l'ai tué, oui, moi ! J'avais oublié, pauvre jeune homme, que tu n'étais pas instruit du complot. Mais je l'ai dit et je ne nierai jamais une action que j'aurai faite, ni une parole que j'aurai dite. Je l'ai tué, moi! pour son ingrat orgueil; c'est sous mes coups que Mortham a trouvé la mort... »

XX.

L'âme douce de Wilfrid, sa constitution faible, fuyant toute agitation, fuyant surtout le fracas de la guerre, reculaient devant le danger et la fatigue; mais cet amant de la lyre nourrissait en lui l'étincelle à laquelle pouvait s'enflammer un noble courage. A la vue de l'injustice, de la fraude et de la violence, son sang s'échauffait, l'indignation lui prêtait des forces. Il n'était point doué d'un corps fait pour supporter, sans en être ébranlé, le danger, la fatigue et la douleur, mais quand cette sainte flamme venait à s'allumer dans son sein, il s'élevait au-dessus de lui-même. C'est ce qui lui arriva en ce moment, et dans son noble courroux, il saisit Bertram d'une main désespérée, s'affermit sur ses pieds et tira son épée : « Quand tous les esprits infernaux auxquels tu t'es vendu, dit-il, accourraient à ton aide, je ne te lâche pas... Holà ! saisissez la lance et l'épée ! arrêtez le meurtrier de votre maître ! »

XXI.

Un moment Bertram demeura immobile comme s'il eût été retenu par un charme... Il semblait miraculeux qu'un être si faible, si doux et si timide, osât porter la main sur le terrible Risingham. Mais, au faible coup qu'il sentit, sa nature infernale se réveilla ! Arracher l'épée de la main de Wilfrid et le renverser avec force sur le sable fut l'affaire d'un instant. Une minute de plus, et le fer allait se teindre du sang du malheureux fils d'Oswald; mais au moment où Bertram levait le glaive pour terminer sa vie, son amour, et ses malheurs, un guerrier qui observait cette scène présente son épée, sans la tirer du fourreau, entre les deux combattants, pare le coup qui allait frapper Wilfrid et s'avance entre lui et son ennemi. Sans faire voir le jour à sa lame, il fait un geste sévère et ordonne à Bertram, d'une voix de monarque, de cesser le combat et de se retirer de devant ses yeux. « Va, et repens-toi..., dit-il, puisque le temps t'est laissé : n'ajoute pas un crime à un crime. »

XXII.

Muet, ne sachant que penser, et frappé d'étonnement, Bertram a l'air de considérer une vision ! C'est la contenance haute et fière de Mortham, ses membres nerveux, son œil de faucon, sa voix et son ton d'autorité, le geste martial de sa main, sa taille imposante et élevée, ses cheveux blanchis sous le casque... enfin c'était Mortham lui-même. Mille pensées, toutes dictées par la crainte,

se croisent dans le cerveau troublé de l'aventurier. Sa foi incertaine n'est pas bien convaincue qu'il ait devant lui l'ombre de Mortham; mais si c'est son commandant lui-même, vivant et en personne, il n'en a que plus lieu de trembler : quel spectre la tombe pourrait-elle envoyer, plus terrible qu'un ami outragé? D'un autre côté, le ton d'autorité familier au chef des flibustiers, pendant le long espace de temps que Risingham avait servi et combattu sous ses ordres, lui imposa le respect : il se retira comme malgré lui, en retournant la tête, et s'arrêtant à différentes reprises pour considérer Mortham de l'œil perçant dont le chien de basse-cour regarde le maître qui le gronde. Enfin, un bruit de pas de chevaux venant à se faire entendre, Bertram s'enfonça dans la vallée et disparut. Mortham ne resta point après lui et se retira vers le bois, du côté de l'est, après avoir toutefois fait cette recommandation à Wilfrid : « Ne dis à personne que Mortham est vivant. »

XXIII.

Ces paroles résonnaient encore à l'oreille de Wilfrid, lui inspirant un sentiment de crainte qu'il ne savait à quoi attribuer, lorsque les pas des coursiers se rapprochèrent, et une troupe brillante de cavaliers armés commandée par son père, s'arrêta devant la tour. « D'où vous vient cette pâleur, mon fils? dit Oswald; où est Bertram? pourquoi cette épée nue? » Wilfrid répondit d'une manière ambiguë (car la recommandation de l'être qui lui avait sauvé la vie engageait son honneur) : «Bertram est parti... le misérable s'est reconnu lui-même pour le meurtrier de son maître! Nous en venions aux mains... mais lorsque le bruit des chevaux est venu annoncer votre approche, le traître s'est enfui. » Dans l'œil de Wycliffe brillent à la fois une espérance criminelle et une crainte plus criminelle encore; une sueur froide coule sur son front, et ses lèvres tremblent en prononçant ces mots :

XXIV.

« Un assassin!... Philippe de Mortham est mort au fort de la mêlée. Wilfrid! Bertram ou toi avez perdu l'esprit! Et quand même cette étrange confession serait vraie, les poursuites seraient vaines... Laissons-le fuir bien loin... La justice doit dormir dans les temps de guerre civile. » Un noble jeune homme se tenait à ses côtés, c'était le page du brave Rokeby. Son courage avait été éprouvé dans les combats. Envoyé le matin, pour un message d'importance, aux portes du château de Barnard, il marchait à la suite de Wycliffe, afin d'obtenir une réponse pour son maître. Son coursier, dont le cou noir et arqué était couvert d'écume, ne s'indignait pas plus contre le frein que son cavalier ne s'indigna de la froide réponse d'Oswald. Il se mordit les lèvres, implora son saint patron (il tenait à l'ancienne foi); enfin il ne put se contraindre plus longtemps.

XXV.

« Oui! j'ai vu sa chute sanglante sous la balle perfide de ce lâche assassin, au moment même où je songeais (présomptueuse espérance!) à me mesurer avec le seigneur de Mortham! Et laissera-t-on échapper le traître qui assassina son brave et généreux maître? Le laisserez-vous échapper lorsque la trace de ses pas est empreinte sur la rosée? Non! avant que le soleil ait pompé cette rosée, le perfide Risingham devra se rendre ou périr... Que l'on sonne la cloche d'alarme! que son tocsin lugubre appelle les villageois! en attendant, dispersez-vous... au galop, braves guerriers; au galop! entourez le bois de tous côtés; s'il s'en trouve un parmi vous qui honore particulièrement la mémoire de Mortham, qu'il descende de cheval et me suive! si personne de vous ne m'écoute, que la crainte et la honte soient l'emblême de vos cimiers, et que d'injurieux soupçons s'attachent à votre nom! »

XXVI.

A l'instant le jeune Redmond saute en bas de son cheval; en même temps retentissent les armures de vingt des

guerriers de Wycliffe, qui n'attendent point les ordres de leur maître. Redmond retire les éperons de ses bottines, il débarrasse ses épaules de son manteau, place ses pistolets à sa ceinture, gagne le taillis, et suivant la trace des pas, crie, comme le chasseur qui anime ses limiers : « Aux halliers ! aux halliers ! » et il s'élance dans le bois. A peine entend-on la voix troublée d'Oswald lorsqu'il s'écrie : « Ces soupçons ! oui.... poursuivez-le.... volez... mais ne vous hasardez pas dans un combat inutile avec un scélérat désespéré; que quiconque le trouvera lui envoie une balle à travers le corps, qui l'étende roide sur la place ! cinq cents nobles d'or à qui rapportera sa tête ! »

XXVII.

Les cavaliers se lancent au galop pour fermer toutes les issues du bois; les cris de Redmond retentissent au loin et attestent l'ardeur de sa poursuite. Wilfrid les accompagne enflammé de colère, enviant l'ardeur martiale de Redmond, et brûlant de se distinguer comme lui... Mais où est Oswald, l'héritier du noble Mortham, lui, engagé par l'honneur, par les lois et par la religion, à venger la mort de son parent? Appuyé contre l'un des ormeaux, la tête penchée, les genoux fléchissant sous lui, les dents serrées les unes contre les autres, et les mains étroitement enlacées, il demeure immobile et dans l'agonie de l'inquiétude! Ses yeux, qui n'osent se relever, sont fixés à la terre; son oreille est attentive au moindre bruit, car chaque cri qui fend les airs peut dévoiler son secret et lui apporter la honte et le désespoir.

XXVIII.

Que lui font les rayons du soleil qui se jouent sur la clairière de Mortham et la dorent de leurs teintes brillantes? Tout semble tourner autour de lui, comme les objets qui, durant la tempête, s'élèvent ou s'affaissent à la pâle clarté de la lune. Que lui importe que ce beau domaine, si longtemps envié, que sa tour élevée, cette colline, cette plaine, resplendissant des feux du jour, soient maintenant sa propriété? Le plus affreux cachot de la terrible tour de Brackenbury [13] eût été le lieu qu'il eût choisi en ce moment pour demeure, si, en se condamnant à y rester, il eût pu rouvrir la tombe sanglante de Mortham! Forcé, de plus, de prêter l'oreille aux paroles de crainte ou d'espoir que murmuraient autour de lui, dans leur incertitude, les villageois que la cloche d'alarme avait rassemblés, il n'osait détourner la tête, même pour lever les yeux au ciel et prier, ou pour demander à l'enfer, dans son désespoir, de diriger le plomb meurtrier qui pouvait le débarrasser d'un complice.

XXIX.

Les guerriers, dispersés dans leur poursuite, revinrent sur leurs pas; ils revinrent un à un, fatigués et harassés, hommes et chevaux. Wilfrid arriva le dernier pour annoncer qu'on avait entièrement perdu la trace de Bertram, quoique Redmond continuât encore sa poursuite sans espoir, à travers le bois de Brignal... O fatale destinée de la race humaine, comme les passions qui la tyrannisent se succèdent les unes aux autres! Le remords cesse d'obscurcir le front d'Oswald; l'avarice et l'orgueil reprennent leur sceptre. Dès que les angoisses de la terreur eurent cessé, elles dictèrent en ces termes la réponse de leur esclave.

XXX.

« Bien!... Qu'il batte le bois comme le chien emporté dans sa chasse ! et s'il vient à découvrir la reposée du terrible loup, peu m'importe comment se terminera la lutte entre Redmond et Risingham. Allons, ne m'interromps pas, pauvre dupe que tu es ! Ta belle Matilde, si prude avec toi, est dans de tout autres dispositions pour ce jeune étourdi du sang d'Érin*. Elle louera ouvertement tes chansons; dans un sentier difficile, elle demandera ou acceptera du moins l'aide de ton bras; mais elle évite le sien, ou s'il la presse et la prie, elle accepte malgré elle l'appui qu'il lui offre,

* L'Irlande. A. M.

tandis que l'amour se trahit dans son regard baissé et dans la rougeur qui couvre ses joues. Toutes les fois qu'il chante, elle se glisse près de lui, toute son âme est dans ses yeux, et cependant elle hésite encore à lui adresser les compliments de politesse ordinaire. Voilà d'évidents symptômes !... Et pourquoi, pourquoi soupirer et t'essuyer les yeux comme une femme ? Elle sera néanmoins à toi si tu prêtes l'oreille aux conseils de ton père et de ton ami.

XXXI.

« A peine étais-tu parti, que le lever de l'aurore nous apporta des nouvelles certaines de la bataille de Marston. Le brave Cromwell a fait tourner la chance douteuse du combat, et la victoire a béni les défenseurs de la bonne cause : trois mille cavaliers* sont étendus sans vie sur le champ de bataille. Rupert et l'orgueilleux marquis ont pris la fuite. Ces nobles et ces chevaliers, naguère si fiers, doivent vider leurs coffres pour conserver leur liberté et leurs biens. Parmi ceux qu'on a confiés à ma garde se trouve Rokeby, prisonnier sur parole; Redmond, son page, est venu annoncer qu'il se rendra aujourd'hui au château de Barnard. Sa rançon sera lourde, à moins que sa fille ne capitule avec toi[14] ! Va la trouver de ce pas, paye de hardiesse, tandis que son âme flottera entre l'espérance et la crainte : c'est là le moment du retour de la marée, le moment où le cœur d'une femme est attaqué avec le plus d'avantage.... L'orgueil, les préjugés et la modestie sont entraînés à la mer par le reflux, et l'amant entreprenant qui sait jouer de la rame peut lestement mener sa barque à bon port. »

CHANT III.

I.

Les oiseaux et les bêtes de proie respectent les animaux de leur espèce; la nature, qui maintient les affections de famille, assigne à chaque race un ennemi étranger. Le faucon, se balançant dans les airs, épie le canard sauvage sur les eaux; le basset relance le renard dans sa reposée; le chien courant poursuit le lièvre; l'aigle enlève l'agneau dans ses serres et le loup dévore la brebis. Le tigre cruel et l'ours farouche épargnent leurs semblables. L'homme seul frustre les vues bienveillantes de la nature, et tourne sa fureur contre l'homme : il a inventé les affreux stratagèmes de la guerre, les incursions, les surprises, les embuscades. Ah! périsse la mémoire de Nemrod, ce fils terrible de Cush, qui donna le premier exemple de ces luttes sanglantes.

II.

L'Indien rôdant pour saisir sa proie, qui entend les planteurs suivre sa trace[1], et sait que ses frères au teint cuivré, à l'humeur guerrière, campent dans une forêt éloignée, a recours à toutes les ruses, à tous les artifices, pour déjouer la poursuite de ses ennemis : tantôt il s'accroupit pour cacher sa tête parmi les joncs d'un marais, tantôt il couvre de feuilles mortes l'empreinte que ses pas ont laissée sur la rosée. Eh bien! ce sauvage, habitué à toutes les ressources ingénieuses qui peuvent le sauver dans la forêt, est loin de connaître et de pratiquer tous les stratagèmes auxquels eut recours l'audacieux Risingham, lorsque la brise lui apporta les cris de ceux qui s'attachaient à sa poursuite. Jeune, il avait entendu raconter dans la vallée de Redesdale tous les artifices qu'employaient ses rusés habitants[2], lorsque les hauteurs du Rocken-Edge et du Redswair retentissaient du son du cor et des aboiements des limiers annonçant l'arrivée des hommes d'armes et des cavaliers du Lidesdale; et sa vie aventureuse avait prouvé de reste qu'il n'avait pas oublié les leçons dont son enfance s'était nourrie avec amour.

III.

Souvent il avait déployé sous des climats éloignés toutes les qualités d'un habile écumeur de mer : l'oreille fine, l'œil perçant, la promptitude de résolu-

* Sobriquet des royalistes. A. M.

tion dans le moment du danger; l'agilité qui, dans la fuite ou la poursuite, lui faisait surpasser la course rapide du Caraïbe; la force infatigable, les membres vigoureux qui l'aidaient à franchir, à grimper, à plonger, à nager; le tempérament de fer fait à toutes les rigueurs de l'atmosphère, et non moins endurci à supporter l'épuisement de la fatigue et les angoisses de la faim. Souvent ces ressources lui sauvèrent la vie dans les périls que lui offrit la mer ou la terre, sur le rivage désert de l'Arawaca, ou aux lieux où la Plata roule ses flots rugissants, lorsque les fils de l'Espagne, poursuivant leur vengeance, suivaient avidement la trace du maraudeur. Ces qualités que le flibustier déploya dans l'Inde, doivent maintenant le sauver sur les bords de la Greta.

IV.

Dans cette extrémité pressante, il rassemble tout son courage, toutes ses ruses et toutes ses forces. Tantôt il avance lentement et à la dérobée, tantôt il s'élance d'une course rapide, tantôt retournant sur ses pas il embrouille par mille détours la trace de ses pas empreints sur la rosée; ici il gravit les rochers escarpés pour tromper l'œil de ceux qui le poursuivent; plus loin il gagne le ruisseau, dont les flots mugissants étouffent l'écho de ses pas. Mais s'il s'approche de la lisière du bois, son oreille est frappée du trépignement des chevaux, et les lances brillent à ses yeux; s'il s'enfonce dans le taillis, il entend les cris des hommes qui le parcourent en tous sens, battant tous les halliers qui se trouvent sur leur route, comme pour faire lever le gibier. Alors, comme un tigre que cernent de toutes parts les filets et les piéges, arrêté partout où il tourne ses yeux en feu, par le cliquetis des armes et la lueur des torches, et s'apprêtant à s'élancer d'un bond furieux, sur les chasseurs, les chevaux et les chiens; alors, se réveilla l'intrépidité de Bertram. Il allait se précipiter sur ses ennemis; mais de même que l'animal. intimidé par les cris des nombreux chasseurs et par l'éclat de l'acier, se retire sous les taillis épais, ainsi Bertram s'arrête dans son projet désespéré et se tapit sous une fougeraie, cachant son visage, de peur que ses ennemis ne voient briller l'étincelle qui jaillit de ses deux yeux noirs[3].

V.

Alors Bertram put observer la contenance du page intrépide qui dirigeait la poursuite, s'arrêtant pour prêter l'oreille au moindre bruit, gravissant chaque hauteur pour regarder autour de lui, et s'élançant ensuite l'épée nue dans les bas fonds, dont il explorait les ombrages épais. A ses grands yeux bleus, aux longues boucles de cheveux qui tombent en désordre sur ses joues enflammées, il a reconnu Redmond. Son air, sa figure, sa taille, tout lui montre que c'est bien lui. Jamais jeune homme plus actif, plus léger, plus robuste ne parut dans les combats; son air tout à la fois modeste et mâle eût embelli la cour d'une jeune reine. On eût aisément trouvé une figure plus belle, car Redmond était habitué au soleil et aux vents, et d'ailleurs, son visage manquait peut-être d'une parfaite régularité; mais chacun de ses traits était doué du pouvoir de se prêter à l'expression du moment, soit que la gaieté et l'enjouement brillassent dans son œil d'azur, soit que ses sourcils froncés, son regard de feu et ses joues enflammées trahissent la colère des enfants d'Érin. Ses regards doux et tristes peignaient avec éloquence sa sympathie pour le malheur; enfin ils reproduisaient avec une confusion pleine de charmes cette bizarre situation d'esprit où viennent se combiner mille sentiments divers, où la joie s'allie au chagrin, où la crainte empêche l'espoir de déployer ses ailes brillantes, où le soupçon arrête ses transports, où la colère n'est qu'un nuage passager. Dans cette étrange disposition d'âme, qui plaît à la jeune fille, lors même qu'elle n'ose pas lui donner le nom d'amour, ses traits se transformaient pour rendre ces sentiments di-

vers, comme la feuille du tremble balancée par les vents s'offre à l'œil sous des jours variés.

VI.

Risingham connaissait parfaitement le jeune Redmond, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il vit les guerriers chargés de venger la mort du brave Mortham, conduits par un ennemi de ce noble seigneur; car jamais son âme n'avait éprouvé cette noble douleur qui nous arrache des larmes sur le sort d'un ennemi tombé; encore moins connaissait-il ce sentiment de justice fortement gravé dans nos cœurs, qui nous porte à punir les injures faites à un ennemi généreux. Mais il n'a guère le loisir de faire toutes ces réflexions : Redmond est en tête de ses ennemis, quel qu'en soit le motif; deux fois il s'est tellement approché du lieu où Bertram est couché comme le daim poursuivi, que les branches mêmes que le jeune page écarte en passant ont frappé contre la figure du misérable, et que deux fois celui-ci, dans son désespoir, a été prêt à s'élancer et à lui plonger son poignard dans le cœur ! Mais Redmond dirigea ses recherches d'un autre côté, les branches qu'il avait pliées reprirent leur première position, et Bertram jugea plus sage de s'enfoncer encore davantage sous le vert feuillage du taillis. Ainsi le serpent, lorsque les chasseurs battent le hallier où il a roulé ses nombreux anneaux, les épie l'œil en feu, prêt, si leur pied vient à se poser près de lui, à leur donner la mort de son dard aigu et de sa dent vénéneuse; mais si les importuns se détournent du lieu où il est caché, ses replis déployés glissent et s'en éloignent, poursuivant leur marche tortueuse à travers les hautes savannes, pour trouver une retraite où l'on ne vienne point le troubler.

VII.

Mais Bertram, en se retirant, entendant se renouveler la poursuite et les cris de Redmond, que lui apportaient les vents, se redit souvent en son âme sauvage : « Redmond O'Neale! si toi et moi nous étions seuls ici pour vider cette affaire, sans autre second, sans autre témoin que le rocher au sommet escarpé, et le chêne gigantesque, ta voix qui crie si haut ne répéterait jamais ses orgueilleux défis; elle n'essayerait plus même désormais la force de ses séductions par une soirée d'été, dans le boudoir de la jeune fille... » Ses ruses l'ont sauvé, les cris de ses ennemis s'affaiblissent et se perdent de plus en plus derrière lui; il est seul dans le bois de Scargill et n'entend d'autre bruit que le cri plaintif du pigeon des bois ou le murmure des flots de la Greta. Le soleil d'été se jouait en paix sur la vallée solitaire et sauvage.

VIII.

Il écouta longtemps avec anxiété, l'oreille tendue et le pied prêt à s'élancer, et, tant que dura son incertitude, il refusa le repos à son corps harassé. Tout était silencieux.... Il prit enfin pour couche un tertre gracieux où la pourpre de la bruyère se mariait avec l'azur des clochettes de la gantelée[4], sur un fond de mousse et de serpolet. Là, épuisé de fatigue, il regardait négligemment se jouer devant lui les flots de la Greta, tantôt sombres et encaissés entre ses rives, tantôt brillant aux rayons du soleil et promenant sur les rocs et les cailloux leurs reflets dorés, pareils à ceux de la pierre précieuse dont Albany * orne son diadème. Bientôt, fatigué de considérer le cours du ruisseau, il tourne les yeux vers la rive opposée, où d'énormes rochers taillés à angle droit sortent du sein du feuillage. L'un d'eux élève au-dessus de tous les autres sa masse blanchie par les rayons du soleil. Son sommet irrégulier est couronné de coudriers et de sombres ifs; mille lichens d'espèces variées couvrent de leurs teintes capricieuses ses flancs battus par la tempête, et à sa base sont épars des fragments que le temps ou la foudre a arrachés de sa cime sourcilleuse, et que la ronce enveloppe de sa verdure. Tel était l'ensemble imposant

* L'Écosse.

et pittoresque sur lequel s'arrêtèrent les yeux du farouche Bertram.

IX.

Dans son humeur sombre, il repasse en son esprit agité le crime odieux, la trahison inutile qui a teint ses mains du sang de son maître; forfait si barbare et si horrible, qu'il avait le pouvoir de tirer les morts du tombeau. Ensuite, réfléchissant à l'astuce d'Oswald qui livrait sa vie au fer de Redmond, dans l'intention perfide de retenir l'or de Mortham, il jure de tirer de tous ces ennemis une vengeance éclatante : oui, vengeance sur ce Redmond, si fier et si présomptueux, vengeance sur Wilfrid, vengeance sur son père! et pour Oswald surtout, vengeance prompte et terrible!... Si (comme le prétendent les légendes, et comme cet âge simple le croyait fermement), l'ennemi de l'homme a la faculté de profiter des mauvaises pensées qui agitent ainsi le criminel, il avait à sa disposition un misérable préparé à vendre son âme pour les douceurs de la vengeance [5]. Mais, quoique son appel à l'enfer fût exprimé avec un feu et une énergie qui eussent dû le faire entendre des cavités les plus reculées de ce sombre royaume, aucun nuage ne vint plonger le bois dans l'obscurité, la foudre n'en ébranla point le sol. Satan connaissait le cœur de son esclave, et se dispensait d'avoir recours à d'artificieuses tentations qui eussent été superflues.

X.

Souvent, dans cette terrible occupation d'esprit, l'apparition de Mortham lui revenait. Était-ce un rêve? L'ombre de celui qu'il avait tué lui avait-elle réellement apparu, ou avait-il aperçu vivant le seul homme qu'il craignît sur la terre?... Tandis qu'il cherchait à démêler la vérité, ses yeux, attentivement fixés sur le rocher, y virent passer tout à coup un jet de lumière, comme un rayon de soleil réfléchi par une épée ou une lance. Soudain il s'élança, prêt à combattre, mais aucun ennemi n'était en vue. Il n'entendit que le pigeon des bois et le bruit des flots : les taillis solitaires étaient calmes et comme endormis aux rayons du soleil. Il regarda autour de lui comme un lion qu'on a dérangé dans son repos, et tomba de nouveau sur le gazon. Ce n'était, pensa-t-il, qu'un rayon de soleil reflété par le cristal des eaux; et il se replongea dans ses idées sombres et vagabondes, jusqu'au moment où une voix cria derrière lui : « Bertram, sois le bienvenu sur les bords de la Greta! »

XI.

En un instant son épée brilla dans sa main, au même instant il la laissa retomber. Cependant il se tint sur ses gardes en face de l'homme qui sortait du bois : « Guy Denzill!... est-ce toi? dit-il; étrange rencontre dans les bois de Scargill?... Tiens-toi un peu à distance!... Fais-moi connaître si tu viens en ami ou en ennemi. Le bruit a couru que le nom de Denzill avait été ignominieusement effacé de la liste des guerriers qui suivaient Rokeby. — C'est un affront que je dois à Redmond : il a été raconter à son maître, dans son zèle intéressé, que je pillais les paysans des vallées de Calverley et de Bradfort [6]. Je m'en soucie fort peu. Il ne me convient pas de suivre une guerre où personne, à l'exception des chefs, ne peut faire ses affaires; et un meilleur emploi de notre temps nous est réservé à tous deux, si tu es toujours ce hardi et peu scrupuleux Risingham, qui veillait avec moi au milieu de la nuit pour enlever un daim du parc de Rokeby : qu'en penses-tu? — Découvre-moi ton projet; je hais le mystère et l'incertitude.

XII.

— Alors, écoute-moi... Non loin d'ici est cachée une troupe de camarades fermes et déterminés, sur lesquels on peut compter; je les ai recrutés dans les deux partis... des têtes rondes, s'embarrassant peu de sermons et de croyances religieuses, et des cavaliers dont l'âme, comme la mienne, repousse le frein de la discipline. Nous avons jugé plus sage

de faire la guerre à notre compte par monts et par vaux, que d'aller rendre l'âme sur un champ de bataille pour une robe noire ou un surplis, pour les bancs des communes ou le trône d'un roi. Nos plans sont dressés, notre projet arrêté, il ne nous manque plus qu'un chef... On dit que tu es sans asile, que l'on te poursuit en raison de la mort de Mortham. Ta tête est à prix... Ainsi le rapportent nos espions qui, sous divers déguisements, ont parcouru la vallée. Joins-toi donc à nous : quoique les débats violents et les querelles déchirent notre état naissant, chacun, répugnant à plier sous un égal, se soumettra volontiers à un chef aussi renommé que toi.

XIII.

— Il n'y a qu'un instant, pensa Bertram en lui-même, qu'emporté par la passion j'invoquais l'enfer, et l'enfer m'a entendu ! Que me faut-il autre chose pour être en état de me venger à mon gré qu'une bande de camarades déterminés comme ceux-là ? Ce Denzill, voué à toutes sortes de méfaits, serait en état de faire la leçon au diable. Eh bien ! soit, que ces misérables servent d'instruments à ma vengeance... » Il ajouta tout haut : « J'accepte ton offre, Denzill ; mais dis-moi où sont cachés tes amis. — Non loin d'ici, répond Guy Denzill : descends et traverse le lit de la rivière, à l'endroit où s'élève ce grand rocher si sombre. — Passe devant, » dit Bertram, et il murmura entre ses dents : « Il vaut mieux prendre mes sûretés ; la foi de Guy Denzill n'a jamais été bien sure. » Il descendit après lui le rivage escarpé : ils traversèrent ensuite les eaux de la Greta, et lorsqu'ils atteignirent le bord opposé, ils se trouvèrent en face du rocher isolé.

XIV.

Bertram entendit avec surprise un murmure confus dans l'intérieur de la roche ; mais lorsque Guy écarta les branches et les ronces qui croissaient à sa base, il vit paraître une petite entrée basse et carrée, comme celle qui ouvrirait la cellule d'un ermite solitaire, et creusée en serpentant dans le roc. Denzill entra, Bertram le suivit, et des éclats de joie bruyante paraissant sortir des entrailles de la terre retentirent de plus en plus fort à leurs oreilles. Les paysans avaient anciennement creusé cette caverne étroite et grossière pour en retirer l'ardoise, dans laquelle elle était taillée ; et les bois de Brignal et de Scargill balancent encore aujourd'hui leurs verts ombrages sur un grand nombre de grottes semblables 7, où le coin et le levier s'ouvrent un passage à de grandes profondeurs. Mais la guerre avait suspendu les travaux, et la carrière abandonnée était devenue la salle de banquet et la forteresse de Denzill et de sa bande déterminée. Là le Crime célébrait ses orgies, troublées par l'anxiété ; là, sur son misérable grabat, la Débauche, fille du Crime, retenait dans sa main, engourdie par le sommeil, une coupe vide. Non loin était le Regret, jetant vainement un regard sur le passé ; au milieu des convives se tenaient et le Chagrin, et la Crainte qui ne sait pas se repentir, et le Blasphême qui, dans sa frénésie, reproche au ciel ses propres crimes : Bertram, au milieu de cette assemblée, représentait le prince des démons tel que Milton l'a dépeint.

XV.

Voyez, l'orgie se réveille pour célébrer la venue du chef de la troupe. Considérez ce groupe à la lueur pâle de cette lampe dont la flamme lutte contre les vapeurs nuisibles du sol. De quels traits étranges le vice a su marquer ceux qui suivent ses bannières. Néanmoins il en est quelques-uns sur le front desquels il a moins profondément empreint son cachet. Voyez là bas ce jeune infortuné aux joues pâles ! Enfant, il faisait l'orgueil de sa mère, la joie de son père ! maintenant, appuyé contre les rudes parois de la caverne, l'image de ces temps heureux remplit son esprit : il voit la chaumière qui appartenait à son père, sur les rives ombragées de la Tees ; Winton et son riant paysage lui apparaissent, et il croit assister aux

danses du village, sur le vert gazon de Gainford. Une larme roule dans ses yeux; mais quelque récit extravagant ou quelque plaisanterie brutale excite les bruyants éclats de rire du reste de ses compagnons. Ils ont recours à lui comme au plus habile d'entre eux quand il s'agit de chanter une chanson joyeuse et d'égayer le festin. Son rêve s'est enfui : d'un air résolu comme celui d'un homme qui triomphe du désespoir, il recommande de faire circuler la coupe aux rouges bords, pour y noyer la raison et le chagrin; et bientôt, au milieu d'une de ces joyeuses orgies dont il est toujours l'âme, il entonne sa chanson d'une voix forte... La muse, sur un terrain inculte, fait croître çà et là, au milieu de l'ivraie, quelques fleurs, elles-mêmes inutiles et sauvages... Il chante, mais c'est la gaieté du désespoir qui ébranle de ses refrains les voûtes de la caverne, et le remords fait entendre sa plaintive agonie à travers la légèreté insouciante de ses chansons.

XVI.

CHANT.

Les rives de Brignal sont belles et sauvages, et les bois de la Greta sont verts, et l'on peut aisément cueillir une guirlande dans ces lieux pour parer la reine de Mai. Or, comme je passais à cheval sous les tours élevées de Dalton-Hall, une jeune fille chantait gaiement sur les murs du château :

LE CHOEUR.

« Les rives de Brignal sont fraîches et belles, et les bois de la Greta sont verts; j'aimerais mieux errer dans leurs sentiers avec Edmond, qu'être la reine des Anglais. »

Jeune fille, si pour me suivre tu veux abandonner la tour et la cité, il faut d'abord que tu devines quelle est la vie que nous menons, par les vallons et par les plaines. Et si tu peux déchiffrer cette énigme, qui n'est guère difficile, aussitôt tu accourras dans ces bois verdoyants, joyeuse comme la reine de Mai.

LE CHOEUR.

Alors elle chanta : « Les rives de Brignal sont belles, et les bois de la Greta sont verts; j'aimerais mieux errer dans leurs sentiers avec Edmond, qu'être la reine des Anglais.

XVII.

« Je le vois à votre cor de chasse, et à votre bon cheval, vous êtes un veneur qui garde les forêts du roi. — Un veneur, madame, souffle dans son cor pour annoncer le point du jour; il fait résonner les échos du joyeux matin, et moi je n'éveille que ceux de la nuit lugubre. »

LE CHOEUR.

Alors elle chanta : « Les rives de Brignal sont belles, et les bois de la Greta sont riants; je serais charmée d'errer dans leurs sentiers avec Edmond, et d'être sa reine de Mai.

« A la cuirasse d'acier et au mousquet bruni que vous portez si bravement, je vois que vous êtes un vaillant dragon qui répond à l'appel du tambour. — Je ne répondis jamais à l'appel du tambour, jamais je n'écoutai le son d'une trompette; mais à l'heure où l'escarbot bourdonne, mes compagnons saisissent la lance.

LE CHOEUR.

« Bien que les rives de Brignal soient belles, et les bois de la Greta verdoyants, il faudrait qu'une jeune fille fût hardie pour devenir ma reine de Mai!

XVIII.

« Jeune fille! Je mène une vie sans nom, et je mourrai d'une mort honteuse; les dangereuses lueurs du feu follet sont moins errantes que moi! Et quand je reposerai avec mes compagnons sous le feuillage de la forêt, nous serons oubliés pour toujours; personne ne se dira : Où sont-ils?

LE CHOEUR.

« Cependant les rives de Brignal sont fraîches et belles, et les bois de la Greta sont verdoyants; vous y trouverez aisément un guirlande pour parer la reine de Mai. »

Lorsque Edmond eut fini cette simple chanson, le silence régna parmi toutes ces figures rembrunies, jusqu'à ce que quelque rustre fît renaître leur gaieté par un air plus grossier. Mais Denzill et Bertram, tenant conseil à l'écart, projetèrent plusieurs plans de rapine et de violence : l'âme avide de Bertram rêvait toujours aux richesses que devaient lui procurer le meurtre de Mortham, quoiqu'il craignît que la manifestation du désir qu'il avait de s'en emparer ne fît sortir un spectre de dessous terre.

XIX.

Enfin il entama le récit de son étonnante aventure, tandis que son hardi compagnon l'écoutait avec un sourire dédaigneux; car, élevé dans la sphère licencieuse de la cour, Denzill se moquait de la religion elle-même : on conçoit donc facilement quel mépris il devait éprouver pour ces contes de bonnes femmes! La terreur que lui inspirait Bertram contint à peine ses sarcasmes incrédules. « Il serait difficile, dit-il, pour un magicien ou un devin, de définir le sujet de vos craintes; et je ne

me pique pas de connaître l'art tant vanté d'interpréter les visions et les présages. Et pourtant, quand même il me faudrait croire à des spectres qui gardent un trésor, comme un chien de basse-cour garde le toit de son maître, il me reste toujours un doute..... Ton spectre décharné a mal choisi le lieu qu'il hante; car pourquoi fait-il sentinelle près de la tour de Mortham lorsque le château de Rokeby renferme l'or que ton maître s'est acquis dans les Indes, par le vol, la piraterie et le pillage ? »

XX.

Après ces mots il se tut... car la honte et la colère rembrunissaient le front de Risingham; celui-ci rougit en songeant qu'il avait l'air d'attacher de l'importance à un rêve, à une vision, et donna un autre cours à sa colère. « Denzill, dit-il, n'insulte pas la mémoire des morts; car, lorsqu'il vivait, le seul regard de Mortham, Guy Denzill, faisait trembler ton âme ! et lorsqu'il te réprimanda pour avoir manqué de foi à la belle Rose d'Attenford, je te vis ramper comme le chien que menace le fouet du chasseur. Ne te permets pas non plus d'appeler les richesses qu'il a acquises dans des contrées lointaines, le fruit du pillage et de la piraterie : il les a bravement gagnées à la pointe de son épée, lorsque l'Espagne était en guerre avec notre pays [8]. Fais aussi attention à une chose... je ne supporte guère les mauvaises plaisanteries; le nom de Bertram ne s'allie pas non plus avec la crainte : il ne m'est échu en partage que la moitié des attributs du diable, car je crois encore à quelque chose, mais je ne tremble jamais. Assez sur ce sujet... Dis-moi quel motif te fait supposer que ce trésor est enfermé dans le château de Rokeby, et comment tu as été amené à penser que Mortham ait voulu confier sa fortune à son ennemi politique. »

XXI.

L'humeur railleuse de Denzill, pour laquelle il avait mal choisi son temps, fut bientôt réprimée; il aurait mieux aimé voir sortir de terre dix mille spectres que d'allumer la terrible colère de Risingham. Il répondit d'un ton soumis : « L'esprit de Mortham, tu le sais, était peu porté à la gaieté : dans sa jeunesse, dit-on, il avait aimé les femmes et les plaisirs de la table; mais depuis qu'il était revenu d'au delà des mers, l'impétuosité de ses passions s'était changée en une humeur sombre et taciturne. Dans cette disposition, il refusa toutes les invitations qui lui furent faites de venir partager l'hospitalité du château de Rokeby : par suite, notre joyeux chevalier, qui aimait à entendre retentir au point du jour le cor des chasseurs, et, lorsque le soir étendait ses ombres sur la forêt, à voir circuler la coupe aux rouges bords, prit de l'ombrage de ce qu'un si proche parent refusait de partager sa chasse et sa table : c'est ainsi que la mésintelligence se glissa entre les deux barons avant que la guerre les divisât entièrement. Cependant crois-moi, Bertram, la belle Matilde est destinée à devenir l'héritière de Mortham.

XXII.

— Elle ! cette faible enfant ! destinée à hériter du butin que j'ai failli payer de ma vie, lorsque je combattis Laroche aux rivages de Cayo pour sauver la fortune de mon chef !... Et quant à Mortham lui-même, Denzill, je le connaissais depuis longtemps; mais je n'ai jamais vu en lui ce joyeux cavalier que de jeunes compagnons proclamaient l'âme de toutes les fêtes et la fleur de la galanterie. Lorsqu'il entra dans nos rangs, c'était un homme sombre, brusque et déterminé : il parvint, comme on parvient chez nous, en méprisant la vie et tous les liens qui y attachent. Il se précipitait tête baissée dans toutes les aventures comme s'il eût aimé le danger pour lui-même : ni la gaieté ni le vin ne purent jamais dérider son front soucieux. S'il souriait, c'était un mauvais présage, car sans doute le danger était pressant et terrible; mais lorsqu'il

éclatait de rire, décidément nous pouvions regarder notre situation comme désespérée. Dans toutes les rencontres il combattait au premier rang, et s'éloignait ensuite avec dédain du pillage; souvent même il essayait de s'interposer entre ses camarades et leur proie, osant prêcher à des hommes comme nous, irrités par une victoire chèrement achetée, la compassion et l'humanité!

XXIII.

« Je l'aimais sincèrement... sa conduite intrépide, l'ardeur avec laquelle il nous guidait au combat, avaient gagné mon cœur: après chaque affaire où nous avions le dessus, c'était moi qui défendais ses droits, et faisais rendre sa portion du butin que des camarades plus avides avaient détournée. Sur le champ de bataille, et pendant la tempête, trois fois je lui sauvai la vie: je la lui sauvai encore une fois dans une révolte 9. Oui, je t'aimais, Mortham! les fatigues et les dangers que j'ai essuyés pour toi l'ont assez prouvé, et pourtant je ne m'affligerai plus sur ton sort, toi qui fus ingrat pendant ta vie, ingrat même après ta mort! Parais, si tu le peux!... » Il regarda autour de lui et frappa la terre du pied, d'un air farouche. « Parais avec l'air fier et hautain qui ce matin encore a frappé mes yeux, et viens me démentir, si tu l'oses!... » Il se tut un instant... ensuite, calme et sans colère, il ordonna à Denzill de continuer son récit.

XXIV.

« Bertram, je n'ai pas besoin de te répéter ce que tu dois si bien connaître, à savoir comment les filets de la superstition enveloppèrent l'esprit du seigneur de Mortham. Depuis qu'il t'eut renvoyé de son château, il trouva sous les ombrages de la Greta une jeune fille dont les discours, comme la harpe de David, eurent le pouvoir de chasser le malin esprit qui le tourmentait. Je ne sais si les traits de Matilde lui rappelaient l'épouse qu'il avait aimée; mais souvent il restait des heures entières les yeux fixés sur ceux de la jeune fille, jusqu'à ce qu'un sentiment plus doux lui eût arraché un soupir. Lui, qu'aucun mortel ne cherchait à questionner sur ses secrètes pensées, épanchait tous ses souvenirs et toutes ses inquiétudes dans le sein de sa jolie nièce. Il n'était rien de riche ou de rare dans la nature, qu'il ne voulût en orner les cheveux de Matilde. Cette amitié l'attachait encore à la vie; mais la guerre civile vint à éclater, et ses domestiques transportèrent par ses ordres, au milieu de la nuit, trois coffres garnis de bandes de fer, des caveaux de Mortham à l'appartement de Matilde dans le château de Rokeby: ces coffres pleins d'or et d'argenterie de luxe devaient rester en don à sa nièce s'il succombait dans les combats.

XXV.

— Et Denzill, comme je le devine, forme des plans pour s'emparer de ces coffres garnis de fer: autrement, pourquoi serait-il errant dans ces lieux où mille dangers l'environnent par suite de tous ses hauts faits en paix et en guerre, par suite du pillage des paysans et du vol des daims de la forêt? Car lorsqu'il traversait les hameaux, quel foyer Guy le maraudeur a-t-il épargné? où est le bois qui n'ait pas entendu vers minuit siffler la flèche de Denzill? — Je n'ai pas oublié mon métier..... en ce moment même mes piqueurs sont sur la piste d'une biche aussi blanche que le lait: elle a sa reposée près du château de Rokeby: elle erre dans les bois de la Greta, et lorsque mes gens auront observé la direction de sa course... que pensestu, Bertram, d'une pareille proie? Si la fille de Rokeby était en notre pouvoir, nous fixerions sa rançon au montant du legs qu'elle a reçu!

XXVI.

— Fort bien!... cette pensée m'offre un moyen de vengeance! Matilde est recherchée par Wilfrid, et cet audacieux Redmond ose, dit-on, courtiser aussi cette jeune fille. Elle méprisait Bertram... Si je la rencontrais par hasard,

elle détournait les yeux en tressaillant, comme une belle dame en face d'un objet qui lui inspire de la haine et du dégoût; elle disait à Mortham qu'elle ne pouvait jamais me regarder sans éprouver une terreur secrète qui lui présageait quelque malheur..... elle pourrait voir, à son grand regret, se vérifier sa prophétie!..... La guerre a éclairci les rangs des soldats de Rokeby, il en reste peu dans son château. Si ton plan manque, avec de la promptitude et de l'audace, nous sommes assez nombreux pour l'enlever d'assaut, emmener le butin et la demoiselle, et laisser le manoir livré aux flammes.

XXVII.

— Tu es toujours le fils aventureux de la valeur! Néanmoins, pèse bien auparavant les dangers; les serviteurs du château, fidèles et fermes à leur poste, quoique en petit nombre; les murailles à escalader... le premier fossé à traverser.... la grille du guichet.... le fossé intérieur... — Pauvre esprit! si nous tremblons pour de pareils obstacles, de quel butin important pourrons-nous nous rendre maîtres? Notre entreprise la plus hardie sera de visiter la cabane sans défense de quelque pauvre paysan, et la meilleure prise se bornera au misérable gain de sa journée. — Trève un moment à tes impatients sarcasmes: ayant devant toi une route plus sûre et plus commode, pourquoi, dans une aveugle témérité, choisir un sentier rempli de dangers sans nombre? Écoute-moi donc... pour une surprise comme pour un assaut, il n'est pas un passage dans le château de Rokeby, depuis la girouette dorée jusqu'aux cachots souterrains, que je ne connaisse parfaitement: une poterne, basse et cachée, ouvre en un endroit secret, négligé ou même oublié de tout le monde. Si un de nos espions trouvait moyen de s'introduire sous quelque prétexte dans le château, il pourrait retirer les verroux de cette porte de sortie, et alors créneaux et garnison ne serviraient de rien.

XXVIII.

—Maintenant tu parles un peu mieux... peu m'importe que la force ou la ruse soient employées pour atteindre le gibier; il m'est indifférent d'arriver comme le renard par des détours, ou de m'élancer comme le tigre sur la biche..... Mais, écoute! nos joyeux compagnons entonnent un rondeau.

CHANT.

« Triste sera ton sort, jeune fille; triste sera ton sort! Tu tresses pour ton front une couronne d'épines; tu te prépares un vin plein d'amertume! Un œil brillant, un maintien guerrier, un panache bleu, un justaucorps de drap vert de Lincoln; voilà ce que tu sais de moi, ma belle, voilà ce que tu sais de moi!

« Voici le joyeux mois de juin, jeune fille; la rose entrouvre ses boutons, mais elle fleurira sous les neiges de l'hiver avant que nous soyons réunis! » En parlant ainsi, il dirigea son cheval de bataille vers le rivage; puis agita la bride, et dit: « Adieu pour toujours, ma belle, adieu pour toujours. »

« Quel est ce jeune homme qui se distingue parmi tous ses camarades par son goût pour la musique et le chant? Ses airs irréguliers semblent exprimer à la fois les regrets et la gaieté. — Edmond de Winton est son nom; le hameau se rappelle les espérances précoces que donnait sa jeunesse... espérances qui sont toutes venues aboutir à la caverne de Brignal! Je l'observe de près... sa conduite indécise montre souvent une teinte de remords; dans sa jeunesse l'amour l'effleura d'un de ses traits, et souvent la blessure se rouvre et renouvelle ses cuisantes douleurs. Cependant il nous est utile... ses camarades le vantent ou le raillent par boutades; sa harpe, ses récits et ses lais nous aident à passer le temps: et ce service n'est point à dédaigner, car nos farouches compagnons, lorsqu'ils n'ont rien à faire, sont toujours prêts à se mutiner. Il faisait entendre tout à l'heure les accords de sa harpe... voici qu'il en tire des accents plus gais encore.

XXX.

ALLEN-A-DALE.

Allen-a-Dale n'a point de forêts dont

il puisse vendre le bois; Allen-a-Dale n'a point de sillons à labourer; Allen-a-Dale n'a point d'agneaux pour en faire filer la toison, et cependant Allen-a-Dale a de l'or pour acheter les cœurs. Allons, devinez mon énigme! venez écouter mon histoire, et dites-moi quel métier fait Allen-a-Dale.

Le baron de Ravensworth se pavane avec orgueil, quand il contemple ses vastes domaines sur le coteau qui borde la vallée d'Arkindall. A lui seul il est permis de jeter ses filets dans l'étang et de chasser sur les guérets; il a une forêt pour le gibier sauvage, un parc pour le gibier apprivoisé; et pourtant le poisson du lac et le daim de la vallée sont moins à la disposition de lord Dacre qu'à celle d'Allen-a-Dale!

Allen-a-Dale n'a jamais été armé chevalier, quoique son éperon soit aigu et son épée brillante : Allen-a-Dale n'est ni baron ni seigneur, et cependant vingt braves n'attendent que ses ordres pour tirer l'épée; et le premier de nos nobles ne manque pas de se découvrir avec respect, si à Rere-Cross, sur les hauteurs de Stanmore, il rencontre Allen-a-Dale.

Allen-a-Dale est venu visiter sa belle; la mère lui a fait des questions sur son intérieur et sur sa maison : « Quoique le château de Richemond brille majestueusement sur la colline, ma demeure, dit Allen-a-Dale, est encore plus magnifique; c'est la voûte azurée des cieux, avec son pâle croissant et ses brillantes escarboucles, qui est le toit d'Allen-a-Dale. »

Le cœur du père fut d'acier; celui de la mère fut de rocher; ils levèrent le loquet et lui ordonnèrent de sortir; mais leurs lamentations et leurs cris retentirent le lendemain! sa noire prunelle avait lancé une œillade à la jeune fille. Elle s'était enfuie dans la forêt pour écouter des paroles d'amour, et le jeune galant était, dit-on Allen-a-Dale!

XXXI.

« Tu le vois, tristes ou gaies, ses chansons roulent toujours sur l'amour. Mais quand ses boutades d'enfant sont passées, il ne manque ni d'adresse ni d'esprit. Oh! c'est une tête d'une activité sans pareille : il contrefait tous les dialectes, tous les personnages. — En ce cas, pour aider à la réussite de ton projet, Guy..... Mais, chut! qui nous arrive là? — C'est mon fidèle espion. Parle, Hamlin! as-tu découvert et remarqué la reposée de notre biche? — Oui... mais deux beaux cerfs sont près d'elle; je l'ai suivie de l'œil pendant qu'elle montait lentement depuis Eglistone jusqu'à la clairière de Thorgill; mais Wilfrid Wycliffe est venu se placer à son côté, et alors le jeune Redmond est descendu précipitamment pour les accoster dans leur promenade. Il m'a paru qu'ils en avaient long à dire: nous avons le temps de préparer nos filets avant qu'ils reprennent le chemin du château. » Bertram fit connaître rapidement sa volonté à Denzill, qui, se tournant vers la bande des brigands, donna ordre à quatre des plus braves de prendre aussitôt les armes.

CHANT IV.

I.

JADIS le corbeau de Danemark planait triomphant sous le ciel du Northumberland; son fatal croassement menaçait du joug les Bretons du Reged [1], et les larges ombres de ses ailes s'étendaient sur toutes les cataractes et les ruisseaux, aux lieux où la Tees, s'échappant avec fracas de sa source, gronde comme un tonnerre parmi les rocs du Caldron et de High-Force. Les hommes du Nord vinrent à sa suite, et donnèrent à chaque vallée un nom runique [2]; ils élevèrent leurs autels de pierres grossièrement taillées, et donnèrent à leurs dieux la terre qu'ils avaient conquise. Alors, ô Balder, une lande stérile et les flots argentés d'un charmant ruisseau te furent assignés, et Woden's-Croft tira son nom du sombre Père des morts! Mais ce fut près

de Startforth qu'ils sacrifièrent au monarque à la redoutable massue, au fils d'Odin, à l'époux de Sifia, à Thor enfin, dont ils consacrèrent la gloire guerrière en donnant à la vallée le nom du dieu tonnant.

II.

Cependant le scalde et le kemper n'auraient point dû donner ce charmant paysage, avec tous ses contrastes d'ombre et de lumière, ses clairières que dorent les rayons du soleil, et le joli ruisseau qui poursuit son cours en murmurant sur un lit de cailloux, à la divinité du Nord que réjouissent le sang et les blessures, et dont le bras terrible dirige les combats. Oh ! que ces bords enchanteurs eussent été plus convenablement consacrés à des divinités plus paisibles ! Dans les lieux où les groupes d'arbres en s'écartant font place à une prairie qu'ornent les fleurs précoces de la primevère, la pelouse veloutée semble appeler sur ses tapis de verdure les pieds légers des sylphides. Le gazon de ce tertre parsemé de marguerites offrirait un trône convenable au fier Oberon, tandis que, caché sous le feuillage voisin, Puck méditerait ses joyeuses malices. Plus loin le chèvre-feuille, entourant l'orme et le frêne de ses longs et nombreux rameaux, offrirait à Titania un temple de verdure sur la voûte duquel se balanceraient l'argent et l'azur de ses fleurs.

III.

Aucun rocher ne vient étendre sur la vallée son ombre gigantesque ; mais les bois lui prêtent leurs frais ombrages, et couronnent d'une verdure aux nuances variées mille clairières où se jouent en liberté les rayons du soleil. Le chêne dont le poids des ans a brisé les rameaux, y lève sa tête altière, quoique à demi dépouillée ; et le pin, frappé de la foudre, porte encore vers les nues ses sombres flèches de verdure. Le frêne et le bouleau remplissent l'intervalle, et laissent pendre leur longue chevelure jusque sur le gazon ; une foule d'arbrisseaux nains de formes variées croissent plus bas dans un désordre pittoresque, ou, grimpant autour des arbres, jettent à la brise les doux parfums de l'été. Tel le peintre d'Urbin*, quand il représente le prophète de Tarse prescrivant à la fière Athènes de donner sur la montagne de Mars une place au Dieu inconnu, a largement groupé autour de l'apôtre, et le philosophe aux cheveux blancs, dont l'âge n'a point abattu la fierté, et le vieux guerrier couvert de cicatrices, et la jeune beauté grecque prêtant une oreille attentive, tandis que l'enfance se joue à ses pieds ou se suspend en folâtrant à sa ceinture.

IV.

« Reposons-nous ici, dit Matilde ; » et elle s'assit à l'ombre changeante du feuillage. « Puisque le hasard nous a réunis, nous pouvons bien dérober une heure à la fortune pour la consacrer à l'amitié. Toi, Wilfrid, qui eus toujours pour moi l'amitié d'un frère, tu dois m'aider de tes conseils ; et toi, Redmond, cesse à ma demande de poursuivre une recherche sans espoir, car il m'a été confié un dépôt dangereux pour une jeune fille privée d'appui, seule et presque orpheline, dont le père est captif et la maison bouleversée.... » Avec sa grâce et son amabilité ordinaires, elle ordonna à Wilfrid de prendre place auprès d'elle sur le gazon : elle se tut ensuite et baissa les yeux sans oser dire à Redmond d'en faire autant. Il s'aperçut de son embarras, se recula avec une modeste timidité, et s'assit à peu de distance, pour pouvoir contempler sans être remarqué les traits de celle qu'il aimait.

V.

Le jais d'une belle chevelure cachait en partie le front charmant de Matilde, et ses longues boucles adoucissaient, en le voilant à demi, le feu de ses yeux noirs. Ses joues virginales étaient colorées d'un rose si léger que son teint eût pu paraître pâle ; mais lorsqu'elle s'exposait aux ardeurs du soleil, qu'elle

* Raphaël d'Urbin.

parlait, chantait, ou prenait de l'exercice, lorsqu'elle s'entendait louer par ceux qu'elle aimait, ou lorsqu'on lui témoignait quelque intérêt dont son cœur était ému, alors la rougeur qui couvrait son visage rivalisait avec la pourpre de l'aurore. Il y avait dans son air une grâce douce et pensive, une teinte réfléchie, qui accompagnait merveilleusement son front élevé, ses longs cils noirs et ses yeux baissés : l'impression douce de ses traits révélait une âme ferme dans son devoir, calme et résignée... C'est ainsi que la peinture catholique nous a représenté la Vierge reine des cieux. Dans les moments de gaieté, ce sérieux faisait place à une humeur folâtre et badine; et lorsque la danse, les récits ou le chant faisaient couler le temps dans une innocente joie, souvent le vieux chevalier s'écriait tout ravi, que sa Matilde était la plus gaie de tous les convives. Mais ce temps de désordres civils n'admettait plus de pareilles réjouissances, et les traits déjà pensifs de Matilde avaient pris une teinte tout à fait mélancolique. Son père avait été fait prisonnier sur le champ de bataille de Marston; ses amis étaient dispersés, le brave Mortham assassiné : d'un autre côté, l'ambition et la cupidité d'Oswald lui présageaient toutes sortes de persécutions, et un triste pressentiment lui disait qu'il lui faudrait renoncer à une douce illusion de son cœur... C'est ainsi que tout semblait se réunir pour accroître les sombres inquiétudes de l'aimable fille de Rokeby.

VI.

Qui n'a pas entendu dire comment, lorsqu'Érin luttait encore pour repousser le joug de fer des Saxons, le brave O'Neale abreuva son épée du sang anglais [3], éleva la bannière de sa capitainerie contre la croix de Saint-George, battit le bouillant Essex, et régna en souverain dans l'Ulster? Mais la plus glorieuse de ses victoires fut celle qu'il remporta dans la bataille où le brave maréchal d'Irlande mourut les armes à la main [4], et où l'Avon-Duff roula vers l'océan ses flots teints du sang des Saxons. Ce fut dans ce combat désastreux que Rokeby et Mortham firent leurs premières armes. Ils furent sur le point d'y perdre la vie; mais la pitié toucha l'âme d'un chef ennemi, le taniste* du grand O'Neale [5]; il retint le zèle sanguinaire de ses guerriers, accorda quartier aux deux intrépides parents, et les conduisit dans son château sur les montagnes, où il leur procura tous les plaisirs que pouvaient offrir les rochers et les bois de Slieve-Donard; il partagea avec eux les joyeux festins d'Érin, les conduisit à la chasse du loup et du daim, et lorsqu'il se présenta une circonstance favorable, les renvoya chez eux, sains et saufs, sans rançon, et même comblés de présents : il leur prouva ainsi que dans son île sauvage on pouvait encore trouver un ennemi généreux.

VII.

Les années passent vite. Les symptômes précoces de la vieillesse avaient déjà répandu quelques cheveux blancs sur la tête de Rokeby; il jouissait tranquillement, sur les bords de la Greta, de la paix que Jacques le Pacifique avait donnée à ses peuples, tandis que Mortham, traversant les mers, s'exposait, dans les Indes espagnoles, à toutes les chances d'une guerre sanglante.... On était dans une soirée d'hiver, et la neige couvrait d'une vaste nappe blanche les hauteurs de Stanmore. La chasse était terminée, le cerf avait été tué, les coupes circulaient dans la grande salle de Rokeby; et le chevalier était assis avec les convives auprès de l'immense cheminée de pierre. La lune n'éclairait point les cieux, l'heure était avancée, lorsque des coups redoublés ébranlèrent la porte du château, et une voix, dont l'accent était étranger, supplia avec ardeur qu'on lui accordât l'hospitalité et des secours. Le portier se rendit à sa demande, et à l'instant on vit se préci-

* Le taniste succédait au suzerain en Irlande.
A. M.

piter dans la salle un homme dont l'aspect et le costume effrayèrent le cercle qui entourait le foyer.

VIII.

Les tresses de ses cheveux pendaient en désordre autour de sa tête nue[6]; un vêtement collant sur le bas de sa jambe et sur ses cuisses dessinait la forme de ses membres nerveux; une tunique de toile couleur de safran et froncée à plis nombreux lui couvrait le haut du corps; il portait un long et ample manteau, hérissé de glaçons et taché de sang. Il tenait un fardeau fortement serré sur son sein, et s'appuyait sur un long javelot au bois noueux. Il secoua la neige qui couvrait ses cheveux et sa barbe, et regarda autour de lui d'un air égaré: alors, traversant la salle d'un pas chancelant, il se hâta de déposer son fardeau près du feu, et découvrit ainsi un enfant d'une rare beauté et à demi mort de froid. S'inclinant ensuite profondément devant Rokeby, il se redressa pour s'acquitter de son message, avec le ton et le port majestueux et sauvage de l'envoyé d'une puissance barbare[7] : « Sir Richard, seigneur de Rokeby, prête l'oreille à mes paroles! Turlough O'Neale te salue avec amitié, et confie à tes soins le jeune Redmond, son petit-fils chéri. Il te demande de l'élever comme ton fils; car les jours prospères de Turlough sont passés : d'autres seigneurs se sont emparés de ses possessions, et son bras a perdu sa vigueur. Toute la gloire de Tyrone s'est évanouie comme une vapeur du matin. Pour te pénétrer de ton devoir, il te recommande de te rappeler la coupe hospitalière d'Érin! Si quelqu'un insultait au jeune O'Neale, il te recommande encore de songer à l'épée redoutable d'Érin. Cette marque de confiance était d'abord destinée à Mortham; mais, en son absence, c'est à toi que l'honneur en est dévolu. Maintenant le message de mon maître est rempli, et Ferraught mourra content. »

IX.

Son regard devint fixe, ses joues pâlirent, il tomba aussitôt après avoir prononcé ces dernières paroles, car son large manteau cachait une blessure mortelle qu'il avait reçue dans le flanc. Tous les secours furent vains.... Cependant le jeune orphelin, égaré par l'effroi et la douleur, pousse des cris déchirants. Le pauvre Ferraught lève les yeux sur lui avec amour, et essaye d'une voix éteinte d'apaiser ses cris; oubliant les douleurs de son agonie, il le comble de caresses et de bénédictions. Il baise ses petites mains étendues vers lui, fait le signe de la croix sur sa tête qu'il couvre également de baisers, et, dans le langage du pays qui l'a vu naître, prie tous les saints de veiller sur ses jours; puis il rassemble toutes ses forces pour renouveler ses recommandations à Rokeby. Quelques mots s'échappent avec peine de sa poitrine; les signes du mourant expriment le reste : « Dieu te bénisse, O'Neale! » ajouta-t-il d'une voix faible, et son âme fidèle s'envola avec son dernier soupir.

X.

On fut longtemps avant de pouvoir, par des paroles consolantes, obtenir de l'enfant qu'il achevât le récit de Ferraught; alors il raconta que son grand-père avait été chassé de sa maison, ce qui ne serait point arrivé si la main de Redmond avait eu la force de tirer l'épée, cette épée de Lenaugh-More le Roux, qui pendait près de la tête du loup terrible qu'elle avait jadis terrassé. On apprit, par ses paroles entrecoupées de sanglots, que son guide était son père nourricier[8], chargé d'apporter de l'Ulster des lettres et des présents considérables; mais des brigands les avaient attaqués dans le bois : Ferraught se battit avec courage; mais enfin, blessé et vaincu par le nombre, dépouillé de tout, il n'avait eu que la force de gagner le château... Et après ce récit naïf, l'enfant se remit à pleurer et à se lamenter.

XI.

Les pleurs qui coulent sur les joues de l'enfant sont comme la rosée qui couvre un jeune lis; lorsque la brise de juin

vient à souffler et à balancer sa tige, les gouttes de cristal qui humectaient le calice s'évaporent aux rayons du soleil. Gagné par leurs caresses, le jeune orphelin sourit bientôt à ses nouveaux protecteurs. Ses traits s'animèrent, ses beaux yeux brillèrent à travers les boucles blondes de son épaisse chevelure. Mais ses yeux et son visage rayonnaient d'une joie bien plus vive lorsqu'il était près de la petite Matilde; c'était lui qui, avec l'orgueil d'un frère aîné, se chargeait de guider ses pas mal affermis. Tantôt, pour charmer l'oreille de sa compagne d'enfance, il chantait les airs de son pays natal; tantôt il ornait ses cheveux de couronnes de primevères et de marguerites que ses mains avaient tressées. Dans la plaine, dans le bois, sur les bords du ruisseau, partout, on voyait les deux enfants jouer ensemble en se tenant la main, et le bon sir Richard souriait en voyant le tendre lien qui les unissait dans un âge aussi tendre.

XII.

Mais les mois d'été voient les boutons de l'arbuste se changer en fleurs, puis aux fleurs succéder les fruits; et les années nous voient passer de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à la virilité. Maintenant, on rencontre dans les bois de Rokeby un beau jeune homme portant le costume vert du chasseur. Il aime à relancer le sanglier sauvage dans la sombre retraite que l'animal a choisie; sur les bords de la Greta, il aime à poursuivre, l'arc ou le fusil à la main, le daim au poil fauve; mais par-dessus tout il aime à grimper en automne sur les branches touffues du coudrier, et à faire pleuvoir les bouquets de noisettes sur le voile que Matilde tient étendu. Et les années ont aussi changé celle qui tient ce voile : elle connaît maintenant le pouvoir de ses charmes. Elle prend le ton grave d'un mentor pour gronder Redmond des dangers auxquels il s'expose dans ses chasses, et cependant elle ouvre une oreille attentive pour lui entendre raconter comment le sanglier s'est débattu et a succombé, comment à sa chute les rochers et les bois ont retenti des bruyants accens du cor : puis elle se récrie sur la singularité des hommes qui peuvent trouver du plaisir à ce sauvage passe-temps.

XIII.

Mais Redmond savait si bien broder ses récits; il savait si bien faire ressortir le charme des bois et de la vallée, et retracer les différents détails de sa chasse; il leur donnait un intérêt si vivant, en prodiguant les brillantes couleurs de son imagination enthousiaste, que, tout en le blâmant, tout en se livrant à ses craintes, Matilde aimait le tableau de ses courses aventureuses. Souvent aussi, lorsque la neige et la pluie les retenaient au château, ils parcouraient ensemble les pages inspirées des bardes harmonieux ou des sages aimés du ciel; souvent, assis le soir près du foyer gothique, ils s'essayaient tour à tour dans l'art du ménestrel, et, en accompagnant un joyeux lai des accords de la harpe, abrégeaient les longues soirées d'hiver. Ainsi, mettant en commun dès l'enfance leurs jeux, leurs études et leurs talents, ils avaient consommé l'union de leurs âmes, sans qu'il leur fût permis d'y reconnaître l'amour; mais quoiqu'ils ne l'osassent pas, la renommée envieuse lui donna bientôt ce nom. En voyant ainsi d'année en année l'heureux couple si souvent réuni, les jaloux blâmaient quelquefois le bon vieux chevalier qu'ils accusaient d'avoir l'oreille dure et de n'y voir pas clair; d'autres fois la rumeur publique déclarait que l'intention de Rokeby était que le jeune O'Neale devînt l'époux de son héritière.

XIV.

Les assiduités de Wilfrid déchirèrent le voile qui couvrait les yeux des deux amants et leur montra la triste vérité : il était clair qu'Oswald avait presque obtenu l'agrément de Rokeby en faveur de son fils. Maintenant il leur faut s'aborder en changeant la vivacité de leurs manières et se regarder en rougissant et en tremblant. Matilde erre dans la so-

litude pour gourmander un cœur qui refuse d'obéir, et Redmond est condamné à se lamenter loin d'elle sur un amour qu'il ne peut vaincre. Mais les factions partagèrent le pays en deux camps, et Rokeby jura que le fils d'aucun rebelle n'épouserait l'héritière de son nom. Redmond, nourri dans son enfance des traditions des bardes, chercha la solitude des bois et du ruisseau pour y rêver doucement d'une jeune fille obtenue par le fer ou la lance comme au pays des romans : il se remit à compter les héros de sa race, le grand Nial aux neuf otages [9], le bouillant Shane-Dymas [10], et Géraldine [11], et Connan-More, qui voua pour jamais sa postérité aux combats et à la chasse, et maudit celui de ses descendants qui remettrait le fer dans le fourreau pour manier la charrue, ou abandonnerait la montagne et les bois pour se renfermer dans un château fort. Ces exemples ranimaient son espoir, et ses traits s'enflammaient au bruit de la trompette.

XV.

Si la main de la beauté s'obtenait par le courage et l'épée, Redmond avait tout ce qu'il fallait pour amener le succès de sa cause : il possédait toutes les hautes qualités qu'on peut exiger dans l'héritier d'un noble baron. Turlough O'Neale, dans les guerres d'Érin, avait accordé la vie au seigneur de Rokeby, et le généreux chevalier s'était bien acquitté de ce service envers le jeune Redmond. Ses soins et ses dépenses libérales en faveur du jeune homme n'avaient pas été perdus : dans tout le Nord, nul ne montait un coursier comme Redmond; depuis Tynemouth jusqu'au Cumberland, personne n'était en état de manier une épée comme lui. Son caractère doux et dégagé lui inspirait une courtoisie franche et aisée : jamais page ne fut formé pour gagner les cœurs comme le brave O'Neale.

XVI.

Sir Richard l'aimait comme son fils, et lorsque les jours de paix eurent disparu et que le vent des combats vint agiter la bannière de ses ancêtres, ce fut Redmond que sa tendresse choisit pour porter ce glorieux étendard [12] : il le nomma son page, grade qui dans ces anciens temps précédait immédiatement celui de chevalier [13]. Dans cinq batailles rangées il soutint parfaitement le rang honorable que son mérite lui avait obtenu, et le nom du jeune Redmond s'inscrivit dans les fastes de la gloire militaire. Si la fortune avait été favorable à son parti dans la bataille de Marston, la fin de cette mémorable journée l'eût vu armer chevalier. Deux fois, dans les chances douteuses du combat, il avait sauvé la vie du seigneur de Rokeby; mais lorsqu'il le vit prisonnier, il pressa son épée contre ses lèvres et la remit au vainqueur, se rendant sans résistance à ceux qui emmenaient le chevalier, et résolu à prouver sa tendresse au père de Matilde dans sa prison comme sur le champ de bataille.

XVII.

Lorsque deux amants se rencontrent à l'heure de l'adversité, c'est un rayon de soleil au milieu d'une averse, un rayon humide qui brille un instant à travers les nuages obscurs. Redmond, à demi couché sur le gazon, repassait dans son esprit le passé et le présent. « Ce n'est pas ainsi, chère Matilde, » disait-il en son cœur, « que j'avais rêvé mon retour; non, je ne le rêvais pas ainsi, lorsque je reçus de tes mains tremblantes la bannière et l'épée, lorsqu'autour de moi, au signal des trompettes, trois cents guerriers tirèrent leurs glaives, et firent retentir le bruit de leurs armes et de leurs acclamations pour saluer le brillant étendard dont je déroulais les plis. Où est aujourd'hui cette bannière?.... Sa gloire est enfouie sous les ondes funestes de la Tweed! Que sont devenus ces guerriers!... Ils couvrent baignés dans leur sang le champ désastreux de Marston-Moor! A quoi sert une épée dans la main enchaînée du captif : ah! Matilde, s'il tient encore à conserver la vie, c'est pour aider ton père à supporter le poids de ses chaînes!... »

Tandis que Redmond se parlait ainsi à lui-même, le cœur de son rival n'était pas plus à l'aise; car Wilfrid, dont l'âme généreuse dédaignait de se prévaloir de sa position, voyait trop clairement que sans cet appui ses espérances étaient vaines. Mais la douce voix de Matilde vint interrompre les sombres réflexions des deux jeunes hommes, et fit évanouir leurs idées mélancoliques comme les vapeurs du brouillard disparaissent devant l'haleine des zéphirs.

XVIII.

« Je n'ai pas besoin de rappeller à mes jeunes amis comment Mortham évitait la demeure de mon père; toujours morne et taciturne, et cependant toujours empressé de me témoigner, par toutes sortes de moyens, la confiance et l'amitié d'un parent. Mes faibles efforts parvenaient quelquefois à dissiper pour un instant les nuages de tristesse qui couvraient son front; mais plus souvent je voyais, sans pouvoir y apporter remède, son abattement devenir de plus en plus profond. Sa confiance craintive laissait entrevoir que ses maux provenaient d'une cause terrible inconnue à tout le monde; et deux fois il m'arriva de voir en lui un exemple de cette agonie de l'âme qui bouleverse et anéantit momentanément les facultés mentales. Il avait la triste faculté de voir approcher l'instant de ces aberrations, et tant que son courage avait la force de lutter contre cette crise terrible, la victime se débattait pour se soustraire à ses angoisses, comme un infortuné sous le fer assassin. Il m'était facile de voir que cette maladie ne pouvait être que l'effet des remords; mais il m'en cacha toujours la source, jusqu'au moment où il prit les armes dans la guerre civile. Alors il me pria de garder entre mes mains un immense trésor, un amas d'or et de pierres précieuses; et il me confia cet écrit triste et incohérent qui révèle le secret de son âme, et dont les expressions étranges dénotent un esprit égaré par la douleur.

XIX.

HISTOIRE DE MORTHAM.

« Matilde! tu m'as vu souvent tressaillir comme si un poignard m'eût percé le cœur, lorsque quelque mot prononcé au hasard venait réveiller en moi le souvenir de ma jeunesse. Sois bien persuadée qu'il est peu d'hommes qui puissent avec plaisir jeter leurs regards sur le passé. Mais moi... ma jeunesse fut vaine et inconsidérée, mon âge mûr est souillé de sang et de fureurs, et ma vieillesse va descendre dans la froide tombe sans un ami pour me fermer les yeux. Toi-même, Matilde, tu désavoueras ton coupable parent lorsque son crime te sera connu. Eh quoi! dois-je lever le voile sanglant qui recouvre ma sombre et fatale histoire? Il le faut... je m'y résous... Pâle fantôme, cesse de me poursuivre! laisse-moi une seule heure en paix! Ainsi obsédé par toi, crois-tu qu'il me soit possible de m'acquitter de la tâche que tu m'imposes? O Édith! lorsque tes gestes menaçants me montrent tes joues flétries et ton cercueil sanglant, comment puis-je te peindre telle que tu étais avec ta figure ravissante et ton cœur plein d'amour!

XX.

« Oui, elle était belle!... Matilde, une douce mélancolie règne sur ton front; mais le sien était comme les rayons brillants du soleil qui sourient à la terre et à toute la nature! Nous nous unîmes en secret... les circonstances l'exigeaient... nos pays et nos croyances n'étaient pas les mêmes, et lorsqu'elle fut à la tour de Mortham, nous cachâmes sa famille et son nom jusqu'à ce que ton père, qui combattait au loin, revînt de ces guerres étrangères; car nous comptions sur son influence et sur son amitié pour apaiser la colère et l'orgueil du père de mon épouse chérie. Nous vécûmes quelques mois retirés et inconnus à tous, un seul ami excepté, un ami que nous accablions des marques de la plus vive tendresse... Je lui épargne la honte de le faire connaître, ma main n'écrira pas le

nom du perfide! Oublier mes propres crimes et poursuivre ma vengeance sur un être condamné à ramper comme moi sur cette terre, ce serait me montrer ingrat envers la clémence divine, qui m'a laissé le temps de me repentir et ne m'a pas enlevé de ce monde après mon forfait...

XXI.

« Le sourire de la dame de Mortham était gracieux pour tous, mais il avait, pour l'ami de son époux, une expression de bonté dont le misérable attribua l'innocente douceur à de coupables motifs. Repoussé dans ses entreprises présomptueuses, le traître prépara le piége où sa vengeance nous attendait. Nous étions restés à table lui et moi... nous avions vidé plus d'une coupe; mon sang circulait dans mes veines avec une chaleur inaccoutumée, lorsque nous vîmes mon Edith se glisser d'un pas rapide et furtif le long d'une allée, en se cachant derrière le vert feuillage comme si elle eût voulu éviter les regards. La parole ne saurait peindre le sourire satanique qui erra en ce moment sur les lèvres du traître! Furieux, je lui en demandai la cause; il garda un instant un silence froid et artificieux, et me pria ensuite de ne pas m'emporter... Un amant, osa-t-il me dire, attendait Edith dans le bois! Nous avions été à la chasse du daim; mon arbalète (funeste hasard!) se trouvait près de moi : je saisis cette arme prête à servir ma fureur, et suivant rapidement le sentier, je trouvai ma femme dans les bosquets d'ifs : les bras d'un étranger étaient passés autour de son cou! J'ajustai le cœur de cet homme... je tendis la corde, le trait partit... il frappa plus que juste! je trouvai mon Edith mourante pressée dans les bras de son frère assassiné! Il était venu en secret s'informer de sa position, afin de la réconcillier avec son père.

XXII.

« Tout le monde évita ma rage... à commencer par le traître dont l'astuce avait enflammé ma jalousie; il alla sur une terre étrangère et lointaine se mettre à l'abri du châtiment dû à son crime. La manière dont le meurtre avait été consommé fut connue de peu de gens; mon forfait ne le fut de personne; mon fidèle intendant forgea quelque conte... je ne sais lequel... au sujet d'une flèche lancée par imprudence; et il cacha même à ceux qui eurent connaissance du meurtre quelle était la main qui l'avait consommé. Les lois humaines me laissèrent tranquille, mais DIEU avait entendu le cri du sang! Ici un vide existe dans mes souvenirs remplis d'une vision confuse, d'un délire dans lequel il me semblait voir déchirer mes chairs en lambeaux, de cachots, de verroux et de chaînes... et lorsque je revins à une douleur plus calme et que je demandai des nouvelles de mon fils au berceau... (n'ai-je pas écrit qu'elle avait mis au monde un enfant beau comme une fraîche matinée d'été?) mes domestiques confus m'annoncèrent que des hommes armés s'étaient précipités sur la nourrice, un soir qu'elle traversait la vallée de Mortham, et l'avaient emmenée avec l'enfant qui lui était confié. Mon perfide ami, et nul autre que lui, pouvait avoir intérêt à ce rapt : je me mis donc à sa recherche dans l'intention d'assouvir ma triple vengeance sur sa tête! Il m'échappa... mais la blessure qui déchirait mon sein trouvait quelque faible soulagement dans une vie errante, et j'allai porter le poids de ma misère sur des mers et des terres éloignées.

XXIII.

« Ce fut alors que ma destinée me guida au milieu d'une bande audacieuse et terrible parmi laquelle j'aventurai souvent dans des combats désespérés une vie qui m'était à charge : mes farouches associés eux-mêmes voyaient mon courage frénétique avec étonnement, respect et terreur. J'en appris beaucoup alors sur les crimes et les malheurs des hommes, et cependant je n'ai jamais connu dans ma vie errante un être abandonné du ciel dont les infortunes pussent être comparées aux miennes! Un jour, après un com-

bat, nous nous reposions sur le champ de bataille ensanglanté; la lune, d'une teinte rougeâtre, versait sa lumière sur les morts et les blessés, tandis qu'appesantis par les fatigues de la journée et par le vin, mes sanguinaires compagnons dormaient autour de moi. Une voix se fit entendre... Ses sons argentins étaient doux, Matilde, comme celui de la tienne... « Malheureux, dit-elle, que fais-tu ici, tandis que mon cercueil sanglant attend encore un vengeur, et que mon fils vit dénué de protection et privé du nom et des soins d'un père?... »

XXIV.

« Je l'entendis... j'obéis... et revins dans mes foyers; j'amenai avec moi le plus redoutable de notre bande déterminée, afin d'aider dans l'occasion à ma vengeance longtemps différée. Mais grâces soient rendues au ciel qui m'a inspiré des espérances et des idées plus convenables, et m'a enseigné par les paroles sacrées de notre Seigneur, que le pardon s'achète par le pardon!... Je dois me réjouir dans ma misère... J'ai revu sa figure... j'ai entendu sa voix... j'ai réclamé de lui mon fils unique... En niant qu'il me l'eût soustrait, il a souri avec cet air calme et endurci, ce rire satanique qui contractait son visage lorsqu'il me dit d'un air de dérision : « Un amant attend Edith dans le bois!... » Et je ne l'ai pas tué quand il était devant moi... Grâces en soient rendues au divin Créateur! De longues souffrances sont un sentier qui mène au ciel... »

XXV.

La lecture de l'écrit en était à cet endroit, lorsque quelque chose remua dans le taillis. Redmond s'élança sur ses pieds; l'infâme Guy (car c'était lui-même qui se glissait dans le feuillage) l'infâme Guy se retira aussitôt. Il n'eût pas osé croiser le fer avec le brave O'Neale pour tout l'or renfermé dans les coffres de Mortham. Redmond reprit sa place... il dit que quelque chevreuil avait froissé le feuillage. Bertram fit une grimace hideuse et rit de son lâche compagnon en le voyant reculer : « Tu me parais un camarade sur qui l'on peut compter : trembler devant un seul bras, lorsque je suis si près pour t'aider! Cependant je t'ai vu assez bien ajuster un daim. Donne-moi ta carabine... je te montrerai un art dont tu me sauras gré, celui de tuer un ennemi sans courir de danger. »

XXVI.

Bertram se traîna sur les mains et sur les genoux à travers les branches des bouleaux et des noisetiers, jusqu'à ce qu'il eût Redmond bien en vue. Il mit sa carabine en joue... Bertram n'avait jamais manqué le but à cette distance, lorsqu'il avait devant lui l'objet de sa haine mortelle. Ce jour eût vu la mort du jeune Redmond. Mais deux fois Matilde se trouva entre l'arme et sa poitrine, au moment même où le doigt du misérable allait presser la détente. Le brigand prononça un jurement effroyable, mais suspendit son infâme dessein : « Il ne sera jamais dit, murmura-t-il, beauté hautaine, que je t'ai fait périr ainsi! » Et il changeait de place pour pouvoir ajuster plus à son aise, lorsque Guy Denzill s'approcha de lui : « Bertram, garde-toi de tirer!... Nous sommes perdus sans ressource si tu fais feu. Par l'enfer, un corps de fantassins et de cavaliers descend dans la vallée! C'en est fait de nous s'ils entendent un coup de fusil... Insensé! nous avons un plan plus assuré... Allons, ami, laisse-toi persuader, et retire-toi! Vois là-bas, le chef de la troupe descendre le sabre à la main dans ce ravin profond... » Bertram leva les yeux; il reconnut que la terreur de Denzill lui avait donné un bon conseil; il maudit la fortune, se retira, et, suivant les sentiers du bois sans être aperçu, gagna la caverne sur les bords de la Greta.

XXVII.

Ceux que le farouche Bertram avait condamnés à la captivité ou à la mort, distraits par le triste sujet qui les occupait, ne s'aperçurent point du danger

qui les menaçait. Ils s'étaient trouvés, sans s'en douter, à deux doigts de leur perte ; ils restèrent dans la même ignorance, lorsque le ciel vint arrêter le bras du meurtrier : tel le vaisseau dans l'obscurité glisse sur des écueils inaperçus. Ils achevèrent ainsi, sans être interrompus, le récit de Mortham. Il parlait des richesses comme d'un fardeau imposé par la fortune à un misérable, dans sa dérision haineuse, pour aggraver des maux sans remède; cependant il priait Matilde de conserver son trésor à son héritier... au fils de son Edith... car il se livrait à des illusions délirantes, dans lesquelles il se persuadait que ce fils vivait encore; il assurait que dans de fréquentes visions il avait vu sa figure et entendu sa voix. Ensuite plus calme, il se faisait ce raisonnement : Si on l'avait massacré avec sa nourrice, le sang et les cadavres eussent été aperçus; de plus, des gens ont prétendu avoir remarqué sur le Windermere une barque étrangère dont l'équipage gardait avec un soin défiant, et cependant avec certains égards, une femme et un enfant. En se rappelant ces faibles preuves, en insistant sur ses souvenirs, l'espoir semblait se ranimer dans son cœur, quoique cet espoir vague et sans fondement ne fit que troubler son jugement et ses sens.

XXVIII.

Ces mots solennels terminaient son récit : « Le ciel me soit témoin que si j'ai embrassé un parti dans cette triste guerre civile, je l'ai fait sans être mû par d'autres motifs que les droits de l'Angleterre. Les gémissements de ma patrie m'ont fait une loi de tirer l'épée pour l'Évangile et la constitution : une fois que leurs droits seront reconnus, je dépose les armes et je vais chercher mon fils par toute l'Europe. Mes trésors, sur lesquels un proche parent jette déjà des regards avides, seront en sûreté entre les mains de Matilde. Lorsqu'elle apprendra ma mort, qu'elle garde encore pendant trois ans le dépôt que je lui confie. Si personne ne réclame ce trésor de ma part, la famille et le nom de Mortham auront péri : alors qu'il sorte de ces mains généreuses pour se répandre en bienfaits dans le pays, pour adoucir le sort du prisonnier blessé, et rebâtir la chaumière en ruines : ainsi les dépouilles acquises dans des combats lointains adouciront les désastres des guerres intestines. »

XXIX.

Le généreux Redmond, qui avait bien connu les nobles sentiments de Mortham, paya généreusement à cette âme élevée, égarée par la douleur, le tribut de larmes que méritaient ses malheurs; mais ils excitèrent surtout la sympathie de Wilfrid, à qui ce récit révélait le motif pour lequel Mortham désirait cacher qu'il fût vivant.... sans doute il voulait poursuivre en secret les plans que son imagination égarée lui suggérait. Wilfrid devint pensif quand il entendit Matilde dire qu'elle partagerait la prison de son père en quelque lieu qu'il fût relégué; mais qu'elle s'affligeait en pensant que le château de Rokeby, démantelé et abandonné de tous ses défenseurs, ouvert à la rapine et au pillage, ne pouvait plus être un lieu de sûreté pour les richesses que son parent lui avait confiées et qu'il avait destinées à un si noble usage. « Le château de Barnard était donc la demeure dont elle faisait choix, » s'empressa de demander Wilfrid, « puisque la loi du vainqueur ordonnait que son père y demeurât quelque temps? » L'espoir animait sa voix tremblante, la joie brillait dans ses regards. Matilde se hâta de répondre, car les yeux de Redmond étincelaient de colère. « Le devoir, » dit-elle avec une grâce charmante, « bon Wilfrid, ne me laisse pas le choix du lieu ; autrement j'eusse assigné à mon père une prison moins pénible à son cœur que celle d'où il peut voir s'ondoyer l'épais feuillage de ses bois et entendre le murmure de la Tees, lui rappelant ainsi à chaque instant tout ce qui peut accroître les chagrins d'un captif. Mais c'est aux lieux où ces chagrins seront le plus

amers que Rokeby aura le plus besoin des soins de sa fille. »

XXX.

Wilfrid sentit le doux reproche que la jeune fille lui adressait, et demeura quelque temps abattu... puis il répondit d'un ton grave : « Je cherchais à connaître vos intentions, noble Matilde, pour dissiper votre embarras, et pour aider vos projets. J'ai sous mes ordres, ainsi le veut mon père, une troupe de vaillants guerriers, et je pourrais envoyer quelques cavaliers pour enlever le trésor pendant la nuit, et le transporter au lieu où vous croirez qu'il sera le plus en sûreté dans ces temps malheureux. — Je vous remercie, bon Wilfrid, dit-elle; je vous remercie. Oh! ne différons pas d'un seul jour! et pour rendre encore un plus grand service à celle qui a pour vous l'amitié d'une sœur, chargez-vous vous-même de garder l'or de Mortham : il sera plus en sûreté entre vos mains. » Tandis qu'elle parlait ainsi, des soldats armés vinrent interrompre leur conversation : c'était la troupe dont l'approche avait fait partir les bandits de leur embuscade. Leur chef salua respectueusement Wilfrid, puis regarda autour de lui comme cherchant un ennemi. « Qu'est-ce à dire? demanda le jeune homme; pourquoi ces hommes armés parcourent-ils le vallon? — Je m'estimerais moi-même heureux d'apprendre de vous ce dont il s'agit; car, comme je conduisais mon escadron s'exercer aux manœuvres militaires dans la plaine de Barningham, un étranger m'a dit que vous étiez égaré, cerné et en péril de mort. Il avait le ton du commandement, le regard d'un faucon et l'air d'un guerrier. Il m'a ordonné de venir aussitôt à votre secours; je n'ai pas hésité, et j'ai obéi. »

XXXI.

Wilfrid changea de couleur, et se détourna pour cacher sa surprise après avoir regardé l'individu qui lui parlait. Cependant, Redmond parcourait tous les taillis d'alentour, ardent comme un limier à la chasse, et il trouva la carabine de Denzill : preuve certaine d'après laquelle ils reconnurent que l'avis était aussi bienveillant que vrai. Le plus sage parti semblait être de quitter promptement le vallon. Il fut convenu que Redmond, avec la belle Matilde et une escorte convenable, retournerait au château; à la nuit tombante, Wilfrid devait rejoindre son amie avec une forte troupe pour s'éloigner avec elle de Rokeby, et la conduire au château de Barnard, où il transporterait aussi en secret et où il mettrait en lieu sûr les caisses bien fermées qui renfermaient les trésors de Mortham. Dès que ce projet fut arrêté, ils se quittèrent tous, le cœur triste et inquiet.

CHANT V.

I.

La brulante journée est finie, les collines de l'occident ont caché le soleil; mais la cime des monts et la flèche du clocher du village conservent le reflet de ses feux. Les tours du vieux château de Barnard paraissent encore teintes de pourpre à ceux qui les regardent de Toller-Hill. Lointaine et haute, la tour de Bowes brille comme le fer sur l'enclume; et la côte de Stanmore, qui s'élève par derrière, riche des dépouilles du jour qui s'en va, revêtue de cramoisi et d'or, échappe encore quelque temps à l'ombre qui recouvre tout; enfin elle abandonne lentement aux cieux obscurcis les teintes que des heures plus brillantes lui avaient données. Ainsi les vieillards renoncent à regret et avec lenteur aux vanités de la vie, et racontent leurs folies de jeunesse, jusqu'à ce que la mémoire ne leur permette plus de lire dans le passé.

II.

La lumière, qui s'efface lentement sur les hauteurs, a laissé dans une ombre plus épaisse la vallée de Rokeby, où, coulant dans leurs lits profonds, les rivières défendent le passage et réunissent leurs ondes. Les chênes majestueux dont les sombres rameaux font,

du milieu même du jour, un pâle crépuscule, maintenant inaccessibles à une plus faible lumière, du crépuscule font une nuit précoce. Au milieu des airs s'élèvent les chants rauques des corbeaux déjà perchés, et ils semblent éveiller les génies des ondes par des murmures en harmonie avec les leurs; car les flots de la Greta mugissent plus haut, et ceux de la Tees lui répondent d'une voix plus forte. Le vent du soir s'éveille capricieux, et capricieux exhale son souffle en soupirs... Wilfrid dont le cœur nourri des prestiges de l'imagination ressentait pour ces lieux un attrait invincible, les parcourait d'un pas plus lent, et souvent s'arrêtait pour regarder autour de lui; car, quoiqu'il se rendît près de sa bien-aimée, il ne se hâtait pas de quitter le bocage, il s'y abandonnait au tressaillement doux et solennel que cause un plaisir mystérieux mêlé de crainte. Telles sont les bizarres rêveries qui nous occupent, lors même que les passions font vibrer les cordes de nos cœurs.

III.

Cependant il franchit les noirs détours du bois et arriva enfin à l'entrée du vallon où l'antique château de Rokeby s'éleva devant lui, argenté par les rayons de la lune. Ce manoir était depuis longtemps dépouillé des terreurs guerrières qui en avaient jadis défendu l'approche: les créneaux et les tourelles grisâtres semblaient tomber en ruines; l'inexorable temps avait ébranlé le donjon et les remparts comme l'aurait pu faire un ennemi: là, où des bannières bravaient l'assiégeant, flottaient maintenant le lierre et la giroflée; dans le vaste corps-de-garde où les soldats passaient jadis des heures oisives à la lueur des flammes joyeuses du foyer, maintenant l'araignée parcourt seule les larges dalles; les canons qui flanquaient les murs gisent démontés; les fossés sont ruinés et à sec; la herse terrible a disparu... et toute la forteresse est devenue un paisible château.

IV.

Mais pourtant des précautions récemment prises montraient que les jours de danger étaient revenus; les murailles de la cour offraient des traces de réparations, et dans leur état de délabrement elles étaient encore assez fortes pour résister aux attaques d'une bande de maraudeurs. Deux poutres avaient été remises en état de soutenir le pont-levis tremblant, et ce ne fut qu'après avoir répondu à mainte et mainte question que Wilfrid se fit ouvrir la porte jalouse; enfin, quand il fut entré, verroux et barres de fer reprirent leur place avec un bruit sinistre. Puis, lorsqu'il traversa le portail voûté, le vieux concierge à cheveux gris éleva son flambeau, et l'examina des pieds à la tête avant de le conduire vers le salon. Ce vaste et antique salon, où se déploya jadis la magnificence des chevaliers, semblait maintenant délabré et tout en ruine. La lune brillait à travers les châssis de pierre qui coupaient les vitraux, et vue à cette lumière mélancolique, la salle gothique ressemblait à un caveau funèbre. Étendards et bannières ne flottaient plus sur des bois de cerf ou sur des défenses de sanglier; on ne voyait plus de brillantes armures étinceler entre ces trophés de la chasse. Ces armures, ces bannières ont servi à équiper les escadrons de Rokeby; mais toutes sont restées dans la plaine de Marston! Cependant çà et là les rayons de la lune tombent sur un endroit où des armes ornent encore la muraille, armes d'une grandeur inaccoutumée, d'une forme bizarre, qu'on ne voit plus dans les combats modernes: semblables à ces vétérans, restes de la guerre, qu'on ne reconnaît qu'à leurs cicatrices.

V.

Matilde vint bientôt saluer son jeune ami, et ordonnant à ses domestiques d'allumer le feu du soir, dit que tout était prêt pour le départ, et qu'elle attendait depuis longtemps l'escorte promise. Mais sans vouloir révéler ses soupçons à l'égard de l'avidité de son

père, Wilfrid répondit que, de peur qu'un œil curieux ne reconnût leur précieux fardeau, il avait jugé plus sage de ne point entrer dans le château de Barnard avant une heure fort avancée de la nuit. C'est pourquoi il avait donné ordre aux plus dévoués de ses soldats de se rendre à Rokeby, à l'heure précise de minuit et dès que les sentinelles auraient été relevées. Vint alors Redmond, qui jusque là s'était occupé de préparer tout ce qui était nécessaire, et de fermer aussi bien que possible les appartements du château qui allait rester sans maîtres. Charmé des attentions et de la bonté de Wilfrid, il saisit la main froide de son rival et la pressa jusqu'à ce que le brave jeune homme répondît à son étreinte amicale. Ils semblaient se dire : « Que toute jalousie soit oubliée pour le présent, ne rivalisons plus que de zèle pour secourir cette belle affligée. »

VI.

Aucune parole ne fut prononcée pour conclure cette trève : ce fut un traité du cœur, une généreuse pensée qui inspira soudain les généreux rivaux. Matilde comprit leur secret au changement subit de leurs visages et de leurs regards ; et, comme elle n'avait pas craint médiocrement les dangers qui pourraient naître d'une jalouse colère, elle éprouva, même dans son affliction, une joie à l'abri des atteintes du destin. Ils s'assirent ensemble autour de la cheminée, s'entretinrent familièrement en se flattant d'un avenir plus heureux, et permirent à la joie qui s'élevait dans leurs âmes de dorer un moment les perspectives de l'avenir... Doux priviléges du jeune âge, qui vaut tous les plaisirs de l'âge mûr ! Le foyer pétillant jetait une vive lumière, et éclairait cette scène d'amour ; son reflet animait le teint de Wilfrid, se jouait sur le cou de neige de Matilde, parmi ses noirs cheveux, sur son front élevé, et riait dans l'azur des yeux de Redmond. Deux amants demeuraient assis près d'une même jeune fille sans un regard de jalousie ni de haine ; la jeune fille était assise entre ses deux amants avec un visage ouvert et un air tranquille... c'est un spectacle qui ne se rencontre que rarement, grâce à l'orgueil des hommes et à la vanité des femmes.

VII.

Pendant que les trois amis étaient paisiblement assis de la sorte, un coup ébranla la porte extérieure, et avant que le vieux concierge pût répondre, les sons d'une harpe se firent entendre, et une voix mâle, mais douce, se maria aux accords de la musique.

CHANT.

La nuit est close, la rosée tombe fine et pénétrante ; j'ai voyagé tout le jour : ne me renvoyez pas plus loin ! Nobles cœurs de noble lignage, recueillez le ménestrel errant.

Mais le sévère portier répondit : « Éloigne-toi, méchant vagabond ! le roi a besoin de soldats : à la guerre, je pense, tu serais plus utile que dans ce château. » A ce reproche peu bienveillant, le ménestrel répondit comme s'il s'y attendait.

Continuation du chant.

Ne me dites point d'aller porter le bouclier, ou manier le glaive sur un champ de bataille ! Tout mon pouvoir et tout mon art, c'est de charmer un tendre cœur par les notes magiques de ma lyre paisible.

Le portier, toujours inébranlable, répliqua : « Va en paix, va-t'en à la garde du ciel ! Si tu restes plus longtemps à cette porte, crois-moi, tu auras à t'en repentir. »

VIII.

Avec un certain air de reproche, le jeune Wilfrid prit le parti du ménestrel : « Ces vers si coulants et si faciles m'émeuvent, dit-il, et dénotent un talent peu vulgaire ; le pauvre chanteur aurait bien de la peine à chercher plus loin un asile, car la nuit est venue, et j'ose m'offrir pour garant de ses intentions innocentes... Le sang de votre Harpool est aigri par l'âge ; sa porte, que jadis il ouvrait aisément pour recevoir un ami, pour secourir un pauvre, à moi-même aujourd'hui, à moi qu'il connaît depuis si longtemps, il ne l'ouvre qu'a-

vec hésitation. — Oh! ne rejetez pas sur le pauvre Harpool ce qui n'est qu'une nécessité de ces mauvais jours. Il croit que de ces soins dépend la sûreté de l'héritière de son maître, et ne juge pas prudent d'ouvrir la tour à des hôtes inconnus lorsque le soir arrive; quelquefois même il pousse le zèle jusqu'à la dureté et la rudesse : je voudrais en effet qu'il fût moins sévère pour ce pauvre chanteur.... mais écoutons, il continue! »

Continuation du chant.

Je sais un chant de guerre pour le chevalier, un lai d'amour pour la brillante chatelaine, des contes de fées pour endormir son jeune fils, des histoires de fantômes pour effrayer les bachelettes; la nuit est sombre, il y a bien des heures d'ici au jour, ne me renvoyez pas plus loin!

Je puis citer l'un après l'autre les noms de tous les vaillants lords de Rokeby, et les légendes de leur famille, légendes si peu connues; je les connais, moi; si vous honorez la race de Rokeby, recueillez le ménestrel errant!

Les lords de Rokeby avaient des égards généreux pour la lyre et pour le barde; la race d'un baron ne peut prospérer quand elle a provoqué la malédiction d'un poëte; si vous aimez cette noble famille, recueillez le triste ménestrel!

« Écoutons, Harpool parlemente... Il faut espérer, dit Redmond, que la porte s'ouvrira.... — Malgré toute ta science et ta vanité, répliquait Harpool, tu ne sais, je parie, ni l'histoire de la Laie félone [1], ni comment elle faisait retentir de ses cris les eaux de la Greta et les profondeurs de la forêt de Rokeby, ni comment Ralph Rokeby donna l'animal aux moines de Richemont pour en faire un festin. Si tu pouvais nous conter les aventures de Gilbert Griffinson, et du brave Peter-Dale, qui savait si bien manier l'épée, ainsi que du vaillant fils de l'Espagne, du moine Middleton et du courageux sir Ralph, aventures où tu peux trouver occasion de nous faire rire, tu trouverais dans ce manoir un souper et un gîte. »

X.

Matilde sourit : « J'espérais peu, dit-elle, du goût d'Harpool pour les chants des ménestrels! mais serait-il prudent selon vous, Redmond, d'accueillir celui-ci? — Oh! ne me le demandez pas! dès mon enfance, mon cœur a tressailli au son de la harpe; et je ne puis entendre ses plus simples accords sans qu'ils me rappellent mes songes de la terre d'Érin, quand j'étais assis tout près d'Owen Lysach... c'était le Filea d'O'Neale [2], vieillard aveugle et à longue barbe, dont les ans étaient aussi respectés que ceux d'un prophète... Là, je voyais un cercle de guerriers farouches, à la mine sombre, sévère et sauvage, enchantés par les accents du barde, demeurer tout le jour près de lui, passer d'une vive colère à une joie plus vive, éprouver tendresse, douleur, extase, enfin ressentir les diverses passions qu'il plaisait au barde de leur inspirer... Ah, Clandeboy! le chêne des montagnes de Slieve-Donard ne brûlera plus dans ton foyer [3], et la harpe d'Owen ne dira plus, à sa joyeuse clarté, ni les amours des jeunes filles, ni les louanges des héros! Les ronces grimpantes cachent aujourd'hui ce foyer, sanctuaire d'une hospitalité cordiale; sans qu'il en reste aucun vestige dans la clairière, le château de mes aïeux est tombé; leurs vassaux errent de tous côtés, et servent sous des drapeaux étrangers dans des guerres lointaines; enfin, les fils de nos ennemis possèdent les belles forêts de Clandeboy... » Il dit, et détourna fièrement la tête, pour essuyer ou cacher une larme qui brillait dans ses yeux.

XI.

L'œil noir et doux de Matilde s'était mouillé de larmes avant qu'O'Neale eût séché les siennes; posant sa main sur le bras du jeune homme : « C'est la volonté du ciel, dit-elle. Et crois-tu, Redmond, que je puisse, moi, quitter sans douleur ce toit de mes pères, abandonnant à la destruction ou au mépris du nouveau possesseur tout ce qui m'a été cher depuis mon enfance? Car c'est dans la douce paix domestique que Matilde a trouvé tous ses plaisirs. Ce foyer, où mon père avait coutume de s'asseoir, sera bientôt occupé par un étranger;

cette salle, où je jouai enfant, détruite comme celle de tes ancêtres, cher Redmond, disparaîtra sous les ronces et les broussailles peut-être, ou, cessant de m'appartenir, à moi et aux miens, n'abritera plus jamais les descendants des Rokeby. Mais il est une consolation, mes amis... c'est la volonté du ciel!... » Ses paroles, ses gestes et sa voix exprimaient l'amitié des anciens jours, car toute froide réserve avait disparu sous l'influence sympathique du malheur. Le jeune Redmond n'osa point répondre, mais s'il avait eu à choisir entre de pareilles heures de mélancolie et la puissance dont jouissaient ses ancêtres, avec quelle joie il eût renoncé pour jamais à la possession des vastes forêts de Slieve-Donard et des domaines de Clandeboy.

XII.

Les joues de Wilfrid perdent leur couleur; Matilde le voit et se hâte de reprendre: « Heureuse des secours que m'offre l'amitié, je ne dois pas m'abandonner ici à des murmures, et la fille de Rokeby ne quittera point le château de ses ancêtres avec un cœur plein d'amertume. Cette nuit encore, ce foyer sera hospitalier comme au temps de mes pères: avant que l'héritière naturelle de ce château s'éloigne, le malheureux y trouvera asile, et ce pauvre barde, réchauffé par sa chaleur, contera les histoires des temps passés. Dites à Harpool qu'il se hâte d'ouvrir la porte, qu'il l'accueille et pourvoie à tous ses besoins... Cependant, cher Wycliffe, veux-tu nous donner un échantillon de ton talent sur la harpe?... Voyons, ne réponds pas... et ne prends pas cet air triste!... Je devine ta pensée, il faudrait payer tes vers par des lauriers, et la pauvre Matilde, aujourd'hui sans terres, n'a pas une guirlande à poser sur ton front. Il est vrai, il faut que je quitte les aimables vallons de Rokeby, et je ne rêverai plus sous les ombrages de la Greta; mais sans doute, geôlier peu rigide, tu permettras à ta prisonnière de courtes promenades, lorsque les fleurs de l'été couvriront les champs de Marwood-Chase et de Toller-Hill[4]; alors je tresserai le houx vert, le riant muguet pour récompenser tes chants... » Le mélancolique jeune homme se tint quelques instants à l'écart pour accorder la harpe de Matilde, puis il fit entendre une ritournelle sombre et triste pour préluder à la romance qu'il allait chanter.

XIII.

LA COURONNE DE CYPRÈS.

O! noble dame, ne me tressez point de couronne, ou tressez-moi une couronne de cyprès! Le lis est toujours aussi blanc et aussi gracieux; les feuilles du houx sont encore vertes et brillantes; la fleur de mai et l'églantine peuvent ombrager un front moins triste que le mien; ne me tressez point de couronne, noble dame, ou tressez-moi une couronne de cyprès.

Que la gaieté enlace les pampres joyeux sur ses tempes; le chêne robuste, l'if mélancolique sont les dignes emblèmes du patriote et du sage; le myrte sied bien aux amants; mais Matilda ne les donnera jamais; ne me tressez donc point de couronne, noble dame, ou tressez-moi une couronne de cyprès!

Que la joyeuse Angleterre porte fièrement un bouquet précieux formé de ses roses réunies; qu'Albyn* entoure sa toque bleue des fleurs de la bruyère, humides de rosée; et que la tête bien-aimée d'Érin** se pare de ses fleurs d'un vert d'émeraude; mais ne me tressez point de couronne, noble dame, ou tressez-moi une couronne de cyprès!

Tandis que la harpe vibre harmonieusement, les jeunes filles préparent le lierre pour les cheveux du ménestrel; tandis que la trompette se fait entendre, le vainqueur agite d'une main sanglante son diadème de laurier; mais quand vous entendrez la cloche mortuaire, alors tressez-moi une couronne, noble dame, et que ce soit une couronne de cyprès!

Oui! vous tresserez pour moi les rameaux du cyprès, mais, ô Matilda! ne les tressez pas encore! Attendez qu'un petit nombre de mois soient écoulés, et que je vous contemple et vous aime jusqu'à mon dernier jour! Quand les villageois répandront sur mon linceul le romarin et la pensée, alors tressez-moi une couronne, noble dame, et que ce soit une couronne de cyprès!

XIV.

O'Neale remarqua une larme qui brillait dans les yeux de son rival, et lui adressa la parole avec une franche et

* L'Écosse. A. M.
** L'Irlande. A. M.

cordiale amitié : « Non, noble Wilfrid ! dit-il, avant que se lève le jour où notre pays devra déplorer le silence de tes chants, bien des couronnes te seront volontairement accordées par les mains de l'amour et de l'amitié. Je suis loin de souhaiter qu'un sévère destin te condamne comme moi à l'état de captif, captif dont les mains sont liées par les lois de l'honneur, et qui porte une épée qu'il ne peut tirer; mais s'il en advenait ainsi, fiers tous deux du titre de ménestrels, nous parcourrions ensemble le pays sur de rapides coursiers, comme les anciens bardes, allant frapper aux portes des vaillants barons. Nous visiterions tous les amants de la lyre, depuis le mont de Michel jusqu'à la cime de Skiddaw; nous irions des montagnes de la sauvage Albin aux prairies verdoyantes d'Érin, tandis que toi, tu toucherais les cœurs tendres par tes chants de deuil et d'amour, et que moi, ton compagnon, sur un ton plus sévère, je chanterais la guerre et le trépas des braves. Les bardes de la vieille Angleterre seraient alors vaincus; l'Écosse cesserait de vanter le fameux Hawthorden[5], et sur le rivage d'Iernie, la harpe de M'Cartin[6] demeurerait muette !... » C'est ainsi que Redmond parlait d'une voix amie pour arracher un sourire aux joues de Wilfrid, flétries par le chagrin.

XV.

« Mais, dit Matilde, avant que ton nom, cher O'Neale, obtienne la gloire qui lui est réservée, dis, serais-tu assez complaisant pour aller nous chercher ton confrère le ménestrel qui vient d'arriver? Que tous nos serviteurs aussi se hâtent de venir se placer dans cette salle, suivant leurs rangs, pour l'écouter. Je sais que leurs cœurs fidèles s'affligeront quand leur pauvre maîtresse leur dira adieu : que la musique et un repas joyeux adoucissent donc pour eux l'instant de la séparation !... » Le barde vint : il était encore dans la première jeunesse; mais ses vêtements étaient coupés à la mode des anciens jours, et imitaient le costume des vieux ménestrels de l'Angleterre[7] : ce costume consistait en une espèce de tunique de kendal vert avec un collet que fermait une agrafe d'argent. Sa harpe était suspendue par une écharpe de soie, et à son côté l'on voyait une épée. Vous auriez dit un déguisement pour une réjouissance ou pour une fête.

XVI.

Il salua d'un air de politesse aisée, mais étudiée pourtant. Ses gestes et sa voix semblaient, afin de plaire, affecter une aimable franchise; sa figure avait ce caractère incertain qui séduit les yeux, mais non le cœur. Cependant il semblait difficile de concevoir des soupçons à la vue d'un visage si jeune et si tranquille. Son œil était tellement vif et rapide, qu'observant tout, il paraissait ne rien observer. Ses regards parcoururent tout le cercle, et l'on ne vit pas que nul n'échappait à son examen, mais ses yeux s'abaissèrent devant ceux de Matilde, et ne purent s'arrêter sur Redmond. Des gens soupçonneux, des vieillards auraient pu regarder comme redoutable, dangereux et hardi, cet hôte qui s'était invité lui-même; mais nos héros étaient jeunes... et les serviteurs, enveloppés dans leur chagrin et dans la crainte de perdre leur chère maîtresse, étaient venus au château, les yeux troublés par les larmes, comme pour porter le drap funéraire de son cercueil.

XVII.

D'ailleurs, cette expression repoussante qu'avait la physionomie du ménestrel se dissipait lorsqu'il faisait retentir les cordes de sa harpe; elle s'évanouissait à la voix de l'inspiration, comme fuyait jadis le démon de Saül. Il promenait autour de lui un regard plus noble; un accent moins étudié prêtait un nouveau charme à sa voix; son cœur battait plus généreux et plus grand, dans tout l'orgueil du ménestrel !... Hélas ! cet orgueil passait trop vite, il finissait avec le chant qui l'avait inspiré ! Son âme reprenait, avec la chaîne de l'habitude, ses vices bizarres et ses vaines

folies, et le talent qu'il avait reçu du ciel ne méritait plus que haine et que mépris. Tel était le jeune homme que la vierge de Rokeby daigna prier avec douceur et bonté de répéter un de ces chants qu'elle aimait déjà, bien qu'elle ne les eût entendus que de loin.

XVIII.

LA HARPE.

J'étais un enfant sauvage et fantasque, mon enfance méprisait les jeux de l'enfance; éloigné de tous, froid et réservé, enclin à la rêverie, je conviais à mes joies solitaires ma harpe seule!

Dans l'humeur ambitieuse de ma jeunesse, je dédaignai l'humble ruisseau et les bois qui ceignaient l'asile inconnu de mon pauvre père; qui peut excuser ces dédains orgueilleux? ma harpe seule!

L'amour vint avec son feu dévorant, et ses fictions pleines de vains désirs; la fille d'un baron écouta mes chants, et elle se plut à cette harmonie : qui put m'inspirer une espérance présomptueuse? ma harpe seule!

A l'approche de la virilité, la vision s'évanouit, et avec elle tout ce qu'un fol amour avait créé pour m'enlacer plus étroitement; il ne me resta que le charme qui m'avait bercé dès l'abord, ma harpe seule!

Le malheur vint avec la guerre, et le besoin avec le malheur : mon sort fut de supporter les outrages de l'ennemi. Mon champ fut dévasté, ma chaumière abattue : qui pouvait adoucir de telles infortunes? ma harpe seule!

J'ai vu s'évanouir les rêves de l'ambition; j'ai connu l'aiguillon de la misère; j'ai senti le trait envenimé de l'amour; dépourvu d'espérance, quelle consolation m'est-il resté? ma harpe seule!

C'est pourquoi sur les montagnes et les collines, comme au fond des vallées, je te porterai toujours, ô ma harpe fidèle; et quand cette vie de peines et de malheurs sera près de finir, quelle harmonie viendra pleurer sur ma tombe? ma harpe seule!

XIX.

« C'est une délicieuse ballade! » dit Matilde; mais Harpool secoua sa vieille tête grise, et prit son bâton ainsi que son flambeau pour retourner à son poste sous le portail. Edmond s'en aperçut... et soudain, changeant de mesure, il laissa errer ses doigts sur les cordes jusqu'à ce qu'ils y éveillassent les sons plus hardis d'un air guerrier; puis, s'arrêtant au milieu de cette musique militaire, et regardant autour de lui avec une crainte simulée : « Il n'y a certainement personne dans cette noble maison, dit-il, qui puisse en vouloir à un ménestrel pour avoir, dans la bonne et la mauvaise fortune, gardé un constant amour à son royal maître; ainsi, avec votre honorable permission, je vais entonner une chanson en l'honneur du roi. » Alors, comme rassuré par les gestes et les regards des assistants, il continua sa mélodie guerrière, et parvint à retenir Harpool qui voulut entendre le chant royaliste.

XX.

LE CAVALIER.

Tandis que l'aurore était encore sombre et terne sur la montagne, mon amant fidèle a monté son coursier, et il a pris sa route à travers monts et vallées. Le ciel protége un brave cavalier qui combat pour la couronne!

Il a quitté le justaucorps de soie pour revêtir la cuirasse, il a placé un casque d'acier sur ses longs cheveux flottants; du baudrier à l'éperon, sa large épée est suspendue. Le ciel protége un brave cavalier qui combat pour la couronne!

Pour les droits de la belle Angleterre, il va tirer cette large épée : le roi des Anglais est son chef, la cause de l'église est la sienne; son mot d'ordre est honneur; son guerdon la renommée. Dieu combatte avec celui qui combat pour la couronne!

Ils peuvent se vanter de leur Fairfax, de leur Waller, et de toutes les têtes rondes rebelles de Westminster; mais qu'ils apprennent, ces traîtres hardis de l'orgueilleuse ville de Londres, que les lances du nord protégent la couronne.

Là sont Derby et Cavendish, la terreur de leurs ennemis; là se trouvent l'Irlandais Ormond, et l'Écossais Montrose! Prétendez-vous comparer le vil Skippon, et Massy, et Brown, avec les barons d'Angleterre qui combattent pour la couronne?

Saluons le cimier du brave cavalier, que sa bannière reste debout jusqu'au jour où, dans la paix triomphante, il pourra effacer la trace de ses fatigues, tranquille désormais pour la belle Angleterre, pour l'église et pour la couronne!

XXI.

« Hélas! dit Matilde, ce chant, bon ménestrel, se fait entendre vainement! Il fut un temps où les vassaux de Rokeby, s'assemblant à ces nobles sons, eussent formé un corps de cent braves déterminés; mais maintenant nous écoutons ces accents guerriers comme la

trompette qui résonne à l'oreille d'un soldat mourant. Ta voix nous plonge dans la tristesse, vu notre impuissance de répondre à cet appel. Néanmoins qu'il reçoive les applaudissements mérités, celui qui chante la juste cause, alors même qu'elle semble tout à fait perdue suivant les apparences humaines. Puisque l'héritière de Rokeby le peut encore, que cette légère récompense te paye de ta peine... et prête-moi pour un moment ta harpe, car je veux essayer avant de quitter le toit de mon père, de trouver un chant de regret digne de la cause avec laquelle il a succombé.

XXII.

Le ménestrel, les yeux humblement baissés, reçut d'une main tremblante le don de Matilde. Jusque-là, le désir d'arriver à son but, une sorte de point d'honneur l'avait soutenu dans sa lâche entreprise : aiguillon puissant, d'une force inconnue, qui étouffe tout sentiment meilleur, et qui règne sur la plupart des âmes humaines, depuis le chef qui trace un plan de campagne jusqu'au chasseur qui poursuit les animaux des bois. Le chasseur voit avec insensibilité des membres déchirés et du sang répandu, car tout sentiment du malheur de sa victime se perd dans la joie qu'il ressent de son habileté. Le vétéran aussi, qui ne peut plus accompagner les guerriers au combat, aime encore les succès de son art fatal, et trace avec le crayon sur le papier la route probable de quelque farouche envahisseur, à travers le sang et les ruines. Il condamne des patriotes à la mort et des villes au feu, pour illustrer le nom d'un seul homme, dont il partage le crime sans partager sa gloire. Quel est donc le motif qui lui fait ainsi passer son temps à méditer des crimes? Qui arme ainsi son cœur contre la pitié?.... C'est l'orgueil de son art.

XXIII.

Mais dans l'esprit d'Edmond, tous les principes étaient incertains, vagues et mal définis. Son âme, comme une barque privée de gouvernail, était ballottée par les flots changeants des passions; le vice et la vertu n'exerçaient sur lui d'autre empire que celui du moment; et quand la passion seule nous gouverne, hélas! combien sont rares les moments que nous donnons à la vertu! Cependant le remords s'éveilla en ce moment dans son cœur... car l'orgueil, qui suppléait chez lui à l'habitude du crime, ne put le soutenir lorsqu'il entendit le chant par lequel Matilde déplora ses malheurs.

L'ADIEU.

J'entends le gémissement des bois de Rokeby, il vient se mêler à mon chant; la voix de la sombre Greta vient frapper mon oreille, je ne l'entendrai plus longtemps. De cette habitation héréditaire tant aimée, il faut que l'héritière sorte pour jamais, et que, semblable au fantôme chassé par le soleil, elle soit loin avant le jour.

Bientôt, du haut de ces murs qu'avaient élevés mes pères, on verra tomber leurs écussons; une race si longtemps chérie et redoutée va finir obscurément. Les échos de nos salles n'ont plus que cette fois à répéter les chants de Matilde; mais ils l'entendront avouer fièrement la cause pour laquelle nous sommes tombés.

Matilde s'arrêta un moment, puis elle continua sur un ton plus élevé.

XXIV.

Suite.

Que nos salles et nos tours dépérissent, que notre nom et notre famille s'oublie, que nos terres et nos manoirs passent en d'autres mains, nous partageons en cela le sort de notre monarque. Si nos annales ne parlent plus de batailles gagnées et de drapeaux conquis, du moins, jusque dans la défaite, la ruine et la misère, notre loyauté sera inébranlable!

Les princes ont reconnu les services de nos pères, toujours constants à l'heure du danger; des terres, des honneurs, des richesses et du pouvoir ont récompensé notre fidélité. Périssent ces honneurs, ce pouvoir, ces richesses! Faveurs mortelles que donnent les mortels; mais conservons la constance : la constance est un don du ciel!

XXV.

Tandis qu'il écoutait le chant de Matilde, mille pensées se combattaient dans l'âme d'Edmond. Parmi les villageoises de son pays, il pouvait avoir rencontré une figure aussi belle, une voix aussi douce; mais les chants du village ne peuvent être comparés à cette

mélodie riche et variée, et jamais on ne vit dans la jeune habitante d'une chaumière cet air d'aisance et de dignité, qui inspire le respect et l'amour, et qui distingue les filles des grands. Néanmoins les charmes de la jeune châtelaine n'auraient peut-être pas suffi seuls pour détourner Edmond de ses criminels projets; mais lorsqu'elle dévoila sa force d'âme supérieure à tant d'infortunes réunies; lorsque l'enthousiasme vint donner à ses yeux un éclat plus vif et à ses traits une majesté nouvelle..... Edmond se figura voir cet objet qu'il avait rêvé, alors qu'il errait seul, bien avant que son âme eût connu le crime, sous les ombrages de Winton, et que son imagination lui offrait les traits, l'air, la voix divine d'une belle princesse, dépouillée, par le destin cruel, de ses honneurs, de sa puissance et de son rang, et attendant que l'épée victorieuse d'un héros vînt lui rendre le royaume de ses pères.

XXVI.

« Telle était ma vision, pensa-t-il, et c'est moi qui travaille à la ruine de cette vierge plus belle que les plus beaux rêves de poésie! Est-ce bien ma main qui a ouvert la porte de ce château à ses implacables ennemis! à des ennemis qui ne connaissent plus ni honneur, ni loyauté, et dont le plus doux bienfait est une mort soudaine! L'ai-je donc fait, moi qui avais juré que, si la terre possédait un tel ange, je la parcourrais tout entière pour baiser les traces de ses pas!.... et maintenant.... Oh! si la terre pouvait s'entrouvrir et m'engloutir vivant! n'y a-t-il plus de retour! tout espoir est-il perdu!... Déjà Bertram est à son poste! tout à l'heure je viens de voir son ombre passer sous la voûte du porche; il doit attendre mon signal... nous gagnerons ainsi un peu de temps. J'ai ouï dire aux serviteurs que les troupes du jeune Wycliffe sont attendues... Un cri d'alarme hâterait l'instant du crime! Ma harpe va retenir encore ceux qui m'écoutent. » Et alors, d'une voix faible et troublée, il chanta une triste complainte.

BALLADE.

« Où me conduirez-vous? » demanda le bénédictin; et les deux brigands répondirent : « Viens prier auprès d'une femme mourante.

— Je vois, dit-il, un gracieux spectacle, un spectacle qui n'annonce rien de terrible, une dame fraîche comme le lys, qui porte un enfant dans ses bras.

— Fais ton office, moine, et confesse cette femme avec soin; autrement l'esprit qui doit s'envoler cette nuit laissera sur toi le poids de ses fautes.

« De retour au monastère, tu diras une messe, tu prieras pendant trente jours, et tu feras sonner la plus grosse cloche du couvent de Saint-Benoît. »

La confession est terminée, le frère s'en retourne les yeux bandés, comme il était venu; et le matin suivant, Littlecot-Hall pleurait sa châtelaine.

Le sauvage Darrel est bien changé, disent les vieilles femmes du village; son teint prend une couleur terreuse, et il s'efforce de prier quand il entend la cloche du couvent.

Si des princes ou des nobles croisent la route de Darrel, il leur tient tête avec orgueil; mai s'il rencontre un frère bénédictin, il pâlit et se dé tourne.

XXVIII.

« Ménestrel! dit Matilde, il me semble que tes ballades magiques ont le pouvoir d'évoquer les esprits. Mon imagination m'a presque fait distinguer près du porche obscur un farouche visage; en ce moment même, je l'aperçois dans cet enfoncement... Redmond, Wilfrid, regardez! c'est une forme humaine bien visible et bien distincte..... Mon Dieu, ayez pitié de nous!..... Le voilà qui s'avance!..... » Ses yeux ne la trompaient pas. En quelques pas, le farouche Bertram est arrivé au milieu de la vaste salle; alors il s'arrête, et levant avec fierté sa main menaçante, il s'écrie d'une voix de tonnerre : « Qu'on ne bouge pas, si l'on tient à la vie! un mot ferait verser du sang, la moindre résistance attirerait la mort! » Derrière leur chef, et sortant du porche obscur, les bandits viennent se ranger en silence.... le triste écho répète le bruit de leurs pas mesurés. La lueur incertaine de la lampe fait briller leurs

armes et vacille sur leurs panaches. Ils défilent en ordre les uns après les autres, comme les spectres dans le magique miroir de Banquo *. Alors, faisant halte à un signal de leur chef, ils se forment soudain sur un seul rang, puis se replient en cercle, entourant ainsi leurs victimes, comme une troupe de daims. A un second signal, leurs mousquets sont baissés : ils n'attendent qu'un mot du chef pour faire entendre leur explosion fatale.

XXIX.

Les serviteurs consternés se forment en groupe, fidèles même dans leur frayeur mortelle, et, tout pâles, tout égarés qu'ils sont, ils opposent encore le rempart de leurs corps entre Matilde et les ennemis. « Hâte-toi, Wilfrid ! s'écrie Redmond ; ouvre cette porte secrète, enlève Matilde, gagne le bois ; nous pouvons tenir quelque temps ici, et pendant ce temps-là, tes hommes arriveront sans doute... Oh ! ne parle pas, n'hésite pas, mais fuis ! » Tandis que la foule cache encore leurs mouvements, ils s'évadent par l'issue secrète, et suivent les longs corridors gothiques, à travers mille détours ; Wilfrid conduit ou plutôt entraîne Matilde jusqu'à la porte du château, et bientôt la jeune fille se trouve libre et en sûreté sous les arbres de la forêt. Les rayons de la lune et les caresses de la brise du soir lui rendent l'usage des sens qu'elle a perdu : « Où est Redmond ? s'écrie-t-elle vivement ; tu ne réponds pas... il meurt !... il meurt !... et tu l'as abandonné manquant de tout secours humain : tu l'as abandonné aux prises avec des assassins ! Je le connais bien... Il ne rendra jamais son épée à un homme... La sentence est donc prononcée ! Va, je ne te remercie point d'une vie dont je fais peu de cas, et que tu n'as sauvée qu'au prix de la sienne ! »

XXX.

Cet injuste reproche, ces regards de colère, le cœur de Wilfrid ne put les supporter. « Damoiselle, dit-il, mes soldats doivent être bien près : tu peux rester ici en sûreté. Tu n'auras point à pleurer la mort de Redmond, si la mienne peut lui conserver la vie. » A ces mots, il s'éloigna, le cœur violemment agité, des larmes brillant dans ses yeux. Le sentiment de son injustice accabla le cœur navré de la jeune fille. « Arrête, Wilfrid, arrête ! s'écria-t-elle, tout secours est inutile ! » Il entendit, mais ne se détourna point ; bientôt il arrive au porche du château, il entre... il a disparu.

XXXI.

En proie à toutes les cuisantes douleurs de l'incertitude et de la crainte, Matilde tenait ses yeux fixés sur la ligne de hautes fenêtres dont les vitraux gothiques, destinés à introduire le jour dans la salle du château, laissaient voir maintenant au dehors la lueur rougeâtre et incertaine des lampes, tandis que les autres croisées réfléchissaient seulement la lumière blanche de la lune. Nul bruit de combat, nul son d'alarme : c'est le profond silence de minuit ! A voir le calme de la nature, on eût dit que tout reposait dans le château : quand soudain un éclair rapide brille aux fenêtres, brille et disparaît ! une explosion retentit... Puis, un nouvel éclair luit plus éclatant encore et une décharge part ! Alors retentit un affreux tumulte où se mêlent les menaces et les cris d'effroi, le cliquetis des armes et les hurlements furieux de ceux qui tuent et de ceux qui meurent ! Comme la salle se remplit d'une fumée sulfureuse, les décharges mortelles sont précédées par une flamme plus rouge et plus sombre, à la clarté de laquelle on distingue, derrière les vitraux, des formes qui passent, qui frappent et qui luttent entre elles.

XXXII.

Quel bruit, apporté par le vent de la nuit, approche si rapidement derrière la jeune fille ? C'est... c'est le galop d'un escadron ! Matilde entend les pas ; elle court, et saisit les rênes du commandant : « Oh ! hâtez-vous de leur porter

* Voyez le *Macbeth* de Shakspeare.

secours, s'écrie-t-elle, sinon tout secours sera vain! gagnez vite la poterne... et pénétrez dans le château! » Tous les cavaliers sautent aussitôt à terre, et laissent errer en liberté leurs nobles coursiers, qui bondissent au clair de lune. Mais avant qu'ils fussent arrivés sur la scène du combat, la mêlée était devenue terrible. Aussitôt que Bertram remarqua la fuite de Matilde, il donna le signal de l'action; et les vétérans de Rokeby, couverts des cicatrices des guerres d'Écosse et d'Irlande, revenus de leur frayeur première, firent usage des armes dont ils étaient pourvus... car ils se tenaient tout prêts à protéger leur maîtresse dans le voyage qu'elle projetait. O'Neale, se mettant à leur tête, leur commanda de faire feu, puis d'employer l'arme blanche. Bientôt la noire haleine de la guerre obscurcit cette scène de sang et de mort : les bandits tombaient à coups redoublés sur les défenseurs peu nombreux du château de Rokeby, et deux fois repoussés, mais fiers et terribles, ils revenaient à la charge avec des cris de fureur.

XXXIII.

Wilfrid est tombé... mais près de lui combat le jeune Redmond, souillé de sang et de fumée, excitant du geste et de la voix ses braves compagnons à défendre courageusement une cause désespérée. « Courage, camarades, courage! qu'on ne puisse jamais dire que notre valeur a failli dans les murs de Rokeby!... Quoi donc! avez-vous peur de leurs cris sauvages? ou bien est-ce le nuage de fumée qui vous éblouit les yeux? Mais ces voûtes ont retenti d'acclamations plus bruyantes aux jours de festin; mais ce foyer a répandu une fumée plus épaisse aux fêtes de la Toussaint et de Noël. Résistez donc! Renouvelez le combat; vous combattez pour Rokeby et pour Matilde! Les lâches! ils n'osent pas venir se mesurer corps à corps avec nous. » Impétueux, actif, bouillant de jeunesse et de fierté, il s'élance contre les ennemis qui approchent. Malheur au misérable sur qui tombe le tranchant de son glaive terrible! Tous reculent à sa vue, comme des loups devant un éclair, lorsque au milieu de leurs nocturnes rassemblements et de leurs courses hurlantes, le feu du ciel vient les surprendre. Bertram veut faire face à Redmond... mais Harpool s'attache à ses genoux, quoique au risque de périr lui-même, arrête ainsi le brigand par le poids de son corps et l'empêche d'avancer. En ce moment les soldats de Wilfrid remplirent la salle, et poussant un cri terrible, ils chargèrent les brigands avec fureur. Saisis d'une terreur panique, les misérables se débandèrent, reculèrent, tombèrent ou s'enfuirent. Ils n'écoutèrent plus la voix de Bertram, quoiqu'elle dominât le bruit de la mêlée, tandis que, foulant aux pieds le vieillard mourant, il exhalait en vain menaces et blasphèmes, injuriant et Dieu et le destin, pour rallier ses compagnons fugitifs.

XXXIV.

Bientôt le château se trouve enveloppé dans des ténèbres plus obscures que celles qui furent jamais vomies par les bronzes de guerre, ténèbres si épaisses que les combattants savent à peine comment éviter et où porter les coups. Ils luttent au milieu des ténèbres et de la fumée... Mais une fatale lumière va paraître! Parmi les clameurs et le fracas des armes, retentit le bruit sourd de l'incendie dévorant; de nouvelles horreurs se préparent au milieu du tumulte..... le château est en feu! On ignore si ce fut le hasard ou la main désespérée du frénétique Bertram qui lança le tison fatal. Matilde aperçut l'incendie, car des combles du bâtiment s'échappaient des bouffées de fumée noire. Cette tour qui naguère, si légèrement construite, s'élevait vers les cieux, et se dessinait si bien dans leur azur que l'œil pouvait compter ses différents étages; cette tour ressemble maintenant, enveloppée qu'elle est d'un nuage noir, à un spectre gigantesque, vêtu de deuil. Puis enfin, la flamme

jaillit par chaque ouverture, et les différentes gerbes de feu rougeâtre, se réunissant en un faisceau, montent au milieu de l'obscurité, fanal terrible qui illumine au loin les champs et trouble les bords paisibles de la Greta. Cependant l'incendie parcourt les longues galeries et les voûtes inférieures, s'emparant de tout ce qui peut entretenir, augmenter ou étendre sa fureur, épouvantant, par un motif de crainte encore plus évident, les malheureuses femmes qui ont fui le combat, et qui maintenant courent dans la plaine, remplissant l'air de vaines clameurs.

XXXV.

Mais les gémissements, les cris et le carnage ne cessèrent, dans l'intérieur du château, qu'au moment où les plafonds s'enfonçant montrèrent que les flammes avaient gagné les poutres du toit. Attendent-ils donc que les solives embrasées écrasent et vainqueurs et vaincus?... Mais enfin ils s'aperçoivent du danger, le pont-levis s'abaisse, les guerriers se précipitent hors de murs, mais à la lueur de l'incendie le combat recommence sur la pelouse. Chaque brigand est immolé dès qu'il sort du château, et nul ne peut trouver un asile dans le bois. Mais le ménestrel effrayé parvient jusqu'à Matilde et s'attache à sa robe. Les cris, les prières, les ordres de la jeune fille arrêtent le bras qui le menaçait. Denzill et lui furent pris vivants : tous les autres, excepté Bertram, étaient tués.

XXXVI

Et où est donc Bertram?.. Prenant un essor terrible, l'incendie monte jusqu'aux nues ; les soldats réunis en groupes contemplent le feu qui rugit de toute part : tout à coup, semblable à un démon infernal qui, tout rongé de flammes, sort de l'élément destiné à son supplice pour souiller et empoisonner l'air des vivants... la figure noircie et les cheveux enflammés, apparaît au plus épais de la fumée la forme gigantesque de Bertram ! Il lève et brandit fièrement son épée, il se précipite au milieu des lames qu'on lui oppose ; son manteau roulé autour de son bras gauche reçoit et pare trois coups de lances, et ces trois coups n'arrêtent pas sa course, car il brise les trois lances comme autant de roseaux. Vainement ses ennemis se pressent pour l'environner ; avec une force irrésistible, il rejette au loin les plus hardis, comme un taureau furieux disperse les dogues qu'il trouve sur son passage. Il se fraye un chemin à travers quarante ennemis, et gagne en sûreté la forêt.

XXXVII.

Cette dernière lutte était à peine terminée, lorsque Wilfrid qui, passant pour mort, était resté dans le fatal château, abandonné par tous ses soldats, en fut arraché par Redmond ; car Redmond, étant déjà parvenu à la porte, s'aperçut de l'absence de Wilfrid, et retourna sur ses pas... Il le déposa sous un chêne aux feuilles duquel l'incendie donnait une teinte rougeâtre, puis détacha l'agrafe de son manteau. Matilde soutint la tête languissante du jeune homme jusqu'à ce qu'il pût respirer plus librement, et que la vie revenant en lui les payât de leurs soins. Alors il les regarda en poussant un profond soupir : « Que j'aurais voulu mourir ainsi ! » dit-il ; et il n'ajouta rien de plus... Chaque cavalier avait rejoint son cheval, et déjà les palefrois destinés à Redmond et à la vierge de Rokeby étaient devant eux. Deux soldats soutiennent Wilfrid en selle, tandis qu'un troisième conduit son coursier par la bride. Mais Matilde tourna souvent la tête, pendant qu'ils suivaient le cours sinueux de la Tees, pour voir encore la demeure de ses pères, dont l'incendie éclairait au loin la vallée. Au-dessus, la voûte immense du ciel présentait à l'œil des nuages comme teints de sang ; au-dessous, les eaux de la rivière, réfléchissant la triste lueur, semblaient également ensanglantées. Alors, et successivement, on entendit tomber la tour, le donjon et le château même, avec un fracas semblable à celui de la foudre : là, l'incendie s'ar-

rêta un instant; puis, reprenant des forces, il reparut avec un éclat nouveau au moment de finir, inonda tous les environs de ses clartés, et s'éteignit enfin... Le château de Rokeby n'était plus!

CHANT VI.

I.

Le soleil d'été qui, dès le matin, se plaisait à dorer le pavillon qu'habitait Matilde, et lui rappelait par ses premiers rayons qu'elle devait adresser sa prière au ciel, ce soleil matinal a vu trois fois les fleurs s'épanouir sur le gazon de Rokeby, mais il ne voit plus s'ouvrir les yeux noirs de la belle Matilde; ce soleil matinal a lui trois fois sur les ormes et les chênes de la vallée de Rokeby, mais il n'éclaire plus les tourelles grisâtres qui s'élevaient au-dessus de leurs dômes verdoyants. Le donjon et le château gisent sur le sol, masse informe, qui, humide de la rosée du matin, ne peut répondre que par une noire vapeur aux premiers sourires d'un jour d'été. Le villageois, en se rendant au travail de la journée, s'arrête pour contempler ces décombres noircis, et s'efforce de reconnaître parmi les ruines la place des lieux bien connus. Ce pan de mur, chancelant et calciné, formait naguère un côté de la salle hospitalière; quand cette arcade, maintenant brisée, était entière, c'était là que se distribuaient chaque semaine les aumônes; et plus loin, où ces colonnes inclinent déjà, c'était la chapelle où retentissait l'hymne saint. Ainsi passent les choses de ce monde! Ni la piété ni la bienfaisance ne donnent à des monuments mortels une durée que le destin ne puisse abréger. Les tours partagent le sort de ceux qui les construisent; à celles-là les ruines, à ceux-ci la tombe. Mais le ciel bienveillant a réservé un meilleur avenir à la foi et à la charité, et il permet à l'espérance chrétienne de dépasser, par un sublime essor, les bornes du destin et du temps.

II.

Maintenant commence la troisième nuit après celle qui a vu Rokeby devenir la proie des flammes. Sur les rocs de Brignal et sous les ombrages de Scargill, le hibou entonne son chant lugubre, le butor crie au milieu des joncs et du glaïeul, le corbeau sommeille sur son rocher, la loutre sort de son refuge: le brochet et la truite reconnaissent leur ennemi à son museau arrondi et à ses oreilles dressées, tandis qu'il s'avance sans bruit entre les roseaux et les herbes, ou qu'épiant sa proie, à la faveur du froid clair de lune, il sonde le ruisseau ou traverse l'étang... Perché sur son aire élevée, le vautour abandonne enfin au sommeil son œil fatigué qui tout le jour a si bien suivi le ramier rapide à travers le vallon. On aperçoit, éclairée d'une lumière incertaine, la haute montagne de pâle granit dans les cavernes de laquelle s'étaient naguère cachés les brigands. La cime sauvage du rocher, revêtue de taillis et d'ifs, jetait une ombre obscure sur les ondes de la Greta, ombre qui paraissait ou disparaissait tour à tour, selon que la lune découvrait ou voilait son flambeau, de même que l'espérance et la crainte s'attachent alternativement à nos pas dans le voyage incertain de la vie.

III.

Se glissant le long des rocs et dans le taillis sombre, un homme s'avance d'un pas furtif; tel le renard, qui s'approche à minuit d'une ferme, s'arrête souvent et tremble dès qu'une brise légère vient agiter le feuillage. Le voilà qui passe près du rocher revêtu de lierre: le hibou l'a vu et se tait; le voici maintenant sous le chêne antique: il entend croasser le corbeau qui s'éveille; il descend de plus en plus bas, les feuilles frémissent, les broussailles s'écartent; la loutre l'entend marcher sur le bord, plonge et disparaît: enfin, c'est au pied de la pâle montagne de granit que s'arrête le voyageur solitaire. Il me semble qu'à la clarté de la lune on peut distinguer sa taille et ses traits! Cet air de jeunesse

du milieu même du jour, un pâle crépuscule, maintenant inaccessibles à une plus faible lumière, du crépuscule font une nuit précoce. Au milieu des airs s'élèvent les chants rauques des corbeaux déjà perchés, et ils semblent éveiller les génies des ondes par des murmures en harmonie avec les leurs; car les flots de la Greta mugissent plus haut, et ceux de la Tees lui répondent d'une voix plus forte. Le vent du soir s'éveille capricieux, et capricieux exhale son souffle en soupirs... Wilfrid dont le cœur nourri des prestiges de l'imagination ressentait pour ces lieux un attrait invincible, les parcourait d'un pas plus lent, et souvent s'arrêtait pour regarder autour de lui; car, quoiqu'il se rendît près de sa bien-aimée, il ne se hâtait pas de quitter le bocage, il s'y abandonnait au tressaillement doux et solennel que cause un plaisir mystérieux mêlé de crainte. Telles sont les bizarres rêveries qui nous occupent, lors même que les passions font vibrer les cordes de nos cœurs.

III.

Cependant il franchit les noirs détours du bois et arriva enfin à l'entrée du vallon où l'antique château de Rokeby s'éleva devant lui, argenté par les rayons de la lune. Ce manoir était depuis longtemps dépouillé des terreurs guerrières qui en avaient jadis défendu l'approche: les créneaux et les tourelles grisâtres semblaient tomber en ruines; l'inexorable temps avait ébranlé le donjon et les remparts comme l'aurait pu faire un ennemi: là, où des bannières bravaient l'assiégeant, flottaient maintenant le lierre et la giroflée; dans le vaste corps-de-garde où les soldats passaient jadis des heures oisives à la lueur des flammes joyeuses du foyer, maintenant l'araignée parcourt seule les larges dalles; les canons qui flanquaient les murs gisent démontés; les fossés sont ruinés et à sec; la herse terrible a disparu... et toute la forteresse est devenue un paisible château.

IV.

Mais pourtant des précautions récemment prises montraient que les jours de danger étaient revenus; les murailles de la cour offraient des traces de réparations, et dans leur état de délabrement elles étaient encore assez fortes pour résister aux attaques d'une bande de maraudeurs. Deux poutres avaient été remises en état de soutenir le pont-levis tremblant, et ce ne fut qu'après avoir répondu à mainte et mainte question que Wilfrid se fit ouvrir la porte jalouse; enfin, quand il fut entré, verroux et barres de fer reprirent leur place avec un bruit sinistre. Puis, lorsqu'il traversa le portail voûté, le vieux concierge à cheveux gris éleva son flambeau, et l'examina des pieds à la tête avant de le conduire vers le salon. Ce vaste et antique salon, où se déploya jadis la magnificence des chevaliers, semblait maintenant délabré et tout en ruine. La lune brillait à travers les châssis de pierre qui coupaient les vitraux, et vue à cette lumière mélancolique, la salle gothique ressemblait à un caveau funèbre. Étendards et bannières ne flottaient plus sur des bois de cerf ou sur des défenses de sanglier; on ne voyait plus de brillantes armures étinceler entre ces trophés de la chasse. Ces armures, ces bannières ont servi à équiper les escadrons de Rokeby; mais toutes sont restées dans la plaine de Marston! Cependant çà et là les rayons de la lune tombent sur un endroit où des armes ornent encore la muraille, armes d'une grandeur inaccoutumée, d'une forme bizarre, qu'on ne voit plus dans les combats modernes: semblables à ces vétérans, restes de la guerre, qu'on ne reconnaît qu'à leurs cicatrices.

V.

Matilde vint bientôt saluer son jeune ami, et ordonnant à ses domestiques d'allumer le feu du soir, dit que tout était prêt pour le départ, et qu'elle attendait depuis longtemps l'escorte promise. Mais sans vouloir révéler ses soupçons à l'égard de l'avidité de son

père, Wilfrid répondit que, de peur qu'un œil curieux ne reconnût leur précieux fardeau, il avait jugé plus sage de ne point entrer dans le château de Barnard avant une heure fort avancée de la nuit. C'est pourquoi il avait donné ordre aux plus dévoués de ses soldats de se rendre à Rokeby, à l'heure précise de minuit et dès que les sentinelles auraient été relevées. Vint alors Redmond, qui jusque là s'était occupé de préparer tout ce qui était nécessaire, et de fermer aussi bien que possible les appartements du château qui allait rester sans maîtres. Charmé des attentions et de la bonté de Wilfrid, il saisit la main froide de son rival et la pressa jusqu'à ce que le brave jeune homme répondît à son étreinte amicale. Ils semblaient se dire : « Que toute jalousie soit oubliée pour le présent, ne rivalisons plus que de zèle pour secourir cette belle affligée. »

VI.

Aucune parole ne fut prononcée pour conclure cette trève : ce fut un traité du cœur, une généreuse pensée qui inspira soudain les généreux rivaux. Matilde comprit leur secret au changement subit de leurs visages et de leurs regards ; et, comme elle n'avait pas craint médiocrement les dangers qui pourraient naître d'une jalouse colère, elle éprouva, même dans son affliction, une joie à l'abri des atteintes du destin. Ils s'assirent ensemble autour de la cheminée, s'entretinrent familièrement en se flattant d'un avenir plus heureux, et permirent à la joie qui s'élevait dans leurs âmes de dorer un moment les perspectives de l'avenir... Doux priviléges du jeune âge, qui vaut tous les plaisirs de l'âge mûr ! Le foyer pétillant jetait une vive lumière, et éclairait cette scène d'amour ; son reflet animait le teint de Wilfrid, se jouait sur le cou de neige de Matilde, parmi ses noirs cheveux, sur son front élevé, et riait dans l'azur des yeux de Redmond. Deux amants demeuraient assis près d'une même jeune fille sans un regard de jalousie ni de haine ; la jeune fille était assise entre ses deux amants avec un visage ouvert et un air tranquille... c'est un spectacle qui ne se rencontre que rarement, grâce à l'orgueil des hommes et à la vanité des femmes.

VII.

Pendant que les trois amis étaient paisiblement assis de la sorte, un coup ébranla la porte extérieure, et avant que le vieux concierge pût répondre, les sons d'une harpe se firent entendre, et une voix mâle, mais douce, se maria aux accords de la musique.

CHANT.

La nuit est close, la rosée tombe fine et pénétrante ; j'ai voyagé tout le jour : ne me renvoyez pas plus loin ! Nobles cœurs de noble lignage, recueillez le ménestrel errant.

Mais le sévère portier répondit : « Éloigne-toi, méchant vagabond ! le roi a besoin de soldats : à la guerre, je pense, tu serais plus utile que dans ce château. » A ce reproche peu bienveillant, le ménestrel répondit comme s'il s'y attendait.

Continuation du chant.

Ne me dites point d'aller porter le bouclier, ou manier le glaive sur un champ de bataille ! Tout mon pouvoir et tout mon art, c'est de charmer un tendre cœur par les notes magiques de ma lyre paisible.

Le portier, toujours inébranlable, répliqua : « Va en paix, va-t'en à la garde du ciel ! Si tu restes plus longtemps à cette porte, crois-moi, tu auras à t'en repentir. »

VIII.

Avec un certain air de reproche, le jeune Wilfrid prit le parti du ménestrel : « Ces vers si coulants et si faciles m'émeuvent, dit-il, et dénotent un talent peu vulgaire ; le pauvre chanteur aurait bien de la peine à chercher plus loin un asile, car la nuit est venue, et j'ose m'offrir pour garant de ses intentions innocentes... Le sang de votre Harpool est aigri par l'âge ; sa porte, que jadis il ouvrait aisément pour recevoir un ami, pour secourir un pauvre, à moi-même aujourd'hui, à moi qu'il connaît depuis si longtemps, il ne l'ouvre qu'a-

et contre Redmond O'Neale, au risque de causer leur mort par ce mensonge. J'eus scrupule de l'appuyer jusqu'à ce que Wycliffe nous eût juré qu'il épargnerait la vie de son prisonnier, et alors.... hélas! que vous dirai-je de plus! Je savais que je ne vivrais pas un seul jour pour dire que j'avais refusé; honteux de vivre, mais aussi craignant de mourir, je me souillai par une infâme calomnie! — Pauvre jeune homme, dit Bertram, toujours incertain, également incapable du bien et du mal! Mais qu'arriva-t-il ensuite? — Aussitôt que notre fatale accusation fut écrite et signée, jamais on ne vit acteur sur la scène feindre aussi bien la colère; Oswald, jetant des cris d'alarme, fit mettre la garnison sous les armes; il courut de tour en tour et de poste en poste, comme si tout était perdu, enferma le bon vieux chevalier dans un donjon, et le chargea de fers; enfin il fit sommer chaque cavalier suspect de comparaître demain, heure de midi, dans la cathédrale d'Eglistone.

X.

— D'Eglistone! j'ai passé près de ce lieu, dit Bertram, tout à l'heure, à la nuit tombante; j'ai vu des torches et des fanaux briller tout autour; j'ai entendu retentir la scie et le marteau, et j'ai pu distinguer qu'on travaillait à élever un échafaud, tendu de drap noir: c'était l'appareil d'une exécution, car j'ai vu aussi le billot, la hache et la sciure de bois pour recevoir le sang. En effet il y aura du sang versé, à moins que Matilde n'épouse son fils... Elle ne l'aime pas... On a facilement deviné que Redmond possède le cœur de la damoiselle. C'est là une ruse d'Oswald, mais je puis me montrer encore à lui et déjouer ses projets!... Comment as-tu reconquis la liberté?

— C'est un nouveau mystère plus obscur et plus étonnant encore. Au milieu de la rage simulée de Wycliffe, un billet lui est remis par un page qui ajoute qu'un homme à cheval, enveloppé dans un manteau, a laissé ce message à la porte du château. Il rompt le cachet.... son visage change soudain d'une façon étrange; la colère feinte de ses yeux se change en un courroux réel, sa main tremble comme la branche du saule, la terreur et la confusion sont écrites sur tous ses traits. En cet instant critique, Denzill lui semble un utile conseiller pour le mal, et il lui communique ainsi son projet à voix basse, tandis qu'un infernal sourire erre sur ses lèvres.

XI.

« Comme dans les pièces de théâtre, « les morts ressuscitent dans ce siècle « de prodiges! Mortham... que tout le « monde croyait avoir péri, victime lui-« même de son infâme trahison, et sous « le poignard d'un sicaire qu'il avait « amené du continent pour l'aider à « m'assassiner... Mortham vit: le lâche « meurtrier a frappé le cheval, mais n'a « point blessé le cavalier. » Là, Bertram tressaillit, et, prononçant une horrible imprécation, se mit à marcher à grands pas dans la caverne. « Ta tête grise ou ton cœur noir, murmura-t-il, peuvent être un but plus facile! » Il se rassit alors, et fit signe à Edmond, pâle de frayeur, de continuer son récit. « Remarque, » continua Wycliffe parlant à Denzill, « dans quels termes insensés « m'écrit Mortham:

« Toi qui disposes de la destinée de « Mortham! Apprends que, morte, ta « victime est vivante pour toi. Jadis « Mortham avait tout ce qui attache à la « vie, un fils qu'il chérissait, une épouse « qu'il aimait plus encore: richesses, « honneurs, amitié, il possédait tout.... « tu dis un mot, et tout fut perdu pour « lui... Hé bien! voici comment il t'en « paye: à toi mes honneurs et mes terres, « et pour toute condition: rends-moi « mon fils; alors, s'exilant de sa terre « natale, Mortham n'y reviendra plus « réclamer ni ses terres, ni ses hon-« neurs, ni son nom. Refuse, et tu verras « Mortham sortir de la tombe. »

XII.

« Tandis que le baron lisait cette let-

tre, sa voix tremblante dénotait la crainte. Il passa la main sur son front, et prenant un ton dédaigneux et calme : « Il est bizarre comme les vents, bizarre « comme les vagues, ce Mortham ! dit-il, « Que sais-je de son épouse ou de son « fils ? Il amena ici une joyeuse dame « dont la naissance et le nom étaient « également inconnus. Dans un accès de « colère il l'a tuée lui-même ; alors la « nourrice et l'enfant s'enfuirent de « frayeur. Le ciel m'est témoin que si je « savais où trouver ce jeune homme, « héritier de mon parent... j'oublierais « tout motif d'intérêt personnel ; je le « jeterais dans les bras de son père, et « rendrais volontiers les terres et le « château de Mortham à son légitime « héritier. » Vous savez que la crainte même ne peut qu'à peine contenir le ton caustique si ordinaire à Denzill : « Alors votre vassal s'estime heureux de « pouvoir vous obliger, dit-il. Sous la « garde rigoureuse de vos geôliers est « maintenant détenu le légitime héritier « de Mortham. Votre souhait généreux « est pleinement accompli, Redmond « O'Neale est le fils de Mortham. »

XIII.

« Se levant avec un regard de fureur, le baron menace du poing : « L'enfer se « déchaîne-t-il contre moi ! s'écrie-t-il ; « es-tu fou, misérable ! ou oserais-tu « railler avec moi ! Peut-être ignores-tu « que ce château de Barnard possède « des instruments de torture d'une af- « freuse puissance. » Denzill, qui savait bien n'avoir rien à craindre, répliqua fermement : « Je n'ai dit que la vérité ; vos « tortures m'arracheraient des preuves « que je suis tout prêt à vous donner... « Le hasard voulut qu'une nuit d'hiver, « où une neige précoce avait blanchi le « vallon de Stanmore, cette nuit même « où, pour la première fois de toutes, « Redmond O'Neale vit le château de « Rokeby, j'eusse le bonheur de gagner « un reliquaire et une chaîne d'or mas- « sif. Ne me demandez pas comment ce « bijou me tomba entre les mains ! Il ne « fut ni donné, ni prêté, ni vendu. Des « tablettes d'or étaient suspendues à la « chaîne avec des mots irlandais. Je ca- « chai le butin, car il me fallut quitter « le pays en toute hâte, et je ne jugeai « pas prudent de porter sur moi des « joyaux d'une telle valeur. Je fis alors « peu d'attention aux tablettes ; mais « depuis je suis parvenu à comprendre « l'inscription, lorsque plusieurs années « de séjour dans la terre d'Érin m'ont « mis à même d'entendre la langue du « pays. Mais le sens était obscur : les « mots et la phrase avaient une tour- « nure antique, employée tout exprès, « comme pour tromper une curiosité « indiscrète. Je connaissais donc les « mots sans leur trouver de sens, lors- « que le hasard m'a fait trouver le mot « de l'énigme.

XIV.

« Il y a trois jours que cette énigme « ne m'embarrasse plus : caché dans le « bois de Thorgill, j'entendis la châte- « laine de Rokeby raconter tout au long « l'histoire de son oncle, et maintenant « je puis interprêter ce mystère ; chaque « syllabe des tablettes m'a appris quel- « que chose, et voici ce que je sais : « La belle Édith était la joie du vieux « O'Neale de Clandeboy, mais elle avait « quitté son père et son pays pour épou- « ser en secret le seigneur de Mortham. « O'Neale, son premier ressentiment « passé, envoya son fils vers les rives « de la Greta, lui enjoignant de se faire « connaître, à moins qu'il ne reçût d'au- « tres ordres d'Édith, mais d'elle seule. « Comment se termina leur fatale entre- « vue, lord Wycliffe le sait, et per- « sonne ne le sait mieux.

XV.

« Ce fut O'Neale qui, dans son déses- « poir, enleva le jeune héritier de Mor- « tham ; il l'éleva dans son sauvage pays, « et le désigna comme fils de Connal, le « frère d'Édith. Bientôt mourut la nour- « rice ; le clan crut ce que disait son « chef. Il avait pris la résolution de ne « jamais permettre à l'enfant de repas- « ser la mer, mais de l'habituer à vivre « comme ses ancêtres montagnards, dans

« les bois et dans les solitudes de Clan-« deboy. A cette époque la discorde en-« vahit l'île d'Érin; des chefs plus puis-« sants firent valoir d'anciens droits, et « enlevèrent au vieillard le château de « ses pères, les domaines de ses aïeux. « Ne pouvant plus alors, au milieu de « ces luttes, défendre les droits ou la « vie du jeune Redmond, il finit, à son « grand regret, par rendre l'enfant à son « pays natal, envoyant des présents con-« sidérables et des lettres de recomman-« dation pour l'orphelin, aux seigneurs « de Mortham et de Rokeby. Le rustre « d'Irlandais qui servit de guide à l'en-« fant ne savait rien de la naissance de « Redmond, mais croyait que les ordres « de son maître, s'adressant à d'anciens « amis, devaient être exécutés par l'un « aussi bien que par l'autre. Comment « il fut blessé en route, je n'ai ni besoin « ni envie de le dire ».

XVI.

—Voilà une merveilleuse histoire! mais « en admettant qu'elle soit vraie, dit Wy-« cliffe, que dois-je faire? Le ciel le sait; « aussi volontiers que j'ôte maintenant « ce bonnet de dessus ma tête, je resti-« tuerais les beaux domaines de mon « parent à Mortham ou à son héritier; « mais Mortham est fou... O'Neale a « tiré le glaive pour la tyrannie; ennemi « de notre bonne cause, il a embrassé « le culte hypocrite de Rome. Écoute-« moi donc! »

« Ils causèrent longtemps tout bas, jusqu'au moment où Denzill, élevant la voix, s'écria hardiment: « Mes preuves! « jamais mortel n'apprendra de moi où « elles sont; et n'espérez pas ensevelir ce « mystère en me faisant servir de pâture « aux corbeaux; car j'ai des compa-« gnons par le monde qui savent où je « cache les bijoux de ce genre. Mettez-« moi en liberté et hors de péril : ces ta-« blettes seront alors à vos ordres; et « il ne serait pas difficile d'inventer quel-« que histoire pour décider Mortham à « repasser la mer. Alors le fou ne pour-« rait pas plus que le papiste venir vous « dépouiller de vos beaux domaines. — « J'approuve ton expédient, dit Wycliff; « mais tu resteras ici en ôtage. Ton fils, « à moins que je ne me trompe, est le « messager le plus sûr que nous puissions « employer. Il portera de ma part une « lettre à Mortham, et ira chercher les « fameuses tablettes. Sa commission « faite, tu recevras de moi une honnête « somme d'or et ta liberté; mais si ton « fils me trahissait, la potence seule « t'affranchirait de la prison. »

XVII.

« Pris dans le filet qu'il avait lui-même tissu, quel subterfuge pouvait trouver Denzill? Il me dit avec un soupir à demi étouffé, que les tablettes étaient cachées ici même; il me conjura, par toutes les lois saintes qu'il avait si souvent violées, de revenir promptement et de ne pas l'abandonner; on aurait dit qu'il avait la corde au cou, et que j'étais, moi, le prêtre qui l'assistait en ses derniers instants. Wycliffe m'a remis cette lettre pour Mortham que je dois chercher sur les rives de la Greta ou dans la hutte du forestier de Thorgill, qui lui sert le plus souvent de retraite; car ce fut sans doute lorsqu'il habitait cet endroit, qu'errant dans les clairières, il découvrit notre embuscade. Bref, je partis à la nuit tombante, et je viens d'arriver dans cette caverne. — Donne-moi la lettre d'Oswald. » Bertram lut, et courroucé, la déchira en mille morceaux : « Ce n'est que mensonges et impostures, s'écria-t-il, pour tromper le cœur généreux de son noble parent, et l'amuser sans cesse par de nouveaux délais, jusqu'à ce qu'il puisse lui arracher la vie... Et maintenant, déclare tes projets, jeune homme, et crains de me répondre autre chose que la vérité; si je remarque en toi l'astuce de Denzill, je t'arracherai ton secret avec le cœur. »

XVIII.

« Il n'en sera pas besoin. Je renonce, dit Edmond, à mon maître et à ses affreuses leçons. J'avais pris la ferme résolution de déclarer à Mortham que Redmond était son héritier, et de lui dire quel danger court ce jeune homme,

et de remettre ces bijoux entre ses mains. Je voulais réparer autant que possible le mal déjà fait, et je persiste... si je survis à cette nuit, et si je sors vivant de cette caverne. — Et Denzill ? — Qu'on fasse jouer les instruments de torture jusqu'à ce que ses os et ses muscles se brisent ! Si Oswald lui fait arracher membres après membres, quelle compassion Denzill peut-il réclamer de celui dont il égara la jeunesse imprudente, et qu'il entraîna dans la voie du mal ? Il m'a enseigné que la bonne foi et le serment n'étaient que des mots : que mon maître recueille donc le fruit de ses leçons ! — En vérité, répliqua Bertram, il le mérite bien ; c'est la juste rétribution de la besogne qu'il a faite. Mais toi.... tu es impropre à la vie que nous menons, toi qui connais encore à demi la pitié, la crainte et le remords ; car celui qui brave avec nous la tempête doit jeter en mer une pareille cargaison, ou rester en arrière avec les navires trop chargés, tandis que nos barques plus légères atteignent le rivage. »

XIX.

Il se tut, et, s'étendant sur le roc, sembla vouloir délasser par quelque repos ses membres vigoureux. Conversant avec ses secrètes pensées, il était à demi assis, à demi couché ; une de ses larges mains soutenait son front, tandis que l'autre pressait sa poitrine. Ses épais sourcils s'abaissèrent plus que de coutume sur ses yeux de flamme ; ses lèvres dédaigneuses cessèrent un instant de former le pli orgueilleux qui les contractait ordinairement ; la fierté calme de son regard était voilée par un nuage de tristesse ; car un sombre et noir pressentiment pesait malgré lui sur son âme. Et quand il parla, son ton habituel, si fier, si brusque, si bref, il ne l'avait plus. Sa voix était lente, basse et mesurée, comme celle des vagues lointaines quand la brise repose ; et l'entendant parler d'une façon si extraordinaire, Edmond sentit la douleur se mêler à ses craintes.

XX.

« Edmond, dit-il, dans ton triste récit, je découvre le sujet du chagrin qui accablait mon ancien capitaine. Ce récit ferait verser des larmes à tout autre homme, mais les miennes sont taries. Mortham ne doit jamais revoir l'insensé qui consentit à servir d'ignoble instrument à Wycliffe, moins pourtant par amour du gain que pour venger un dédain supposé. Dis-lui que Bertram se repent de son crime.... paroles qui n'étaient jamais sorties de la bouche de Bertram ; Dis-lui aussi qu'il conjure le seigneur de Mortham de ne songer qu'aux anciens jours qu'ils ont passés ensemble, aux déserts et aux rochers de Quariana, à la chaude bataille de Cayo, aux sables et à la rosée mortelle de Darien, ainsi qu'au trait lancé par Tlatzeca... Peut-être mon capitaine voudra-t-il encore honorer de quelques larmes la bière de son vieux compagnon d'armes. Mon âme vient de sentir un poids secret, un pressentiment de ma fin prochaine. Si un prêtre m'eût dit : « Reviens, repens-toi ! » je serais resté aussi insensible que ce roc. Impassible comme cette pierre, j'envisage ma mort ; mon cœur peut se briser, mais plier... non !

XXI.

« L'aurore de ma jeunesse inspira une terreur prophétique aux habitants du vallon ; car elle brilla sur Redesdale autant que les feux qu'ils allument pour répandre une alarme. Edmond, j'avais à peine ton âge, lorsque, défiant les hommes de clans de la Tyne de venir croiser le fer avec moi, je suspendis mon gant à l'autel d'Hexham [1] ; mais ni ville ni château dans le Tynedale n'eut un champion assez hardi pour l'en détacher. L'Inde peut dire les exploits de mon midi ; comme son brûlant soleil j'embrasai moi-même cette contrée ! comme lui je contraignis les habitants à se réfugier dans les forêts et les cavernes. Les vierges de Panama pâliront longtemps lorsqu'on parlera de Risingham ; les noires

matrones du Chili effrayeront longtemps leurs enfants indociles avec le nom de Bertram. Et maintenant que ma carrière est terminée, que je finisse comme le soleil des tropiques! De pâles gradations n'obscurcissent jamais ses rayons, jamais la rosée du crépuscule n'éteint ses feux; avec un disque rouge comme un bouclier teint de sang, il se précipite vers sa couche brûlante; il colore les vagues d'une lumière empourprée, puis disparaît soudain.... et tout est nuit.

XXII.

« Maintenant, à ton message, Edmond. Pars, va chercher Mortham, engage-le à gagner en toute hâte Richmond, où ses troupes sont postées, et à les conduire au secours de Redmond. Dis que, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à Eglistone, un ami veillera sur son fils. Adieu donc; car la nuit s'écoule, et je désire reposer seul ici. » En dépit de sa terreur mal dissimulée, une larme brilla sous la paupière d'Edmond, tribut qu'il payait au noble courage qui ne cédait pas dans cette extrémité, mais qui luttait encore, dans sa sauvage grandeur, contre l'inévitable destin! Bertram vit couler cette larme, et son cœur de fer en fut presque attendri: « Je ne croyais pas, dit-il, qu'il y eût un mortel qui daignât pleurer sur Bertram. » Il détacha l'agrafe de son bouclier: c'était une large boucle d'or massif. « De toutes les dépouilles qui récompensèrent ses fatigues, voilà, continua-t-il, tout ce qui reste à Risingham: il faut, cher Edmond, que tu acceptes ce souvenir, et que tu le portes longtemps pour l'amour de moi. Je te le répète, hâte-toi d'aller trouver Mortham; adieu! et ne tourne plus les yeux de ce côté. »

XXIII.

La nuit a fait place au matin, et les premières heures du jour sont déjà écoulées. Oswald, qui depuis l'aurore a maudit la lenteur de son messager, questionne dans son impatience les gens de sa suite: « Le fils de Denzill n'est-il pas revenu? » Le hasard voulait qu'un des vassaux connût le jeune Edmond, c'est pourquoi il répliqua: « Ce n'est pas le fils de Denzill, mais un jeune paysan de la vallée de Winton, renommé dans tous les hameaux d'alentour pour ses chants, ses ballades et ses friponneries. — Comment! ce n'est pas le fils de Denzill!... un paysan de la vallée de Winton! Il est donc faux ce récit, en apparence si véridique; ou plutôt le jeune homme est allé tout apprendre au seigneur de Mortham. Insensé que j'étais!... mais il est trop tard! c'est un revers du destin!... Vraie ou fausse, l'histoire m'a été contée par Denzill seul... Qu'il meure!... Holà! que le grand prévôt conduise sur-le-champ Denzill à la potence, et ne lui laisse pas prononcer un seul mot!... que les apprêts soient courts, que la corde soit sûre! et qu'ensuite sa tête sanglante, exposée sur le sommet des tours, effraye les maraudeurs! Faites sortir ma garde, et qu'elle se rende aussi vite que possible à Eglistone.... Basile, dis à Wilfrid de venir sans perdre de temps me rejoindre à la porte du château.

XXIV.

— Hélas! » répliqua le vieux domestique (et il secoua sa tête vénérable), « hélas! monseigneur, notre jeune maître aura bien de la peine à se mettre en route aujourd'hui. Le chirurgien a parlé, avec un air consterné, d'un mal invisible, d'une douleur secrète, d'une blessure qui a touché le cœur, qui rend tout son art inutile. — Silence, silence! ne parle pas ainsi!.... Les enfants romanesques s'affligent pour des riens. J'aurai bientôt trouvé le remède aux maux de Wilfrid; qu'il m'accompagne donc à Eglistone, et sans tarder... J'entends déjà le son du tambour qui annonce que l'heure fatale a sonné pour Denzill. » Il s'interrompit avec un sourire amer, et reprit le cours de ses pensées: « Voici venir l'instant critique de ma fortune! Les prières ne peuvent rien; il n'y a que la crainte qui puisse dompter l'orgueil de Matilde ou la faire consentir à devenir l'épouse de Wilfrid. Mais quand elle verra l'échafaud dressé,

quand elle verra la hache, le billot et l'exécuteur; quand elle songera que son refus donne la mort à Redmond et à son père, il faudra bien qu'elle cède. Alors la famille de Rokeby se trouvant unie à la mienne, je m'élève bien au-dessus des coups du sort! Si Mortham vient, il viendra trop tard; tandis que moi, protégé par une pareille alliance, je pourrai le braver..... Mais si Matilde s'obstine à refuser, oserai-je laisser tomber la hache?... Non! restons-en là. Mortham vit encore... Ce jeune homme peut divulguer le secret... et Fairfax aime beaucoup Mortham : sans cela, pourquoi hésiterais-je à balayer ce Redmond de mon chemin? mais espérons que la jeune fille va céder à la piété filiale... En avant donc! sonnez le boute-selle. »

XXV.

Un grand bruit règne dans la cour du château... « A cheval! En avant, marche!... » Les coursiers hennissent et piaffent, l'acier résonne, les lames brillent, les trompettes retentissent. Ce fut en ce moment qu'on donna le signal de la mort de Denzill. Il tourne de toutes parts ses yeux obscurcis : comprenant à peine ce qu'il voit, il suit les cavaliers sur les rives de la Tees; sachant à peine ce qu'il entend, il sent les trompettes sonner à son oreille. Les voilà qui traversent le long pont-levis; l'avant-garde est cachée par un rideau de feuillage, mais avant que le dernier rang ait défilé, Guy Denzill n'entend et ne voit plus rien! Un coup qui sonne au béfroi du château annonce à Oswald la dernière heure de son captif.

XXVI.

Oh! que n'ai-je ce pinceau qui jadis prodigua de si brillantes couleurs aux écussons de la chevalerie, qui retraça la Fête du feuillage et des fleurs dans les bosquets de Woodstock, et le beau tournoi donné pour conquérir la main d'Émilie! Alors je pourrais peindre la foule tumultueuse qui accourait vers l'abbaye d'Eglistone, et se précipitait, avec un bruit semblable à celui de l'Océan, dans la vaste enceinte de l'église! Alors je pourrais montrer tous les différents visages, triomphants, abattus ou sereins : l'Indifférence avec son air idiot, et l'Amitié avec un air douloureusement inquiet : je décrirais les Cavaliers vaincus, incertains de leur sort, désarmés et osant à peine être tristes; puis leurs fiers ennemis, dont les yeux arrogants dénotent l'orgueil du triomphe, et enfin la multitude imbécille dont le zèle jaloux applaudit à chaque changement de fortune, et qui pousse des cris de joie d'autant plus forts, que l'humiliation du mérite et des rangs élevés est plus grande. Mais de quoi peut servir un pareil souhait? Je n'ai plus qu'à terminer mon récit, entraînant de mon mieux avec moi le lecteur et la muse : tel le voyageur, approchant de sa demeure, et voyant venir les ombres de la nuit, ne doit plus retarder ses pas en prenant le chemin le plus long, quoique le plus agréable; à peine lui est-il permis de suspendre sa marche aux lieux où, sur sa tête, se courbe le feuillage, pour jouir de la brise qui rafraîchit son front, ou cueillir une fleur sur sa tige.

XXVII.

La vénérable église était triste et nue, profanée, dépouillée, souillée. Les rayons du soleil ne versaient plus leur éclat adouci à travers les vitraux de couleur, dorant la riche sculpture gothique de l'autel, des piliers et de la niche du saint. La guerre civile s'était fait un jeu du sacrilége; car le sombre fanatisme détruisait autels, statues et ornements; car les mains des vassaux démolissaient les tombes des Bowes, des Rokeby et des Fitz-Hugh. Aujourd'hui un spectacle peu ordinaire s'offrait dans l'enceinte sacrée : un échafaud tendu de noir! Là, où jadis le pasteur distribuait à son troupeau le signe mystique de la grâce divine, là était dressé le billot; là se tenait le bourreau avec sa hache nue, et, au lieu de paroles d'espérance et de foi, c'est une sentence de mort qui va se prononcer. Trois fois le son de la trompette a retenti, trois fois a résonné la

voix du héraut, lisant l'arrêt du chevalier de Rokeby et de Redmond O'Neale, condamnés, pour violation des lois de la guerre et trahison de la cause des Communes, à livrer leurs têtes au billot et à la hache. Les trompettes sonnèrent encore une bruyante fanfare, à laquelle succéda un morne et profond silence; la prière silencieuse s'éleva au ciel, et des soupirs étouffés exprimèrent la douleur des assistants, jusqu'à l'instant où, parmi la multitude, se firent entendre des murmures de mécontentement et de surprise. Enfin, de l'extrémité des nefs partent même des menaces proférées à voix haute, au milieu desquelles retentit le nom de Wycliffe.

XXVIII.

Mais Oswald, entouré de ses soldats, et puissant à faire le mal, fait un signe de la main, et impose silence à la sédition, sous peine de mort pour qui murmurerait. Alors ses regards cherchèrent le chevalier de Rokeby, qui considérait ce terrible spectacle avec autant de calme que s'il fût venu s'asseoir au banquet féodal de quelque baron de sa famille, aussi tranquille que si le son de ces trompettes donnait le signal pour se rendre à la salle du festin, inébranlable dans sa fidélité à son roi, et prêt à la sceller de son sang. Oswald s'approcha de lui le regard baissé... Ses yeux n'osaient rencontrer ceux de Rokeby; il lui dit d'une voix basse et tremblante : « Tu connais les conditions de ta vie ou de ta mort. » Le chevalier se détourna et sourit avec dédain : « Matilde est ma fille unique, et cependant je lui retire ma bénédiction si elle épouse le fils d'un traître. » Redmond parla ensuite : « Si la mort d'un seul peut assouvir ta cruauté, que le double crime que tu médites ne frappe que moi! épargne le sang de Rokeby, et verse le mien! » Wycliffe aurait prêté l'oreille à cette demande, mais la crainte l'arrêta, et il resta muet.

XXIX.

C'est Matilde qu'il choisit ensuite pour lui insinuer en secret la terreur : « Une union formée avec moi et les miens, dit-il, serait un gage de la fidélité de la maison de Rokeby. Donnez votre consentement, et tout cet appareil terrible s'évanouira comme un songe du matin; refusez... et pressé par mon devoir, je dis un mot... Vous savez le reste. » Matilde, muette et immobile, entend en frémissant ces terribles paroles, aussi pâle que la jeune fille qui, sur son lit de mort, succombe victime d'un amour sans espérance; puis elle se tord les mains de désespoir et promène ses yeux égarés de l'échafaud au front inflexible d'Oswald. Elle se couvre le visage, et prononce ces paroles que l'on entend à peine : « Mon choix est fait, épargnez leurs vies!.... Quant au reste, que la volonté de Wilfrid décide de mon sort. Je l'ai connu généreux! » Dès qu'elle eut dit, la joie du sombre Wycliffe éclata et signala son triomphe : « Wilfrid, pourquoi te faire attendre?.... Pourquoi t'appuyer ainsi sur le bras de Basile? Es-tu ensorcelé par la baguette de quelque enchanteur?... A genoux, à genoux, et prends la main que ton amante t'abandonne. Remercie-la avec transport, pauvre innocent que tu es! Est-ce par des larmes et par cette contenance tremblante que tu devrais lui témoigner ta joie? — De grâce, cessez, ô mon père! vous avez fermé l'oreille à mes prières et à mes larmes; mais maintenant l'heure terrible est arrivée où la vérité doit se faire entendre d'une voix plus forte. »

XXX.

Puis prenant la main de Matilde.... « O vous qui m'êtes si chère! dit-il, avez vous pu me méconnaître assez, avoir assez mauvaise opinion de votre malheureux ami pour penser qu'il eût quelque part à ce barbare complot? Hélas! les efforts que j'ai faits en vain devraient du moins vous avoir épargné ce surcroît de douleur. Maintenant, j'en prends le ciel et la terre à témoin, jamais espoir ne fut lié à la vie d'un mortel comme l'espoir d'appeler Matilde du doux nom d'épouse est attaché à tous les ressorts de ma vie... Eh bien! cet

espoir, je lui dis adieu pour toujours, et mon cœur se brise dans cet effort. » Son faible corps était tellement épuisé par les blessures, les veilles et la douleur, qu'il ne put résister plus longtemps aux angoisses de son âme. Il s'agenouilla... ses lèvres pressèrent la main de Matilde... son arrêt était porté... sa tête s'affaissa de plus en plus... on le releva... mais il avait cessé de vivre! Son père et sa suite alarmés essayèrent tous les moyens de le rappeler à la vie, mais en vain. Son âme trop tendre pour supporter ses maux avait abandonné la terre, et était allée chercher, dans un monde meilleur, la récompense accordée par le ciel à une vie sans tache.

XXXI.

Oswald au désespoir vit tous ses projets s'évanouir avec Wilfrid. Les rêves de son ambition s'étaient tous concentrés sur son fils, toutes ses actions avaient Wilfrid en vue, et Wilfrid n'était plus. « Ainsi, me voilà sans enfant, dit-il, privé de mon fils par cette femme impitoyable! Tous les calculs d'une vie entière, rendus vains aujourd'hui, croulent sur la tête de leur auteur!... Wilfrid est étendu là sans vie... et l'odieux Mortham sera l'héritier de mon fils; il s'empressera d'unir la main de Redmond à celle de la fille de Rokeby. Eh quoi! triompheront-ils ainsi de tous les plans si profondément conçus pour amener leur chute? Non!... des actes que la prudence n'oserait tenter n'effrayent pas la vengeance et le désespoir. Celle qui l'a tué pleure sur son cercueil... je changerai en réalité ces larmes feintes! tous partageront ma ruine... Holà! qu'on mène les prisonniers à l'echafaud! » Mais le prévôt a peine à démêler les sentiments qui l'animent, et il hésite à obéir. « Misérable, » s'écria encore Oswald, « à l'échafaud!... eux ou moi paraîtrons aujourd'hui devant le juge suprême!... »

XXXII.

La foule qui encombre le portail a entendu un retentissement semblable au galop d'un cheval; le bruit approche de plus en plus... les bourreaux eux-mêmes s'arrêtent pour écouter. Déjà on l'entend dans le cimetière; le fer, en frappant le sol, trouble la demeure des morts!... la terre et les pierres sépulcrales retentissent diversement sous les pas du coursier. Tous les yeux sont fixés sur la porte, lorsque sous la voûte gothique s'élance, à bride abattue, un homme tout armé [1]. Son manteau, son panache et son coursier sont noirs; le feu jaillit du pavé sous les pas de son cheval, la voûte retentit de leur bruit inaccoutumé!... il jette un regard rapide autour de lui, et saisit un pistolet à l'arçon de sa selle. Son regard est déterminé et terrible! Il presse de l'éperon les flancs de son coursier : tous s'écartent sur son passage, car tous ont reconnu Bertram Risingham! Le noble animal ne fait que trois bonds; du premier, il était au milieu de la nef, au second il franchit le sanctuaire, et le troisième l'amène aux côtés de Wycliffe. L'arme est dirigée contre la tête du baron, le coup part... la balle siffle... et le sombre Oswald, sans faire entendre un gémissement, est allé rendre ses longs et derniers comptes! Cet événement fut si prompt qu'il ressembla au sillonnement de l'éclair ou à un songe.

XXXIII.

Tandis qu'un nuage de fumée voile le sanctuaire, Bertram tourne bride et presse les flancs de son rapide coursier; mais l'animal tombe avec fracas sur le pavé et entraîne son cavalier, la sangle se brise dans la violence de la chute, et tandis qu'il travaille à se débarrasser et à relever le cheval en tirant les rênes, tous les soldats de Wycliffe sortent à la fois de la stupeur de leur premier étonnement. Les coups d'épée, de hallebarde et de crosse de mousquet, pleuvent sur Bertram au moment où il se relève; vingt piques, dirigées contre lui, le renversent et le clouent au pavé; mais, malgré tout, il rassemble ses forces et lutte contre les sabres qui le hachent et les lances qui le percent de toutes parts: trois fois il se débarrasse de ses assail-

lants ; il se relève une fois sur ses pieds et deux fois sur ses genoux. Enfin, accablé par le nombre, malgré ses efforts et sa vigueur, il tombe percé de cent blessures mortelles, muet comme le renard au milieu des chiens qui le déchirent. Son dernier soupir tient plus d'un rire farouche que du gémissement..... Les soldats le considèrent avec étonnement : de même lorsque le lion succombe sous les coups des chasseurs, ceux-ci en croient à peine leurs yeux, mais dirigent encore leurs armes contre l'animal sans vie, dans la crainte que le terrible monarque des forêts ne se relève de nouveau!... Ainsi quelques-uns des ennemis deBertram recommencèrent à le frapper et à insulter son corps, et ils eussent séparé la tête du tronc; mais Bazile, leur chef, s'y opposa : il jeta un manteau sur le cadavre... « Quelque sanguinaire qu'il fût dans ses actes et son caractère, il ne laisse après lui aucun courage plus intrépide; accordons-lui le drap mortuaire qui convient à un guerrier... le manteau d'un soldat. »

XXIV.

Plus d'images de mort ! plus de fanfares guerrières ! Et cependant, à travers les bois s'avancent des bannières et des cors, des trompettes et des tambours. Armé de pouvoirs suffisants pour délivrer le jeune Redmond de tout danger, appuyé d'un corps de cavalerie en état de faire respecter des pouvoirs moins étendus. muni de toutes les preuves et de tous les témoignages qui donnaient un héritier à son nom et rendaient aux bras d'un père une image des charmes de son Édith, Mortham est arrivé pour apprendre les événements de cette étrange matinée. Il ne voit point le pavé de l'église jonché de morts et teint de sang, il n'entend point les cris de la foule qui le poursuit de ses acclamations de joie : il ne voit, il n'entend que Redmond, le presse sur son cœur et s'écrie en sanglotant : « Mon fils ! mon fils !... »

XXXV.

Ces derniers événements se passaient par une belle matinée d'été, lorsque les épis dorés balançaient leurs têtes sur la plaine. Mais lorsque les chaleurs du mois d'août appelèrent les moissonneurs dans les champs, un joyeux spectacle se déroula sur la route qui à travers les bois d'Eglistone conduit au château de Mortham. Les vigoureux paysans cessent un instant de lier et d'entasser les gerbes, et les jeunes filles abandonnent leurs faucilles pour venir considérer l'heureux époux et la mariée; des groupes d'enfants étonnés accourent sur le bord du chemin, et les épis s'échappent de la main de la glaneuse, qui lève les bras vers le ciel pour implorer sa bénédiction en faveur de l'aimable couple. L'héritière de Rokeby donnait sa foi au brave Redmond; et la vallée de Teesdale se rappelle encore comment le sort s'acquitta envers la vertu, comment ils obtinrent, en dédommagement des traverses qu'ils avaient éprouvées, une longue vie de paix et d'amour.

Ainsi le temps et le destin suivirent leur cours, offrant, comme une journée d'avril, un soir riant en revanche d'une triste matinée, et des années de joie pour des heures d'affliction !

FIN DE *ROKEBY*.

NOTES DE ROKEBY.

CHANT PREMIER.

1. Les ruines du château de Barnard sont situées sur une falaise très-élevée au pied de laquelle coule la Tees. Cette forteresse autrefois magnifique porte le nom de son fondateur, Bernard Baliol, un des ancêtres de cette dynastie malheureuse et sitôt éteinte, qui régna en Écosse sous les noms d'Édouard Ier et d'Édouard III. La tour de Baliol est une tour ronde de grande dimension, située à l'occident des autres bâtiments. Elle porte le cachet d'une grande antiquité, et elle était remarquable par la construction de son toit voûté ; ce toit a été abattu dernièrement par quelques personnes qui louèrent la tour pour en faire une fabrique d'amorces fulminantes. Le haut de la tour de Baliol commande une vue magnifique sur la vallée boisée de la Tees.

2. J'ai souvent eu l'occasion de remarquer la finesse extraordinaire qu'une vive anxiété donne aux organes. Cette vérité a été exprimée d'une manière frappante par mon illustre amie Johanna Baillie dans une de ses œuvres dramatiques. *Montfort*, acte II.

3. L'usage des armures complètes était tombé en désuétude pendant les guerres civiles, quoiqu'elles fussent toujours portées par les capitaines d'un haut rang. « Pendant le règne de Jacques Ier, il ne se fit pas grand changement dans les armures défensives ; seulement la cotte de buffle que l'on portait originairement sous la cuirasse remplaçait fréquemment alors cette pièce de l'armure. Néanmoins ceci n'eut lieu que dans l'infanterie et la cavalerie légère ; l'armure complète continua de revêtir la grosse cavalerie.

4. On a voulu rendre dans ce passage le caractère de ces aventuriers des Indes occidentales, qui, pendant le XVIIe siècle, étaient très-connus sous le nom de *flibustiers*.

Les succès des Anglais dans leurs incursions déprédatrices sur l'Amérique espagnole, pendant le règne d'Élisabeth, ne sont ignorés de personne ; dès cette période, les exploits de Drake et de Raleigh furent imités sur une plus petite échelle, mais avec une valeur égale, par de petites bandes de pirates, formées d'hommes de toutes les nations, mais principalement d'Anglais et de Français. Le monopole des Espagnols faisait croître sans cesse le nombre de ces contrebandiers, qui finirent par attirer sur le commerce licite d'effroyables malheurs. Les îles sous le Vent que les Espagnols n'avaient pas trouvées dignes de leur occupation, avaient été graduellement envahies par les aventuriers français et anglais. Mais Frédéric de Tolède, qui fut envoyé en 1630 avec une flotte puissante contre les Hollandais, reçut de la cour de Madrid, l'ordre de détruire ces colonies, dont le voisinage excitait la jalousie des Espagnols. Cet ordre fut exécuté par l'amiral castillan avec une rigueur suffisante ; mais la seule conséquence de cette rigueur fut que les planteurs, poussés au désespoir, commencèrent à exercer de terribles représailles. Ils portèrent alors leurs déprédations sur la mer, abordant, sans avoir égard à la différence de forces, tous les vaisseaux espagnols qui se trouvaient sur leur route ; et se montrant pendant le combat et après la victoire plus semblables à des démons qu'à des hommes, ils imprimèrent à leurs ennemis une sorte de terreur superstitieuse qui ne permettait aucune résistance. De la piraterie sur mer ils en vinrent bientôt à faire des descentes sur le territoire espagnol, et ils déployaient dans ces incursions déprédatrices la même valeur furieuse et irrésistible, la même soif de pillage et la même cruauté envers leurs prisonniers. Les trésors immenses qu'ils acquirent ainsi furent dissipés en débauches de toutes espèces. Et quand leur butin était épuisé, ils formaient des associations nouvelles et entreprenaient de nouvelles aventures. Pour en connaître davantage sur ces flibustiers, le lecteur peut consulter Raynal.

5. La célèbre bataille de Marston-Moor qui se termina si malheureusement pour la cause de Charles Ier, avait commencé sous d'autres auspices. Le prince Rupert avait marché à la tête de vingt mille hommes au secours de la ville d'York, alors assiégée par sir Thomas, qui commandait l'armée du parlement, et par le comte de Leven et les Écossais auxiliaires. Rupert réussit complétement et força les assiégeants à se retirer jusque dans la plaine de Marston-Moor, à environ huit milles de la ville d'York. Ils y furent suivis par le prince qui avait réuni à ses autres troupes la garnison délivrée, montant à peu près à dix mille hommes. L'aile droite de l'armée du parlement était commandée par sir Thomas Fairfax : elle se composait de cavalerie anglaise et de trois régiments d'Écossais à cheval ; l'aile gauche avait pour chefs le comte de Manchester et le colonel Cromwell. Une partie de l'infanterie était commandée par lord Fairfax, qui avait aussi deux brigades d'Écossais à pied formant un corps de réserve ; le reste des corps àpied était sous les ordres du général Leven.

L'aile droite de l'armée du prince avait pour chef le comte de Newcastle ; l'aile gauche, Rupert lui-même, et le centre était occupé par le général Goring, sir Charles Lucas et le major général Porter.

Le 3 juillet 1644, à sept heures du matin, la bataille commença. Le prince Rupert tomba sur l'aile gauche de l'armée du parlement, l'enfonça, et se mit à la poursuivre ; le général Goring, Lucas et Porter firent le même mouvement et avec le même succès contre le centre ennemi. Les généraux de ces deux corps parlementaires crurent

que tout était perdu et quittèrent le champ de bataille ; beaucoup de leurs soldats prirent la fuite, et jetèrent leurs armes ; les forces royales poursuivaient les fuyards avec ardeur ; à ce moment, la victoire qui semblait être assurée aux soldats de Charles Ier leur fut tout à coup arrachée des mains. Le colonel Cromwell, à la tête de son brave régiment, et sir Thomas Fairfax qui avait rallié quelques corps de cavalerie, fondirent sur le comte de Newcastle et le mirent en déroute ; le reste de l'armée parlementaire reprit ses rangs, tomba sur les corps divisés de Goring et de Rupert, et après trois heures de combat remporta une victoire complète.

6. Moukton et Mitton sont des villages situés près de la rivière de l'Ouse, et peu éloignés du champ de bataille.

7. Comme nous l'avons dit plus haut, Cromwell, avec le régiment de cuirassiers, dont il était colonel, contribua beaucoup à faire tourner la chance de la bataille à Marston-Moor.

8. Percival Reed, écuyer, gouverneur de Reedsdale, fut trahi par les Halls (qui furent depuis appelés Halls les parjures), et livré à une bande de maraudeurs qui le tuèrent à Bating-Hope, près de la source du Reed.

Après le meurtre de Percival Reed, les Halls furent regardés par les habitants de Reedsdale avec tant de mépris et de haine, qu'ils furent obligés de quitter le pays. L'auteur qui rapporte cette histoire, dit plus loin que le spectre de cette victime hantait les rives d'un petit ruisseau appelé le Pringle.

9. Risingham, sur le Reed, près du joli hameau de Woodburn, est une ancienne station romaine qui portait autrefois le nom d'Habitancum. Camdem dit que, de son temps, la tradition populaire racontait que ce lieu avait été la demeure d'un géant ou d'un dieu appelé Magon ; à l'appui de cette tradition, on citait l'étymologie de Risingham ou Reisenham, qui en allemand signifie l'habitation des géants, et de deux autels romains élevés sur les bords de la rivière, et qui portaient cette inscription : *Deo Mogonti Cadenorum*. A un demi-mille environ de Risingham, sur une éminence couverte de bouleaux et de fragments de rocs, on voit sculptée en relief sur une large pierre, une figure remarquable, appelée Robin de Risingham ou de Redesdale. C'est un chasseur qui tient un arc d'une main, et de l'autre quelque chose qui semble être un lièvre. Il porte un carquois sur les épaules, et il est revêtu d'une tunique descendant jusqu'au genou, et attachée par une ceinture. Le docteur Horsley pense que ce doit être un archer romain ; et en effet l'arc ressemble plutôt à une arme romaine qu'à l'arme des Anglais du moyen âge. Mais la manière grossière dont cette figure est sculptée combat puissamment cette observation. La légende populaire dit que cette sculpture représente un géant qui habitait à Risingham, et dont le frère résidait à Woodburn. Les deux frères vivaient de leur chasse, et l'un d'eux trouvant que le gibier ne pouvait suffire nourrir deux chasseurs, empoisonna le second. On éleva ce monument à la mémoire de la victime. Il est impossible aujourd'hui de découvrir sur quelles circonstances tragiques se fonde cette légende.

10. Les statuts des flibustiers étaient plus équitables qu'on n'aurait pu le penser d'après le genre de vie qu'ils menaient. *Voyez* Raynal, *Histoire des établissements européens dans les Indes occidentales et orientales.*

CHANT II.

1. Immédiatement sur les bords de la Tees, le rivage est couvert d'arbres fort serrés ; mais à une petite distance le terrain est plus découvert et plus cultivé. Néanmoins comme il est coupé par des haies vives et parsemé d'arbres magnifiques, il conserve encore la splendeur d'un paysage boisé. La Tees elle-même coule dans un encaissement profond, formé par des rochers de pierre calcaire et de marbre.

2. Les ruines de l'abbaye d'Eglistone sont agréablement situées dans l'angle formé par un petit ruisseau nommé le Torsgill, au moment où il se jette dans la Tees. Une grande partie du monastère est encore à peu près habitable, mais l'église est tout à fait hors de service. Eglistone renfermait autrefois les sépultures de Rokeby, Bowes et Fitz-Hugh.

3. On trouve près de Greta-Bridge un camp romain bien conservé, entouré d'un triple fossé. On distingue encore les quatre entrées du camp. On a trouvé là et dans les environs un grand nombre d'autels et de monuments romains, et entre autres un autel votif, portant l'inscription : LEGIO. SEXTA. VICTRIX. PIA. FORTIS. FIDELIS.

4. Cet ancien manoir donna longtemps son nom à une famille qui l'occupait depuis la conquête, et qui se distingua glorieusement à différentes époques. Ce fut le baron de Rokeby qui, sous le règne de Henri IV, arrêta l'invasion du comte de Northumberland. La famille de Rokeby garda sa puissance jusqu'à la guerre civile ; alors, ayant embrassé la cause de Charles Ier, elle fut considérablement affaiblie par des amendes et des confiscations. Ces domaines passèrent à cette époque des premiers possesseurs à la famille Robinson.

5. On a essayé, dans la description suivante, de donner une idée de la vallée pittoresque, ou plutôt du ravin à travers lequel la Greta s'est creusé un passage entre Rokeby et Mortham, qui sont situés le premier sur la rive gauche, et le second sur la droite, un mille avant sa jonction avec la Tees. Les rives formées de rochers élevés contrastent admirablement par leur couleur grisâtre avec les différentes espèces d'arbres et d'arbustes qui croissent dans les fentes du roc, et avec le lierre qui croît en profusion autour des arbres, et laisse pendre ensuite ses longues et sombres guirlandes au-dessus du cours de la Greta. En d'autres endroits le roc est remplacé par un talus escarpé, portant de vieux et grands arbres au sein d'un épais taillis. A une seule place le vallon s'élargit pour céder le terrain à un bosquet d'ifs, mêlés çà et là de vieux pins d'une force extraordinaire. Précisément en face de cet endroit, l'autre rive présente comme un mur élevé, blanc, et garni de jeunes arbrisseaux. L'aspect général de

L'aspect général de cette scène est si bien d'accord avec les idées superstitieuses, qu'elle en a pris le nom de Blokula, du lieu où les sorcières suédoises tenaient leur sabbat. Néanmoins le glen a en propre une légende merveilleuse, car on suppose qu'il est fréquenté par un spectre féminin, appelé le Dobie de Mortham. Cette apparition vient, dit-on, de ce qu'une femme fut tuée dans le bois, et on montre pour preuve des traces de son sang sur l'escalier de la vieille tour de Mortham. Mais si elle fut tuée par un mari jaloux, ou par un bandit, ou par un oncle qui convoitait ses biens, ou par un amant repoussé, c'est ce que la légende de Rokeby ne décide point.

6. Les Lapons et les Finlandais avaient coutume de vendre des vents aux bâtiments qui étaient retenus sur leurs côtes par des temps contraires.

7. Superstition très-générale et bien connue de tous ceux qui ont monté un vaisseau, ou conversé avec des marins. Le plus formidable siffleur dont j'aie souvenir est le spectre d'une certaine mistress Leaky, qui, en 1636, résidait, nous dit-on, à Mynehead, dans le Somerset. Son fils unique faisait un commerce considérable entre ce port et Waterford, et possédait plusieurs vaisseaux. Cette vieille dame avait un caractère aimable, et elle était si agréable à ses amis, qu'ils avaient coutume de dire qu'il serait fâcheux qu'une si obligeante personne mourût; à quoi elle répondait ordinairement que, quelque plaisir qu'ils éprouvassent alors dans sa compagnie, ils ne seraient pas très-charmés de la voir ou de lui parler après sa mort, événement qu'elle pouvait croire assez prochain. En effet, après sa mort et ses funérailles, elle commença d'apparaître à différentes personnes la nuit ou le jour, dans sa propre maison, dans la ville ou dans les champs, en pleine mer ou sur le rivage. Elle était alors si loin de son urbanité primitive, qu'elle donna un coup de pied à un médecin parce qu'il avait impoliment négligé de lui offrir la main pour franchir une barrière. C'était aussi son usage de se rendre sur le quai et de demander une barque. Mais spécialement quand un vaisseau de son fils approchait du port, le spectre apparaissait sous les mêmes formes et dans le même costume qu'elle avait pendant sa vie, et se posant sur le grand mât, elle soufflait dans un sifflet, et aussitôt, quand le calme eût été plus grand que jamais, il s'élevait une effroyable tempête qui brisait, déchirait et submergeait vaisseau et marchandises. Quand elle eut ainsi réduit son fils à ne pouvoir ni fréter un navire, ni payer des matelots, elle commença à s'attaquer aux personnes de sa famille, et elle étrangla son propre petit-fils dans son berceau. Le reste de l'histoire dit comment le spectre regarda par-dessus les épaules de sa belle-fille, tandis que celle-ci se coiffait devant une glace, et comment la jeune mistress Leaky eut le courage de lui parler, et comment le fantôme la chargea d'aller trouver un prélat irlandais, fameux pour ses crimes et ses infortunes, pour l'exhorter au repentir, et pour lui apprendre qu'autrement il serait pendu; et comment l'évêque répondit que s'il était né pour être pendu, il ne serait pas noyé. Tout ceci, et beaucoup d'autres particularités se trouvent à la fin d'une publication de John Dunston, intitulée *Athénianisme*, Londres, 1710.

8. « Cet Éric, roi de Suède, passait pour le premier magicien de son temps; et il était si familier avec les mauvais esprits, qu'il adorait avec une grande ferveur, que de quelque côté qu'il tournât son chapeau, le vent soufflait aussitôt de ce point-là. Cette circonstance le fit nommer *Chapeau de Vent;* et beaucoup pensent que Regnerus, roi de Danemark, par l'adresse de cet Éric, qui était son neveu, étendit heureusement ses pirateries dans les endroits les plus reculés de la terre. Regnerus conquit beaucoup de pays et prit beaucoup de villes avec l'aide du roi Éric, qui enfin, l'associa avec le consentement des nobles, au trône de Suède. Éric continua de régner heureusement avec lui, et mourut enfin de vieillesse. » *Olaus magnus, Histoire des Goths*, p. 45.

9. Ceci fait allusion à la croyance superstitieuse des marins sur l'existence d'un vaisseau fantastique, qu'ils appellent le Voltigeur hollandais, et qu'on voit ordinairement aux environs du cap de Bonne-Espérance. Ce vaisseau se distingue des navires terrestres parce qu'il déploie toutes ses voiles, lorsque ceux-ci ne peuvent mettre dehors une seule aune de toile à cause du gros temps. La cause de ses courses errantes est assez incertaine; mais la croyance populaire est que ce fut autrefois un vaisseau chargé de richesses, à bord duquel s'était commis quelque grand crime; que la peste se mit parmi l'équipage criminel, et qu'ils firent voile vainement de port en port, offrant toutes leurs richesses, illicitement acquises, sans pouvoir obtenir un abri. La contagion les dévora tous; et en punition de leur crime, ils errent maintenant dans les mêmes mers où se passa la catastrophe.

10. Ces petites iles, qui offraient aux flibustiers un abri commode pour se reposer ou pour attendre leur proie, et où ils pratiquaient d'horribles atrocités envers leurs prisonniers, inspirent encore de nos jours une sorte de terreur superstitieuse aux marins.

11. Le château de Mortham est une tour pittoresque entourée de constructions d'époques différentes, converties aujourd'hui en une ferme avec ses dépendances. Les créneaux de la tour elle-même sont d'une élégance singulière, l'architecte les ayant coupés alternativement à des hauteurs différentes, tandis que ceux qui se trouvent aux coins s'élèvent en tourelles octogones. Les intervalles des créneaux sont aussi, d'espace en espace, traversés par des pierres posées en croix, comme nos embrasures de fenêtres, et l'effet complet est agréable et original. Les bâtiments voisins sont d'une forme moins heureuse, ils s'élèvent en pointe et se terminent par un toit escarpé. Une muraille, avec des embrasures, enclôt l'édifice du côté du sud, où un petit portail forme l'entrée de ce qui était la cour du château. A peu de distance, et placé avantageusement entre deux ormes magnifiques, se trouve le monument dont il est question dans le texte; on dit qu'il fut enlevé des ruines du prieuré d'Églistone, et des armoiries richement sculptées prouvent que ce fut le tombeau des Fitz Hugh.

12. Lorsque le temps manquait aux flibustiers pour dissiper leur butin en débauches, ils avaient coutume de le cacher, avec maintes cérémonies superstitieuses, dans les îles désertes où ils débarquaient; et comme beaucoup de ces hommes devaient périr sans avoir joui de ces richesses, on suppose que des trésors sont restés enfouis. On dit que ces pirates avaient recours à un moyen horrible pour donner un gardien surnaturel à leurs propriétés. Ils tuaient un nègre ou un Espagnol, et l'enterraient avec le trésor, pensant que son esprit hanterait sans cesse cette place, et terrifierait tout importun. Je ne pourrais citer néanmoins aucune autre autorité sur ce fait, que la tradition des marins; mais c'en est assez pour justifier le poëte.

13. Cette tour, dont il a déjà été fait mention, est située près de l'extrémité nord-est de la muraille qui entoure le château de Barnard. On admet traditionnellement que c'était la prison du château.

14. Après la bataille de Marston-Moor, le comte de Newcastle se retira au delà de la mer, et la plupart de ses amis déposèrent les armes et firent les meilleures conditions qu'ils purent avec le parlement. Des amendes leur furent imposées en proportion de leurs richesses et de leur culpabilité; quelques-uns furent obligés de contracter des liens de famille avec des personnes puissantes, appartenant au parti triomphant.

CHANT III.

1. La patience, la facilité à supporter l'abstinence et la ruse dont font preuve les Indiens de l'Amérique du nord, dans la poursuite de leur proie ou de leur vengeance, composent le trait le plus marquant de leur caractère; et l'activité et l'adresse qu'ils déploient dans leur retraite sont également surprenantes.

2. « Les habitants des frontières, et surtout ceux des vallées de la Tyne et de Reed sont de très-adroits maraudeurs. Lorsqu'ils ont projeté quelque expédition, ils se mettent en route la nuit, à travers des sentiers connus d'eux seuls. Pendant le jour ils se reposent dans des endroits solitaires qu'ils ont choisis auparavant, afin d'arriver au milieu des ténèbres au terme de leur expédition. Aussitôt que le butin est fait, ils reviennent chez eux de la même manière. Quand malgré leurs ruses et leur prudence ils viennent à être saisis, ils possèdent une éloquence si persuasive, et savent si bien se servir de mots insinuants et flatteurs, que s'ils ne peuvent obtenir merci de leurs juges, qui sont souvent leurs ennemis personnels, ils excitent au moins leur admiration et leur compassion. » Camden. Les habitants de cette contrée étaient autrefois si connus pour exercer de semblables déprédations, que, en 1564, la corporation des marchands ambulants de Newcastle fit une loi qui défendait d'admettre comme apprenti tout individu natif des vallées de Reed et de la Tyne.

3. Après une des batailles qui furent livrées dans le dernier siècle aux rebelles irlandais qui y furent vaincus, un des chefs les plus actifs fut trouvé dans un marais, enfoncé dans la boue jusque pardessus les épaules, et la tête cachée sous des touffes d'herbes et de roseaux. Étant aperçu et saisi malgré ces précautions, il fut curieux de savoir comment on l'avait découvert : « J'ai vu briller l'étincelle de vos yeux, » répondit l'Highlandais qui l'avait pris. Ceux qui chassent ordinairement le lièvre le découvrent de la même manière.

4. Le *campanula latifolia* croît en profusion sur les belles rives de la Greta.

5. Il est reconnu par tous les auteurs qui ont écrit sur la magie et la sorcellerie, que la vengeance est la cause la plus ordinaire des pactes faits avec Satan. Reginald Scott raconte avec une heureuse naïveté comment cette pensée (d'avoir fait un pacte avec le diable) s'enracinait, non-seulement dans l'esprit des juges et du public, mais encore dans celui des pauvres sorcières elles-mêmes, qui souvent étaient fermement convaincues de leur pouvoir et de leur culpabilité.

« Celles que l'on dénonce comme sorcières sont ordinairement des femmes vieilles, couvertes de rides, blêmes, sales, boiteuses ou manchotes, et ayant des yeux chassieux ; elles sont pauvres, sournoises, superstitieuses ou papistes, ou encore elles ne suivent aucune religion. Dans des esprits aussi obtus le diable se place fort à son aise; aussi se persuadent-elles aisément que tout méchef, crime, ou meurtre qui arrive, s'accomplit par leur pouvoir, et bientôt une préoccupation constante leur imprime profondément cette pensée.

« Ces femmes vont de porte en porte, de maison en maison, recueillir un pot de lait, du levain, du potage, quelque boisson, ou des restes qui suffisent à peine à soutenir leur vie; n'obtenant pour leurs services, pour leur science, ou bien des mains du diable (avec lequel elles ont pourtant fait un marché en règle, dit-on), ni beauté, ni argent, ni rang, ni santé, ni plaisirs, ni honneur, ni savoir, ni aucun bénéfice quel qu'il soit.

« Il arrive en conséquence que besoins et désirs ne peuvent être satisfaits, ni par ce que la pauvre sorcière mendie ni par ce qu'elle emprunte, et que sa vie vagabonde est condamnée par ses voisins : plus tard elle devient odieuse à ces mêmes voisins, et ils finissent par la traiter avec dédain et mépris; aussi maudit-elle tantôt l'un et tantôt l'autre, et c'est tour à tour le maître de la maison, sa femme, ses enfants, son chat, etc., et jusqu'au cochon de lait qui dort dans l'étable. Ainsi, avec le temps, ils sont tous maudits par elle, et elle les a tous regardés d'un mauvais œil. Sans aucun doute (à la longue) quelqu'un des voisins meurt ou tombe malade, ou un de leurs enfants éprouve quelque accident terrible, comme apoplexie, épilepsie, convulsions, fièvre chaude, etc., que les parents ignorants ne manquent pas d'attribuer à la vengeance de la sorcière.

« D'une autre part, la sorcière voyant le malheur de ses ennemis, et observant que quelques-uns de ses charmes ou malédictions ont produit leur effet, appelée devant les juges, confesse qu'elle a causé ce malheur. Dans ce cas, non-seulement l'accusée, mais les accusateurs et les juges se laissent honteusement abuser et décevoir par une

confession absurde et des circonstances fortuites, et se persuadent (outrageant ainsi la gloire de Dieu) qu'une pauvre créature a fait ou pu faire ce qui n'appartient qu'à Dieu seul.

6. Les troupes du roi, à la première entrée en campagne, étaient bien disciplinées, comme les événements le prouvèrent. Mais lorsque les circonstances devinrent moins favorables pour Charles, et lorsque les fonds manquant, on cessa de faire les payements réguliers, l'armée royale s'affaiblit, et la licence militaire régna parmi les soldats qui se livrèrent aux plus grands excès. Le comédien Lacy, qui servait le roi pendant la guerre civile, publia après la restauration une pièce intitulée *la Vieille Troupe*, dans laquelle il semble avoir rassemblé des incidents réels qu'il avait observés pendant sa vie militaire. Les noms des officiers de la troupe expriment suffisamment leurs habitudes. Nous avons Flea Flint (saut de puce) major général du pillage, le capitaine Ferret-Farm (le furet des fermes), et le quartier-maître Burndrop (brûle goutte). Les autres officiers sont lignés avec ces dignes personnages et consentent à tolérer le pillage du pays moyennant une part raisonnable du butin. Tout ceci est tiré sans aucun doute de la vie que Lacy avait été à portée d'étudier.

7. Les bords de la Greta, au-dessous de Rutherford Bridge, abondent en carrières d'ardoise qui sont ouvertes en quelques endroits à une très-grande profondeur sous la terre, et forment ainsi des cavernes artificielles; lorsque la carrière est épuisée, l'ouverture en est bientôt cachée par les taillis qui croissent avec profusion sur ces rives romantiques. A des époques de désordres, ces cavernes pouvaient fort bien servir de refuge à des bandits.

8. Il y eut une courte guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, vers l'époque où est supposée se passer l'action du poëme. 1625-6.

9. Les lois des flibustiers et de leurs successeurs les pirates, quoique équitables et sévères, étaient, comme d'autres lois, souvent mises de côté par le parti le plus fort. Leurs querelles touchant le partage du butin remplissent leur histoire; ces querelles s'élevaient fréquemment de l'abus de leurs plaisanteries ou de l'humeur tyrannique de leurs chefs. Une anecdote de Teach (surnommé Blackbeard) démontre que leur indifférence pour la vie humaine s'étendait à leurs compagnons aussi bien qu'à leurs ennemis.

« Une nuit, buvant dans sa cabine avec Hands, le pilote et un autre pirate, Blackbeard, sans aucune provocation, tira secrètement une paire de petits pistolets et se mit à les charger sous la table; le pirate s'en aperçut et se retira sur le pont, laissant le capitaine avec Hands et le pilote. Quand les pistolets furent prêts, Blackbeard éteignit les lumières, et croisant les mains, il déchargea les armes sur ses deux convives; Hands fut atteint au genou et resta boiteux toute la vie, le second pistolet ne fit pas feu. » *Hist. des Pirates par Johnson, Londres*, 1724.

Une autre anecdote du même personnage mérite aussi d'être rapportée. « Le héros dont nous écrivons l'histoire avait un caractère parfaitement adapté à son genre de vie, et quelques-unes de ses malicieuses méchancetés étaient si extravagantes, qu'on eût dit qu'il tenait à faire penser à ses hommes qu'il était un démon incarné; car un jour, étant en mer et un peu animé par le vin : « Venez, dit-il, faisons un enfer de nos propres mains et voyons comment nous supporterons cela. » En conséquence, il descendit à fond de cale avec deux ou trois autres, et là, après avoir fermé toutes les écoutilles, ils emplirent plusieurs vases avec du souffre et d'autres matières combustibles, puis ils y mirent le feu: ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent presque suffoqués; alors un des hommes demanda de l'air. Enfin Blackbeard ouvrit les écoutilles en se félicitant d'avoir résisté le dernier. » *Ibidem.*

10. Le dernier vers de ce chant est tiré d'un fragment d'une vieille ballade écossaise dont je ne citais que deux vers dans la première édition de Rokeby. M. Thomas Sheridan m'adressa la copie entière de cette jolie ballade, qui semble peindre le sort de quelque serviteur de la famille des Stuarts.

« C'était pour notre roi légitime que nous quittions les beaux rivages d'Écosse, c'était pour notre roi légitime, que nous renoncions à voir jamais l'Irlande, ma chère, que nous renoncions à voir jamais l'Irlande.

« Maintenant tout ce qu'un homme peut faire est fait, et tout est fait en vain! Mon amour, ma terre natale, adieu! Car il faut que je traverse la mer, ma chère! car il faut que je traverse la mer. »

Il regarde autour de lui, et admire les rives de l'Irlande; il donne une secousse à la bride, et dit: « Adieu pour toujours, ma chère, adieu pour toujours!

« Le soldat revient des combats, et le marchand de la mer; mais je me sépare de mon amie, et je ne la reverrai plus, ma chère; je ne la reverrai plus.

« Quand le jour est fini et la nuit venue, et quand tout est plongé dans le sommeil, je pense à ceux qui sont au loin, et toute la nuit je pleure, ma chère, et toute la nuit je pleure. »

CHANT IV.

1. Vers l'année 866, conduits par leurs célèbres chefs, Inguar ou Aguar, et Hubba, fils de Regnard Lobdrog, plus célèbre encore, firent une invasion dans le Northumberland, portant le magique étendard si souvent mentionné dans les poëmes, et qu'on nommait Reafen ou Raunfan, parce qu'on y voyait une figure de corbeau.

Les Danois renouvelèrent et étendirent leurs excursions, et commençant à coloniser, ils établirent une espèce de capitale à York, d'où ils marchaient à de nouvelles conquêtes dans différentes directions. Stanmore, qui sépare les montagnes de Westmorand et de Cumberland, fut probablement la limite du royaume danois de ce côté.

Le district de l'ouest, connu dans l'ancienne histoire de la Bretagne sous le nom de Reged, ne fut jamais conquis par les Saxons, et continua de jouir d'une indépendance précaire, jusqu'à l'époque où Guillaume le Conquérant donna cette contrée à Malcolm, roi d'Écosse.

2. Les Danois païens ont laissé plusieurs traces de leur religion dans la partie supérieure du Teedsdale. Balder Garth, qui prend son nom du fils infortuné d'Odin, est un vaste terrain sur le flanc même du Stanmore : un ruisseau qui se jette dans la Teed près de Barnard Castle, porte le nom de la même divinité. Un champ qui se trouve sur les bords de la Teed est appelé Woden Croft, du nom de la suprême divinité de l'Edda. Thorsgill est le nom d'un joli ruisseau et d'une vallée derrière les ruines d'Eglistone.

3. O'Neale, dont il est question ici, était Hugh, le petit-fils de Con O'Neale. Son père, Matthew O'Kelly, était bâtard, et comme il devait le jour à la femme d'un forgeron, on l'appelait Matthew Blacksmith (le forgeron). Néanmoins, Con O'Neale lui destinait sa succession; et il fut créé baron de Dungammon par Élisabeth. A la mort de Con O'Neale, ce Mathew fut tué par son frère. Hugh eut le bonheur d'échapper au même destin, et fut protégé par les Anglais. Après la mort de son oncle et de son cousin, Hugh, ayant enfin l'autorité de chieftain, devint pour les Anglais un voisin tout aussi formidable que tout autre eût pu l'être. Il se révolta souvent, et il était forcé de faire souvent des soumissions: une des conditions qu'on lui imposait était de quitter son titre de O'Neale, en place de quoi on le créa comte de Tyrone; mais cette condition n'était jamais observée qu'aussi longtemps qu'il était sous la main d'une force supérieure. La victoire qu'il remporta sur le brave comte d'Essex et l'adresse supérieure que le noble irlandais déploya dans le traité, conduisirent Essex à sa perte.

4. Le principal avantage que Tyrone obtint sur ses ennemis fut dans une bataille livrée près de Blackwater, en assiégeant un fort occupé par les Anglais et qui commandait la route de ses propriétés.

On dit que Tyrone entretenait une animosité particulière contre le chevalier maréchal, sir Henri Bagnal, qu'il accusait de retenir des lettres écrites à Élisabeth, où Tyrone expliquait sa conduite et offrait de se soumettre à certaines conditions. Le maréchal fut tué à cette bataille de Blackwater.

5. *Eudox*. Qu'appelez-vous Tanist et Tanistry? Ce sont des mots que je n'ai jamais entendus et que je ne comprends pas.

Iren. C'est une coutume parmi les Irlandais, qu'à la mort d'un de leur principaux chefs ou capitaines, ils se rassemblent à un endroit désigné exprès afin de choisir quelqu'un pour le remplacer, et là, ils élisent non pas le fils aîné ou aucun des enfants du seigneur défunt; mais dans la ligne la plus proche après la ligne directe, ils élisent l'aîné et le plus digne. C'est ordinairement le frère du défunt, ou s'il n'en avait pas, son cousin, et ainsi de suite. Après celui-là, ils en choisissent un second, qu'ils appellent Tanist, et c'est celui-là qui doit succéder au commandement s'il survit au premier : sa charge s'appelle Tanistry. SPENSER. *Vue de l'État de l'Irlande*.

6. On a essayé ici de peindre le costume irlandais : d'après quelques curieuses gravures sur bois, il paraîtrait que, sauf le bonnet, c'était un costume semblable à celui des Écossais des montagnes. La manière dont les Irlandais arrangeaient leurs cheveux pour former la coiffure appelée *glibbe*, les dispensait de se couvrir autrement la tête. Selon Spenser, ces glibbes furent inventés par un voleur, puis qu'avec cette coiffure on pouvait à volonté se découvrir le visage entièrement, ou se voiler de manière à n'être pas reconnu. Ceci néanmoins, n'est rien à côté de la réprobation avec laquelle le poëte voit le manteau, cette partie essentielle du costume irlandais:

« C'est, dit-il, un abri convenable pour un proscrit, un lit commode pour un rebelle, et un vêtement fait exprès pour un voleur. Premièrement le proscrit étant pour ses crimes et vilenies banni des villes et des maisons des honnêtes gens, et errant dans les déserts loin de la main des lois, fait de son manteau sa maison, et là dessous il s'abrite contre la colère du ciel, contre le ressentiment de la terre, et contre les regards des hommes. Quand il pleut, c'est son toit; quand il vente, c'est sa tente; quand il gèle, c'est son foyer. En été il peut le laisser flottant, en hiver le serrer autour de lui, et dans toutes les saisons s'en servir; le manteau n'est jamais lourd, jamais incommode. Le manteau est aussi utile à un rebelle; car dans la guerre qu'il soutient (si cela mérite le nom de guerre) quand il fuit silencieusement devant son ennemi, et s'enfonce dans les taillis et les sentiers étroits, guettant une occasion de reprendre ses avantages, c'est son lit, oui, et presque tout son ameublement, car le bois est son abri contre les saisons, et son manteau est sa couche. Il se roule dedans, et se protége ainsi contre les cousins et les mouches, insectes redoutables dans cette contrée pour le r belle ou, insectes dont les blessures sont plus cruelles que celles que les lances et les épées ennemies pourraient lui faire. Souvent même le manteau lui sert dans une attaque soudaine; il le drape sur son bras droit, et le présente comme une targe, et il est difficile de passer une épée au travers; il est léger à porter, léger à rejeter, et comme les rebelles sont ordinairement nus, il est pour eux tout en tout. Enfin, pour un voleur, il est aussi commode que s'il avait été inventé tout exprès; sous cet abri il cache entièrement les vols qu'il peut commettre impunément sur son chemin; et quand il se rend nuitamment à quelque expédition, c'est son meilleur et son plus sûr ami; quand un voleur est ainsi couvert, il peut passer hardiment dans une ville, au travers de la foule, sans craindre que personne le reconnaisse; de plus, tout homme disposé à commettre de mauvaises actions peut porter là-dessous, sans exciter aucun soupçon, son casque, son épée, ses pistolets, afin de se trouver armé tout à coup. SPENSER. *Vue de l'État de l'Irlande*.

7. Les chefs irlandais, dans leurs communications avec les Anglais et entre eux, avaient cou-

tume de prendre le langage de souverains indépendants.

8. Il n'y avait pas de lieu plus sacré chez les Irlandais, que celui qui unissait le père nourricier, de même que la nourrice, à l'enfant qu'ils avaient élevé.

9. Nial tire son surnom de neuf tribus qui lui étaient soumises, et desquelles il recevait des otages.

10. « Ce Shane Dymas était un des hommes les plus orgueilleux et les plus cruels de la terre; il était adonné immodérément aux débauches de toute espèce; et parmi ses ennemis il n'épargnait ni l'âge ni le sexe. Quoiqu'il fût très-illettré et qu'il ne sût même pas écrire, il était loin de manquer de finesse; son intelligence était forte, et son courage était indomptable. Il réclamait la primauté sur tous les seigneurs de l'Ulster, et se donnait à lui-même le titre de leur roi. Des commissaires étant venus pour traiter avec lui, il leur dit : « Que bien que la reine fût sa souveraine, il ne traiterait jamais de la paix que dans le palais même de la reine. Qu'elle avait fait un sage comte de Macartymore; mais qu'il pensait valoir autant que Macartymore, que d'ailleurs il se souciait peu du titre de comte; que son sang et son pouvoir était meilleur que le meilleur; que ses ancêtres étaient rois de l'Ulster, et qu'il ne céderait la place à personne. » Le comte de Kildare, son cousin, lui ayant fait sentir la folie d'une lutte avec l'Angleterre, il résolut de se soumettre, mais avec des formes dignes de son haut rang. Il entra dans Londres avec une suite magnifique d'Irlandais, vêtus du plus riche costume national, la tête nue, les cheveux flottants, et portant de longues manches ouvertes couleur de safran. Ainsi costumés, couverts d'ornements militaires, et armés de la hache d'armes, ils présentèrent un curieux spectacle aux citoyens de Londres, qui les prirent pour des habitants d'une autre partie du globe. Il fut bien reçu à la cour; ses droits à la souveraineté de Tyrone furent plaidés en vertu des lois anglaises et des institutions de l'Irlande, et ses allégations parurent si spécieuses, que la reine d'Angleterre le congédia avec des présents et des assurances de faveur. En Angleterre, cette transaction passa pour l'abaissement d'un rebelle repentant : dans le pays de Tyrone, elle fut considérée comme un traité de paix entre deux potentats.» CAMDEN. Alors, réduit à l'extrémité par les Anglais, abandonné par ses alliés, Shane Dymas se retira à Clandeboy. Il fut d'abord bien reçu, mais bientôt il survint une querelle à l'occasion de quelques personnes, autrefois mises à mort par Shane Dymas; on tira l'épée et il fut mis en pièces. Après sa mort, on fit une loi qui défendait de prendre le nom ou le titre d'O'Neale.

11. Con-More maudit tous ceux de sa postérité qui apprendraient la langue anglaise, et qui sèmeraient du blé ou bâtiraient des maisons pour inviter les Anglais à venir s'établir dans leur pays.

12. Les grades de cornettes à cette époque étaient donnés à de tout jeunes gens.

13. Il y avait d'abord trois grades dans la chevalerie : le page, l'écuyer et le chevalier; mais avant le règne de Charles I[er], la coutume de servir comme écuyer était tombée en désuétude.

CHANT V.

1. Le sanglier, dont il est ici parlé, fait le sujet d'une ballade comique, écrite en vieux style, qu'on trouve dans plusieurs recueils d'anciennes poésies. D'après la ballade en question, il paraît que le sanglier, qui reçut le nom de *Félon*, était l'effroi du voisinage; le seigneur de Rokeby, pour s'amuser apparemment, en fit cadeau aux moines de Richemond, qui, avant de pouvoir s'en emparer, furent plusieurs fois vaincus par lui : il ne faut pas s'étonner si les bons frères en conclurent que leur ennemi était possédé du démon. Nous regrettons de ne pas pouvoir donner dans son entier la ballade de *la Laie Félonne* (*the felon sow.*)

2. Le Filea ou l'Ollamh-Re-Dan était le poëte particulier d'une famille. Chaque chef de distinction en avait un ou plusieurs à son service, et cette charge était ordinairement héréditaire. Les ménestrels partageaient tous les plaisirs du maître et s'asseyaient même à sa table. L'influence de ces bardes sur leurs patrons était fort grande, et on les consultait toujours dans les affaires de haute importance.

3. Clandeboy est un district de l'Ulster, autrefois possédé par la famille des O'Neale, et Slieve-Donald une montagne pittoresque dans la même province.

Le clan fut ruiné après la grande rébellion de Tyrone, et les habitations furent détruites. Les anciens Irlandais, sauvages sous d'autres rapports, ne le cédaient pas à leurs descendants dans la pratique d'une franche et généreuse hospitalité, et sans doute les bardes pleurèrent la chute des habitations de leurs maîtres dans des chants semblables à ceux de Llywarch-Hen le Breton.

« Brise paisible, tu seras longtemps entendue ici! Car ces lieux ne méritent pas d'autres chants, depuis qu'Urien ne les habite plus!

« Bien des limiers qui savaient flairer la proie, bien des faucons aériens ont été élevés sur ce sol avant qu'Erlléon ne fût souillé.

« Ce foyer sera-t-il donc couvert par l'ortie? Pendant que ses maîtres vivaient, les pieds du pauvre voyageur y trouvaient le repos.

« Ce foyer sera-t-il donc caché sous le gazon? Lorsque Owain et Elphin vivaient, ses vastes chaudières renfermaient la proie ravie à l'ennemi.

« Ce foyer sera-t-il donc couvert par le champignon vénéneux! Autour des viandes qui s'y cuisaient, les épées de nos ardents et indomptables guerriers rendaient un son plus joyeux.

« Ce foyer sera-t-il donc couvert de broussailles! lui qui s'est chargé si longtemps de souches ardentes pour préparer les dons du Reged!

« Ce foyer sera-t-il donc couvert par des épi-

nes! lui qui réunissait autrefois le cercle intime des amis d'Owain.

« Ce foyer sera-t-il donc habité par les fourmis! lui dont la lueur s'alliait si bien à celles des torches brillantes pendant les fêtes pleines de gaieté.

« Ce foyer sera-t-il couvert par les feuilles de l'oseille! lui qui entendait couler devant son âtre l'hydromel et le babil des guerriers animés par le vin.

« Ce foyer sera-t-il donc la couche du porc! lui qui répétait les clameurs joyeuses et qui voyait circuler la coupe du banquet. »

4. Marwood-Chase est une ancienne forêt sur les rives de la Tees, du côté de Durham, et qui dépend du château de Barnard. Toller-Hill est une éminence sur les bords de la même rivière, mais du côté de l'Yorkshire, commandant une superbe vue des ruines du vieux château.

5. Drummond d'Hawthorden était à l'apogée de sa réputation comme poëte durant les guerres civiles. Il mourut en 1649.

6. Mac-Gurtin était l'Ollamh héréditaire du Munster septentrional, et le Filea de Donough, comte de Thomond, et président de Munster.

7. Dans une des fêtes données à la reine Élisabeth, au château de Kenilworth, on lui présenta un individu costumé de manière à rappeler les anciens ménestrels ambulants, qui la récréa de l'histoire détaillée des faits et des gestes du roi Arthur. On trouvera la description de ce costume dans une dissertation placée en tête d'un recueil de vieilles poésies qu'a donné l'évêque Percy.

8. Cette ballade est fondée sur la tradition que voici : « Le château de Littlecot est situé dans un lieu bas et solitaire. De trois côtés, il est entouré par un parc qui s'étend jusqu'à la colline adjacente, et du quatrième, par des prairies qu'arrose la rivière de Kennet. Près d'une des façades de la maison, est un bouquet de très-grands arbres, le long duquel passe une des principales avenues qui conduisent au château à travers le parc. C'est un bâtiment irrégulier et fort antique, qui fut probablement bâti vers le déclin du pouvoir féodal, alors qu'il ne semblait plus être tout à fait indispensable de fortifier une maison de campagne. Cependant l'intérieur semble, sous plusieurs rapports, approprié aux mœurs féodales. La salle est fort spacieuse, pavée en larges pierres, et éclairée par de hautes fenêtres à vitraux. Aux murailles sont suspendues de vieilles armures de guerre qui sont depuis longtemps devenues la proie de la rouille. A une extrémité de la salle est une rangée de cottes de mailles et de casques, et il y a de tous côtés nombre de pistolets et de carabines d'une forme antique : la plupart sont à mèche. Immédiatement au-dessous de la corniche est suspendu un assortiment de jaquettes en cuir, faites en forme de chemises, qu'on suppose avoir été portées comme armures par les vassaux. Une large table de chêne, qui va presque d'une des extrémités de la pièce à l'autre, permettait de donner un banquet à tout le voisinage, et l'un des bouts était disposé de telle manière, qu'on y pouvait jouer au vieux jeu du galet. Le reste de l'ameublement est du même style; il y a surtout un énorme fauteuil en bois, artistement travaillé, avec un dossier très-haut et un coussin triangulaire, dont se servit, dit-on, le juge Popham, sous le règne d'Élisabeth. On entre dans la salle à l'une des extrémités par une porte basse, communiquant avec un passage qui conduit de la porte qu'on trouve dans la façade de la maison à un vestibule carré. A l'autre extrémité, la salle ouvre sur un escalier obscur par lequel on monte au premier étage : là, après avoir passé devant plusieurs chambres à coucher, on entre dans une étroite galerie qui règne, par derrière, dans toute la longueur du bâtiment, et donne sur un vieux jardin. Cette galerie est ornée de portraits dont presque tous les personnages portent le costume espagnol du XVI[e] siècle. Dans une des chambres à coucher que l'on trouve en allant vers la galerie, est un bois de lit drapé en rideaux bleus, que le temps a noircis et rapés, et au milieu de l'un de ces rideaux on voit qu'une petite déchirure fut faite à l'étoffe, puis raccommodée, circonstance qui sert à déterminer la scène de l'histoire suivante.

« C'était par une nuit noire et pluvieuse du mois de novembre, une vieille sage-femme était assise rêvant au coin de son feu, quand soudain elle fut tirée de sa rêverie par un grand coup frappé à sa porte. Ayant ouvert, elle trouva un cavalier qui lui dit que ses secours étaient nécessaires à une dame de distinction, et qu'elle serait libéralement récompensée; mais que des raisons particulières exigeaient qu'on tint l'accouchement secret, et qu'en conséquence il lui fallait se laisser bander les yeux et conduire en cet état près de la dame. Après quelque hésitation, la sage-femme consentit; le cavalier lui banda les yeux et la prit en croupe derrière lui. Après avoir parcouru plusieurs milles en silence, à travers des sentiers difficiles et tortueux, ils s'arrêtèrent, et la sage-femme fut introduite dans une maison que, d'après par la longueur des corridors aussi bien que d'après le bruit qui frappait ses oreilles, elle soupçonna être la demeure de la richesse et de la puissance. Quand son bandeau lui fut ôté, elle se trouva dans une chambre où était la dame pour qui on était venu la chercher, avec un homme d'un aspect dur et irrité. La dame accoucha d'un beau garçon. Aussitôt l'homme commanda à la sage-femme de lui donner l'enfant, et le lui arrachant, il traversa précipitamment la chambre et le jeta dans le feu qui flambait dans une vaste cheminée. Mais l'enfant était fort, et se débattant, il roula sur les cendres; alors le monstre le ressaisit avec fureur, et malgré l'intercession de la vieille, malgré les prières plus touchantes encore de la mère, le rejeta dans la cheminée, et le recouvrant de charbons enflammés, mit bientôt fin à sa vie. La sage-femme, après avoir prodigué à la malheureuse mère tous les secours qui étaient en sa puissance, reçut l'ordre de se retirer. Son conducteur reparut, lui banda de nouveau les yeux, et la reconduisit en croupe jusque chez elle : là il lui remit une somme considérable et partit. La sage-femme était fortement agitée par les horreurs de la nuit

précédente; elle alla faire une déposition du fait devant les magistrats. Deux circonstances firent espérer qu'on découvrirait la maison dans laquelle le crime avait été commis : l'une était que la sage-femme, pendant qu'elle était assise au chevet du lit, avait déchiré les rideaux qu'elle avait ensuite recousus, afin de pouvoir reconnaître la chambre; l'autre, qu'en descendant l'escalier elle en avait compté les marches. Quelques soupçons tombèrent sur un certain Darrell, alors propriétaire de Littlecot et des domaines qui en dépendent. La maison fut visitée et reconnue par la vieille, et Darrell fut appelé en justice à Salisbury pour meurtre. En corrompant ses juges, il échappa à la rigueur de la loi, mais il se tua peu de mois après en tombant de cheval à la chasse. Le nom du lieu où cet événement arriva est encore connu sous le nom de barrière de Darrell, lieu que redoutent les paysans, lorsque les ombres du soir les ont surpris en chemin. »

A ce terrible récit, l'auteur a joint quelques circonstances empruntées à une légende à peu près semblable, qu'il a entendu conter à Edimbourg durant sa jeunesse.

Au commencement du XVIIIe siècle, les vastes châteaux des nobles écossais et même les hôtels particuliers qu'ils possédaient dans la ville, comme la noblesse française, étaient quelquefois le théâtre d'événements étranges et mystérieux. Un prêtre d'une sainteté connue fut appelé à minuit pour prier près d'une personne qui se mourait. Jusque là rien d'extraordinaire; mais la suite fut un peu plus alarmante. Il fut mis dans une chaise à porteurs, et les porteurs, après l'avoir emmené dans un quartier éloigné de la ville, exigèrent qu'il se laissât bander les yeux. La requête fut appuyée par la vue d'un pistolet armé, et il se soumit; mais dans le cours de la discussion il conjectura, d'après le langage des porteurs de la chaise, et d'après certaines parties de leurs vêtements qui n'étaient pas complétement cachés par leurs manteaux, que c'étaient des gens bien au-dessus du métier qu'ils semblaient faire. Après bien des tours et des détours, on monta la chaise par l'escalier d'une maison, et on introduisit le prêtre, les yeux toujours bandés, dans une chambre où il trouva une dame qui venait d'accoucher. Il reçut l'ordre de réciter, auprès du lit de la dame, les prières qu'on récite d'ordinaire près des mourants. Il se récria, se hasarda même à faire observer que l'heureux accouchement de la dame lui donnait une meilleure espérance. Mais on lui commanda sévèrement d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu, et ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à se remettre suffisamment pour s'acquitter de son ministère. Ensuite on le fit rentrer dans la chaise : tandis qu'on le descendait, il entendit un coup de pistolet. Il fut bientôt rapporté dans sa maison; on le força d'accepter une bourse d'or; mais en même temps on l'avertit que la moindre indiscrétion lui coûterait la vie. Il alla se coucher, et après une longue insomnie pleine d'agitation, il s'endormit enfin. Le lendemain il fut reveillé par son domestique qui lui annonça qu'un violent incendie avait éclaté dans l'hôtel de****, vers le haut de la Canongate, et que cette maison était totalement consumée; de plus, la fille du propriétaire, jeune personne remarquable pour sa beauté et son esprit, avait péri dans les flammes. L'ecclésiastique conçut des soupçons, mais les rendre publics n'eût servi de rien. Il était craintif : la famille était fort puissante; surtout le crime était commis, et partant irréparable. Le temps passa et ses terreurs s'apaisèrent. Il se trouva malheureux d'être seul dépositaire de ce terrible secret, et le confia à quelques-uns de ses confrères, parmi lesquels l'anecdote acquit une espèce de célébrité. Cependant le prêtre était mort depuis longtemps, et l'histoire en quelque sorte oubliée, quand le feu prend au même endroit où se trouvait jadis l'hôtel de ****, qui avait été remplacé par des bâtiments moins considérables. Lorsque les flammes eurent atteint les combles, le tumulte qui accompagne toujours un pareil accident fut tout à coup suspendu par une apparition inattendue. Une belle et jeune femme en costume de nuit extrêmement riche, mais vieux d'un demi-siècle au moins, apparut au milieu du feu et prononça ces mots terribles dans son idiome maternel : Une fois brûlée; deux fois brûlée; la troisième fois, je vous épouvanterai tous! » La croyance qu'on ajoutait autrefois à cette histoire était si forte, que si le feu venait à prendre dans la ville et semblait devoir gagner le lieu fatal, tout le monde craignait que l'apparition ne vînt exécuter sa menace.

CHANT VI.

1. Cet usage, en vigueur parmi les habitants du Redesdale et du Tynedale est rapporté dans l'intéressante vie de Bernard Gilpin, où il est question de ces contrées sauvages que cet excellent homme avait coutume de visiter régulièrement.

Ces duels étaient encore en usage sur les frontières, où la barbarie saxonne conserva le plus longtemps son empire. Les farouches Northumbriens dépassaient encore leurs ancêtres en férocité. Ils ne se contentaient pas d'un seul duel; chacun des adversaires recrutait autant que possible d'adhérents, et tâchait d'exciter une petite guerre. De sorte qu'une querelle particulière faisait souvent verser beaucoup de sang.

Il arriva qu'une querelle de ce genre eut lieu lorsque M. Gilpin était à Rothburg. Durant les deux ou trois premiers jours de ses prédications les partis ennemis observèrent quelque décorum, et ne se montrèrent jamais ensemble à l'église. A la fin pourtant ils s'y rencontrèrent. Un parti s'était rendu de bonne heure à l'église, et M. Gilpin venait de commencer son sermon lorsque l'autre y arriva. Ils ne se tinrent pas longtemps paisibles : enflammés à la vue les uns des autres, ils se mirent à faire retentir leurs armes, car ils étaient tous munis de javelines et d'épées, et bientôt s'approchèrent; mais, contenu par la sainteté du lieu, le tumulte s'apaisa jusqu'à un certain point. M. Gilpin continuait lorsque les combattants recommencèrent à brandir leurs armes, et à se porter quelques coups. Comme un engagement véritable semblait imminent, M. Gilpin descendit de la chaire, parla aux chefs, mit fin à la querelle pour le mo-

ment, mais ne put effectuer une entière réconciliation. Ils lui promirent cependant que le désordre ne recommencerait plus durant le sermon. Il remonta alors dans la chaire, et passa le reste du temps à tâcher de les rendre honteux de ce qu'ils avaient fait. Sa conduite et ses paroles les touchèrent, tellement qu'à sa prière ils promirent enfin qu'ils s'abstiendraient de tout acte d'hostilité tant qu'il demeurerait dans le pays. Et tel était le respect qu'ils lui portaient tous, que quiconque redoutait son ennemi avait coutume de se retirer près de M. Gilpin, regardant sa présence comme la meilleure protection possible.

Un dimanche matin qu'il se rendait à une église des environs avant que le peuple y fût rassemblé, il remarqua un gant suspendu, et apprit du sacristain que c'était un défi à quiconque oserait le détacher. M. Gilpin ordonna au sacristain de le décrocher; mais sur son refus positif, il le détacha lui-même et le cacha dans son sein. Quand les fidèles furent réunis, il monta en chaire, et, avant d'achever son sermon, ne manqua point de les réprimander sévèrement de ces défis inhumains. « J'ai ouï dire, ajouta-t-il, que quelqu'un de vous a suspendu un gant, dans ce lieu sacré même, menaçant de se battre contre quiconque le détacherait; voyez, je l'ai détaché, moi, » et tirant le gant, il le montra à toute l'assemblée; ensuite il tâcha de faire sentir combien ces usages barbares étaient contraires au christianisme, et de les exciter à la concorde par les moyens de persuasion qu'il croyait les plus puissants. *Vie de Bernard Gilpin*. Londres, 1753, in-8°, p. 177.

2. Cet exploit fut véritablement accompli par le major Robert Philipson, que son courage aventureux et désespéré fit surnommer Robin-le-Diable. Nous allons ici raconter les faits comme ils se passèrent :

« L'île de Curwen, dans le lac de Windermère, appartenait jadis aux Philipson, famille distinguée du Westmoreland. Durant les guerres civiles, deux d'entre eux, deux frères, servirent la cause du roi. Le premier commandait un régiment... c'était le propriétaire de l'île; le second était major.

« Le major, qui s'appelait Robert, était un homme très-courageux et fort entreprenant : aussi sa bravoure et ses prouesses lui avaient-elles valu parmi les Oliveriens de la contrée le nom de Robin-le-Diable.

« Après que la guerre fut éteinte et que les terribles effets de la lutte publique eurent cessé, la vengeance et la haine subsistèrent longtemps parmi les individus. Le colonel Briggs, partisan zélé de l'usurpation, résidait alors à Kendal; et sous son double titre de magistrat civil, car il était juge de paix, et de commandant militaire, il se faisait redouter dans le pays. Ce personnage ayant ouï dire que le major Philipson s'était réfugié chez son frère, dans l'île de Windermère, résolut de saisir, s'il était possible, et de punir un homme qui s'était rendu si coupable. Comment il exécuta sa résolution, je n'ai pu le savoir, ni s'il avait traversé le lac et bloqué la place par mer, ou s'il avait débarqué et fait un siége en règle. La force de la garnison et la solidité des retranchements nous sont également inconnues. Tout ce que nous savons, c'est que le major Philipson soutint avec un grand courage un siége de huit mois jusqu'à ce que son frère, le colonel, eût levé un régiment, et fût venu le secourir.

« Ce fut alors au tour du major d'user de représailles. Il se mit donc à la tête d'une petite troupe de cavaliers, et marcha vers Kendal. Là, apprenant que le colonel Briggs était à l'office, car c'était un dimanche matin, il plaça ses hommes de manière à garder toutes les issues, et lui-même il se dirigea armé vers l'église. On dit qu'il avait dessein de prendre le colonel et de l'emmener; mais comme il semble que ce dessein aurait été tout-à-fait impraticable, il est plus probable que son intention était de le tuer sur place, et de s'enfuir à la faveur du tumulte. Si telle était son intention, il ne put l'exécuter, car Briggs ne se trouvait pas à l'église.

« La congrégation, comme on doit s'y attendre, fut frappée de terreur en voyant un homme armé paraître à cheval au milieu du lieu saint; et le major, profitant de la surprise générale, tourna bride et s'en alla tranquillement. Mais l'alarme avait été donnée, et il fut assailli en sortant de l'église. On l'entoura, on coupa les sangles de son cheval, et il se trouva démonté.

« A ce moment sa troupe fit une attaque furieuse contre les assaillants, et le major tua de sa propre main l'homme qui l'avait saisi, remit sa selle sur son cheval, bien qu'elle n'eût plus de sangles, et s'élançant dessus, s'enfuit à toute bride par les rues de Kendall, exhortant ses gens à le suivre; puis avec sa troupe il se retira sain et sauf dans sa retraite au milieu du lac. A ce fait on reconnut l'homme. Bien des gens le connaissaient d'ailleurs, et les autres comprirent qu'un exploit semblable ne pouvait être accompli que par Robin-le-Diable. »

FIN DES NOTES DE ROKEBY.

LE LORD DES ILES.

POËME EN SIX CHANTS.

AVERTISSEMENT.

La scène de ce poëme est d'abord au château d'Artornish sur la côte du comté d'Argyle, ensuite dans les îles de Skye et d'Arran, et sur la côte du comté d'Ayr, enfin près de Stirling. L'histoire commence au printemps de l'année 1307, quand Bruce, qui avait été chassé d'Écosse par les Anglais et par les barons qui avaient embrassé le parti de l'étranger, revint de l'île de Rachrin pour faire de nouveau valoir ses droits à la couronne. La plupart des personnages et des incidents sont historiques. L'une des autorités dont s'est servi l'auteur est celle du vénérable lord Hailes, qui a autant de droit à être appelé le restaurateur de l'histoire d'Ecosse, que Bruce, le restaurateur de la monarchie écossaise... La seconde est celle de l'archidiacre Barbour, à qui l'on doit une histoire en vers de Robert Bruce, dont une édition correcte paraîtra bientôt, sous les auspices du savant ami de l'auteur, le révérend docteur Jamieson [1].

Abbotsford, 10 décembre 1814.

CHANT PREMIER.

L'AUTOMNE s'éloigne... mais les plis de son manteau recouvrent encore les bois du noble Sommerville; c'est encore sous un voile de pourpre étoilé d'or que la Tweed reçoit dans son lit les ondes tributaires; le vent siffle plus aigu, le ruisseau retentit plus bruyant; néanmoins les sons mourants de l'harmonie des forêts se font encore entendre: c'est le soupir du ramier, c'est le cri aigre du rouge-gorge; et quelques teintes rappellent encore la splendeur de l'été quand le large disque du soleil se couche derrière les montagnes d'Ettrick.

L'automne s'éloigne des plaines de Gala: des sons rustiques ne viennent plus réjouir nos bords chéris; nous n'entendons plus les joyeux accents des moissonneurs se mêler aux murmures du ruisseau et du vent qui en ride la surface. La dernière acclamation de joie vient de mourir à notre oreille, et le toit de chaume recouvre le chariot bruyant. Sur la colline déserte, on ne voit plus aucun signe de vie: seuls, suivant avec lenteur le cortége de l'automne, quelques vieillards glanent le peu d'épis qui furent oubliés.

Croyez-vous que ces scènes moins brillantes aient encore quelques charmes? Aimez-vous à errer dans le triste empire de l'automne, à voir la fleur de bruyère desséchée sur la colline, à écouter la musique mourante des bois, à voir la feuille rougie trembler sur la tige, à contempler les dernières lueurs qui dorent la cime des monts, à suivre dans les champs dépouillés la route du glaneur?... Oh! si vous aimez de telles scènes, ne dédaignez pas le chant du ménestrel!

Ne le dédaignez pas, quoique ses accords grossiers puissent à peine lutter avec les rauques accents du ramier; quoique les beautés de ses chants soient pâles comme les teintes éloignées qui

[1] Cette édition est maintenant publiée.

brillent dans un ciel d'automne à travers le brouillard du soir; rares comme les feuilles qui frémissent, rougies et desséchées, lorsque le rude novembre a fait résonner son cor : ne méprisez pas mes travaux... Glaneur solitaire, je parcours des champs ravagés par les siècles, cherchant de chétifs débris là où des bardes plus heureux ont jadis recueilli de plus riches moissons.

Vous écouterez donc, et non sans émotion peut-être, une naïve histoire des jours guerriers d'Albyn : dans des pays éloignés, que dédaigne l'habitant grossier du Sud, subsistent encore quelques fragments de l'ancien récit. Car, lorsque les rayons du soleil pâlissent sur les monts de Coolin, le prophète de Skye abrége la soirée, grâce à ces vieilles légendes; elles sont connues dans les déserts impraticables de Reay, connues à Harries, connues sous les voûtes d'Iona, où le puissant Lord des îles se repose des fatigues de la vie.

I.

« Éveille-toi, fille de Lorn ! » chantaient les ménestrels. Tes salles noircies par le temps, ô Artornish [1], répétaient ce refrain, et la mer sombre qui baigne tes murs poussait sur les rivages des vagues plus paisibles, comme pour marier à ces accents l'harmonie de ses flots. Les vents étaient enchaînés sur les cimes d'Inninmore et dans les bois verdoyants qui couvrent le rivage de Loch-Alline, comme si les forêts et les ondes avaient pris plaisir à écouter ces chants. Et jamais les échos des montagnes ne répondirent à plus douce symphonie, car tous les ménestrels de l'Écosse et des îles, des îles de Ross, d'Arran, d'Ilay et d'Argile, s'étaient donné rendez-vous pour célébrer ce jour de fête. Il eût été déshonoré et perdu, indigne de récompense et d'estime, le barde qui, sourd à l'espérance d'une brillante renommée et insensible aux sourires de dames, n'eût pas répondu à cet appel irrésistible, et fût demeuré silencieux dans le château d'Artornish.

II.

« Éveille-toi, fille de Lorn ! » chantaient les ménestrels, et les harpes se mariaient à leurs voix sonores. « Éveille-toi, fille de Lorn ! c'est à nous qu'il appartient de bannir le sommeil de la couche de la beauté : la terre, l'océan et les cieux n'ont rien qui ne reconnaisse notre pouvoir. Dans Lettermore, le cerf timide s'arrête pour écouter le moindre son de nos harpes; le veau marin d'Heiskar suit longtemps la barque du ménestrel [2]; pour entendre nos accents, l'aigle superbe se pose sur un nuage : que l'oreille de la jeune fille ne dédaigne donc pas nos accords : Édith de Lorn, éveille-toi !

III.

« Éveille-toi : déjà l'aurore éveille les charmes de la nature, les plus dignes de lutter avec les tiens ! Elle excite la grive bigarrée à faire entendre sa voix pour rivaliser avec la tienne; la rosée qui pare le sein de la violette semble imiter le doux éclat de tes yeux ; mais, Édith, éveille-toi, et nous verrons tout ce qu'il y a de doux et de beau dans la nature s'effacer devant tes charmes ! — Elle ne vient pas encore, » s'écriait Ferrand aux cheveux déjà gris : « frères, essayons des accords plus tendres, essayons cette lente harmonie, ces sons enchanteurs, qui se marient mieux aux rêves de la beauté, et réveillent dans son cœur l'espoir qu'elle aime, mais qu'elle craint d'avouer. » Il dit, et sur les cordes des harpes moururent les accords flatteurs mais un peu bruyants de l'hymne matinal; plus doux, plus bas, plus tendre, retentit le chant d'amour que Ferrand avait indiqué.

IV.

« Éveille-toi, fille de Lorn ! vierge pudique, éveille-toi : le moment fuit où l'on peut encore te donner ce nom; éveille-toi ! l'heure est proche où l'amour réclamera tous ses droits. Par la crainte qui fait battre ton sein, par l'espérance qui bientôt dissipera toute

crainte, nous te supplions de briser les liens du sommeil et de te réveiller à l'appel de l'Amour.

« Éveille-toi, Édith, éveille-toi! Près de cette rive sont des barques richement décorées; nous entendons retentir le joyeux pibroch; nous voyons voltiger les banderoles de soie. Quel est le chef dont le pibroch chante les louanges? quel emblême aperçoit-on sur ces bannières? La harpe, le ménestrel n'osent le dire: ce mystère doit être deviné par l'Amour. »

V.

Retirée au milieu de ses femmes, Édith de Lorn entendit ce chant. Mais qu'il eût été abaissé l'orgueil du barde qui aurait vu son indifférence! car ses joues ne se colorèrent point de cette rougeur qu'y appelle la flatterie; et les plus tendres accords ne purent même lui arracher un soupir. Aussi, vainement ses suivantes avaient-elles disputé d'adresse pour parer la riche fiancée. Ses cheveux, qui tombent en longues tresses noires, ce fut toi, Cathleen d'Ulne, qui les arrangeas; la jeune Eva, s'agenouillant avec respect, chaussa ses petits pieds de la mule de soie, tandis que la belle Bertha entourait sa jambe fine d'un rang de perles, qui, prises dans les profondeurs de Lochryan, semblaient à peine blanches auprès de la blanche peau d'Édith. Mais Einion, qui devait, à son âge, avoir plus d'expérience, eut une tâche plus difficile... elle devait fixer avec art les plis du manteau, de manière à montrer les formes qu'il semblait cacher, tandis que son tissu de pourpre descendait en flottant jusque sur le sol et s'y terminait par une frange d'or.

VI.

Oh! existe-t-il une jeune fille qui, parée de ses plus beaux atours, dans toute la splendeur de ses charmes, au moment où son amour triomphe, à l'heure de l'hymen, soit assez indifférente pour regarder sa belle image répétée dans un brillant et fidèle miroir, sans que la moindre rougeur vienne trahir son émotion?... existe-t-il encore une telle jeune fille? Belles, répondez vous-mêmes: car tout ce que ma harpe peut dire, c'est qu'il en exista une dans l'île de la Bretagne, alors que la brillante Édith de Lorn ne daignait pas sourire à l'idée de son bonheur.

VII.

Mais Morag, aux tendres soins de qui le fier Lorn avait confié sa charmante fille; Morag, qui voyait sa tendresse de mère payée par tout un amour de fille... car ce lien, le plus cher de tous, fut toujours sacré dans les montagnes de l'Écosse... la vieille Morag s'assit à l'écart pour lire dans les yeux d'Édith ce qui se passait dans son cœur. En vain les suivantes réclamèrent l'habileté de Morag, le zèle de Morag; elle remarqua bien que son enfant, en recevant leurs soins, restait pareille à la belle statue de la sainte patrone que les vierges d'un cloître parent pour quelque fête; elle le remarqua, et sentit que le cœur de sa fille ne prenait aucune part à toute cette vaine pompe. Elle l'examina quelque temps en silence, puis la pressa sur son sein inquiet, et la conduisit au sommet élevé d'une tour, dont les créneaux touchent les nues. De là, leurs yeux découvrent, ô sombre Mull! ton terrible détroit [3], et les courants contraires, qui, mêlant leurs mugissements, séparent tes noires collines des rives de Morven.

VIII.

« Ma fille, dit-elle, regarde ces flots qui baignent les rivages de deux cents îles, depuis Hirt, qui les entend rugir au nord, jusqu'à la côte fertile de la verte Ilay [4]; puis, tourne les yeux vers le continent, où tant de tours reconnaissent la puissance féodale de ton vaillant frère, chacune située sur une éminence sauvage, chacune entendant mugir un vent à elle, depuis Mingarry, dont les créneaux s'élèvent au-dessus des bois et des ondes [5], jusqu'à Dunstaffnage, qui voit le Connal en fureur lutter contre ses rocs. Crois-tu que, dans ce vaste domaine, un seul front,

hormis le tien, se soit couvert d'un nuage au matin de ce jour où la fille du puissant Lorn va donner sa main à l'héritier de l'illustre Somerled[6], à Ronald, fils de tant de héros, le vaillant, le beau, le jeune lord des Iles[7], dont le nom a été déjà chanté par mille bardes; à Ronald, l'égal des rois, qui traite de pair avec l'orgueilleux Anglais?... Du château superbe à l'humble chaumière, qui ne se réjouit pas de cette alliance? La jeune fille apprête ses plus beaux habits, le berger allume ses feux de joie. Pour célébrer ce beau jour, le cor de chasse a retenti, la cloche a tinté dès l'aurore; le saint prêtre dit une messe d'actions de grâces; les verres s'entrechoquent en signe d'allégresse. Il n'est pas sur la montagne une retraite obscure qui cache encore un pauvre et malheureux serf; car il a oublié le travail de chaque jour, et prend aussi sa part des plaisirs de la matinée. Mais, seule, la reine de ce beau jour est triste, pendant que tous ses sujets se livrent à la joie... »

IX.

L'émotion de la fière Édith se trahit par ses regards, son dépit étouffa un soupir prêt à s'échapper, et sa main essuya précipitamment la larme brûlante de l'orgueil blessé... « Morag, s'écria-t-elle, laisse-moi : ou si tu veux vanter la pompe et la grandeur, joins ta voix à celle des harpistes mercenaires; ou bien encore adresse à ces jeunes filles frivoles tes brillantes descriptions. Qu'elles passent une heure de plaisir à parler des bannières qui se déploient fièrement, des cloches et des cors qui résonnent, ou plutôt d'un sujet qu'elles aiment encore mieux, de robes d'un grand prix, de couronnes et de splendides joyaux. Mais, expérimentée comme tu l'es, crois-tu pouvoir ainsi égayer un cœur qui, portant la chaîne d'une affection violente, attend un doux retour et l'attend vainement? Non! tu peux exprimer en peu de mots le malheureux sort d'Édith: « Ronald ne l'aime pas! »

X.

« Ne le conteste pas... trop longtemps j'ai tâché d'appeler amour ses froides attentions, aveuglée que j'étais par le contrat qui fit d'Édith de Lorn... lorsque, encore enfant, elle parcourait la bruyère sous la surveillance de Morag... l'épouse destinée au brave lord Ronald. Avant de l'avoir jamais vu, et pendant que son épée s'illustrait dans les guerres d'Écosse, moi, élevée à croire que nos destins étaient les mêmes, je sentais mon sein se soulever quand le nom de Ronald m'était apporté sur les ailes de la renommée, mêlé à un récit héroïque, comme un parfum sur une brise d'été. Quel pèlerin visitait notre château sans avoir à conter les hauts faits d'armes de Ronald? Quel barde prenait sa lyre pour louer des héros, sans chanter ses exploits? Toi-même, Morag, tu ne racontais rien sans terminer ton récit par le nom de Ronald. Il vint! et tout ce que j'avais ouï-dire de son haut mérite me sembla pauvre et froid, sans chaleur, sans vie, injuste enfin pour Ronald et pour moi!

XI.

« Depuis lors, quelle pensée occupa le cœur d'Edith, sans être une pensée d'amour!... et quelle fut ma récompense? De froids retards, des prétextes pour reculer le jour de notre union.... Ce jour luit enfin, et Ronald n'est pas ici! Poursuit-il le cerf léger de Ben-talla? ou plutôt n'est-il pas retenu dans un asile secret pour dire adieu à une beauté trop facile, et lui jurer que, quoiqu'il ne puisse dédaigner une fille de la maison de Lorn, néanmoins, la cérémonie de l'hymen une fois accomplie, il rejoindra sa véritable amante pour ne plus la quitter?...

XII.

— Paix, ma fille, paix! Éloigne tes craintes; pense plus noblement de l'amour de Ronald. Regarde au-dessous de l'antique château; ne vois-tu pas sa flotte quitter la baie d'Aros! Ne vois-tu pas fléchir le mât de chaque galère, tandis que les voiles montent avec les

vergues? Cachant le rivage bleuâtre, elles s'élèvent comme les nuages blancs sur un ciel du mois d'avril; les vassaux bruyants agitent les rames, derrière eux s'abaissent les rives escarpées de Mull; ils dirigent vers nous leur course joyeuse, tandis que le vent siffle et que la mer écume. Et remarque bien la première de toutes, dont le mât plie sous la brise rafraîchissante, comme si elle inclinait respectueusement sa bannière pour saluer la fiancée de son prince! Ton Ronald vient, et tandis que sa galère rivalise de vitesse avec l'ardent coursier, il en accuse pourtant la lenteur!.... » La belle Edith soupira, rougit, et en souriant avec tristesse, répondit en ces mots :

XIII.

« Pensée flatteuse, mais vaine!.... Non, Morag! Tu vois un emblème plus vrai de son empressement dans cette barque isolée qui a souvent serré voile et gouvernail pour lutter contre le vent. Depuis la pointe du jour, mes yeux inquiets se sont assurés de la route qu'elle veut suivre; à présent, quoique le ciel se rembrunisse et que les belles promesses de l'aurore nous aient trompées, quoique les matelots fatigués puissent voir que notre rade leur offre un asile sûr et facile à atteindre, néanmoins ils redoublent d'efforts pour serrer le vent avec leur voile frémissante, et à chaque bordée qu'ils courent, ils rasent de plus près les rescifs: Artornish leur paraît plus redoutable que les vents opposés et les écueils rugissants. »

XIV.

La jeune fille avait dit vrai... la barque qu'elle apercevait au milieu des ondes était rudement ballottée, et inclinant son flanc sur les flots, voguait de rivage en rivage. Cependant elle n'avançait qu'avec lenteur vers le but de sa course, tellement qu'un ménestrel aurait pu comparer sa marche à celle du pauvre paysan qui trace tout le jour un pénible sillon; et le pilote affrontait de tels risques que plus d'une fois, avant que la barque virât de bord, son mât de beaupré effleura les vagues brisées que l'Océan poussait en écume blanchissante contre les rochers de la côte. Cependant l'intrépide équipage manœuvrait infatigable, et se dirigeait vers le but qu'il voulait atteindre, sans songer à chercher un asile sûr contre la tempête, ni au château d'Artornish, ni à la baie d'Aros.

XV.

Tandis que la barque lutte ainsi contre les flots, les galères de Ronald s'avancent poussées par une brise favorable, étincelantes de soie et d'or, portant les nobles et vaillants chevaliers des îles. L'Océan rugit autour de leurs proues, et s'indigne sous les mille coups de leurs rames, mais il les porte néanmoins vers leur but. Ainsi se révolte l'orgueil du cheval de bataille qui porte au combat quelque brave chevalier; il couvre d'une blanche écume et son mors et sa bride; mais, tout en écumant, il faut bien obéir. Sur tous les tillacs on voyait briller les lances d'acier et les cimiers d'or, les hauberts et les riches écharpes qui flottaient au gré du vent; et chaque galère, en entrant dans le port, répondait aux sauvages murmures du vent par une harmonie non moins sauvage. Les chants de triomphe, jetés fièrement dans les airs, retentirent au sein des brouillards qui recouvraient les côtes de Saline et de Scallaste; les échos de Morven les répétèrent, et Duart entendit leurs vibrations lointaines bruire dans le sombre détroit

XVI.

Ainsi s'avançaient ces joyeux et nobles chevaliers; et si leurs yeux s'arrêtaient parfois sur la barque solitaire qui luttait contre les flots, c'était avec cette insouciance qui perce dans les regards du riche quand il les abaisse sur un pauvre serf occupé de ses travaux quotidiens. Qu'ils la regardent donc avec indifférence! mais s'ils avaient su quel précieux fardeau portait ce frêle navire, le loup affamé aurait plutôt passé froidement près d'une bergerie sans dé-

fense; non, ils n'auraient point souffert qu'elle croisât impunément la route de leurs redoutables galères! Et toi, lord Ronald, éloigne-toi avec la joie, l'orgueil et les chants de tes ménestrels! Car si tu eusses su qui passait ainsi près de toi, un bien autre regard aurait animé tes yeux, une bien autre rougeur serait montée à ton front, au lieu d'imiter avec tant d'efforts la vive allégresse d'un époux qui approche de sa jeune fiancée!

XVII.

Oui, qu'ils continuent leur route!... Nous ne quitterons pas les malheureux qui gémissent, pour suivre les puissants dans leur triomphe. A cette flotte brillante, les longs rires et les joyeuses clameurs! Que les bardes embellissent la fête par des récits, des romances et des ballades; que toutes les ressources d'une bruyante gaieté soient mises en œuvre pour étourdir du moins le cœur, si elles ne peuvent le calmer, pendant cette longue journée de réjouissance. Oui, qu'ils continuent leur route!.... Mais le récit du ménestrel va suivre cette barque que menacent les vagues et les écueils, et qui, parmi ses infatigables matelots, porte une triste jeune fille.

XVIII.

Pendant tout le jour, les rameurs firent d'inutiles efforts. Vers le soir, les courants descendirent du lac avec plus d'impétuosité, et devinrent plus difficiles encore à remonter; et à mi-chemin du détroit, ils se trouvèrent au milieu même de la lutte des flots contraires, qui lançaient dans les airs leurs écumes confondues, pareilles à des éclats de lances, qui volent au loin dans une bataille. Bientôt aussi le crépuscule du soir disparut, et le vent du sud gémit plus sourdement contre les rochers d'Inninmore; la voile était déchirée, le mât vacillait, et de larges ouvertures donnaient entrée à l'eau: le pâle pilote se tenait immobile et abandonnait la lutte.

XIX.

Ce fut alors qu'un guerrier, dont le regard n'était abattu ni par la fatigue ni par la peur, parla ainsi au pilote: « Frère, comment espères-tu résister à la furie de cette mer en courroux, éviter les pointes aiguës des écueils, jusqu'à l'aube du jour? N'as-tu pas senti la barque chanceler? N'as-tu pas entendu les flancs gémir, et la carène crier au dernier choc de la vague? Et cependant quel parti prendre? Tu vois la pauvre Isabelle à demi morte de besoin et de terreur. Que nos regards se portent sur les flots, ou sur la côte voisine, ou sur le ciel ténébreux, de toutes parts le désespoir et la mort nous environnent: mais c'est Isabelle seule dont le sort m'inquiète... pour moi-même il n'est pas de danger qui m'effraye. Je te suivrai où tu voudras, soit qu'il faille braver la fureur de la tempête, nous diriger vers cette tour ennemie, ou fondant tout à coup au milieu des navires, interrompre par des cris de guerre les hymnes de la joie, et mourir les armes à la main... »

XX.

Le pilote répliqua d'une voix ferme: « Souvent, dans la dernière extrémité, le ciel vient au secours de l'homme. Édouard, tâche de rattacher la voile déchirée; moi, je vais prendre le gouvernail, et nous poursuivrons notre course en obéissant au vent; ainsi nous échapperons à la baie de l'Ouest, à la flotte ennemie, à un combat inégal; ainsi nous gagnerons sains et saufs les murs du château; car s'il nous reste une espérance de sûreté, elle se fonde sur le nom sacré d'hôtes qui, battus par la tempête, viennent demander asile dans le château d'un généreux chieftain. Sinon.... Il convient à notre vaillance, à notre nom, à notre droit, à notre haute naissance, de recevoir la mort d'une noble main... »

XXI.

Le gouvernail, manié par son bras robuste, fit prendre le vent à la voile déployée, et, changeant ainsi de direction, la barque s'élança vers le rivage

en bondissant comme un lévrier qui, lâché enfin, va saisir sa proie qui fuit. Allumés par la proue rapide, les feux factices de l'Océan [8] brillent, éclairs de l'onde; les vagues brisées lancent des étincelles, qui, entourant la galère, répandent sur ses flancs une lumière magique, tandis qu'elles laissent une lueur incertaine sur les vagues ténébreuses où le navire a tracé son sillage. Il semble que le vieil Océan secoue de son pâle front ces feux livides, pour imiter ces légers météores qui, durant les longues nuits du nord, traversent le triste horizon du mont Hécla.

XXII.

Ils ne manquèrent pas de clartés plus sûres pour diriger leur course sur le noir Océan... Artornish, suspendu sur son roc sourcilleux entre les nuages et les flots, brillait de mille feux de joie, dont l'éclat se reflétait au loin sur la terre, au loin sur la mer. La barque se dirigea donc vers le but, grâce à cette heureuse lumière, dont le vif éclat se mêlait aux pâles rayons de l'astre des nuits, car la froide lune venait enfin de se lever au-dessus des collines de l'Orient.

XXIII.

Ainsi guidés, il poursuivirent leur route jusqu'à ce qu'ils approchassent du rivage. De bruyants cris de joie étaient souvent apportés à leurs oreilles par les sifflements sourds du vent : le bruit des vagues et la voix des oiseaux de mer semblaient rivaliser avec les concerts de fête, comme ces chants funéraires qui se mêlent soudain à des chants de plaisir, ou comme ces cris de guerre, entendus par les paysans du haut de leurs rochers, quand la victoire, la fureur et la mort ensanglantent la plaine. En approchant davantage, ils virent s'élever insensiblement, à travers le brouillard et la tempête, les tours du vieux château dont l'ombre se projetait, au-dessous de lui, sur l'océan. Les lueurs de mille torches semblaient danser sur l'onde qui les réfléchissait : lumières aussi vaines que les plaisirs qui dans cette vallée de douleurs, éblouissent un instant et disparaissent aussitôt.

XXIV.

Abrités par les murs du château, ils arrêtèrent leur course dans une baie tranquille. Un passage taillé dans le roc conduisait à la forteresse par un escalier si roide et si étroit, qu'avec un bâton de paysan un seul homme courageux aurait pu le défendre contre cent soldats armés de lances et d'épées, et les précipiter dans la mer [9]. Alors le pilote sonna du cor : tous les échos de la tour, des rochers et de la baie lui répondirent.... Les gonds de la poterne gémissent et crient; bientôt le fanal du gouverneur brille sur ces marches grossières et glissantes pour éclairer les hôtes qui arrivent. « Soyez trois fois le bienvenu, révérend père, s'écrie-t-il; il y a longtemps que la noce vous attend; et, inquiets de votre retard, nous en étions à craindre qu'au milieu de cette mer furieuse la nuit effroyablement noire et le vent impétueux n'eussent égaré votre barque.

XXV.

— Gouverneur, » répondit le jeune étranger, « ta méprise pourrait égayer un jour de fête; mais des nuits comme celle-ci, où les vents courroucés éveillent la mer jusque dans ses profonds abîmes, ne permettent pas de plaisanter. Nous demandons pour cette jeune fille quelque secours et un lieu de repos jusqu'au retour du matin; quant à nous-mêmes, les planches du tillac nous semblent aussi douces qu'un lit de mousse et de gazon caressé par le zéphyr du printemps. Nous demandons encore pour notre barque, longtemps ballottée par les flots, un abri dans cette baie, promettant de regagner le large dès que l'aurore rougira l'orient. » Le gouverneur répondit ; « A quel titre réclamez-vous l'hospitalité? D'où venez-vous? où se dirige votre course? Erin a-t-il vu vos voiles se déployer, ou sont-ce les vents de la Norwége qui vous amènent, et cherchez-vous les plaines fertiles de l'Angleterre ou les montagnes de l'Écosse? — Nous sommes.... (car,

enchaînés par un vœu, nous ne pouvons maintenant prendre un autre titre....), nous sommes des guerriers. La renommée connaît les combats que nous avons soutenus, les tempêtes que nous avons bravées : ce peu de mots suffit, auprès d'une âme généreuse, pour nous obtenir un asile sûr et un accueil hospitalier. Accordez-nous donc le léger service que nous réclamons, et dans les royaumes étrangers nous vanterons votre courtoisie ; refusez-le.... et votre avare demeure sera méprisée à jamais par les hommes nobles et fiers, évitée par le pauvre pèlerin et par le voyageur égaré.

XXVI.

— Noble étranger, à une prière comme la tienne, aucune porte ne peut rester fermée, quoique tu parles plutôt le langage d'un monarque que celui d'un hôte suppliant. Peu importe qui vous êtes : le château d'Artornish, en cet heureux jour, est ouvert à tout le monde. Eussiez-vous tiré l'épée contre notre allié, le grand roi d'Angleterre, ou revêtu la cotte de mailles pour combattre le seigneur de Lorn, ou, proscrits, habité les bois verdoyants avec le cruel chevalier d'Ellerslie, ou même assisté au combat meurtrier où Comyn tomba sous le poignard de l'homicide Bruce, cette nuit serait encore pour vous une trève sacrée.... Holà, vassaux ! donnez tous vos soins à ces hôtes, et montrez-leur l'étroite poterne. »

XXVII.

Les deux frères intrépides sautèrent sur le rivage, tandis que l'équipage fatigué gardait le navire. A la lueur des torches qui réfléchissaient dans la mer leur lumière obscurcie de fumée, l'un des deux chevaliers porta sur un rocher la jeune fille presque mourante. Sa tête s'appuyait sur les larges épaules du chevalier, et les longues tresses de ses cheveux noirs pendaient comme les guirlandes de la vigne sauvage tombent des branches d'un chêne. L'autre, plus âgé, suivait tenant à la main une épée recouverte de son fourreau, une épée tellement pesante que peu de bras eussent pu la soulever ; mais quand il la maniait, lui, rien ne résistait à ses coups, ni le casque le plus solide ni le bouclier le plus épais.

XXVIII.

Ils passent sous la herse suspendue, sous le guichet que ferment des barres de fer ; ils traversent une galerie longue et basse, flanquée à chaque détour de meurtrières où les archers se placeraient en embuscade si la force ou la ruse ouvrait la porte, pour accabler l'ennemi au moment où il entrerait. Mais chaque poste était alors sans défense, sans soldats, et le passage était entièrement libre jusqu'à une chambre basse et voûtée où les écuyers et les gens d'armes, les pages et les varlets, se livraient entre eux à la joie.

XXIX.

« Arrêtez-vous ici, leur dit le gouverneur, jusqu'à ce que notre maître soit instruit de votre demande.... et vous, camarades, cessez d'examiner cette jeune fille et ces chevaliers, comme si vous n'aviez jamais vu une damoiselle fatiguée de la mer, ni des étrangers d'une figure mâle et d'un port martial. » Mais ce reproche d'Éachin ne fit rester à l'écart ni page ni vassal ; au contraire, tous se réunirent en cercle autour des arrivants, comme des gens à qui la courtoisie n'est point familière. Irrité de leur importunité, Édouard arracha rudement le plaid bariolé de celui qui s'était approché le plus et le jeta sur Isabelle pour la dérober à ces regards profanes. Son frère, voyant l'homme du clan froncer le sourcil en signe de mécontentement, lui adressa une brève et sévère excuse : « Vassal, quand même ce manteau serait celui que porte ton seigneur en ce jour de fête, il serait encore honoré de couvrir cette jeune fille. »

XXX.

Son langage était fier, mais calme ; ses yeux avaient cette dignité imposante, son maintien, cette hauteur et cette noblesse que redoutent les âmes vulgaires ; il ne fallut ni un mot, ni un

geste de plus : regards, signes de tête, rires moqueurs, tout cessa. Ils reculèrent les uns après les autres, confus et semblables à des daims effarouchés. Mais alors parut le sénéchal chargé par son maître de conduire les étrangers dans la grande salle où un banquet était dressé. Déjà le prince des îles y avait pris place auprès d'Édith; de l'autre côté était assis le vaillant frère de la charmante fiancée, et plus loin, maints chevaliers, la fleur et l'orgueil des pays et des mers de l'Ouest.

Arrêtons-nous ici, chers lecteurs; et si notre récit a su vous captiver, accordez-nous un instant de patience : le ménestrel reprendra bientôt ses chants.

CHANT II.

I.

Remplissez les coupes étincelantes! chargez de mets exquis la table du festin! assemblez les amis de la joie, les chevaliers et les belles! qu'éclatant en joyeux concerts dans la vaste salle, la gaieté et la musique célèbrent la fuite des soucis! Mais ne demandez-vous pas si le bonheur est bien ici, si les longs rires ne déguisent pas une poignante douleur, et si les fronts portent la vraie livrée des cœurs?... Il vous suffit de savoir qu'aucune situation dans la vie n'est exempte de malheur.

II.

Le bruit des verres, le chant des bardes, et tous les plaisirs de ces temps anciens fêtaient l'hymen du lord des îles; mais dans son œil troublé on voyait briller un feu sombre, et sur son front apparaissaient par intervalles des émotions qui prenaient leur source dans tout autre sentiment que la joie de cette fête. Parfois il se taisait soudain, et les accords des ménestrels, les récits des bouffons se faisaient vainement entendre autour de lui, ou ne parvenaient à son oreille insensible que comme les sons lointains qu'on entend au milieu d'un songe. Puis il se levait tout à coup, mettait tout en œuvre pour augmenter la joie tumultueuse, défiait les convives, excitait les bardes, et comme il se trouvait être alors le plus bruyant de tous, il paraissait aussi le plus gai.

III.

Néanmoins on ne trouvait rien d'étonnant à ces alternatives de joie si courte et de rêverie si longue; son air distrait, son oreille inattentive, on l'attribuait à la pensée des ravissements qu'il allait goûter, et ces impétueux élans de gaieté soudaine semblaient trahir l'ivresse du bonheur d'un nouvel époux. Et ce n'était pas seulement la multitude qui se trompait ainsi, puisque l'orgueilleux Lorn, si soupçonneux, si fier et si jaloux de son illustre race; puisque le galant chevalier d'Argentine[1], envoyé d'Angleterre pour une importante mission, et chargé de resserrer les nœuds de la ligue du Nord, croyaient voir tous deux dans l'humeur de Ronald les transports et le trouble d'un amant. Mais un triste cœur, un œil baigné de larmes pénétraient mieux ce mystère, et épiaient avec crainte et douleur la physionomie changeante du fiancé.

IV.

Édith l'observait... et pourtant elle craignait ses regards; lui, de son côté, évitait les siens... enfin, quand par hasard leurs yeux se rencontrèrent, la pointe d'une lance ennemie aurait causé à Ronald une moindre souffrance! Il frémit d'abord, accablé par sa poignante douleur.... puis força courageusement son cœur à jouer le rôle pénible auquel il était contraint, et se leva de table. « Emplissez-moi la large coupe possédée jadis par le royal Somerled[2], dit-il; emplissez-la jusqu'à ce que, sur ses bords ciselés, la liqueur pétille en bulles d'or, et que toutes les perles dont elle est ornée brillent doublement, réfléchies dans ces flots de pourpre! A vous, brave seigneur de Lorn et mon frère bien-aimé!... à l'union de notre race et de la vôtre par les nœuds de ce bel hymen!

V.

— Qu'elle passe à la ronde ! répliqua le seigneur de Lorn ; ce toast vient à propos... Le cor nous annonce la venue de l'abbé ; ce moine paresseux arrive enfin. » Lord Ronald entendit les sons du cor, et la coupe, qu'il n'avait pas encore approchée de ses lèvres, tomba tout à coup de ses mains. Mais quand le gouverneur lui eut dit à l'oreille qu'il s'agissait de tout autre chose que de l'arrivée du moine, sa joie folle revint comme le soleil de mai quand il brille à travers un nuage... Prince de deux cents îles, il semble aussi joyeux de cet instant de retard que le serait quelque pauvre criminel apprenant qu'un délai d'un jour le sépare encore du gibet ou de la roue.

VI.

« Frère de Lorn, » s'écria-t-il d'une voix précipitée, « et vous, nobles seigneurs, réjouissez-vous ! Voici pour augmenter notre joie des chevaliers arrivant de pays lointains, dont le courage a été éprouvé sur terre par des combats, sur mer par des tempêtes... Donnez-leur a cette table une place digne de leur rang et faites-leur bon accueil. » Alors, d'un pas solennel et portant sa baguette d'argent, le sénéchal alla au devant des étrangers [3], et reconnut sans peine la place qu'il convenait de leur indiquer ; car, quoique les riches fourrures qui bordaient leurs manteaux fussent déchirées, quoique leurs splendides vêtements fussent en lambeaux, et leurs éperons d'or souillés de boue, telle était cependant la noblesse de leur air et de leur maintien, qu'ils semblaient dignes de s'asseoir sous le dais d'un prince et sur le trône d'un roi : aussi le sénéchal leur assigna-t-il la plus honorable de toutes les places.

VII.

Alors chevaliers et dames se parlèrent à l'oreille, et leurs regards mécontents indiquèrent qu'ils trouvaient étrange qu'on donnât à des hôtes inconnus, et qui ne se nommaient pas, un siége aussi voisin de celui du prince ; mais Owen Erraught leur répondit : « Il y a quarante ans que, comme sénéchal, j'exerce l'honorable fonction d'introduire les hôtes dans les salles et dans les palais. Je reconnais le mérite et la naissance au regard, à l'air, au maintien, et non aux riches habits, aux ceintures brodées ; et je gagerais ma baguette d'argent contre une branche de chêne, que ces trois étrangers ont souvent occupé des places plus distinguées encore que celles qu'ils occupent maintenant.

VIII.

— Et moi aussi, ajouta le vieux Ferrand, je sais, grâce à ma science de ménestrel, juger des rangs et des places.... Remarquez-vous les yeux du plus jeune de ces étrangers, comme ils sont vifs, fiers, ardents ! comme ils lancent des éclairs, tandis qu'il les promène sur cette noble assemblée, comme cherchant les plus nobles, accoutumé qu'il est à ne laisser tomber ses regards que sur ses égaux ! Et cependant j'admire encore davantage avec quel front calme, altier et majestueux, le plus âgé des nouveaux hôtes vient de considérer cette joyeuse réunion ; semblable à un être d'une espèce supérieure à qui son âme impartiale permet de voir d'un œil indifférent les divers degrés de rang et de fortune. Cette jeune fille aussi, quoique étroitement enveloppée dans son manteau, ne peut dérober ni la grâce de son corps ni la belle symétrie de ses formes. »

IX.

Un doute soupçonneux et un mépris superbe se manifestaient sur le front orgueilleux du prince de Lorn. Fronçant avec hauteur ses épais sourcils, il examina sévèrement les étrangers et murmura d'une voix sombre quelques mots que l'oreille seule d'Argentine put entendre ; puis il leur demanda, d'un ton haut et bref, si dans leurs voyages ils avaient entendu parler de ces Écossais rebelles qui s'étaient réfugiés dans Rat-Erin avec le chef proscrit de Carrick [4] : après leur exil de l'hiver ces fugitifs continueraient-ils d'habiter la côte d'Ul-

ster, ou remonteraient-ils sur leurs galères pour venir de nouveau ravager leur patrie?

X.

Le plus jeune des deux étrangers, fier et ardent, répond aux regards dédaigneux du baron par un regard d'un égal dédain : « Nous n'avons rien à dire des rebelles; mais si tu veux parler du royal Bruce, je t'avertis qu'il a juré qu'avant trois fois trois jours, les vents d'Écosse feront flotter sa bannière, en dépit de ses ennemis quels qu'ils soient, de toutes les flèches des Anglais, et d'Allaster de Lorn lui-même! » La colère du chef montagnard s'enflammait déjà, mais Ronald apaisa l'incendie naissant : « Frère, dit-il, mieux vaut passer la nuit à écouter les chansons de Ferrand que de réveiller, au milieu de la joie et des festins, les inimitiés qu'engendra cette malheureuse guerre. — Soit! » répliqua Lorn; et après avoir parlé à l'oreille de Ferrand, chef des ménestrels, il dit tout bas à d'Argentine : « La ballade que j'ai choisie blessera nécessairement au cœur ces hardis étrangers, si je ne me trompe pas. » Il se tut, et le silence régna jusqu'à ce que le ménestrel eût commencé en ces termes :

XI.

L'AGRAFE DE LORN[5].

« D'où vient l'agrafe d'or qui attache les plis du manteau de notre chef? Cette agrafe, travaillée avec tant d'art, montée avec tant de goût, ornée de tant de perles[6] qui brillent sur le tartan bariolé, comme le soir sous le pâle arc-en-ciel, tantôt moins vive, tantôt plus splendide, luit par intervalles l'étoile du nord.

« Bijou précieux, qui ne fus jamais travaillé sur une montagne d'Écosse, est-ce la fée de la fontaine ou la sirène des mers qui t'a poli dans quelque grotte de corail? Est-ce dans une mine ténébreuse de l'Islande que les mains noires d'un gnome façonnèrent ton métal? Ou bien enfin, si tu fus l'œuvre des hommes, vins-tu ici comme gage de l'amitié de l'Angleterre ou des craintes de la France?

XII.

« Non!... tes splendeurs ne révèlent ni une main étrangère ni la magie des fées. Le présomptueux Bruce te fit forger tout exprès pour le manteau royal qu'il attacha sur son cœur nourri de de haine et d'orgueil; et tu en fus arraché par la main victorieuse de Lorn!

« Quand ce bijou fut conquis et perdu, au loin retentirent les cris de guerre! Les bois de Bendourish gémirent, et leur gémissement fut répété par les cavernes de Douchart; le daim abandonna le sauvage Teyndrum, et l'homicide vaincu parvint à s'échapper, couvert de honte et de blessures, laissant ce gage de la victoire de Lorn!

XIII.

« Inutile fut donc l'épée de Douglas, inutile le bras si vanté de Campbell[7], inutile le poignard sanguinaire de Kirkpatrick[8] exerçant le facile métier d'assassin; Barendown s'enfuit au loin, au loin s'enfuit le fier de la Haye, quand cette agrafe, signe de triomphe, rayonna sur la poitrine de Lorn.

« Il s'enfuit encore plus loin, l'ancien possesseur de ce bijou, abandonnant ses soldats au fer et aux supplices, à l'épée sanglante des montagnards, et au gibet, à la hache, à la roue des Anglais. Qu'il fuie de rivage en rivage, poursuivi par l'ombre vengeresse de Comyn, tandis que ses dépouilles, portées en signe de triomphe, orneront longtemps le victorieux Lorn!... »

XIV.

De même que le tigre promène sur ses ennemis des regards étincelants, lorsqu'il est entouré de chasseurs, de piques et d'arcs, et, avant de fondre sur le cercle qui l'environne, choisit l'objet de sa fureur... ainsi Édouard regarda tour à tour le ménestrel et son maître : puis enfin il saisit son épée. Mais son frère lui adressa la parole d'un ton sévère : « Arrête! quoi! es-tu encore si peu maître de toi-même après tant de

combats et de si longues souffrances, que tu t'offenses des chants d'un barde mercenaire ?... Tu as dignement composé ta ballade, vieillard, pour louer celui dont la main paye tes services 9; mais elle aurait pu dire encore quelque chose des trois vassaux de Lorn, fidèles et hardis, qui arrachèrent leur seigneur des mains de Bruce, dont le genou lui pesait sur la gorge, et qui moururent pour lui sauver la vie. J'ai ouï dire que le manteau et l'agrafe de Bruce étaient restés entre les mains mourantes de ces infortunés, lorsque cent ennemis de plus, se précipitant sur Bruce, forcèrent ce guerrier à battre en retraite, bien longtemps après que Lorn eut quitté le champ de bataille, joyeux d'échapper avec tous ses membres et la vie sauve... Mais c'en est assez... Tiens, ménestrel, reçois cette chaîne d'or en récompense de tes chants ; qu'à l'avenir elle te serve au moins d'excuse pour parler plus noblement de Bruce.

XV.

— Eh bien! par la châsse de saint Columba et par tous les saints qui reposent dans son église, je jure que cet homme est Bruce lui-même! s'écria Lorn en fureur; qu'il meure donc pour la mort de mon parent. — Arrête, s'écria de son côté Ronald : tant que ma main portera une épée, je ne souffrirai pas que pour une vaine querelle on immole sous mes yeux un guerrier sans défense, ou qu'on souille mon château du sang d'un étranger ! Cette antique forteresse de mes pères sera toujours l'asile de l'infortune, le refuge et le bouclier des faibles, on n'y égorgera jamais des hôtes que la tempête y a conduits. — Que dites-vous ?» répliqua Lorn en fureur; « une vaine querelle! immoler un guerrier sans défense!... Eh ! quand Comyn mourut, trois poignards n'étaient-ils pas enfoncés dans son flanc! Ne me parlez pas d'un asile sacré, l'église de Dieu a vu Comyn tomber! son sang a coulé sur l'autel même, tandis que sur son corps gisant marchait l'implacable assassin ; triomphant.... comme vous le voyez ici... la main armée et l'air dédaigneux... A moi, tous ceux qui m'aiment ! frappez ! exterminez ces proscrits, ces rebelles. »

XVI.

Aussitôt s'élancèrent plusieurs barons du continent, prompts à exécuter les ordres de leur chef. Le bras de Barcaldine est levé en l'air, et la lame de Kinloch-Alline est nue ; le poignard du noir Murthock a quitté son fourreau, et la redoutable main de Dermid est prête à donner la mort. Les sourdes menaces de vengeance se changent en effrayants cris de guerre ; ils s'avancent les armes hautes ; les femmes épouvantées s'enfuient en criant ; et alors, ô Écosse, ton plus noble enfant aurait péri avant d'avoir atteint le milieu de sa carrière, si tous les chefs illustres par leur naissance et leur mérite, venus des îles de l'Océan, et réunis autour de Ronald, n'eussent arrêté la soif de sang qui brûlait l'impitoyable Lorn.

XVII.

Lorsque le brave Torquil des hauteurs de Dunvegan, seigneur des montagnes brumeuses de Skye ; Mac-Niel, ancien thane de la sauvage Bara ; Duart, chef du clan guerrier de Gillian ; Tergus, de la baie fortifiée de Canna, et Mac-Duffith, seigneur de Colonsay, virent briller l'acier, ils se levèrent soudain, brandissant leurs glaives, et d'autant plus prompts à prendre parti, que d'anciennes haines, souvent éteintes, souvent rallumées, existaient entre les seigneurs d'Argyle et plusieurs chefs des îles de l'Océan. Spectacle effrayant! de tout côté on voyait briller des armes ; la chevelure en désordre des chefs flottait rejetée en arrière ; les yeux se cherchaient d'un air sombre, les mains levées et les armes menaçantes se rencontraient dans l'air ; le fer des épées, réfléchissant les torches, renvoyait une lueur bleuâtre sur la table du festin ; et bientôt ces flambeaux de l'hymen allaient se réfléchir dans des flots de sang, au lieu d'étinceler sur les coupes petillantes.

XVIII.

Bien que tous ces guerriers fussent ainsi prêts à frapper et à donner la mort, le cœur brûlant, l'épée nue, le pied tendu en avant... une morne hésitation respectait encore les droits de l'hospitalité. Tous avaient les menaces à la bouche, mais tous aussi semblaient craindre de porter le premier coup; car les chants du ménestrel maudissent à jamais ceux qui troublent par leurs querelles les banquets et la joie; puis l'égalité du nombre et des forces semblaient rendre incertaine l'issue du combat. Aussi les menaces et les cris s'apaisèrent-ils, au point qu'il régna bientôt dans la salle encombrée de combattants un silence profond, semblable à ce calme de mort qui précède l'orage sur la montagne. Tous ressemblaient à ces hommes de fer des anciens temps, auxquels on dirait qu'il ne manquait que le souffle de vie pour se mouvoir et combattre.

XIX.

La jeune étrangère, ainsi qu'Edith, profita de ce terrible repos pour chercher à fléchir les guerriers. En s'élançant vers d'Argentine, son voile se détacha, et l'on vit au milieu de son morne désespoir, briller encore ses beaux yeux, et flotter les boucles de sa longue chevelure. « O toi, dit-elle, jadis la fleur de la chevalerie, le bouclier des faibles, toi qui combattis dans Juda pour notre sainte croyance ; toi qui souvent t'es distingué dans les tournois, où cette faible main décernait le prix de la valeur, réponds, ton âme si pleine d'honneur ne s'indignera-t-elle point d'un combat inégal où mes frères, autrefois tes amis, vont être immolés, immolés dans une salle hospitalière ! » Elle adressa ces paroles à d'Argentine, mais ses yeux cherchaient le Lord des îles. Une rougeur semblable aux derniers rayons du jour couvrit le front de Ronald ; un frisson rapide parcourut son corps robuste, et d'une voix tremblante, d'un regard troublé, il répondit : « Ne craignez rien, mon Isabelle... que dis-je?... Edith ! ne vous alarmez pas ! non, ne craignez rien. Je saurai bien veiller au salut de mon aimable fiancée... ma fiancée !... » mais ces derniers mots expirèrent sur ses lèvres tremblantes.

XX.

De son côté, d'Argentine prit la parole pour réclamer, au nom de son souverain, les deux étrangers qui, vassaux de la couronne d'Angleterre, avaient porté les armes contre le roi leur maître... Cette demande n'était, je pense, qu'un prétexte pour cacher son désir de les sauver, car jamais chevalier plus loyal et plus brave que d'Argentine ne monta un cheval de bataille... et Ronald, qui devina son intention, sembla presque appuyer sa réclamation. Mais le fier Torquil traversa ce dessein. « Nous avons ouï parler des prétentions usurpatrices de l'Angleterre, dit-il, et dans nos îles la renommée ne s'est pas tue sur un droit légitime qui appelle Bruce au trône de la belle Écosse, quoique dépossédé par une épée étrangère. Ceci demande à être examiné de près... Cependant, quand même la réclamation du chevalier anglais serait parfaitement juste et légale, que la couronne d'Angleterre saisisse ceux qu'elle qualifie de rebelles dans toute l'étendue de son autorité... Mais dans un château comme celui-ci, au milieu des chefs écossais assemblés pour célébrer joyeusement la fête de l'hymen, soyez sûrs que je ne souffrirai jamais que Lorn ou Argentine charge de chaînes, sous mes yeux, un brave et malheureux chevalier. »

XXI.

Alors recommença la terrible querelle ; alors se renouvelèrent les bruyantes menaces et les vaines clameurs. Vassaux et domestiques, entrant tous dans la salle, augmentaient encore le tumulte par leurs cris, quand soudain le son du cor, retentissant au milieu de la mer, arriva jusqu'au rivage. « Voici l'abbé ! s'écria-t-on de toutes parts, voici le saint homme dont les yeux favorisés du ciel ont aperçu de saintes visions. Des anges se sont rencontrés sur son

chemin, non loin de la baie des bienheureux martyrs et de la pierre de Saint-Columba. Ses moines ont entendu les hymnes célestes retentir sur les sommets de Dun-Y, pour charmer les moments solitaires de sa pénitence, alors qu'au pied de chaque croix (et leur nombre s'élève à trois fois cent), il faisait sa prière et disait son chapelet... Il vient apaiser nos querelles, homme saint arrivant d'une île sainte : nous n'hésiterons pas à reconnaître sa pieuse juridiction... l'abbé terminera nos différends. »

XXII.

A peine cet heureux accord était-il conclu, que les deux battants de la porte roulèrent sur leurs gonds, et que l'on vit défiler le pieux cortége des moines, revêtus de leurs étoles noires : c'étaient douze religieux, chaussés de sandales, portant des reliques, précédés de nombreux flambeaux, et suivis des croix et des bannières. Alors retombèrent toutes les mains déjà levées ; alors s'abaissèrent les poignards brillants et les épées flamboyantes. Toutes les armes disparurent à la vue du prêtre comme ces étoiles tombantes qui brillent et meurent sur la voûte des nuits.

XXIII.

L'abbé s'arrêta sur le seuil, tenant la sainte croix entre ses mains ; son capuchon était rejeté en arrière ; la vive lumière des torches aux flammes rougeâtres éclairait ses joues flétries et son aumusse blanche, son œil bleu brillant encore d'un feu pâle et ses rares cheveux gris. « Nobles seigneurs, dit-il, que la protection de Notre-Dame et la paix d'en haut soient avec vous ! Je vous bénis tous... mais que vois-je ? la paix ne règne-t-elle pas ici ?... des poignards dégaînés conviennent-ils à un banquet de noces ? et ces épées nues devraient-elles frapper les regards d'un prêtre qu'on appelle pour unir les cœurs et les mains de deux jeunes fiancés ? »

XXIV.

Alors, cachant sa haine sous un zèle fanatique, le fier Lorn répondit le premier : « Tu viens, saint homme, unir deux vrais enfants de la bienheureuse Église, mais tu ne t'attendais guère à rencontrer ici un misérable mis au ban de l'Église, pour meurtre commis au pied même du saint autel ! Tu serais encore plus étonné si, connaissant la présence d'un tel coupable parmi nous, nous lui laissions la vie, ou songions à faire paix, trève, ou alliance avec Bruce l'excommunié ! Néanmoins, j'y consens pour terminer la querelle : que ta sainte voix décide de son sort. »

XXV.

Alors Ronald plaida la cause de l'étranger : il fit appel aux serments de la chevalerie et aux lois de l'honneur. Isabelle, à genoux, appuyait ces paroles de larmes et de prières. Edith aussi intervint généreusement : elle pleura et sollicita la compassion de Lorn. « Loin de moi, s'écria-t-il alors, fille dégénérée ! N'est-ce pas assez que je t'aie amenée au château de Ronald comme une maîtresse ou comme une esclave qui se présente à la porte de son maître [10] pour attendre le caprice de sa froide tendresse ?... Mais le vaillant lord de Cumberland, le brave Clifford recherche ta main ; il l'aura... Oh ! ne réplique rien ! éloigne-toi jusqu'à ce que ces larmes indignes soient séchées ! » L'abbé entendit avec peine ce discours, mais rien ne troubla le calme religieux de son front.

XXVI.

Alors d'Argentine, au nom de l'Angleterre, exposa si fièrement les prétentions de son souverain, qu'il réveilla une étincelle depuis longtemps assoupie dans le cœur de lord Ronald ; et la généreuse colère du Lord des Iles éclata comme le feu qui sort du caillou. « Assez de noble sang, dit-il, fut versé par l'Anglais Edward, depuis le temps où l'invincible Wallace, par une cruelle dérision, fut ceint d'une couronne de feuillage [11] et mis à mort par une main infâme pour avoir défendu le pays de ses pères. Où est Nigel Bruce ? et de la Haye, et le vaillant Seton, où sont-ils ?

où est Somerville, si bon, si loyal? et Fraser, la fleur des chevaliers? N'ont-ils pas été suspendus au gibet? leurs membres déchirés n'ont-ils pas servi de proie aux corbeaux et aux chiens? et nous discutons ici froidemeut s'il faut abandonner d'autres victimes à un pareil destin! Quoi! la soif du léopard anglais ne sera-t-elle jamais rassasiée du sang des hommes du Nord! La vie d'Athole n'a-t-elle pu satisfaire le caprice du tyran malade, et faut-il qu'à son heure dernière, Edward ne rêve encore que de roues, de gibets et de meurtres! Tu fronces le sourcil, d'Argentine... Eh bien! mon défi ne se fera pas attendre.

XXVII.

— Eh bien! » s'écria le vigoureux chevalier de Dunvegan, « tu ne seras pas seul à braver les risques du combat! Par les saints des îles et du continent, par le sauvage Woden, serment de mon aïeul [12], que Rome et l'Angleterre fassent rage, n'importe! Si Bruce, tout proscrit et excommunié qu'il est, retrouve encore des amis pour tenter la chance des armes; si Douglas remet sa lance en arrêt, si Randolph tente de nouveau la fortune de la guerre, le vieux Torquil se mettra aussitôt en campagne avec deux mille soldats à sa suite. Et toi, révérend abbé, ne blâme point cette résolution : tu le sais de reste, la farouche humeur et l'inflexible volonté de Torquil sentent encore la sauvage Scandinavie; et je n'abandonnerai pas la cause de la liberté pour les richesses de l'Angleterre ou les applaudissements de Rome. »

XXVIII.

L'abbé parut écouter avec un air sévère le discours du chef intrépide; puis il se tourna vers le roi Robert : mais deux fois l'œil du héros arrêté sur le sien fit faillir son courage, deux fois ses regards se troublèrent, deux fois sa langue balbutia. Enfin, retrouvant la parole et surmontant sa crainte, il l'apostropha ainsi : « Et toi, malheureux! quel motif peux-tu alléguer pour que je ne lance pas contre toi cette terrible sentence qui, d'après les canons, ferme le paradis et ouvre l'enfer? Cet anathème redouté confond les vivants avec les morts; il éloigne tous les bons anges de la route pour que tous les méchants esprits viennent réclamer leur proie; il chasse le criminel du giron de l'Église, il rend le ciel sourd à ses prières, il arme chaque bras contre sa vie, il prononce une malédiction contre tous ceux qui le suivent dans les combats, contre ceux-mêmes qui soulagent sa misère par le moindre secours donné avec froideur et regret. Cet anathème poursuit le coupable pendant sa vie, et après sa mort, il plane encore sur sa tête maudite, renverse l'écusson d'honneur qui orne sa tombe, fait taire les hymnes qu'on chanterait sur son cercueil, et chasse son cadavre de la terre consacrée, comme une vile charogne qu'on jette aux chiens! Telle est la condition du sacrilége que Rome condamne; telle est celle que tu as méritée par ton crime infâme!

XXIX.

— Sire abbé, répliqua Bruce, il ne me convient pas de te répondre de point en point; néanmoins, sache que le prétendu crime dont tu parles n'est pas l'effet d'une vengeance personnelle : Comyn mourut traître à son pays. Je ne veux ni blâmer des amis qui, dans leur trop grande précipitation ont accompli des ordres dont je me suis bientôt repenti, ni censurer les saints personnages dont la bouche sévère a lancé le fatal anathème; je ne m'en prends qu'à ma colère fougueuse, enflammée par les maux que souffrait l'Écosse. Le ciel sait comment je prétends expier le mal que j'ai pu faire, et il entendra l'homme repentant qui en appelle à sa justice des malédictions d'un pape et des fureurs d'un évêque. Mon premier et plus cher devoir rempli, la belle Écosse une fois délivrée de la servitude, assez de prêtres en chapes et en étoles diront des messes pour l'âme de Comyn, tandis que moi, devenu soldat de la croix sainte, j'irai en Palestine avec

mon épée et ma lance [13] racheter un moment d'erreur par des années de dévouement. Jusque là, que l'Église se contente de l'aveu d'une faute que ma conscience m'ordonne de réparer. Mais, dès à présent, je renvoie à d'Argentine et à Lorn le nom de traître qu'ils m'ont donné. Je les défie envers et contre tous, et soutiens qu'ils en ont menti par la gorge! Après ce peu de mots, faites ce qu'il vous plaira; j'ai dit. »

XXX.

Semblable à un homme qu'un objet miraculeux rend immobile de surprise, l'abbé fixait ses regards sur le roi; bientôt l'agitation la plus vive se peignit sur son pâle visage. Sa respiration devint plus difficile et plus pressée, et de ses pâles yeux bleus partirent des regards sombres et égarés; ses cheveux, d'un blanc argenté, se hérissèrent, son front s'enflamma, son sang circula dans chacune de ses veines en filets azurés; il ne rompit d'abord le silence que par des sons inarticulés; puis enfin il fit entendre ces mots:

XXXI.

« Bruce! j'avais pris la terrible résolution de prononcer une malédiction sur ta tête, et de te livrer comme proscrit à l'homme qui brûle de répandre ton sang... mais, comme le Madianite arrêté sur Zophim par la volonté du ciel, je sens dans mon cœur, glacé par l'âge, une puissance que je ne puis vaincre. Elle dicte mes paroles et fait bouillonner mes veines, elle me brûle, me trouble, me contraint!... Bruce, ton bras sacrilége a frappé ton ennemi sur l'autel; mais cédant à l'influence qui m'oppresse, je te bénis! et ma bénédiction sera partout avec toi! » Il dit, et un silence respectueux et profond régna longtemps parmi la foule étonnée.

XXXII.

Un vif éclat a de nouveau brillé dans ses yeux, son corps est redevenu droit et vigoureux; sa voix n'est plus rompue par l'âge, ce sont les accents mâles de la virilité... « Toi que l'on vit trois fois vaincu en bataille rangée, toi dont les amis furent tous tués, mis en fuite ou faits prisonniers, toi qui erras dans les solitudes de ton pays [14], toi qui vécus exilé sur une rive étrangère, proscrit, abandonné, délaissé de tous, je te bénis! et ma bénédiction sera partout avec toi! Elle t'accompagnera dans les palais et dans les camps, sous le manteau royal comme sous le bouclier. Vengeur de ton pays, restaurateur de sa gloire, le ciel a consacré ton sceptre et ton épée. Bruce, roi légitime de la belle Écosse, quelle suite d'honneurs attendent ton nom! Dans les siècles futurs, le père contera longuement à son fils l'histoire de la liberté reconquise, et dès que le jeune enfant pourra prononcer un mot, il lui fera balbutier le nom de Bruce. Marche donc de triomphe en triomphe, poursuis ta carrière: mille chants célébreront tes hauts faits. La puissance céleste, dont les décrets passent par ma bouche, t'a béni, et cette bénédiction sera toujours avec toi! C'en est fait... mes forces, un instant ranimées, m'abandonnent de nouveau, mes yeux, doués d'une vue miraculeuse, redeviennent faibles et incertains... Le ciel a montré d'ailleurs qu'il s'oppose à l'hymen que nous allions célébrer: il ne doit plus être ici question de mariage. Mes frères, notre tâche est remplie en ces lieux, nous n'avons plus rien à y faire... Embarquons-nous donc, embarquons-nous! » Les moines reçurent le prêtre qui tomba dans leurs bras, épuisé et respirant à peine. Ponctuels à exécuter ses ordres, tous refusent de demeurer plus longtemps: ils s'embarquent, déploient la voile, et gagnent la haute mer.

CHANT III.

I.

N'avez-vous pas remarqué, lorsque le tonnerre bruyant a grondé tout à coup sur votre tête étourdie, quel silence profond succède au retentissement de la foudre et règne sur les bois, les

prairies et les vallons? Le seigle ne s'agite pas dans les sillons, les feuilles du tremble mobile sont muettes et silencieuses, la fleur des murailles n'ondule pas sur le château ruiné, jusqu'au moment où, murmurant au loin d'abord, puis plus près, et produisant alors un sifflement plus aigu, l'ouragan s'éveille et balaye la montagne gémissante!

II.

Artornish! un tel silence régna dans ta grande salle, quand ce prêtre en cheveux gris eut prononcé son discours prophétique; et la voile des moines obéissants était livrée aux vents du sud, avant qu'une seule parole eût été entendue dans toute l'assemblée. Mais bientôt des murmures de doute et de frayeur, jetés tout bas dans plus d'une oreille inquiète, interrompirent ce silence imposant; et les assistants portaient des regards curieux dans l'embrasure profonde d'une fenêtre où le prince des îles semblait presser l'impétueux Lorn de prendre un parti qui ne convenait pas à ce seigneur, à en juger par son impatience et ses gestes pleins de courroux.

III.

Se levant enfin d'un air plein de menace, il ferme le poing, secoue la tête, et s'éloigne avec colère. « Me crois-tu donc si facile d'humeur, dit-il, que j'oublie une haine mortelle, que je serre une main rougie du sang de mon parent chéri? Est-ce là ton dévouement pour moi, le juste retour de la vieille amitié dont nous fîmes serment? Ah! le proverbe de nos montagnes n'inculpe pas à tort la foi changeante des insulaires. Soit! Mais crois-m'en, avant peu celui qui est maintenant outragé vengera ses outrages... Appelez Édith... Appelez la fille de Lorn! Où est ma sœur, lâches esclaves!... Soyez surs que ni elle ni moi ne nous exposerons pas plus longtemps à vos insultes! Partons, d'Argentine, partons! Nous ne reconnaissons ni frères ni alliés dans les amis de Bruce, dans les ennemis de l'Angleterre. »

IV.

Mais qui pourrait peindre la fureur du chieftain, lorsque, pour trouver Édith, on eut visité depuis la plus basse salle du donjon jusqu'à la plus haute tour du château, et que toutes les recherches eurent été vaines? « Perfidie!... trahison!... vengeance!... s'écria-t-il; une riche récompense à celui qui punira cet outrage! A lui les terres d'un baron! » Sa fureur frénétique eut peine à se calmer quand on vint lui apprendre que Morag partageait la fuite de sa sœur, et que dans le tumulte de cette soirée deux étrangers s'étaient glissés sans qu'on les reconnût dans la barque de l'abbé. « Qu'on arme toutes les galères! volez! poursuivez-les! Le prêtre se repentira de cette trahison! D'ailleurs nous ne tarderons guère à savoir comment Rome agréera sa prétendue prophétie! » Tels furent les cris que l'indignation arracha au fier Lorn. Cormac-Doil obéit sans retard, hissa ses voiles et leva l'ancre. Cormac-Doil était un franc corsaire, joyeux d'avoir un prétexte pour piller. Mais d'autres hésitent et se disent à voix basse: « La jeune fille a donné son premier amour à Ronald des îles; et craignant que son frère, suivant ses menaces, ne la force à devenir l'épouse du seigneur anglais, elle se réfugie dans le cloître d'Iona. Elle fera bien de demeurer dans ce saint asile jusqu'à ce que l'abbé ait apaisé ces querelles terribles. »

V.

Tandis que le château répétait les cris d'impatience et de colère du seigneur de Lorn: « Mon cheval! mon manteau! mes gens! et que tous ceux qui me respectent me suivent!... » d'un ton courtois, mais sérieux, d'Argentine adressait à Bruce ces paroles hardies: « Seigneur comte, je veux encore donner ce titre à Bruce, quoiqu'il ait perdu son nom et son comté, depuis qu'il a endossé l'armure d'un rebelle... Mais, comte ou vassal... tu as tout à l'heure prononcé des paroles qui ont blessé d'Argentine; l'honneur me force à t'en demander rai-

son. Nous n'avons pas besoin de nous dire que nos bras savent également bien manier une arme. Je requiers de toi une grâce que peut solliciter un soldat; place ce gant sur ton cimier au premier combat où nous nous rencontrerons, et je dirai, comme je l'ai toujours dit, qu'égaré par l'ambition, tu n'en es pas moins un noble chevalier.

VI.

— Et moi, répondit le royal Bruce, je pourrais dire que d'Argentine fait tort à la chevalerie en tirant sa glorieuse épée pour défendre la cause d'un tyran. Mais, pour ne répondre qu'à votre loyale demande, soyez sûr, sire chevalier, que l'honorable gage que vous me donnez flottera sur mon cimier dans chaque bataille; et croyez que si ma langue irréfléchie a pu involontairement blesser votre honneur, il recevra toute satisfaction. Jamais gant donné dans ma jeunesse par l'amour d'une dame ne fut plus cher à mon cœur que celui qui me vient de vous! Adieu donc, mon noble ennemi, santé et bonheur jusqu'au revoir, et alors... que la volonté du ciel soit faite! »

VII.

Ils se quittèrent ainsi.. Déjà, faisant entendre un murmure semblable à celui des vagues que repoussent les rochers de la rive, les amis de Lorn se retiraient. Chaque chef, suivi de ses vassaux, regagne son château dans les montagnes, songeant combien sont vains les projets des hommes, combien vaines leurs espérances. Dès ce moment, par ordre de Ronald, une double garde veille dans la forteresse d'Artornish; le guichet et la porte sont triplement fermés par des barres de fer, des verroux et des chaînes; puis il conjure avec courtoisie ses hôtes d'excuser l'interruption des réjouissances, et les engage à demeurer sans crainte dans le château. Bientôt des torches et des serviteurs précèdent les chefs et les chevaliers qui se rendent à leurs appartements. Chacun d'eux récite ses oraisons du soir, et bientôt tous tombent dans ce sommeil qui verse sur le corps l'heureux oubli de la fatigue.

VIII.

Mais bientôt réveillé, le monarque crie à Édouard, qui dort à son côté: « Lève-toi, mon frère, sinon tu dormiras pour toujours... Une porte secrète a tourné sur ses gonds; la lueur d'un flambeau a brillé sur le plancher... Lève-toi, Édouard, lève-toi, te dis-je! quelqu'un se glisse ici comme un spectre nocturne. Mais non, ne frappe pas; c'est notre hôte généreux... » En effet, tenant en main un flambeau, Ronald s'approche, et avec lui le chef de Dunvegan... Tous deux fléchissent le genou devant Bruce en signe de fidélité, lui offrent leurs épées et le saluent du titre de roi du continent et des îles, de légitime souverain d'Écosse. « O élu du ciel, dit Ronald, réponds! me pardonnes-tu les erreurs de ma jeunesse? Détourné de mon devoir par les artifices des méchants, j'ai tiré contre toi un glaive rebelle; mais alors même que j'étais armé contre tes droits, je rendais toujours un juste et sincère hommage à ta noble valeur. — Hélas! cher Ronald, ces malheureux temps, répondit Bruce, doivent porter la faute de bien des erreurs : plus coupable que vous, moi-même.... » Il s'interrompit, car le souvenir de la défaite de Falkirk navra son âme. Il pressa le lord des îles sur son cœur, et acheva par un soupir la phrase qu'il avait commencée.

IX.

Ronald et Torquil offrent au monarque de reconquérir ses droits par leurs armes et leur influence; mais leurs conseils doivent être longuement pesés avant qu'on lève la bannière des combats et qu'on réunisse des troupes; car l'or de l'Angleterre et les intrigues de Lorn ont fait entrer beaucoup de chefs dans les ligues du Sud. En réponse à leurs offres, Bruce confia franchement son hardi dessein à ses nouveaux partisans. « Après avoir passé l'hiver dans l'exil, je voulais débarquer au rivage chéri de Carrick; je brûlais de revoir Ayr, mon pays

natal, et d'assister aux fastueux banquets que Clifford donne dans le château de mes pères où son orgueil commande aujourd'hui. Mais je voulais d'abord me rendre dans Arran, où le vaillant Lennox me prépare des secours : nous fûmes surpris par une tempête qui dispersa nos barques et nous fit changer de résolution; la mienne même, pour éviter une voile ennemie, s'était beaucoup éloignée du but de mon voyage, lorsque cette sage volonté, qui maîtrise la nôtre, nous a guidés malgré nous vers le château d'un ami. »

X.

Torquil prit la parole : « Le temps presse; il faut agir sans retard, et nous prions instamment notre souverain de ne pas s'exposer aux périls d'un siége. Lorn, qui brûle de se venger, n'est que trop près des tours d'Artornish avec toutes les forces qu'il commande; et les vaisseaux légers de l'Angleterre sillonnent non loin d'ici les ondes de la Clyde, prêts à partir au moindre signal, à balayer tous les détroits, et à surveiller toutes les côtes. Avant donc que l'alarme soit donnée, il faut que notre souverain gagne un asile sûr et secret vers les confins de Skye... Torquil sera son pilote et son guide. — Non, brave chef, s'écria Ronald; j'accompagnerai moi-même notre maître; j'appellerai aux armes les guerriers de Sleate, tandis que toi, renommé pour ta sagesse dans les conseils, tu dirigeras nos alliés par tes prudents avis et leur imposeras par tes cheveux blancs. — Et si mes paroles n'ont pas assez de poids, répliqua le chef de Dunvegan, cette lourde épée fera pencher la balance.

XI.

— Ce projet me sourit, dit Bruce; mieux vaudrait cependant qu'Isabelle, pour sa sûreté, regagnât avec ma barque et ma suite les rivages hospitaliers de l'Irlande. Tu t'y rendras aussi avec elle, Édouard, pour la consoler et la défendre au besoin, pour rallier nos amis dispersés. » A en juger par l'expression de ses traits, tout autre projet eût sonné plus agréablement à l'oreille de lord Ronald; mais le plan fut exécuté aussi vite que conçu. Deux barques équipées et armées en secret sortirent de la baie; elles firent voile dans deux directions contraires, l'une vers la côte de Skye, l'autre vers le rivage d'Erin.

XII.

Suivons Bruce et Ronald... Un vent favorable gonfla leur voile jusqu'au moment où ils reconnurent les sombres hauteurs de Mull et les collines bleues d'Ardnamurchan. Mais alors les rafales soufflèrent avec violence, et les contraignirent d'abaisser le mât pour manier la rame. Ils luttèrent le reste du jour et la nuit tout entière contre ces mers courroucées, et ce ne fut qu'avec l'aurore qu'ils aperçurent le romantique rivage de Skye. Ils virent les premiers rayons du soleil dorer la cime aride de Coolin qui s'élève vers l'orient; mais leur navigation fut si pénible et si lente, qu'avant qu'ils fussent entrés dans la baie de Scavigh, où ils se virent forcés de relâcher pour attendre un vent plus favorable, l'astre du jour inclinait vers l'occident. « Si mes yeux ne me trompent pas, dit Ronald, voici les sauvages déserts qui s'étendent au nord de Strathnardill et de Dunskye[1] : nul être humain ne porte ici ses pas; et puisque ces vents contraires soufflent toujours, si mon souverain ne dédaigne point les plaisirs du chasseur, qui nous empêche de débarquer et d'aller tuer un daim sur la montagne? Allan, mon page, viendra avec nous; il sait bander adroitement un arc, et si nous rencontrons du gibier, sa flèche nous répond du succès. » Alors chacun d'eux prend un arc et des traits; ils approchent du rivage, sautent à terre, et laissent leur navire ainsi que l'équipage dans un endroit où un rapide torrent accourt avec fracas sur son lit de rochers pour se jeter dans l'océan.

XIII.

Quelque temps ils firent route en silence, comme des chasseurs qui cherchent le gibier sur la montagne; mais enfin le roi Bruce dit à Ronald : « Grand

Dieu ! l'admirable spectacle! J'ai traversé bien des montagnes dans les contrées étrangères et dans mon pays natal, et ma destinée a voulu que je visitasse des lieux où m'appelait plutôt le soin de ma sûreté que celui de mes plaisirs. Ainsi j'ai erré dans bien des déserts, gravi bien des hauteurs, traversé bien des marais; mais, par ma bonne épée! un paysage aussi sauvage que celui-ci, et pourtant aussi sublime dans sa sauvagerie même, ne s'est jamais offert à mes yeux, en quelque lieu que j'aie porté mes pas. »

XIV.

Il n'était pas étonnant que le monarque parlât ainsi; car l'œil humain a rarement contemplé un tableau plus sévère que ce lac effrayant avec son noir rebord de rochers arides. Il semble qu'un ancien tremblement de terre ait ouvert une route escarpée dans le sein de la dure montagne, et chaque précipice nu, chaque noir ravin, chaque sombre abîme atteste encore les ravages de cette convulsion de la nature. Le vallon le plus sauvage présente encore d'ordinaire quelques signes de vie : le haut Benmore est tapissé de mousse verte; dans le profond Glencroe fleurit la bruyère, et Cruchan-Ben est couvert de taillis; mais ici... sur les hauteurs, dans les fonds, autour de vous, point d'arbre, de buisson, de plante, de fleur! rien qui offre à l'œil fatigué la moindre trace de végétation; ce ne sont que rochers entassés au hasard, sombres précipices, sommets arides, bancs immenses de granit, comme si ce lieu ne connaissait ni le soleil d'été, ni la douce rosée de printemps qui couvrent de nuances variées les coteaux les plus ingrats.

XV.

Et à mesure qu'ils marchaient, les rochers sourcilleux et le lac profond devenaient plus sauvages : d'énormes terrasses de noir granit leur offraient des chemins rudes et difficiles, formés par des débris de roc précipités du haut de la montagne dans quelque affreuse nuit de terreur, alors que le loup hurlait et que le daim prenait la fuite. Quelques-uns de ces fragments se tenaient en équilibre comme par miracle, au point que le bras d'un enfant aurait ébranlé ces masses qu'une armée entière n'aurait pu soulever de terre, masses jetées au hasard par la nature en courroux, mais tremblantes sur leurs bases comme ces pierres druidiques qu'un art prodigieux a presque suspendues sans support. Les brouillards du soir, dans leur immobilité continuelle, tantôt couvraient la longue chaîne des monts, et tantôt, abandonnant leurs fronts chenus, étendaient leur manteau autour des lacs, ou roulaient sur les ondes noires, ou bien tourbillonnaient avec les vents, emportés au milieu des airs. Souvent aussi, se condensant tout à coup, ils s'abaissent, et alors des torrents de pluie se précipitent de leurs flancs : mais au bout de quelques instants, on revoit la joyeuse clarté du soleil, et mille filets d'eau, blancs d'écume, descendent des cimes de la montagne.

XVI.

« Quel est, dit Bruce, le nom de ce sombre lac, entouré de précipices roides et escarpés qui n'offrent aux sangliers et aux daims d'autre sentier que les noirs rochers sur lesquels nous marchons? comment s'appellent aussi ces monts impraticables et ce pic effrayant qui, éclairé par les derniers rayons du soleil, élève jusqu'aux nues les gouffres affreux et les hideuses crevasses qui semblent autant de cicatrices sur sa tête brisée par la foudre? — Coriskin est le nom de ce lac ténébreux, répondit Ronald, Coolin celui de la montagne, ainsi appelée, comme le disent les bardes, du nom de l'antique Cuchullin. Mais plus familiarisés dans nos îles avec les horreurs de la nature qu'avec ses beautés, les bardes se plaisent souvent, pour satisfaire un caprice, à donner des noms fictifs à de semblables endroits. Je voudrais que le vieux Torquil pût vous montrer ses vierges avec leurs seins de neige, ou vous engager à écouter les chansons monotones de sa nourrice... Or, les

vierges, ce sont de hauts rochers avec de blanches saillies; la nourrice, c'est un torrent qui mugit... Je voudrais que nous pussions vous montrer le gouffre immense où se perdent, en tournoyant, les eaux du Corrievrekin... car là, dit-on, la sorcière met son chaperon blanc. C'est ainsi que nos insulaires trouvent dans leur imagination des noms fantastiques pour les lieux les plus sauvages. »

XVII.

Bruce répondit. « Une âme rêveuse pourrait trouver ici le sujet de pensées plus graves. Ces monts élevés qui portent leurs fronts nus jusqu'au milieu du ciel, indifférents au soleil et à la neige, où rien ne peut mourir, où rien ne peut naître, ne ressemblent-ils pas au destin d'un monarque occupant une place élevée au milieu des orages de la politique, place trop élevée même pour qu'il puisse goûter les simples plaisirs de la vie? Son âme n'est-elle pas un roc, son cœur un désert? Sa tête couronnée est au-dessus de l'espérance, de l'amour et de la crainte... Mais regardez, Ronald! sous ce rocher pointu j'aperçois des chasseurs auprès d'un cerf tué; qui peuvent-ils être! Tout à l'heure vous disiez que jamais les pas d'un mortel n'avaient foulé ces régions désertes.

XVIII.

— Je l'ai dit.... et je le croyais, en vérité, répliqua Ronald; oui, j'ai cru dire vrai. Cependant voici en effet près de ce fragment de granit cinq hommes... ils nous voient et viennent à nous. A la plume qui orne leurs bonnets, je devine qu'ils sont vassaux de Lorn et ennemis de mon souverain. — Qu'importe! cinq contre trois? je me suis souvent trouvé dans une position plus critique. Cependant le pauvre page ne peut guère nous aider; convenons donc de notre plan de bataille, s'ils nous disputent le passage: attaquez-en deux, je fais mon affaire des autres. — Non, prince! c'est mon épée qui doit combattre les trois adversaires; ma force, mon adresse à manier les armes est moindre que la vôtre: moindre aussi sera la perte si Ronald succombe. Mais les insulaires sont soldats de bonne heure : Allan a une épée aussi bien qu'un arc, et si mon souverain en donnait l'ordre, deux flèches rendraient égal de part et d'autre le nombre des combattants. — Non; non, dût-il y aller de ma vie! s'écria le prince; assez de sang est retombé sur ma tête, trop témérairement versé... Nous allons bientôt savoir s'ils viennent en amis ou en ennemis. »

XIX.

Les étrangers approchaient toujours; mais plus ils approchaient, moins leur extérieur plaisait au monarque. C'étaient tous des gens de mauvaise mine, le regard en dessous, et se souciant peu d'être vus [2]. Ils avançaient d'un pas irrésolu et la tête inclinée vers la terre. Les deux premiers étaient bien équipés, portant le costume des montagnards, les brodequins et le bonnet, le plaid et la tunique, ainsi que leurs armes, la dague et le sabre, l'arc et les flèches; les trois autres, qui marchaient un peu en arrière, semblaient être d'un rang inférieur : des peaux de chèvre ou de daim, jetées sur leurs dos, les garantissaient du vent; leurs bras, leurs pieds, leurs têtes étaient nus, leur barbe mêlée, leurs cheveux en désordre; pour armes, ces misérables portaient une massue, une hache et un sabre rouillé.

XX.

Ils avançaient toujours, et toujours en gardant le silence. « Dites-nous qui vous êtes, cria Bruce, ou sinon arrêtez; quand on se rencontre dans des déserts, on ne passe pas les uns près des autres comme dans une rue paisible. » A cette injonction sévère les Écossais s'arrêtent, font un salut brusque et bref, mais en paraissant courtois plutôt par crainte que par bonne volonté. « Nous errons comme vous errez aussi peut-être, répondent-ils, jetés ici par le vent et la mer, gens à partager avec vous ce daim récemment tué, s'il vous convient de goûter à notre festin. — Si vous êtes venus par mer, où est votre barque? —

A dix toises sous les vagues de l'Océan! Nous sommes naufragés d'hier, mais des hommes tels que nous ne s'épouvantent guère du danger. Les ombres s'épaississent... le jour baisse... voulez-vous venir dans notre hutte? — Notre navire nous attend dans la baie; merci de vos offres..... adieu. — Était-ce donc votre galère qui voguait ce soir non loin des bords de cette île? — Oui. — Alors épargnez-vous une peine inutile, vous la chercheriez vainement de ce côté; nous la regardions du haut de la montagne; soudain un navire du Sud s'étant montré avec le pavillon rouge de saint George, le vôtre a hissé sa voile et a gagné le large.

XXI.

— Par la sainte croix! voilà une fâcheuse nouvelle, » dit tout bas lord Ronald au roi Bruce; « et il ne fait plus assez jour pour vérifier l'authenticité de leur récit. Ces hommes-là ont l'air bien grossier, cependant sous une rude écorce bat quelquefois un bon cœur: suivons-les; nous avons besoin de nourriture, de feu et d'abri; nous aviserons à nous tenir en garde contre la trahison, et chacun protégera tour à tour le sommeil de ses camarades.... Braves gens, nous acceptons; nous sommes vos hôtes, et nous récompenserons votre hospitalité. Allons, conduisez-nous vers votre hutte .. mais un moment! Ne mêlons pas nos deux bandes.... montrez-nous le chemin à travers ces monts et ces rochers, et nous vous suivrons... marchez devant. »

XXII.

Ils atteignirent la pauvre cabane, faite de voiles étendues contre un rocher, et en entrant ils y trouvèrent un jeune garçon, dont les membres délicats et le maintien distingué s'accordaient mal avec un lieu si sauvage: il portait une toque et un manteau de velours vert, et se tenait assis sur le sol. Son habillement, semblable d'ailleurs à celui des ménestrels, était noir de même q e ses cheveux; ses joues, indiquant encore la jeunesse, étaient flétries par le chagrin et ses yeux baignés de pleurs. « D'où vient ce pauvre enfant? » dit Ronald, et ces mots parurent le distraire de sa douleur. Comme se réveillant d'un songe affreux, il leva la tête en poussant un cri, et promena autour de lui des yeux hagards. Puis il se tourna du côté de la muraille, et l'on n'aperçut plus que son cou qui se couvrit de rougeur.

XXIII.

« Quel est cet enfant? » demanda lord Ronald une seconde fois. « Les chances de la guerre l'ont fait notre prisonnier; il peut devenir le vôtre si vous trouvez que la musique a plus de charmes que l'or; car, quoique muet dès sa première enfance, ce jeune garçon sait habilement toucher du luth, jouer de la lyre et manier l'archet; il sait enfin abréger le temps pour ceux qui aiment se divertir ainsi: à mon avis, le vent propice qui souffle en mugissant sur notre proue rend des accords plus harmonieux. — Mais comprend-il les paroles qu'on lui adresse? — Oui; c'est du moins ce que nous a dit sa mère, vieille femme qui a péri dans notre naufrage: de là le chagrin de ce pauvre jeune homme. Je ne puis rien vous apprendre de plus sur son compte, il n'est notre captif que depuis hier. Quand le vent et le ciel nous étaient si contraires, nous n'avons guère pu songer à lui.... mais pourquoi perdre ainsi le temps en paroles inutiles? Asseyez-vous, partagez notre repas, et déposez vos armes. » Tout à coup le captif tourna la tête, et lança un rapide regard à Ronald. C'était un coup d'œil significatif que le chef n'eut pas de peine à comprendre.

XXIV.

« L'ami, dit-il, nous sommes dans l'obligation de faire feu et table à part; car sache que nous accomplissons un pèlerinage, moi, mon camarade et ce jeune serviteur. Nous avons fait serment d'abstinence et de veille jusqu'après l'accomplissement de notre vœu, et d'ici là nous ne pouvons ni quitter le plaid et le sabre, ni nous asseoir à la table d'un étranger; défense à nous encore de dor-

mir tous en même temps : l'un des trois est toujours tenu de veiller. Ainsi, digne hôte, nous prenons ce coin de la hutte pour notre usage particulier. — Singulier vœu! répliqua le plus âgé de la troupe; il me semble difficile à observer. Que diriez-vous, si, pour répondre à la froideur dont vous récompensez notre accueil amical, nous refusions de partager notre repas avec vous? — Nous vous dirions alors que nos sabres sont d'acier! et notre vœu ne nous oblige pas de mourir de faim lorsque nous pouvons nous procurer de la nourriture avec de l'or ou avec ces épées. » A ces mots, le sombre front de l'hôte s'enflamme soudain, ses dents claquent, ses traits se contractent; mais toute sa colère s'apaisse bientôt devant le regard enflammé de Ronald, et son courage incertain ne peut supporter le regard calme et intrépide du monarque. Avec un sourire forcé : « Que chacun, dit-il, suive donc la coutume de son clan! que chacun reste dans ses quartiers séparés, qu'il y mange ou jeûne, qu'il y dorme ou veille à son gré. »

XXV.

Les feux s'allument en des endroits différents, chacun mange à son tour, à son tour chacun surveille l'ennemi; car l'œil du vieux montagnard, œil noir et plein d'astuce, fier et sombre à la fois, n'annonçait rien de bon. Jamais il ne regardait en face, mais toujours il promenait autour de lui un regard lent et circonspect, portant l'expression du soupçon et de la ruse, qui dardait comme une clarté sinistre de dessous ses sourcils épais et grisonnants. Le plus jeune, qui paraissait être son fils, avait aussi ce sombre aspect qui effraye un homme timide; les serfs à demi nus qui étaient assis derrière eux lançaient des regards de crainte et de haine... Enfin tous les cinq, lorsque l'obscurité se glissa dans la hutte, se couchèrent et firent semblant de dormir, ou dormirent en effet. Le jeune captif lui-même, qui, dans l'impuissance de sa langue, etait forcé de s'en remettre à ses yeux pour peindre et déplorer ses maux, ne fit pas une plus longue veille de douleur, mais il étendit ses membres afin de sommeiller.

XXVI.

Cependant le roi ne se fie pas à ses hôtes dangereux, et règle l'ordre des veilles. Ronald doit veiller jusqu'à minuit, le roi le relevera alors pour être relevé à son tour par le jeune Allan. Ils adoptent cet arrangement pour que le page puisse prendre d'abord le repos exigé par son âge encore tendre... Quelle est la pensée dont s'occupe lord Ronald pour résister au sommeil que la fatigue lui envoie?... Car ne croyez pas qu'il daigne craindre bien vivement un si lâche ennemi.... Il pense à l'aimable Isabelle, au moment où elle se jeta aux pieds du fier d'Argentine, et surtout à ce jour où, dans le brillant tournois de Woodstock, elle lui remit avec un sourire bienveillant le prix destiné au vainqueur. Belle dans la joie, encore belle dans le chagrin, au sein du bonheur comme sous les coups du désespoir, doit-elle occuper seule son esprit? Non: il songe aussi à son aimable fiancée, à Édith... Ah! comment se décider, quand d'une part il a donné son cœur et son amour, quand de l'autre sa foi est engagée devant le ciel! Il ne lui fut pas difficile de veiller, car rarement les amants se plaisent à dormir. Enfin le hibou fit entendre son chant de minuit, le renard répondit par ses glapissements, alors s'éveilla le monarque... A sa prière, Ronald consentit à prendre quelque repos.

XXVII.

A quel charme recourut le roi Robert pour passer sans ennui ses heures de veille? ne le devinez-vous pas? Son cœur patriote s'enflamma de nobles pensées : il songea aux batailles livrées pour l'indépendance de son pays, aux forteresses prises d'assaut, aux villes délivrées, à de hardis desseins et à d'audacieuses actions, à la rose d'Angleterre, flétrie et déchirée, à la croix d'Écosse portée en triomphe, aux déroutes et aux victoires, à la guerre et aux trêves; enfin les pensées qui occupent les héros,

occupèrent le vaillant Bruce. S'étonnera-t-on si, au milieu de ces méditations, le sommeil ne visita point les paupières du monarque? Voilà que, sur la cime occidentale du Coolin, commence à se répandre une pâle lumière, la loutre regagne sa retraite, et la mouette qui s'éveille pousse un cri aigu : alors le page veille à son tour, et le monarque abandonne à un repos nécessaire son esprit inquiet.

XXVIII.

C'était une tâche difficile pour les yeux d'Allan, que la veille scrupuleuse qu'exigeait la sûreté commune. Il garnit le feu et fait briller la lumière pétillante du pin, puis il considère quelques instants en silence ses hôtes qui dorment enveloppés de leurs plaids. Mais nulle crainte ne peut trouver accès dans son âme, car il est issu d'une race guerrière, et s'il parvient à l'âge mûr, il pourra égaler les plus vaillants chevaliers. Puis il songe au château de sa mère, aux bosquets verdoyants qu'aimaient ses jeunes sœurs, aux jeux de son enfance dont ils furent témoins, et à la longue messe du chapelain Don Joseph. Mais bientôt les clartés de la flamme semblent s'éteindre devant ses yeux fatigués. Il se relève alors, et contemple le lac où commencent à luire les rayons pâles encore de l'aurore naissante. Le brouillard couvre les cimes du Coolin, la brise du matin rase la surface des eaux; les petites vagues sombres, poussées vers la terre, viennent sans cesse baiser les rochers ou le sable : c'est un bruit qui endort. Il se remet donc à rêver aux histoires qui amusèrent ses premiers ans, aux démons rencontrés par les pèlerins au milieu de la route, aux fées légères et aux spectres hurlants, à la terrible cabane de la sorcière maudite, à la grotte d'albâtre de la sirène qui dans la retraite enchantée de Strathaird baigne son beau corps à des sources ignorées des regards du soleil[3]. Emporté par son imagination, il pénètre dans ce séjour. A ses yeux se présentent les voutes de la caverne; il ne voit plus les sombres murs de la hutte; son pied foule un pavé de marbre, et sur sa tête d'éblouissantes sculptures brillent comme un firmament d'étoiles!... Silence! n'entend-il pas la naïade exprimer sa colère par un cri perçant?... Non!... c'est le cri bienveillant du captif qui, trop tard, hélas! vient interrompre le rêve d'Allan; lorsqu'il veut se relever de terre, le poignard d'un des brigands a trouvé le chemin de son cœur! il lève au ciel ses yeux troublés... murmure le nom de son maître.... et meurt!

XXIX.

Le roi se réveille aussi... mais ce n'est pas pour mourir! Sa main saisit au milieu des flammes un tison ardent, première arme qu'il trouve dans sa colère. Il se précipite sur l'assassin, et venge d'une manière éclatante le jeune et malheureux Allan! la cervelle écrasée du montagnard et son sang qui bouillonne frémissent sur le tison à demi éteint; le meurtrier rend le dernier soupir, et tombe! Le lord des Iles n'est pas moins redoutable dans sa fureur : un brigand expire sous son épée; un autre est renversé par son bras terrible et va recevoir la mort. Mais tandis que la dague de lord Ronald boit le sang qui jaillit du sein du misérable, le chef des brigands lève derrière lui une main perfide!..... Ah! s'il était secouru un moment, jusqu'à ce que Bruce, qui ne peut combattre deux ennemis à la fois, en eût jeté un second à terre ou sur le cadavre de son camarade!... Voici qu'on le secourt... le jeune captif s'élance sur le bras levé, le saisit fortement..... et, avant que le meurtrier parvienne à se débarrasser de cette étreinte, le traître est renversé : Bruce le tient sous lui, mortellement blessé.

XXX.

« Scélérat! s'écrie le monarque, pendant qu'il te reste une étincelle de vie, fais-moi connaître quel noir complot arma ta main d'un poignard meurtrier contre les jours d'étrangers paisibles? — Tu n'es pas un étranger! » murmure le montagnard d'une voix mourante; « je te connais bien; je te connais pour

être l'ennemi juré de mon puissant chef, le noble Lorn. — Réponds-moi encore, et dis la vérité pour le salut de ton âme... D'où vient ce jeune garçon? apprends-nous son pays, sa naissance et son nom : répare ainsi ton action infâme. — Ne me tourmente pas davantage!... mon sang circule déjà froid... je n'en sais pas plus que je n'en ai dit. Nous l'avons trouvé dans une barque, que nous examinions pour différents motifs... et je pensai... » La mort lui coupe la parole : dans le sang et le carnage, comme il avait vécu, mourut Cormac-Doil.

XXXI.

Alors, s'appuyant sur son épée sanglante, le vaillant Bruce dit à Ronald : « Maintenant, honte à nous deux!... ce jeune garçon lève au ciel sa figure muette, et joint les mains pour témoigner au Très-Haut sa gratitude de notre délivrance miraculeuse. Ses gestes muets ont déjà rendu à Dieu des actions de grâces que nos langues à nous, libres qu'elles sont, n'ont pas encore prononcées! » Il fit relever le jeune homme en lui parlant avec douceur; mais remarquant qu'il frissonnait à la vue de son épée, il essuya le sang qui la couvrait et la remit dans le fourreau. « Hélas! pauvre enfant, dit-il, le destin t'a bien maltraité, lorsqu'avec un cœur si sensible et un corps si frêle, il te fait d'abord esclave d'un pirate, puis te donne un patron tel que moi, dont le sort est de mener une vie errante; un prince sans royaume, dont les jours incertains se passent au milieu du sang et des combats... Mais, tout privé d'amis qu'il est, Bruce saura te donner un asile... Viens, viens, Ronald! tes généreuses larmes ont assez coulé sur ce cadavre, et le destin d'Allan a été bien vengé... viens, éloignons-nous d'ici... le jour se lève. Cherchons notre galère... j'espère qu'ils ont menti en nous disant qu'elle a mis à la voile. »

XXXII.

Mais avant de quitter le champ de bataille, le lord des Iles adresse de tristes adieux à son jeune serviteur : « Qui racontera cette triste histoire dans le château de Donagaile! dit-il; ah! qui apprendra à la malheureuse mère que son enfant chéri est tombé dans la fleur de l'âge?... Compte sur moi, pauvre jeune homme! compte sur mon souvenir : les prêtres diront pour toi des prières funèbres, tandis que sur ces brigands, pourrissant au lieu même où ils sont tombés, viendra hurler le loup et crier le corbeau... » Mais déjà la cime orientale des monts jette une lueur rougeâtre sur le lac noir; de brillants rayons d'or et de pourpre nuancent les ravins, les précipices, les pointes de rochers... C'est ainsi que les grandeurs du monde brillent de loin, déploient leur fastueuse magnificence, et cachent avec soin les peines qui en sont inséparables... Sur ces dalles de granit, noires et larges, passait la route inégale et roide qu'ils avaient à suivre. Les guerriers marchèrent en causant tristement, et le captif les suivit en silence.

CHANT IV.

I.

Étranger, si jamais, dans ton ardeur de tout voir, tu as porté tes pas vers les régions septentrionales de l'antique Calédonie, où la divinité de la solitude a établi son trône au milieu des lacs et des cataractes, ton âme a dû éprouver une jouissance sublime, quoique mélancolique, en considérant ces vallées que ne foulent jamais les pas de l'homme, et ces montagnes dont le front se perd dans la nue; en écoutant le torrent, qui, lancé avec fracas de la cime des rochers, mêle le bruit de ses vagues aux cris de l'aigle, au mugissement du lac et au roulement du tonnerre.

Oui, ce spectacle t'a paru sublime, mais trop mélancolique..... la solitude oppressait ton cœur, le désert fatiguait tes yeux; et des craintes étranges et terribles pesaient sur ta poitrine comme un froid et solennel fardeau. Alors tu

aurais voulu voir près de toi la cabane du bûcheron, ou un être qui donnât signe de vie, quelque vulgaire et grossier qu'il fût. Quel doux spectacle d'apercevoir en cet instant les nuages de fumée s'élevant au-dessus du chaume! quelle douce harmonie que le chant du coq ou les cris d'enfants se jouant sous la verdure du saule!

C'est ainsi que la grandeur sauvage de certaines perspectives cause un frémissement de terreur qui se soulage par un soupir; tels sont les sentiments qu'on éprouve en vue des lacs de Ronnoch; tel est le sombre ravissement qui nous transporte dans l'obscure vallée de Glencoe, ou plus loin, aux lieux où, sous le ciel du Nord, le lac Éribol bat contre les flancs blanchâtres des cavernes qui le bordent... Mais croyez-en le ménestrel: tous ces lieux le cèdent encore en solennité à ce rivage sublime d'horreur qui voit s'élever les sommets sourcilleux du Coolin, et entend le mugissement des vagues du Coriskin.

II.

Les guerriers traversaient ce désert, lorsque le son d'une voix forte et celui d'un cor retentirent sur l'aile de la brise. « C'est le cor de mon frère, dit Bruce. Qui peut avoir occasioné un si prompt retour? Vois-le, brave Ronald... vois-le franchir les troncs d'arbres et les blocs de rochers, comme le cerf poursuivi par les chasseurs, impétueux dans tous ses mouvements, car tel est Édouard Bruce à la chasse ou dans les combats. Il nous aperçoit, et ses cris impatients nous auront appris ce qu'il vient nous annoncer avant qu'il soit arrivé jusqu'à nous.

III.

Édouard, en effet, s'écrie: « Que faites-vous ici à la poursuite du daim des montagnes, tandis que l'Écosse réclame son roi? Une barque envoyée par Lennox nous a rencontrés en route. Je suis revenu en hâte avec elle, pour apporter ces heureuses nouvelles... Stuart appelle le Teviotdale aux armes, et Douglas tire de son sommeil la vallée qui l'a vu naître; ta flotte, battue par la tempête, est parvenue à gagner, sans avoir beaucoup souffert, la baie de Brodick, et Lennox, à la tête d'une troupe choisie, n'attend que ton arrivée et tes ordres pour se transporter sur le rivage de Carrick. Voilà de bonnes nouvelles, mais écoute jusqu'au bout! Édouard d'Angleterre, le plus acharné de nos ennemis, accourant avec son armée vers le Nord, a rendu le dernier soupir sur les frontières... »

IV.

Bruce demeura calme: son visage impassible n'était guère accoutumé à s'épanouir à la joie, mais son teint s'anima: « Maintenant, ô Écosse, dit-il, tu verras dans peu, avec l'aide puissante de Dieu, tes enfants libres et vengés de leurs ennemis! Et cependant, le ciel me soit à témoin, aucun sentiment intéressé des torts personnels qu'il a eus envers moi n'occasionne la joie que j'éprouve de la mort d'Édouard [1]. J'ai été armé chevalier par lui, j'ai tenu de lui mon pouvoir et mes possessions; et je puis porter ce témoignage qu'en retranchant de son histoire la page entachée des fureurs par lesquelles il a ruiné l'Écosse, on y trouve un monarque vaillant et sage, un roi justement chéri de son peuple... — Que les bourgeois de Londres déplorent la perte de leur maître, et que les moines de Croydon écrivent ses louanges, reprit le bouillant Édouard: éternelle comme la sienne, ma haine ne s'arrête point aux portes du tombeau et ne meurt point avec lui! Telle fut celle qui l'animait sur la rive de la Solway, lorsque dans sa fureur son bras mourant menaçait encore du poing la terre d'Écosse, tandis que ses derniers accents appelaient la malédiction du ciel sur l'héritier de ses États, s'il faisait grâce à la Calédonie avant que le dernier rebelle fût immolé dans son repaire. Telle fut encore sa haine acharnée, lorsqu'en rendant le dernier soupir il renonça solennellement à la demeure paisible des morts, et voulut que son armée implacable transportât avec

elle ses ossements sur la côte d'Écosse[1], comme si son œil éteint eût pu, même après le trépas, jouir encore des malheurs de son ennemie ! Telle fut sa haine... farouche, mortelle et invétérée. La mienne sera aussi constante, aussi profonde et aussi forte.

V.

— Les femmes, Édouard, peuvent combattre avec des paroles, les moines avec des malédictions, mais les hommes ne doivent faire la guerre qu'avec leurs épées : tu ne manqueras pas d'ennemis vivants pour assouvir tes vengeances et tes haines mortelles. Pour le moment, en mer ! Jette les yeux sur le rivage et vois onduler les flammes de nos galères agitées par un vent favorable ! A bord ! à bord ! et hissons les voiles. Dirigeons-nous d'abord sur Arran, où se sont rassemblés en armes nos amis dispersés, le fidèle Lennox et le vaillant de La Haye, et Boyd intrépide dans la mêlée. Il me tarde de me trouver à la tête de cette troupe de braves, et de voir encore une fois déployer mon étendard. Le noble Ronald nous accompagne-t-il dans notre course, ou demeure-t-il pour assembler les troupes de ses îles ? — Que les chances se décident en faveur de Bruce ou qu'elles tournent contre lui, répliqua le chef, Ronald demeurera toujours à ses côtés ; et puisque nous avons là bas deux galères, que la mienne, si mon souverain le trouve bon, soit renvoyée pour aller appeler aux armes les clans d'Uist, et tous ceux qui entendent mugir les flots du Minche sur le rivage isolé de l'île Longue. Nous pouvons nous-mêmes, sans nous retarder beaucoup, avertir les îles qui se trouvent plus près ; et bientôt, avec l'aide de Torquil, une flotte bien équipée va se trouver rassemblée sur le rivage d'Arran, si toutefois les insulaires de l'Ouest ont encore quelque respect pour les ordres de leur prince. »

VI.

Ils s'arrêtèrent à ce projet. Mais avant que les galères eussent déployé leurs voiles, le sombre Coriskin et les flancs élevés du Coolin retentirent des accents plaintifs du chant de mort. Le long des noires ondes du lac... théâtre bien en harmonie avec cette scène de deuil, on vit les insulaires, donnant tous les signes d'une vive affliction, apporter lentement vers le rivage le corps du malheureux Allan. A chaque pose, les cris déchirants de leur coronach redisaient leur douleur aux échos d'alentour ; et lorsqu'ils se remettaient en marche, les cornemuses, reprenant les éclats bruyants d'un lugubre pibroch, déploraient la perte du jeune héritier de Donagaile. Les rochers et les cavernes de l'antique Coolin en répétaient à la ronde les lamentables accents, qui allaient se perdre et mourir à une grande hauteur sur ses flancs entourés de brouillards. Jamais des sons produits par l'homme n'avaient atteint son sommet sourcilleux, dont l'écho ne répétait que le mugissement de la tempête ou les éclats du tonnerre.

VII.

La barque poussée par les vents bondit gaiement sur les flots, la brise des montagnes de Ben-na-Darch se joue dans sa voile ; la toile et les cordages imitent, par leur froissement, les rires de la gaieté ; l'onde, que fend le navire, y répond en se brisant contre ses flancs. La mouette rapide effleurant la surface de l'eau ne glisse pas plus légèrement sur l'aile de la brise : les sommets du Coolin et le rivage caverneux du Slapin ont disparu derrière le léger esquif. Bientôt des signaux de guerre appellent aux armes et les sombres tours de Dunscaith et le lac d'Eisord, et d'épais nuages de fumée flottent au-dessus du sommet de Cavilgarrigh, donnant le signal des combats aux clans valeureux de Sleate et de Strath. Prompt à obéir, impatient de voir l'ennemi, chaque guerrier s'élance sur ses armes, et jette sa targe sur son épaule. Le chef du clan de Mac-Kinnon, blanchi dans les combats, est chargé de les commander et de conduire leurs barques à la baie de Brodick.

VIII.

Transmettant les ordres de Ronald, les feux d'un signal brillent au loin sur la mer et sur les îles : c'est un fanal allumé sur la tour de Canna [3], dont les murailles grisâtres sont suspendues sur la baie comme le nid du faucon. Ne cherchez point à gravir le sommet élevé du roc, pour examiner de près la tourelle crevassée par la main du temps ; c'est une tâche périlleuse et effrayante pour tout autre être que la chèvre ou le daim des montagnes. Mais reposez-vous sur le rivage et écoutez l'antique récit du vieux pâtre : il fera cesser les aboiements inquiets de son chien, et déployant les couleurs bariolées de son plaid pour vous en faire un siége sur les bords de l'océan, il vous racontera comment une dame étrangère vint anciennement avec le chef de son clan dans cette antique tourelle. Il était doué d'une âme farouche, le maître jaloux qui confina dans une si rude prison une captive si douce et si belle ! et souvent, lorsque la lune laissait tomber ses paisibles rayons sur l'océan, l'aimable dame pleurait assise sur les murs de la forteresse, et tournait ses beaux yeux vers les climats du Sud, rêvant peut-être à des temps plus heureux, et accompagnant sur son luth les chants plaintifs de sa terre natale. Et encore aujourd'hui, lorsque les rayons pâles et tranquilles de la lampe des nuits se jouent sur le rocher et sur la baie, lorsqu'aucun souffle ne vient agiter l'air, un plaisir étrange, mêlé de crainte, fait battre le cœur de l'habitant des Hébrides : car il lui semble entendre sur le sommet du roc le murmure d'un luth et les accents d'une captive qui déplore ses malheurs dans une langue inconnue... Mais c'est trop longtemps suspendre notre récit... Et cependant qui peut passer près de ce rocher et de cette tour en ruines sans payer le tribut d'un soupir à l'infortunée dont l'âme semble encore habiter ces lieux !

IX.

La barque bondit gaiement sur les flots ; la main du pilote la dirige vers les sombres montagnes de Ronin. Aussitôt, abandonnant les forêts qui couvrent les flancs de ces rochers, les chasseurs descendent sur le rivage. Chacun d'eux a détendu son arc de frêne, et, docile aux ordres du Lord des Iles, il saisit l'épée du guerrier au lieu de l'épieu du chasseur. Un signal allumé sur le pic de Scoor-Eigg appelle ensuite au combat les guerriers de cette île ; race jadis nombreuse, avant que le farouche Mac-Léod, poursuivant sa vengeance [4], fût descendu sur ce rivage glacé, lorsque la caverne battue par l'océan offrit en vain un refuge à ses victimes. Ce chef vindicatif, implacable dans sa fureur, en ferma l'entrée par un amas de bruyère embrasée ; des nuages épais d'une fumée suffocante remplirent la forteresse creusée dans le roc ! Les menaces des guerriers, les gémissements des enfants, les cris des femmes retentirent en vain : le chef impitoyable continua d'entretenir le feu jusqu'à ce que tout un clan eût expiré sous ces voûtes ! Les ossements qui jonchent cette sombre caverne n'attestent que trop le funeste sort des habitants de Scoor-Eigg.

X.

La barque bondit gaiement devant une brise du nord ; ainsi l'alouette fend les cieux au lever de l'aurore, ainsi le cygne, durant les feux de l'été, s'élance à travers les mers. A l'est apparaissaient les rivages de Mull, et la sombre Ulva, et Colonsay, et tout le groupe de riants îlots qui entourent la fameuse Staffa [5]. Sous l'abri des hautes colonnes de Staffa le cormoran va chercher dans l'obscurité un repos que rien ne vient troubler : le timide veau marin trouve une demeure paisible sous les voûtes de ce palais merveilleux. Là, comme pour éclipser les temples bâtis par la main des hommes, on dirait que la nature elle-même ait voulu en élever un à la gloire de son auteur ! Non ! ce ne peut être pour un but moins relevé et moins solennel, qu'elle a dressé ces milliers de colonnes et jeté ces voûtes hardies sous

lesquelles les vagues retentissantes s'amoncèlent et s'écroulent avec fracas, de manière qu'entre chaque intervalle l'écho de la voûte élevée renvoie sur des tons variés et prolongés une bruyante harmonie qui laisse bien loin derrière elle l'orgue de nos basiliques. Et ce n'est pas en vain que le frontispice de ce temple naturel se trouve placé en face de l'antique cathédrale d'Iona : la voix de la nature semble dire : « Tu as réussi selon ton pouvoir, faible créature sortie de la poussière; tu as élevé avec beaucoup de soin et de peine cet édifice qui te semble imposant... mais considère le mien !... »

XI.

La barque bondit gaiement devant la brise : ainsi s'élance le dauphin poursuivi par le tyran des mers, ou le chevreuil devant la meute. Ils laissèrent le lac de Tua sous le vent, et donnèrent l'éveil aux habitants de l'île sauvage de Tirée et au chef des plages sablonneuses de Coll; ils ne s'arrêtèrent point à l'île de Columba, quoique les cloches du saint temple ébranlassent au loin les airs : ils n'avaient pas le temps de se rendre aux pieux offices, et le long retentissement de cet avertissement sacré se perdit dans le bruit des vagues. L'intrépide et belliqueux seigneur de Lochbuie aperçut leur signal et saisit son épée, et l'île verdoyante d'Ilay appela ses guerriers aux armes. Les clans de la côte escarpée de Jura obéirent aux ordres de lord Ronald; il en fut de même de l'île de Scarba, dont le rivage retentit sans cesse des mugissements du Corrievrekin; il en fut encore ainsi de l'île isolée de Colonsay... lieux que chanta celui dont la voix ne s'entendra plus [6] ! Sa brillante et courte carrière est passée, et sa muse harmonieuse est muette; ce flambeau brûlant des feux variés de la poésie s'est éteint pour jamais : une plage éloignée, plage mortelle aux enfants de l'Europe, a reçu les restes de LEYDEN !

XII.

La brise souffle toujours gaiement, mais la galère ne sillonne plus les flots : en doublant la plage sauvage de Cantire ils ont craint la flotte attentive de leurs ennemis du Sud, et ils prennent une route inaccoutumée... Ils remontent le lac occidental de Tarbat et traînent ensuite leur barque à travers l'isthme [7] jusqu'au rivage de Kilmaconnel, dans la baie de l'Est. C'était un merveilleux spectacle de voir le mât et le pavillon briller au-dessus des arbres tandis que la galère s'avançait sur la terre, à travers les rochers, les taillis et les bois d'aunes. Les prophètes de la montagne tirèrent un important présage de cette circonstance extraordinaire; car d'anciennes légendes avaient prédit aux Celtes que, lorsqu'une barque royale ferait voile au-dessus des gazons de Kilmaconnel, la vieille Écosse triompherait dans les combats, et verrait tous ses ennemis pâlir et tomber devant sa croix d'argent.

XIII.

Ayant remis leur barque à flot, les guerriers sillonnent sous d'heureux auspices une mer intérieure, et se dirigent vers l'île d'Arran. Le soleil, avant de s'abaisser derrière le Ben-Ghoil, jette sur l'âpre sommet de cette montagne des Vents un doux rayon d'adieu qui brille en même temps sur le lac Ranza [8]; c'est là qu'ils dirigent leur course. On eût dit que l'île reconnaissait la présence de son souverain, tant la terre était belle, tant l'océan était paisible : des vagues à peine sensibles couvraient de leurs rides argentées le sein calmé des flots que se disputaient des teintes variées d'or, d'azur et de vert. Les collines, les vallées, les arbres et les tours brillaient des couleurs des derniers rayons du jour; le hêtre déployait aux regards son feuillage argenté; l'haleine de la brise, aussi douce que celle des amants, semblait de même précipitée et entrecoupée. Oh! qui voudrait troubler par des cris de guerre et de désastre le doux repos de ce spectacle enchanteur !

XIV.

Est-ce de guerre que parle lord Ro-

nald? La rougeur qui couvre son mâle visage, ce regard timide, ces yeux baissés, sa voix tremblante disent le contraire. De son côté l'air pensif du bon roi Robert indique qu'il pèse quelque demande d'importance, incertain s'il la doit accueillir; et néanmoins dans ses yeux et sur ses lèvres on peut lire cette douce compassion qui vient dérider l'humeur sérieuse de l'âge mûr lorsque des amants lui confient leur tendresse. Lord Ronald plaida sa cause avec anxiété... « Quant à ma fiancée, dit-il, mon souverain a entendu le bruit qui s'est répandu de la fuite d'Édith loin des murs d'Artornish. Son sort est trop malheureux... je ne m'arroge point le droit de blâmer cette retraite précipitée : que la joie et le bonheur l'accompagnent!... Mais elle a fui les nœuds de l'hymen, et Lorn a repris sa parole en face des chefs assemblés. Tandis que, pour exécuter l'engagement conclu par nos pères, j'offrais tout ce que je pouvais offrir... c'est-à-dire ma main... je me suis vu repoussé avec mépris! Ah! je trahirais mon honneur et mes plus chers sentiments, si je jouais encore le rôle d'un prétendant pour regagner les bonnes grâces du fier baron de Lorn.

XV.

— Jeune homme, répliqua le roi Bruce, c'est à l'Église de décider cette question. Néanmoins, il me paraîtrait dur, puisque le bruit court qu'Édith choisit Clifford pour époux, que le lien qu'elle a rompu dût encore t'enchaîner seul. Quant à ma sœur Isabelle... qui peut deviner les caprices d'une femme? J'ai quelque soupçon que le champion du Rocher, ce chevalier qui fut vainqueur dans le tournoi, et à qui sa main a donné le prix... avait fait quelque impression sur son cœur; mais depuis la mort de notre frère Nigel, depuis la ruine de notre maison, devenue étrangère aux joies et aux espérances du monde, plongée dans l'affliction et dans le deuil, la pauvre Isabelle a bien changé. Peut-être (ici le noble roi sourit), peut-être ta proposition pourra-t-elle changer le cours de ses pensées. Nous le verrons bientôt... ces montagnes que nous apercevons là bas recèlent le couvent de Sainte-Brigitte; Édouard l'y a envoyée, et elle y restera jusqu'à ce que le sort nous accorde des jours plus prospères : j'irai lui faire part de ta demande, et ton ami saura plaider ta cause. »

XVI.

Tandis qu'ils traitaient ce sujet important, le jeune muet se tenait près d'eux : tout à coup, il pencha sa tête contre le mât et sanglota amèrement; une douleur insurmontable semblait déchirer son cœur. Ses mains pressées sur son front cherchaient à retenir ses larmes, mais leur cristal ruisselait à travers ses doigts. Édouard, qui se promenait seul sur le pont, s'aperçut le premier de la lutte que soutenait ce jeune cœur. Aussi irréfléchi que brave, par une bienveillante brusquerie il tenta d'égayer l'esprit du jeune affligé; il enleva de force ses faibles mains de ses yeux baignés de pleurs. Comme le jeune homme cherchait à se débarrasser de lui... (il le serrait rudement quoique dans une intention amicale) le guerrier essuya ses larmes, et lui fit honte de ce qu'il pleurait. « Plût au ciel que ta langue pût me dire qui t'a injurié, car, fût-ce le premier de notre équipage, l'insulte ne demeurerait pas impunie. Allons, console-toi; tu es maintenant d'âge à suivre un guerrier, tu seras mon page!... un beau palefroi te portera par monts et par vaux pour tenir mon arc à la chasse ou pour porter mes messages à la dame de mes pensées; car je suis bien assuré que tu ne trahiras pas le secret de mes feux. »

XVII.

Bruce intervint... « Édouard, dit-il, ce n'est point là un jeune homme propre à porter l'arc d'un gai chevalier comme toi, à remplir ta coupe ou à transmettre tes messages légers à une belle plus légère encore. Tu es un maître beaucoup trop pétulant et irréfléchi pour cet orphelin : ne vois-tu pas comme il se tient à l'écart, comme il couche et mange

seul? il est beaucoup plus propre à servir notre sœur Isabelle dans sa paisible cellule, et à réciter avec le père Augustin les prières du couvent, qu'à courir les aventures avec un guide aussi infatigable que toi. — Grand merci, mon frère! répondit gaiement Édouard, pour le panégyrique que tu fais de ma personne! mais nous verrons un jour qui de nous deux peut le mieux protéger ou employer ce pauvre enfant. En attendant, notre vaisseau est près du rivage : mettons le canot à la mer, et débarquons. »

XVIII.

Le roi Robert sauta légèrement sur la rive, et trois fois les accents variés et prolongés de son cor retentirent jusqu'à ce que le Ben-Ghoil y eût répondu. En ce moment, le brave Douglas et le noble de La Haye serraient de près dans un vallon un cerf réduit aux abois, et Lennox excitait les chiens lorsque le son du cor retentit dans les taillis. « C'est l'ennemi! » s'écria Boyd qui accourut à la hâte et l'œil en feu... « c'est l'ennemi!... » Et déjà les braves chevaliers jetaient de côté l'arc et les flèches pour mettre l'épée à la main... « Non, répliqua le brave lord James, ce son n'appartient point à un cor anglais. Souvent je l'ai entendu animer le combat, exciter la poursuite ou suspendre la retraite. Il faudrait que mon cœur eût cessé de battre et que mon oreille fût sourde, si Bruce appelait et que Douglas ne l'entendît pas! Courons tous sur les bords du lac Ranza : celui qui a sonné ce cor n'est autre que le roi 9! »

XIX.

Aussitôt la nouvelle se répand parmi toute la troupe, et les guerriers accourent au rivage. Des acclamations de joie partent des bois et des vallons : un groupe de fidèles serviteurs entoure le roi Bruce, lui presse les mains et les arrose de larmes. Là étaient des vétérans des vieilles guerres de l'Écosse : leur casque couvrait des cheveux blancs; leurs épées et leurs haches d'armes étaient tachées du sang des Danois. Près de ces vieux soldats, on voyait des enfants dont la main avait peine à porter la longue claymore ou le pesant bouclier. Il y avait là des guerriers couverts de cicatrices, souvenirs des désastres d'Albyn, du combat terrible et fatal de Falkirk, de la déroute de Teyndrum et de la fuite de Methven. On y apercevait la haute statue de Douglas, la figure gracieuse de Lennox; Kirkpatrik, le redoutable chevalier de Closeburn; Lindsay, bouillant, fier et léger; le fils du noble de La Haye, de ce chevalier qui tomba sous un poignard assassin; et le brave Boyd, et le joyeux Seton. Ils se pressent autour du roi qui leur est rendu, versent des larmes, poussent des cris de joie et le pressent dans leurs bras : jeunes et vieux, serfs et seigneurs, ceux qui n'ont jamais tiré une épée et ceux qui sont faits aux périls de la guerre, tous sont résolus à braver les chances des combats et à vivre ou mourir aux côtés de Bruce!

XX.

O guerre! tu as aussi tes audacieux plaisirs! tes éclats de joie rayonnent comme la surface polie du bouclier sur le champ de bataille! Tu as les transports de la victoire et les cris de la conquête! Tu as aussi les cris et les transports non moins sublimes de la vengeance, lorsqu'après une défaite on se compte, on répète en frémissant le nom de ceux qui sont tombés avec gloire! O guerre! les enfants de la Bretagne savent comprendre tes accents énergiques : c'est là que l'épée du guerrier sympathise avec la lyre du poëte; c'est là que l'on connaît cette joie calme et sévère qui fait vibrer les cordes du cœur et rouler des larmes dans les yeux!... Nul de ceux qui liront ces vers ne s'étonnera donc si je leur dis que les pleurs inondèrent le noble visage de Bruce au moment où il vit autour de lui le reste si peu nombreux de ceux qui avaient salué dans les murs de Scone l'aurore de son règne, au moment où ces guerriers patriotes l'entourèrent, embrassèrent ses genoux ou le pressèrent contre leur

sein!... Nul n'osera blâmer Bruce!... son frère seul crut un moment pouvoir le blâmer, mais il n'en partagea pas moins sa faiblesse; car honteux de se sentir attendri, poussant un éclat de rire forcé, il détourna la tête pour essuyer une larme dont il rougissait [10].

XXI.

Le jour a lui, et la cloche du couvent a cessé depuis longtemps de résonner dans les murs de Sainte-Brigitte! Une des vénérables mères s'est rendue à la cellule de lady Isabelle et crie avec empressement : « Hâtez-vous, bonne damoiselle, hâtez-vous... un noble étranger attend aux portes du couvent : la pauvre religieuse de Sainte-Brigitte n'a jamais vu chevalier d'un extérieur plus majestueux; il vient, comme il m'a chargé de le dire, pour parler à lady Isabelle... » La princesse, à genoux et profondément inclinée, récitait son rosaire : elle répondit en se levant : « Qu'il me fasse connaître le but de sa visite; je ne puis parler à un étranger.—Sainte-Brigitte me préserve! » dit la tourière en se signant.... « je ne voudrais pas, pour le titre de prieure, m'opposer à sa volonté et lui refuser sa demande.—Les pompes de la terre ont-elles donc une si grande influence sur une sœur de votre ordre, et seriez-vous, pauvre et simple fille, subjuguée par ces vaines splendeurs qui séduisent les femmes mondaines.

XXII.

— Non certes, noble dame! pour des yeux vieillis comme les miens, la pompe des vêtements n'a plus aucun prestige, les pierreries ont perdu leur éclat! Mais cet étranger paraît voyager sans faste et sans suite : il n'est accompagné que d'un jeune page. Ce qui m'a frappé, c'est l'œil, la voix, le port de ce seigneur; c'est sa stature mâle, hardie et élevée, solide comme les murs d'une forteresse, et cependant si bien proportionné que sa force gigantesque ressemble à de la légèreté et à de l'aisance. Les boucles de ses cheveux noirs comme le jais, si ce n'est aux endroits où se montrent de légères teintes argentées, s'entrelacent sur son front comme les vrilles et les festons de la vigne. Les intempéries des saisons et les fatigues de la guerre ont imprimé leurs traces sur cette figure majestueuse.... mais, c'est la dignité de son regard qu'il faut voir! Oh! si j'avais à implorer un appui contre les dangers, les injures et les chagrins, c'est là ce qui m'annoncerait de la sympathie, un défenseur et un consolateur. Et ce même regard, si je me sentais coupable, me paraîtrait plus terrible qu'une sentence de mort! — Assez, assez, s'écria la princesse, c'est l'espoir de l'Écosse, sa joie, et son orgueil! jamais un tel empire sur les âmes ordinaires ne fut donné au front d'un mortel... Envoyé pour seconder tes hauts desseins, combien de temps, ô ciel, tu l'as fait attendre à notre malheureuse patrie!... Hâte-toi, Monna, hâte-toi d'introduire mon frère chéri, le roi Bruce! »

XXIII.

Ils se revirent comme des amis qui se sont séparés dans l'affliction, et se rejoignent animés de douteuses espérances. Mais lorsque ce premier mouvement fut passé, Bruce examina l'humble cellule... « Et voilà où tu en es réduite, pauvre Isabelle; cette misérable couche et ces murailles nues sont ta salle de réception et ton lit de parade; au lieu de riches vêtements et de rares joyaux, un rosaire et un cilice; au lieu du cor qui t'appelait gaiement à la chasse ou au banquet, la voix sévère des cloches partage tes soucis entre les heures de pénitence et la prière!... Oh! que mes droits à la couronne t'ont été funestes, pauvre sœur. Pourquoi faut-il que le bras de ton frère ait été le plus faible! »

XXIV.

— Mets de côté ces vains regrets, et sois toujours l'inébranlable Bruce! » s'écria la courageuse Isabelle; « car je me glorifie plus d'avoir partagé les maux auxquels ton courage aventureux t'a exposé, lorsque tu t'es levé pour délivrer ton pays, que si la fortune favo-

rable m'eût fait partager la splendeur d'une couronne. Et ne t'afflige point de ce que je ne m'abandonne plus au fleuve rapide et étourdissant des plaisirs; car le ciel s'est aperçu de l'incapacité du pilote, et a retiré le navire de la surface de l'abîme. Il m'a éprouvée par de rudes et sevères coups : la ruine de notre maison, ta défaite, la mort du pauvre Nigel; jusqu'à ce qu'enfin, m'humiliant sous sa volonté, je reconnusse que mes espérances ne doivent se rattacher qu'à lui seul. Non, jamais un lien terrestre ne captivera mon âme...

XXV.

— Arrête, mon Isabelle : avant d'embrasser une résolution aussi grave, tu prêteras l'oreille aux paroles de ton frère. Songes-y bien : au milieu même des pieuses occupations du couvent, de plus douces pensées ne pourraient-elles pas trouver place dans ton cœur?... Avoue que tu en as déjà éprouvé de pareilles au sujet de ce chevalier inconnu, vainqueur dans le tournoi de Woodstock... Et dis-moi, cette rougeur n'annonce-t-elle pas qu'il fut également vainqueur d'un plus aimable ennemi?... »

L'œil pénétrant du monarque avait en effet saisi la teinte passagère de cette timide rougeur, semblable aux derniers rayons du jour se réflétant sur un nuage argenté... elle n'avait fait que passer. Bientôt, le visage calme et l'œil serein, la princesse répondit : « Je devine parfaitement ce que veut dire mon frère; car le silence du cloître n'est pas assez profond pour que nous n'ayons pas appris que tous les insulaires s'arment pour ta cause à la voix de Ronald; et je n'ignore pas que ce chevalier inconnu et le brave Lord des Iles ne sont qu'un même personnage... Si donc une demande eût été faite plus tôt en son nom et avec ton appui; si d'ailleurs sa foi eût été libre, je ne sais... Mais ton page est bien près de nous.... Ce ne sont point là des discours faits pour l'oreille de nos inférieurs... »

XXVI.

Le page se tenait immobile, aussi éloigné des deux interlocuteurs que le permettait l'espace étroit de la cellule; l'œil égaré, le cœur déchiré, il s'appuyait sur l'épée de Bruce; il portait aussi le manteau du monarque, et en avait ramené les plis sur son visage.

« N'aie aucune crainte à ce sujet, répondit Bruce. Dans une lutte meurtrière, ce jeune homme m'a sauvé la vie; il s'éloigne rarement de mes côtés; et je m'en rapporte à sa discrétion, car la nature l'a condamné à un silence éternel. C'est un enfant d'une humeur douce : je veux qu'il habite la cellule du chapelain Augustin, et qu'il se consacre à ton service, mon Isabelle... Ne fais pas attention à ses larmes; je les ai vues couler comme la neige qui fond sur le sommet des montagnes. C'est un jeune homme bon, mais fantasque, peu propre à résister à la violence du flot; et ceux qui s'embarquent avec Bruce doivent se préparer à lutter contre les courants et les vents... Mais reprenons le premier sujet de notre entretien, ma douce Isabelle... Quelle réponse dois-je porter à lord Ronald?

XXVII.

— Ma réponse, la voici... Le cœur qu'il demande est donné au ciel. Mon amour a été comme une fleur d'été qui se flétrit à l'approche de l'hiver : fils de la vanité et de l'orgueil, il s'est évanoui avec ces illusions... S'il insiste... dis-lui qu'il doit tenir la foi qu'il a engagée par l'anneau nuptial, qu'il a jurée sur le crucifix et sur l'épée. Honte à toi, Robert! je t'ai vu être le protecteur d'une femme, même à l'heure d'un danger extrême : lorsque les soldats du Sud te poursuivaient de pres, et que ton salut, de l'avis de tous, ne se trouvait que dans une fuite rapide, tu entendis les gémissements d'une malheureuse femme dans les douleurs de l'enfantement, et tu fis à l'instant arrêter ta petite armée [11], t'exposant à la fureur de l'ennemi, plutôt que de te conduire en félon chevalier. Refuseras-tu maintenant ton appui à une jeune infortunée opprimée et insul-

tée; parleras-tu en faveur de la perfidie de Ronald, et feras-tu valoir auprès de moi sa tendresse inconstante?... Le ciel m'en soit témoin, fussé-je encore animée de ces sentiments mondains qui pouvaient toucher mon cœur avant qu'il eût appris à porter plus haut ses espérances, je repousserais toutes les offres qu'il pourrait me faire jusqu'à ce qu'il déposât à mes pieds l'anneau et le contrat nuptial, et la preuve que celle qui souffre de ses mépris et de son parjure, la belle Édith de Lorn, le dégage de ses serments!... »

XXVIII.

Cédant à une impulsion soudaine, le page va se jeter au cou de la princesse; mais, revenant à lui-même, il baisse la tête, fléchit le genou, baise deux fois la main d'Isabelle, se relève et quitte brusquement la cellule... La princesse, dégagée de ses mains, rougit de colère de son audacieuse conduite. Mais Robert s'écrie: « Ne t'irrite pas, ma sœur: il ne peut donner son avis que par signes: il a entendu ce que je te proposais à son égard, et n'a pu cacher ses transports. Quant à toi, ma sœur, réfléchis bien: la cellule d'un cloître n'est pas un séjour qu'on doive choisir à la légère; sois persuadée que je ne jouerai point le rôle d'un tyran pour forcer ta main ou ton cœur; crois encore que je ne souffrirai point que lord Ronald méprise ou insulte Édith de Lorn. Mais, penses-y bien, il n'y a pas longtemps que tu aimais à soupirer loin de tous les yeux, et que tu applaudissais de préférence aux lais qui chantaient un amour malheureux. Maintenant il est en ton pouvoir de satisfaire les souhaits que tu formais; et tu songes à te renfermer dans un cloître! Oh! si notre frère Édouard connaissait le changement qui s'est opéré en toi, comme son humeur satirique se répandrait en sarcasmes sur les caprices des femmes!

XXIX.

— Mon frère, dit-elle, je crois bien que c'est ainsi qu'agirait Édouard. Bon au fond du cœur et rude dans ses paroles, ennemi des soucis, du chagrin et de la crainte, il s'abandonne en aveugle à tous ses caprices; mais ton caractère est d'une autre trempe. Répète donc à Ronald, comme je te le dis, qu'à moins de déposer à mes pieds l'anneau, gage de sa foi, librement rendu par Edith, il cesse de songer à moi: et je ne promets pas que, même dans le cas où il serait dégagé de ses serments envers sa fiancée, je changeasse le dessein que j'ai formé de me renfermer dans une sainte retraite. Adieu, mon frère, adieu pour peu de temps! la cloche m'appelle à d'autres devoirs. »

XXX.

« Perdue pour le monde, » se dit Robert en quittant sa royale sœur... « quelle pierre précieuse est enterrée dans ces lieux! Comme les jeunes boutons que détruisent les frimas, ses premières affections ont été étouffées par la main sévère du malheur!... Mais pourquoi songer à ces vaines amours? Ma destinée m'appelle à des occupations plus sérieuses... Nous ne pouvons rester renfermés dans cette île, elle ne fournirait pas longtemps à nos besoins. En face, sur la terre ferme, les tours de mon château de Turnberry appellent nos efforts. Le vieil aumônier de mon père, Cuthbert, qui demeure sur le rivage, ne pourrait-il pas allumer des signaux pour nous indiquer le moment propice à ce coup de main!... oui... quelqu'un de nos amis lui portera nos ordres... Édouard trouvera le messager. Cette forteresse une fois en notre pouvoir, la flotte des îles peut se rassembler sur la côte de Carrick... O terre d'Écosse! me serait-il réservé de venger tes griefs, de lever ma tête victorieuse et de voir tes montagnes, tes vallées et ton peuple libres?... Cet heureux spectacle est tout ce que j'implore entre mes travaux et ma tombe!... » Alors il descendit lentement la colline, s'arrêtant souvent sur la pente rapide, et il atteignit la plaine

où sa troupe intrépide avait dressé ses tentes.

CHANT V.

I.

Les premiers rayons du jour se jouent sur le lac Ranza, de légers tourbillons de fumée s'échappent des chaumières et se déroulent au-dessus du hameau, que la baie profonde et l'enceinte des montagnes séparent du reste du monde. Le pêcheur déploie sa voile; le chevrier mène paître son troupeau sur le sommet escarpé du Ben-Ghoil; la ménagère fait tourner ses fuseaux devant la porte de sa cabane, et jouit des rayons bienfaisants du soleil en se livrant à ses travaux; car, dès que l'homme s'arrache au sommeil, c'est pour retrouver les soucis et la fatigue.

D'autres devoirs appelaient les saintes filles du couvent, éveillées par le retentissement de la cloche gothique: les matines étaient chantées, la messe était dite, et chaque sœur regagnait sa cellule pour réciter son rosaire: telle était la règle du saint lieu. Isabelle s'était agenouillée dans la solitude et la prière; un rayon de soleil, traversant l'étroit grillage de sa fenêtre, tombait sur l'albâtre de son cou et sur ses cheveux d'ébène, tandis que sa tête angélique s'inclinait avec une expression de piété naïve.

II.

Après avoir rempli ce pieux devoir, en laissant errer sa vue çà et là, elle aperçoit sur le pavé de sa cellule un anneau d'or enrichi d'une pierre précieuse et attaché par un cordon de soie à un papier portant cette inscription: « Ceci est pour lady Isabelle. » L'intérieur de l'écrit était ainsi conçu: « C'est avec cet anneau qu'il m'a donné sa foi; en le rendant, je lui rends ses serments. Je cède la main qu'il m'avait engagée à celle qui règne sur son cœur. Hélas! plus heureuse que moi, chère Isabelle, ne refusez pas un soupir de compassion à celle qui fut autrefois Édith de Lorn! » Un seul éclair d'une joyeuse surprise brilla dans l'œil noir d'Isabelle, mais il disparut pour faire place à la rougeur de la honte qui vint aussitôt l'expier. « O pensée indigne de ma race! Ai-je été assez égoïste, assez peu généreuse, et assez basse pour éprouver une seule minute de joie fondée sur le renversement des espérances d'une rivale! O toi, gage de serments auxquels Édith accorda trop de confiance, toi qui lias un homme ingrat à une amante déçue, ne pense pas que ton éclat vienne ici bercer un autre cœur d'un espoir également vain! Je te placerai dans un lieu où les pensées du monde se taisent et rentrent dans le néant... » Elle dit et déposa l'anneau au pied de son crucifix.

III.

Bientôt une autre pensée lui vint... Celle qui possédait cet anneau est loin d'ici, comment y est-il arrivé à travers les grilles et les verroux?...Mais la lucarne grillée est entr'ouverte... Isabelle regarde en dehors... des pas légers avaient récemment secoué la rosée du matin qui couvrait le gazon, et leur empreinte était restée sur les sculptures des arcs-boutants et sur les bords de la croisée, couverts d'une mousse verdoyante. Les branches du lierre qui garnissait la muraille étaient brisées et froissées comme si l'on s'en fût aidé pour une escalade... mais quel était le hardi messager dont ces signes indiquaient la route aventureuse? « J'ai d'étranges soupçons!... Mona, approchez... » Isabelle le sait: rien n'échappe à l'œil curieux de la vieille Mona... « Quels étrangers, dites-moi, ma bonne mère, ont pénétré aujourd'hui dans cette enceinte sacrée? — Aucun, noble dame, aucun étranger de marque ou de renom: le page de votre frère est venu seul à la pointe du jour... Je le priai de passer à la chapelle où l'on disait la messe, mais il disparut comme un trait, et des larmes semblaient s'échapper de ses yeux. »

IV.

La vérité s'offrit tout à coup à Isa-

belle comme un trait de lumière... « C'est Édith elle-même!... sa douleur muette, ses traits, ses regards me dévoilent le mystère! Hâte-toi, bonne Mona, de courir à la baie, et dis à mon royal frère que je le conjure de se rendre dans ma cellule avec ce page muet qu'il aime tant. — Quoi donc! ignorez-vous que sa troupe a quitté ce rivage dès la pointe du jour? Mes yeux affaiblis par l'âge ont suivi du haut de la tour tous les mouvements des guerriers: le soir ils se sont étendus sur le gazon de la clairière; dès le lever de l'aurore, à un signal du cor de leur maître intrépide, leurs rangs se sont formés; les lances ont brillé à travers les buissons et les arbres: ils n'ont point pris le temps de réciter une prière, pareils, hélas! aux daims de la forêt qui s'élancent de leur gîte, secouent la rosée qui les couvre et aspirent la brise du matin... — Bonne mère, en voilà assez... de quel côté mon frère dirige-t-il ses pas?... — D'après ce que j'ai appris, il va gagner la baie de Brodick, de l'autre côté de l'île: une vingtaine de barques l'y attendent, dit-on, pour le transporter au premier signal sur le rivage de Carrick. — Si tel est son dessein, dit l'inquiète Isabelle, il faut nous hâter! Appelez le père Augustin, ma bonne sœur. » La nonne obéit et le père arriva.

V.

« Mon père, hâtez-vous de vous rendre à travers les montagnes à la baie de Brodick! Dites à Bruce que je le prie au nom du ciel de différer son départ jusqu'à ce qu'il m'ait parlé! ou si son voyage ne souffre pas de délai, de confier à vos soins son jeune page muet. Sa sœur Isabelle l'en conjure pour des raisons qu'elle ne peut dire... partez, bon père!... et songez qu'il s'agit de vie ou de mort selon la diligence que vous ferez. » Le bon vieux prêtre se couvrit de son capuchon, prit son bâton ferré et ses sandales, et pèlerin déjà courbé par l'âge, s'achemina par des routes couvertes de mousses et de bruyères.

VI

Les pas du vieillard étaient lents et appesantis, et le chemin était rude, mais il n'existait nulle autre personne dans le couvent qui pût porter un message aussi important. Il s'avança lentement à travers un taillis de bouleaux nains, chétifs et dépourvus de sève; il passa près de maint torrent, lancé avec fracas du haut des rochers [1], dont les flots en se brisant volaient en écume et étincelaient aux rayons du soleil. Le sauvage courlis voltigeait sans crainte autour de sa tête blanchie. Il enjamba des précipices qui réclamaient un œil sûr et un jarret agile; il fit le signe de la croix en passant près de la pierre où le druide se repaissait jadis des derniers soupirs de ses victimes: puis à la vue des nombreux monuments qui renferment les cendres des héros celtes [2], il murmura une timide prière pour ceux qui moururent avant que le soleil de Shiloh * se fût levé. Il s'arrêta près de la croix de Macfarlane: là il récita ses heures à l'ombre des arbres et étancha sa soif au ruisseau. Poursuivant ensuite lentement sa route, il atteignit à la chute du jour la montagne sur laquelle les vieilles tours de Brodick s'élèvent à travers la verdure des bois. L'épée de Douglas les avait dernièrement enlevées au gouverneur anglais Hastings [3]. Le soleil, qui s'abaissait en ce moment derrière l'île, laissait tomber sur elles un sourire d'adieu.

VII.

Mais, quoique les derniers rayons du jour s'enfuient, tout est en mouvement dans la baie de Brodick. Les compagnons de Bruce encombrent le rivage, les uns démarrent les navires, les autres déploient la voile, d'autres saisissent la rame; leurs yeux se tournent souvent vers une lumière qu'on eût pu prendre pour quelque étoile avant-courière du soir, si elle n'eût été trop vacillante et trop vive. Ce feu lointain brille vers le sud sur le rivage de Carrick: ses rayons paraissent d'abord pâles,

* Nom hébreu donné dans l'Écriture au Messie. Il signifie envoyé. A. M.

effacés par le jour qui s'enfuit; mais, à mesure que les ombres du soir obscurcissent l'azur des cieux, son éclat augmente de plus en plus. Les pas appesantis du moine s'impriment maintenant sur le sable du rivage, et bientôt il se trouve au milieu d'une scène peu familière aux regards d'un ministre des autels : les guerriers revêtent et agrafent leurs armures légères; les lances, les haches et les casques étincellent : les oreilles du bon prêtre sont à chaque instant frappées d'expressions hardies auxquelles elles sont peu accoutumées[4] : car les chefs pressent l'embarquement, et, pour gourmander la lenteur de leurs soldats, il font entendre des paroles un peu vives, en harmonie du reste avec les mugissements des flots.

VIII.

Le vénérable prêtre traversa cette foule agitée, et parvint enfin jusqu'au roi Bruce. Celui-ci était appuyé contre un bateau échoué, que la marée, qui approchait, devait mettre à flot, et il comptait les vagues qui venaient battre, de plus en plus haut, contre les flancs du navire; souvent aussi il jetait les yeux sur la flamme qui brillait dans le lointain, resserrait son haubert et faisait jouer son épée dans le fourreau. Édouard et Lennox était près de lui : Douglas et Ronald étaient chargés de répartir les soldats sur les barques.... Le moine approcha de lui et lui rendit hommage. « Eh quoi ! révérend père, êtes-vous venu de si loin, dit le roi Robert, pour nous bénir avant notre départ? — Sire, cette bénédiction vous est due et partira d'un cœur loyal !... Mais je suis chargé d'un autre message.... » Et il s'acquitta de la commission que lui avait donnée Isabelle. « Par saint Gilles ! s'écria le monarque, voilà qui me surprend !... J'ai envoyé ce matin le page à Sainte-Brigitte avec ordre d'y demeurer.... — Il y est en effet venu; la tourrière l'a introduit; mais il y a fait un court séjour.

IX.

— C'est moi, interrompit Édouard, qui lui ai assigné un plus noble emploi. Embarrassé de trouver un messager convenable pour porter sur le rivage de Carrick ton ordre écrit à Cuthbert, j'entrai dans la chapelle pour réfléchir à cette difficulté et pour entendre une messe en passant. Je trouvai le pauvre page assis sur une tombe, et pleurant le sort qui le condamnait à enfouir sa jeunesse dans l'obscurité d'un couvent. Je lui fis part de mes désirs, et ses yeux brillèrent de joie. Il sauta dans l'esquif; la voile s'enfla d'un vent favorable, et il a parfaitement rempli sa mission; car tu vois le feu du signal, qui nous annonce que Clifford et toute sa suite gardent sans précaution le château de nos pères[5].

X.

— Oh ! que tu es léger et que tu as le cœur dur ! répondit le monarque : employer dans une entreprise aussi périlleuse un enfant muet et orphelin, incapable de fuir ou de se défendre, et privé de la parole pour se justifier et sauver sa vie ! Si le ciel m'avait rendu mes droits, j'aurais donné ma couronne avant d'exposer à une aventure si hasardeuse ce malheureux enfant sans défense..... » D'un ton moitié offensé, moitié soumis, Édouard répond : « Mon frère et mon souverain, je ne m'attendais guère à de tels reproches. J'ai pensé qu'il serait plus facile à un pareil messager de se rendre à la cellule de l'aumônier, dans un lieu où tous tes écuyers sont si bien connus. Sa présence ne pouvait guère être remarquée; il est rempli d'intelligence, et son défaut naturel est sa défense. Si on l'aperçoit, personne ne peut deviner le but de sa mission; s'il est pris, ses paroles ne le trahiront pas.... Il me semble aussi que ce signal qui brille là-bas pourrait expier une faute plus grande que la mienne. — Ta conduite a été inconsidérée, dit le roi Robert; mais la chose est faite.... Embarquons-nous promptement !... Bon père, dites à Isabelle comment ce contre-temps est ar-

rivé; si la victoire nous accueille sur le rivage opposé, je lui renverrai bientôt son page. Saluez-la de notre part, et pensez à nous dans vos prières.

XI.

— O mon prince ! dit le prêtre, tant que ces faibles mains pourront élever le calice ou faire le signe de la croix, tant que la voix d'un vieillard pourra se faire entendre, Augustin pourrait-il oublier Robert Bruce? » Lord Ronald s'approcha ensuite et lui dit tout bas : « Demande pour moi à la princesse que, tandis que je combattrai aux côtés de Bruce pour la couronne d'Écosse et la cause de la liberté, elle permette à son chevalier de porter quelque gage de son intérêt : je le montrerai dans des lieux où les plus vaillants champions de l'Angleterre trembleront de l'apercevoir sur mon cimier. Et, quant au page.... comme le temps prépare des soins plus importants au royal Bruce, cet enfant sans défense sera sous la protection de Ronald; sa couche sera mon plaid, sa défense mon bouclier. » Il n'en dit pas davantage, car une foule de bras empressés avaient lancé les barques à la mer : elles étaient au nombre de trente; elles portaient cent quatre-vingts hommes choisis. Bruce, avec d'aussi faibles ressources, jetait le dé qui devait lui amener la mort ou l'empire !

XII.

Tous les navires se balancent sur la plaine liquide : l'onde frappée par la rame vole en lames étincelantes. L'éclat des armures se réfléchit de plus en plus faiblement, et le murmure des voix, mêlé au bruit des vagues, meurt dans le lointain... « Dieu leur soit en aide ! » dit le prêtre en voyant les barques glisser sur les flots éloignés. « O ciel toujours juste, lorsque les épées brillent pour la liberté des peuples et pour les droits des princes, la cause qu'elles défendent est la tienne ! Double les forces des patriotes, abats dans la poussière les bannières de leurs ennemis, et que les nations apprennent que la victoire ne vient que de Dieu seul !... » En remontant le sentier de la montagne, il se retourna pour donner de nouveau sa bénédiction aux défenseurs de l'Écosse; il se retourna souvent, jusqu'à ce qu'enfin les ténèbres qui descendirent sur la côte lui fissent perdre entièrement la trace de leur course; alors il gagna lentement la tour de Brodick, pour y chercher un asile pendant la nuit.

XIII.

La nuit vient voiler de ses ombres le ravissant spectacle qu'offrent les îles de Cumray, qui ferment d'une chaîne de verdure l'embouchure de la Clyde; les bois de Bute disparaissent aux yeux.... et sur le sein paisible de la mer, les rameurs poursuivent gaiement leur tâche, tandis que des mains habituées à manier la lance des chevaliers, impatientes de combattre, les aident dans leur travail. Les pâles rayons de la lune laissaient tomber leurs reflets argentés sur la voile; chaque timonier dirigeait le gouvernail en droite ligne sur la flamme du signal, et souvent, comme le roi voulait que tous pussent aborder à la fois, on faisait passer, de bateau en bateau, l'ordre de diminuer ou d'augmenter les voiles. La flottille se dirigeait au sud-ouest, et s'approcha enfin de la côte de Carrick. A mesure que la distance diminue, le signal s'élève de plus en plus ; sa lumière, qui ressemblait d'abord à la lueur vacillante d'une étoile, s'étend et répand au loin le vif éclat de ses feux. Le ciel brille d'un rouge foncé ; la mer, les rochers suspendus sur ses bords, les îles dont elle est parsemée, tout semble nager dans une vapeur ardente : l'oiseau de mer ébloui pousse des cris effrayants et fuit la cime du rocher dont les flancs sont battus par la vague; le daim va chercher au loin un autre asile; le coq, croyant apercevoir le jour, l'annonce par son chant. Comme un vaste château livré aux flammes, l'incendie éclaire la moitié de l'horizon. « Maintenant, mon bon souverain et sage frère, dit Édouard,

que pensez-vous de mon lutin de page? — Ramez toujours! répliqua le noble monarque, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir; mais assurément l'aumônier et cet enfant n'auraient jamais pu allumer un pareil feu. »

XIV.

Les bateaux s'approchèrent alors de la terre; mais celui d'Édouard toucha le sable; le bouillant chevalier sauta dans la mer, où il eut de l'eau jusqu'à la ceinture, et arriva le premier sur le rivage, quoique les équipages intrépides de chaque barque disputassent de vitesse à qui gagnerait le plus tôt la terre. Cependant cette lumière étrange, qui, vue de loin, paraissait aussi fixe que l'étoile polaire, pareille maintenant au char embrasé du prophète, semblait parcourir les royaumes de l'air. Son éclat illumine au loin la voûte des cieux : à mesure que cet étonnant météore s'élève, les casques, les haches d'armes, et les cimeterres étincellent; à sa lueur rougeâtre chaque guerrier découvre le visage de son camarade, et n'est pas étonné de le voir pâle de terreur. Enfin les rayons de ce foyer lumineux se perdent au sommet des airs, et les ténèbres retombent sur la côte... Ronald adressa une prière au ciel, et l'intrépide Douglas fit un signe de croix : « Saint Jacques nous protége! » s'écria Lennox. Mais l'insouciant Édouard dit à part à Kirkpatrick : « Penses-tu, Kirkpatrick, que l'esprit irrité de Comyn se soit montré dans cette flamme, et ton cœur intrépide aurait-il encore le courage de chercher ici une certitude.* — Silence! dit Bruce, nous saurons bientôt s'il y a là-dessous quelque vaine jonglerie de magicien, ou un stratagème de nos ennemis du Sud. La lune nous éclaire de ses rayons... Que chaque chef range sa troupe en bataille sur le rivage. »

XV.

Les pâles rayons de la lune remplacent imparfaitement la couleur pourpre de la flamme surnaturelle; leurs reflets incertains se jouent sur les sables humides et sur le sein paisible de la baie. Le roi Robert rangea en ordre parmi les rochers ses soldats dispersés; leurs boucliers et leurs lances, frappés par la froide lumière de la lampe des nuits, brillaient d'argent et d'azur. Bientôt on vit le page muet se glisser le long d'un sentier qui descendait au rivage; il s'agenouilla sur le sable, et remit un papier roulé dans la main de Robert. « Qu'on apporte une torche, s'écria le monarque; nous allons enfin avoir des nouvelles de Cuthbert. » Mais celles qu'apportait la lettre étaient mauvaises; la troupe de Clifford était nombreuse et sur ses gardes; elle avait de plus été augmentée, le jour même, par des montagnards arrivés avec Lorn. Longtemps persécutés par les oppresseurs, le courage et la fidélité avaient fui du pays, et la torpeur de la consternation s'était appesantie sur le rivage de Carrick.... Cuthbert avait aperçu la flamme extraordinaire sans deviner d'où elle pouvait provenir. Craignant les dangers auxquels Bruce pourrait s'exposer s'il se hasardait, trompé par ces feux, à s'approcher du rivage, il lui avait renvoyé son messager muet pour le prévenir de s'en éloigner.

XVI.

Bruce lut à haute voix ces nouvelles décourageantes aux chefs qui s'étaient pressés autour de la torche. « Quel conseil nous donnerez-vous, braves chevaliers? Nous mettrons-nous en embuscade dans les bois, pour profiter de la chance que le sort peut nous envoyer de mettre notre entreprise à fin, ou retournerons-nous vers la mer pour lui demander de nous ramener en exil? » Le bouillant Édouard répondit : « Advienne que pourra, le véritable maître de Carrick doit rester dans Carrick. Je ne veux pas que les ménestrels puissent raconter qu'un feu follet ou un météore nous a fait reculer. » La réponse de Douglas fut : « Si mon souverain pouvait emporter ces murailles par un siége ou d'assaut, tous les cœurs patriotes

* Voyez la note 8 du chant II.

s'enflammeraient de nouveau pour la cause de la fidélité et du devoir. » Lord Ronald prit ensuite la parole : « Je rougirais pour notre honneur que le vieux Torquil arrivât et nous trouvât, malgré toutes nos vaines bravades, fuyant la côte sans coup férir. Je ne croirai jamais que cette terre, fertile en héros, la patrie des Wallace et des Bruce, reste longtemps en état de trève avec des tyrans. — Tentons la fortune !... » s'écrient à la fois Boyd, de la Haye et Lennox. Tel fut le parti que tous les chefs proposèrent et jurèrent de suivre ; ce fut celui qu'embrassa Bruce : « Et puisque l'audacieux Anglais, dit-il, s'est installé dans mon château, l'heure de s'acquiter arrivera bientôt : Clifford devra compter avec un hôte un peu rude. En attendant, je vous conduirai, à travers des bois et des vallées bien connus de moi, en un lieu où nous serons en sûreté ! »

XVII.

Maintenant vous me demanderez d'où provenait cette lumière étonnante, dont l'éclat merveilleux avait frappé les yeux des guerriers de Bruce... On ne l'a jamais su [6] ; et cependant des vieillards en cheveux blancs ont assuré que jamais une main mortelle n'avait allumé ces feux étincelants sur le rivage de Carrick. On ajoute même que, tous les ans, dans la nuit où Bruce fit sa traversée, un éclat pareil éclaire encore les monts et les vallées, et couvre les eaux et la côte de ses teintes pourprées.... Mais était-ce une lumière divine envoyée par le ciel pour favoriser la descente du roi ? était-ce une flamme allumée par l'enfer pour l'entraîner à la défaite et à la mort, ou enfin quelque étrange météore semblable à ceux qui traversent souvent les airs au milieu de la nuit, épouvantant le voyageur isolé et retardé dans sa course ? c'est ce que je ne sais point et ce qu'on n'a jamais su.

XVIII.

Les guerriers écossais remontèrent alors le sentier taillé dans le roc, et Ronald, fidèle à sa promesse, prêta l'appui de son bras au jeune page pour le soutenir dans cette route inégale. « Allons, égaye-toi, simple Amadine ! quelle folie de sangloter ainsi ? » Les pirates donnaient à leur captif ce nom qui signifie, en celte, un enfant supposé. « Ne peux-tu pas t'appuyer sur mon bras ? les plis de mon manteau ne te tiennent-ils pas chaudement ? le taureau sauvage n'a-t-il pas pour toi comme pour moi fourni le triple cuir qui recouvre ma targe ? l'épée de Clan-Colla n'est-elle pas de bon acier ? te reste-t-il encore quelque sujet de crainte ? Égaye-toi et cesse tes sanglots : tu resteras toujours sous la garde de Ronald. » Souvent la flèche lancée au hasard touche un but auquel l'archer ne songeait guère ; et souvent un mot prononcé sans intention peut adoucir ou irriter la blessure d'un cœur brisé par la douleur, partagé entre l'espoir et la terreur. Le page se presse contre Ronald ; un rayon d'une délirante joie brille au milieu de ses angoisses, et tandis qu'il gravit péniblement le sentier escarpé, la crainte, les fatigues et les chagrins sont oubliés pour l'amour.

XIX.

Ils ont franchi la chaîne de rochers qui sert de barrière à ce rivage rude et escarpé, ils entendent dans le lointain les cris des sentinelles se répondant d'une tour à l'autre sur les murs du château. Ces voix qui retentissent sur terre et sur mer indiquent un ennemi sur ses gardes... Alors, ils se dirigent vers le parc, vaste plaine entrecoupée de taillis, destinée à procurer les plaisirs de la chasse aux propriétaires du château [7]... Qu'on n'y cherche plus aujourd'hui de riant paysage... la hache, la charrue, les grossières clôtures des métairies ont détruit le charme agreste de ces lieux... Mais alors de riches pelouses de verdure s'étendaient sur les clairières, et les allées entrelacées s'enfonçaient au loin dans l'obscurité de la forêt. Ici la haute fougeraie invitait les faunes à venir s'ébattre sous son ombre.

Plus loin s'élevait un sauvage monticule couvert d'un taillis épais, et tout autour se déroulaient des tapis de verdure qui appelaient les pieds légers des sylphides. Le houx aimait à y étaler son feuillage lustré; l'if sombre y couvrait la terre de son noir ombrage, et maint chêne antique, flétri et dépouillé, y élevait ses rameaux brisés vers le ciel. Les doux rayons de la lune répandaient un charme paisible sur les tertres, les vallées et les clairières... Le brave monarque soupira en voyant ces lieux si chers à son enfance, et en songeant qu'il était réduit à se cacher comme un proscrit sous leurs berceaux de verdure.

XX.

Ils poursuivent rapidement leur course nocturne. La petite troupe était habituée à ce pas cadencé que les guerriers serrés emploient pour reculer ou avancer rapidement et avec ensemble, et il n'eût pas été bon que l'aurore la surprît encore dans les clairières découvertes. Les soldats de Bruce traversent les taillis et les ruisseaux, gravissent péniblement les coteaux, et s'avancent avec peine sur la mousse glissante. Des gouttes d'une sueur froide ruissellent sur le front du page épuisé de fatigue; il se traîne avec effort, ses membres lui refusent leur office. « Allons, ne perds pas encore courage, dit Ronald, laisse-moi te porter : mes bras sont assez forts et ne s'embarrassent guère d'un fardeau aussi léger... Tu refuses, capricieux enfant!... Fais donc usage de tes propres membres et de ta force. Souffre encore cette nuit, et tu n'auras plus à t'inquiéter de l'avenir. Je te placerai chez une noble dame, près de laquelle tu monteras ton luth pour raconter combien Ronald aime la noble Isabelle ! » Accablé, découragé et sans force, ici Amadine lâcha le plaid; ses membres tremblants refusèrent de le soutenir, et il tomba sur le gazon humide de la rosée des nuits !

XXI.

Que faire?... Les ombres de la nuit disparaissent... La troupe de Bruce avance rapidement... Honte éternelle à Ronald si, dans le combat, il ne brille pas au premier rang! « Vois-tu là-bas, dit-il au page, ce chêne dans le tronc duquel les ravages du temps ont creusé une sombre cellule... va t'y reposer quelque temps; enveloppe-toi le corps et la figure de mon manteau. Compte que je ne serai pas loin; mais je ne puis quitter les rangs de nos guerriers. Je reconnaîtrai parfaitement ces ombrages et je reviendrai bientôt te rejoindre... Allons, ne pleure pas ainsi, simple enfant! mais dors en paix et réveille-toi le cœur joyeux. » Ayant installé le page dans son asile champêtre, il s'avança d'un pas rapide à travers les mousses et les ruisseaux, et rattrapa bientôt la troupe dans sa marche.

XXII.

Ainsi abandonné, le page pleura longtemps: enfin, accablé de fatigue, il s'endormit. Une voix rude vint troubler ses rêves. « Oui, c'est ici, près de ce hallier, c'est ici même qu'a passé le daim... Le vieux Ryno était placé sous ce chêne... Mais, qu'aperçois-je ? un plaid écossais et un jeune gars enveloppé dedans?... Avance, jeune homme! dis-nous ton nom et ce que tu viens faire ici!... Quoi! tu gardes le silence?... Alors je te devine parfaitement, tu es l'espion qui s'est rendu à la cellule du vieux Cuthbert et qui est parti d'Arran hier au matin... Allons, camarades, nous nous en retournerons directement. L'avis de notre maître pourrait bien être d'appliquer la torture à ce jeune espion pour lui rendre l'usage de la parole. Donne-moi la corde de ton arc que je l'attache solidement... Mais quoi! il pleure et semble tout effaré... Eh bien! nous te mènerons sans te lier... Le gaillard n'est pas trop mal pour un Écossais. » Les chasseurs se hâtèrent d'arriver au château, et y conduisirent le malheureux captif.

XXIII.

Le fier Clifford était dans la cour du château et se disposait à partir pour la chasse: tantôt il causait sérieusement avec

Lorn, tantôt il donnait ses ordres pour qu'on préparât les chiens et les chevaux. Les chevaux de bataille et les palefrois frappaient du pied, et plusieurs chiens de chasse aboyaient autour d'eux. Pour Amadine, la voix bien connue de Lorn répondant au chef anglais, et mêlée à ce tumulte, lui semblait l'illusion de quelque rêve ou du délire de la fièvre. Ce son de voix tintait à ses oreilles comme le bruit des paroles sinistres que l'imagination croit quelquefois distinguer au milieu du mugissement des vents. Enfin, en approchant des deux interlocuteurs, le page comprit le sens de leurs discours.

XXIV.

« Ah! c'est ainsi qu'elle a disparu, disait Clifford. Le prêtre aura le temps de s'en repentir. Que dit ce moine audacieux? — Le saint personnage, répondit le frère d'Édith, avoue qu'elle a gagné son esquif, déguisée et inconnue de tous, si ce n'est de lui seul. Mais, dit-il, une barque partie de Lorn les aborda le matin même, et des pirates l'ont saisie et emmenée captive. Il offrit de payer sa rançon à prix d'or, ils y consentirent... mais ils la mettaient à un prix exorbitant; la tempête gronda, les flots se soulevèrent; les pirates et l'abbé se séparèrent et ne se rencontrèrent plus. Celui-ci pense... tant l'ouragan était violent... que le bâtiment, l'équipage et sa captive ont péri dans les flots... Puisse-t-elle avoir ainsi été engloutie avec la honte et le scandale qu'elle apportait à sa noble race! Il vaudrait cent fois mieux qu'elle ne fût jamais née que d'avoir couvert de son infamie le nom de Lorn! »

YXV.

Lord Clifford aperçut alors le captif: « Qui nous amènes-tu là, Herbert? s'écria-t-il. — Un espion saisi dans le parc; il se tenait caché dans le creux d'un chêne. — Quels renseignements peut-il donner? — Il contrefait le muet. — Alors fais un nœud coulant à une corde... à moins que le brave Lorn ne demande sa grâce en considération de son plaid. — C'est là une étoffe préparée par les tisserands et les femmes de Clan-Colla, » dit Lorn, dont les yeux distraits regardaient plutôt le vêtement que la figure du captif. « Ni le plaid, ni celui qui le porte ne me touchent beaucoup : accordez-lui, si vous me demandez mon avis, le chêne où il se cachait; et laissez-l'y balancé dans l'air, à moins que la terreur ne lui arrache une confession franche. Je ne veux pas non plus qu'il meure privé des rites funèbres de son clan... Toi, Angus-Roy, tu assisteras à la cérémonie et tu entonneras le chant de mort de Clan-Colla, tandis qu'ils le conduiront à la mort. » « Frère toujours cruel! » pensa en son cœur le pauvre captif; mais ferme dans sa résolution, il soupira sans qu'on pût l'entendre : « Adieu! »

XXVI.

Quoi! persistera-t-il dans cette obstination funeste, lorsqu'un seul mot peut lui procurer la liberté et la vie? pourra-t-il résister à cet instinct qui veille à la conservation de nos jours?... L'amour, aussi fort que la mort, a trempé son courage et lui a donné des forces... Il ne cédera pas, puisque ce seul mot peut faire tomber Ronald sous le fer de ses ennemis... Le chant funèbre de Clan-Colla retentit dans les airs; le hideux bourreau est à ses côtés; ils suivent le taillis du parc et arrivent au terme horrible de leur course, au vieux chêne mutilé par la main du temps, que Lorn a choisi pour le lieu du supplice. Quelles pensées se présentent à son esprit lorsque son œil parcourt en vain la plaine pour y découvrir du secours, lorsqu'à son oreille étourdie par un vertige il entend murmurer les prières des morts? Mourra-t-il d'un trépas si odieux, ou le secret de son cœur lui échappera-t-il? Une sueur froide couvre son front; ses lèvres tremblantes sont d'un bleu livide; les dernières angoisses n'ont rien qui approche de la lutte intérieure qui déchire son sein!

XXVII.

Mais d'autres témoins sont près de là, inaccessibles à la crainte et défiant la mort! Aussitôt que le chant funèbre commença de se faire entendre, il attira l'attention des guerriers cachés en embuscade. Le Lord des Iles s'avança prudemment et ayant découvert le motif de cette lugubre cérémonie, il s'écria en fureur: « Par le ciel! ils conduisent le page à la mort. Ce chant funèbre est une amère raillerie! ils me le payeront cher! » Bruce le retint fortement par le bras. « Ils ne toucheront pas un seul cheveu de la tête de l'enfant; mais jusqu'à ce que j'aie donné le signal, ne bougez pas. Douglas, conduisez cinquante de nos hommes le long du ravin creusé par ce torrent, et allez vous coucher à moitié chemin entre les fuyards et le château : une lance élevée au-dessus du taillis nous avertira que vous aurez dressé votre embuscade. Toi, Édouard, avec quarante hommes armés de lances, marche droit à travers le taillis sur la porte du château, et lorsque tu entendras le cliquetis des armes, précipite-toi en avant, enlève l'entrée et assure-toi du pont-levis... enfonce les portes et établis ta troupe dans la cour du château... que le reste s'avance lentement avec moi à la faveur des arbres de la forêt jusqu'à ce que je voie Douglas à son poste. »

XXVIII.

Comme le cheval de bataille, impatient de se précipiter en avant, mais forcé d'attendre le signal de l'attaque, Ronald tremble de rage, et se cachant à peine derrière le feuillage, il serre convulsivement la poignée de son épée dont l'acier va bientôt se couvrir du sang de l'ennemi... Pendant ce temps, Bruce ne perd point de vue le cortége de mort, et mesure souvent avec attention l'espace que Douglas et les siens ont à parcourir avant de parvenir au lieu qui leur a été assigné. Les sons lugubres du chant funèbre s'affaiblissent, la sombre escorte se presse lentement autour de l'arbre, tandis que le chant discordant d'un hymne et les prières funèbres préparent la victime à sa destinée... Quelle objet brille au-dessus du feuillage?... la lance qui indique que l'embuscade est disposée!... « Maintenant, noble chef, je te laisse en liberté; s'écria Bruce : fonds sur eux, brave Ronald! »

XXIX.

« Bruce! Bruce! » A ce cri bien connu répond l'écho des rochers et des bois qui l'ont vu naître. « Bruce! Bruce! » ce redoutable cri de guerre sonne le glas de mort de cent ennemis. Les Anglais étonnés regardent d'abord autour d'eux pour découvrir de quel côté fondra la tempête que leur présage ce nom redouté! En face, sur leurs flancs, sur leurs derrières, elle les presse de toutes parts! Mal armés et surpris, frappés, terrassés, ils tombent dans leur sang. Bruce s'est engagé au cœur de la mêlée, et le glaive du terrible Clan-Colla porte partout la mort! Le petit nombre qui fit résistance fut bientôt expédié, et le sort de ceux qui prirent la fuite ne fut guère meilleur : se sauvant épouvantés, ils rencontrèrent les lances redoutables de Douglas! Deux cents soldats quittèrent le château dans cette matinée, et nul n'y rentra.

XXX.

L'épée de Ronald ne s'acharna point à leur poursuite, un devoir plus humain le réclamait. Il releva le page du sol où la crainte l'avait fait tomber avec les morts; et deux fois la surprise pensa trahir le secret que la terreur avait eu la force de garder. La première, lorsque avec la vie le nom de Ronald revint sur les lèvres de l'enfant, et qu'en se recueillant il l'étouffa non sans peine sous un murmure inarticulé; et la seconde, lorsqu'il se vit presque hors d'état de résister à la sollicitude du prince des Iles qui voulait desserrer le vêtement sous lequel sa poitrine paraissait oppressée. Mais en ce moment le cor de Bruce sonna; le combat réclamait encore le bras de Ronald.

XXXI.

Une tâche plus rude était réservée au bouillant Edouard. Il avait, avant le signal, attaqué avec furie la porte du château : telle était son imprudence habituelle; et cependant par sa valeur emportée et à force même d'audace, il avait souvent fait réussir des entreprises hasardeuses où la prudence eût pu échouer. Il s'élança sur le pont et brisa violemment la chaîne qui servait à le relever, le tranchant de sa hache étendit ensuite la sentinelle sur le seuil, en faisant ainsi un obstacle qui empêchait de fermer la porte! Les assiégés l'essayèrent en vain. Les Anglais se défendirent avec courage; Clifford et Lorn firent ce jour-là des prodiges de valeur; mais l'opiniâtre Édouard se fraya un passage à travers cent ennemis. Le cri de Bruce! Bruce! retentit avec force. L'ennemi n'a plus d'espoir ni dans la défense ni dans un arrangement : de nouveaux combattants se précipitent dans le château : enivrés de leur succès, et altérés de sang, ils poussent devant eux leurs ennemis aux abois, et emportent toutes les positions l'une après l'autre. Le glaive vengeur n'épargne personne; les membres volent sous ses coups; le sang coule à grands flots; les cris des mourants et des combattants se mêlent dans un tumulte effroyable! Les coursiers effrayés ruent et se cabrent; les chiens font retentir les tourelles de leurs aboiements, et cet épouvantable fracas ne s'arrête que lorsqu'il ne reste plus un ennemi en vie, si ce n'est ceux qui, étendus sur le sol, poussent des gémissements déchirants dans les angoisses de la mort.

XXXII.

Le vaillant Clifford n'est plus : son sang a teint le glaive de Ronald. Mais Lorn plus heureux, refoulé par l'ennemi, a gagné, avec un petit nombre des siens, la porte près de laquelle sa barque est amarrée sous les murs du fort, et il a bientôt coupé le câble. C'en eût été fait de lui dans cet instant de furie et de carnage, si Lorn s'était mesuré avec Bruce! Les cris de victoire retentissent du haut des tours et des tourelles; et au sommet du donjon les habitants de Carrick voient flotter l'étendard de l'Écosse, portant la croix de saint André blasonnée en argent.

XXXIII.

Bruce a reconquis la demeure de ses ancêtres [8]!... « Soyez les bienvenus, s'écria-t-il, braves camarades, dans ce château où vous attend le plaisir et la joie! Nos amis de tous les rangs seront bien reçus en ces lieux, depuis le lord et le chef de clan, le prince et le pair, jusqu'à ce pauvre enfant privé de la parole. Grand Dieu! la demeure de mes pères m'est donc rendue... Voici le sol où mon enfance exerça ses pas chancelants! Voilà les voûtes qui ont retenti des bruyants éclats de joie de ma jeunesse! O ciel miséricordieux! reçois le premier mes actions de grâces! je les offre ensuite à mes amis! » Il garde un instant le silence, fait le signe de la croix... ensuite il frappe sur la table avec son épée encore toute fumante et rougie du sang anglais de la pointe à la poignée.

XXXIV.

« Apportez, s'écrie-t-il, les quatre coupes qu'aimaient jadis mes nobles ancêtres [9] : qu'elles circulent trois fois autour de la table; buvons aux droits de la belle Écosse, et que celui dont les lèvres toucheront le vin sans jurer franchement de ne faire aucun cas de ses biens ni de sa vie jusqu'à ce qu'il ait assuré la liberté du pays... que celui-là soit montré au doigt comme un mauvais Écossais, que l'infamie soit à jamais son partage! Asseyez-vous, mes nobles amis, nous n'avons que peu de temps à donner au plaisir; nous le passerons joyeusement! Un rayon de soleil ne fait que mieux sentir sa bienfaisante influence lorsqu'il brille entre deux orages. Nous avons bien commencé la tâche qu'attend de nous la patrie; mais il nous reste encore plus, bien plus à faire!... Dépêchez des messagers dans tout le pays; appelez à nous nos anciens amis, et re-

cueillez-en de nouveaux; avertissez les chevaliers de Lanark de ceindre leur cotte de mailles; appelez aux armes les braves enfants du Téviot-Dale; que les archers d'Ettrick aiguisent leurs flèches: un cœur fidèle bat dans leur robuste poitrine [10]! Appelez tout le monde aux armes, depuis le défilé de Reedswair jusqu'aux rochers sauvages du cap Wrath! Que cette heureuse nouvelle retentisse au loin dans l'Écosse : l'aigle du Nord a déployé ses ailes!... »

CHANT VI.

I.

Oh! qui pourra jamais oublier les émotions de ce temps d'enthousiasme, lorsque les courriers hors d'haleine se croisaient de tous côtés et à toute heure; lorsque le bruit du canon et le son joyeux des cloches célébraient les nouvelles de la victoire, volant de champ de bataille en champ de bataille; lorsque notre espoir longtemps incertain prit enfin son rapide essor, et que nos yeux, éveillés au lever de l'aurore, virent nos bannières triomphantes se déployer aux premiers rayons du soleil!

Oh! ces instants de bonheur dédommagèrent d'une longue suite de chagrins, de doutes et de craintes! Les désastres, le carnage et les larmes, qui avaient désolé vingt longues années, tout fut oublié dans cette douce allégresse. La pâle Affliction elle-même releva ses yeux abattus pour murmurer des actions de grâces, au milieu des réjouissances qui célébraient la chute du despote et le retour de la paix et de la liberté.

Ainsi la Renommée porta sur les montagnes de l'Écosse des bruits joyeux de victoire et de délivrance, lorsque la chance des batailles tourna contre les envahisseurs. La bannière de Bruce flottait victorieuse sur la montagne de Loudoun et dans la vallée d'Ury [1]; le sang anglais ruisselait dans la vallée de Douglas [2]; le bouillant Édouard mettait en déroute le fier Saint-John [3]; et enfin le Sud retentissait du cri de guerre de Randolph [4]. Tous les jours c'étaient des récits de villes et de forteresses conquises : la Renommée avait tous les jours de nouveaux exploits à célébrer.

II.

Ces heureuses nouvelles volent de la haute tour du baron à la chaumière du paysan, traversent les forêts et vont troubler la demeure solitaire des recluses de Sainte-Brigitte. O toi qui fus une noble princesse, aimable Isabelle, maintenant simple sœur de cet ordre rigide, dis-nous, la règle qui t'ordonne de porter le sombre voile et le scapulaire de laine, ce vœu austère, qui t'a ravi les belles boucles de tes cheveux noirs, condamnait-il les transports de joie qui brillaient dans ton œil humide, lorsque le ménestrel ou le pèlerin te racontait chaque nouvel exploit de l'intrépide Bruce?... Et quel est l'être aimable qui partage tes espérances inquiètes, tes craintes, tes prières? Ce n'est point une vierge appartenant à l'obscurité du cloître, comme le prouvent les longues tresses de ses cheveux, et la rougeur, l'émotion tremblante qui se montrent malgré elle lorsque la gloire du brave Ronald vient se mêler au récit des exploits de Bruce.

III.

Le lecteur aura sans doute deviné qu'après avoir reconquis le château de ses ancêtres et commencé son entreprise hardie, le premier soin de Bruce fut de renvoyer le page muet au rivage d'Arran. Là, le déguisement d'Édith ne trompa plus les yeux d'Isabelle; et s'aimant d'un amour de sœur, les deux jeunes filles passaient leurs jours ensemble dans une cellule silencieuse de ce couvent solitaire. Le consentement longtemps attendu de Bruce permit à la charmante Isabelle de prendre le voile et de prononcer ses vœux; et l'aimable Édith de Lorn, après avoir repris les habits de son sexe, demeura auprès d'elle inconnue et sans nom, tandis que l'Écosse retentissait au loin du fracas

des armes. Les jours et les mois s'écoulèrent rapidement dans cette paisible retraite.

IV.

Ces jours, ces mois avaient formé des années, lorsque d'importantes nouvelles furent apportées sur le rivage de l'île solitaire... De toutes les conquêtes faites en Écosse par le glaive impitoyable d'Édouard Ier, il ne restait plus à son fils, au nord de la Tweed, que les tours de Stirling, assiégées par les forces du roi Robert; et un traité venait d'être conclu [5], par lequel la garnison s'engageait à livrer la place à Bruce, si le roi d'Angleterre ne venait pas la secourir avant la veille de la Saint-Jean. L'Angleterre armait de toutes parts, les courriers et les hérauts volaient sur toutes les routes pour sommer les princes et les pairs de se rendre, armés du bouclier, de l'épée et de la lance, près de leur souverain, sous les murs de Berwick, pour faire lever le siége de Stirling. Le terme était rapproché. Les troupes anglaises se rassemblèrent à la hâte à la lueur des signaux et au son du cor, et entrèrent en campagne. Dans leurs rangs marchaient tous les chevaliers de renom et les robustes archers de l'Angleterre; toute la contrée resplendissait de l'éclat des bannières, des glaives et des boucliers! Et ce ne sont pas les guerriers seuls de l'île de Bretagne qui obéissent à l'appel; les chevaliers de la Neustrie l'avaient entendu; la Gascogne avait fourni son excellente cavalerie; le pays de Galles, nouvellement conquis, avait envoyé ses nombreux montagnards [6], et Connaught avait vomi, du sein de ses bois et de ses déserts, de nombreuses tribus sur lesquelles régnait le terrible Eth O'Connor [7].

V.

L'orage de la guerre s'avance en grondant et menace la Calédonie : ainsi les nuages qui s'amoncèlent suspendent le torrent qui doit s'échapper de leur sein, jusqu'à ce que le sommet de la montagne disparaisse dans leurs sombres replis au-dessus de la tête pâle du pèlerin. Ce ne fut point avec l'œil effrayé du timide voyageur que le roi Robert vit approcher la tempête! Résolu de faire face à l'orage, il ordonne à tous ceux qui reconnaissent sa puissance de saisir à l'instant la lance et l'épée pour venir combattre aux côtés de leur roi. Oh! qui pourrait nommer tous les fils de la gloire qui, à la voix du roi Robert, vinrent combattre pour le bon droit? Depuis les monts Cheviot jusqu'aux rivages de Ross, depuis les sables de la Solway jusqu'aux plaines de Marshal, tous se disposèrent au combat. Un courrier du roi, venu pour appeler aux armes les sombres vallées d'Arran, y apporta ces nouvelles; mais il en avait d'autres à communiquer en secret à Isabelle, qui, le lendemain, en fit part à l'aimable fille de Lorn avec laquelle elle se promenait sous les arceaux du cloître.

VI.

« Tu sais, mon aimable Édith, combien m'est chère l'union sincère de nos cœurs? Juge donc de la douleur d'Isabelle lorsqu'elle est forcée de t'annoncer notre séparation. La triste cellule d'un couvent n'est pas faite pour toi; va goûter le sort plus heureux auquel ta libre vocation t'appelle. Ne te regarde pas comme trahie si Robert sait que la noble fille de Lorn et son pauvre page muet n'étaient qu'une même personne. Connaissant le cœur inconstant de l'homme, mon frère s'est attaché à étudier avec soin comment Ronald recevrait les derniers adieux d'Isabelle et sa recommandation de respecter les droits d'Édith. Pardonne-lui pour l'amour de moi, si son mécontentement s'exhala d'abord en vains regrets... Depuis longtemps ces idées l'ont abandonné : maintenant il est revenu entier à ses premières pensées, il déplore son manque de foi... pardonne-lui pour l'amour de toi-même...

VII.

— Non! jamais je n'irai me jeter à la tête de lord Ronald dans son château, et... — Mais attends donc que j'aie

achevé ce que j'ai à te dire... Le bon roi Robert voudrait qu'Édith, redevenue son page, jugeât elle-même, par ses propres yeux, du repentir de son amant.... Libre et en sûreté sous sa royale protection, si telle était ta volonté finale, tu pourrais regagner ce couvent sans avoir été reconnue, pour y vivre et mourir avec Isabelle. » Ainsi parla la princesse... Le roi Robert pouvait avoir en ceci quelque vue politique; le monarque avait pris Dunstaffnage, et les vassaux de Lorn avaient reconnu le roi Robert; le frère d'Édith s'était enfui en Angleterre, et y était mort dans l'exil : par suite son château et ses terres passaient à Édith, et ces vastes possessions eussent été assurées à la cause du roi d'Écosse dans les mains fidèles de Ronald.

VIII.

L'œil embarrassé d'Édith et sa rougeur trahissaient le plaisir, la pudeur et la crainte. Elle ne céda cependant pas sans objections : « D'abord sa sœur avait été bien indiscrète de confier un pareil secret à un tiers. Et puis comment pourrait-elle abandonner le repos de la cellule ?.... Comment se séparer d'Isabelle ? Comment prendre de nouveau cet étrange déguisement ?.... Comment se risquer au milieu des gens de guerre ?.. Qui la protégerait enfin sur la route ?... Du moins on pouvait lui accorder un délai... » La bonne Isabelle, souriant en secret, vit et pardonna l'innocente ruse de sa jeune compagne qui ne voulait pas paraître se rendre au premier appel de l'amant qui l'avait négligée.

IX.

Oh ! ne la blâmez pas ! Lorsque soufflent les zéphyrs, les feuilles du tremble sont nécessairement agitées; lorsque le soleil montre ses rayons après une pluie d'avril, la violette ne peut s'empêcher de s'épanouir; et l'amour, malgré tous les efforts d'un cœur offensé, doit y renaître avec l'espoir, qui lui redonne la vie ! Mille douces excuses vinrent plaider la cause de Ronald contre la pudeur virginale de sa fiancée. Unie à lui par leur père dès leur plus tendre jeunesse, elle lui avait engagé sa foi... De plus, la volonté de son souverain s'était prononcée, et sa personne et ses biens étaient sous la tutelle royale... Enfin elle était résolue à ne rester que très-peu de temps... un seul jour... soigneusement cachée à tous les yeux sous son déguisement, mais surtout à ceux de Ronald... Elle ne voulait que le voir encore une fois !... Et ne blâmez pas son désir... elle ne voulait que l'entendre prononcer le nom d'Édith !... puis elle rapporterait dans sa solitude la pensée que Ronald s'était repenti de sa perfidie ! Mais Isabelle qui avait longtemps vu ses joues pâles et son air pensif, et qui savait parfaitement qu'elle-même était la cause, quoique innocente, du malheur d'Édith, se réjouit généreusement que le temps en s'écoulant lui eût donné les moyens d'expier son crime involontaire. Son cœur s'épanouissait à l'idée de voir son amie dédommagée de ses longues souffrances. L'heure de la séparation arriva... une troupe de guerriers des montagnes d'Arran devait partir; leur chef Fitz-Lewis[8], fut chargé de conduire à Bruce le muet Amadine avec les égards dus à un page tendrement aimé du monarque.

X.

Le roi avait pensé que la belle Édith le rejoindrait longtemps avant le combat; mais les tempêtes et le destin avaient retardé sa marche : ce fut la veille même de la bataille qu'elle arriva sur les hauteurs de Gillies. L'horizon était embrasé comme une fournaise, et aussi loin que les regards pouvaient porter, se balançait une forêt de lances nombreuses comme les épis d'automne. Les troupes du roi Robert[9] étaient divisées en quatre corps. L'un était placé au bas de la montagne, tenu en réserve pour dégager ou secourir les autres; les trois autres plus avancés formaient une ligne qui s'étendait depuis le ruisseau de Bannock jusqu'à la chapelle de Saint-Ninian. Ils étaient séparés à la vérité, mais assez rapprochés pour se prêter mutuellement secours.

Au delà paraissait l'armée anglaise, offrant une masse hérissée de lances dont l'œil, aussi loin qu'il pût percer, ne pouvait découvrir ni les extrémités ni le fond. Les épées, les hallebardes et les bannières étroitement serrées brillaient aux derniers rayons du soleil couchant; et au lieu où le ciel se confondait avec les sommets des collines, on apercevait dans le lointain le reflet d'une si grande quantité d'armures que cette immense armée semblait se perdre dans l'horizon azuré.

XI.

La jeune fille descendit de la montagne, effrayée de ce terrible appareil de guerre; elle traversa d'abord le corps de réserve: les guerriers de Carrick et d'Ayr s'y trouvaient avec Lennox et Lanark, et tous ceux de l'Ouest; les chefs des braves insulaires y avaient rangé leurs nombreuses bandes couvertes du plaid. Au centre s'élevait fièrement l'étendard royal de Bruce; on y voyait aussi la bannière de lord Ronald portant une galère armée de rames et de voiles. Les armures et les cottes de mailles des guerriers formaient un contraste étrange, mais piquant, avec les toques, les panaches et les plaids des hommes des Hébrides. Depuis trois longues années Édith n'a point aperçu le costume des montagnards, qui plaisait tant à ses regards: et pourtant parmi toute cette foule elle ne cherche qu'un seul guerrier... mais il était loin de là, occupé des préparatifs du combat. Cependant son œil troublé par des pensées d'amour remarqua une bannière flottant fièrement dans les airs: elle jeta un regard sur les rangs innombrables de l'ennemi, et pensa aux chances terribles des combats.

XII.

Fitz-Lewis guida Amadine au centre de la ligne de bataille. Tout entier composé d'infanterie, ce corps semblait une masse serrée de lances étincelantes. Là se trouvaient les bandes belliqueuses de la frontière, les guerriers de Lodon; les archers d'Ettrick et de Liddel, intrépides quoique en petit nombre, y bandaient leurs arcs de bois d'if; les guerriers de Nith et de la vallée d'Annan et les lances hardies de Téviot-Dale s'y étaient rangés sous les ordres de l'intrépide Douglas et du jeune Stuart. Au nord-est, près de la chapelle de Saint-Ninian, le fier Randolph commandait les guerriers intrépides qu'envoya tout le Nord depuis le Tay jusqu'au Sutherland. Le reste des forces de l'Écosse était placé à l'ouest sous les ordres d'Édouard Bruce, et le rivage escarpé et le lit profond du Bannock protégeaient le flanc de ces bataillons intrépides. Derrière eux, masqué par un bois, se tenait le brave Keith, lord-maréchal d'Écosse: ses guerriers portaient la masse d'armes et la lance; sur leurs têtes brillaient les casques et flottaient les panaches. Ainsi distribués avec art par le roi, le centre, l'aile droite et la gauche composaient son front de bataille; et près de là se trouvait une forte réserve prête à agir au besoin. C'est vers le front de la première ligne qu'Édith et son guide se dirigent.

XIII.

Là ils sont obligés de s'arrêter; car le monarque s'étant avancé d'une portée de trait, parcourait tout son front de bataille[10] pour examiner la force de l'ennemi qui approchait, et régulariser sa ligne en y apportant les changements nécessaires. Il était seul, couvert de la tête aux pieds d'une excellente armure d'acier; il ne montait point encore son cheval de bataille; mais jusqu'au moment du combat il se servait d'un léger palefroi. Un diadème d'or surmontait son casque d'acier brillant, et l'on voyait le gant d'Argentine placé sur son cimier; il n'avait point de bâton de commandement, mais il portait en place une hache d'armes... Les Anglais arrêtèrent leur front à trois portées de trait, et ils se reposèrent quelque temps sous les armes pour serrer et aligner leurs rangs: ils parurent délibérer s'ils attaqueraient le soir même ou s'ils attendraient le point du jour.

XIV.

C'était un spectacle magnifique, mais effrayant à voir que ce front de bataille étincelant d'acier et resplendissant d'or, hérissé de hallebardes et de lances au-dessus desquelles flottaient les panaches et les étendards! car là se trouvaient le roi d'Angleterre et ses pairs. Qui, en voyant ce monarque ainsi entouré de toutes les forces de son royaume, eût pu prédire alors sa cruelle destinée!.... Il se tenait parfaitement en selle, et dans ses yeux brillaient quelques étincelles de la noble flamme des Plantagenets. Son regard, quoique léger et distrait, s'animait à la vue du bouclier et de la lance. « Connais-tu, dit-il à d'Argentine, ce chevalier qui dispose les lignes ennemies? — Ce gantelet attaché au cimier de son casque m'annonce que c'est Bruce lui-même, sire : je le reconnais très-bien. — Et le traître bravera-t-il impunément notre présence et nos bannières? — N'en déplaise à Votre Majesté, répondit Argentine, s'il était seulement monté sur un coursier comme le mien, pour que les chances du combat fussent égales, comme elles doivent l'être entre loyaux chevaliers, je ne demanderais pas mieux que de rompre une lance avec lui. — Un jour de bataille, répliqua le roi, les règles scrupuleuses des tournois doivent être mises de côté... le rebelle bravera-t-il impunément mon courroux? Courez-lui sus... débarrassez-en mon chemin. » Au signal du roi Édouard, sir Henry Boune s'élance des rangs.

XV.

Henry était du noble sang d'Herefort, race renommée pour sa gloire chevaleresque. Il brûlait de se distinguer sous les yeux de son roi. En un instant il pique son coursier, met la lance en arrêt, et s'élance comme un trait contre Bruce... Aussi immobile que le roc contre lequel s'avance la mer irritée, Bruce l'attend de pied ferme. Tous les cœurs battirent, tous les yeux furent éblouis : le cœur avait eu à peine le temps de former un vœu, l'œil de jeter un regard, que le cheval de bataille, lancé comme l'éclair, arriva sur le monarque. La perdrix pourra défier le faucon si ce faible palefroi soutient le choc... Mais à l'instant même où ils allaient se rencontrer, Bruce, se rangeant de côté, évita la lance du chevalier : sir Henry continua sa course, mais elle ne fut pas longue!... Le roi, se levant sur ses étriers, abattit sa hache d'armes; de Boune reçut le coup... le premier et le dernier de cette lutte rapide!... Il fut si violent, que le casque se brisa comme le fruit du coudrier, et le manche de la hache avec sa garniture de cuivre se fendit jusqu'à la garde. Le cheval effrayé bondit sous le coup, et le corps du cavalier tomba sans vie sur la plaine. C'est ainsi que périt la première victime de cette sanglante journée.

XVI.

Le monarque lança un coup d'œil de pitié sur l'arène où gisait son ennemi; il tourna ensuite la bride de son palefroi, et regagna lentement le front de son armée. Les chefs entourent leur roi, et blâment hautement la témérité avec laquelle il exposait aux coups de lance du dernier aventurier une vie si précieuse et si chère. Le roi examina le manche de son arme, et répondit négligemment : « La perte que j'ai faite expie ma folie; j'ai brisé ma bonne hache d'armes... » Ce fut en ce moment que Fitz-Lewis, s'inclinant profondément, s'acquitta de la commission d'Isabelle : Édith, sous son déguisement, se tint à une certaine distance, et cacha sa rougeur dans ses mains. Le front du monarque changea d'expression; il jeta loin de lui la hache ensanglantée, et s'avança vers le prétendu page. Son œil n'avait plus cet éclat terrible dont il brillait pendant le combat : il prit avec bonté et d'un air bienveillant la main de cet enfant faible et timide, et l'expression de ses traits semblait lui annoncer qu'il trouverait dans Bruce les soins et la tendresse d'un frère aîné.

XVII.

« Ne crains rien, jeune Amadine! »

dit le monarque, et il murmura tout bas: « Que ce nom soit encore le tien. Le sort nous traite tous deux avec ses caprices accoutumés, et t'envoie ici dans un moment de dangereuse incertitude; mais bientôt nous serons à l'abri de son inconstance; car, vainqueur ou vaincu, je resterai sur ce champ de bataille. Retourne là-bas sur la montagne, où se trouvent les personnes qui suivent notre armée, et qui ne peuvent pas porter les armes... Fitz-Lewis, je le confie à tes soins... Si tout va bien, nous nous retrouverons avec joie; s'il en est autrement, il te faudra rejoindre Isabelle dans la sainte solitude d'Arran; car le brave lord Ronald a aussi juré de ne jamais revoir l'aimable fille de Lorn (le trésor qu'il désire le plus sur la terre) s'il abandonnait son poste dans la bataille ou séparait sa fortune de celle de Bruce et de l'Écosse... Mais écoute! Ces trompettes nous annoncent quelque mouvement, pardonne-moi de te quitter si vite... adieu... adieu... » Et il ajouta d'une voix plus basse : « Aie bon courage... adieu, aimable fille!... »

XVIII.

« Quel est ce nuage de poussière au milieu duquel brillent des lances et retentissent des trompettes, et qui s'avance ainsi pour nous prendre par le flanc gauche[13]? » cria le monarque au comte de Moray qui passait à cheval près de lui. « L'ennemi tourne ta position! Randolph, ta couronne va perdre un de ses plus beaux fleurons. » Le comte baissa sa visière et répondit : « Ma couronne fleurira ou mes jours se faneront... A moi, vassaux de Randolph!... » Et ils se précipitent comme l'éclair sur l'ennemi qui s'avance. « Sire, dit alors le noble Douglas, Randolph et sa troupe ne sont qu'un contre dix, permettez-moi d'aller les soutenir! — Ne bougez pas. Qu'il répare comme il pourra la faute qu'il a faite; je n'affaiblirai point ma ligne de bataille... » En ce moment retentirent les cris de l'attaque, et le cœur du brave Douglas tressaillit. « Sire, dit-il, je ne puis écouter patiemment le glas de mort du vaillant de Moray! — Va donc... mais hâte-toi de revenir... « Douglas et les siens s'élancèrent, mais lorsqu'ils eurent atteint le sommet d'une colline, James arrêta ses soldats... « Voyez! s'écria-t-il, les Anglais fuient en déroute, le comte a été vainqueur. Voyez sa bannière s'élever là-bas, audessus de la mêlée, au milieu de ces coursiers qui courent privés de leur maître. Arrêtons-nous; notre présence diminuerait la gloire qu'il n'est plus temps de partager... » Douglas retourna sur la ligne, et bientôt se répandit l'heureuse nouvelle que Dayncourt ayant été tué par le brave Randolph, les cavaliers anglais s'étaient enfuis à toute bride... Cette escarmouche termina la journée, et les deux armées conservant leur ordre de bataille, on passa de part et d'autre la nuit entière sous les armes.

XIX.

C'était une belle nuit de juin, la lune s'avançait à travers l'azur d'un ciel sans nuage, ses rayons se jouaient sur les riants côteaux de Demayet, et éclairaient les antiques tours de Stirling, au-dessous desquelles les flots de la rivière glissaient en serpentant, comme autant de chaînons argentés. Astre paisible des nuits, un autre spectacle t'attend lors de ta prochaine carrière : des armes brisées, des bannières en lambeaux, une plaine rougie de sang, des monceaux d'hommes et de chevaux massacrés, de nombreux cadavres roulés par ces flots, et de malheureux blessés poussant de vains gémissements à la clarté de tes pâles rayons! Mais écoutez ces cris qui retentissent dans le camp anglais, quel tumulte au sortir des débauches d'un festin, tandis que les bandes écossaises murmurent des prières et se préparent à la messe matinale! Le nombre a donné de la présomption aux ennemis, mais ici une armée qui voit son infériorité cherche un appui dans le ciel.

XX.

La montagne de Gillies domine le champ de bataille : c'est là que la belle

Édith se tient avec les serfs et les pages incapables de combattre, pour voir de loin la bataille. Oh! avec quelle angoisse elle voit poindre les premiers rayons de l'aurore! Le soleil éclaire maintenant Ochils et les hauteurs de Demayet. Est-ce l'alouette qui fait entendre son chant matinal? est-ce le cri sourd du héron? Non! le son éloigné, mais de plus en plus perçant, de la trompette, vient frapper la colline, mêlé au roulement des tambours. Les sons des cornemuses et du cor y répondent du côté de l'armée écossaise[14]; chaque soldat fait le signe de la croix et se relève du sol où il a dormi; l'archer et le lancier, l'écuyer et le chevalier se lèvent tout armés et prêts à combattre, et le terrible front de bataille se montre dans toute sa pompe militaire.

XXI.

Alors s'avancent à découvert les phalanges innombrables de l'Angleterre [15], semblables aux flots de l'Océan, lorsque les vents d'ouest excitent leur furie et que leurs mugissements semblent défier tout ce qui s'oppose à leur passage. En première ligne sont les braves archers : les hommes d'armes viennent ensuite, et au milieu de leurs rangs serrés et nombreux on reconnaît le monarque. Près de lui écument de nombreux chevaux de bataille; autour de lui flotte une forêt de panaches : là sont et les chevaliers fameux déjà par leurs exploits, et ceux qui, ayant nouvellement chaussé les éperons, doivent encore les gagner sur le champ de bataille. D'Argentine est à côté d'Édouard avec le brave de Valence, l'orgueil de la race des Pembroke. Ils ont été choisis parmi les autres chevaliers pour se tenir près des rênes du coursier royal. Édouard marche les yeux fixés sur l'armée écossaise..... Tout à coup, à sa grande surprise, il voit s'abaisser les bannières, les lances et les boucliers; toutes les armes ont la pointe tournée vers la terre; chaque guerrier est respectueusement incliné. « Les rebelles se repentent, Argentine! s'écrie le roi d'Angleterre : ils se sont agenouillés pour demander pardon. — Oui... mais ils s'inclinent et implorent leur grâce devant une autre puissance que la vôtre, sire! Voyez là-bas ce prêtre qui les bénit, les pieds nus et les mains élevées vers le ciel [16]! De pareils guerriers doivent vaincre ou mourir sur le sol où ils se sont agenouillés! — Voyons donc s'ils trouveront la mort ou la victoire! Dites au comte de Glocester de commencer l'attaque. »

XXII.

Au moment où les rangs écossais se relevaient, le comte Gilbert éleva son bâton de commandement : c'était le signal qui ordonnait aux archers anglais de faire halte et de bander leurs arcs[17]. Ils se fendent, mesurent de l'œil l'espace qui les sépare de l'ennemi, lèvent leur arc de la main gauche, ramènent la corde près de l'oreille droite... Dix mille arcs se détendent, dix mille flèches sifflent dans les airs! Leurs traits ne laissent pas respirer un instant les soldats de l'Écosse; ils tombent aussi pressés que la grêle de décembre. Ni le cuir épais de la targe des montagnards, ni la cotte de mailles des autres guerriers ne pourront résister à cette tempête : malheur aux fières bannières d'Albyn, si l'orage dure encore quelque temps! Sur la droite, derrière le bois, se tient la cavalerie écossaise; les soldats ont un pied à terre, mais l'autre à l'étrier et la main sur le pommeau de la selle : le chef a peine à contenir sa propre impatience et celle de sa troupe, jusqu'à ce que les archers aient gagné la plaine. Quand le moment favorable est enfin arrivé : « A cheval, et la lance en avant, braves cavaliers, » s'écrie-t-il. Aussitôt chaque guerrier s'élance du sol et se trouve en selle; leurs brillants cimiers s'agitent dans l'air comme les feux follets qui sortent de la mousse du marécage; les boucliers sont fixés sur les poitrines; toutes les lances sont en arrêt, et Édouard Bruce crie d'une voix de tonnerre : « En avant, maréchal; tombez sur ces vilains! Nous couperons les cordes de leurs arcs! »

XXIII.

L'éperon presse le flanc des coursiers, ils se précipitent au milieu des rangs des archers. Il n'y a point là de lances pour soutenir leur choc, point de palissades pour arrêter leur impétuosité. Et comment ces armures légères pourraient-elles résister aux longues lances et aux lourdes masses d'armes? A quoi servent les coutelas contre des chevaux bardés de fer et des cottes de mailles? Les coursiers bondissent dans les rangs des archers, les coups pleuvent sur leurs têtes; les cris, les gémissements, les exclamations de la vengeance donnent le signal du triomphe d'un côté et de la déroute de l'autre! Cœurs véritablement anglais, leur intrépidité obstinée soutient un instant le combat; mais enfoncés enfin de tous côtés, forcés de fuir, ils se dispersent en désordre.... Que les cerfs de Sheerwood et les daims de Dallom-Lee bondissent de joie! Les arcs brisés sur les rives de Bannock ne frémiront plus dans le taillis! Les jeunes filles peuvent enlacer de guirlandes de verdure le joyeux mai de Wakefield; elles peuvent jeter leurs regards impatients vers le Nord. C'est en vain qu'elles attendent les beaux archers qui avaient coutume d'animer la danse: rompus, dispersés, atteints dans leur fuite, percés par la lance et foulés par milliers aux pieds des chevaux, ils encombrent la plaine ensanglantée de Bannock-burn.

XXIV.

Le roi Édouard voit leur fuite et s'en indigne. « Sont-ce là, s'écrie-t-il, nos terribles archers? Chacun de ces rustres fanfarons se vantait de porter à sa ceinture * la vie de douze Écossais [18]: ils sont plus propres à voler le gibier d'un parc qu'à viser un ennemi courageux! En avant, gentilhommes! Que le sang noble qui coule dans vos veines montre sa généreuse influence, et que les efforts de la chevalerie rétablissent le combat!...» Sur la droite de la sanglante mêlée, le terrain était ouvert et uni; mais au milieu, Bruce avait fait creuser plusieurs trous dans la terre, et les couvrant ensuite de broussailles et de gazon, il avait tendu un piége terrible à l'ennemi. Dix mille cavaliers partent la lance en arrêt et brûlant d'en venir aux mains! La plaine, couverte de leurs cimiers étincelants et de leurs nobles bannières, retentit sous les pas de leurs chevaux, et ce bruit, joint à leurs cris de guerre et au son des trompettes, retentit jusqu'aux rochers de Stirling. Mais bientôt le sol manque sous leurs pieds; les premiers rangs tombent, chevaux et cavaliers: ils roulent dans le précipice creusé pour leur perte; ceux qui les suivent se précipitent sur eux... le casque, le bouclier, la cotte de mailles et la lance, les bras nerveux et le courage indomptable, tout devient inutile! Des cris confus partent de cette masse de guerriers mourants et de chevaux qui expirent. Ils se sont précipités comme le torrent qui roule avec fracas du sommet de la montagne: ils disparaissent comme ce même torrent lorsqu'il va s'engloutir dans une sombre caverne où les flots viennent en bouillonnant se briser les uns sur les autres. Ainsi, au milieu du tumulte et des gémissements, chaque nouvel escadron ajoute au désordre de ceux qui l'ont précédé!

XXV.

Néanmoins, l'Angleterre est trop forte en hommes et en courage pour céder sitôt la victoire. Tout ce qu'elle a de plus noble se trouve là réuni; des noms qui ne furent jamais accouplés avec le mot de crainte: l'intrépide Norfolk, comte de Brotherton, le célèbre de Vere d'Oxford, Glocester, Berkley, Grey et Hereford, Bottetourt et Sanzavere, Ross, Montague et Manley se sont rendus à l'armée royale avec le fier Courtenay et l'illustre Percy... noms trop bien connus dans les guerres d'Écosse, à Falkirk, à Methvenet à Dunbar, et qui s'illustrèrent encore davantage à Crécy et à Poitiers. Pembroke et Argentine conduisent avec eux l'arrière-garde. Ils s'avancent avec précaution sur la plaine où

* Les archers avaient un paquet de flèches fixées par leur ceintnron. A. M.

l'on glisse dans le sang, où l'on trébuche sur les monceaux de morts : et enfin, les deux partis se rencontrant dans la mêlée, les hallebardes se croisent avec les lances et les haches d'armes, et le combat s'engage avec furie sur toute la ligne. C'est alors que la force de Douglas est mise à l'épreuve; alors se montre la brillante valeur de Randolph; et la conduite d'Édouard Bruce n'est pas indigne du sang royal de l'Écosse. Les Écossais résistent avec calme; les Anglais attaquent avec fureur. Oh! que de nobles cimiers tombent dans cette horrible mêlée! que de vaillants chevaliers baignent la terre de leur sang! quel carnage couvre tout le champ de bataille!

XXVI.

Les combattants luttaient corps à corps; les coups succédaient sans relâche aux coups; les soupirs de ceux qui tombaient étaient étouffés par le cliquetis des épées et des armures, ou par les cris de guerre. Ainsi mouraient confondus, oubliés, les héros du Sud et les guerriers de l'Écosse. Hélas! dans ce terrible conflit, que de motifs différents enflammaient les courages! Le descendant d'une illustre famille mourait pour la gloire, le patriote pour les droits de son pays, un chevalier pour faire preuve de son jeune courage, un autre pour conquérir l'amour de sa dame; quelques-uns se battaient par une horrible soif de sang, par habitude ou, si l'on veut, par bravoure. Mais, meurtriers farouches ou braves soldats, nobles ou serfs, tous, quel que fût leur but, suivaient durant cette matinée une route terrible..... celle qui conduit à la tombe!

XXVII.

L'ardeur des combattants commence à se ralentir, quoique la bataille ne soit encore ni perdue ni gagnée. Le soleil est déjà haut dans les cieux, une poussière épaisse tourbillonne de toutes parts, et les coups deviennent plus faibles, moins nombreux. Douglas s'appuie sur son épée, Randolph essuie son front sanglant. Quant aux guerriers du Sud, ils ne sont pas moins fatigués d'un combat qui dure depuis la pointe du jour : le robuste Egremont est contraint de s'arrêter pour reprendre haleine, Beauchamp de lever sa visière, Montague de lâcher sa lance, et ton épée t'échappe des mains, brave de Vere! Les coups que portent Bercley tombent moins rapides, et le son du cor de l'intrépide Pembroke ne retentit plus si joyeusement; d'Argentine, ton glaive retombe à ton côté, et l'on n'entend qu'à peine Percy crier encore : « Mes braves, en avant! »

XXVIII.

Bruce, avec l'œil vigilant d'un pilote, a bientôt remarqué le ralentissement de la tempête. Un effort de plus, et l'Écosse est libre! « Prince des îles, dit-il à Ronald, ma confiance en ton courage est ferme comme le roc d'Ailsa; précipite-toi sur l'ennemi avec les guerriers de la montagne; moi, je chargerai à la tête de mes lanciers de Carrick; courons tous deux au combat! » Soudain les lances sont mises en arrêt, les glaives luisent au soleil, le pibroch retentit et enflamme les cœurs, la voix sonore du roi Robert se fait reconnaître : « Lances de Carrick, en avant!... Les Anglais sont perdus! Volons, braves fils d'Innisgail! l'ennemi lâche pied! Que chacun combatte pour son père, pour son enfant et sa femme, pour l'Écosse, la liberté et la vie!... Le combat ne peut durer longtemps! »

XXIX.

Ce choc nouveau force les ennemis à reculer de trente pas, laissant leurs plus nobles soldats baignés dans leur sang. Seul, d'Argentine élève encore son bouclier où brille la croix rouge : il rassemble les débris de l'armée, reforme les rangs entamés, et offre encore un front de bataille respectable. Ses efforts amènent une dernière lutte, courte, mais terrible; éclat brillant, mais de peu de durée. La belle Édith a entendu les cris joyeux des hommes du Sud; elle les a vus réparer leur déroute : elle entend leurs trompettes sonner un air triomphant et sombre à

la fois. Ces soldats, de nouveau ralliés, paraissent, à ses yeux qui se troublent, devoir envelopper les insulaires. « O Dieu! s'écrie-t-elle, ils recommencent le combat, et point de secours! Vous qui contemplez le carnage avec tant d'indifférence; vous qui voyez vos compatriotes dans un pareil danger, oh! vos cœurs sont-ils donc de pierre?... »

XXX.

La multitude, qui contemplait de loin l'action et n'avait pu se ranger parmi les combattants, n'observait pas sans émotion une bataille où Bruce luttait pour les droits de l'Écosse; tous les cœurs brûlaient d'un feu patriotique; ceux du vieillard et de l'enfant, du prêtre et du laïque, de l'homme libre et du serf; les femmes même tendaient la main vers une hache ou une épée. Mais quand on entendit le muet Amadine, recouvrant la parole, stimuler le courage de ceux qui l'entouraient, une véritable frénésie enflamma la foule. « Des prodiges et des miracles accusent notre lâcheté! » s'écria-t-on de toutes parts.... « un muet nous rappelle nos devoirs.... et celui qui rend la voix au muet peut donner la force au faible. Pour nous, comme pour nos seigneurs, l'Écosse est la terre natale, la terre de promission; à nous, comme à nos seigneurs, appartient la vengeance des outrages faits à la patrie : comme eux nous ne voulons que la liberté ou la mort... Aux armes! aux armes!..... » Aussitôt ils saisissent haches, bâtons et lances; ils déploient des enseignes faites à la hâte [19], et, comme une armée à part, fondent sur les troupes harassées des Anglais.

XXXI.

Déjà dispersés dans la plaine, malgré les reproches, les ordres et les prières de leurs chefs, les cavaliers de l'arrière-garde ennemie fuyaient en désordre ou n'offraient qu'une faible résistance.... mais quand ils crurent apercevoir des troupes fraîches et pleines d'ardeur qui venaient fondre sur eux, les plus hardis rompirent les rangs. Oh! rendons justice à leur malheureux prince [20]. En vain le royal Édouard, se jetant au milieu des lances, s'écria : « Honte à la peur et au désespoir! »... En vain il menaça, versa des larmes, s'arracha les cheveux et maudit la lâcheté de ses soldats; Pembroke détourna la bride de son cheval, et l'entraîna loin de cette plaine funeste. D'Argentine gravit avec eux le sommet de la colline, mais il ne les accompagna pas plus loin. « J'ai laissé un gage sur ce champ de bataille, dit-il; je ne veux pas vivre déshonoré : il faut que je retourne au combat. Hâtez-vous de fuir, ô mon roi! car le fier Douglas vous poursuit; je reconnais sa bannière : que Dieu envoie à mon souverain joie et bénédiction; puisse-t-il livrer des batailles plus heureuses que celles-ci! Encore une fois, sire, adieu! »

XXXII.

Il retourne à l'action, et n'y trouve plus que des Anglais qui fuient en désordre, et qui sont tués ou pris. « Maintenant, voilà, dit-il (et il mit sa lance en arrêt), voilà ma carrière finie : le but est proche; encore un effort, et cette dernière prouesse va mettre fin à ma race. » Alors, se levant sur ses étriers, il fit retentir son cri de guerre : « Saint-Jacques pour Argentine! » Le vaillant chevalier désarçonna quatre guerriers parmi ceux qui poursuivaient les fuyards, mais ils ne furent pas désarmés : le fer d'une pique trouva le défaut de sa cuirasse, une hache brisa son cimier. Quoique blessé, il s'élance de nouveau; il court, la lance en arrêt, sur le courageux lord de Colonsay qui pressait les fuyards de son épée sanglante : le fer du chevalier anglais lui perce la poitrine malgré les plis du tartan qui la recouvrent. Cloué à terre, le montagnard se débat encore contre le fer meurtrier, et brandit sa large claymore. Il en porte à son adversaire un coup si furieux que les étriers et les cuissarts sont tranchés à la fois; le sang jaillit de la blessure du malheureux d'Argentine, et le farouche lord de Colonsay, voyant son ennemi étendu à terre, sourit au milieu même de ses douleurs,

car sa lame a bien vengé le coup mortel qu'il a reçu.

XXXIII.

La bataille une fois gagnée, Bruce s'occupait du soin de recueillir les fruits de cette difficile victoire; il ordonnait à ses cavaliers de poursuivre l'arrière-garde des Anglais, et d'empêcher que leurs différents corps se réunissent..... Lorsque le cri de guerre d'Argentine retentit faiblement à son oreille! « Sauvez-lui la vie, s'écria-t-il, oh! sauvez ce bon, ce noble, ce brave guerrier!... » Les escadrons lui ouvrent un passage, et il peut approcher du chevalier blessé; mais le chevalier n'élevait plus son bouclier à la croix rouge : casque, cuissarts, cuirasse, tout ruisselait de sang. Néanmoins, lorsqu'il vit le roi s'avancer, il tâcha encore de mettre sa lance en arrêt, mais la force lui manqua, son éperon ne put forcer son cheval à se relever; lui-même, épuisé de fatigue et perdant tout son sang, retomba au milieu de ce dernier effort. Alors le généreux Bruce fut le premier à lui soulever la tête, à délier son casque..... « Seigneur comte, dit Argentine, la journée est à toi! Les ordres de mon souverain et le sort contraire nous ont fait rencontrer trop tard; mais d'Argentine peut demander une grâce à un ancien frère d'armes..... une messe pour un chrétien, un tombeau pour le chevalier. »

XXXIV.

Bruce pressa sa main mourante; mais en voulant rendre cette étreinte amicale, elle se roidit et devint froide entre celles de Bruce. « Adieu! s'écria le vainqueur, adieu, toi qui fus la fleur et l'orgueil de la chevalerie, héros renommé pour ta valeur, ta courtoisie, ta noble race, ta foi sans tache et ta mâle beauté!... Que les moines de Saint-Ninian illuminent leur autel pour les funérailles de d'Argentine. Jamais torches ne brûlèrent, jamais prières ne furent dites sur le cercueil d'un meilleur chevalier. »

XXXV.

Mais ce ne fut pas pour d'Argentine seul que les torches brillèrent dans l'église de Saint-Ninian, et que retentirent les sons lugubres des prières des morts [21]. Cette lueur jaunâtre éclaira des cuirasses brisées, des cottes de mailles sanglantes, des cimiers rompus et des couronnes de barons, de comtes, de bannerets... des couronnes fracassées : les plus illustres enfants de l'Angleterre purent aussi réclamer leur triste part de ces prières funèbres. Cependant ne pleure pas, noble patrie de la gloire! Quoique jamais tes léopards n'aient abandonné ainsi le champ de bataille depuis l'invasion de Guillaume le Normand, tes annales peuvent souvent citer de terribles batailles gagnées par tes enfants sur les fiers Écossais. Ne leur envie pas leur victoire lorsqu'ils luttaient pour les droits de leur indépendance, droits chers à tous ceux qui aiment la liberté, droits qui te sont plus chers qu'à toute autre contrée!

XXXVI.

Revenons près de Bruce, à qui Fitz-Lewis vient apprendre le miracle qui s'est opéré. Autour de lui mille voix répètent : « Le page muet a parlé! — Le page! s'écrie Fitz-Lewis, dites plutôt un ange descendu des régions célestes pour briser le joug anglais. J'ai vu tomber sa plume et sa toque, quand nous descendions du haut de la montagne : un front aimable, des cheveux noirs qui flottaient en boucles ondoyantes, donnaient un nouveau lustre à ses yeux brillants; ses pas étaient aussi légers sur le gazon, que s'il eût volé avec des ailes invisibles. — N'a-t-il parlé à personne? demanda le monarque. — A personne... une seule parole lui est échappée quand il a vu le Lord des Iles revenir vainqueur du combat. — Et que lui a répondu ce chef? — Il s'est agenouillé, n'osant pas lever les yeux, mais murmurant à voix basse des mots que personne n'a compris : le chevalier paraissait moitié joyeux, moitié frappé de

terreur, comme en face d'un habitant d'une sphère supérieure. »

XXXVII.

Au milieu même de la plaine sanglante de Bannock, alors couverte de cadavres amoncelés, parmi les hautes méditations d'un monarque vainqueur, le bon roi Robert ne put s'empêcher de sourire : « Ce beau page avait donc, demanda-t-il, un air vraiment angélique, un noble front, des cheveux flottants? Ronald s'est agenouillé devant lui?... Alors il nous faut appeler l'Église à notre aide... notre volonté sera connue de notre chapelain, avant que cet étrange événement se divulgue davantage. Qu'il se rende droit à Cambus-Kenneth, qu'il prépare l'église pour une messe solennelle, afin qu'une nation entière remercie le ciel propice de l'indépendance qu'elle a reconquise. Qu'il dispose en outre la pompe qui d'ordinaire accompagne l'hymen des rois. Nous avons, dans nos jours de malheur, interrompu une solennité nuptiale: nous assisterons, dès l'aurore de demain, au mariage de la fille de Lorn. »

CONCLUSION.

Allez, mes chants, suivez votre route aventureuse; suivez-la hardiment, et ne blâmez pas votre père de ne vous avoir pas choisi un patron dont l'amitié partiale aurait pu vous aplanir le chemin de la gloire. *Il était*... ah! que de regrets sont renfermés dans ces deux mots si courts!... *Il était* une femme généreuse qui, si le destin l'eût permis, vous aurait placés parmi les plus glorieuses productions des muses.

Cette femme est un ange aujourd'hui... peu s'en fallait qu'elle ne le fût pendant son pèlerinage en ce monde! Que sert de rappeler cette patience qui, pour consoler les douleurs d'autrui, lui faisait cacher les siennes? que sert de dire combien l'éclat pur de la vertu brillait d'une manière encore plus aimable sous des formes si belles? et surtout que sert d'apprendre au monde qu'une modeste guirlande destinée à parer son beau front est suspendue sur son tombeau, pour s'y flétrir oubliée!

FIN DU *LORD DES ILES*.

NOTES DU LORD DES ILES.

CHANT PREMIER.

1. Les ruines du château d'Artornish sont situées sur l'île de Morven, au près du Sound de Mull, nom donné au bras de mer qui sépare cette île du continent. Cette position est éminemment romantique; d'un côté on voit une chaîne de rocs escarpés suspendue au-dessus de la mer; de l'autre, l'embouchure étroite du beau lac appelé Loch Alline. Les ruines d'Artornish ne sont point aujourd'hui très-considérables, et consistent principalement dans les débris d'une vieille tour, avec quelques fragments des ouvrages de défense extérieure. Mais ce fut une place de grande importance, étant une des principales forteresses que les lords des Iles possédassent dans le comté d'Argyle. C'était là qu'ils tenaient ces assemblées que la tradition populaire appelle leurs parlements, ce qui signifie, je pense, leurs cours plenières, ou l'assemblée féodale de leurs vassaux et tenanciers.

2. Le veau marin montre pour la musique un goût que l'on n'attendrait pas de ses habitudes sauvages. Ces animaux suivraient fort longtemps un bateau sur lequel on joue de quelque instrument, et même un simple sifflement a le pouvoir de les attirer.

3. Le Sound de Mull, qui sépare cette île du continent d'Écosse, est un des plus riches paysages que les Hébrides offrent aux voyageurs. Lorsque le temps est mauvais, le passage est difficile et dangereux par le peu d'étendue du canal, la divergence des courants et la violence soudaine des vents qui soufflent quelquefois tout à coup des gorges des montagnes sans donner aux matelots le temps de se reconnaître.

4. Le nombre des îles occidentales de l'Écosse dépasse deux cents. La plus septentrionale est Saint-Kilda, autrefois Hirt. Ilay, la plus fertile des Hébrides, était anciennement la principale résidence des lords des Iles. Elle renferme le lac Finlagau dans lequel est un ilot où se tenait autrefois la cour du grand Mack-Donald, roi des Iles; ses palais, ses chapelles, etc., sont maintenant ruinées. Il y avait dans cette île une pierre de sept pieds carrés, dans laquelle était creusée une profonde incision, faite pour recevoir les pieds de Mack-Donald; car il fut couronné roi debout sur cette pierre, là il jura de maintenir ses vassaux dans la possession de leurs terres, et de faire exacte justice à tous ses sujets; après ce serment, l'épée de son père fut remise entre ses mains. L'évêque d'Argyle, et sept autres prêtres le sacrèrent roi, en présence des chefs de toutes les tribus des Iles et du continent.

5. Le château de Mingarry est situé sur la côte maritime du district d'Arduamurchan : il servit longtemps de résidence à un chef de clan, et il offre encore d'assez belles ruines.

6. Somerled fut thane d'Argyle et lord des Iles vers le milieu du XIIe siècle. Il semble qu'il exerçait son autorité indépendamment de la couronne d'Écosse avec laquelle il était souvent en hostilité. Il fit différentes incursions sur les terres occidentales des Lowlands, sous le règne de Malcolm IV, et fit la paix avec lui vers l'année 1157, sur le pied d'un prince indépendant. En 1164, il recommença la guerre civile contre Malcolm, et envahit l'Écosse avec une puissante armée, mais probablement fort tumultueuse, qu'il avait levée tant dans les Iles que dans l'Argyleshire, et les provinces voisines de l'Irlande. Il fut défait et tué dans un engagement avec des forces inférieures près de Renfrew. Son fils Guillaume tomba aussi dans cette bataille. Les lords des Iles descendaient de Ronald, fils aîné de Somerled, et les lords de Lorn, qui prirent le surnom de M' Dougal, descendaient de son second fils Dougal.

7. A l'époque de notre poëme, le représentant de cette principauté indépendante, laquelle reconnaissait néanmoins de loin en loin la prééminence de la couronne d'Écosse, se nommait Angus-Og; mais ce nom a été changé, par euphonie, en celui de Ronald. Angus protégea Robert Bruce, qu'il accueillit en son château de Dunnaverty, dans le temps de sa plus grande détresse.

8. Ce phénomène, appelé *feu de mer* par les marins, est un des plus beaux et des plus intéressants qu'on aperçoive dans les Hébrides. Parfois l'Océan paraît entièrement illuminé autour du vaisseau, et une longue trace de lumière vive et légère brille perpétuellement de chaque côté du navire ou le suit dans l'obscurité. Ces lueurs phosphoriques, sur l'origine desquelles les naturalistes ne sont point d'accord, semblent provenir du rapide mouvement du bâtiment à travers les flots saturés de frai ou d'autres substances animales. Ce passage rappelle la description des serpents marins dans la ballade de Coleridge, intitulée *le Vieux marin*.

9. La forteresse d'un chef des Hébrides était presque toujours placée sur le bord de la mer, à cause de la facilité des communications par eau.

CHANT II.

1. Sir Égidius, ou Giles d'Argentine, était un des chevaliers les plus accomplis de ce temps. Il avait servi sous Henry de Luxembourg avec une telle gloire, que l'opinion publique le proclamait le troisième héros de l'époque; les deux autres étaient Robert Bruce et Henry de Luxembourg lui-même. Il avait combattu en Palestine, où il s'était distingué par maint fait d'armes. La mort d'Argentine fut digne de son haut caractère. Il avait été chargé, conjointement avec Aymer de Valence, comte de Pembroke, de veiller spécialement sur la personne d'Édouard II. Quand la bataille fut décidément perdue, ils emmenèrent le roi hors du champ de bataille. D'Argentine, après avoir mis Édouard en lieu de sûreté, prit congé de lui. « Dieu soit avec vous, sire, lui dit-il. Ce n'est pas ma coutume de fuir. » En parlant ainsi, il tourna bride, et jetant son cri de guerre, il se rejeta au milieu des combattants et fut tué.

2. Une coupe du travail le plus ancien et le plus curieux a été longtemps conservée dans le château de Dunvegan. On la faisait circuler à la ronde dans les festins, et à la réception d'un étranger, en signe de cordiale hospitalité.

3. L'écuyer tranchant, auquel appartenait plus qu'au sénéchal le droit de placer les convives, occupait un emploi important dans la famille d'un chef des Hébrides.

« Chaque famille avait communément deux maîtres d'hôtels, que, dans le langage du pays, on appelait Marishall Tach : le premier servait toujours au logis, et devait nécessairement être versé dans la généalogie de toutes les tribus des Iles et des Highlands d'Écosse; car il était de son office de placer chaque personne à table selon sa qualité. Il le faisait sans prononcer un mot, mais en désignant avec une baguette blanche, qu'il tenait à la main, la place et la personne qui devait s'y asseoir : ceci était nécessaire pour prévenir tout désordre; et quoiqu'il arrivât parfois que le Marishall Tach se trompât, le maître de la maison n'en était jamais responsable. Il y avait aussi des porte-coupe ou échansons, qui remplissaient et portaient la coupe autour de la table, présentant le vase au convive après avoir bu eux-mêmes. Il y avait encore les maîtres de la bourse qui gardaient l'argent du seigneur. Tous ces officiers avaient, en récompense de leurs services, une ville et une terre. » MARTIN.

4. Tous ceux qui ont lu l'histoire d'Écosse savent qu'après avoir tué Comyn à Dumfries, et proclamé ses droits à la couronne d'Écosse, Robert Bruce fut réduit à la plus grande extrémité par les Anglais et leurs adhérents. Il fut déclaré roi à Scone par le consentement unanime des barons écossais; mais son autorité ne dura pas longtemps. Suivant la phrase dont sa femme elle-même se servait, « il fut cette année-là un roi d'été, et non pas un roi d'hiver. » Il fut couronné le 29 mars 1306. Mais le 19 juin de la même année,

il fut entièrement défait à Methven, près de Perth; et les plus puissants de ses partisans, à peu d'exception près, furent exécutés ou forcés d'embrasser les intérêts du monarque anglais pour sauver leur fortune et leur vie. Après ce désastre, sa vie fut celle d'un proscrit, plutôt que celle d'un prétendant au trône. Il se sépara des dames de sa suite, et les envoya dans le château de Kildrummie, dans Aberdeenshire, croyant qu'elles y seraient en sûreté; mais elles furent bientôt emmenées captives en Angleterre. De Aberdeenshire, Bruce se retira dans la partie montagneuse de Breadalbane, et s'approcha des frontières d'Argyleshire. Là il fut défait par le lord de Lorn, qui portait les armes contre lui afin de venger la mort de John Comyn le Roux, qui était un parent de la femme du lord de Lorn. Échappé à ce péril, Bruce et sa petite troupe vécurent de la chasse et de la pêche jusqu'à ce que la saison les obligeât d'aller chercher une meilleure subsistance et un abri dans les Highlands. Ils traversèrent avec beaucoup de peine de Rowardennan aux rives occidentales du Loch Lomond, tantôt dans un misérable bateau, et tantôt à la nage. Le vaillant et loyal comte de Lennox, dont ils devaient ensuite traverser le territoire, les accueillit avec des larmes de joie, mais il était incapable de les aider efficacement. Le lord des Iles, en possession d'une grande partie de Cantire, reçut le monarque fugitif, restaurateur futur de l'indépendance de son pays, dans le château de Dunnaverty. « Mais, dit Barbour, la trahison était alors si générale, que le roi n'osa point y faire un long séjour. » Suivi du reste de ses serviteurs, Bruce s'embarqua donc pour Rath-Érin, petite île sur les côtes d'Irlande. Les insulaires s'enfuirent d'abord à la vue de leurs hôtes armés; mais après quelques explications, ils se soumirent à la souveraineté de Bruce. Il résida parmi eux jusqu'au printemps de 1307; alors il retourna en Écosse, avec la résolution désespérée de conquérir son royaume ou de périr dans la tentative. La marche de ses succès forme la plus brillante partie de l'Histoire d'Écosse.

5. Nous avons dit plus haut que Bruce avait été repoussé dans une rencontre très-sérieuse avec le lord de Lorn. Jamais la vigueur et le courage de Bruce ne se déployèrent avec plus d'avantages que ce jour-là. C'est une tradition de la famille de Lorn que leur chieftain engagea un combat singulier avec Bruce lui-même, tandis que celui-ci protégeait la retraite de ses gens; déjà Mac-Dougal était terrassé par le roi, et il aurait été tué sur la place, si deux vassaux de Lorn, du nom de Mack-Keoch, n'étaient venus à son secours; ils saisirent Bruce par son manteau et l'obligèrent à lâcher prise. Le roi, en assénant deux coups de sa terrible hache d'armes, fut bientôt désarmé lui-même; mais il fut serré de si près par les autres vassaux de Lorn, qu'il fut forcé d'abandonner son manteau, encore retenu par les doigts mourants de Mac-Keock. Une agrafe, que l'on disait être celle du roi Robert, fut longtemps conservée dans la maison des Mac-Dougal; elle disparut dans un incendie qui détruisit l'habitation de ces seigneurs.

6. La *fibula*, l'agrafe de manteau ou plaid, était un bijou d'un grand prix, lorsque celui qui le portait était un personnage distingué. Il y en avait en argent qui coûtaient plus de cent marcs.

7. Sir James, appelé le bon lord Douglas, le plus fidèle et le plus brave des adhérents de Robert Bruce, fut blessé à la bataille de Dalry. Sir Nigel ou Niel Campbell, parent de Bruce, y perdit la vie.

8. Robert Bruce, en sortant de l'église de Kirkpatrik, où, après une grave querelle sur ses droits à la couronne, il venait de poignarder Comyn, rencontra deux puissants barons, Kirkpatrick et Closeburn, et James Lindsay. « Quelles nouvelles? lui demandèrent-ils. — Mauvaises, répondit Bruce; j'ai peut-être tué Comyn. — Peut-être! s'écria Kirkpatrick, je rendrai la chose bientôt certaine; » et il courut l'achever.

9. Le caractère des *bardes* des montagnes d'Écosse, si grand dans les temps reculés, paraît avoir bientôt dégénéré. Les Irlandais affirment qu'ils eurent besoin du secours des lois pour réprimer l'avarice des leurs. Au sein des Highlands, ils tombèrent peu à peu dans le mépris, aussi bien que les *orateurs*, emploi que le même individu exerçait fréquemment avec celui de barde ou poëte.

10. C'était une ancienne coutume que d'amener la fiancée à la maison de son futur époux. Souvent même la complaisance était poussée si loin, qu'elle y restait des mois entiers à l'essai; et le fiancé, après cette période de cohabitation, avait encore le droit de la renvoyer sans l'épouser. Aussi en résultait-il fréquemment de graves querelles entre les clans.

11. « William Wallace, qui porta souvent le trouble en Écosse, fut pris et emmené à Londres au milieu d'une foule d'hommes et de femmes qui s'étonnaient de le voir. Il fut logé dans la maison de William Delect, dans Fenchurch-Street. Le lendemain, qui était la veille de la Saint-Barthélemy, il fut conduit à cheval à Westminster. John Lagrave, et Geffrey, chevaliers, le lord Mayor, les shériffs et aldermen, de Londres, et beaucoup d'autres l'accompagnaient tant à pied qu'à cheval : et dans la grande salle de Westminster, on le fit asseoir sur un banc, ayant une couronne de laurier sur la tête, à cause d'un mot qu'on lui attribuait, qu'il serait un jour couronné dans cette salle; et sir Peter Walorie l'ayant accusé comme traître à la justice du roi, Wallace répondit qu'il n'avait jamais été traître envers le roi d'Angleterre; mais quant aux autres chefs dont il était chargé, il les confessa, et fut ensuite écartelé et décapité. » STOWE, *Chroniques*, p. 209.

12. Hugh de la Haye, et Thomas Somerville de Lintoun et Cowdally, furent faits prisonniers à la bataille de Methven, mais ils ne furent point exécutés.

Sir Nigel Bruce était le plus jeune frère du roi Robert, qui lui avait confié sa femme et sa fille Marjorie, et la défense de son château fort de Kildrummie, près de l'embouchure du Don, dans Aberdeenshire. Kildrummie résista longtemps aux armes des comtes de Lancaster et d'Hereford; mais enfin le feu fut mis aux magasins par un traître. La gar-

nison fut alors forcée de se rendre à discrétion, et Nigel Bruce, jeune homme aussi remarquable par sa grande beauté que par sa bravoure, tomba entre les mains de l'inflexible Édouard. Il fut jugé par une commission spéciale, à Berwick, fut condamné et exécuté.

13. John de Strathbogie, comte d'Athole, tenta de s'échapper du royaume, mais une tempête l'ayant rejeté sur la côte, il fut pris et envoyé à Londres, et mis à mort avec des raffinements d'une atroce barbarie; il fut d'abord à demi étranglé : on le descendit de la potence tandis qu'il vivait encore; il fut ensuite démembré, puis brûlé. Le lecteur sera peut-être surpris d'apprendre que c'était là un supplice mitigé : car ayant égard à ce que sa mère était une petite fille du roi Jean, par un fils naturel, il ne fut pas traîné sur la claie jusqu'au lieu de l'exécution; on lui fit grâce de ce point, et il fit le trajet à cheval. Matthew de Westminster nous dit que le roi Édouard, alors dangereusement malade, apprit à son grand soulagement que son parent était arrêté.

14. Ceci fait allusion à un passage de Barbour, qui peint expressivement l'esprit vindicatif d'Édouard Ier. Les prisonniers faits dans le château de Kildrummie avaient posé la condition qu'ils seraient remis à la disposition du roi Édouard. « Mais sa volonté, dit Barbour, était toujours mauvaise quand il s'agissait des Écossais. » Il les reçut couché sur son lit de mort, leur parla avec dureté et les envoya au supplice.

15. Les Mac-Leod, comme presque toutes les familles distinguées des Hébrides, étaient d'origine scandinave et imparfaitement convertis au christianisme.

16. Bruce éprouva un repentir sincère d'avoir profané le sanctuaire de l'église par le meurtre de Comyn, et à sa dernière heure il ordonna que son cœur, à lui Bruce, fût porté par John Douglas en Palestine, pour y être déposé dans le saint sépulcre.

17. Aussitôt que la nouvelle du meurtre de Comyn parvint à Rome, Robert Bruce et ses partisans furent excommuniés. L'excommunication fut prononcée d'abord par l'archevêque d'York, et renouvelée à différentes reprises par Lambyrton, évêque d'Andrew, en 1308; mais cela ne produisit point l'effet qu'en attendait le roi d'Angleterre. Beaucoup de prélats écossais, et le prélat Lambyrton lui-même, se déclarèrent pour le roi Bruce, bien qu'il fût au ban de l'église.

18. Ceci n'est pas une métaphore. Lorsque Bruce eut remis le pied en Écosse, il continua de vivre d'une manière fort précaire, de temps à autre obtenant quelque avantage, mais obligé de fuir quand ses ennemis rassemblaient leurs forces. Pendant que le roi était dans les solitudes d'Ayrshire, Aymer de Valence se réunit un jour au seigneur de Lorn, et marcha contre Bruce avec huit cents Highlandais et un corps nombreux d'hommes d'armes. Ils conduisaient avec eux un limier qui avait autrefois appartenu au roi d'Écosse.

Bruce, qui n'avait que quatre cents hommes avec lui, continua de faire tête à la cavalerie jusqu'au moment où les troupes de Lorn faillirent lui couper la retraite. S'apercevant alors du danger de sa situation, il agit comme on dit que le célèbre et malheureux Mina agit en pareille occasion. Il divisa ses forces en trois corps, assigna un lieu de rendez-vous général, et commanda de battre en retraite par des routes différentes, Mais quand John de Lorn atteignit l'endroit où ils s'étaient séparés, il lâcha le limier, et l'animal se mit aussitôt sur les traces du corps commandé par Bruce en personne. Lorn prit cette route avec toutes ses forces. Le roi subdivisa de nouveau sa petite troupe en trois parts, et avec le même résultat, car ceux qui le poursuivaient s'attachèrent exclusivement au chemin qu'il avait pris. Alors il exhorta ses soldats à se disperser, et ne retint auprès de sa personne que son frère de lait. Le limier suivit la trace, et négligeant les autres, il s'élança encore avec toute l'armée du lord de Lorn à la poursuite de Bruce. Lorn, maintenant convaincu qu'il avait son ennemi entre les mains, prit cinq hommes, les plus déterminés de sa troupe, et leur ordonna d'arrêter la fuite du roi. Ce qui fut exécuté avec l'agilité propre aux montagnards. « Comment m'aideras-tu? » demanda Bruce à son compagnon, lorsqu'il s'aperçut que les cinq hommes gagnaient du terrain sur lui. « Le mieux que je pourrai, répondit son frère de lait. — Alors, dit Bruce, je m'arrête ici. » Les cinq hommes arrivèrent bientôt. Le roi se chargea de trois, et laissa les deux autres à son frère de lait. Il tua le premier qui vint à sa rencontre; mais voyant que son serviteur était vivement pressé, il courut à son secours et dépêcha un des deux assaillants. Puis le laissant aux prises avec celui qui restait, Bruce revint vers ses deux ennemis, et les tua tous deux avant que le frère de lait en eût fini avec le sien.

Cependant le corps d'armée de Lorn s'approchait rapidement, et le roi avec son compagnon se jeta dans un bois voisin. Là ils s'assirent, car Bruce était extrêmement fatigué; mais bientôt les aboiements se firent entendre si près, que le frère de lait supplia Bruce de pourvoir à sa sûreté par la fuite. « J'ai ouï dire, répondit le roi, qu'en descendant une rivière avec le courant, on peut faire perdre la piste au meilleur limier.... Tentons l'expérience, car si ce diable de chien se taisait, je m'embarrasserais peu du reste. »

Pendant ce temps, Lorn, avançant toujours, trouva les corps morts de ses cinq vassaux, et il jura d'en tirer une vengeance terrible. Il suivit le limier sur les bords du ruisseau, dont le roi avait descendu un long espace. Là le chien fut en faute. Et Jonh de Lorn, après avoir vainement cherché à ressaisir la trace de Bruce, fut forcé de renoncer à le poursuivre.

CHANT III.

1. J'ai suivi la tradition vulgaire et inexacte, qui dit que Bruce combattit contre Wallace et les lignes écossaises, à la fatale bataille de Falkirk. Cette histoire, qui semble n'avoir point de meilleure autorité que celle de Blind-Harry, porte que Bruce ayant tué beaucoup de monde pendant l'engagement, s'assit à la table des vainqueurs sans laver les traces sanglantes de ses mains. Les détails donnés par beaucoup de nos historiens sur

une conversation entre Bruce et Wallace, près des rives de Carron, sont également apocryphes.

Il est évident que Bruce n'était pas alors dans les rangs anglais, et qu'il n'assistait pas à la bataille de Falkirk; de plus, il était alors avec John Comyn, le tuteur de l'Écosse au nom de Baliol, et par conséquent en opposition avec l'Angleterre. Il fut le petit-fils du compétiteur avec lequel on l'a souvent confondu. Lord Hailes a fort bien expliqué, et souvent apologétiquement, la première partie de la vie de Robert Bruce.

« Son grand-père s'était soumis avec patience à l'arrêt d'Édouard. Son père, cédant aux événements, avait servi sous les bannières anglaises. Mais le jeune Bruce avait plus d'ambition et un esprit plus remuant. Dans les premières années, il ne se conduisit pas d'après un plan arrêté. Tour à tour le partisan d'Édouard et le vice régent de Baliol, il semblait avoir oublié ses prétentions à la couronne. Mais son caractère se développa graduellement, et dans son âge mur il devint ferme et constant. » *Annales de l'Écosse.*

2. Le paysage que j'ai essayé de décrire est un des plus beaux de l'Écosse.

3. Cette rencontre de Bruce et des brigands est tirée, à quelques changements près que nécessitait le plan du poëme, d'un incident remarquable de la vie de ce prince.

4. Cette magnifique grotte, enrichie des plus belles stalactites, renferme à son extrémité un bassin d'eau limpide que l'imagination se représenterait aisément comme le bain de quelque naïade.

CHANT IV.

1. La générosité qui nous porte à rendre justice à un ennemi était un des traits marquants du caractère de Bruce. Il parlait rarement d'un homme tombé sous ses coups sans louer les bonnes qualités dont il pouvait être doué.

2. La haine d'Édouard I[er] contre les Écossais était si grande, qu'il ordonna à son fils, en mourant, de continuer la guerre d'Écosse, et de faire transporter ses ossements au milieu de son armée. Édouard II ne fit ni l'un ni l'autre.

3. Les vieilles gens de l'île de Canna, ou Cannay, prétendent que l'esprit d'une très-belle femme, que la jalousie de l'un des rois ou seigneurs de l'île avait renfermée dans cette tour, y apparait encore : ils racontent mille histoires merveilleuses à ce sujet.

4. Il y a sur la rive de l'Egg une caverne qui fut le théâtre d'une horrible vengeance féodale. Cette caverne a une ouverture très-étroite où l'on ne peut passer qu'en se traînant sur les mains et sur les genoux. La hauteur de l'entrée est de trois pieds au plus; mais dans l'intérieur, la caverne a près de vingt pieds de haut et une largeur proportionnée. Le sol pierreux est jonché d'ossements d'hommes, de femmes et d'enfants, tristes restes des habitants de ces îles qui, au nombre de deux cents, trouvèrent la mort dans cet endroit dans la circonstance suivante : Les Mac-Donald, de l'île d'Egg, tribu dépendante du clan Ronald, avaient fait quelque injure au laird de Mac-Leod. La tradition de l'île dit que c'était une attaque personnelle sur le chieftain qui avait eu les reins brisés. Mais les autres îles disent que deux ou trois Mac-Leods ayant pris quelques libertés avec de jeunes femmes de l'île, ils furent saisis par les habitants qui les jetèrent pieds et poings liés dans un bateau sans guide; les vents et les vagues amenèrent les Mac-Leods sains et saufs à Skye. Pour se venger de cela, Mac-Leod s'embarqua avec un corps si nombreux, que toute résistance était inutile. Les habitants craignant les effets de cette vengeance, se retirèrent dans cette caverne. Après avoir fait une recherche soigneuse, et commis le plus de dégât qu'il fut possible, les Mac-Leods remontèrent sur leurs vaisseaux, convaincus que leurs ennemis s'étaient retirés dans quelque autre possession de Clan Ronald. Mais le matin suivant, ils remarquèrent un homme dans l'île, et faisant aussitôt une nouvelle descente, ils suivirent ses traces à la faveur de la neige qui couvrait la terre. Mac-Leod se rendit alors à la caverne, et somma la garnison souterraine de lui livrer les individus qui l'avaient offensé. On le refusa tout d'une voix. Le chieftain donna ordre à ses hommes de détourner un petit filet d'eau qui coulait devant la caverne; puis il fit allumer devant cette entrée un immense foyer de broussailles et de tourbes, et alimenta le feu sans relâche jusqu'à ce qu'ils fussent tous détruits par la suffocation.

A peu de distance de là se trouvent d'autres cavernes et des groupes de rochers où, en 1745, un prêtre catholique disait la messe, entouré par les montagnards; un large fragment de roc servait d'autel, et l'aspect extraordinaire de ce temple et de cette scène eût mérité d'inspirer le pinceau de Salvator.

5. Ce palais de Neptune, avec ses colonnes de stalactites, est une des plus riches merveilles de la création.

6. John Leyden, auteur d'une ballade dont la scène est placée dans ces îles, et très-versé dans la littérature orientale, mourut à Java en 1811.

7. La péninsule de Cantire est jointe au sud du Knapdale par un isthme qui n'a qu'un mille de large.

8. Le Loch Ranza est une magnifique baie, sur l'extrémité septentrionale d'Arran, s'ouvrant vers l'est du Loch Tarbat.

9. Bruce, en débarquant, apprit que quelques-uns de ses partisans étaient dans un bois près de là : il sonna du cor; Douglas, en l'entendant, le reconnut aussitôt et s'avança avec les autres.

10. Édouard Bruce, quoique fier et emporté, était au fond d'un naturel fort sensible.

Sir Walter Roy, qui fut du petit nombre des nobles Écossais qui tombèrent à cette bataille, était si tendrement chéri d'Édouard Bruce, que celui-ci eût mieux aimé perdre la bataille que son ami. Sir Édouard aimait d'amour la sœur de sir Walter Roy, au préjudice de sa propre femme, sœur du comte d'Athole. Cette passion criminelle eut de funestes conséquences; car par ressentiment pour l'affront fait à sa sœur, Athole attaqua les troupes que Bruce avait laissées à Cambus Kenneth, pendant la bataille de Bannock-Burn, pour protéger les ma-

gasins et les provisions; Athole tua aussi sir William Keith, le commandant de ce corps, et fut condamné à la confiscation pour sa conduite déloyale.

11. Cet incident, qui fait ressortir la générosité chevaleresque du caractère de Bruce, eut lieu dans l'expédition qu'il fit en Irlande pour soutenir les prétentions de son frère Édouard au trône de ce royaume.

CHANT V.

1. L'intérieur de l'île d'Arran est riche en scènes pittoresques. On y remarque surtout de belles cascades.

Il y a là, sur les rochers qui bordent la rivière Machrai, un endroit renommé par l'embarras d'une pauvre femme à qui le rapprochement des deux rives donna l'idée d'enjamber de l'une à l'autre; elle fit aussitôt le premier mouvement, mais quand il s'agit de passer le second pied, la peur la prit, et elle resta dans cette position aussi ridicule que dangereuse jusqu'à ce qu'un passant la vint aider. On dit qu'elle attendit ainsi plusieurs heures.

2. L'île d'Arran, comme celles de Man et d'Anglesea, abonde en monuments, restes de la superstition des païens et probablement des druides.

3. Le château de Brodick, dans l'île d'Arran, près de la baie du même nom, avait été emporté par Douglas peu avant l'arrivée de Bruce dans l'île.

4. Barbour raconte une anecdote de laquelle on pourrait conclure que l'habitude de prononcer des jurons, aujourd'hui beaucoup trop générale en Écosse, n'appartenait alors qu'aux seuls militaires. Après le retour de Bruce en Écosse, comme Douglas errait aux environs de la contrée montagneuse de Tweeddale, près du lac Line, il crut entendre prononcer dans une ferme le mot *diable*. Il conclut aussitôt de cette expression hardie, que la maison renfermait des hôtes militaires; il l'attaqua sur-le-champ, et eut le bonheur de faire prisonniers Thomas Randolph, qui fût comte de Moray, et Alexandre Stewart, lord Bonkill. Ils étaient venus dans ce pays avec l'intention d'en chasser Douglas; après cette aventure, ils se rangèrent parmi les plus zélés partisans de Bruce.

5. Bruce remit en effet le pied en Écosse, pensant qu'un feu, qu'il avait cru voir allumé près de son château de Turnberry, était un signal qu'on lui faisait. Cette méprise et les heureux effets qu'elle eut pour sa cause sont tout à fait dignes de remarque.

6. On raconte encore, et beaucoup le croient religieusement, que le feu aperçu de Bruce n'était pas allumé par une main mortelle, mais par un pouvoir supérieur. On dit encore que la même flamme s'élève chaque année à la même heure de la même nuit où Bruce la vit briller sur les tours de son château de Brodick.

7. On montre, près du château de Turnberry, une caverne où l'on prétend que Bruce et les siens se cachèrent aussitôt après leur débarquement. Autour du château était une plaine d'environ deux milles d'étendue, entrecoupée de taillis et formant le parc du château.

8. L'auteur a suivi la tradition la plus commode, qui rapporte que Bruce s'empara du château après avoir débarqué. Mais le fait est qu'il ne put qu'inquiéter la garnison anglaise, commandée alors par Percy et non par Clifford, qui mourut en une autre occasion. Il se retira dans les montagnes de Carrick et s'y renforça tellement, que les Anglais furent obligés d'évacuer Turnberry, et ensuite le château d'Ayr.

9. C'étaient quatre grandes coupes dont il est fait mention dans l'inventaire du trésor et des joyaux du roi Jacques III.

10. Les historiens anglais font mention de la haute stature et de la fidélité invariable des habitants de la forêt d'Ettrick.

CHANT VI.

1. Le premier avantage important qu'eût remporté Bruce fut à Loudoun-Hill. Bruce était alors attaqué d'une maladie scrofuleuse; il monta cependant à cheval pour combattre ses ennemis, quoiqu'on fût obligé de le soutenir de chaque côté. Il fut vainqueur, et on dit que l'agitation de ses esprits rétablit sa santé.

2. Pendant ces guerres, « le bon lord James de Douglas » reprit souvent son château des mains des Anglais; mais comme il ne pouvait y laisser de garnison, il se contentait de détruire les fortifications, et se retirait dans les montagnes. En récompense de son patriotisme, une prophétie lui promettait qu'à chaque destruction le château de Douglas sortirait de ses ruines toujours plus magnifique. Le bon lord James avait su si bien effrayer ses ennemis, que le château portait alors l'épithète de *Dangereux*.

3. John de Saint-John s'était avancé avec quinze mille cavaliers pour s'opposer aux Écossais. Édouard dont la témérité mit souvent à fin des entreprises que des hommes d'une valeur plus judicieuse n'eussent point exécutées, fit retrancher son infanterie et le plus faible de son armée dans un terrain étroit et avantageux; puis, s'avançant lui-même à la tête de cinquante hommes bien montés, il surprit les Anglais dans leur marche, les attaqua et les dispersa.

4. Thomas Randolph, célèbre chef écossais, et fils d'une sœur de Bruce, après avoir pris parti pour les Anglais, se réconcilia avec son oncle, et se distingua par la prise d'Édimbourg et par beaucoup d'autres entreprises semblables.

5. Bruce blâma sévèrement son frère Édouard, chargé du siége du château de Stirling, d'avoir conclu un traité impolitique qui permettait au roi d'Angleterre de rassembler toutes ses forces. « Que toute l'Angleterre arrive, s'écria le téméraire Édouard, nous les combattrons, fussent-ils encore plus nombreux. »

6. Édouard Ier, selon la politique des conquérants, employa les habitants du pays de Galles, qu'il venait de soumettre, dans ses guerres d'Écosse, auxquelles leurs habitudes, comme montagnards, les rendaient très-propres.

7. Des ordres avaient été expédiés à Eth O'Connor, chef des Irlandais de Connaught, et aux autres chefs irlandais, de joindre le roi avec le plus de troupes qu'ils pourraient assembler, afin de marcher contre les rebelles d'Écosse.

8. Fitz Louis, ou Mac Louis, autrement Fullarton, est le nom d'une famille ancienne de l'île d'Arran. On dit que ces Fitz Louis sont Français d'origine, comme ce nom peut le faire penser. Ils s'attachèrent au parti de Bruce dès ses premières tentatives; et Fergus Mac Louis ou Fullarton, reçut du monarque reconnaissant une charte datée de la seconde année de son règne (1307), pour les terres de Kilmichel, et autres, qui sont toujours restées entre les mains de cette ancienne et respectable famille.

9. Les dispositions faites par le roi Robert à la bataille de Bannockburn sont dignes d'attirer l'attention des tacticiens. Barbour les a détaillées avec beaucoup de soin. Néanmoins, jusqu'à ce qu'il eût été commenté par lord Hailes, ce passage a été généralement mal compris des historiens.

10. Le 23 juin 1314, le bruit se répandit dans l'armée écossaise que l'ennemi était proche. Douglas et le Marshal allèrent reconnaître avec un corps de cavalerie. Les deux généraux écossais furent circonspects dans le récit qu'ils rapportèrent au camp. Ils dirent secrètement au roi l'état formidable de l'ennemi, mais en public, on répandit que les Anglais, bien que fort nombreux, étaient mal commandés et plus mal disciplinés.

11. Les hommes du clan d'Argyle, les Insulaires et les Highlandais en général, étaient rangés dans l'arrière-garde. Ils devaient être nombreux, car Bruce s'était réconcilié avec presque tous leurs chieftains, à l'exception de ceux qui relevaient du lord de Lorn.

12. L'avant-garde des Anglais, commandée par les comtes de Gloucester et Hereford, fut en vue de l'armée d'Écosse le soir du 23 juin. A ce moment Bruce était devant les lignes les plus avancées, faisant ranger son armée. Il arriva que la première personne qui se présenta d'abord devant Bruce, fut un brave chevalier anglais nommé sir Henri de Bohun, l'issue du combat produisit un grand effet sur le moral des deux armées.

Les capitaines écossais faisaient quelques reproches au roi sur sa témérité. Il répondit seulement : « J'ai brisé ma bonne hache d'armes. » L'avant-garde anglaise se retira après avoir vu le combat singulier. Probablement leurs chefs pensèrent qu'il n'était pas prudent de hasarder l'attaque lorsque l'esprit des Anglais était frappé de la défaite de leur champion.

13. Ce corps détaché de cavalerie anglaise, au nombre de huit cents hommes, voulait essayer de se jeter dans Stirling pour le secourir. Randolph, malgré l'ordre exprès du roi, avait eu la négligence de les laisser passer, mais il sut réparer entièrement sa faute.

14. C'est une vieille tradition que le chant populaire écossais, « Hey, Tutti, Taitti, » fût la marche de Bruce à la bataille de Bannockburn. Feu M. Brisson doute fort que les Écossais eussent alors une musique militaire, et cite l'autorité de Froissart, qui dit que chaque soldat de l'armée portait un petit cor, sur lequel, au moment de l'attaque, ils faisaient ensemble un bruit aussi horrible que si tous les diables de l'enfer eussent été parmi eux. Il fait observer, d'ailleurs, que ces cors sont les seuls instruments dont parle Barbour, et conclut en disant que ce sera toujours un point fort contesté, de savoir si l'armée de Robert Bruce fut animée par les sons d'une seule cornemuse.

15. Les Anglais attaquèrent, le 24 juin : le front étroit que présentait l'armée de Bruce, et la nature du terrain, ne permirent pas aux Anglais de profiter de l'avantage que leur donnait la supériorité du nombre.

16. Maurice, abbé d'Inchaffray, se plaça sur une éminence, et célébra la messe à la vue de toute l'armée d'Écosse ; il passa ensuite devant les rangs des Écossais, nu-pieds et un crucifix à la main, et les exhorta à combattre pour leurs droits et leur liberté.

17. Les archers anglais commencèrent l'attaque avec leur bravoure et leur dextérité ordinaires. Mais Bruce avait pris ses précautions contre une force dont il avait fait une si fatale expérience. Un petit corps de cavalerie d'élite fut détaché de l'aile droite, et alla tomber sur le flanc gauche et par derrière les archers. Comme ces hommes n'avaient ni lances, ni longues épées pour se défendre contre les chevaux, ils furent à l'instant rompus et en désordre, et ils portèrent dans l'armée anglaise tout entière une confusion dont elle ne put se remettre complétement.

18. Un proverbe écossais dit que tout archer anglais porte sous sa ceinture vingt-quatre Écossais.

19. Ceux qui suivaient le camp écossais, voyant des hauteurs de Gillies l'impression produite sur les Anglais par l'approche de la réserve, et poussés par l'enthousiasme du moment ou par le désir du pillage, prirent tumultueusement tout ce qui pouvait leur servir d'armes, et se montrèrent comme une nouvelle armée avançant au combat. Cette apparition inattendue compléta la confusion qui régnait déjà parmi les Anglais : ils s'enfuirent dans toutes les directions, et une grande partie furent massacrés dans leur fuite.

20. Édouard II, d'après les meilleures autorités, montra à la fatale bataille de Bannockburn une bravoure personnelle digne de son grand-père et de son petit-fils.

21. Dans cette bataille périrent un grand nombre de représentants des plus nobles familles de l'Angleterre, qui n'a jamais éprouvé une défaite plus sanglante et plus désastreuse. On enleva du champ de bataille deux cents paires d'éperons dorés. Il y eut, avec le comte de Gloucester, quarante-deux barons et bannerets tués; vingt-deux comtes, barons ou bannerets, et soixante-huit chevaliers furent faits prisonniers.

FIN DES NOTES DU LORD DES ILES.

LA

FIANCÉE DE TRIERMAIN*

OU

LA VALLÉE DE SAINT-JEAN,

HISTOIRE RACONTÉE PAR UN AMANT.

Je veux aimer une reine des lutins, car dans le monde il n'est pas de femme digne de moi. Je dédaigne toutes les mortelles ; et je chercherai une reine des lutins à travers monts et vallées. Ballade de SIR THOMAS.

PRÉFACE.

Trois fragments, écrits à l'imitation de poëtes vivants, ont été insérés dans l'*Edinburgh Annual Register,* pour l'année 1809. On peut voir aisément que ces morceaux, qui ne contiennent rien de burlesque ni rien d'irrespectueux pour les auteurs, ont été offerts au public comme une imitation sérieuse, bien qu'imparfaite, du cachet de style par lequel chaque écrivain se distingue. Comme ces essais attirèrent plus d'attention que leur auteur n'avait osé l'espérer, il se décida à en terminer un, et à le présenter dans une publication séparée.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'examen des œuvres du célèbre écrivain qui a servi de modèle, puisque le choix même de l'imitateur annonce qu'il souscrit aux suffrages favorables du public. L'auteur de cet opuscule se trouve conduit, par la nature de son sujet, à présenter quelques remarques sur le titre de *Roman poétique*, qui a retrouvé de nos jours sa popularité, sous les auspices, et par le succès inouï d'un écrivain distingué.

Le but principal d'un poëme est ou religieux ou historique; ou encore, comme cela arrive plus fréquemment, il participe des deux. Pour les lecteurs modernes, les poëmes d'Homère ont beaucoup de ressemblance avec un véritable roman; mais dans l'esprit de ses contemporains, leur principal mérite consistait probablement dans leur prétendue authenticité historique. Généralement on peut dire la même chose de tous les poëmes des premiers âges. Les merveilles et les miracles que le poëte entremêle dans son récit ne surpassent ni en nombre ni en extravagance les fictions des historiens de cette période de la société; et, en effet, la différence établie entre la poésie et la prose, quant à la vérité historique, date d'une époque plus récente. Les poëtes, sous les dénominations de bardes, scaldes, chroniqueurs, etc., sont les premiers historiens de toutes les nations. Leur intention est de raconter les événements dont ils ont été les témoins, ou les traditions qui sont parvenues jusqu'à eux; et ils revêtent leur récit du rythme poétique, simplement parce que c'est un moyen de le rendre plus solennel et de le graver plus aisément dans la mémoire. Mais à mesure que l'historien-poëte devient plus habile dans l'art de peindre les faits, son poëme perd de son authenticité primitive. Il est tenté de s'étendre, d'insister sur les événements qui intéressent son imagination, et sachant combien la vérité nue importe peu à ses auditeurs, son histoire devient graduellement un roman.

Les choses en étaient à ce point lorsque naquirent ces grandes épopées, qui furent généralement regardées comme les chefs-d'œuvre de la poésie; et il est à remarquer que les modernes ont considéré comme des qualités propres à la narration poétique de simples règles de composition que les auteurs anciens avaient adoptées, seulement parce que leur art demandait un historien aussi bien qu'un poëte. On ne peut croire, par exemple, qu'Homère ait choisi le siége de Troie comme le sujet le plus poétique qu'il pût trouver; son dessein était d'écrire l'histoire primitive de son pays : l'événement qu'il a choisi, peu fécond en incidents

* *The bridal of Triermain,* littéralement, les fiançailles de Triermain.

variés, et peu propre à la poésie, était néanmoins lié à des traditions et à des particularités généalogiques très intéressantes pour ses contemporains : et c'est surtout dans ces accessoires de son sujet principal qu'il a déployé ce génie qui, s'il a été égalé depuis, n'a certainement jamais été surpassé. Il ne se passa pas un très-long espace de temps avant que la véracité des poëmes d'Homère, ou l'intention dans laquelle il les avait composés, fussent mises en question. Δοκει πρωτος ο Αναξαγορας (καθα φησι Φαβορινος εν παντοδαπη Ιστορια) την Ομηρου ποιησιν αποφηνασθαι ειναι αρετης και δικαιοσυνης*. Mais quelles que soient les théories que des hommes à système ont pu inventer, l'œuvre d'Homère était historique et non allégorique. Εναυτιλλετο μετα του Μεντεως, και οπου εκαστοτε αφικοιτο, παντα τα επιχωρια διερωτατο, και ιστορευων επυνθανετο εικος δε μιν ην και μνημοσυνα παντων γραφεσθαι**. Au lieu de recommander le choix d'un sujet semblable à celui d'Homère, on devait s'attendre que les critiques exhorteraient les écrivains des âges postérieurs à adopter ou à inventer un sujet plus susceptible d'ornements poétiques, et qui pût leur donner quelque avantage en compensation de l'infériorité du génie. Le conseil contraire a été donné par presque tous les critiques qui ont parle de l'épopée. A quel résultat aboutirent leurs avis? Voyez le sort des nombreux imitateurs d'Homère. L'*ultimum supplicium* de la critique fut infligé à l'auteur qui n'avait pas voulu choisir un sujet qui le privait de toute originalité, et qui le plaçait dans une situation comparable à celle des géants, fils de la terre, situation qu'il eût été dans son intérêt d'éviter. La fameuse recette pour écrire un poëme épique, qui fut publiée dans le Gardien, est le premier exemple de l'application du bon sens à ce genre de production. Et si nous considérons la question sous son véritable point de vue, comme l'a fait l'auteur de cette ingénieuse satire, nous reconnaîtrons qu'en bornant la poésie narrative à peindre les grands événements historiques, nous lui ôterons tout l'intérêt individuel qu'elle est cependant si propre à exciter.

C'est pourquoi on peut pardonner aux poëtes modernes de rechercher des sujets simples, plus intéressants en proportion de leur simplicité. Deux ou trois figures bien groupées, conviennent mieux au crayon de l'artiste qu'une multitude rassemblée au hasard Pour la même raison, une scène dont les événements sont familiers à notre imagination, et qui parle à nos sentiments les plus intimes, bien qu'elle n'enveloppe que la destinée d'une ou deux personnes, est plus favorable à la poésie que les discussions politiques et les convulsions qui changent le sort des royaumes. Les premiers tableaux sont à la portée de tous, et s'ils sont touchés vigoureusement, ils manquent rarement d'attirer l'attention : les autres, bien que plus grandioses, sont moins susceptibles d'être parfaitement compris, et infiniment moins propres à exciter les passions, véritables ressorts de l'effet poétique. Généraliser, c'est toujours refroidir. Dans un combat, par exemple, nous nous intéressons davantage au destin particulier d'un guerrier qu'aux événements de l'action générale; la félicité de deux amants parvenus à la paix et à l'union à travers mille souffrances, nous émeut davantage que les efforts d'une nation entière pour sa gloire ou son bonheur. De quelles causes proviennent ces dispositions? C'est une question étrangère à la critique et essentiellement morale. Avant d'imputer cette singularité à un égoïsme odieux, rappelons-nous un fait. Tant que les hommes ne pourront envisager qu'un point limité de l'espace et de la durée, tant que leurs affections et leur conduite seront réglées, non par le désir d'un bien général, mais seulement par l'envie de travailler à leur propre bonheur et au bonheur de ce qui les entoure, dans une sphère très-limitée; tant qu'il en sera ainsi, dis-je, une histoire individuelle, un caractère individuel, seront préférés par le lecteur, et attireront exclusivement l'intérêt et l'attention. Peut-être aurait-on encore le droit d'ajouter que ces sujets plus simples sont aussi plus utiles, par cette raison qu'étant plus accessibles à l'intelligence, ils offrent beaucoup d'exemples faciles à imiter.

Selon les idées de l'auteur, voici en quoi le roman poétique diffère de l'épopée : le premier est simplement une narration fictive, combinée au gré de l'écrivain, commençant et finissant comme il le juge convenable; l'auteur peut y employer à son gré le merveilleux, délivré des lois techniques de l'épopée, et il est assujetti aux seules règles que le bon goût, le bon sens et la morale imposent à toutes les formes de la poésie sans exception. La date des faits peut remonter à un temps fort reculé, elle peut être d'hier; le sujet peut être également emprunté aux aventures d'un prince ou à celles d'un paysan. En un mot, l'auteur est le maître absolu de la contrée et des habitants, et toute chose lui est permise, sauf d'être ennuyeux ou prosaïque; car libre de toute contrainte, ces deux défauts ne sauraient avoir d'excuse. Tels sont les caractères de ce genre de composition; et avant de se joindre aux clameurs des pédants contre le mauvais goût qui l'encourage,

* Anaxagore parait être le premier (selon ce que dit Favorinus dans son Hist. Universelle) qui ait fait voir que les poëmes d'Homère n'avaient pour but que d'enseigner la justice et la vertu.

** Il naviguait avec Mentès, et partout où il débarquait, il s'enquérait soigneusement de tout ce qui concernait l'histoire du pays, sans doute dans l'intention d'écrire comme un monument de toutes ces traditions.

il serait nécessaire de connaître parfaitement ses principes. Si l'absence de siéges, de batailles et de grandes évolutions militaires laisse quelque chose à désirer dans notre poésie, observons que les campagnes et les héros de nos jours se succèdent dans un ordre si régulier et si connu, que la fiction ne peut y trouver place. Si enfin la plainte retombe sur l'infériorité de nos poëtes, sachons leur gré en ce cas de la modestie dont ils font preuve en se bornant à des sujets qui, traités d'une manière quelconque, conservent encore le charme et l'intérêt de la nouveauté, et prémunissent les auteurs contre le danger d'ajouter l'insipidité à d'autres défauts plus difficiles encore à éviter.

INTRODUCTION.

VIENS, ma LUCY! pendant la fraîcheur du matin, franchissons le ruisseau qui borde la forêt. Avant que les rayons du soleil soient devenus brûlants, nous nous trouverons à l'abri dans cette enceinte de peupliers où la rosée humecte encore les fleurs, longtemps après que la pelouse est toute desséchée. Cette rangée de cailloux qui brise le cours de l'onde nous offre un pont rustique : vois comme ces petits filets d'eau glissent autour des rochers dont ils font autant d'îles; c'est en vain qu'ils exhalent leur petite furie : toutes leurs forces se consument en un murmure qu'ils voudraient rendre grave; il faut bien qu'ils nous cèdent un libre passage, et que le fleuve nain se laisse franchir à pied sec.

II.

Eh bien! pourquoi t'arrêter en hésitant? Lucy, pourquoi rester le pied suspendu et l'œil fixé sur la rive? Ce pied, quoique timide, n'est-il point délicat et léger comme celui de Titania? et Titania, en voltigeant de pierre en pierre, craindrait-elle seulement de tremper dans l'onde la brillante luciole qui sert d'agrafe à son brodequin de soie? Ou plutôt aie confiance en la force de ton ami! Ne crains pas que ce bras robuste, capable de relever le tronc renversé de ce chêne, puisse plier sous le fardeau chéri de ce corps si gracieux et si frêle.... C'est bien ainsi.... Maintenant que tu as eu tant de courage, regarde en arrière et songe en souriant aux périls que tu viens de braver.

III.

Nous voilà parvenus à cette retraite favorite, enclose de taillis, de rochers et de collines, où jamais un bruit soudain ne vient interrompre les doux chuchotements des confidences du cœur, où l'on n'entend enfin que les gémissements de la brise qui balance le feuillage ou le faible murmure du ruisseau. Viens! repose-toi sur le siége accoutumé : la pierre est couverte de mousse; le gazon est bien vert : peut-il être un lieu plus propice pour deux amants qui craignent d'être vus. Ces rameaux qui voilent l'aspect brûlant des cieux, nous déroberont aux regards indiscrets : car il est bien des jaloux qui aimeraient à divulguer comment Lucy, cette vierge à l'œil si fier, cette damoiselle de si haute naissance, maîtresse de si vastes domaines, celle pour qui les lords et les barons soupirent, vient trouver le pauvre Arthur au fond de la vallée.

IV.

Mais quelle soudaine rougeur! et quel profond soupir! pourquoi l'œil de ma Lucy évite-t-il le mien? Cette rougeur proviendrait-elle de quelque cause secrète, de quelque mouvement du cœur qu'elle voudrait dérober à son Arthur? Oh! la perspicacité d'un amant ne ressemble point aux sens grossiers du vulgaire : par une étrange sympathie, il devine la pensée la plus secrète de l'objet aimé. C'est ainsi que, sur les traits de ma Lucy, je lis à la fois le plaisir et le regret; que, dans ses soupirs, j'entends la voix de la fierté se mêler à celle de l'amour. Oui, Lucy, tu es heu-

reuse d'être l'objet du choix d'Arthur, mais un peu honteuse en même temps d'avoir placé le tien aussi bas. Tu te trahis encore en te détournant pour offrir ta joue brûlante au souffle de la brise. Eh bien! écoute-moi un moment en disciple soumis : l'amour a ses heures de raison et de graves paroles.

V.

Trop souvent, mon œil inquiet a surpris en toi ces combats que tu voudrais me cacher, ces reproches de l'orgueil qui se croit humilié. Trop souvent, en traversant la salle splendide, reine du bal, astre qui fixait tous les cœurs et tous les yeux, ma belle amie a laissé tomber sur Arthur un regard furtif accompagné d'un pareil soupir et d'une pareille rougeur. Certes, tu ne voudrais pas céder pour tous les trésors et tous les honneurs de la terre, celui qui n'aime en toi que tes vertus et tes charmes; tu ne voudrais pas me laisser sur ce banc de mousse pour aller trouver un autre amant sur le trône : pourquoi donc regretter vainement que le sort n'ait point accordé à l'objet de ton choix un nom plus illustre et un vaste domaine, la naissance d'un baron et le cortége d'un lord, quand le ciel lui a donné en partage une lyre, un cœur et une épée?

VI.

Mon épée!... Ce n'est point à son maître d'en parler : mais quand un guerrier prononcera mon nom, approche sans crainte, ma Lucy, tu n'entendras jamais un mot qui fasse honte à ton Arthur. Mon cœur!... Parmi tous ces courtisans fiers de leur rang et de leurs aïeux, il n'y en a pas un qui batte comme lui pour la gloire et l'amour! Ils vantent le feu de tes diamants, et moi, les comparant à tes yeux, je trouve tes diamants sans éclat. Ils vantent les nœuds de perles qui retiennent ta chevelure; et moi je n'aperçois que tes tresses gracieuses. Ils s'entretiennent de ton riche douaire, et de tes vastes domaines, et de tes titres pompeux, gages d'une illustre origine; mais moi je ne songe qu'au cœur et à la main de Lucy; je ne connais même point le sens de leurs discours. Et pourtant, quand j'eusse été moi-même inscrit parmi les favoris de la fortune, j'aurais encore souri de dédain en les voyant préférer une dot à des vertus, et des diamants aux yeux de ma Lucy.

VII.

Ma lyre!... Ce n'est qu'un jouet futile dont tous les accents sont d'emprunt, pareille à cet oiseau babillard des forêts de la Colombie, qui ne chante que des airs imités *. Elle n'a jamais retenti près d'une source sacrée, elle n'a point chanté les exploits des frontières, le slogan féodal ou les héros à la large claymore; les applaudissements des clans guerriers n'ont jamais éclaté en l'entendant célébrer la gloire de leurs ancêtres; la renommée ne l'a jamais vantée ni sur les monts de l'Écosse ni au sein des plaines de l'Angleterre; enfin elle n'a jamais obtenu la plus belle des récompenses auxquelles le ménestrel aspire, un sourire favorable de la belle BUCCLEUGH! Ses accords n'ont résonné que sur ce faible ruisseau, et n'ont été entendus que de la seule beauté qui m'est chère.

VIII.

Mais si tu l'ordonnes, ô Lucy, cette lyre timide chantera les chevaliers errants et leurs nobles damoiselles, et le terrible enchantement qu'a noué quelque vieux magicien afin de punir une beauté trop fière : pour embellir ces redoutables merveilles, je trouverai le secret d'une romantique harmonie propre à charmer ton oreille. Car tu aimes ce qu'aimait l'inspiré Collins [1]!... Collins, nom de mauvais présage pour moi; car toute la récompense de ses chants fut cette tardive renommée qui ne couronne point de ses lauriers un front encore plein de vie, mais qui vient les suspendre sur un froid monument!... Tu aimes, ô ma Lucy, à parcourir comme lui des régions enchantées, à t'étonner, comme lui, devant les prodiges de la fée-

* L'oiseau moqueur.

rie; tantôt à contempler l'éclat des palais dorés, tantôt à rêver doucement au murmure d'un ruisseau élyséen. Tels sont les sujets que tu chéris : tels sont ceux que doit choisir ton poëte.

CHANT I.

I.

Où est la vierge mortelle digne de s'unir au baron de Triermain [2]? Elle doit être aimable, constante et tendre, pure, pieuse et modeste, d'une humeur douce et gaie à la fois ; elle doit être affable et généreuse et issue du sang le plus noble : aimable comme le premier rayon de soleil qui perce les nuages d'avril; constante comme la colombe privée de sa compagne; tendre comme les chants amoureux du ménestrel; pure comme la source de la caverne, dont jamais le sein n'a reçu les baisers du jour; pieuse comme le chant du soir de l'ermite; modeste comme une vierge qui aime sans espoir; douce comme la brise qui soupire et qui meurt, mais gaie en même temps comme les feuilles légères qui dansent au souffle de la brise; affable comme l'est un monarque le jour même où il a reçu la couronne; généreuse comme les pluies du printemps qui fertilisent la terre reconnaissante; son sang, enfin, doit être noble comme celui qui coulait dans les veines d'un Plantagenet!... Telle doit-être en beauté, en vertus, en lignage, la vierge mortelle qui s'unira au baron de Triermain.

II.

Sir Roland de Vaux s'était jeté sur sa couche : son sang était agité par la fièvre, et son haleine pénible. Il venait de combattre les Écossais : l'excursion avait duré longtemps et l'affaire avait été chaude; son cimier déchiré et son bouclier faussé portaient des marques d'un combat opiniâtre. Le silence devait régner dans le château ; les bardes devaient le bercer par les doux sons de ses airs favoris jusqu'à ce que le sommeil descendît dans son sein comme la rosée des nuits descend sur la colline.

III.

C'était le matin d'un jour d'automne : les rayons du soleil semblaient lutter contre les vapeurs qui, pareilles à un crêpe d'argent, s'étendaient sur les sommets lointains du Skiddaw. Les vitraux coloriés des salles du manoir de Triermain brillaient d'une pâle lumière, quand le terrible baron s'éveilla ; il s'éveilla en sursaut, et appelant d'une voix forte tous ses serviteurs dispersés dans les salles et les chambres voisines, il leur dit :

IV.

« Ménestrels ! qui de vous vient de tirer de sa harpe cette cadence si douce et si suave que l'on eût dit l'appel murmuré par un ange à l'oreille d'un saint qui va mourir ? Et vous, joyeux compagnons ! qu'est-elle devenue cette vierge céleste dont les traits étaient si doux et le regard si pur ; cette vierge, à la démarche gracieuse, et aux formes angéliques, qui, portant une plume d'aigle dans sa noire chevelure, vient de traverser à l'instant l'appartement où je repose ? »

V.

Richard de Bretteville, le chef des ménestrels du baron, lui répondit : « Noble chieftain, tout est demeuré silencieux depuis l'heure de minuit, heure à laquelle les doux accords de nos harpes, pareils au murmure d'un ruisseau, ont appelé sur vous le sommeil. Si une seule note eût retenti dans ces lieux, elle n'aurait point échappé à mon oreille attentive, quand même cette note eût été faible et timide comme le soupir à demi étouffé de la vierge pudique quand elle croit son amant auprès d'elle. »

Philippe de Fasthwaite, guerrier gigantesque, à qui était confiée la garde de la porte extérieure de l'appartement, répondit à son tour : « Depuis que les sentinelles ont été placées hier soir à leur poste, aucun pied humain n'a franchi le seuil de votre porte : si des

pas se fussent approchés, je les aurais entendus, eussent-ils été légers comme le bruit des feuilles sèches qui tombent sur le sol par une gelée du matin, et sans que le vent les agite. »

VI.

« Eh bien ! viens près de moi, Henry, mon beau page, toi que j'ai sauvé des ruines de l'Ermitage, pendant que ce sombre château, ses tourelles et son donjon se changeaient en colonnes de feu, et envoyaient une lueur rougeâtre jusque sur les sommets du Nine-Stane; pendant que les cris de mort qui s'échappaient du milieu des flammes et de la fumée glaçaient le cœur des plus vaillants guerriers ! Fidèle serviteur, va-t'en seller le plus rapide de mes coursiers, galope jusqu'à la tour de Lyulph, et salue cet homme sage et puissant de la part du baron de Triermain. Il est issu de la race des druides et de ces bardes celtiques qui chantèrent les louanges des Arthur, des Pendragon et du héros qui repose à Dunmailraise[3]. Doué de la science de ses pères, il sait interpréter les caractères gravés jadis sur les rochers d'Helvellyn; il connaît les signes et les sceaux magiques; il peut enfin, d'après les songes mystérieux, ou d'après le cours des astres, prédire les malheurs ou la félicité, la chute des empires et les chances de la guerre. Il m'apprendra si la terre a donné naissance à cette vierge enchanteresse, ou si ce n'est qu'une de ces créations aériennes qu'un songe fantastique peut former des couleurs variées de l'arc-en-ciel ou des lueurs mourantes de l'occident. Car, j'en jure par la sainte croix, si cette beauté respire l'air de la vie, aucune autre vierge ne reposera près de moi et ne deviendra l'épouse du baron de Triermain. »

VII.

Le page fidèle monte le coursier rapide. Bientôt il traverse les vastes prairies de l'Irthing; il franchit les plaines fertiles de Kirkoswald, et c'est en vain que les flots de l'Éden voudraient arrêter sa course. Il dépasse la table ronde de Penrith[4], fameuse par les exploits de la chevalerie; il laisse derrière lui les monceaux de pierres que la magique puissance des druides entassa près de Mayburgh[5], et il suit les détours du chemin qui borde les hauteurs d'Eamont, jusqu'à ce qu'il voie le lac d'Ulfo s'étendre à ses pieds.

VIII.

Il dirige son coursier dans la route qui serpente entre le lac et la colline; et enfin, il aperçoit devant lui le vieux magicien assis sur un fragment de rocher que la foudre avait détaché de la montagne. Les mousses argentées, les lichens et la bruyère formaient un coussin où reposaient les membres du vieillard, et le tremble abritait son repos sous le dais mobile de son feuillage. Henry mit pied à terre, salua le grave Lyulph, lui exposa ce qui était arrivé à son maître et implora ses conseils. Le vieillard resta plongé longtemps dans la méditation et occupé à rassembler dans sa mémoire les trésors du passé : puis enfin, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, il prononça cette réponse solennelle :

IX.

« Cette vierge doit sa naissance à la terre, et un mortel peut l'obtenir, bien que cinq cents années plus une se soient écoulées depuis qu'elle a reçu le jour. Mais y a-t-il dans tout le Nord un chevalier qui ose accomplir pour elle la périlleuse aventure de la vallée de Saint-Jean? Ecoute, jeune homme, le récit que je vais te faire, et grave-le bien dans ta mémoire. Ne t'étonne pas d'ailleurs si je te transporte d'abord parmi les débris d'un temps bien éloigné de nous : les bardes et les sages se sont transmis cette histoire mystérieuse depuis le siècle de Merlin.

X.

LE RÉCIT DE LYULPH.

« Le roi Arthur avait quitté la joyeuse cité de Carlisle après les fêtes de la Pentecôte. Il voyageait en chevalier errant, et autour de lui les rayons du

soleil d'été jetaient leur sourire sur les montagnes, les marais et les plaines. Au-dessus du sentier solitaire s'élevait la crête escarpée de Glaramara [6]. Les flancs de cette montagne offraient des antres béants, et souvent les rayons rougeâtres du soleil perçaient la noire obscurité de ces cavernes, bien que jamais un seul de ces rayons n'eût atteint jusqu'à la surface du lac sombre qui s'étendait tout au fond, et dont le miroir réfléchissait encore les étoiles à l'heure de midi. L'aventureux monarque côtoyait cette majestueuse montagne : des rochers étaient suspendus aux rochers ; et à travers leurs crevasses des torrents s'élançaient vers le fleuve impétueux qui mugissait à leur base, bondissant tout à coup parmi les pierres et les fragments de granit, puis tout à coup s'enfonçant dans le ravin obscur à des profondeurs où l'œil ne pouvait le suivre. Le monarque se prit à penser que ce désert sauvage, ces ruines romantiques étaient un théâtre préparé par la nature elle-même pour l'achèvement de quelque grand exploit.

XI.

« Le vaillant Arthur aimait mieux aller par monts et par vaux revêtu de sa cotte de mailles et courir les aventures que de rester oisif sous le dais de son trône, revêtu d'hermine et de drap d'or. Le bruit de la lance d'un ennemi qui se brisait en heurtant sa cuirasse flattait plus agréablemet son oreille que les propos flatteurs des courtisans, et les coups retentissants de sa Caliburne sur le casque d'un guerrier lui plaisaient davantage que toutes les ballades que les ménestrels de Regel consacraient à sa gloire. Il trouvait le repos plus doux à l'ombre des bois ou sur le bord des fleuves que dans la couche même de sa royale compagne, de la belle Genèvre : il délaissait cette aimable reine pour chercher au loin les dangers, et le pauvre monarque ne se doutait guère des sourires qu'en son absence cette épouse infidèle accordait au brave Lancelot.

XII.

« Mais bientôt l'ombre plus épaisse s'allongea dans la vallée. Les sommets de la montagne se baignaient encore dans des vagues de pourpre et d'or, mais à sa base les tristes rochers et le torrent sonore s'effaçaient dans les ténèbres. Le monarque poursuivait péniblement sa marche le long des forêts solitaires de Threkeld ; enfin sa route fut coupée obliquement par l'étroite vallée de Saint-Jean, qui se dirige vers l'ouest, et où les derniers rayons du soleil aiment à s'arrêter. Joyeux de retrouver cette clarté bienfaisante, le roi retint les rênes de son coursier : il leva son gantelet au-dessus de ses yeux éblouis par la lumière horizontale, et, à l'abri de cette visière, il contempla l'aimable vallée. Le soleil se réfléchissait sur sa brillante armure, qui étincelait comme la flamme rougeâtre d'un phare.

XIII.

« Entourée de hautes collines, la vallée était paisible et calme ; un ruisseau s'y était creusé un lit, et plus loin, au milieu même de l'enceinte, on voyait s'élever une forteresse couronnée de tourelles aériennes : une muraille flanquée de bastions et d'arcs-boutants environnait les tours et le donjon massif. On eût dit que quelque géant des premiers jours du monde avait élevé ces énormes remparts pour braver derrière leur abri la puissance de Nemrod. Devant le portail, le pont-levis se balançait au-dessus du fossé, comme si l'on eût redouté l'approche de quelque ennemi : un guichet de chêne dur comme le fer et garni de clous, de verroux et de barres de ce métal, puis ensuite une herse menaçante, défendaient l'étroit et sombre passage qui servait d'entrée au château. Cependant aucune bannière ne couronnait les vieux remparts ; sur la galerie aérienne de la tour de garde on ne voyait aucune sentinelle prête à sonner du cor ; on n'apercevait point de poste militaire auprès du pont, et derrière l'arcade gothique on ne voyait briller ni arcs ni masses d'armes.

XIV.

« Arthur fit trois fois le tour des vastes et sombres remparts : il n'aperçut pas un être vivant, n'entendit pas un son qui révélât la vie; le hibou seul, troublé dans son sommeil et dans ses rêves peut-être, mêla son cri funèbre au bruit des flots qui baignaient le pied des murailles. Alors Arthur mit pied à terre, et laissa son bon coursier en liberté dans la prairie : puis il gravit lentement l'étroit sentier qui menait au portail antique; il s'arrêta sous la voûte extérieure, et se préparait à faire retentir l'appel joyeux et hardi de son cor d'ivoire. Il s'attendait à réveiller de son lourd sommeil le gardien de ce manoir, séjour redoutable de quelque puissant enchanteur, de quelque spectre terrible, de quelque géant païen, tyran de la contrée.

XV.

« Deux fois les lèvres du monarque avaient effleuré l'or qui garnissait son cor d'ivoire, et deux fois sa main l'avait retiré... Ne pensez pas néanmoins que le cœur d'Arthur fût accessible à la crainte ! Son bouclier portait le saint emblème de la croix : une armée païenne se fût-elle présentée devant lui, il l'eût aussitôt chargée à outrance : mais le silence qui régnait dans l'antique manoir semblait peser sur son cœur, et il s'arrêta un moment. Mais dès qu'enfin l'appel du cor se fût fait entendre, la porte du château s'ouvrit toute grande, la herse glissa en gémissant dans ses rainures de pierre; les deux bras du pont-levis obéirent au signal, et s'abaissèrent en tremblant : Arthur vit les arceaux du portail lui offrir une route sombre, mais dégagée d'obstacles; il tira du fourreau l'irrésistible Caliburne, et marcha en avant.

XVI.

« Soudain, l'éclat de cent torches enflammées dissipe la nuit qui enveloppait les murailles, et montre au monarque étonné les habitants de ce séjour. Point de sombre enchanteur ni de spectre hideux, point de chevalier païen aux membres gigantesques : mais à la lueur douce et pure des lampes qui répandaient une vapeur odorante, il aperçoit une troupe de jeunes beautés. Elles accourent pareilles aux vagues de la mer qui, par un beau jour d'été, s'avancent en dansant vers le rivage : cent voix harmonieuses s'unissent pour prononcer et répéter cent fois un gracieux salut; cent jolies mains s'empressent de détacher la cotte de mailles du monarque, et s'épuisent en efforts pour défaire les agrafes et les nœuds d'acier de son armure. L'une jette sur les épaules d'Arthur un manteau magnifique, l'autre répand des parfums sur sa chevelure; celle-ci relève les anneaux qui tombent sur son front, celle-là enfin le couronne d'une guirlande de myrte. Jamais fiancée, le matin de ses noces, ne fut parée par une troupe de jeunes filles plus empressées et plus gaies.

XVII.

« Toutes éclataient en rires joyeux : en vain le monarque adressait questions sur questions à l'essaim folâtre : qu'il priât, suppliât, conjurât, il n'obtenait qu'une réponse : un joyeux éclat de rire. Elles feignaient ensuite de le charger de chaînes; mais ces chaînes étaient des guirlandes composées des plus belles fleurs du printemps. Pendant que celles-ci réunissent les efforts de leurs bras délicats pour entraîner le chevalier étonné, d'autres plus hardies pressent ses pas en le frappant avec des lys et des roses. Derrière lui on portait en triomphe les armes redoutables dont on l'avait déchargé. Quatre damoiselles unissaient leurs efforts pour soulever la terrible lance de Tentigel 7; deux autres, riant elles-mêmes de leur faiblesse, traînaient avec peine Caliburne, dont la longue lame glissait après elles sur le sol 8; une autre enfin, en prenant un petit air mutin et guerrier, avait placé sur son front le casque à l'orgueilleux cimier; mais elle poussa un petit cri de surprise en le sentant descendre jusque sur ses yeux. C'est ainsi que marchait le folâtre cortége, au milieu des

joyeuses clameurs et des chants de triomphe.

XVIII.

« Le royal captif fut conduit ainsi à travers mainte galerie et maint salon magnifique : enfin la marche et les chants s'arrêtèrent en face d'un portique superbe. La plus âgée de toutes ces vierges (elle avait à peine dix-huit ans) leva la main d'un air solennel, et ordonna d'accueillir dans un respectueux silence la reine qui s'avançait vers ce lieu. Toutes ses compagnes se turent aussitôt. Mais ayant jeté un regard furtif sur Arthur dont toute l'attitude peignait une étrange surprise, elles ne purent retenir leur gaieté qui se trahit dans les jolies fossettes de leurs joues, et dans le mobile éclat de leurs regards.

XIX.

« Les priviléges de ces temps héroïques ne vivent plus que dans les lais des ménestrels. La nature, maintenant épuisée, était alors prodigue et du bien et du mal. La force était gigantesque ; la valeur enfantait des prodiges ; la science pénétrait au delà du firmament visible, et la beauté rayonnait d'un éclat qu'elle n'a plus même dans les rêves d'un amant. Eh bien ! même en ce siècle de féerie, jamais le regard des mortels n'avait contemplé des charmes comparables à ceux qui éblouirent Arthur, au moment où la reine du château parut dans ces lieux enchantés, environnée d'un brillant cortége de pages et de suivantes. En traversant lentement la salle, son œil noir laissa tomber sur le monarque un regard brûlant comme l'éclair : plus ce regard se prolongeait, plus s'animaient les couleurs de ses joues : et il dura enfin si longtemps qu'Arthur, épris et confus, pouvait à peine le supporter. Observant ce coup d'œil, dans lequel la passion naissante luttait contre la fierté, un sage aurait dit au monarque : « Prince, soyez sur vos gardes ! « arrachez au tigre la proie qu'il va dévo- « rer ; attaquez le lion aux abois ; dispu- « tez à l'impur dragon le chemin qu'il « couvre de ses flammes : mais évitez le « piége qui se cache sous ce sourire en- « chanteur. »

XX.

« Ce combat intérieur se termina enfin. La dame s'approcha de son hôte avec cet air gracieux dans lequel les femmes savent mêler avec tant d'art la courtoisie et l'orgueil de leur sexe qu'elles subjuguent et charment en même temps. Elle lui assura poliment qu'il était le bienvenu auprès d'elle ; puis elle le pria d'excuser la gaieté folâtre de ses frivoles suivantes qui, nées dans de rustiques solitudes, ignoraient les égards dûs à un noble étranger : enfin elle le pria d'accepter pour cette nuit l'hospitalité dans son château. Le monarque accepta en la remerciant d'un air modeste. Un banquet fut dressé sur l'ordre de la dame, et des chants, d'aimables récits, des plaisanteries gracieuses firent couler rapidement cette soirée.

XXI.

« La dame, assise près du monarque, se montrait à son tour étonnée et timide, et semblait écouter avec indifférence les doux propos qu'il murmurait à son oreille. Sa contenance était ingénue et modeste ; mais une ombre de contrainte révélait le soin avec lequel elle cachait quelque pensée plus hardie : souvent, au milieu d'une réponse adressée à son hôte, elle s'interrompait tout à coup ; souvent, son grand œil noir se voilait sous ses longs cils, ou bien elle étouffait le soupir voluptueux qui soulevait son sein d'albâtre. Légers symptômes, sans doute ! mais d'après un brouillard du matin le berger sait deviner les chaleurs du midi ; ainsi Arthur comprit que sous cette froideur empruntée le cœur récélait des passions que les yeux n'osaient peindre. Il devint donc plus pressant, à mesure que les coupes circulaient, que les chants des ménestrels devenaient plus tendres et la gaieté des jeunes damoiselles plus vive et plus bruyante : il devint, dis-je, de plus en plus pressant.....

« Mais pourquoi poursuivre ces détails si connus ? pourquoi dire comment les

chevaliers triomphent de la beauté qui les écoute? pourquoi montrer quelles causes frivoles donnent naissance à la passion qui doit bientôt régner en tyran? Quel mortel n'a pas éprouvé comment un badinage nous conduit à l'ivresse, et l'ivresse au repentir. »

CHANT II.

I.

SUITE DU RÉCIT DE LYULPH.

« Un jour se passe, et puis un jour, et puis encore un jour! Le terrible Saxon, le Danois idolâtre, portent impunément le ravage sur les côtes de la Bretagne. Arthur, la fleur de la chrétienté, traîne une vie indolente aux pieds de la beauté; son cor d'ivoire, terreur des ennemis, n'éveille plus que les chevreuils du Cumberland, et Caliburn, l'honneur de la chevalerie anglaise, n'est que l'inutile ornement d'un esclave de l'amour.

II.

« Un jour se passe, et puis un jour, et puis encore un jour. Oubliant au sein des plaisirs ses rêves héroïques Arthur ne songe plus aux exploits de la table ronde; livrant sa vie entière à d'illégitimes amours, il ne songe plus à la belle Genèvre. Il aime mieux dérober une fleur au sein de son amante que d'enlever à un Saxon idolâtre les honneurs de son cimier; il aime mieux enlacer dans la noire chevelure de sa maîtresse la plume du héron que son gerfaut a immolé, que de décorer l'autel du Christ des bannières conquises sur les païens. C'est ainsi que, semaine à semaine, jour à jour, sa vie s'écoule sans gloire. Quant à la beauté qui fait le charme de ses rêves, elle voit avec terreur approcher l'instant du réveil.

III.

« Trop souvent les attraits d'une mortelle sont assez puissants pour arrêter nos pas dans la pénible carrière de la vertu; mais les attraits de Guendolen surpassaient de bien loin tous ceux des simples filles de la terre Sa mère appartenait à la race humaine; son père, un des génies de l'élément terrestre, présidait jadis aux ruses de l'amour, aux triomphes de la beauté: les vierges et les amants de la Bretagne l'avaient longtemps honoré par des danses et des hymnes sacrés, lorsque la croix sainte apparut sur les rivages d'Albion, et que les feux s'éteignirent sur les autels des faux dieux. Depuis lors, il habitait les solitudes de Wastdale, où maudissant la perte de ses droits, il avait fait de sa fille l'héritière de son ressentiment, et l'avait instruite à employer la ruse et le pouvoir de ses charmes pour entraîner dans le crime et l'infamie les glorieux champions du Christ. Habile dans l'art de nourrir de vaines pensées et de tout promettre sans jamais rien accorder, elle berçait d'espérances le jeune homme timide, sans rendre plus heureux l'amant entreprenant et hardi. Comme parfois de téméraires enfants quittent la maison paternelle pour courir après l'arc-en-ciel, de même ses amants abandonnaient l'estime publique, et la loyauté, et la gloire pour les déceptions d'un songe.

IV.

« C'est ainsi qu'elle avait pratiqué les funestes leçons de son père, jusqu'au moment où Arthur se présenta devant elle; alors la fragile humanité commença de parler à son cœur, et le sang de sa mère réclama tous ses droits. Oubliant les préceptes paternels, déchue du rang d'une princesse à celui d'une esclave, Guendolen se rappela trop tard avec regret combien il est difficile de retenir l'amant qui n'a plus rien à espérer. Elle voit Arthur s'efforcer à chaque instant de briser sa faible chaîne; en vain elle essaye de la resserrer et de remplacer les anneaux qui s'usent rapidement. Elle invoque l'art à l'aide de la nature: une ceinture embrasse sa taille; ses cheveux se bouclent en anneaux. Sans cesse elle varie les plaisirs de son magique séjour: ce ne sont que tournois, que danses et que festins. Enfin elle met en usage toutes les ressources de la science et les trésors de

sa mémoire : elle appelle son esprit au secours de ses yeux. Tour à tour plus sage qu'une mortelle et faible comme tout son sexe, obéissant avec transport aux caprices de celui qu'elle aime, puis feignant tout à coup des refus pleins de coquetterie : elle employait sans cesse de nouveaux charmes pour retenir un cœur inconstant et les employait tous en vain.

V.

« C'est ainsi que dans l'étroite enceinte d'un jardin, borné par les remparts d'un château gothique, un artiste ingénieux s'efforce de déguiser les limites du terrain. Il enlace ses allées en de sinueux labyrinthes, il entasse bosquet sur bosquet, les joint par des parterres où brillent mille fleurs, et dérobe chaque issue derrière les taillis ou les arbustes précieux, espérant que le pas du promeneur s'arrêtera pour contempler ces merveilles et ne se lassera point d'errer dans ces aimables détours... Art impuissant! frivole espérance! On finit par atteindre le mur fatal, et fatigué de plantes rares et d'arbres façonnés par le ciseau, on soupire après les rustiques clairières et les vastes forêts.

VI.

« Trois mois s'étaient écoulés, lorsque Arthur, d'un ton embarrassé, parla de ses vassaux et de son trône; il dit qu'il avait déjà trop prolongé son séjour, que des devoirs, dont les monarques ne peuvent s'affranchir, devoirs inconnus aux hommes d'une condition plus modeste, le contraignaient à s'arracher des bras de Guendolen... Elle l'écouta en silence : un sourire amer témoigna son seul dépit : Arthur, tremblant devant son regard scrutateur, dût reprendre plusieurs fois son discours, et chaque fois son air incertain et troublé le déclarait coupable du tort dont il tentait de se justifier... Il se tut. Guendolen le regarda un moment sans lui répondre; puis elle leva ses regards vers le ciel; d'une main elle couvrit son visage pour cacher une larme que son orgueil n'avait pu retenir; l'autre s'appuya un moment sur la ceinture qui retenait les plis de sa robe.

VII.

« La conscience du monarque comprit ce signe, et le reproche qu'exprimait son regard. « Non, s'écria-t-il, non, « madame, ne jugez pas si sévèrement « le monarque des Bretons : ne pensez « pas qu'il puisse abandonner ce gage « touchant d'un amour si tendre. Com« me chevalier et comme roi, je jure par « mon sceptre et par mon épée que si « vous me donnez un fils, vous donne« rez un héritier à ma couronne; que si « le ciel nous accorde seulement une « fille, pour qu'elle trouve un époux di« gne d'elle, mes chevaliers, les plus « vaillants du monde entier, combattront « en champ clos durant tout un long jour « d'été, et celui qui se sera montré le « meilleur et le plus brave champion « pourra réclamer la fille d'Arthur com« me sa noble fiancée... » Il prononça ces paroles d'une voix ferme et élevée : mais la dame n'y daigna point répondre.

VIII.

« Aux premières lueurs du jour, avant qu'un seul des habitants du bocage eût commencé son hymne matinal, ou déployé ses ailes de manière à secouer une seule des gouttes de rosée qui parent la ramée; avant qu'un seul rayon de soleil perçant les vapeurs orientales fût venu baiser les créneaux du donjon, les portes tournèrent sur leurs gonds, le pont s'abaissa, et Arthur s'élança hors de l'enceinte du château. Il avait dépouillé les vêtements de soie tissus par la Perse voluptueuse, et s'était couvert d'acier depuis ses éperons jusqu'au cimier de son casque; son coursier de Libye hennissait avec orgueil et bondissait de joie sous son noble fardeau. Le monarque soupirait... était-ce remords ou regret de ses plaisirs?... quand soudain Guendolen vint se montrer à ses regards surpris.

IX.

« Elle l'attendait au delà du dernier retranchement : elle était vêtue en chasseresse; ses pieds à demi nus n'étaient

chaussés que d'une sandale, et une plume d'aigle ornait sa chevelure : son regard et sa contenance étaient assurés, et sa main portait une coupe d'or. « Tu « pars, dit-elle, et nous ne devons plus « nous revoir, dans la joie ni dans la « douleur... Je voudrais encore retarder « cet instant, bien que mes désirs soient « sans puissance sur ta volonté... je te le « demanderai cependant : veux-tu res- « ter?... Non! ton regard impatient me- « sure déjà l'espace... Eh bien! attends « du moins un instant; séparons-nous « toujours amants et toujours amis. » Elle lui montra la coupe. « Ce n'est « point là, ajouta-t-elle, le suc grossier « et sans vertu que produisent les vignes « de la terre : en nous disant adieu, sa- « vourons le nectar des Génies. » Elle dit, et vide la coupe à demi : aussitôt un feu inaccoutumé se répandit sur ses joues déjà si brillantes et ajouta encore à l'éclat de ses regards.

X.

« Le monarque la remercie avec courtoisie : se penchant sur ses arçons il prend la coupe des mains de Guendolen et se prépare à la vider. Mais une goutte s'en échappe, et brûlante comme le feu liquide de l'enfer, elle tombe sur le cou du cheval d'Arthur. Le noble destrier pousse un cri d'épouvante et de douleur et bondit à vingt pieds en l'air... Le villageois montre encore aujourd'hui l'empreinte que les quatre fers du coursier ont laissée sur le roc... La main d'Arthur laisse échapper la coupe [1] et une liqueur dévorante tombe comme une pluie embrasée sur le sol qu'elle dessèche et consume. Le coursier furieux s'élance à travers la vallée, rapide comme la flèche qui part en sifflant. Ni le mors, ni les rênes ne peuvent l'arrêter jusqu'à ce qu'il arrive au sommet de la colline; là, le souffle et les forces lui manquent à la fois : épuisé par sa course, il tombe sans mouvement et sans vie. Son maître, respirant à peine et frappé d'étonnement, reporte ses regards sur le fatal château : il ne voit plus les tours et le donjon dessiner leurs sombres masses sur le ciel doré du matin [2]; mais sur le monticule de gazon qu'entoure en murmurant le ruisseau solitaire, il n'aperçoit que de rudes fragments de rochers et des pierres bizarrement entassées. Rêvant à cette étrange aventure, le monarque rentra dans les murs de la belle Carlisle, et bientôt les soucis de la couronne eurent effacé en lui le souvenir du passé.

XI.

« Quinze années et plus s'étaient écoulées, et chacune avait ajouté un nouveau fleuron au diadême d'Arthur. Douze glorieuses et sanglantes batailles avaient réduit les Saxons [3]. La Bretagne s'était vue délivrée du géant Rython, immolé par la redoutable Caliburne. Le picte Gyllamore et le romain Lucius avaient cédé devant la terreur de son bras. Enfin la gloire de la Table-Ronde s'était répandue par tout l'univers. Tout chevalier épris de la renommée que peuvent donner de brillantes aventures se rendait à la cour de Bretagne; toute victime innocente d'un farouche tyran venait implorer la protection d'Arthur : et jamais cet appui ne fut réclamé vainement.

XII.

« Durant les fêtes de la Pentecôte, le monarque tenait une cour plénière où s'étalait toute sa magnificence : il y convoquait de toutes parts et les princes et les pairs, et ceux qui devaient lui rendre hommage pour leurs domaines, et les jeunes preux qui voulaient recevoir de sa main l'ordre de chevalerie, et tous les opprimés enfin qui avaient besoin de son appui. A cette époque solennelle, on célébrait des jeux et des fêtes, mais on y mêlait les tournois, images de la guerre; car bien des champions accouraient des pays étrangers pour y briser une lance; et pas un seul des chevaliers d'Arthur, à moins qu'il ne fût en mission sur des rivages lointains, ne pouvait se dispenser d'y paraître devant son roi. Et vous, ô ménestrels! quand la Table-Ronde se montrait couronnée de tous ses champions, quel noble sujet

pour vos chants de triomphe ! Cinq siècles se sont écoulés depuis lors ; mais le temps s'endormira sur les débris des mondes avant d'avoir vu le trône d'Angleterre entouré d'un pareil éclat.

XIII.

« Les hérauts proclamaient le lieu du rendez-vous : c'était tantôt Caerleon, tantôt Camelot, tantôt la belle et libre cité de Carlisle. Pour cette fois, la fête devait se célébrer à Penrith, et la fleur de la chevalerie se réunit dans la belle vallée d'Eamont. On y voyait Galaad aux formes mâles et nobles, et dont les traits avaient la douceur de ceux d'une vierge ; Morolt, portant sa terrible hache d'armes [4] ; Tristrem, si malheureux en amour ; Dinadam, au regard plein de feu ; Lanval, possesseur d'une lance enchantée ; et Mordred, à l'œil louche, et Brunor et Bevidere. Faut-il nommer encore et Cay, et Banier et Bore ; et le tendre Carodac, et l'aimable et courtois Gawain, Hector de Mares, et Pellinore, et Lancelot enfin, qui à chaque instant adressait un coup d'œil furtif à la reine Genèvre.

XIV.

« Au moment où le vin et les joyeux propos circulaient parmi les convives, au moment où les ménestrels faisaient entendre leurs airs les plus gais, le son éclatant de la trompette ébranla tout à coup la terre, et les maréchaux du tournoi firent place dans l'enceinte : une jeune fille, montée sur un blanc palefroi, et suivie d'une troupe de dames richement parées, traversa lentement la lice, et vint mettre pied à terre et s'agenouiller devant le roi. Arthur ne put voir sans en être ému, sa gracieuse fierté tempérée par le respect, son costume de chasseresse, son arc et son baudrier dorés, ses pieds à demi nus et chaussés d'une sandale, et la plume d'aigle qui parait sa chevelure. D'un geste gracieux, elle rejeta son voile en arrière, et le roi s'élançant de son trône fut sur le point de s'écrier, « Guendolen ! » Mais c'étaient des traits plus ingénus et moins réguliers, tenant le milieu entre la femme et l'enfant, et dans lesquels on remarquait le caractère de la race mortelle, plutôt que la beauté des fées. Mais dans les lignes majestueuses de son front élevé, on reconnaissait les traits de la race royale, de la noble race de Pendragon.

XV.

« D'une voix tremblante mais pleine de douceur, elle prononça ces mots : « Grand prince ! tu vois une orpheline, « qui, au nom de la mère qu'elle a perdue, vient réclamer la protection paternelle. Elle demande l'accomplissement « du vœu prononcé dans la vallée solitaire de Saint-Jean... » Aussitôt, le roi releva la suppliante ; il déposa un baiser sur son front, loua sa beauté, et lui dit que son vœu serait accompli avant que le soleil se fût caché dans les nues... Puis il jeta sur sa royale épouse un regard qui semblait implorer un pardon : mais Genèvre, sans se troubler, se montra pleine d'indulgence pour l'humaine fragilité, et sourit en regardant Lancelot [5].

XVI.

« Debout ! debout, chevaliers à la noble bannière ! prenez le bouclier, et la « lance et l'épée ! Celui qui obtiendra « la gloire de la journée, recevra la main « de ma Gyneth. La fille d'Arthur apportera une noble dot à son époux : elle « lui donnera la belle cité de Strath-Clyde, et la vaste Reged, et la ville et le « château de Carlisle. » Alors vous auriez entendu chacun des chevaliers crier à son écuyer et à son page : « Apportez-moi ma brillante armure ; amenez mon « vigoureux destrier : il n'arrive pas tous « les jours que le courage d'un chevalier « puisse conquérir une royale fiancée. » Aussitôt les casques et les lances étincellent ; les hauberts d'acier retentissent ; les toques et les vêtements d'apparat sont jetés de côté par les chevaliers, qui dédaignent ce pacifique costume : les ramasse qui voudra ! les perles et le drap d'or brillent suspendus aux ronces et aux buissons.

XVII.

« Au premier son de la trompette, cin-

quante chevaliers de la Table-Ronde sont rassemblés : tous se sont levés pour disputer un si beau prix, tous, sauf trois. Ni les serments de l'amour, ni la sainteté du mariage n'ont pu retenir ces preux ; car moyennant une pénitence ou de l'or, les prêtres pardonneront un vœu violé. En vain les dames soupirent et jettent aux combattants des regards douloureux pour leur rappeler les droits de l'amour, les gages qu'ils ont reçus, et l'honneur même oublié.... Les chevaliers sont si occupés de leurs éperons et de leur bouclier, qu'ils n'entendent ni n'aperçoivent les soupirs et les regards. Chacun s'empresse d'échapper aux prières et aux reproches en détournant la tête et en se disant : « Si ma « lance me seconde, une reine devien« dra mon épouse : elle possède la belle « Strath-Clyde, et la vaste Reged, et la « ville et le château de Carlisle; et de « plus, jamais vierge plus belle n'a porté « la couronne. » Animés par ces pensées, ils se hâtent de monter leurs coursiers et de baisser leurs visières.

XVIII.

« Les champions bien armés se pressent en foule dans la lice, et trois chevaliers de la cour d'Arthur refusent seuls de prendre part au tournoi. En récompense d'une foi si constante, la renommée proclame encore les noms de ces trois amants : deux étaient épris de la femme de leur prochain, et un seul de la sienne [6]. Les deux premiers étaient Lancelot du Lac et le vaillant Tristrem; l'autre était ce brave Carodac qui gagna la coupe d'or [7], alors que dans une joyeuse et singulière épreuve il se montra le seul de toute la cour d'Arthur capable de vider cette coupe enchantée, le seul par conséquent qui pût se vanter de la fidélité de son épouse. Vainement l'envie disait tout bas que s'il n'eût été retenu par la honte, sir Carodac aurait donné sa femme et sa coupe tout ensemble pour courir les chances du combat. Puisque, dans cette cour si nombreuse, un seul chevalier se montra fidèle au culte de l'hymen, le calomnie qui voudra, je n'en parlerai qu'avec le respect qui convient.

XIX.

« Les coursiers caracolent fièrement, les panaches et les pennons s'agitent au souffle de la brise : les champions, couverts de leur brillante armure, font le tour de la lice. Ce n'est pas sans de tristes pensées qu'Arthur contemple en ce moment la fleur de la chevalerie, le boulevard de la chrétienté, le boucher du royaume à l'heure du danger. Il entrevoit, mais trop tard, les malheurs qui peuvent surgir de cette lutte coupable : car, il le sait, avant qu'on puisse séparer les champions, plus d'un noble cœur sera glacé pour jamais. Alors il commence à regretter un vœu téméraire. Il prend Gyneth à part, lui remet son sceptre, mais lui donne gravement cet avis dicté par son amour pour les siens :

XX.

« Tu vois, mon enfant, que, fidèle à « ma promesse, je fais donner le signal « du tournoi : reçois mon sceptre comme « reine et arbitre de ces jeux guerriers; « mais, écoute-moi bien. La Beauté est, « sans contredit, l'étoile polaire de la « chevalerie ; au premier mot de sa bou« che le champion tire le glaive, trou« vant dans son sourire la seule récom« pense qu'il ambitionne : mais il faut « que la Beauté, toujours compagne de « la Douceur, n'exige jamais de ses che« valiers d'inutiles et dangereuses entre« prises. Ses yeux doivent toujours être « comme ces astres jumeaux qui calment « l'océan agité, et sa voix, par des pa« roles de paix, doit faire cesser l'orage « des combats. Je te parle ainsi, ma « fille, de crainte que mes chevaliers ne « se laissent entraîner à changer le tour« noi en véritable guerre. Laisse-les s'é« lancer joyeux au son de la trompette « et se rendre vaillamment coup pour « coup : ce ne sont pas de ces apprentis « qui se trouvent aux abois pour un cas« que brisé ou un coursier abattu sous « eux. Mais, Gyneth, quand la mêlée « s'échauffera, quand ils seront au point « de se porter des coups mortels, ton

« père t'en supplie, ton roi te le com-« mande, que le sceptre tombe alors de « tes mains. Confie à ton père le soin de « ta destinée : ne doute pas qu'il ne « choisisse un digne époux; et ne per-« mets pas que l'on dise que l'orgueil « de Gyneth a fait tomber un seul fleuron de la couronne d'Arthur. »

XXI.

« La rougeur du dépit et de l'orgueil blessé colora le front de neige de Gyneth, et sa main repoussa le sceptre paternel : « Seigneur, répliqua-t-elle, « réservez vos présents limités de la sor-« te, vos présents honteusement mar-« chandés, réservez-les pour une femme « d'un rang moins élevé que le mien. Il « n'est point un obscur gentilhomme qui « ne fasse plus de cas de son héritière « que le roi de la Bretagne n'en fait de « la malheureuse Gyneth; bien que la « fille du hobereau, basanée par le so-« leil, n'ait pour dot que la tour en ruine « et la colline aride du domaine pater-« nel. Le roi Arthur a juré *par sa cou-« ronne et son épée, comme chevalier « et comme roi, que ses champions, « les plus vaillants du monde entier, « combattraient en champ clos durant « tout un long jour d'été*. Révoquez vo-« tre serment, et la pauvre Gyneth re-« tournera dans la vallée natale, et la ta-« che qui souillera votre épée et votre « couronne, cette tache ne rejaillira pas « sur votre fille. Ne croyez pas qu'elle « veuille jamais accepter un époux, si « vous ne lui donnez celui de vos cheva-« liers qui aura prouvé sa bravoure com-« me vous-même l'aviez prescrit. Croyez « que la fille des Pendragon ne se laissera « point épouvanter par le cliquetis des « épées et le bruit des lances qui volent « en éclats : soyez sûr qu'elle ne tom-« bera pas en faiblesse à la vue du sang : « la triste Guendolen a trop bien fait « connaître à sa fille quelle est la perfi-« die des hommes, pour que Gyneth les « plaigne quand ils reçoivent la récompense qu'ils méritent. »

XXII.

« Le monarque fronça le sourcil et soupira : « Je t'accorde, dit-il... ce que je « ne puis refuser; car ni le danger, ni la « crainte, ni la mort même ne force-« ront Arthur à manquer à sa parole. Je « vois, trop tard, hélas! que ta mère t'a « formé à dessein cette âme impitoyable. « Je ne puis la blâmer, car elle avait « souffert; mais la faute n'en était pas « à ceux qui vont verser leur sang. Use « donc de mon sceptre comme tu le vou-« dras : mais, songes-y bien, si une seule « vie est sacrifiée, Gyneth perdra la place « qu'elle devrait occuper dans le cœur de « son père. » Ayant parlé ainsi, il détourna la tête, car il ne pouvait supporter l'orgueil qui se peignit sur son visage, quand, le sceptre à la main, elle s'assit sur le trône, arbitre de la vie de tant de braves. Il ne pouvait supporter davantage le spectacle de ces vaillants champions qui, rangés sur deux lignes opposées, étaient prêts à en venir aux mains, et le signal de la trompette retentit à son oreille ainsi qu'un glas funèbre : alors, pour la première fois, l'héroïque monarque détourna ses regards du spectacle des combats.

XXIII.

« Mais Gyneth entendit cette brillante fanfare avec la joie du faucon qui reconnaît le cri de la perdrix... Hélas! ne la jugez point trop sévèrement : elle portait dans ses veines un sang que la musique guerrière fit toujours circuler plus vite!... Et d'ailleurs la femme la plus accessible à de tendres sentiments n'aurait pu s'empêcher de contempler d'un œil avide ces nobles faits de chevalerie : chacun des champions déployait tant d'adresse à parer les coups comme à les porter, que la lutte offrit un spectacle admirable, tant que l'acier et les cottes de mailles résistèrent. La lice était parsemée de plumes de toutes couleurs qui voltigeaient çà et là au gré du vent; mais les haumes et les corselets n'étaient point encore ternis par le sang : et l'on eût dit que cette terrible rencontre ne devait coûter que quelques panaches et quelques cimiers. A mesure que le combat s'échauffait, la voix des

trompettes s'élevait plus perçante : tel, quand la brise d'avril agite la verte ramée, le chant aigu de l'alouette domine encore le murmure du bocage.

XXIV.

« Mais bientôt le jeu devient plus sérieux : les lances font couler le sang; les épées font jaillir la flamme; combattants et coursiers tombent sur l'arène... pour ne se relever jamais! La brillante parure du tournoi n'existe plus : les boucliers sont privés de leurs emblèmes; les cimiers ne sont plus reconnaissables; l'acier des cuirasses a volé en éclats; les haumes détachés laissent les têtes à nu, et les panonceaux ruissellent d'un sang noir. Ce n'est plus le moment des brillantes manœuvres et de l'escrime régulière : la fureur et le désespoir se frayent une route sanglante à travers cette scène de carnage; et chaque bras porte les coups les plus terribles sans savoir même où ces coups frapperont. La clameur des trompettes ressemble maintenant au cri lugubre de l'oiseau de mer lorsque, planant sur les tourbillons de l'abîme, il chante l'hymne de mort du marin naufragé.

XXV.

« Il semble qu'en ce jour funeste, le destin veuille anticiper le désastre de Camlan et épargner au sombre Mordred la trahison dont il doit se souiller. Déjà vingt champions de la Table-Ronde, l'élite de la chevalerie, sont gisants sur l'arène. Arthur, au désespoir, arrache les mèches blanchies de sa barbe et de ses cheveux : la farouche Gyneth elle-même éprouve une horreur involontaire et frémit de crainte et de pitié; mais il lui semblait encore que l'ombre de sa mère, planant au-dessus de la mêlée, lui défendait de donner le signal qui eût arrêté le carnage, et lui reprochait les larmes qui roulaient dans ses yeux. Alors on voit tomber Brunor, et Taulas, et Mador, Helias le Blanc et Lionel, et maint autre chevalier; Rochemont et Dinadam sont déjà étendus sur la poussière, et Ferrand de la Forêt-Noire git baigné dans son sang. Vanoc, poussé par le puissant Morolt jusqu'à l'extrémité de la lice, le jeune Vanoc dont les joues étaient à peine couvertes d'un léger duvet, Vanoc qui, si l'on en croit la renommée, devait le jour au terrible Merlin, vient tomber sans forces au pied du trône de Gyneth : son sang a rougi les sandales de la reine du tournoi. Mais en ce moment le ciel se couvre de nuages, un vent d'orage mugit, la terre ébranlée par de soudaines commotions s'entr'ouvre au milieu de la lice, et du sein du gouffre béant, ô prodige!... on voit sortir la figure imposante de Merlin, le redoutable enchanteur!

XXVI.

« Il jette un regard d'horreur sur l'arène ensanglantée, et levant la main d'un air sévère : « Insensés! s'écria-t-il, « cessez une lutte criminelle! Et toi dont « la beauté causa tant de malheurs, « écoute l'arrêt du destin! Un long et « pesant sommeil fermera ces yeux aux- « quels la pitié n'a pu arracher une lar- « me : la main de fer de la léthargie en- « chaînera les battements de ce cœur que « rien n'a pu émouvoir. Mais, comme « les leçons de ta mère ont surpris ce « cœur sans expérience, le sang d'Arthur « plaidant d'ailleurs pour toi, la grâce « sera mêlée au châtiment; tu subiras « ton arrêt dans la vallée de Saint-Jean, « et le terme en sera soumis à cette con- « dition : Tu ne pourras être tirée du « sommeil que par un chevalier dont les « exploits et le renom égaleront ceux de « la Table-Ronde. La longue durée de « ton sommeil habituera la postérité à « dater tous ses maux du jour où l'or- « gueil de Gyneth causa la mort des « champions de la Croix-Rouge.

XXVII.

« Pendant que Merlin parle, le sommeil commence à s'appesantir sur les yeux de Gyneth : la terreur et le dépit s'efforcent en vain de ranimer leur clarté défaillante. Deux fois, avec un effort pénible et lent, elle passe sa main sur son front; deux fois elle essaye en vain de se lever de son siége. Merlin a prononcé la magique sentence; le trépas de Vanoc

doit être vengé. Les franges soyeuses de ses longs cils noirs s'abaissent lentement sur ses prunelles d'azur, aussi lentement que par un soir d'été la violette replie son obscure corolle. Le sceptre pesant s'échappe de sa main affaiblie, et sa tête s'incline sur son épaule : le réseau de perles et d'or qui retient sa chevelure se brise et laisse flotter ses tresses onduleuses sur son bras et sur son sein de neige. Elle était si belle encore, enchaînée par l'art magique dans son fauteuil d'ivoire, que son père, oubliant son courroux, supplia le sévère Merlin d'adoucir son arrêt, tandis que tous les chevaliers auraient volontiers recommencé pour elle leur funeste combat... Mais bientôt un nuage enchanté l'enveloppa de ses ténèbres, et Gyneth disparut à leurs yeux.

XXVIII.

« La fille de Guendolen subit encore son destin, seule au fond de la vallée de Saint-Jean ; et souvent son image apparaissant dans les rêves d'un paladin, elle lui peint sa détresse et le conjure de briser sa chaîne. Dans les premiers temps qui suivirent son étrange aventure, mille champions accoururent à son aide du Levant et de l'Occident, du Midi comme du Nord, des rives de la Liffy, de la Tamise et du Forth*. La plupart ont parcouru en vain le vallon ; ils n'y ont aperçu ni tours ni château ; car l'édifice n'est point visible à toute heure, en tous temps et pour tous les regards. Il faut qu'il souffre et les jeûnes et les fatigues, il faut qu'il veille plusieurs nuits, le mortel qui prétend au privilége d'apercevoir le magique donjon. Parmi le petit nombre des chevaliers dont la persévérance alla aussi loin, la plupart abandonnèrent l'entreprise après qu'ils eurent lu l'inscription menaçante gravée sur les portes antiques. Bien peu osèrent franchir l'entrée, et ceux-là ne reparurent jamais. Oubliée aujourd'hui après tant d'années écoulées, Gyneth a presque perdu toute chance de voir finir sa captivité ; et son repos, profond comme celui de la tombe, ne sera interrompu sans doute qu'au jour du jugement par la trompette de l'archange »

* De l'Irlande, de l'Angleterre et de l'Écosse.

FIN DU RÉCIT DE LYULPH.

I.

Suspendons maintenant ce récit ! L'heure de midi arrive, ô ma Lucy : elle arrive trop tôt. Déjà tes nobles hôtes quittent les tours altières du château pour roder aux environs et tuer, dans d'oisives promenades, cette journée que la bonté de Dieu leur accorde : pauvres petits gentilshommes, pauvres petits beaux esprits, incapables de rien faire au monde, embarrassés toutefois de n'avoir rien à faire. Cet asile ne nous convient plus : car tu t'alarmerais, ma Lucy, de nous voir surpris en tête à tête par quelque fashionable squelette, aux jambes en fuseaux, au menton perdu dans la cravatte, à la bouche béante et au rire moqueur. Et moi, comment pourrais-je, humble prolétaire, endurer le mépris du spectre petit maître ! En vérité, il serait fort à plaindre, au moment où ce chêne noueux m'offre pour le conjurer une baguette magique.

II.

Ou, s'il est encore trop matin pour nos Adonis en bottes à la hessoise et en larges pantalons, si nos oisifs poussent rarement leurs excursions hors des allées sablées, la mode compte parmi ses disciples des cœurs plus aventureux. Elle inspire des artistes qui dédaignent d'étudier la nature dans son immensité, mais qui dans leur art pédantesque, s'arrogeant le droit de la limiter, condamnent toute belle et large perspective qui dépasse les trois pieds carrés de leur toile. Ce bosquet pourrait bien leur paraître propice pour y dessiner un de leurs fragments de peinture... La mode inspire encore des bardes accoutumés à réciter leurs doucereuses ballades à la clarté des bougies, avec accompagnement de cuillères et de soucoupes, pendant que la liqueur succède au café : et peut-être un de ces poëtes choisira-t-il cet asile pour y méditer un impromptu.

Un chasseur déterminé, s'annonçant par de bruyantes clameurs, ne pourrait-il point être amené ici par le nez inquisiteur de son limier; la Juliette du théâtre d'amateurs, éprise d'un bel amour pour l'art dramatique, ne choisira-t-elle pas cette retraite pour y venir répéter son rôle... Peintre, comédienne, et chasseur, et poëte, nous avons tout à craindre. Ces insectes qui pullulent dans l'atmosphère de la mode, guêpes, libellules ou papillons, sont tous également à redouter pour nous, ma Lucy : ils ont tous leurs bourdonnements et leurs murmures.

III.

Mais de grâce, dis-moi, ma Lucy, combien de temps encore nous faudra-t-il trembler devant cet essaim frivole, combien de temps nous abaisserons-nous encore à cacher les véritables sentiments de nos cœurs? Tu n'as point de parents dont l'autorité légitime doive disposer de ta main; quant aux tuteurs, chacun d'eux te presse en faveur du prétendant de son choix. Mais quel est le choix de ma Lucy?... Serait-ce ce petit fat, qu'on voit partout armé de pied en cap, étalant dans le salon des épaulettes qui n'ont jamais vu l'ennemi, faisant retentir un grand sabre qui traîne sur le pavé, et dont les jambes grêles se perdent dans d'immenses bottes à l'écuyère? Nouvel Achille, à coup sûr : car l'acier ne protége point sa poitrine et garnit ses talons; officier de parade qui dédaignant le simple et martial costume de nos vieux guerriers, se couvre du clinquant étranger, de chaînes retentissantes et d'éperons sonores; ambulante friperie de plumes, de galons et de fourrures : et, pour emprunter enfin le rude langage du vieux Rowley, *perruquier à cheval* de nos modernes armées *.

IV.

Serait-ce plutôt ce verbeux jeune homme, préparé dès ses jeunes années au rôle d'homme politique, et dissertant honneur, bonne foi, vérité, comme s'il eût appris par cœur les belles choses qu'il débite : sa morale, on la trouve tout entière dans Chesterfield; sa dialectique est celle du monologue; il ne saurait exprimer la pensée la plus commune, sans employer la formule parlementaire; en vous racontant l'histoire du chat et de la souris, il *demande l'ordre du jour* ou le *scrutin secret*, et parle de *l'honorable préopinant* ou de *son noble ami qui siége sur tel banc :* bref, un mot d'amour se formule dans sa bouche en une *motion* qu'il vous conjure *d'appuyer !*

V.

Quoi! ni l'un ni l'autre? En est-il donc un troisième qui l'ait emporté sur de pareils rivaux?... Oh! pourquoi ma Lucy détourne-t-elle la tête en me lançant ce regard de dépit! Pardonne-moi, mon amour, je ne puis supporter cet air de courroux et de chagrin. Eussé-je les trésors d'un Russel, les titres d'un Howard, je sacrifierais tout pour qu'il me fût permis de sécher cette larme qui tremble sous ta paupière. Non, je ne redoute pas que ma Lucy accorde à de pareils êtres autre chose qu'un sourire indifférent : mais si la richesse et les titres peuvent changer en monnaie courante d'ignobles jetons dorés, n'aurai-je rien à craindre quand le rang et la naissance auront gravé leur empreinte sur l'or pur du vrai mérite? Il est des nobles dont le courage rivalise avec celui qui anoblit leurs ancêtres : il est des patriotes qui savent guider à travers les tempêtes le navire de l'État. Il est de tels hommes, et si un d'eux se mettait sur les rangs, Arthur devrait trembler et se taire : il s'exilerait sur quelque lointain rivage, jusqu'au jour qui finirait ses tourments et sa vie.

VI.

Qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu qui t'alarme et qui te fait t'incliner sur le bras d'Arthur! Seraient-ce seulement les inégalités du sentier qui forcent ma Lucy

* *Horse Milliner*, personnage comique dont Chatterton parle ainsi dans ses *Ballads of Gharitie*, publiées sous le nom du moine Rowley :

The trammels of the palfraye pleased his sight,
And the horse-millanere his head with roses dight.

à demander l'appui de son amant? Oh non! Dans la vallée ni sur la colline aucun bruit ne s'est fait entendre, aucun signe de danger n'a paru : et cette jolie pelouse, d'un gazon vert et touffu, forme un tapis digne de la reine des fées. Cette douce étreinte n'était donc que pour dire que Lucy aime bien son Arthur, et qu'elle voudrait bannir du cœur de son ami la crainte soupçonneuse et les doutes peu généreux.

VII.

Eh bien! veux-tu voir ces démons s'enfuir comme un brouillard aux premiers rayons du matin; il existe contre eux un charme irrésistible.:. Réponds! le devineras-tu, ou dois-je te l'apprendre? Il n'est pas facile d'encadrer dans des vers une bonne berline et quatre vigoureux alezans qui, se dirigeant vers le Nord*... tu m'entends; l'enchanteur aux paroles efficaces ne se trouve que dans ces climats. Puis ici.... allons, ne retire pas ta main... ici, autour de ce doigt délicatement arrondi, sera fixée l'amulette d'or qui, consacrée par de saintes prières, doit changer en doux ravissements les inquiétudes de l'amour, bannir à jamais les doutes jaloux, et remplacer la crainte par l'extase du bonheur.

VIII.

Allons, crois-moi, ma Lucy, les récits de ton ami ont duré trop longtemps. Et toi, mon amour, pourquoi rester silencieuse? n'ai-je point babillé toute la journée? Lucy ne daignera-t-elle pas à son tour prononcer un mot pour me complaire?..... Je n'en demande qu'un seul... qu'une seule syllabe... composée de trois simples lettres... oh! que ce mot soit OUI!

CHANT III.

INTRODUCTION.

I.

Toi que j'aimai, que j'implorai si longtemps et qui viens enfin de couronner ma constance : seul espoir de ma vie et aujourd'hui tout mon bien! Dis-moi, ce vallon sauvage ne te rappelle-t-il pas nos promenades favorites? Nous pouvons retrouver ici une image de notre asile champêtre, quoique moins gracieuse, et d'une beauté plus sévère : c'est ainsi que sur le visage farouche d'un guerrier on reconnaît les traits délicats de sa jeune sœur. Notre hôte des Highlands nous a bien conseillés en nous disant de suivre à pied ce sentier écarté, tandis que les chevaux et la voiture tourneraient lentement l'énorme base du Ben Cruach. Le bon vieillard, en véritable Écossais, est fier de ses vallons et de ses montagnes; son œil est fait pour admirer la nature, et même, je crois, pour admirer les grâces d'une femme. Oui, même dans cette condition obscure, on reconnaît l'esprit subtil et observateur de l'Écossais : ni notre char ni notre suite n'ont pu lui arracher un de ces signes par lesquels se manisfeste l'admiration du vulgaire; mais quand le vieil Allan entreprit de nous expliquer le sens de l'expression celtique Beal-na-paish*, il mit le bonnet à la main, et adressant à mon épouse un salut respectueux, il indiqua que c'était pour elle qu'il racontait sa légende, tandis que ma Lucy rougissait de ce regard vif et malin, bien que poli et réservé.

II.

Mais laissons-là notre hôte. Avant de nous enfoncer dans le vallon et de perdre cette vaste perspective, retourne-toi, ma bien-aimée, jette encore un regard sur ce lac bleuâtre qui fuit dans le lointain. Les images qui se réfléchissent sur sa surface polie ressemblent aux visions d'un songe du matin, alors que nous sentons nous-mêmes que nous sommes endormis et bercés par de vaines illusions. Ainsi, dans ce liquide miroir, l'effet magique de la réflexion nous montre distinctement les flancs hérissés des montagnes, et les rochers, et les cieux : notre œil y voit si claire-

* Allusion au voyage de *Gretna-green*, à un mariage en Écosse.

* Le vallon des Fiançailles.

ment toutes les teintes de ce ciel d'été, qu'il pourrait compter les flocons des nuages pommelés qui flottent çà et là : nous admirons ce spectacle et nous savons pourtant qu'il n'est produit que par de vaines apparences. Tels étaient aussi les songes du bonheur qui se peignaient devant Arthur, après qu'il eut vu Lucy pour la première fois : mais il pleurait et soupirait en les contemplant, car il n'espérait point qu'ils se réalisassent un jour.

III.

Maintenant, Lucy, tourne-toi de ce côté pour contempler de cette hauteur le joli vallon où nous allons descendre. Le magique sentier que nous devons suivre ne se distingue que par une teinte plus verdoyante, de la bruyère rougeâtre où il promène ses détours, tandis que les fleurs des montagnes émaillent de mille couleurs ce riche tapis et sa fraîche bordure. Vois ces petits courants d'eau descendre en filets d'argent pour grossir le ruisseau qui murmure au pied des rochers. On croirait entendre la naïade des montagnes qui gémit une fantastique complainte en tressant pour sa couronne les feuillages du frêne, de l'aune et du bouleau, la naïade des montagnes si solitaire et si belle! Ce n'est plus une illusion, ces fleurs, ce ruisseau, ces doux ombrages, tout cela, ma Lucy, est à nous : depuis que ton Arthur peut t'appeler du nom d'épouse, telle est la perspective de toute sa vie : un doux sentier s'égarant en mille détours près des sources mélodieuses et sur le doux penchant des collines. Il est vrai que les mortels ne peuvent dire ce qui les attend au fond de la vallée ; mais que ce soient des biens ou des maux, nous parcourrons le sentier, ô ma Lucy, sans que mon bras abandonne ton bras.

IV.

Dis-moi, ma Lucy, comprends-tu bien pourquoi j'ai deux fois éludé ta demande, quand par deux fois tu m'as prié de continuer la légende du vaillant chevalier de Triermain? Un peu piquée de mes refus, tu fis le serment de ne m'en plus parler et d'attendre qu'il me prît un accès poétique pour te faire prier à ton tour de vouloir bien m'écouter. Mais, ma bien-aimée, la première fois que tu me demandas la suite de ma ballade, n'était-ce point dans cet heureux jour où je reçus ta main? Alors ébloui par l'extase du bonheur, je ne savais discerner le passé, le présent, l'avenir; je ne pouvais me rappeler, voir, entendre qu'un seul objet, et c'était, toi seule, ô ma Lucy! Pareille à ce gaz enivrant que prépare la chimie, la félicité m'avait donné le vertige.

V.

Une seconde fois, je résistai encore à ta prière; c'était dans la belle cité qu'arrose la Clyde; ma harpe, ou permets-moi plutôt d'employer la vieille forme classique... ma muse (car la harpe est maintenant une figure effacée, usée par tous les bardes de nos jours), ma muse donc ne sait s'éveiller qu'au sein des forêts profondes ou près des lacs silencieux. Vierge rustique et un peu sauvage, elle ne hasarde ses pieds nus que sur un doux tapis de gazon et de mousse, que parsème le thym; de crainte de faner la guirlande de lis qui couronne ses tempes, elle se cache sous les taillis verdoyants et c'est là qu'elle médite ses vers.

VI.

Maintenant la voici! le murmure chéri de l'agreste fontaine a charmé son oreille; la clairière a séduit ses regards : aux doux concerts de tous ces ruisseaux qui bondissent en descendant de la montagne, elle veut mêler une harmonie plus douce encore. Pour égayer le voyage de ma Lucy, elle va dire aux échos du Ben-Cruach, comment se termine le conte dont le début a plu à ma bien-aimée, à cause de la tournure chevaleresque des pensées. Écoute, sa voix s'anime : elle va t'apprendre comment Roland se rendit au sombre donjon de la vallée de Saint-Jean.

CHANT III.

I.

Que Bewcastle garde maintenant son château, que les coursiers de Speir-Adam restent dans l'écurie, que les vaillants archers de Hartley-Burn se contentent de lancer leurs flèches du haut des créneaux. Guerriers de Liddesdale, vous pouvez chausser l'éperon : ceins-toi du glaive, ô Teviot ; Ewes et Tarras, poursuivez vos excursions nocturnes ; et toi, vaillant Eskdale, va porter le ravage dans tout le Cumberland. Les habitants des frontières n'ont plus de représailles à exercer pour leurs champs dévastés ou leurs troupeaux dérobés, car il leur manque l'épée du brave de Vaux : Triermain ne leur prête plus son appui. Le puissant lord, ayant juré d'accomplir une périlleuse aventure, est parti seul ; et le jour comme la nuit, il visite sans cesse les détours solitaires de la vallée de Saint-Jean.

II.

Quand il commença sa première veille, la lune avait déjà grandi pendant douze nuits de l'été; elle brillait dans son plein. Du haut d'un firmament sans nuages, elle versait sa clarté froide et paisible sur le ruisseau, le vallon et les rochers. Étendu sur la bruyère qui revêt les sombres flancs de la colline, sir Roland contemplait la vallée : ses regards s'arrêtaient surtout sur l'amas de rochers qui, selon le récit du vieux Lyulph, marquaient le séjour de la belle dormeuse. Tandis que le chevalier restait ainsi couché, les rayons incertains de la lampe des nuits se brisaient sur son armure polie, ils semblaient tantôt s'y répéter et tantôt disparaître, puis éclairant les ciselures de son bouclier déposé près de lui sur la mousse, on eût dit qu'ils y dansaient comme sur le cristal d'une fontaine.

III.

Il continuait de veiller, et souvent, quand la lune éclairait le monticule enchanté, il croyait le voir changer de face à ses yeux. Il lui semblait que les rochers informes se régularisaient en une enceinte de murailles et que les tourelles sourcilleuses s'élevaient tout à coup dans les airs. Mais à peine son cœur palpitait-il d'espoir, que déjà fuyaient ces vaines illusions, produit d'une imagination exaltée et de sens violemment excités, qui ne demandaient qu'à se tromper eux-mêmes. Déceptions pareilles à celles qui abusent parfois nos regards, lorsque, dans un appartement solitaire, contemplant les tisons à demi consumés du foyer, nous découvrons dans la flamme rougeâtre des remparts, des créneaux et des tours ! Déceptions ! car à minuit sous les rayons de la lune, à midi sous les feux du jour, le matin à la lueur de l'aurore, le soir aux clartés rougeâtres du couchant, par le brouillard, le soleil ou la pluie, toujours et à toute heure les rochers demeuraient les mêmes.

IV.

Souvent il avait parcouru le monticule enchanté, il en avait gravi le sommet, il avait fait le tour de la base et il n'avait rien découvert, sinon que les rocs amoncelés, quand on les regardait à quelque distance, offraient par leurs contours l'apparence d'une forteresse. Cependant le guerrier continuait ses observations, sa nourriture était frugale, son repos court et interrompu : son unique boisson était l'eau de la source. Durant tout le jour il errait sur la colline, puis quand la brise du soir commençait à refroidir l'atmosphère, il se retirait dans une cellule creusée dans le roc : là tel qu'un pauvre ermite, il comptait les grains de son rosaire, répétait les prières les plus ferventes et invoquait tous les saints pour qu'ils l'aidassent à rompre le charme fatal.

V.

Mais la lune avait voilé son disque et ne promenait dans les cieux qu'un arc d'argent à peine visible, devant lequel les nuages chassés par le souffle de la tempête passaient avec rapidité. Le ruisseau grondait plus impétueux, car les

pluies des montagnes avaient grossi les sources qui descendaient en torrents; le tonnerre roulait dans le lointain, et de fréquents éclairs enveloppaient la vallée comme d'un linceul de flamme. De Vaux s'était retiré dans la grotte; car nul mortel n'aurait osé braver pareille tempête, et son âme tout entière était ensevelie dans de sombres méditations: enfin, bercé par le bruit éloigné des torrents et par le sifflement de l'orage, un sommeil agité succéda peu à peu à sa rêverie.

VI.

Ce fut alors qu'il entendit un son lugubre, un son étrange et terrible, surtout au milieu de ces landes désertes qui, à plusieurs milles à la ronde, n'avaient d'autre habitant que le daim et le coq de bruyère. De Vaux tressaille; il se dresse sur sa couche rustique, et il entend de nouveau cette voix grave et solennelle. Deux fois elle retentit à des intervalles égaux, pareille à l'airain d'une orgueilleuse cathédrale ou au tocsin d'une cité. Quelle fut la première impression de Roland au moment où cet appel sinistre vint frapper son oreille: je serais désolé de porter atteinte à l'honneur d'un guerrier; mais le devoir d'un ménestrel est la vérité: cette impression fut la terreur.

VII.

Mais bientôt ce frisson passager se dissipa et de plus douces pensées firent palpiter son cœur: les tendres impulsions de l'amour, l'ardent espoir, la bouillante valeur, l'enthousiasme de la chevalerie, tout lui dit qu'il faut braver le péril. Il s'élance donc de la grotte avant même que les voix des montagnes aient cessé de répondre au bruit qui les a réveillées; car l'étrange harmonie, ondulant d'échos en échos, se répercuta longtemps et bien loin à la ronde; Glaramara s'en émut; les pics de Grisdale en retentirent, et le sommet du Legbert la renvoya jusqu'aux vallons de Derwent.

VIII.

Le chevalier, assourdi et frappé de surprise, reste immobile, les regards fixés sur l'impénétrable obscurité, jusqu'à ce qu'il n'entende plus que le sourd mugissement du torrent et le sifflement des vents qui rasent la bruyère. Alors il voit le ciel s'éclairer vers le nord, et comme par enchantement, un large météore roule son orbe rougeâtre au-dessus du Legbert: on dirait le char enflammé sur lequel un génie malfaisant s'élance pour accomplir sa funeste mission. Une lumière lugubre se répand au loin sur les pentes de la vallée, sur les bois, les rochers et le torrent, sur les précipices et les cascades; la perspective entière se découvre aux yeux, mais à peine peut-on la reconnaître; car les noirs rochers, le ruisseau d'argent, les verts bocages, tout paraît revêtu d'une teinte sanglante.

IX.

Le soir même De Vaux avait vu les rayons du couchant s'arrêter sur le sommet du monticule enchanté, et il n'y avait aperçu que des fragments de roc dispersés au hasard, et mirant leurs flancs désolés dans les flots du torrent. Qu'aperçoit-il à la lueur sombre du météore?... Un château couronné de bannières, un donjon et des tours, des remparts munis de créneaux et soutenus par des contreforts: devant les portes, des défenses extérieures, de vastes enceintes fortifiées, projettent leurs ombres sur le ruisseau... Ce n'est point une illusion: le météore s'arrête un instant au-dessus de l'édifice, et Roland aperçoit distinctement jusqu'aux meurtrières et aux parapets; mais le magique flambeau continue sa marche solennelle; à mesure qu'il s'éloigne, les tours majestueuses disparaissent peu à peu.

X.

Roland s'était élancé de sa grotte et franchissait les rocs et les ruisseaux, les buissons et la bruyère: mais il avait à peine fait quelques pas que le lumineux prodige avait disparu derrière les collines, et que de profondes ténèbres couvraient de nouveau la vallée. Forcé de s'arrêter, il sonna du cor: une note

isolée et perçante comme le son d'une trompette répondit à cet appel : peut-être n'était-ce que l'écho de la montagne; mais il sembla flotter longtemps dans l'air au-dessus des remparts fantastiques, et Roland crut ouïr en même temps le bruit d'armes et de pas que fait la garde d'un château pendant ses rondes nocturnes. Le vaillant chevalier de Triermain répéta son appel; mais plus de réponse : égaré dans les ténèbres, battu de la pluie et du vent, il chercha en vain sa route dans le vallon jusqu'au lever de l'aurore. Et alors cet édifice merveilleux, qu'il avait aperçu si distinctement à la clarté du météore, avait disparu sans laisser de trace : le monticule enchanté n'était couvert, comme le soir précédent, que de fragments de granit.

XI.

Néanmoins, obstiné à poursuivre l'aventure, Roland ne se fatigue point, et parcourt de nouveau la vallée. Mais, la nuit comme le jour, il n'y voit plus que les rochers, n'entend plus que les mugissements du torrent. Enfin l'époque arrive où la lune en se levant sur les collines bleuâtres montre son croissant renouvelé. A l'heure où ce croissant disparaît effacé parmi les rayons du jour naissant, un brouillard s'élève de la terre : ses vapeurs flottent le long de la vallée; leurs replis entourent la mystérieuse colline et se pressent contre sa base. Peu à peu, comme une marée écumeuse, la brume escalade les flancs sombres et décharnés des rochers, jusqu'à ce que ses vagues aériennes enveloppent complétement cet îlot enchanté. On eût cru voir un fantastique rideau de gaze jeté par la main de quelque fée sur un édifice magique.

XII.

La brise suivit doucement le cours du ruisseau, et son souffle fit flotter le voile argenté de la brume : alors le regard impatient du chevalier revit l'étonnant tableau qui l'avait déjà frappé. Quoique les lentes vapeurs résistassent encore à l'effort de la brise, cependant elles entr'ouvrirent devant elle les replis de leur vaste manteau; et à travers chacun de ces vides, des tours et des bastions et des créneaux gothiques montraient confusément leurs formes altières. Hâte-toi, chevalier, hâte-toi, avant que la flottante vision disparaisse encore à tes yeux!... L'impétueux De Vaux est léger et prompt à la course comme le destrier du chasseur aux premiers sons du cor, au premier cri de la meute. Il s'élance en effet du haut de la colline avec la rapidité de la flèche que chasse la corde de l'archer : mais avant qu'il ait atteint le pied de l'éminence, les rochers ont repris leurs formes irrégulières, et les esprits de la montagne se raillent de ses efforts inutiles : l'écho du vallon répète au loin un ricanement sauvage et qui a quelque chose d'infernal.

XIII.

La fureur s'allume dans le cœur du guerrier... « Ah! suis-je donc ici le jouet des ennemis de l'homme, comme le pauvre vassal qu'un esprit a égaré loin de sa chaumière? Triermain est-il devenu votre proie? De Vaux, l'objet de vos mépris? Arrière, esprits de ruse et de mensonge! » Roland portait une pesante hache d'armes dont la lame quadrangulaire et le manche d'ébène s'étaient souvent plongés dans le sang écossais. Le vigoureux chevalier balance un moment son arme en arrière, puis il la lance sur une pointe de rochers qui dominait fièrement toutes les autres, et formait une saillie sur sa route. Le choc irrésistible, brisant peut-être aussi quelque charme, détache un énorme fragment du roc, qui va rouler parmi des tourbillons de poussière et de flammes. Il s'élance le long de la côte escarpée par-dessus les arbres et les buissons, broyant le taillis et sillonnant la terre; puis s'arrêtant enfin, ses débris tout poudreux encombrent le lit du torrent : les eaux impétueuses sont forcées de revenir sur elles-mêmes pour se frayer plus loin un passage.

XIV.

Quand le fracas eut cessé, Triermain regarda de nouveau le monticule, et à

son grand étonnement, il vit que le rocher, en s'écroulant, avait mis à découvert un escalier tournant creusé dans le granit, dont les marches irrégulières et tapissées de mousse conduisaient au sommet de l'éminence. Le brave De Vaux escalade le roc enchanté et se trouve sur une plate-forme, et de là (le charme était rompu!) il aperçut enfin devant lui le château de Saint-Jean. Ce n'était plus une image fantastique dessinée par le brouillard; ce n'était plus l'illusion des clartés d'un météore : la forteresse massive s'élevait en réalité sous ses yeux, éclairée par les rayons du soleil levant.

XV.

L'arche sombre et peu élevée du portail était flanquée de deux bastions massifs et commandée par des tours et des créneaux. Bien qu'exposé depuis plus de six siècles aux attaques de la tempête, l'écusson revêtu d'emblèmes qui couronnait cette entrée n'avait souffert aucune dégradation : mais du côté de l'Orient une des tourelles qui la surmontaient s'était écroulée, et ses ruines toutes récentes encombraient le torrent. Du reste, les assauts du temps ou la violence des hommes semblaient s'être brisés impuissants contre l'imposante masse de l'édifice. Au-dessus du porche cette inscription menaçante était gravée en caractères antiques.

XVI.

INSCRIPTION.

« La patience attend le jour fixé par « le Destin, la force peut briser les obs-« tacles. Guerrier, tu as veillé long-« temps et grâce à ta constance, grâce « à ta vigueur, il t'est donné de con-« templer ce monument des anciens « jours. Une main mortelle n'a point « tracé le plan de cet édifice inébranla-« ble : mais le donjon et ses tours se « sont élevés du sein de la terre par la « vertu des signes efficaces, et des « sceaux inviolables, et des paroles tou-« tes puissantes. Regarde les dehors « de l'édifice, fais-en le tour, et compte, « si tu le veux, les bastions, les cré-« neaux, les tourelles : mais ne porte « pas plus loin ton audace. Franchir le « seuil de cette porte, ce serait provo-« quer le Destin : la vigueur et l'intrépi-« dité ne te protégeraient pas.... Re-« garde.... et retourne sur tes pas. »

XVII.

« C'est ce que je pourrais faire, s'écria l'audacieux chevalier, si mes membres étaient cassés par la vieillesse, si mon sang appauvri coulait dans mes veines lent et froid comme les gouttes d'eau que le dégel détache des glaçons : mais tant que je le sentirai bondir dans mon cœur, actif et chaleureux comme les vins pétillants de la France, tant que ce bras puissant maniera la lance et l'épée, je m'inquiéterai peu de ces menaces! » Il dit, et d'une main vigoureuse, il ébranla le guichet : aussitôt les verroux tout rouillés s'agitèrent avec un bruit aigre et de rudes grincements, et la porte tourna sur ses gonds : mais aussitôt qu'il eut franchi le seuil, et pendant qu'il s'avançait sous la voûte, un bras invisible repoussa la porte pesante, et les verroux se refermèrent spontanément : les arceaux du portail répondirent par un murmure sinistre à l'aigre frémissement du métal... « Maintenant le trébuchet est fermé, et la bête est prise; mais par la sainte croix de Lanercost! celui qui voudra prendre la peau du loup pourra se repentir de son audace. » En murmurant ces paroles, le chevalier s'avançait le long d'une pente rapide qu'éclairait une lumière douteuse.

XVIII.

Une porte ouverte, et qui n'était point gardée, le conduisit dans la cour extérieure du château : là le corps même de l'édifice, immense en largeur comme en élévation, développait sa longue suite de salles et d'appartements, et ses tours de dimensions variées, toutes revêtues des ornements les plus délicats que l'ingénieux caprice de l'art gothique ait jamais pu rêver. Mais entre le chevalier et la porte d'entrée, se trouvait un large fossé : il n'y avait ni pont ni bateau pour traverser ses eaux claires, pro-

fondes et paisibles. Aussitôt Roland se dépouille de ses armes, de sa cuirasse d'acier et de sa cotte de mailles, de son casque et de son bouclier qui portent les traces de tant de combats. Rien ne déguise alors sa taille qu'embellit une grâce toute virile; rien ne voile ses yeux noirs si perçants et ses beaux cheveux bouclés; il n'a plus d'autre arme que la lame qu'il porte à la main, et son cœur intrépide n'est plus protégé que par le justaucorps de buffle qui porte encore les traces noirâtres de la cuirasse et du haubert. C'est ainsi que Roland s'élance vers le large fossé.

XIX.

Il s'y jette à la nage et atteint rapidement l'autre bord. Alors il pénètre dans le manoir, et se trouve dans une vaste salle dont les murailles sont ornées de tableaux représentant les hauts faits des anciens chevaliers. Ici, on les voit se rencontrant dans la lice, et on croirait ouïr le son des trompettes; là, dans une caverne ou dans un désert, ils domptent un géant, bravent la fureur d'un griffon ou l'haleine enflammée d'un dragon. Leurs armes sont d'une forme étrange, et leurs traits ne semblent pas moins étranges que leurs armes : on reconnaît en eux des héros d'une race depuis longtemps éteinte, dont le nom même a disparu de la mémoire des hommes, et dont les exploits, oubliés sur la terre, ont été représentés dans ces lieux pour épouvanter les enfants d'un âge dégénéré qui viendraient y braver le destin. Après avoir passé quelques moments à contempler ces prodiges, l'aventureux chevalier se dirigea vers l'extrémité de cet appartement, où trois larges marches conduisaient à une porte cintrée, dans les larges battants de laquelle s'ouvrait un guichet garni d'une grille. Avant de se hasarder plus avant, Roland jeta un coup d'œil par cette ouverture.

XX.

Oh! que n'a-t-il ses armes! jamais chevalier en eut-il un si grand besoin? Il aperçoit une galerie d'une architecture imposante : les parois, la voûte et le sol sont revêtus d'un marbre blanc comme la neige; puis, étrange contraste! de chaque côté de l'entrée sont rangées quatre filles de l'Afrique, noires comme l'ébène, et ayant chacune avec elle un tigre de Libye, tenu en laisse par un fil aussi mince et aussi brillant qu'un cheveu d'or de ma Lucy. Le vêtement africain de ces vierges laissait à découvert leurs genoux, leur sein et leurs bras noirs et polis comme le jais : cette tunique était blanche ainsi que leur turban, et de larges anneaux d'or, à la manière de leur sauvage patrie, ceignaient leurs bras et le bas de leurs jambes. Un carquois est suspendu sur leurs épaules, et leur main porte une sagaie. Elles étaient tellement immobiles et silencieuses que Roland se flatta un moment de n'avoir devant lui qu'un groupe de belles statues placées là pour effrayer les indiscrets. Mais quand il ouvrit le guichet, les huit monstres s'élancèrent en roulant leurs yeux terribles, étendant leurs griffes, aspirant l'air par leurs naseaux, et promenant leurs langues sur leurs lèvres avides; tandis que les vierges à la peau d'ébène chantaient en langue moresque et sur un rhythme bizarre ces avis menaçants.

XXI.

« Audacieux aventurier, retourne sur tes pas! redoute les enchantements des filles de Dahomay; redoute la race de Zahra, les enfants d'un climat dévorant.

« Quand les tourbillons rasent la terre en roulant, c'est alors que nous formons nos danses : les sables du Zahra s'élèvent en colonnes mouvantes qui suivent la mesure de nos pas; la lune se voile d'un linceul, les étoiles se teignent de sang, et le sifflement aigu du brûlant Sirocco produit une harmonie bien douce à notre oreille.

« Aux lieux où des colonnes éparses disent : Ici fut Carthage, si le Santon errant nous voit accomplir nos rites mystérieux, il dit la prière de mort, annonce aux nations la fin des temps, et s'écrie : « L'épée de l'ange Azraël est

« tirée du fourreau : Musulmans, pen« sez à la tombe! »

« A nous le scorpion et le serpent, à nous l'hydre du marécage, à nous le tigre du désert et tous les fléaux des enfants de l'homme : à nous la tempête nocturne qui brise les vaisseaux, la peste qui exerce ses fureurs le jour comme la nuit! Redoute la race de Zahra; redoute les enchantements des filles de Dahomay. »

XXII.

L'inculte mélodie retentit d'une manière étrange sous les voûtes des galeries; et l'écho, en s'affaiblissant par degrés, murmure longtemps avant d'expirer tout à fait. Le chevalier se disait en lui-même : « Au moment de tenter cette périlleuse aventure, j'ai juré sur la croix de ne point m'arrêter, de ne point tourner la tête, de ne point prendre de repos quoi qu'il pût m'arriver. Le chemin qui s'offre devant moi est rempli, je le vois, de terribles dangers : sans autre arme qu'une épée, comment lutter à la fois contre des tigres et des magiciennes? Cependant, si je retourne sur mes pas, enfermé dans ce château, quel sort y trouverai-je, sinon la faim et le désespoir... Entre ces deux morts également certaines, de nobles motifs doivent décider mon choix. Devant moi sont la gloire et la foi du serment; derrière, le parjure et la honte : à la mort comme à la vie, je tiendrai ma promesse! » A ces mots il tire sa fidèle épée, détache une bannière des parois de la salle et se précipite dans la redoutable galerie.

XXIII.

De chaque côté, une des vierges étend vers lui ses bras d'ébène en poussant de sauvages clameurs! de chaque côté un tigre s'élance... Le chevalier étend à gauche sa bannière afin que l'animal consume les efforts de sa rage contre ses plis flottants; de la main droite il frappe l'autre monstre si heureusement au milieu même de son élan, que la lame de l'épée lui traverse la gorge et les vertèbres du dos. Les autres tigres s'agitent et rugissent, mais les jeunes filles enchaînent leur furie à l'aide du simple fil d'or qui les tient en laisse; et le hardi champion traverse d'un pas ferme mais rapide la route dangereuse qui s'ouvre entre leurs rangs. De cette manière, il atteint sain et sauf l'extrémité de la galerie, et franchit une seconde porte ouverte, dont il referme sur lui les battants pour se débarrasser de toute poursuite. Avec quel bruit ces battants retombent, et comment la voûte en retentit, je vous le laisse à penser! A ce bruit se mêlent les hurlements du tigre qui expire, et le chant de triomphe et d'adieu dont les magiciennes poursuivent le chevalier dans son aventureuse carrière.

XXIV.

« Hurra! hurra! notre veille est finie! nous allons saluer de nouveau le soleil du tropique. Pâles rayons du ciel du nord, adieu, adieu! hurra! hurra!

« Durant cinq siècles, un soleil sans éclat a visité cette froide vallée; et jamais le pied de l'homme n'avait osé franchir les portes de la Peur.

« Guerrier! toi dont le courage indomptable nous a délivrées de notre tâche, sois aussi heureux dans les autres épreuves où tu ne peux triompher que par un refus.

« Allons revoir le ciel brillant de l'Afrique, l'immense Zwenga et le sublime Atlas, Zahra et Dahomay! montons sur l'aile des vents! hurra! hurra!

XXV.

Ce chant magique expira dans l'éloignement, comme si les sons s'égaraient dans les airs. Cependant le chevalier poursuivait hardiment sa route à travers de vastes salles et des appartements déserts; il se trouva bientôt dans un pavillon magnifique, où toutes les richesses du monde semblaient entassées dans un splendide désordre. L'or qui, sur notre terre, se trouve enveloppé de matières grossières qui amortissent son éclat, était là en purs lingots ou portant une empreinte impériale. Plus loin, l'eclat d'énormes barres d'argent était éclipsé par le voisinage des diamants,

comme la pâle lune s'efface aux clartés d'un beau jour. Au milieu de tous ces trésors se trouvaient quatre jeunes filles venues d'un climat lointain : leur peau avait cette teinte cuivrée dont se colore souvent le nuage qui recèle la foudre; leurs mains portaient des corbeilles de feuilles de palmier, et leur chevelure était emprisonnée dans un réseau tressé avec le duvet du cotonnier : leur taille était élancée, leur air timide, leurs yeux modestement baissés, leurs bras croisés sur leur sein, et leurs genoux suppliants : elles décrivaient dans leurs chants les trésors qu'elles offraient au chevalier.

XXVI.

CHŒUR.

« Voila les trésors entassés par Merlin, digne dot de la fille d'Arthur. Baigne-toi dans cet océan de richesses, de richesses que l'avarice elle-même n'entrevoit pas dans ses rêves!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

« Vois ces lingots d'or vierge : la nature elle-même, par sa puissance mystérieuse, les a séparés de leur grossière enveloppe, et les a déposés purs dans la mine : leur éclat, pareil au sourire de l'aurore, forcerait des monarques à plier le genou, et des saints à pécher.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

« Vois ces perles qui ont longtemps reposé au fond des mers : ce sont les larmes que les naiades ont versées sur le trépas d'un fils de Neptune* : les Tritons les ont recueillies dans des conques d'argent, jusqu'à ce qu'elles devinssent dures et blanches comme l'émail des dents de Thétis.

TROISIÈME JEUNE FILLE.

« Des teintes plus éclatantes te plaisent-elle davantage? Voici la flamme des rubis, le vert magique de l'émeraude, et la topaze aux jaunes rayons : puis voici toutes ces couleurs réunies dans la changeante chrysolithe.

QUATRIÈME JEUNE FILLE.

« Laisse ces pierres sans éclat; laisse-les toutes, et regarde les miennes. Mais tandis que je les fais briller devant toi, voile tes yeux à demi : l'éclat des diamants, comme celui du soleil, aveugle le téméraire qui le contemple fixement.

CHŒUR.

« Guerrier, empare-toi de tous ces trésors. Plût au ciel que nos montagnes n'en récélassent plus d'autres! Filles du Pérou, nous n'aurions point à gémir un jour sur la ruine de notre patrie! »

XXVII.

D'un geste calme et indifférent, le chevalier refusa les trésors qu'on lui offrait : « Levez-vous, dit-il, aimables étrangères, ne vous opposez point à mon passage. Que ces jouets si brillants et si enviés servent à orner la chevelure des jeunes filles, et que ce fleuve d'or aille arroser le sol toujours altéré de l'avare cité de Londres. De Vaux n'eut jamais besoin de plus de richesses qu'il n'en faut pour acheter une armure et un coursier; et tout l'or qu'il daigne posséder sert d'ornement à son casque ou à la garde de son épée. » Ainsi il se débarrassa poliment des jeunes Indiennes, et quitta sans émotion la salle du Trésor.

XXVIII.

Déjà le soleil était au plus haut des cieux; De Vaux se sentait épuisé de fatigue et de soif : tout à coup un agréable murmure lui révèle une source voisine. Il entre en effet dans une cour carrée, au milieu de laquelle un brillant jet d'eau s'élançait vers les nues et étincelait aux rayons du soleil. A droite et à gauche, un élégant portique laissait apercevoir une longue perspective d'allées et de bosquets touffus; mais en face, une porte basse et d'un style sévère semblait conduire à la silencieuse demeure des morts effacés depuis longtemps de la mémoire des hommes.

XXIX.

De Vaux s'arrêta un instant pour rafraîchir ses lèvres et son visage; il contempla d'un œil charmé les rayons joyeux qui se réfractaient dans la poussière liquide du jet d'eau, et qui la tei-

* Marinel, dit le texte, personnage inventé par le caprice des fables chevaleresques, mélange de féerie et du paganisme.

gnaient des couleurs de l'arc-en-ciel. Ses sens se laissaient aller à cette douce diversion pareille à celle qui vient soulager l'âme après de hautes contemplations, quand on prête l'oreille à l'harmonie du feuillage et de la brise.

XXX.

Souvent, dans une semblable rêverie, l'œil à demi fermé croit entrevoir, dans l'épaisseur du bocage, de célestes apparitions : il nous semble que les nymphes des forêts et des fontaines enlacent autour de nous les chœurs de leurs danses joyeuses. Serait-ce une de ces créations fantastiques qui abuse Roland, quand il croit voir, à travers les arcades gracieuses du portique, ces jeunes filles qui s'avancent les bras enlacés comme des sœurs ? D'un air timide, elles s'arrêtent d'abord à quelque distance ; puis elles s'élancent tout à coup du bocage, se rapprochent du chevalier étonné, et là, dans une attitude qui exprime la crainte et l'indécision, elles restent de nouveau immobiles. Ah! combien cette attitude est séduisante ! Elle semble dire : « C'est à nous de vous plaire ; à vous de nous dire comment. » Leurs traits étaient revêtus de ce reflet doré que produit le soleil de Candahar, et cette teinte uniforme s'animait par intervalle d'une légère couche de rose. Leurs membres agiles étaient proportionnés suivant les lois d'une gracieuse symétrie, et les anneaux de leur noire chevelure, entremêlés de fleurs et parfumés d'encens, tombaient jusque sur leur ceinture. Selon la coutume de l'Orient, l'hennah teignait leurs ongles arrondis, et le noir sumah donnait à leurs yeux un éclat plus fluide. Un voile d'une gaze blanche et transparente comme un nuage couvrait, avec une négligence étudiée, des formes qui attiraient les regards et le toucher : ce voile en laissait trop voir peut-être, mais ce que l'on voyait promettait encore davantage.

XXXI.

« Galant chevalier, disaient-elles, arrête-toi un moment ; suspens ta route pénible, afin que nous rendions à notre dieu et à toi l'hommage qui est dû à tous deux. Ce dieu c'est l'Amour ; il t'a fait triompher de l'Avarice et de la Peur pour te conduire jusqu'à nous. Guerrier, écoute-nous : nous sommes les esclaves de l'Amour, et nous sommes tes amies.

« Nous n'avons point de diamants et de trésors pour te les offrir à genoux ; nos bras, comme nos cœurs, ne sont point faits pour les flèches et les sagaies : mais les amants donnent à la beauté des dents de perles et des lèvres de rubis ; ou si le danger te plaît davantage, nos yeux, disent les flatteurs, ont des armes terribles.

« Arrête-toi donc, galant chevalier, arrête-toi ; reste parmi nous jusqu'à ce que le soir s'empare des cieux. Oh ! viens sous ces berceaux : nous t'y couronnerons de fleurs, nous t'offrirons un banquet et nous te verserons le nectar ; nous te charmerons par une divine harmonie ; nous t'entourerons de nos danses jusqu'à ce que le plaisir cède à la langueur et le jour à la nuit.

« Alors celle qui te plaira le plus te répétera l'air le plus doux, dressera ta couche de mousse, veillera à tes côtés et soutiendra ta tête sur son sein, jusqu'à ce que la nuit fasse place à l'aurore.... Galant chevalier, voudrais-tu davantage ; voudrais-tu davantage, ô beau guerrier ?... Esclave de l'Amour, elle sera ton esclave. »

XXII.

Ne blâmez pas trop sévèrement le héros de mes chants : il n'avait point le temps de prendre un air stoïque ; son cœur n'était pas assez dur pour refuser brutalement. Entouré de cette bande de sirènes, il dépose un baiser sur des lèvres riantes, serre une main qui rencontre la sienne, leur parle à toutes avec douceur, mais s'échappe de leur cercle magique.... « Aimables beautés, leur dit-il, adieu ! adieu ! Mon destin, ma fortune m'ordonnent de poursuivre. » A ces mots il disparaît à leurs yeux ; mais, en s'engageant dans sa route té-

nébreuse, il entend encore derrière lui leurs douces voix, qui lui répondent: « Adieu, fleur de courtoisie ! va dans ces lieux où ton cœur pourra battre d'une émotion pure; va dans ces lieux où la vertu doit sanctifier l'amour. »

XXXIII.

De Vaux s'enfonce sous une voûte en ruines; il se jette dans une route obscure et sinueuse, dans un labyrinthe auquel il ne voit pas d'issue et d'où la retraite lui est également impossible; et, à chaque pas qu'il y fait, sa position devient plus périlleuse. Au lieu des joyeux rayons du soleil, et de l'air qui donne la vie, d'immondes vapeurs s'élèvent autour de lui; les exhalaisons souterraines s'enflamment, et la sinistre lueur lui découvre les piéges tendus sous ses pas : elle lui montre des gouffres profonds, des lacs d'eaux croupissantes, mais elle ne lui montre pas les moyens de les éviter. Au lieu de ces scènes de désolation, de ces vapeurs empestées, De Vaux aimerait mieux avoir encore à braver les tigres rugissants. Des bardes dignes de foi ont même prétendu que sa position lui avait paru assez désespérée pour qu'il regrettât de ne plus se trouver sous les berceaux de feuillage avec une des complaisantes beautés de l'Asie. Mais tout à coup, ô bonheur! de brillantes fanfares se font entendre à peu de distance, et quand les trompettes se sont tues, ce chant martial encourage le chevalier à persévérer dans ses efforts.

XXXIV.

« Fils de l'honneur, toi que réclamera l'histoire, songe à la récompense qui t'attend ! méprise les dangers, les ténèbres, la fatigue : l'ambition te dit de monter.

« Celui qui veut gravir les hauteurs doit suivre un pénible sentier; qu'il travaille des pieds et des mains, et même des genoux : c'est ainsi que l'ambition fait parvenir ceux qu'elle aime.

« Ne reste point en arrière, quelque rude que soit le chemin : les caprices de la fortune ne souffrent point de délais : saisis les dons qu'elle te présente, le pouvoir d'un monarque et la gloire d'un conquérant. »

XXXV.

La voix se tait. Le guerrier, avançant du côté d'où elle partait, trouve devant lui une montée rapide, puis l'escalier tournant d'une tourelle : à peine a-t-il franchi quelques degrés, qu'il respire un air plus vif; bientôt une lueur se laisse entrevoir, et il jouit de la bienfaisante clarté des cieux; enfin il pénètre dans une salle immense décorée de trophées, où quatre jeunes filles, revêtues d'une tunique de pourpre et d'une ceinture d'or, l'accueillent comme un hôte royal.

XXXVI.

Toutes quatre paraissaient des filles de l'Europe : la première était une nymphe de la Gaule, et sa démarche aisée et son œil plein d'un doux sourire démentaient sa feinte gravité; la seconde, vierge espagnole, se faisait reconnaître à son œil et à ses cheveux noirs, à son air calme, mais hardi; une peau d'ivoire, des tresses dorées trahissent l'origine germanique de sa timide compagne. Ces trois vierges portaient dans leurs mains un manteau royal, une couronne, un sceptre et un globe, emblème du pouvoir souverain ; mais la quatrième se tenait un peu en arrière, et s'appuyait sur une harpe comme absorbée dans une poétique extase : c'était une fille de l'Angleterre; son costume était celui des prêtresses des anciens Bretons; ses cheveux étaient enfermés dans un réseau d'azur; les longs plis de sa robe tombaient avec grâce sur le sol, et sa main présentait une couronne, mais non point une couronne d'or et de pierreries ; celle-là n'était que de lauriers.

XXXVII.

Les trois premières vierges s'agenouillent en même temps devant l'intrépide chevalier; elles lui offrent le sceptre, le manteau, la couronne, et veulent lui jurer foi et hommage au nom des vastes

et opulentes contrées, destinées, disent-elles, à l'héritier d'Arthur; mais il refuse tous ces honneurs. « De Vaux, s'écrie-t-il, aime mieux chevaucher sans cesse sur les frontières de l'Écosse, couvert de la cuirasse et de la cotte de mailles, que de revêtir la pourpre orgueilleuse des monarques : il aime mieux, cent fois mieux, rester libre chevalier d'Angleterre, que de s'asseoir sur le trône d'un despote. » Après avoir dit ces mots, il s'apprêtait à passer outre, quand la vierge qui tenait une harpe, sortant de son extase, posa ses doigts sur l'instrument sonore : les cordes obéirent à l'impulsion magique, et leurs accords se marièrent à sa voix.

CHANT DE LA QUATRIÈME VIERGE.

« Tremblez jusque dans vos fondements, tours orgueilleuses, donjon couronné de bannières; que l'écho de vos voûtes gémisse en répétant les pas du guerrier si longtemps attendu.

« Esprits qui veillez sur l'enchantement de Merlin, reconnaissez ce pas redouté; déployez vos ailes sombres, et regagnez vos lointaines demeures.

« C'est le pas du héros, qui seul put affronter les périls de la salle de la Terreur; du héros qui a su fuir les piéges du Plaisir, de la Richesse et de l'Ambition.

« Tremblez jusque dans vos fondements, imposants bastions, tourelles altières! Tremble, donjon antique : voici l'heure du réveil de Gyneth !

XXXVIII.

Tandis qu'elle chantait ainsi, l'aventureux chevalier avait pénétré dans un appartement où une lumière adoucie se glissait à travers des rideaux de pourpre. Telle est la teinte qui se reflète sur la colline quand le crépuscule jette son voile de pourpre sur sa pente occidentale. Cette retraite séduisait les regards par l'assemblage des plus riches et des plus rares merveilles : un art magique, sans doute, y avait reproduit avec leurs couleurs naturelles toutes les créatures vivantes. Elles semblaient dormir : le lièvre timide dans son gîte, le cerf sur sa reposée, l'aigle dans son aire entre la terre et les cieux. Mais comment les tableaux les plus riches et les plus rares auraient-ils pu captiver les regards de Roland, quand il vit la fille même d'Arthur endormie sur le trône fatal ! L'étonnement, la colère et la terreur n'avaient laissé aucune trace sur son front; elle avait oublié le funeste tournoi, car en dormant elle souriait. Il semblait que l'enchanteur, regrettant sa sévérité, eût voulu charmer par d'aimables songes son sommeil séculaire.

XXXIX.

Cette beauté virginale, dont l'âge appartenait à la jeunesse et à l'enfance, ce trône d'ivoire, ce costume de chasseresse, ces bras et ces pieds nus, attestaient la vérité du récit de Lyulph. Une goutte du sang de Vanoc avait laissé sur le bord de sa tunique une trace pareille à un rubis, et le sceptre royal était encore suspendu à sa main défaillante. Les noires tresses de sa chevelure, délivrées du réseau de perles, tombaient encore en désordre sur son sein de neige. En un mot, la belle dormeuse avait tant de charmes que De Vaux accusa son rêve impuissant et mensonger de lui en avoir caché la moitié. Cependant il demeurait immobile, ou tantôt croisait ses bras sur sa poitrine, tantôt joignait ses mains, tremblant de joie et ne sachant comment détruire un charme qui avait duré des siècles. Puis, quand il vit que les franges noirâtres des paupières de Gyneth se soulevaient lentement, il se demanda ce que ces beaux yeux allaient exprimer en le voyant. « Saint George, sainte Marie, s'écria-t-il, faites que son regard s'arrête doucement sur moi ! »

XL.

Le guerrier s'agenouille; il s'empare doucement de la jolie main de Gyneth, heureux de la presser entre les siennes, heureux de la presser sur ses lèvres... Ce mouvement a fait tomber le sceptre... Aussitôt l'éclair brille, la foudre gronde : Gyneth tressaille et se réveille : les tours

chancèlent ; le donjon s'agite sur sa base ; le château tout entier s'écroule sur lui-même : et au milieu du fracas les parois même de la salle enchantée ont disparu... Mais sous l'abri des rochers, dont le magicien avait formé ces murailles, la princesse est en sûreté dans les bras de l'intrépide de Vaux. Délivrée du charme séculaire, elle rougit comme la rose qui s'entrouvre aux feux du matin. Le front du chevalier est ceint de la verte couronne de laurier que la druidesse lui a présentée. C'est là tout ce qui reste des trésors du palais enchanté, le diadème du héros et les attraits de Gyneth : mais quelle récompense de ses vertus ou de ses exploits faut-il encore au véritable chevalier, quand il obtient à la fois et L'AMOUR et LA GLOIRE ?

CONCLUSION.

I.

Quand la beauté devient le prix du courage, la tâche du ménestrel est finie, tu le sais, ma Lucy ; et ce serait trop exiger du barde que de le contraindre à épuiser son sujet jusqu'à la lie. Nos amants, pour tout dire en peu de mots, furent unis comme on le voit toujours à la fin du poëme ou de la comédie : ils vécurent longtemps heureux et fidèles et virent une nombreuse famille hériter de leurs titres et de leurs biens... Sache encore, ma Lucy, que quand un pèlerin parcourt pendant les brouillards du matin ou l'obscurité des nuits le sentier solitaire de la montagne, l'image du château fantastique abuse souvent ses regards et paraît s'élever sur les rochers de la vallée de Saint-Jean. Nul mortel néanmoins, depuis l'intrépide De Vaux, n'a franchi les portes du manoir enchanté. Ce n'est plus maintenant qu'une vaine apparition qui s'évanouit au retour du soleil ou que le souffle de la brise dissipe en un instant.

II.

Mais regarde, ma bien-aimée, notre voiture qui roule lentement là-bas sous nos pieds, et nos serviteurs qui suivent de l'œil notre course par ce sentier pierreux, s'étonnant peut-être du caprice qui nous arrête sur ces rochers pendant que les ombres du soir s'abaissent dans la vallée. Telles sont les idées du vulgaire : toutes les félicités de la vie se renferment pour lui dans le cercle monotone du luxe et des jouissances matérielles ; et même dans une sphère plus élevée, combien d'hommes, esclaves de leurs sens, sont insensibles aux nobles émotions qu'excitent les grandes scènes de la nature ! Mais nous, ma Lucy, nous aimerons toujours le diadème vaporeux des montagnes, et la plaine découverte, et le bocage vert : nous les aimerons encore davantage s'ils ont été le théâtre de quelque vieille aventure racontée par les bardes des anciens jours, qui peut-être voulurent, comme moi dans cette faible esquisse, envelopper une vérité morale sous les voiles de la fiction. Nous ne les aimerons pas moins, si parfois la brise glacée du soir vient comme aujourd'hui nous surprendre sur les hauteurs : ma Lucy s'enveloppera plus chaudement, et suspendue au bras de son Arthur, elle ne craindra pas de descendre par ce chemin glissant le long des pentes de la colline couverte de fougère.

FIN DE *LA FIANCÉE DE TRIERMAIN.*

NOTES DE LA FIANCÉE DE TRIERMAIN.

CHANT PREMIER.

1. Collins, selon Johnson, se plaisait extrêmement à ces jeux d'imagination qui nous entraînent hors des limites de la nature. Il aimait les fées, les génies, les géants et les monstres; il se plaisait à errer dans le labyrinthe des enchantements, à contempler la magnificence des palais dorés, et à reposer auprès des cascades des jardins élyséens.

2. Triermain était un fief de la baronnie de Gisland, dans le Cumberland, qui, au temps de la conquête, appartenait à une famille saxonne.

3. Dunmailraise est un des plus larges passages qui mènent du Cumberland dans le Westmoreland. Il tire son nom d'un tombeau érigé, dit-on, à la mémoire de Dunmail, le dernier roi du Cumberland.

4. Une tranchée circulaire, à environ un demi mille de Penrith, est désignée sous ce nom populaire. La circonférence de ce fossé est à peu près de cent soixante pas, et des sorties y sont pratiquées précisément en face les unes des autres. Comme ce fossé est situé du côté de l'intérieur des terres, il n'est pas probable qu'il ait servi comme moyen de défense, et il est plus raisonnable de penser que cet enclos était destiné à des fêtes ou des exercices de chevalerie, et que les gradins qui l'entourent servaient à placer les spectateurs.

5. Sur la rivière d'Eamont, plus haut que la Table-Ronde d'Arthur, est un enclos assez vaste, d'une grande antiquité, formé par une grande quantité de pierres, et qui se trouve sur une colline nommée Alayburgh. Au bas de cette éminence, on trouve une pierre brute de douze pieds de haut. On dit que deux masses semblables ont été détruites. L'ensemble paraît avoir été un monument druidique.

6. Le petit lac appelé Scales-tarn est profondément encaissé dans le sein d'une haute montagne qu'on nomme Saddleback, ou, plus poétiquement, Glaramara; il est à une si grande profondeur, et si complétement caché au soleil, que l'on prétend que les rayons de cet astre n'y pénètrent jamais, et qu'on y aperçoit les étoiles à l'heure même de midi.

7. Le château de Tintadgel, dans le pays de Cornouailles, passe pour être le lieu de naissance du roi Arthur.

8. C'est le nom de l'épée célèbre d'Arthur: quelques-uns l'appellent aussi Excalibard.

CHANT II.

1. Je me ressouviens indistinctement d'une aventure à peu près semblable à celle du roi Arthur, et qui arriva à quelque ancien roi du Danemark. La coupe dans laquelle la brûlante liqueur fut présentée au monarque se voit toujours, dit-on, dans le musée royal de Copenhague.

2. La vallée de Saint-Jean est un glen très-étroit, entouré de montagnes à travers lesquelles un petit ruisseau serpente et entoure une pelouse de peu de longueur étendue sur le flanc des collines. Dans la plus grande partie de cette vallée, on est frappé par la vue des ruines d'un ancien château, qui semble avoir été construit sur une petite éminence ayant de tous côtés les montagnes pour amphithéâtre. Ce massif boulevard présente un front couvert de tours, et produit un effet solennel et sauvage, avec ses donjons orgueilleux et ses bâtiments dévastés; on découvre les galeries, les arcades, et les contre-forts. Cette architecture est évidemment de la plus haute antiquité; les habitants du voisinage affirment que c'est une construction antédiluvienne.

La curiosité du voyageur est éveillée, et il se prépare à voir les choses de plus près, quand on lui assure que s'il avance, certains génies qui président à ce lieu, par la vertu surnaturelle de leurs enchantements, vont enlever toutes ces beautés et transformer ces murailles magiques. La vallée, il est vrai, semble faite pour l'habitation d'êtres semblables, et ses retraites sombres et profondes semblent convenir à de mauvais esprits. L'avis que l'on donne au voyageur est loin d'être faux; et nous fûmes bientôt convaincus de sa fidélité, car cette pièce d'antiquité si vénérable, d'un aspect si imposant, changea de figure à notre approche, et devint tout bonnement une masse de rochers brisés, qui s'étant détachée des montagnes, est tombée au milieu de cette petite vallée : le hasard lui a donné seul la forme d'un château. On donne à ce groupe de rochers le nom de château des Rocs de Saint-Jean. » HUTCHINSON.

3. Arthur est connu pour avoir défait les Saxons en douze batailles sanglantes, et pour avoir accompli les autres faits dont il est question dans le texte.

4. Les caractères de ces chevaliers se trouvent tracés, plus ou moins complétement, dans les romans qui parlent d'Arthur et de la Table Ronde, et selon la coutume des ménestrels, leurs noms sont accompagnés d'une épithète; par exemple, dans la ballade du mariage de sir Gawaine :

« Sir Lancelot, et le hardi sir Stephen, ce jour là, montèrent à cheval avec les autres, et le capitaine Kaye marchait à leur tête.

« Ainsi firent sir Banier et sir Bore, et de même le tendre sir Garatte; sir Tristram aussi, cet ai-

mable chevalier, se rendit avec eux vers la verte et fraiche forêt. »

5. Sur ce point délicat écoutons Richard Robinson, dans son *Assertion du roi Arthur.* « Mais si c'était une chose suffisamment apparente que la reine Guenever était belle, c'était une chose fort douteuse de savoir si elle était chaste. Véritablement, autant que cela se pourrait, je voudrais épargner l'honneur et la réputation des femmes nobles; mais la vérité de l'histoire me tire par l'oreille, et non-seulement me demande, mais me commande même de déclarer que les anciens l'ont condamnée. Combattre une aussi grande autorité est au-dessus de mon pouvoir. »

6. Dans le temps de nos pères, quand le papisme, comme un lac d'eau croupie, couvrait entièrement et débordait l'Angleterre, on lisait peu de livres écrits dans notre langue, sauf certains livres, qu'on appelait des livres de chevalerie, et qu'on lisait pour passe-temps et par plaisir; ces livres, dit-on, étaient composés par des religieux oisifs et des chanoines voluptueux. Comme, par exemple, celui qui porte le titre de *la Mort d'Arthur;* tout le plaisir de ce livre consiste en deux points spéciaux, dans des homicides avoués, et dans un hardi libertinage : on raconte dans ce livre que les plus nobles chevaliers tuaient un grand nombre d'hommes sans aucun motif, et commettaient par des moyens subtils de honteux adultères; comme sir Lancelot, avec la femme du roi Arthur, son maître; sir Tristram, avec la femme du roi Mark, son oncle; sir Lameroke, avec la femme du roi Lote, qui était sa propre tante. Voilà de belles choses pour amuser des hommes sages et honnêtes; cependant il est certain qu'alors la Bible sainte était bannie de la cour, et *la Mort d'Arthur* reçue dans la chambre du prince. » ASCHAM, *le maître d'École.*

7. Voyez le conte plaisant intitulé *Le Jeune homme et la Mante*, dans le troisième volume du recueil des anciennes poésies, par Percy; c'est l'original normand, duquel on suppose qu'Arioste tira son conte de *la Coupe enchantée.*

FIN DES NOTES DE LA FIANCÉE DE TRIERMAIN.

HALIDON HILL.

AVERTISSEMENT.

Ces scènes furent d'abord destinées à grossir un volume de mélanges qu'un de mes amis voulait publier. Mais au lieu de se borner à une scène ou deux, l'ouvrage prit graduellement une étendue qui ne convient qu'à une publication séparée. Je n'ai songé, en le composant, qu'à jeter quelque lumière sur nos antiquités militaires et sur les usages de la chevalerie, et nullement à en faire un drame approprié à la scène; c'est pourquoi je déclare hautement, que si l'on essayait de livrer mon œuvre au théâtre, cette expérience se ferait aux risques et périls de ceux qui l'auraient tentée.

Le sujet de cette esquisse est puisé dans l'histoire de l'Écosse; et pour ne pas enfler cette chétive publication par des recherches d'antiquaire ou des citations d'obscures chroniques, je transcrirai seulement ici le passage suivant de l'*histoire d'Écosse, de Pinkerton*, dans lequel l'événement historique que j'ai pris pour base me semble suffisamment développé.

« Le gouverneur (1402) envoya une force considérable sous les ordres de Murdac, son fils aîné; les comtes Angus et Moray avaient aussi rejoint Douglas, qui, entré en Angleterre avec une armée de dix mille hommes, portait la terreur et la dévastation jusqu'aux murs de Newcastle.

« Henri IV était alors engagé dans la guerre contre les Gallois et Owen Glendour; mais le comte de Northumberland, son fils Hotspur Percy, et le comte de March, rassemblèrent un corps nombreux, et attendirent près de Milfield, dans le nord du Northumberland, l'arrivée des Écossais qui revenaient chargés de butin. Douglas, dans sa retraite, avait atteint Wooler, lorsqu'il aperçut l'ennemi; aussitôt il reprit une position avantageuse sur Homildon-Hill, qui se trouvait entre les deux armées. Cette manœuvre habile peut être mise de pair avec les dispositions prises par son prédécesseur à la bataille d'Otterburn, mais le succès ne fut pas le même. Déjà les Anglais s'avançaient pour commencer l'attaque, et Henry Percy cherchait un chemin qui les conduisit sur la colline, quand March vint saisir la bride de son cheval et lui conseilla de ne pas aller plus loin, et de faire tomber sur les rangs ennemis la grêle des flèches anglaises. Cet avis fut suivi avec le succès ordinaire, car de tout temps l'arc fut pour les Anglais l'arme de la victoire, et bien que les Écossais, et peut-être les Français, fussent supérieurs dans le maniement de la lance, cette dernière arme décida moins souvent que la première du sort de la bataille. Robert Bruce, dit le Grand, à la bataille de Bannockburn, ayant bien compris cette supériorité de l'ennemi, eut soin de disposer un détachement de cavalerie pour fondre sur les archers anglais et les disperser dès le commencement de l'action : il évita ainsi une grande effusion de sang. Mais Douglas n'usa pas à Homildon d'une précaution semblable; son armée étendue sur toute la colline présentait un vaste front à l'ennemi, et aucune flèche ne frappait à terre. Les Écossais tombèrent sans résistance et sans représailles jusqu'au moment où un vaillant chevalier nommé Swinton s'écria : « O! mes braves compatriotes, quelle fascination vous a saisis aujourd'hui, pour que, semblables au cerf, vous attendiez la mort avec résignation, au lieu de vous élancer à la rencontre des ennemis pour les combattre corps à corps? Que ceux qui veulent me suivre descendent avec moi, nous pourrons vaincre, ou du moins mourir en soldats. » Ces mots furent entendus par Adam Gordon. Or, depuis longtemps il régnait entre ce dernier et Swinton un ressentiment mortel qui avait coûté la vie à de nombreux vassaux de part et d'autre; mais alors Adam Gordon se jeta aux genoux de Swinton, lui demanda pardon, et le déclarant le plus vaillant et le plus sage des guerriers de l'armée, il le supplia de l'armer chevalier de sa propre main. La cérémonie achevée, Swinton et Gordon descendirent la colline suivis d'une centaine d'hommes seulement; et après avoir fait des prodiges de valeur, cette poignée d'hommes périt tout entière. Si une pareille résolution avait animé toute l'armée écossaise, il est probable que l'issue de la journée aurait été différente. Douglas, qui manquait certainement des plus importantes qualités d'un général, Douglas, voyant que son armée commençait à se disperser, voulut tenter enfin de descendre la hauteur; mais les archers anglais se reculant un peu, déchargèrent en ce moment une volée de flèches si bien dirigées et lancées avec tant de vigueur, qu'aucune cuirasse n'y put résister : le général

écossais lui-même, quoiqu'il portât une armure d'une trempe extraordinaire, tomba après avoir reçu cinq blessures qui n'étaient cependant point mortelles : la plus considérable le priva d'un œil. Les hommes d'armes anglais, chevaliers ou écuyers, restèrent spectateurs inactifs de la déroute qui fut complète. Un grand nombre d'Écossais restèrent sur le champ de bataille, et près de cinq cents hommes périrent en traversant la Tweed pour échapper à l'ennemi. Parmi les plus illustres victimes de ce désastre, on remarqua Murdac, fils d'Albany, les comtes Moray et Angus, et quatre autres gentilshommes, distingués par leur naissance et leur grade dans l'armée. Les capitaines tués furent Swinton, Gordon, Livingston de Calender, Ramsay de Dalhousie, Walter Sinclair, Roger Gordon, Walter Scott, et une foule d'autres. Telle fut l'issue de la malheureuse bataille d'Homildon. » PINKERTON, *Histoire d'Écosse*, vol. 1, pag. 71.

Il est à propos de faire observer que, dans l'esquisse que j'offre au public, la scène a été transférée de Homildon à Halidon Hill. Il y avait pour cela une raison impérieuse : quel écrivain, en effet, se serait hasardé à remettre sur la scène, après Shakspeare, le célèbre Hotspur, qui commandait les Anglais à la première bataille? Il s'offre d'ailleurs plusieurs coïncidences qui pourraient réconcilier même le sévère antiquaire avec la substitution de Halidon à Homildon. Une armée écossaise fut défaite par les Anglais, dans les deux occasions et à peu près grâce aux mêmes circonstances, à savoir, l'habileté des vainqueurs, la temporisation de la part des vaincus; les archers anglais décidèrent la victoire dans les deux batailles. Dans les deux cas, un Gordon fut laissé sur le champ de bataille, et à Halidon, comme à Homildon, les Écossais furent commandés par un infortuné représentant de l'illustre race des Douglas. Celui d'Homildon fut surnommé *Tine-man* ou *Lose-man* (homme perdu), à cause de ses défaites répétées et de ses fausses combinaisons; il semblait avoir reçu en partage, avec la valeur personnelle de ses ancêtres, une fort petite portion de leur sagacité, et peu d'aptitude à tirer des leçons de ses revers. Je suis loin cependant de vouloir faire entendre que les traits de jalousie et d'imbécillité que j'ai fait entrer dans le caractère du Régent doivent être attribués historiquement soit à Douglas d'Halidon Hill, soit à celui qui fut appelé *Tineman*. Ce dernier semble avoir joui de l'estime de ses concitoyens, bien que, semblable au célèbre connétable Anne de Montmorency, il ait été ou défait, ou blessé, ou fait prisonnier dans chaque bataille qu'il livra. Le Régent qui figure dans l'esquisse suivante est un caractère purement imaginaire.

Les traditions de la famille de Swinton, famille qui subsiste encore en ligne directe, et à laquelle j'ai l'honneur d'être allié, affirment que le Swinton qui tomba sur le champ de bataille d'Homildon, avait tué le père de Gordon; l'autorité m'a paru suffisante pour adopter cette circonstance dans mon esquisse dramatique, bien que d'autres rapports rendent ce fait peu croyable.

Si quelque lecteur veut prendre la peine de feuilleter Froissart, Fordun, et d'autres écrivains de la même période, il trouvera que le caractère du lord de Swinton, quant à la fermeté, au courage et à la prudence, n'a été exagéré en aucune manière.

PERSONNAGES DU DRAME.

ÉCOSSAIS.

LE RÉGENT D'ÉCOSSE.
GORDON.
SWINTON.
LENNOX.
SUTHERLAND.
ROSS.
MAXWELL.
JOHNSTONE.
LINDESAY.
} Capitaines et nobles écossais.
ADAM DE VIPONT, chevalier du Temple.
LE PRIEUR DE MAISON-DIEU.
REYNALD, écuyer de Swinton.
HOB HATTELY, maraudeur des frontières.
HÉRAUTS.

ANGLAIS.

LE ROI EDWARD III.
CHANDOS.
PERCY.
RIBAUMONT.
} Nobles anglais et normands.
L'ABBÉ DE WALTHAMSTOW.

HALIDON HILL,

ESQUISSE DRAMATIQUE TIRÉE DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE.

Les chevaliers, leurs écuyers et leurs chevaux paraîtront sur le théâtre. — *Essai sur la Critique.*

A JEANNE BAILLIE
CES SCÈNES COMPOSÉES A SA PRIÈRE
SONT DÉDIÉES
COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE DE LA HAUTE ESTIME
QUE L'AUTEUR PORTE A SON TALENT
ET DE LA SINCÈRE ET FIDÈLE AMITIÉ QU'IL A VOUÉE A SA PERSONNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La pente septentrionale de la colline de Halidon. Le fond du théâtre représente le sommet de cette hauteur occupé par l'arrière-garde de l'armée écossaise. Des troupes d'hommes armés viennent de divers côtés rejoindre le gros de l'armée.

DE VIPONT, LE PRIEUR DE MAISON-DIEU.

VIPONT.

PAS plus loin, mon père. Ici je n'ai pas besoin de guide. J'ai déjà conduit les pas d'un homme de paix trop près du séjour des batailles.

LE PRIEUR.

Je voudrais vous voir rejoindre la bannière de quelque noble baron avant que de vous dire adieu. Le chevalier qui s'est couvert de tant de gloire aux champs de Palestine ne doit point errer confondu parmi l'ignoble vulgaire.

VIPONT.

Tout poste s'anoblit sur le champ de bataille, dès qu'un homme y trouve assez de place pour combattre et pour tomber. Mais je trouverai ici des amis. Douze années se sont à peine écoulées depuis que je quittai l'Écosse pour les guerres de Syrie; toute la fleur de la noblesse écossaise m'était connue, et moi-même, quelle que fût alors mon obscurité personnelle, je ne portais point un nom tout à fait ignoré de nos chevaliers.

LE PRIEUR.

Hélas! les choses sont bien changées depuis lors. Le royal Bruce, et Randolph, et Douglas, et Grahame, faisaient flotter sur les champs de bataille les bannières qui maintenant tombent en poudre sur leurs tombeaux.

VIPONT.

Je comprends à présent pourquoi, en venant vers ces lieux, sous des ci-

miers bien connus, derrière des boucliers dont j'avais appris à lire le blason, je n'ai vu que des traits nouveaux pour moi. Ces nobles barons semblaient, à la vérité, de braves jeunes gens, mais plus propres sans contredit à faire l'ornement des tournois qu'à diriger les opérations d'une campagne. Les gens de leur suite, jeunes comme eux, semblaient comme eux manquer d'expérience : voyez plutôt leur ordre de bataille.

LE PRIEUR.

Je ne puis voir leurs rangs sans me trouver ébloui, tant le jour se réfléchit avec éclat sur leurs écus et leurs casques, leurs épées et leurs haches d'armes, leurs lances et leurs pennons. A coup sûr, c'est un brillant spectacle. Le roi Bruce lui-même a gagné bien des batailles à la tête de guerriers moins nombreux et moins bien équipés.

VIPONT.

Mais Bruce les commandait! Ce qui décide de la victoire, mon père, ce n'est point la pesanteur de l'épée, c'est la force et l'adresse du bras qui la tient. Quel malheur pour l'Écosse d'avoir à regretter déjà son noble monarque et ses preux : certes le temps ne les réclamait point encore; car lors de mon départ pour la Palestine, la plupart d'entre eux n'avaient pas un cheveu blanc.

LE PRIEUR.

Il n'est que trop vrai! Mais en Écosse, vous le savez, ce n'est guères sous le casque que les cheveux s'argentent : un capuchon comme le mien est le seul abri sous lequel les têtes grisonnent. Le Dieu de la guerre, hâtif moissonneur, promène sa faucille dans le champ du siècle avant que les épis aient blanchi. Dans la carrière de soixante-dix années que j'ai parcourue, j'ai survécu à deux générations de notre noblesse : et les guerriers qui occupent maintenant le sommet de cette colline composent la troisième.

VIPONT.

Vous pourrez leur survivre de même

LE PRIEUR.

A Dieu ne plaise! Je supplierai le ciel de me fermer les yeux avant qu'ils puissent contempler les effets de sa colère.

VIPONT.

Retirez-vous, retirez-vous, mon père! Priez pour l'Écosse et ne songez point à moi. Je vois s'approcher un ancien ami, un frère d'armes auquel je veux m'attacher pour cette journée. Retournez au lieu saint, rassemblez tous vos frères, et fatiguez les cieux de vos prières en faveur de nos armes.

LE PRIEUR.

Que la bénédiction du ciel soit avec toi, champion du ciel et de ta triste patrie!

(Le Prieur sort. Vipont se retire un peu à l'écart et baisse la visière de son casque.)

Entre SWINTON *suivi par* REYNALD *et d'autres chevaliers à qui il adresse la parole en entrant.*

SWINTON.

Faites halte ici et plantez-y ma bannière, jusqu'à ce que le Régent nous ait assigné notre poste dans la bataille.

REYNALD.

Ce poste sera sans doute près de l'étendard royal. C'est un droit qui nous appartient et qui remonte pour le moins au règne du bon saint David. Je voudrais bien que les troupes des frontières osassent nous le disputer.

SWINTON.

Paix, Reynald! Où le chef place chaque soldat, là est son poste d'honneur, là seulement sa valeur peut mériter quelque gloire. Vous êtes de ceux qui voudraient donner à l'art profond de la guerre l'apparence sauvage d'une chasse désordonnée, alors que les brillants cavaliers se fiant chacun sur la vitesse de son coursier, se précipitent pêle-mêle pour pouvoir assister à la mort du noble animal qu'ils poursuivent. Reynald, ce ne sont pas de faibles daims que ces hommes du Sud tout bardés d'acier; Édouard d'Angleterre n'est point un cerf aux abois.

VIPONT, *s'avançant.*

Il n'était point nécessaire, pour re-

connaître Swinton, de voir son vieux cimier et son blason portant le sanglier de sable attaché au chêne noueux ; il n'était point nécessaire d'apercevoir sa démarche fière, sa taille gigantesque, ni cette massue si pesante que, dans tout le royaume d'Écosse, nul autre bras ne la pourrait soulever; non, sa prudence et son amour de la discipline indiquent le capitaine, comme son extérieur dénote le chevalier. Salut, brave Swinton !

SWINTON.

Brave templier, merci ! Car la croix qui décore votre manteau révèle un défenseur du Temple; mais votre visière baissée cache vos traits et empêche d'en connaître davantage... Umfraville, peut-être?...

VIPONT, levant sa visière.

Non, mais un membre plus humble du saint ordre du Temple. Cependant, à moins que le soleil de la Syrie en brûlant mon visage n'en ait rendu tous les traits noirs comme la visière même de mon casque, Alan Swinton va me dire : Symon Vipont, sois le bienvenu.

SWINTON, en l'embrassant.

Oui, comme le joyeux moissonneur le dit au compagnon qui vient le rejoindre quand les blés murs s'étendent hauts et touffus devant lui et que le soleil brille sur sa tête. Tu viens te ranger sous cette vieille bannière? Tu la suivras, Vipont? Elle s'est usée depuis que tu ne l'as vue, et les hures de sanglier paraissent avoir figuré à quelque festin de Noël où les couteaux des convives leur ont fait de profondes entailles.

VIPONT.

C'est pour elles néanmoins que je veux combattre. Ni l'échiquier des Stuarts, ni le cœur sanglant de Douglas, ni les Lymphades de Ross, ni les chats sauvages de Sutherland, ni le lion royal lui-même, rampant au milieu du tresscheur d'or, ne pourront m'enlever à ta noble bannière. Nous maintiendrons bravement les têtes de sanglier. Je vois autour de toi une troupe choisie de bonnes lances : quelques-uns même de ces chevaliers ne me sont pas inconnus. Mais où est le gros de ta suite?

SWINTON.

Symon de Vipont, tu vois ici tout ce que le cor de Swinton a pu rassembler et mener au combat, quelque sonore qu'ait été son appel. Il n'est point resté sous les voûtes de mon château un seul enfant dont le bras eût la force de soutenir une épée. Il n'est point resté un seul vieillard capable de marcher sans bâton. Adolescents et barbes grises, tous se trouvent ici, et tous devaient s'y trouver : l'Écosse les réclame tous : elle réclamerait encore de plus nombreux et de plus braves guerriers, chacun d'eux fût-il un Hercule, et cette poignée d'hommes fût-elle déjà multipliée au centuple.

VIPONT.

Eh quoi ! un millier de combattants, amis, parents, alliés et vassaux, que tu conduisais après toi, un millier de combattants s'est réduit au nombre de soixante lances dans l'espace de douze années. Et tes vaillants fils, Swinton? hélas! je tremble de t'interroger...

SWINTON.

Tous morts, de Vipont! Dans ma maison déserte, un faible enfant balbutie sur les genoux d'une mère déjà veuve : « Où donc est mon grand père? et pourquoi pleures-tu? » Sauf ce pauvre orphelin, la race de Lyulph est dépourvue d'héritier. Je suis comme un vieux chêne auquel les bûcherons ont enlevé quatre branches superbes, en ne laissant à côté du tronc qu'un rejeton débile que le faon du chevreuil peut briser en bondissant à l'entour.

VIPONT.

Tous morts, hélas !

SWINTON

Tous, de Vipont. Et leurs nobles surnoms : John à la longue lance, Archibald à la hache terrible, Richard l'impétueux, et le plus jeune de tout, mon favori, William aux cheveux blonds... tout cela ne survit que dans les vers du mé-

nestrel à barbe grise, quand il veut faire pleurer les jeunes filles.

VIPONT.

Ah ! ces guerres contre l'Angleterre ! elles ont déraciné les fleurs de la chrétienté. Des chevaliers, qui auraient pu conquérir le sépulcre du Christ sur les farouches musulmans, succombent dans ces luttes impies !

SWINTON.

Impies? oui tu les as bien nommées, nos batailles; mais non celles que nous livrons à l'Angleterre : plût au ciel que les longues flèches de nos voisins du Sud eussent percé les cuirasses de mes fils! Leur sang aurait été versé comme celui de leurs aïeux pour la défense de leur chère patrie. Mais c'est dans une querelle privée avec le fier Gordon que sont tombés, et John à la longue lance, et le champion à la hache terrible, et celui qu'on appelait l'impétueux, hélas! et puis enfin mon William aux cheveux blonds : ainsi la rage des Gordon a dévoré toute une noble famille.

VIPONT.

Tu pleures! leur mort n'est donc point vengée?

SWINTON.

Chevalier du Temple, que penses-tu donc de moi? Vois ce roc d'où jaillit une fontaine : en est-il moins inébranlable parce que des eaux sortent de ses flancs ? Aux cœurs fermes les yeux humides... Mes enfants sont vengés; je n'eus point une larme jusqu'à ce qu'ils le fussent, jusqu'à ce que le farouche Gordon eût teint de son sang l'épée de mon père, pour racheter le sang de mes fils. Alors je pleurai mes enfants; et alors, voyant Gordon étendu à mes pieds, j'eus aussi pour lui une larme qui vint se mêler avec les autres... Nous avions été amis; nous avions partagé les plaisirs de la chasse et du banquet; nous avions combattu côte à côte : et la cause première de notre querelle, maudit soit notre orgueil à tous deux, cette cause avait été bien légère.

VIPONT.

Vous êtes donc en guerre avec le puissant Gordon ?

SWINTON.

C'est une guerre à mort. Dans ce pays des frontières, les querelles des pères descendent à leurs enfants comme une part légitime de leur héritage, de même que la forteresse imprenable et l'antique écusson. Ici la vengeance privée s'empare de la balance de la justice et pèse chaque goutte de sang aussi scrupuleusement que Juifs ou Lombards pèsent leurs sous d'argent. Eh bien ! dans cette même contrée, il n'y a pas entre le Solway et le promontoire d'Abb's head, une inimitié plus furieuse que celle qui règne entre les Swinton et les Gordon.

VIPONT.

Vous avec quelque soixante lances, et Gordon suivi de mille hommes d'armes!

SWINTON.

Tu estimes ses forces beaucoup trop bas. Depuis ton départ pour la Palestine, il est devenu maître de plusieurs baronies et seigneuries, situées loin d'ici dans le nord de l'île. Au sud, ses amis et ses vassaux ont toujours compté mille chevaux; ajoutez-y les maraudeurs de Badenoch et les cavaliers de Dee et de Spey, et vous doublez le premier nombre... Et maintenant, de Vipont, si les Hures de sanglier te paraissent moins dignes de toi à cause du petit nombre de leurs défenseurs, vois là bas cet étendard qui porte un cerf bondissant et qu'entoure un brillant escadron : là se trouve le jeune Gordon qui fait ses premières armes et qui brûle de gagner ses éperons. Tu comptais parmi les amis de son père comme parmi les miens : va, rejoins sa bannière, favorise-le de ton choix.

VIPONT.

Lorsque Gordon et toi vous étiez amis, j'étais l'ami de tous les deux, et maintenant je ne puis être l'ennemi ni de l'un ni de l'autre : mais sur le champ de bataille, quelque faible que soit le secours de mon bras, je le dois à celui

des deux dont la bannière réunit le moindre nombre de combattants.

SWINTON.

C'est parler d'une manière digne du généreux chevalier qui a quitté biens et honneurs pour aller combattre en soldat du Christ sur la terre païenne. Et pourtant, je t'en conjure, de Vipont, va plutôt te joindre à Gordon au moment de cette lutte terrible. La renommée le peint comme un noble jeune homme rempli de courtoisie, d'ardeur et de vaillance; il reçoit aujourd'hui le grade de chevalier, et il pourrait bien faire de ses éperons un usage trop téméraire en voulant les gagner. Un ami tel que toi, se tenant à côté de lui durant la bataille, vaudrait pour lui plus de cent lances: car tu mettrais un frein à sa valeur, tu la tempérerais par la prudence: ainsi le vieil aigle enseigne sa progéniture à regarder le soleil sans en être ébloui.

VIPONT.

Hélas! brave Swinton! Est-ce à toi de faire instruire le chasseur qui doit bientôt te poursuivre toi-même. Votre coutume écossaise, cette coutume sauvage, infernale, indigne de chrétiens, forcera Gordon à venger la mort de son père.

SWINTON.

Soit! je n'attends que cela. J'ai rempli mon devoir en tuant son père pour venger mes quatre fils; si l'épée du jeune Gordon se fraye un chemin jusqu'à mon cœur, elle n'y fera point une blessure pareille à celle que son père y fit autrefois. Tout mon désir est de périr par une noble main, et telle sera la sienne s'il se comporte noblement, noblement et prudemment, dans ces plaines d'Halidon.

Entre un poursuivant d'armes.

LE POURSUIVANT D'ARMES.

Sires chevaliers, au conseil!... Le Régent ordonne à tous les chevaliers et commandants de venir le trouver sur-le-champ près de l'étendard royal. On aperçoit l'armée d'Edward du sommet de la colline.

SWINTON.

Dites au Régent que nous nous rendons à ses ordres.

(Le poursuivant d'armes sort.)

(A Reynald.) Garde mon casque et roule mon pennon sur sa hampe; je ne montrerai ni mon cimier ni les couleurs de mon étendard, jusqu'au moment où l'ennemi commun pourra seul leur adresser son défi. Je ne veux point faire naître de querelle intestine, je ne veux point éveiller le courroux de Gordon en paraissant le braver.

VIPONT.

Et ne reconnaîtra-t-il pas tes traits?

SWINTON.

Il ne m'a jamais vu. Ses amis l'ont gardé, dit-on, pendant sa minorité, loin d'ici, dans une des terres qu'il possède vers le Nord: ils craignaient sans doute de laisser un gage aussi précieux à la portée de la dent du sanglier. Précaution toute naturelle, mais superflue: je ne fais pas la guerre aux enfants, car je me rappelle trop les miens.

VIPONT.

J'ai réfléchi à cette affaire, et je verrai Gordon en allant au conseil. La croix que je porte m'astreint aux devoirs d'un prêtre chrétien comme à ceux d'un chevalier. Puisse Dieu m'accorder, à moi qui fus à la fois l'ami de son père et le tien, le pouvoir de mettre la paix entre vous deux.

SWINTON.

Il faudra d'abord que ton zèle de prêtre, que ta valeur de chevalier puissent forcer les tombeaux à rendre leurs morts.

(Ils sortent chacun de leur côté).

SCÈNE II.

Le sommet de la colline d'Halidon, et l'extérieur de la tente du régent. Dans le fond on aperçoit l'étendard royal d'Écosse autour duquel sont rangés les pennons et les bannières des principaux nobles.

Conseil de nobles et de chefs écossais. Sutherland, Ross, Lennox, Maxwell et d'autres seigneurs du premier rang entourent la personne du Régent et sont engagés dans une discussion animée. Vipont, Gordon et quelques autres forment un groupe à quelque distance du premier et sur la

droite du théâtre. À gauche, Swinton se tient seul et la tête nue. Les nobles sont revêtus du costume des Highlands ou des basses terres selon toute la rigueur historique. Des trompettes, des hérauts, etc., se trouvent au fond de la scène.

LENNOX.

Non, milords, ne croyez point que je vous conseille rien de honteux; je disais seulement que si nous nous retirions un peu, nous nous trouverions dans une position plus forte et sur un terrain plus avantageux. J'ai vu le roi Robert, que dis-je, j'ai vu Bruce lui-même battre en retraite pendant six lieues et ne point rougir de l'avoir fait.

LE RÉGENT.

Soit! mais Edward nous a envoyé un message hautain pour nous défier d'accepter le combat sur le lieu même, sur cette même colline d'Halidon; si nous quittons nos positions sans combattre, notre honneur en pourra souffrir.

SWINTON, à part.

Fatal point d'honneur, qui laisse à notre ennemi, à un ennemi tel qu'Edward l'avantage de choisir le champ de bataille! Comme il sait bien tirer parti de l'orgueil de l'Écossais pour le conduire dans le piége.

(Durant cet a-parte la discussion entre les nobles continue.)

SUTHERLAND (à haute voix.)

Nous ne reculerons pas d'une verge, pas d'une toise, pas d'un pouce. Partout où nous trouverons l'ennemi, partout où l'ennemi nous trouvera, nous le combattrons sur le lieu même. La retraite ralentirait l'ardeur de nos soldats qui maintenant n'aspirent qu'à la bataille.

ROSS.

Selon moi, milords, le prudent Morarchat paraît craindre que, si les clans du Nord tournent une fois en arrière la couture de leurs jupons bigarrés, il ne soit difficile de leur faire faire halte et de les rallier.

SUTHERLAND.

C'est là ta pensée, Mac-Donnell..... Ajoute un mensonge de plus, et signale le jour où Morarchat fut un lâche et un traître. Quant à ta race insulaire, les chroniques nous apprennent qu'elle fit bien des fois cause commune avec les hommes du Sud; elle aime mieux le poids et le titre de l'or des anglais que le poids et la trempe de leur acier.

LE RÉGENT.

La paix! milords, la paix!

ROSS, jetant son gant à terre.

Mac-Donnel ne veut point de paix! Voici mon gage, fier Morarchat; je prouverai que tu en as menti.

MAXWELL.

Ai-je donc amené de nos frontières orientales tous les hommes de Nithsdale, ai-je laissé les tours de mon château exposées aux attaques des Anglais et des maraudeurs de l'Annandale pour être témoin de pareils désordres?

JOHNSTONE.

Qui parle d'Annandale? Maxwell oserait-il insulter la noble maison de Lochwood?

LE RÉGENT.

Silence, encore une fois, milords. Nous représentons Sa Majesté le roi d'Écosse. Et de semblables querelles en notre présence deviennent actes de haute trahison.

SUTHERLAND.

Fussé-je en présence du roi lui-même, qui m'empêchera de dire...

Entre LINDESAY

LINDESAY.

Il faut se déterminer promptement. Edward est à peine à un mille de notre avant-garde. On voit briller dans la plaine les éclairs des armures parmi des nuages de poussière, comme des étoiles à travers le brouillard d'hiver; on entend le hennissement des coursiers et le cliquetis des épées; bientôt retentira le sifflement des flèches, le son le plus terrible qui puisse frapper nos oreilles dans ces guerres contre l'Angleterre. Il faut se décider.

LE RÉGENT.

Nous sommes décidés. Nous épargnerons au fier Edward la moitié de la distance qui nous sépare encore. En avant,

milords! Saint André pour l'Écosse! Nous conduirons nous-même le centre, et l'étendard royal sera déployé près de nous; sous son ombre les jeunes guerriers que nous avons reçus aujourd'hui dans l'ordre de chevalerie combattront pour leurs éperons d'or... Lennox, tu es prudent et tu sauras obéir à mes ordres. Prends le commandement de l'arrière-garde.

LENNOX.

L'arrière-garde! pourquoi l'arrière-garde? Certes l'avant-garde conviendrait mieux à celui qui combattit aux côtés de Robert Bruce.

SWINTON, *à part.*

Hélas! Lennox lui-même perd toute retenue! La prudence que quarante années lui ont acquise l'abandonne en un instant. C'est une frénésie contagieuse pour ceux qui en deviennent témoins.

SUTHERLAND.

La décision du régent est pleine de bon sens. L'arrière-garde est le poste qui convient le mieux à celui qui conseilla la retraite.

LENNOX.

Orgueilleux chef du Nord, l'avant-garde serait bientôt aux derniers rangs si l'on y plaçait tes bandes sans discipline.

SUTHERLAND.

Eh bien! pour le mot que tu viens de prononcer, je jure par mes vastes domaines et par l'âme de mon père que si je n'ai point l'avant-garde à conduire, je ne combattrai point dans cette journée.

ROSS.

Toi, Morarchat! le commandement de l'avant-garde! Jamais tant que MacDonnell verra le jour!

SWINTON, *à part.*

En face de pareilles choses, les pierres même parleraient. (*S'adressant au Régent.*) Plairait-il à Votre Grâce et à Vos Seigneuries, milords, d'écouter l'avis d'un vieillard qui n'a vu que trop de batailles. Ces dissensions qui éclatent dans le conseil découragent l'armée. Si Votre Grâce se trouve dans la nécessité de discuter avec ces puissants comtes et barons, sur les opérations de la campagne, il faut que les divergences d'opinion ne se produisent point hors de votre tente; sans quoi l'on dirait : le troupeau court de grands risques si les bergers se disputent à la vue du loup.

LE RÉGENT.

Le vieux chevalier a raison. Que tout lord ou capitaine, se trouvant à la tête d'au moins cinq cents hommes, nous suive au conseil. Les chefs moins importants en sont exclus. Ainsi notre conduite ne sera plus censurée par des hommes de bas étage. (*Il jette un regard sur Swinton.*) Jeune Gordon, votre haut rang et votre suite nombreuse vous donnent droit à siéger parmi nous, bien que vous ne soyez point encore chevalier.

GORDON.

Veuillez m'excuser. Ma jeunesse me rend indigne de m'asseoir au conseil, quand les cheveux blancs et la sagesse de ce chevalier restent à la porte.

LE RÉGENT.

Comme il vous plaira; nous ne vous prierons point deux fois.

(*Le Régent, Ross, Sutherland, Lennox, Maxwell, etc., entrent dans la tente. Les autres demeurent par groupes sur le théâtre.*)

GORDON, *observant Swinton.*

Ce vieux chevalier dépouillé de son casque, sa stature gigantesque, l'accent sévère de ses sages réprimandes, tout cela captive étrangement mes esprits. Je crois trouver enfin je ne sais quelle figure fantastique dont j'ai souvent rêvé, mais que jamais jusqu'ici je n'avais vue hors du sommeil. Je vais l'acoster.

VIPONT.

Ne le faites point, je vous en prie; dans un autre moment, je vous donnerai mes raisons. Maintenant d'autres affaires.....

GORDON.

Je ne veux que lui demander son nom. Il y a dans tout son aspect quelque chose qui agit sur moi comme un enchantement ou comme ces récits de superstition et de terreur qui berçaient mon enfance et qui captivaient mon cœur tout en le glaçant de crainte.

Maintenant, devenu le chef des Gordon, je sens bien que je ne dois rien craindre sur la terre, et je ne crains rien en effet. Je saurai qui est cet homme. (Il accoste Swinton.) Sire chevalier, je supplie votre courtoisie de daigner m'apprendre votre honorable nom. Quant à moi, encore inconnu dans les armes, je rougis de vous dire : je m'appelle Adam Gordon.

SWINTON, montrant une vive émotion, mais s'en rendant maître aussitôt.

C'est un nom qui résonne à mon oreille comme le glas de la mort, comme l'appel de la trompette aiguë qui doit réveiller les générations des mortels; et pourtant c'est un nom qui ne fut jamais deshonoré et qui ne le sera jamais, je pourrais le jurer... jamais, par un noble jeune homme tel que toi.

GORDON.

Il y a dans ces paroles une politesse pleine de mystère, et cependant je n'y trouve point une réponse à la question que j'ai faite. J'espère, sir chevalier, que vous ne regarderez point Gordon comme indigne de connaître ce nom dont il s'informe.

SWINTON.

Gordon est digne d'entendre tout ce qu'un homme plein de franchise et d'honneur révèle à ses amis ou à ses ennemis. Quant à mon nom, jeune homme, Vipont te l'apprendra ; et s'il résonne péniblement à ton oreille, souviens-toi qu'il ne l'a frappée que sur ta propre demande. De toute cette journée au moins, quoique je ne sois point dans l'habitude de le cacher, n'ayant point de raison pour cela, de toute cette journée, dis-je, tu ne l'aurais point entendu.

GORDON.

Tout cela est étrange...

VIPONT.

Le mystère est inutile. Suis-moi.

(Ils se retirent derrière la scène.)

SWINTON, les suivant du regard.

C'est un brave jeune homme. Quelle noble rougeur couvrait ses joues ! on y lisait la modestie de son âge, l'embarras de la curiosité, l'étonnement et je ne sais quelle crainte du mépris : mais tous ces sentiments vont bientôt se perdre dans l'ardeur de la vengeance. De Vipont est bien lent !... En attendant l'issue de l'entretien, je ressemble à ces hommes que j'ai vus souvent près d'une batterie, immobiles et n'osant même remuer les paupières, pendant que la mèche allumée s'approchait lentement de la couleuvrine pour l'éveiller de son terrible sommeil... Maintenant tout est fini : il tire son épée et se précipite vers moi : je ne veux ni aller au devant de lui ni le fuir.

Entre GORDON *suivi par* DE VIPONT.

VIPONT.

Arrêtez, pour l'amour du ciel. Oh ! pour l'amour de votre chère patrie, arrêtez. Parce que Swinton a tué votre père, faut-il que vous deveniez vous-même un parricide? faut-il qu'on se rappelle un jour votre nom comme celui d'un traître et d'un égoïste qui à l'heure du danger déserta la cause de son pays pour venger une injure privée ? Regardez cette bannière, c'est la bannière d'Écosse ; ce régent à notre tête, c'est le représentant de la monarchie écossaise ; ces Anglais en face, ce sont les ennemis de l'Écosse ! Songez donc, vous aussi, que vous êtes un enfant de cette glorieuse contrée, et ne songez à rien d'autre.

GORDON.

Il est venu ici pour me braver !... allons !... lâchez-moi !... Non, vous ne fûtes jamais l'ami de mon père, vous qui vous placez entre moi et celui par qui mon père a perdu la vie.

VIPONT.

Vous ne connaissez pas Swinton. A peine une de ses pensées s'est-elle arrêtée un moment sur vous ; maintenant son âme tout entière est à la bataille qui va se livrer. Vous pourriez le tuer avant qu'il se fût aperçu que vous avez l'épée à la main. Arrêtez un moment et observez-le avec attention.

Entre MAXWELL *venant de la tente.*

SWINTON.

Comment va le conseil, Maxwell, oserai-je vous le demander?

MAXWELL.

La séance est orageuse, comme si les vents et les mers, comme si toutes les brises du ciel et toutes les vagues de l'Océan se livraient un combat.

SWINTON.

A coup sûr, ils sont possédés de quelque malin esprit qui, pour se railler de leur valeur, leur enlève toute prudence. Honte! honte sur toutes ces querelles!... Plût au ciel que la tombe de Dunfermline pût nous rendre notre Bruce! que les côtes rougeâtres de l'Espagne nous renvoyassent le vaillant James de Douglas! ou que le fier Randolph, avec sa voix terrible, reparût dans ces lieux pour rappeler à l'ordre tous ces bruyants parleurs.

VIPONT, à Gordon.

Maintenant vous l'avez étudié à loisir.

GORDON.

Je vois cette stature gigantesque, cette démarche imposante que la renommée lui attribue;... mais non cet œil sombre, ce regard altéré de sang par où devait m'être signalé l'homme qui m'a fait orphelin. Il me faudra prononcer deux fois le nom de mon père avant que je puisse frapper ces cheveux blancs, cette tête faite pour commander; et pourtant ma main serre convulsivement la garde de mon poignard, et je me répète: il mourra!

VIPONT.

Dois-je encore vous rappeler que le temps, le lieu, ne permettent point de vider une querelle privée?

GORDON.

Je suis calme: je n'en chercherai point l'occasion; je l'éviterai même; et pourtant il me semble que la coutume autorise de pareilles choses. Vous avez entendu les injures, les reproches, les mensonges, oui, les mensonges même voler de bouche en bouche: on eût dit une bande de paysans se disputant avec quelque colporteur, plutôt que des chefs concertant un plan de bataille. Je suis jeune, j'ai peu d'expérience: dites-moi, brave de Vipont, étaient-ce là les usages de vos guerres de Palestine.

VIPONT.

Il en a été ainsi quelquefois; et alors la Croix s'abaissait devant le Croissant. La cause même du ciel ne pouvait obtenir la victoire quand la prudence ne l'avait point assurée. Vois l'armée anglaise s'avancer lentement, le front bien aligné, les rangs conservant leurs distances, comme si un seul esprit réglait tous les mouvements de ce grand corps: les chefs tous à leur poste sont prêts à charger l'ennemi, à résister à l'attaque, à rallier les fuyards, selon que le réclamera la fortune incertaine de la journée. Maintenant, vois les corps de notre armée, partout brisés, désunis comme les vagues bondissantes que les vents soulèvent çà et là sur les mers. Compare, et tu ne songeras point sans trembler aux suites fatales de cette disparité. Et pourtant il est encore un moyen de salut.

GORDON.

L'ennemi l'emporte par la discipline: la différence est énorme, et mon regard inexpérimenté peut en juger lui-même. Quel moyen de salut trouverons-nous si ce n'est dans la protection du ciel?

VIPONT.

Le ciel agit par des moyens humains. A la guerre, comme dans les arts mécaniques, l'adresse de l'artiste peut suppléer à la défectuosité des instruments. Parmi nos chefs, un seul possède assez de courage, de prudence et d'habileté pour contrebalancer la supériorité qu'a cette armée disciplinée sur nos bandes irrégulières. Et ce chef, je n'ai pas besoin de le nommer.

GORDON.

Je le devine et n'ose vous questionner. Quelle près d'ici cette petite troupe dont les rangs sont aussi bien serrés que ceux des plus beaux bataillons où règne la discipline anglaise?

VIPONT.

Ne reconnaissez-vous pas la bannière? Un jour peut-être vous ne verrez cet

écusson que de trop près. C'est celui de sir Alan Swinton.

GORDON.

Voilà donc ses soldats... les débris de toute sa puissance... et pourtant ce faible peloton vaut encore tout un bataillon de troupes ordinaires. Et moi, il faut que je tue le meilleur homme de guerre que possède mon pays, que j'écrase sous le nombre cette poignée de braves, au moment même où l'Écosse réclame leurs bras aguerris; il faut que je le fasse, ou les hommes diront : «Voilà ce Gordon dégénéré; l'épée de Swinton est teinte du sang de son père, et son épée à lui reste dans le fourreau. »

(Il reste pensif.)

VIPONT, à part.

Une noble ardeur, un généreux courage étincèlent dans ce jeune homme, tempérés par une sagesse supérieure à son âge. S'il survit à ce jour commencé sous de si tristes augures, j'ose assurer qu'au milieu même du désastre que je prévois, l'Écosse conservera un trésor. Comme il observe de près chaque coup d'œil, chaque pas de Swinton. Est-ce de la haine, de l'admiration, ou ces deux sentiments à la fois qui se confondent dans ce regard obstiné.

(Swinton et Maxwell reviennent du fond du théâtre.)

MAXWELL.

La tempête qui a régné si longtemps dans le conseil est enfin apaisée : voyez, ils sortent de la tente.

SWINTON.

Il est plus que temps; car je vois les archers de l'avant-garde porter la main à leurs carquois et bander leurs arcs.

Entre LE RÉGENT *et les lords écossais.*

LE RÉGENT.

Il en sera donc ainsi, puisque nous ne pouvons faire mieux : aucun de nos lords ne voulant rien céder à l'urgence du moment, aucun ne voulant laisser à un autre le commandement de l'avant-garde, nous ferons en sorte de nous accommoder à leur résolution; en conséquence, nos troupes iront à la rencontre de l'ennemi dans l'ordre même où elles se trouvent maintenant placées. Ainsi nul chef, ni thane, ni noble, ne pourra se plaindre d'une préséance que le sort aura réglée.

SWINTON, à part.

O sage discipline, qui laisse au hasard la disposition d'une bataille!

GORDON.

Engage-le à parler, de Vipont.

VIPONT.

L'engager à parler! Et qui donc?

GORDON.

Celui-là même que tout à l'heure encore je brûlais de réduire à un silence éternel.

VIPONT.

Je le ferai... Swinton, parle-leur : nul doute qu'ils n'aient besoin de tes conseils.

SWINTON.

Si j'avais encore les mille lances que je commandais autrefois, je ne serais point resté muet si longtemps. Mais on estime ici la sagesse de chacun d'après les forces dont il dispose. D'un pauvre chevalier qui conduit soixante lances, qui peut attendre des paroles dignes d'attention.

GORDON, s'avançant.

Swinton, la sagesse que je vois sur ton front, la valeur qui brille dans ton œil, le péril qui m'apparaît dans ce moment critique, tout cela me force à te dire, à te dire à toi, mon ennemi mortel : Parle, Swinton, au nom de ton prince et de ton pays, parle!

SWINTON.

Eh bien! si c'est ta voix qui me l'ordonne, je parlerai : cette voix résonne à mon oreille comme un appel qui sort du tombeau.

LE RÉGENT, à Lennox avec qui il s'entretenait à voix basse.

Tout va mieux que vous ne pensez. Le large flanc de cette colline nous offre une place convenable pour y déployer nos forces sur trois lignes qui élèveront par gradins leurs masses imposantes; ainsi l'avant-garde se trouvera aussi en vue, aussi à découvert...

SWINTON.

Que le fut jamais but offert aux flèches des Anglais.

LE RÉGENT.

Qui ose parler ainsi?... Qui ose entraver les dispositions que nous prenons pour le combat?

SWINTON.

Un pauvre chevalier de ces frontières, gracieux lord, Alan de Swinton dont les ancêtres ont occupé un manoir dans ce pays, dès le vieux temps de Malcolm surnommé la Vierge.

LE RÉGENT.

Vous avez amené, en ce lieu désigné d'avance comme le camp de l'Écosse et où la bannière royale est déployée, vous avez amené, je crois, quelque soixante lances, sire chevalier de Swinton; votre contrôle n'en porte pas davantage.

SWINTON.

J'ai amené tout ce que j'avais d'hommes, et nul chef, comte, thane, duc ou grand dignitaire n'en peut amener plus. Avec cela j'ai apporté ce qui peut être ici de quelque service, un œil expérimenté qui, en Angleterre, en Écosse, en Espagne, en France et en Flandre, a été témoin de cinquante batailles, et a pu tirer de chacune quelque enseignement; j'ai apporté aussi une main vigoureuse qui fait voltiger comme une paille cette massue que voilà; et s'il se trouve ici quelque jeune bras qui puisse manier cette arme plus légèrement que le mien, je renonce pour toujours à offrir mes avis.

LENNOX.

Écoutez-le, milord: le noble Swinton est plein d'expérience.

MAXWELL.

Il est connu pour le plus habile homme de guerre qui soit entre la Tweed et la Solway. Je vous conjure de l'écouter.

JOHNSTONE.

Oui, écoutez Swinton; écoutez le vieux et vaillant sir Alan: en vous le demandant, Maxwell et Johnstone sont d'accord pour la première fois.

LE RÉGENT.

Où donc est maintenant votre impatience? Tout à l'heure, vous étiez tous pour la bataille, vous ne vouliez pas nous permettre à nous-mêmes de prononcer une parole: puis vous voilà contemplant ce vieux soldat dans son antique armure, comme s'il s'était levé d'entre les morts pour nous apporter sur cette bataille les avis de Bruce lui-même.

SWINTON.

Il y a peut-être quelque orgueil à le dire; mais celui qui combattit longtemps sous les ordres de Robert Bruce peut quelquefois deviner, sans communiquer avec les morts, quel eût été l'avis du monarque guerrier. Bruce vous aurait conseillé de changer votre ordre de bataille que vous avez trop étendu sur le flanc nu de cette colline; Bruce vous aurait fait remarquer ce nuage d'archers anglais qui s'étend à vos pieds sur les prairies verdoyantes; Bruce vous aurait averti que pas une flèche du Sud ne manquera de trouver son but dans une poitrine écossaise, si vous conservez de pareilles positions. Les enfants, dont les arcs n'ont que quatre pieds de haut, cribleront de leurs piqûres notre front de bataille, tandis que sur le corps principal et sur l'arrière-garde elle-même les flèches longues d'une toise tomberont comme les traits de la mort; et quand même elles seraient lancées par des aveugles, elles y trouveraient encore un but à frapper. Nous mourrons donc de la mort du cerf, qui, une fois attiré dans le piége, y est accablé par les coups des femmes et des enfants; et de même que le pauvre animal menace vainement de son bois rameux, de même nous brandirons en expirant nos lances inutiles.

LE RÉGENT.

Craintes puériles! qu'on ne m'en parle pas! si les traits pleuvent comme la grêle, nos hommes d'armes n'ont-ils pas leurs cuirasses de Milan pour les garantir des blessures.

SWINTON.

amais armurier ne battit sur l'enclume un acier capable d'amortir les

flèches anglaises; une toile d'araignée serait une protection tout aussi sûre contre l'aiguillon d'une guêpe.

LE RÉGENT.

Eh! qui peut craindre l'aiguillon d'une guêpe?

SWINTON.

Pour moi, je ne crains rien de pareil; et pourtant un homme sage fera bien d'écarter l'insecte, s'il ne veut point en conserver un cuisant souvenir.

LE RÉGENT.

Nous garderons la colline : c'est la position la plus avantageuse au moment où le gros de l'armée pourra rejoindre l'ennemi.

SWINTON.

Il ne le joindra jamais, tant que les gens de trait pourront abattre nos hommes d'armes et leurs chevaux caparaçonnés. Espérer qu'Edward Plantagenet consente à engager le combat de près quand il peut s'assurer une victoire moins coûteuse, c'est supposer à ce prudent capitaine la simplicité d'un enfant. Occupez la colline avec le gros de l'armée, si tel est votre bon plaisir, milord; mais qu'une troupe de cavaliers d'élite aille faire justice de ces frelons d'archers. C'est une tâche que j'ai déjà remplie, et dont je m'acquitterai encore volontiers : si vous daignez me confier la conduite de cette expédition, je vous réponds que les dames de Sheerwood, d'Inglewood et de Weardale vivront désormais dans le veuvage, et attendront longtemps en vain l'offrande des galants chasseurs. Quiconque se rappelle Bannockburn.... jusqu'au jour où retentira la terrible et dernière trompette, il n'y aura point d'Écossais qui oublie ce nom glorieux... quiconque, dis-je, se rappelle cette grande bataille, sait qu'elle fut gagnée suivant le plan que j'indique.

LENNOX.

C'est le chemin le plus court pour en venir aux mains : si une fois les massues vont en avant, et que les arcs se retirent, alors nos vaillants hommes d'armes, avec leurs membres vigoureux, leurs cœurs intrépides et leurs infatigables jarrets de montagnards, saisiront corps à corps ces hommes du Sud à la courte haleine et les extermineront.

SWINTON.

Je ne pretends pas que pour cela la bataille soit gagnée : l'armée anglaise est nombreuse, brave et fidèle; le monarque qui la commande est consommé dans l'art de la guerre, adroit, résolu, prudent...

LE RÉGENT.

Et si votre plan ne nous assure point la victoire, que nous promet-il donc?

SWINTON.

Une chose importante du moins, c'est que nous ne mourrons pas d'une mort obscure. La flèche d'un vassal, lancée peut-être au hasard et sans but, ne s'abreuvera point du noble sang transmis jusqu'à nous par d'illustres aïeux qui, pendant un millier d'années, ont fait de leurs poitrines le rempart de ces frontières. Ainsi nous rencontrerons bravement ces hommes du Sud face à face, main contre main, fer contre fer; le guerrier qui succombera verra l'ennemi qui l'aura frappé. Tant que nos bonnes lames seront fidèles à leurs poignées, tant que nos fortes mains seront fidèles à nos épées, les coups répondront aux coups, nul ne tombera sans vengeance, et notre sang n'aura pas coulé seul.

LE REGENT.

Et c'est là tout ce que votre sagesse a médité?

SWINTON.

Ce n'est pas tout; car je dois vous supplier, nobles lords, si toutefois le plus coupable de tous peut aborder un pareil sujet, je dois vous supplier d'imposer, pour aujourd'hui seulement, un sommeil de quelques heures à ce ver immortel de la vengeance qui ronge vos tristes cœurs : ne pensez à nul autre ennemi qu'à Edward et à ses soldats. Bien des jours, trop de jours encore vous resteront pour satisfaire de vieilles haines ou vider des querelles de préséance;

que ce seul jour appartienne à l'Écosse. Pour ce qui me concerne, s'il y a ici, comme il pourrait s'y trouver en effet, quelqu'un qui réclame de moi une dette de sang et de haine, ma vie lui sera livrée demain sans résistance; mais qu'aujourd'hui il permette à ce bras affaibli par l'âge de tenter ce qu'il pourra faire pour la contrée chérie qui est notre mère à tous deux.

(Gordon a montré la plus vive émotion à ce discours de Swinton, comme à ses paroles précédentes.)

LE RÉGENT.

Ce plan n'est qu'un rêve, une vision pure! si une seule troupe se précipite sur les archers, tous voudront suivre, et le désordre se répandra dans tous les rangs. Nous observerons l'ordre de bataille qu'ont inventé nos pères. Pas un mot de plus sur ce sujet... Holà! où sont les jeunes gens qui ont demandé que notre épée leur conférât l'ordre de chevalerie?

LE HÉRAULT.

Ici se trouvent Gordon, Somerville, Hay, Hepburn, et vingt autres braves jeunes gens.

LE RÉGENT.

Gordon, avancez.

GORDON.

Je prie Votre Grâce de m'excuser.

LE RÉGENT.

Comment, ne demandez-vous point l'accolade?

GORDON.

Je n'aspire qu'au moment où je la recevrai; mais, pardonnez-moi, je l'attends d'une autre épée.

LE RÉGENT.

Cette épée est celle de votre souverain; en cherchez-vous une autre?

GORDON.

Si l'on désire une boisson pure, il faut chercher la source secrète quelque obscure qu'elle soit, et non le ruisseau banal, tout profond et large qu'il peut être. Milord, j'attends l'octroi de chevalerie de la glorieuse épée du meilleur chevalier, du plus habile capitaine qui ait jamais honoré cette noble institution : c'est pourquoi, ployant les deux genoux, je requiers cette faveur de sir Alan Swinton. (Il s'agenouille.)

LE RÉGENT.

Enfant dégénéré! abject et insolent à la fois!... Voyez, milords, il plie le genou devant le meurtrier de son père!

GORDON, se relevant brusquement.

Honte à celui qui prononce cette infâme provocation! honte à celui qui voudrait semer la discorde autour de lui quand la chose publique demande que tous les Écossais oublient leurs querelles privées!

SWINTON, l'interrompant.

Jeune homme, puisque vous me requérez de vous servir de père en faits d'armes, je vous rappelle que la guerre a ses devoirs, la discipline ses exigences : celui qui gouverne au nom du monarque est le monarque lui-même..... Implorez le pardon du lord Régent.

GORDON, s'inclinant devant le Régent.

Vous me blâmez justement, et j'implore son pardon, le sien et celui de ces nobles seigneurs; et je les prends tous à témoin de la sincérité de mes paroles. En présence de mon noble souverain, je déclare abandonner à l'égard du chevalier de Swinton, tout amer souvenir du meurtre de mon père, toute pensée de ressentiment, de haine et de vengeance; et je suis conduit à cela, non par une lâche terreur, mais par la pensée que dans la lutte que nous allons soutenir pour la patrie, tous les cœurs doivent s'unir en un seul. Je lui pardonne donc aussi librement que je désire être pardonné moi-même, et de nouveau je m'agenouille devant lui pour obtenir l'accolade.

SWINTON, ému et tirant son épée du fourreau.

Hélas! brave jeune homme, c'est moi qui devrais me jeter à tes pieds, et qui, te présentant la poignée du glaive fatal qui t'a fait orphelin, devrais te supplier d'user du tranchant comme te l'enseigneraient les sentiments de ton cœur. Quant à ta demande... Trompettes, attention! Au nom du Tout-Puissant, au nom de Notre-Dame et au nom de saint André, je t'arme chevalier. (Il lui touche

l'épaule avec l'épée.) Lève-toi, sir Allan Gordon ! sois fidèle, sois brave, et sois heureux, hélas ! si cette heure fatale le permet !

(Les trompettes sonnent ; les hérauts crient : « Largesse ! » et les assistants répètent : « A Gordon ! à Gordon ! »)

LE RÉGENT.

Paix ! mendiants et flatteurs ! Paix, vous dis-je ! Nous nous rendons au pied de l'étendard royal, et là seront créés des chevaliers qui réclameront avec plus de justice vos joyeuses acclamations.

LENNOX.

Et que décidez-vous sur l'avis de Swinton : Maxwell et moi, nous pensons qu'il mérite un sérieux examen.

LE RÉGENT, avec une indignation concentrée.

Que le meilleur chevalier, que le plus habile capitaine... car c'est ainsi que Gordon qualifie le meurtrier de son père, avec son vieil écusson et sa pesante massue, aille tenter l'aventure, si tel est son plaisir, avec son magnifique escadron de soixante chevaux. Quant à nous, nous ne hasarderons rien de ce côté.

GORDON.

Lord Régent, vous êtes dans l'erreur : si tout à l'heure sir Allan tente l'expédition qu'il a proposée, quiconque reconnaît Gordon pour chef, quiconque place en Gordon son espoir ou sa crainte, suivra la bannière de Swinton dans cette noble tentative.

LE RÉGENT.

Comment ! Dieu nous protége ! voilà encore du nouveau. Que le jeune homme et le vieillard suivent leurs propres idées, puisque ni l'un ni l'autre ne veut se conformer aux miennes.

ROSS.

Ce jeune fanfaron des frontières ne désire qu'un prétexte pour se trouver à cheval : il est prudent de se préparer à la fois pour le combat ou la fuite. Et voilà ce que c'est que de donner les domaines du Nord à la race perfide des Normands.

GORDON.

Écoute, orgueilleux chef des îles ! Dans mes écuries se trouvent deux cents chevaux, deux cents cavaliers défendent mon château : et cette troupe suffirait pour renverser dans la poussière un millier de tes montagnards aux jambes rouges, sans compter une pareille journée comme un jour de campagne.

SWINTON.

Est-ce bien toi qui parles ainsi, jeune homme, et un jour de bataille ! et au brave Mac-Donnell !

GORDON.

C'est lui qui m'a d'abord attaqué ; mais j'accepte le blâme.

LE RÉGENT.

Il rampe comme un chien devant son maître.

SWINTON.

C'est ce que fait tout noble animal capable d'atteindre le gibier ; il n'y a que des roquets bâtards qui aboient contre leurs compagnons ou leur maître.

LE RÉGENT.

En voilà déjà trop sur ce sujet... Chevaliers, allons rejoindre l'étendard royal, je vous l'ordonne au nom de notre bon roi David. Sonnez, trompettes ; sonnez pour l'Écosse et pour le roi David.

(Le Régent et sa suite quittent le théâtre. Gordon, Swinton et Vipont restent avec Reynald et leurs gens. Lennox suit d'abord le prince ; mais il revient sur ses pas et adresse la parole à Swinton.)

LENNOX.

Oh ! plût au ciel que ma cavalerie fût arrivée de l'Ouest ! je me joindrais à vous.

SWINTON.

Il vaut mieux que vous demeuriez. Ils manquent tout à fait de prudence ; des têtes grises comme les nôtres peuvent seules y suppléer. Lennox, ô mon vieil ami, ô mon noble suzerain, adieu, sans doute pour jamais !

LENNOX.

Adieu, mon brave ami !... adieu, noble Gordon, dont l'astre va être éclipsé au moment même où il se lève !... Le Régent ne vous enverra aucune aide

SWINTON.

Nous nous conduirons de telle sorte qu'il ne puisse demeurer immobile, en nous voyant succomber sous le nombre.

Le lévrier resterait plutôt en place et s'abstiendrait de prendre part à la chasse tandis que son compagnon est aux prises avec le cerf.

LENNOX.

Hélas! vous ne savez pas combien son orgueil est bas, combien sa jalousie est profonde.

SWINTON.

Alors nous mourrons, et la honte retombera sur sa tête. (Lennox sort.)

VIPONT, à Gordon.

Quelle pensée te tourmente, noble jeune homme? Que veut dire ce silence? Sans doute tu ne regrettes point ton généreux sacrifice?

GORDON.

J'ai été entraîné par une impulsion irrésistible, comme une barque qui fuit devant la tempête jusqu'à ce qu'elle soit jetée sur quelque côte inconnue et lointaine, que le pilote n'a jamais vue, même dans ses songes... Et maintenant je me dis : Ai-je bien pu pardonner ? et ne suis-je pas toujours orphelin?

SWINTON.

Non, Gordon; car tant que nous vivrons, je serai pour toi un père.

GORDON.

Vous, Swinton?... Non!... Cela ne peut jamais, jamais être.

SWINTON.

Alors change les mots seulement, et dis que tant que nous vivrons, Gordon sera mon fils... Si tu es privé d'un père, ne suis-je pas sans enfants?... Rappelle-toi, Gordon, que notre inimitié n'était point pareille au tison du foyer domestique que le pauvre habitant de la chaumière cache sous les cendres, afin que l'étincelle y couve et se réveille en temps utile. C'était une conflagration répandue dans la forêt entière, et qui, dans sa fureur, n'épargne ni le tronc antique, ni le tendre rejeton, ni le chêne, ni l'arbrisseau : conflagration qui ne s'éteint pas à moins que le ciel, dans sa merci, ne fasse descendre ses eaux; mais une fois abattue, la flamme de cet incendie est éteinte pour toujours, et le printemps cachera sous des feuillages et des fleurs les traces de la dévastation... Donne-moi ta main, Gordon.

GORDON.

Je te donne ma main et mon cœur!... Et maintenant, au combat!

VIPONT.

Comment allez-vous faire? (à Swinton.) La troupe de Gordon et la tienne ont été laissées à l'arrière-garde, en signe de dédain, je pense : mauvaise position pour des gens qui veulent charger les premiers.

SWINTON.

Nous ferons tourner ce dédain à notre avantage, et nous descendrons sur le côté de la colline : il doit y avoir là quelque sentier. Oh! qui me donnera un guide adroit!

(Hob Hattely sort tout à coup d'un taillis.)

HOB.

En voici un... un ancien ami, sir Alan. Hob Hattely, ou si vous l'aimez mieux, Hob à la plume de héron est tout prêt à vous servir de guide.

SWINTON.

Un ancien ami!... Un insigne coquin, qui depuis dix mois et plus devrait être pendu au chêne qui s'élève devant mon château. N'est-ce pas toi qui as détourné des pâturages de Simprim et des collines du fief de Swinton six têtes de bétail?

HOB.

Qu'importe, si maintenant je conduis vos soixante lances sur le flanc des Anglais, où vous trouverez du butin pour la valeur de six cents bœufs.

SWINTON.

Oui, je sais que tu en es capable, drôle! Je ne te confierais pas un pauvre bouvillon; mais je croirais ma vie et celle des miens parfaitement en sûreté sous ta garde.

HOB.

Il existe un petit sentier, bien discret... que de fois je l'ai parcouru à la clarté des étoiles, sentier qui serpente derrière la colline occupée par l'arrière-garde, et dont l'issue secrète débouche sur le flanc des archers anglais... N'est-ce point là ce qu'il vous faut, sir Alan?

SWINTON.

Parfaitement, parfaitement!

GORDON.

En selle, braves gens-d'armes; entonnez notre Slogan. Que tout ce qui aime Gordon me suive au combat!

SWINTON.

Oui, que tous nous suivent, mais qu'ils nous suivent en silence. N'effarouchez point le lièvre qui repose dans son gite, ni le ramier dans son nid; ne faites point tomber, s'il est possible, la goutte de rosée de la bruyère, retenez tous votre souffle, jusqu'au moment où je crierai : « Chargez! » Alors criez aussi haut que vous voudrez... En avant, brave Hob; en avant, perfide maraudeur, mais Écossais toujours fidèle!

ACTE II.

SCÈNE I.

Une pente de terrain sur le front même du gros de l'armée anglaise. Percy, Chandos, Ribaumont *et d'autres seigneurs anglais et normands sont groupés sur le théâtre.*

PERCY.

Les Écossais occupent encore la colline. Le soleil est bien haut... Je voudrais que l'on sonnât la charge.

CHANDOS.

Tu sens le carnage, Percy... Qui nous arrive ici?

Entre L'ABBÉ DE WALTHAMSTOW.

Ah! sur mon âme, le saint prêtre de Walthamstow tombant comme un agneau au milieu d'un troupeau de loups! Écoutez, il va bêler.

L'ABBÉ.

Le roi, ce me semble, diffère longtemps l'attaque.

CHANDOS.

C'est que notre général, comme un habile attrapeur de rats, prend le temps d'amorcer ses piéges et de dresser ses embûches.

L'ABBÉ.

La comparaison est étrange!

CHANDOS.

Je vais la développer à Votre Révérence. Notre bon roi Édouard viendra tout à l'heure sur le champ de bataille, il vous parlera du dernier tournoi, ou de quelque exploit qu'il fit il y a vingt ans; mais pas un mot de la besogne du jour dont il est occupé. C'est ainsi que l'artiste vulgaire, dont le nom paraît avoir blessé Votre Révérence, reste à causer assis sur sa hotte, jusqu'au moment où la chute d'une trappe lui annonce que son gibier vient de se faire prendre, alors il se lève, alors il court sus.

PERCY.

Chandos, vous donnez à votre langue un peu trop de licence.

CHANDOS.

Percy, ma liberté de paroles est un mal nécessaire. Le roi Edward ne voudrait point se passer de moi, s'il le pouvait, et ne le pourrait pas s'il le voulait. Je sais ce que je vaux : la pesanteur de mon bras excuse la légèreté de ma langue. C'est ainsi que les hommes de guerre portent de lourdes épées pour leur défense, bien qu'elles puissent écorcher un peu la jambe quand on n'a point ses jambières d'acier.

L'ABBÉ.

Milord de Chandos, voilà des discours bien oiseux pour l'instant qui précède une bataille, instant où des chrétiens devraient songer à leurs péchés. Comme l'arbre est tombé sur le sol, bien ou mal, le tronc y reste gisant. Lord Chandos, souviens-toi que tu as frustré notre sainte maison des dîmes de Settleton et d'Éveringham; veux-tu donner satisfaction à l'Église avant que son tonnerre t'ait frappé? Je t'avertis d'une voix paternelle.

CHANDOS.

Et moi je vous remercie filialement, mon père. Quoique enfant peu soumis de la sainte Église, je ne voudrais pas encourir ses censures au moment où les lames écossaises menacent ma poitrine. Je veux bien entrer en accommodement.

L'ABBÉ.

Point d'accommodement ; il me faut tout ou rien.

CHANDOS.

Rien, alors. C'est plus vite terminé. Je courrai la chance et confierai mon âme pécheresse à la miséricorde du ciel, plutôt que de mettre tous mes biens terrestres en péril en négociant avec vous, sire abbé : mon heure peut bien n'être point arrivée.

L'ABBÉ.

Impénitent ! impie !

PERCY.

Silence ! le roi ! le roi !

Entre le roi EDWARD, *accompagné de* BALIOL *et d'autres courtisans.*

LE ROI, à part à Chandos.

Écoute, Chandos !... Nos archers du Yorkshire ont-ils joint l'avant-garde ?

CHANDOS.

Ils sont en marche pour le faire.

LE ROI EDWARD.

Qu'on leur dise de faire hâte, au nom du ciel. Envoyez-leur un de vos meilleurs cavaliers... Ces paresseux coquins, s'il s'agissait de me voler mon gibier, ils courraient d'un pas assez leste... Eh bien ! sire abbé, dites-moi : Votre Révérence est-elle venue pour apprendre auprès de nous le royal métier de la guerre.

L'ABBÉ

Je viens de recevoir de milord Chandos une leçon durant laquelle il a traité Votre Grâce d'attrapeur de rats.

LE ROI EDWARD.

Chandos, qu'est-ce que cela veut dire ?

CHANDOS.

O sire, je le prouverai !... Ces sauteurs d'Écossais ont passé une douzaine de fois de Bruce à Baliol, et de Baliol à Bruce, abandonnant chacune des deux maisons aussitôt qu'elle commençait à trembler ; ils sont orgueilleux et rusés, traîtres même comme des rats ; et comme des rats nous les enfumerons dans leurs trous.

LE ROI EDWARD.

Ces rats ont pourtant vu vos talons, milord de Chandos, et les vôtres de même, noble Percy.

PERCY.

Sans doute ; mais la masse qui maintenant se vautre sur le flanc de cette colline, pareille au Leviathan échoué sur les bas-fonds, cette masse avait encore une âme ; elle conservait de l'ordre, de la discipline, de l'activité. Maintenant ce n'est plus qu'un corps privé de tête, et qui montre à peine par de bizarres convulsions qu'il lui reste encore quelque vie.

LE ROI EDWARD.

Vous dites vrai : ils avaient autrefois une tête, et une tête pleine de prudence, bien qu'elle appartînt à un rebelle.

L'ABBÉ, s'inclinant devant le roi.

Plût au ciel qu'il fût encore ici ! nous lui trouverions un digne adversaire.

LE ROI EDWARD.

Il y a dans ce souhait quelque chose qui éveille un écho dans mon cœur. Et pourtant, autant ou mieux vaut que Bruce soit dans sa tombe. Nous avons assez d'ennemis puissants sur la terre : il n'est pas besoin d'en évoquer de l'autre monde.

PERCY.

Votre Grâce n'a jamais rencontré Bruce ?

LE ROI EDWARD.

Jamais en personne : mais dans mes premières campagnes, je me suis trouvé face à face avec ses fameux capitaines Douglas et Randolph. Ma foi ! ils m'ont serré de près.

L'ABBÉ.

Votre Grâce me pardonnera si je lui adresse une question ; les Écossais engageront-ils la bataille aujourd'hui ?

LE ROI EDWARD, rudement.

Occupez-vous de votre bréviaire.

CHANDOS, à part.

L'abbé en tient : Edward ne répondra jamais sur ce point délicat. Observons son humeur. (S'adressant au roi.) Votre première campagne, sire, ce fut, je

pense, dans le Weardale, quand Douglas jeta dans votre camp cette alarme nocturne, et fit de bien des lits autant de cercueils.

LE ROI EDWARD.

Tu as raison, par saint Edward ! et je n'échappai pas sans peine. J'étais alors un soldat de parade, et je ne dormais pas avec mon armure. Mon repos fut troublé par le cri de : Douglas ! Douglas ! et près de mon lit un terrible chambellan, Alan Swinton se dressait avec sa masse sanglante. Ce fut un homme d'église qui me sauva : mon brave chapelain, Dieu veuille avoir son âme ! prit une arme, et en vint aux mains avec le géant... Qu'est-ce, Louis ?

Entre un officier qui parle au RO *à voix basse.*

LE ROI EDWARD.

Dis lui... et... (Il lui parle à l'oreille.)

L'ABBÉ.

Ce Swinton est mort. Un de nos moines, revenant d'un pélérinage à Saint-Ninian, nous a rapporté que lord Gordon l'avait tué.

PERCY.

Mon père, si votre demeure était située sur nos frontières, vous auriez vos raisons pour savoir que Swinton est vivant, et qu'il est encore à cheval.

CHANDOS.

C'est lui qui a tué Gordon, voilà toute la différence : bagatelle !

L'ABBÉ.

Bagatelle en effet pour ceux qui s engagent dans de plus nobles luttes, et qui ne se servent point du bras de la chair.

CHANDOS, à part.

L'abbé se trouve vexé; frottons sa plaie pendant qu'elle est au vif. (Haut.) Pour moi qui me suis servi de ce bras de la chair, et furieusement encore, dites-moi, révérend père, ce que vous pensez du fait d'armes du chapelain dans la tente du roi à Weardale.

L'ABBÉ.

C'était un acte de péché, contraire aux canons, qui défendent aux ecclésiastiques de faire usage des armes; et comme il a péri dans cette coupable action, peut-être son âme s'en repent-elle.

LE ROI EDWARD, ayant entendu les derniers mots.

Qui peut se repentir ? et de quoi ?

CHANDOS, à part.

Nous ramènerons Sa Révérence aux dîmes d'Everingham. (Haut.) L'abbé prétend, sire, que votre chapelain commit un péché, en maniant des armes séculières pour sauver la vie et la liberté de Votre Grâce, et qu'il souffre maintenant pour ce fait les feux du purgatoire.

LE ROI EDWARD, à l'abbé.

Dis-tu que mon chapelain est dans le purgatoire.

L'ABBÉ.

Ce sont les canons qui le disent, sire.

LE ROI EDWARD.

Dans le purgatoire ! tu l'en tireras à force de prières, ou je te traiterai de manière que tu désires y être avec lui.

L'ABBÉ.

Mais sire, peut-être son âme n'est-elle point à portée des secours de l'Église... il est un exil que rien ne peut plus racheter.

LE ROI EDWARD.

Et si je pensais que mon fidèle chapelain fût là, prêtre, je t'enverrais l'y rejoindre... Allons, veille, jeûne, prie : et surtout qu'on me donne de ces prières à prendre le paradis d'assaut ; point de vos messes de chasseurs, toutes tronquées et marmottées à voix basse.

L'ABBÉ, à part à Chandos.

Pour l'amour du ciel, détourne-le de cette idée.

CHANDOS.

Veux-tu donc entrer en accommodement pour les dîmes d'Everingham.

LE ROI EDWARD.

Je prétends, l'abbé, que si tu portes les clefs du ciel, tu ne t'en serves jamais pour les fermer à un sujet bien méritant de la couronne d'Angleterre.

L'ABBÉ, à Chandos.

Nous composerons, et je t'assure en

outre une part dans les prochaines indulgences. Tu dois en avoir besoin, et cela te fera grand bien.

CHANDOS.

Suffit!... Nous sommes amis; et dès que l'occasion se présentera je te tirerai d'affaire.

(Il feint de regarder l'armée écossaise.)

LE ROI EDWARD.

Réponds, orgueilleux abbé; l'âme de mon chapelain, si tu en sais quelque chose, est-elle dans le lieu fatal?

CHANDOS.

Sire, les hommes du Yorkshire ont atteint la prairie. J'aperçois la bannière verte du joyeux Sherwood.

LE ROI EDWARD.

En ce cas, donne le signal à l'instant! nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

L'ABBÉ.

Sire, l'âme bienheureuse de votre saint chapelain...

LE ROI EDWARD.

Qu'elle reste en enfer et toi aussi! Est-ce le moment de parler de moines et de chapelains.

(Fanfares de trompettes, auxquelles le son des cors répond dans le lointain.)

Vois, Chandos; vois, Percy! Ah! saint George! saint Edward! voyez-la tomber maintenant, cette grêle fatale, cette foudre de la colère anglaise, rapide, irrésistible: il n'est point de cotte de mailles qui puisse en garantir. Braves archers! comme ils tirent avec ensemble: on dirait qu'un seul regard a dirigé cinq mille flèches, qu'une seule main a bandé cinq mille arcs!

PERCY.

C'est un épais nuage qui obscurcit l'air, et nous cache le soleil.

LE ROI EDWARD.

Ceux sur qui elles tombent ne verront plus le soleil. C'est un fléau ailé, inévitable. Comme leurs bataillons décimés vacillent de côté et d'autre, pareils à la baleine furieuse qui porte vingt harpons dans ses flancs! Ils ne peuvent éviter ces coups, car ils ne voient point d'où ils partent: les traits arrivent imprévus comme les ailes de la mort, inévitables comme sa faux.

PERCY.

Chevaux et cavaliers roulent ensemble sur le sol. C'est pitié presque de voir tomber de nobles hommes sous la flèche d'un paysan.

BALIOL.

Je les pleurerais moi-même, bien que rebelles à mon pouvoir.

CHANDOS, à part à Percy.

Vainqueurs de son pouvoir, veut-il dire; car ils l'ont chassé du trône qu'il avait usurpé. (Haut.) Le pire de tout ceci c'est que les chevaliers ont peu de gloire à réclamer à l'issue d'une bataille gagnée par les archers sans le secours de leurs lances.

LE ROI EDWARD.

La bataille n'est point terminée. (Il regarde le combat.) Point terminée, que dis-je? elle commence à peine. Qui sont ces chevaux qui s'élancent du taillis au pied de la colline?

PERCY.

Ce sont les hommes du Hainault, les soldats de la reine Isabelle.

LE ROI EDWARD, vivement.

Du Hainault! tu es aveugle! les hommes du Hainault portent-ils la croix d'argent de saint André? Et chargeraient-ils nos archers? en feraient-ils un pareil carnage? Bruce est ressuscité... Hola! à la rescousse! à la rescousse!... Qui est-ce qui a visité le terrain?

RIBAUMONT.

Sire!....

LE ROI EDWARD.

Une rose est tombée de ta couronne, Ribaumont.

RIBAUMONT.

Je la regagnerai ou je laisserai ma tête avec elle. (Il sort.)

LE ROI EDWARD.

Saint George! saint Edward! chevaliers, en selle et à la rescousse! Percy, conduisez les massiers; Chandos, mettez-vous à la tête des hommes d'armes. Si cette nombreuse armée descend de la colline aussi hardiment que l'avant-garde (à l'abbé), vous pourrez prier pour nous:

nous aurons besoin des prières des hommes de bien. A la rescousse, milords, à la rescousse! saint George! saint Edward! (Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Une partie du champ de bataille entre les deux corps d'armée; tumulte derrière la scène : on entend les cris de *Gordon! Gordon! Swinton!* etc.

Entrent, vainqueurs de l'avant-garde anglaise, VIPONT, REYNALD, *et autres.*

VIPONT.

Il est doux d'entendre ces deux cris de guerre ainsi confondus : Gordon et Swinton!

REYNALD.

Doux et consolant en effet, mais étrange assemblage! En vérité, au premier moment où j'ai entendu le slogan de Gordon retentir si près de moi, j'ai été sur le point de tuer celui qui le criait.

Entrent SWINTON *et* GORDON.

SWINTON.

Plantez mon pennon dans ce buisson de houx.

GORDON.

Et le mien dans l'épine qui est tout près du houx; que les deux bannières flottent réunies, comme leurs maîtres ont combattu ce matin.

SWINTON.

Que l'on se rallie, qu'on reforme les rangs dans cette position; une poursuite désordonnée conduit à une fuite pareille. Nous avons fait notre part des travaux de la journée, et si l'on nous soutient maintenant, Plantagenet pourra bien tourner bride et se retirer vers le Sud. Reynald, cours porter au Régent le casque du vaillant de Grey, le commandant de l'avant-garde ennemie; dis-lui que Gordon l'a tué en tête de sa troupe, et au nom de ce glorieux gage, conjure-le de nous envoyer du secours.

GORDON.

Et dis-lui que, comme Selby nous chargeant avec fureur m'avait presque renversé, sire Alan le tua d'un seul coup. Je ne puis envoyer au Régent le casque de ce guerrier car jamais écale de noisette ne fut réduite en autant de fragments. Holà! varlets, (parlant à la cantonnade) pourquoi laissez-vous mon noble coursier immobile? Il va se refroidir après une pareille course.

SWINTON.

Oui, faites souffler vos chevaux, ils vont avoir encore à s'échauffer, car nous aurons bientôt sur le corps toute la gendarmerie d'Edward, la fleur de l'Angleterre, de la Gascogne et de la Flandre; mais si nous sommes promptement secourus nous pourrons leur tenir tête... De Vipont tu parais triste.

VIPONT.

Je songe que mon épée de templier s'est rougie de sang chrétien jusqu'à la croix qui en forme la poignée.

SWINTON.

Le sang des archers anglais! quelle plus belle dorure pour une lame écossaise.

VIPONT.

Eh bien! je ne puis m'empêcher de gémir sur le sort de ces braves yeomen, de cette race particulière à l'Angleterre et qu'on ne retrouve dans aucun autre pays. Chacun d'eux se vante de posséder un foyer et un champ aussi libre que la baronie du plus haut seigneur, ne se soumettant à aucun vasselage humain, sauf celui du monarque et de la loi. De là vient la résolution avec laquelle ils combattent à l'avant-garde, dans toutes les batailles, en hommes qui savent bien quel bonheur domestique leur est donné à défendre. De là ce caractère généreux et loyal qu'ils montrent pendant la paix, en hommes qui possèdent dans toute sa plénitude leur part des biens de ce monde. Aucun autre royaume n'offre tant de vertus et de bonheur cachés dans une condition aussi humble : et c'est pourquoi je gémis sur leur sort.

SWINTON.

Je garderai mes regrets pour les Écossais, nos frères, qui, en dépit des plus rudes travaux, de la pauvreté, de l'op-

pression même, suivent toujours sur le champ de bataille la bannière de leur chef et y meurent pour la défendre.

GORDON.

Et si je vis pour revoir les salles de mon manoir, ils auront tous leur part de ces biens qu'ils défendent. Chacun de mes vaillants soldats possèdera son champ, et son foyer domestique, et sa demeure champêtre, aussi libres que jamais homme du Sud posséda les siens. Ils seront tous heureux! Et mon Élisabeth ne pourra s'empêcher de sourire à leur bonheur!... Ah! je me suis trahi.

SWINTON.

Ne crains rien... Vipont, voudrais-tu aller observer du haut de cette colline les mouvements de l'armée anglaise et ceux du roi Edward. (Vipont sort.) Maintenant, Gordon, je puis te parler: l'oreille d'un templier n'est pas faite pour recevoir les confidences d'un amant; il est l'époux de sa sainte communauté. Mais je puis te le dire, le jeune chevalier que ne remplit point l'amour d'une dame est comme une lampe sans lumière: les vaillants exploits du guerrier, les riches ciselures de la lampe, redoublent d'éclat et de splendeur quand de purs rayons brillent à travers. Ton Élisabeth ne porte-t-elle point un autre nom?

GORDON.

Dois-je te parler d'elle, à toi, sir Alan? Et sais-tu que ta seule pensée, le souvenir de ta force invincible évoquent des fantômes au sein de tous ses rêves. Le nom de Swinton est un charme qui bannit les riches couleurs de ses charmantes joues, et tu veux connaître le sien.

SWINTON.

Je le veux; bien plus, je le dois. Le père qui t'a ouvert le sentier de la chevalerie doit connaître l'étoile qui t'y servira de guide.

GORDON.

Eh bien! son nom... Écoute (Il lui parle à l'oreille.)

SWINTON.

Je connais cette ancienne maison du nord de l'Ecosse.

GORDON.

Oh! tu retrouveras dans mon Élisabeth et la grâce et l'honneur de cette noble famille. Et si l'harmonie a des charmes pour toi.....

SWINTON.

J'y étais sensible avant que le malheur m'eût endurci.

GORDON.

Oh! ses accents feront fuir dans l'oubli tout triste souvenir, ou bien ils effaceront si bien l'aspérité de chaque sentiment douloureux que la peine elle-même aura pour toi sa douceur. Qui possède comme elle les mélodies sauvages de la harpe écossaise? l'air qui endort l'ennui du berger sur ses hautes collines, ou celui qui anime le chevalier partant pour les combats; le chant qui fait naître la gaieté, celui qui apaise la tristesse: elle sait faire vibrer tous les modes de l'harmonie. Princes, hommes d'État, guerriers de renom, bardes aux cheveux gris se disputent l'honneur de rendre à l'enchanteresse le premier et le plus digne hommage.

SWINTON.

Avec quel feu tu me peins ses talents!

GORDON.

Vous avez beau sourire; je n'en peins que la moitié. Son âme créatrice ajoute de nouvelles beautés à tous les airs qu'elle répète; elle les varie, elle les enveloppe d'une douce et fluide cadence pareille aux modulations naturelles de la vive alouette, tantôt abandonnant le motif, tantôt le ramenant habilement. Quand on l'écoute, on croirait errer dans un de ces labyrinthes enchantés que décrivent les romans, et dont rien ne peut tirer celui qui s'y est égaré, rien, si ce n'est le pouvoir même de l'aimable fée qui a créé le charme. Il me semble que je l'entends encore.

SWINTON.

Heureux privilége de la jeunesse! Trois minutes à peine nous séparent du

moment qui va décider de la mort ou de la vie, du triomphe ou de la défaite, et toutes ses pensées sont dans le boudoir de sa dame où il écoute les accords de sa harpe!

Entre VIPONT.

Et tes pensées, à toi, de Vipont, où sont-elles?

VIPONT.

A la mort, au jugement, à l'éternité! Car pour nous le temps n'est plus.

SWINTON.

De toutes ces bannières qui flottent là-bas, il n'en est donc pas une qui vienne à notre aide.

VIPONT.

Du côté des Anglais, je vois venir assez de bannières, et leur étendard royal lui-même. Mais les nôtres semblent avoir pris racine comme pour offrir des perchoirs aux corbeaux.

SWINTON, *se parlant à lui-même.*

Je le sauverai du moins... Lord Gordon, courez vers le Régent; faites-lui voir l'urgente nécessité...

GORDON.

Je pénètre votre dessein; mais je n'irai pas.

SWINTON.

Vous n'écouterez pas ma prière.... Celle de votre père dans la chevalerie, de votre chef sur ce champ de bataille?... Eh bien! je vous l'ordonne.

GORDON.

Non, vous ne m'ordonnerez pas de pourvoir à ma sûreté.... car telle est votre bienveillante intention... Vous ne m'ordonnerez pas d'y pourvoir aux dépens des dernières espérances que le ciel laisse encore à l'Écosse. Tant que je reste ici, pas un homme de ma suite ne tournera bride; mais moi parti, quelle puissance les retiendra? Et cette troupe une fois dispersée, quelles épées pourront arrêter un seul instant l'armée ennemie et prolonger notre dernière chance de victoire.

VIPONT.

Le noble jeune homme dit vrai; s'il partait, il ne resterait pas vingt lances avec nous.

GORDON.

Non, terminons la journée bravement, comme nous l'avons commencée. Les yeux du Régent, mieux que ne ferait un millier de messages, peuvent l'assurer que nous nous tenons ici comme une barrière entre son armée et l'assaut qui la menace. Sinon pour obéir à l'honneur, sinon pour suivre les règles de la guerre, du moins pour échapper à la honte, il doit descendre et venir à notre aide.

SWINTON.

Doit-il en être ainsi? faut-il que je consente tristement à ce sacrifice de ta jeune vie? O Gordon! Gordon! Je fais comme le patriarche qui dévoua son fils: j'obéis à la voix de mon pays, comme lui à la voix du ciel; mais je cherche vainement quelque victime qui puisse remplacer une pareille offrande! (*On entend des trompettes.*) Écoutez! ils approchent. Cette musique, Gordon, ne ressemble guère au luth de ta dame.

GORDON.

Néanmoins le nom de ma dame s'y mêlera gaiement... A cheval, compagnons, vos lances en arrêt, et criez tous: « Gordon! Gordon pour l'Écosse et pour Élisabeth! »

(*Ils sortent. Grand bruit de guerre.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille, adjacente au lieu de la scène précédente.

Bruits d'armes. Entre SWINTON *suivi de* HOB HATTELY.

SWINTON.

Arrêtons-nous encore ici! L'homme qui prendra la fuite aujourd'hui, puisse son foyer domestique ne réchauffer que des bâtards!

HOB HATTELY.

Cette malédiction ne tombera jamais sur moi. Ma Madeleine est fidèle comme la lame de mon épée.

SWINTON.

Ah! drôle, te voilà donc aussi démonté!

HOB HATTELY.

Je sais, sire Alan, que vous n'avez pas besoin d'un guide qui vous reconduise chez vous; j'ai donc jeté les rênes sur le cou de mon palefroi et je l'ai laissé libre. Dans une heure il sera devant ma porte; et Madeleine n'aura pas besoin d'autre indice pour inviter les moines de Melrose à dire des messes pour moi.

SWINTON.

Tu as donc juré de frustrer la potence, coquin?

HOB HATTELY.

Ma résolution, après avoir vécu en voleur, est de mourir de la mort d'un brave; et je n'en trouvai jamais une plus glorieuse occasion.

SWINTON.

Eh bien! drôle, voici le chemin qui y conduit. En avant! en avant! à l'aide du jeune Gordon!

(Ils sortent. Bruits d'armes; mouvements de troupes. Enfin le fond du théâtre se lève et laisse apercevoir Swinton assis sur le gazon et Gordon le soutenant, tous deux grièvement blessés.

SWINTON.

Tout est abattu. Les moissonneurs ont passé sur nous et vont plus loin chercher une autre moisson. Ma tâche est finie; ici repose ma faucille... (Il laisse tomber son épée.) Ma main jamais ne la soulèvera plus! Jamais!

GORDON.

O vaillant capitaine, ta lumière est-elle éteinte! ce seul phare qui nous promit le salut dans notre fatal naufrage.

SWINTON.

Depuis longtemps ma lampe était obscurcie. Mais la tienne, jeune Gordon, ne faisait que s'allumer; et elle s'éteint tout à coup avant que l'Écosse en ait pu voir la splendeur!

GORDON.

Cinq mille cavaliers étaient lâchement rangés sur cette colline; ils nous ont vus accablés, et pas un n'a donné un coup d'éperon pour venir nous aider.

SWINTON.

Cruel effet de la basse jalousie du Régent!... Mais, hélas!... pourquoi... l'accuser?... Ce furent nos discordes civiles, notre égoïste vanité, nos haines jalouses, qui préparèrent de loin les causes du deuil de la patrie. Si ton vaillant père eût été le premier de tous nos chefs, comme son rang et sa valeur l'appelaient à l'être, nous ne serions point tombés sans secours... Quel compte il doit avoir à rendre, celui par le crime duquel Gordon ne put se trouver là.

GORDON.

Hélas! hélas! comme premier auteur de cette inimitié mortelle, il doit aussi en répondre. Si vos fils et vos nombreux vassaux eussent encore vécu nous n'aurions pas manqué de renfort.

SWINTON.

Que Dieu pardonne à celui qui n'est plus et à celui qui va suivre! Nous avons bu le breuvage empoisonné que nous avions préparé nous-mêmes; nous avons semé le vent et recueilli les tempêtes!... Mais toi, brave jeune homme, dont la grandeur d'âme a versé l'huile sur les blessures de nos haines, toi qui n'as point fait de mal et n'as pas besoin de pardon, pourquoi faut-il que tu partages notre châtiment?

GORDON.

Tous ont besoin de pardon. (On entend dans l'éloignement le bruit du combat.) Écoutez ces cris! Les armées se rencontrent-elles enfin?

SWINTON.

Regarde le champ de bataille, si tu le peux, brave Gordon, et dis-moi comment va la bataille... Mais je le devine, oh! je le devine trop bien.

GORDON.

Tout est perdu! tout est perdu! Dans l'armée écossaise, les uns fuient en désordre; les autres, dans un désordre pareil, se précipitent en avant: quelques-uns enfin semblent tourner leurs lances contre leurs propres concitoyens.

SWINTON.

Précipitation, lâcheté, secrète trahison, tout conspire à notre ruine. Notre bouillante valeur, dépourvue de discipline, est comme la vigueur des insensés, plus funeste à leurs amis qu'à leurs

ennemis. Je suis heureux que ces yeux obscurcis ne puissent plus voir ce triste spectacle... Que ta main ferme mes paupières, Gordon : je croirai que mon William aux cheveux blonds me rend ce dernier office. (Il meurt.)

GORDON.

Et moi, Swinton, je penserai que je rends ce devoir à mon père.

Entre VIPONT.

VIPONT.

Fuis, fuis, brave jeune homme! Une poignée de tes soldats, débris de cette fatale journée, lutte encore de ce côté pour tenter de te sauver. Ne perds point de temps : je vais te guider vers eux.

GORDON.

Regarde ce spectacle et parle moi de fuir!... Le chêne est tombé; et le jeune lierre, qui s'élevait à l'aide de son tronc, doit partager sa chute.

VIPONT.

Swinton?... hélas! le meilleur, le plus brave, le plus fort et le plus sage de toute notre chevalerie! Pardonne si, pour sauver ce qui vit encore, je semble faire injure à celui qui n'est plus... Gordon, songe que tu ne restes ici que pour périr sur le cadavre du meurtrier de ton père.

GORDON.

Mais il était lui-même mon père dans l'ordre de chevalerie; il instruisait ma jeunesse à s'élever au-dessus des suggestions d'une vengeance égoïste et mesquine; il a fait obtenir à ma jeunesse une gloire qui ne périra pas même sur ce champ de mort. L'histoire dira que cette bataille n'eût point été perdue si tout le monde eût combattu comme Swinton et Gordon. Sauve-toi, de Vipont!... Écoute les trompettes du Sud!

VIPONT.

Non, sans toi je ne fais plus un pas.

Entrent EDWARD, CHANDOS, PERCY, BALIOL, *etc.*

GORDON.

Ah! ils viennent à nous, le tyran et le traître, l'ouvrier et son instrument, Plantagenet et Baliol : que ne puis-je trouver dans ce pauvre bras un moment de vigueur pour accomplir un glorieux exploit! (Il se précipite sur les anglais; mais il est fait prisonnier avec Vipont.)

LE ROI EDWARD.

Qu'on les désarme! qu'on ne leur fasse aucun mal! bien que ce soient eux qui ont taillé en pièces les archers de l'avant-garde, eux et puis ce redoutable champion. Où donc est-il?

CHANDOS.

Le voici étendu par terre, ce géant! Apprends-nous son nom, jeune homme!

GORDON.

Qu'il te suffise de savoir qu'il fut un homme ce matin.

CHANDOS.

Je voulais te faire parler, mais ta réponse ne pouvait rien m'apprendre. Quel chevalier, ayant fait toutes ces campagnes d'Écosse, ne connaît pas ce cimier, le sanglier de sable attaché au chêne touffu, et cette masse pesante que l'on voyait toujours au plus fort de la bataille.

LE ROI EDWARD.

C'est Alan Swinton! c'est ce terrible chambellan, qui, à Weardale, parut tout à coup près de ma couche avec une torche et une massue, pendant que le cri de guerre de Douglas le Noir éveillait tout le camp.

GORDON, en tombant épuisé.

Puisque tu le connais si bien, tu respecteras son cadavre.

LE ROI EDWARD.

Comme chevalier et comme roi, je le promets.

GORDON.

Et que le mien repose à côté de lui, comme marque que notre mort a mis fin à l'inimitié qui séparait les deux familles.

LE ROI EDWARD.

Ah! c'est là le jeune Gordon!.. Y a-t-il encore quelque chose qu'Edward puisse faire pour honorer la bravoure, même dans un ennemi?

GORDON.

Rien que ceci : que le lâche Baliol, de son attouchement ou de son regard, ne

souille pas mon cadavre ou celui de Swinton. Il me reste encore un souffle, encore assez pour dire : Écosse... Élisabeth !... (Il meurt.)

CHANDOS.

Baliol, je ne voudrais pas, au prix des regards que t'a jetés le mourant, acheter la couronne à laquelle tu aspires.

LE ROI EDWARD à Vipont.

Vipont, ton écu chargé d'une croix figure mal dans cette guerre contre un roi chrétien.

VIPONT.

Ce roi chrétien fait la guerre à l'Écosse : or, j'étais Écossais avant que d'être templier; j'avais prêté serment à mon pays avant de connaître le saint ordre.

LE ROI EDWARD.

Je ne veux voir en toi que le champion du Christ, et je te mets en liberté sans rançon.

Entre l'ABBÉ DE WALTHAMSTOW.

L'ABBÉ.

Que le ciel accorde à Votre Majesté maintes journées glorieuses comme celle-ci l'a été!

LE ROI EDWARD.

C'est une journée heureuse : glorieuse,... elle eût pu l'être si tous nos ennemis s'étaient battus comme ces deux braves champions... Battez, tambours; sonnez, trompettes: et qu'on poursuive les fuyards jusqu'à ce que les flots de la Twed les ait tous engloutis. Berwick s'est rendu... Ces guerres, nous l'espérons, seront bientôt terminées.

FIN DE *HALIDON HILL*.

BALLADES.

THOMAS LE RIMEUR.

BALLADE
EN TROIS PARTIES.

PRÉFACE.

Il existe peu de personnages aussi célèbres dans les traditions que Thomas d'Ercildoun, connu sous le nom de Thomas le Rimeur. Réunissant, dit-on, aux talents du poëte le don de prophétie, Thomas est encore vénéré par ses concitoyens après une période de cinq cents années. Ce serait une chose difficile que d'écrire l'histoire entière de cet homme remarquable; mais les curieux trouveront peut-être quelque satisfaction à parcourir les documents que nous avons rassemblés ici.

On convient généralement que la résidence ordinaire, et peut-être le lieu de la naissance de cet ancien barde était Ercildoun, village situé sur le Leader, à deux milles au-dessus de sa jonction avec la Tweed. On montre encore les ruines d'une vieille tour comme ayant appartenu au château de Thomas le Rimeur. La tradition s'accorde à dire que le nom véritable du poëte était Lermont ou Learmont, et que l'appellation de *rimeur* n'était venue que de ses talent poétiques. Cependant il reste quelques doutes à ce sujet. Dans un acte que nous avons lu, le fils de notre poëte est ainsi désigné : « Thomas d'Ercildoun, fils et héritier de Thomas Rymour d'Ercildoun, » ce qui semblerait impliquer que le père ne portait pas le nom héréditaire de Learmont, ou, au moins, qu'il était mieux connu sous l'épithète que lui avaient value ses talents personnels. Je dois faire remarquer néanmoins que l'habitude de distinguer les personnes par un surnom particulier, même dans des actes publics, fut jadis ordinaire, et vraiment indispensable parmi les clans des frontières. Ainsi à la fin du XIIIe siècle, lorsque les noms propres commençaient à peine à s'introduire en Écosse, cette coutume devait être universelle. Il n'y a donc point d'inconséquence à penser que le nom de Thomas était Learmont, quoique dans cette pièce authentique il soit désigné sous l'appellation populaire de *Rymour*. Il est beaucoup plus aisé de déterminer l'époque où il vivait : c'était à la fin du XIIIe siècle. Mais je serais tenté de donner à sa mort une date antérieure à celle que donne Pinkerton, qui le suppose encore vivant en 1300, tandis qu'en 1299, nous voyons son fils, dans la charte déjà mentionnée, transférer au couvent de la Trinité de Soltre, tous ses droits à son héritage d'Ercildoun. Et si, en 1306, comme nous l'apprenons de Barbour, lorsque Bruce tua Comyn le Roux, les prophéties de Thomas étaient déjà en crédit, il faut que la sainteté mystérieuse et même l'incertitude de l'antiquité aient déjà eu leur influence à cette époque sur les écrits et la renommée du poëte.

Il n'est pas douteux que Thomas d'Ercildoun fut célèbre de son vivant, puisque nous le voyons, si peu de temps après sa mort, doublement renommé comme poëte et comme devin. Selon Mackensie, Learmont n'aurait fait que mettre en vers les prédictions d'Élisa, nonne inspirée d'un couvent d'Haddington. Mais ce fait est fort loin d'être prouvé. Au contraire, les anciens auteurs ont constamment cité les dits et prophéties de Thomas comme venant de son propre fond. Ainsi, dans la chronique de Winton :

> La plume de Thomas d'Ercildoun a prédit cette bataille ;
> Thomas nous dit qu'on se rencontrera dans Derne,
> Et qu'on luttera sérieusement, rudement et fortement;
> Il dit cela dans ses prophéties ;
> Mais comment l'a-t-il su ? C'est merveille.

Ce n'aurait pas été merveille aux yeux de Winton, s'il avait pensé que Thomas avait connu les événements futurs par une religieuse inspirée; certainement, pour le prieur de Loch-

leven, c'eût été là une explication très-satisfaisante.

Au reste, quelles que soient les conjectures des savants sur la source des connaissances de Thomas, le vulgaire les attribue unanimement aux relations du barde avec la reine des fées. La tradition raconte que Thomas, pendant sa jeunesse, fut porté dans le royaume des fées, où il acquit la science qui le rendit si fameux. Après un intervalle de sept ans, il lui fut permis de retourner sur la terre pour éclairer ses compatriotes, à la condition de revenir près de sa royale maîtresse lorsqu'elle l'en avertirait. Un jour que Thomas se réjouissait avec ses amis dans le château d'Ercildoun, quelqu'un vint dire avec effroi qu'un cerf et sa biche avaient quitté la forêt voisine, et se promenaient dans les rues du village; le poëte se leva, quitta ses amis, suivit les merveilleux animaux, et on ne le revit jamais. Le peuple croit qu'il habite encore aujourd'hui le royaume des fées, et qu'il doit revenir un jour sur la terre; en attendant, chacun révère sa mémoire. L'arbre d'Eildon, à l'ombre duquel Thomas débitait ses prophéties, n'existe plus depuis longtemps; mais la place en est marquée par une large pierre appelée la pierre de l'arbre d'Eildon. Un ruisseau voisin porte le nom de Bogle Burn (le ruisseau des esprits). La vénération que l'on porte à la demeure du poëte s'était même étendue, jusqu'à un certain point, sur un homme qui avait établi sa résidence parmi les ruines de la tour de Learmont, il n'y a pas beaucoup d'années. C'était une espèce d'herboriste, du nom de Murray; et sa connaissance des simples, la possession d'une horloge à carillon, et d'un alligator empaillé, et enfin ses relations supposées avec Thomas le Rimeur, donnèrent à cet homme, pendant un long espace de temps, la réputation d'un savant magicien.

Le récit qui fait le fond de cette ballade est tiré d'un manuscrit que nous a confié une dame résidant auprès d'Ercildoun; la copie que nous avons eue entre les mains avait été faite par MM. Brown, avec des corrections et des augmentations. Cependant, comme on peut le croire, l'original était beaucoup plus étendu pour ce qui concerne les descriptions locales. A ce vieux conte, l'auteur s'est aventuré à joindre une seconde partie, consistant en une espèce de centon des prophéties principales attribuées à Thomas le Rimeur; et une troisième partie entièrement moderne, fondée sur le retour de Thomas au pays des fées.

PREMIÈRE PARTIE.

ANCIENNE LÉGENDE.

Thomas était couché sur les rives de l'Huntlie; un spectacle merveilleux s'offrit à lui; il vit une dame brillante, descendant de son palefroi sous l'arbre d'Eildon.

Sa robe était de soie, verte comme le gazon; son manteau était de beau velours; à chaque tresse de la crinière de son cheval pendaient cinquante-neuf clochettes d'argent.

Thomas se découvrit la tête, et ploya le genou devant elle : « Je te salue, puissante reine des cieux! Car je n'ai jamais vu ta semblable sur la terre.

— Oh non, non, Thomas, dit-elle. Ce titre ne m'appartient pas; je suis seulement la reine du beau royaume des génies, et je viens ici pour te visiter.

« Viens, Thomas, dit-elle, viens avec moi; et si tu oses baiser mes lèvres, désormais tu m'appartiendras.

— Qu'il m'en doive advenir heur ou malheur, un pareil destin ne peut m'effrayer. » Et il baisa ses lèvres rosées à l'ombre de l'arbre d'Eildon.

« Maintenant, il te faut me suivre, dit-elle; maintenant il te faut me suivre, fidèle Thomas; et tu dois me servir pendant sept années, qu'elles soient heureuses ou malheureuses. »

Elle remonta sur son coursier blanc de lait, et prit en croupe le fidèle Thomas; et aussitôt qu'elle toucha les rênes, le palefroi courut plus léger que les vents.

Oh! ils galopèrent, et ils allèrent bien loin! le palefroi courut plus léger que les vents; jusqu'au moment où ils atteignirent un vaste désert bien loin de tout lieu habité.

« Descends, maintenant, descends, fidèle Thomas, et pose ta tête sur mes genoux, repose-toi un moment, et je te montrerai trois merveilles.

« Ne vois-tu point un sentier étroit, couvert d'épines et de broussailles?.... C'est le chemin de la vertu, quoique peu de personnes le fréquentent.

« Et ne vois-tu pas cette large, large route, qui serpente au milieu des lis en fleurs?.... C'est le chemin du vice, quoique beaucoup l'appellent la route du ciel.

« Et ne vois tu pas ce joli sentier qui s'arrondit autour des tertres couverts de bruyères?.... C'est le chemin qui mène au beau pays des fées, où nous devons arriver ce soir.

« Mais, Thomas, il te faut contenir ta langue, quelques choses que tu puisses voir ou entendre; car si tu prononçais un mot dans la terre des fées, tu ne reverrais jamais ta patrie. »

Et ils galopent de nouveau, et ils vont bien loin! Ils traversèrent des rivières avec de l'eau jusqu'aux genoux; et ils ne voyaient plus ni le soleil ni la lune; mais ils entendaient les mugissements de la mer.

C'était la nuit, la nuit noire; on ne voyait aucune lumière : et ils traversèrent des lacs ayant du sang jusqu' aux genoux; car tout le sang que l'on verse sur la terre, vient se mêler aux sources de ce pays.

Ils arrivèrent enfin dans un jardin, et la fée cueillit une pomme sur un arbre. « Prends ceci pour ta récompense, fidèle Thomas; ce fruit te donnera une langue qui ne pourra jamais mentir*.

* Voyez la note de la première partie.

— Ma langue m'appartient, répondit Thomas; vous voulez me faire là un don précieux! Je ne pourrais plus acheter ni vendre, en quelque pays que je me trouvasse.

« Je ne pourrais plus parler aux princes, ni aux grands, ni implorer aucune faveur d'une belle dame. — Garde le silence, s'écria la reine, car il en sera comme je l'ai dit. »

On lui donna un justaucorps de drap vert, et une paire de pantoufles de velours vert; et pendant sept longues années, personne sur la terre ne vit le fidèle Thomas.

SECONDE PARTIE.

ANCIENNES PROPHÉTIES.

Quand les sept années furent écoulées, un jour que le soleil scintillait dans le lac et dans le ruisseau, Thomas se trouva couché sur les rives de l'Huntlie, comme s'il se réveillait d'un songe.

Il entendit les pas cadencés d'un cheval, il vit briller une armure étincelante, et il aperçut un brave chevalier qui s'avançait vers l'arbre d'Eildon.

C'était un guerrier au hardi maintien, à la forte stature, et qui semblait être le fils d'un géant : il aiguillonnait son cheval avec des éperons dorés d'une forme élégante.

Il dit : « Sois le bienvenu, sois le bienvenu, fidèle Thomas, fais-moi voir quelque merveille. » Thomas répondit : « Que le Christ te protége, brave Corspatrick! Sois trois fois le bienvenu auprès de moi, généreux Dunbar!

« Descends de ton cheval, brave Corspatrick, et je te ferai connaître trois grands malheurs qui menacent notre belle et illustre Écosse, et qui change-

tont son costume verdoyant en un manteau de deuil[1].

« A cette heure un orage gronde depuis les collines de Ross, jusqu'aux vagues salées du Solway. — Tu mens, tu mens, vieux magicien! car le soleil brille paisiblement sur la terre et les flots. »

Le prophète posa la main sur la tête du comte, et lui fit voir sur un rocher auprès de la mer le corps d'un monarque étendu sans vie près de son coursier*, des courtisans l'entouraient en versant des larmes.

« Le second malheur s'accomplira sur les hauteurs de Branxton : au milieu des fougères de Flodden flottera un étendard couleur de sang, suivi par des chefs valeureux.

« Un roi d'Écosse marchera contre eux, portant le lion fauve sur son écu; mais une flèche empennée doit le renverser sur le champ de bataille.

« Quand il se voit tout sanglant, il dit encore à ses guerriers. « Pour l'amour « de Dieu, faites face à ces hommes du « Sud, et battez-les! Pourquoi per- « drais-je mes droits? Ce n'est pas au- « jourd'hui que je dois mourir** . »

« Maintenant, tourne les yeux vers l'orient, et tu verras des scènes de désolation. Quarante mille soldats armés de lances sont réunis à l'endroit où le fleuve se jette dans la mer.

« C'est là que les Léopards effaceront la brillante dorure du Lion; dans la vallée de Pinky, il coulera beaucoup de noble sang ce jour-là.

— Assez, assez de revers et de malheurs; montre-moi maintenant quelque événement favorable, ou sur ma foi, dit Corspatrick[2], tu maudiras le jour où tu m'as vu!

* Le roi Alexandre fit une chute de cheval près de Kinghorn, et mourut sur la place.

** On sait que le véritable sort de James IV est resté un mystère.

— Le premier des succès que je vais te révéler aura pour théâtre les bords d'une rivière qui porte le nom de Pain*** : là les Saxons maudiront leurs arcs, et verront leurs flèches manquer le but.

« Auprès de ce pont qui traverse le ruisseau, à l'endroit où l'onde coule pure et brillante, plus d'un coursier bondira en recevant une blessure mortelle, plus d'un chevalier tombera tué dans la mêlée.

« Au pied d'une croix de pierre mutilée, les Léopards verront s'évanouir leur gloire; le corbeau viendra, l'aigle viendra, et ils boiront le sang des Saxons. La croix de pierre sera ensevelie sous des monceaux de cadavres.

— Maintenant, fidèle Thomas, apprends-moi, je te prie, quel sera l'homme qui gouvernera la Grande-Bretagne depuis le Nord jusqu'aux mers du Sud?

— Une reine française enfantera celui qui gouvernera toute la Grande-Bretagne[3], il sera du sang de Bruce au neuvième degré.

« Les fleuves et même les mers les plus lointaines seront soumis à sa race, car ses fils iront à cheval sur le vaste océan, et conduiront leurs coursiers de bois avec des rênes de chanvre. »

TROISIÈME PARTIE.

IMITATION MODERNE.

Sept années s'écoulèrent encore, la guerre avait éclaté sur l'Écosse, et le Ruberslaw montrait au gigantesque Dunyon la flamme rouge des signaux[1].

Des tentes s'élevaient autour du charmant Coldingknow[2], et les cimiers des casques, les longues rangées de lances

*** Bannockburn *burn*; signifie rivière, et *bannock* est une espèce de pain écossais sans levain.

étincelaient au milieu des touffes de genet.

Le Leader, en roulant ses eaux vers la Tweed, répète des cris de guerre; à ce bruit le chevreuil s'éveille depuis Caddenhead, jusqu'au lointain Torwoodlee[3].

Une fête se prépare à Ercildoun, dans les hautes et anciennes salles de Learmont; là sont des chevaliers de grand renom et des dames couvertes de manteaux brodés.

Il ne manquait aux convives ni musique, ni joyeux récit, ni coupes toutes pleines d'un vin vermeil, ni quaighs* remplis d'ale écumante.

Quand le festin fut terminé, le véridique Thomas se leva, tenant sa harpe à la main (il avait gagné cette harpe en chantant ses ballades dans le pays des fées).

Chacun fait silence et reste immobile, et les ménestrels pâlissent d'envie; les lords armés s'appuient sur la garde de leur épée, attendant le récit avec impatience.

Le prophète chanta ses histoires merveilleuses sur un rhythme majestueux; et depuis, les bardes n'ont jamais retrouvé un rhythme semblable.

Cependant quelques fragments de ces poëmes sublimes flottent encore sur le fleuve des ans, comme on voit les débris d'un naufrage apparaître à la surface d'une mer agitée.

Il chanta la Table ronde du roi Arthur, le chevalier du lac, et il dit comment le galant sir Gawaine répandit son sang pour l'amour des dames [4].

Mais surtout il célébra le beau Tristrem dans ses chants mélodieux; car du temps d'Arthur, nul chevalier n'égalait le chevalier de Lionelle [5].

Il reçut une blessure empoisonnée en défendant les droits d'un oncle sans courage; car ce fut pour le roi Marc qu'il vainquit le fougueux Morholde sur les rives de l'Irlande.

Aucun secret ne pouvait arrêter les progrès du poison, et l'art du médecin n'avait rien produit, lorsque la main de lis de l'aimable Isolt sonda la terrible blessure.

Avec une douce main et des paroles caressantes, elle sut remplir le rôle d'un savant docteur; et tandis qu'elle se penchait sur le lit du malade, il la récompensa en lui donnant son propre cœur.

Oh! ce fut un don fatal, je pense! car dans une heure malheureuse, la jeune fille avait été destinée au trône du sauvage royaume de Cornouailles; c'était la fiancée du faible Marc.

Le barde inspiré forma un tissu magique de leurs amours et de leurs malheurs, et là-dessus, dans une agréable confusion, ressortaient les images des seigneurs, des chevaliers et des dames brillantes.

Les tours de Garde-Joyeuse y montraient souvent leurs têtes étincelantes, et la vallée enchantée d'Avalon était la scène de toutes ces merveilles.

Là se trouvaient Brengwain et Ségramore, et le savant Merlin avec toute sa science. Et qui aurait pu chanter aussi savamment que Thomas les puissants enchantements de ce fameux magicien?

A travers mille détours, le récit plein de charmes conduisit l'âme émue de l'auditeur, jusqu'à ce qu'enfin elle se trouvât penchée sur ce lit de mort de Tristrem.

Ses anciennes blessures se sont rouvertes; son cœur est oppressé par une cruelle agonie. Où sont les mains de lis d'Isolt et ses paroles caressantes?

Elle accourt, elle accourt! le pas d'une amante est rapide comme l'éclair.

* Espèce de coupes de bois formées de douves comme de petits tonneaux.

Elle accourt ! elle accourt ! et elle n'arrive que pour voir son Tristrem mourir.

Elle l'a vu expirer, et son dernier soupir s'est joint dans un baiser à l'haleine fugitive de son amant, et le couple le plus aimable de la Bretagne est réuni dans la mort.

La harpe se tait : les derniers sons s'éteignent doucement dans l'oreille ; et les hôtes silencieux penchés autour du barde semblent écouter encore.

Bientôt on entend un faible murmure de douleur; car ce ne sont pas les dames seules qui soupirent ; mais plus d'un chevalier presque honteux essuya sa joue virile avec son gantelet de fer.

Les brouillards de la nuit couvraient le cours du Leader et les tours de Learmont. Dans le camp, dans le château, ou sous les bosquets, chaque soldat cherchait le repos.

Lord Douglas, couché sous sa vaste tente, rêvait au récit douloureux, quand des pas légers résonnant dans l'ombre frappèrent l'oreille du guerrier.

Il s'éveille, il se lève : « Holà, Richard, hô ! lève-toi, mon page, lève-toi ! Quel téméraire ose venir, à cette heure tranquille, sous la tente où Douglas repose ? »

Le seigneur et le page sortirent à la hâte : et sur les bords du Leader un merveilleux spectacle s'offrit à leurs yeux. Un cerf et une biche marchaient côte à côte, tous deux aussi blancs que la neige des sommets Fairnalie [6].

Ils s'avançaient fièrement et avec lenteur, à la clarté de la lune ; et ils ne s'effrayaient point de la foule qui se pressait pour les admirer.

On envoya en toute hâte un message, aux tours de Learmont, et Thomas tressaillit, se jeta hors de sa couche, et s'habilla avec précipitation.

D'abord il devint pâle, ensuite il rougit, et il ne dit que trois choses. « Le sable de ma vie est écoulé ; ma trame est filée ; ce prodige me regarde. »

Il prit sa harpe magique et la suspendit à son cou, comme faisaient les ménestrels ; et le vent en tira un son douloureux qui répandit au loin ses échos mourants.

Puis il partit ; mais il se retourna souvent pour voir encore son ancien château : sur la tour grisâtre, on voyait briller d'un doux éclat les rayons d'une belle nuit d'automne.

Et les vagues du Leader, semblables à de l'argent étincelant, reflétaient capricieusement la clarté de la lune. Dans le lointain, on voyait, comme une masse obscure, le groupe gigantesque des montagnes de Soltra.

« Adieu, vieilles tours de mes pères, adieu pour longtemps, dit-il : vous ne verrez plus de scènes de plaisir, de grandeur ou de pouvoir.

« Le pied d'un Learmont ne foulera plus cette terre, et sur mon foyer hospitalier le lièvre déposera ses petits.

« Adieu ! Adieu ! » répéta-t-il encore au moment de les perdre de vue. « Adieu, ondes argentées du Leader ! adieu Ercildoun ! »

Le cerf et la biche s'approchèrent de l'endroit où Thomas s'était arrêté d'un air d'hésitation, et là, sous les yeux de Douglas, ils traversèrent tous trois le Leader.

Lord Douglas monta son coursier bai-brun, et traversa le Leader à cheval ; mais bien qu'il allât comme l'éclair, il ne put revoir le groupe merveilleux.

Les uns disent que les voyageurs se dirigèrent vers les collines, d'autres pensent que c'était vers le vallon ; mais on ne revit jamais Thomas parmi les demeures des vivants.

NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le commentaire traditionnel de cette ballade nous apprend que cette pomme était le fruit de l'arbre fatal de la science, et que ce jardin était le paradis terrestre. La répugnance qu'éprouve Thomas à se défaire de la faculté de mentir et les inconvénients qu'il trouve à cette privation, sont d'un effet assez comique.

SECONDE PARTIE.

1. Les prophéties attribuées à Thomas d'Ercildoun ont été la cause principale du souvenir qu'il a laissé parmi ses compatriotes. L'auteur de *sir Tristrem* aurait été rejoindre depuis longtemps dans la vallée de l'oubli Clerk de Tranent, qui écrivit les aventures de *Schir Gawain*, si, par bonheur, la même vénération superstitieuse, qui fait que Virgile passe pour un magicien chez les lazzaroni de Naples, n'avait élevé le barde d'Ercildoun au rang de prophète. Barbour, Wintoun et Henry le ménestrel, plus connu sous le nom d'Harry l'aveugle, font allusion aux prédictions de Thomas; cependant aucun d'eux ne les cite textuellement, et ils se contentent de dire que Thomas le Rimeur avait prédit les événements dont ils parlent. La plus moderne des prophéties de Thomas d'Ercildoun est citée par Pinkerton d'après un manuscrit. C'est une prétendue réponse du barde d'Ercildoun à une question de l'héroïque comtesse de Dunbar, célèbre par la défense de son propre château contre les Anglais, et qui fut appelée par ses contemporains *la noire Agnès de Dunbar*.

« *La countesse de Donbar demande à Thomas de Essedoune quant la guerre d'Escosse prendrait fin. E yl la repoundy et dyt :*

Quand on fera un roi d'un moine;
Quand on payera plus qu'on ne doit;
Quand les champs seront des forêts, et les forêts des champs;
Quand les lièvres giteront sur la pierre du foyer;
Quand on fera des écuries avec des églises, et des châteaux avec des étables à pourceaux;
Quand le village et le marché de Rokesborougbe seront transportés à Forwyleye;
Quand Bambourne aura des remparts de cadavres;
Quand les hommes mèneront d'autres hommes avec une corde pour les vendre;
Quand un boisseau de froment s'échangera contre dix marcs d'or;
Quand l'orgueil et les éperons de chevaliers seront mis en prison;
Quand l'Écossais se cachera comme un lièvre dans un gîte où l'Anglais ne pourra le découvrir;
Quand le juste et l'injuste seront confondus;
Quand les Écossais seront si affamés, qu'ils se mangeront l'un l'autre faute de mouton.
Quand tout ceci arrivera-t-il?
Ce ne sera pas de ton vivant ni du mien:
Ah! cela viendra, et cela passera,
Dans l'espace de vingt et un hivers. »

PINKERTON. *Poëmes tirés des manuscrits de la bibliothèque Harléienne*, 2253, f. 127.

Comme je n'ai jamais vu le manuscrit d'où M. Pinkerton a tiré ce passage, et comme la date donnée par ce savant antiquaire est le règne d'Édouard I ou II, c'est avec beaucoup de défiance que je me hasarde à émettre une opinion contraire à la sienne. La vaillante défense du château de Dunbar par la noire Agnès eut lieu en 1237, et nous avons déjà prouvé dans la préface que Thomas le Rimeur n'existait plus en 1299. Il est donc très-peu probable que la comtesse ait jamais pu consulter Thomas, car il en faudrait conclure qu'avant 1299, elle était mariée, ou au moins en état de faire de semblables questions, tandis qu'au contraire on la dépeint comme une femme tout au plus au milieu de la vie, à l'époque où elle défendit sa forteresse. D'après cela on peut croire que cette prétendue prophétie fut inventée pour encourager les Anglais lors des guerres d'Écosse, et que les noms de l'illustre comtesse et du barde d'Ercildoun ne s'y trouvèrent mêlés qu'afin de lui donner plus de poids. Selon cette hypothèse, la prophétie aurait été composée après le siége de Dunbar, puisqu'elle suppose que le nom de la comtesse était déjà connu, et par conséquent sous le règne d'Édouard III. Le but de la prédiction est de prouver qu'on ne verra la fin des guerres d'Écosse que quand les Anglais auront conquis le pays entier en répandant sur lui toutes les calamités de la guerre. Quand la terre cultivée sera devenue forêt; quand les animaux sauvages habiteront le foyer désert; quand les Écossais ne pourront se soustraire à leurs ennemis qu'en se cachant comme le lièvre, etc.; tout cela semble se rapporter aux victoires d'Édouard III. Néanmoins l'indépendance de l'Écosse sut résister à ces artifices comme aux armes de ses puissants et riches voisins. Dieu merci! la guerre est finie, et les Écossais ne se sont pas mangés entre eux *faute de mouton*.

Parmi les dictons prophétiques que les bonnes femmes du Téviotdale attribuent à Thomas le Rimeur, il en est un qui présage la ruine de son château et de sa famille :

Le lièvre habitera sur la pierre de mon foyer,
Et l'on n'y verra plus un laird de Learmont.

La première partie de ce distique est évidemment empruntée au passage cité par Pinkerton, et que nous avons donné plus haut.

2. Corspatrick (Côme Patrick), comte de March, plus connu sous le nom qu'il tenait de son château de Dunbar, prit une part active aux guerres d'Écosse sous Édouard Ier. On prétend que ce fut à lui que Thomas prédit la mort du roi Alexandre.

3. Lord Hailes a publié, sous le titre de *Remarques sur l'Histoire d'Écosse*, une Dissertation sur les différentes prophéties de Bède, de Merlin, de Gildas, de Thomas et d'autres devins. Son attention s'est principalement portée sur la prédiction de notre barde d'Ercildoun, qui dit que l'Angleterre et l'Écosse seront réunis sous un seul roi, fils d'une reine française, et descendant de Bruce au neuvième degré. Lord Hailes prouve clairement que le sens de cette prédiction a été forcé lorsqu'on l'a appliqué à l'avénement de Jacques VI. La pièce fondamentale de cette prétendue prophétie est ainsi conçue :

Il y aura un homme allié au sang de Bruce par le côté gauche,
Et son parent au neuvième degré ;
Il lui faudra fuir hors de la belle Écosse,
Et gagner la France au delà de la mer.
Puis il reviendra de nouveau,
De manière que beaucoup d'hommes pourront le voir de leurs yeux :
Il abordera près d'Aberladie,
Monté sur un cheval de bois, conduit avec des rênes de chanvre.

Cependant quand ceci s'accomplira,
Le lion sera le maître de tout ;
Une reine française enfantera un fils
Qui gouvernera toute la Grande-Bretagne ;
Il sera aussi allié au sang de Bruce,
Et lui appartiendra jusqu'au neuvième degré.

Il viendra par la mer salée un chevalier homme d'état,
Un homme d'état plein de finesse, et un vaillant homme d'armes ;
Le fils d'un duc ennoblira un homme né en France,
Qui augmentera nos joies, et réparera nos malheurs,
Après l'année de notre Seigneur 1513 et neuf années encore.
Il gouvernera à lui seul la grande île,
Entre treize et trois fois trois ans, cette prédiction s'accomplira,
Et les Saxons ne reprendront jamais le dessus.

On ne peut douter que cette prophétie n'ait été fabriquée pour exciter la confiance des peuples écossais envers le duc d'Albany, régent d'Écosse, qui revint de France deux ans après la mort de Jacques IV à la bataille de Flodden. Le Régent descendait de Bruce par les femmes jusqu'au neuvième degré. Sa mère était fille du comte de Boulogne, et son père, exilé, avait fui de la belle Écosse. Il arriva nécessairement par mer, et sa descente était attendue à Aberlady, dans le Frith du Forth. Il fut fait chevalier par le fils d'un duc, et le prophète lui accordait neuf ans, à dater de 1513, pour délivrer sa patrie et humilier l'Angleterre. Tout ceci n'était qu'une fraude pieuse pour exciter l'enthousiasme de la nation.

Puisque je parle de prophètes, je demanderai la permission aux antiquaires d'attirer leur attention sur Merdwynn-Wyllt, ou Merlin le Sauvage, auteurs des Prophéties écossaises, et qu'il ne faut pas confondre avec Ambroise Merlin, l'ami d'Arthur.

Fordun nous apprend que ce personnage résidait à Drummelzier, et qu'il errait, comme un autre Nabuchodonosor, parmi les bois de la Tweeddale, en pleurant le meurtre de son neveu. Waldhave, qui a publié un livre de prophéties, raconte qu'il était couché au sommet du Lomond-Law, lorsqu'il entendit une voix qui l'avertissait de se tenir sur la défensive. Il tourna la tête, et vit un troupeau de lièvres et de renards, fuyant devant un être sauvage qui méritait à peine le nom d'homme. A la vue de Waldhave, le chasseur abandonna sa poursuite et l'attaqua avec une massue. Waldhave se défendit avec son épée, jeta le sauvage par terre, et ne lui permit de se relever qu'après lui avoir fait jurer de ne point recommencer la lutte. Le serment fait, le sauvage se releva, et Waldhave fut surpris de son aspect étrange.

Ses quatre membres étaient faits comme ceux d'un homme ;
Mais son menton et son visage étaient couverts d'un poil si touffu,
Et sa chevelure était si abondante, qu'il était terrible à voir.

L'étrange occupation à laquelle se livrait Merlin lors de la rencontre de Waldhave, est quelque peu expliquée dans un passage de la Vie de Merlin, par Gressey de Monmouth. Après avoir dit que le prophète avait fui dans les bois par désespoir, il raconte qu'en regardant les étoiles par une belle nuit, Merlin apprit, grâces à ses connaissances astronomiques, que sa femme Guendolen avait résolu de se remarier le matin suivant. Comme il lui avait prédit que cette union arriverait, et comme il avait promis à Guendolen un cadeau de noces (à la condition néanmoins de tenir le fiancé hors de sa vue); il résolut de tenir parole. Il rassembla donc tous les cerfs et tout le menu gibier du voisinage, et monté lui-même sur un daim, il s'avança, chassant le troupeau devant lui, vers la capitale du Cumberland où résidait Guendolen. Mais la curiosité de l'amant l'ayant poussé trop près de cette étrange cavalcade, la rage de Merlin s'éveilla, et il tua le fiancé de sa femme d'un coup d'andouiller.

Avant de terminer cette espèce de dissertation, j'ajouterai encore que plusieurs vers qui passent pour des dictons prophétiques de Thomas d'Ercildoun, sont encore en vénération parmi le peuple. Ainsi on prétend qu'il a dit de la très-ancienne famille d'Haig de Bemerside :

Advienne que pourra,
Il y aura toujours un Haig de Bemerside.

Le grand-père du propriétaire actuel de Bemerside eut douze filles avant que d'avoir un fils. Le peuple tremblait pour la réputation de son prophète. Enfin lady Bemerside donna le jour à un Haig de Bemerside ; et la véracité de Thomas fut affranchie de l'ombre d'un doute.

Une autre prédiction du Rimeur semble avoir pour origine cette espèce de seconde vue que possèdent les hommes d'un jugement sain :

En étant sous l'arbre d'Eildon,
Vous pouvez voir un pont traversant la Tweed.

La place en question commande sur une grande étendue le cours du fleuve, et il était aisé de prévoir qu'aussitôt que l'état du pays s'améliorerait,

on construirait un pont sur la Tweed. De cette même place on peut voir aujourd'hui trois ponts.

TROISIÈME PARTIE.

1. Ruberslaw et Dunyon sont deux collines au-dessus de Jedburgh.

2. C'est une ancienne tour près d'Ercildoun, et qui appartient à une famille du nom de Home. On attribue à Thomas une prédiction qui dit :

> Vengeance ! Vengeance ! Quand et sur qui ?
> Sur la maison de Coldingknow, maintenant et toujours.

Cet endroit est devenu classique pour avoir donné son nom à la belle mélodie écossaise, intitulée *Les Genets de Coldingknow*.

3. Torwoodlee et Caddenhead sont situés dans le Selkirkshire.

4. Voyez, dans les Fabliaux de M. le Grand, le conte intitulé *Le Chevalier et l'Épée*.

5. Thomas le Rimeur fut renommé parmi ses contemporains comme auteur du célèbre roman de *sir Tristrem*. En 1804, je publiai une petite édition de ce curieux poëme, qui n'ajouta rien à la célébrité du barde d'Ercildoun, mais qui donna du moins un spécimen de la plus ancienne poésie écossaise que l'on ait jamais publiée. Quelques fragments de ce roman avaient déjà été livrés au public littéraire dans *les Anciens poëtes* de M. Ellis, ouvrage auquel nos prédécesseurs et nos descendants seront également redevables; les premiers, parce que c'est un monument de leur littérature; les seconds, parce qu'ils trouveront dans ce livre une histoire de la langue anglaise dont l'intérêt et l'utilité ne finiront qu'avec l'existence de cette langue.

Il suffira de mentionner ici que l'histoire de *sir Tristem* était tellement admirée, que l'on citait le petit nombre de personnes capables de la lire en suivant les intentions de l'auteur.

D'après un très-curieux manuscrit du XIII[e] siècle, contenant une *histoire de sir Tristrem* en vers français, il paraissait qu'à cette époque l'ouvrage de notre Thomas était connu et cité par les ménestrels de la Normandie et de la Bretagne; car arrivant à un passage raconté de diverses manières par les différents ménestrels, l'auteur cite expressément l'autorité du poëte d'"Ercildoun :

> Plusurs de nos granter ne volent
> Co que del naim dire se solent
> Ki femme Kaherdin dut aimer
> Li naim redut Tristram narrer,
> E entusché par grant engin,
> Quand il alofe Kaherdin;
> Pur cest plaie e pur cest mal,
> Enveiad Tristran Guvernal,
> En Engleterre pur Ysolt
> Thomas ico granter ne volt
> Et si volt par raisun mostrer,
> Qu'ico ne put pas esteer, etc.

L'histoire de sir Tristrem, qui se trouve dans le manuscrit d'Édimbourg, est tout à fait différente du volumineux roman en prose, sur le même sujet, qui fut compilé par Rusticien de Pise, et analysé par M. de Tressan; cependant elle est d'accord dans toutes les parties essentielles avec l'ouvrage français que nous venons de citer, et qui est de beaucoup plus ancien.

6. Ancien château sur la Tweed, dans le Selkirkshire.

GLENFINLAS,

OU

LE CORONACH* DE LORD RONALD.

> Les formes invisibles de l'air obéissent à ces enchanteurs : elles écoutent leurs ordres et partent à un signe de leur main. Ils connaissent l'esprit qui prépare les tempêtes, et souvent on les voit, comme des êtres atteints de folie, s'arrêter, défaillants, à la vue du fantôme qu'ils viennent d'évoquer.

PRÉFACE.

Voici la tradition sur laquelle est fondée cette ballade : Tandis que deux chasseurs highlandais passaient la nuit dans un *bothy* ** solitaire, en faisant un joyeux repas de venaison, arrosé de whisky, un d'eux exprima le désir d'avoir de jolies filles pour compléter la partie. A peine avait-il parlé, que deux belles jeunes femmes, vêtues de vert, entrèrent dans la hutte en dansant et en chantant. Un des deux chasseurs quitta la chaumière, entraîné par la

* Le coronach est le chant funèbre d'un guerrier chanté par les vieillards du clan.

** C'est une hutte construite pour l'usage des chasseurs.

sirène, qui s'était adressée particulièrement à lui : l'autre chasseur resta, et se défiant des belles séductrices, il continua de jouer, sur une harpe de Judée, un air consacré à la Vierge Marie. Le jour vint enfin, et la vision tentatrice s'évanouit. En cherchant dans la forêt, il trouva les os de son infortuné compagnon; le malheureux avait été mis en pièces et dévoré par la furie dont il avait suivi les pas. Cet endroit conserva le nom de *Glen des femmes vertes*.

Glenfinlas est un vaste terrain boisé qui se trouve dans le comté de Perth, non loin de Callender, dans le Menteith. C'était une forêt royale, et elle appartient aujourd'hui au comte de Moray. Comme cette contrée touche au district de Balquidder, elle fut jadis habitée principalement par les Mac Gregor. A l'est de la forêt de Glenfinlas s'étend le lac Katrine et ses bords romantiques appelés les *Trosachs*. Benledi, Benmore et Benvoirlich, sont des montagnes du même district et à peu de distance de Glenfinlas. La Teith, après avoir traversé Callender et le château de Doune, vient rejoindre le Forth près de Stirling. Le sentier de Lenny est placé immédiatement au-dessus de Callender; c'est le principal accès qui conduit de cette ville aux Highlands. Glenartley est une forêt près de Benvoirlich. Tout cet ensemble offre un paysage d'une sauvage beauté.

O Hone a rie! O Hone a rie*. L'orgueil de la race d'Albyn est éteint; l'arbre inébranlable de Glenartney est tombé : nous ne reverrons jamais lord Ronald.

O rejeton du grand Macgillianore, le chef qui ne craignit jamais un ennemi, combien ta large claymore était irrésistible! combien était mortelle ta flèche sûre de son but!

Les veuves des Saxons peuvent dire [1] comment le rivage de la Teith retentit sous la chute des plus braves guerriers des Lowlands, tandis que tu les précipitais du haut du sentier de Lenny.

Sur les hauteurs de ses domaines, les jours de fête, comme on voyait briller le Beltane-Tree de lord Ronald [2]; tandis que les jeunes garçons et les vierges dansaient d'un pied agile le léger strathpey, avec la gaieté des montagnes.

A l'abri du bouclier puissant de Ronald, les vieillards oubliaient leurs cheveux blancs; mais à cette heure nous gémissons à haute voix, car nous ne reverrons jamais lord Ronald.

Il vint un chieftain des îles lointaines, pour partager les joies du manoir, et pour chasser avec Ronald le noir gibier qui bondit sur les hauteurs d'Albyn, toujours battues des vents.

* Exclamation de douleur qui signifie à peu près : « Plaignons le chef. »

C'était Moy. Dans l'île de Columba, pendant qu'il éveillait sa harpe harmonieuse avec l'inspiration d'un ménestrel, l'esprit prophétique avait saisi son âme [3].

Il connaissait beaucoup de ces paroles magiques que les esprits errants tremblent d'entendre, et beaucoup de chants dont les sons puissants n'avaient jamais frappé une oreille mortelle.

Car on dit que, sur un mode mystique, ces chants renfermaient de hauts entretiens avec la mort, et que souvent ils découvraient des sépulcres futurs, qui devaient recevoir des êtres encore à venir.

Or, il arriva qu'un jour, ayant fait sortir le cerf de sa reposée, les deux chefs suivirent un chemin écarté et se trouvèrent dans la profonde vallée de Glenfinlas.

Aucun vassal ne les suit, pour aider à leur chasse, veiller à leur sûreté, et dresser leur table : leur simple costume, c'est le plaid des Highlands; leur fidèle garde, l'épée highlandaise.

Pendant trois jours d'été, à travers les buissons et la vallée, leurs flèches sifflantes volèrent avec bonheur, et quand tombait la nuit humide de rosée, ils apportaient la curée dans leur cabane.

Leur hutte isolée est assise dans l'endroit le plus sombre du noir Glenfinlas, entourée par les mornes ondes du Moncira, qui murmurent à travers le bois solitaire.

A la fin du troisième jour, la nuit s'abattait mollement, le ciel était calme, et le brouillard de l'été, chargé d'une rosée balsamique, mouillait les flancs du Glen couverts de bruyères et les pierres moussues.

La lune, à demi cachée dans des flocons d'argent, répandait de toutes parts ses rayons douteux; elle frissonnait au loin sur le lac Katrine et se reposait sur la tête du Benledi.

Maintenant, retirés dans leur habitation, les deux chefs jouissent de leurs provisions champêtres, selon leur cordial usage, et le plaisir sourit dans les yeux de Ronald, tandis qu'il défie Moy, la coupe à la main.

« Que nous manque-t-il pour couronner notre félicité, maintenant que le battement de nos cœurs est accéléré par la joie ? Le facile baiser d'une belle jeune fille, son haleine palpitante, et ses yeux languissants.

« Ce matin les filles du fier Glengyle, les plus belles vierges de nos montagnes, ont quitté le château de leur père pour chasser le cerf dans ce bois.

« Longtemps j'ai cherché à captiver le tendre cœur de Mary; j'ai versé des larmes et poussé des soupirs; mais l'art insidieux des amants est en défaut sous l'œil vigilant d'une sœur.

« Néanmoins, tandis que je fuirais au loin avec Mary, tu pourrais enseigner à cette belle gardienne qu'elle doit cesser de veiller sur d'autres cœurs et réserver sa prudence pour défendre le sien.

« Touche seulement ta harpe, et tu verras bientôt l'aimable Flora de Glengyle, oubliant sa mission et moi-même, s'exalter par tes chants, suspendue entre les larmes et le sourire.

« Ou si elle préfère une tendre histoire racontée sous les rameaux verts, la règle du bon Saint-Oran [4] prévaudra-t-elle près du sévère chasseur au front toujours rigide ?

— Depuis le combat d'Enrick, depuis la mort de Morna, jamais ne s'est élevé dans mon sein l'émotion qui répond à l'haleine palpitante, aux faciles baisers et aux yeux languissants.

« Alors que sur la bruyère funeste, je vis tomber mes espérances d'amour et de renommée, je demandai à ma harpe de répandre les flots de ma sauvage douleur; et l'esprit fatal du voyant descendit sur moi.

« La dernière et terrible malédiction du ciel irrité me fut donnée au milieu des soupirs des fantômes, et parmi des sons de douleur capables de détruire tout mouvement de joie : c'est le don de connaître les maux à venir.

« La barque que vous avez vue, par un matin d'été, s'élancer joyeuse de la baie d'Oban, mon œil l'apercevait déjà démontée et brisée au loin, sur les rochers de Colonsay.

« Fergus aussi... le fils de votre sœur, vous contempliez avec orgueil sa bravoure et sa bonne mine, lorsque, marchant contre le lord de Downe, il laissait derrière lui les sommets du rude Benmore.

« Vous n'avez vu que les plis de leurs tartans, tandis que, descendus dans la plaine, ils tournaient les flancs du Benvoirlich, et vous n'avez entendu que le pibroch répondant fièrement au bruit retentissant des boucliers.

« Mais moi, j'entendais les soupirs, je remarquais les larmes; je voyais déjà la blessure qui perça le sein de Fergus quand, avec le terrible cri de guerre de son clan, il se précipita sur les lances serrées des Saxons.

» Et toi qui convies ma pensée au bonheur et mon cœur à la joie, qui m'en-

gages à rechercher, comme toi, de folâtres baisers, ce cœur, ô Ronald, saigne maintenant pour toi.

« Je vois la mort glacer ton front, j'entends la voix de l'Esprit qui t'appelle, je vois danser les feux de sinistre présage... Ils sont passés; et maintenant, l'œil inspiré ne voit plus rien.

— Laisse reposer tes songes effroyables, prophète de malheur. Dis-moi, devons-nous renoncer à ces rayons d'une joie passagère parce que la tempête peut venir demain?

« Certaines ou mensongères, tes funestes prédictions n'effrayeront jamais le chieftain de Clangillian; son sang bouillonnera toujours à l'approche du plaisir, quoiqu'il doive couler sous la lance du Saxon.

« Et maintenant, Mary vient me trouver dans la vallée; j'entends le bruit de son brodequin dans la bruyère humide de rosée? » Il dit, et sans prendre congé du chef, il appela ses chiens et sortit gaiement.

Dans l'espace d'une heure, chacun des chiens qui avaient lancé le serf rentra précipitamment dans la hutte, et poussant des hurlements lamentables, ils se serrèrent près de la couche du Voyant.

Pas de Ronald encore, quoique minuit soit arrivé! et tandis que Moy, penché sur la flamme mourante, entretient les rayons tremblants du feu de veille, il voit passer devant lui de funestes visions.

Soudain les chiens dressent leurs oreilles et cessent leurs tristes hurlements; ils se serrent plus près de Moy, et leurs membres tremblants, leurs grognements étouffés, trahissent une profonde terreur.

La harpe résonna sans être touchée, pendant que la porte s'ouvrait doucement et sans secousse, et qu'une démarche légère effleurant le plancher, faisait vibrer toutes les cordes.

Et à la faible lueur du feu de veille, le ménestrel aperçut à ses côtés une jeune chasseresse d'une éclatante beauté, dont la robe verte était trempée de rosée.

Tous ses vêtements étaient trempés de rosée; sa joue était froide et son sein nu, tandis qu'elle se penchait sur la flamme mourante pour exprimer l'eau de sa chevelure.

Avec une rougeur virginale, elle dit d'une voix douce : « Beau chasseur, as-tu vu, aux rayons de la lune, dans la clairière du profond Glenfinlas, une gracieuse jeune fille vêtue de vert?

« Avec elle est un vaillant chef des Highlands, dont les épaules soutiennent l'arc du chasseur, qui porte un dirk à son côté, et dont le tartan agité par la brise flotte légèrement derrière lui.

— Qui es-tu? et qui sont-ils? » demanda Moy, pâle de surprise; « et comment oses-tu errer dans la vallée de Glenfinlas à la pâle lumière de la lune?

— Là-bas, on voit le lac sauvage de Katrine étendre ses eaux bleues, sombres, profondes : les tours de notre père se penchent sur ces rives; c'est là qu'est le château du hardi Glengyle.

« Pour chasser le daim dans l'obscur Glenfinlas, ce matin nous avons pris notre course à travers les bois; et en errant de ce côté, par hasard, nous avons rencontré le fils du grand Macgillianore.

« Daigne m'aider maintenant à chercher la compagne que ma négligence a laissée s'égarer dans les bois; seule je n'oserais m'y aventurer, car on dit que des esprits gémissants errent à l'entour.

— Oui, beaucoup d'esprits gémissants errent autour de ces lieux; c'est pourquoi, d'abord, je veux accomplir mon triste vœu, et prononcer mes prières de

minuit : elles doivent s'élever chaque soir quand tous les mortels sont endormis.

— Oh! d'abord, pour l'amour de la courtoisie, remets une pauvre égarée sur sa voie, afin que je puisse traverser la bruyère hantée par les esprits et atteindre les tours de mon père avant le jour.

— Commence par dire trois *Ave* et trois *Pater* sur ce chapelet; baise ensuite avec moi le saint crucifix : puis en toute sûreté nous pourrons suivre notre route.

— Honte à un chevalier tel que toi! Va! arrache de ton front la toque du chieftain, et ensevelis-toi dans le capuchon d'un moine, cela conviendra mieux à ton vœu hypocrite.

« Jadis, près du foyer hospitalier du château de Dunlathmon, ton cœur n'était pas ainsi fermé à l'amour et à la joie, tandis que tu faisais résonner ta lyre ravie pour célébrer les yeux languissants de la folâtre Morna. »

L'œil de flamme du ménestrel exprime une surprise étrange; ses noirs cheveux se dressent sur sa tête; une brûlante rougeur, une pâleur livide se disputent son front, provoquées tour à tour par la fureur ou la crainte.

« Et toi, pendant que je reposais auprès du chêne brûlant, tout entier à Morna et à l'amour, dis, allais-tu chevauchant sur la fumée mouvante, ou voguais-tu sur le vent de minuit?

« Non, tu n'es pas d'une race mortelle, non, tu ne descends point du vieux Glengyle; la Dame des eaux est ta mère, ton père est le Roi des cavernes. »

Alors il murmura trois fois le charme de saint Oran, et trois fois la puissante prière de saint Fillan [5]; puis il se tourna vers l'Est et inclina profondément sa noire chevelure.

Puis, penché sur sa harpe, il jeta au vent des notes magiques; et ces notes résonnaient étranges, éclatantes, sublimes, à mesure qu'elles produisaient des changements surnaturels.

La forme de l'esprit s'altéra et grandit jusqu'à toucher le toit de la cabane; alors se mêlant avec la tempête naissante, il disparut en poussant un cri sauvage.

La pluie bat, la grêle éclate, le vent tourbillonne et pleure : la faible hutte vole en débris; mais il n'y eut pas un cheveu de Moy qui fût agité par le vent ou mouillé par la pluie.

De hauts éclats d'un horrible rire se mêlent aux sifflements de la tempête : ils s'élèvent au-dessus de la tête du ménestrel et vont mourir au sein des nuages du Nord.

La voix du tonnerre qui ébranle la forêt succède à ces hurlements; au même instant une pluie de sang tombe en sifflant sur les tisons et souille de tâches hideuses le pavé du foyer.

Bientôt Moy voit tomber à ses pieds un bras mutilé : les doigts serraient encore un tronçon d'épée; et enfin, récemment séparée du tronc et ruisselante d'un sang encore chaud, il voit tomber une tête qu'anime encore un reste de vie.

Souvent, sur les champs de bataille, cette tête s'était parée de l'orgueilleux cimier de la tribu de Benmore. Ce bras avait porté la large claymore qui teignit la Teith du sang des Saxons.

Malheur aux sombres flots du Moneira! malheur à l'horrible vallon de Glenfinlas! Jamais un fils des montagnes d'Albyn n'y viendra de nouveau lancer la flèche du chasseur!

Même à midi, les pieds brûlants du pèlerin fatigué éviteront l'abri de ces bocages, de peur de rencontrer les cruelles dames de Glenfinlas.

Et nous, nous ne pourrons plus nous croire en sûreté derrière le bouclier puissant du chieftain; personne ne conduira

le peuple aux combats. Nous n'avons plus qu'à élever d'amères lamentations.

O hone a rie! O hone a rie! l'orgueil de la race d'Albyn est éteint; l'arbre inébranlable de Glenartney est tombé : nous ne reverrons jamais lord Ronald!

NOTES.

1. Le nom de Saxon est applique par les Highlandais à leurs voisins des basses terres.

2. Le feu que les Highlandais allument le premier mai s'appelle le *Beltane tree;* c'est une coutume conservée des temps païens. Cette fête est célébrée avec des rites différents dans le nord de l'Ecosse, et dans le pays de Galles.

3. J'adopterai la définition que le docteur Johnson donne de la seconde vue : il l'appelle une impression de l'esprit sur l'œil, ou de l'œil sur l'esprit, par laquelle les choses éloignées ou futures sont perçues et vues comme si elles étaient présentes. A quoi j'ajouterai seulement que ces apparitions présagent ordinairement des malheurs; que cette faculté est pénible à ceux qui la possèdent, et que généralement elle ne s'acquiert que sous l'impression d'une profonde tristesse.

4. Saint Oran était un ami et un disciple de saint Colomba, et il fut enterré à Icolmkill. Ses prétentions à la sainteté sont au moins douteuses. Selon la légende, il consentit à être enterré vivant pour rendre propices certains démons qui entravaient la construction d'une chapelle que Columba faisait bâtir. Trois jours après l'ensevelissement, Columba fit déterrer le corps de son ami; alors, à la grande horreur des assistants, Oran déclara qu'il n'y avait ni Dieu, ni jugement, ni état futur! Il n'eut pas le temps de pousser plus loin ses révélations, car Columba le fit rentrer en terre au plus vite. Néanmoins, la chapelle et le cimetière furent appelés *Reilig Ouran*, et en mémoire du rigide célibat d'Oran, aucune femme ne pouvait ni prier dans la chapelle, ni être enterrée dans le cimetière.

5. Saint Fillan a donné son nom en Écosse à beaucoup de chapelles, de saintes fontaines, etc. Selon Camerarius, ce fut un abbé de Pittenweem, dans le comté de Fife, qui déposa cette dignité pour se faire ermite, et mourut dans les solitudes de Glenurchy en 649. Tandis qu'il transcrivait les saintes Écritures, sa main droite jetait un tel éclat, qu'il n'avait pas besoin d'autre lumière pour écrire; ce miracle épargna beaucoup de chandelles au couvent, car saint Fillan avait coutume de passer les nuits dans cet exercice. Le neuvième jour du mois de janvier fut consacré à ce saint, qui donna son nom à Kilfillan, dans le Renfrew, et à Saint-Fillans, ou Forgend, dans le comté de Fife. Lesley nous raconte que Robert Bruce possédait le bras lumineux de saint Fillan, et qu'il le faisait porter, dans une chasse d'argent, à la tête de son armée. Avant la bataille de Bannockburn, le chapelain du roi, homme de peu de foi, cacha la relique dans un lieu sûr, afin qu'elle ne tombât point dans les mains des Anglais. Mais, admirez! tandis que le roi Robert adressait une prière à la châsse vide, elle s'ouvrit d'elle-même et se referma soudain; on reconnut que le saint y avait lui-même rapporté son bras comme un gage de la victoire. Tel est le récit de Lesley. Bien que Robert Bruce n'eût guère besoin de l'assistance du bras de saint Fillan, il lui dédia, en reconnaissance, un prieuré à Killin, sur le lac Tay.

Dans le SCOTS MAGAZINE de juillet 1802, on trouve la copie d'une charte très-curieuse, datée du 11 juillet 1487, par laquelle Jacques III confirme à Malise Doire, citoyen de Strathfillan, dans le Perthshire, la paisible jouissance et l'emploi d'une relique de saint Fillan, appelé le Quegrich, que la famille de cet homme possédait depuis le temps de Robert Bruce. Comme le Quegrich servait à guérir certaines maladies, ce document est probablement la plus ancienne patente accordée à un remède de charlatan. Ceux qui voudraient en savoir davantage sur saint Fillan trouveront tous les renseignements poossibles dans le *Boëce* de Bellenden, tome IV, fol. CCXIII, et dans *le Voyage en Écosse* de Pennant, 1772, pages 11 et 15

LA VEILLE DE LA SAINT-JEAN.

PRÉFACE.

La tour de Smayl'home ou Smalham, théâtre de la ballade suivante, est située sur la limite nord du comté de Roxburg, au milieu d'un groupe de rocs sauvages, appelé Sandiknow-Crags. La tour est un édifice haut et carré, entouré par une muraille maintenant en ruines. Les abords de la cour extérieure sont défendus de trois côtés par des précipices et des marais, et ne sont accessibles que vers l'ouest par un sentier creusé dans le roc. Les appartements sont placés l'un au-dessus de l'autre comme dans tous les donjons de la frontière, et communiquent entre eux par un étroit escalier; sur le toit on a construit deux plates-formes pour la défense ou l'agrément des habitants. Grâce à la situation élevée de la tour de Smayl'home, on y jouit d'une perspective étendue. Parmi les rochers qui entourent cet édifice, le plus remarquable est appelé le *Watchfold:* on dit que, pendant les guerres avec l'Angleterre, on y avait placé un signal. Dans la cour se trouve une chapelle ruinée. Brotherstone est le nom d'une lande, dans le voisinage de Smayl'home.

Cette ancienne forteresse et ses environs ont vu l'enfance de l'auteur, raison puissante pour qu'il saisit la première occasion de les célébrer. La catastrophe de ce récit est fondée sur une tradition bien connue en Irlande.

Le baron de Smayl'home se lève avec le jour; il aiguillonne son coursier, et sans jeter un regard derrière lui, il descend le sentier qui conduit à Brotherstone.

Il ne va point, près du vaillant Buccleuch, déployer sa large bannière; il ne va point lever sa lance écossaise contre la flèche des Anglais.

Cependant il a revêtu sa cotte de mailles, son casque est lacé, il porte une cuirasse à l'épreuve; à la selle de son cheval pend une hache d'armes qui pèse dix livres et plus.

Le baron revint au bout de trois jours; il paraissait triste et irrité; et le pas de son cheval était pesant tandis qu'il montait à la tour.

Il ne venait point d'Ancram Moor, où le sang anglais avait coulé, où le fidèle Douglas et le vaillant Buccleuch avaient résisté au subtil lord Évers.

Cependant son casque était couvert d'entailles profondes, sa cuirasse était percée et bosselée, sa hache et sa dague étaient souillées de sang, mais ce n'était pas de sang anglais.

Il descendit secrètement et en silence auprès de la chapelle; puis il siffla trois fois pour appeler son petit page: le page se nommait Will, comme un Anglais.

« Viens ici, mon petit page, viens ici sur mes genoux; quoique tu sois bien jeune encore, je pense que tu sauras me dire la vérité.

« Viens! dis-moi tout ce que tu as vu, et songe à me dire la vérité! Depuis que j'ai quitté la tour de Smayl'home, qu'a fait ta noble maîtresse?

— Ma noble maîtresse se dirige chaque nuit vers la flamme solitaire qui brûle sur le sauvage Watchfold; car de hauteur en hauteur les signaux brillent pour annoncer les Anglais.

« Le butor crie dans le marais, le vent souffle avec violence; cependant elle suit le sentier, taillé dans le roc, qui conduit au signal aérien.

« Une nuit je suivis ses pas, et je me

glissai en silence près de la pierre où elle était assise; aucun gardien n'entretenait l'horrible flamme, elle brûlait sans être attisée.

« La seconde nuit je ne la perdis pas de vue jusqu'à ce qu'elle fût arrivée auprès du feu, et, je le jure par la Vierge sainte! un chevalier armé se tenait auprès de la flamme solitaire.

« Et ce guerrier dit beaucoup de choses à ma noble maîtresse; mais la pluie tombait, le vent soufflait en tourbillons, et je ne pus entendre leurs paroles.

« La troisième nuit, le ciel était pur, et le tourbillon de la montagne était silencieux, j'observai de nouveau le couple furtif auprès du fanal isolé.

« Et j'entendis qu'elle désignait l'heure de minuit et cette sainte soirée; et qu'elle disait, « Viens cette nuit sous « les créneaux de ta dame, ne redoute « pas le vaillant baron.

« Il combat avec la lance près du vail- « lant Buccleuch; son épouse est seule; la « veille de la fête de Saint-Jean, ma porte « s'ouvrira pour mon chevalier fidèle. »

— « Je ne peux venir, il est impossible « que je vienne; je n'oserais aller vers toi. « La veille de la Saint-Jean, je dois er- « rer seul dans ces montagnes; je ne puis « t'aller trouver dans tes appartements.

— « Honte sur toi, chevalier timi- « de! Tu ne peux me refuser, car la soi- « rée est douce, et quand deux amants « se rencontrent, elle vaut tout un beau « jour d'été.

« J'enchaînerai le limier, le gouver- « neur ne sonnera point de son cor, je « joncherai de paille les degrés de l'esca- « lier. Ainsi, par la croix de pierre noi- « re [1], et par le bienheureux saint Jean, « mon amour, je te conjure de venir!

— « Quand le limier serait muet, « l'escalier jonché de paille, et quand le « gouverneur ne sonnerait point de son « cor, il y a un prêtre qui habite la « chambre de l'Est, et il reconnaîtrait « ma démarche.

— « Oh! ne crains pas le prêtre qui « habite la chambre de l'Est, car il est « parti pour Dryburgh; et là, pendant « trois jours, il doit dire une messe « pour l'âme d'un chevalier occis. »

« L'étranger détourna la tête et fronça les sourcils d'un air irrité: « Ce prêtre « qui dit des prières pour l'âme d'un « chevalier, pourrait bien en dire aussi « pour moi.

« A l'heure solitaire de minuit, heure « où les mauvais esprits sont puissants, « je serai dans ta chambre. » Là-dessus il partit et laissa milady seule; et je n'ai rien vu de plus. »

Pendant le récit du page, le front du vaillant baron était tour à tour noir et rouge de sang: « Maintenant, dis-moi, comment était ce chevalier que tu as vu, car, par la Vierge sainte, il mourra!

—Ses armes resplendissaient à la rouge lueur du feu, son panache était écarlate et bleu, sur son écu était un limier retenu par une laisse d'argent, et une branche d'if couronnait son casque.

— Tu mens, tu mens, petit page, tu mens impudemment à ton maître! car le chevalier que tu dépeins est froid et couché dans la terre sous l'arbre d'Eildon [2].

— Écoutez encore ceci, noble seigneur, car j'ai entendu votre épouse prononcer son nom, et cette noble dame appelait le chevalier sir Richard de Coldinghame. »

Le front du hardi baron changea de couleur, je vous assure, et de rouge de sang il devint pâle... « La tombe est sombre et profonde... le corps était roide et glacé;... je ne puis croire ce que tu dis.

« Là où les flots de la belle Tweed entourent le saint monastère de Melrose, à l'endroit où Eildon descend vers la plaine, il y a trois nuits, ce galant

chevalier fut tué par une main inconnue.

« La lumière vacillante du fanal aura égaré ta vue, et les vents t'auront empêché d'entendre le nom, car en ce moment les cloches de Dryburgh sonnent encore, et la voix des moines blancs s'élève pour sir Richard de Coldinghame. »

Le baron franchit la porte de la cour, il ouvrit la grille, il monta l'étroit escalier; et au milieu de ses femmes, assises sur la plate-forme, il trouva sa belle épouse.

La dame était plongée dans la mélancolie, regardant les glens et les collines, les flots purs de la Tweed, les bois de Mertoun, et au loin le Téviotdale.

« Je te salue, je te salue, belle dame! — Je te salue, fidèle baron! Quelles nouvelles, quelles nouvelles apportes-tu de la bataille d'Ancram Moor [3]? quelles nouvelles du vaillant Buccleuch?

— Ancram Moor est baigné dans le sang des hommes du Sud; et Buccleuch nous recommande de bien veiller à nos signaux. »

La dame rougit, mais elle ne répondit pas; le baron n'ajouta pas un mot; alors elle descendit l'escalier qui menait à sa chambre et le sombre baron la suivit.

La dame pleurait en dormant; mais le baron veillait et se retournait sur sa couche, et souvent il se disait à lui-même : « Les vers rampent autour de lui, sa tombe sanglante est profonde, les morts ne peuvent se relever. »

La cloche des matines allait sonner, la nuit était presque finie, quand un sommeil pesant s'empara du baron... c'était la veille de la Saint-Jean.

La dame regarda par la chambre à la lueur d'une lampe mourante, et elle aperçut un chevalier... sir Richard de Coldinghame!

« Hélas! dit-elle, sortez, sortez, pour l'amour de la sainte Vierge! — Madame, je sais quel est celui qui dort auprès de vous, mais il ne s'éveillera pas, madame.

« Depuis trois longues nuits je repose dans un tombeau sanglant sous l'arbre d'Eildon; des messes et des prières ont été dites pour moi, mais elles ont été dites en vain, madame.

« Près des belles ondes de la Tweed, je suis tombé, tué perfidement par l'épée du baron; et mon esprit, sans repos, doit errer pendant quelque temps sur le rocher près du fanal.

« Autour de la place de nos rendez-vous, pendant quelque temps, il faut que je reste errant çà et là; mais je n'aurais pas eu le pouvoir de venir dans cet appartement si vous ne m'en aviez pas fait la prière. »

L'amour l'emporta sur la crainte. Elle signa son front : « Quel est ton destin, Richard? es-tu sauvé ou damné? » Le fantôme secoua la tête.

« Qui donne la mort reçoit la mort : que ton époux et seigneur y songe bien. Mais l'amour adultère est compté pour un crime dans l'autre vie : reçois-en ce gage terrible. »

Il posa sa main droite sur une solive de chêne, la main gauche sur celle de la châtelaine; la dame recula et se sentit défaillir, car les doigts du chevalier brûlaient comme un tison ardent.

L'empreinte calcinée de quatre doigts resta sur la solive, et la dame porta toujours une bandelette à son poignet.

Il est une nonne sous les voûtes de Dryburgh qui ne voit jamais le soleil [4]; il est un moine dans la tour de Melrose qui ne prononce jamais un mot.

Cette nonne qui ne contemple jamais le jour, ce moine qui ne parle jamais : cette nonne, c'est la brillante châtelaine de Smayl'home; ce moine, c'est le vaillant baron.

NOTES.

1. La croix de pierre de Melrose était un crucifix noir, d'une haute réputation de sainteté.

2. Eildon se trouve immédiatement au-dessus de la tour de Melrose; c'est une haute colline, couronnée par trois cônes; on y voit les ruines d'un magnifique monastère. C'est sous l'arbre d'Eildon que Thomas le Rimeur prononçait ses prophéties.

3. Durant l'année 1544, lord Evers et sir Brian Latoun commirent les plus terribles ravages sur la frontière d'Écosse, forçant les habitants, et principalement les hommes de Liddesdale à reconnaître le pouvoir du roi d'Angleterre.

Le roi d'Angleterre promit à ces deux barons la concession féodale de ce pays dont ils faisaient un désert; on dit qu'en apprenant cela, Archibald Douglas, septième comte d'Angus, jura qu'il écrirait sur leurs peaux l'acte d'investiture avec des plumes effilées et une encre sanglante, en mémoire de la violation des tombeaux des Douglas à Melrose. En 1545, les généraux anglais vinrent de nouveau en Écosse, et dans cette nouvelle invasion, ils se montrèrent encore plus cruels que la première fois. Evers brûla la tour de Broomhouse avec la chatelaine (dame noble et d'un âge avancé) et sa famille entière. Les Anglais s'avancèrent jusqu'à Melrose, qu'ils avaient brûlé l'année précédente, et qu'ils pillèrent de nouveau. En revenant vers Jedburgh, ils furent suivis par Angus à la tête de mille cavaliers, qui fut bientôt rejoint par le fameux Norman Lesley, et par un corps d'Écossais de Fife. Les Anglais ne voulant pas traverser le Téviot avec l'ennemi aussi près d'eux, s'arrêtèrent à Ancram Moor. Angus, d'après l'avis de lord Buccleuch, descendit la hauteur qu'il occupait, et rangea son armée derrière, sur un terrain appelé Peniel-heugh. Cependant les Anglais voyant le reste de la cavalerie ennemie abandonner son poste pour aller former une arrière-garde, s'imaginèrent que les Écossais prenaient la fuite. Dans cette persuasion, Evers et Latoun montèrent précipitamment la colline, et furent aussi effrayés que surpris de trouver la phalange écossaise en bon ordre et préparée au combat. A leur tour, les Écossais assaillirent l'ennemi. L'armée anglaise fatiguée, hors d'haleine, et ayant en face le soleil et le vent, ne put soutenir la charge vigoureuse des lances écossaises. Pour comble d'embarras, les Écossais des frontières qui se trouvaient dans les rangs anglais, et qui avaient attendu l'événement, se joignirent à leurs compatriotes; ils tuèrent sans merci un grand nombre d'Anglais, en répétant à chacun : Souviens-toi de Broomhouse! Lords Evers, son fils et sir Brian Latoun perdirent la vie dans la mêlée. Evers fut fort regretté par le roi Henry, qui jura de venger sa mort sur Angus. La réponse fut digne d'un Douglas. « Notre beau-frère* s'offense, dit Angus, de ce qu'en bon Écossais j'ai vengé les malheurs de ma patrie et la violation des tombeaux de mes ancêtres sur Ralph Evers, et il veut avoir ma vie pour cela? Mes ancêtres valaient mieux que lui, et je ne pouvais faire moins. Le roi Henry connaît peu les abords de Kirnetable : et je puis me maintenir là en dépit de toute son armée anglaise. » *Godscroft.*

Le lieu où fut donnée la bataille d'Ancram Moor s'appelait aussi Liliard's Edge, du nom d'une amazone écossaise, qui s'était fait distinguer par son courage. On lui éleva, dit-on, un monument, aujourd'hui détruit, sur lequel on lisait cette inscription :

La belle Liliard est couchée sous cette pierre: sa taille était petite, mais sa renommée fut grande; elle porta aux Anglais plus d'un coup redoutable, et quand ses jambes furent coupées, elle combattit sur ses cuisses.

4. Il y a environ cinquante ans, une malheureuse femme errante fixa sa résidence sous une sombre voûte de l'abbaye de Dryburgh, et jamais elle n'en sortait pendant le jour. Lorsque la nuit tombait, elle venait à l'habitation de quelques charitables personnes du voisinage de qui elle obtenait tout ce qu'elle jugeait lui être nécessaire. A minuit, elle prenait sa lumière, et retournait sous sa voûte, assurant à ses charitables voisins que, pendant son absence, son logement était mis en ordre par un esprit qu'elle nommait *Fatlips;* elle le décrivait comme un petit homme, portant des souliers de fer avec lesquels il foulait le sol pour dissiper l'humidité. Cette circonstance la faisait regarder par les gens sages comme une pauvre créature dont quelque grande infortune avait troublé la raison, et par le vulgaire avec un léger sentiment de terreur.

L'endroit où cette infortunée vécut et mourut conserve encore le nom de son esprit familier, et peu de villageois oseraient y pénétrer la nuit.

* Angus avait épousé la veuve de James IV, sœur de Henri VIII.

CADYOW CASTLE,

ADRESSÉ
A LA TRÈS-HONORABLE LADY HAMILTON.

PRÉFACE.

Les ruines de Cadyow, ou Cadzow Castle, ancienne résidence de la famille des barons d'Hamilton, sont situées sur les rives escarpées de l'Evan, à deux milles au-dessus de sa jonction avec la Clyde. Ce château fut démantelé à la fin de la guerre civile, pendant le règne de l'infortunée Marie, dont la cause, embrassée avec zèle par les membres de la famille d'Hamilton, amena leur abaissement temporaire, et faillit entraîner leur ruine totale. Ces ruines, placées au sein d'un bois, au-dessus d'un torrent mugissant, couvertes d'un lierre sombre et d'arbustes rampants, offrent un aspect tout à fait romantique. Dans le voisinage de Cadyow, on trouve un bosquet de chênes immenses, restes de la forêt Calédonienne, qui s'étendait autrefois au midi de l'Écosse, de l'océan Oriental à l'océan Atlantique. Quelques-uns de ces arbres ont vingt-cinq pieds et plus de circonférence, et la décadence où ils sont maintenant atteste qu'ils ont été les témoins du culte des Druides. Ce fut dans cette forêt que se conserva la race des taureaux sauvages de l'Écosse, jusqu'à l'époque où leur férocité les fit détruire entièrement, époque qui ne remonte pas à plus de quarante ans. Il est peut-être à propos de placer ici quelques détails sur la mort du Régent qui fait le sujet de la ballade qu'on va lire.

Ce fut Hamilton de Bothwellhaugh qui commit ce meurtre. Il avait été condamné à mort apèrs la bataille de Langside, et devait la vie à la clémence du Régent. Mais une part de ses domaines ayant été donnée à un des favoris du Régent, nommé sir James Ballenden, celui-ci s'empara de la maison de Bothwellhaugh, et par une nuit froide, il mit dehors lady Hamilton à demi vêtue : le lendemain cette dame avait perdu la raison. Cet outrage fit une impression plus profonde sur Hamilton que n'en avait fait la grâce qu'il avait reçue du Régent, et dès ce moment il fit vœu de se venger. Tous ses parents applaudissaient à son entreprise; ils irritaient et enflammaient sans cesse son ressentiment privé. Il suivit le Régent pendant quelque temps pour épier le moment de frapper le coup. Enfin il résolut d'attendre que son ennemi vînt à Linlithgow, où il devait passer en se rendant de Stirling à Édimbourg. Bothwellhaugh se plaça dans une galerie de bois * qui avait une fenêtre sur la rue; il étendit un lit de plume sur le plancher pour étouffer le bruit de ses pas, et suspendit un drap noir derrière lui afin que son ombre ne pût être aperçue du dehors. Et ayant fait tous ces préparatifs, il attendit patiemment l'approche du Régent qui avait passé la nuit dans une maison voisine. Quelques avis sur le danger qui le menaçait étant parvenus au prince, celui-ci avait résolu de ressortir de la ville par la même porte par laquelle il était entré, et de faire un circuit au dehors pour reprendre sa route. Mais comme la foule était grande devant cette porte, et comme d'ailleurs Murray était peu familiarisé avec la peur, il s'avança directement le long de la rue, et la multitude l'obligeant à marcher avec lenteur, donna le temps à l'assassin de viser si juste, qu'avec une seule balle il blessa mortellement le Régent dans le bas ventre, et tua le cheval d'un gentilhomme qui marchait à ses côtés. Aussitôt les courtisans s'efforcèrent de pénétrer dans la maison d'où le coup était parti; mais ils trouvèrent la porte fortement barricadée, et avant qu'ils eussent pu l'ouvrir de force, Hamilton eut le temps de monter un excellent cheval ** qui était préparé pour lui auprès d'une porte secrète, et il fut bientôt hors d'atteinte. Le Régent mourut de sa blessure dans la nuit même.

Bothwellhaugh courut jusqu'à Hamilton, où il fut reçu en triomphe; car les maisons de Clydesdale avaient été brûlées par l'armée de Murray, et leurs cendres étaient encore fumantes; d'ailleurs les préjugés de parti, les mœurs

* On peut voir encore cette galerie. La maison à laquelle elle est attachée appartenait à l'archevêque de Saint-Andrew, frère naturel du duc de Chatellerault et oncle de Bothwellhaugh. Cette circonstance et beaucoup d'autres sembleraient prouver l'assistance que Bothwellhaugh reçut de son clan pour accomplir son dessein.

** C'était un don de lord John Hamilton, gouverneur d'Abroath.

du temps, et surtout l'énormité de la provocation justifièrent sa conduite auprès de ses parents. Après un court séjour à Hamilton, cet homme ardent et déterminé quitta l'Écosse, et vint servir en France sous le patronage des Guises, qui lui surent gré, sans doute, d'avoir vengé leur nièce, la reine Marie, de l'ingratitude de son frère. De Thou raconte qu'on essaya de l'engager à assassiner l'amiral Gaspard de Coligny, le bouclier des huguenots. Mais on s'était trompé sur le caractère de Bothwell-haugh. Il ne faisait point commerce de sang humain, et repoussa cette offre avec une profonde indignation. Il n'était point autorisé par l'Écosse, dit-il, à commettre des meurtres en France; il avait vengé ses propres injures, mais jamais ni or ni prières ne l'engageraient à venger les injures d'un autre homme.

Quand le séjour de la famille princière d'Hamilton ennoblissait les tours gothiques de Cadyow, les chants s'élevaient dans les airs, la coupe circulait, et les fêtes faisaient couler des heures pleines de gaieté.

Alors les sons joyeux de la harpe pénétraient à travers les murailles voûtées, et l'écho des pas légers du danseur, les éclats de rire et la musique animaient le château.

Mais les tours de Cadyow tombent en ruines, et les voûtes couvertes d'un manteau de lierre ne sont frappées que par les bruits de la nuit et par l'écho de la voix rauque de l'Évan.

Cependant vous ordonnez au ménestrel de chanter la gloire flétrie de Cadyow, et d'accorder la harpe des frontières sur les rochers sauvages d'Évandale.

Car vous aimez à quitter le théâtre d'un faste élégant, et la scène de brillants plaisirs, pour soulever le drap mortuaire de l'oubli, et contempler l'urne longtemps ensevelie.

Eh bien, noble damoiselle! à votre commandement, les salles écroulées se relèvent. Voyez! nous sommes sur les rives de l'Évan : le passé revient, le présent fuit.

Là où les ruines se confondaient avec les flancs des rochers couverts d'arbres, des tours fantastiques s'élèvent avec orgueil, et des bannières féodales flottent au gré des vents.

Là où la course bruyante du torrent était entravée par des épines et des pruniers sauvages, de forts arcs-boutants bravent sa furie, et des remparts protecteurs sont élevés.

Il est nuit, l'ombre du donjon et du clocher de la chapelle danse sur les flots obscurcis de l'Évan, et la lueur du feu de garde se confond sur la vague avec les rayons de la lune.

Mais ces clartés s'effacent peu à peu; l'orient blanchit; le gardien fatigué descend de la tour; les chevaux hennissent; les chiens accouplés aboyent; et les chasseurs joyeux quittent le manoir.

Le pont-levis s'abat; ils se précipitent au dehors, les poutres retentissent et les chaînes s'agitent, tandis que la foule joyeuse se heurte sur le pont, aiguillonne et retient les coursiers pour leur lâcher ensuite les rênes.

Le chef s'avance le premier[1]; ses bruyants compagnons se pressent derrière lui; le coursier du noble Hamilton est plus prompt que le vent des montagnes.

Soudain le chevreuil s'élance du taillis; le cerf tressaille et descend dans la plaine, car les sons rauques du cor des chasseurs les fait sortir de leurs retraites aériennes.

Parmi les vastes chênes d'Évandale, dont les fronts ont vu passer cent années, quel est ce rugissement qui roule comme la tempête et qui étouffe le bruit éclatant du cor?

C'est le plus puissant des animaux sauvages qui habitent les bois de la Calédonie; c'est le taureau des montagnes qui s'avance, semblable au tonnerre, et qui froisse la forêt dans sa course.

Il roule d'un air farouche son œil plein d'un feu sombre sur le groupe des chasseurs armés de l'arc; il laboure le sable de son pied noir et de sa corne, et secoue violemment sa crinière blanche comme la neige.

Le javelot du chieftain vole, lancé par une main sûre; l'animal tombe et se débat dans son sang; son rugissement se perd en un grognement sourd : « Joyeux chasseurs, sonnez, sonnez la prise*. »

Il est midi. Les chasseurs déposent leurs lances oisives contre les chênes noueux; de légers filets de fumée s'échappent entre les arbres et trahissent l'endroit où les serviteurs préparent le repas.

Le chieftain contemple avec orgueil les hommes de son clan nonchalamment étendus dans la bruyère, mais ses yeux ne voyent point le plus hardi de ceux qui porte le nom d'Hamilton.

« Pourquoi Bothwellhaugh n'occupe-t-il pas sa place parmi nous, lui qui est toujours de moitié dans nos plaisirs ou nos chagrins? pourquoi ne vient-il pas égayer notre chasse? pourquoi ne partage-t-il point nos provisions de chasseurs? »

Le sévère Claud répondit avec un sombre visage (Claud était l'altier seigneur de Gray Pasley [2].) « Dans les fêtes folâtres ou les chasses joyeuses, vous ne verrez plus ce guerrier.

« Il y a peu de jours que Woodhouselee [3] voyait écumer le vin dans les coupes de Bothwellhaugh, lorsque fatigué de combats, il venait se reposer à ses foyers auprès d'amis enjoués.

« Languissante encore des douleurs de l'enfantement, sa belle et douce Marguerite siégeait à ses côtés, semblable à une rose pâle, et nourrissant paisiblement son nouveau-né.

« O changement terrible! Ces jours sont passés; ils sont venus, les spoliateurs impitoyables du parjure Murray, et la flamme même du foyer domestique a répandu l'incendie et la destruction.

« Quel est ce fantôme couvert d'un blanc linceul qui erre ainsi sur les rivages boisés de l'Eske : ses bras entourent le fantôme d'un enfant. Oh! serait-ce donc la pâle rose de Woodhouselee?

« Le voyageur égaré voit glisser le spectre et entend avec terreur sa faible voix qui crie : « Vengeance! vengeance « sur l'orgueilleux Murray! pleurez les « injures de Bothwellhaugh! »

Claud se tait, et des cris de rage et de vengeance éclatent parmi la famille : le chieftain, enflammé de courroux, bondit sur son siége, et la redoutable épée d'Arran sortit à demi de son fourreau.

Mais quel est cet homme qui franchit avec une vitesse incroyable le bosquet, la rivière et le rocher : il porte dans sa main convulsive un poignard sanglant [4] dont il aiguillonne son cheval épuisé?

Ses joues sont pâles; ses prunelles étincellent comme s'il était en face d'une apparition; ses mains sont couvertes de sang, sa chevelure est en désordre. « C'est lui, c'est lui! c'est Bothwellhaugh! »

L'ardent cavalier saute en bas de la selle sanglante et de son coursier chancelant, et jetant à terre sa carabine encore fumante,

Il dit d'un ton farouche : « Il est doux d'entendre rugir le taureau sauvage dans une belle forêt, mais il est plus doux à l'oreille de la vengeance d'entendre le dernier soupir d'un tyran.

« La proie que vous avez abattue mar-

* La *prise* est la fanfare qui annonce la mort de la bête.

chait fièrement à l'aube du matin sur la colline et dans la plaine; mais l'infâme Murray marchait plus fièrement encore au milieu de la foule des habitants du vieux Linlithgow.

« Il arrivait en triomphe des frontières[5] humiliées, et Knox, relâchant sa dévotion orgueilleuse, souriait en voyant la pompe du traître.

« Mais que peut le pouvoir avec toutes ses vanités, la pompe, avec son élégance et son faste, pour ébranler le cœur animé par la vengeance, ou pour changer les desseins du désespoir?

« Je prépare ma carabine[6], je choisis une place sombre comme l'action que je vais accomplir, et je le vois, là, au milieu des siens, d'une multitude de piques écossaises et d'arcs anglais.

« Le noir Morton, le favori du Meurtre[7], conduit une nombreuse avant-garde de lances; et à l'arrière-garde sont les plaids du sauvage Macfarlane[8] et les claymores retentissantes.

« Là se trouvent Glencairn et le hardi[9] Parkhead, qui tiennent obséquieusement les rênes du cheval du Régent; là se trouve l'affreux Lindesay aux yeux de fer, qui virent froidement les pleurs de la belle reine Marie.

« Au-dessus des pennons flottants et d'une forêt d'acier; le panache du fier Murray se balançait mollement; à peine pouvait-il faire avancer son cheval, tant ses adorateurs le serraient de près[10].

« Son œil brillait d'un feu sombre sous la visière levée; il parcourait les rangs du regard, et son glaive qu'il agitait en l'air semblait commander la foule des soldats.

« Cependant on voyait sur son front une ombre furtive de doute et de crainte, qui trahissait sa tristesse; quelque furie murmurait dans son sein : Garde-toi de Bothwellhaugh outragé!

« Le coup mortel part, le coursier bondit : un tumulte s'élève et gronde soudain! Et le casque brillant de Murray tombe... tombe sur la terre pour ne se relever jamais.

« Quelle est la joie du jeune homme qui entend sa bien aimée lui avouer son amour! quelle est la joie du père quand il voit succomber sous son glaive le loup qui a terrassé son enfant?

« Il fut encore plus enivrant pour mes yeux outragés, l'aspect du fier Murray roulant dans la poussière; et j'éprouvai cent fois plus de joie, en écoutant le dernier gémissement de son âme traîtresse.

« Le spectre de Marguerite se trouvait là; elle vit avec orgueil la victime sanglante, et cria dans cette oreille assourdie par la mort : « Souviens-toi de Bothwellhaugh offensé! »

« C'est pourquoi, hâte-toi, noble Chatellerault! déploie au vent ta bannière! que chaque guerrier bande l'arc de Clydesdale! Murray a succombé, l'Écosse est libre! »

« Les Halmiltons s'élancent vers leurs coursiers, et le bruit des cors se joint à de sauvages acclamations : « Murray a succombé, l'Ecosse est libre! Arran, fais briller ta lame flamboyante! »

Mais la vision du ménestrel s'évanouit. On ne voit plus les lances brillantes. Les cris de guerre meurent dans la tempête ou sont étouffés par le rugissement de l'Évan.

Au lieu des sons éclatants du cor, je n'entends plus que le merle qui siffle dans la vallée, et les tours et les bannières d'Évandale s'affaissent parmi les ruines couvertes de lierre.

Au lieu de guerriers formant de sanglants projets, au lieu de la vengeance qui proclame le meurtre; je ne vois qu'une noble beauté conduisant son coursier et maniant avec grâce les rênes d'or et de soie

Puissent longtemps la paix et le plaisir entourer les jeunes filles qui écoutent les chants du ménestrel! et puissent les belles rives d'Évandale n'avoir jamais d'hôte plus farouche!

NOTES.

1. Le chef de la maison d'Hamilton était à cette époque James, comte d'Arrao, duc de Chatellerault en France, et le premier pair du royaume d'Écosse. En 1569, il fut nommé lieutenant général d'Écosse par la reine Marie, sous le singulier titre de son père adoptif.

2. Lord Claud Hamilton, second fils du duc de Chatellerault, et gouverneur de l'abbaye de Pasley, se distingua pendant les troubles du règne de Marie, et conserva un attachement inaltérable pour la cause de cette infortunée princesse. Il commandait l'avant-garde à la bataille de Langside, et fut un des officiers qui, au Raid de Stirling, furent si près de faire triompher le parti de la reine.

3. Cette baronie qui s'étend le long des rives de l'Eske, près d'Auchendinny, appartenait à Bothwellhaugh du chef de sa femme. On voit encore les ruines de cette habitation dans un glen profond près de la rivière. Le peuple croit encore qu'elles sont hantées par lady Bothwellhaugh; néanmoins on la confond souvent avec lady Anne Bothwell, dont la complainte est si populaire. Ce spectre est si jaloux de ses droits, qu'une partie des pierres de l'ancien édifice ayant été employée pour construire ou réparer le nouveau Woodhouselee, il a cru que cela lui donnait le privilége de se montrer dans cette nouvelle habitation; et il y a très-peu d'années qu'il a encore effrayé horriblement tous les gens de la maison. Ceci est d'autant plus remarquable, que le nouveau Woodhouselee est à quatre milles de l'ancien. le fantôme apparait toujours en blanc et avec un enfant dans les bras.

4. Bothwellhaugh étant serré de près, et n'ayant plus ni fouet ni éperons, tira sa dague, et en piqua son cheval par derrière; le cheval sauta un très-large fossé, et le meurtrier fut sauvé.

5. La mort de Murray arriva très-peu de temps après une expédition sur les frontières.

6. La carabine avec laquelle le Régent fut tué se voit encore au palais d'Hamilton. C'est une arme de cuivre d'une moyenne longueur; le canon est très-étroit, et, ce qui est assez extraordinaire, il parait avoir été cannelé en dedans.

7. Il suffit de dire qu'il avait pris une part active au meurtre de David Rizzio, et au moins conseillé celui de Darnley.

8. Ce clan de Lennox était attaché au régent Murray. Hallinshed, parlant de la bataille de Langside, dit : « Dans cette bataille, la vaillance d'un gentilhomme des Highlands nommé Mac Farlane, fut un ferme appui pour le Régent. Car, dans le fort de l'action, il vint avec deux cents de ses amis et compatriotes, et donna si fortement sur les flancs de l'armée de la reine, qu'il contribua beaucoup à la mettre en déroute. » Le récit de Calderwood est moins favorable aux Mac Farlanes. Il dit que Mac Farlane et ses highlandais s'enfuirent comme le vent de l'endroit où on les avait placés. Lord Lindesay, qui se trouvait près de là, dit : « Laissez-les aller, je trouverai de meilleurs soldats pour les remplacer; » et il chargea l'ennemi à la tête d'un corps franc.

9. Le comte de Glencairn était un ferme partisan du Régent. George Douglas de Parkhead était un frère naturel du comte de Morton; son cheval fut tué par la même balle qui abattit Murray.

10. John Knox avait plusieurs fois averti Murray d'éviter Linlithgow. Non-seulement le Régent n'ignorait pas qu'on en voulait à sa vie, mais il savait même de quelle maison devait partir le coup. Il lui sembla que hâter le pas devant la maison indiquée serait une précaution suffisante. Mais il en fut empêché par la foule.

LE MOINE GRIS.

PRÉFACE.

L'état imparfait de cette ballade, qui a été écrite il y a plusieurs années, n'est pas le résultat d'un calcul qui, à défaut d'autre intérêt, tendrait à éveiller la curiosité. Au contraire, l'intention de l'auteur était de terminer ce conte s'il le pouvait faire à sa propre satisfaction, ou de le supprimer entièrement. Cédant à l'opinion de quelques personnes qui ont droit à sa déférence, quoique leur jugement puisse être dicté par l'amitié, l'auteur s'est décidé à insérer ces vers comme fragment dans le recueil de ses œuvres. La tradition sur laquelle ce conte est fondé concerne un édifice situé sur la baronnie de Gilmerton, près de Laswade, dans le Mid-Lothian. Cette habitation, maintenant appelée Gilmerton Grange, était originairement nommée Burndale, à cause de l'aventure tragique que je vais raconter. La baronnie de Gilmerton appartenait autrefois à un gentilhomme du nom de Héron, qui avait une fille fort belle. Cette jeune dame fut séduite par l'abbé de Newbottle, riche monastère assis sur les rives de la South, et qui appartient maintenant au marquis de Lothian. Héron apprit la faute de sa fille, et il apprit en même temps que les deux amants entretenaient leur intelligence coupable par la connivence de la nourrice de la jeune dame qui habitait Gilmerton Grange ou Burndale. Il prit la résolution de tirer une vengeance sanglante des coupables, et il ne fut arrêté ni par la prétendue sainteté du caractère clérical, ni par la voix puissante d'une affection naturelle. Pour exécuter son dessein, il choisit une nuit sombre et orageuse, pendant laquelle les objets de sa vengeance s'étaient réunis furtivement : il mit le feu à un amas d'épines sèches et d'autres combustibles, qu'il avait à dessein empilés contre la maison, et réduisit en un monceau de cendres l'habitation et les habitants.

La mise en action de cette anecdote a été suggérée à l'auteur par le curieux passage suivant, extrait de la vie d'Alexandre Peden, un des prédicateurs errants de la secte des caméroniens qui furent persécutés sous le règne de Charles II et de son successeur Jacques. Les disciples de ce personnage lui supposaient des dons surnaturels, et peut-être lui-même partageait-il cette croyance; car les lieux sauvages qu'ils fréquentaient et les dangers constants au milieu desquels ils vivaient épaississaient encore dans les esprits de ces sectaires les ténèbres d'une superstition générale à cette époque.

« A peu près dans ce même temps, Peden alla faire une prédication dans la maison d'Andrew, Normand de la paroisse d'Alloway, dans le comté d'Ayr. Étant arrivé, il se reposa un moment, renversé sur le dos d'un fauteuil, et la figure couverte de ses mains; quand il se découvrit la tête, il dit : « Il y a dans cette maison une personne pour laquelle je n'ai pas de paroles de salut. » Il s'arrêta un moment et ajouta : « Il est étrange que l'esprit de ténèbres ne veuille point sortir de ce lieu et nous laisser commencer l'œuvre sainte. » Alors, une femme qu'on avait toujours vue avec méfiance, et qui passait même pour sorcière, se retira de l'assemblée. Ceci me rappelle que John Muirhead me raconta, qu'à l'époque où il vint d'Irlande à Galloway, il était à faire les prières du soir et donnait quelque explication sur les Écritures, lorsqu'un homme de très-mauvaise apparence entra, et s'assit dans la salle près de la porte. Aussitôt John Muirhead s'interrompit et dit : « Un être voué à la souffrance éternelle vient d'entrer à l'instant dans cette maison. Je l'engage à en sortir et à ne point m'interrompre! » La personne sortit, John la suivit; mais elle avait entièrement disparu. » *Vie et prophéties de M. Alexandre Peden, dernier ministre de l'évangile à New Glenluce, dans le Galloway*, partie II, section 26.

Le pape, à qui les bienheureux ont donné le pouvoir de laver les hommes de leurs péchés, disait une messe solennelle le jour de Saint-Pierre.

Le pape disait la sainte messe, et le peuple s'agenouillait autour de lui; et, à mesure que chacun baisait la terre sacrée, ses péchés s'effaçaient de son âme.

Dans les rangs serrés de la foule, tout était silencieux; les membres étaient immobiles et les langues muettes, tan-

dis que, sous les hautes voûtes et sous les nefs immenses, résonnait une sainte harmonie.

En arrivant aux paroles mystérieuses de la consécration, le pape frissonne de terreur; il en balbutie les syllabes; et quand il veut élever le calice, le calice tombe sur le sol.

« L'haleine d'un coupable profane cette atmosphère, cette lumière bénie! il n'est point de notre croyance; il n'a point de part à mes paroles.

« C'est un homme à qui les mots divins ne peuvent donner la paix de l'âme, un misérable dont l'approche odieuse fait reculer les objets sacrés.

« Hors d'ici, malheureux! hâte-toi de fuir! redoute ma malédiction! Je te somme de ne plus interrompre ma voix et de te retirer à l'instant! »

Au milieu de la foule, il y avait un pèlerin agenouillé, vêtu d'une robe de bure grise; il avait voyagé loin de son pays natal, et ce jour-là il voyait Rome pour la première fois.

Pendant quarante jours, et autant de nuits aussi tristes, je pense, il n'avait pas prononcé un seul mot, et il n'avait rompu son jeûne qu'avec du pain et de l'eau.

Parmi la multitude pénitente, aucun ne priait dans une attitude plus humble; mais lorsque le saint père eut parlé, il se leva et sortit.

Il tourne ses pas vers la terre natale et reprend son pénible voyage; il revoit les beaux et fertiles rivages du Lothian et les montagnes bleues de Pentland.

Son pied maudit regagne l'asile paternel, et les beaux bois d'Eskedale. Il revoit le cours tranquille du plus doux ruisseau qui, protégé par de vastes forêts, ait jamais porté ses eaux à l'océan Oriental.

Les seigneurs donnent la main au pèlerin, et les vassaux ploient le genou devant lui; car, parmi les plus fameux chefs écossais, nul n'était plus renommé.

Et toujours il avait hardiment combattu pour son pays; oui, même quand, sur les bords du Till, la haute noblesse de l'Écosse répandit tant de sang.

Oh! qu'ils sont délicieux les sentiers qui courent auprès des flots de l'Eske, au-dessus des précipices, à travers d'épais taillis impénétrables au soleil.

Là les pas du poëte ravi peuvent errer au hasard, et il peut s'abandonner à la muse que n'effarouche pas l'éclat du jour; là une beauté pudique, guidée par le timide amour, peut éviter l'indiscrète clarté.

Ces sentiers conduisent du beau domaine dont les sons du cor payent la redevance[1], jusqu'aux bosquets de noisetiers d'Auchendinny, et jusqu'au bois d'Houselee[2] hanté par un Esprit.

Qui ne connaît les bocages de hêtres de Melville[3], le glen rocailleux de Roslin[4], Dalkeith séjour des vertus[5], et le classique Hawthornden[6]?

Cependant le pèlerin évite tous ces lieux; il prend seulement le sentier solitaire qui conduit à la grange ruinée de Burndale.

Cet endroit désolé était, je le pense, aussi triste qu'une âme sombre pouvait le désirer; car les murs chancelants menaçaient ruine, et le toit portait la trace des ravages du feu.

C'était un soir d'été, et sur la cime du Carnethy les derniers rayons du soleil brillaient encore faiblement, et rayaient de pourpre les masses grisâtres des rochers.

Les cloches du couvent sonnaient les vêpres parmi les chênes de Newbottle, et mêlaient leur glas solennel au chant du soir qu'on adresse à la Vierge.

Le triste glas, les faibles vibrations de l'hymne saint, doucement portés par

le vent, vinrent frapper l'oreille du pèlerin au moment où il retrouva son chemin accoutumé.

Il était, je pense, profondément plongé dans ses pensées, car il ne leva point les yeux jusqu'à l'horrible endroit où tout dort sous les ruines.

Il contemplait, avec un douloureux soupir, les murs calcinés par le feu, lorsqu'il aperçut un moine vêtu de gris, qui se reposait sur une pierre.

« Que le Seigneur te bénisse! dit le moine. Tu es sans doute un pèlerin? » Mais, saisi d'une étrange surprise, lord Albert le regarde fixement et ne fait point d'autre réponse.

« O! viens-tu de l'Est, ou viens-tu de l'Ouest? Apportes-tu des reliques d'outre-mer? Viens-tu de visiter la châsse du bienheureux Jacques ou celle de saint John de Bewerley?

— Je ne viens point de visiter la châsse du bienheureux Jacques, et je n'apporte point de reliques d'outre-mer. Ce que j'apporte... c'est la malédiction de notre saint-père le pape, malédiction qui doit s'attacher à moi pour toujours!

— Ne parle pas ainsi, malheureux pèlerin! mais agenouille-toi devant moi, et confesse entièrement tes mortelles offenses: tu peux encore être absous.

— Et qui es-tu, toi moine, pour que je me confesse à toi, alors que celui qui garde les clefs de la terre et du ciel n'a pas le pouvoir de me pardonner?

— Moi! Je suis envoyé d'un climat lointain, que dix fois cinq cents milles séparent de ce pays, et cela pour absoudre d'un crime épouvantable, commis jadis en ce lieu même, à l'heure où le jour fait place à la nuit. »

Aussitôt le pèlerin s'agenouilla sur le sable et commença ainsi sa confession, tandis que le moine appuyait une main de glace sur le cou de son pénitent. . . .

. . . .

NOTES.

1. La baronnie de Pennycuik est tenue à une singulière redevance; le propriétaire doit s'asseoir sur un large fragment de roc appelé le Buckstane, et là sonner trois fois du cor, lorsque le roi vient chasser sur le Borough Muir, près d'Édimbourg.

2. Voyez les notes de la ballade du *Château de Cadyow*.

3. Le château de Melville, habitation de l'honorable Robert Dundas, est délicieusement situé sur l'Eske, près de Lasswade.

4. Les ruines du château de Roslin, résidence baroniale de l'ancienne famille de Saint-Clair.

5. Le village et le château de Dalkeith appartenaient jadis au fameux comte de Morton; c'est maintenant la résidence de la noble famille de Buccleuch. Le parc s'étend le long de l'Eske, qui se joint à un autre ruisseau du même nom.

6. Hawthornden, la résidence du poëte Drummond. Une maison de date plus récente est entourée des ruines de l'ancien château, et penchée sur un effroyable précipice; elle est située près des rives de l'Eske, et sous ses rochers s'étendent des cavernes tortueuses, qui antérieurement servirent de refuge aux patriotes Écossais. C'est là que Drummond recevait Ben Jonson, qui venait à pied de Londres pour le visiter.

LE ROI DU FEU.

Les bénédictions d'un mauvais génie (qui ne sont que malédictions) reposaient sur sa tête. *Conte oriental.*

AVERTISSEMENT.

Cette ballade fut écrite à la demande de M. Lewis, pour figurer dans le recueil des *Contes Merveilleux*. C'est la troisième des quatre ballades sur les *Esprits élémentaires*. Néanmoins le fond est en partie historique. Pendant les troubles du royaume latin de Jérusalem, un chevalier du Temple, nommé Saint-Alban, passa dans le camp des Sarrasins, et défit les chrétiens en beaucoup d'occasions; enfin il fut vaincu et tué dans une rencontre avec le roi Baudouin sous les murs de Jérusalem.

VALEUREUX chevaliers, belles dames, prêtez l'oreille à ma harpe; vous entendrez parler d'amour, de guerre et de merveilles, et au milieu de votre joie, vous pourrez donner un soupir à l'histoire du comte Albert et de la belle Rosalie.

Voyez-vous ce château si formidable et si élevé? Voyez-vous cette dame, les yeux remplis de larmes? Voyez-vous ce pèlerin de la terre de la Palestine, le chapeau couronné d'écailles et un bâton à la main?

« Pèlerin, bon pèlerin, dites-moi, quelles nouvelles apportez-vous de la sainte contrée? Où en est la guerre sur les rivages de Galilée? et comment se comportent nos guerriers, la fleur de la chevalerie?

— La guerre sourit à nos efforts près des vagues de Galilée, car nous avons Gilead, et Nablous, et Ramah, et nos guerriers combattent vaillamment près du mont Lebanon; car les païens sont perdus, et les chrétiens sont vainqueurs. »

Une belle chaîne d'or était entrelacée dans les anneaux de la chevelure de la dame: elle posa cette belle chaîne sur cheveux gris du pèlerin; « O pèlerin, bon pèlerin! cette chaîne vous appartient, pour les nouvelles que vous apportez de la sainte contrée!

« Et dites-moi, pèlerin, bon pèlerin! près des vagues de Galilée, avez-vous vu le comte Albert, ce chevalier aimable et brave? Quand le croissant recula, quand la croix rouge fut victorieuse, oh! l'avez-vous vu monter le premier sur le mont Lebanon!

— O lady, belle lady, l'arbuste devient arbre; ô lady, belle lady, le ruisseau tranquille augmente ses ondes; votre château est fortement assis, et votre espoir prend un haut essor; mais, lady, belle lady, tout fleurit pour mourir.

« Les rameaux verts se fanent; l'orage éclate, et ne laisse de votre château que les murailles sillonnées par la foudre; le paisible et pur ruisseau roule des torrents de fange; l'heureuse espérance s'envole; le comte Albert est prisonnier sur le mont Lebanon. »

La dame prend un cheval; il est agile et servira son impatience. Elle prend une épée; la lame est affilée, c'est une protection certaine. Puis elle prend un vaisseau, et vogue vers la Palestine pour racheter le comte Albert des fers du Soudan.

Le comte Albert songeait peu à la belle Rosalie; il songeait peu à sa foi, ou à son honneur de chevalier; une damoiselle païenne avait conquis ce cœur léger, c'était la charmante fille du soudan du mont Lebanon.

« O chrétien, brave chrétien! mon amour sera pour toi; mais avant que je t'écoute, il faut que tu fasses trois choses : tu adopteras désormais nos lois et notre culte, et tu feras cela d'abord pour l'amour de Zuléma.

« Et ensuite, dans la caverne où brûle sans cesse la flamme mystique adorée par le Kurde, tu veilleras pendant trois nuits en silence; tu feras cela ensuite pour l'amour de Zuléma.

« Et enfin tu nous aideras du conseil et de la main à punir le Frank ravisseur de la Palestine; alors, comte Albert, je t'avouerai pour mon seigneur et mon amour, quand ces choses seront accomplies pour l'amour de Zuléma. »

Il a jeté de côté son casque et son épée, dont la poignée formait une croix; renonçant à la chevalerie, déniant son Dieu, il a revêtu le caftan vert et couvert sa tête d'un turban pour l'amour de la vierge du Lebanon.

Et bien bas, bien bas sous la terre, au sein d'une horrible caverne, dans les parois de laquelle s'ouvrent cinquante portails et cinquante portes d'acier, il a veillé jusqu'au jour, mais il n'a eu aucune vision, il n'a vu que la flamme brillante sur son autel de pierre.

La princesse est surprise, le sultan est surpris, les prêtres murmurent, mécontents, en regardant Albert; ils visitent ses vêtements, et sous le caftan ils trouvent un rosaire béni.

Et bien bas, bien bas sous la terre, il veilla de nouveau dans la caverne durant la longue nuit, tandis que les vents sifflaient à l'entour. Mais leur murmure était lointain, et il ne s'éleva point davantage : la flamme brûlait immobile et il ne vit rien de plus.

Les prêtres murmurèrent hautement, et le roi fut très-surpris; cependant les prêtres, en chantant quelque charme sinistre, cherchèrent sur le corps d'Albert; et voici! sur sa poitrine était le signe de la croix imprimé par son père.

Les prêtres l'effacèrent avec peine, et l'apostat descendit de nouveau dans la caverne; mais, comme il descendait, un soupir se fit entendre... C'était son bon ange qui lui disait adieu.

Ses cheveux se hérissèrent, et son cœur battit tumultueusement; il fit cinq pas en arrière, à demi résolu à la retraite; mais son cœur fut raffermi et son projet fut arrêté quand il pensa à la vierge du Lebanon.

A peine fut-il sous la voûte, à peine eut-il passé le seuil, que les vents se détachèrent des quatre points du ciel : ils ébranlèrent les portes d'acier, et sur leurs ailes arriva l'horrible roi du feu.

La caverne tressaille péniblement à chaque pas qu'il fait en avant; le feu s'élance sur son autel en rapides tourbillons; et la montagne proclame par des explosions volcaniques l'effrayante approche du monarque du feu.

D'une hauteur immense, d'une forme insaisissable, l'éclair est son haleine, la tempête est sa voix : ah! sans doute le comte Albert sentit faiblir son vaillant cœur en voyant le roi du feu dans sa terrible majesté.

Un large damas d'un acier bleuâtre étincelait dans sa main à travers la fumée. Le mont Lebanon trembla quand le monarque prit ainsi la parole : « Arme-toi de ce fer, et tu seras vainqueur tant que tu n'auras pas de nouveau fléchi devant la croix et adoré la Vierge des chrétiens. »

Le bras enseveli dans les nuages présenta l'épée étincelante; l'apostat à genoux reçut le don magique : le tonnerre gronda au loin, les feux jetèrent une pâle clarté, tandis que, porté par le tourbillon, le fantôme se retirait.

Le comte Albert se rangea parmi les chevaliers païens; quoique son cœur fût faible, son bras était fort : la croix rouge fut vaincue, et le croissant triompha du jour où Albert commanda sur le mont Lebanon.

Depuis les forêts du Lebanon jusqu'aux vagues de Galilée, les sables de de Samaar burent le sang des braves. Enfin les chevaliers du Temple et les chevaliers de Saint-Jean, avec Baudouin, roi de Jérusalem, s'avancèrent contre Albert.

Les cymbales guerrières retentissaient et les trompettes leur répondaient; les lances étaient en arrêt, et les pointes de celles des chrétiens touchaient le fer des piques musulmanes. Le comte Albert renversa cavaliers et chevaux pour arriver jusqu'au cœur de l'armée où se trouvait le roi Baudouin.

Contre l'épée magique que maniait le comte Albert, l'écu du roi croisé n'était qu'une vaine défense; mais un page se précipita devant le monarque, et fendit l'orgueilleux turban du renégat.

Le coup fut si violent, que le comte Albert chancela; il fut jeté hors de ses arçons en face de l'écu où brillait le signe du salut; et à peine avait-il incliné la tête devant la croix rouge, qu'il dit à son insu : « *Bonne grâce, Notre Dame !* »

Aussitôt, l'épée magique rendit un son mélancolique, car sa vertu était perdue. Elle glissa entre les doigts d'Albert, et on ne la revit jamais; seulement quelques hommes dignes de foi assurent que, sur les ailes d'un éclair rougeâtre, l'épée retourna vers l'horrible roi du feu.

Le comte grinça des dents, et ferma sa main armée d'un gantelet; puis d'un coup il renversa le page sur le sable; alors, comme le casque brisé se détacha de la tête du jeune homme, on put voir ses yeux bleus et les anneaux d'or de sa chevelure.

Pendant un seul instant, le comte Albert resta immobile d'horreur devant ces yeux troublés par le vertige de la mort, et devant ces cheveux souillés de sang; profitant de cet instant, les templiers s'avancèrent, semblables aux flots du Cédron, et trempèrent leurs longues lames dans le sang de l apostat.

Les Sarrasins, les Kurdes et les Ismaélites cédèrent devant l'écu chargé des coquilles et de la croix; et les aigles se rassasièrent des cadavres païens depuis la fontaine de Bethsabée jusqu'aux collines de Nephtali.

La bataille a cessé dans la plaine de Bethsaïda... Quel est ce chevalier païen couché roide parmi les morts? Quel est ce jeune page étendu sur ses genoux? Ah! c'est le comte Albert et la belle Rosalie.

La dame fut enterrée sur le saint territoire de Jérusalem : son âme fut reçue par la haute miséricorde de Notre-Dame. Quant au comte, il fut laissé à la merci des chiens et des vautours. Son âme s'envola sur les vents vers l'horrible roi du feu.

Maintenant, plus d'un ménestrel peut dire sur sa harpe comment la croix rouge fut victorieuse, et le croissant abattu. Seigneurs et gracieuses dames ont soupiré au milieu de leur joie, en entendant l'histoire du comte Albert et de la belle Rosalie.

FRÉDÉRICK ET ALICE.

AVERTISSEMENT.

Ce conte est imité plutôt que traduit d'un fragment poétique inséré dans la *Claudina von Villa Bella*, de Goethe, où il est chanté par un bandit pour attirer l'attention de la famille, tandis que ses compagnons pillent le château. J'envoyai ce morceau dans un état informe à mon ami M. Lewis, et si l'on y trouve quelque mérite, il est dû à cet écrivain distingué qui, après y avoir fait quelques corrections matérielles, le publia dans ses *Contes Merveilleux*.

Frédérick abandonne la terre de France : ses pas arpentent à la hâte la route qui le ramène au pays; et le voyageur jette un coup d'œil insouciant sur la scène de ses plaisirs passés.

Joyeux sur son coursier qui se cabre, il est impatient d'éprouver sa lance encore vierge, et le jeune guerrier conduit ses beaux rêves d'espérance sur les montagnes, dans les vallées, à travers les clairières.

Sans appui, abattue, laissée dans l'abandon, l'aimable Alice pleure dans la solitude, elle pleure sur la rupture de ses engagements d'amour, et sur l'espérance, la paix, la pureté perdues.

Voyez les battements convulsifs de son sein! Voyez les torrents de larmes qu'elle répand dans son angoisse! Bientôt à ses bruyants sanglots se mêlent de frénétiques éclats de rire.

Elle maudit d'un air égaré; avec égarement elle prie. Sept jours et autant de nuits se passent ainsi : puis la mort par pitié vient à son aide, à l'heure où la cloche du village frappe lentement quatre coups.

Loin d'elle, et loin de la France, le parjure Frédérick poursuit son voyage; il observe gaiement le premier regard du matin étincelant sur les flancs de la montagne.

N'entendez-vous pas le son prophétique, semblable à la langue de cette tour là-bas, annoncer doucement autour des collines la quatrième heure, l'heure fatale?

Le coursier tressaille; il aspire l'air par ses naseaux, sans qu'il apparaisse aucune cause de terreur; les cheveux du cavalier se hérissent, il se sent frappé de craintes mystérieuses.

Désespéré de son involontaire frayeur, Frédérick enfonce les éperons dans les flancs du coursier; il voudrait se fuir lui-même; tourmenté, sans repos, il marche toujours en avant.

Pendant sept jours et sept nuits, il erra au hasard. Moments funestes! Une incessante agitation, une terreur sans cause, précipitèrent ses pas pendant des milles et des milles.

La septième nuit descendit sombre et triste : les rivières s'enflaient; la pluie ruisselait par torrents, tandis qu'un tonnerre éloigné ajoutait à la scène l'horreur de ses mugissements.

Harassé, mouillé, consumé par la

fatigue, où Frédérick posera-t-il sa tête? Là seulement, dans cette chapelle en ruines que la lumière des éclairs lui fait apercevoir.

Le voyageur attache son coursier sous le portail obscur : puis descendant lentement un escalier ruiné, il se trouve dans un chemin obscur.

De longues voûtes s'étendent devant lui ! Il y voit passer doucement de faibles lumières! « Sainte Marie, entends ma voix! Daigne guider les pas d'un pécheur! »

Le rayon tremblant s'efface par intervalles; cependant les lumières avancent lentement, jusqu'à ce que leur triste lueur s'arrête contre une porte de fer.

Des voix tonnantes mêlées à des éclats de rire s'élèvent au dedans : et aussitôt que ces bruits s'apaisent, un chant solennel y fait succéder sa majestueuse harmonie.

Au milieu du bruit, Frédérick croit entendre la voix d'amis que la mort a depuis longtemps enlevés; puis il reconnaît dans cet air solennel le lai qu'Alice aimait à chanter.

Écoutez! Maintenant un glas sépulcral rompt quatre fois le silence de la nuit : quatre fois à ces vibrations qui s'éteignent, l'écho des ruines a répondu.

Lorsque les tintements prolongés cessent enfin de retentir, la porte de fer s'ouvre lentement : un banquet s'offre aux yeux du voyageur, mais ce banquet ressemble à une fête funèbre!

Des cercueils servent de siéges; toute la table est couverte d'un drap noir; elle est entourée de parents, de frères, d'amis, depuis longtemps comptés parmi les morts.

Alice, enveloppée de son linceul et souriant d'une manière effrayante, montre un siége à l'étranger : tous les spectres se lèvent avec un bruit pareil au tonnerre et saluent l'hôte qu'ils attendaient.

Ils balancent dans l'air leurs bras amaigris, et leurs voix sauvages enflent leurs accords en répétant ce salut : « Traître, sois le bienvenu dans le tombeau! parjure, dis adieu à la lumière.

LE FÉROCE CHASSEUR.

PRÉFACE.

Cette ballade est une imitation du *Wilde Jager* du poëte allemand Burger. La tradition sur laquelle les deux poëmes sont fondés raconte qu'un ancien wildgrave ou gardien des forêts, nommé Falkenburgh, était si adonné au plaisir de la chasse, et en même temps si abandonné du ciel et si cruel, que non-seulement il prenait cet amusement profane le dimanche et les autres jours consacrés aux devoirs de la religion, mais qu'il accompagnait ses chasses d'oppressions inouïes sur les pauvres paysans ses vassaux. Quand ce second Nemrod mourut, le peuple adopta une croyance superstitieuse, fondée probablement sur quelques sons étranges, entendus dans les profondeurs des forêts pendant le silence des nuits. On s'imagina entendre l'aboiement des chiens du wildgrave, le cri bien connu du défunt, le bruit des pas de son cheval, et le froissement des branches cassées par le gibier, la meute ou les chasseurs; seulement le fantôme était rarement visible, si jamais il le fut. Une fois, un chasseur attardé entendit cette chasse infernale passer auprès de lui; au bruit de l'halali avec lequel le spectre animait ses chiens, l'imprudent ne put s'empêcher de crier : *Gluck zu Falkenburg* (bonne chasse, Falkenburg!) « Me souhaites-tu bonne chasse? » répondit une

voix rude : « tu partageras le gibier; » et il tomba devant lui quelque chose qui semblait être un énorme quartier de charogne. Le téméraire chasseur perdit bientôt après deux de ses meilleurs chevaux; et il ne se remit jamais parfaitement des effets de cette entrevue surnaturelle. Ce conte, sauf quelques variantes, est généralement admis comme principe de foi dans toute la Germanie.

Les Français ont une tradition semblable touchant un chasseur aérien qui hantait la forêt de Fontainebleau. Il était quelquefois visible en personne; alors il apparaissait comme un grand et terrible spectre, entouré de toute sa meute. On peut trouver quelques renseignements sur cette apparition dans *les Mémoires de Sully*, qui dit qu'on l'appelait *le Grand Veneur*. Une fois il avait choisi pour chasser un endroit si rapproché du palais, que les gens du roi, et, si je ne me trompe, Sully lui-même, vinrent dans la cour, croyant que c'était le roi qui revenait de la chasse. En d'autres lieux ce fantôme est appelé Saint-Hubert. L'histoire d'un miracle posthume du père Leslay, capucin écossais, raconte que ce religieux fut enterré sur une hauteur où se faisaient entendre fréquemment les cris surnaturels d'hommes et de chiens. Quand les saintes reliques eurent été déposées sur cette colline, le bruit cessa pour toujours de se faire entendre. Le lecteur trouvera cette anecdote et d'autres miracles, également authentiques, dans la vie du père Bonaventure, écrite très-élégamment en italien.

Le Wildgrave sonne de son cor; à cheval! à cheval! halali! halali! son fier coursier aspire l'air du matin, et de nombreux vassaux suivent leur seigneur.

Les couples sont détachés: la meute empressée s'élance à travers les bosquets, les ronces et les buissons; tandis que, répondant aux chiens, au cor, au coursier, l'écho de la montagne s'éveille tressaillant.

Les rayons du jour consacré au Seigneur doraient l'aiguille du clocher voisin, et la cloche sonnait hautement, lentement, profondément, et appelait l'homme pécheur à la prière.

Cependant le Wildgrave continue sa course; écoutez encore! halali! halali! Alors venant des deux côtés de la route, deux cavaliers inconnus rejoignent la chasse.

Quel est cet étranger qui se place à droite, et quel est celui qui se place à gauche? Je peux le deviner, mais je n'ose le dire; le coursier de droite est blanc d'argent, celui de gauche a la couleur basanée de l'enfer.

Le cavalier de droite était jeune et beau, son sourire ressemblait à une matinée de mai; le cavalier de gauche dardait de son œil fauve une horrible lumière semblable à l'éclair dans la nuit.

Ce dernier agite en l'air son bonnet de chasseur et s'écrie: « Salut, salut, noble lord! quel plaisir la terre, la mer et le ciel pourraient-ils opposer au royal plaisir de la chasse?

— Cesse de faire retentir ton cor bruyant, » dit de son côté le beau jeune homme d'une voix argentine; « abandonne pour les accords d'un chant religieux un bruit grossier et profane.

« Aujourd'hui, la cloche, qui sonne là-bas sur le temple, éloigne les mauvais présages, aujourd'hui ton bon ange t'entend, mais demain tu pourras pleurer en vain.

— En avant, et balayons toute la clairière! reprend alors le noir chasseur; laisse aux moines le chant des matines, les cloches, les livres et les mystères. »

Le Wildgrave pique son ardent coursier: « Qui voudrait, s'écrie-t-il, abandonner le joyeux cor et la meute joyeuse pour suivre tes conseils ennuyeux et dévots.

« Éloigne-toi, si nos jeux hardis t'offensent; va chanter et prier avec tes moines... Tu as bien parlé, toi, mon

ami au teint basané; halali! halali! allons, en avant! »

Le Wildgrave lance son léger coursier sur la prairie et le marais, au fond du vallon et sur la colline; cependant se tenant à sa droite et à sa gauche, les deux étrangers l'accompagnent toujours.

Un cerf plus blanc que la neige des montagnes bondit au-dessus d'un buisson voisin; le cor du Wildgrave sonna bruyamment: « Hâtons-nous, s'écria-t-il. En avant! holla, ho! »

Un pauvre vassal a traversé le chemin; l'imprudent tombe sans vie sous les pieds foudroyants des chevaux; mais, vit ou meure qui peut: « En avant, en avant! » On passa outre.

Voyez auprès de ce champ couronné par les bienfaits de l'automne, et entouré d'une clôture rustique, voyez ce laboureur au teint bruni par la fatigue, prosterné aux pieds du Vildgrave.

« O! pitié, pitié, noble lord! dit-il: épargnez la part du pauvre, gagnée à la sueur de ce front pendant les heures brûlantes des longs jours de juillet. »

Le cavalier de droite intercède vivement pour le malheureux, mais celui de gauche excite à poursuivre la proie; l'impétueux Wildgrave n'écoute rien et se précipite avec fureur sur les traces du cerf.

« Arrière, chien maudit! car ta race est aussi vile que celle de mes limiers: arrière, ou crains le sifflement du fouet! » Alors il sonne bruyamment de son cor; « En avant, en avant! holla, ho! »

Ainsi dit, ainsi fait: d'un seul bond le coursier du Wildgrave a renversé l'humble palissade du laboureur; derrière le féroce chasseur suivent les piqueurs, les chevaux, et les chiens, semblables aux tourbillons de grêle du noir décembre.

Hommes, chevaux et chiens, balayent le champ entier, tandis qu'assise en souriant sur les sillons dévastés, la cruelle famine regarde passer cette foule en démence.

Traqué dans son refuge, le cerf craintif fuit sur la prairie et le marais, au fond du vallon et sur la colline: efforts inutiles! il sent bientôt sa force défaillir, et pour sauver sa vie, il a recours à une ruse innocente.

Il va chercher un abri dans la foule; car la solitude lui paraît trop dangereuse; il espère cacher sa tête inoffensive au milieu d'un troupeau d'animaux domestiques.

Sur la prairie et le marais, l'avide limier suit sa trace; sur la prairie et le marais, le comte furieux poursuit la chasse, toujours infatigable.

Le berger s'incline humblement: « Épargne, noble baron, épargne ces troupeaux, modeste bien d'une veuve; ces agneaux, la joie d'un orphelin. »

L'étranger de droite intercède vivement pour le malheureux; cependant l'étranger de gauche excite à poursuivre la proie; le comte n'écoute ni les prières ni la pitié, mais il se précipite avec fureur en avant.

« Chien grossier! tes plaintes hypocrites n'arrêteraient point ma course, quand même chacune de tes vaches aurait une âme comme la tienne. »

De nouveau il souffle dans son cor: « En avant, en avant, halali! » et bravant tout sentiment de pitié, il lance ses chiens furieux à travers le troupeau.

Les victimes étranglées s'amoncèlent; auprès d'elles tombe le berger déchiré par les chiens; et le cerf qu'épouvantent les cris sanguinaires des meurtriers, fuit ranimé par la crainte.

Couvert de sang et d'écume, et versant de grosses larmes d'angoisse, le noble animal gagne à travers l'obscurité du bois le saint asile d'un humble ermite.

Mais, hommes et chevaux, cors et chiens se pressent bruyamment sur sa trace; autour de la chapelle sacrée on entend retentir : « En avant ! halali ! halali ! »

Paisible au milieu du tumulte profane, le saint ermite faisait sa prière... « Abstenez-vous de souiller de sang la maison du Seigneur, respectez son autel, éloignez-vous !

« Le moindre des animaux a des droits à la vie, et la violation de ces droits attire la vengeance sur la tête sans pitié : tu es averti maintenant, retourne sur tes pas. »

Cependant le beau cavalier supplie avec anxiété ; le cavalier noir désigne la proie avec un cri sauvage ; hélas ! le comte n'écoute pas les avis prudents ; il persiste frénétiquement dans sa route.

« Saint ou non, juste ou injuste, je méprise ton autel et ton culte ; l'hymne sacré des martyrs, Dieu lui-même ! ne me ferait pas reculer ! »

Il pique des deux, il sonne du cor : « En avant, holla, ho ! » Mais emportés sur les ailes d'un tourbillon, le cerf, l'ermite et la hutte ont disparu.

Les chevaux et les hommes, les cors et les chiens, et les clameurs de la chasse se sont évanouis ; au lieu des pas, des hurlements et des fanfares, un silence de mort s'étend partout.

Le comte épouvanté regarde autour de lui avec égarement, il cherche en vain à éveiller son cor, en vain il essaye d'appeler ; aucun son ne peut sortir de ses lèvres.

Il prête l'oreille à ses chiens fidèles ; mais son oreille ne saisit aucun aboiement lointain ; son coursier enraciné sur la place paraît insensible aux piqûres de l'éperon.

Cependant les ombres s'étendent sur la terre, elles s'obscurcissent de plus en plus, elles sont profondes comme la nuit du tombeau ; nul son ne vient troubler le silence, sauf le murmure d'un torrent éloigné.

Enfin, au-dessus de la tête du pêcheur, le silence solennel se rompit ; et sortant d'un nuage d'un brun sombre, une voix terrible comme le tonnerre parla ainsi :

« Oppresseur de la nature créée, instrument endurci des esprits apostats, contempteur de la Divinité ! fléau du pauvre ! la mesure de tes fautes est comblée.

« Sois poursuivi sans cesse à travers les bois ; erre à jamais dans d'affreuses solitudes ; et puisse ton destin apprendre à l'orgueil, que la moindre des créatures est l'enfant de Dieu. »

La voix se tut : un sombre éclair jeta son reflet sur la forêt obscure ; les cheveux du Wildgrave se hérissèrent, et l'horreur glaça et paralysa chacun de ses membres.

La sueur ruisselait sur son corps en larmes glacées ; un vent s'éleva, ses sifflements retentirent plus haut, plus haut, plus haut encore, car il portait la tourmente et la tempête sur son aile.

La terre entendit l'appel... ses entrailles se déchirèrent, et du sein des crevasses béantes, montèrent, avec des hurlements lamentables, au milieu des flammes sulfureuses, les chiens hideux de l'enfer.

Quel est l'horrible chasseur qui s'élève auprès d'eux ? je puis le deviner, mais je n'ose le dire ; son œil est semblable à l'éclair livide de la nuit, son coursier a la couleur basanée de l'enfer.

Le Wildgrave fuit à travers les buissons et les broussailles, en poussant des cris de désespoir ; derrière lui courent chevaux et limiers, et cors, et l'on entend ce cri : « En avant ! en avant ! holla, ho ! »

Il jette en arrière un regard d'épouvante : tout près, tout près de lui, il voit la foule hideuse, avec ses dents

sanglantes et son cri perçant; et saisi d'une crainte horrible, il fuit de nouveau.

Toujours, toujours durera cette chasse effroyable, jusqu'à ce que le temps lui-même s'arrête. Pendant le jour, ils courent dans les cavernes souterraines; mais à l'heure des enchantements, ils remontent sur la terre.

Tels sont les cors, les chevaux et les chiens que le paysan attardé entend souvent dans la nuit. Pâle de frayeur, il se signe à plusieurs reprises, quand ce bruit sauvage parvient à son oreille.

Le prêtre qui veille laisse tomber une larme sur l'orgueil humain et les douleurs humaines, quand pendant sa prière de minuit, il entend le cri infernal: « Halali! »

WILLIAM ET HÉLÈNE.

Cette imitation de la *Lénore* de Burger fut composée en 1795, avant que les traductions que M. Taylor de Norwich et M. Spencer ont données du même poëme, fussent connues de l'auteur de ce recueil.

La belle Hélène s'éveille d'un triste songe, et les yeux attachés sur la pourpre naissante du jour : « Hélas! mon amour, tu tardes longtemps! Es-tu donc parjure, ou es-tu mort? »

Sous l'autorité royale du brave Frédéric, il suit la croisade téméraire; pas un mot sur les guerres de Palestine n'est venu informer Hélène du sort de son amant.

On fit enfin une trève avec les païens et les Sarrasins, et chaque chevalier partit pour essuyer les larmes que versait son amie.

Notre vaillante armée revenait vers la patrie en chantant des refrains joyeux; le laurier vert, gage de la victoire, ondoyait auprès des panaches.

Vieux et jeunes, pères et fils se pressent sur sa route; et les clameurs bruyantes, la gaieté, les chants harmonieux acquittent la dette de l'affection.

Plus d'une vierge retrouve son amant fidèle et sanglotte dans ses embrassements, et tour à tour les larmes de joie et le sourire paraissent sur la physionomie mobile de la jeune fille.

Ni joie ni sourire pour la triste Hélène! elle suit vainement l'armée; personne ne peut lui dire le destin de William, s'il est parjure ou s'il est mort.

La bande guerrière est passée et s'éloigne; Hélène arrache ses cheveux noirs, et, saisie par une folie amère, elle pleure avec un sauvage désespoir.

« Oh! lève-toi, mon enfant, lui dit sa mère; ne t'attriste pas vainement; jamais les larmes n'ont rappelé le cœur léger d'un amant parjure.

— O ma mère! ce qui est passé est passé, ce qui est perdu est perdu pour toujours : la mort, la mort seule peut me consoler; oh! puissé-je n'être pas née!

« Oh! brise-toi, mon cœur, brise-toi sur l'heure! bois le sang de ma vie, ô désespoir! il n'y a plus pour moi de joies sur la terre, ni de place dans le ciel.

— Seigneur! n'entrez pas en jugement avec votre faible enfant, s'écrie la pieuse mère; ne lui imputez pas ce blasphème, elle ne sait ce qu'elle dit.

« Dis ton *Pater noster*, enfant! tourne ton cœur vers Dieu et sa grâce! sa volonté a changé ton bonheur en misère, elle peut changer ta misère en bonheur.

— O mère, mère, qu'est-ce que le bonheur? O mère, qu'est-ce que la misère? l'amour de mon William était le ciel sur terre, sans lui la terre est un enfer.

« Pourquoi prierais-je le ciel impitoyable, puisque mon bien-aimé William est mort? je ne priais que pour William et toutes mes prières ont été vaines.

— Approche-toi des autels, mon enfant, et cesse de verser des larmes : l'humble prière de la résignation sanctifiera ta douleur.

— Les autels ne peuvent éteindre ce feu, ni adoucir cette peine dévorante; les autels ne peuvent dire au mort : Lève-toi et vis de nouveau.

« O brise-toi, mon cœur, brise-toi sur l'heure! Tu es mon Dieu, Désespoir! La main du ciel s'appesantit sur moi, toute prière est superflue.

— Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre faible créature! Elle ne sait pas ce que prononce sa langue, ne le lui imputez point, je vous en supplie!

« Éloigne, mon enfant, cette tristesse désespérée, tourne ton cœur vers Dieu et sa grâce, le feu céleste de la dévotion peut convertir ta misère en bonheur.

— O mère, mère, qu'est-ce que le bonheur! O mère, qu'est-ce que la misère? Sans mon William, que serait le ciel? ou avec lui, que serait l'enfer? »

Ainsi, dans son égarement, elle accuse les décrets éternels, et insulte aux pouvoirs sacrés, tandis que, consumée d'angoisse, elle parcourt sa chambre silencieuse dans une tour solitaire.

Elle se frappa la poitrine, elle se tordit les bras tant que le soleil et le jour durèrent, et l'éclat scintillant des étoiles vint briller à travers les barreaux.

Tout à coup, crac! le pont-levis suspendu au-dessus du fossé tomba; et patatra! patatra! le pas d'un cheval résonna sur le pont-levis.

On entendit le bruit sonore de l'acier au moment où le cavalier descendit de cheval; puis on entendit un pas pesant monter avec lenteur les degrés de l'escalier tournant.

Écoutez, écoutez! on frappe.... toc, toc!... un bruit d'armes résonne faiblement... le verrou et les serrures crient... enfin une voix murmure ces mots :

« Éveille-toi, lève-toi, mon amour! Comment te portes-tu, Hélène? Veillais-tu, ou dormais-tu? étais-tu gaie ou triste, pensais-tu à moi, ma belle?

— Mon bien-aimé! mon bien-aimé!... Si tard dans la nuit!... Je veillais, je pleurais sur toi; j'ai bien souffert depuis l'aurore; où étais-tu donc, William?

— Je me suis mis en selle un peu tard. J'arrive à l'instant de Hongrie; j'ai chevauché depuis que les ténèbres sont descendues sur la terre; et nous allons retourner ensemble sur la frontière, avant la cloche du matin.

— O! reste cette nuit dans mes bras, et réchauffe-toi dans leurs enlacements! le vent souffle glacé à travers les buissons d'aubépine;... mon bien-aimé est froid comme la mort.

— Laisse le vent souffler à travers les buissons d'aubépine! Il nous faut partir cette nuit; le coursier est près, l'éperon brille, je ne puis attendre jusqu'au jour.

« Allons, allons, et vite! Tu monteras en croupe sur mon noir cheval barbe : par-dessus haies et barrières, nous ferons cent milles d'une traite pour trouver le lit nuptial.

— Pendant la nuit! Cent milles pen-

dant la nuit! O! reste, très-cher William! La cloche sonne minuit, heure sombre et terrible! O mon bien-aimé; demeure jusqu'au jour.

— Regarde, regarde! la lune est belle! nous irons vite, je pense. Monte, et en avant! Car, avant le jour, nous atteindrons notre couche nuptiale.

« Le noir cheval barbe s'ébroue, le mors résonne, allons, et vite, et vite, assieds-toi! Le festin est prêt; la chambre est parée, les convives sont réunis et nous attendent. »

L'amour l'emporte sur la crainte : elle s'élance, elle se hâte, elle monte sur la croupe du barbe, et elle entrelace ses beaux bras autour de la ceinture de son bien-aimé William.

Et hurrah! hurrah! ils galoppent aussi vite, aussi vite qu'on peut aller; et sous les pieds foudroyants du coursier, les pierres jettent des trainées de feu.

Et sur la droite et sur la gauche, sans que leur vue puisse se fixer un moment, montagne, plaine et prairie, chaumière et château, s'enfuient vite, vite sous leurs yeux.

« Tiens ferme... as-tu peur?... la lune est brillante.... mon barbe est léger.... tiens-toi bien! craindrais-tu? — O non! » dit-elle faiblement : « mais pourquoi es-tu si morne et si glacé?

« Que signifient ces chants et ces vibrations sonores? pourquoi le hibou a-t-il crié? — C'est le bruit de la cloche des morts, c'est un chant funèbre pour un corps rendu à la terre.

« Avec vos chants et vos prières, à l'aube du matin, vous pourrez enterrer les morts; ce soir je voyage à cheval avec ma jeune fiancée pour la conduire au lit nuptial.

« Viens avec ta suite de chanteurs, hôte du tombeau, viens entonner le chant d'hymen. Viens, prêtre, viens bénir le festin des noces. Venez tous : venez, suivez-moi. »

Les chants et les cloches se taisent : le cercueil tombe; le corps enseveli se lève, et en grande hâte, toute la troupe suit la course frénétique du barbe.

Et ils vont; en avant! en avant! le coursier hennit avec bruit, une respiration bruyante sort de la poitrine agitée du cavalier, tandis qu'ils précipitent leur course effrénée.

« O William, pourquoi cette hâte insensée, où est donc la couche nuptiale? — Elle est bien loin, basse, humide, étroite, et glacée, ô fille sans confiance.

— Il n'y aura pas de place pour moi? — Il y en a pour deux :... hâte, hâte ta course, ô mon barbe! » Et il pousse le cheval furieux sur un pont retentissant, jeté sur une eau qui bouillonne.

Trra! trra! ils chevauchent sur le rivage; flac! flac! le long de la mer; le fouet est levé, l'éperon brille, les pierres lancent du feu.

Sur la droite et sur la gauche passent en volant forêts, bosquets, buissons; sur la droite et sur la gauche passent en volant, cités, villes et tours.

« As-tu peur? as-tu peur?... la lune est belle; crains-tu d'aller à cheval avec moi? Hurrah! hurrah! les morts vont vite! — O mon William, laissons les morts!

« Vois-tu cela, vois-tu? Qu'est-ce donc qui se balance et crie au milieu des sifflements de la pluie! — C'est un gibet, et le fer du bourreau, et la roue maudite : un meurtrier y est enchaîné.

« Holà! viens ici, félon; nous allons au lit nuptial; et avec tes fers, tu vas exécuter la danse du captif devant ma fiancée et devant moi. »

Et vite, vite! Clac, clic, clac! le cadavre en lambeaux descend; et léger comme le vent qui souffle à travers les bosquets, il se joint à la sauvage caravane.

Trra! Trra! ils chevauchent sur le rivage; flac, flac! le long de la mer, le fouet est rouge, l'éperon dégoutte de sang, les pierres lancent des trainées de feu.

Comme ils voyaient fuir les objets que la lune éclairait faiblement! comme ils voyaient fuir les ténèbres elles-mêmes! comme la terre fuyait sous leurs pieds et le ciel sur leurs têtes!

« As-tu peur? As-tu peur? La lune est belle, et les morts vont vite! Crains-tu donc les morts, fidèle Hélène?.... — Oh! laisse en paix les morts!

— O mon coursier, noir coursier barbe! il me semble que j'entends le coq; le sable sera bientôt entièrement écoulé: ô mon coursier, noir coursier barbe, je sens l'air du matin; la course approche de son terme.

« Hurrah! hurrah! les morts vont vite; la fiancée, la fiancée arrive! et bientôt nous atteindrons la couche nuptiale, car c'est ici ma demeure, Hélène. »

Tournant lentement sur ses gonds rouillés, une porte de fer s'ouvrit; et aux pâles rayons de la lune, on vit une église et une tour.

Les oiseaux de nuit s'effrayèrent et s'enfuirent, en poussant des cris funèbres, et on entendit les âmes maudites faisant un bruit semblable à celui des feuilles d'automne.

Par-dessus les fosses et les pierres tumulaires, William lança son ardent coursier, puis, soudain, devant un tombeau ouvert, il arrêta enfin sa course vagabonde.

Son gantelet se détache et abandonne les rênes, le casque d'acier tombe à terre, la cuirasse laisse à nu ses flancs décharnés, l'éperon quitte son talon sanglant.

Les yeux laissent leur place vide, la chair devenue poussière se détache des os, et les beaux bras d'Hélène n'entourent qu'un horrible squelette.

Le barbe furieux souffle feu et fumée, et faisant un bond effrayant, il s'évapore dans l'air impalpable, et laisse Hélène sur la terre.

A demi vus par moment, par moment à demi entendus, les pâles spectres volent auprès de la jeune fille, tournent autour d'elle en formant une danse terrible, et hurlent ce chant funèbre :

« Même quand notre cœur est brisé par le chagrin, révérons les décrets du ciel! » L'âme d'Hélène est sortie de son corps; le ciel lui fasse grâce.

LA BATAILLE DE SEMPACH.

PRÉFACE.

Ce morceau est la traduction littérale d'une ancienne ballade suisse sur la bataille de Sempach, livrée le 9 juillet 1336. Cette bataille assura l'indépendance des cantons helvétiques. L'auteur de la ballade est Albert Tchudi, surnommé le *Schuhster*, à cause de sa profession de cordonnier. Il était citoyen de Lucerne; ses compatriotes avaient pour lui une haute estime, tant à cause de son influence comme *meister-singer* ou ménestrel, que pour son courage comme soldat; il peut prendre part à l'éloge que Collins fait d'Eschyle :

« Non-seulement il nourrit la flamme du « poëte, mais encore il soutient de sa main ver- « tueuse, le glaive patriotique.

Le poëte avait assisté lui-même au combat qu'il décrivait, et dans lequel la liberté de son pays avait été assurée, et cette circonstance

peut prêter aux vers de Tchudi un intérêt qu'on ne leur accorderait peut-être pas pour leur mérite intrinsèque. Dans la poésie du genre de la ballade, moins on traduit littéralement, plus on perd de simplicité sans acquérir ni grâce ni force; c'est pourquoi quelques-uns des défauts de cette pièce de vers doivent être imputés à la nécessité où se trouve le traducteur de suivre l'original d'aussi près que possible.

Les différents jeux de mots, les lourdes plaisanteries, et les épisodes disproportionnés doivent être mis sur le compte de Tchudi, ou du goût de son époque.

Les amateurs d'antiquités militaires pourront trouver quelque instruction dans les particularités minutieuses que le poëte soldat a consignées dans sa ballade. Les hommes d'armes autrichiens avaient coutume de recevoir la charge des Suisses en formant une phalange hérissée de leurs longues lances. Le brave Winkelried, célèbre dans l'histoire de la Suisse, sacrifia sa vie pour pénétrer au milieu de ces lances, il en saisit autant qu'il en pouvait embrasser, et ouvrit ainsi une brèche dans ces bataillons de fer. Alors les combattants se trouvant tout à fait mêlés, ces armes difficiles à manier, et leurs armures défensives d'une pesanteur incommode, firent des guerriers autrichiens des adversaires très-inférieurs aux montagnards armés à la légère. La victoire obtenue par les Suisses sur la chevalerie allemande, qui jusque-là avait passé pour invincible, produisit d'importants changements dans l'art de la guerre. Léopold, archiduc d'Autriche, qu'on appelait « le bel homme d'armes, » fut tué à la bataille de Sempach, avec la fleur de sa chevalerie.

DANS ce temps-là les abeilles avaient logé leurs essaims parmi nos tilleuls; et les vieux paysans disent que cela présage l'arrivée d'une armée étrangère.

Alors nous regardâmes en bas vers Willisow, la contrée était en flammes; nous apprîmes que l'archiduc Léopold s'avançait avec toute son armée.

Voici les vœux que font les nobles Autrichiens, tant leur cœur est ardent et généreux : « Nous allons écraser sous nos pieds les rustres suisses et tuer jeunes et vieux ! »

Guidés par le son du clairon, et bannière déployée, ils s'avancent sur le lac de Zurich, dans une pompe martiale, avec un ordre parfait.

« Écoutez maintenant, nobles Germains, vous cherchez le sentier qui traverse la montagne, mais vous ne savez point quel sera votre lot dans cette terre dangereuse.

« Je vous conseille de confesser vos péchés avant que d'aller plus avant, une escarmouche sur les collines de l'Helvétie peut envoyer vos âmes en enfer.

« Mais où trouverons-nous un prêtre qui veuille recevoir notre confession ?— Le prêtre suisse a pris les armes, il administre de rudes pénitences.

« Il appuiera pesamment sa main d'acier sur votre tête; et avec sa fidèle épée il vous donnera l'absolution. »

C'était un lundi au matin; le blé avait été mouillé par la rosée, et les jeunes filles enjouées avaient pris la faucille, quand l'armée arriva près de Sempach.

Les hommes fermes et courageux de la belle Lucerne s'étaient rassemblés, les causes qui leur avaient donné une sévère valeur ne permettaient point de regarder en arrière.

Cependant le seigneur d'Harenstein[1], disait au duc. « Cette petite bande de véritables frères va nous attaquer avec intrépidité.

— O! Harenstein, ô cœur de lièvre ! » répliqua le farouche Oxenstern. « Nous verrons comment le jeu finira, » ajouta le chevalier railleur.

Ils lacèrent alors leurs brillants armets et serrèrent fortement les rangs; ils coupèrent aussi les pointes de leurs bottines: et ces débris auraient rempli un chariot.

1. En anglais, *hare stone*, pierre du lièvre, château du lièvre.

Et ils se parlaient ainsi les uns aux autres : « Ce que notre main aura abattu ce soir ne vaudra pas la peine d'être compté ; ces paysans sont en si petit nombre. »

Les braves confédérés suisses élevèrent leur prière vers Dieu, et Dieu déploya son bel arc-en-ciel et l'appuya sur un sombre nuage.

Alors le cœur et les artères battirent de plus en plus, remués par une résolution énergique ; et les bons confédérés descendirent rapidement sur la cavalerie autrichienne.

Le lion d'Autriche rugit et gronde, il secoue sa crinière et sa queue ; et les balles, les flèches, les carreaux d'arbalètes sifflent en volant comme la grêle.

Bientôt lances, piques et hallebardes se mêlèrent : le jeu n'était pas plaisant ; les rejetons de beaucoup de vieux arbres tombèrent détachés près du tronc.

Les hommes d'armes de l'Autriche tenaient bon ; leurs lances étaient inclinées et serrées : le brave Winkelried s'en irrite, et dit à ses camarades :

« J'ai chez moi une femme vertueuse, une femme et un fils enfant : je les laisse aux soins de ma patrie... Cette bataille sera bientôt gagnée.

« Ces nobles forment une forêt de leurs lances, et conservent un ordre inébranlable, je prends sur moi de rompre leurs rangs et de frayer un chemin à mes frères. »

Il s'élança témérairement contre les bandes autrichiennes ; et avec ses mains, sa poitrine et son corps, il embrassa les lances des Germains.

Quatre lances étaient tombées sur sa tête, six lances s'étaient enfoncées dans son côté, et il se pressait encore contre les ennemis. Enfin il rompit leurs rangs et mourut.

Cet acte de dévouement patriotique abaissa la confiance du Lion, et au prix de son sang Winkelried sauva les quatre cantons de l'esclavage.

A l'endroit même où son attaque avait fait une brèche, les vaillants camarades de Winkelried s'avancent en foule avec l'épée, la hache, et la pertuisane, en transperçant, hachant et brisant tout.

Le Lion dompté se met à gémir et cède entièrement le terrain : le Taureau des montagnes baisse le front et le frappe dans les flancs.

Bien des chevaliers perdirent écus, bannières et lances dans la déroute de Sempach ; les voutes du cloître de Konigsfeld couvrent beaucoup de nobles Germains.

On le nommait l'archiduc Léopold, il allait fièrement à cheval, mais il vint combattre les paysans suisses, et ils le tuèrent dans son orgueil.

La génisse dit au taureau : « Et pourquoi ne me plaindrais-je pas ? il était venu un noble étranger pour me traire dans la plaine.

« Un coup de ta corne furieuse a blessé si malheureusement le chevalier, qu'il dort maintenant dans le cimetière, et qu'il ne pourra plus rôder dans nos vallées. »

Un noble Autrichien quitta le champ de bataille, et prit la fuite au plus vite ; et il arriva dans une heure malheureuse près du lac de Sempach.

Lui et son écuyer appelèrent un pêcheur (le nom du pêcheur était Hans Von Rot) : « Par charité, ou pour une récompense, reçois-nous dans ton bateau. »

Le pêcheur entendit leur appel plein d'anxiété, et joyeux de gagner une récompense, il amena sa chaloupe près du rivage, et prit les deux fuyards.

Et tandis que, pour suivre sa route, il ramait vigoureusement contre le vent et le courant, le noble Autrichien fit signe à l'écuyer de tuer le batelier.

Le pêcheur avait le dos tourné vers eux, l'écuyer tira sa dague; Hanz vit ce mouvement dans le miroir du lac, et submergea le bateau.

Il fit chavirer son bateau, et comme les deux Autrichiens cherchaient à s'attacher quelque part, il les frappa de sa rame. « Maintenant, buvez bien, mes aimables seigneurs : vous ne poignarderez plus le batelier.

« Ce matin j'avais pêché deux poissons dorés dans le lac, leurs écailles d'argent pouvaient rapporter beaucoup, mais leur chair gâtée n'était bonne à rien. »

Un messager de malheur arriva sur la terre d'Autriche : « Ah! noble dame, mauvaises nouvelles! Monseigneur est gisant sur un rivage lointain.

« Son corps sanglant repose à Sempach, sur le champ de bataille. — Ah! grand Dieu! s'écria la dame, quelles nouvelles de désespoir! »

Maintenant voulez-vous savoir quel est le ménestrel qui chante si fièrement les combats. On le nommait Albert le Schuhster, il était bourgeois de Lucerne.

C'était un joyeux compère, je vous l'assure. Il fit cette chanson le soir même, en quittant le terrain ensanglanté où Dieu avait jugé les armées.

LE NOBLE MORINGER.

ANCIENNE BALLADE,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

L'original de ces vers se trouve dans un recueil de chants populaires de l'Allemagne, intitulé *Sammlung Deutschen Volkslieder*, Berlin, 1807, publié par MM. Busching et Von der Hagen, écrivains également versés dans la connaissance des anciennes poésies populaires et des légendes historiques de l'Allemagne.

D'après une notice des éditeurs, cette ballade est tirée d'une chronique manuscrite de Nicolaus Thomann, chapelain de Saint-Léonard de Weisenhorn : elle porte la date de 1533. Thomann interrogea les tombes et les obituaires pour prouver l'existence des personnages de la ballade, et découvrit qu'effectivement, le 11 mai 1349, il mourut une dame Von Neuffen, comtesse de Marstetten, et de la maison de Moringer. Il suppose que cette dame était la fille de Moringer, dont il est question dans la ballade; et il invoque la même autorité relativement à la mort de Berckhold Von Neuffen, qui arriva dans la même année.

On raconte une histoire entièrement semblable, sauf la miraculeuse intervention de saint Thomas, sur les anciens seigneurs de Haigh-Hall, dans le Lancashire; et les particularités en sont représentées sur les vitraux d'une fenêtre de cet antique manoir.

I.

Voulez-vous entendre une histoire de chevalerie des vieux jours de la Bohème. C'était le noble Moringer qui reposait dans la couche nuptiale; il baisa le cou et les lèvres de son épouse chérie, qui était douce comme la rosée de mai, et dit : « Maintenant, dame de mon cœur, écoute les paroles que je vais te dire.

II.

« J'ai fait vœu d'aller en pélerinage visiter au loin une sainte relique, il faut que je me rende à la terre de Saint-Tho-

mas, et que je quitte la terre qui m'appartient; pendant ce temps-là tu demeureras ici, et si tu voulais engager ta foi, attends-moi auparavant pendant sept années et un jour.

III.

Cette brillante dame, si tristement troublée dans son bonheur, répondit : « Et maintenant, dis-moi, noble chevalier, quels sont les ordres que tu laisseras ici, et qui commandera tes nombreux vassaux? qui gouvernera tes domaines et sera le gardien fidèle de ton épouse, pendant que tu seras au loin? »

IV.

Le noble Moringer parla ainsi : « Que cela ne te donne point d'inquiétude : il est beaucoup de gentilshommes qui tiennent de moi une brillante existence; le plus fidèle gouvernera mes terres, mes vassaux et ma maison, et sera un gardien éprouvé pour toi-même, mon aimable compagne.

V.

« Comme chrétien, il faut que j'accomplisse le vœu que j'ai prononcé : quand je serai sur la terre étrangère, pense à ton chevalier fidèle. Cesse de t'affliger ainsi, ma bien-aimée, car la douleur est vaine à cette heure, et laisse ton Moringer s'éloigner de toi, puisque le Seigneur a entendu son vœu. »

VI.

C'était le noble Moringer : il se jeta hors de son lit, et appela son chambellan; celui-ci vint portant un vêtement et une aiguière. Le vêtement était un manteau fourré de menu vair : le chevalier le jeta sur ses épaules; il trempa ses mains dans l'eau froide, et baigna son front majestueux.

VII.

« Écoute maintenant, sire chambellan, dit-il; tu es un fidèle vassal, et voilà le dépôt que je confie à ta vertu éprouvée. Pendant sept ans tu gouverneras mes domaines et mes gens, et tu veilleras sur la foi de mon épouse jusqu'à mon retour. »

VIII.

Le chambellan était rude et fidèle, et il dit brusquement : « Demeurez, seigneur, et gouvernez votre bien, et recevez de moi cet avis, que la foi d'une femme est une chose bien fragile... Sept années, dites-vous? Je ne voudrais pas répondre de la fidélité d'une dame au-delà du septième jour. »

IX.

Le noble baron se détourna un moment : son cœur était plein d'inquiétude; cependant vint auprès de lui son brave écuyer, l'héritier de Marstetten, et le chevalier lui parla ainsi avec anxiété : « Tu es un écuyer loyal; veux-tu me conserver un précieux dépôt, pendant que je serai sur les mers?

X.

« Tu défendrais mon château fort, et protégerais mes terres; à la chasse ou à l'armée, tu te mettrais à la tête de mes vassaux; et tu veillerais sur la foi de mon épouse jusqu'après sept ans écoulés, la gardant comme Notre-Dame fut gardée par saint Jean. »

XI.

L'héritier de Marstetten était bon et fidèle, mais jeune, ardent, exalté, et il répondit promptement avec une langue présomptueuse. « Chassez toute inquiétude, mon noble seigneur, et commencez votre voyage, je prends sur moi cette responsabilité, jusqu'à ce que votre pélerinage soit terminé.

XII.

« Reposez-vous sur la foi que je vous engage, et qui sera tenue fidèlement : je garderai vos terres, je défendrai vos tours, et commanderai vos vassaux; et quant à la foi de votre charmante épouse, si vertueuse et si chère, j'engage ma tête qu'elle ne saurait changer, quand vous seriez trente années absent. »

XIII.

Le noble Moringer se ranima en l'entendant parler ainsi; le doute quitta son front troublé, et le chagrin quitta ses joues; il dit à tous un long adieu... Les hautes voiles se hissèrent, et il partit pour errer dans la terre de Saint-Thomas pendant sept ans et un jour.

XIV.

C'était le noble Moringer : il reposait sous l'ombre d'un verger, quand une vision enveloppée d'un corps se présenta aux sens endormis du baron, et une voix murmura à son oreille : « Il est temps, sire chevalier, de veiller à ce que ta dame et ton héritage ne passent point à un autre maître.

XV.

« Tes tours connaîtront d'autres bannières, tes coursiers d'autres rênes, et la brillante foule de tes serviteurs s'inclinera devant une autre volonté; et Elle, la dame de ton amour, autrefois si fidèle et si douce, cette nuit, dans la maison de ton père, elle épousera l'héritier de Marstetten. »

XVI.

C'est le noble Moringer : il se lève brusquement, et arrache sa barbe. « Oh! puissé-je n'être jamais né! Quelles nouvelles viens-je d'entendre! La perte de mon titre et de mes terres est le moindre de mes soucis! Mais, grand Dieu! qu'un écuyer parjure soit l'époux de ma belle amie! »

XVII.

Il pria : « Écoute-moi, bon saint Thomas, tu es mon bienheureux patron : un traître me dépouille de mes terres tandis que j'accomplis mon vœu! Il entraîne ma femme vers l'infamie, elle dont le nom était si pur, et je suis loin, dans une terre étrangère, et il faut que j'endure la honte! »

XVIII.

Alors, le bon saint Thomas entendit la prière de son pèlerin, et il lui envoya un sommeil lourd et profond qui lui fit oublier ses peines. Le chevalier s'éveilla sur le sol de la belle Bohême, couché au bord d'un ruisseau. A sa droite, sur la colline, s'élevait un château; en bas, à sa gauche, il voyait un moulin.

XIX.

Moringer se lève aussitôt comme un homme qui se dérobe à un charme; la joie et la surprise lui donnent des vertiges; il regarde autour de lui avec délire. « Je reconnais les vieilles tours de mon père, je reconnais le ruisseau, le moulin. Que mon saint patron soit béni, lui qui changea en bonheur la peine de son pèlerin! »

XX.

Il s'appuie sur son bâton de pèlerin, et se traîne jusqu'au moulin : ses beaux traits étaient si altérés, qu'aucun vassal ne reconnut son maître. Le baron dit au meunier : « Mon bon ami, par charité, apprends à un pauvre pèlerin quelles sont les nouvelles du pays. »

XXI.

Le meunier répondit : « Il y a peu de nouvelles, si ce n'est que notre châtelaine a choisi un nouvel époux; on pense que son mari a péri dans une terre éloignée, et cette mort est pénible à supporter, car c'était un digne seigneur.

XXII.

« Je tenais de lui le petit moulin qui me fait gagner librement ma vie; que Dieu bénisse le baron dans son tombeau, car il fut toujours bon pour moi! quand viendra la Saint-Martin, et quand les meuniers payeront leur redevance, les prêtres qui prient pour Moringer auront une coupe et une étole. »

XXIII.

C'était le noble Moringer : il commença de gravir la colline, et s'arrêta devant la porte vérouillée comme un homme malheureux et fatigué. « Maintenant à mon aide, que tous les saints du ciel aient compassion de moi, afin que j'obtienne l'entrée de ma maison pour rompre ce honteux mariage! »

XXIV.

Le coup qu'il frappa résonna tristement, son appel fut faible et languissant, car son cœur et sa tête, sa voix et sa main étaient appesantis par la douleur; et il parla ainsi au gardien : « Ami, va dire à ta noble maîtresse qu'un pèlerin de la terre de Saint-Thomas demande un abri pour la nuit.

XXV.

« J'ai marché longtemps et par de rudes chemins : ma force est presque épuisée, et si elle me refuse sa porte, je ne verrai point le soleil de demain;

j'implore la couche et la part du pèlerin, au nom du bon saint Thomas, et en mémoire de son époux bien-aimé, feu le noble Moringer »

XXVI.

Le robuste gardien parut devant sa noble maîtresse : « Un pèlerin épuisé par un long voyage est devant la porte du manoir; il demande le vivre et le couvert au nom du bon saint Thomas, et en mémoire de votre époux, feu le noble Moringer. »

XXVII.

Le cœur généreux de la dame fut ému. « Ouvrez la porte, dit-elle, et que le voyageur soit le bienvenu au banquet et au coucher; et puisqu'il invoque le nom de mon époux, si cela lui est agréable, il se reposera dans notre manoir pendant un an et un jour. »

XXVIII.

Ce fut le robuste gardien qui ouvrit la porte toute grande; ce fut le noble Moringer qui mit le pied sur le seuil : « Reçois mes actions de grâces, ciel plein de bonté, de ce que, tout pécheur qu'il est, le véritable seigneur se trouve de nouveau, ici, dans les murs de son château ! »

XXIX.

Alors Moringer entra lentement dans la salle; sa démarche était humble et triste; il lui pesait de voir que personne ne semblait reconnaître son seigneur; il s'assit sur un banc fort bas : oppressé par ses chagrins et par l'injure qu'il recevait, il y resta un court espace de temps, mais jamais court espace ne lui parut si long.

XXX.

Maintenant, le jour s'éteignait; le festin était terminé; l'heure du soir était proche, et le moment approchait où les nouveaux mariés allaient se retirer sous le dais nuptial : « La règle de notre château, dit un des garçons de noces, la règle de notre château a toujours été qu'aucun hôte ne s'abrite dans nos salles, tant qu'il n'a pas fait entendre une chanson. »

XXXI.

Alors le jeune époux, qui était assis auprès de la fiancée, prit la parole à son tour : « Mes joyeux ménestrels, dit-il, ont déposé la harpe et le chalumeau; il faut que notre hôte nous chante quelque ballade pour obéir à la règle du château, et il recevra pour guerdon de riches vêtements et de l'or. »

XXXII.

Ce fut ainsi que le pèlerin chanta : « Les chants d'un âge glacé coulent aussi froids que lui; ni une récompense magnifique, ni des vêtements brillants, ne peuvent délier sa langue appesantie. Autrefois, joyeux fiancé, je fus, comme toi, assis à une table riche comme la tienne, et à mes côtés était une belle fiancée qui m'appartenait avec tous ses charmes.

XXXIII.

« Mais le temps a tracé des sillons sur mon visage, et mes cheveux blancs sont devenus nombreux. Pour de beaux cheveux noirs et des joues de jeune homme, ma fiancée quitte ce front ridé et cette barbe blanchie. Autrefois riche seigneur, aujourd'hui pauvre pèlerin, je marche ma dernière journée, et je mêle à votre joie nuptiale les chants d'un âge glacé. »

XXXIV.

La noble châtelaine entendit ce chant mélancolique, et ses yeux versèrent des larmes sur les malheurs du vieux pèlerin; elle ordonna à son élégant échanson de prendre une coupe d'or et de la porter au pauvre pèlerin, afin qu'il la vidât pour l'amour d'elle.

XXXV.

C'était le noble Moringer : il laissa tomber dans le vin un brillant anneau d'or, d'un grand prix et d'une grande beauté. Et maintenant, aimables auditeurs, prêtez l'oreille à mes chants, qui ne racontent rien que de vrai : c'était le même anneau d'or qui avait engagé sa foi conjugale.

XXXVI.

Alors il dit à l'échanson : « Faites une bonne action pour l'amour de moi, et

si je revois de meilleurs jours, votre récompense sera magnifique; reportez la coupe d'or à cette fiancée si radieuse de joie, et priez-la, au nom de la courtoisie, de faire raison au pauvre pèlerin. »

XXXVII.

L'échanson était plein de complaisance, il ne refusa point cette faveur: il prit de nouveau la coupe d'or et la porta à la fiancée : « Madame, dit-il, votre hôte vénérable vous envoie ceci, et il demande que, dans votre courtoisie, vous fassiez raison au pauvre pèlerin. »

XXXVIII.

L'anneau frappa les yeux de la dame; elle le considéra plus attentivemnt et de plus près : alors vous l'auriez entendue s'écrier à haute voix : « Moringer est ici! » Alors vous l'auriez vue s'élancer de son siége en versant un torrent de larmes; était-ce de douleur ou de joie, les dames peuvent seules le dire.

XXXIX.

Mais elle adressa hautement des actions de grâces au ciel et à tous les saints de ce que Moringer était revenu avant l'heure de minuit; et elle protesta que jamais femme n'avait gardé sa foi aussi loyalement, et n'avait été si rigoureusement éprouvée.

XL.

« Oui, dit-elle, je réclame ici la louange due aux épouses qui ont conservé toujours pure la foi qu'elles avaient jurée; car si vous vouliez compter les jours, vous trouveriez le compte juste, sept ans et un jour seront écoulés quand la cloche de minuit sonnera. »

XLI.

Ce fut alors Marstetten qui se leva; il tira son épée, la jeta par terre, et s'agenouilla devant Moringer : « J'ai manqué à mon serment, dit-il, et ma foi de chevalier a été parjurée. C'est pourquoi, mon seigneur, prends l'épée de ton vassal, et prends la tête de ton vassal. »

XLII.

Le noble Moringer laissa échapper un sourire, et alors il dit à haute voix: « Il a recueilli de la sagesse celui qui erra pendant sept années et un jour. Ma fille a maintenant quinze ans; on dit qu'elle est douce et belle; je te la donne à la place de la fiancée que tu perds, et je la fais héritière de tous mes biens. »

XLIII.

« Le jeune époux aura une jeune épouse, et le vieux mari aura la femme qui tint sa foi ponctuellement jusqu'au terme fixé; mais bénissez le bon gardien qui m'a ouvert la porte du château; car si j'étais venu avec l'aurore de demain, j'arrivais un jour trop tard.

FIN DES BALLADES.

MÉLANGES.

LA RECHERCHE DU BONHEUR.

OU

LE VOYAGE DU SULTAN SOLIMAN.

Oh ! que ne puis-je obtenir un regard de cette muse folâtre qui brille dans les contes joyeux de Bandello, et qui pétille d'esprit et de malice lorsqu'elle apparaît au sémillant Casti * ! Cependant, belles dames, ne craignez pas de moi les détails naïfs que chérit la vive Italie. L'habitant de cette terre harmonieuse profite de la licence de son langage pour colorer un récit un peu pâle; mais nous, Bretons, nous sommes retenus par une certaine honte, et si nous ne mettons pas de sagesse dans notre gaieté, nous y mettons du décorum.

Dans le lointain climat de l'Orient, à une époque fort rapprochée de nous, vivait le sultan Soliman, puissant prince, qui ne pouvait jeter un regard autour de lui sans voir tous les yeux baissés vers la terre, et qui recevait invariablement pour réponse : « Seigneur ! Entendre, c'est obéir ! » Chacun a son goût particulier. La vie du sultan plaît peut-être à quelques graves personnages amis de la pompe et de la grandeur; mais pour moi, j'aime mieux le monarque à l'âme honnête et généreuse, qui sait se promener autour de sa ferme, et qui, libre des soins de l'État, aime à chercher des joies domestiques au coin du foyer. J'aime un prince qui fait circuler la bouteille, qui échange un coup d'œil ou une coupe de vin avec ses sujets; qui sait être à propos le plus gai des convives, lancer une plaisanterie, chanter un refrain : de tels monarques conviennent à la libre et joyeuse Angleterre; mais il faut qu'un despote soit grave, sévère, et muet.

Ce Soliman régnait à Serendib... Où est Serendib ? dira quelque critique... Belle demande ! Eh, mon honnête ami, consultez la carte et n'effarouchez pas mon pégase avant le départ ! si Rennell ne vous l'indique pas, il se pourrait bien que vous trouvassiez cette île sur la carte du capitaine Sindbad, fameux marin dont les récits impitoyables firent perdre patience à tous ses amis et parents, si bien que pour avoir un hôte qui trouvât ses narrations assez courtes, il fut forcé de prendre pour auditeur un portefaix. Voyez la dernière édition publiée par Longman et compagnie, Rees, Hurst et Orme, nos patrons dans Pater-noster-Row.

Serendib étant découvert, n'allez pas croire que mon histoire est une fiction. Ce bon sultan, soit absence de contradiction (espèce de stimulant qui a pour effet de relever les esprits et de rafraîchir le sang, souverain spécifique pour

* *Giambattista Casti*, auteur du poëme satirique intitulé *Gli Animanti parlanti*, et de la *Camiscia magica*, conte auquel Walter Scott a emprunté l'idée principale de la *Recherche du bonheur*. (*Note du traducteur*).

toutes sortes de cures selon les recettes de ma femme et peut-être de la vôtre), le sultan, dis-je, manquant peut-être de cette excitation salutaire, ou de quelque remède plus doux et plus convenable au palais capricieux d'un prince, ou bien encore quelque mollah ayant troublé ses rêves en invoquant Degial, le Ginnistan, et en pratiquant les artifices subtils des disciples de Mahomet : par quelle raison enfin, je l'ignore; mais le sultan ne riait plus; il mangeait et buvait à peine, et sa tristesse bravait tous les remèdes profanes ou sacrés. Dans la longue liste des aliénations mentales, furieuses, contemplatives, ou taciturnes, Burton n'en a pas décrit de pareille.

Les médecins arrivèrent bientôt, sages, prudents, et savants, tels qu'on n'en vit jamais marmotter leur jargon dans une chambre obscure; ils examinèrent avec soin la langue du sultan, demandèrent à voir son bain, et Dieu sait quoi encore; puis ils prononcèrent cet arrêt d'un ton solennel : « Sa Hautesse est loin d'être bien! » Alors chacun se mit à l'œuvre avec son spécifique barbare : le savant Ibrahim apporta aussitôt son onguent *mahazzim al zerdukkaut**, tandis que Roompot, praticien plus consommé, comptait sur son *munaskif al fillfily*. L'armée des savants médecins devient sans cesse plus nombreuse; quelques-uns attaquent le prince de front, et quelques-uns d'une autre manière. Pour appliquer une multitude de remèdes différents, il vint des chirurgiens et même des apothicaires, jusqu'à ce que le sultan fatigué leur fit entendre, quoiqu'il fût avare de paroles, que leurs services infructueux pourraient bien être récompensés avec le cordon ou le cimeterre. Il n'en fallut pas davantage, je vous assure, pour faire vider la place à tous ces vénérables docteurs.

Alors on convoqua le conseil : et par son avis (car les conseillers trouvant l'affaire délicate et chatouilleuse, voulaient tous en décharger leurs épaules), on dépêcha en toute hâte tatars et courriers pour former une sorte de parlement oriental, composé des chefs feudataires et des francs tenanciers. Les Persans ont encore de telles assemblées, que mon brave Malcolm appelle *couroultai***. Je ne suis pas préparé à démontrer dans ce petit poëme que ces mêmes formes de gouvernement existaient à Serendib; que les savants cherchent et me disent si je me trompe.

Les Omrahs, la main sur leur sabre, opinèrent pour la guerre, comme Sempronius. « Le glaive du sultan a trop longtemps dormi dans le fourreau, et trop négligé sa tâche sanglante; que le Tambourgi fasse entendre le rappel, que le gong retentissant donne le signal des combats ! Les sombres pensées qui oppressent notre souverain disparaîtront de son cœur ranimé. Chaque noble poitrine palpitera de joie à ces glorieuses sommations. Quant aux frais de campagne, voilà vos fidèles communes ! » Les riots, qui écoutaient de leurs places (dans la langue de Serendib, les fermiers s'appellent *riots*), se regardèrent tristement : car ce discours leur annonçait beaucoup de tourments, double impôt, fourrage, et billets de logements : et comme ils craignaient ces choses-là autant que les Chinois redoutent les Tartares, ou que les souris redoutent les chats, chacun d'eux fouilla dans la poche de sa large culotte.

Ensuite s'approcha la foule sacrée des prêtres; on y voyait têtes rasées, barbes blanches, et force turbans verts, Imans et Mollahs de tous rangs, Santons, Fakirs et Calendars. Ils opinèrent diversement. Les uns conseillèrent d'ériger une mosquée, de lui assigner des revenus considérables, de l'entourer de frais jardins et de charmants kiosques, pour le délassement de quelques prêtres choisis; d'autres furent d'avis qu'on

* Voyez d'Herbelot, ou le savant éditeur des recettes d'Avicenne.

** Sir John Malcolm, auteur de l'Histoire de Perse.

distribuât dans tout l'empire des aumônes aux hommes pieux, afin que leurs prières rendissent au sultan la santé de l'âme et du corps. Mais leur chef principal, le sheik Ul-Sofit, aborda la question de plus près; il parla en ces termes: « O prince! des veilles trop pénibles ont épaissi ton sang et troublé ton cerveau; prends donc quelque relâche et livre-toi au plaisir; réjouis-toi avec tes femmes, ou compte tes trésors; débarrasse-toi des soins de l'État, grand prince, prends du repos, et confie ce fardeau à ton fidèle clergé. »

Ces sages conseils ne menèrent à rien; et, le malade (comme cela arrive souvent après que de graves docteurs ont perdu en consultations leur temps et leur savoir), le malade résolut de prendre l'avis d'une vieille femme. C'était sa mère, princesse qui avait été belle, et qui était toujours belle aux yeux de ses sujets obéissants. Si Fatime était réellement magicienne, ou si elle désirait seulement le faire croire, je ne pourrais le dire, mais elle prétendait guérir les maux les plus cruels par des amulettes ou des chants magiques; et quand toute autre science s'était vainement déployée, alors elle jugeait qu'il était temps de faire usage de la sienne.

« La *Sympathia magica* fait des merveilles (c'est en ces mots que la vieille Fatime parla au sultan son fils); elle agit sur les fibres et les pores, et rétablit insensiblement la santé: c'est le moyen qu'il nous faut employer ici. Il faut supporter le mal, mon fils, ou voyager pour le guérir; cherchez par terre et par mer, et procurez-vous, comme vous pourrez, le vêtement intérieur d'un homme heureux; je veux dire, sa chemise, mon fils, qui, revêtue toute chaude au moment même où il la quittera, doit dissiper votre mélancolie, porter la joie dans vos veines, et faire battre votre cœur aussi légèrement que celui d'un jeune berger. » Tel fut le conseil de la mère du sultan : je ne sais s'il renfermait quelque arrière-pensée comme ceux des docteurs qui ordonnent à un malade de courir le monde, et d'aller vivre à l'étranger, lorsqu'ils sont sûrs que leur patient ne peut guérir. Peut-être pensait-elle aussi que, pour bien des raisons, le titre de *reine-régente* sonnait mieux que celui de *reine-mère*. La chronique dit seulement (la consulte qui voudra), que tel fut le conseil de Fatime, et que le sultan l'approuva.

Tout le monde est à bord; le sultan et sa suite montent une galère dorée prête à fendre la mer. Le vieux Rais * prit le premier la parole et demanda où on allait? Chacun écouta. « L'Arabie, pensa le prince mélancolique, l'Arabie est appelée heureuse depuis des siècles : à Mokha, Rais! » Et bientôt ils y débarquèrent sains et saufs. Mais, ni l'Arabie avec tous ses parfums, ni la Judée en pleurs sous les palmiers, ni la riche Égypte, ni les déserts de la Nubie, ne purent montrer les traces du Bonheur. Un Cophte seul assura l'avoir vu sourire, quand Bruce remplit sa coupe aux sources du Nil : le bonheur apparut au voyageur infatigable au moment où il portait la coupe à ses lèvres; mais avant la dernière goutte, l'apparition s'était évanouie.

C'est assez de turbans, dit le monarque ennuyé, les dolimans ne font pas notre affaire, essayons des Giaours. Je suis porté à croire qu'il y a des gens heureux parmi ces hommes en justaucorps et en chapeaux; du moins ils ont d'excellentes raisons pour cela : ils boivent d'excellent vin et n'observent pas le Ramazan. Au nord, donc! » Le vaisseau glisse sur les flots, et bientôt se trouve sur les bords de la belle Italie. Mais la belle Italie, qui autrefois déployait le vol de ses aigles sur le monde asservi, était tombée depuis longtemps de son trône, et ses anciens vassaux l'humiliaient cruellement; le saint-père, pâle, maigre, mélancolique, n'était plus que l'ombre de lui-même. « Nous sommes écorchés tantôt par les prê-

* Maître de vaisseau.

tres et tantôt par les nobles, disaient les Italiens. Notre pauvre vieille botte* est mise en pièces ; la vindicative Autriche tient dans sa serre le haut de la tige **, et le Grand-Diable déchire la pointe et le talon***. Si vous cherchez le bonheur, pour dire la vérité, nous pensons qu'il habite avec un certain Giovanni Bulli, un tramontane, un hérétique, un libertin, Poffaredio! Tous les succès sont pour lui, son pavillon triomphe sur terre et sur mer, et c'est vraiment une espèce de bourse ambulante. « Notre prince se remit au large pour aller chez John Bull, mais d'abord il vint en France : ce pays se trouvait sur sa route.

Monsieur Baboon, sortant d'une grande commotion, était agité comme l'Océan après une tempête : tout-à-fait hors de son assiette ordinaire, il ne pouvait dire ce qui l'affligeait, si ce n'est, que l'honneur de sa maison avait été blessé ; il avait aussi quelques bosses à la tête qui trahissaient une lutte récente. Notre prince, quoique les sultans attachent peu d'importance à de semblables choses, notre prince pensa qu'il serait inutile et peu délicat de lui demander si, en ce moment, il se trouvait heureux ; et Monsieur, voyant un homme comme il faut, cria d'abord à tue tête : « Vive le roi ! » Puis il ajouta à voix basse : « Avez-vous quelque nouvelle de Nap ? » Le sultan lui adressa en retour une fâcheuse question : « Pourriez-vous me donner des nouvelles d'un certain John Bull, qui demeure quelque part au delà de ce lac salé ? » La demande parut difficile à digérer. Le Français haussa les épaules, fit une grimace, aspira une prise, et sa politesse naturelle put à peine lui faire garder son sang froid.

Imprimant à son visage autant de plis qu'en avait la colerette d'une jeune fille, avant que la mode révolutionnaire proscrivît rubans et linons, et fît tomber le voile de la modestie, le Français répondit après un court silence : « Jean Boule ! je ne le connais pas. Si fait pourtant, je le connais : je me souviens de l'avoir vu, il y a une ou deux années, à un endroit appelé Waterloo. Ma foi, il s'est très-joliment battu, c'est-à-dire pour un Anglais... m'entendez-vous ? Mais alors il avait avec lui un enfant de mille canons, un coquin qui ne me plaît guère, et qu'on appelle Wellington. » Toute la politesse de Monsieur ne pouvait cacher son dépit ; Soliman prit congé de lui et traversa le détroit.

John Bull était de très-mauvaise humeur, rêvant à ses fermes stériles et à ses produits sans débouchés ; il jetait autour de lui ses caisses de sucre et ses balles de coton, et battait sur son comptoir la retraite du Diable... Ses guerres était finies et la victoire lui restait ; mais le jour des comptes était arrivé pour l'honnête John, et certains auteurs prétendent que c'est la coutume du brave garçon de ne pas grommeler jusqu'à ce qu'il faille payer ; alors il pense toujours, c'est là son caractère, que le travail est trop petit et le salaire trop grand*. Cependant, tout grondeur qu'il est, il a tant de bonté d'âme, qu'une fois son ennemi mortel terrassé et hors d'état de l'inquiéter davantage, le pauvre John fut bien près de pleurer Bonaparte ! Tel était le personnage à qui Soliman fit son salamalec. « Que le diable vous emporte ! qui êtes-vous donc, lui dit John ?

— Je suis un étranger, seigneur, et je viens ici pour voir l'homme qui est, dit-on, le plus heureux du Frangistan.
— Heureux ! mes fermiers ne payent pas leur rente, mes pâturages sont sans bétail, mes terres sans culture ; le sucre, le rhum ne sont plus que des drogues, et les souris et les mites sont à présent les seuls consommateurs de mes bons draps. Heureux ! la maudite guerre et

* La configuration de l'Italie est celle d'une botte.
** Florence, Venise, etc.
*** La Calabre, infestée par une bande d'assassins. Un des chefs de cette bande se nommait Fra Diavolo (frère Diable).

* *Le véritable Anglais*, par Daniel Foe.

les taxes redoublées m'ont à peine laissé un habit sur le dos. — En ce cas, seigneur, il faut que je vous quitte, je venais pour vous demander un service, mais je suis affligé de voir... — Un service! » s'écria John en regardant le sultan d'un air dur. « Cependant vous m'avez l'air de quelque pauvre vagabond étranger; prenez cela pour vous procurer une chemise et un diner! » et il lui jeta une guinée à la tête. Mais le sultan lui dit avec la dignité convenable : « Permettez-moi, seigneur, de refuser vos bontés; je cherche à la vérité une chemise; mais ce n'est pas une des vôtres. Je vous baise les mains, seigneur, et adieu. — Baise-moi les mains, reprit John, et va-t'en à tous les diables! »

Porte à porte avec John demeurait sa sœur Peg, autrefois la plus vive des jeunes filles que faisait danser la joyeuse cornemuse; mais aujourd'hui plus sérieuse, elle filait tranquillement sa quenouille et soignait sa vache. Peg, qui était autrefois une pauvre déguenillée, maintenant, sans être un modèle d'opulence et de propreté, balayait cependant une fois par mois une bonne partie de sa maison, et une fois par semaine servait un bon repas à sa famille. La mégère, qui jadis montrait griffes et dents à la moindre provocation, aujourd'hui était aussi soumise aux lois que la personne la plus douce; le seul souvenir qu'elle gardât de ses plaisirs belliqueux, c'étaient les vieilles chansons qu'elle chantait pour amuser ses fils. Et John Bull, qui vivait naguère avec elle comme chien avec chat, disait aujourd'hui que sa voisine savait employer son temps, ne craignait pas le travail, aimait les longues prières, parlait son jargon du Nord, et se tenait diablement serrée dans ses marchés.

Le sultan entra, tira le pied en arrière, et sœur Peg lui fit une révérence cérémonieuse. Elle aimait à lire et savait un peu son monde; aussi vit-elle d'abord à qui elle avait à faire. Elle engagea son hôte à prendre un siége près du feu; elle tira de l'armoire de l'eau-de-vie, des gâteaux et du fromage; puis lui demanda des nouvelles de l'Orient et de ses fils absents, pauvres chers Highlandais! Elle demanda encore si la paix ne ferait pas baisser de prix le poivre et le thé? si les muscades ne deviendraient pas moins chères? s'il n'avait pas de nouvelles de son cher Mungo Park? et enfin s'il n'était pas le gentilhomme qui cherchait une chemise? « Si vous voulez acheter la toile qu'une vieille femme a filée, en voilà que je vous garantis pour être d'un bon porter. »

A ces mots, Peg se lève et va chercher par toute la maison ce qu'elle a de meilleur à vendre; mais le sultan, ouvrant sa bouche impériale, s'écrie : « Madame, ce n'est pas là ce qu'il me faut. Dites-moi, je vous prie, si vous êtes heureuse dans cette étroite vallée. — Heureuse! reprit Peg; qu'avez-vous besoin de le savoir; pensez donc que l'année dernière le grain n'a pas payé le labour! — Mais que dites-vous de cette année? — La farine est si chère que mes enfants peuvent à peine trouver de quoi faire leur *brose**. — Le diable emporte la chemise, s'écria Soliman, je crois que ma recherche finira comme elle a commencé. Adieu, madame, ne vous dérangez-pas, je vous prie. — Vous n'achetez donc pas la toile? » dit Peg.

Maintenant, le navire royal du sultan fait voile pour la verte Erin, l'île d'Émeraude où demeure Paddy, le cousin de John, à ce que dit l'histoire. Pendant longtemps John avait accablé Paddy de menaces foudroyantes, de regards durs et de coups plus durs encore; tant enfin que le pauvre garçon, comme un enfant injustement fouetté, était devenu quelque peu rebelle et rétif. Son destin et sa demeure étaient bien tristes, je vous assure; il habitait une chaumière digne à peine d'abriter un porc; son propriétaire et deux couples d'inten-

* Espèce de bouillie que l'on fait en versant de l'eau bouillante, du bouillon ou du lait sur de la farine.

dants lui demandaient chacun une rente pour un terrain stérile; son vêtement était un unique surtout, encore il était vieux; son repas, une pomme de terre, encore elle était froide; et cependant pour les bons mots et la gaieté, le monde ne possédait pas l'égal de Paddy.

Le sultan le vit un dimanche; c'est toujours un jour de fête pour Paddy: la messe était dite, il avait confessé ses péchés et sa mère l'église lui avait vendu une portion de ses mérites. Alors Paddy se livrait à ses folles boutades, il plaisantait, il chantait, il bondissait, il dansait aussi légèrement que les feuilles sur l'arbre. « Par Mahomet! dit le sultan, ce drôle en guenilles est notre homme! qu'on le saisisse, qu'on ne lui fasse pas de mal; mais de force ou de gré, qu'on lui prenne sa chemise! »

Cette tentative fut bien près d'échouer: on s'irrite souvent pour de moindres provocations! Mais Hercule fut vaincu par le nombre, et Paddy Whack le fut comme lui. On le saisit, on le met à terre, on le déshabille, hélas!... Paddy n'avait pas de chemise! Le sultan honteux, désappointé, revint à Serendib aussi triste qu'il en était parti.

LE BRACONNIER.

FRAGMENT *.

Sois le bienvenu, grave étranger, dans nos vertes retraites, où l'on trouve à la fois, la santé, l'exercice et l'indépendance! Je te salue trois fois, sage, dont la philosophie n'impose aux droits de l'homme d'autres limites que celles de la nature. Tu es généreux comme le marchand qui tantôt crie: Vive la liberté! tantôt trouve un moyen de se procurer des cachemires sans les payer au delà de leur véritable valeur; qui foule aux pieds tour à tour la cour et les douanes, trompe l'excise, et querelle les rois. Ainsi que lui sans doute, ta haute intelligence traite les lois comme des filets tendus sous les pas de l'humanité; et tu applaudis à l'adresse du rat, qui voit le piége et l'évite, après avoir dévoré le fromage; tu as entendu avec dédain, et non pas avec crainte, les ordonnances qui fixent la peine des chasseurs au filet, et des paysans qui prennent les perdrix au piége; ton bras vengeur voudrait briser le faible et dernier lien féodal, et rendre à chaque libre enfant de la nature des droits illimités sur les bois et leurs habitants. Aussi vois-tu avec chagrin que les bons habitants de Londres ne possèdent, au lieu de ces droits, que la permission dérisoire d'une chasse au printemps, et tu voudrais renouveler pour eux le jour où les Parisiens accoururent à Chantilly, armés de fusils, de mousquets, de pistolets, et laissant à peine derrière eux les canons de campagne! La décharge d'un bataillon portait la terreur dans le sein du levraut, et chaque couvée de perdrix essuyait le feu d'une brigade: la *douce Humanité* approuvait la chasse; car si l'alarme était grande, le mal était peu de chose; des acclamations patriotiques solennisaient l'expédition, et les échos de la Seine répétaient *Vive la liberté!* Mais le farouche *Citoyen* est redevenu un docile *Monsieur :* il a repris ses chaînes quelque peu appesanties; et puisque tu ne peux plus voir en France de semblables scènes, viens contempler avec moi un de tes héros! un homme dont les actions indépendantes affranchissent la liberté champêtre du joug des lois féodales.

Entrons dans la clairière; là le chêne orgueilleux domine les vagues mouvantes des taillis de bouleaux et de coudriers, entre lesquelles apparaissent, comme des îles, des déserts de sable recouvert de bruyère; dans le lointain on voit s'élever çà et là un if solitaire et quelques bouquets de houx au feuillage brillant. Ici, notre sentier presque effacé, tournoyant, sombre et roide, descend jusqu'au profond ravin: suis-moi, mais avec prudence, et prends garde aux faux

* Ce morceau est une imitation du genre de George Crabbe.

pas. Ta sublime philosophie pourrait glisser dans une mare terrestre. Marche avec lenteur et d'un pas défiant sur ce terrain humide, jusqu'à ce que, guidés par la fumée du charbon, nous atteignions la porte branlante, mais solidement barricadée, de la chaumière du plus pauvre des pauvres. Pas de foyer pour recevoir le feu! pas d'ouverture pour laisser la fumée s'échapper! les murailles sont d'argile, la toiture de feuillage; car nos codes forestiers disent que si une telle hutte peut s'élever dans l'espace d'un jour et d'une nuit (dans le comté où l'éperon du fils de Guillaume * est encore l'insigne de la loi), le constructeur acquiert le triste privilége de l'habiter; abri pareil au sauvage wigwam entouré de glaces éternelles, sur les côtes neigeuses du froid et stérile Labrador.

Approche et regarde à travers la fenêtre sans vitres. Ne tressaille pas; l'homme qui habite ce lieu est maintenant endormi; il est enveloppé dans ses misérables couvertures; jusqu'à l'heure où le soleil s'abaissera vers le couchant, la tâche du pillard est terminée. Chargée et prête à secourir sa main désespérée, sa carabine est auprès de lui; et sur le sol de la hutte sont jetés en désordre ses paquets de butin, et les instruments de son coupable métier, levier, scie, bâton, qu'il emploie tour à tour pour l'attaque ou la défense, pour dérober ou pour fuir. Sa poudre, fruit d'un larcin, est cachée dans cet endroit avec le plomb coupé sur le toit de l'église : et depuis ce vol, les fidèles se plaignent d'entendre des sermons trop secs entre des murs trop humides. Là sont des harpons et des filets, des peaux de daims et de lièvres, des plumes de faisans, des lacets, des fils de fer, pour dresser des piéges. Au fond d'une huche, le gibier tué récemment dans le bois et dans la garenne attend l'arrivée du complice qui l'emporte chaque soir.

Regarde sur ce grabat, et vois quel est le sommeil de cet homme! Quels rêves affreux agitent sa poitrine? Son front brun est baigné de sueur et sillonné de souffrances, et sa narine essaye vainement d'aspirer l'air; car son haleine est courte, rare, pénible, et entre chaque effort la nature exige une pause. Sous sa cravate sale et nouée avec négligence, son cou nerveux est travaillé par des convulsions, tandis que sa langue bégaye, comme malgré lui, des paroles sinistres, des mots de passe, des menaces, des serments. Quoique la fatigue et le genièvre aient endormi le corps, l'âme veille au dedans, et poursuit maintenant dans le bois une chasse illicite, ou traîne le coupable devant ses juges.

Ces tressaillements de terreur et de désespoir, ces paupières gonflées, et cette expression sauvage, témoignent-ils donc le remords d'avoir tué un lièvre? et le froncement de ces noirs sourcils exprime-t-il le regret d'avoir massacré en mars dernier mainte perdrix et maint coq de bruyères?

Non railleur, non; écoute-moi, et apprends qu'il n'est pas de guichet à la porte des lois! Celui qui n'aurait voulu que l'entre-bâiller un moment, est bientôt conduit à forcer tous les verroux de l'entrée redoutable : l'occasion, l'habitude, les passions, l'orgueil, se réunissent pour agrandir la brèche, et enlever la barrière.

Ce brigand que tous les honnêtes gens évitent et redoutent, que les voleurs, les braconniers et les contrebandiers appellent Ned le Noir, était autrefois Édouard Mansell; le plus joyeux de ceux qui prenaient part aux plaisirs du dimanche! C'était lui qui dirigeait les jeux du jour de Noël; les fêtes de la moisson étaient plus animées quand il y paraissait; et l'archet faisait résonner plus vivement les cordes quand Édouard don-

* Allusion à une loi du Hampshire, qui tend à augmenter le nombre des voleurs et des braconniers. Le président de la cour qui juge les délits de chasse porte, comme insigne de sa charge, un ancien éperon qu'on dit être celui de Guillaume le Roux.

nait le signal, et conduisait la danse. Son cœur était bon, ses passions vives et profondes; son rire était franc, et ses chants pleins de gaieté; et quoiqu'il aimât beaucoup à manier un fusil, son père affirmait, « que ce n'était qu'une fantaisie de jeunesse qui se passerait bientôt, et que lui-même avait été ainsi, quelque trente ans auparavant. »

Mais celui qui méprise le joug terrible des lois doit fréquenter les hommes qui ont tout à fait brisé ce joug. La crainte commune de la justice réunit l'étourdi qui visite la garenne et trompe les commis de l'excise, avec l'homme coupable de méfaits plus graves, et même avec le malheureux qui versa le sang d'un de ses semblables. Bientôt la triste contagion s'étend, et corrompt la masse entière : le coupable se ligue avec le coupable; ils ont les mêmes motifs d'espérer l'impunité, et de redouter le châtiment; leurs ennemis, leurs amis, leurs rendez-vous sont les mêmes; jusqu'à ce que les ressources manquant, et le gibier devenant plus rare, le jeune braconnier se trouve conduit par l'exemple à des actions plus criminelles, à des meurtres véritables.

Le vent gémissait dans le feuillage de la forêt, et souvent le hibou répétait son cri funeste! Le spectre de Guillaume le Roux errait à l'endroit où ce monarque reçut autrefois la mort : il avait promené son regard destructeur sur les eaux du marécage, et le butor s'était envolé soudain, en agitant les joncs et l'onde stagnante. La lune, dans sa décroissance, jetait sur la terre des rayons précurseurs de la tempête, et tour à tour voilait ou découvrait sa lumière douteuse; le vieux chêne abaissait ses branches, puis les relevait, et poussait vers les cieux agités de sourds mugissements.

A cette heure terrible, tapi dans les broussailles du parc de Malcolm, le jeune Mansell guettait un chevreuil. L'animal reçut bientôt le coup mortel... le garde vigilant entendit le bruit, et voulut s'emparer du coupable. Ils étaient robustes tous deux, la lutte fut vive, enfin le braconnier eut le dessous; il tira son poignard! Le lendemain matin, on trouva un cadavre sur la terre... Cet affreux sommeil peut te dire le reste.

CHANT DE GUERRE

DU RÉGIMENT DE DRAGONS LÉGERS, NOMMÉ LE ROYAL EDINBURGH.

Nennius. La paix n'est-elle point le but de la guerre?

Caratach. Non! quand la cause nécessite une conquête générale. Si nous avons un différend avec quelque petite île, ou avec nos voisins les Bretons, pour nos limites, il suffit de saisir le premier seigneur rebelle, ou de faire face à un léger tumulte, et après une journée sanglante, la paix peut être considérée comme faite : mais quand nous luttons pour la terre qui nous nourrit, pour la liberté qui nous est plus chère que la vie, pour nos dieux, et après cela pour notre honneur; quand nous luttons contre ces épées qui ne se reposent jamais, contre ces hommes qui ne souffrent pas de voisins auprès d'eux, qui réclament leur héritage dans chaque endroit éclairé par le jour, et qui demandent la récolte dans chaque lieu où le soleil mûrit les fruits, contre les guerriers qui dans leur marche ne font que mesurer la terre pour l'ajouter à Rome : contre ceux-là la paix ne peut se faire ainsi...... Non! ils sont toujours nos ennemis : nous pouvons faire avec eux une sorte d'honorable trêve...: c'est un bon marché; mais gardons l'épée à la main. Le fier Romain voudrait enter sa race dans notre sol; mais il faut d'abord qu'il ait une parenté sous notre terre et qu'il ait mêlé ses cendres aux nôtres.

BONDUCA.

Ce chant de guerre fut écrit lorsqu'on pouvait craindre une invasion. Le corps de volontaires auquel il est adressé fut levé en 1797, et se composait de gentlemen, tous équipés et armés à leurs propres dépens. La noble pensée d'armer des hommes libres pour la défense de leurs droits ne fut accueillie nulle part avec plus d'empressement qu'à Édimbourg, qui fournit un corps de trois mille hommes, armés et disciplinés.

A cheval! à cheval! l'étendard flotte aux vents, les cors sonnent le rappel; l'armée navale des Gaulois entrave les mers; la voix de la bataille accourt sur la brise et réveille tous les cœurs.

Nous sommes une bande de frères fidèles, et nous venons des tours de la haute Dunedin; nos casques sont couverts de la dépouille du léopard et cou-

ronnés du robuste chardon d'Écosse; nous portons avec orgueil le rouge et le bleu*.

Quoique la triste Hollande se courbe humblement devant la colère de la Gaule ; quoique les Romains pleurent leurs joyaux ravis; quoique les braves Suisses s'agitent vainement, et rongent leur chaîne en écumant....

Oh! s'ils avaient entendu l'appel vengeur de leurs frères massacrés**, jamais la désunion n'aurait décimé leurs rangs, jamais la valeur du patriote, devenue du désespoir, ne se serait affranchie en se jetant dans la tombe!

Et nous, inclinerons-nous aussi nos têtes, nous qui sommes nés dans le temple même de la liberté? ornerons-nous nos pâles joues d'un sourire pour recevoir un maître dans notre île, ou endurer le mépris d'un vainqueur?

Non! quoique la destruction se précipite sur la terre comme un déluge, le soleil qui verra notre dernier jour contemplera aussi le pouvoir de nos glaives, et le soir il se couchera dans le sang.

Car les légions gauloises combattent pour l'or ou pour le fruit sanglant du pillage; mais nous, sans intérêt personnel et sans condition, nous avons tiré nos glaives : leur lame ne sera point vainement affilée pour le salut de la royauté et la défense de nos lois.

Si jamais l'haleine des vents de mer faisait flotter le drapeau tricolore sur la Grande-Bretagne, ou si les pas d'un usurpateur féroce, au cœur livré à la rapine, à la main rouge de sang, polluaient notre heureux rivage,

Alors adieu nos foyers! et adieu nos amis! et adieu tout lien d'affection! nous lancerions nos escadrons au plus fort de la mêlée pour vaincre, ou pour mourir.

* Les couleurs royales.

** Allusion au massacre des gardes suisses le 10 aout 1792.

A cheval! à cheval! les sabres étincellent, les cors résonnent et nous appellent bruyamment; rassemblés par le lien sacré de l'honneur, notre devise est : *Lois et Liberté!*

LE CHEVAL NORMAND.

Les Welches, qui habitent un pays montagneux, et qui ne possèdent en chevaux qu'une race inférieure, sont ordinairement incapables de soutenir le choc de la cavalerie anglo-normande. Parfois, néanmoins, ils repoussèrent avec succès les usurpateurs; et les vers suivants sont censés célébrer la défaite de Clare, comte de Striguil et de Pembroke, et de Neville, baron de Chepstow, lords des frontières du Monmouthshire. Rymny est un ruisseau qui sépare les comtés de Monmouth et de Glamorgan : Caerphili, la scène de la bataille, est une vallée située sur les rives de ce ruisseau, et à laquelle les ruines d'un ancien château donnent quelque intérêt.

Les forges de la frontière de Striguil étaient rouges et ardentes, les marteaux battaient, les enclumes résonnaient, et les armuriers bardaient de fer les destriers belliqueux. Que la main qui entoure d'acier les pieds foudroyants du cheval de bataille, que cette main tombe honteusement, et que la mousse veloutée du beau Glamorgan garde à jamais une empreinte sanglante!

On entendit le son du cor retentir avant l'aube du jour dans les tours de Chepstow, et on vit bientôt s'avancer au dehors le hardi Clare et le bouillant Neville, au milieu d'une troupe brillante et fière. Ils juraient que leurs larges bannières projeteraient leur reflet cramoisi sur le cours du Rymny; ils affirmaient que le gazon de Caerphili serait écrasé sous les pieds des chevaux normands.

Et leur serment devint une vérité.... Au soleil levant, les flots du Rymny avaient des reflets rouges : car la bannière cramoisie de Clare y flottait étendue, et descendait le courant pour se jeter dans la Severn! Et leur affirmation devint une vérité : le gazon foulé

indiquait la place où Neville avait combattu vaillamment; et chaque noire empreinte des pieds du cheval était remplie du sang caillé d'un cavalier normand !

Les fiancées du vieux Chepstow peuvent maudire l'ouvrier qui arma le hardi Clare pour la guerre du Cumberland; les orphelins peuvent déplorer l'art qui forgea les fers pour le coursier de Neville. Le pas d'un cheval armé ne foulera plus les prairies veloutées de Glamorgan, et, le matin, on n'y verra plus d'autres traces que le cercle d'émeraude formé par la danse des fées.

LES DERNIERS MOTS DE CADWALLON.

La tradition raconte que Dafydd-y-Garreg-Wen*, fameux barde du pays de Galles, étant sur son lit de mort, se fit apporter sa harpe et composa l'air doux et mélancolique sur lequel ces vers ont été composés : ensuite il demanda que cet air fût joué à ses funérailles.

Pleure, Dinas Emlinn, car le moment est proche où tes échos mourront silencieux dans tes forêts ; la voix de Cadwallon ne s'élèvera plus auprès du beau Teivi, pour mêler ses notes sauvages au choc sauvage des flots.

Au printemps et dans l'automne, tes illustres ombrages fleuriront sans honneur et se faneront inconnus ; car bientôt l'œil qui les contemplait avec ravissement, la langue qui avec ravissement les chantait, auront cessé de voir et de se faire entendre.

Tes fils, Dinas Emlinn, peuvent marcher fièrement, et chasser le Saxon orgueilleux des côteaux de Prestatyn ? mais où est la harpe qui fera vibrer leur nom ? où est le barde qui donnera aux héros leur renommée ?

Et dis-moi, ô Dinas Emlinn, tes filles si belles, qui soulèvent un sein de neige en respirant, et qui agitent au vent une noire chevelure, quel mélodieux admirateur célébrera leurs yeux ? La moitié de leurs charmes mourra avec Cadwallon !

Adieu donc, Teivi argenté ! je quitte tes rives chéries pour rejoindre le sombre chœur des bardes qui ont vécu, pour aller trouver Lewarch, et Meilor, et Merlin le Vieux, et le sage Taliessin, et former avec eux de célestes concerts !

Adieu, Dinas Emlinn ! que tes ombrages soient toujours verts, tes guerriers invincibles, et tes vierges sans tache ! Et toi, dont les accords défaillants décèlent ma faiblesse, adieu, ma harpe bien-aimée ! mon dernier trésor, adieu !

* David du Blanc-Rocher.

LA VIERGE DE TORO.

Les rayons du soleil glissaient obliquement sur le beau lac de Toro, et la sombre forêt n'était agitée que par un faible murmure ; tout semblait livré à la tristesse, comme la belle jeune fille qui soupirait amèrement avec la brise, et pleurait avec les flots. « Saints bienheureux, qui du séjour des bénédictions daignez vous pencher vers la terre ; mère du Seigneur, ô vous qui écoutez l'appel du malheureux, faites droit à la prière que, dans mon angoisse, j'élève vers vous : rendez-moi mon Henry, ou qu'Éléanor puisse mourir ! »

Les bruits de la bataille sont faibles et lointains ; avec la brise ils s'élèvent, ils retombent avec la brise, jusqu'à ce que les cris, les gémissements, l'affreux tumulte de la mêlée, et les clameurs sauvages de la poursuite, arrivent de nouveau sur une bouffée de vent. Sans haleine, la Vierge de Toro regarde attentivement vers la plaine boisée où se passe cette horrible scène : elle voit un guerrier s'approcher lentement ; le sang qu'il perd avec la vie marque la trace de ses pas appesantis ; son casque est brisé, et la souffrance est peinte sur son visage.

« O ! sauve-toi, Vierge de Toro, car nos armées sont en fuite ! Sauve-toi, Vierge de Toro, car ton protecteur est tombé ! Déjà glacé par la mort, ton brave Henry est couché sur la bruyère, et l'ennemi s'avance avec vitesse à travers les bois. » A peine put-il balbutier ces douloureuses nouvelles ; à peine put-elle les entendre, engourdie par le désespoir : et quand le soleil s'enfonça dans les douces ondes du lac de Toro, il s'éteignit à jamais pour le brave et pour la belle.

HELLVELLYN.

Au commencement de 1805, un jeune gentleman de mérite, et doué du plus aimable caractère, périt après avoir perdu sa route dans la montagne d'Hellvellyn. Trois mois se passèrent avant qu'on eût découvert ses restes, enfin on les trouva gardés par une chienne fidèle qui, pendant la vie de son maître, le suivait constamment dans les excursions qu'il avait coutume de faire à travers les solitudes de Cumberland et du Westmoreland.

Je gravissais le sombre front du haut Hellvellyn ; au-dessous de moi, lacs et montagnes perçaient à peine à travers le brouillard. Tout était silencieux ; seulement, à de longs intervalles, l'aigle faisait soudain entendre son cri, et les échos le répétaient, en tressaillant, autour de moi. Sur la droite, les flancs du Striden entouraient le lac Rouge, et Catchedicam le défendait sur la gauche ; un vaste rocher sans nom s'élevait en face de moi, quand je parvins au lieu fatal où le voyageur avait péri.

La place où le pèlerin de la nature reposait livré à la destruction, était d'un vert sombre, qui se dessinait au milieu des bruyères brunes de la montagne ; il était là comme le corps d'un proscrit abandonné aux outrages des saisons, jusqu'à ce que les vents orageux eussent dissipé en poussière l'argile inhabitée. Mais il n'était pas seul, néanmoins, quoique étendu dans la solitude ; car fidèle à la mort, sa muette favorite le veillait : elle défendait un maître chéri, et chassait au loin le renard des collines et le corbeau.

Combien tu pensas longtemps que son silence était le sommeil ! Fidèle gardienne, quand le vent agitait son vêtement, combien de fois tu tressaillis ? Que de longs jours et de longues nuits tu passas avant que l'ami de ton cœur s'anéantît sous tes yeux ? Était-ce là une mort digne de lui.... On ne pria point sur son corps ; sa mère ne répandit point de larmes sur sa couche funéraire, et aucun ami ne le pleura ; et toi seule, humble gardienne, toi seule pus veiller près de lui... Était-ce donc ainsi que le pèlerin devait quitter la vie ?

Quand un prince a subi le destin qui le rend l'égal du pauvre, les noires draperies ondoient dans les salles lugubrement éclairées ; le cercueil est orné d'écussons d'argent, et des pages se tiennent en silence auprès du dais mortuaire ; dans les cours, les torches brillent, même à minuit ; sous les arceaux altiers de la chapelle les bannières sont déployées ; une sainte harmonie, ruisselant du dôme sous les vastes et profondes nefs, pleure la chute du chef du peuple.

Il te convenait mieux à toi, fidèle amant de la nature, de courber ta tête comme l'humble agneau des montagnes, lorsque, par mégarde, il tombe de quelque rocher escarpé, et qu'il se traîne auprès de sa mère pour exhaler son dernier sanglot. Combien ta couche mortuaire est plus belle, auprès de ce lac isolé, entre les flancs d'Hellvellyn et de Catchedicam ! Quelles sont majestueuses ces obsèques chantées par le timide pluvier, et accompagnées d'un seul ami fidèle !

JOCK D'HAZELDEAN.

La première stance de cette ballade est ancienne. Les autres furent écrites pour l'*Anthologie d'Albyn* de M. Campbell.

« Pourquoi pleurez-vous aujourd'hui, milady? pourquoi pleurez-vous aujourd'hui? Je veux vous marier à mon plus jeune fils, et vous serez sa fiancée : et vous serez sa fiancée, milady, et ce sera une fête brillante. » Mais elle continue toujours à verser des larmes pour Jock d'Hazeldean.

« Laissez là cette douleur obstinée, et séchez cette joue pâle : le jeune Frank est chieftain d'Errington et lord de Langley-dale : on lui cède le pas en temps de paix, et à la guerre sa lame est la mieux affilée. » Mais elle continue toujours à verser des larmes pour Jock d'Hazeldean.

« Une chaîne d'or ne vous fera point faute, ni des rubans pour nouer vos cheveux; on ne vous refusera ni chiens ardents, ni faucons bien dressés, ni beaux et légers coursiers, et vous monterez le plus beau de tous, et vous serez la reine de nos chasses. » Mais elle continue toujours à verser des larmes pour Jock d'Hazeldean..

Au matin l'église était parée, et les torches répandaient une belle lumière; le prêtre et le fiancé attendaient la jeune épouse; les chevaliers et les dames étaient là. Ils cherchèrent sous les bosquets et dans les salles, ils ne virent point la mariée! Elle fuit, au loin, sur la frontière, avec Jock d'Hazeldean.

LULLABY*

DU FILS D'UN CHIEFTAIN.

Oh! calme toi, mon poupon : ton père était un chevalier, ta mère une lady, tous les deux aimables et brillants; les bois et les glens que nous voyons de ces tours, tout cela leur appartient, cher enfant, et à toi. O ho ro, i ri ri, Cadil gu lo. O ho ro, i ri ri, etc.

Oh! que le son du cor ne t'effraye point, quoiqu'il vibre avec tant de bruit; il ne fait qu'appeler les gardiens qui veillent sur ton repos; leurs arcs seraient tendues et leurs lames rouges de sang, avant que le pas d'un ennemi s'approchât de ta couche. O ho ro, i ri ri, Cadil gu lo, etc.

Oh! calme toi, mon poupon, le temps viendra bientôt, où la trompette et le tambour interrompront ton sommeil; c'est pourquoi calme toi, mon chéri, prends ton repos tandis que tu le peux, car l'agitation vient avec la virilité, et les soucis avec le jour. O ho ro, i ri ri, etc.

PIBROCH

DE DONALD DHU.

Cet air est un fort ancien pibroch du clan de Mac Donald : on le fait remonter à l'expédition de Donald Balloch qui, en 1431, partit des îles avec un corps nombreux, fit une invasion dans le Lochaber, et battit à Inverlochy les comtes de Mar et de Caithness, quoiqu'ils eussent une armée beaucoup plus considérable que la sienne.

Pibroch de Donald-Dhu, pibroch de Donald-Dhu, élève de nouveau ta voix sauvage pour rassembler le clan de Conuil. Venez, en avant! venez, en avant! écoutez cet appel! venez former vos rangs guerriers, hommes nobles et vassaux.

Venez du glen profond, et de la montagne hérissée de rochers; la cornemuse guerrière et les pennons sont à Inverlochy : que chaque plaid descende de la colline, chaque plaid couvrant un cœur fidele! que chaque épée arrive avec le bras robuste qui la manie!

Laissez le troupeau sans gardien, les agneaux sans abri; laissez le mort sans sépulture, la fiancée à l'autel; laissez le daim, laissez le jeune taureau; laissez les

* Le *lullaby* est le chant d'une nourrice pour endormir son nourrisson.

filets et les barques; venez avec votre attirail de guerre, avec vos larges glaives et vos targes.

Venez comme vient le vent, quand il renverse les forêts; venez comme viennent les vagues quand elles submergent les navires : venez plus vite encore, venez plus vite, plus vite, chef, vassal, page, valet, seigneur ou tenancier!

Ils viennent à la hâte, ils viennent à la hâte; voyez comme leur foule grossit. La plume d'aigle et la touffe de bruyère ondoient ensemble au loin. Jetez vos plaids sur vos épaules, tirez vos épées, que chaque homme marche en avant! Pibroch de Donald-Dhu, donnez le signal du combat!

LE SERMENT DE NORA.

Dans l'original gaélique, la jeune fille proteste qu'elle ne suivra point le fils du comte Rouge avant que le cygne fasse son nid sur le rocher et l'aigle au sein du lac... avant que telle montagne prenne la place de telle autre, etc. Il est juste d'ajouter qu'il n'y a aucune raison pour supposer que cette dame a changé de résolution, si ce n'est la véhémence de ses protestations.

Écoutez ce que dit Nora des Highlands : « Je ne voudrais pas épouser le fils du comte Rouge, quand même la race entière des humains s'éteindrait, quand même il ne resterait sur la terre que lui et moi. Pour tout l'or du monde, pour tous les atours, et pour toutes les terres près et loin d'ici, que la valeur ait jamais perdues ou conquises, je ne voudrais pas épouser le fils du comte Rouge.

— Les serments d'une jeune fille, » dit alors le vieux Callum, « sont prononcés légèrement et rompus avec légèreté; la bruyère de ces hauteurs commence à se couvrir de fleurs de pourpres; le vent d'hiver balayera bientôt cette brillante parure du vallon et de la colline : néanmoins, avant que ces fleurs aient disparu, Nora peut épouser avec joie le fils du comte Rouge.

— Le cygne, reprend Nora, peut quitter son asile au sein du lac limpide, et suivre l'aigle dans son aire; le cours impétueux de l'Awe peut retourner en arrière, Ben-Cruaichan tomber et broyer Kilchurn dans sa chute; nos clans vêtus du kilt *, dont le sang est si généreux, peuvent tourner le dos et fuir devant leurs ennemis : mais quand toutes ces merveilles s'accompliraient, je ne voudrais jamais épouser le fils du comte Rouge. »

Le cygne sauvage habite encore son nid accoutumé sous l'ombre du nénuphar; le Ben-Cruaichan est aussi ferme que jamais; l'Awe impétueux envoie toujours ses flots écumants vers la mer; pour éviter d'entendre le bruit de l'acier ennemi, la brogue highlandaise n'a pas tourné les talons : mais le cœur de Nora est perdu et conquis : elle a épousé le fils du comte Rouge!

L'APPEL DES MAC-GRÉGORS.

La lune brille sur le lac; l'ombre repose sur la colline, et le clan qui n'a point de nom pendant le jour reprend son nom à cette heure! C'est pourquoi venez tous, Grégalach! Venez, venez, venez!

Il faut que le signal de la guerre que nous livrons aux monarques ne se fasse entendre que pendant la nuit; c'est la nuit seulement que doit retentir notre hurra vengeur; c'est pourquoi, hurra Grégalach! hurra, hurra, hurra!

Les fières montagnes du Glen Orchy, Coalchuirn et ses tours, Glenstrae et Glenlyon ne nous appartiennent plus. Nous sommes sans abri, Grégalach! sans abri, sans abri, sans abri!

Mais condamné par un décret et traqué par le lord et le vassal, Mac-Grégor a toujours son cœur et son épée : c'est pourquoi, courage, Grégalach! courage, courage, courage!

* *Kilt*, petit jupon que portent les montagnards écossais.

S'ils nous dérobent notre nom et s'ils nous font poursuivre par leurs chiens, livrons leurs toits à la flamme, et leurs cadavres aux aigles! En avant et vengeance, Grégalach! vengeance, vengeance, vengeance!

Tant qu'il y aura des feuilles dans les forêts, et de l'écume sur le torrent, Mac-Grégor fleurira toujours en dépit d'eux! C'est pourquoi venez tous, Grégalach! venez, venez, venez!

Le cheval courra légèrement à travers les écueils du lac Katrine; la galère voguera sur les pics de Benlomond, et les rochers de Craig Royston fondront comme de la glace, avant que nos outrages soient oubliés, ou notre vengeance suspendue! c'est pourquoi, venez tous, Grégalach! venez, venez, venez!

DONALD CAIRD* EST REVENU!

CHŒUR.

Donald Caird est revenu! Donald Caird est revenu! répandez-en la nouvelle dans la prairie et le vallon, Donald Caird est revenu!

Donald Caird sait siffler et chanter, danser joyeusement le flind des Highlands**; boire jusqu'à ce que l'hôte soit aveugle, cajoler jusqu'à ce que l'hotesse devienne tendre; il sait relier un seau à lait, raccommoder une casserole, ou casser la tête d'un homme. Répandez cette nouvelle dans la prairie et le vallon: Donald Caird est revenu!

Donald Caird est revenu! Donald Caird est revenu! répandez-en la nouvelle dans la prairie et le vallon, Donald Caird est revenu!

Donald Caird sait faire un piége à prendre les lièvres; il connaît toutes les ruses de la bête fauve sur la colline; peu de chasseurs possèdent un aussi bon moyen pour attraper au filet quelque oiseau de marécage; quand les gardiens des viviers et des forêts sont plongés dans le sommeil, alors il peut se promener sans obstacle: mais par amitié ou pour récompense, ne tentez point de vous mesurer avec Donald Caird.

Donald Caird est revenu! Donald Caird est revenu! que les cornemuses bourdonnent vigoureusement, Donald Caird est revenu!

Donald Caird sait boire une roquille aussi vite que la servante peut la verser; et quiconque vend de bonnes boissons sait comment Donald Caird lève le coude. Quand il est ivre, il est hardi et insolent; il prend le haut de la chaussée: le chef des highlands et le laird des lowlands doivent faire place à Donald Caird?

Donald Caird est revenu! Donald Caird est revenu! répandez-en la nouvelle dans la prairie et le vallon, Donald Caird est revenu!

Fermez l'armoire, mettez une serrure au coffre, de peur qu'il ne vous manque quelque chose, car Donald Caird ne laisse rien perdre: un morceau de fromage ou un bœuf, une poule ou une truie, des haillons ou une toile neuve, sur la haie ou dans le jardin.... Oh! gare la potence, Donald Caird.

Donald Caird est revenu! Donald Caird est revenu! faites-le savoir à tous les drôles du comté: Donald Caird est revenu!

Donald Caird avait été sévèrement condamné: une caverne était sa prison; il avait les fers aux pieds: mais Donald Caird, sans beaucoup de peine, a trouvé le moyen de tricher la potence: les anneaux de fer, les entraves d'acier, brisés comme de la glace, ont quitté ses mains et ses talons. Veillons sur les moutons dans le parc et dans la vallée; Donald Caird est revenu!

* *Caird* signifie chaudronnier. Cette chanson, que les autres traducteurs ont laissée de côté à cause de la difficulté de l'idiôme, est écrite en écossais des basses terres.

** *Flind* signifie une ruade.

Donald Caird est revenu! Donald Caird est revenu! Ne le faites pas savoir aux juges: Donald Caird est revenu!

LES LAMENTATIONS

DE MACKRIMMON.

Mackrimmon, le joueur de cornemuse héréditaire du laird de Macleod, passe pour avoir composé ces lamentations au moment où son clan partait pour une expédition lointaine et dangereuse. Le ménestrel était inspiré par la persuasion, que l'événement vérifia, qu'il devait périr dans la guerre prochaine; de là cette phrase gaëlique: *Cha till mi tuille; ged thillis Macleod, cha till Mackrimmon.* Je ne reviendrai jamais; et bien que Macleod revienne, Mackrimmon ne doit jamais revenir!

La bannière enchantée de Macleod sort tristement des murs grisâtres du château, les rameurs sont assis, les galères sont démarrées; la hache de guerre et la claymore étincèlent sous le soleil; la targe et le bouclier résonnent. Alors Mackrimmon chanta: « Adieu pour toujours à Dunvegan! Adieu à chaque rocher escarpé sur lequel les vagues apportent l'écume, adieu à chaque sombre glen dans lequel rôde la bête fauve; adieu au Skye solitaire, au lac, à la montagne et au fleuve: Macleod pourra revenir, mais Mackrimmon ne reviendra jamais!

Adieu aux brillants nuages qui dorment sur les sommets de Quillan, adieu aux yeux brillants qui pleurent sur le rivage; à chaque illusion du ménestrel, adieu!... et pour toujours!... Mackrimmon s'éloigne, et ne vous reverra jamais! La voix sauvage du *Banshee* chante devant moi mon propre chant de mort; le poële mortuaire s'étend sur moi comme un manteau: mais mon cœur ne faiblira point, et mes nerfs ne se briseront pas; quoique dévoué, je pars... pour ne revenir jamais!

Aussi entendra-t-on souvent le chant douloureux de Mackrimmon, quand le gael voguera vers l'exil. Terre chérie, vers tes rives que nous ne voulions point quitter, nous ne reviendrons jamais; non! je ne reviendrai jamais, et bien que Macleod revienne, Mackrimmon ne doit pas revenir!

SUR LES MONTAGNES

DE LA FORÊT D'ETTRICK.

Sur les montagnes de la forêt d'Ettrick, il est doux d'entendre le fusil du chasseur et de chercher l'oiseau qui vit dans la bruyère, bien loin dans la solitude à l'heure de midi! Il est doux de passer auprès des cairns et des monticules entourés d'un fossé, où les chefs d'autrefois dorment d'un sommeil profond, et près des sources que les fées aiment encore à fréquenter, comme l'affirment les pâtres en cheveux gris.

Sur le cours argenté de la Tweed, il est doux de guider les mouvements de l'hameçon, de voir le saumon s'élancer sur l'appât trompeur, et d'entendre la ligne siffler à travers ses anneaux: on voit la proie, au milieu du bouillonnement des ondes, s'efforcer de suivre le courant, jusqu'à ce que l'œil vigilant et la main prudente du pêcheur l'amènent sans force sur la rive.

Il est doux, à la marée de minuit, de conduire une barque avec un bras robuste, d'agiter dans les airs la torche éblouissante, et de plonger d'une main sûre la lance barbelée; les rochers, les bois et les bancs de sable paraissent couverts de lumière et jettent leur reflet brillant sur le fleuve: de la rive, nos pêcheurs apparaissent comme des génies, armés de glaives de flamme.

Il est doux, le soir, de raconter nos succès et nos mésaventures soit au banquet seigneurial d'Alwyn *, soit à la table plus modeste d'Ashestiel **; tandisque de joyeux flambeaux brillent gaie-

* Séjour de lord Somerville.

** C'était à cette époque l'habitation de sir Walter Scott.

ment et luttent d'éclat avec le foyer, et tandis que le vin circule à la ronde... jours exempts de tristes pensées, nuits sans inquiétude! que le souvenir de la belle forêt soit béni!

LE SOLEIL

SUR LA COLLINE DE WEIRDLAW.

Le soleil descend doucement sur la colline de Weirdlaw, dans la vallée d'Ettrick; le vent d'ouest se calme et se tait; le lac dort à mes pieds: pourtant le paysage n'offre plus à mes yeux les teintes brillantes qu'il m'offrait jadis, quoique le soir, avec ses plus riches couleurs, embrase les collines du rivage d'Ettrick.

Je vois d'un œil distrait les flots argentés de la Tweed glisser le long de la plaine, et je considère avec froideur le saint temple de Melrose, qui s'élève en ruines orgueilleuses. Le lac tranquille, l'air embaumé, la colline, le fleuve, les tours, les bois, sont-ils toujours ce qu'ils étaient jadis, ou ce changement terrible s'est-il donc fait en moi?

Hélas! la toile déchirée, le cadre rompu, peuvent-ils recevoir les couleurs du peintre? La harpe dont les cordes ne vibrent plus peut-elle répondre à la main inspirée du ménestrel? Pour des yeux couverts de larmes, tout paysage est obscur; pour un homme en proie à la fièvre, tout vent est glacé, et les bosquets de l'Arabie ou de l'Éden seraient stériles pour moi comme ces coteaux humides.

LA VIERGE D'ISLA.

O vierge d'Isla, de ce rocher escarpé qui brave les vagues agitées et le ciel nébuleux, ne vois-tu point, là-bas, un petit esquif luttant vaillamment contre la mer? Il se heurte contre le vent et la houle; son pont est tout couvert d'écume: pourquoi soutient-il ce combat inégal? O vierge d'Isla, il revient vers ses foyers.

O vierge d'Isla, contemple cet oiseau de mer à travers le brouillard et l'eau jaillissante: son aile blanche brille sur le manteau de la tempête qui abaisse ses noirs replis. Il vole et s'avance vers le roc. Pendant que les nuages sont si obscurs, et les vagues si furieuses, pourquoi cherche-t-il à s'abriter sur ce rocher battu des flots et des vents? O vierge d'Isla, c'est que sa couvée est ici.

Comme la brise et la mer à ce pauvre esquif, tu es contraire aux vœux que je t'apporte; tu es insensible comme ce rocher de glace où les oiseaux de mer viennent fermer leurs ailes fatiguées. Mais insensible comme le roc et cruelle comme les vagues, je viens cependant à toi, vierge d'Isla; car dans ton amour ou dans la tombe il faut qu'Allan Vourich trouve enfin le repos.

L'EXCURSION.

Le dernier de nos bœufs a été servi sur la table, et le dernier flacon de vin rougit maintenant nos gobelets: levez-vous, levez-vous, mes braves parents; ceignez vos épées, et partons! Il y a des dangers à braver et du butin à conquérir.

Les yeux qui si récemment échangeaient de doux regards avec les nôtres, doivent s'affliger un moment; ils épieront du haut des tours, et tâcheront de distinguer, à travers l'obscurité et la tempête, l'allure d'un cheval ou le mouvement d'un panache.

La pluie tombe, le vent devient bruyant, et la lune a voilé d'un nuage son fanal rougeâtre: tout est pour le mieux, mes amis, car les yeux pesants du gouverneur des frontières dormiront en toute confiance, et il ne songera point que nous sommes près de lui.

Nos coursiers sont impatients; j'entends le bruit que fait ma jument grise,

toujours si pleine d'ardeur. Il y a de l'intelligence dans ses piétinements redoublés, de l'espoir dans ses hennissements : pareille à un météore, sa crinière éclatante guidera notre marche à travers la pluie et les ténèbres.

Le pont-levis s'est abaissé, le cor a retenti; vidons encore une coupe avant de nous mettre en selle et de partir... A la gloire et au repos de ceux qui resteront parmi les morts ; à la santé et à la joie de qui reverra le Téviot !

LA MARCHE

DES MOINES DE BANGOR.

Ethelrid ou Olfrid, roi de Northumberland, ayant mis le siége devant Chester en 612, et Brockmael, prince breton, s'avançant pour délivrer cette place, les religieux du monastère de Bangor, voisin de la ville, sortirent processionnellement de leur couvent en priant pour le succès de leurs compatriotes. Mais les Bretons ayant été mis en pleine déroute, les païens vainqueurs passèrent les moines au fil de l'épée, et détruisirent le monastère. L'air auquel ces vers sont adaptés est appelé *la marche des moines*, et l'on suppose qu'il fut chanté par eux lors de leur funeste sortie.

QUAND la trompette païenne résonnait autour de Chester assiégée, les nonnes voilées et les moines gris sortirent de la belle abbaye de Bangor : ils chantaient à haute voix les saintes antiennes ; la vallée de Cestria retentissait de leurs chants, qui flottaient aussi le long de la Dée, couverte de forêts.

O miserere Domine!

La longue procession s'avance; des auréoles brillent autour de leurs crosses, et la Vierge mère sourit doucement sur leurs bannières paisibles : qui pourrait penser qu'une troupe aussi sainte doive tomber sous la main des païens! tel était le décret divin.

O miserere Domine!

Ces religieux qui n'avaient jamais chanté que la messe, ces mains qui n'avaient jamais soutenu que l'encensoir, rencontrent l'arc et la massue des guerriers du Nord, ils entendent le cri de guerre perçant et sauvage : honte à la faible main de Brockmael, honte à l'épée sanglante d'Olfrid, honte à la cruauté des Saxons !

O miserere Domine!

Renversés au milieu des guerriers occis, foulés par les coursiers à la crinière sanglante, massacrés par le glaive païen, les paisibles moines de Bangor périssent : aucune parole de salut ne fut prononcée sur eux, on ne sonna point de messe, et le pain sacré ne fut point rompu; priez pour leur âme, par charité.

O miserere Domine!

Bangor ! tu pleures sur ce meurtre que tes ruines raconteront longtemps : les tours fracassées, les arceaux brisés, rappelleront longtemps cette marche déplorable * : sur ton autel aucune lampe ne brûle, jamais tes prêtres ne reviendront; le pèlerin soupire et chante pour toi :

O miserere Domine!

ADIEU A LA MUSE.

ENCHANTERESSE, adieu ! toi qui si souvent m'engageas par ton décevant sourire à parcourir les bois à l'heure du crépuscule, tandis que le garde forestier me voyait avec surprise errer dans les lieux sauvages qu'il abandonnait pour son foyer. Adieu! emporte avec toi tes paroles harmonieusement cadencées, exprimant tour à tour le ravissement ou la douleur. Ah! la tristesse que j'éprouve au moment de notre séparation, ne peut être comprise que par l'amant dont le cœur est brisé.

Tu doublais chacune de mes joies, et quand la peine ou le pâle désappointement obstruait ma route, quelle voix

* William de Malmesbury dit que de son temps l'étendue des ruines du monastère portait un ample témoignage de la désolation occasionnée par le massacre.

eût pu, comme la tienne, chanter les plaisirs du lendemain jusqu'à ce que leur espoir effaçât la peine du jour! Mais quand nos amis succombent autour de nous sous le poids de la vie; quand nous, qui restons encore, nous nous voyons étrangement changés, languissants et glacés par l'âge, ce sont là des douleurs que tu ne peux adoucir, ô reine du nombre harmonieux!

Ce fut toi qui m'appris jadis à raconter, sur un mode mélancolique, comment un guerrier tomba mourant sur la plaine, et comment une jeune fille, penchée sur lui, essaya inutilement de le secourir, et lui tendit vainement son casque rempli d'une eau fraîche et limpide *. Mais que ces enchantements sont peu de chose, ô reine de l'harmonie, pour le barde dont l'imagination s'affaisse, et dont les sentiments s'engourdissent dans un apathique sommeil? Adieu donc, enchanteresse! je ne te reverrai plus.

ÉPITAPHE

DE MISTRESS ERSKINE.

Qu'une tombe, simple comme la dignité naturelle de son âme, s'élève pour celle qui nous est ravie; que le marbre soit sans défauts et sans tache, emblème de sa beauté et de la pureté de son cœur. Mais quel symbole exprimerait la douceur, l'esprit et le jugement que nous chérissions à si juste titre? Comment l'art du sculpteur pourrait-il montrer les plus doux liens de la vie brisés par le trépas de la mère, de l'amie, de l'épouse? Pourrions-nous graver sur la pierre chacun des titres précieux qui fait couler nos larmes sur ton cercueil, ô Euphémie? Cependant, instruits par ta patience à souffrir, et par tes espérances au delà du tombeau, tristes encore, mais résignés, nous consacrons ces lignes à ta mémoire, ces lignes aussi brèves hélas! que les jours, que tu passas parmi nous.

* Allusion à la dernière scène de *Marmion*.

ADIEUX DE M. KEMBLE,

En quittant le théâtre d'Édimbourg.

Tel un cheval de guerre fatigué, au son de la trompette, hérisse sa crinière, hennit, frappe la terre du pied, dédaigne le repos qu'un maître généreux lui accorde, et brûle de se trouver au centre de la bataille; de même, quand vos applaudissements frappent mon oreille, je puis à peine supporter l'idée de vous quitter si tôt; je puis à peine penser que ma carrière scénique est finie, et que ces précieux témoignages de votre estime sont les derniers que je reçois. Pourquoi donc vous quitter, tant qu'il me reste quelques moyens de vous satisfaire? La force de mon zèle ne peut-elle suppléer à la jeunesse, et le sentiment du devoir ne peut-il rendre à mes yeux l'éclat qu'ils ont perdu? Une gratitude ardente ne saurait-elle effacer les rides de la vieillesse? Hélas! non: la lampe, arrivée à sa fin, brille parfois d'un éclat imprévu, mais bientôt la lueur fugitive est passée; cela ne peut ni se renouveler, ni durer longtemps; le zèle, la reconnaissance, le sentiment du devoir, peuvent lutter un moment contre la vieillesse, mais la vaincre, jamais. Oui, ce serait pitié, que je voulusse vivre de vos applaudissements, excités par le souvenir de ce que fus, épuisant votre indulgence jusqu'à la fin, recevant comme une aumône des louanges que je gagnais autrefois, pour arriver au moment où la jeunesse moqueuse demandera : « Est-ce donc là cet homme qui charmait nos pères? » Faut-il que j'attende que le mépris, sous le masque de la compassion, m'engage à débarrasser la scène d'un acteur inutile? Cela ne doit pas être : — de plus graves devoirs exigent que je mette quelque espace entre le théâtre et la tombe; comme le Romain au capitole, il faut que j'ajuste mon manteau avant de tomber : l'acte entier de ma courte vie a été joué devant le public; la dernière scène, la scène du dénouement doit m'appartenir.

Adieu donc, tandis qu'un reste de talent peut fixer encore dans votre cœur l'image d'un ancien favori, et le préserver de l'oubli, même quand vous aurez vu de meilleurs et de plus jeunes acteurs. Si vous reconnaissez cette généreuse dette de souvenir, je n'oublierai pas... Oh! comment l'oublierais-je?... Combien de fois, venu ici avec une espérance pleine d'angoisse, je m'en retournai après un succès! Combien de fois ma faible main promena sur votre cercle la baguette magique de l'immortel Shakspeare, jusqu'au moment où l'inspiration venait m'embraser et vous réchauffer de sa flamme! Tant que le trésor de la mémoire m'appartiendra, ces heures seront présentes à mon esprit, et elles vous doivent tout leur charme.

O terre favorisée! fameuse par les arts et par les armes, pour les talents virils et pour les grâces féminines, si mon sein trop ému pouvait mettre au jour les sentiments qui le remplissent, quel hymne fervent s'élèverait maintenant pour toi! Mais la dernière scène est finie; mon heure a sonné; vos louanges même ne seraient prononcées que d'une voix bégayante, et tout ce que vous pouvez entendre, tout ce que je puis vous dire, mes amis et protecteurs, c'est un salut et un ADIEU.

ÉPILOGUE

DE LA COMÉDIE INTITULÉE *L'APPEL*,

Prononcé par mistress Siddons.

AUTREFOIS une chatte (ou le vieil Ésope a menti) fut changée en une belle et fraîche fiancée; mais le jour même des noces, elle aperçut une souris, et quitta son mari pour sauter sur sa proie. Ainsi, comme vous venez de le voir, mon fiancé, le légiste me délaissa, moi, pauvrette, et jeta sa griffe sur mon père. Il dégagea son cou du lien mystique de l'hyménée, et entoura le cou de mon père d'un nœud réel. Tels sont les fruits de nos travaux dramatiques depuis que la Nouvelle prison est porte à porte avec nous *.

Oui, les temps sont changés, car du vivant de nos pères, les légistes étaient les patrons du théâtre : ils sont montés bien haut depuis lors, mais voici les bancs (*montrant le parterre*) qui supportèrent d'abord leur poids; et nous avons vu ici les sages avocats futurs prononcer leurs arrêts sans perruques et discuter gratuitement.

Mais aujourd'hui, pour effrayer les pauvres génies de la scène, au lieu des hommes de loi, voici la loi elle-même; cette terrible voisine vient élever ses tours et creuser ses cachots à notre droite; tandis qu'à notre gauche elle agite la ville avec cette importante question : abattre ou relever ** ? Ainsi nous sommes entre Charybde et Scylla, entre une des fins de la loi et les incertitudes de la procédure. Mais, doucement! qui vit à Rome doit flatter le pape; prisons et procès ne sont matières à rire. Ainsi, messieurs, adieu : nous attendrons, avec une anxiété réelle, que vos applaudissements ou vos censures nous fassent la loi, et confiants en nos humbles efforts, nous vous reconnaissons pour notre cour, notre conseil, nos juges et notre jury.

CHANSON.

O mon amour! ne dis pas avec cet air affligé que le printemps du plaisir est passé pour toi; ne m'invite pas à chercher, auprès de plus jeunes beautés, un bonheur que tu sais donner toujours.

* Il est bon de faire remarquer que toutes les allusions de cette pièce sont locales et ne s'adressent qu'au public d'Édimbourg. La nouvelle prison de la ville, située sur Calton-Hill, n'est pas loin du théâtre.

** A cette époque, le public d'Édimbourg s'intéressait vivement à un procès qui s'était élevé entre les magistrats et un grand nombre d'habitants de la ville relativement aux édifices nouvellement construits sur le côté oriental du pont du Nord : les bourgeois voulaient qu'on démolit ces constructions à cause de leur mauvais effet.

Si le doux avril couronne son front des tendres rejetons et des fleurs de la vigne, le brûlant août mûrit pour nous la liqueur qui réjouit le monde.

Si ta taille, autrefois légère comme celle d'une fée, a aujourd'hui plus de rondeur; si ton regard, jadis brillant comme celui du faucon, est aujourd'hui plus sérieux et plus calme;

C'est assez qu'après une absence, tu t'avances vers moi avec transport; c'est assez que ce calme regard, qui m'est si cher, conserve pour moi le doux langage de l'amour.

LE PÈLERIN.

« Oh! ouvrez la porte; ayez quelque pitié : le vent du nord souffle avec violence; le glen est tout blanc d'une neige serrée, et le chemin est difficile à retrouver.

« Ce n'est pas un Outlaw qui frappe à la porte de votre château en revenant de chasser le gibier du roi; et pourtant, dans une position aussi triste, un Outlaw même mériterait quelque pitié.

« Je suis un vieux pèlerin qui, faible et fatigué, voyage par pénitence; oh! ouvrez moi, pour l'amour de Notre-Dame, et méritez la bénédiction du pèlerin.

« Je vous donnerai des indulgences du pape, et des reliques d'outre mer; et si vous ne voulez pas ouvrir pour cela, ouvrez au moins par charité.

« Le lièvre est tapi dans son gîte, le cerf est couché auprès de sa biche; un vieillard, au milieu de la tempête, cherche vainement un abri.

« Vous entendez le sourd mugissement de l'Ettrick : le fleuve est agité, sombre et profond; et je serai forcé de traverser l'Ettrick, si vous n'avez pitié de moi.

« Je frappe en vain : l'inexorable porte de fer reste fermée; mais le cœur du châtelain, qui entend mes tristes plaintes, est plus insensible encore.

« Adieu! adieu! Puisse, quand vous serez vieux et faible, puisse Marie ne vous jamais priver de l'abri que vous me refusez maintenant! »

Le châtelain, dans sa couche moëlleuse, entendit en vain la demande du voyageur; mais, bien souvent, au milieu d'une tempête de décembre, il entendra de nouveau cette voix plaintive.

Car, hélas! lorsqu'à travers les brouillards humides, le matin brilla sur le majestueux Ettrick, on trouva un cadavre entre les aunes de la rive : c'était le pèlerin!

LA VIERGE DE NEIDPATH.

Selon une tradition du Tweeddale, à l'époque où le château de Neidpath était habité par les comtes de March, une fille de cette noble famille, et le fils du laird de Tushielaw dans la forêt d'Ettrick, s'éprirent d'un mutuel amour. Les parents de la jeune fille trouvèrent cette alliance peu convenable, et le jeune homme s'éloigna du pays. Pendant cette absence, la noble demoiselle tomba malade de langueur, et enfin, le père consentit au rappel du fils du laird, comme le seul moyen de sauver la vie de sa fille. Le jour où le jeune homme était attendu, et où il devait traverser Peebles pour se rendre à Tushielaw, la fille du comte, quoique très-faible, se fit transporter sur le balcon d'une maison de Peebles, appartenant à sa famille, afin de le voir passer. Son inquiétude et son empressement donnèrent tant de finesse à ses organes qu'elle distingua, dit-on, le pas du cheval de son amant à une distance considérable. Mais le jeune laird de Tushielaw, qui ne la savait pas si changée, et qui ne s'attendait pas à la voir en cet endroit, passa outre sans la reconnaître et sans ralentir le pas. La jeune dame ne put supporter ce coup, et après une courte convulsion, elle expira dans les bras de ses femmes. On trouve un récit analogue à cette tradition dans un conte d'Hamilton, intitulé *Fleur d'épine*.

Oh! les yeux des amants sont pénétrants et voient de loin, et leur oreille est d'une finesse extrême; l'amour peut donner une heure de force et de courage aux portes même de la mort. La souf-

france avait passé le seuil du séjour de Marie, et avec elle la lente consomption de l'absence, bien qu'à ce moment, assise sur la tour de Neidpath, Marie attendît le retour de son amant.

Ses yeux, jadis si brillants, sont ternes et enfoncés; la douleur a tellement consumé son corps, qu'à travers sa main on verrait briller la lumière d'une lampe. Par moments, une rougeur maladive et ardente vient colorer sa joue: par moments, son visage est si pâle que ses femmes pensent qu'elle va mourir.

Toute la vie qui lui reste semble se concentrer dans l'ouïe et dans la vue: avant que le dogue vigilant eût dressé l'oreille, elle entendit le pas du cheval de son amant; à peine une forme vague paraissait-elle dans le lointain, qu'elle reconnut son amant et le salua de la main: elle se pencha sur les créneaux comme pour s'envoler vers lui.

Il vient, il passe, il jette sur elle un regard indifférent comme sur une étrangère; les douces paroles de bienvenue qu'elle prononce se perdent dans le bruit des pas du coursier. Les voûtes du château, qui répètent les plus faibles murmures, saisirent à peine la faible et dernière plainte du cœur brisé de Marie.

WILLIE LE VOYAGEUR.

Toutes les joies m'ont abandonnée, le jour où tu m'as quittée pour monter sur un vaste navire et traverser l'abîme des mers! Oh! maudite soit la mer! j'errais sur ses rivages et je la maudissais parce qu'elle m'enlevait mon Willie.

Tu as suivi ton destin au loin sur les vagues; souvent tu as combattu les flottes de l'Espagne et de la France. Le baiser du retour vaut vingt baisers d'adieu; j'ai retrouvé mon Willie.

Quand les cieux étaient sombres, quand les vents mugissaient, je m'asseyais sur la rive, les yeux pleins de larmes; et, pensant au navire qui portait mon Willie, je désirais que la tempête soufflât seulement sur moi.

Maintenant que ton beau vaisseau est amarré dans le port, maintenant que mon voyageur est en sûreté près du foyer, les vents orageux qui mugissent en poussant la sombre écume de l'Océan sur la grève d'Inch-Keith, auraient une harmonie pour moi.

Quand on allumait des feux de joie, quand les canons détonnaient bruyamment, quand une grande victoire réjouissait tous les cœurs, en secret je pleurais sur les dangers de la bataille, et ta gloire même pouvait à peine me consoler.

Mais maintenant je pourrai t'entendre raconter, et j'écouterai avec joie l'histoire de tes aventures hardies et de tes glorieuses cicatrices; crois-moi, je sourirai, quoique mon sourire puisse ne briller qu'à travers des larmes, car les récits guerriers sont doux après le péril.

Oh! combien d'incertitudes, quand un long espace sépare des amants, quand le cœur ne peut plus s'exprimer par les yeux! bien souvent le plus tendre et le plus ardent devient insensible, et le plus fidèle amour a ses marées comme la mer.

Quelquefois... pouvais-je m'en empêcher?... je m'affligeais en me demandant si l'amour ne peut pas changer de langage comme l'oiseau sur son arbre... Mais aujourd'hui je ne veux pas savoir si tes yeux n'ont jamais erré, il me suffit que ton cœur loyal m'ait gardé son souvenir.

Sois le bienvenu de tes voyages sur la mer et sur les fleuves, toi qui méprisas travaux et périls pour acquérir la renommée, toi qui as livré de nouveaux faits aux annales de la gloire; sois le bienvenu, voyageur, à ton foyer, près de Jeanie.

Tu as donné assez de ta vie aux an-

nales de la gloire : l'orgueil de la France, de la Hollande et de l'Espagne est abaissé ; tu ne me feras plus verser de larmes ; tu ne me quitteras plus : je ne veux plus me séparer de mon Willie.

CHANSON DE CHASSE.

Éveillez-vous, dames et seigneurs ; éveillez-vous, amis du plaisir ! l'aurore paraît sur la montagne ; toute la chasse est rassemblée, faucons, chevaux et piqueurs ; les chiens accouplés aboient, les faucons sifflent, les cors résonnent : tous ces bruits se mêlent gaiement. Éveillez-vous, dames et seigneurs, éveillez-vous amis du plaisir !

Éveillez-vous, dames et seigneurs ; éveillez-vous, amis du plaisir ! le brouillard a quitté la montagne, de légères vapeurs s'élèvent des sources ; les diamants brillent dans la bruyère, et les gardes ont suivi avec soin les traces du chevreuil ; nous répétons notre refrain : Éveillez-vous, dames et seigneurs ; éveillez-vous, amis du plaisir !

Éveillez-vous, dames et seigneurs ; éveillez-vous, amis du plaisir ! hâtez-vous d'accourir dans le bois ; nous vous montrerons où repose le cerf au pied léger, à la taille svelte ; nous vous montrerons, sur le chêne, la marque qu'il a faite en aiguisant son bois majestueux ; vous le verrez bientôt aux abois. Éveillez-vous, dames et seigneurs ; éveillez-vous, amis du plaisir !

Plus haut, plus haut, chantons notre refrain ! Éveillez-vous, dames et seigneurs ; éveillez-vous, amis du plaisir ! la jeunesse, la santé, la joie, seront de la partie. Qui peut mettre en défaut le temps, ce terrible chasseur, intrépide comme le limier, léger comme le faucon ? pensez à ceci et levez-vous avec le jour, dames et seigneurs, amis du plaisir !

LA VIOLETTE.

La violette, sous les vertes arcades formées par les enlacements des bouleaux et des coudriers, peut dire avec raison qu'elle est la plus belle des fleurs du vallon, du taillis et de la forêt.

Elle est belle lorsqu'elle incline, sous le poids d'une goutte de rosée, son calice formé de pierreries azurées ; mais j'ai vu un œil, d'un bleu plus charmant encore, briller d'un plus doux éclat à travers une larme.

Le soleil d'été boira cette goutte de rosée, avant que le jour ait passé midi ; et la larme que l'infidèle versa sur mon absence fut aussi vite effacée.

A UNE DAME,

En lui offrant des fleurs cueillies sur une muraille romaine.

Recevez ces fleurs, dont la pourpre ondoyante couvrait les ruines d'un rempart où l'étendard impérial de Rome flotta jadis, insultant aux fils de la liberté.

Jadis, sur cette brèche dangereuse, les soldats méritaient des lauriers ; aujourd'hui elle n'offre, à l'étranger qui passe, qu'une guirlande sauvage pour les cheveux de la beauté.

LE CHANT DU BARDE.

Écrit à l'époque d'une menace d'invasion, dans l'automne de 1804.

La forêt de Glenmore est lugubre, ce n'est que pins au noir feuillage, et sombres chênes ; le vent de la nuit siffle au daim de la montagne le lullaby des forêts *. La lune se montre à travers les nuages chargés de tempêtes ; mais le lac ne réfléchit pas son image, car les vagues roulent en blanchissant vers la

* Le *Lullaby* est le chant d'une nourrice qui endort son enfant.

terre, et viennent se briser contre les écueils de la rive.

» Il sort une voix du sein des arbres, qui se mêle aux craquements du chêne, au gémissement de la tempête et au choc des vagues contre le roc; une voix résonne dans la forêt, c'est la voix du barde inspiré; le chant du barde de Glenmore retentit plus haut que le souffle des vents.

« Sortez de votre sommeil de mort, bardes et ménestrels des anciens jours! car la brise de la nuit traverse la bruyère, et les météores nocturnes brillent d'un sombre éclat! Le spectre, à la main sanglante *, erre au milieu des sauvages taillis; le hibou et le corbeau sont muets de terreur; c'est l'heure d'évoquer les morts!

« Ames illustres, éveillez-vous, et dites quelle puissante harmonie s'échappa de vos harpes, quand Lochlin, se frayant une route sur les vagues, vint jeter ses Norwégiens sur vos rives? ses Norwégiens nourris de sang et de rapine, habiles à préparer des festins aux corbeaux, et que vos harpes condamnèrent à périr sur la terre sanglante de Largs et de Loncarty **.

« Vous gardez tous le silence: aucun murmure étrange ne flotte sur la brise de minuit; et les gémissements des pins n'imitent pas la capricieuse harmonie d'une harpe! Êtes-vous donc muets?... Vous n'étiez pas muets cependant, lorsque le meurtre, au pied sanglant, et la rapine, à la main de fer, menaçaient ces rives escarpées.

« Oh! réveillez-vous cependant pour nous dire comment vous chantiez les exploits des chefs qui combattaient ou tombaient pour Albion dans la mêlée sanglante;... depuis Coilgach *** qui, le premier, fit rouler son char à travers les lignes profondes des Romains, jusqu'au héros, cher à notre mémoire, qui mourut vainqueur à Aboukir.

« Par leurs épées! par leurs cicatrices! par leurs noms! charme tout-puissant! par leurs blessures! par leurs combats! levez-vous et redites le chant de gloire! car, plus farouches que les farouches soldats d'Hengist, plus impies que les Danois païens, plus avides que les avides enfants de Rome, les terribles légions de la Gaule marchent contre nous! »

Le vent s'est tû, le lac est paisible... d'étranges murmures s'infiltrent dans mon oreille qui tinte... mes cheveux se dressent sur ma tête; mes nerfs tremblent, au son de la voix terrible des jours qui ne sont plus. « Quand les boucliers se heurtaient, quand les clairons sonnaient la charge, quand l'épée voltigeait autour de la tête des guerriers, nous marchions à la tête des combattants en célébrant la liberté! »

LA RÉSOLUTION.

Imitation d'un vieux poëme anglais. (1809.)

J'AI besoin de raconter mon histoire bizarre, quoique ce soit une chose assez inutile. J'aimai, et je fus aimé: cependant ce n'était qu'un songe; car, de même que l'amour de ma belle était venu vite, il s'en alla vitement: je ne veux plus m'embraser de ces flammes brûlantes; je veux vivre froid et seul.

La plus brillante jeune fille qui ait jamais existé parmi les jeunes filles ne séduira pas mon imagination par des mots flatteurs, des frayeurs simulées, des gestes, des regards ou des sourires; je n'appellerai plus heureuses les atteintes d'une passion si fugitive; je ne veux plus me brûler à ces flammes ardentes; j'aime mieux frissonner et vivre seul.

Je défie toutes les embûches de l'amour, qu'il se pose sur une joue, sur un

* La forêt de Glenmore est hantée par un spectre appelé Lhamdearg ou la Main Rouge.

** Lieux célèbres par la défaite des Norwégiens qui avaient envahi l'Écosse.

*** Le *Galgacus* de Tacite.

menton, ou sur un front de neige, et je regarderai l'œil d'une femme comme aussi faux que ses serments; je tiendrai peu à un cœur que l'on obtient si légèrement; j'aurai une poitrine d'acier contre les artifices de la beauté, et j'apprendrai à vivre seul.

La torche est bientôt consumée; le diamant garde ses rayons: la flamme répand sa lumière; la pierre précieuse cache son éclat. Je pensais avec délices que je possédais un tel trésor, que j'avais à moi un diamant plein de feux; mais puisque ce n'est qu'une clarté passagère qui brille pour tous les yeux, j'aime mieux vivre dans les ténèbres et seul.

Aucune rêverie ne viendra teindre ma pensée de couleurs brillantes et mensongères; aucun filet de soie tressé avec art ne m'enlacera; je ne donnerai rien pour jouir de l'esprit d'autrui; je me contenterai du mien; une passion tumultueuse ne me troublera plus, je vivrai seul.

Je rendrai la paix à mon cœur, en lui disant: « Toutes tes peines d'amour sont finies; tu ne seras plus si profondément heureux, pour tomber ensuite dans un aussi amer désespoir: la tourterelle veuve meurt sans chercher d'autre compagne; le phœnix est seul de son espèce et ne songe pas à l'amour. — Je veux faire comme eux et vivre seul. »

ÉPITAPHE

Pour un monument de la cathédrale
de Lichtfield,
Sépulture de la famille de miss Seward.

Sous les voûtes de cet édifice sacré, où naguère il enseignait aux autres la route qu'il suivait lui-même pour aller au ciel, un père repose couvert d'un simple marbre, entouré de ceux qu'il aima pendant sa vie. Sa fille a fait élever ce monument de la piété domestique.

Voulez-vous savoir encore pourquoi le saule penche la tête sur le marbre avec une grâce féminine; pourquoi la harpe emblématique du ménestrel est suspendue au saule, silencieuse et privée de ses cordes; quelle voix de poëte est là étouffée dans la tombe, jusqu'au moment où elle s'éveillera pour se joindre au chœur des justes? — Hélas! une seule ligne répond à vos tristes demandes: Honorée, chérie, pleurée, ici SEWARD repose! Que l'amitié vous dise quelle douceur et quelle vivacité animaient son âme; et cherchez son génie dans ses œuvres toujours vivantes.

LE RETOUR A ULSTER.

UNE fois encore, mais combien je suis changé depuis les premiers jours de mon absence! Une fois encore, j'ai entendu la voix profonde du Lagan et du Bann, et le mugissement des pins de Cambressil qui fatigue les échos du beau Tullamore. Hélas! mon pauvre cœur, pourquoi palpiterais-tu? Avec les scènes de ma jeunesse, puis-je retrouver mes ravissements? Puis-je revivre de cette charmante existence d'illusions qui florissait pour moi lorsque ces échos répétaient mes premiers chants?

Alors s'étendait autour de moi un enchantement mystérieux; quoique je fusse pauvre et inconnu, le ruisseau était argenté, la goutte de rosée était un diamant, la terre était un Éden; car mon imagination s'éveillait alors. J'avais ouï parler de nos bardes, et mon âme s'enflammait à la pensée de leurs vers inspirés et de leurs lyres entraînantes: pour moi, ce n'était plus ni un conte ni une légende, c'était une vision en plein midi, parfaitement claire et distincte.

Les vieux héros d'Ultonia répondaient à mon appel, et renouvelaient la pompe sauvage de leurs chasses et de leurs banquets; et l'étendard de Fion ondoyait fièrement sur les tours, semblable à un rayon de soleil quand la tempête est proche. Il semblait que la harpe de la verte Érin s'éveillât de nouveau pour célébrer les gloires qu'elle

chantait jadis. Mais pourquoi palpiter à ce souvenir, pauvre cœur, c'était un temps d'illusion qui ne reviendra plus.

Mais était-ce également un fantôme, cette vierge qui venait s'asseoir auprès de moi, et qui prêtait l'oreille à mes chants en détournant son regard? Était-ce une vision créée pour mes yeux, et prête à se perdre dans un rayon du soleil, ou parmi la rosée? Oh! s'il en était ainsi! Oh! si son œil n'avait été que le regard d'une étoile lancé au travers des cieux! et si sa voix, qui s'échappait en cadences mélodieuses, n'avait été qu'un soupir de la brise, suivi du silence!

Oh! s'il en était ainsi! aujourd'hui ce pauvre cœur n'aurait pas connu la douleur de quitter l'objet aimé, de porter sans assistance le fardeau de tous les chagrins, et de travailler pour la richesse sans avoir personne qui la partage. Je n'aurais pas dit, quand l'été de ma vie est passé, et quand les heures d'automne s'envolent rapidement : « Seigneur, reprenez la gloire et la richesse que vous m'avez données, et rendez-moi le rêve de mon printemps! »

LE MASSACRE DE GLENCOE.

« Oh! dis moi, ménestrel, pourquoi tu promènes tes étranges accords de deuil et de douleur dans ce désert de Glencoe, où personne ne peut goûter leur harmonie? Chantes-tu donc pour les brouillards qui s'envolent, pour le daim fauve qui passe, ou pour l'aigle qui du haut de son aire accompagne tes hymnes de ses cris?

— Non, ce n'est pas pour eux, car tous ont un refuge : les brouillards se réunissent sur la crête de la montagne, le cerf retrouve sa reposée, l'aigle son aire, et là ils sont en sûreté. Mais ceux sur qui ma lyre pleure, ni la profondeur des forêts sauvages, ni cette montagne grisâtre, ni ce vallon caché aux rayons du jour, n'ont pu les protéger contre la cruelle trahison.

« Leur étendard était plié; leur tambour était muet; et les gardiens fidèles de la maison se taisaient, habitués à fêter les hôtes qui venaient demander l'hospitalité. Le joueur de cornemuse exécutait ses airs les plus gais, la jeune fille enlaçait dans sa chevelure un snood brillant, et la mère de famille déposait sa quenouille pour présider aux apprêts du festin.

« La main qui avait reçu la coupe hospitalière, à minuit, s'arma d'un fer perfide, et l'enfonça dans la poitrine de l'Écossais généreux, pour le récompenser de son accueil. Dans le foyer qui l'avait réchauffé, cette main, à minuit, saisit un tison embrasé, répandit partout la destruction, et couvrit les murailles de flammes ardentes et terribles.

« Alors les cris de la femme furent entendus en vain, et les plaintes de l'enfant, au milieu de cette horrible boucherie, furent inutiles comme les derniers soupirs du guerrier égorgé. Le vent d'hiver qui sifflait d'un ton aigu, la neige qui, pendant cette nuit, battait les flancs de la montagne, quoique insensibles et sans pitié, sont plus doux encore que la clémence d'un homme du sud.

« Depuis longtemps ma harpe a perdu ses plus beaux accords, ses cordes sont rompues, et celles qui restent ont à peine assez de vigueur pour se faire entendre dans le désert où végète le ménestrel aux cheveux blancs. Mais si chacun de ces cheveux blancs devenait une fibre sonore, chacune d'elle redirait mes imprécations, jusqu'à ce que l'Écosse s'écriât : « Vengeance pour le sang répandu par la trahison! »

PROLOGUE

DE LA LÉGENDE DE FAMILLE,

Tragédie de miss Baillie.

Il est doux d'entendre le dernier soupir de l'été à travers les forêts colorées de teintes rougeâtres; il est doux et mélancolique d'entendre les dernières notes d'une musique lointaine qui viennent mourir à notre oreille; mais il est plus doux et plus triste encore d'ouïr raconter, sur la terre étrangère, les légendes de la terre natale, qui se rattachent par les plus tendres liens aux souvenirs chéris de notre enfance.

Tes récits fantastiques, ô romantique Calédonie! éveillent surtout les plus vifs souvenirs dans le sein de tes robustes fils. Qu'ils errent sur les côtes brûlantes de l'Inde, ou qu'ils promènent la charrue sur le sol de l'Acadie durci par les hivers, ils les écoutent avec un cœur palpitant et des yeux mouillés de larmes, et tandis qu'ils écoutent, les plus douces illusions s'élèvent devant eux! Chacun d'eux revoit dans son âme sa vallée natale, les forêts sauvages qui ondoient, le flot qui s'enfle, la tour qui menace la plaine, le cairn moussu qui recouvre un guerrier tué, les lieux vivifiées par les traditions familières; il voit la cabane dont le porche rustique entendait redire au vieux berger les histoires d'un temps passé, tandis que les enfants suspendaient leurs jeux, et qu'une jeune fille bien chère écoutait en souriant. Tant que la vision échauffe son cœur, le voyageur est de retour en Écosse.

D'aussi brûlantes impressions vivraient-elles exclusivement dans la foule, et dormiraient-elles dans le sein du poëte! Oh! non! Celle qui dans plus d'une page énergique a fortement retracé le malheur et le tourment des passions tyranniques, cette femme a senti la magique influence des souvenirs, et sa lyre répète vos propres traditions. Vous en jugerez vous-mêmes. Tous ceux qui ont passé auprès de la sombre côte de Mull, ont entendu raconter le drame de ce soir. Le batelier enveloppé de son plaid, et appuyé sur l'aviron, désigne le roc fatal au milieu du mugissement des vagues blanchissantes; et alors il raconte ce que vous allez voir représenter sur notre humble théâtre. Nous serons fiers de vous faire connaître les premiers quelques scènes chaleureuses auxquelles la plume d'une femme a donné la vie, et plus fiers encore si la Calédonie reçoit cet hommage d'une de ses filles.

ADIEU A MACKENSIE,

PUISSANT CHEF DE KINTAIL.

Traduit du gaëlique.

Les vers sont adaptés à un air gaélique de la plus grande beauté, dont le chœur est rhythmé à l'imitation de la double impulsion des rames d'une galère, ce qui le distingue des chants ordinaires des bateliers. Ce chant fut composé par le barde de la famille à l'occasion du départ du comte de Seaforth, qui dut se réfugier en Espagne après une vaine tentative d'insurrection en faveur des Stuarts, pendant l'année 1718.

Adieu à Mac-Kenneth, grand comte du nord, seigneur de Lochcarron, Glenshiel et Seaforth; adieu au chieftain qui ce matin a commencé sa course, en lançant sur les eaux sa nacelle semblable à un cygne. Il a dressé sa voile pour une terre lointaine: adieu à Mackensie, puissant chef de Kintail!

Oh! que la galère soit agile, que son équipage soit plein de bravoure! puisse le pilote être habile, les matelots fidèles, indomptables dans le danger, infatigables au milieu de la tempête et des bouillonnements de la mer; j'ai vidé la coupe du départ sur le tillac du hardi vaisseau. Adieu à Mackensie, puissant chef de Kintail!

Éveille-toi dans tes secrets asiles, douce brise du sud, semblable aux soupirs du peuple de Kentaïl; enfle légèrement sa voile, sois prolongée comme les

regrets que nous éprouverons; sois pure comme notre fidélité, et sincère comme nos larmes : souffle toujours mollement; sois toujours calme et favorable, douce brise, en conduisant Mackensie, puissant chef de Kintail!

Que le pilote soit prudent et plein d'expérience afin de sonder les mers et d'interroger les cieux ; qu'il puisse déployer ses voiles du haut du mât au tillac; mais qu'il déploye plus de toile encore quand il ramènera celui qu'il porte, jusqu'à ce que les rochers de Skooroora, et la joyeuse vallée de Conan, saluent Mackensie, puissant chef de Kintail!

IMITATION

ET SUITE DU CHANT PRÉCÉDENT.

Ainsi chanta le vieux barde dans l'amertume de son cœur, quand il vit un seigneur bien aimé s'éloigner de son peuple. Maintenant, tes montagnes, ô Albyn! ont cessé d'entendre la voix du ménestrel et les accords de sa harpe; seulement le vent d'hiver éveille parfois ses cordes comme pour leur faire pleurer Mackensie, dernier chef de Kintail.

Un ménestrel arriva des lointaines frontières du sud, et il attendit l'heure où quelque barde du nord prendrait la harpe antique, et mêlerait au bruit des vents la sauvage harmonie de ses vers; mais il ne restait pas de barde sur la terre du Gaël pour pleurer Mackensie, dernier chef de Kintail.

« Oh! dormiras-tu donc, s'écria le ménestrel, comme le fils d'un inconnu, oublié par la renommée? Non, fils de Fitzgerald! je redirai sur ton cercueil, en accents douloureux, le chant que tu te plaisais à entendre, et tes montagnes sauvages apprendront à se joindre à moi pour pleurer Mackensie, dernier chef de Kintail.

« Vainement, pour étouffer ta gloire rayonnante, le trépas a fermé ton oreille et glacé ta langue; ton nom s'élève plus brillant du sein du tombeau qui ne peut ensevelir l'éclat du génie; et quel homme dans la patrie du Saxon ou dans celle du Gaël, pouvait égaler Mackensie, dernier chef de Kintail !

« Autour de toi, tes fils croissaient en science et en tendresse; ils étaient tout ce qu'un père peut espérer, tout ce que des amis peuvent admirer : mais quelles paroles de deuil pourraient peindre l'histoire de tes douleurs?...Dans le printemps de leur vie si pleine de promesses, ils tombèrent! Il ne resta pas un enfant mâle pour porter le glorieux nom de Kintail!

« Et toi, aimable et noble dame, qui dois, malgré ta douleur, avoir les soins d'un chef pour tes vassaux et tes domaines, toi que six lunes ont frappé de six coups successifs, toi qui as perdu ton époux, ton père et tes frères, qu'il est triste pour ton âme aimante de te voir saluer comme l'héritière de Kintail! »

CHANT DE GUERRE

DE LACHLAN, GRAND CHEF DE MACLEAN

Traduit du gaélique.

Ce chant ne paraît pas avoir été terminé, ou, du moins, comme beaucoup de vieux poëmes gaéliques, il passe très-rapidement d'un sujet à un autre. Au début, c'est une jeune fille du clan qui pleure l'absence de son fiancé, puis tout à coup c'est un éloge de la gloire militaire du chieftain. Nous avons tâché de rendre le style abrupt de l'original.

Un pénible mois s'est écoulé depuis que nous nous sommes séparés sur ce rivage; ciel! que ne puis-je encore, mon amour, te voir en sûreté sur ce même bord! Ce fut le vaillant Lachlan qui donna le signal, Lachlan, le maître d'un grand nombre de galères; il appela ses braves parents sur les vaisseaux et lança les vaisseaux à la mer.

Clan Gillian est parti sur l'Océan, Clan Gillian renommé pour son ardeur dans l'attaque : Clan Gillian qui aime un glorieux butin gagné par des luttes sanglantes ; car on entend au loin la ruine, la destruction, la mort, marcher en grondant comme le tonnerre, quand du sein des sombres vallées Clan Gillian s'élance au pillage.

Malheur aux collines qui retentissent du chant fatal de nos cornemuses : l'assaut que livrera Clan Gillian fera résonner leurs plus profondes retraites. Malheur au vaisseau dont l'équipage contemplera la flamme ondoyante du vaisseau qui porte Lachlan ; les insensés feraient aussi bien et aussi prudemment d'envisager le feu de l'éclair.

SAINT-CLOUD.

Paris, 5 septembre 1815.

La nuit d'un été méridional étendait mollement son voile d'un sombre azur, et des milliers d'étoiles éclairaient la terrasse de Saint-Cloud.

Les brises du soir soupiraient doucement comme l'haleine d'un amant sincère, et déploraient la grandeur passée et les malheurs de l'aimable Saint-Cloud.

On entendait au loin les roulements du tambour, et le clairon sonnait le couvrefeu pour les hulans et les hussards qui gardent les murs de Saint-Cloud.

Les nayades effrayées se montraient çà et là parmi le feuillage avec leurs bras mutilés, et le silence couvrait cette cascade hardie, la gloire de Saint-Cloud.

Nous nous étions assis sur ses degrés de pierre et nous cessâmes de regretter son silence, quand une de nos compagnes éveilla par ses chants les échos de Saint-Cloud.

La Seine, en passant lentement, recevait chaque note harmonieuse qui tombait légère comme la rosée, après avoir flotté dans l'atmosphère obscure de l'aimable Saint-Cloud.

Et sans doute jamais plus douce mélodie n'avait glissé sur ses eaux, quoique le génie même de la musique ait souvent salué les princes à Saint-Cloud.

Et jamais mélodie n'attira auprès d'elle des auditeurs plus enchantés que nous l'étions alors, en nous formant en cercle autour de la chanteuse de Saint-Cloud.

Les pauvres mortels ont peu d'heures de jouissance ; soyons reconnaissants pour celles qui nous visitent, et rangeons parmi les plus délicieuses nos soirées à Saint-Cloud.

A cet endroit de son recueil, sir Walter Scott a placé la traduction littérale de la romance de Dunois, du Troubadour et d'une autre chanson française très-connue, qu'il a trouvées à Waterloo dans un petit agenda souillé de sang et de boue, triste indice du sort de celui qui avait transcrit ces vers.

CHANT

Pour la réunion annuelle du club de Pitt d'Écosse.

Oh ! c'était un temps terrible, plein de présages plus terribles encore, quand les braves mouraient à Marengo sans vengeurs ; et quand, voyant la grande Europe sous le pied de son ennemi, Pitt ferma de dépit la carte des pays vaincus ! Mais le destin de la grande Europe ne put forcer son âme courageuse à demander pour sa patrie la sécurité du mépris : aujourd'hui que l'Europe triomphe, souvenez-vous des talents de Pitt, et videz en son honneur la coupe du festin.

Tandis que le laboureur trace son sillon, les brouillards d'hiver et la pluie peuvent tomber sur sa tête, il peut labourer avec peine, semer avec chagrin, et soupirer en pensant qu'il a semé peut-

être en vain ; il peut même mourir avant que ses enfants moissonnent pleins de joie ; mais les joyeux moissonneurs n'oublieront pas ses soins au milieu de leur gaieté : ils s'arrêteront avec une douce tristesse pour vider en son honneur la coupe du festin.

Quoique la vie de Pitt ait été consumée rapidement en soins inquiets pour notre pays, quoiqu'il soit mort avant qu'un rayon ait pénétré parmi les nations pour éclairer les longues ténèbres du doute et du désespoir ; la tempête qu'il a essuyée pendant les jours malheureux de l'Angleterre, les périls que sa sagesse avait prédits et prévenus, ne seront point oubliés par l'Angleterre riche de gloire, et l'on videra en son honneur la coupe du festin.

N'oubliez pas la tête blanche de CELUI,* qui, dans une sombre affliction, reste sourd aux récits de nos victoires, et aux plus doux des bruits pour une oreille paternelle, les applaudissements d'un peuple adressés à SON FILS : en l'honneur de sa fermeté dans les succès et dans les désastres, en l'honneur d'un long règne de vertu, souvenez-vous de lui ! Aux hommages que nous rendons à Pitt joignons les louanges de son maître, quoiqu'une larme tombe en son honneur dans la coupe du festin.

Remplissez de nouveau les coupes, et quittons ce triste sujet. Nous avons accompli les rites sacrés de la douleur et de la reconnaissance. A notre prince, à nos héros, souhaitons un brillant trésor : puissent-ils avoir la sagesse qui conseille et le zèle qui exécute ! Remplissez aussi une coupe à la gloire de Wellington jusqu'à ce qu'elle rayonne comme sa renommée ; n'oubliez pas non plus nos braves Écossais, Grœme et Dalhousie ; dans mille ans, les cœurs palpiteront encore au récit de leurs faits d'armes et l'on videra en leur honneur la coupe du festin.

* Le roi d'Angleterre George III tombé alors en enfance. Son fils était régent.

CHANT

POUR LA BANNIÈRE DE BUCCLEUGH

Que l'on porta à une grande partie de ballon à Carterhaugh.

De la crête sombre de Newark aux sommets d'alentour, notre signal se fait apercevoir : on voit ondoyer sa flamme et sa fumée ; et chaque forestier joyeux, descendant de la montagne, bondit légèrement sur la bruyère pour se joindre à la partie.

CHŒUR.

Levez donc la bannière, que les vents de la Forêt la déploient ; elle a brillé sur Ettrick pendant huit siècles et plus ; nous la suivrons dans les jeux, nous la défendrons à la guerre, du cœur et de la main, comme faisaient nos aïeux.

Quand l'Anglais envahisseur répandait partout le désordre et la destruction, la vue de ces croissants l'arrêta et le fit reculer ; car, autour d'eux, marchaient l'orgueil de la frontière, la fleur de la Forêt, les bandes de Buccleugh.

CHŒUR.

Levez donc la bannière, etc.

Une faible main l'a portée jusqu'au milieu de notre fête ; elle n'est point retenue par un gantelet d'acier, elle n'est pas entourée de lances ; mais, avant qu'un audacieux ennemi puisse l'attaquer ou l'insulter, mille cœurs fidèles tomberaient sans vie sur la terre.

CHŒUR.

Levez donc la bannière, etc.

Nous oublions les dissensions civiles, et nous saluons, comme frères, les Home, les Douglas, et les Car ; Elliot et Pringle assistent à nos jeux, aussi bien venus pour nous dans la paix que leurs pères l'étaient pour les nôtres à la guerre.

CHŒUR.

Levez donc la bannière, etc.

Allons, courage, jeunes garçons, quoique la saison soit rude : si, par malheur, vous veniez à tomber, il est

dans la vie de pires choses qu'une culbute sur la bruyère, et la vie elle-même n'est qu'un jeu de ballon.

CHŒUR.

Levez donc la bannière, etc.

Et quand la partie sera terminée, nous viderons un rouge bord à la santé de chaque seigneur et de chaque dame témoin de notre lutte, en l'honneur de tout cœur joyeux qui prit part à nos plaisirs, à ceux qui ont perdu, à ceux qui ont gagné.

CHŒUR.

Levez donc la bannière, etc.

Puissent la Forêt, les bourgs et les rivages être toujours florissants, depuis la demeure du noble jusqu'au foyer du berger; et Huzza! mes braves camarades, pour Buccleugh et son étendard, pour le roi, pour le pays, pour le clan et pour le duc!

CHŒUR.

Levez donc la bannière, que les vents de la Forêt la déploient; elle a brillé sur Ettrick pendant huit siècles et plus; nous la suivrons dans les jeux, nous la défendrons à la guerre, du cœur et de la main, comme le faisaient nos aïeux.

IMPROMPTU

A MONSIEUR ALEXANDRE.

Jadis, dans la vieille Angleterre, on ne croyait pas qu'il fût bon d'avoir deux têtes sous le même bonnet; que dira-t-on de vous qui avez une si grande profusion de physionomies que vous nous avez montré, dans une soirée, vingt têtes sous votre bonnet? Halte-là! maître trompeur, et dites-nous, en vérité, si vous êtes beau ou laid, jeune ou vieux, homme, femme ou enfant, chien enfin ou souris? Ou bien, seriez-vous à la fois toutes choses vivantes? toutes choses vivantes, ai-je dit? et toutes choses insensibles aussi, dois-je ajouter, un outil universel, scie, ciseau et taraud? Êtes-vous tout cela, ou un seul individu? Vous êtes certainement, au moins, *Alexandre et Compagnie*? Mais je pense même que vous êtes une troupe, une foule, une émeute, et que, comme shérif, je dois m'emparer de cette affaire: et, au lieu de célébrer dans mes vers vos talents merveilleux, il faut que je vous lise la loi contre les rassemblements, et que je vous ordonne de vous disperser!

FIN DU VINGT-SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTE DES TRADUCTEURS.

Dans cette édition, les poëmes principaux ont été rangés à peu près suivant leur ordre de publication. *Harold l'indomptable*, *la Vision de Don Roderick*, *la Bataille de Waterloo*, *et la Danse funèbre*, qui se trouvent dans le premier volume, n'avaient point encore fait partie de la traduction de M. Albert de Montémont. Il en est de même de tout ce second volume, à l'exception de *Rokeby* et du *Lord des Iles*. Les morceaux qui, dans la table suivante, sont marqués d'un astérisque n'avaient point encore été traduits, et ne se trouvent dans aucune collection française des *OEuvres de sir Walter Scott*. Parmi ces morceaux on remarquera le drame intitulé *Halidon Hill*.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ROKEBY, poëme en six chants.............................Page 1
NOTES.. 63
LE LORD DES ILES, poëme en six chants........................ 73
NOTES.. 128
LA FIANCÉE DE TRIERMAIN, OU LA VALLÉE DE SAINT-JEAN. 135
NOTES.. 166
* HALIDON HILL, esquisse dramatique, tirée de l'histoire d'Écosse..... 168
BALLADES.. 295
THOMAS LE RIMEUR, ballade en trois parties..................... *ibid.*
GLENFINLAS, OU LE CORONACH DE LORD RONALD.................. 203
LA VEILLE DE LA SAINT-JEAN.................................. 209
CADYOW CASTLE.. 213
LE MOINE GRIS.. 218
LE ROI DU FEU.. 221
* FRÉDÉRICK ET ALICE....................................... 224
LE FÉROCE CHASSEUR... 225
* WILLIAM ET HÉLÈNE.. 229
* LA BATAILLE DE SEMPACH.................................... 232
LE NOBLE MORINGER.. 235
MÉLANGES.. 240
La Recherche du Bonheur..................................... *ibid.*
Le Braconnier... 245
* Chant de guerre... 247
* Le Cheval normand... 248
Les derniers mots de Cadwallon.............................. 249
La Vierge de Toro... *ibid.*
Hellvellyn.. 250
Jock d'Hazeldean.. 251
Lullaby du fils d'un chieftain.............................. *ibid.*
Pibroch de Donald Dhu....................................... *ibid.*
Le Serment de Nora.. 252
L'Appel des Mac-Gregors..................................... *ibid.*
* Donald Caird est revenu!................................... 253
Les Lamentations de Mackrimmon.............................. 254

Sur les Montagnes de la forêt d'Ettrick........ ibid.
Le Soleil sur la colline de Weirdlaw........ 255
La Vierge d'Isla........ ibid.
L'Excursion........ ibid.
La Marche des moines de Bangor........ 256
Adieu à la Muse........ ibid.
Épitaphe de mistress Erskine........ 257
Adieux de M. Kemble........ ibid.
Épilogue de la comédie intitulée l'*Appel*........ 258
Chanson........ ibid.
Le Pèlerin........ 259
La Vierge de Neidpath........ ibid.
Willie le Voyageur........ 260
Chanson de Chasse........ 261
La Violette........ ibid.
A une Dame........ ibid.
Le Chant du Barde........ ibid.
La Résolution........ 262
Épitaphe........ 263
Le retour à Ulster........ ibid.
Le Massacre de Glencoe........ 264
Prologue de la *Légende de Famille*........ 265
Adieu à Mackensie........ ibid.
Imitation et suite du chant précédent........ 266
* Chant de guerre de Lachlan........ ibid
Saint-Cloud........ 267
Chant pour la réunion du club de Pitt........ ibid.
Chant pour la bannière de Buccleugh........ 268
* Impromptu à Monsieur Alexandre........ 269

FIN DE LA TABLE.

N 105



F A Pernot del. Skelton fils sc.

2ME VUE D'ÉDIMBOURG.

Comté d'Edimbourg

N 106



E. A. Pernot del — Skelton fils sc

Comté de Fife

PALAIS DE FALKLAND.



F. A. Pernot del. Skelton fils sc.

PIC DE DUNIQUOICH A INVERARY.

Comté d'Argyle

N 108



F. A. Pernot del. — Skelton fils sc.

CHÂTEAU DE CAWDOR.

Comté de Nairn.

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. ALBERT MONTÉMONT

REVUE ET CORRIGÉE

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG

ET CONTINUÉE

PAR M. BARRÉ

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÉGE DE LILLE

TOME VINGT-HUITIÈME

GUIDE EN ÉCOSSE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56

SITES ET CURIOSITÉS

LES PLUS REMARQUABLES DE DIVERS COMTÉS.

COMTÉ D'ABERDEEN.

Aberdour. Cavernes profondes . . . . Pages 24
Braemar. Vallée pittoresque et château fort. 44
Buchanness. Cap et vaste arcade naturelle sous laquelle passent les vaisseaux. . . 46
Deer (New-). Restes de temples antiques. 64
Pannach-Wells. Cascade de Lin-Dee. 189
Peterhead. Bains de mer 197

COMTÉ D'ANGUS.

Aberbrothwick. Ruines de l'abbaye de Guillaume-Lion 22
Aberlemno. Obélisques singuliers ; fort vitrifié 25
Brechin. Beau château 45
Cortachy. Beau château. 57
Glammis. Antique château, l'un des plus remarquables de l'Écosse. 107
Isla. Cascade de Rochy-Linn. 138

COMTÉ D'ARGYLE.

Aray. Cascade 28
Le Loch-Awe. 31
Cruachan-Ben. Haute montagne. 60
Dunolly-Castle. Ruines pittoresques 77
Dunstaffanage. Ancien château royal 79
Glencoe. Vallée sauvage et romantique. 113
Inverary. Château d'Argyle. 129
Iona. Ruines de la cathédrale. 136
Kilchurn-Castle. 144
Loch-Étive. Le passage du Connel. 169
Mull (île de). Château d'Ardtornish ; château d'Arros. 179
Scarba. Goufre de Caryvrecan. 210

Skipness. Château construit par les Danois 218
Staffa. Colonnes basaltiques, grotte de Fingal, etc.. 221
Tarbet-East. Village remarquable par sa situation. 241
Tiry. Grottes curieuses 245
Toward (château de) 246
Ulva. Belles roches basaltiques 249

COMTÉ D'AYR.

Blairquan. Ancien château. 42
Culzean. Château pittoresque. 62
Kilwinning. Ruines de l'abbaye de St.-Winning 147

COMTÉ DE BAMFF.

Fochabers. Château de Gordon 100

COMTÉ DE BERWICK ou DE MERSE.

Berwick. Camp romain; ancien château. 39
Cockburnspath. Pont hardi de 125 pieds de hauteur. 55
Dunse. Magnifique château. 78
Earlstown. Site pittoresque. 80
Fast-Castle. Promontoire St.-Abb's-Head; ruines pittoresques du château 98
Green-Law. Palais du comte; restes d'un camp romain 116
Paxton. Beau château contenant une superbe galerie de tableaux. 189
Peaths. Immense précipice traversé par un bel aqueduc. 190
Thislestane (château de) 244

COMTÉ DE BUTE.

Ailsa. Roc pittoresque de 1,000 pieds de hauteur. 25
Arran. Colonnade basaltique de Dipping-Rocks 30
Cumbray. Rochers de basalte et ruines d'une antique cathédrale. 62
Rothsay. Ruines pittoresques d'un ancien château royal 207

COMTÉ DE CAITHNESS.

Stroma. Cavernes curieuses. 238
Thurso. Ruines de la cathédrale; ancien château 245
Wich. Cavernes profondes 252

COMTÉ DE CLAKMANNAN.

Clakmannan. Château bâti par Robert Bruce. 53
Dollard. Château de Gloom ou de Campbell. 65

COMTÉ DE DUMBARTON.

Balloch. Beau château 33
Cardros. Château où mourut Robert Bruce 52
Crookstone. Ancien château de Marie Stuart. 60
Dumbarton. Site et forteresse. 70
Dunglass. Château ruiné. 75
Killearn. Obélisque érigé en l'honneur de G. Buchanan. 145

COMTÉ DE DUMFRIES.

Callaveroch. Château pittoresque. 48
Kennemont (château de). 143
Kier. Château de Barjarg-Tower. 144

COMTÉ D'ÉDIMBOURG.

Abercorn. Muraille des Romains 22
Black-Castle. Ancien château 41
Borthwick. Ancienne forteresse. — Voy. Esk, 94.
Craig-Lockhart. Colonnes basaltiques 57
Craig-Milgard-Castle. Ancien château 57
Crammond. Restes d'un camp romain. 57
Dalkeith. Magnifique palais 63
Duddingston. Lac très-fréquenté en hiver par les patineurs. 69
Édimbourg. Site et monuments 83
Hopstoun-House. Magnifique château. 126
Incholm. Ruines d'une ancienne abbaye 128
Penicuick. Magnifique château; obélisque d'Allan Ramsay 191
Roslin. Ruines imposantes de l'antique abbaye de ce nom 204
Seton-House. Restes de l'ancien château de ce nom.

COMTÉ DE FIFE.

Andrew (St.-). Magnifique cathédrale 28
Ardoch. Camp romain. 29
Donibristle. Beau château. 66
Dumferline. Restes d'un ancien palais royal. 75
Falkland. Restes de l'ancien palais des rois d'Écosse 97
Pathead. Ruines du château de Ravenscraig. 189

COMTÉ D'HADDINGTON.

Bass (rocher et château de). 35
Cadyow. Château ruiné 48
Cockburns-Path (château de). 55
Crichtoun. Ancien château ruiné 58
Dunbar. Site; port et château. 73
Haddington. Ruines de l'abbaye 119
Lethington. Beau château 158
Seaton. Ruines du palais de ce nom 213
Tamtallan (château de). 240
Tyne. Château de Tynningham 248
Yester-Castle. Belle caverne et ruines d'un fort. 254

COMTÉ D'INVERNESS.

Armidale. Beau château de l'île de Skye 29
Ben Nevis. La plus haute montagne de l'Écosse 38
Canal calédonien. 49
Cannay. Colonnes basaltiques. 51
Coriskin. Lac sauvage de l'île de Skye. 57
Descross-Castle. Beau château 65
Eig. Cavernes curieuses 92
Fort Auguste. Restes d'un fort vitrifié; belle forteresse 101
Fort Georges. Belle forteresse 101
Fyers. Rivière remarquable par ses belles cascades 104
Glen Nevis. Grotte de Samuel 115
Hirta. Site et rochers curieux. 123
Inverfarrakaig. Vallée pittoresque; fort vitrifié 130
Inverlochy. Précipice et ruines d'un ancien château 131
Inverness. Fort vitrifié de Craig-Phadrick. 134
Ness-Loch. Lac pittoresque. 183
Oich. Fontaine des Sept-Têtes. 186
Ronay. Cavernes curieuses par les stalactites qu'elles renferment. 204
Skye. Lac et grottes de Slapin 219
Urquhart (château d'). 250

COMTÉ DE KINCARDINE.

Dunnottar. Site et château 77
Ecclesgreig. Belles ruines 82
Fordoun. Restes du palais de Kenneth II. 100
Strathmore. Vallée très-pittoresque 237

COMTÉ DE KINROSS.

Crook of Devon. Pont tremblant et belles cascades 59
Kinross. Cascades et pont du Devon 149
Loch Leven. Ruines du château où fut enfermée Marie Stuart. 169

COMTÉ DE LANERK.

Bothwell. Beau château ruiné 43
Calder-Watter. Cascades et château 49
Dalserf. Château de Mauldslie 64
Douglas. Château moderne. 67
Glascow. Site et monuments 108
Hamilton. Magnifique palais 119
Kilbridge. Château de Crossbasket; cascades, etc. 144
Lanerk. Cascade formée par le Mousse. 153

COMTÉ DE LINLITHGOW.

Linlithgow. Restes du palais où est née Marie Stuart. 160
Niddrie (château de) 160

COMTÉ DE MURRAY.

Elgin. Ruines de la cathédrale; obélisque de Suenosstone. Voy. Murray. 181

COMTE D'ORKNEY ou DES ORCADES.

Helyer-Swartaster. Caverne remarquable 122
Kirkwall. Cathédrale St.-Magnus 151
Stennis. Monument druidique 230
Sumburgh-Head. Promontoire remarquable 238

COMTÉ DE PERTH.

Aberfeldy. Cascade de Moness 24
Abernethy. Tour des Pictes 25
Alman. Belle cascade 26
Ardchin-Crochan. Auberge pittoresque. 28

Ben-Lawers. Montagne majestueuse 36
Blair-Athol. Beau château; chute du Bruard 41
Blair-Gowrie. Rochers pittoresques 42
Boreskeid. Château romantique. 42
Braan. Cascade de Rumbling-Bridge 42-76
Bruard. Rivière pittoresque 45
Callender. Pont et cascade de Bracklin. 50
Comrie. Camp romain; obélisque; chute du Devil's-Caldron; château de Lawers. . 56
Crieff. Château de Monzie. 58
Doune. Vaste et beau château. 67
Dunblane. Belle cathédrale gothique 74
Dunkeld. Ancienne abbaye; beau château; cascade de Braan; salle d'Ossian. . . 76
Earn. Cascade de l'Ample; tombeau de Rob-Roy 81
Ericht. Ruines d'une ancienne forteresse 94
Invermay. Cascade formée par le May 131
Katrine. Beau lac des Trosachs. 140
Killiecrankie. Défilé pittoresque formant la grande entrée des Highlands 145
Killin. Beau site; château de Finlarig-Castle. 146
Menzie-Castle. Beau château. 176
Mont-Alexandre. Beau château. 178
Ochterytre. Beau château 186
Perth. Château de Grandtully. 196
Pitkeathly. Eaux minérales 199
Scone. Palais des anciens rois d'Écosse 212
Strathearn. Vallée très-pittoresque 237
Taymouth (château de) 243
Teith. Belles ruines du château. 244
Tilt. Vallée très-pittoresque 245
Trosachs. Montagnes et vallées des plus pittoresques. 246

COMTÉ DE RENFREW.

Clyde (cascades formées par la). 54
Paisley. Ruines d'une superbe abbaye 188
Roseneath. Château magnifique 204

COMTÉ DE ROSS.

Beauly. Cascade du Kilmorak. 35
Dingwall. Fort vitrifié; obélisque 65

COMTÉ DE ROXBURGH.

Abbotsford. Château de Walter Scott 19
Branksome. Ancien château. 44
Cesford. Ancienne forteresse 53
Dryburgh. Ruines de l'abbaye, sépulture de Walter Scott 67
Jedburgh. Ruines de l'ancienne abbaye. 138
Kelso. Ruines de l'église. 141
Melrose. Ruines de la célèbre abbaye de son nom. 174
Roxburgh. Restes de l'ancien château de ce nom 209

COMTÉ DE SELKIRK.

Eildon-Hills. Ruines de plusieurs camps romains. 93
Yarrow. Ruines de la tour de Dryhope. 254

COMTÉ DE STIRLING.

Le Loch Ard. 28
Ben Lomond. Haute et belle montagne 37
Buchanan. Beau château. 46
Carron. Cascade d'Auchchintilly. 52
Castle Cary. Restes d'un camp romain. 52
Inversnaid. Belle cascade ; caverne de Rob-Roy 135
Stirling (château de). 232
Strathblane. Château de Craigend. 237

COMTÉ DE WIGTON.

Port Patrick. Bel établissement de bains de mer. 200
Witkhorn. Ruines d'une cathédrale du IVe siècle. 253



Guide Pittoresque

du

VOYAGEUR EN ÉCOSSE.

MANIÈRE DE VOYAGER.

VOITURES PUBLIQUES, BATEAUX A VAPEUR.

On voyage en Écosse de deux manières, par terre et par eau. Les voitures publiques, *stages-coaches*, sont nombreuses, rapides et bien servies dans l'Écosse méridionale. Ces voitures ne ressemblent en rien à celles de France : le premier arrivé s'empare de la première place, quel que soit son rang d'inscription au registre, et l'on court risque de faire route à reculons, lorsqu'on ne s'élance pas avec agilité jusqu'à la cage des voyageurs. Cette cage s'appelle *outside*, côté du dehors, et s'élève immédiatement au-dessus de l'*inside*, côté du dedans, lequel répond à l'intérieur de nos voitures. En avant et en arrière de l'*inside*, toujours sous l'impériale, deux énormes coffres sont destinés au bagage et fermés à clef; le tout est soutenu sur quatre roues d'une légèreté d'autant plus effrayante que, les places de l'intérieur n'étant pas constamment occupées, à cause de la cherté du prix, qui est double de celui de l'outside, tout le poids de la voiture se trouve dans la partie supérieure. On a peine, en effet, à concevoir comment les diligences peuvent marcher rapidement sans danger, ainsi couronnées d'une douzaine de voyageurs : mais la vue des routes rassure complétement, et il est certain que les accidents sont fort rares, même dans les grandes villes, dont le pavé présente quelquefois des aspérités. Les attelages sont de la plus grande richesse, et ne le cèdent en rien à nos plus brillants équipages : on est forcé d'admirer la beauté des chevaux, leur propreté, l'éclat nouveau de leurs harnais, l'élégance même des conducteurs, qui, toujours vêtus avec un soin remarquable, ne se distinguent des autres voyageurs que parce qu'ils tiennent les rênes, car ils sont assis à côté d'eux.

Au moment où la voiture s'ébranle, si le temps est frais ou pluvieux, chacun déploie les trois ou quatre redingotes indispensables à tout Anglais qui voyage, ou s'affuble de son makinstock (manteau ou collet de toile imperméable); les hommes passent autour de leur cou une écharpe en tricot de laine rouge; les femmes se cachent la tête dans le capuchon de leur pelisse, et recouvrent la pelisse d'un manteau. Il n'est pas rare de voir des jeunes gens déjà affublés d'un habit, d'un surtout et d'une redingote à plusieurs collets, la figure à moitié enfoncée dans leur écharpe rouge, descendre tout bottés dans d'énormes bas de laine qui leur couvrent les cuisses, et demeurer ainsi emmaillottés pendant un trajet de trente lieues. C'est, au reste, le seul moyen d'échapper aux incommodités d'une voiture sur laquelle on est exposé, dans tous les sens, à la pluie et au vent. Cependant, en été, l'impériale anglaise est une place fort commode, la plus commode de toutes peut-être, parce qu'on y respire avec

aisance, et qu'on jouit du plaisir de promener ses regards sur de riants paysages et sur les belles pelouses dont le pays est tapissé.

Les *coachmen* sont toujours à leur poste, à chaque relais, les rênes à la main, prêts à monter à cheval : deux ou trois minutes suffisent pour dételer, atteler et repartir. Les voitures ne restent point en panne, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur le grand chemin, en attendant qu'il plaise au postillon de s'éveiller, comme cela arrive trop souvent en France, sur certaines routes.

Les voitures publiques sont rares dans les comtés de Perth, d'Argyle et d'Inverness, et l'on trouverait à peine des chevaux à louer dans ceux de Ross et de Sutherland, et dans la plupart des Hébrides. Cependant on peut se rendre par la malle-poste d'Inverness à Thurso, situé à la pointe septentrionale de l'Écosse.

Les auberges d'Écosse sont tenues à la manière anglaise : la nourriture y est la même; mais les prix y sont généralement un peu moins élevés. Dans le plat pays du comté de Perth, dans les comtés d'Angus, de Kincardine, d'Aberdeen, de Bamff, d'Elgin, de Nairn, et sur les côtes du golfe de Murray et du comté de Caithness, elles sont aussi communes et aussi confortables qu'en Angleterre; mais elles sont assez rares dans certaines parties des comtés de Perth et d'Argyle, ainsi que dans ceux de Ross et de Sutherland, et le petit nombre de celles que l'on trouve dans les Hébrides laisse beaucoup à désirer. Au surplus, l'hospitalité du peuple écossais supplée partout au défaut d'auberges, et le voyageur trouve dans la cabane du montagnard, comme dans le castel du chef de clan, un accueil qui le dédommage amplement du luxe des hôtels d'Édimbourg et de Glascow.

On peut voyager en Écosse pendant une partie du printemps, tout l'été et le commencement de l'automne. La saison des neiges s'y prolonge beaucoup moins qu'en Suisse, et les chaleurs y sont rarement excessives. Cependant les personnes auxquelles le temps ne permet pas de faire un long séjour en Écosse, doivent choisir pour leur voyage la fin du mois d'août et les premiers jours de septembre. A cette époque de l'année la température est très-douce, et l'atmosphère presque toujours pure, la saison des pluies ne commençant que vers la fin du mois de septembre. Le voyage d'Écosse est de bon ton en Angleterre : on le regarde comme le complément de l'éducation. La manière la plus usitée de faire le tour des lacs est de se rendre d'Édimbourg à Stirling, par le bateau à vapeur; de Stirling à la tête du lac Lomond par Callander et le lac Katrine, et de revenir à Glascow par Dumbarton.

L'établissement en Écosse d'un grand nombre de bâtiments à vapeur a facilité et multiplié d'une manière surprenante les communications entre les différentes parties de ce pays, et l'on peut maintenant jouir sans fatigue des plaisirs qui naguère encore n'étaient réservés qu'à quelques intrépides voyageurs. Depuis 1812, époque où Fulton lança sur la Clyde le premier bateau à vapeur qui ait navigué sur les côtes de la Grande-Bretagne, leur nombre s'est accru avec une rapidité prodigieuse : on en compte douze qui font un service régulier sur le golfe de Forth, et trente sur la Clyde. Il y en a de plus un grand nombre qui vont de Glascow et d'Édimbourg à Londres, sur les côtes, et à toutes les îles voisines de l'Écosse. Nous allons indiquer les voyages les plus intéressants que l'on peut faire le long des côtes ou sur les lacs d'Écosse, au moyen des bateaux à vapeur.

Deux bâtiments à vapeur partent tous les jours de la jetée de la Trinité pour Stirling et Alloa, faisant escale à North-Queensferry, à Limmekilus, à Borrowtonness, à Kincardine et à Crombie-Point. Un autre bâtiment à vapeur part tous les jours du même point à huit heures du matin pour Grangemouth, et fait escale à Inverkerithing, à North-Queensferry, à Limmekilus, à Borrowtonness et à Crombie-Point. — Il y a deux services de voitures omnibus entre Édimbourg et la jetée de la Trinité.

Un yacht à vapeur part de Newhaven les mercredi et samedi de chaque semaine, à six heures du matin, pour Aberdeen. Il fait escale à Ely et à Austruther vers huit heures du matin, à Crail à neuf, à Arbroath à midi, à Montrose à une heure, et à Stonehawen à trois heures. Un autre yacht part du même port les lundi et vendredi pour la même destination.

Un bateau à vapeur part tous les samedis de Glascow pour Rothesay dans l'île de Bute. D'autres bateaux à vapeur se rendent de Glascow à Inverary ou aux autres villes des côtes occidentales; ces derniers ne font pas un service régulier, mais leurs départs sont si fréquents, que les communications sont assurées entre tous les lieux que le voyageur peut désirer de visiter.

Il part tous les jeudis, de la côte du lac Tarbert, un paquebot qui prend des passagers pour Port-Askaig dans l'île d'Islay, et fait escale à celles de Jura et de Colonsay.

Dans la saison où le canal Crinan est ouvert, il part tous les dimanches et tous les jeudis, de Glascow, un bateau à vapeur qui se rencontre à Oban avec celui qui vient d'Inverness.

Un bateau à vapeur part ordinairement de Glascow le vendredi et arrive le même jour à Campbeltown. Quelquefois il se rend le lendemain à la chaussée des Géants, sur la côte d'Antrim en Irlande, et revient le même jour à Campbeltown. Quelquefois aussi il emploie la journée du samedi à visiter le rocher d'Ailsa.

TOPOGRAPHIE.

Division du territoire, bornes et superficie. — L'Écosse occupe la partie septentrionale de la Grande-Bretagne; elle s'étend depuis le 54° 37′ jusqu'au 58° 42′ de latitude septentrionale, entre le Mull de Galloway et le cap Wrath, et depuis 1° 37′ jusqu'au 6° 7′ de longitude occidentale du méridien de Greenwich, entre Peterhead et le cap Ardnamurchan. L'Angleterre la borne du nord-est au sud-ouest, de l'embouchure du Tweed à celle du Sark, dans le golfe de Solway: la limite suit le Tweed jusqu'à Carham, gagne le Cheviot-hill, suit le faite des Cheviot jusqu'à la source du Jed, va joindre le Liddel, l'accompagne pendant trois lieues jusqu'au confluent de l'Esk, et rencontre ensuite le Sark. De tous les autres côtés, l'Écosse est entourée par la mer : à l'est par la mer du Nord, au nord et à l'ouest par l'Atlantique. La partie occidentale est échancrée d'une manière bien remarquable; les eaux de l'Atlantique y ont pénétré sur tous les points fort avant, ont formé des îles et des presqu'îles sans nombre, et semblent ne s'être arrêtées qu'au pied des montagnes indestructibles. Sur la côte orientale, au contraire, on ne trouve pas d'îles, et les presqu'îles ne sont que des promontoires formés par des ramifications bien marquées des chaines qui couvrent l'Écosse. Des golfes larges et profonds, que l'on nomme *firths*, s'ouvrent à l'embouchure des rivières; et un grand nombre de bras de mer, désignés sous le nom écossais de *loch*, s'enfoncent à l'ouest dans l'intérieur des terres.

La population de l'Écosse montait en 1821 à 2,093,336 habitants. Sur ce nombre, 130,699 individus s'adonnaient à l'agriculture, 190,264 au commerce et aux travaux manuels. Le recensement fait en 1811 donna, relativement à celui de 1801, un accroissement de 13 pour cent, et celui de 1821, relativement à celui de 1811, un accroissement de 15 6/7 pour cent; de sorte que la population, en suivant ce mouvement ascendant, doit doubler en un peu moins de quarante-sept ans. Le rapport de la population à la superficie du sol est de 70 7/10 par mille carré. Le comté de Sutherland, le moins habité de tous, ne possède que 3 1/10 individus par mille carré; celui d'Édimbourg compte par mille 541 habitants.

Suivant un rapport fait au conseil d'agriculture, la superficie de l'Écosse est de 3,830 lieues, ou 7,666,400 hectares, en y comprenant les îles; dont 2,041,020 hectares en culture, 5,625,120 hectares sans culture, et 260 hectares occupés par les cours d'eau et par les lacs.

On divise généralement l'Écosse en deux grandes régions; l'une septentrionale, que l'on désigne sous le nom de Highlands (hautes terres ou pays de montagnes); et l'autre méridionale, nommée Lowlands (basses terres ou pays de plaines). Cependant, en la considérant

géographiquement, la nature semble l'avoir partagée en trois parties distinctes, celle du nord, celle du centre, et celle du sud. La première a pour limites cette chaine de lacs traversés par le canal Calédonien, qui s'étend depuis le golfe de Murray jusqu'au Loch-Linnhe; les deux autres sont séparées par le grand canal qui joint le golfe de Forth au golfe de Clyde. Ces trois régions sont divisées en 33 comtés :

NOMS DES COMTÉS.	CAPITALES.	POPULATION.
DIVISION SEPTENTRIONALE.		
Orkney ou Schetland	Kirkwal	53,200
Caithness	Wick	25,000
Sutherland	Dornock	24,000
Ross	Tayne	65,000
Cromartie	Cromartie	4,300
Inverness	Inverness	90,200
DIVISION CENTRALE.		
Nairn	Nairn	9,000
Elgin ou Murray	Elgin	31,200
Bamff	Bamff	44,000
Aberdeen	New-Aberdeen	155,387
Kincardine	Inverbervie	29,200
Angus ou Forfar	Forfar	108,000
Perth	Perth	142,100
Argyle	Inverary	97,500
Bute	Rothsay	14,000
Dumbarton ou Lenox	Dumbarton	27,500
Stirling	Stirling	65,400
Clackmannan	Clackmannan	12,000
Kinross	Kinross	7,800
Fife	Saint-Andrew	116,500
DIVISION MÉRIDIONALE.		
Linlithgow	Linlithgow	22,700
Édimbourg	Édimbourg	193,600
Haddington	Haddington	35,200
Berwick ou Merse	Berwick	31,000
Roxburgh	Jedburgh	41,000
Selkirk	Selkirk	6,700
Peebles	Peebles	10,399
Lanerk ou Lanark	Lanerk	246,500
Renfrew	Renfrew	114,300
Ayr	Ayr	127,400
Dumfries	Dumfries	71,000
Kirkcudbright	Kirkcudbright	39,000
Wigton	Wigton	33,250
	TOTAL	2,093,336

Le comté d'Inverness est moitié dans la division septentrionale, moitié dans la division centrale; ceux de Dumbarton et de Stirling ont de petites portions dans la division méridionale.

Météorologie.—Le climat de l'Écosse est plus froid que celui de l'Angleterre; le blé, les fruits et les légumes y parviennent un mois plus tard à leur maturité; mais, comme l'air y est généralement plus pur, étant purifié par les grands vents qui y règnent fréquemment, le pays est aussi plus sain, et les habitants y parviennent à un âge plus avancé. Il est même croyable que la pureté de l'air contribue à rendre les Écossais plus vifs et plus pénétrants, et l'on remarque que le génie des habitants de l'Écosse répond mieux à celui des Français qu'on ne serait en droit de l'espérer d'une situation si avancée du côté du nord. Il est vrai que les hivers y sont plus longs et plus sujets aux neiges et aux gelées qu'en Angleterre; mais aussi l'air y est moins grossier et plus exempt de brouillards. Cependant, le climat de l'Écosse offre une température plus douce qu'on ne le croirait en considérant la latitude de ce pays. C'est l'effet du grand nombre de collines, de vallées, de rivières et de lacs qui s'y trouvent, et principalement du voisinage de la mer, d'où viennent des vents chauds qui adoucissent l'air. L'hiver s'y fait plus sentir par la grande quantité de neige qui y tombe que par l'intensité du froid. Auprès des hautes montagnes, qui sont en général couvertes de neige, l'air est froid et piquant près de 9 mois. Le thermomètre de Fahrenheit ne s'élève pas au dessus de + 92°, et ne descend pas au-dessous de + 3°. La chaleur moyenne de l'année varie de + 45 à 47°.

Les vents sont très-variables : suivant le Journal météorologique de Castle-Huntly, il paraît que sur la côte orientale le vent souffle du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest, 226 jours en un an; 23 jours du sud et du sud-est; 62 jours de l'est, et 54 jours du nord-est et du nord. Sur la côte occidentale, le vent du sud souffle pendant les deux tiers de l'année, principalement en été et en automne, et contrarie souvent les travaux de cette saison.

L'Écosse, comme tous les pays de montagnes, est sujette aux pluies; on évalue de 30 à 31 pouces la quantité de pluie qui tombe annuellement. Les vents dominants sur la côte occidentale y apportent l'humidité de l'Atlantique, ce qui rend cette partie plus sujette aux pluies que les autres d'environ un cinquième : on estime qu'il pleut ou qu'il neige sur cette partie de l'Écosse pendant 205 jours, et qu'il y fait beau pendant 160. Voici la moyenne que l'on a obtenue pour douze ans, pour la côte orientale : pluie 111 jours; neige, 24; beau temps, 230.

L'Écosse est placée sous le onzième climat d'heures : le jour le plus long est de 18 heures, et le plus court d'environ six heures; mais dans les Orcades le plus grand jour est de 19 heures. Dans les grands jours d'été, il n'y a presque point de nuit, mais un crépuscule lumineux entre le coucher et le lever du soleil. Les aurores boréales suppléent en hiver par leur clarté à la brièveté des nuits.

Description physique.—La nature a séparé l'Écosse en deux parties qui diffèrent autant entre elles par leur aspect et leur constitution physique que par la physionomie et le caractère de leurs habitants. Les collines et les plaines de la basse Écosse, *Lowlands*, se présentent sous des formes simples et gracieuses; la haute Écosse, *Highlands*, au contraire, offre au sein des montagnes les spectacles les plus horribles et les plus majestueux. La grande chaîne des monts Grampians élève entre ces deux régions une barrière naturelle qui se prolonge d'une mer à l'autre, sur une largeur qui varie de quinze à vingt lieues. Elle couvre de ses nombreuses ramifications presque toute cette partie du territoire écossais qui est bornée au nord par les lacs Ness et Lochy, que le canal Calédonien réunit, et par le golfe Murray; à l'est par la mer du Nord; au sud par l'embouchure du Forth, celle de la Clyde, et le canal important qui joint ces deux rivières; à l'ouest par l'Atlantique. Les principaux sommets qui couronnent cette chaîne sont le Cairngorm, le Ben-Avon et le Ben-Macdeni. Une ligne de partage d'eau sépare l'Écosse en deux versants généraux, l'oriental et l'occidental. Cette ligne n'est point la ligne de faîte d'une chaîne de montagnes homogènes désignées sous un nom particulier; elle n'indique qu'une élévation générale au-dessus du sol, et les plus hauts pics qu'elle présente ne semblent que des jalons placés à de très-grandes distances les

uns des autres. Dans la division méridionale, le Hartfell, haut de 504 toises, est à la fois le point le plus élevé et le nœud de toutes les montagnes; les monts Cheviots s'en détachent pour s'étendre à l'est, et ils donnent naissance vers l'ouest à une ramification considérable, dont le Lotherhill est le point le plus élevé. Les Pentlands-Hills, qui quittent la ligne de partage d'eau à la source du Leith, et les Lammermuir-Hills, qui partent du même point et limitent le bassin du Tweed au nord, sont les seules montagnes qu'on puisse citer encore dans la partie méridionale. Cette division constitue aussi une plaine très-étendue, le Strathmore, qui s'arrête au pied des monts Grampians. On remarque que la côte occidentale de cette division est très-découpée et très-abrupte, et que celle de l'est, au contraire, vers laquelle les montagnes s'abaissent insensiblement, est en général unie. De là le peu d'importance des cours d'eau qui débouchent sur la côte occidentale; de là aussi l'étendue des fleuves qui ont leur embouchure sur la côte orientale. La division septentrionale offre sur la côte occidentale un district d'un caractère remarquable: là, se trouvent épars des fragments de montagnes brisées, à côté de marécages et de lacs d'eau douce; la nature paraît y avoir été en convulsion, et l'on y trouve à peine de loin en loin une cabane. Cette division a pour caractère distinctif l'âpreté de ses montagnes, qui laissent entre elles, principalement vers l'est, quelques vallées fertiles, et parmi lesquelles on distingue le Ben-Wyvis. Voici le nom des principales montagnes des différentes divisions de l'Écosse:

Partie méridionale.

Comté de Dumfries.

	toises.
Hartfell	504

Partie centrale.

Comté de Kincardine.

Mount-Battock	542

Comté d'Aberdeen.

Searsoch	531
Macdoni	717
Ben-Avon	653
Cairntoul	660

Comté de Bamff.

Cairgorm	680

Comté d'Iverness.

Ben-Nevis	735

Comté de Perth.

	toises.
Benderig	555
Ben-More	650
Ben-Voirlich	550
Ben-Lawers	617
Shechallien	590
Ben-Lomond	544

Comté d'Argyle.

Ben-Cruachan	530
Arnachan-Ben	530
Ben-More, dans l'île de Mull	500

Partie septentrionale.

Comté de Ross.

Ben-Wyvis	582

Iles Schetland.

Mont-Rona, dans l'île de Mainland	562

La plupart de ces montagnes sont couvertes de neige une partie de l'année. Elles ont presque toutes des formes pittoresques, et renferment des sites dignes du spectacle imposant qu'offrent les Alpes.

Le sommet des montagnes secondaires est couronné par une espèce de pyramide construite en pierres détachées, et qui semblent, en général, former des monuments funéraires: on trouve ordinairement au centre une cavité plus ou moins grande, formée par six pierres plates, qui contient souvent une urne renfermant quelques ossements et quelques parcelles de charbon. C'est, à ce qu'il paraît, une imitatiou barbare des sépultures romaines.

De grands fleuves arrosent en tous sens l'Écosse; les principaux sont: le Forth, la Clyde, le Tweed, le Tay et le Spey. Le Forth sort du flanc méridional du Ben-Lomond, dans le comté de Dumbarton; et, après avoir traversé de l'est à l'ouest presque toute la largeur de l'Écosse, il forme ce firth ou bras de la mer du Nord, auquel il donne son nom. La Clyde a ses sources sur les hauteurs qui séparent le comté de Lanerck et celui de Dumfries; elle se perd dans le firth de Clyde, entre le comté d'Ayr et l'île de Bute. Le

Tweed prend sa source au point d'intersection formé par les limites des comtés de Peebles, de Dumfries et de Lanerk; il se grossit successivement de l'Ettrick, du Gala, du Leader, du Tiviot, et se jette dans la mer du Nord, à un quart de lieue de Berwick. Le Tay prend sa source dans le comté d'Argyle; il traverse le lac Dochart, le lac Tay, puis, gonflé des eaux du Lyon, du Garry, du Tummel et d'un grand nombre de ruisseaux, il se jette dans le vaste firth auquel il donne son nom. Le Spey prend sa source à Badenock, dans le comté d'Inverness; il s'élargit en forme de lac, court à l'est, puis dirige sa course au nord et se jette dans le firth de Murray à Garmouth; c'est la plus rapide de toutes les rivières de l'Écosse. Après ces principaux fleuves viennent la Dée, le Don, la Tyne; et une multitude d'autres belles rivières qui arrosent l'Écosse, facilitent la navigation, font mouvoir des machines et ajoutent à la richesse du pays.

Les principaux canaux de l'Écosse sont: 1° le canal Calédonien, qui réunit les deux mers baignant l'Écosse à l'est et à l'ouest; 2° le canal de Forth et Clyde; 3° le canal de Crinan, qui coupe l'isthme de Cantyre; 4° le canal de l'Union; 5° le canal d'Inverrary; 6° le canal de Monkand; 7° le canal de Glascow à Paisley.

Les lacs sont très-nombreux en Écosse, surtout dans les parties centrales et septentrionales. Les plus remarquables sont le lac Lomond, le Tay, le Ness, l'Aw, l'Earn, le Leven, le Katrine, et une multitude d'autres, qui présentent les tableaux les plus pittoresques. Les Écossais donnent aussi le nom de lacs (*lochs*) à des bras de mer qui avancent à une grande profondeur dans les terres, tels que le loch Fyne, le loch Long, le loch Linnhe, et une multitude d'autres que nous décrirons dans cet ouvrage.

Les îles qui avoisinent l'Écosse et qui en dépendent sont au nombre de plus de quatre cents. Elles forment trois groupes principaux: les îles Schetland au nord-est, les Orcades au nord, et les Hébrides à l'ouest. Le climat de ces îles est à peu près le même: l'air y est froid, et néanmoins il est très-salubre. Pendant huit mois de l'année, il est très-difficile d'y aborder, à cause des brouillards qui les couvrent, ou des tempêtes qui agitent la mer dans leur voisinage.

Jusqu'en 1715, les routes dans toutes les montagnes de l'Écosse étaient impraticables. Ce n'étaient que des sentiers tracés par les pieds des hommes et par ceux des bestiaux qu'ils chassaient devant eux, coupés par des rochers, des marécages, des torrents, et par tous les accidents d'un pays inaccessible, où un étranger aurait désespéré de pouvoir continuer son chemin solitaire. Mais à cette époque elles se changèrent, par les soins du maréchal Wade, en d'excellentes routes, qui depuis ce temps ont ouvert des communications libres et faciles entre toutes les parties des montagnes d'Écosse. Le maréchal Wade, à la manière des anciens Romains, employa à la confection des routes des soldats réguliers, et une légère addition à leur paye fit qu'ils se chargèrent volontiers de cette tâche. Cette expérience réussit si bien qu'on peut être surpris que des travaux publics importants ne soient pas exécutés de nos jours par des moyens semblables.

L'Écosse offre la route de fer de Kilmarnock à Troon; celles de la fonderie de Carron, des houillères de lord Elgin, de M. Erskine, de sir Hope, et le chemin de fer de Berwich à Glascow, qui les dépassera toutes pour la longueur.

Mœurs et usages. — Les Écossais ont en général les os forts: on les reconnaît à la proéminence de leurs joues. Ils sont maigres, ont les membres déliés, et peuvent endurer des fatigues incroyables. La classe villageoise se reconnaît par son caractère distinctif: ses idées sont bornées, mais nul peuple ne sait mieux s'accoutumer aux lieux où il réside. On leur apprend dès leur enfance à dompter leurs passions, à se soumettre à la nécessité, et à vivre avec la plus grande économie. C'est ainsi qu'ils conservent leur tempérament et leur argent; et l'on trouve en Écosse peu d'exemples de meurtres, de parjures, de vols et d'autres crimes atroces. Rarement ils osent former individuellement quelques tentatives hasardeuses; mais lorsqu'ils agissent de concert, ils conduisent les entreprises, même les

plus désespérées, avec une sagacité, un mystère et une résolution sans égale; la fidélité qu'ils se gardent, au milieu des plus pressants besoins auxquels leur pauvreté les expose, n'en est que plus extraordinaire. Ils apportent dans les mouvements populaires toute la prudence nécessaire au plus habile conspirateur.

Les Écossais sont robustes, peu civilisés et très-hospitaliers. Le peuple se montre d'une sobriété exemplaire; il préfère être proprement vêtu les jours de fête que de fréquenter les cabarets; il se nourrit de *parich*, espèce de potage fait de gruau d'avoine et de lait, d'*oats-meal*, gâteaux d'avoine concassée, extrêmement secs et compactes, qu'il arrose de petite bière ou de *whiskey*, liqueur distillée que l'on tire de la drèche.

La population de l'Écosse se divise ordinairement en deux classes : les Highlanders (montagnards) et les Lowlanders (habitants de la plaine); les premiers habitent la partie septentrionale, les autres la partie méridionale. Le langage, les mœurs et l'habillement de ces deux classes diffèrent essentiellement; le gaëlique est l'idiome vulgaire des montagnards. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que les montagnes de l'Écosse étaient dans le même état que l'Angleterre avant la conquête des Normands : les habitants étaient divisés en tribus appelées clans, et vassaux de chefs dont ils attendaient la protection que les lois seules ne pouvaient leur assurer; des services militaires acquittaient les fermages. Les villages et les hameaux, grossièrement construits en pierre et en terre, leur servaient d'abri dans les vallées. Dans les soirées d'hiver, la jeunesse des deux sexes s'assemblait autour d'un feu commun pour chanter, raconter ou danser. Les montagnards écossais avaient un goût dominant pour la musique; la mélancolie caractérisait leur chant : s'ils jouaient d'un instrument, c'était avec vitesse pour engager à la danse, ou avec force pour le combat. Chaque famille d'un certain rang avait un historien ou un barde; quelques fragments de leur antique poésie nous ont été transmis, et des auteurs modernes en ont formé des poëmes héroïques. L'imagination et le patriotisme des Écossais se décèlent dans les noms de leurs torrents et de leurs montagnes : il n'en est peut-être pas un qui ne rappelle quelque trait historique ou quelque vieille superstition. La nature s'anime à leurs yeux, ils ne sont jamais seuls : l'ombre des héros marche à leurs côtés, et des divinités planent sans cesse sur leur tête. Seuls en Europe, ils conservèrent le costume romain, bien convenable à la nature du pays et à la guerre; c'était une cotte légère en laine qui couvrait les cuisses, un manteau dont ils s'enveloppaient comme d'une toge, et un bonnet. Toujours armés d'un poignard ou de pistolets, ils se trouvaient en tout temps sur la défensive. Lorsque leurs chefs les mettaient en campagne, ils étaient armés d'une longue épée, d'une dague, d'un mousquet et de deux pistolets; la cavalerie était le seul ennemi qu'ils redoutassent. Aussitôt le combat terminé, ils se dispersaient et retournaient chez eux partager le butin. Ces coutumes ont totalement changé depuis les révoltes de 1715 et 1745. Les cours de barons ont été supprimées. Les chefs de clans ne sont plus de petits souverains; ils ne cherchent plus à conserver leur influence qu'au moyen de leurs richesses, et ils sont peu différents des autres propriétaires des parties méridionales.

Les Lowlanders, ou habitants des basses terres, suivent presque entièrement le costume anglais dans leur manière de s'habiller. Les Highlanders portent un gilet et un manteau, faits d'une étoffe de laine, qui quelquefois est très-belle, nommée *tartan*. Elle est de diverses couleurs qui forment des quadrilles; et ils aiment beaucoup que les couleurs soient bien combinées, parce qu'alors elles offrent un coup d'œil qui plaît. Le manteau a communément neuf aunes d'ampleur; on le jette sur l'épaule à peu près comme les Romains y jetaient leur toge; quelquefois on fixe cette pièce d'étoffe sur la taille par une ceinture de cuir, de sorte qu'une partie du manteau tombe devant et derrière, s'étalant comme un jupon, et tenant lieu de hauts-de-chausses; c'est ce que les montagnards appellent être en *pheling*, et les habitants de la plaine en *kilt*. D'autres fois, ils portent une espèce de jupe de la même étoffe dont on vient de parler, et cette jupe est retenue au-dessus des hanches par une ceinture à boucle. Leurs bas sont aussi de la même étoffe, et liés au-dessous

du genou avec des jarretières semblables. Leur chaussure est une espèce de galoche de cuir non tanné, et leur coiffure une toque de laine dont la couleur est bleue. L'habillement des femmes consiste en un jupon et une camisole à manches étroites, garnie ou non garnie, suivant l'état; par-dessus elles portent un manteau à collet de tissu écossais ou de drap de couleur éclatante, qu'elles tiennent fermé sous le menton, en l'attachant avec une boucle : quelquefois ces manteaux ont une coulisse qui serre la taille, et, en place du collet, un capuchon fort étroit.

Après la révolution de 1745, le gouvernement anglais, ayant pris la détermination de désarmer les montagnards écossais, résolut, pour compléter cette mesure, de les priver de l'ancien costume de leur pays; costume pittoresque, qui s'accordait parfaitement avec l'usage de porter des armes. La claymore, le dirk, le pistolet, faisaient partie du costume montagnard tout aussi bien que le plaid et la toque; et l'habitude de porter ces derniers vêtements ne pouvait manquer de rappeler à celui qui en était couvert, qu'il n'avait plus les armes nécessaires pour compléter son costume. On défendit donc sous des peines très-rigoureuses l'usage du plaid, du philabeg et des trews [1], et l'on interdit par une loi l'usage de l'étoffe appelée tartan, avec tous ses carreaux de couleurs variées et ses différentes modifications. (Ces couleurs et ces carreaux variaient dans chaque clan, de sorte qu'en voyant un montagnard on pouvait savoir de quel clan il faisait partie.) Cette dernière mesure excita des mouvements : elle était le résultat d'un abus de pouvoir, et de plus une maladresse; car il est toujours humiliant pour un peuple de porter un costume imposé par la force; et l'on sait combien il fut difficile de faire couper la barbe aux Russes. C'était interrompre en quelque sorte les traditions nationales, séparer violemment un peuple de ses aïeux, le faire mourir civilement. Aussi, quand on l'aurait décimé, on n'aurait pas excité plus de ressentiment et d'indignation. L'obstination fut extrême, et le changement ne put jamais être complet. Mais, dans la vingt-deuxième année du règne de Georges III, cette loi fut rapportée, et l'on rendit aux Écossais la liberté entière de porter le costume national, faveur qui fut reçue avec de grandes démonstrations de joie par les montagnards. Néanmoins, comme dans le laps de temps qui s'était écoulé depuis la prohibition, les montagnards s'étaient habitués aux vêtements des habitants des basses terres, ce n'est que dans les occasions de grandes fêtes qu'on voit paraître maintenant l'ancien costume national, qui est encore aujourd'hui celui des gardes écossaisses, dont on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une description exacte. Leur coiffure est une sorte de colback de fourrure noire, orné d'un nœud de rubans noirs et de trois grandes plumes d'autruche, qui descendent du sommet jusque sur l'épaule droite; ils portent un habit de fantassin, à courtes basques, de drap écarlate; un kilt ou jupon d'étoffe verte quadrillée, formant de gros plis sur les hanches et couvrant à peine la moitié des cuisses; des demi-bas quadrillés rouge et blanc, attachés avec un nœud de rubans, et des souliers à boucles d'argent. Il faut ajouter à ce costume un tartan ou plaid militaire d'étoffe verte quadrillée, un sac de peau de chèvre à longs poils, enjolivé d'une douzaine de glands faits de la même peau, et placé comme l'unique vêtement des femmes de certaines peuplades sauvages, et l'on aura une idée exacte de chacune des parties de ce singulier uniforme.

« L'hospitalité est une des qualités les plus précieuses des Écossais. Ce n'est pas une hospitalité prétentieuse et pleine de réserve, mais une naïve et simple hospitalité qui semble craindre les cérémonies ou l'hésitation, et qui sait se dérober à l'embarras d'un remerciment. Il y a dans l'accueil des Écossais un ton si parfait de bienveillance et de délicatesse, qu'on se sent tout d'abord un penchant involontaire à les aimer. Chez eux, rien d'affecté, rien de fier ou de prétentieux; un étranger est un ami. On lui fait sans

1. Le plaid était le manteau des montagnards, le philabeg une espèce de jupon laissant le genou à découvert; les trews étaient une espèce de demi-culotte, qui était cachée par le philabeg.

doute avec luxe les honneurs de la maison; mais c'est le cœur qui les fait; la vanité se montre rarement, l'orgueil encore moins. — Le sort des femmes écossaises diffère sous certains rapports de celui des femmes du continent, et surtout de celui des Françaises : ici, le droit d'aînesse est pour la plupart d'entre elles un arrêt d'exil irrévocable; aussi voit-on, en Écosse comme en Angleterre, beaucoup des femmes que cette loi condamne pour toujours au célibat, passer leurs jours dans la solitude et le silence, rêvant le bonheur d'être mères, et mille autres délices qui ne perdent rien à être imaginées. Leur vie s'éteint sans avoir brillé, rarement sans avoir été utile; et, quoique jamais peut-être un cœur ami n'ait battu près du leur, elles sont restées bonnes et tendres pour l'infortune, indulgentes et calmes envers l'injustice des hommes et les rigueurs du sort. C'est pour elles surtout que l'étude a des charmes, que les beaux-arts ont des consolations : à force de cultiver leur esprit, et d'occuper leurs loisirs par des talents ou des lectures, elles se sont élevées au-dessus des misères de l'existence; elles ont vécu dans un monde meilleur, aimable, idéal, romanesque; et lorsqu'elles ont écrit, nous leur avons dû ces peintures trop souvent flattées d'une société qu'elles jugeaient d'après leur âme.—Lorsqu'on a partagé quelque temps leur demeure, on comprend mieux dans ses rapports avec les femmes la vie des Écossais, et celle des Anglais, qui n'en diffère pas beaucoup. Tous ces traits d'indifférence ou de brutalité qu'on leur attribue, sont des suppositions mensongères. A dire vrai, ils regardent les femmes comme des mortelles, et ils ne font point avec elles un abus de ces expressions, que notre galanterie a, pour ainsi dire, consacrées; les femmes n'entendent pas vanter à chaque instant les roses de leur teint; mais en revanche, elles obtiennent un hommage plus durable et plus vrai, celui qui est dû aux qualités du cœur. Ainsi, l'on voit avec plaisir en Écosse, que la simplicité des mœurs, l'amour du travail et de l'instruction, l'hospitalité, les vertus sociales, et les femmes qui embellissent tout, sont en harmonie avec les beautés de la nature, et que le souvenir des habitants ne pourra jamais altérer, comme en d'autres contrées, le charme des souvenirs du pays [1]. »

Les chants écossais sont composés de deux parties d'un style diamétralement opposé : d'abord c'est une mélodie douce et monotone, ce sont de longs soupirs qui semblent apportés par l'aile des vents, ou répétés par des échos; puis tout à coup retentissent des éclats bruyants, des accents barbares, un assemblage incohérent de notes disparates, dont l'oreille la plus exercée peut à peine comprendre le rapport et saisir la mesure. Le motif de ces airs est court, et se répète un grand nombre de fois, avec de légères variations. On y remarque toujours une note dominante, comme dans les airs de cornemuse. Il est aisé de voir qu'ils sont d'une haute antiquité; on y trouve l'expression naïve des passions d'un peuple à demi sauvage : c'est la musique de la nature; elle est simple et sans art; mais elle cause des impressions plus fortes, et laisse des traces plus profondes que les œuvres étudiées de nos savants compositeurs. Aussi les Écossais, qui ne peuvent entendre sans une émotion remarquable leurs airs nationaux, sont presque insensibles aux charmes de la musique italienne.

Les Highlanders ont une disposition naturelle à la musique, et tous les amateurs de la nature goûtent la belle simplicité de leurs airs : l'amour fait le sujet ordinaire de leurs chants. On a mis sur le théâtre anglais plusieurs de ces airs avec des variations; mais ils ont pour la plupart perdu leur mérite, étant privés de cette simplicité originale qui, quoique peu régulière, charme si agréablement l'oreille, et a tant de pouvoir sur le cœur humain. Les airs plus vifs et plus gais ont fait une plus grande fortune, parce qu'on les a introduits dans la musique militaire avec leurs accompagnements naturels, qui sont les fifres, auxquels ils paraissent parfaitement adaptés.

Le langage usité en Écosse varie suivant les localités. Les Écossais qui ont reçu une

---

1. Adolphe Blanqui, Voyage en Écosse et en Angleterre en 1823.

certaine éducation, à quelques comtés qu'ils appartiennent, parlent un anglais assez pur, quoique avec un accent plus ou moins prononcé; mais cette langue, totalement étrangère aux habitants des campagnes, n'est pas même comprise du peuple de la plupart des villes, et à l'exception du comté d'Elgin et d'une partie de ceux qui l'avoisinent, où l'anglais, qui est la langue populaire, ne diffère en rien de celui de Londres, l'écossais et le gaëlique ou erse, se partagent à peu près également la surface du pays. L'écossais répandu dans toute l'Écosse méridionale est une sorte de patois dont l'anglais forme la base, et dont l'accent et les expressions varient souvent d'un comté à l'autre. Le gaëlique, ou l'écossais primitif, a son siége dans les Highlands et dans les îles, et se parle aussi dans la plupart des comtés du nord. C'est une langue à part, qu'il est impossible de comprendre à moins d'en avoir fait une étude particulière. Il y a à Édimbourg une société pour la conservation du gaëlique, qui décerne des prix aux meilleurs ouvrages composés dans cette langue.

La religion des druides fut la première établie dans l'Écosse. On ignore qui introduisit le christianisme dans ce pays : on suppose qu'il y fut propagé par des sociétés de Caldées, sorte de moines dont l'institution remonte au VI[e] siècle, et qui formèrent un ordre distinct jusqu'au XIV[e] siècle; mais il n'est pas question de ces hommes dans l'histoire avant la fondation du monastère de Saint-Andrew, vers la fin du XII[e] siècle. Jusqu'au XVI[e] siècle, un grand nombre de monastères furent fondés, et les papes envoyèrent des missionnaires. Les règnes de Jacques V et de sa fille virent commencer la réformation, qui fut adoptée par le parlement en 1560, à la suite de l'abolition du catholicisme. Peu après, on fonda des presbytères; cependant, il s'établit de 1572 à 1592 une sorte d'épiscopat. En 1592, la religion presbytérienne fut instituée par acte du parlement, et l'Église divisée en 15 synodes, 78 presbytères et 899 paroisses. Jusqu'en 1690, les épiscopaux et les presbytériens dominèrent tour à tour, rétablis ou renversés par des actes du parlement. Enfin, l'Église presbytérienne l'emporta, et son existence a été assurée par le traité d'union : ses principes sont l'égalité parmi les pasteurs. Chaque paroisse possède un ou plusieurs pasteurs. Les ministres d'un nombre illimité de paroisses contiguës forment un presbytère, qui juge les affaires ecclésiastiques de son district. Les synodes se composent de plusieurs presbytères, dont ils jugent les décisions, et leurs actes sont soumis à l'assemblée générale. Cette assemblée est la cour suprême ecclésiastique; on ne peut appeler de ses décisions. Elle se compose de 361 représentants dont 200 ministres et 89 anciens pour les presbytères, 67 anciens pour les bourgs royaux, et 5 ministres ou anciens pour les universités, lesquels sont élus tous les ans; cette cour fait les lois pour l'Église. Toutes les autres religions sont d'ailleurs tolérées en Écosse; il y a des églises catholiques dans les principales villes, et cette religion n'a pas été entièrement remplacée par la réforme dans les parties septentrionales. On fixe ainsi qu'il suit le nombre des divers sectaires :

Presbytériens de l'Église dominante.....	1,408,388
Presbytériens de l'Église dissidente......	256,000
Baptistes, béréens, grassistes..........	50,000
Catholiques.........................	50,000
Écossais épiscopaux..................	28,000
Méthodistes.........................	9,000
Église anglicane.....................	4,000
Quakers	300
Juifs et autres sectes..................	287,748
	2,093,436

On remarque généralement dans les églises d'Écosse une décence et un recueillement auxquels des yeux français ne sont pas accoutumés. Nulle part, le son de l'orgue ne se fait

entendre, et c'est dommage; point d'ornements, point de cérémonies, personne entre Dieu et les hommes. De temps en temps, quelques hymnes suivies d'un profond silence élèvent leurs sons dans les airs : tous les assistants y prennent part, et du mélange de mille voix résulte une harmonie douce, paisible, sans éclats, sans monotonie, assurément préférable à l'insipide accompagnement des serpents de nos églises. Une propreté remarquable règne dans chaque temple; des tapis sont étendus dans ceux des grandes villes; dans tous, des foyers nombreux y sont entretenus pendant l'hiver, pour préserver la santé des citoyens; car Dieu ne veut pas, sans doute, qu'il y ait du danger à lui rendre hommage, et qu'un temple consacré à son culte devienne pernicieux à ceux qui le fréquentent. Il est des églises où plusieurs sectes se rassemblent à la même heure, pour adorer l'Éternel, chacun suivant ses principes; image touchante et respectable de l'union qui doit régner un jour parmi les hommes, quand l'expérience et les lumières les auront suffisamment dégoûtés du fanatisme et de l'intolérance.

Dans aucun pays, l'instruction publique n'a été plus propagée qu'en Écosse; aussi le peuple y est-il partout instruit. Déjà sous le règne de Guillaume et de Marie, un acte du parlement avait ordonné dans chaque village l'érection d'une école pour l'instruction élémentaire; aussi depuis cette époque l'ignorance est-elle regardée dans le pays comme une honte. Il y a en Écosse quatre universités où la langue grecque fleurit : celles d'Aberdeen, de Saint-Andrew, de Glascow et celle d'Édimbourg, qui est la plus célèbre et la plus considérable. Il y a en outre dans la plupart des grandes villes des académies, et des écoles primaires dans chaque paroisse. Les Écossais l'emportent sur presque tous les autres peuples pour la solidité de l'éducation, et ils se sont distingués au premier rang dans toutes les parties des connaissances humaines.

Agriculture, productions végétales, animales et minérales. — L'Écosse offre un aspect très-varié : la partie méridionale renferme des plaines d'une grande fertilité, tandis que les parties centrales et septentrionales sont couvertes de montagnes en partie stériles, où l'on trouve cependant çà et là des plaines et des vallées étendues, fertiles et bien cultivées, disséminées dans un pays agreste qui nourrit à peine un bétail maigre et chétif, et dont la plupart des habitations offrent les indices de la plus grande pauvreté. Les Lowlands, au pied des Grampians, sont cultivés avec beaucoup d'art; le sol y paraît sensiblement amélioré, et là où ne se trouvaient naguère que de maigres pâturages, on récolte abondamment du blé, de l'orge, de la luzerne et des navets : les cultivateurs y sont bien nourris, bien vêtus et passablement logés. Le travail des Écossais tire aujourd'hui parti des bruyères, des rochers et des marais qui étaient autrefois négligés; ils ont généralement adopté les méthodes agricoles perfectionnées par les Anglais. Les terres les mieux cultivées sont presque toujours situées sur les bords des rivières et sur les rivages de la mer; les vallées ou terres alluviales nommées Carses sont celles qui produisent le plus. On compte en Écosse 34,474 maisons habitées par 447,960 familles; 130,699 de ces familles s'occupent d'agriculture, et 190,264 de manufactures et de commerce.

L'Écosse produit beaucoup de froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pois, des fèves, des pommes de terre, des turneps, un peu de lin et de chanvre; elle abonde en excellents pâturages, qui nourrissent une quantité innombrable de bestiaux; on y cultive aussi, indépendamment des grains et des pommes de terre, beaucoup de plantes potagères, et toutes les espèces de fourrages. Dans les comtés du midi, les fruits, surtout les pommes, les abricots, les brugnons et les pêches, sont très-peu inférieurs à ceux d'Angleterre; les parties incultes des terres élevées abondent en différentes espèces de petits fruits très-sains et d'un goût agréable.

Les terrains unis de l'Écosse ont été anciennement couverts de forêts de chênes et de sapins; le Lochaber, dans le comté d'Inverness, et le comté de Ross sont maintenant les seules parties où l'on trouve des restes de l'antique forêt Calédonienne. On évalue à

214,917 hectares l'étendue couverte de bois indigènes, et à 176,670 celle des plantations. Le pin d'Écosse y est le plus commun; le larix, introduit depuis peu, est très-avantageux, tant à cause de la valeur de son bois qu'à cause de sa croissance rapide; le frêne, l'orme, le platane, le hêtre, se mêlent aussi dans les plantations et diversifient les ombrages. De vastes étendues de terrain sont couvertes d'une grasse bruyère qui, avec la tourbe des immenses marais, sert au chauffage des habitants.

Les pâturages de l'Écosse nourrissent une multitude de bestiaux de toute espèce. Le gros bétail est de taille moyenne, et dans quelques contrées il est dépourvu de cornes; les moutons sont petits et courts; leur toison présente une laine très-fine, et souvent égale aux laines d'Espagne. Tous ces bestiaux fournissent une chair excellente et des cuirs estimés. Le climat et le sol de l'Écosse ne sont pas favorables à l'éducation des chevaux, qui sont en général d'une taille peu élevée. On estime, à cause de leur force et de leur agilité, une espèce de chevaux particulière aux comtés du nord de l'Écosse, que l'on désigne sous le nom de poneys : ils sont de très-petite taille et de formes arrondies. Le colley, ou vrai chien de berger, est aussi particulier à l'Écosse. Le cerf et le chevreuil se trouvent dans les contrées montagneuses, mais leur chair n'est pas comparable à celle des bêtes fauves de l'Angleterre; il y a beaucoup de renards, de blaireaux, des loutres, des chats sauvages, des hérissons, et quantité de lièvres et de lapins.

A l'exception du rossignol, l'Écosse possède tous les oiseaux chanteurs de l'Europe; les oiseaux domestiques sont aussi les mêmes; les oiseaux aquatiques sont très-multipliés aux Orcades, dans les îles Hébrides et sur le littoral de l'Écosse occidentale. L'aigle, le faucon, habitent les hauteurs et les forêts. Le ptarenigau, le coq de bruyère sont abondants sur les hauteurs; les perdrix, les bécassines, les pluviers le sont dans les terrains bas.

Les lacs et les côtes fournissent de toute espèce de poissons. Les pêcheries de harengs et du saumon sont d'une importance générale pour l'Écosse. Parmi les poissons que l'on recherche pour l'huile, on peut citer la mole, dont la pêche occupe beaucoup d'Écossais; quelquefois des baleines sont jetées sur les côtes des Orcades, des Schetland ou des Hébrides.

Les minéraux et les fossiles sont d'espèces assez variées en Écosse. On y trouve des traces de mines d'or et des mines de plomb argentifère. Le fer est abondant. Dans quelques endroits, on a découvert du cuivre, du cobalt, du lapis-lazuli, du bismuth, du manganèse, de la plombagine et un peu de mercure. La houille abonde dans les divisions méridionales et centrales; là, dans la moitié inférieure du bassin du Forth, il s'en trouve un banc d'environ 11 l. de largeur, sur 30 lieues de longueur, des monts Ochills au nord aux monts Lammermuir au sud : on estime que son étendue superficielle est de 600,000 acres. Le nord est presque dépourvu de ce combustible, mais on trouve beaucoup de tourbe. La pierre calcaire, la pierre de taille et l'ardoise existent presque partout en grande quantité. On exploite du marbre de diverses couleurs dans quelques comtés. Les pierres précieuses de presque toutes les espèces se trouvent en Écosse; la topaze gît dans les terrains élevés des Grampians; le saphir, les émeraudes, se rencontrent en plusieurs lieux; les environs d'Ely, dans le comte de Fife, ont présenté le rubis et l'hyacinthe adhérents aux rochers et mêlés au sable sur le rivage; les améthystes ne sont pas rares, particulièrement dans les montagnes de Lochnagaridh, au comté d'Aberdeen; les grenats abondent dans les pays de montagnes, et les agates partout où il y a des roches basaltiques; le jaspe est en général très-commun. Le Cairngorm, pic très-élevé des Grampians, recèle des mines de superbe cristal de roche de différentes teintes, très-estimé des lapidaires. Il y a de la calcédoine dans le comté de Fife. Le granit compose la plupart des montagnes du nord et du sud : celui du Ben-Nevis peut être comparé au granit égyptien; à Portsoy, dans le comté de Bamff, on en trouve une variété qui représente, lorsqu'il est poli, des caractères hébreux sur un fond blanc. L'Écosse possède aussi beaucoup de fossiles curieux, et on y remarque des traces d'éruptions volcaniques, entre autres les colonnes basaltiques de Staffa, celles de Dipping Rocks, dans l'île d'Arran, etc., etc. Les sources minérales y sont, pour ainsi

dire, innombrables; on cite celles de Peterhead, Froserburgh, Aberdeen, Arbirlot, Arbuthnot, Saint-Bernard's Vell, Cromlix, Airthrey, Pitheathly, Inverleithen, Moffat, Dunse, Aberbrothick, etc., etc.

Curiosités naturelles, monuments, etc. — L'Écosse renferme plusieurs monuments antiques et curiosités naturelles dignes d'être cités. Outre la grande muraille des Romains, dont il reste encore quelques débris entre le Forth et la Clyde, on rencontre fréquemment dans les comtés du sud des traces de voies romaines, ainsi que plusieurs camps romains, dont quelques-uns sont assez bien conservés. Dans les comtés du nord, on remarque des restes de camps et de fortifications des Danois. On voit dans le comté d'Angus plusieurs obélisques ornés de bas-reliefs, élevés par les Écossais, en mémoire des victoires qu'ils avaient remportées sur les Danois. Dans le nord de l'Écosse, ainsi que dans les îles voisines, où l'on peut supposer que le paganisme trouva un dernier refuge, on distingue les restes de quelques temples dont on attribue la construction aux druides : celui de Barrow, dans le comté de Perth, est regardé comme le plus beau que l'on connaisse. L'Écosse offre aussi beaucoup de curiosités naturelles et pittoresques, telles que cascades, cataractes, ponts formés par des rochers, ruines d'anciens châteaux, d'édifices publics, etc., dont on trouvera ci-après la description.

Industrie et commerce. — L'Écosse n'a commencé à s'occuper d'industrie qu'un demi-siècle environ après sa réunion à l'Angleterre; jusque-là les fermiers ne cultivèrent que le nécessaire à leur usage et au paiement d'une partie de leur fermage. Maintenant, les Écossais se livrent à tous les genres d'industrie; leurs fabriques et leurs manufactures ont été portées à un aussi grand degré de perfection qu'en Angleterre. Les principaux produits des manufactures écossaises sont les toiles blanches et bises, les calicots, mousselines, gazes, linons, batiste, rubans de fil, dentelles, draps, serges et autres lainages, tapis, toiles à voile, etc. On y trouve de belles filatures de coton et de laine; de nombreuses raffineries de sucre, des papeteries, des verreries, des brasseries renommées, des manufactures de savon, de cordages, poteries, faïenceries, etc., etc. L'impression du calicot est aussi une branche d'industrie importante pour l'Écosse. L'usage des machines à vapeur est généralement introduit pour les filatures, et ces machines y sont portées à un haut degré de perfection. Il faut particulièrement mentionner les forges de ce pays : celle de Carron, près de Falkirk, est le plus bel établissement de ce genre en Europe. La construction des vaisseaux est très-active dans les ports, et tout ce qui est nécessaire aux usages de la vie se fabrique dans le pays. Enfin, on compte en Écosse 3,600 moulins à eau, 5,000 moulins à battre le blé, 100 moulins à vent, et 400 machines à vapeur.

Les Écossais tirent un profit considérable de la pêche à laquelle ils se livrent sur les côtes de leur pays. Les pêcheries de saumon sont remarquables par la prodigieuse quantité de poisson frais ou salé qu'elles fournissent au marché de Londres. La pêche du hareng, qui était jadis une source de richesse pour les Hollandais, a pris depuis quelques années une grande extension en Écosse. Sur 300,000 barils de harengs salés qui, année commune, sont soumis aux droits, il s'en consomme à peine un vingtième en Angleterre. Le reste est exporté dans presque toutes les parties du globe. L'Écosse fait aussi beaucoup d'armements pour la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve et pour celle de la baleine sur les côtes du Groënland et du Spitzberg.

L'Écosse fait un commerce assez considérable avec les États du nord de l'Europe, particulièrement avec la Russie; elle a aussi des relations commerciales très-suivies avec le Portugal, l'Espagne, la Méditerranée, les États-Unis d'Amérique, le Canada et le reste de l'Amérique. Les exportations consistent en toiles, grains, fer, plomb, savon, verre, étoffes de laine, etc. Les importations ont pour objet les denrées coloniales, vins, eau-de-vie, rhum, riz, etc. Les principaux ports de commerce sont Leith, Dundée, Montrose,

Aberbrothick, Aberdeen, Peterhead, Bamff, Inverness, et Greenock. Le cabotage au moyen de bateaux à vapeur a lieu régulièrement par Leith, Aberdeen, Glascow, etc.

L'Écosse compte un grand nombre de banques particulières, presque toutes montées très en grand, et trois banques privilégiées : la banque d'Écosse, la banque royale, et la compagnie des toiles anglaises. Ces trois dernières, établies à Édimbourg, présentent ensemble un fonds de 80 millions de francs.

PRÉCIS HISTORIQUE.

L'histoire de l'Écosse avant l'invasion des Romains est peu connue. Ce fut sous la conduite d'Agricola, l'an 80 de l'ère chrétienne, que ces conquérants y entrèrent pour la première fois. Ils la parcoururent dans tous les sens et ne la quittèrent que trois cents ans après, en y laissant presque partout des vestiges de leur séjour. Lorsque les Romains pénétrèrent en Écosse, qui était alors connue sous le nom de Calédonie, elle était habitée par deux nations redoutables qu'ils ne purent soumettre : les Pictes au sud et les Scotts au nord. Ces deux peuples étaient souvent en guerre, mais ils se réunirent contre les Romains et contre les Bretons que ceux-ci avaient soumis. Pour arrêter les incursions que les Pictes et les Scotts faisaient souvent dans la partie méridionale de l'Écosse, les Romains construisirent d'une mer à l'autre, entre l'embouchure de la Clyde et du Forth, une énorme muraille, flanquée de tours de distance en distance, dans lesquelles ils placèrent des soldats. Cette première muraille, dont on voit encore les débris, défendit pendant quelque temps le territoire des Bretons des incursions des Scotts et des Pictes ; mais ceux-ci, s'étant rassemblés en grand nombre, franchirent la barrière que leur avaient opposée les Romains et recommencèrent leurs déprédations. Les Romains, voyant que cette première muraille ne pouvait les contenir, en construisirent une seconde beaucoup plus forte, soixante milles plus en arrière sur le territoire des Bretons. Les Pictes et les Scotts tentèrent de grands efforts pour franchir cette nouvelle barrière; mais les Romains la défendirent si bien qu'ils ne purent y réussir. Il reste encore quelques vestiges de cette seconde muraille, qui avait 20 lieues de longueur, du Brugh au golfe de Solway, et il est curieux de voir comme elle s'étend en ligne droite, quoiqu'elle passe tantôt sur de hautes montagnes, tantôt à travers de profonds marécages. Lorsque les Romains quittèrent la Grande-Bretagne, les Calédoniens étaient puissants et divisés en deux tribus : les Pictes, descendant des Calédoniens sous un nom nouveau, en avaient les mœurs, les coutumes, le langage et la religion ; et les Écossais ou Scotts, colonie irlandaise, commandés par des chefs ou rois qui faisaient presque continuellement la guerre aux Pictes. Mais en 843, Kenneth, roi des Écossais, s'étant allié au prince picte, finit par lui succéder. Cependant le royaume porta encore pendant longtemps le nom de Pictland; ce ne fut que sous Malcolm II qu'il prit celui de Scotland, d'où est venu le nom d'Écosse. Jusque-là le pays situé entre les murailles romaines, possédé par des tribus de Saxons et de Bretons, qui avaient adopté les arts des Romains, garda les noms de Valentia, Cumbria et Strathcluyd. De 843 à 1097, l'histoire de ces contrées ne présente que des invasions danoises presque toujours repoussées avec succès. Ce fut aussi alors que Guillaume le Conquérant envahit l'Écosse; mais un traité fut conclu, et une croix de pierre érigée sur le Staintmoor, dans le comté d'York, marqua la limite entre les deux royaumes.

Pendant les XIIe et XIIIe siècles, les Saxons, Goths d'origine, s'établirent sur le golfe de Solway, le Tweed, la Clyde et le Forth; on vit aussi beaucoup d'Anglo-Saxons, d'Anglo-Normands et d'Anglo-Belges émigrer en Écosse, où ils ont été la souche des plus nobles familles. Le XIVe siècle commença au milieu des guerres entreprises par Édouard pour usurper le trône d'Écosse, laissé vacant par la mort d'Alexandre III, en 1291. Une commission assemblée à Berwich reconnut que Robert Bruce et J. Baliol avaient seuls des

titres à la couronne; Édouard se prononça pour Baliol, qui se reconnut vassal du roi d'Angleterre, mais qui ne tarda pas à chercher à s'affranchir de toute dépendance étrangère. Vaincu à Dumbar, Baliol se soumit à Édouard, qui l'envoya prisonnier à la Tour de Londres. Les Écossais, indignés d'être obligés de se soumettre à la domination étrangère, se réfugièrent dans les montagnes du nord et de l'ouest. De ce nombre fut William Wallace, qui, en peu de temps, devint chef de l'insurrection, chassa les Anglais de Scone, descendit vers le midi et se rendit maître de tout le pays jusqu'à Stirling, dont il s'empara et où il fut proclamé régent du royaume pendant la captivité de Baliol. Édouard, ayant rassemblé toutes les forces de son royaume, passa la frontière et défit les Écossais à la bataille de Falkirck; la noblesse mit bas les armes; Wallace, trahi par un de ses compagnons nommé Georges Montheith, fut jugé comme traître et rebelle, et pendu à Londres. Sur ces entrefaites, Baliol étant mort, Robert Bruce parut comme un autre Wallace, souleva les montagnards en sa faveur, et, après de grandes vicissitudes et des dangers où il déploya la plus grande énergie, obtint la couronne en 1306, et consolida l'indépendance de sa patrie par la victoire qu'il remporta à Bannockburn, en 1314 [1]. Les faibles successeurs de Robert Bruce ne surent point conserver ce que sa haute vaillance avait su conquérir; sa descendance mâle s'éteignit dès 1371, époque où la maison des Stuarts parvint au trône.—Jusqu'en 1428, l'Écosse n'avait fait que peu de progrès dans la civilisation. A cette époque, Jacques Ier, fils de Robert III, qui avait fait des études sérieuses en Angleterre, où il avait été retenu longtemps prisonnier, établit l'ordre et la tranquillité dans le royaume, et abaissa l'orgueil de la noblesse féodale. Celle-ci ne tarda pas à faire éclater son ressentiment : un gentilhomme, nommé Robert Graham, s'unit à d'autres nobles, et, dans l'assemblée des états, s'avança vers le roi, posa sa main sur sa personne en lui disant : « Je vous arrête au nom des états du royaume ici assemblés; car « de même que nous vous avons juré fidélité, vous avez promis de gouverner par les lois, « et non de dépouiller vos sujets. » Et se tournant vers l'assemblée : « Ce que je dis n'est-« il pas vrai? » s'écria-t-il; mais un profond silence fut la seule réponse à l'appel de Graham. Ce seigneur fut immédiatement saisi et condamné au bannissement; du lieu de son exil il écrivit au roi pour le menacer de sa vengeance, qu'il exécuta le jour de Noël 1437. Au moyen d'intelligences entretenues avec ceux des anciens conjurés qui étaient restés près du roi, il parvint à s'introduire avec quelques hommes déterminés dans l'abbaye de Perth, où se trouvait Jacques Ier au milieu de sa famille, et le massacra. Son successeur continua la lutte entreprise contre la turbulente noblesse féodale; il fut tué devant Roxburg, qu'il tenta de reprendre aux Anglais, par l'explosion d'une pièce d'artillerie. Jacques III ambitionna le pouvoir absolu, mais il se montra toutefois d'une grande timidité dans sa lutte avec la noblesse; croyant voir une conspiration permanente ourdie contre ses jours, il s'entoura d'une garde soldée et interdit l'approche de sa résidence. Sa dévotion stupide et l'intention qu'il manifesta de se défaire des principaux d'entre les nobles, déterminèrent ceux-ci à s'emparer du comte de Rotsay, fils aîné du roi, et déclarèrent Jacques III déchu du trône. Le roi se mit alors en campagne avec les forces que parvinrent à réunir ses favoris : un combat livré sur le fameux champ de bataille de Bannockburn fut décisif; Jacques prit la fuite un des premiers, et fut tué dans la déroute par un prêtre attaché au parti de l'insurrection. Sous le règne de Jacques IV, de meilleurs jours se levèrent pour l'Écosse, et le mariage de ce monarque avec Marguerite Tudor, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, posa la base sur laquelle s'appuya plus tard l'union des deux pays. Jacques IV encouragea le développement des arts, améliora la législation, et assura la paix intérieure. Un dissentiment qui survint entre ce roi et Henri VIII, son beau-frère,

---

1. L'époque d'affranchissement de l'Écosse, depuis l'insurrection de Robert Bruce jusqu'à la bataille de Bannockburn, est décrite avec toute sa vérité historique dans le *Lord des Iles* de sir Walter Scott.

l'engagea à entrer en Angleterre avec une armée brillante, qui, attaquée à Flodden, par le comte de Surrey, fut entièrement défaite; Jacques IV y fut tué ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes écossais. — Les croyances protestantes, répandues en Écosse dès les premiers temps de la réformation, furent particulièrement favorisées par les désordres qui éclatèrent après la mort de Jacques V et durant la minorité de sa fille Marie Stuart. On sait que cette princesse épousa le fils du roi de France Henri II, qui succéda à son père sous le nom de François II. A la mort de ce monarque, le parlement envoya à la reine une députation pour la prier de venir prendre les rênes de l'État : Marie Stuart accepta, s'embarqua à Calais, et aborda heureusement à Leith, en 1565. La présence d'une reine de dix-neuf ans, déjà fameuse par sa beauté, par ses grâces et par son esprit; la sagesse des premiers actes de son gouvernement, causèrent en Écosse une joie inexprimable : mais le meurtre de Darnley, qu'elle s'était choisi pour époux; son mariage avec Bothwell, que l'opinion publique accusait d'être l'assassin du roi; l'imprudence qu'elle commit de faire baptiser son fils d'après les rites catholiques, lui aliénèrent l'affection du peuple et excitèrent une insurrection générale. Marie Stuart fit un appel à ses partisans, qui prirent position entre Musselbourgh et Preston; mais au moment d'en venir aux mains, l'armée royale se montra peu disposée à combattre, et la reine se vit forcée de passer dans le camp des insurgés, qui la firent provisoirement enfermer dans le château d'Édimbourg, et ensuite dans celui de Loch Leven, d'où elle parvint à s'évader après dix mois de la plus dure captivité. Profitant de la liberté qu'elle venait de recouvrer, Marie Stuart se composa un conseil qui annula tous les actes arrachés par la violence à la reine pendant sa captivité, et rassembla une armée de six mille hommes qui fut complétement défaite par le comte de Murray, au combat fameux de Langside en 1568. Marie Stuart, du haut d'une colline voisine du champ de bataille, vit la déroute des siens, et, lorsque tout espoir de les rallier fut perdu, gagna en fuyant l'abbaye de Dendrenan; mais ne s'y croyant pas en sûreté, elle prit la funeste résolution de passer en Angleterre, où la reine Élisabeth la retint prisonnière. Aussitôt les ennemis de Marie se rendirent maitres du gouvernement et de la tutelle de l'héritier du trône, Jacques VI, encore mineur; le comte de Murray fut nommé chef de régence, et la domination du protestantisme fut assurée. Marie Stuart, enfermée d'abord au château de Carlisle, fut transférée au château de Bolton, dans l'York-Shire. Maitland, Kircaldy, le lord Home, qui lui étaient dévoués, entreprirent de relever son parti : ils s'emparèrent du château d'Édimbourg, dont la garnison se déclara tout entière pour la reine. Le comte de Murray se préparait à en faire le siége lorsqu'il fut assassiné au milieu d'une rue d'Édimbourg, par Hamilton de Bothwellaugh[1]. Le comte de Lennox, père de Henri Darnley, succéda dans la régence au comte de Murray; il s'approcha du château d'Édimbourg, que défendait l'intrépide Kircaldy, qui força la population de cette ville à se déclarer pour la reine. Ce temps fut un temps de malheur et de désolation pour l'Écosse, dont la guerre civile ravageait toutes les contrées. Les chefs des deux partis convoquèrent à la fois et pour la même époque un parlement; l'assemblée qui représentait le parti de la reine se tint dans la ville d'Édimbourg; l'autre alla siéger à Stirling. Comme elle délibérait en grande sécurité dans cette ville, Kircaldy, à la tête d'un corps assez nombreux, fit une apparition subite, et, avant qu'on eût songé à se mettre en défense, enleva le régent et la plupart des seigneurs considérables du parti; le comte de Lennox fut massacré par ceux qui le firent prisonnier. Le parti du roi nomma pour régent le comte de Mar, qui mourut peu de temps après, et fut remplacé

---

[1] Walter Scott a peint avec une égale supériorité, dans son roman historique de *l'Abbé*, le rôle politique et le caractère du comte de Murray. Morton, Lyndsey, Ruthven, Maitland, tels qu'ils apparaissent dans *l'Abbé*, ne sont pas des personnages de fantaisie, mais bien les hommes de l'histoire. L'époque tout entière est dans cette riche composition.

par Morton; celui-ci, après s'être efforcé de rétablir l'ordre dans les diverses contrées de l'Écosse, fut forcé, par un soulèvement terrible, de résigner son office de régent. Jacques VI, alors âgé de 12 ans, commença de régner en 1578, avec l'assistance de douze pairs nommés pour l'aider dans l'administration des affaires. La fin de sa longue et orageuse minorité fut annoncée à la reine d'Angleterre par un message, où le fils de Marie Stuart, soit qu'il partageât les préventions des seigneurs qui l'avaient élevé, soit qu'un sentiment d'ambition personnelle étouffât dans son cœur la voix de la nature, n'intercédait point pour sa mère. Jacques VI n'était point capable de remédier efficacement aux désordres auxquels l'Écosse fut en proie sous son règne; trop faible pour intimider les coupables par quelque énergique détermination, et trop lâche pour punir leurs crimes, il en resta simple spectateur, et sa conduite indolente fit rejaillir sur sa débile administration tout le mépris qu'on lui portait personnellement.— Après avoir été longtemps l'objet d'une sorte de culte chevaleresque de la part de la noblesse anglaise, Marie Stuart devint l'héroïne des papistes d'Angleterre, qui ourdirent une conspiration contre les jours d'Élisabeth, dont la délivrance de la reine d'Écosse fut le prétexte. Marie Stuart fut impliquée dans cette conspiration par des lettres de son secrétaire, mais la perquisition la plus exacte, faite parmi ses papiers, ne put fournir contre elle de preuve directe. On n'hésita point toutefois à la mettre en accusation. Transférée de Tutbourg au château de Fortheringay, elle y fut traitée en criminelle, et une commission formée de quarante-deux juges nommés par Élisabeth se rendit dans ce lieu pour l'interroger. La reine d'Écosse se défendit elle-même avec dignité, et sembla moins chercher à repousser l'accusation qu'à prouver qu'elle-même était victime d'un assassinat médité depuis vingt ans. Les commissaires, ayant terminé leur enquête, retournèrent à Westminster, où fut prononcée la sentence de mort, qui fut immédiatement après confirmée par le parlement. Marie Stuart apprit sa condamnation en voyant les apprêts du supplice. Un échafaud fut dressé dans la salle où quelques mois auparavant elle avait été jugée : la reine d'Écosse y monta d'un pas ferme, et, après avoir embrassé un crucifix, présenta son cou au bourreau, qui d'un seul coup fit tomber au pied de l'échafaud cette belle tête que jamais homme n'avait vue sans être ému. — Jacques VI signifia à l'ambassadeur anglais qu'il eût à sortir du royaume, et parla en homme décidé à venger sa mère; mais le ministre d'Élisabeth plaida si bien la cause de sa souveraine, et représenta si vivement à Jacques VI qu'il compromettrait ses droits à la couronne d'Angleterre en se laissant aller à son ressentiment, qu'il détermina ce lâche roi à accepter les explications données par Élisabeth. La discorde qui éclata bientôt entre lui et les presbytériens donna lieu à de sérieux désordres et à des attaques réitérées contre l'autorité royale. Jacques assembla les états du royaume et fit sanctionner par eux une ordonnance en vertu de laquelle tout ministre protestant devait reconnaître l'autorité du roi en matières religieuses. Les synodes furent soumis à des lois sévères; les évêques rentrèrent au parlement, des seigneurs papistes y furent rappelés, et de cette réunion momentanée de la royauté et de l'aristocratie résulta dans toutes les parties du royaume une assez grande tranquillité, causée peut-être aussi par l'attente du grand événement que devait amener la mort d'Élisabeth. Cette reine mourut en 1603, à l'âge de 70 ans; Jacques VI, appelé par sa naissance à lui succéder, quitta l'Écosse et se rendit à Londres, où il fut couronné, sous le titre de Jacques I[er], roi de la Grande-Bretagne. Ainsi fut opérée cette réunion que commandait la position géographique des deux royaumes, et à laquelle l'esprit national des Écossais s'était si énergiquement opposé, toutes les fois qu'elle avait été sur le point de s'opérer par la force.

Guide Pittoresque

DU

VOYAGEUR EN ÉCOSSE.



A.

ABBEY-HOLM. Village du comté et à 1 l. 1/2 de Lanerk. Populat. 550 habitants.

ABBOTSFORD. Château du comté de Roxburg, bâti par Walter Scott, à un quart de lieue de la petite ville manufacturière de Galashiels, au confluent du Gala et du Tweed.

La vallée du Tweed, qui commence après Galashiels, offre une succession variée de paysages riants, et quelques-unes des traditions locales ont la grâce des ingénieuses fictions de la Grèce. C'est près du gué jadis si fatal au père Philippe (voyez le roman de l'Abbé) que s'élève le château moderne d'Abbotsford (*le Gué de l'abbé*), résidence magnifique, dont l'architecture offre un mélange de tous les styles, et reproduit en partie, dans ses formes bizarres, celles de l'abbaye de Melrose et de ces tours féodales qui renaissent en quelque sorte de leurs ruines dans les récits du romancier écossais. Tout ce qui avoisine le château a un nom dans la poésie écossaise ; mais indépendamment des souvenirs, le site lui-même est ravissant comme paysage : le Tweed, toujours limpide dans son cours sinueux, offre à des intervalles rapprochés quelques arbres séculaires qui protégent de leur verdure la vieillesse du château de Borthwick ; les pierres encore blanches du château moderne dominent un bosquet de jeunes mélèzes plantés par le poëte, et à deux mille de distance on aperçoit les magnifiques et imposantes ruines de Melrose, où Walter Scott a placé en grande partie la scène de son poëme du Lay du dernier ménestrel. Les montagnes ont aussi leur intérêt auprès Abbotsford : le Weird-Hill, ou colline des fées, ne s'élève guère plus haut qu'un tertre de gazon, mais le triple cône de l'Eildon a un aspect plus grand et plus sévère.

Le château d'Abbotsford s'élève au milieu d'un superbe bois de chênes et de bouleaux peu éloigné de la rivière. Il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, rien n'était moins remarquable que l'endroit où cet édifice étale sa singulière architecture ; sur l'emplacement qu'il occupe était une mauvaise petite ferme, la belle cour a remplacé un jardin potager, et la florissante plantation qui couvre un millier d'arpents a succédé à une allée de sapins. Le château est entouré de jardins de tous les côtés, excepté de celui de la rivière, et, par ce moyen, l'habitation ne manque ni d'air ni d'étendue ; mais le bâtiment est d'une telle bizarrerie que personne, autre que sir Walter Scott, n'aurait pu en faire construire un pareil sans courir le risque d'être tourné en ridicule. Son plan, son architecture ne ressemblent à rien de ce qui existe en Angleterre ; cependant son aspect est noble, imposant, et plusieurs de ses détails sont d'une grande beauté ; il est construit, il est vrai, de pièces et de morceaux, mais calculés habilement. Quelques-unes de ses parties et divers morceaux d'architecture, tels qu'une porte d'en-

trée de Lintithgow, un toit du château de Rosselyn, une cheminée de l'abbaye de Melrose, ont été empruntés de toutes les parties de l'Écosse.

La porte d'entrée est une arche élevée d'un grand mur crénelé d'une hauteur considérable ; des jougs, espèces de carcans où les seigneurs attachaient jadis leurs vassaux pour de légères fautes, y pendent, mais rongés par la rouille : ce sont, dit-on, des restes de la grande citadelle de Douglas. En entrant est un clos de plus d'un demi-arpent ; deux côtés sont protégés par le grand mur d'enceinte, et ce chemin est couvert de treilles, de roses, de chèvrefeuille ; sur le troisième côté, on voit un mur d'arches séparées dans le style gothique ; chacun des vides est garni de fil de fer qu'on n'aperçoit qu'en approchant de très-près, ce qui ne nuit point aux jolies vues des jardins qui s'étendent en montant, et sont couverts d'ornements d'architecture, de tours, d'urnes, de vases, etc. Le mur aboutit au côté oriental de la maison ; il se prolonge jusqu'au nord-est de la partie d'un grand clos couvert de gazon et planté de rosiers de toute espèce. Tout ce tableau est dominé par de jeunes arbres et circonscrit par un amphithéâtre de forêt ; à l'est, le jardin se perd par degrés ; à l'ouest sont encore des bois à travers lesquels plusieurs échappées de vue laissent apercevoir le Tweed ; dans le lointain, les sommets de plusieurs montagnes, sur l'une desquelles est bâti le vieux château de Newark, bornent l'horizon. Ne pouvant entrer dans les détails architectoniques du château, nous nous bornerons à faire remarquer qu'il a été bâti à plusieurs reprises, qu'il a une tour élevée de chaque côté, toutes deux de forme et de hauteur différentes, et offrant aux regards un singulier contraste ; les parapets et les bords du toit sont dentelés ; les croisées, inégales de formes, sont distribuées à des distances plus ou moins grandes de l'une à l'autre sur la façade et sur les côtés ; dans les intervalles qui les séparent sont des niches destinées à recevoir des statues de saints. Des cottes d'armes, des pierres sculptées avec des inscriptions héraldiques placées sur les murs, décorent çà et là les entablements ; la toiture n'est pas moins curieuse par la singularité des cheminées antiques, des créneaux ou des tourelles qui la surmontent.

La porte d'entrée est celle du palais en ruine de Lintithgow. De ce portique, qui est grand et ouvert par devant, orné au haut de quelques cornes de cerf pétrifiées, on entre par deux portes battantes dans le vestibule, et alors le premier coup d'œil de l'intérieur du château se présente d'une manière imposante. Deux fenêtres très-élevées sont couvertes d'écussons ; en plein jour, cet endroit est aussi sombre que l'entrée des châteaux du XII[e] siècle. Le vestibule peut avoir quarante pieds de long, vingt de haut et de large ; les boiseries sont en chêne richement sculpté et très-foncé : elles viennent, à ce qu'il paraît, du vieux palais de Dumferline ; le plafond est une rangée d'arches à pointes de chêne, dont chaque poutre représente un écusson richement blasonné ; au-dessus et autour de la seconde porte par où l'on entre dans ce vestibule, on a placé une autre rangée d'écussons différemment blasonnés, parmi lesquels on remarque le cœur sanglant de Douglas. Le vestibule est pavé en marbre blanc et noir, et la partie supérieure des murs est totalement couverte d'armes et d'armures ; les variétés de cuirasses noires et blanches, de casques, d'étriers, d'éperons de toute espèce, suspendus autour d'épées de toutes les formes et de tous les ordres, sont sans nombre.

En sortant du vestibule, on arrive à une chambre basse voûtée, qui s'étend sous toute la longueur de la maison, ayant à chaque extrémité une fenêtre blasonnée, couverte d'armures et d'armes plus petites que les autres, telles que fusils, lances, épées, poignards, dards, etc., parmi lesquels on distingue le fusil de Rob-Roy, une superbe épée donnée à Montrose par Charles I[er], etc. Dans un des coins les plus sombres de cette salle, il y a un assortiment complet de vieux instruments écossais de torture.— De cette salle on passe dans une autre plus petite qui communique au salon et à la salle à manger : celle-ci est fort belle ; le plafond est un peu bas, en bois de chêne foncé richement sculpté, avec une immense fenêtre

cintrée et un dais élevé : elle est tapissée en étoffe de couleur cramoisie, mais presque couverte de tableaux, dont le plus remarquable est celui de Marie Stuart, peint par Amias Carood, le lendemain du jour où elle fut décapitée à Fortheringay. Tous les meubles de cette chambre sont gothiques, en bois de chêne massif. Plus loin, et à côté de cette salle, sont d'étroits couloirs, qui font croire qu'on est dans quelque vieux monastère; les plafonds, les murs, et les fenêtres, serrées, longues et ovales, sont sculptés en pierres, provenant des précieux restes de Melrose et de la chapelle de Roslyn. Un de ces couloirs conduit à une charmante salle à déjeuner qui donne sur le Tweed d'un côté, et de l'autre sur la Jarrow et sur l'Ettrick.

Une autre pièce est remplie de romans, de poésies, d'une belle collection d'aquarelles, de singuliers coffrets, de boites, etc. — En retournant vers la salle d'armes est un corridor à demi éclairé d'un côté, puis une serre, et une fontaine qui ornait jadis une place d'Édimbourg.

De la petite salle d'armes on va dans le salon, grande et très-belle pièce meublée à l'antique, en chêne, avec des rideaux en soie cramoisie, des cabinets en laque, des porcelaines de la Chine, des glaces, des portraits. Ce salon conduit à la bibliothèque, la plus belle pièce du château. C'est une salle oblongue de cinquante pieds de long sur trente de large, avec une projection au centre, vis-à-vis de la cheminée, et une fenêtre couverte de devises, représentant une espèce de chapelle gothique. Le plafond est-en chêne sculpté d'un riche dessin; les tablettes où sont placés les livres sont aussi en chêne sculpté jusqu'au plafond. Il n'y a dans cette salle qu'un seul portrait, celui du fils aîné de Walter Scott, en costume de hussard. En face, on voit dans une niche un beau buste de Schakspeare. Dans un coin, sur un piédestal en porphyre, est placée une urne remplie d'ossements de différents poëtes, et portant cette inscription : « Donnée par George Gordon, lord Byron, à sir Walter Scott. »

Une porte de cette bibliothèque communique au cabinet où travaillait Walter Scott. C'est une petite chambre de vingt pieds carrés sur vingt de hauteur, contenant une petite table, un fauteuil en maroquin noir et une seule chaise. De chaque côté de la cheminée, il y a onze rayons remplis de livres. Autour de cette chambre, ornée du portrait de Claverhouse et de Rob-Roy, est une galerie remplie de livres, où l'on parvient par un escalier en chêne sculpté. A un coin de ce *sanctum* est un petit *sanctum sanctorum* en forme de cabinet, qui ressemble à l'oratoire de quelques vieilles dames de romans : il donne sur les jardins. Le rez-de-chaussée de cette tour est fermé par un escalier qui conduit aux étages supérieurs, où sont les chambres à coucher, et aux autres appartements.

A peu de distance d'Abbotsford est la tour de Smallhome qu'habitèrent les aïeux de Walter Scott. Cette tour au premier coup d'œil n'a de remarquable que le magnifique paysage au milieu duquel elle est située; mais elle est pour les antiquaires un type précieux de ces châteaux forts qui servaient de retraite aux chefs du second rang dans le moyen âge.

Elle se trouve au centre d'un amas de rochers, nommés Sandiknow-Craigs : c'est un bâtiment carré, environné d'un mur maintenant en ruine, qui entoure une cour extérieure, occupant le sommet d'une éminence. Le circuit de la cour étant défendu de deux côtés par un marais, et d'un troisième côté par un précipice, n'est accessible qu'au couchant, au moyen d'un sentier rocailleux et presque à pic. Les appartements, comme c'est l'ordinaire dans une forteresse des frontières, sont superposés l'un à l'autre et communiquent par un escalier étroit. Sur le faîte sont deux plateformes servant pour la défense ou l'agrément. La porte intérieure de la cour est de bois; la porte extérieure est une grille de fer. De la situation élevée où est bâti Smallholme, on peut voir à plusieurs milles dans toutes les directions. Dans l'enceinte de la cour est une chapelle en ruine.—Il y a identité entre Smallholme et le château d'Avenel; aussi ce n'est pas sans émotion que les admirateurs du romancier écossais gravissent sa plate-forme. A sept milles de

distance, on reconnait Glandearg dans la tour d'Hillslop.

Smallholme passa dans la famille des Scott par la vente qu'en fit, vers 1645, John Pringle à sir William Scott de Harden, qui était le propriétaire de la terre de Mertown. Vers le milieu du siècle dernier, ce domaine fut affermé à Robert Scott, par son parent M. Scott de Harden. Robert Scott était l'aïeul du poëte, qui a passé une grande partie de son enfance dans les environs de ce vieux manoir, déserté depuis longues années, et qui a su dans un de ses poëmes (la Veille de la Saint-Jean) intéresser aux traditions locales de son berceau, ses compatriotes et le voyageur étranger.

ABBOTSHALL. Village et paroisse du comté de Fife, situés sur la côte septentrionale du golfe de Forth, à 3 l. 3/4 d'Inverkerting. Pop. 2,900 h. — *Fabriques* importantes de toutes sortes de toiles. — Extraction de houille.

ABBS-HEAD. Promontoire remarquable du comté de Berwick, formant l'entrée méridionale du golfe de Forth, vis-à-vis de Fife-Ness. Longt. O. 4° 28' 56"; lat. N. 55° 46' 21".

ABERBROTHOCK. Voyez **ABERBROTHWICK.**

ABERBROTHWICK *ou* **ABERBROATH.** Ville maritime du comté d'Angus, située sur le bord de la mer, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes, à l'embouchure de la petite rivière de Brothock. Pop. 8,972 hab. Cette ville est peu régulière et mal bâtie, à l'exception des nouvelles rues; elle se divise en deux parties, Aberbrothocwick et Saint-Vigeans. Son port, quoique petit, est sûr et garanti par un môle, et défendu par une batterie; il occupe 56 navires; on y a établi depuis peu une tour de signaux. On y voit les ruines d'une célèbre abbaye, fondée par Guillaume Lion, dans laquelle se tint, en 1320, le célèbre parlement où les barons d'Écosse adressèrent au pape un manifeste d'un style sans exemple dans ces temps-là. Cette abbaye fut détruite, lors de la réformation, en 1560, mais ses archives sont conservées. On ne peut rien se figurer de plus pittoresque que cette multitude de colonnes, de croisées gothiques, de galeries, d'escaliers, au milieu desquels s'élèvent fièrement de grandes tours, qui semblent braver la puissance du temps. Dans les environs, on trouve une source d'eau minérale très-fréquentée. A l'est de la ville, et sur le bord de la mer, sont des cavernes remarquables.

Manufactures de toiles bises et de toiles à voiles. — *Commerce* de grains, pavés, chanvre, lin, cire, bois du Nord, etc. — A 5 l. 1/2 N.-E. de Dundée, 4 l. 1/2 S. S.-O. de Montrose. Long. O. 4° 54' 30". Lat. N. 56° 32' 30".

ABERCORN. Petite ville du comté et à 5 l. O. d'Édimbourg, située sur le golfe de Forth et sur le canal de l'Union. Pop. 1,050 hab. C'est là que commence la muraille des Romains, qui traverse de l'E. à l'O. cette partie de l'Écosse. — Pêche du saumon.

ABERDALGY. Village du comté et à 1 l. 1/2 S.-O. de Perth, sur l'Earn. Pop. 520 hab. C'est près de ce village que se livra, en 1322, la sanglante bataille de Dupplin, entre Édouard Baliol, secondé par les Anglais, et le comte de Mar, régent d'Écosse, qui y fut complétement défait. On remarque dans le cimetière d'Aberdalgy un monument élevé en 1329 à la mémoire de William Oliphant. — Pêcherie considérable de saumons, qu'on expédie à Perth, emballés dans de la glace.

ABERDEEN. Comté maritime, borné au N. et à l'E. par la mer du Nord, au S. par les comtés d'Angus, de Perth et de Kincardine, et à l'O. par ceux de Bamff et d'Inverness. Ce comté a 30 l. de long du N.-E. au S.-O., 15 l. de large du N.-O. au S.-E., et 250 l. carrées.

Le cinquième de la surface du comté d'Aberdeen est couvert de montagnes qui le cèdent peu en élévation à celles de toute l'Écosse. Des landes, des collines et des marais occupent une étendue d'environ 160 lieues carrées; on n'y compte que 96 lieues de terres labourables. La partie nord-est de ce comté, qui s'étend vers la rivière Ithan, est désignée sous le nom de Buchan; le

pays de plaine, nommé Strathbogie, est parfaitement cultivé. Le pin d'Écosse, le hêtre couvrent une grande partie du comté.

Les principales rivières du comté d'Aberdeen sont la Dée, le Don et le Deveron. Il y a plusieurs lacs, dont le plus grand n'a pas plus d'une lieue de long; les principaux sont le loch Muick, le loch Kanders, et dans la partie supérieure du district de Marr se trouvent les sources de Pananich. Un canal de navigation, ouvert en 1807, de six lieues d'étendue, communique d'Aberdeen à Inverary.

Ce comté possède les sources d'eaux minérales de Peterhead, de Frazerburgh, et d'Aberdeen. A deux lieues de cette dernière ville, on trouve une riche mine de fer avec oxyde gris de manganèse. La chaux est commune en plusieurs endroits; il y a aussi des carrières d'excellentes ardoises, de très-bonnes pierres meulières, du granit extrêmement dur dont on fait des dalles pour les rues de Londres. Les montagnes de Braemar renferment des cristaux colorés, quelques topazes et du béryl. On pêche de belles perles dans l'Ithan.

L'éducation des bestiaux est très-soignée dans le comté; douze mille bêtes à cornes sont envoyées tous les ans au midi de l'Écosse et en Angleterre. Les daims sont nombreux sur les hauteurs; en hiver ils descendent dans les plaines et mangent tout le grain qu'ils trouvent sur leur passage.

Industrie. Manufactures d'étoffes de laine, de toiles de coton, de bonneterie, de cordages. Papeteries. Pêcheries importantes où l'on prend principalement beaucoup de saumons sur la côte, et dans la Dée, le Don, l'Ugie et l'Ithan.

Le comté d'Aberdeen a pour chef-lieu la ville de New-Aberdeen. Il est divisé en sept presbytères : Aberdeen, Alford, Deer, Ellon, Garioch, Kincardine, Strathbogie et Turref, et contient 85 paroisses, 3 bourgs royaux, une cité et 155,387 hab.

ABERDEEN (OLD). Bourg du comté de ce nom, situé sur la rive droite du Don, à un mille de son embouchure. Pop. 1,920 hab. On l'appelle généralement vieil Aberdeen, pour le distinguer de la ville de ce nom, à laquelle il est presque joint par un long village ou faubourg, mais dont il est tout à fait séparé pour l'administration civile et ecclésiastique. C'est un bourg royal de baronnie, dépendant immédiatement de la couronne, ce qui lui donne le droit de nommer ses magistrats et de tenir des foires et marchés. Il a trois hôpitaux, une maison de ville, et une université, appelée collège du roi, fondée en 1506, avec des chaires de grec, de latin, de langues orientales, de médecine, de droit civil et de théologie. C'est un bel édifice, orné d'une tour carrée, surmontée d'une sorte de dôme à jour figurant une couronne impériale. La bibliothèque contient 13,000 volumes imprimés et des manuscrits curieux; elle a droit à un exemplaire de tous les ouvrages déposés à la chambre des libraires.

On remarque au vieil Aberdeen les restes d'une magnifique cathédrale, dont on prétend que la fondation remonte au règne de David Ier. Il ne reste plus de ce bel édifice qu'une partie de la nef et deux flèches de 112 pieds de hauteur. Dans les environs, sur le Don, est un moulin à filer le lin, qu'on cite comme le plus considérable de toute l'Angleterre. A un quart de lieue de la ville, on voit sur le Don un beau pont gothique d'une seule arche. Lord Byron, qui demeura longtemps dans le voisinage pendant son enfance, a fait dans ses poésies de fréquentes allusions au *Brig of Don*.

ABERDEEN (NEW-). Ville maritime, capitale du comté de ce nom, située sur une hauteur, à l'embouchure de la Dée, dans la mer du Nord. Pop. 21,000 hab. C'est une des principales villes de l'Écosse, au nord du Forth. Son port est grand et sûr; mais il est exposé aux vents du N.-E., qui balayent une longue étendue de côtes sablonneuses, et ont formé à l'entrée une barre qui empêche les grands vaisseaux d'entrer. Environ 150 navires appartiennent à ce port; leur tonnage réuni est de 17,131 tonneaux. Un beau pont en granit d'une seule arche de cent trente-deux pieds d'ouverture facilite le passage de la Dée, qui communique avec Inverary par un canal de six lieues de long.

Aberdeen est une ville bien bâtie, formée de rues élégantes, bordées de maisons en granit à 4 étages. Elle possède un grand nombre d'édifices pour le culte, parmi lesquels on remarque l'église de l'Est, bel édifice gothique; celle de l'Ouest, d'architecture moderne, et la jolie chapelle de Saint-André. On y compte trois hôpitaux, une maison pour les aliénés, une maison de correction, des casernes et un petit théâtre. L'université, appelée collége Mareschal, fut fondée en 1593; elle possède une bibliothèque de 10,000 volumes, un muséum d'antiquités et d'histoire naturelle, et un cabinet fort complet de physique et d'astronomie. On admire au milieu de Castle-Street, le plus beau carrefour de l'Écosse; il est orné des portraits en relief de tous les rois d'Écosse, depuis Jacques Ier jusqu'à Jacques VII, et d'une colonne corinthienne qui s'élève au milieu de la place et supporte une licorne.

Cette ville est fort ancienne; elle acquit promptement de l'importance, et elle a reçu de nombreux embellissements depuis quelques années. Au commencement du XIVe siècle, une garnison anglaise, qui occupait le château d'Aberdeen, fut passée au fil de l'épée par les habitants. La flotte d'Édouard III brûla la ville vers 1333; mais les habitants, qui s'étaient enfuis à Dunnottar, la rebâtirent promptement; ce fut alors qu'elle prit le nom de New-Aberdeen. Sous le règne de Charles Ier, Aberdeen fut pillée et saccagée par les Irlandais, commandés par le marquis de Montrose, en 1644. La peste enleva une grande partie de ses habitants, en 1647.

Manufactures de draps, toiles, tapis, toiles peintes, aiguilles, clous, bonneterie, épingles, cordages. Fonderies de fer, brasseries, pêche du saumon, armements pour la pêche de la baleine. *Commerce* de grains, laines, fil, osier, bonneterie, toiles, poisson, granit pour paver les rues de Londres, etc. — A 40 l. N.-E. d'Édimbourg, 30 l. E. S.-E. d'Inverness. Long. O. 4° 28' 35". Lat. N. 57° 9' 0".

ABERDOUR. Petite ville maritime du comté de Fife, située sur la côte septentrionale du golfe de Forth, à 4 l. N.-O. d'Édimbourg. Pop. 1,300 hab. Elle a un bon port et des bains de mer très-fréquentés. — *Fabriques* de grosses draperies. Exploitation de houille et de pierre de taille.

ABERDOUR. Village et paroisse, situés sur la côte septentrionale du comté d'Aberdeen, à 3 l. O. de Fraserburgh. Pop. 1,500 hab. On voit près de cet endroit des rochers suspendus sur le bord de la mer, dans les flancs desquels sont creusées de profondes cavernes, et les ruines du château de Dundarque, qui soutint un long siége en 1336.

ABERFELDY. Grand village du comté et à 10 l. N. N.-O. de Perth. Pop. 2,000 hab. On remarque à peu de distance de ce village la belle cascade de Moness, formée par le torrent de ce nom, qui se précipite avec un horrible fracas sur une suite de degrés taillés dans le roc. Plus loin, ce torrent jaillit de la bouche d'une caverne qu'il s'est creusée, se brise dans sa chute, et forme une longue cataracte, à demi cachée par la saillie des rochers et le feuillage des arbres qui croissent entre leurs crevasses. Un sentier en zigzag traverse la cascade et gravit au milieu des bois jusqu'au sommet de la montagne : en cet endroit, le Moness s'élance du haut d'une roche escarpée au fond d'un abîme, en ressort furieux, et court cacher ses flots d'écume dans l'épaisseur de la forêt.

ABERFOYLE. Village et paroisse du comté de Perth, situés à 4 l. 1/4 de Dow. P. 500 hab. C'est près de ce village, célèbre par les aventures du bailli Nicolle Jarvie, que commence le chemin de montagne qui conduit aux Trosachs, éloignés de trois milles d'Aberfoyle, où l'on trouve une excellente auberge. Les montagnes qui environnent la vallée dans laquelle le village est situé, offrent un grand intérêt au minéralogiste. Un peu au delà du gué d'Alinan est une éminence, du sommet de laquelle on découvre à l'est le lac Montheith, Rednock-House, Cardross, les tourbières de Kincardine, le château de Stirling et les Ochils; et à l'ouest, la vallée arrosée par le Forth, qui prend ici le nom d'Avendhu ou la rivière noire, le château de Gartmore, l'entrée du lac Ard et l'immense Ben-Lomond.

ABERLEMNO *ou* **ABERLEMNY**. Village du comté d'Angus, situé à 2 l. N.-E. de Forfar. Pop. 1,000 hab. On y voit deux obélisques singuliers, de 8 à 9 pieds de haut, couverts sur tous les côtés de sculptures grossières et curieuses.

A un quart de lieue ouest de ce village, on remarque le Castle hill of Finaven, ancien fort vitrifié considérable, dont la plate-forme est la plus longue que l'on connaisse; elle a environ 450 pieds de long sur 110 pieds de large.

ABER-LOCH. Bras de mer sur la côte occidentale du comté d'Inverness, à l'embouchure duquel est construit le fort William. Voyez Lochaber.

ABERNETHY. Petite ville très-ancienne du comté, et à 2 l. 1/2 S.-E. de Perth, sur le Tay, près de l'embouchure de l'Éarn. Pop. 1,700 hab. Cette ville passe pour avoir été le séjour des rois pictes. On y voit une de ces tours hautes et légères, si communes en Irlande, mais dont on ne trouve que deux dans toute l'Écosse : la tour d'Abernethy a 74 pieds de haut et 16 de diamètre. On pense que c'est un ouvrage des Pictes. — Fabriques de toiles.

ABERNETHY. Paroisse du comté d'Elgin, à 8 l. S.-E. d'Inverness. Pop. 1,500 hab.

ABERNETHY - WATER. Rivière du comté d'Elgin, qui se jette dans la Spey, près Abernethy.

ACASTIAL-LOCH. Baie du comté d'Argyle, à 8 l. S.-O. d'Inverary.

ACHRAKILL LOCH. Baie de la côte occidentale du comté de Ross, au S. du lac Terridon.

ACHRAY. Lac du comté de Perth, situé au pied du Ben-Aven, sur la route de Callender aux Trosaghs.

AILSA. Grand rocher, formant une île d'une demi-lieue de circonférence à sa base, situé dans le golfe de Clyde, au sud de l'île d'Arran. C'est un assemblage extraordinaire d'écueils à pic, ayant la forme d'une montagne pyramidale, de plus de 1,100 pieds de hauteur. Ses formes, toujours pittoresques, varient à l'infini suivant l'aspect sous lequel on les envisage. Une crête aiguë s'élève du côté de l'ouest, comme une immense colonade, et produit le plus bel effet lorsqu'on la voit d'une certaine distance. Des myriades d'oiseaux aquatiques, qui voltigent continuellement autour du clocher, en poussant des cris aigus, l'ont fait comparer à une grande volière. Cette espèce d'île n'est accessible que du côté du nord-est. On aperçoit à une grande élévation les ruines d'une chapelle ou tour carrée à trois étages, dont on ignore l'origine, et près de laquelle jaillit une source d'eau vive. Il ne faut craindre ni la fatigue ni le danger pour entreprendre d'escalader le rocher; mais une fois parvenu à sa cime, l'immensité du spectacle qui se déploie de tous côtés ne laisse plus d'autre sentiment que celui de l'admiration.

AIRDRIE. Jolie ville du comté de Lanerk, à 4 l. E. de Glascow. Pop. 4,900 hab. Elle est régulièrement bâtie, et consiste dans une rue principale d'une demi-lieue de long. — Filatures de coton, distilleries, forges et fonderies de fer.

AIRTH. Petite ville du comté et à 3 l. S.-E. de Stirling, avec un port sur le Forth. Pop. 1,900 hab.

AIRTHREY. Village du comté et à une l. de Stirling. Il possède un établissement d'eaux minérales, très-fréquenté dans la belle saison. A peu de distance d'Airthrey, la route qui conduit à Callender s'élève sur une colline, du sommet de laquelle l'œil embrasse toute l'étendue d'une belle vallée, arrosée par le Forth, qui s'étend depuis Gartmore jusqu'à Falkirk.

ALFARIG. Canton du comté de Ross, où l'on trouve des forêts considérables.

ALFORD. Village et paroisse du comté d'Aberdeen, à 4 l. N. de Kincardine. Pop. 830 hab. Il est situé sur la rivière du Don et entouré de toutes parts de coteaux et de montagnes. En 1645, l'armée des covenantaires, commandée par le général Baillie, y fut défaite complétement par les royalistes, sous les ordres du marquis de Montrose.

ALHALLOW. Une des îles Orcades très-avantageusement située pour la pêche.

ALLAN. Rivière qui se jette dans le golfe de Forth, dans le comté et près de Stirling.

ALLANWATER. Rivière du comté de Roxburgh, qui se jette dans le Tweed à une demi-lieue N.-O. de Melrose.

ALLOA. Ville maritime du comté de Clacmannan, située sur la rive gauche du Forth, qui y forme un assez bon port, à 2 l. E. de Stirling. Pop. 5,600 hab. A l'exception de la rue qui conduit au port, cette ville est mal bâtie et mal percée. On remarque dans les environs une tour de 89 pieds de haut, dont les murs ont 11 pieds d'épaisseur, et que l'on croit avoir été bâtie au commencement du XIV[e] siècle. Le territoire recèle des mines de houille très-riches. — *Manufactures* de toiles, de mousseline, de clous; fonderies de fer, corderies, tuileries, chantier de construction, brasseries et distilleries considérables dont les produits sont renommés.

ALMAN *ou* **AMAN.** Rivière qui prend sa source dans la partie septentrionale du comté de Perth, et qui se jette dans le Tay. Elle forme une cascade de 90 pieds de haut, près de laquelle deux rochers se joignent sur la rivière comme pour former un pont naturel.

ALORT LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté d'Inverness, à 8 l. du Fort William.

ALSRIG. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située au N.-O. de l'île de Skye.

ALYTH. Petite ville située partie dans le comté de Perth et partie dans celui d'Angus, à 6 l. N.-E. de Perth. On voit sur une montagne voisine des restes de fortifications. — *Fabriques* de toiles. Filatures de laine.

ANACAT. Lac du comté d'Inverness, à 8 l. du Fort William.

ANCRAM-MOOR *ou* **LYLLIARD'S EDGE.** Village du comté de Roxburgh, situé au confluent de l'Ale et du Teviot, à 2 l. N. de Jedburgh. — Le 14 décembre 1544, les Écossais défirent dans ce lieu une armée anglaise sous les ordres des généraux Evers et Latoun. Les chefs anglais commandaient cinq mille hommes, dont deux mille se composaient d'habitants des frontières, auxquels s'étaient réunis quelques clans écossais qui avaient arboré la croix rouge et s'étaient soumis à la domination de l'Angleterre. Le comte d'Angus, qui commandait les Écossais, rangea son armée au pied d'une petite éminence et ordonna à ses cavaliers d'aller se placer à l'arrière-garde. Les Anglais voyant la cavalerie écossaise gravir la montagne, conclurent qu'elle prenait la fuite, et s'ébranlèrent en désordre pour les attaquer, se hâtant, comme si la victoire leur était assurée. Ils arrivèrent ainsi devant l'armée écossaise, dont les rangs étaient serrés et en bon ordre. Les Anglais, surpris par l'attitude des Écossais et hors d'haleine, ayant en outre le vent dans la figure et le soleil dans les yeux, furent complétement battus et obligés de prendre la fuite. Les Écossais des frontières qui s'étaient joints à eux, voyant leurs compatriotes victorieux, jettèrent leurs croix rouges, tombèrent sur les Anglais qu'ils étaient venus pour secourir, et en firent un affreux carnage. Plus de mille Anglais périrent dans cette bataille avec les deux chefs qui les commandaient.

La bataille d'Ancram-Moor est un des événements les plus importants de l'histoire d'Écosse. Le lieu qui en fut le théâtre est appelé aussi Lylliard's Edge, du nom d'une amazone écossaise qui s'y distingua, et dont on montre encore le monument aujourd'hui en ruine.

ANDREW (SAINT-). Petite ville maritime du comté de Fife, située au fond d'une baie spacieuse, à 3 l. de Cupar. Pop. 3,300 hab. Son port est sûr et commode, mais l'entrée de la baie est étroite, exposée au vent du N.-E., et défendue de la lame de l'E. par une jetée de pierres. Cette ville possède une des plus anciennes universités de l'Écosse, et une bibliothèque composée de 36,000 volumes, qui a droit à un exemplaire des livres déposés à la chambre des libraires. On y remarque quelques antiquités, entre autres la tour et la chapelle de Saint-Régulus, dont la fondation remonte, dit-on, au IV[e] siècle; et les ruines d'une magnifique cathédrale, bâtie de 1162 à

1320, et détruite en un seul jour par les réformateurs en 1559. Elle était d'architecture gothique, mêlée de saxon. Deux tours de 100 pieds de hauteur et quelques pans de murailles sont tout ce qui reste de ce bel édifice. On voit aussi, au nord de ces ruines, celles d'un château construit en 1200, qui devint palais épiscopal, de forteresse qu'il était dans son origine. L'église paroissiale, nouvellement reconstruite, est surmontée d'une flèche : on remarque dans la nef de ce bel édifice, le tombeau de l'archevêque Sharp, qui mourut assassiné.

Manufactures de toiles à voiles et de toiles de coton. *Fabriques* considérables de balles de paume, dont il s'expédie annuellement 8 ou 9,000 ballots. — Longit. O. 4° 30' 27". Lat. N. 56° 19' 33".

ANGUS (comté d'). Voyez Forfar.

ANNAN. Rivière du comté de Dumfries, qui prend sa source à l'ouest de Moffat; elle passe à Annan, et se jette dans le golfe de Solway, où elle forme une baie navigable pour de petits vaisseaux, jusqu'à une lieue au-dessus de son embouchure. Cette rivière, dont le cours est d'environ 15 lieues, traverse une vallée fertile, dans laquelle on voit quelques vestiges d'antiquités romaines.

ANNAN. Petite ville maritime du comté de Dumfries, située sur la rive gauche de l'Annan, qu'on y passe sur un pont de pierre de 5 arches, à une lieue de l'embouchure de cette rivière dans le golfe de Solway. Pop. 3,500 hab. Cette ville possède un port commode où la mer monte de 21 pieds dans les grandes marées : des navires de 60 tonneaux remontent jusqu'au port, et ceux de 250 tonneaux jusqu'à un quart de lieue de la ville.

On croit qu'Annan fut jadis une place romaine, et que depuis elle servit de lieu de rassemblement aux pirates, qui pendant tant d'années infestèrent ces mers. L'usurpateur de la couronne d'Écosse, Édouard Baliol, faisant une orgie dans le château d'Annan, y fut surpris tout à coup par une troupe d'élite de patriotes insurgés, commandés par Archibald Douglas, Randolph, Moray et Simon Fraser. Baliol ne dut la vie qu'au parti qu'il prit de s'enfuir sur un cheval qu'on n'eut pas même le temps de seller. — Patrie du célèbre prédicateur Edouard Irving. — *Manufactures* de toiles de coton. Construction de navires, pêche très-active de saumon. Cabotage. — A 8 l. E. de Dumfries, 23 l. S. d'Édimbourg.

ANNANDALE. Contrée du comté de Dumfries, traversée par la rivière d'Annan.

ANNE-LOCH. Baie du comté d'Argyle, qui communique avec le Mull-Sound.

ANSTRUTHER. Petite ville maritime du comté de Fife, située sur la mer du Nord, à 3 l. S.-E. de St.-Andrew. Pop. 1,100 hab. Elle est divisée en deux parties par une petite rivière, et possède un port qui ne peut recevoir que de petits vaisseaux. Vingt navires jaugeant 1,200 tonneaux, sont employés pour le commerce de cette place. Les habitants se livrent à la pêche et à la construction des vaisseaux.

ANSTRONMUN. Lac du comté de Perth, à 6 l. N. du Fort William. Il a 3 l. de long, et environ 350 toises de large.

ANTOINE (Chapelle St.-). Nom des ruines d'une chapelle située aux environs d'Édimbourg, dans une position on ne peut plus pittoresque. « Si j'avais à choisir un lieu d'où je pourrais voir le soleil se coucher et se lever dans sa pompe la plus sublime, » dit le bon magister, auteur supposé de la *Prison d'Édimbourg*, « ce serait le sentier sauvage qui serpente autour de la haute ceinture de rochers demi-circulaire, appelés Salisbury-Craigs. » Et le mélancolique ami de Jedediah Cleishbotham prend plaisir à peindre les principaux traits de paysage qu'on découvre de ce site pittoresque. — C'est encore de ce sentier ravissant que le ministre Butler vit poindre le jour le lendemain de l'exécution de Porteus, lorsqu'il se rendait à l'habitation de l'austère David Deans, située dans une vallée entre Édimbourg et Arthur's-Seat. A peu de distance était la butte de Muschat; les pierres de ce monument de sanglante mémoire ont disparu ou sont dispersées çà et là, mais la tradition du meurtre est plus que jamais présente dans toutes les imaginations; on a

moins de peine à reconnaître les ruines parmi lesquelles G. Robertson trouva le moyen d'éviter la recherche du subtil Sharpitlaw. Ce sont les restes d'un ermitage et d'une chapelle dédiée à saint Antoine. « Il était difficile de trouver un site plus d'accord avec une semblable destination; la chapelle, placée entre des roches d'un difficile accès, était au milieu d'un vrai désert, même dans le voisinage immédiat d'une capitale riche, populeuse et agitée, dont le bruit pouvait venir se mêler aux accents de la prière de l'anachorète, sans lui rappeler davantage le monde que si c'eût été le murmure lointain de l'Océan. » (Voyez la *Prison d'Édimbourg*).

ARAY *ou* **ARY**. Rivière du comté d'Argyle qui se jette dans le lac Fyne à Inverary. Elle forme aux environs de cette ville plusieurs belles cascades, dont la plus considérable est celle de Lenach-Gluthin. En cet endroit l'Aray tombe en nappe d'écume, avec un fracas épouvantable, du sommet des rochers : un pont est suspendu sur cet abime, et les nuages qui chargent l'atmosphère, répandent sur l'ensemble du tableau qu'offre la cascade une obscurité qui est bien en harmonie avec toutes ses parties.

ARBIRLOT. Village du comté d'Angus, situé sur les côtes de la mer, à une lieue d'Aberbrothock. Pop. 1,100 h. On y trouve une source d'eau minérale.

ARBUTHNOT. Village du comté de Kincardine, situé près de la Bervie, à 1 l. N.-O. d'Inverberie. Pop. 950 hab. Il y a une source d'eau minérale ferrugineuse.

ARD (Lac). Ce lac, situé au pied du Ben-Lomond, est formé de deux parties : le Loch-Ard proprement dit, et l'Upper-Loch-Ard. Le Loch-Ard a environ une lieue de long sur une demi-lieue de large ; il reçoit non loin d'Aberfoyle la rivière de l'Avendhu, qui prend plus loin le nom de Forth, et forme à son entrée dans le lac, lorsqu'elle est gonflée par les pluies, une cascade de trente pieds de hauteur. L'Upper-Loch-Ard est beaucoup plus considérable que le premier. Pour contempler sous l'aspect le plus imposant les beautés de ce lac solitaire, on doit se placer sur une éminence située près de l'extrémité inférieure du lac, à l'endroit où un sentier s'enfonce, dans la direction du midi, au milieu des bois qui ombragent le torrent. Des champs fertiles, de riantes prairies tapissent la base du Ben-Lomond ; des bois épais descendent jusqu'aux rives du lac, et plusieurs îlots se groupent à sa surface ; on trouve aussi, près de son extrémité occidentale, une cascade moins remarquable par la hauteur de sa chute que par le charme de ses alentours.

Malgré les charmes que présentent les rives du Loch-Ard, son nom fait frissonner d'abord, comme si les lamentables plaintes de l'agonie de Morris s'en échappaient encore : c'est dans le Loch-Ard que la terrible compagne de Mac-Gregor fit précipiter ce malheureux employé de l'accise. Qui pourrait oublier cette scène d'horreur ? — « Deux montagnards tenaient la victime, un autre lui attachait au cou une grosse pierre dans un vieux lambeau de plaid, tandis que d'autres se partageaient ses vêtements. Enfin, après lui avoir lié les pieds et les mains, on le précipita dans le lac, qui avait douze à quinze pieds de profondeur. La victime s'enfonça sans résistance ; les eaux, que le poids de sa chute avait agitées, se refermèrent sur lui en reprenant leur calme accoutumée, et la vie qu'il avait demandée avec tant d'instance, s'éteignit dans cet abime (*Rob-Roy*).

A une demi-lieue de l'Upper-Loch-Ard, commence le lac romantique nommé Loch-Chon, à l'entrée duquel est une petite île peuplée d'une multitude de hérons. Au nord s'élève une montagne escarpée de quinze cents pieds de hauteur, à l'extrémité occidentale de laquelle un ruisseau se précipite de plus de mille pieds de haut sur les aspérités d'un rocher schisteux.

ARD-CHIN-CHROCAN. Auberge du comté de Perth, située au pied du Ben-An, sur la route de Callender aux Trosachs. Cette auberge, rendez-vous de tous les fashionables de la Grande-Bretagne qui visitent les montagnes d'Écosse, est bâtie au bord du lac Achray ; les murs sont tapissés de lierre et de chèvrefeuille ; une terrasse qui domine le lac est émaillée de mille fleurs ;

la vigne et le pêcher y présentent des fruits bien rares dans ces climats.

ARDEMEANACH. Contrée du comté de Ross, pleine de hautes montagnes, presqu'en tout temps couvertes de neiges.

ARDMILLON. Ville du comté d'Ayr, située à l'embouchure d'une petite rivière dans le golfe de Clyde.

ARDOCH. Bourg du comté de Fife, à 12 l. ouest de Cupar. On remarque près d'Ardoch un camp romain parfaitement conservé, qui fut, à ce que l'on suppose, établi dans ce lieu par Agricola. Sa situation est des mieux choisie; défendu au sud-ouest par un marais profond, et à l'ouest par un escarpement perpendiculaire de 50 pieds, que présentent les rives du Knaick, il était en outre entouré d'un mur de pierre dont on trouve encore quelques vestiges, et de grands fossés, d'environ 150 pieds de largeur. Ce camp a la forme d'un parallélogramme rectangle de 135 mètres, sur 120 de côté. Le prétorium, qui n'est pas au centre, est un carré parfait d'environ 25 mètres sur chaque face. On pense qu'il y avait une communication souterraine entre le camp et un ouvrage romain que l'on voit sur l'autre bord de la rivière. — Deux autres camps d'une moindre importance sont situés à peu de distance du premier. On observe aussi une chaussée qui conduit sur le sommet d'Orchill-Muir, à un camp d'observation, dont il est difficile aujourd'hui de reconnaître l'emplacement.

ARDOCH, rivière qui se jette dans le Teith.

ARDROSSAN. Jolie petite ville maritime du comté et à 5 l. N. d'Ayr, sur le golfe de la Clyde, qui y forme un port vaste et très-sûr. Pop. 3,100 hab. Elle est régulièrement bâtie, et très-fréquentée pour les bains de mer. — Exploitation de houille.

ARDSTIN. Petite rivière du comté d'Ayr, qui se jette dans le golfe de Clyde, vis-à-vis la pointe de la presqu'île de Cantyre.

ARDSTINSEL *ou* **ARDSHINSTUR.** Petite ville du comté d'Ayr, située à l'embouchure de la rivière d'Ardstin, dans le golfe de Clyde.

ARFARA. L'une des îles Schetland, dépendant du comté des Orcades, à 1/4 de l. de l'île d'Yell.

ARGYLE *ou* **INVERARY** (comté d'). Il est borné au N. par le comté d'Inverness, à l'E. par ceux de Perth et de Dunbarton, au S. par le golfe de Clyde, et à l'O. par la mer d'Irlande et l'océan Atlantique. Ce comté a pour chef-lieu Inverary. Il est divisé en 5 presbytères, qui renferment 50 paroisses. Sa population est de 97,500 hab. Sa largeur est de 49 l. du N. au S., et sa longueur moyenne de 25 l. de l'E. à l'O.

Le comté d'Argyle est entrecoupé par un grand nombre de bras de mer profonds et très-poissonneux; il est en grande partie composé d'îles, dont les principales sont Islay, Mull, Tyrie, Lismore, Coll, Gigha, Colonsay et Icolmkil. Toutes les paroisses, à l'exception d'une seule, sont baignées par la mer, et celle-ci est traversée par le Loch-Aw, qui a onze lieues de long. Le canal de Crinan facilite aussi la navigation.

Les terres labourables n'excèdent pas la trentième partie de la surface du comté, et leur produit ne suffit pas à la consommation. On y exploite des mines de plomb, de cuivre et de fer, de houille, des carrières inépuisables d'ardoise et de pierre de taille. — *Manufactures* d'étoffes de laine. Tanneries. Forges. Pêche de hareng très-active. — *Commerce* de chevaux, moutons, bêtes à cornes, poisson, ardoises, écorce de chêne, bois de construction, etc.

ARKEB. Lac du comté d'Inverness; il a environ deux lieues d'étendue, et communique avec le lac Aber, par un canal d'une lieue de long.

ARMIDALE. Château du comté d'Inverness, situé sur une éminence dans la partie sud-est de l'île de Skye, l'une des plus grandes des Hébrides. Ce château a été reconstruit nouvellement sur un plan ancien et en harmonie au site sauvage où il est placé. Sa forme est irrégulière; des tours s'élèvent sur des tours et sont réunies par d'épaisses murailles. Les appartements ne reçoivent de lumière qu'à travers des pierres découpées et sculptées. De hautes monta-

gnes couronnées de neige le défendent des vents du nord, tandis qu'au midi la façade domine le canal escarpé et rocheux qui sépare l'île de Skye de l'Écosse, et qui est presque continuellement sillonné par une multitude de bâtiments divers.

ARRAN. Une des îles Hébrides, dépendante du comté du Bute, située près de l'embouchure de la Clyde, entre la presqu'île de Cantyre et la côte occidentale du comté d'Ayr. Elle est à peu près de forme ovale, et a 7 l. de long sur 4 de large. L'intérieur est hérissé de montagnes, dont le sommet le plus élevé est le Goatfield, qui a 518 toises au-dessus du niveau de la mer; les collines, qui sont couvertes de rochers et de précipices, forment plusieurs cataractes d'une hauteur prodigieuse, quoique de peu d'étendue. Le sol est en général fertile, bien cultivé, et produit surtout beaucoup de chanvre; les pâturages nourrissent un grand nombre de bestiaux. Cette île contient plusieurs villages, et possède deux bons ports. Lamlash, dont la baie peut contenir 500 vaisseaux à l'ancre, en est le chef-lieu. On y compte six lacs, qui donnent naissance à deux rivières abondantes en saumons; les côtes environnantes fourmillent de harengs, de merlans et de morues.

Un peu au midi de la petite baie de Whiting, une longue colonnade de prismes basaltiques, nommés *Dipping Rocks*, s'élève perpendiculairement du sein de la mer, à 300 pieds de hauteur. L'effort continuel des vagues y a creusé une voûte immense, au-dessus de laquelle est un ruisseau qui s'élance du sommet du rocher dans la mer, forme un arc argenté que l'on découvre à une grande distance. Au midi de ces rochers sont les ruines du château de Kildonan; en face sont l'îlot et le phare de Plada. Un peu plus loin, et tout près de l'église de Kilmory, on remarque au milieu des falaises de la côte, une grotte basaltique, nommée la grotte Noire. Elle a 80 pieds de haut, 40 de large, et 100 de longueur. Les parois sont intérieurement formées de prismes irréguliers. Le fond de la caverne est éclairé par une large ouverture qui est due à l'écroulement d'une partie de la voûte. On voit aussi sur la rive occidentale, au delà de la pointe de Drumodun, de grands rochers d'une forme bizarre, dans lesquels s'enfoncent plusieurs grottes : la plus vaste de toutes est nommée *Fingal's Cave*. Les habitants prétendent que Fingal y demeura quelque temps; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle offrit à Bruce un refuge dans sa mauvaise fortune.

L'île d'Arran est riche en minéraux, tels que houille, marbre, jaspe, agates et diverses espèces de cristaux, qu'on nomme diamants d'Arran. On y voit de nombreux vestiges des superstitions païennes, et probablement de la religion des druides. Le climat en est vif et sain. Pop. 7,000 hab. Long. O, 6° 22' 0". Lat. N. 55° 38' 0".

ASOBIG. Rivière du comté de Ross. Elle sort du lac Aff, coule de l'ouest à l'est, et se perd dans la rivière Farrai.

ASSYNT. Cap du comté de Sutherland, situé au sud-ouest de la baie de son nom, à 10 l. N. N.-E. de Dornoch. Lat. N. 58° 14' 30". Le district d'Assynt possède de bons pâturages qui nourrissent quantité de chevaux et de bestiaux. On y voit un assemblage de montagnes posées les unes sur les autres, et dominées au sud-est par le mont Benmor-Assynt.

ATHELSTANEFORD. Village du comté et à 1 l. N. d'Haddington. Il est agréablement situé sur la pente des monts Garleton, près du golfe de Forth. Pop, 920 hab.

AUCHERDERRAN. Village et paroisse du comté de Fife, situés à 1 l. 1/2 N.-O. de Kirkaldy. Pop. 1,500 hab. — Exploitation de houille et des carrières de pierres de taille.

AUCHETERARDER. Petite ville du comté, et à 5 l. O. S.-O. de Perth, près des monts Ochill-Hills. Pop. 2,800 h.

AUCHETERMUCHTY. Bourg royal du comté de Fife, à 4 l. O. S.-O. de Cupar. Population 2,750 hab. — *Manufactures* de toiles.

AULDEARN. Village du comté, et à 1 l. 1/2 S.-E. de Nairn. Pop. 1,550 hab. Il est situé sur une hauteur et entouré de clôtures. En 1645, Montrose y battit un parti

considérable de covenantaires commandés par Urry.

AUSKERY. Une des îles Orcades, située au N. N.-E. de celle de Papa-Westra.

AVEN. Lac situé dans la partie S.-O. du comté de Bamff, à 7 l. sud d'Inveraven.

AVON. Petite rivière du comté de Lanerk, qui se jette dans la Clyde, près d'Hamilton.

AWE (LOCH-). Un des plus beaux lacs de l'Écosse, situé dans le comté d'Argyle, et dominé par l'imposante montagne du Cruachen-Ben. Ce lac à 11 l. de long du sud-ouest au nord-est, et en quelques endroits 2 l. de large. Une rivière qui porte le même nom sert de communication entre le Loch-Awe et l'Océan, par l'intermédiaire du lac Etive : mais l'Etive est, comme le lac Tyne, un véritable lac, tandis que le Loch-Awe est une eau non salée comme le Loch-Lomond.

Le Loch-Awe est couvert à son extrémité septentrionale de jolies îles qui semblent d'abord très-rapprochées les unes des autres, se détachent sur la surface polie du lac, et se dessinent avec une agréable variété de configuration. Sur la plus considérable et la plus boisée de ces îles, sont les ruines du vieux château gothique de Loch-Awe. Un peu plus loin on voit les ruines magnifiques de Kilchurn-Castle, édifice plus vaste, du même style, fondé dans le XVe siècle par Sir Colin Campbell à son retour des croisades. Cette gothique demeure était abritée par le triple sommet du Cruachen-Ben, montagne aux formes heurtées et menaçantes, dont le revers offre une route semblable à une ceinture, le long de laquelle on domine les groupes de nuages qui, dans cette partie de l'Écosse, ont surtout ces formes bizarres et cette couleur sombre que caractérisent si bien la fantasmagorie épique et les invocations répétées du vieil Ossian. En cet endroit, on est près de Morven; et ces mêmes nuages semblent s'arrêter plus volontiers sur le sommet de ce canton des Highlands, où l'on croit que les échos ont retenu les chants de l'Homère calédonien, et en mêlent encore des fragments à la voix du torrent et des orages.

Un petit bac transporte le voyageur en quelques minutes d'une rive du Loch-Awe à l'autre.

AWE. Rivière qui sort du lac de ce nom dans le comté d'Argyle, et qui se jette dans le bras de mer nommé Loch-Etive.

AYR (comté d'). Il est borné au N. par le comté de Renfrew, à l'E. par ceux de Lanerk, de Dumfries et de Kirkudbright, au S. par celui de Wigton, et à l'O. par la mer d'Irlande. Ce comté a environ 20 l. du N. au S., 10 l. de l'E. à l'O., et 135 l. carrées de superficie. Il est divisé en quatre presbytères, et renferme 46 paroisses et 127,300 hab.

Le comté d'Argyle, théâtre de la guerre du temps de Guillaume Wallace et de Robert Bruce, renferme un grand nombre de sites et de paysages pittoresques qui ont été chantés par Burns. Une partie considérable de son territoire est montueuse et stérile à cause de la trop grande humidité; l'est et le sud sont schisteux; une partie du nord-ouest est mêlée de calcaire et de roche trapéenne; le reste offre un terrain houiller et argileux. Outre le golfe de Clyde qui baigne une grande étendue de côtes sur lesquelles on remarque six ports, ce comté est traversé par le Stincher, le Girvan, le Don, l'Ayr, l'Irvine et le Garnock, qui prennent naissance dans de hautes montagnes formant sa limite orientale, et se jettent dans le golfe de Clyde : on y remarque aussi quelques lacs. Le climat est fort salubre.

On trouve dans le comté d'Ayr des mines de cuivre, de fer, de plomb, de molybdène, d'antimoine, de houille; le jaspe, l'agate, le porphyre, les pétrifications calcaires s'y trouvent aussi sur plusieurs points, ainsi que de belles carrières de pierres de taille. — *Manufactures* de tissus de laine, de toile de lin, de tissus de coton de toutes sortes, de mousselines, de broderies au tambour. Forges. Tanneries. — *Commerce* de bestiaux et de fromages recherchés.

AYR. Rivière qui prend sa source sur les confins du comté de Lanerk, traverse de l'E. à l'O. le comté auquel elle donne

son nom, et se jette dans la mer d'Irlande, à Ayr, où elle forme un beau port. Son cours est d'environ 10 lieues. Ses eaux sont incrustantes et forment des pétrifications dont on fait d'excellentes pierres à repasser.

AYR *ou* **AIR**. Ville maritime, capitale du comté de son nom, située dans une plaine sablonneuse, sur le golfe de Clyde, à l'embouchure de l'Ayr, qui y forme un beau port, mais dont l'entrée est obstruée par une barre de sable qui en rend l'accès dangereux. Cette ville est généralement mal bâtie. Elle possède plusieurs édifices religieux, un théâtre, une académie, un collége, et plusieurs établissements de bienfaisance. Dans les environs, on trouve une source d'eau minérale ferrugineuse. — *Manufactures* de cuirs. Construction de navires. *Commerce* considérable de houille, fer, goudron, noir de fumée, pierres à repasser renommées, étoffes de laine et de coton, etc. — A 30 l. O. S.-O. d'Édimbourg. Long. O. du phare 6° 57' 15"; lat. N. 55° 26' 0".

Ce fut près de cette ville qu'arriva, dit-on, l'événement mémorable connu sous le nom des Granges d'Ayr (*Burns of Ayr*). A l'époque où Vallace ayant résolu de rendre son pays à l'indépendance, se trouvait à la tête d'une nombreuse armée, le gouverneur anglais d'Ayr avait invité presque toute la noblesse des provinces de l'Ouest à se rendre auprès de lui, pour se concerter ensemble sur les affaires de la nation. Le lieu du rendez-vous était de vastes bâtiments, appelés les Granges d'Ayr. Mais le gouverneur anglais avait formé le perfide projet de mettre à mort tous les gentilshommes écossais. On avait suspendu des cordes avec des nœuds coulants aux poutres du toit; les soldats anglais les tenaient toutes prêtes, et à mesure que les victimes étaient introduites deux à deux, ils leur jettaient le nœud coulant autour du cou, et ces malheureux étaient à l'instant même pendus et étranglés sans miséricorde. Vallace apprit promptement ce qui était arrivé; il rassembla ses troupes et résolut de tirer vengeance des auteurs de cette atrocité. Sachant que les Anglais se retiraient pour dormir dans les mêmes granges où ils avaient fait périr tant de nobles écossais, il chargea une femme qui connaissait les lieux de marquer avec de la craie les portes des maisons où se trouvaient les Anglais, qui étaient sans défiance et ne soupçonnaient pas les ennemis si près d'eux. Alors Vallace envoya un détachement de ses gens, qui, avec de fortes cordes, attachèrent les portes en dehors, de manière que ceux qui étaient en dedans ne pouvaient les ouvrir. Les Écossais placèrent tout autour de grosses bottes de paille, y mirent le feu, et les granges qui étaient en bois furent bientôt enflammées. Les Anglais s'éveillèrent en sursaut et voulurent fuir; mais les portes étaient barricadées, et en outre les maisons étaient entourées par les Écossais qui repoussaient dans le feu les malheureux qui parvenaient à s'échapper, ou les massacraient sur la place. (Walter Scott, Hist. d'Écosse.)

AYTON. Petite ville du comté et à 2 l. 1/2 N. N.-O. de Berwick, située dans une contrée fertile, sur l'Eye, à peu de distance de son embouchure dans la mer du Nord. Pop. 1,400 hab. Cette ville était jadis défendue par un petit fort, qui fut pris par Surrey, sous le règne de Jacques IV. — Fabriques de papier. Commerce de chevaux et de moutons estimés.

B.

BADEAAL-LOCH. Baie située sur la côte occidentale du comté de Sutherland, à 7 l. S. du cap Wrath.

BADENOCH. District du comté d'Inverness, dont le sol est aride et ingrat à la culture. Il renferme un très-grand nombre de bêtes fauves.

BALCARRY. Village et port franc, situés sur la côte et à 4 l. E. S.-E. de Kirkudbright.

BALDRIN'S-CRADLE. Cap sur la côte N.-E. du comté d'Haddington, à 1 l. N.-O. de Dunbar.

BACHOASH. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située près de la côte N.-E. de l'île North-Vist.

BALLACH. Village du comté et à 8 l. N.-O. de Perth, près du lac de Tay.

BALLANTRAË. Petite ville maritime du comté et à 12 l. S. S.-O. d'Ayr, située à l'embouchure du Stinchar, dans le canal du Nord qui y forme un petit port et une bonne pêcherie de saumons. Pop. 1,300 h. Cette ville possède un temple de forme circulaire, dont on attribue la construction aux druides, et les restes d'un château fort. Dans les environs, on remarque le rocher d'Aislas, de forme conique et de 1,950 pieds d'élévation, qui sert de signal aux vaisseaux pour entrer dans la Clyde.

BALLOCH. Château du comté de Dumbarton. Le château de Balloch est bâti à mi-côte dans une espèce de presqu'île formée par la jonction de la Leven dans le lac de ce nom : c'est une des plus belles constructions modernes qui existent. La perspective dont on jouit de la terrasse est superbe : à l'occident la vue s'étend au delà du lac Lomond, bordé de charmantes maisons de plaisance, et au midi l'œil plonge dans la riante vallée de Leven terminée par le château de Dumbarton. Les promenades sur les collines qui bordent le lac sont riches et magnifiques, et les bois qui dépendent du château s'étendent jusqu'au pied des montagnes du nord.

De loin, le château de Balloch paraît un château gothique fort ancien ; en en approchant on voit avec surprise que sa construction date à peine de quelques années ; rien n'y manque toutefois pour l'illusion ; ni les tours, ni les tourelles, ni les créneaux, ni le lierre qui couvre ses murs. Les quatre tours principales sont occupées par des escaliers en spirale qui conduisent au sommet de chacune d'elles. L'intérieur renferme un magnifique salon meublé à l'orientale, une belle bibliothèque et une collection d'antiquités formée par M. Buchanan, un des plus opulents propriétaires de la contrée, qui a été lui-même l'architecte du château de Balloch.

BAMFF ou **BANFF** (comté de). Il est borné au N. par le golfe de Murray ; à l'E. et au S. par le comté d'Aberdeen, et à l'O. par les comtés de Murray et d'Inverness. Ce comté a environ 25 l. de long, 12 dans sa plus grande largeur, et 80 l. carrées de superficie. Il est divisé en 25 paroisses, et renferme deux bourgs royaux et 44,000 h. Bamff en est le chef-lieu.

Le sol du comté de Bamff, à l'exception de la partie maritime, est très-montagneux et renferme quelques vallées fertiles ; plusieurs même des montagnes dont il est couvert s'élèvent à une assez grande hauteur, telles que le Cairngorm, le Knockhill et le Ben-Rinnes. On n'évalue qu'à un quart de la superficie le terrain en culture ; le reste se compose de landes et de forêts qui occupent principalement les hauteurs. La partie voisine de la mer est fertile, bien cultivée et nourrit une grande quantité de bestiaux et de chevaux.

Les principales rivières qui arrosent le comté de Bamff sont le Deveron et le Spey ; ces rivières sont très-poissonneuses et abondent principalement en saumons. Il y a aussi plusieurs lacs et quelques sources d'eaux minérales.

Le Cairngorm et quelques-unes des montagnes qui se rattachent à la chaîne dont fait partie cette montagne contiennent du cristal de roche et des topazes. Les autres produits minéraux consistent en marbre, pierres à chaux, marne, ardoise, pierres à aiguiser, etc.

Manufactures de draps, toiles, tissus de coton et de laine. Tanneries. Brasseries. Corderies, etc.

BAMFF ou **BANFF**. Belle ville maritime, chef-lieu du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 4,000 hab. Elle est agréablement située, au pied d'une montagne, à l'embouchure de la rivière du Deveron dans la mer du Nord. C'est une des villes les plus agréables et les plus propres du nord de l'Écosse : elle possède des eaux minérales ferrugineuses. On y traverse le Deveron sur un pont de sept arches. Son port n'est ni large ni bon, et souvent encombré de sable après la tempête. — *Manu-*

factures de toiles à voiles. Fabriques de bas, de soude, de savon. Construction de navires. Tanneries. On en exporte beaucoup de saumons. — A 25 l. nord nord-est d'Édimbourg, 15 l. nord nord-ouest d'Aberdeen. Longitude ouest 4° 45'. Latitude nord 57° 38'.

BANNOCKBURN. Village du comté et à 3/4 de l. S. de Stirling. Le 24 juin 1314, il se donna entre cet endroit et Stirling une grande bataille entre les Écossais sous la conduite de Robert Bruce et les Anglais commandés par Édouard II. Robert Bruce avait conduit son armée dans une plaine près de Stirling, appelée la plaine du Parc. Pour y arriver, l'armée anglaise devait nécessairement passer sur un sol humide et marécageux rempli de fondrières, tandis que les Écossais occupaient un territoire sec et uni. Robert fit creuser une multitude de trous de deux pieds de profondeur sur tout le front de la ligne à l'endroit où il était probable que la cavalerie donnerait. Ces trous furent remplis de légères broussailles qu'on recouvrit de gazon, de sorte que le terrain paraissait uni. Lorsque l'armée de Robert fut rangée en bataille, elle formait une ligne qui allait du nord au sud. Du côté du sud, elle était appuyée sur la rivière de Bannockburn, dont les bords sont si rocailleux qu'il était impossible que des troupes pussent venir l'attaquer par là. Au nord, l'armée écossaise s'étendait presque jusqu'à la ville de Stirling. Ce fut le 23 juin que le roi d'Écosse reçut la nouvelle que les Anglais s'approchaient de Stirling. Robert Bruce s'avança un peu hors des rangs pour examiner un parti de chevaliers anglais qui faisait une reconnaissance. Au nombre de ces chevaliers il s'en trouvait un, nommé sir Henry de Bohun, qui courut sur le roi au grand galop, ne doutant pas qu'avec son vigoureux coursier et sa longue lance il ne le renversât aisément. Robert le vit venir, et attendant qu'il fut très-près, il détourna légèrement son cheval, et il évita ainsi la pointe de l'arme de sir Henry, qui, une fois lancé, allait le dépasser malgré lui; mais à l'instant même, le roi se levant sur ses étriers, lui assena sur la tête un si terrible coup de hache qu'il brisa son casque et le renversa mort de son cheval. Le lendemain 24 juin, le combat s'engagea sérieusement dès la pointe du jour. Les archers anglais se mirent à tirer avec tant de rapidité et de précision que beaucoup d'Écossais furent tués, et peut-être que, comme à Falkirk, les archers eussent décidé la victoire, si Bruce, qui avait prévu ce danger, ne les eût fait charger par un corps de cavalerie d'élite qui s'avança sur eux au galop et en fit un grand carnage. La superbe cavalerie s'approcha alors pour soutenir les archers et attaquer l'armée écossaise. Mais, parvenus à l'endroit où le sol était rempli de trous et de fossés, les chevaux s'abattirent, et leurs cavaliers, tombant les uns sur les autres, furent tués sans pouvoir se défendre. Le désordre se mit dans les rangs de l'armée anglaise, et le roi d'Écosse, profitant du moment, l'attaqua avec toutes ses forces réunies et la défit complétement. Édouard s'enfuit du champ de bataille à bride abattue. Douglas le poursuivit à la tête d'un corps de cavalerie jusqu'à Dunbar, où le roi d'Angleterre parvint à se procurer un bateau sur lequel il réussit à s'embarquer. Jamais, ni avant, ni depuis cette époque, les Anglais ne perdirent de bataille plus complète que celle de Bannockburn, et jamais les Écossais ne remportèrent de victoire plus éclatante. Les résultats de cette bataille furent d'établir complétement l'indépendance nationale de l'Écosse.

En 1488, Jacques III combattit dans le même endroit contre son fils qui commandait un parti puissant que les cruautés du roi avait porté à se révolter contre son autorité. Jacques III fut tué et disparut dans la mêlée.

BARNERA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située près de la côte occidentale de l'île de Lewis, à l'entrée du Loch de Barnera, baie profonde d'environ une demi-lieue de large. Longitude ouest 9° 23' 0". Latitude nord 58° 25' 0".

BARRA ou **BARRAY.** Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située dans l'océan Atlantique, au sud de

l'île South-Vist, dont elle est séparée par une lieue et demie de large. Elle a environ trois lieues de long sur à peu près autant de large. Son territoire est montueux, sablonneux et peu fertile; on y récolte de l'orge, de l'avoine et des pommes de terre; au centre et vers le sud, les collines sont couvertes de bons pâturages. Les côtes sont découpées et offrent plusieurs petits ports, qui facilitent une pêche abondante de morues, et de squales ou chiens de mer, dont on tire de l'huile : elles abondent en coquillages de toutes espèces, notamment en pétoncles, dont les habitants se nourrissent une partie de l'année. Pop. 2,000 hab. Long. O. 9° 50' 0". Lat. N. 57° 2' 0".

BARSALLACH. Cap sur la côte du comté de Wigton, dans la baie de Glenluce.

BASS. Grand rocher en forme d'île, situé dans la mer du Nord, à un mille de la côte d'Haddington, entre les villes de Berwick et de Dunbar, près de l'entrée méridionale du détroit de Forth. Ce rocher a environ une demi-lieue de circonférence; sa forme est conique du côté du sud; de tous les autres côtés, il est penché d'une manière effrayante jusqu'au bord d'un horrible précipice qui s'enfonce dans un océan orageux. Sa surface offre quelques pâtures éparses pour les bestiaux et quelques bouquets d'arbres; au sommet se trouve une source d'eau vive. On y voit une caverne obscure taillée dans le roc, au centre de laquelle est, dit-on, un petit étang. En mai et juin, le rocher de Bass est presque tout couvert de nids d'œufs, de jeunes oiseaux, d'oies sauvages, de manière qu'il est difficile d'y marcher sans les fouler aux pieds.

Il n'y a pas d'ancrage autour de cette île, inaccessible de tous côtés, excepté du sud-ouest; encore ne peut-on y débarquer qu'une personne à la fois, au moyen de cordes et d'échelles. On voit sur le sommet du précipice les ruines d'un château fort qui fut converti en prison d'État pendant les règnes de Charles II et de Jacques II, et où furent souvent renfermés les non-conformistes prisonniers du gouvernement. Pendant les guerres de la révolution d'Écosse, le gouverneur de la Bass conserva cette forteresse à Jacques depuis 1688 jusqu'en 1690, époque à laquelle il la rendit au roi Guillaume III. Elle fut bientôt après reprise au nom du roi Jacques par quelques officiers jacobites qui, envoyés dans ce fort comme prisonniers, réussirent à surprendre la garnison et défièrent encore le gouvernement. Ils reçurent des provisions par le secours de leurs amis et de leurs bateaux, qu'ils descendaient dans la mer au moyen d'une grue, et firent une espèce de guerre de corsaires, attaquant les vaisseaux marchands qui entraient dans le détroit. Une escadre fut envoyée pour réduire la place; mais les batteries causèrent si peu de dommages au château, et les vaisseaux furent eux-mêmes si maltraités, qu'ils furent obligés d'abandonner le siége ou plutôt de le convertir en un blocus régulier. Les relations entre cette île et le continent ayant été de cette manière entièrement interrompues, la garnison devint si faible par le manque de provisions, qu'elle fut à la fin obligée de se rendre à des conditions honorables.

BATHGATE. Village et paroisse du comté et à 2 l. S. de Linlithgow. Pop. 1,100 hab. — *Fabriques* de chandelles, tanneries, tuileries, exploitation de houille.

BEAULEY ou **BEWLEY.** Ville du comté de Ross, située sur la rive gauche et à l'embouchure d'une rivière du même nom qui se jette dans le golfe de Murray où elle forme un port qui reçoit des bâtiments de 90 tonneaux. A 3 l. 1/4 O. d'Inverness, 3 l. S. de Dingwall. On y voit les ruines d'une abbaye de bénédictins, ainsi qu'un grand nombre d'anciennes pierres sépulcrales qui portent diverses inscriptions.

BEAULY. Rivière qui forme sur presque tout son cours la limite du comté d'Inverness et du comté de Ross. Elle se forme de deux rivières qui se réunissent près de Comire. De ce lieu elle se dirige au nord et va se jeter dans le golfe de Murray, à peu de distance de Beauley. Près de l'élégant bâtiment qui a pris la place de l'antique citadelle de Beaufort, et à gauche du pont sur lequel passe la route, cette rivière s'élance d'un seul jet au fond d'un gouffre, puis, s'écoulant paisiblement à travers les rochers,

forme un large fleuve qui se dirige vers le Firth de Murray avec une lenteur majestueuse. On rapporte que Marie Stuart contemplant cette cascade du sommet d'une tour que l'on voit encore sur le bord d'un roc escarpé, s'écria : *le beau lieu!* Depuis ce moment, le village et la rivière changèrent leur vieux nom de Kilmorack, contre celui de Beauly, qu'ils portent encore aujourd'hui.

Le Beauly est très-abondant en saumons, dont les paysans prennent un grand nombre en disposant sur les rochers du rivage des branches d'arbres en guise de filets : le vieux lord Lovat avait établi dans cet endroit un fourneau et une chaudière dans laquelle les saumons s'élançaient d'eux-mêmes, et se faisaient cuire sans avoir besoin de cuisinier; de là vinrent les plaisanteries que l'on fait souvent sur les saumons de Beauly.

Deux milles au-dessus de la chute du Kilmorack, on admire un spectacle que sa magnificence a fait surnommer le Songe (*The Dream*). La rivière se déploie en ce lieu sur un lit de rochers et entoure d'une multitude de petites cascades, un grand nombre d'îlots couverts de buissons ou couronnés par de grands arbres, dont les branches se balancent au-dessus du courant. Les immenses murailles de rochers qui s'élèvent sur les deux rives sont peuplées d'une multitude d'oiseaux dont le gazouillement se mêle au murmure des ondes.

BEITH. Village du comté d'Ayr, à 5 l. S.-O. de Glascow. Pop. 4,500 hab. — *Fabriques* considérables de fil blanc et de couleur, de tissus de coton et de mousselines brodées. Fours à chaux. Exploitation des carrières de très-beau marbre, rempli de pétrifications et de corps marins. — *Commerce* de chevaux de race et de fromages renommés.

BEN-AN. Montagne du comté de Perth, élevée de 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer et de 1400 au-dessus du lac Katrine. Il se termine par un pic conique inaccessible de 500 pieds de hauteur.

BEN-AVON. Montagne située sur les limites des comtés de Bamff et d'Aberdeen. Suivant quelques géographes, sa hauteur est de 653 toises au-dessus du niveau de la mer; Playfair ne lui en donne que 614.

BENBECULA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située dans l'océan Atlantique, entre les îles North-Vist et South-Vist, dont elle n'est séparée que par deux canaux étroits. Cette île a environ 4 l. de circonférence avec un port pour les petits bâtiments. Dans la partie occidentale le territoire est assez fertile; vers l'est, le sol est sablonneux et hérissé de roches; au centre on trouve plusieurs petits lacs d'eau douce très-poissonneux, fréquentés par un grand nombre d'oiseaux aquatiques. La côte offre un bon mouillage.

BENBRICK. Montagne du comté de Perth, à 4 l. N.-O. de Crieff.

BENCLOCH. Montagne située dans le comté et à 2 l. N. de Clackmannan. C'est le point le plus élevé des monts Ochill; elle a 400 toises au-dessus du niveau de la mer.

BEN-CRUACHAN. Voyez Cruachan-Ben.

BENDEIRG. Montagne du comté de Perth, à 2 l. 1/2 N. de Blair-Athol. Elle a 3,550 pieds au-dessus du niveau de la mer, et fait partie de la chaîne des Grampians.

BENEVEN. Montagne du comté d'Inverness, à 7 l. E. du fort William.

BENGLO. Montagne du comté de Perth, dont l'élévation est de 3,724 pieds au-dessus du niveau de la mer.

BENIVENOW. Montagne du comté de Perth, dont l'élévation est de 500 toises au-dessus du niveau de la mer. Elle abonde en pierres calcaires susceptibles d'un beau poli.

BEN-LAWERS. Haute montagne du comté de Perth située au N.-O. du lac Tay. Elle fait partie de la chaîne des monts Grampians; sa hauteur est de 617 toises au-dessus du niveau de la mer.

L'élévation de Ben-Lawers paraît surtout avec avantage de la vallée de Killin, qui est elle-même le plus gracieux paysage du lac Tay. Deux larges ruisseaux contribuent, par leurs contrastes, aux charmes de ces lieux, le Dochard et le Lochy; le Dochard s'échappant d'une rivière, franchissant des rochers, roulant avec ses ondes

des pierres qui en troublent la transparence, est impérieux et irrégulier, tandis que le Lochy, aussi paisible que le lac dont il est tributaire, arrive pur et limpide, sans qu'une vague soulevée agite ses ondes, dans lequel se réfléchissent, comme dans un miroir, tous les accidents de ses rives. L'un semble l'enfant des orages, fidèle à son origine, étonné et jaloux du tableau pastoral qu'il traverse; l'autre n'apporte, de la solitude, que son calme et son mystérieux silence.

BEN-LIDI. Montagne du comté et à 12 l. 1/2 O. S.-O. de Perth, sur le sommet de laquelle est un petit lac, à 502 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Son nom signifie *montagne de Dieu.* Avant l'établissement de la religion chrétienne, il était consacré au soleil, et tous les ans, le 1er mai, on allumait sur son sommet le feu de Bel ou Béal, en l'honneur de cette divinité.

Le costume des montagnards dans le voisinage de Ben-Lidi est singulièrement pittoresque. Les jeunes garçons portent une toque d'étoffe noire et verte, décorée d'une plume de coq; une veste de drap brun leur serre la ceinture; leur kilt (espèce de jupon) quadrillé ne leur couvre que la moitié des cuisses, et leurs bas à carreaux sont attachés à mi-jambe avec un nœud de ruban. Le jupon court et le léger corsage des Écossaises découvrent une jambe plus nerveuse qu'élégante et des bras dont la blancheur égale la beauté; leurs cheveux, lissés en bandeau sur le front, flottent en longs anneaux sur leurs épaules nues.

BEN-LOMOND. Haute montagne située dans la partie N.-O. du comté de Stirling. Elle s'élève sur le bord oriental du Loch-Lomond à 544 toises au-dessus du niveau de la mer. Sa vaste base, qui se prolonge à plus de deux lieues sur les bords du lac, s'étend si loin dans le comté, qu'on estime à plus de deux lieues l'élévation de cette montagne où la variation du climat se fait sentir. Elle est presque entièrement couverte de très-beaux bois, et formée en grande partie de granit et de masses énormes de quartz.

Avoir gravi le Ben-Lomond jusqu'à son extrême sommet est un voyage de cinq heures au moins, y compris le retour. C'est un exploit qui a ses risques et surtout ses fatigues; mais le magnifique panorama qui vous attend, est une sorte de conquête dont l'enchantement ferait oublier une épreuve plus longue de lassitude et de périls. Le Ben-Lomond n'est cependant pas la plus élevée des montagnes d'Écosse, il le cède, sous ce rapport, au Ben-Nevis, au Ben-Lawers et autres; mais sa position isolée le rend plus remarquable, et lui prête cette apparence d'élévation supérieure qui lui a valu le titre de roi des monts Calédoniens. Des rives du lac, mais surtout du bord occidental, on le voit se dessiner comme un immense cône tronqué avec une légère projection vers le S.-E., tandis que vers le N.-E. il se montre tout à fait distinct des hauteurs environnantes, et solitaire comme une pyramide dans le désert; au S.-E. il s'abaisse par sa pente la plus douce; au N., l'escarpement brusque de sa masse forme un effrayant précipice; il y a même une véritable excavation produite par quelque ancienne convulsion de la nature; et, dans cette excavation, est un de ces échos qui renvoient au loin les éclats du tonnerre, en ajoutant de nouvelles terreurs à ses roulements prolongés.

Il est, du reste, difficile de demeurer sur la cime du Ben-Lomond, même dans un jour serein, sans avoir le spectacle de quelque orage qui passe soudain, et qui fond sous vos pieds sans atteindre le front chauve du géant. C'est déjà un tableau admirable que le voyage seul des nuages, qui quelquefois se succèdent en rampant autour de ses flancs escarpés, ou qui, plus loin, reposent leurs formes changeantes sur les crêtes des monts inférieurs. Par intervalles une vapeur légère dérobe le lac et les points de vue les plus rapprochés de l'horizon; puis un souffle de l'air dissipe ce faible voile, et l'on peut voir poindre un à un les sommets des monts, la verdure renaître avec ses teintes, et les vagues s'imprégner des rayons du soleil.

Le Ben-Lomond est un baromètre naturel pour les habitants du Tarbet, de Luss et des îles; quand l'atmosphère est transparente, et que la montagne semble grandir

à l'horizon, le berger et le pêcheur prédisent la pluie pour le lendemain; mais quand les lignes, naguère saillantes de son profil, sont couvertes d'un vaste manteau de vapeurs, et qui semble reculé dans un lointain douteux, on peut être sûr que le jour du lendemain se lèvera sans nuages.

Du sommet du Ben-Lomond se déploie le spectacle le plus vaste et le plus majestueux. Aussi loin que les regards peuvent s'étendre, ce ne sont que chaînes de montagnes et pics sourcilleux : on se croirait au milieu d'une mer agitée par les vents en furie. Dans le lointain, le Ben-Nevis, la plus haute des montagnes d'Écosse, élève sa tête couverte de frimas; plus près, au N.-E., se présente le Ben-Lawers, le Ben-More, le Ben-Voirlich, le Ben-Lidi, le Ben-Venne, et vingt autres Bens; à l'O. apparaissent le Ben-Cruachan, les Paps de l'île de Jura, et le Goatfield dans celle d'Arran. Des lacs solitaires s'égarent au pied des montagnes (on en compte jusqu'à dix-neuf). Sur le bord de l'escarpement que présente le côté septentrional de la montagne, les regards plongent au fond d'un abîme de deux mille pieds de profondeur. Du haut du Ben-Lomond on suit le cours du Forth, depuis sa source jusqu'à l'océan Germanique. Le château de Stirling ne paraît pas éloigné, et l'on distingue aisément Arthur's Seat et les hauteurs de Pentland. Le lac Lomond apparaît comme une petite nappe d'eau. Au delà du double sommet de Dumbarton brillent les blanches voiles qui glissent sur le golfe de la Clyde. On reconnaît Glascow et les autres villes de l'Écosse occidentale aux épais nuages de fumée qui les couvrent. La vallée de la Clyde se déploie dans toute son étendue. On voit les montagnes de Cumnock dans l'Ayrshire, et le Cairnsmoor de Carsphairn en Galloway. Sur un plan moins éloigné, une longue crête de rochers sépare le comté d'Ayr de celui de Renfrew, et la vue s'étend jusqu'aux montagnes bleuâtres d'Antrim en Irlande, et aux pics élevés de l'île de Man. Les voyageurs qui ont le plus fidèlement exploré toutes les parties de l'Écosse assurent qu'ils n'ont rien vu de comparable au spectacle que nous venons de décrire. — On aime aussi à se faire indiquer par le guide les jeux décrits dans la romanesque histoire de ce Rob-Roy Mac Gregor, proscrit dans les Lowlanders, mais obéi, honoré par son clan comme un cacique américain dans sa tribu; réduit aux ruses et aux déguisements dans la basse Écosse, mais dans ses montagnes retrouvant sa force native et sa dignité de chef. On peut suivre, depuis Glascow jusqu'aux sources du Forth, l'itinéraire du bailli Jarvie et de Francis Osbaldistone, lorsqu'ils vinrent au rendez-vous que Gregarach leur avait donné en sortant de la prison de Glascow : ici est le château d'Aberfoyle, avec les toitures basses de ses chaumières; là est le défilé où Hélène Mac Gregor attendit les habits rouges, et leur fit payer si cher leur témérité, pendant que le pauvre bailli restait suspendu dans les airs, par un pan de son habit accroché à une branche protectrice. (Voyez le roman de Rob-Roy.)

BEN-MACDENI. Montagne située sur la limite occidentale du comté d'Aberdeen. Sa hauteur est de 717 toises.

BEN-MORE. Montagne du comté de Perth, située sur les bords du lac Dochart. Sa hauteur est de 650 toises.

BENNERMOID. Montagne du comté de Sutherland, à 5 l. S. de Tougue.

BEN-NEVIS. Montagne du comté et à 20 l. S.-O. d'Inverness, dont le sommet, couvert de neiges éternelles, s'élève à 735 toises au-dessus du niveau de l'Océan; c'est la plus haute montagne de toute la Grande-Bretagne. On y monte du côté de l'ouest par une crête qui commence un peu au-dessus du torrent de Nevis; l'ascension et la descente, y compris les repos, demandent au moins sept heures. La vue se trouve bornée par les hauteurs de Glenurs, jusqu'à ce qu'on se soit élevé à mille cinq cents pieds, puis apparaissent tout à coup le détroit de Corran et les îles de Shuna, de Lismore, de Mull, de Seil et de Kerrera; dans le lointain on découvre les hauts sommets des Paps de l'île de Jura; au N.-O. on distingue les îles de Rum, de Cauna et de Skye, et à l'O. le territoire montueux de Lochiel. La végétation cesse à dix-huit cents pieds de hauteur, et ce n'est qu'après avoir

péniblement gravi des roches nues ou des bancs de cailloux, que l'on atteint le sommet de la montagne ; mais alors la contemplation de l'immense panorama qui entoure le voyageur, le dédommage amplement de ses fatigues. La vue plane sur deux océans ; à l'E. la chaîne des lacs se prolonge au fond de la grande vallée Calédonienne ; un peu plus vers le sud s'étendent les lacs Laggan et Rannoch. Sur un plan plus rapproché, les montagnes environnantes s'abaissent : on remarque entre autres le Ben-Cruachan dans l'Argyllshire ; le Schihallien, le Ben-More et le Ben-Lawers dans le Perthshire ; le Bhillan dans le Glencoe ; le Ben-More dans l'île de Mull, et le Ben-Wyvis dans le Ross-Shire. Les îles verdoyantes de Lismore et de Shuna semblent toucher à la base de la montagne, dont elles sont éloignées de dix lieues ; et Colonsay, qui est à une égale distance, à l'entrée du détroit de Mull, s'élève du sein de la mer comme un nuage léger. Le diamètre de l'horizon, depuis la mer près du golfe de Murray jusqu'à l'île Colonsay, est de 57 lieues. Que l'on se figure ces vallées, ces lacs, ces fleuves sinueux et cet océan parsemé d'îles, découpé par mille promontoires, et avançant ses longs bras entre des chaînes de montagnes ; que l'on se figure un ciel pur, une atmosphère calme, le repos qui de cette hauteur semble planer sur la nature, et l'on ne concevra qu'une idée imparfaite de la magnificence du tableau qui se déploie autour du spectateur sur le sommet du Ben-Nevis.

Une grande partie du Ben-Nevis est composée de porphyre de diverses nuances et d'un beau granit rouge. On y a découvert quelques filons de mine de cuivre, et une mine de plomb tenant argent.

BEN-VENUE. Montagne du comté de Perth, dont la hauteur est de 2,800 pieds au-dessus du niveau de la mer.

BENVOIRLICH. Montagne du comté de Perth, qui fait partie de la chaîne des Grampians. Sa hauteur est de 550 toises.

BEN-WYRVIS. Montagne du comté de Ross, située entre le Loch-Clash et le Loch-Garve, à 2 l. N.-O. de Dingwall. Sa hauteur est de 620 toises au-dessus du niveau de la mer.

BERNARD'S VELL (ST.-). Établissement d'eaux minérales du comté d'Édimbourg, situé dans un lieu romantique, sur les bords du Leith. La fontaine occupe le centre d'un temple imité de l'antique, dédié à Hygie. La statue de cette déesse, qui orne le temple, offre des proportions assez belles, mais beaucoup trop fortes pour être vues de si près.

BERNERA. Ville du comté d'Inverness, à 15 l. N.-O. du fort William.

BERNERA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté de Ross, située dans la baie de son nom formée par l'océan Atlantique sur la côte de l'île de Lewis. Elle a 1 l. 1/2 de long sur environ 1/2 l. de large.

BERNERA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située entre l'île Lewis et celle de North-Vist Elle a environ 2 l. de circonférence. On y remarque un bâtiment circulaire d'une forme singulière dont on ignore la destination primitive.

BERREIRA. Une des îles Hébrides. Voyez Bernera.

BERVIE. Rivière du comté de Kincardine, qui a sa source à l'E. des monts Grampians et se jette dans la mer du Nord à Inverbervie, où elle forme un petit port de pêcheurs.

BERVIE. Voyez Inverbervie.

BERWICK (comté de). Il est borné au N.-E. par la mer du Nord ; au N. par le comté d'Haddington ; au S.-E. par le comté de Roxburgh et par l'Angleterre, dont il est séparé par le Twed ; et à l'O. par le comté d'Édimbourg. Le comté de Berwick, auquel on donne aussi le nom de Merse ou de Mars, a environ 12 l. de long, 7 l. de large, et 55 l. carrées de superficie. Il est divisé en 5 presbytères, et renferme 33 paroisses, un bourg royal, et 31,000 habitants.

Ce comté a été habité par les Ottadini. Il formait une partie de la province romaine de Valentine. On y remarque encore des ruines d'anciens camps, et les restes d'un château qui fut un sujet de contestation entre les Anglais et les Écossais dans le XVIe siècle.

Une chaîne de hautes montagnes, appelées Lammermoor, qui s'étend sur la limite septentrionale et se termine par le cap S. Abbs, envoie dans la partie nord-ouest du comté de Berwick quelques branches qui établissent les vallées du Tweed et de ses principaux affluents. Les coteaux sont hérissés de roches et d'un accès difficile. La partie septentrionale du comté est particulièrement composée de montagnes froides dont les sommets s'élèvent à plus de 250 toises au-dessus du niveau de la mer, et dont la base seule est cultivée; les parties élevées sont couvertes de bruyères. On divise ce comté en deux parties, le Mars et le Lauderdale; le Mars est une contrée basse située sur les bords de la mer, arrosée par plusieurs rivières, et abondante en grains et en pâturages; le Lauderdale doit son nom à la Lauder, qui le traverse du nord au sud : on y trouve de belles vallées, des collines, des bois, des terres fertiles en grains et de bons pâturages.

Le comté de Berwick possède plusieurs sources d'eaux minérales; la plus fréquentée est celle de Dunse. Près de Foulden, sur l'Adder, et dans quelques autres cantons, il y a des pierres calcaires; le Chiruside renferme des carrières de gypse.

Manufactures d'étoffes de laine à l'usage des habitants du pays. Blanchisseries. Brasseries. Papeteries. Pêche très-active. — *Commerce* de grains, bestiaux, etc.

BERWICK. Belle et forte ville maritime, qui forme à elle seule un comté, et donne son nom au comté de Merse. Sa population, y compris le faubourg, est de 10,000 hab.

L'histoire de Berwick remonte aux temps les plus reculés. En 880, la ville était au pouvoir des Danois; mais plus tard elle leur fut enlevée par les Écossais. A partir du XIIIe siècle, elle a été le théâtre de plusieurs combats sanglants entre les Anglais et les Écossais, et, après avoir soutenu plusieurs siéges, après avoir passé successivement de la domination anglaise à celle des Écossais, elle fut cédée à l'Angleterre en 1502, et déclarée ville libre et indépendante des deux États, par un traité entre Édouard VI et Marie, reine d'Écosse. Mais les Écossais n'abandonnèrent jamais leurs droits sur cette importante cité; et depuis l'union des deux couronnes, elle n'est jamais citée comme faisant partie de l'Angleterre ou de l'Écosse, mais comme bonne ville de Berwick sur le Tweed. Elle est gouvernée par un maire et un conseil municipal, et envoie deux députés au parlement. Berwick est comme la clef de l'Écosse. Cette place servit de rançon à plusieurs rois prisonniers; les bannières triomphantes de Wallace couronnèrent ses créneaux, et plus tard la tête de ce vaillant soldat patriote y fut exposée en trophée par ses ennemis. Lorsque les Anglais en devinrent définitivement les maîtres, le sang de ses citoyens avait été tellement épuisé par la guerre, qu'il fallut une colonie pour repeupler la solitude. Depuis Richard III, sous lequel Berwick fut reconnu ville neutre, c'est la juridiction anglaise qui, avec quelques modifications, régit cette ville.

On voit encore les ruines de l'ancien château sur une montagne qui s'élève auprès de la ville. A 400 mètres au nord-est du château, est la tour du beffroi, du sommet de laquelle on plane sur l'Océan et sur tout le pays environnant. A une demi-lieue N. de Berwick, est la colline d'Hallidon-Hill, où les Écossais furent défaits par les Anglais en 1333.

Cette ville est située à l'extrémité des frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, sur la rive gauche du Tweed, près de l'embouchure de cette rivière dans la mer du Nord. C'est une ville fortifiée d'un épais rempart en terre, soutenu par une muraille, flanqué de cinq bastions, et défendu par plusieurs pièces de grosse artillerie qui commandent l'entrée du port. Elle est généralement bien bâtie, percée de rues larges, propres et bien pavées. On y remarque un bel hôtel de ville, orné d'un portique d'ordre toscan et surmonté d'une flèche de 150 pieds de hauteur; une église élégante, nommée *High-Church*; de belles casernes, et un beau pont de quinze arches élégantes, mais très-étroites, jeté sur le Tweed.

Le port de Berwick n'est pas sans importance, et fait un commerce très-actif de cabotage avec Londres. Le territoire de la

ville, remarquable par les inégalités du sol, n'a cependant ni variétés, ni charmes pittoresques dans ses ondulations : on ne voit aux alentours aucune verdure; aucunes touffes d'arbres n'interrompent son uniformité monotone; et quand les yeux, fatigués de ses carrières, de ses briques d'un rouge sale, de ses sentiers noircis par le transport de la houille, cherchent au loin quelque distraction, ils n'aperçoivent qu'un horizon sans traits gracieux, sans traits sublimes, et borné par d'arides sommets : c'est la pauvre Écosse.

Industrie. Fabriques de bonneterie. Pêcheries considérables de saumons, qu'on expédie frais avec de la glace pour Londres. — A 19 l. E. S.-E. d'Édimbourg, 120 l. N. N.-O. de Londres.

BEWLEY. Rivière dont nous avons déjà fait mention à l'article Beauly; elle prend sa source dans la partie septentrionale du comté d'Inverness, sort du lac Affarig, roule le long de la frontière du comté de Ross, entoure la belle plaine d'Estuary, sur laquelle sont situés Inverness et le fort Saint-Georges, et se jette sous la ville de Bewley dans le golfe de Murray. On remarque sur cette rivière une belle cascade appelée la chute de Kilmorack. A son embouchure est le bac de Kissock, près lequel il y a une belle pêcherie de saumons, qui fournit abondamment aux marchés voisins.

BIEL. Rivière du comté d'Haddington qui se jette à Bielmouth dans le golfe de Forth.

BIGGARD. Ville du comté et à 4 l. E. de Lanerk. Pop. 1,800 hab. On y remarque les traces d'un camp de forme circulaire.

BINN-HILLS. Montagne remarquable du comté de Bamff, terminée par deux sommets distincts. Elle est à 1/3 de l. S.-O. de Cullen, près de la mer, et sert de signal aux pêcheurs. Son élévation est de 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

BISLY. Lac du comté de Bamff, à 7 l. S. d'Inveraven.

BLACK-CASTLE. Ancien château du comté d'Édimbourg, situé dans une étroite vallée au fond de laquelle coule le Cakemuir. La partie la plus ancienne de ce château, dont la construction remonte à une haute antiquité, consiste en une tour carrée à quatre étages, couronnée d'épais créneaux. On montre dans cette tour un appartement où la reine Marie Stuart se réfugia, lorsqu'elle s'échappa déguisée en homme du château de Borthwick, qu'avaient investi lord Home et les confédérés.

BLACK-DEVON. Rivière du comté de Clackmannan, qui prend sa source dans les monts Salins et se jette dans le Forth.

BLAIR-ATHOL. Ville et paroisse du comté et à 15 l. N.-O. de Perth, au confluent du Garry et de la Tilt. Pop. 2,500 h. Cette paroisse est hérissée de montagnes, dont les plus considérables sont le Beindeirg et le Carnenbourg, élevés, l'un de 3,550 et l'autre de 3,720 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les vallées, où l'on élève beaucoup de bestiaux, sont arrosées par un grand nombre de ruisseaux qui coulent des lacs. On remarque sur les bords de la Tilt les restes d'un ancien camp.

Athol-House, que l'on nommait jadis Blair-Castle s'élève au milieu de la plaine qui s'étend au bas du village; on ignore la date de sa construction. Ce château très-vaste était autrefois susceptible d'une bonne défense; il a soutenu plusieurs siéges. Après les troubles de 1745, le duc d'Athol le fit démanteler, pour éviter qu'à l'avenir on en fît une place de défense. Cette belle résidence, vue de la rive opposée du Garry, se présente sous un aspect des plus imposants. Les monts de Ben-y-Gloe occupent le fond du paysage, et l'aridité de leurs sommets forme un contraste frappant avec la richesse de la vallée, la nature ayant répandu dans les environs d'Athol, tout ce qu'elle peut produire de plus romantique et de plus sublime : vallons, torrents, cascades, tout y commande l'admiration. La forêt d'Athol nourrit de nombreux troupeaux de daims; c'était le théâtre de ces splendides chasses royales, dont les chroniqueurs nous ont donné des descriptions si pompeuses : le tableau d'une de ces grandes parties de chasse a fourni à Walter Scott le sujet d'un chapitre de Wawerley.

Les chutes du Bruard, qui ont inspiré à la

muse de Burns quelques-uns de ses plus plus beaux vers, se voient à 1 l. 1/2 O. de Blair-Athol. L'arche d'un pont vomit le torrent qui, traversant une seconde voûte que ses flots ont creusée dans le roc, se précipite au fond d'un sombre bassin où il trouve le repos. Un sentier tracé sur l'escarpement d'un ravin, conduit de la première chute à la grande cascade; celle-ci, qui n'a pas moins de deux cents pieds de hauteur, forme trois courbes, dont l'inférieure égale en élévation les deux autres. Les mugissements du torrent, les tourbillons d'écume qui s'élèvent du fond de l'abîme, la teinte sombre des rochers, la verdure des arbres d'alentour, tout concourt à rendre les chutes du Bruard plus belles que toutes celles du même genre que l'on voit en Ecosse. (V. Bruard.)

BLAIR-GOWRIE. Village et paroisse du comté, et à 7 l. N. N.-E. de Perth, sur l'Aidle, petite rivière qui se jette dans l'Ericht. Pop. 2,300 hab. La paroisse est traversée par une branche des monts Grampians, et arrosée par plusieurs rivières; elle renferme un grand nombre de lacs. A une demi-lieue au nord de Blair-Gowrie, audessous duquel les rochers qui bordent la rivière d'Ericht, s'élèvent de chaque côté à plus de 200 pieds, d'autres rochers qui regardent l'occident forment un plan perpendiculaire de 700 pieds de long, dont la surface est unie comme si elle eût été polie par l'art. Au N. est un autre rocher appelé Lady Lindsay's Castle, dont l'accès est très-difficile. — *Fabriques* de toiles et d'étoffes grossières.

BLAIRQUHAN. Château du comté d'Ayr. Ce château, dont l'ensemble est grandiose et imposant, offre un échantillon curieux de l'architecture en usage sous le règne de Henri VII. Il a été construit sur les ruines d'une ancienne forteresse dont il ne reste plus qu'une énorme tour carrée, mais dont on a conservé plusieurs fragments de sculpture remarquables, qui ont été replacés avec art dans une des cours intérieures du nouvel édifice.

On pénètre dans Blairquhan par un magnifique vestibule dans le style de Tudor, conduisant à un vaste salon qui n'a pas moins de cinquante pieds d'élévation. Tous les appartements sont richement meublés et décorés, mais d'une manière analogue au caractère extérieur de l'édifice.

Les environs de Blairquhan sont riants et pittoresques. La Girvan promène tortueusement dans le parc son onde tour à tour bruyante et paisible, et après mille détours disparaît sous l'ombrage qui borde ses rives.

BONSKEID. Château du comté de Perth. Cette romantique habitation est à environ seize milles de Dunkeld, au centre du comté de Perth, non loin de la Tumel, et dans la vallée la plus pittoresque de toute l'Écosse. Le possesseur de cette charmante propriété a fait revêtir plusieurs montagnes, naguère âpres et arides, d'une multitude innombrable de chênes, de bouleaux, de coudriers et de mélèzes, dont les feuillages, si frais sous ces climats humides, offrent un aspect varié et délicieux.

Le château de Bonskeid est d'une construction récente et s'harmonise parfaitement au paysage enchanteur dont il est lui-même le plus bel ornement. Le célèbre passage de Killicrankie, où lord Dundée perdit la vie, est à peu de distance de Bonskeid, près du confluent de la Garry et de la Tumel, et à quelques pas de la belle cascade formée par cette dernière rivière. (Voy. Killicrankie.)

BORROWSTONNESS ou **BOWNESS.** Belle ville maritime du comté de Linlithgow, située sur la rive droite et à l'embouchure du Forth où elle a un port excellent garanti par une bonne jetée. Pop. 3,100 h. Cette ville est bien bâtie, sur une pointe de terre qui se projette dans le golfe, mais les rues en sont étroites et incommodes; c'était le centre d'un commerce considérable avant l'établissement de la douane à Grangemouth. Dans les environs sont des houillères importantes qui s'étendent à une grande profondeur sous la rivière. — *Manufactures* de de sel ammoniac, de vitriol, de savon, de poteries de grès; raffineries de sel; distilleries. Marchés considérables. Foire annuelle où il se fait des courses de chevaux.

BORTHWICK. Ancienne forteresse du comté d'Édimbourg, dont la construction

remonte à 1430. Quoique inhabitée, elle est parfaitement conservée, et résistera probablement longtemps encore aux outrages du temps. Les murs ont treize pieds d'épaisseur à la base et six au sommet. Ce fut dans cette solitude que Marie Stuart se retira avec Bothwell, le 7 juin 1567, trois semaines après son mariage avec ce gentilhomme. De là elle s'enfuit à Black-Castle, d'où elle fut ensuite retrouver Bothwell à Dunbar.

BOTHWELL. Bourg du comté de Lanerk, à 3 l. 1/2 E. S.-E. de Glascow. Pop. 4,800 hab.

Ce bourg, situé sur la rive droite de la Clyde, est célèbre par la bataille qui s'y livra en 1679, entre les covenantaires écossais et les troupes de Charles II sous les ordres du général Monmouth, bataille qui n'influa que sur le sort de quelques sectaires, mais à laquelle le talent du romancier écossais a donné l'importance des grandes batailles de l'histoire et l'intérêt poétique de celle d'Homère. Les insurgés avaient une bonne position pour se défendre. Ils avaient en front la Clyde, rivière profonde, qu'il est difficile de passer à gué, et qu'on ne peut traverser que sur le pont de Bothwell. Ce pont, qui existe encore aujourd'hui, avait alors dans le centre un portail ou *gateway* flanqué de deux tours, que les insurgés avaient fermé et barricadé. Environ trois cents hommes y étaient postés pour défendre ce passage important; ils étaient commandés par Rathillet, Balfour et autres, qui firent une vigoureuse défense jusqu'au moment où les soldats de Monmouth forcèrent le passage à la baïonnette. Il est impossible de contempler quelque temps la Clyde, le pont et les deux rives, sans que l'imagination se complaise à repeupler ces lieux par les images qui leur ont procuré une véritable immortalité : en vain Morton a rétabli le combat, en vain Burley veut inspirer son énergique dévouement à ses partisans découragés, Monmouth est descendu de son cheval blanc pour rallier les siens; Dalzel anime les highlanders de Lennox, et Claverhouse s'est élancé dans la mêlée à la tête de ses troupes. Dès ce moment, le champ de bataille n'offrit plus qu'une scène d'horreur et de confusion; les presbytériens, enfoncés de toutes parts, lâchèrent pied et se dispersèrent sans résistance. Malgré les ordres de Monmouth, un massacre épouvantable eut lieu : environ douze cents hommes furent faits prisonniers et conduits à Édimbourg; quelques-uns d'entre eux furent pendus à des arbres que l'on montre encore sur le bord de la Clyde; un grand nombre fut renvoyé dans leurs foyers; les plus obstinés furent expédiés comme esclaves dans les plantations.

Le château de Bothwell, situé à peu de distance du village d'Uddingston, est une des plus belles ruines de l'Écosse. Il a une majesté indéfinissable dans tout ce qui l'entoure, et jusque dans les flots de la rivière qui baigne ses murailles. Le terrain qu'il couvre de ses débris a 250 pieds de long sur 100 de large. Les belles pierres de taille dont il est construit sont d'une teinte rouge, dont un poli parfait fait encore ressortir l'éclat. Si de la grandeur de l'ensemble on veut descendre à l'examen des détails, on remarquera l'entrée principale, tournée vers le nord; la chapelle, qu'éclairent une multitude de petites croisées; les grands appartements, dont les plafonds sont fort élevés; un escalier bien conservé, qui conduit au sommet d'une des grandes tours, et, au centre d'une autre tour, un ancien puits creusé dans le roc. Un beau château moderne est construit près de ces imposantes ruines, et au delà du fleuve on découvre, sur un rocher perpendiculaire, quelques restes de l'antique abbaye de Blantyre. Les armoiries du château et celles de l'abbaye sont l'écusson des Douglas au cœur sanglant, qui rappelle la mission donnée par le roi Bruce au lord Douglas de porter son cœur en Palestine.

La vieille église gothique de Bothwell, couverte de grandes pierres polies, s'élève au milieu d'une plaine fertile, à une demi-lieue du village d'Uddingston.

BOWNESS. Voyez Borrowstonness.

BRAAN. Rivière qui prend sa source dans le comté de Perth, où elle se jette dans le Tay près de Dunkeld. A l'endroit nommé Rumbling-Bridge (le Pont Bruyant), cette

rivière offre un spectacle imposant; elle se précipite de 50 pieds de haut, sous un pont d'une seule arche jeté sur deux rochers qui s'avancent au-dessus de la cataracte.

BRACADALA. Bourg du comté d'Inverness, situé au fond d'une petite baie, sur la côte occidentale de l'île Skye. Pop 2,100 hab. On voit les restes de plusieurs forts attribués aux Danois.

BRAE-MAR. Vallée du comté et à 9 l. O. d'Aberdeen. On ne peut rien se figurer de plus highlandais que les environs de Brae-Mar. Pour s'y rendre, après avoir traversé le Glen-Tilt, on gravit des hauteurs où l'on trouve quelques huttes construites par les pâtres qui viennent y passer l'été; mais lorsqu'on a atteint les côtes de Mar, une vallée aussi belle que fertile succède tout à coup à une contrée aride et désolée. Des pins, dont le tronc a jusqu'à quatre pieds et demi de diamètre, ombragent le village de Dalmore et les rives du Dee, qui, à peine échappé de sa source, a déjà l'apparence d'une belle rivière. A peu de distance on aperçoit le château fort de Brae-Mar, qui couronne le sommet d'une colline. Un mille au delà de Brae-Mar, on se repose à l'auberge de Castletown; puis, poursuivant la route le long de la rive septentrionale du Dee, on descend la vallée jusqu'au lieu nommé Invercauld, que l'on peut regarder comme le centre des plus hautes régions de l'Écosse. Au N., de gros blocs sont amoncelés dans la plus étrange confusion; de grandes montagnes se groupent au midi, et la neige éternelle qui brille à leurs sommets contraste avec la sombre verdure des pins dont leur base est couverte. La cascade de Garwal-Burn se découvre de loin à travers le feuillage de la forêt, et le pic du Ben-Aburd, s'élevant à 3,920 pieds au-dessus du niveau de la mer, est encore surmonté par celui du Loch-na-Garr. C'est dans le canton de Brae-Mar que se réunirent Fergus Mac-Ivor et les principaux chefs des Highlands. (Voyez le roman de Waverley.)

BRAE-MAR. Montagnes situées dans la partie S.-O. du comté d'Aberdeen. Le Macdine, le Cairntoul et le Breirach, dont l'élévation est d'environ 600 toises au-dessus du niveau de la mer, en sont les principaux sommets. Après le Ben-Nevis, ces monts sont les plus élevés de toute la Grande-Bretagne. Ils renferment beaucoup de cristaux colorés : on y a trouvé des topazes et des béryls.

BRANKSOME ou **BRANXHOLM.** Ancien château du comté de Roxburgh, situé sur les bords du Teviot, à une lieue au-dessus d'Hawick. Ce château, ancienne demeure de la famille de Baccleuch, à cause de sa proximité des frontières, était sans cesse exposé aux attaques des Anglais; il fut agrandi et fortifié par sir David Scott. En 1570 et 1571, Élisabeth, irritée des excursions de Baccleuch et de son dévouement à la reine Marie, détruisit le château et dévasta les terres de Branksome. Sir Walter Scott, qui en était alors propriétaire, le fit reconstruire sur-le-champ, mais les travaux n'étaient pas terminés à sa mort en 1574; ils furent finis par sa veuve, Marguerite de Douglas. Depuis ce temps, les bâtiments ont subi de grands changements, les dimensions ont été considérablement réduites; la seule partie de l'ancien édifice qui existe aujourd'hui est une tour carrée dont les murs sont d'une épaisseur prodigieuse. On voit pourtant encore quelques vestiges des anciennes fortifications.

BRASSA ou **BRESSAY.** Une des îles Schetland, dépendante du comté des Orcades, séparée de la côte orientale de l'île Mainland par un canal appelé détroit de Brassa, qui forme un des meilleurs havres du monde; il s'y rassemble jusqu'à mille voiles, à l'époque de la pêche du hareng et de la baleine.

Cette île a environ 1 l. 1/2 de long sur une lieue de large; on y élève beaucoup de gros bétail et des moutons. Ses côtes sont hérissées de rochers élevés et escarpés. Elle renferme les restes de plusieurs chapelles et d'anciens forts. — Exploitation de houille. Carrières d'ardoises. Long. O. 3° 32' 0". Lat. N. 60° 14' 0".

BREADALBANE. Contrée montagneuse et stérile du comté de Perth, où l'on élève une grande quantité de moutons dont la laine est estimée.

BRECHIN. Ancienne ville du comté d'Angus, ayant titre de bourg royal, située sur le penchant d'une colline, sur la rive droite de l'Esk, qu'on y traverse sur un pont de deux arches. Pop. 6,000 hab. L'ancienne cathédrale est remarquable. Près de cette église, on voit une ancienne tour très-élevée et surmontée d'une aiguille en fer, dont on ne connaît ni l'origine ni la destination : ces espèces de tours, assez communes en Irlande, sont rares en Écosse, où il n'en existe que deux de ce genre. A environ une demi-lieue de Brechin, on voit les ruines d'un camp romain, et plus loin, dans les montagnes, des restes de fortifications qu'on croit être l'ouvrage des Pictes.

BRECHIN. Château du comté d'Angus ou Forfar. Ce superbe château s'élève sur le sommet d'un rocher qui s'avance sur la rive nord de l'Esk, à peu de distance de la ville de Brechin, et à huit milles de Montrose. On ne saurait voir rien de plus grandiose que la perspective qui se découvre des fenêtres de ses vastes appartements. Ce château soutint un long siége en 1303 contre les Anglais, commandés par Édouard Ier; et nonobstant les efforts de ce monarque, il tint vingt jours, et ne se rendit que lorsque son intrépide gouverneur, sir Thomas Maule, eut été tué par une pierre lancée par une machine de guerre.

BROADLAW. Montagne située dans la partie méridionale du comté de Peebles, près de la rive droite du Tweed. Son élévation est de 428 toises.

BROOM. Ville du comté de Ross, située à la pointe S. du lac Broom, à 8 l. O. N.-O. de Dingwall.

BROOM-LITTLE. Baie du comté de Ross, située à 3 l. S.-E. de la pointe d'Udrigil. Elle a environ 3 l. de long sur une de large.

BROOM-LOCH. Grande baie de la côte occidentale du comté de Ross. Elle a 3 l. 1/3 de long sur 2/3 de large, et communique au Loch-More.

BRORA. Village et port de mer sur la côte occidentale du comté de Sutherland, situé à l'embouchure de la rivière de son nom. — Exploitation de houille; carrières de pierres à chaux. On y trouve aussi de l'aimant.

BRORA. Rivière du comté de Sutherland, sur les bords de la quelle se voient plusieurs précipices. Elle traverse le lac de son nom et se jette dans l'océan Britannique à Brora, au-dessus duquel cette rivière forme plusieurs belles cascades.

BRUARD. Village du comté de Perth, situé à 1 l. 1/4 de Blair-Athol.

Ce village doit son nom à un torrent impétueux dont les chutes multipliées offrent un spectacle imposant, soit qu'il passe sous les voûtes d'un pont naturel, soit qu'il se précipite sous les ponts rustiques que le duc d'Athol a fait construire un peu au-dessus de la jonction de ses eaux avec celles du Garry. Ce ne sont plus les simples troncs entrecroisés sur lesquels Flora Mac-Ivor et sa compagne franchissaient les précipices d'un pas léger, et paraissaient à Waverley des créatures aériennes (voyez le roman de Waverley). Ces cascades doivent leurs ornements actuels au pèlerinage qu'y fit le poëte Burns, qui, au nom du Bruard, adressa au duc d'Athol une pétition en vers où il décrit ainsi les lieux tels qu'ils devraient être :

« Je sais que votre noble oreille, milord, n'est jamais sourde aux accents du malheur; aussi j'ai la hardiesse de vous prier d'écouter la plainte de votre humble esclave. Sachez que les ardents rayons de Phébus dessèchent et épuisent mon cours écumeux et mon cristal limpide.

« Hier, quel fut mon dépit et mon chagrin, quand passa le poëte Burns, d'être vu dans mon lit, à demi-desséché : je crois que, même tel que j'étais, j'obtins de lui un poëme panégyrique; mais si j'eusse été dans ma gloire, il eût fléchi le genou pour m'adorer.

« Ici, courant avec rapidité sur une pente sinueuse, je couronne les rochers d'écume; là, mon torrent bouillonne, fume, mugit, et tombe en cascade. Enrichi par les tributs des sources et des ruisseaux, je vaux bien, quoique ce soit moi qui le dise, qu'on fasse un mille pour me voir.

« Si donc mon noble maître daignait m'accorder le plus pressant de mes désirs, il ombra-

gerait mes rives d'arbres aux cimes touffues, et du feuillage d'un élégant taillis : alors, avec un double plaisir, milord, vous erreriez le long de mes eaux, et vous entendriez les oiseaux harmonieux vous remercier de votre bienfait par leurs chants.

« La diligente alouette s'élancera, en gazouillant, jusqu'aux nuages; le chardonneret, le plus gai des chanteurs, joindra sa voix au concert du merle, de la linote et de la grive, dont les accents sont si doux; le rouge-gorge égayera la mélancolique automne quand elle dorera les guirlandes des bois.

« Mes rives offriront aussi un asile contre l'orage à ces chantres mélodieux, et le lièvre poltron y dormira sans inquiétude dans son gîte sur la pelouse. Ici, le berger viendra s'asseoir pour tresser sa couronne de fleurs, ou pour se mettre à couvert des gouttes d'une pluie trop abondante.

« Ici, dans un rendez-vous mystérieux, se rencontreront les amants, et ils mépriseront les empires et leurs richesses comme de faux biens qui n'engendrent que des soucis; les fleurs étaleront à l'envi leurs brillantes corolles quand sonnera l'heure du plaisir, et les bouleaux entrecroiseront leurs rameaux odorants pour voiler les caresses du couple amoureux.

« Ici, peut-être encore, un matin de printemps, un poëte rêveur pourra s'égarer et contempler le vallon où étincelle la rosée, et la colline revêtue de sa robe de vapeur, où la nuit, à la clarté de la lune, qui scintillera à travers les branches, il répondra dans ses vers, à la voix de mes flots et à celle de la brise.

« Que les sapins superbes, les frênes au feuillage frais étendent leurs rameaux sur mes rives et se balancent sur mon cristal, qui réfléchira leurs ombres mobiles; que les bouleaux embaumés et que l'aubépine parent mes roches escarpées, qu'ils y suspendent leurs guirlandes et y tressent des berceaux pour le nid des oiseaux harmonieux.

« Puissent ainsi vos enfants, tels qu'un chœur d'anges, espoir chéri de l'antique Scotia, croître et grandir peut-être, comme leurs pères, les soutiens glorieux de leur terre natale! Puisse longtemps encore, dans tout l'empire d'Albion, quand les convives rempliront les verres, ce vœu être unanime!

« Buvons aux braves d'Athol et aux jolies filles d'Athol. »

BUCHANAN. Château du comté de Stirling. Le château de Buchanan, dont la façade noble et régulière n'a pas moins de trois cents pieds de développement, est à six lieues de Glasgow, et quoiqu'il ait été considérablement embelli depuis peu, son apparence extérieure s'évanouit à l'aspect des hautes montagnes des Grampians.

La magnificence sauvage et imposante d'un village voisin de Buchanan a été immortalisée par Walter Scott, dans son admirable poëme de *la Dame blanche*. De nombreux visiteurs, attirés par les fêtes originales des Highlanders, y accourent en foule pendant les beaux mois de l'été.

Le parc de chasse du château est dans une des nombreuses îles du lac Lomond. C'est un des plus vastes et des plus pittoresques de l'Écosse. La plus élevée des hautes et verdoyantes montagnes qui réfléchissent leur image dans le lac, est Ben-Lomond, dont la forme est conique et dont le sommet voisin des nues est presque toujours couvert de neige.

Ben-Lomond et la rive E. du lac furent jadis le théâtre des exploits de Rob-Roy, le Robin-Hood de l'Écosse.

BUCHANNESS. Cap le plus oriental de l'Écosse, dans le comté d'Aberdeen. Il s'avance dans la mer du Nord, au S. de Peterhead. Long. O. 4° 3'. Lat. N. 57° 24'.

Entre le cap et Peterhead est un endroit appelé les Fourneaux de Buchan. On y voit une grande cavité ovale taillée dans le roc, qui a trois soupiraux, dix brasses de profondeur, et environ 50 de diamètre : les vaisseaux entrent par cette arcade naturelle. A très-peu de distance de cet endroit est un rocher isolé, partagé par une étroite mais profonde portion de terre. Au milieu de ce roc, à quelques pieds au-dessus du niveau de l'eau, il y a une ouverture triangulaire, où la mer, lorsqu'elle est violemment agitée, se précipite avec un bruit affreux.

BUCKAVEN. Petite ville et pêcherie du comté de Fife, située au N. du détroit de Forth, à 1 l. N. de Dysart. La peuplade qui habite Buckaven n'a rien du caractère ni des mœurs écossaises; on assure qu'elle descend de l'équipage d'un vaisseau hollandais, qui échoua sur la côte sous le règne de Jacques VI.

BUCKIE. Petite ville, port et pêcherie

du comté de Bamff, sur la côte occidentale du détroit de Murray, à 1 l. 1/2 O. de Cullen.

BULLERS-OF-BUCHAN. Port formé par la nature, à 1 l. 1/2 S. de Peterhead, sur la côte orientale du comté et à 6 l. N. d'Aberdeen. Il est fermé par un rocher d'une forme ovale et régulière, qui, au milieu d'une baie, se projette dans la mer à la distance de 100 toises. Ce rocher a environ 300 pieds de hauteur, est percé à jour, et forme une voûte circulaire de 150 pieds d'élévation et de 90 pieds d'ouverture.

BURA. Une des îles Orcades, située entre l'île Pomone et celle de South-Ronaldsha.

BURGH ou **BROUGH.** Village, port et pêcherie du comté de Caithness, situé près du cap Dunet, à 2 l. N.-E. de Thurso.

BURGH. Cap du comté d'Elgin; il s'avance dans le golfe de Murray, au N.-E. d'une belle baie où se trouve un port de même nom bien abrité.

BURNTISLAND. Ville et bourg royal du comté de Fife, à 3 l. E. de Dunfermline, 3 l. N. d'Édimbourg. Elle est située sur la côte septentrionale du golfe de Forth, avec un bon port, vaste, profond et abrité par des monts très-élevés. Pop. 2,050 hab.

Entre Burntisland et Kinyhorn, sur la côte de la mer, on remarque un précipice profond où périt le roi d'Écosse Alexandre III; s'étant approché trop près du bord du précipice, et son cheval ayant fait un écart, le malheureux prince tomba du haut du rocher et fut tué sur la place. Il y a près de cinq siècles et demi qu'Alexandre est mort, et cependant les habitants du pays montrent encore le lieu où ce malheur arriva et qui se nomme le Rocher du Roi. (Voyez l'histoire d'Écosse de Walter Scott.)

Industrie. Fabrique de vitriol, raffinerie de sucre, construction de navires. Armements pour la pêche du hareng. — Des communications régulières sont établies entre Burntisland et Leith.

BURRA. Une des îles Schetland, séparée de la côte occidentale de l'île Housse par un canal étroit qu'on traverse sur un pont de bois. Elle a une lieue de circonférence et est très-fertile.

BURRA ou **BURRAY.** Une des îles Orcades, située entre l'île Pomone et South-Ronaldsha. Cette île a 1 l. 1/2 de long sur 1/3 de l. de large : elle est peu fertile en grains, mais elle abonde en excellents pâturages. Pop. 500 hab.

BUTE. Comté formé de plusieurs des îles Hébrides, dont les principales sont Arran, Cumbray (great), Cumbray (little) et Bute, qui donne son nom au comté. Ces îles sont situées au fond du golfe de Clyde, entre la presqu'île de Cantyre à l'O., la partie méridionale du comté d'Argyle au N., et les côtes occidentales du comté d'Ayr à l'E. Le comté de Bute est divisé en deux presbytères, Cantyre et Dunoon, et en six paroisses. Il envoie un membre au parlement, alternativement avec le comté de Caithness. Pop. 13,000 hab.

BUTE. Une des îles Hébrides, dans le comté auquel elle a donné son nom; elle est située dans le golfe de Clyde, entre l'île d'Arran et la côte méridionale du comté d'Argyle, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Cette île a environ 6 l. de long sur une largeur d'à peu près 2 l. Sa surface est variée de plaines fertiles cultivées avec soin, d'excellents pâturages, et de montagnes peu élevées qui renferment plusieurs petits lacs et donnent naissance à un grand nombre de ruisseaux. Le climat, quoique humide et pluvieux, est sain; la température est douce, et la neige reste rarement plus de quelques heures sur la terre; le thermomètre n'y descend presque jamais à plus de deux degrés au-dessous de zéro.

L'île Bute renferme deux paroisses, la ville et le port de Rothesay, et plusieurs villages. Les côtes offrent quelques bons mouillages et des pêcheries considérables. On y trouve de la houille, de l'ardoise, des basaltes, des grès rouges, des pierres propres à faire de la chaux, du cristal de roche, de la terre à foulon, etc. On y remarque plusieurs restes d'antiquités, tels que les ruines du château royal de Rothesay, et des vestiges de temples attribués aux druides,

— *Fabriques* de toile de coton; pêche du hareng. Pop. 6,000 hab.

BUTTON-NESS. Cap formant la pointe S.-E. du comté d'Angus à l'entrée du golfe de Tay, à 4 l. E. de Dundee. Lat. N. 56° 28'. Long. O. 5° 5'.

C.

CADAWTER. Rivière du comté d'Argyle, qui se jette dans le Loch-Fyne, à 3 l. O. d'Inverary.

CADGOLTS. Montagne du comté de Ross, à 2 l. S.-E. de Tayn.

CADYOW ou **CADZOW.** Château ruiné du comté d'Hamilton, ancienne résidence baronniale de la famille de ce nom, situé sur les bords de la rivière d'Évan, à une lieue de son embouchure dans la Clyde. Ce château fut démantelé à la fin des guerres civiles. La situation de ses ruines au milieu d'un bois, le lierre et les arbustes rampants qui les couvrent, le torrent sur lequel elles sont suspendues, tout se réunit pour leur donner un aspect des plus romantiques.

CAERLAVEROCH. Village du comté de Dumfries, situé sur une presqu'île formée par le Vith et le Lacher, et par la baie de Solway. Pop. 1,200. hab. Ce village possède un château fort très-pittoresque, qui fut détruit en différentes reprises et reconstruit en 1638. On remarque dans les environs les vestiges d'un camp romain. — Exploitation de houille.

CAIRNBULG. Petite ville du comté d'Aberdeen, habitée par des pêcheurs. A 2 l. N. N.-O. de Rutty-Head.

CAIRNBULG. Cap sur la côte du comté d'Aberdeen. Long. O. 4° 19', lat. N. 57° 14'.

CAIRNEY. Ville du comté et à 3 l. O. d'Aberdeen. Pop. 1,800 hab. *Fabriques* de toiles et de blondes.

CAIRNFERG. Montagne du comté d'Aberdeen, dont l'élévation est de 350 toises au-dessus du niveau des eaux de l'Océan.

CAIRNGORM (montagne bleue). Haute montagne, située dans la partie E. du comté d'Inverness, dont le sommet est en tout temps couvert de neige. Elle est de forme conique et a 680 toises de hauteur. Le Cairngorm donne naissance à l'Avon et à la Dee; il est célèbre par ses mines de superbe cristal de roche de différentes teintes, fort estimé des lapidaires. On y en trouve une espèce d'un grand prix qui a le brillant des plus beaux diamants.

CAIRN'S-MUIR. Montagne très-élevée du comté de Kirkudbright, au N. de la baie de Wigton, et à 5 l. S. S.-O. de New-Galloway. Elle est regardée comme la montagne la plus haute du S. de l'Écosse.

CAIRNTOUL. Montagne du comté d'Aberdeen, dont l'élévation est de 700 toises au-dessus du niveau de la mer.

CAIRSTON. Une des îles Orcades, située au S.-O. de l'île Pomone, avec un bon port.

CAITHNESS (comté de). Il est borné au N. par le détroit de Pentland, à l'E. et au S.-E. par la mer, et à l'O. par une chaîne de montagnes qui le sépare du comté de Sutherland. Sa forme est triangulaire. Il a 15 l. de long sur 11 l. de large. Sa superficie est évaluée à 88 l., et sa population est de 25,000 hab. Il renferme 10 paroisses et cinq villes, dont les plus considérables sont Wich, capitale du comté, et Thurso.

La côte de ce comté est découpée par une multitude de baies et de caps, parmi lesquels on distingue le cap Dungsby, pointe la plus septentrionale de l'Écosse, qui fait directement face aux Orcades dont elle n'est séparée que par un large canal; c'est là où les marées sont les plus violentes de toute la Grande-Bretagne. Dans l'intérieur du comté s'élèvent de hautes montagnes qui abondent en chevreuils, en daims et en toute espèce de gibier, et au pied desquelles s'étendent des plaines assez fertiles en blé, dont il se fait des exportations assez considérables; le bois est généralement assez rare. Les lacs sont

assez nombreux et fournissent d'excellent poisson; ils sont fréquentés en hiver par une multitude de cygnes et autres oiseaux de passage.

En hiver, l'air est vif et piquant dans le comté de Caithness; il est au contraire très-doux en été. — Les petites îles de Sroma et de Pentland-Skerries dépendent de ce comté, dont les principales villes sont Wich, Thurso et Dunnet.

Manufactures de toiles et d'étoffes de laine. Pêche du hareng, du saumon et du poisson frais.

CAITHNESS (ORDOF). Cap situé à l'extrémité S. du comté de Caithness, où il se joint à celui de Sutherland. On remarque sur le sommet de ce cap les restes d'une ancienne forteresse. Long. O. 5° 59'. Lat. N. 58° 12'.

CALAWAY-LOCH. Baie située sur la côte occidentale du comté de Sutherland, à 6 l. S. du cap Wrath.

CALDER. Village du comté et à 2 l. S. S.-O. de Nairn, près de la rive droite de la rivière de ce nom. Pop. 950 hab. On y voit les ruines d'un ancien château où, dit-on, naquit Macbeth. A deux milles de Calder, dans la direction du nord-est et du sud-ouest, on remarque deux forts vitrifiés, connus sous les noms de Castle Finlay et Dun Evon.

CALDER-WATTER. Rivière du comté de Lanerk, qui se jette dans la Clyde à 3 l. S.-E. de Glascow. Les rives du Calder offrent des sites gracieux et pittoresques. Près de Greenhall, le château de Crossbasket s'élève sur un roc isolé, dont la rivière entoure la base; au delà du pont, on remarque le pavillon et les beaux jardins de Caldewood, et sur la rive opposée un fortin qui commande la vallée. A environ une lieue plus haut, le Calder coule au fond d'un ravin, au-dessus duquel des bois et des débris de rochers forment une voûte naturelle : tantôt il s'élance en cascade, tantôt il s'engouffre dans l'abîme. On découvre aussi au-dessus de Calderwood une grande cascade nommée Mauchlinn-Hole. La vallée de Plisken-Glen est une des plus romantiques de l'Écosse : de jolies promenades embellissent les rives escarpées du ruisseau solitaire; un pont élégant est jeté sur les rochers entre lesquels bouillonne le Calder. Au-dessus de Plisken-Glen on aperçoit Crutherland-Linn, cascade ombragée de bois et de rochers, située à l'extrémité supérieure du ravin, près du pont nommé Flat-bridge.

CALDER- (WEST). Village et paroisse du comté et à 6 l. 1/2 O. d'Édimbourg. Pop. 1,500 hab. C'est dans le presbytère de Calder que le célèbre réformateur Knox rétablit le premier les cérémonies du culte presbytérien.

CALÉDONIE (Grande vallée de). Voyez Inverness (comté d').

CALÉDONIEN (CANAL). Grand canal qui joint la mer du Nord avec l'Atlantique, en se dirigeant du N.-E. au S.-O., à travers le comté d'Inverness, qu'il divise en deux parties presqu'égales. Il commence près d'Inverness au golfe de Murray, traverse les lacs Ness, Oich, et Lochy, et se termine près du fort William, au lac Eil, qui communique par celui de Linnhe avec l'océan Atlantique. Il ouvre ainsi une communication directe et facile entre les deux mers, en suivant dans toute son étendue la vallée de la Calédonie, et permet aux vaisseaux d'éviter la navigation dangereuse des Orcades. La longueur des excavations qu'il a nécessitées est de 7 l. 3/4, celle des lacs qu'il traverse est de 13 l. 1/2, ce qui donne une longueur totale de 21 l. 1/4. Ce canal a 20 pieds de profondeur, 50 de largeur au fond, 110 au niveau, et peut recevoir des frégates de 32 canons, ainsi que les plus gros navires de commerce. Les différences de niveau sont rachetées par 23 écluses de 40 pieds de large. Après dix-huit années de travaux, et une dépense d'un million de livres sterling (25,000,000 de fr.), le canal Calédonien fut livré à la navigation le 2 octobre 1822. Il passe au pied de hautes montagnes, et ses bords sont extrêmement pittoresques.

Près de la première écluse, qui ouvre dans le lac Beauly, le canal forme un bassin de 1,000 mètres sur 160. Un peu plus loin, quatre écluses l'élèvent au niveau du lac Ness. A sa sortie du lac, il s'avance au milieu de la vallée, et atteint le lac Oich,

après un trajet de deux lieues. Dans cet endroit, qui est le point culminant, son niveau se trouve à quatre-vingt-dix pieds au-dessus des plus hautes marées. Une tranchée de 45 pieds de profondeur, et de plus d'une demi-lieue de longueur, unit le lac Oich au lac Lochy, dont les eaux ont été élevées de quinze pieds par la construction d'un réservoir. A partir de là, le canal descend rapidement jusqu'au lac Eil, par lequel il communique avec le grand bras de mer nommé Linnhe-Loch. On remarque à une lieue de l'embouchure, huit écluses contiguës, qui élèvent l'eau à 64 pieds de son niveau inférieur. Cette masse énorme de maçonnerie a reçu le nom d'escalier de Neptune. La prise d'eau se trouve auprès de Corpach, lieu où jadis on embarquait les corps des rois et des personnages de haut rang, pour les transporter dans l'ile sainte d'Iona.

CALFA. Une des îles Orcades, située au N. de celle d'Eday. Elle a une bonne rade où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté.

CALIACH. Cap du comté d'Argyle, situé sur la côte N.-O. de l'île de Mull. Long. O. 8° 35'. Lat. N. 56° 37'.

CALK. Petite île située dans la mer du Nord, près de la côte orientale du comté d'Aberdeen. A 2 l. E. N.-E. du cap Rattery.

CALLENDER. Jolie petite ville et paroisse du comté, à 12 l. O. S.-O. de Perth, sur la Teith. Pop. 2,200 hab. Elle est située au pied de noirs rochers, composés de brèches et de poudingues, qui semblent la menacer d'une ruine prochaine, et sur le sommet desquels sont épars quelques bouleaux que la brise agite comme des cheveux blancs sur le front d'un vieillard. La paroisse de Callender renferme plusieurs lacs, bordés de montagnes pittoresques qui, dans la belle saison, y attirent un grand nombre de voyageurs. C'est le point de départ des excursions pour les Trosachs : on y remarque une belle église. L'usage que font les habitants de l'idiome gaëlique, et le costume national que portent les enfants, indiquent à l'étranger qu'il a pénétré dans les Highlands.

Non loin de Callender est le château de Cambusmore, entouré d'un bois solitaire. Près de l'avenue de Callender-House, on remarque des traces de la levée de Graham (*Voy.* Graham's Dyke). On ne doit pas manquer de visiter la gorge de Leney, et le pont de Bracklin, situé sur le flanc de la montagne, à 1/4 de lieue N.-E. de Callender. Ce pont sans parapet, et large seulement de trois pieds, réunit deux rochers qui s'avancent sur un sombre abime, au fond duquel la Keltie roule des flots d'écume et forme une cascade de 50 pieds de hauteur.

La situation du village de Callender est des plus pittoresques; sa proximité des Trosachs en a fait le rendez-vous de tous les pèlerins que la Dame du Lac appelle au lac Katterine. Le village lui-même est élégant et propre; les voyageurs y trouvent une excellente auberge.

On jouit d'une vue charmante de Callender de la jolie habitation de l'intendant du duc de Montrose, sur la rive méridionale du Teith : on y distingue les détours de la rivière, qui figure assez bien la circonvallation d'un camp romain : à gauche, le rocher de Callender avec les taillis suspendus sur les défilés de Leny; et les bois de Carchonsie, à droite, forment une décoration variée, dominée par le cône pyramidal du Ben-Ledi.

Dans la partie descriptive de ses ouvrages, sir Walter Scott s'attache à reproduire avec une exactitude, mais toujours poétique, un site particulier; l'aspect de la chute de la Keltie rappelle Morton et Burley; de chaque côté, les projections inégales du rocher semblent sur le point de s'entre-croiser en voûte comme pour étouffer le torrent qui creuse ses entrailles. Les flots, irrités de la résistance qu'oppose à leur fuite cette gorge étroite, se précipitent les uns sur les autres, et, repoussés souvent par l'obstacle de quelques saillies rocailleuses, reviennent se heurter et se briser contre les flots moins avancés. Le mugissement de cette onde tourmentée a quelque chose de terrible dans le silence de la solitude. Un pont rustique a remplacé le chêne que Burley plaçait d'un bord à l'autre, et que Morton hésita de franchir. « Peggy passa

« sur l'arbre avec légèreté, et y repassa sur-« le-champ une seconde fois pour venir le « rejoindre. Combien Morton envia les pe-« tits pieds nus de la jeune fille, qui, en « saisissant les aspérités qu'offrait l'écorce « du chêne, rendait sa marche plus assu-« rée ! Il n'hésita cependant pas davantage « et s'avança intrépidement, en fixant ses « regards sur la rive opposée, etc. » (*Les Puritains d'Écosse*).

CAMBUSMORE (château de). Voyez Callender.

CAMELON. Petit village du comté de Stirling, situé à une demi-lieue de la rive droite du Forth. C'était jadis une station romaine, et une des villes les plus importantes que les Romains possédassent dans la Grande-Bretagne.

CAMPBELTOWN. Ville maritime du comté d'Argyle, située sur la côte orientale de la partie méridionale de la presqu'île du Cantyre, dans la baie qui porte son nom, où elle a un bon port abrité par des montagnes, et dont une île protége l'entrée. Pop. 9,000 hab. La pêche y favorise un commerce considérable. — *Fabriques* de toiles de coton, mousselines, broderies. Distilleries. Pêche du hareng. Aux environs, exploitation de houille et de terre à foulon.

On peut, de Campbeltown, visiter le promontoire de Cantyre, l'*Epidii promontorium* des Romains. C'est une pointe de terre fort élevée, qui forme l'extrémité méridionale de Cantyre. Les marées y sont extrêmement violentes. Il y a deux lieues de distance de Campbeltown au phare qui s'élève sur les derniers rochers du promontoire.

CAMPSIE. Paroisse du comté de Stirling, à 4 l. N. de Glascow. Elle est traversée par les montagnes de ce nom, qui s'élèvent à 250 toises au-dessus de l'Océan et dont les flancs recèlent de superbes agates, de la houille et des pierres à chaux. — *Manufactures* de toiles peintes et de toiles de coton; blanchisserie. Pop. 5,000 h.

CANAL CALÉDONIEN. Voyez Calédonien.

CANIS-BAY ou **KEISS-BAY.** Petite ville maritime du comté de Caithness, à 3 l. N. de Wick.

CANNAY ou **CANNA.** Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 4 l. S.-O. de l'île de Skye. Elle a une lieue de long sur une 1/2 l. de large, et est assez fertile. On remarque dans cette île un amas de colonnes basaltiques, séparées par des concrétions caillouteuses, qui s'élèvent à une grande hauteur, par rangées successives : sur la côte orientale, les élévations de ces nombreuses colonnes paraissent à basse mer, et forment une espèce de chaussée d'une étendue surprenante, dont la surface est unie et régulière comme une rue pavée. Pop. 250 hab.

CANORASAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située près de la côte méridionale de l'île Coll.

CANTYRE ou **KENTYRE.** Presqu'île du comté d'Argyle, dont elle forme la partie la plus méridionale. Elle a 15 l. de long du N. au S., sur une largeur moyenne de 3 l., et ne tient au reste de l'Écosse que par un isthme d'un quart de l. de large. Le détroit de Kilbrannan la sépare à l'E. de l'île d'Arran, et le canal du Nord la sépare au S.-O. de l'Irlande. Cette presqu'île renferme plusieurs villages, et la ville de Campbeltown. Sa surface est entrecoupée de collines, de vallées, de petites plaines, de bois et de lacs. Le long des côtes on trouve plusieurs cavernes remarquables, et l'on y fait une pêche considérable de harengs. Au sud, la presqu'île se termine par un promontoire entouré d'écueils dangereux, appelé le Mull de Cantyre, *Epidii promontorium*, sur lequel on a établi un phare, près des ruines d'un fort danois. La position de ce phare est par 8° 4' de long. O., et 55° 18' de lat. N. Voyez Campbeltown.

CARA ou **CARAY.** Petite île du comté d'Argyle, une des Hébrides, située au S. de celle de Gigha, à 1 l. de la presqu'île de Cantyre. Elle a 1/4 de l. de long sur 250 toises de large, et n'est habitée que par quelques familles. On y exploite de la tourbe.

CARBERRY-HILL. Voyez Musselbourgh.

CARCRAIG. Petite île hérissée de rochers, dépendante du comté de Fife, située dans le golfe de Forth à 2 l. de Dunfermline.

CARDROS. Village du comté et à 1 l. O. N.-O. de Dumbarton, sur la rive droite de la Clyde. Pop. 3,200 hab. C'est dans le château de Cardros que mourut le roi Robert Bruce. — *Manufactures* de toiles de coton. Belles blanchisseries de toiles.

CARITY. Rivière du comté d'Argyle qui se jette dans l'Esk.

CARNWARTH. Petite ville du comté et à 3 l. E. de Lanerk. Pop. 2,900 hab. Elle est située sur la Clyde, et possède de hauts fourneaux, des forges et des fonderies considérables, qui fournissent annuellement une grande quantité de canons, de bombes, et d'autres objets en fer. — Aux environs, mines de fer et de houille exploitées.

CARRON. Rivière qui a sa source dans les montagnes du comté de Ross. Elle coule de l'est à l'ouest, et se jette à Doltarh dans le golfe de Carron, vis-à-vis de l'île de Skye. La baie de Carron est à 10 l. N.-O. du fort Augustus.

CARRON. Rivière du comté de Kincardine, qui se jette dans la mer près de Stonehaven.

CARRON. Rivière du comté de Stirling qui prend sa source aux monts Campsie et se jette dans le Forth, au-dessous de Falkirk, après un cours d'environ 8 lieues. A une lieue de sa source, elle forme une belle cascade appelée la chute d'Auchinlilly. C'est sur cette rivière, à 1/2 de Falkirk, que se trouvent les célèbres forges de Carron. Voyez ce nom.

CARRON-WORKS. Village du comté et à 3 l. S. S.-E. de Stirling, sur la rivière de son nom. Ce village possède les forges et les fonderies les plus considérables de toute la Grande-Bretagne. L'on y coule et l'on y fabrique des objets des plus grandes dimensions : tels que canons, bombes, ancres, machines à vapeur, pompes cylindres, etc.; on y fabrique aussi du fer-blanc, de la grosse quincaillerie et des fers, depuis le plus fort jusqu'au plus petit calibre, et des machines à forer les canons, les tuyaux, etc. Ce grand établissement a fourni jusqu'à 5,000 canons par an; c'est de là que sont d'abord sorties les pièces auxquelles on a donné le nom de caronade. Ces usines consomment par semaine 800 tonneaux de houille, 400 tonneaux de minerai de fer et 100 tonneaux de pierre calcaire; elles emploient plus de 2,000 ouvriers, et cependant l'eau est la force motrice de toutes les machines. Les environs fournissent de la houille; le minerai de fer se tire de loin, au moyen d'un canal navigable et du Forth, qui servent également à l'expédition de tout ce que fournissent les usines. Ce superbe établissement a été formé en 1761 : avant cette époque il n'y avait pas une seule maison dans cet endroit.

CARSWICK. Petite ville et port de l'île Mull, une des Hébrides, dépendante du comté d'Argyle.

CART-BLACK. Rivière du comté de Renfrew, qui sort du lac Castle-Semple, borne au nord la paroisse de Paisley, se joint au Cart-White et se perd avec lui dans la Clyde.

CART-WHITE. Petite rivière du comté de Renfrew. Elle coule à l'O., reçoit le Cart-Black, passe à Paisley, forme à Seed-Hill-Mill une belle cascade, et se jette dans la Clyde.

CARVILLAN. Petite île du comté d'Argyle, une des Hébrides, située au N. de celle de Gigha.

CARY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située à une 1/2 l. S. de l'île Gigha. Elle a environ une 1/2 l. de long : son territoire renferme d'excellents pâturages et nourrit beaucoup de lapins.

CARYVRECAN. Voyez SCARBA.

CASTLE-CARY. Village du comté de Stirling, où l'on remarque les vestiges d'un camp romain que l'on croit avoir été établi par Agricola.

CASTLE-SEMPLE. Lac du comté de Renfrew, à 2 l. S.-O. de Paisley.

CASTLE-TOWN. Petite ville du comté de Roxburgh, située sur le Liddel, à 9 l. O. de Jedburgh. Pop. 2,000 hab. La construction de cette ville ne remonte qu'à 1793.

On y remarque l'ancien château fort de l'Hermitage, quelques ruines d'antiquités saxonnes, et les restes d'un temple attribué aux druides. Dans les environs, on trouve des eaux minérales.

CATFIRTHROE. Baie située sur la côte orientale de l'île Mainland, l'une des Schetland, à 7 l. N. de Berwick.

CATHCART. Village du comté de Renfrew, situé à 1 l. 1/2 S. S.-O. de Glascow. On y trouve des houillères considérables, des carrières de pierres calcaires, et une source incrustante.

C'est dans une plaine des environs que le régent Murray défit les troupes de la reine Marie Stuart.

CATHERINE. Lac du comté de Perth, à 7 l. O. S.-O. de Crieff. Voyez Katrine.

CAVA. Une des îles Orcades, située à 3 l. S. de celle de Pomone. Elle a une demi-lieue de long sur un demi-quart de large, et n'est habitée que par quelques pêcheurs.

CESFORD. Château du comté de Roxburgh, situé près du village de Morebattle, à peu de distance des monts Cheviots. C'était jadis une place forte et importante, maintenant en ruine. La tradition lui donne pour fondateur Halbert-Kerr, guerrier d'une taille gigantesque, dont on raconte bien des histoires dans le comté de Roxburgh.

CHACHLAN. Petite île dépendante du comté de Bute, située près de la côte orientale de l'île d'Arran.

CHANONRY. Voyez Rose-Markie.

CHEVIOTS-HILLS. Chaîne de montagnes qui sépare, sur une étendue d'environ 18 lieues, l'Angleterre de l'Écosse. Elle court du N.-E. au S.-O., des rives du Glen à celles du Liddel. Le plus haut sommet s'élève à 406 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes sont couvertes de bois et de pâturages où l'on élève beaucoup de bestiaux.

CHIRNSIDE. Village et paroisse du comté et à 3 l. N.-O. de Berwick. Pop. 1,200 hab. On y voit les restes d'un camp romain et les ruines d'un ancien château.

CHON-LOCH. Très-joli lac du comté de Perth, situé à 1/2 l. de l'Opper-Lochard. Il a 1 l. de long sur 1/4 de l. de large, et abonde en anguilles; brochets et truites. Ses bords sont on ne peut plus pittoresques; à son entrée est une petite île peuplée d'une multitude de hérons; au nord s'élève une montagne escarpée de 1500 pieds de hauteur, à l'extrémité de laquelle un ruisseau se précipite de plus de 1,000 pieds de haut sur les aspérités d'un rocher schisteux.

CLACMANNAN (comté de). Le comté de Clacmannan est borné au N., à l'E. et à l'O. par le comté de Perth, au S.-E. par celui de Fife, et au S. par le Forth qui le sépare du comté de Stirling dont une paroisse s'y trouve enclavée. Sa plus grande longueur est de 4 l. sur une largeur moyenne de 6 l.; sa superficie est d'environ 6 l. Il est divisé en deux presbytères, Dumblane et Stirling; Clacmannan en est le chef-lieu. Sa population est de 13,500 hab.

Ce comté est traversé par la chaîne des Ochel-Hills, au centre de laquelle le Benloch s'élève à 408 toises au-dessus du niveau de la mer. C'est le plus petit comté de l'Écosse, mais l'un des plus fertiles et des mieux cultivés; les terres les plus fécondes sont des alluvions du Forth, qu'on est parvenu à dérober à ce bras de mer en lui opposant des digues. Il y a quelques forêts et de bons pâturages. Les principales rivières qui l'arrosent sont le North et le South-Devon, affluents du Forth, qui y forme une belle cataracte. Dumblane, Stirling, Clacmannan, Alloa, Cumbuskenneth et Menstry en sont les principales villes.

Le comté de Clacmannan renferme des mines de houille d'excellente qualité; il s'y trouve aussi des filons de plomb, de cuivre, de cobalt, d'antimoine et d'argent.

Manufactures de toiles, camelots, ceintures, etc. Exploitation de houille. Forges. Belles distilleries. Fonderies de fer. — *Commerce* de grains, fèves, avoine, sel, houille, etc.

CLACMANNAN. Ville ancienne, capitale du comté de son nom, située sur le sommet d'une jolie colline à une demi-lieue de la rive droite du Forth, avec un port pour les petits navires, formé par l'embouchure du South-Devon. Pop. 4,000 hab.

On remarque au sommet de la colline sur laquelle cette ville est bâtie, une tour carrée en ruine, qu'on dit avoir été construite par Robert Bruce, dont Clacmannan était la résidence. C'est dans un château voisin de cette tour que le dernier membre de la famille de ce roi est mort en 1772. — *Commerce* de houille. Aux environs, forges et hauts fourneaux.

CLAIRN. Voyez CLUDEN.

CLASH-LOCH. Baie au N.-O. du comté de Ross, à 3 l. N. N.-O. de Dingwall.

CLOCHNABAN. Montagne du comté de Kincardine qui fait partie de la chaîne des Grampians. Son sommet, élevé de 985 toises au-dessus de l'Océan, est couronné par un roc perpendiculaire de 90 pieds de haut, qui ressemble aux ruines d'une forteresse et sert de signal aux vaisseaux qui naviguent dans la mer du Nord.

CLUDEN ou **CLAIRN.** Rivière formée par la jonction de plusieurs ruisseaux qui prennent leur source dans les montagnes à l'O. du comté de Dumfries. A une lieue au-dessous de la ville de ce nom, elle se joint à la Nith, après un cours d'environ 11 l. Elle abonde en truites et en saumons.

CLYDE. Grande rivière qui prend sa source aux monts Queensberry et Lother, dans la partie méridionale du comté de Lanerk. Elle traverse ce comté dans toute sa longueur, en passant par Lanerk, Hamilton, Bothwell, Glascow; entre ensuite dans le comté de Renfrew, où elle baigne la ville de ce nom, sépare ce comté de celui de Dumbarton, et se jette par une très-large embouchure, un peu au-dessous de Greenock, dans le golfe auquel elle donne son nom, après un cours d'environ 25 lieues. Devant Dumbarton la Clyde est déjà un fleuve majestueux, qui s'élargit à mesure qu'il approche de son embouchure. Mais au-dessus de cette ville ce n'est plus qu'une jolie petite rivière qui serpente entre des plaines fertiles. Elle n'a que la largeur nécessaire pour le passage de deux navires, tout en conservant jusqu'à Glascow une profondeur assez considérable. Ses rives sont bordées d'un grand nombre de maisons de campagne, dont les jardins semblent devoir leur agrément moins à l'art qu'à la nature.

La Clyde arrose une des contrées les plus peuplées, les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Écosse. Pendant plusieurs milles, elle coule entre de hautes montagnes couvertes de bois, et forme çà et là plusieurs cataractes. A Stonebyre, elle est resserrée dans un lit étroit, d'où elle sort et tombe sur un rocher, d'une hauteur verticale de 84 pieds; bientôt, formant une autre chute, elle se perd dans un gouffre. Le bruit que fait cette chute est continuel et horrible. La chute de Corehouse, appelée Corra-Linn, est encore plus remarquable : l'eau tombe entre des précipices de cent pieds d'élévation; sur un rocher qui domine cette scène pittoresque, s'élèvent les ruines d'une tour. On va au haut de la chute par un sentier, et l'on arrive à un roc, d'où le spectateur peut embrasser d'un coup d'œil cette belle cataracte. Le vieux château de Corra se fait remarquer sur la rive opposée, auprès des rochers qui inclinent leur front au-dessus de la chute; non loin de là, le château neuf se cache à demi derrière le feuillage, et l'on aperçoit un moulin sur le bord même du précipice : un peu au-dessous de Corra, on découvre la petite cascade de Dundaff-Linn.

Le spectacle qu'offre la cascade de Corra-Linn est on ne peut plus imposant : la Clyde franchit en cet endroit cent pieds de précipice en trois bonds. Pour avoir une idée de la sensation que produit la vue de cette chute, on doit se placer dans un élégant pavillon construit sur un rocher qui domine la cascade. En tournant les yeux sur le mur opposé au précipice, ils rencontrent une glace qui réfléchit la Corra-Linn dans toute son effrayante grandeur; on dirait, par l'effet de ce miroir magique, que l'onde se précipite sur la tête du spectateur, que le bruit assourdissant de la chute semble poursuivre comme celui d'une véritable avalanche.

La plus élevée des chutes de la Clyde est celle de Bonnington. Un sentier tracé autour d'un immense rocher permet d'arriver en présence de cette imposante cascade : là, la rivière se précipite soudain tout entière dans un gouffre et disparait dans un sombre

nuage d'écume, avec ce fracas horrible que lord Byron appelle le tumulte d'un enfer des eaux. En levant les yeux, on est étonné de retrouver la Clyde paisible, déroulant sa nappe argentée entre une double bordure d'arbres verts aux formes élégantes; puis en descendant le long des énormes rochers, parmi lesquels la rivière se perd ainsi tout à coup, on voit sortir de leurs crevasses un vol continuel d'oiseaux de proie.

Ces accidents de la Clyde et le voisinage du rocher appelé la Chaise de Wallace, qui indique l'asile où cet illustre proscrit échappa pendant quelque temps à ses persécuteurs, ont inspiré au poëte Wordsworth une de ces descriptions lyriques, expression d'un véritable enthousiasme pour la nature et la liberté.

CLYDE (FRITH OF). Golfe de l'océan Atlantique, à l'embouchure de la Clyde, entre les comtés de Bute et d'Argyle à l'O. et ceux de Renfrew et d'Ayr à l'E. Il a 12 l. de long, et 4 l. de large à son entrée vers le sud; mais il se rétrécit considérablement, et n'a dans certains endroits que 3/4 de l. de large.

CLYDESDALE. On nomme ainsi la belle vallée que traverse la Clyde, depuis Lanerk jusqu'à Glascow. De toutes les vallées de l'Écosse il n'en est point de comparable, pour la beauté, à la Clydesdale. La Clyde, dont elle a pris le nom, répandant sur son passage la richesse et la fertilité, tantôt arrose lentement des plaines où les moissons ondoient comme un fleuve doré, tantôt s'égare au milieu de ces grands vergers célèbres dans toute l'Écosse par l'abondance et la qualité de leurs fruits. Les coteaux sont peuplés de somptueuses habitations, et sur quelques rochers apparaissent de distance en distance les ruines du manoir crénelé d'un ancien chef de clan. A chaque pas c'est un paysage nouveau, toujours pittoresque et gracieux, toujours riche d'aspect ou de souvenirs.

La Clydesdale ne doit pas être parcourue rapidement; il faut l'explorer en détail, à pied ou à cheval, et céder souvent au désir d'abandonner la route pour errer à l'aventure parmi ses sites enchanteurs.

CLYTHE-NESSE. Cap sur la côte S.-E. du comté de Caithness.

COCKBURNSPATH. Petite ville du comté et à 4 l. N.-O. de Berwick, située près de la source de l'Eye. Pop. 970 hab. On y voit les restes d'un camp romain. A un quart de lieue de Cockburnspath est le fameux pont de Peath ou Pease. Ce pont, dont la hardiesse étonne, est jeté, à 125 pieds de hauteur, sur un ravin de 300 pieds de large. Il se compose de quatre arches, et n'a que quinze pieds entre les parapets. Le ravin de Pease fut longtemps un des boulevards de l'Écosse; ses deux faces sont si roides, que pour gravir les sentiers que l'on y découvre, il faut souvent s'aider des mains et des genoux.

COILTIE. Rivière qui prend sa source aux monts Orquhart, dans le comté d'Inverness. Elle se jette dans le lac de Ness au-dessous de Kilmore.

COLDINGHAM. Petite et ancienne ville du comté et à 3 l. 1/2 N. N.-O. de Berwick, située sur un ruisseau qui se jette dans la mer du Nord, près du cap St-Abbs. Pop. 2,700 hab. Les Danois y massacrèrent, en 868, une communauté de filles, qui, à l'instigation de l'abbesse, s'étaient coupé le nez et les lèvres afin de se garantir de leur brutalité. On y voit les ruines d'un couvent fondé au commencement du XII[e] siècle, par Edgard, roi d'Écosse, ainsi que les restes d'un ancien château royal.

COLDSTREAM. Petite ville et paroisse du comté et à 5 l. S.-O. de Berwick, située sur la rive gauche du Tweed, qu'on y passe sur un pont de cinq arches. Pop. 2,800 hab. — *Comm.* de grains, bestiaux, houille, etc.

A une lieue 1/2 de Coldstream, on remarque les ruines du château fort de Norham, situé sur un roc inaccessible, au bord du Tweed. La description de ce château, par laquelle commence le poëme de *Marmion*, suffirait pour le rendre célèbre; mais il est surtout fameux pour avoir été le lieu où se tint cette assemblée de barons écossais, à laquelle Édouard I[er] découvrit pour la première fois ses prétentions ambitieuses à la souveraineté de l'Ecosse.

A une demi-lieue de Norham sont Horncliff-House et Paxton-House, où l'on admire une précieuse collection de tableaux. C'est entre ces deux châteaux, près le gué de Norham, que l'on voit le premier pont suspendu qui ait été construit en Angleterre pour le passage des voitures de charge. Sa construction fut terminée en 1820. Il a dix-huit pieds de large et 432 pieds de long entre les deux points de suspension.

COLL. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située dans l'océan Atlantique, à 5 l. N.-O. de l'île de Mull, et au N. de celle de Tiry, dont elle n'est séparée que par un passage étroit. Elle a environ 5 l. de long et une lieue dans sa plus grande largeur. Sa surface offre un rocher continu, recouvert en partie d'une légère couche de terre végétale que la pluie ou les vents enlèvent souvent en laissant la roche à nu : un tiers du sol se compose de terres cultivées et de pâturages; les deux autres tiers de sables, de lacs, de rochers et de marais. On y récolte de l'avoine, de l'orge, des navets, des pommes de terre et du lin, et on y élève beaucoup de chevaux, de bêtes à cornes, de moutons et de chèvres. Sa population est de 12 à 1,300 hab. Long. O. 8° 53' 0". Lat. N. 56° 38' 0".

COLLISTON. Petite ville du comté d'Aberdeen, à 1 l. E. N.-E. de Newborough.

COLM. Petite île dépendante du comté de Fife, située dans le golfe de Forth, à 2 l. S.-E. de Dunfermline.

COLMS (SAINT-). Une des îles Hébrides.

COLONSAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située dans l'océan Atlantique, à 2 l. N. N.-O. de l'extrémité septentrionale de l'île d'Islay. Elle n'est séparée de celle d'Oronsay que par un passage très-étroit qui est à sec à marée basse, en sorte que ces deux îles n'en forment pour ainsi dire qu'une. Colonsay a 3 lieues de long sur une largeur moyenne de 3/4 de l. Sa surface est hérissée de montagnes escarpées, entrecoupées de vallées qui abondent en excellents pâturages. Population, y compris celle d'Oronsay, 900 hab.

Parmi les ruines de plusieurs chapelles catholiques, on remarque à Colonsay celles d'un prieuré de l'abbaye de Cîteaux, le plus beau monument qu'aient possédé les Hébrides, après la cathédrale d'Iona.

COLUMBA. Voyez Iona.

COMRIE. Beau village du comté de Perth. Il est agréablement situé sur la rive gauche de l'Éarn, à 5 l. O. N.-O. d'Auchterarder. Ce village a souvent éprouvé des tremblements de terre, accompagnés d'un bruit effrayant. Pop. 2,620 hab. — Carrières d'ardoises et de pierres à chaux.

A un quart de lieue de Comrie, on trouve un camp romain, et à la même distance, au nord, on voit, sur la colline nommée Damnore, un obélisque de granit de 72 pieds de haut, consacré à la mémoire de lord Melville. Vues du pied de ce monument, les montagnes environnantes offrent la disposition d'un vaste amphithéâtre. Au bas du Damnore, le Lednock se précipite avec un bruit affreux entre deux murailles de roc poli, hautes de vingt pieds, et éloignées seulement de trois ou quatre pieds l'une de l'autre. Cette cascade a reçu le nom de Chaudière du Diable (Devil's Caldron).

Le château de Lawers est une dépendance de la paroisse de Comrie. Ce château, bâti près de la rivière appelée Éarn, a été achevé en 1738. Le colonel Campbell, qui en était alors possesseur, n'y coucha qu'une seule nuit; il partit le lendemain pour l'armée, et fut tué à la bataille de Fontenoy. Depuis cette époque, plusieurs changements y ont été faits : l'entrée a été transportée du midi au nord; elle se compose d'un superbe fronton soutenu par des colonnes d'ordre ionique et accompagné d'une colonnade de chaque côté.

CONAN. Rivière du comté de Ross, formée de plusieurs ruisseaux qui coulent des lacs Achroisk, Krony, Fannich, etc. Elle coule de l'O. à l'E. et se compose de quatre bras : l'Orron, le Garve, le Meig et le Lichart, qui, réunis, débouchent à Dingwall dans le bras de mer appelé golfe de Cromarty. Cette rivière n'est pas navigable pour de gros vaisseaux. Elle fournit une pêche abondante en saumons, et l'on a trouvé des

perles d'une grande valeur près de son embouchure. Un grand chemin qui communique de Ferrin-Tosh à Dingwall la traverse; mais comme il n'y a point de pont, ce passage est dangereux dans les grandes marées.

COPPAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 1/2 l. O. de la pointe S.-O. de l'île de Lewis.

CORRA-LINN. Voyez CLYDE.

CORISKIN. Lac de l'île Skye, situé au pied de la montagne agreste et gigantesque de Coolin. Ce lac est bordé de tous côtés par de noirs rochers de granit. De quelques côtés que se tournent les regards, on n'aperçoit pas le moindre indice de végétation, pas un arbre, pas un buisson, pas une simple fleur. Nulle part on ne rencontre un spectacle aussi sauvage et aussi sublime; jamais les yeux des hommes n'ont aperçu un tableau plus sévère que les bords de ce lac effrayant.

CORSTORPHINE. Village du comté et à 2 l. O. d'Édimbourg. Pop. 1,320 hab. Il possède une église de construction gothique, et des carrières de marbre.

CORTACHY. Château du comté d'Angus, situé au centre d'une vallée embellie par la plus riche culture et arrosée par l'Esk, sur lequel on voit plusieurs ponts remarquables. L'ancien parc est très-curieux, et les arbres qui le décorent sont d'une beauté et d'une élévation extraordinaires.

COWIE. Rivière du comté de Kincardine, qui se jette dans la mer du Nord un peu au N. de Stonehaven.

CRAIG. Village du comté et à 4 l. E. N.-E. de Forfar, 3 l. E. de Brechin, avec un beau château. Pop. 1,550 hab. — Carrières de pierres calcaires.

CRAIG-ALVIE. Montagne située dans la partie S.-O. du comté d'Elgin, un peu au N. de la Spey.

CRAIGCHONICHAN. Champ de bataille du comté de Ross, où le marquis de Montrose fut défait par le colonel Strachan.

CRAIGEN-DIVE. Petite île du comté d'Argyle, une des Hébrides, située à 1 l. 1/4 E. de celle de Jura.

CRAIG-LEITH. Petite île du comté d'Haddington, située dans le golfe de Forth, à 1/4 de l. de North-Berwick.

CRAIG-LOCKHART. Montagne du comté et au sud-ouest d'Édimbourg, où l'on remarque des colonnes de basalte de plus de 500 pieds de hauteur.

CRAIG-LOGAN. Cap sur la côte du comté de Wigton, à 3 l. N. N.-O. de Stranrawer.

CRAIGNISH. Paroisse du comté d'Argyle, située à 10 l. O. d'Inverary, sur le Loch-Craignish. Pop. 830 hab. La pêche du hareng y est très-active. A l'O. de Craignish, on remarque le gouffre de Corryvracken.

CRAIGNISH-LOCH. Baie du comté d'Argyle, formée par le golfe de Jura, à 7 l. O. S.-O. d'Inverary.

CRAIGMILLAR-CASTLE. Château du comté et à 1 l. d'Édimbourg, situé sur une colline d'où l'on jouit d'une vue très-étendue. L'origine de ce château est inconnue; mais une inscription indique qu'un des murs du rempart fut construit en 1427. Il est célèbre pour avoir servi de prison à Jean, comte de Mar, frère puîné de Jacques III. Plusieurs rois l'ont habité, et Marie Stuart y faisait de longs séjours.

CRAIG-PHADRICK. Montagne du comté et à 1 l. S.-O. d'Inverness. Voyez INVERNESS.

CRAIL. Bourg royal du comté de Fife, situé sur la mer du Nord, à 4 l. E. de Cupar. Pop. 1,900 hab. Il consiste en deux rues parallèles, bordées de maisons mal bâties, avec un petit port qui peut recevoir quelques sloops et des bateaux de pêche. On y voit les ruines d'une ancienne abbaye, et à l'E. du port les restes d'un château qui a appartenu au roi David Ier. Dans les environs, on remarque la chaussée Danoise, construite par les Danois après leur défaite à Leven.

CRAMMOND. Village du comté et à 2 l. N.-O. d'Édimbourg, situé à l'embouchure de Crammond dans le golfe de Forth, où il a un port pour des petits navires. Pop. 1,750 hab. On voit dans les environs les

restes d'un grand camp romain. Hauts fourneaux, forges et aciéries.

CRAMMOND. Petite île dépendante du comté d'Édimbourg, située dans le golfe de Forth, à 2 l. O. de Leith.

CRAMMOND-WATTER. Rivière du comté d'Édimbourg, qui se jette dans le golfe Forth à Crammond.

CRATOWNESS. Cap sur la côte orientale du comté de Kincardine, à 1 l. S. de Stonehaven.

CRAY-DARIE. Ville située sur la côte orientale du comté de Sutherland, à 5 l. N.-E. de Dornoch.

CREE. Rivière qui prend sa source dans la partie S.-E. du comté d'Ayr, entre dans celui de Wigton, le sépare de celui de Kirkudbright, passe à Newton-Stewart, et se jette à Cretown dans la baie de Wigton.

CREETOWN. Bourg maritime du comté et à 5. l. O. N.-O. de Kirkudbright, situé sur la côte orientale de la baie de Wigton, à l'embouchure de la Cree qui y forme un petit port très-commode. Pop. 1,200 hab. — *Fabriques* de toiles. *Comm.* de houille, coquillages. Cabotage très-actif.

CRENAN-CRAIG. Cap sur la côte du comté de Wigton, dans la baie de Grenlace, à 3 l. S. S.-E. de Stranrawer.

CRICHTOUN. Ancien château ruiné, situé sur les bords de la Tyne dans le comté d'Haddington, à 1/2 l. O. de Prestonhall. Ce château, ouvrage de plusieurs siècles, comme l'atteste son architecture variée, était d'une solide construction et résista longtemps aux soldats des Douglas, armés par la haine et la vengeance. Aujourd'hui il ne reste plus que les ruines imposantes des tours gothiques et du donjon, que le ménestrel aima longtemps à visiter; le temps a respecté la galerie où étaient suspendus jadis les portraits des preux; on admire encore la sculpture de son superbe escalier, orné de rosettes et de festons entrelacés; le portique élégant de la cour est encore debout, et au-dessus de la corniche les pierres taillées en facettes conservent leur forme de diamants; mais les troupeaux vont seuls y chercher un abri contre l'orage. On peut encore descendre dans les sombres caveaux où gémissaient jadis les captifs privés de la lumière du jour; mais on jouit d'un coup d'œil plus agréable en suivant du haut des créneaux couverts de gazon, les détours de la Tyne, qui semblent fuir à regret le vallon ravissant où serpentent ses ondes.

Près des belles mines de Crichtoun-Castle, on a construit une habitation magnifique, qui s'avance sur le bord d'un coteau et domine une belle vallée arrosée par la Tyne.

CRIEFF. Jolie ville manufacturière du comté et à 7 l. O. de Perth. Pop. 4,220 h. Elle est située au pied des monts Grampians, sur la rive gauche de l'Éarn, et bâtie sur une éminence d'où l'on jouit d'une superbe vue. Il y a une vaste salle d'assemblée pour la noblesse du canton. Dans les environs, on remarque le vieux et beau château de Drummond, et les restes d'un camp attribué aux Romains. — *Manufactures* de draps et de toiles. Papeteries, blanchisseries et tanneries. Il s'y tient une des foires les plus considérables du pays pour la vente du bétail.

On doit visiter à une lieue de Crieff les jardins du château de Monzie, ornés de plusieurs belles cascades.

CRINAN (CANAL). Ce canal, ouvert il y a soixante-dix ans, traverse dans le comté d'Argyle l'isthme de Knapdale, et établit une communication entre les Lochs-Gilp et Crinan. Il a 2 l. 1/2 de longueur, et évite aux navires qui se rendent de la Clyde aux îles de l'Ouest, la fatigue et le danger de doubler la presqu'île de Cantyre, abrégeant ainsi le voyage de 80 lieues pour l'aller et le retour.

Un quart de lieue au delà de la première écluse, les villages de Lochgilphead, Kilmory et plusieurs belles fermes se découvrent à droite, et un quart de lieue plus loin, sur la gauche, le beau domaine de Oakfield. Non loin de là commence la grande tourbière de Crinan.

CRINAN-LOCH. Petite baie du comté d'Argyle, formée par le golfe de Jura. Les nombreuses découpures des rives de cette baie, dans laquelle ouvre le canal de son nom, et les petites îles qui pullulent à sa

surface, en font une sorte de labyrinthe dont l'aspect varie à chaque instant. Il est facile de se procurer au village de Crinan un bateau pour visiter les îles de Jura, d'Islay, de Colonsay et d'Oronsay.

CROMACH. Cap sur la côte septentrionale du comté de Bamff, à 1 l. N. O. de Cullen.

CROMACH. Cap sur la côte orientale du comté de Ross, dans le détroit de Murray.

CROMARTY (comté de). Le comté de Cromarty, formé d'un grand nombre de parties séparées les unes des autres et toutes enclavées dans le comté de Ross, ne renferme qu'une seule paroisse entière et plusieurs parties de dix autres paroisses dépendantes des presbytères de Chanoury et Dingwall. Sa population est de 4,300 hab. La ville de Cromarty en est le chef-lieu.

La partie située à l'E., dans la presqu'île de Black-Isle, entre la baie de Cromarty et le golfe de Murray, constituait autrefois tout le comté, qui a considérablement été augmenté vers la fin du XVIIe siècle. Il offre un pays très-varié; les parties orientales sont en plusieurs endroits fertiles et bien cultivées; l'intérieur et la partie occidentale sont presque entièrement couverts de montagnes stériles. Le territoire n'est arrosé que par des cours d'eau peu considérables, mais il y a beaucoup de lacs dans la partie nommée le Coygach. Le climat est assez sain, mais la température est, en général, froide et humide.

Fabriques de sacs, cordages et d'autres objets en chanvre. Exploitation de houille, des carrières de pierre à chaux et de pierre de taille. Pêche du poisson frais.

CROMARTY ou **CROMARTIE.** Ville maritime, capitale du comté du même nom. Elle est située à l'extrémité N.-E. de la presqu'île de Black-Isle, entre le golfe de Murray et la baie de Cromarty, baie la plus sûre, la plus commode, la plus étendue, et le havre le meilleur de l'Écosse, de toute l'Europe, et même du monde. Les Romains appelaient la baie de Cromarty *Portus salutis :* elle a environ 7 lieues de longueur, et en quelques endroits 3 lieues de large. L'entrée en est étroite et libre, étant formée par deux énormes rochers, qui s'avancent dans la mer jusqu'à la distance d'un mille, et la défendent contre les vents et les tempêtes. Ces rochers, qui forment des espèces d'îles, sont très-près l'un de l'autre; ils se ressemblent par l'apparence, et ils sont appelés dans le pays *Sootors de Cromarty*, qui, dans le langage écossais, veut dire *amoureux* et *galants*. La baie de Cromarty reçoit les eaux d'un grand nombre de lacs et de torrents; elle est si étendue en largeur et en profondeur qu'elle pourrait contenir en sûreté la marine de toute l'Angleterre. La côte et l'ancrage sont si favorables que les vaisseaux peuvent y rester sur leurs câbles sans courir le moindre danger. Lorsque, dans les vents violents d'E., les vaisseaux ne peuvent gagner la côte E. d'Écosse, par le détroit de Forth au N., ils se réfugient dans cette baie.

La ville de Cromarty a de belles manufactures de toiles et d'étoffes communes. Elle commerce en blé, poissons et peaux. La population de la ville et de la paroisse dépendante est de 3,600 hab.

CROMDALE. Village du comté et à 10 l. E. S.-E. d'Inverness, sur la Spey. Pop. 2,900 hab.

En 1690, il se livra aux environs de ce village une bataille sanglante entre les partisans de Guillaume III et ceux des Stuarts.

CROMLIX. Voyez DUMBLANE.

CROOKED-HAVEN. Baie sur la côte septentrionale du comté de Bamff, à 1 l. N.-O. de Cullen.

CROOK OF DEVON. Village du comte et à 1 l. de Kinross, sur le Devon. Près de ce village, on remarque le pont tremblant jeté sur une crevasse de rochers de 90 pieds de profondeur sur 22 pieds d'ouverture, au fond de laquelle coule le Devon, qui descend d'une grande élévation au milieu des rochers et forme une quantité innombrable de jolies cascades. A un quart de lieue de là, la rivière forme deux cataractes. Au-dessous de la première, qui se déploie sur un plan incliné de 34 pieds de hauteur, le Devon s'est creusé trois bassins assez semblables à de grandes chaudières. Dans le premier, il s'agite à gros bouillons; le se-

cond est couvert d'écume, et l'eau que renferme le troisième est complétement immobile : ces bassins sont séparés par des cloisons de roc, et ont chacun, à la moitié de leur profondeur, un trou par lequel ils se communiquent. La rivière, s'échappant par l'ouverture du réservoir inférieur, se précipite avec fracas au fond d'une vallée sombre et romantique. Le Caldron-Linn est peut-être ce que la nature offre de plus curieux, et certainement ce qu'il y a de plus sublime en Écosse. — On trouve à Crook of Devon une bonne auberge.

CROOKSTONE. Ancien château du comté de Dumbarton, situé à une demi-lieue de Paisley. Le château de Crookstone est doublement lié à l'histoire de Marie Stuart par le souvenir de ses amours et par celui de sa dernière défaite. C'est ici qu'elle passa la lune de miel de son mariage avec le jeune et beau Darnley, dont plus tard la mort devait lui être reprochée comme un de ses forfaits les plus noirs. Un if superbe, qui avait souvent servi d'abri aux deux époux, fut longtemps respecté comme consacré à leur mémoire. Cet if, Marie Stuart le reconnut, lorsque, fugitive de Loch-Leven et poursuivie par ses sujets révoltés, elle se trouva inopinément en face de ce château, qu'elle eût voulu éviter au prix de sa couronne : « Eh bien! dit-elle, comme si la vue « de l'if eût détourné le cours de ses pensées « et surmonté l'horreur que lui avait inspirée « le voisinage du château de Crookstone, te « voilà aussi vert, aussi majestueux que ja- « mais, quoique tu entendes aujourd'hui des « cris de guerre au lieu des serments d'amour. « Hélas! tout a disparu depuis que je t'ai « vu, amours, amants, serments et celui qui « les prononçait, roi et royaume, etc., etc. » (Voyez le roman de l'Abbé.)

L'if de Marie a disparu à Crookstone; mais les pierres du château en ruine sont tapissées de larges lierres, qui rivalisent avec ceux que l'on admire sur les murs de Kenilworth dans l'Oxfordshire.

CRUACHAN-BEN. Montagne du comté d'Argyle, située entre le lac Awe et le lac Etive. Elle s'élève à 530 toises au-dessus du niveau de l'Océan, et sa base a plus de 7 lieues de circonférence. Cette montagne, l'une des plus hautes de l'Argylshire, est très-escarpée au N.-E.; mais du côté du midi on peut monter par une pente douce jusqu'à l'endroit où elle se divise en deux pics coniques. Le Ben-Cruachan, environné de tous côtés de rochers sauvages et majestueux, est fort intéressant sous le rapport géologique. Il est composé de porphyre et de granit rougeâtre; on trouve à sa base du schiste argilacé, entremêlé de veines de quartz et de pierre ollaire, et à son sommet plusieurs sortes de coquillages fossiles. Lors des changements de temps, on entend un bruit extraordinaire sortir du Ben-Cruachan, du Ben-Doran et de quelques autres montagnes des Highlands. On y trouve un défilé célèbre, où Robert Bruce défit le clan de Mac-Dougal de Lorne. Robert Bruce accomplit, par une marche forcée, la surprenante manœuvre de faire monter un corps de troupes de l'autre côté de la montagne de Cruachan-Ben, qu'il plaça sur le flanc et l'arrière-garde des soldats de Lorne, tandis qu'il les attaquait de front. Bruce les força à la retraite et en fit un carnage horrible. L'Awe, rivière rapide et profonde que vomit le lac, se trouvait précisément derrière les troupes de Mac-Dougal, et décrivait un cercle autour de l'imposante montagne, en sorte que la retraite des malheureux fugitifs fut coupée de toute part par la nature inaccessible du pays qui avait semblé leur promettre défense et protection. — C'est au pied du Ben-Cruachan que Walter Scott a placé, dans ses chroniques de la Canongathe, la hutte de la veuve des Highlands.

CRUDEN. Baie sur la côte orientale du comté d'Aberdeen, à 3 l. S. de Peterhead.

CRYLL. Petit port du comté de Fife, sur la côte N. du golfe de Forth, entre Fifeness et Elleness.

CULLEN. Petite ville maritime et château du comté de Bamff, situés au fond de la baie de Cullen, à l'embouchure de la rivière de ce nom dans le golfe de Murray. Pop. 1,450 hab. C'est une ville mal bâtie, qu'on a le projet de reconstruire sur la côte qui domine la baie de Cullen, où l'on a déjà

commencé à creuser un port. — *Fab.* de toiles, de linge damassé; blanchisseries; pêche très-active. A 5 l. O. N.-O. de Bamff.

CULLODEN-MOOR. Bruyère du comté et à 2 l. E. N.-E. d'Inverness, célèbre par la victoire remportée en 1746 par le duc de Cumberland sur l'armée du prince Charles-Édouard. L'armée du prétendant était rangée en deux lignes dans la plaine appelée Drummossie, mais plus fréquemment désignée sous le nom de Culloden, château voisin. Sa droite s'appuyait sur quelques murs de parcs; à sa gauche était une colline qui descend vers Culloden-House; le front faisait face directement à l'E. Le total de la première ligne pouvait être de 4,700 hommes; celui de la seconde, de 2,300, dont 250 de cavalerie. Mais par suite du manque de vivres cette armée se trouva réduite à 5,000 hommes au moment où la bataille commença. D'après l'avis de ses officiers, le prince se décida à attaquer à deux heures du matin le camp du duc de Cumberland. Il partagea son armée en deux divisions, dont la première devait attaquer les Anglais par derrière, tandis que la seconde division attaquerait le camp de front. Tout étant disposé pour cette attaque nocturne, l'armée se mit en marche après avoir mis le feu aux bruyères, afin de faire croire qu'elle conservait toujours la même position; mais le manque de vivres et les difficultés des chemins ayant considérablement retardé la marche des colonnes, il arriva qu'à deux heures du matin on était encore à quatre milles du camp des Anglais. On ne pouvait donc persister dans le plan qui avait été adopté, et force fut de rétrograder. La retraite se fit avec beaucoup de rapidité, et toute l'armée arriva avant cinq heures du matin sur les hauteurs de Culloden-Moor et se plaça sur la partie la plus élevée de la plaine. Mais les suites fâcheuses de cette marche nocturne et de l'abstinence du jour précédent diminuèrent le nombre des troupes de plus de deux mille hommes, qui quittèrent leurs drapeaux pour chercher des vivres. L'armée du duc de Cumberland, forte de 8,100 hommes d'infanterie et de 900 hommes de cavalerie, parut à environ dix heures du matin, s'avançant droit en face de la ligne de bataille du prince. Elle était rangée en deux lignes, soutenues, à droite et à gauche, par de la cavalerie. Les troupes des deux armées poussèrent des cris répétés quand elles purent se voir. Lorsque les lignes s'approchèrent, l'artillerie des deux armées joua son rôle. L'armée des montagnards en souffrit beaucoup, et celle du duc de Cumberland fort peu. La canonnade dura environ une heure. Les montagnards, impatients d'un genre de combat si peu d'accord avec leur caractère, sans en avoir reçu l'ordre, se précipitèrent en avant l'épée à la main. Malgré la mitraille qui éclaircit considérablement leurs rangs, leur charge furieuse renversa la première ligne de l'aile gauche des Anglais, dont le général avait fortifié sa seconde ligne, de manière à ce qu'elle formât un ferme soutien, en cas que quelque portion de la première vînt à céder. Les montagnards, en partie désarmés parce qu'ils avaient jeté leurs fusils après avoir tiré un seul coup, continuèrent leur charge; mais les troupes de la seconde ligne des Anglais fit pleuvoir sur eux, à bout portant, un feu si bien dirigé, qu'elles en firent tomber un grand nombre et forcèrent les autres à faire volte-face. Tandis que l'aile droite des montagnards soutenait ainsi le caractère national de ce peuple, les trois régiments des Mac-Donalds, qui formaient l'aile gauche, refusèrent d'attaquer. Ce fut en vain que leur vaillant chef Keppoch leur cria Claymore! et qu'il chargea seul à la tête d'un petit nombre de ses parents, tandis que son clan, chose inouïe jusqu'alors! restait immobile. Keppoch succomba atteint de plusieurs coups de fusil. Les Mac-Donalds, ayant alors appris la déroute de l'aile droite, se replièrent en bon ordre sur la seconde ligne qui tint bon, pendant un temps assez court, après le désastre de l'aile droite; mais, découragées et entourées d'ennemis, les troupes abandonnèrent le champ de bataille et cherchèrent leur sûreté partout où elles purent la trouver. Le duc de Cumberland fit poursuivre les fuyards par sa cavalerie, qui en fit un grand carnage, ne faisant aucun quartier, et traitant ceux qui étaient blessés avec une

cruauté inouïe. La bataille de Culloden anéantit à jamais les espérances de la dynastie des Stuarts. Dans cette affaire décisive, les Écossais perdirent plus de mille hommes et la plupart des gentilshommes et des grands chefs qui étaient l'âme de l'armée montagnarde. Les vainqueurs n'eurent guère plus de trois cents hommes tués ou blessés.

CULROSS. Petite ville du comté de Perth, située dans la partie de ce comté, enclavée entre ceux de Fife et de Clacmannan. Pop. 1,450 hab. Elle est bâtie en partie sur le penchant d'un récif escarpé qui s'avance sur la côte septentrionale du golfe de Forth. On y voit les ruines de la chapelle Saint-Mango, fondée par Malcolm en 1217, et celles de plusieurs autres monuments religieux. — *Commerce* de sel et de houille.

CULZEAN. Château du comté d'Ayr. Le château de Culzean, l'un des plus beaux de l'Écosse, est bâti sur un roc qui s'élève perpendiculairement de deux cents pieds au-dessus de la mer, précisément à l'entrée du détroit de Clyde. Toutes les richesses de l'architecture grecque y ont été prodiguées avec un goût exquis. En face du château, on voit la romantique caverne de Culzean qui, dit-on, servit de retraite à Robert Bruce. La perspective dont on jouit de cette charmante habitation est admirable : à droite et à gauche, la côte est dominée par un feston de superbes rochers entremêlés de bouquets d'arbres qui s'avancent jusqu'aux bords de la mer; en face on voit l'île d'Arran, et plus à l'est celle d'Aisla, remarquable par sa forme conique. Par un temps serein on distingue même les îles de Bute, Cumbray et Cantyre, et quelques-unes des plus hautes montagnes de l'Irlande.

CUMBRAY (GREAT). Ile dépendante du comté de Bute, située à 3/4 de l. E. de l'île de ce nom, dans le golfe de Clyde. Cette île a 1 l. 1/2 de long sur à peu près 3/4 de l. de large. Elle est fertile en grains et en pommes de terre. Le centre est élevé de 400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et le terrain incline en pente douce jusqu'au rivage. Il y a un port sûr et commode. On y remarque les ruines d'une ancienne cathédrale, et sur la côte orientale des rochers de basalte curieux, nommés les Rappel-Walls. — Carrières de pierres de taille et de pierres calcaires.

CUMBRAY (LITTLE). Ile dépendante du comté de Bute, située dans le golfe de Clyde, à 1/2 l. S.-E. de l'extrémité méridionale de l'île Bute. Elle abonde en excellents pâturages, et renferme un ancien château, un phare et plusieurs grottes curieuses.

CUMNALLICH *ou* **CARLIN'S STEP**. Montagne remarquable de l'île d'Arran, dont le sommet se compose d'un grand nombre d'énormes colonnes quadrangulaires qui s'élèvent brusquement derrière le Goatfield, au-dessus d'un horrible précipice de plusieurs centaines de pieds de profondeur. Sa hauteur est de 473 toises.

CUMNOCK (NEW). Village et paroisse du comté et à 4 l. 1/2 E. S.-E. d'Ayr, près de la source de la Nith. Pop. 1,700 hab. Éducation des moutons. Mines de plomb.

CUMNOCK (OLD). Village du comté et à 2 l. 1/2 E. d'Ayr, sur le Lugar. Pop. 2,350 hab. — *Fabriques* de poteries de terre.

CUPAR. Ville capitale du comté de Fife, ayant titre de bourg royal, située sur la rive gauche de l'Éden qui y reçoit le ruisseau de Sainte-Marie, à 10 l. N. N.-E. d'Édimbourg. Pop. 5,900 hab. Cette ville est très-ancienne, bien bâtie, propre et bien pavée. On y remarque la salle d'assemblée du comté, la prison, et l'église paroissiale, de construction moderne, surmontée d'une belle flèche. Elle possède une académie, une bibliothèque publique, et une imprimerie pour les livres classiques. — *Fabriques* considérables de bougran, de toiles, chandelles, cuirs, cordages. Il y a une banque, et trois comptoirs de celle d'Édimbourg.

CUPAR-ANGUS. Petite ville du comté et à 5 l. N. N.-E. de Perth, sur la rive gauche du Tay. Pop. 2,350 hab. Une petite partie de cette ville dépend du comté d'Angus : elle est de forme très-irrégulière; les maisons modernes sont bien bâties; les rues

sont pavées et éclairées. — *Fabriques* de toiles. Tanneries.

On voit près de cette ville les restes d'un camp romain, au centre duquel Malcolm IV fonda un monastère de l'ordre de Citeaux.

CURGIE. Village maritime du comté de Wigton, situé dans la baie de Grenlace, où il a un petit port, à 1 l. N. du Mull of Galloway.

CURRIE. Village du comté et à 2 l. 1/2 O. S.-O. d'Édimbourg. Pop. 1,720 hab. Il est situé près de la source du Lith, et célèbre par un vieux château nommé la Tour de Lenox, où résida momentanément Marie Stuart.

CUTTLE. Village d'Haddington. *Manufactures* de poteries de terre. Mines de sel et de magnésie.

D.

DALKEITH. Jolie petite ville du comté et à 2 l. 1/2 S.-E. d'Édimbourg. Pop. 5,200 h. Elle est située sur une éminence entourée par les deux petites rivières du South et du Nord-Esk, qui réunissent leurs eaux au-dessous de cette ville, et forment la rivière de l'Esk, dont les bords sont couverts de jolies maisons de campagne. La principale rue est très-large et bordée de maisons en général assez bien bâties. L'église paroissiale est un bel édifice qui sert de sépulture à la famille du duc de Buccleugh.

Près de là, on remarque le magnifique palais de Dalkeith, construit pour la duchesse de Buccleugh, veuve de l'infortuné duc de Montmouth, fils naturel de Charles II. La façade de cet édifice est soutenue par des colonnes d'ordre corinthien, et terminée par deux corps de bâtiments qui se reploient en ailes, et sont remarquables par la richesse de la sculpture. La cour d'honneur du palais est immense et environnée d'une balustrade en fer et de piliers de pierre polie. En face de la grande porte de la cour d'honneur, existe une avenue qui a plus d'un quart de lieue de long et qui traverse le parc; au nord on voit une terrasse qui a près de 120 pieds de large, et qui domine sur un précipice creusé par la rivière de l'Esk. A droite et à gauche, le jardin fleuriste s'élève en amphithéâtre et est flanqué par des talus couverts d'un épais gazon. Le grand escalier du château est soutenu par des colonnes en marbre et revêtu de bois de noyer richement sculpté. Le grand salon a 40 pieds de longueur et 30 pieds de haut et de large. Le parc, qui abonde en bois de haute futaie, a 800 ares de superficie, et est traversé en entier par les deux bras de l'Esk qui se réunissent à peu de distance du château. En résumé, ce palais est un des plus vastes, des plus riches et des plus heureusement situés de l'Écosse. On y voit un grand nombre de portraits pour la plupart d'un grand mérite.

DALREACH. Lac du comté et à 4 l. S. S.-E. d'Ayr.

DALRY. Village et paroisse d'Écosse, comté, et à 6 l. N. N.-O. d'Ayr, sur une hauteur, près de Garnock. Pop. 3,330 hab. Il y a plusieurs manufactures de tissus de coton et une source d'eau minérale sulfureuse très-fréquentée.

Robert Bruce fut défait près de Dalry par les troupes anglaises commandées par John de Lorne, chef des Douglas, et dans cette circonstance il montra quels étaient sa force et son courage. Il dit à ses compagnons de se retirer par un étroit défilé, et se plaçant le dernier de la troupe, il mit à mort tous ceux qui les pressaient de trop près. Trois des guerriers de Douglas, Marc-Androsser et ses fils, connus par leur force prodigieuse, voyant avec quel succès Bruce protégeait la retraite de ses gens, firent vœu de le prendre mort ou vif. Ils se jetèrent sur lui tous ensemble. Le roi était à cheval dans un étroit passage, entre un roc escarpé et un lac profond. Un des deux fils d'Androsser ayant pris la bride de son cheval, Bruce lui donna un si terrible coup d'épée

qu'il abattit la main de son adversaire, qui tomba baigné dans son sang. Pendant ce temps, l'autre frère lui avait saisi la jambe et s'efforçait de le renverser; mais le roi, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, le fit dresser si brusquement, que le montagnard tomba sous les pieds du superbe animal; et comme il s'efforçait de se relever, Bruce lui fendit la tête. A la vue de ses deux fils expirants, Androsser se précipita sur Bruce et le saisit par son manteau, qu'il serra de si près autour du corps du roi, que celui-ci ne pouvait plus se servir de son épée; mais, se servant du pommeau, il en asséna un coup si terrible à ce troisième assaillant, qu'il lui fit sauter la cervelle (Voy. l'histoire d'Écosse.)

DALSERF. Village du comté de Lanerk, à 2 l. 1/2 d'Hamilton. A peu de distance de Dalserf, on remarque le château de Mauldslie, construit en 1793 sur les dessins de Robert Adam. Il est flanqué de tourelles et a 104 pieds de long sur 58 de hauteur. Son ensemble offre les plus belles proportions; il s'élève sur une presqu'île, au milieu du lit de la Clyde, et se présente sous un aspect magnifique lorsqu'on le découvre du côté du couchant.

DAMSEY. Une des îles Orcades, située vers la pointe la plus septentrionale de l'Écosse. Elle est petite, mais très-fertile.

DAVENLOCH. Petit lac du comté d'Aberdeen. Il a une lieue de tour et abonde en brochets.

DAVID (SAINT-). Petit village et port du comté de Fife, situé sur la côte septentrionale du golfe de Forth. On exporte de ce port beaucoup de houille que l'on tire des environs. Il est à 4 l. N.-O. d'Édimbourg.

DAVON. Rivière du comté de Kincardine, qui se jette dans la Dee, près de Bauchoryttinam.

DEE. Rivière qui prend sa source sur les confins des comtés d'Ayr et de Kirkudbrigth, forme le lac de Kenmoore et se jette à Kirkudbright, où elle forme une large baie, dans le golfe de Solway. De petits navires la remontent jusqu'à deux lieues de son embouchure.

DEE (Devana). Rivière qui prend sa source au mont Cairngorm, à l'extrémité occidentale des monts Grampians, sur la limite des comtés d'Inverness et d'Aberdeen; elle parcourt une contrée sauvage jusqu'à ce qu'elle arrive à la fertile vallée de Brac-Marg, arrose le S.-O. du comté d'Aberdeen, qu'elle sépare ensuite de celui de Kincardine, et se jette dans la mer du Nord, près de New-Aberdeen, après un cours d'environ 35 lieues. Cette rivière n'est navigable que pendant une lieue. Dans plusieurs parties de son cours, elle forme des chutes : on y pêche une grande quantité de saumons.

DEER (NEW). Village du comté d'Aberdeen, situé à 6 l. N. N.-E. de Meldrun, 10 l. N. N.-O. de New-Aberdeen. Pop. 3,210 hab. On y remarque plusieurs restes de temples attribués aux druides, et divers caveaux dans lesquels on a trouvé des urnes sépulcrales et d'autres antiquités.

DEER (OLD). Village du comté d'Aberdeen, situé sur l'Ugie, à 11 l. N. de New-Aberdeen. Pop. 4,900 hab. Il possède quelques manufactures, et l'on y trouve du cristal de roche et de beau granit bleu et blanc.

DEVERON (la). Rivière qui prend sa source dans les monts Grampians, au N. du comté de Bamff, près de la source du Don. Elle sépare le comté de Bamff de celui d'Aberdeen, et, après un cours très-sinueux d'environ 20 lieues, se jette dans la mer à Bamff. On y pêche beaucoup de truites et de saumons.

DEVON. Rivière qui se jette dans le Forth, dans le comté et à 1 l. E. de Stirling.

DEVON. Rivière qui prend sa source dans les monts Ochills et sépare au N. le comté de Kinross de celui de Perth. Elle traverse la vallée de Glendovan, passe sous les ponts de Rumbling et de Caldron-Linn, et se jette dans le Forth à 1 l. 1/2 O. de Clacmannan. Son cours est très-rapide, et sujet à des débordements qui causent souvent de grands ravages.

A l'endroit nommé le Pont tremblant, cette rivière se précipite de 90 pieds de hauteur dans un gouffre horrible, au-dessus

duquel est un pont d'une seule arche, formé par la réunion de deux rochers qui s'avancent au-dessus de l'eau. A Caldron-Linn, le Deveron coule au milieu de roches qu'il a minées en plusieurs endroits, et où il a formé d'immenses précipices. Au-dessous de cet endroit, il se trouve resserré entre deux rochers, qui ne laissent qu'un étroit passage, à l'issue duquel il se précipite d'un seul jet d'une hauteur de 40 pieds. Voyez Crook of Devon.

DESCROSS - CASTLE. Château du comte d'Inverness. Ce château consiste en deux tours qui se joignent à angles droits : l'angle intérieur, qui forme le point de réunion, est couvert par une petite tour en saillie, avec une grande porte d'entrée : dans la première cour est un puits très-profond. Les fenêtres sont très-solides et en fer; la porte est en chêne et garnie de fer à l'intérieur. La cuisine, où l'on voit une énorme cheminée en arcade, ressemble à l'arche d'un pont. Les donjons et la grande salle sont d'une grande beauté : le plafond de la dernière est en chêne sculpté, et, en quelques endroits, peint assez grossièrement. La partie la plus remarquable de ce château est l'étage destiné spécialement au seigneur, à sa famille et à ses principaux hôtes. Sur le plafond d'une des chambres à coucher sont peintes les armoiries de toutes les premières maisons du comté; celles de Robert Bruce, des comtes de Huntly, Marischal et Stuart, sont encore visibles.

Ce château fut bâti par Simon, huitième lord Lovat, en 1620.

DINGWALL. Bourg royal du comté de Ross, situé dans une plaine fertile, près de l'embouchure de la rivière de Conan, à l'extrémité occidentale du golfe de Cromarty, où peuvent aborder de petits bâtiments. Il est assez bien bâti et percé de rues bien pavées. On remarque près de l'église un obélisque de 57 pieds de haut, qui indique le lieu de sépulture des aïeux du comte de Cromraty. — *Manufactures* de toiles. Pop. 2,000 hab.

A deux milles O. de Dingwall, au sud de la vallée de Strath-Peffar, on remarque un fort vitrifié, qui occupe le sommet de la montagne de Knoch-Farril. Cette montagne s'élève d'environ 900 pieds au-dessus du fond des vallées voisines, et forme une crête dont les flancs sont très-escarpés au nord et au sud, mais qui s'abaisse en pente douce vers ses deux extrémités est et ouest. Elle domine tout le terrain environnant, et conserve surtout une grande découverte vers l'est, jusqu'à plusieurs milles de distance.

Aucun autre fort ne présente une vitrification aussi parfaite que celui de Knoch-Farril. Ailleurs, à côté des pierres qui se sont fondues au feu, on en trouve qui sont noyées seulement dans la substance vitrifiée; mais ici il est impossible de supposer qu'une matière en fusion ait simplement coulé dans l'interstice des pierres. Toutes ont dû recevoir simultanément l'action du feu; celles même qui n'ont pas été entièrement converties en verre le sont du moins en partie, et ne forment plus qu'une seule masse avec les autres. Ce fort porte le nom de Knoch-Farril Napian, ce qui, suivant les meilleurs interprètes, veut dire en langue gaélique, la demeure de Fingal à Knoch-Farril. Si l'on en croit une tradition populaire qui s'est perpétuée dans le pays, ce lieu était jadis habité par des géants, dont le chef était Rée Phian, M' Coul; ce que l'on traduit ainsi : le roi Fingal, fils de Coul.

DINNET. Cap sur la côte du comté de Caithness.

DIRLETON. Village du comté et à 2 l. N. d'Haddington. Pop. 1,350 hab. Il est situé sur la côte méridionale du golfe de Forth. Aux environs on remarque les ruines du château de Dirleton, pris par les Anglais en 1298.

DOCHARD. Lac du comté de Perth, entouré de rochers informes, au-dessus desquels s'élève le Ben-More. On remarque sur ce lac une ile flottante de 51 pieds de long sur 29 de large, et une autre île où se trouve un ancien château.

DOLLAR. Bourg et paroisse du comté de Clackmannan, à 4 l. 1/2 E. N.-E. de Stirling. Pop. 1,300 hab. Ce village, situé sur la rive droite du Devon, au sud des monts Ochills, possède plusieurs houillères exploi-

tées, une mine de plomb, des carrières de pierres de taille et plusieurs briqueteries.

On remarque dans les environs, sur le ruisseau du Gryfe, les ruines majestueuses du château de Gloom, ancienne habitation du comte d'Argyle, qui obtint dans le seizième siècle un acte du parlement pour appeler cette résidence Castle-Campbell. Ce magnifique édifice fut livré aux flammes et entièrement détruit par le marquis de Montrose, dans la guerre civile des royalistes et des covenantaires. Ses ruines imposantes, situées sur une éminence qui occupe un étroit vallon au pied de la chaine des monts Ochills, sont dans un état de dégradation juste suffisant pour ajouter à l'effet pittoresque de leur aspect, sans leur rien ôter de leur importance. Le peintre est certain de reproduire une scène aussi grande que variée, soit qu'il s'arrête au pied de l'éminence elle-même, pour prendre ses pinceaux; soit qu'il plonge ses regards dans la vallée, après s'être placé sur un pan de muraille; soit qu'il gravisse les montagnes environnantes, et domine le château, à chaque halte que l'obligent de faire leurs détours sinueux et boisés. Mais tel est le caractère particulier de cet amphithéâtre, que, parvenu au sommet de ces monts, on cherche le château de Campbell dans le double ravin au milieu duquel il s'élève solitaire, et en apparence inaccessible; toutes les gradations progressives des hauteurs sont effacées: on s'étonne d'avoir gravi si facilement un escarpement aussi rapide, et ces rochers hérissés de taillis impénétrables.

DON. Rivière qui prend sa source dans les monts Grampians, sur la limite des comtés de Bamff et d'Aberdeen. Elle coule de l'O. à l'E. dans ce dernier comté, reçoit l'Urie à Inverary, et se jette dans la mer du Nord à 3/4 de l. N. d'Aberdeen, après un cours très-sinueux d'environ 22 lieues. Pendant les trois dernières lieues de son cours, elle coule avec une grande rapidité; ses eaux alimentent le canal navigable d'Inverary à Aberdeen. Près de cette dernière ville, on passe le Don sur un magnifique pont en granit, construit en 1831.

DONIBRISTLE. Château du comté de Fife, situé à 1 l. 1/4 de Queensferry, près du détroit de Forth, qui sépare le comté de Fife du Lothian. Il a été construit à diverses reprises, et servit pendant longtemps de résidence aux abbés du prieuré de Saint-Colme, dont on voit à peu de distance les belles ruines. Ce château a été récemment augmenté de constructions à la moderne. De ses balcons, la vue commande une perspective délicieuse sur la mer, animée par les bâtiments qui sillonnent sa surface, ou présente durant l'orage des scènes d'une terrible sublimité.

Le parc de Donibristle est immense, et varié par mille accidents, qui tantôt offrent des retraites profondes et solitaires, ou déroulent aux regards la mer et ses côtes sinueuses et boisées.

De l'autre côté du détroit de Forth, à huit ou neuf milles de distance, s'élève la romantique métropole de l'Écosse: la blancheur éclatante de la ville nouvelle contraste avec le sombre et antique caractère de l'ancienne, toujours obscurcie par la fumée. Les nombreux édifices, les bois, les maisons de plaisance, les ruines qui décorent les montagnes qui dominent Édimbourg, composent un paysage qui n'a pas de rival dans le nord de l'Europe.

DONNEFIT. Baie qui offre un bon mouillage, sur la côte orientale du comté d'Aberdeen, à 4 l. S. S.-O. de Girdleness.

DOON. Lac du comté et à 6 l. E. d'Ayr. Ce lac a environ 2 l. 1/2 de long; il renferme une petite île où sont les restes d'un château, et donne naissance à la rivière de son nom, qui se jette dans le golfe de Clyde, à 1/2 l. d'Ayr.

DORNOCH. Petite ville, chef-lieu du comté de Sutherland, à 8 l. d'Inverness. Cette ville, située sur le golfe de Dornoch, tombe en décadence et ne possède pas plus de 7 à 800 hab. La cathédrale, édifice du XI[e] siècle, sert maintenant d'église paroissiale. A 3 l. au-dessus du lac de Dornoch, à Inversin, on remarque une cataracte où est établie une pêcherie.

DORNOCH - FIRTH. Baie formée par

la mer du Nord entre les comtés de Sutherland, de Cromarty et de Ross. Elle a 5 l. 1/2 de large à son entrée; mais elle se rétrécit considérablement à mesure qu'elle pénètre dans les terres. Vers son extrémité sud-ouest, elle prend le nom de Tain, et forme un hâvre où peuvent mouiller les plus gros navires.

DOUGLAS. Petite ville du comté et à 4. l. S. S.-O. de Lanerk, sur la rivière de son nom, qui se jette dans la Clyde. Pop. 2,200 hab. On y remarque le château de Douglas, jadis la résidence d'une famille célèbre dans l'histoire d'Écosse. Le bâtiment actuel est de construction moderne, mais il a été élevé à la même place et sur le même modèle que l'ancien château.

DOUNE. Village du comté et à 12 l. O. S.-O de Perth, situé sur la rive gauche de Teith, près de son confluent avec l'Ardoch. Pop. 3,150 hab. — *Manuf.* de toiles de coton.

On remarque près de Doune les ruines du château de Doune, dont le nom rappelle la reine Marie Stuart, qui y résida quelquefois, la puissance féodale des lords Mentheith et les premières scènes de la légende de Montrose, la bannière des Stuarts arborée une dernière fois sur ses créneaux par un descendant de Roderic Dhu de la *Dame du Lac;* et enfin, un des épisodes les plus intéressants de la vie de l'auteur de Douglas.

Le château de Doune est situé sur une péninsule formée par le confluent de l'Ardoch et du Teith. C'est un bâtiment quadrangulaire, dont les murailles ont quarante pieds de haut et dix d'épaisseur. La pierre la plus élevée de ce qui reste du donjon baronial atteint encore une élévation de quatre-vingts pieds; des herbes sauvages et quelques arbustes suspendus à ses créneaux y imitent assez bien, à quelque distance, les plis flottants d'une bannière. Derrière cette tour, à l'extrémité opposée, on en voit une autre, de plus petite dimension. La grande salle ou salle des états, située entre ces deux tours, a soixante-dix pieds de longueur, et celle qui est dans la grande tour quarante-cinq-pieds sur trente. La cuisine seule indique par sa grandeur le nombre considérable d'hôtes qui pouvaient être nourris dans le château. La reine Marguerite, fille de Henri VII, et Marie, sa fille, ont souvent résidé au château de Doune.

Depuis la publication du roman de Waverley, le château de Doune jouit d'une plus grande célébrité, à cause du choix qu'en firent les montagnards pour y renfermer le héros anglais qu'ils avaient fait prisonnier, ainsi que par le tableau brillant et plein de vie qu'en a tracé le célèbre romancier anglais.

Doune était autrefois renommé par ses manufactures de pistolets, industrie qui a été avantageusement remplacée par une filature et par des fabriques de tissus de coton.

En 1745, on conduisit au château de Doune les prisonniers de la bataille de Falkirck. Les Écossaises des environs d'Aberfoyle avaient attendu les captifs à leur passage sur les rives du Forth, et leur avaient distribué des cocardes blanches et des rubans, comme à d'anciens preux de la chevalerie. Parmi ces prisonniers, dont quelques-uns étaient des volontaires sortis des bancs de l'Université d'Édimbourg, se trouvait le jeune Home, qui depuis fut l'historien de cette guerre civile. L'auteur de la tragédie nationale de Douglas n'a pas oublié son aventure du château de Doune; ses jeunes compagnons et lui, enfermés dans le donjon, parvinrent à tromper la surveillance de leurs sentinelles: ils coupèrent leurs draps de lit pour en faire des cordes, et se laissèrent glisser par ce moyen jusqu'au bas du rempart. Deux d'entre eux se blessèrent grièvement, et ne furent sauvés que sur les épaules de leurs camarades, qui allèrent avec eux se cacher chez un fermier whig du comté de Perth.

DRUMLANRIG. Petite ville du comté et à 5 l. N. de Dumfries.

DRUMMOND. Beau village du comté de Ross, situé sur la route de Dingwal à Novar-An.

DRUMMOSSIE. Voyez CULLODEN.

DRYBURGH. Ancien monastère ruiné du comté de Roxburgh. L'abbaye, dont il ne reste plus que les murailles, s'élevait au milieu d'une presqu'île ornée de beaux arbres, sur la rive gauche du Tweed, rivière

que l'on traverse en cet endroit sur un pont suspendu d'une élégance remarquable; il a 260 pieds de long, sur seulement quatre de large. On remarque dans le parc du château que le comte de Buchan a fait construire, un joli temple circulaire dédié aux Muses. A une lieue du parc, la statue colossale de l'immortel Wallace s'élève sur un rocher, au bord du fleuve dont elle commande les flots : on la doit au patriotisme du comte de Buchan.

L'origine de l'abbaye de Dryburgh, célèbre dans l'histoire des frontières d'Écosse, remonte au delà du VIIe siècle. L'abbaye actuelle fut fondée vers le milieu du XIIIe siècle, par Hugues de Morville, seigneur de Lauderdale, et par Béatrix de Beauchamp, son épouse. Pendant les guerres que Robert Bruce eut à soutenir contre les Anglais, Dryburgh fut brûlé et ensuite rebâti. Après plusieurs alternatives de malheur et de prospérité, l'abbaye partagea le sort commun avec les autres temples d'un culte qui s'écroulait, et fut frappée de la destruction causée par le grand cataclysme moral de la réformation:

Dryburgh est le lieu de sépulture de l'illustre Walter Scott. Nous pensons que les particularités suivantes, rapportées par un témoin oculaire, et qui sont l'abrégé d'une relation sur la marche funèbre depuis Abbotsford jusqu'à Dryburgh, seront lues avec intérêt.

« Quand le cortége fut prêt, les porteurs s'avancèrent lentement, précédés par deux hommes couverts de longs manteaux, gardant le plus profond silence, et portant des baguettes garnies de crêpes; aussitôt que le cercueil eut traversé entre la double ligne formée par le cortége, le peuple suivit en foule et sans ordre. Il y avait dans l'ensemble de ce spectacle quelque chose de solennel et de simple à la fois, dont aucune cérémonie n'avait offert encore l'exemple. Ces deux hommes silencieux et couverts de longues robes; le corps avec le lugubre entourage des porteurs et des gens plongés dans la douleur; le ministre dont la présence indiquait les sentiments religieux et les espérances d'immortalité dont chacun était pénétré cette foule de personnes la tête découverte et dans l'attitude du respect et de l'affliction, tout le cortége enfin défilait sous des arbres élevés et touffus, observant un silence pareil à celui qui régnait au milieu de ces funérailles fantastiques qui n'existent que dans les superstitions écossaises. Les ruines de Dryburgh se montraient par intervalles entre les arbres, à mesure qu'on approchait de l'extrémité ouest du bois. Là, on trouve encore une assez grande quantité de voûtes élevées, s'ouvrant sur les côtés en belles arches gothiques, et qui sont défendues par une petite clôture; c'est l'endroit que le poëte avait choisi pour sa sépulture et celle de sa famille. A un des bouts, un cyprès jeune et vigoureux s'élance en forme pyramidale. Des plantes rampantes de plusieurs espèces et le lierre, qui ne jaunit jamais, tapissent avec profusion les différentes parties de l'abbaye. Dans quelques endroits c'est probablement la main de l'homme qui les a placés; car il est impossible qu'on les doive à la nature seule; c'est principalement au milieu des murs qui forment plus spécialement la tombe du poëte, que cette plante étend ses vertes ramifications. Dans le nombre des objets qui embellissent cet endroit, est un prunier prisonnier autrefois, peut-être même attaché sur un mur solide, mais qui, depuis longtemps rendu à la liberté, laisse pendre en désordre ses branches couvertes d'un fruit couleur de pourpre, et qui, prêt lui-même à tomber, semble l'emblème de la maturité et de la chute de l'espèce humaine. Là, le cercueil de Walter-Scott fut assis sur des tréteaux et placé en dehors de la balustrade en fer, et là le service solennel, commençant par ces mots si chers aux âmes chrétiennes : « Je suis la résurrection et la vie, » fut lu par le rév. J. Williams, et produisit une vive impression. La physionomie mâle et martiale de celui qui menait le deuil, et sur lequel tous les yeux se tournaient naturellement, trahissait par intervalles les violents et inutiles efforts qu'il faisait pour cacher son émotion. Les autres personnes qui entouraient la bière n'étaient pas moins profondément émues, et, parmi cette foule d'amis en larmes, tous les yeux et tous les cœurs étaient entière-

ment absorbés par cette triste et imposante cérémonie, qui allait bientôt les séparer pour toujours du poëte si longtemps leur idole et l'objet de leur admiration; de l'homme qui avait eu une si grande part dans leurs plus chères affections. Çà et là, on voyait quelques anciens et fidèles amis de celui dont la froide dépouille était devant eux; on les voyait, quoiqu'ils eussent les yeux baignés de larmes et tous les traits agités, réfléchissant sur le contraste affreux qui existait entre les moments si doux qui s'étaient écoulés et ceux qui avaient lieu présentement : la rêverie dans laquelle ils étaient tombés devint si profonde, qu'à peine purent-ils en être tirés par le mouvement du cercueil qu'on transportait sous ces arches à demi ruinées, pour rendre la poussière à la poussière. Ce ne fut que lorsque le marteau des ouvriers employés à river les barres de fer qui couvraient le tombeau pour le préserver des profanations, se fut fait entendre sous les voûtes, qu'on eut enfin la fatale conviction que la terre allait couvrir pour toujours ce corps qui avait été un objet d'amour et de respect; cet œil où brillait si souvent la bienveillance, où étincelait le génie, ou qu'enflammait le délire poétique; ces lèvres qu'on avait vues tant de fois fixant l'attention des auditeurs, et réciter avec une vigoureuse expression ces vers magiques que la féconde imagination du poëte ne cessait de produire; et enfin ce front, trône perpétuel d'un caractère élevé et d'une intelligence libérale. Accablés par la conviction de cette vérité douloureuse, tous les spectateurs se retirèrent, sans se saluer en se quittant, et seuls, lentement et en silence : le jour commençait à baisser; et nous aussi, après avoir fait nos adieux à l'endroit où reposent les cendres de notre Shakspeare écossais, endroit assez beau pour engager son ombre à hanter et à sanctifier ses ombrages, nous nous arrachâmes rapidement de ces lieux. »

DUDDINGSTON. Paroisse du comté et à peu de distance d'Édimbourg. Pop. 3,100 h. Elle renferme deux villages de son nom, dont l'un est situé au pied d'une colline, sur le lac de Duddingston. Depuis le commencement de l'été jusqu'aux derniers jours du mois de décembre, ce lac est couvert d'une énorme quantité de foulques, de cygnes, de canards sauvages et de sarcelles. Dans l'hiver, lorsque la gelée devient assez forte, il offre un des tableaux les plus animés qu'il soit possible de se figurer. Le club des patineurs, composé de l'élite des amateurs, presque tous jeunes gens de l'Université, ainsi que de ceux qui, dans chaque partie du pays, sont les plus renommés dans cet exercice, font ici assaut d'adresse. Les évolutions formées par les plus habiles donnent lieu à une variété de mouvements et d'attitudes que le sculpteur peut étudier avec avantage, et qui ne manque jamais de surprendre les étrangers qui ne connaissent que les hivers des pays méridionaux. Des chars et des traîneaux, occupés par les dames, sont dirigés par les patineurs; la foule de ceux qui s'essayent glisse prudemment le long des bords; les plus adroits se hasardent seuls plus loin, tandis que le milieu présente souvent le spectacle risible du châtiment qui attend ceux qui osent se lancer sur la surface glissante sans en avoir acquis l'habitude. Les bords du lac sont garnis d'une société élégante; dans des cabanes construites pour cette occasion, on trouve un abri et des rafraîchissements; la musique du pays vient ajouter son charme à cette partie de plaisir. Les scènes de patineurs, si souvent représentées par les peintres de l'école hollandaise, donnent une idée exacte des fêtes hivernales du lac de Duddingston.

DUMBARTON ou **LENOX** (comté de). Il est borné au N. par ceux de Perth et de Stirling, à l'E. par ce dernier, au S. par celui de Lanerck et par la Clyde, qui le sépare de celui du Renfrew, et à l'O. par le Loch-Long, bras de mer qui le sépare du comté d'Argyle. Sa longueur est de 17 l.; sa largeur varie d'une 1/2 l. à 2 l.; sa superficie est de 32 l. Il se divise en deux presbytères, et contient 27,500 hab. La ville de Dumbarton en est le chef-lieu.

La partie occidentale de ce comté est couverte de hautes montagnes, qui font par-

tie de la chaine des monts Grampians: on y remarque principalement le Ben-Vorly et le Tullich, dont l'élévation dépasse cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer. Le territoire est entrecoupé de belles vallées, qui renferment plusieurs lacs, parmi lesquels se trouve le lac Lomond, le plus beau et l'un des plus grands de l'Écosse; il baigne le comté au N.-E., et verse ses eaux dans la Clyde, par la jolie rivière de Leven.

Dans le comté de Dumbarton, les terres labourables n'excèdent pas le quart de l'étendue du territoire, et leur produit ne suffit pas à la consommation; le terrain n'est bon que par intervalles; le long des lacs et des rivières il produit d'abondantes moissons. — Le climat est variable et très-humide.

Ce comté renferme des mines de fer et de houille fort abondantes, ainsi que des carrières d'ardoises et de pierres de taille.

Manufactures de tissus de coton, nombreuses fabriques de toiles, imprimeries d'indiennes, grandes et belles blanchisseries de toiles, forges, verreries, papeteries, tanneries, pècheries importantes du hareng et du saumon. — *Commerce* de grains, fer, houille, et articles des manufactures du pays.

DUMBARTON, ville maritime, chef-lieu du comté de son nom, située sur la rive gauche du Leven, près de son confluent avec la Clyde. Pop. 3,500 hab. Elle est bien bâtie, propre et assez bien percée; la principale rue est spacieuse et a la forme d'un croissant. On y remarque l'église paroissiale, vaste édifice surmonté d'un beau clocher, fondée dans le XV[e] siècle. Le port, qui communique à la Clyde par un canal d'une demi-lieue de longueur, est fort resserré et ne peut recevoir des navires d'un fort tonnage.

Cette ville est défendue par un château fort, bâti sur un rocher de basalte, qui s'élève presque perpendiculairement du niveau de la plaine jusqu'à la hauteur de 560 pieds; il a un quart de lieue de circonférence, et se divise à son sommet en deux parties à peu près égales, qui forment deux places fortes séparées par un précipice de 150 pieds. On n'y arrive que par un seul sentier, fort raide, défendu par plusieurs batteries. Longtemps avant d'entrer dans la ville, on aperçoit ce rocher, que couronne la citadelle. De loin on le prendrait pour une grosse tour à demi ruinée, car son isolement empêche d'en bien apprécier les dimensions; mais à mesure que l'on approche, il se développe et s'élève, commandant au loin la Clyde, qui baigne sa base et la plage par laquelle il communique à la terre. La composition et la structure du rocher de Dumbarton, son isolement et sa position géographique, l'ont rendu célèbre dans les annales de l'histoire et des sciences. Il fut de tout temps regardé comme la clef de la partie de l'Écosse au centre de laquelle il est situé. Une première porte fortifiée défend la partie inférieure de la citadelle. On voit dans cette enceinte les logements des gardes et des officiers. Un long escalier, taillé dans le roc vif, conduit ensuite sur une plate-forme pratiquée à l'endroit où le rocher se divise; là se trouvent des batteries, les casernes, un beau puits, et des réservoirs toujours pleins d'eau. Le sommet le moins élevé est défendu par plusieurs batteries; l'autre, que l'on nomme le Siége de Wallace, se termine par un pic dont l'accès est difficile. Des batteries supérieures, la vue s'égare sur une immense étendue de pays. Au delà de la belle vallée de Leven, le lac Lomond se prolonge vers le nord entre une double chaine de montagnes, au milieu desquelles le Ben-Lomond élève son sommet pyramidal; les hautes montagnes de l'Argyllshire bordent à droite l'horizon, tandis que vers la gauche les villes de Greenook et de Port-Glascow animent les rivages du golfe de la Clyde. Du côté de l'est on suit sans obstacle les détours du fleuve, et si le temps est pur, on distingue dans le lointain l'épais nuage de fumée qui plane au-dessus de Glascow.

La forme remarquable du roc sur lequel s'élève le château de Dumbarton et sa position l'avaient fait regarder, à une époque fort reculée, comme une place très-forte et même imprenable, jusqu'au moment où

ou fit usage de l'artillerie. Il paraît devoir son nom ancien à un poëte romain, qui portait le nom de Theodosia; c'était le point le plus éloigné qu'eussent atteint ces conquérants, et l'endroit où se terminait la fameuse muraille qu'ils avaient élevée. Son nom moderne paraît dériver de *Dun-barton*, la ville de la colline fortifiée. — Harding, qui écrivait en 1334, dit que ce rocher était tellement entouré d'eau qu'il était impossible de s'en emparer, et que la marée en couvrait la base deux fois en vingt-quatre heures : il paraît d'après cela qu'il était séparé de la rivière voisine par un fossé dans lequel se faisait sentir le flux et le reflux. Au reste, on voit évidemment que tout le terrain des environs a été autrefois sous les eaux; la surface du lac Lomond n'est que de ving-deux pieds plus élevée que le niveau des hautes eaux de la Clyde, et on sait que la mer de l'Ouest était de plusieurs pieds plus haute qu'elle ne l'est maintenant, de sorte qu'elle doit avoir couvert tous les terrains bas sur les bords de la Clyde, et fait de Loch-Lomond un bras de mer. En 1333, le roc de Dumbarton est décrit par Froissard comme placé sur des marais, *vis-à-vis des sauvages Scottes*, c'est-à-dire sur l'immédiate frontière de l'Highland : on n'a pu certainement qu'avec beaucoup de peine, dans des temps d'ignorance, en rendre le sommet accessible et le rendre susceptible de servir de point de défense.

Le château de Dumbarton est le plus effroyable manoir qui soit sorti des mains de la tyrannie du moyen âge. Sa fondation remonte au temps de Wallace, qui fit bâtir la fameuse tour carrée, située dans l'intervalle des deux rochers. C'est là qu'on résolut un instant d'enterrer tout vif Napoléon; mais comme sa détention dans ce port aurait gêné la navigation de la Clyde, et qu'il eût paru d'abord trop odieux de le tuer en Europe, la sainte alliance trouva plus commode de le faire mourir en Afrique.

En 756, sous le règne d'Egbert, roi de Northumberland, le château de Dumbarton fut pris par famine. En 1551, lors des guerres civiles de l'Écosse, le capitaine Crawford de Jornanhill prit la résolution de s'en emparer. Il profita d'une nuit sombre et obscure pour apporter au pied du château des échelles dont il s'était pourvu, choisissant pour son épreuve terrible l'endroit où le roc était le plus escarpé, et où par conséquent la surveillance était moins active et les sentinelles moins nombreuses. Crawford, aidé par un soldat qui avait déserté du château, et qui lui servait de guide, monta ensuite, et réussit à assujettir la seconde échelle en l'attachant aux racines d'un arbre qui croissait à peu près au milieu du rocher. Ils y trouvèrent une petite surface plate, suffisante pour contenir leur petite troupe. De là ils arrivèrent au sommet du roc, tuèrent la sentinelle avant qu'elle eût le temps de donner l'alarme, et surprirent aisément la garnison endormie, qui avait trop compté sur la force du château. Cet exploit de Crawford peut être comparé à tout ce que l'histoire nous a transmis de plus extraordinaire en ce genre.

Manufactures de toiles. Tanneries; verrerie considérable, qui emploie trois cents ouvriers. *Commerce* important de bestiaux. A 5 l. N.-O. de Glascow, 20 l. O. d'Édimbourg.

On doit visiter aux environs de Dumbarton le château de Ross-Priory, situé sur la rive méridionale du lac Lomond. Ce château a été agrandi et restauré dans le style gothique, en 1812. On y arrive par une avenue de hêtres qui, par divers embranchements, longe les bords charmants du lac. On jouit du château d'une quadruple perspective sur le lac; la plus étendue est celle du nord : les arbres d'une superbe avenue encadrent une partie des eaux paisibles du lac, où se voient quelques îles boisées, et au loin de hautes montagnes dominées elles-mêmes par le Ben-Lomond.

A peu de distance du château, dans une petite presqu'île formée d'un côté par les eaux du lac, et de l'autre par un torrent qui y porte le tribut de ses ondes, on voit les tombeaux de la famille Macdonald, entourés de pins et de châtaigniers.

DUMFRIES (comté de). Il est borné au N. par les comtés de Lanerck, de Peebles et de Selkirk, à l'E. par celui de Roxburgh

et par l'Angleterre, au S. par le golfe de Solway, et à l'O. par les comtés de Kircudbrigth et d'Ayr. La longueur est de 18 l. de l'E. à l'O.; sa largeur moyenne est de 9 l. du N. au S. Sa superficie est d'environ 176 lieues. Il est divisé en cinq presbytères, et renferme 71,000 hab. La ville de Dumfries en est le chef-lieu.

La partie septentrionale du comté de Dumfries est couverte de montagnes, qui sont des ramifications des monts Cheviots, et parmi lesquelles on remarque les monts Lother et Hartfell. Entre ces montagnes s'étendent des plaines fertiles et bien cultivées; le sol est bon le long des rivières; les vallées offrent d'excellents pâturages, où l'on élève une grande quantité de chevaux et de bestiaux; sur plusieurs points on se livre aussi à l'éducation des porcs; sur tous les autres points le pays est montagneux, aride et couvert de bruyères. Les principales rivières qui l'arrosent sont l'Annan, le Nith et l'Esk, qui donnent leur nom aux belles vallées d'Annandale, de Nithsdale et d'Esksdale. Le seul lac remarquable est le Skene, situé près de la source thermale de Moffat. — Le climat est doux, mais humide.

Le comté de Dumfries renferme des mines de fer, des mines de plomb argentifère exploitées, dont le produit est considérable, des mines de houille importantes, des carrières de pierre calcaire, etc., etc. On y trouve plusieurs restes d'antiquités, notamment une voie romaine, qui traverse le comté du S.-E. au N.-E. — Source d'eau thermale à Moffat.

Manufactures de toiles, tissus de coton, linge de table. Papeteries. Tanneries, etc. — *Commerce* de grains, pommes de terre, légumes, chevaux, bestiaux, porcs, houille, fer, papiers, etc.

DUMFRIES, grande et belle ville maritime, capitale du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 11,000 hab. Cette ville est située sur la rive gauche du Nith, qu'on traverse sur deux ponts. Elle est assez bien bâtie : la principale rue, parallèle à la rivière, a un quart de lieue de long et souvent cent pas de large. Le Nith y forme un port, où remontent des navires de 120 tonneaux. Au centre de la ville est un obélisque érigé en 1780 en l'honneur du duc de Queensberry. On y remarque le palais de justice, l'hôtel de ville, le théâtre, plusieurs édifices consacrés au culte, un hospice pour les vieillards et les orphelins, et une maison pour les aliénés. A une demi-lieue de la ville, on voit le rocher nommé Masden-Bower-Crag, célèbre du temps des druides.

Dumfries est une ville très-ancienne; on croit que c'est le *Trimontium* des anciens. En 1306, Robert Bruce, le célèbre successeur de Wallace, eut une entrevue dans l'église des Minorites de Dumfries avec John Comyn. On n'est pas certain de ce qui se passa entre eux; on sait seulement qu'ils se querellèrent, et qu'à la suite d'une dispute très-vive, Robert Bruce frappa Comyn d'un coup de poignard devant le maître-autel. Après cet assassinat, Bruce, qui n'avait plus rien à ménager, rassembla ses partisans, convoqua ceux des barons écossais qui voulaient combattre pour la liberté, et se fit proclamer roi dans l'abbaye de Scone, lieu ordinaire du couronnement des rois d'Écosse, le 29 mars 1306.

Dans le XVe siècle cette ville fut incendiée par les Anglais; en 1570 elle éprouva le même sort. A une époque plus récente, les habitants y livrèrent publiquement aux flammes le traité d'union entre l'Écosse et l'Angleterre; mais lors de la révolte de 1715 ils se déclarèrent pour la famille régnante. En 1745 le prétendant Charles-Édouard entra à Dumfries avec son armée, e imposa à cette ville une forte contribution.

Fabriques de bas, chapeaux, chandelles; brasseries, tanneries. — *Commerce* considérable de grains, chevaux, bestiaux, peaux de daim; pommes de terre, laine, fer, plomb, ardoises, bois de construction, etc.; cabotage; 75 navires appartiennent à son port. — A 25 l. S.-O. d'Édimbourg, 8 l. O. d'Annan.

DUNBAR. Jolie petite ville maritime du comté et à 6 l. E. d'Haddington, avec titre de bourg royal, située sur la mer du Nord, à l'embouchure de la Tyne. Pop. 5,500 hab. Elle est régulièrement bâtie et

dominée à l'ouest par les ruines d'un ancien château fort, célèbre dans l'histoire d'Écosse. Le port, défendu par une batterie, est sûr, mais d'un accès difficile, la côte étant remplie d'écueils, qui occasionnent de fréquents naufrages.

Entre le port et le château on remarque une crête formée de pouzzolane prismatique, qui s'avance à 200 mètres dans la mer. Les colonnes sont de forme anguleuse; elles ont un ou deux pieds de diamètre, et s'élèvent à trente pieds au-dessus du niveau de la marée basse. Elles ne s'adaptent pas aussi parfaitement l'une à l'autre que celles de la chaussée des Géants, en Irlande; la matière qui remplit leurs interstices est une sorte de spath blanc : les habitants nomment cette chaussée *the Isle*. La ville ne renferme aucun édifice remarquable, excepté l'église, édifice dont la construction date du XIVe siècle.

Dunbar s'annonce de loin par le mugissement de la mer, qui se brise contre les rochers de sa plage, toute couverte d'écume et de débris de plantes. De longues lames s'avancent continuellement vers la terre avec un bruit terrible, s'enfoncent dans les sinuosités du promontoire, paraissent, disparaissent et reviennent toujours, sans que l'œil soit jamais fatigué de cette monotonie. Les ruines du vieux château, hardiment assis sur un rocher qui s'avance dans la mer, offrent un aspect on ne peut plus pittoresque, surtout au moment d'une tempête. Par un contraste inexprimable, tout le paysage d'alentour n'a rien que de paisible et de champêtre; un petit ruisseau le parcourt, l'arrose, et va se perdre dans le ressac du port.

Cette ville, dont le nom signifie château de Bar, est très-ancienne; elle doit son nom au fameux capitaine Bar, auquel Kenneth le donna pour le récompenser du courage qu'il avait montré contre les Pictes. Le château était très-fort par sa position, et n'avait qu'un seul passage qui conduisît dans l'intérieur des terres. Il fut assiégé par Montague, comte de Salisbury, qui employa pour détruire ses murailles de grands engins, avec lesquels on attaquait les fortifications avant qu'on se servît de canons; mais la célèbre comtesse de March, qui y commandait, le défendit avec succès. Après dix-neuf semaines de siége, la comtesse de March ayant été secourue par Alexandre Ramsay, le comte de Salisbury fut forcé de se retirer. Le château de Dunbar soutint encore plusieurs autres siéges. Il est surtout célèbre par la retraite qu'y fit Édouard II après sa défaite à Bannockburn. Bothwel y conduisit la reine Marie Stuart quelque temps avant de l'épouser. Le parlement en ordonna la démolition en 1567.

Industrie. *Fabriques* de savon, filatures de coton. Forges. Pêche importante de harengs.

Les environs du Dunbar furent le théâtre de deux combats également funestes aux Écossais. En 1296, l'armée d'Édouard Ier défit celle de Baliol, et s'empara du château. Au S.-O. de Dunbar est le lieu nommé Dunhil, où se donna, en 1650, la bataille de Dunbar, entre les troupes anglaises, commandées par Cromwel, et Lesly, général écossais, combattant pour Charles II. La situation de l'armée anglaise étant devenue critique, par suite des obstacles que lui suscitait Lesly, Cromwel s'était décidé à se replier vers l'Angleterre. Lesly, ayant été informé de son dessein, quitta ses lignes, afin d'intercepter la retraite des Anglais, et prit possession des collines de Lamermoor, remplies de défilés dangereux, dont il s'empara. Là il se proposait d'attendre les Anglais avec la certitude de remporter une victoire décisive. Mais les prédicateurs presbytériens, par l'influence qu'ils exerçaient sur l'armée écossaise, le forcèrent, en dépit de ses prudentes remontrances, de quitter la forte position qu'il avait prise et de combattre les Anglais sur un terrain égal. Cromwel, s'étant aperçu de cette faute, se porta, à la tête de ses troupes au-devant des Écossais, qui ne purent soutenir le choc des vieux soldats anglais. Deux régiments combattirent avec bravoure, et furent presques taillés en pièces; mais la plus grande partie de l'armée de Lesly fut mise en déroute sans faire beaucoup de résistance. Un horrible massacre suivit, et on fit un grand nombre de prisonniers, auxquels la cruauté du gouver-

nement anglais réservait un sort jusque alors inconnu dans les guerres des chrétiens : il les fit transporter dans les établissements anglais en Amérique, où il les fit vendre comme esclaves.

Après la bataille de Carberry, le château de Dunbar fut pris et démantelé par le régent Murray, et sa belle artillerie fut placée sur les bastions du château d'Édimbourg : depuis cette époque jusqu'à nos jours on a oublié son importance militaire.

Si on en excepte ses faubourgs et les souvenirs historiques auxquels elle se lie, la ville de Dunbar offre peu d'intérêt pour l'étranger; cependant le panorama étendu et varié dont on y jouit de ses différentes parties est d'une grande beauté : à l'est, le promontoire de S. Abbs-Head domine sur le pays et sur la mer; au midi, on aperçoit les territoires de Whittingham et de Beil, ainsi que les groupes de collines qui s'élèvent successivement en amphithéâtre, jusqu'à ce qu'elles paraissent se réunir à la chaîne des Lammermoor; à l'ouest, le sommet isolé de Dunpenderlaw, les collines d'Earlston et le mont volcanique le North-Berwick-Law, forment dans l'ensemble du tableau des points de vue non moins pittoresques; au nord, enfin, les regards s'étendent sur le détroit étendu du Forth, sur les côtes riches et variées de Fife, sur le roc gigantesque de Bass, et sur la romantique île de May.

Le port de Dunbar, creusé à grands frais, et pour lequel Cromwell donna une somme de trois cents livres pour construire un môle à l'est, est encore incommode et d'un accès difficile. L'ancienne église paroissiale, devenue collégiale en 1342, renferme un magnifique monument en marbre blanc, érigé à la mémoire de sir George Home, comte de Dunbar et de March.

DUNBEATH. Rivière du comté de Caithness. Elle sort d'un lac, coule au S.-E. et se jette dans la mer, à 3 l. N.-E. de Caithness.

DUNBEATH. Château du comté de Caithness, situé au bord de la mer, près de l'embouchure de la rivière de son nom.

DUNBLANE. Petite ville très-ancienne, du comté et à 10 l. O. de Perth. Pop. 2,800 hab. Elle est dans une situation délicieuse, sur les rives de l'Allan. Sa cathédrale, qui tombe en ruine, couronne une colline dont la rivière arrose la base. On trouve à une demi-lieue de cette ville, sur les bords de l'Allan, la fontaine minérale de Cromlix. C'est près de Dunblane que se livra, en 1715, la bataille de Sheriffmuir, à la suite de laquelle les deux partis, se croyant vaincus, s'enfuirent chacun de leur côté.

La cathédrale de Dunblane fut élevée par le pieux roi David, vers le milieu du XIIe siècle. Quoiqu'elle ait été considérablement endommagée par l'effet du temps et du fanatisme, ce qui reste encore de son architecture et de ses proportions suffit pour justifier la réputation dont elle a joui d'être un des plus beaux édifices sacrés de cette époque. Un monastère existait en ce lieu bien avant qu'il fût érigé en siége épiscopal; saint Blaan, de qui dérive le nom actuel, était supérieur de ce couvent sous le règne de Kenneth, en 982 : on voit encore quelques restes de l'évêché. Le dernier évêque de Dunblane fut Robert Leighton, nommé en 1669 archevêque de Glascow, qui laissa au clergé du diocèse de Dunblane une bibliothèque de prix avec des fonds pour son entretien; ce legs généreux a reçu depuis des augmentations considérables, et forme maintenant une collection d'une grande valeur et d'un avantage important pour Dunblane et les environs.

DUNCORE. Village du comté et à 3 l. 1/2 O. N.-O. de Dumfries, sur la rive gauche du Cairn. Pop. 1,500 hab.

DUNDÉE. Grande et belle ville maritime du comté d'Angus, située sur le bord septentrional de l'estuaire formé par l'embouchure du Tay, qui en cet endroit a presque une demi-lieue de largeur. Pop. 30,500 hab. Elle est assez bien bâtie, et consiste en quatre rues principales, qui aboutissent à une grande place. Le port est sûr, et peut recevoir les plus gros navires. On y remarque l'hôtel de ville, qui renferme la cour de justice, la banque, et la prison; la halle, ornée de colonnes ioniques

et d'une jolie coupole; l'ancienne église, avec une tour carrée de 160 pieds de haut; l'église Saint-André, surmontée d'un clocher élevé de 140 pieds; l'hospice des orphelins, l'hôpital des aliénés, l'infirmerie et la pharmacie des pauvres et des malades. Cette ville possède une académie pour les langues étrangères, les mathématiques et la littérature, et un cabinet de physique. Un bateau à vapeur remonte chaque jour le Tay jusqu'à Perth, tandis qu'un autre le descend jusqu'à Dundée.

Dundée passe pour avoir été la résidence des premiers rois d'Écosse. Elle était entourée de murailles du côté de la terre, et défendue par un château. Sous le règne d'Édouard elle fut prise deux fois par les Anglais, et reprise par Wallace et par Robert Bruce; ce dernier en fit détruire le château. Sous Richard II et Édouard IV elle fut encore prise, et brûlée. Montrose s'en empara en 1645; mais l'armée des covenantaires étant venue au secours de cette ville, ce général fut forcé de l'abandonner. Monk la livra au pillage, sous le protectorat de Cromwell.

Manufactures de toiles de toutes qualités et de toiles à voiles, de bougran, de fil estimé, de cuirs et de cordages. Armements pour la pêche de la baleine et de la morue. — A 4 l. 1/2 S. de Forfar, 7 l. E. de Perth, 15 l. N. N.-E. d'Édimbourg.

Long. O. 5° 22′ 30″. Lat. N. 56° 25′ 0″.

DUNDONALD. Village du comté et à 3 l. 1/2 N. d'Ayr, près du golfe de Clyde. Pop. 2,500 hab. On y voit le château royal de Dundonald, retraite favorite de Robert II. — *Manufacture* de tissus de coton. Exploitation de houille.

DUNEARN. Montagne du comté de Fife, située près de Burntisland. Elle renferme à son sommet un petit lac, que l'on regarde comme le cratère d'un volcan éteint.

DUNFERMLINE, ville ancienne, du comté de Fife, située sur le sommet et sur le penchant d'une colline, non loin de la rive gauche du golfe de Forth, à 6 l. N.-O. d'Édimbourg. Pop. 13,700 hab. Cette ville est irrégulièrement bâtie, mal percée et mal propre. Elle possède un bel hôtel de ville, plusieurs hôpitaux et établissements de charité, une église paroissiale de construction moderne, et plusieurs temples pour les différents cultes. On y remarque les restes d'un ancien palais royal, résidence favorite de Malcolm II, dans lequel est né Charles Ier, en 1600. — *Manufactures* considérables de linge de table et de tissus de coton. Aux environs, mines de fer et de houille exploitées.

DUNGLAS-CASTLE. Château ruiné, du comté de Dumbarton, situé à l'extrémité occidentale de la muraille romaine appelée Graham's Dyke.

Le château de Dunglas est bâti sur le promontoire du même nom : on conjecture que ce fut jadis une station romaine, qui était destinée à commander le golfe de la Clyde; il paraît qu'il fut fortifié dans la même intention, du temps d'Olivier Cromwell. La tradition rapporte que sa destruction date de 1640, époque à laquelle un jeune page anglais appartenant au comte d'Haddington trahit les assiégés, au nombre desquels étaient plusieurs personnages de rang, et mit le feu à une mine, qui fit sauter le château et la garnison.

DUNGSBY ou **DUNCANSBY**. Cap du comté de Caithness, qui forme la pointe la plus septentrionale de l'Écosse. Cette pointe fait directement face aux Orcades, dont elle n'est séparée que par un large canal, nommé détroit de Pentland. De toutes les côtes de la Grande-Bretagne, le cap Dungsby est l'endroit où les marées sont les plus violentes. Lat. N. 58° 45′. Long. O. 5° 31′. Voyez Pentland.

DUNKELD. Ville très-ancienne du comté et à 5 l. N. N.-O. de Perth, autrefois capitale de la Calédonie. Pop. 14,000 h.

Cette ville est située dans une vallée profonde et pittoresque, sur des rochers en partie nus et en partie couverts de bois, au pied desquels coule le Tay. Elle est assez mal bâtie; on remarque cependant, en face du pont majestueux nouvellement construit sur le Tay, une rue bordée d'assez belles maisons. En été cette ville est le rendez-

vous d'une nombreuse compagnie, qu'y attire sa situation romantique.

On remarque à Dunkeld les restes de l'ancienne abbaye de ce nom, qui doit son origine à un monastère de Culdes, et où les reliques de saint Colomban furent apportées d'Iona par Kenneth Macalpine. Institué siége épiscopal par David I[er], Dunkeld avait été la résidence du primat d'Écosse avant que saint Andrews lui ravît cet honneur. Une succession de savants et de saints évêques a enrichi ses annales de plus d'un grand nom. — Les détails d'architecture de la cathédrale méritent l'attention des antiquaires. On y remarque le mélange de plusieurs styles, comme dans la plupart des églises gothiques d'Écosse. Le grand vaisseau de l'abbaye n'a perdu que sa toiture : la réparation des ruines a été dirigée avec goût ; et le chœur, parfaitement conservé ou rétabli, a été converti en chapelle paroissiale. La tour, commencée en 1501, est d'une élégance remarquable. Non loin du portail sont deux pins larix, les plus gros et les plus anciens qu'il y ait dans toute la Grande-Bretagne.

Parmi les antiquités sépulcrales qu'offrent les ruines de la cathédrale, est une statue couverte d'une armure, au pied de laquelle est une tête de lion, et qui représente le féroce Wolf de Badenoch, Alister, fils de Robert II, qui brûla la cathédrale d'Elgin.

A peu de distance de Dunkeld, on voit le château des ducs d'Athol, édifice simple, abrité par les monts Grampians, remarquable seulement par de beaux jardins, qui s'étendent le long du Tay. Du sommet de Craig-y-Barns, on découvre une vue riche et majestueuse.

On doit visiter aux environs de Dunkeld la salle d'Ossian, située au milieu d'un bois, sur le Braan. Un tableau placé en face de la porte d'entrée représente ce vieux barde chantant au milieu d'une troupe de femmes qui l'écoutent. Près de lui repose sa lance, son arc, son carquois, et *Bran*, son chien fidèle. Tout à coup le tableau disparaît pour faire place à une croisée, et la cascade du Braan se présente dans le même cadre. Le ruisseau, comprimé entre deux parois de rochers, se détourne, et, furieux de la résistance qu'il éprouve, mugit, franchit en les couvrant d'écume, les fragments de rochers qui s'amoncellent sous son passage, et tournoie au fond d'un abîme. Des miroirs incrustés dans le plafond et les murailles de l'appartement, présentent la même image sous mille aspects divers. — A un quart de lieue d'Ossian's Hall, en remontant le ruisseau, est la grotte d'Ossian, en partie artificielle; et à un quart de lieue au delà, une autre cascade, nommée le Pont-Grondant : le Braan, après avoir passé sous un pont que ses eaux ont elles-mêmes creusé dans le roc, se précipite de 50 pieds de hauteur.

Le parc qui entoure le palais ducal de Dunkeld, palais qui sera bientôt remplacé par une magnifique habitation, est entretenu avec le plus grand soin. Les allées comprennent ensemble une longueur d'environ cinquante milles, indépendamment d'un chemin de voiture long de trente milles. Des bois de pins et de mélèzes occupent une étendue de onze mille acres carrés. Ces promenades offrent les points de vue les plus variés et les plus pittoresques; sous le rapport de l'étendue, du passage successif d'un paysage romantique à un autre, d'un tout autre genre de beauté, aucun domaine dans la Grande-Bretagne ne peut être comparé à celui-ci. Ce qu'offre de plus curieux la cascade de Braan est sans contredit la salle d'Ossian, de quarante pieds plus élevée que le bassin de cette cascade, placée directement en face, et construite de manière que l'étranger en y entrant aperçoit aussitôt la chute, qui, multipliée un millier de fois par les glaces placées au plafond et sur les murs, semble se précipiter sur lui de tous les côtés. L'effet est magique, et, quoiqu'il soit dû entièrement à l'art, il ne laisse pas de frapper d'étonnement le visiteur que rien, à son arrivée, n'a pu y préparer

Industrie. *Fabriques* de toiles de lin, de laine filée et de cuirs. Marché général de toutes les hauteurs environnantes.

DUNLOP. Village du comté et à 8 l. N. d'Ayr. Pop. 1,100 hab. Il est renommé pour les fromages gras et très-délicats qu'on y fabrique, et qui portent son nom.

DUN-MAC-SNIACHAN. Rocher an-

ciennement fortifié, situé dans le comté d'Inverness, entre le Crenan et l'Étive, où l'on suppose que fut autrefois *Beregonium*, ancienne capitale des Pictes. Au bord de la mer, s'avance un rocher élevé et solitaire, ayant deux sommets un peu aplatis, qui sont l'un et l'autre entourés d'un mur vitrifié, dont la forme est exactement déterminée, et qui dans quelques endroits s'élève à une hauteur de huit pieds. Il n'est accessible que d'un seul endroit, où il est défendu par une seconde muraille, et vers le milieu d'un des côtés, où une étroite ouverture a laissé une issue par laquelle on monte avec peine. Les hauteurs escarpées qu'on voit dans l'enfoncement, et qui dominent sur la mer, portent le nom de la Ville du roi; à leur pied, une route droite, d'environ dix pieds de largeur, qu'on appelle Market Street, et qu'on prétend avoir été payée autrefois, passe à quelques toises de celle qui conduit à Dun-Mac-Sniachan. On ne peut contester à ce lieu d'être la Selma d'Ossian; et comme Selma signifie une vue magnifique, cette hypothèse devient presque une certitude. Il n'y a aucun moyen d'acquérir la conviction que la cité dont la tradition admet l'existence en cet endroit y ait été réellement placée; mais il est évident qu'une colline fortifiée pour protéger les habitants, ainsi que des fanaux pour donner l'alarme dans le cas de surprise ou d'invasion, y existaient à une époque fort reculée.

DUNNET. Petite ville maritime du comté de Caithness, à 1 l. 1/2 E. de Thurso. Elle est située sur la côte orientale d'une baie à laquelle elle donne son nom, et où se trouve une bonne pêcherie de carrelets, de morues et de harengs. Lat. N. 58° 32′. Long. O. 5° 28′.

DUNNET-HEAD (Orcas promontorium). Cap du comté de Caithness, à 1 l. 1/2 de Dunnet. Il est formé de plusieurs collines, et par des rochers dont quelques-uns ont de 3 à 400 pieds de hauteur.

DUNNING. Village du comté et à 3 l. 1/2 S.-O. de Perth. Pop. 1,900 hab. Il fut incendié en 1715, par le comte de Mar, et est aujourd'hui assez bien bâti. — *Fabriques* considérables de toiles.

DUNOLLY-CASTLE. Château ruiné du comté d'Argyle, situé à un quart de lieue d'Oban.

Le château de Dunolly ou d'Oban est un des plus remarquables par sa position; il est assis sur une roche escarpée qui s'élève au-dessus d'un joli havre où se réfugient un grand nombre de navires, lors des tempêtes, si fréquentes dans ces parages: ce qu'il en reste n'était guère que le donjon; mais des ruines couvertes de lierre dessinent encore les traces de son ancienne magnificence. On remarque à peu de distance l'énorme pilier de clach-na-can, ou le pilier du chien, où l'on croit que Fingal attachait habituellement son fameux chien Bran.

Le château de Dunolly fut la résidence des Mac-Dougal, derniers descendants de l'illustre maison de Lorn, si redoutable aux anciens rois d'Écosse.

DUNOON. Village du comté d'Argyle, situé sur le golfe de Clyde, à 8 l. S. S.-E. d'Inverary. Pop. 2,200 hab. Le château de Dunoon a été jadis une résidence royale.

DUNNOTTAR ou **DUNNOTER.** Ville et paroisse du comté de Kincardine. à 3 l. 1/2 N.-E. de Fordoun. Pop. 1,800 hab. On y voit encore quelques restes du château de Dunnottar, situé près de la mer, sur un roc taillé à pic, très-uni à son sommet, qui a plusieurs acres d'étendue, et qui est séparé de la terre par un abîme de cent cinquante pieds de profondeur. Une partie de ce château sert encore de prison d'État. Il offre, par sa situation pittoresque, une des plus belles ruines du royaume.

Le château de Dunnottar résista aux troupes de Cromwell, et fit une honorable résistance sous les ordres de John de Barras. C'était dans cette forte citadelle que les *honneurs de l'Écosse*, comme on les appelait, avaient été déposés après la bataille de Dunbar, c'est-à-dire la couronne, le sceptre, l'épée de l'État, symbole de la royauté écossaise, qui étaient en grande vénération parmi la nation. Les Anglais désiraient ardemment s'emparer de ces trophées. Comme les provisions commençaient à manquer, le gouverneur du château de Dunnottar, prévoyant qu'une plus longue défense al-

lait devenir impossible, fit transporter, avec le secours du ministre Granger, ces reliques de la royauté à Kinneff; elles y furent enterrées sous la chaire de l'église, et y restèrent jusqu'à l'époque de la restauration. Le château de Dunnottar finit par se rendre, faute de provisions; le gouverneur fut traité rigoureusement, et même appliqué à la torture, ainsi que le ministre Granger, pour leur faire avouer où les *regalia* étaient cachés; mais ils persistèrent à garder leur secret.

Lors des guerres pour cause de religion, cent soixante non-conformistes furent renfermés dans le château de Dunnottar. Là, ces malheureux furent, sans aucune distinction, jetés dans un immense cachot, ayant une fenêtre qui donnait sur la mer, mais au bas de laquelle se trouvait un horrible précipice. Les murs de ce lieu, appelé encore aujourd'hui le cachot des wihgs, portent les marques des tourments infligés à ces malheureuses créatures. Il y a particulièrement un grand nombre d'ouvertures pratiquées dans la muraille, environ de la hauteur d'un homme, et c'était la coutume, au bon plaisir du geôlier, que tout prisonnier qui était jugé réfractaire, se trouvât forcé de se tenir debout, les bras tendus et les doigts assujettis par des coins dans les crevasses du mur. Beaucoup moururent au milieu de cette cruelle torture; d'autres furent privés de l'usage de leurs membres par des rhumatismes ou d'autres maladies; plusieurs perdirent la vie en essayant de descendre du précipice sur lequel le château est construit. Ceux qui survécurent à cet emprisonnement, qui dura six semaines ou deux mois, furent mis en liberté après s'être soumis au serment du test : on transporta les autres dans les colonies. Une pierre funéraire, dans le cimetière de Dunnottar, conserve encore les noms de ceux qui moururent dans cette horrible captivité.

Les rochers de Fowlsheugh (*rocher des oiseaux*), sur le sommet desquels est bâti le château de Dunnottar, s'élèvent au bord de la mer, à une hauteur moyenne de 200 pieds, sur une longueur de plus d'un quart de lieue. Leurs parois, criblées d'une multitude de cavités, sont peuplées de myriades d'oiseaux de mer de différentes espèces.

DUNROBIN, petite ville du comté de Sutherland. Elle est située sur une éminence, près de la mer, à 5 l. N. de Cromarty.

DUNROSSNESS, petite ville du comté des Orcades, située dans la partie méridionale de l'île Mainland, à 9 l. S. de Berwick.

DUNSE, jolie petite ville du comté et à 6 l. E. de Berwick, située près de la rive droite du White-Adder, au pied des montagnes de Lammermuir, qui l'entourent de tous côtés, à l'exception de celui du sud, où commence la plaine de Merse. Pop. 3,800 hab. Elle est assez bien bâtie, et formée de rues larges et bien pavées, dont la principale aboutit à une place sur laquelle s'élève un bel hôtel de ville. Au N. le mont Cockburn-Law s'élève à 150 toises au-dessus du niveau de la mer, et sa pointe en forme de cône sert de signal aux marins qui naviguent dans la mer du Nord. C'est la patrie du célèbre docteur Scott. Dans les environs, à Duns-Spaw, on trouve des eaux minérales très-fréquentées.

La ville de Dunse est la cité la plus marchande du comté de Merse, mais elle n'en est pas la capitale; elle contient une riche et industrieuse population. L'ancienne ville, qui s'étendait depuis le petit lac le long du bord méridional du Law, a entièrement disparu à mesure que le fief seigneurial s'est augmenté, et son territoire fait maintenant partie du parc du château : un seul reste existe néanmoins, c'est une large pierre qui est incrustée dans la muraille, et qui indique le lieu où la tradition prétend que fut située la maison de Duns Scott. — La nouvelle maison de ville, surmontée d'une tour dont les proportions et le dessin sont élégants, contribue beaucoup à l'ornement de la place.

Le château de Dunse, magnifique habitation de M. Hay de Drumelzier, est de construction moderne; il a été élevé sur les ruines de l'ancienne forteresse de ce nom, qui venait de la famille de Randolph, comte de Moray, par le mariage de sa fille, la

célèbre Agnès, avec Cospatrick, comte de Dunbar; c'était le grand quartier du général Lesly, quand l'armée écossaise campa sur une des hauteurs voisines, en 1639. On a eu l'heureuse idée de conserver dans le même état où il l'avait laissé l'appartement dans lequel il dina avec son état-major. Les décorations intérieures sont fort belles; quelques-unes même sont d'une curieuse magnificence. Le style gothique domine dans l'architecture et dans l'ameublement. L'escalier est d'une extrême légèreté; une des galeries, éclairée par une fenêtre en glace dépolie, est probablement la plus belle de l'Écosse; on y remarque une belle collection de portraits originaux, parmi lesquels on distingue celui du premier vicomte de Kingston.

Le sommet du Dunse-Law porte encore des traces évidentes de ce campement; mais les genêts ont depuis longtemps recouvert ce brillant manteau de verdure qui en décorait la surface, et rendu à la nature et à la tranquillité champêtre des lieux qui avaient eu une destination moins pacifique. — A quelques milles, au sud de Dunse, est l'ancienne habitation des Homes de Wedderburn, qui mérite d'être visitée.

Manuf. d'étoffes de laine. Papeteries. Il se tient annuellement à Dunse trois grandes foires, réputées les meilleures de l'Écosse.

DUNSKERRY. Petite ville du comté de Sutherland, située à peu de distance de la côte septentrionale, à 1 l. E. S.-E. de Farout-Head.

DUNSTAFFNAGE-CASTLE. Château ruiné du comté d'Argyle, situé à 1 l. 1/2 du village d'Oban.

Ce château, berceau de la monarchie écossaise, s'avance au milieu des eaux, sur le sommet d'un promontoire escarpé; il est d'une architecture grossière, mais d'un grand effet, par l'isolement de sa situation, surtout du côté de la mer. Ce fut, dit-on, longtemps le séjour des rois pictes; c'était là que l'on conservait cette fameuse pierre sur laquelle ils étaient jadis couronnés, et que l'on transporta à Scone peu après que Kenneth II fut monté sur le trône des Pictes.

Le château actuel de Dunstaffnage a été élevé vers la fin du XIII[e] siècle, et l'on suppose que Robert Bruce s'en empara après sa victoire sur le seigneur de Lorn dans le Pass d'Aw. Il a été habité depuis jusqu'au XV[e] siècle par les seigneurs d'Argyle. Pendant les troubles civils, ce château étant regardé comme une place qui n'avait rien à craindre d'une attaque, on y déposa des chartes et d'autres titres très-importants, dont quelques-uns y existent encore.

Ce château a la forme d'un bâtiment carré ou plutôt octogone, placé sur le haut d'un rocher à pic, où l'on n'arrive que par un escalier étroit et extérieur qu'une sentinelle pourrait seule défendre contre mille assaillants. A chacun de trois des angles est une tour ronde; le quatrième coin est demi-circulaire; l'un de ces angles forme un bâtiment carré de trois étages, d'un travail beaucoup plus moderne que le reste du château; le toit de cette partie existe encore en entier, et les planchers sont en bon état. Dans l'enceinte des murs existe une petite maison construite il y a un peu plus d'un siècle. C'est la seule partie de la forteresse qui soit habitée. — On voit près du château les ruines d'une chapelle ornée de sculptures d'un travail exquis, et un peu plus loin, en suivant la route, celles de Dunolly-Castle, sur le sommet d'un rocher escarpé de nature basaltique.

Le château de Dunstaffnage est bâti à l'embouchure du Loch-Étive, long détroit qui communique à la mer par une sorte d'écluse naturelle appelée *Connel-Ferry*, espèce de gorge étroite, qui à la mi-marée devient une cataracte extrêmement rapide: quand la marée monte, son mouvement ascendant n'est communiqué aux eaux du lac Étive qu'après un certain temps, à cause du passage resserré du Connel: la surface du lac reste donc à plus de huit pieds au-dessous de la marée, qui soudain, comme un torrent surmontant un obstacle, franchit le passage avec fracas et couvre le lac d'écume. Quand la marée se retire, le torrent rétrograde tout à coup avec la même impétuosité, jusqu'à ce que la mer et le lac soient de niveau.

DUNSTER. Château ruiné du comté de Kincardine, situé sur un rocher élevé près de la mer.

DUNTELCHAB. Lac du comté d'Inverness, à 7 l. N.-E. du fort Auguste.

DUPPLIN. Village et presbytère, comté et à 2 l. S.-O. de Perth, sur la rive gauche de l'Earn. Le 12 août 1332 il s'y livra une bataille mémorable entre les Anglais et les Écossais. Ces derniers, commandés par le comte de Mar, régent d'Écosse, furent entièrement défaits. Plusieurs milliers d'Écossais, le régent et quantité de seigneurs de distinction furent tués pendant le combat, écrasés dans leur fuite, ou noyés dans la rivière de l'Earn. Cette fatale bataille de Dupplin anéantit pour un moment tous les avantages que celle de Bannockburn avait assurés à l'Écosse. (Voy. Bannockburn.)

Près de Dupplin se trouvent les eaux minérales de Pitkeathly, que l'on emploie avec succès dans les maladies cutanées.

DURNESS. Petite ville située près de la côte septentrionale du comté de Sutherland, au fond de la baie appelée Kyle of Durness, formée par la rivière qui porte le même nom que la ville. Elle est à 15 l. N. N.-O. de Durnoch. Long. O. 6° 51′. Lat. N. 58° 33′.

DURNESS. Rivière du comté de Sutherland. Elle se jette dans la mer du Nord un peu à l'O. de Farout-Head, et forme à son embouchure la baie appelée Kyle of Durness.

DUTHILL. Ville du comté et à 8 l. S.-E. d'Inverness. Pop. 1,750 hab. Une partie de la paroisse de Duthill dépend du comté d'Elgin.

DYSART. Petite ville du comté de Fife, située sur la côte septentrionale du golfe de Forth, où elle a un petit port défendu des vents d'est par une jetée de pierre, mais qui ne peut recevoir que de petits bâtiments. Pop. 6,500 hab. — *Construction* de navires. — *Commerce* de sel, fer, houille, bois du Nord. Vingt-trois vaisseaux et deux sloops sont employés à ce commerce.

E.

EALAN NAN ROANS. Petite île d'environ une lieue de tour, située sur la côte septentrionale du comté de Sutherland. En 1783 une partie du centre de cette île fut engloutie et remplacée par un étang.

EALLANG-HERIG. Petite île du comté d'Argyle, située à l'entrée du lac Riddan, à 7 l. 1/2 S. d'Inverary. En 1685, le duc d'Argyle, ayant conçu le projet de renverser le gouvernement de Jacques II, rassembla dans cette île une armée de 3,000 hommes, et s'y fortifia; mais à l'approche du parti royaliste cette armée capitula, et le duc prit la fuite; mais il ne tarda à être pris et mis à mort.

EARL'S-FERRY. Village du comté de Fife, situé sur le golfe de Forth, où il a un port, à 4 l. S. de St-Andrew. Pop. 400 hab. — *Fabriques* de coutil.

EARLSTOWN, anciennement ERCILDOUNE. Petite ville du comté et à 12 l. S.-O. de Berwick, sur le Leader. Pop. 1,750 h.

Les environs de cette petite ville sont on ne peut plus pittoresques; les rives de la Leader, dans son cours entre les collines de Carolside et les terrains classiques de Cowdenknows, sont d'une beauté remarquable, et sont souvent le sujet des chants d'Écosse. La maison de Carolside est une des retraites champêtres les plus agréables que pourraient choisir la paix et la philosophie; la profonde et douce tranquillité du vallon qui l'entoure, les collines qui fournissent de l'ombrage en été et un abri en hiver, et qui sont défendues en partie des regards trop familiers du voyageur, l'épaisse et sombre verdure qui entoure ces lieux, les scènes classiques dont ils ont été le théâtre, tout contribue à fasciner les yeux et à séduire l'esprit.

Earlstown est le lieu célèbre où Thomas

le rimeur ou le sorcier, poëte du XIII[e] siècle, a pris naissance, et le théâtre de ses fastes historiques. Thomas d'Ercildoune était déjà fameux comme auteur de sir Tristrem, en 1230, dont Godefroy de Strasbourg et Thomas Brunne parlent dans les termes les plus flatteurs; le ménestrel des bords du Rhin appelait Thomas de Bretagne maître de la littérature romantique. Dès cette époque les ménestrels du Nord jouissaient d'une grande réputation, et leurs ballades héroïques étaient regardées comme les meilleures de ce genre. Ercildoune, où Thomas le rimeur avait fixé sa résidence, jouissait alors d'une grande célébrité dans le midi de l'Écosse, et cette célébrité a reçu un intérêt plus durable de la riche et fertile imagination de Walter Scott. Les attributs extraordinaires dont la postérité a revêtu ce personnage mystérieux le représentent comme à moitié ménestrel et à moitié magicien, qu'on aimait pour ses chants, qu'on redoutait pour ses sorcelleries, et dont les yeux, pénétrant dans l'avenir, découvraient les destinées du royaume et les époques importantes pour le sort de son pays, de ses amis, de sa famille, époques qui sont maintenant le sujet de l'histoire. Devançant ses contemporains sur les routes du goût et de la littérature, dans un temps surtout où la poésie était regardée comme une espèce d'enchantement, Thomas devait passer pour un magicien, et il ne faut pas s'étonner qu'on lui ait si gratuitement donné ce nom.

On montre encore aux curieux, à l'extrémité ouest d'Earlstown, la tour de Rhymer, partie de l'habitation du poëte; et dans l'église paroissiale on lit sur une pierre incrustée dans la muraille:

> Auld Rymer's race
> Lies in this place.

Un peu au-dessous d'Earlstown, sur un banc de rochers qui bordent la Leader, on remarque les restes de l'ancien édifice de Cowdenknows. Des hauteurs de Bernerside on jouit d'une vue imposante et diversifiée, dont l'ensemble frappant rend à cet endroit les rives de la Tweed si remarquables. Des collines, des vallées, des champs fertiles, des bois, des eaux, tout enfin se réunit dans le paysage pour former un tableau riche et animé. Le pont suspendu sur la Tweed, de deux cent soixante et un pieds de longueur, est dû à la généreuse magnificence du comte de Buchan, et il a le double mérite de l'utilité et de l'élégance. A l'une des extrémités du pont, une petite éminence est couronnée par un temple circulaire dédié aux Muses, qui prouve le goût classique de ce patriote gentilhomme. L'ouvrage est d'un beau modele, la position est bien choisie, et le bâtiment produit au milieu de l'ensemble un effet extrêmement agréable. A peu de distance, en face du coteau voisin, une statue colossale de Wallace, élevée par le même généreux patron, est remarquable comme ouvrage d'un artiste du pays qui n'a jamais reçu de leçons de sculpture. De la route de Jedburgh, cette statue donne à tout le paysage un caractère frappant et pittoresque.

EARN. Rivière qui sort du lac de ce nom, situé dans la partie occidentale du comté de Perth. Elle coule à l'E., passe sous les murs de Drummond, arrose la fertile vallée de Straith-Earn, et se jette par un canal dans le Tay, près de Newbourgh. L'Earn est navigable pendant plus d'une lieue pour des navires de 50 à 60 tonneaux.

EARN. Lac du comté de Perth, dont les bords sont en grande partie couverts de forêts. Il a 2 l. 1/2 de long sur 1/4 de large, et verse ses eaux dans la rivière de son nom qui se jette dans le Tay près de Newbourgh. Ce lac ne gèle jamais. De belles routes longent ses deux rives, bordées de sites intéressants et pittoresques, et en facilitent l'excursion. Près de l'auberge de Lochearnhead, à peu de distance d'un castel, on remarque une belle cascade, formée par le petit torrent de l'Ample. L'auberge de Lochearnhead est un endroit où s'arrêtent de préférence les voyageurs; vu de cet endroit, le lac Earn offre une miniature pittoresque où toutes les beautés rassemblées en cet endroit semblent avoir été ainsi resserrées pour pouvoir être vues facilement du même coup d'œil; les montagnes qui entourent le lac s'élèvent avec une

majestueuse simplicité jusqu'aux nues: leurs sommets imposants et de formes variées sont hérissés de précipices, de rocs escarpés, de crevasses et de ravins; d'innombrables torrents coulent avec rapidité au milieu des arbres, et vont mêler leurs eaux à celles du lac.

Non loin de Lochearnhead, on voit la colline de Balquiddar, qui a été le sujet de bien des poésies écossaises, et qui s'élève en pente douce sur la gauche. Dans le cimetière de Balquiddar, on remarque la tombe du fameux Rob-Roy, qui passa les derniers jours de sa vie à la partie supérieure du lac Oil. On assure que son évasion en traversant la rivière, racontée dans le célèbre roman qui porte son nom, a eu lieu réellement avec les circonstances rapportées par Walter Scott. Un détachement, commandé par le duc de Montrose, ayant réussi à s'emparer de Rob-Roy, il fut attaché en croupe derrière Graham de Garthnafuorach, qui, ne pouvant résister aux supplications de son prisonnier, délia la bandoulière qui retenait celui-ci, lorsqu'il atteignit un endroit où l'escarpement du rocher ôtait toute possibilité à un homme à cheval de suivre Rob-Roy. — Les armes gravées sur sa tombe sont un sapin traversé par une épée et surmonté d'une couronne, pour indiquer son alliance avec la ligne royale des Stuarts.

EASDAL. Une des îles Hébrides (Voy. EYESDALE.)

ECCLEFAN ou **ECCLESFECHAN**. Village du comté et à 5 l. E. de Dumfries. Il s'y fait un commerce considérable de bestiaux.

ECCLESGREIG. Village du comté de Kincardine, situé près de l'embouchure de l'Esk, à 1 l. 1/2 de Montrose. On remarque dans ses environs les belles ruines de *Kaim of Mathers*, qui couronnent un rocher isolé et perpendiculaire de 60 pieds de hauteur. A l'autre extrémité de la courbe que forme le rivage à partir de ce point, se voient celles du château dans lequel Kennetz IV fut assassiné par Fenella, fille du comte d'Angus.

EDAY. Une des îles Orcades, située à une lieue N. de Sapidshay. Elle a très de trois lieues de long, sur une lieue de large, mais elle est beaucoup plus étroite au milieu. Près de la côte N.-E. on trouve un récif nommé Calf d'Éday : entre ce récif et l'île est le port de Calf-Sound, et à l'extrémité septentrionale d'Éday se trouve le bon port de Fierness. A l'E. le sol est uni, assez bien cultivé, et fournit assez de grains pour la consommation. On y fabrique de la soude, et la pêche du homard est abondante sur les côtes. Pop. 700 hab.

EDEN. Rivière du comté de Berwick, qui se jette dans la Tweed, près de Coldstream.

EDEN. Rivière qui prend sa source dans le comté de Fife; elle passe au-dessous de Cupar, et se jette dans la mer à Saint-André, après un cours d'environ 8 l. La marée se fait sentir dans cette rivière jusque auprès de Cupar; elle abonde en truites et en saumons.

ÉDIMBOURG ou NID-LOTHIAN, comté borné au N. par le golfe de Forth, à l'O. par l'Almond, qui le sépare du comté de Lintithgow; au S., par les comtés de Lanerck, de Peebles et de Selkirk; et à l'E., par les comtés de Haddington, de Berwick et de Roxburgh. Il a 11 lieues de long, sur 5 à 6 de large, et 45 lieues de superficie. Ce comté a pour chef-lieu Édimbourg, et est divisé en quatre presbytères : Dalkeith, Édimbourg, Lander et Lintithgow. Sa population est de 191,514 hab.

Le comté d'Édimbourg est traversé par deux chaînes de montagnes, les Morfoot et les Pentlands, dont la cime la plus élevée a 280 toises au-dessus du niveau de la mer. Le reste du sol est varié de plaines, de collines, et arrosé par le Leith, par les deux Esk, et par plusieurs ruisseaux; un tiers du sol est en terres labourables, fertiles et bien cultivées; on y trouve de bons pâturages et quelques contrées bien boisées. — Le climat est en général sain, mais humide; au printemps, le comté est exposé aux vents froids de l'est, qui nuisent aux fruits, et en automne à d'épais brouillards qui empêchent souvent la maturité des grains.

Le comté d'Édimbourg renferme plusieurs mines de fer de cuivre, de houille, et des

carrières de marbre noir, de pierre de taille, de pierre à chaux, de quartz, de kaolin, de terre à creusets, etc., etc. — *Manufactures* importantes de toiles. Imprimeries d'indiennes. Papeteries. Tanneries, etc.

ÉDIMBOURG ou **ÉDIMBURGH**. Grande, belle et très-ancienne ville, capitale de l'Écosse. Chef-lieu du comté de son nom. Siége des tribunaux supérieurs et des premières administrations de l'Écosse. Bourg royal. Pop. 112,235 hab. Long. O. 5° 30' 30". Lat. N. 55° 57' 20".

L'origine d'Édimbourg se perd dans la nuit des temps. D'Anville dit que cette cité occupe l'emplacement d'une station romaine appelée *Alata Castra*. Suivant sir Walter Scott (*Provincial Antiquities*), Édimbourg, ou plutôt son château, était anciennement connu sous le nom celtique de *Maydin*, que les Romains traduisirent par celui de *Castrum Puellarum* (camp des jeunes filles). Entre autres étymologies de son nom moderne, la plus probable est celle qui fait dériver *Edinburgh* (en gaélique *Dun-Edin*) du roi saxon Edwin, qui répara la citadelle et lui donna ce nouveau nom. Elle pouvait très-bien être devenue la conquête des Saxons après la bataille de Cattraeth, célébrée en breton par Arrencin, et en anglais par Gray : on sait que les résultats de cette bataille du VI° siècle furent de réunir les deux comtés de Lothian au royaume de Northumbrie. — Les Scots, en soumettant les Pictes, étant devenus un peuple nombreux et formidable, étendirent progressivement leurs limites jusqu'au comté de Fife; et pendant les troubles de l'heptarchie, vers 1020, Malcolm II obtint du comte saxon Eadulf une cession du Lothian, qui depuis fit partie du royaume de Scotland. Les rois d'Écosse continuèrent, il est vrai, pendant plusieurs règnes, à siéger à Dumfermline, ou à résider à Scone; mais peu à peu la situation forte et sûre d'Édimbourg les engagea à fixer leur métropole sur la rive droite du Forth, et Édimbourg acquit à la longue le caractère et le titre de capitale : on trouve encore dans les noms des lieux qui entourent le palais des traces du langage celtique de ses premiers monarques; tel est celui de *Gaël-Town*, aujourd'hui Calton, qui est l'éminence que surmontent l'observatoire et le phare de Nelson. — Depuis cette époque, et pendant de longues années de guerre, Édimbourg, devenue la métropole écossaise, ne fut ni beaucoup agrandie, ni beaucoup resserrée dans ses limites. La colline que le château couronne à son extrémité, et que la porte de Netherbow fermait à l'autre, se couvrit graduellement de maisons, dont l'inégalité du site causa l'élévation prodigieuse. Outre la muraille qui l'entourait, la ville était défendue du côté du nord par un lac, à sec aujourd'hui, et au midi par l'escarpement naturel des rochers. A l'est elle s'unissait à un faubourg appelé *the Canongate* (la porte des chanoines), qui par la suite des temps forma le quartier de la cour. Les maisons de ville et les hôtels s'étendirent depuis Netherbow-gate jusqu'au palais d'Holy-Rood. Tel était Édimbourg lors de l'Union, et aucun changement n'y fut opéré avant 1745. L'abolition des juridictions héréditaires, l'unité politique des trois royaumes, l'impulsion nouvelle donnée au pays par la destruction des factions domestiques, commencèrent à ouvrir de nouvelles voies à l'industrie; une opulence comparative fit naître de nouveaux besoins et celui de résidences plus commodes, et une nouvelle ville couvrit bientôt l'espace que l'excavation du Loch-North desséché séparait de l'ancienne cité.

S'il est une vanité permise à l'homme, c'est sans doute celle qui fait partie de l'amour du pays. Nulle cité n'est vantée comme Édimbourg par ses concitoyens; ils ont divinisé en quelque sorte jusqu'au fantôme des grandeurs éclipsées de leur ville natale; volontiers, comme jadis les citoyens de Rome, ils jureraient de son éternité. Ici, les préjugés nationaux sont une espèce de religion qui légitime l'emphase du langage, quand il s'agit de relever Édimbourg aux yeux de l'étranger; et cette emphase, l'étranger se surprend plus d'une fois à n'y trouver que l'expression la plus simple de la réalité. En effet, également célèbre dans l'histoire, dans les sciences, dans la poésie et dans le roman, Édimbourg est aussi sans

contredit une des villes les plus extraordinaires du monde sous le rapport de son site.

Cette ville est entourée de montagnes élevées, excepté du côté du nord, où le terrain s'abaisse insensiblement vers le golfe de Forth. Immédiatement à l'est se trouvent les sommités de Calton-hill, d'Arthur's-Seat et de Salisbury-Crags, qui s'élèvent de sept cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, et font partie d'une même colline ; au sud sont les collines de Braid et de Pentland, et à l'ouest celle de Corstorphine. La ville est bâtie sur trois collines qui s'étendent parallèlement à côté l'une de l'autre ; la vieille ville occupe la colline du centre, la plus haute des trois, et couvre de ses nouvelles constructions la colline du sud ; la nouvelle ville occupe la colline du nord et s'étend plus particulièrement du côté de Leith, dont les maisons se rapprochent chaque jour, et finiront par réunir ces deux villes. Des deux vallées qui séparent les collines, celle du sud est presque entièrement couverte de maisons ; celle du nord, entre la vieille et la nouvelle ville, est la plus large et la plus profonde : elle formait jadis le bassin d'un lac aujourd'hui desséché, qui a conservé son nom de Nord-Loch. Au moyen de chaussées et de ponts établis à travers cette vallée, embellie de maisons et de temples, ces deux parties communiquent ensemble.

La Vieille Ville, toute gothique, toute noire, couronnée de vieux clochers de forme bizarre, n'offre en général qu'un amas de constructions sans régularité et sans goût, élevées de douze à treize étages du côté de la vallée, et de sept du côté de la crête de la montagne. Une rue, d'environ une demi-lieue de long, large en quelques endroits de quatre-vingts pieds, occupe cette crête, et s'étend, sous les noms de Castle-Hill-Street, Lawn-Market, High-Street et Canongate, du château au palais d'Holy-Rood. Les comptoirs, le collége, l'industrie, les hôpitaux, les marchés, le château qui protége et menace tout cela, sont dans la vieille ville, où l'on est étourdi du bruit et du mouvement d'une cité populeuse. Les boutiques y sont très-rapprochées les unes des autres ; la foule circule dans les rues dans tous les sens ; les plaids, les robes quadrillées, s'y montrent partout ; les physionomies sont toutes écossaises. Les maisons sont toutes remarquables par leur hauteur et par leur aspect ; il en est quelques-unes, tout près du château, qu'on croirait bâties par des barbares, tant leur construction est extravagante, incommode et mal entendue. Elles se soutiennent mutuellement par leur propre masse ; mais il en est de si inclinées, que la chute d'une seule suffirait probablement pour entraîner celle de beaucoup d'autres ; c'est là vraiment qu'on peut reconnaître l'ancienne Écosse, les rues tortueuses et les petits soupiraux des maisons du moyen âge, sans avoir besoin de lire la date de leur construction, qui est indiquée sur la porte de quelques-unes d'elles. Aucun plan, aucun ordre ne se fait sentir ; on a bâti à droite, on a bâti à gauche, en haut, en bas, suivant le hasard, le caprice ou la nature du terrain, et il est résulté de cette insouciance que plusieurs rues sont élevées transversalement les unes au-dessus des autres. De temps en temps un arc voûté réunit les deux extrémités d'une rue supérieure traversée par une rue inférieure ; de telle sorte que les voitures dans celle qui est la plus élevée passent au-dessus des toits de la rue la plus basse.

La Canongate, aussi connue par d'anciennes traditions que par les fictions poétiques modernes, et qui comprend le quartier où résidaient l'ancienne noblesse et les officiers de la couronne, abonde en antiquites, et offre à la curiosité tout ce qui peut faire ressortir avec plus de force cette mobilité qu'entraînent avec eux les changements politiques. Comme elle formait le grand passage entre le château et Holy-Rood, elle a été plus d'une fois le théâtre de processions triomphales et d'émoutes populaires, le foyer des factions et le centre des fêtes nationales, le séjour de la trahison et le sanctuaire de la fidélité, l'arène enfin où les démocrates excitaient les peuples à l'insurrection, où les disciples de Calvin lançaient les foudres de la réformation. Dans une des vieilles maisons dont les fenêtres

sont en saillie, Knox, par la puissance de sa logique, fit des prosélytes de ceux qui n'étaient venus l'entendre que pour se moquer de sa nouvelle croyance; là, le brave Montrose périt sur un échafaud; là, un traître fut brûlé publiquement; là aussi, des souverains fugitifs ont trouvé un asile, l'offensé des vengeurs, l'étranger sans amis une généreuse hospitalité. — Après avoir passé le Netherbow, autrefois la plus belle entrée d'Édimbourg, l'ancienne physionomie de la Canongate reparaît de tous côtés; plusieurs maisons particulières, qui portent encore les noms de leurs propriétaires, sont en général construites en bois.

Au fond de la vallée méridionale se trouve, parallèlement à la rue haute, une rue étroite appelée Cowgate, que traverse un pont élégant, qui unit la colline centrale à la colline méridionale : ce pont est bordé de maisons interrompues au milieu, pour permettre la vue de la rue Cowgate. — La partie méridionale du vieil Édimbourg est plus agréable que la partie centrale; il y a des places élégantes, dont les principales sont celles de George, de Saint-Patrick, de Nicholson, de Brown et d'Argyle. Le North-Bridge coupe la rue haute à angle droit, et unit la vieille ville à la nouvelle; l'Earthen-Mound, longue chaussée qui doit être ornée dans toute sa longueur d'une double colonnade, établit aussi cette réunion.

Le Chateau d'Édimbourg, situé sur un roc inégal, qui s'élève perpendiculairement de cent cinquante à deux cents pieds au-dessus du sol environnant, frappe par la majestueuse sévérité de ses formes; tantôt ses remparts, ses bastions et ses créneaux semblent une continuation naturelle des rochers irrégulièrement découpés et entr'ouverts sur lesquels il est assis; tantôt il s'en détache comme le nid d'un aigle suspendu sur un abîme. Pour l'admirer comme il doit l'être, il faut le voir; et une fois qu'on l'a vu, le magnifique panorama qui se déploie sous les yeux du haut de ses remparts laisse une impression ineffaçable.

Dans les annales du moyen âge, cette forteresse, regardée comme imprenable, n'était jamais conquise par la bravoure, mais la seule ruse ou la trahison y introduisait les vainqueurs. L'amour sut aussi y guider l'audace des guerriers : en 1312, pendant que le roi Robert Bruce prenait graduellement possession de toutes les provinces, Édimbourg, la capitale de l'Écosse, et son château, étaient encore au pouvoir des Anglais. Tandis que Randolphe s'occupait des moyens de s'en emparer, un gentilhomme écossais, nommé Francis, qui s'était rangé sous l'étendard de Bruce, demanda à lui parler en secret. Il lui apprit que dans sa jeunesse il avait habité le château d'Édimbourg, dont son père était gouverneur; qu'il aimait alors une jeune personne, qui habitait la partie de la ville située sous le château, qu'on appelle Grass-Market, et que comme il ne pouvait sortir le jour pour aller voir sa maîtresse, il avait trouvé le moyen de descendre la nuit le long du roc presque perpendiculaire du côté du sud; qu'après le rendez-vous il remontait de la même manière, et qu'il se servait d'une échelle pour franchir le rempart qui en cet endroit n'était pas très-élevé. Francis assura Randolphe qu'il était sûr de conduire une petite troupe d'hommes déterminés jusqu'au pied du rempart, qu'ils pouvaient escalader avec des échelles. Randolphe n'hésite pas à tenter l'aventure. Il prit avec lui trente hommes, qu'il choisit parmi les plus actifs et les plus courageux de sa troupe, et il se rendit par une nuit obscure au pied du rocher, qu'ils commencèrent à gravir sous la conduite de Francis. Les trente hommes le suivirent au milieu des plus grandes difficultés, gardant le plus profond silence et marchant avec les plus grandes précautions, car il n'eût fallu que la chute d'une pierre ou une parole imprudente pour donner l'alarme aux sentinelles. Randolphe et ses compagnons atteignirent enfin le rempart, plantèrent les échelles qu'ils avaient apportées, et Francis s'élança le premier et leur montra le chemin. Randolphe et les autres suivirent, tuèrent les sentinelles, et s'emparèrent du château, dont la garnison était plongée dans un profond sommeil.

Vers 1340, les Écossais, qui n'avaient pu conserver le château d'Édimbourg, rentrèrent en possession de ce château par un

stratagème. Le chevalier de Liddesdale s'embarqua à Dundée avec deux cents hommes choisis, sur un vaisseau marchand. Dès qu'ils furent arrivés à Leith, le patron du navire se rendit au château, suivi d'une partie des matelots portant des barils de vin et de grands paniers de provisions qu'ils disaient vouloir vendre au gouverneur anglais et à la garnison. Ayant obtenu sous ce prétexte qu'on leur ouvrît la porte, ils poussèrent tous ensemble le cri de guerre des Douglas, et le chevalier Liddesdale, se précipitant sur leurs pas, suivi de sa troupe, se rendit maître du château.

Longtemps après que l'infortunée Marie Stuart eut commis la faute de se livrer à l'implacable Élisabeth, le château d'Édimbourg resta au pouvoir de ses partisans, qui pendant plusieurs années le défendirent avec succès. Après la mort du comte de Mar, régent pour le roi, Kirkaldy de la Grange continua à le défendre contre le régent Morton; mais la reine Élisabeth, désirant s'emparer de cette place, envoya de Berwick un corps de troupes considérable, ainsi qu'un train nombreux d'artillerie pour en faire le siége. Le manque de vivres, plus encore que les batteries anglaises, réduisit la garnison aux abois, et après une longue et opiniâtre résistance, dans le cours de laquelle, de deux sources qui fournissaient l'eau à la ville, l'une se tarit et l'autre fut interceptée par des décombres, le brave Kirkaldy fut obligé de capituler. Le château fut rendu le 29 mai 1573.

Le 17 septembre 1745 le prétendant Charles-Édouard s'empara d'Édimbourg, prit possession du palais et de la capitale de ses ancêtres, et fit proclamer le roi Jacques VIII sur la place de la Croix. Mais n'ayant pu s'emparer du château, il évacua cette ville et se dirigea sur l'Angleterre.

Le château communique avec la rue haute (High Street) par une jetée entièrement dégarnie, sur laquelle plongent toutes ses batteries; on peut le regarder comme une petite ville de guerre isolée sur son rocher. Le chemin qui conduit à la plate-forme du sommet est une spirale à pente assez douce pour permettre la circulation des voitures et du matériel nécessaire à l'artillerie : une simple palissade, défendue par quelques pièces d'un petit calibre, en interdit l'entrée. A mesure qu'on s'élève, le spectacle devient plus formidable : on rencontre des pyramides de boulets, des pièces de dix-huit et de vingt-quatre, des magasins, des réservoirs, des baraques, une chapelle même pour prier Dieu au milieu de tout cet appareil de destruction. En regardant la ville par une des embrasures des bastions, il est impossible de n'être pas effrayé de cette puissance destructive; il suffirait qu'un parti de furieux s'en emparât pour qu'il dépendît d'eux de renverser tous les palais, toutes les colonnes, tous les édifices d'Édimbourg; rien ne pourrait échapper aux ravages des batteries, dont les feux s'étendent jusqu'à la mer. Le château d'Édimbourg renferme de grandes casernes et les restes d'une résidence royale, où naquit Jacques VI, en 1566; il est fourni d'eau par deux puits creusés dans le roc, et possède deux réservoirs qui, avec celui de l'hospice d'Herriot, fournit d'eau toute la ville.

Le Palais d'Holy-Rood, élevé sur les fondations d'un ancien couvent, est un des plus beaux modèles d'architecture italienne qui aient été introduits en Écosse. Il fut construit en 1674, d'après un plan donné par sir W. Bruce, de Kinross; à l'exception des tours, il occupe tout le terrain que couvrait l'ancien palais de Jacques V. De tous les châteaux royaux qui jadis décoraient l'Écosse, celui d'Holy-Rood est le seul qui ait traversé les siècles et les révolutions sans en éprouver les atteintes. Le parlement, jaloux de le conserver à l'histoire et aux arts, vota, il y a quelques années, une somme de vingt-quatre mille livres sterling (600,000 francs), destinée à le restaurer complétement. Le titre de gardien du château est héréditaire chez les ducs d'Hamilton, qui y ont de droit un appartement réservé. Plusieurs nobles écossais jouissent également de cette dernière prérogative. Les bâtiments de ce palais sont disposés comme ceux du Luxembourg, autour d'une cour carrée de 94 pieds sur chaque face. Du côté du couchant, ils ouvrent sur une place vaste, mais peu fréquentée, à laquelle vient

aboutir la rue de Canongate; au midi le rocher de Salisbury élève ses flancs noirs et arides; au nord se présente la colline de Calton, avec les édifices qui la couronnent et les hôtels qui s'étendent sur ses flancs en longues terrasses; des croisées de la façade orientale la vue suit les ondulations du vallon qui se prolonge jusqu'au golfe du Forth. Quatre tours carrées, crénelées, jointes deux à deux et engagées en partie par leurs angles dans l'épaisseur du mur à chaque extrémité de la façade, présentent du côté de Canongate cet aspect menaçant qui convenait à une époque où les rois devaient fonder leur puissance autant sur la force des armes que sur l'affection de leurs sujets; entre les tours règne une galerie à deux étages, surmontée d'une plate-forme et ornée d'une double balustrade. La principale porte d'entrée, qui s'ouvre au milieu de cette galerie, est accompagnée de quatre colonnes doriques surmontant une coupole, qui a la forme d'une couronne impériale. Le gouvernement anglais, moins jaloux que le nôtre d'un pouvoir qui n'est plus, a laissé subsister au-dessus de cette porte et dans plusieurs endroits, les armes des anciens rois de l'Écosse. Des arcades d'un style lourd, mais correct, soutenues par des colonnes doriques, règnent au rez-de-chaussée tout autour de la cour. Des pilastres ioniques, qui saillent entre chacune des croisées du second étage, et servent de base à un nombre égal de colonnes corinthiennes, forment la décoration de la partie supérieure de l'édifice. L'aile du midi renferme entre autres pièces la salle du grand conseil, où les seize pairs écossais se rassemblaient pour la cérémonie de l'élection. Les grands appartements sur la façade à l'est, et qui s'étendent en partie sur l'aile du midi, sont ceux qui ont d'abord été occupés par le comte d'Artois, et depuis, après un long intervalle, par le même prince, comme Charles X. L'aile du nord forme une longue galerie, qui contient les portraits des rois écossais depuis Fergus jusqu'à ce jour. Près de là sont les appartements de lord Dunmore, et ceux qui ont été arrangés pour le duc d'Hamilton, en qualité de gardien héréditaire du palais. Ces derniers sont remarquables, comme ayant été ceux dans lesquels a résidé la reine Marie pendant une époque si fatale à son repos; c'est là qu'a vécu cette reine dont les malheurs, les amours et les faiblesses ont immortalisé la mémoire. Jamais reine n'a laissé après elle des traces plus vivantes de son passage; jamais peuple n'a recueilli avec plus de soin les souvenirs fugitifs d'une existence. Toute l'Écosse est pleine du nom de Marie: Bothwell, le lac Leven, Hamilton, Glascow, Longside, Édimbourg, Holy-Rood, se souviennent d'elle; mais c'est surtout à Holy-Rood qu'elle semble vivre encore : on vous montre son lit, ses fauteuils, sa corbeille à ouvrage. Dans une chambre voisine, le sang de son amant Rizzio n'a pu s'effacer du plancher; il est là comme témoin d'une scène tragique. On ne peut se défendre d'une vive émotion en apercevant sous divers costumes, dans les galeries, l'image riante et gracieuse de cette princesse infortunée; et dans un coin, la figure maigre et sinistre de Darnley, qui lui ravit son amant. L'histoire est là toute en action : le lieu de la scène, les portraits ressemblants des acteurs, leurs meubles, leurs vêtements, rien n'y manque, pas même le sang!....

Près du palais est la chapelle royale, le seul reste de l'abbaye d'Holy-Rood, si florissante pendant tant de siècles, et qui, jusqu'à la réformation, fut le plus riche monastère de l'Écosse. Les caveaux sont fermés; mais il n'y a pas encore longtemps qu'on montrait quelques os qui avaient appartenu à des souverains. Le monument et la statue de lord Belhaven sont les seuls morceaux de sculpture qui existent dans un endroit où les cendres de tant de saints et de souverains ont été entassées, où Fergus, seigneur de Galloway, vint chercher un abri contre les peines de la vie, où Jean, évêque de Candida-Casa, trouva un asile contre les persécutions et les critiques. Les vicissitudes qu'offre sa vie sont nombreuses et bizarres. Le monastère fut pillé par Édouard II; Édouard Baliol tint son parlement dans l'église; le duc de Lancastre s'y réfugia pendant son exil; quatre années après il fut brûlé par Richard II; mais lorsque Henri IV s'avança jusqu'à Leith, il

épargna généreusement le sanctuaire qui avait servi d'asile à son père. Robert III, quand il était à Édimbourg, résidait tantôt dans l'abbaye, tantôt dans le château; mais Jacques I[er] tint exclusivement sa cour dans la première, où sa femme, la reine Jeanne, accoucha de deux jumeaux; un d'eux, Jacques, qui succéda au trône, fut couronné, marié et enterré dans l'abbaye d'Holy-Rood. Quoique Jacques III ait passé également un temps considérable dans cet endroit, Jacques IV eut besoin néanmoins de faire construire un palais distinct du monastère, et dans lequel, dit Chalmers, il reçut Marguerite d'Angleterre pour son mariage, au mois d'août 1503. Lors de l'invasion qui eut lieu sous le commandement du comte d'Hertford, le palais et l'abbaye furent livrés aux flammes. L'église avait, dans l'origine, plusieurs autels desservis par des chapelains. Enfin, le 27 juin 1550, le palais et l'abbaye furent pillés et démolis au milieu de cette fièvre de fanatisme qui, trop souvent à cette époque, agita les peuples. A son retour en Écosse, au mois d'avril 1561, la reine Marie tint sa cour dans l'abbaye, et cinq années après elle fut mariée à Darnley dans l'église; mais son mariage avec Bothwell fut célébré dans les salles du palais. Deux années après l'emprisonnemeut de Marie, l'abbaye fut supprimée et dépouillée par le comte de Glencairn; mais elle fut depuis réparée et meublée, ainsi que l'église paroissiale de la Canongate. En 1617 Jacques VI donna ordre que les statues des apôtres y fussent élevées; mais pendant que des artistes anglais s'occupaient de ces travaux, la populace, qui ignorait quel en était l'objet, vit ces idoles d'un mauvais œil, et les conseillers du roi, craignant les résultats que pourrait avoir ce mécontentement sur un peuple qui obéissait à l'influence des partis, obtinrent que les travaux ne seraient pas continués, et, en conséquence, les sculpteurs et les apôtres disparurent. « Il est étrange, dit le roi, que cette mesure avait affligé, il est étrange, en vérité, que le préjugé ne puisse distinguer l'ornement d'avec l'image, et ce qui doit exciter la dévotion d'avec l'adoration d'une idole! » Sous le règne de Charles II, l'église cessa de servir de paroisse, fut décorée avec magnificence et pourvue d'un orgue et d'autres ornements, comme étant destinée à être la chapelle du souverain et des chevaliers du Chardon, auxquels on en remit la clef le 12 juillet 1687. Mais toute cette nouvelle splendeur fut détruite à la révolution par le zèle des insurgés. Un dernier effort fut tenté pour restaurer le monastère, qui n'avait plus rien conservé de son caractère sacré, et on voulut le couvrir avec un fort toit en pierre. Mais la maladresse de l'architecte et l'état des murs, déjà ébranlés par six siècles et par tant d'accidents, souvent exposés à des incendies, furent cause qu'un projet si fou finit par la ruine du bâtiment. A peine ce toit était-il achevé qu'il s'écroula, détruisit ou endommagea considérablement la décoration intérieure, laissant l'église comme on la voit maintenant, et si on en excepte quelques réparations faites récemment, une des ruines les plus magnifiques et les plus pittoresques de l'Écosse.

Le King's Parck, qui environne l'abbaye, et dans lequel se trouvent encloses des parties montagneuses, fut d'abord ceint de murs par Jacques V, comme endroit de plaisance pour le nouveau palais. Il serait difficile de se figurer un paysage qui réunit d'une manière aussi frappante la magnificence et le pittoresque. A quelques minutes de marche du palais, le piéton se trouve aussi séparé du reste de l'univers que s'il était au centre de l'Highland, sans aucunes traces d'habitations ou de l'industrie humaine; mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il voit à ses pieds la Canongate, qu'apparaissent à ses yeux le château dans toute sa grandeur, la baie couverte de navires, les jardins richement cultivés, et les rivages du comté de Fife. — Dans la vallée, entre Salisbury-Craigs et Arthur's-Seat, on voit les restes de la chapelle Saint-Antoine, qui s'avancent sur un précipice escarpé, et qui couvrent l'endroit le plus remarquable dans toute l'étendue de ce paysage sauvage et romantique : la vue du paysage que dominent ces ruines est d'une beauté dont il est difficile de se faire une juste idée, principalement

au coucher du soleil, lorsque le temps est clair.

Le Palais du Parlement est un édifice vénérable, dont l'extérieur a été restauré à la moderne, mais dont l'intérieur a conservé ces traits primitifs qui caractérisent son ancienneté et sa destination : on y voit les pièces où siégeaient les cours de session, de justice et de l'échiquier, les trois tribunaux suprêmes de l'Écosse. Sous les trois salles de justice est la bibliothèque des avocats, fondée par sir Georges Mackensie, en 1680; elle contient 70,000 volumes, et est fort riche en livres rares, en manuscrits, ainsi qu'en monnaies et en médailles. Cette bibliothèque appartient, comme son nom l'indique, à la célèbre faculté des avocats, corps des hommes de loi qui forme une corporation d'une importance beaucoup plus grande qu'on n'en attache en d'autres pays. — A quelques pas de là est la bibliothèque fondée par les greffiers du sceau, édifice moderne, d'une grande pureté d'architecture. — En face du palais du Parlement est une belle place carrée, ornée d'une statue équestre de Charles II.

La Bourse, assez bel édifice, et la Banque se trouvent à peu de distance de ce palais.

La Cathédrale occupe un côté de la place du Parlement; c'est une majestueuse construction gothique, que l'on a dégagée récemment d'une foule de vieux bâtiments qui l'entouraient : elle est dominée par une belle tour carrée, surmontée de deux arceaux à jour, qui supportent une haute aiguille, et qui figurent dans les airs une couronne impériale. On a divisé cette église en quatre chapelles protestantes, qui peuvent célébrer à la fois le service divin.

L'Université d'Édimbourg tient le premier rang parmi les nombreux établissements d'instruction publique de cette ville. Elle est particulièrement célèbre pour ses écoles de droit, de médecine, de littérature et de philosophie. Il y a une bibliothèque de 50,000 volumes, un musée d'histoire naturelle, et un vaste jardin de botanique. Les bâtiments de cet important établissement ayant paru insuffisants depuis quelques années, un nouvel édifice, d'une belle architecture, s'élève dans la nouvelle ville.

Herriot's Hospital est un établissement magnifique et richement doté, qui rappelle, sous le rapport de l'architecture extérieure et des embellissements, quelques-unes des plus belles constructions d'Italie. Il fut bâti par Georges Herriot, natif d'Hadingtonshire, orfèvre de Jacques VI : la dépense s'éleva à trente mille livres sterling. Cent quatre-vingts enfants, fils de bourgeois de la ville, y sont entretenus et y reçoivent une éducation conforme à leur état futur ainsi qu'aux dispositions naturelles que montre chacun d'eux. Le bâtiment, construit d'après le plan d'Inigo Jones, est réellement majestueux. L'établissement est digne d'admiration par la grandeur de son administration intérieure; sur tous les points l'éducation est libérale, et, ce qui est rare dans l'histoire des institutions charitables, on fait pour les élèves qui se sont distingués la dépense d'une éducation universitaire lorsqu'ils en témoignent le désir. Quand ils entrent dans le monde, on leur remet une somme d'argent, et on y ajoute, si leur conduite a été irréprochable, une autre somme pour les aider à s'établir dans les affaires.

La Nouvelle Ville, fille de la civilisation, est riche, élégante et somptueuse comme elle : on est frappé de l'air de grandeur qui y règne. Elle est toute bâtie en pierre de taille; ses trottoirs sont larges comme des rues, ses édifices réguliers comme des palais; les rues sont aussi régulières que bien bâties; les places sont belles et ornées de monuments. Prince's-Street et Queen's-Street, deux rues formées chacune d'un seul rang de maisons, présentent deux belles terrasses, qui dominent les pentes nord et sud de la colline. Il n'est peut-être pas de spectacle plus majestueux et plus pittoresque que celui qui se déploie autour de l'observateur placé au centre de Prince's Street : au delà du ravin, au fond duquel le peuple se presse dans les halles et dans les marchés, tandis que tout auprès des troupeaux paissent en liberté dans de riantes prairies, les vastes bâtiments de la vieille ville se groupent et s'élèvent en masses noirâtres jusqu'aux sommets crénelés du château. A l'est la ville descend avec

le rocher jusqu'au fond de la vallée, et l'œil, glissant sous les arches d'un pont majestueux, découvre dans le lointain l'immensité de l'Océan et les blanches voiles des navires. Si de cet assemblage sombre et bizarre de rochers et de bâtiments on porte ses regards sur la nouvelle cité, les lignes pures et simples d'une architecture aussi correcte qu'élégante se disputent l'admiration. Des rues larges, tirées au cordeau, bordées d'hôtels magnifiques et ornées de grilles et de balcons du dessin le plus riche, se coupent à angles droits et conduisent à des squares où la verdure des champs se mêle à la magnificence des palais.

On peut diviser la nouvelle ville en deux parties. La première forme un parallélogramme rectangle de sept cents toises de long sur trois cent cinquante de large; une grande rue longitudinale, qui la traverse, et trois autres, qui coupent celle-ci à angles droits, la séparent en huit massifs carrés d'environ cent vingt toises sur chaque face; toutes ces rues sont bordées de larges trottoirs, ornées de balcons et de grilles élégantes, et formées de deux lignes de bâtiments parfaitement réguliers. La rue principale, George's-Street, a deux cents pieds de largeur : à chacune de ses extrémités s'ouvre un square, qui occupe presque toute la largeur du parallélogramme; au milieu du premier (St-Andrew's-Square) est une colonne élevée à lord Melville, sur le modèle de la colonne Trajane; au fond de l'autre (Charlotte's-Square) est une église de moyenne dimension, construite sur le modèle de St-Pierre de Londres. — La seconde partie de la ville neuve est un assemblage plus pittoresque, mais moins régulier, de squares ovales ou circulaires et de croissants ouvrant sur la campagne. Une double ligne d'hôtels magnifiques, de colonnades, de portiques, forme la rue nommée Regent's-Bridge; à son extrémité s'élève brusquement la masse pittoresque du Calton, dont une saillie de rocher supporte une haute tourelle, dédiée à l'amiral Nelson; le sommet offre sur un large plateau la tombe de Playfair, un observatoire et un monument consacré à la mémoire des Écossais qui ont péri à la bataille de Waterloo. En descendant, à la droite du pont, on remarque une tour d'architecture grecque; c'est le tombeau du célèbre historien Hume. Près de là est la prison pour les grands criminels, ainsi qu'une maison de travail et de correction. A gauche de la nouvelle route qui se dirige vers le côté méridional de la colline de Waterloo-Bridge, est le monument érigé en l'honneur du poëte Burns; il occupe l'endroit juste où la colline, par une pente rapide, descend jusqu'à la Canongate. L'école supérieure est une autre construction magnifique élevée au même lieu; elle est composée d'un corps de logis central et de deux ailes, avec un petit pavillon à chaque extrémité; au centre est un portique soutenu par six colonnes d'ordre dorique, qui se réunit aux deux ailes par une colonnade du même ordre.

Calton-Hill est un des plus beaux sites du monde, d'où l'on embrasse un horizon très-étendu. La ville entière se dessine au-dessus de lui comme un plan : vers le nord on aperçoit les montagnes du comté de Fife, au levant l'embouchure du Forth, au sud la nouvelle prison, le faubourg de Canongate, terminé par le palais d'Holy-Rood. Ces montagnes qui se perdent dans les nues, ce golfe qui s'avance dans les terres, cet horizon qui ne finit point, ces deux villes si différentes par leurs constructions, cette citadelle unique, ce lac desséché, cette chaussée de Leith, forment assurément la plus étonnante réunion d'objets qu'on puisse voir. Il n'est pas jusqu'au torrent qui se jette dans la mer, près de Leith, qui n'ait un charme particulier : la nature, si prodigue pour Édimbourg de beautés pittoresques, n'a pas voulu que ce ruisseau fût indigne d'elle; elle lui a donné un cachet d'originalité qui en fait un des objets les plus intéressants pour le voyageur. Son lit est creusé au fond d'une petite vallée qui semble créée pour lui seul; ses bords, tantôt escarpés, tantôt gracieusement évasés, sont parsemés de pavillons, de jolis temples, de troupeaux, de maisons de campagne; lui-même se précipite en petites cascades, roule paisiblement sur un fond de cailloux, s'arrête quelquefois pour arroser des jardins, pour animer des manufactures,

et finit sa course en bouillonnant, après avoir passé sous une infinité de ponts en bois ou en pierre, d'une ou de plusieurs arches.

Muschat's-Cairn est un amas de pierres rassemblées sur le lieu où fut commis, en 1720, un assassinat avec les circonstances les plus affreuses, à l'extrémité du sentier appelé Duke's-Walk.

La perspective qu'on a du haut d'Arthur's-Seat est citée proverbialement pour sa beauté, et elle est au delà de toute description. Au reste, toutes les vues de la ville d'Édimbourg sont fort belles, de quelque côté qu'on les prenne. Celle d'Arthur's-Seat réunit sur toutes ses parties les traits les plus saillants d'un beau paysage; à l'ouest, sont les hauteurs de Pentland; au nord, les Grampians offrent l'aspect le plus imposant; au sud, et immédiatement au-dessous des remparts naturels d'Arthur's-Seat, on voit le lac de Duddingston, la superbe maison de Prestonfield, et l'élégante villa de Duddingston-House. Le paysage qu'on a sous les yeux est aussi agréable que peuvent le rendre des bois, des eaux, une riche culture, des habitations modernes et des ruines féodales.

Une vue non moins belle se découvre des hauteurs de Salisbury-Craigs; c'est la vue d'Édimbourg dans tout son ensemble, avec son couronnement admirable de montagnes. En arrivant par le sentier d'Holy-Rood, on ne peut retenir un cri de surprise. Salisbury-Craigs s'avance si hardiment au-dessus de la ville, et cette roche tarpéienne est taillée si à propos, qu'en s'asseyant sur la pelouse qui tapisse sa cime, la vue plonge dans l'enceinte des rues et des cours intérieures. Aucun mouvement n'échappe aux yeux enchantés, ni les voiles que le vent tourmente du côté de la rade, ni les nuages de fumée qu'il chasse devant lui du côté de la ville, ni les reflets du soleil qui brille sur les armes des sentinelles du château Holy-Rood, avec ses murs tout noirs et sa chapelle en ruine; les colonnes de Nelson et de Melville; la cathédrale et sa flèche bizarre; le bel hôpital d'Herriot; les majestueux alignements de Prince's-Street et de Canongate, avec les clochers élancés de leurs églises; le contraste de deux villes séparées par une vallée de gazon; tous ces objets réunis et éclairés par un soleil d'Italie, fourniraient le panorama le plus ravissant qui puisse exalter l'imagination d'un poëte.

Outre les monuments déjà cités, Édimbourg possède soixante églises ou temples, dont quelques-uns sont remarquables; de ce nombre sont l'église de St-Andrew, bel édifice ovale, dont le portique est soutenu par plusieurs colonnes corinthiennes, et celle de St-George, avec son portique en colonnes ioniqnes, et son clocher de cent soixante-huit pieds de haut; elles ornent toutes deux la principale rue de la nouvelle ville. La chapelle catholique est d'une architecture élégante; les chapelles protestantes de St-Paul et de St-Jean sont regardées comme deux des plus beaux monuments de la ville. Édimbourg renferme aussi beaucoup d'hôpitaux et d'hospices; les principaux sont l'hospice d'Herriot, déjà mentionné, l'hospice Watson, celui des aveugles, celui des sourds-muets; l'hôpital des orphelins, celui de la Trinité, l'infirmerie royale, etc., etc.

On remarque encore à Édimbourg la County-Hale, située dans le Lawn-Market, édifice de style grec parfaitement convenable comme édifice public; l'école des arts, autre modèle du même style, que l'on regarde comme le Louvre écossais, et qui produit un effet imposant par sa position sur le Earthen-Mound; les salles des sociétés royales d'antiquités, d'agriculture, des manufactures et des arts; le collége de médecine et de chirurgie; l'école de grammaire dite High-Shool; les archives, le musée, le théâtre, plusieurs belles salles d'assemblées, etc.

Une grande partie de la population d'Édimbourg se compose de riches propriétaires, d'écrivains et de professeurs distingués, d'un grand nombre de gens de loi et d'étudiants; c'est le rendez-vous du luxe, des modes, de la politesse et du goût.

Édimbourg est la patrie de plusieurs hommes distingués, parmi lesquels on cite Leigton, Burnet, Hume, Robertson, Blair, Walter Scott, etc.

Industrie et commerce. Édimbourg n'est pas, à proprement parler, une ville manu-

facturière, et son commerce est presque tout de consommation intérieure. On y fabrique principalement des toiles renommées, des châles, de la soierie, des casimirs, des liqueurs spiritueuses, des meubles de goût, des instruments de musique, et surtout beaucoup de voitures de luxe, que l'on exporte pour divers pays. Il y a des verreries, des savonneries, des ateliers où l'on travaille avec goût le marbre, le fer et le cuivre; de belles manufactures de toiles peintes. Le commerce de la librairie y est considérable, et les imprimeries, alimentées par les papeteries des environs, sont si multipliées, qu'Édimbourg rivalise avec Londres dans ce genre de spéculation; il en sort de nombreux ouvrages périodiques, dont le plus accrédité est la célèbre Revue d'Édimbourg.

Le *commerce* extérieur d'Édimbourg est lié avec celui de Leith, et c'est par ce port que se font toutes les exportations. Il y a trois banques privilégiées : la banque d'Écosse, ou l'ancienne banque; la banque royale, et la compagnie des toiles, chargée d'encourager la fabrication de cet article d'industrie, qui est un des principaux articles d'exportation.

Édimbourg est à 160 l. N. N.-O. de Londres, à 255 l. N. N.-O. de Paris. — Hôtels Bristish, Royal, de Paris, etc.

Long. O. 5° 30′ 30″. Lat. N. 55° 57′ 20″.

EDNAM. Joli village du comté de Roxburgh, situé sur la rive gauche de l'Eden, à 1 l. N. de Kelso. Pop. 650 hab. Il est bien bâti, et possède une brasserie considérable et une manufacture de grosses étoffes de laine. C'est la patrie du poëte Thompson.

EGLISHAY. Une des îles Orcades, située entre l'île Rowsay et celle de Wire. Elle a 4 lieues de long du N. au S., et 1/3 de large; le sol est fertile, mais mal cultivé. On y trouve un petit lac d'eau douce, une vieille église dédiée à St-Magnus, qu'on dit avoir été massacré sur cette île, et des fabriques de soude. Pop. 200 hab. La mer jette sur ces côtes une grande quantité d'éponges.

EIG ou **EIGG.** Une des îles Hébrides, à 2 l. 3/4 des côtes du comté d'Inverness. Elle a environ deux lieues de long, sur une lieue de large; une partie est montagneuse et l'autre unie et fertile, mais elle manque de cours d'eau. On trouve seulement au S.-E. un étang d'eau douce. A l'extrémité S.-E. se trouve un port, d'où l'on exporte beaucoup de soude, de la laine et quelques chevaux. Pop. 400 hab.

On remarque sur la côte un grand nombre de cavernes où les catholiques allaient entendre la messe dans les temps de la réformation. La vue de ces cavernes rappelle l'action atroce qui s'y commit vers la fin du seizième siècle. L'île d'Eigg était habitée par les Mac-Donalds, ennemis des Mac-Leods, clan puissant et nombreux, qui possédait de vastes domaines sur le continent. Un bateau, conduit par un ou deux Mac-Leods ayant pris terre à Eigg, ils furent reçus d'abord avec hospitalité; mais s'étant rendus coupables de quelques impolitesses envers les jeunes femmes de l'île, les habitants en ressentirent une telle colère, qu'ils attachèrent les pieds et les mains des Mac-Leods, et les jetant dans leur propre bateau, laissèrent les malheureux qui y étaient attachés courir la chance de périr par la famine ou d'être submergés. Mais par un hasard heureux pour les captifs, un bateau appartenant au lair Mac-Leod, passa près de celui où ils avaient été jetés; on les délivra et on les conduisit au château du lair, à Davungan, où ils se plaignirent de l'injure qui leur avait été faite par les Mac-Donalds d'Eigg. Mac-Leod, irrité, se mit en mer avec ses galères, montées par un grand nombre de ses gens, auxquels les habitants d'Eigg ne pouvaient espérer de résister. En apprenant que leur ennemi furieux s'approchait avec des forces supérieures et le projet de se venger, les habitants, qui savaient qu'il n'y avait aucune grâce à espérer de Mac-Leod, conçurent l'idée, comme la seule chance de salut qui restât en leur pouvoir, de se cacher dans une immense caverne sur le bord de la mer. Ce lieu était parfaitement choisi pour ce dessein. L'entrée ressemblait à celle de la tanière d'un renard, et était si étroite qu'un homme ne pouvait y passer qu'en s'appuyant sur les mains et sur les genoux. Un filet d'eau tombait du roc et

suffisait pour en cacher l'ouverture. Dans l'intérieur, cette caverne s'élevait à une grande hauteur, et le fond était couvert de sable blanc et sec; sa largeur était assez considérable pour contenir un grand nombre de personnes, et la population entière de l'île, qui s'élevait à environ deux cents personnes, en comptant les femmes et les enfants, trouva un refuge dans ses vastes flancs. Mac-Leod arriva avec son armée; mais il ne découvrit personne sur qui il pût exercer sa vengeance. Après avoir fait de sévères perquisitions pendant deux jours, il était au moment de s'embarquer, lorsque le matin du troisième jour un de ses matelots aperçut au milieu de l'île un émissaire que les Mac-Donalds envoyèrent imprudemment pour voir si les Mac-Leods s'étaient retirés. Quand le pauvre Mac-Donald se vit découvert, il tâcha d'effacer la trace de ses pas, afin d'empêcher qu'elle ne fût reconnue lorsqu'il serait rentré dans sa retraite; mais tout son art fut inutile. Les assaillants revinrent de nouveau à terre, et suivirent ses traces jusqu'à l'ouverture de la caverne. Mac-Leod, alors, somma de se rendre ceux qui y étaient enfermés, et leur ordonna de remettre entre ses mains les individus qui avaient maltraité ses gens, afin qu'il pût en disposer suivant son bon plaisir. Les Mac-Donalds, confiants dans la force de leur forteresse, refusèrent de lui abandonner leurs compatriotes. Alors Mac-Leod commença l'œuvre d'une inconcevable vengeance. Ses gens, par le moyen d'un fossé creusé au-dessus du roc, détournèrent le courant d'eau qui tombait à l'entrée de la caverne. Ce travail achevé, les Mac-Leods rassemblèrent toutes les matières combustibles qu'ils purent se procurer dans l'île, particulièrement de la bruyère sèche, l'entassèrent près de l'ouverture, et entretinrent pendant plusieurs heures un feu immense, dont la fumée, pénétrant dans les retraites les plus profondes de la caverne, étouffa tous ceux qui y étaient renfermés. Il n'y a aucun doute sur la vérité de cette histoire, quelque affreuse qu'elle soit. La caverne est souvent visitée par des étrangers, et l'auteur de l'histoire d'Écosse a parcouru lui-même le lieu où les os des Mac-Donalds sont encore, de nos jours, répandus dans l'intérieur de la caverne en monceaux aussi épais que dans les charniers d'une église.

EIL. Lac du comté d'Inverness, sur le bord duquel est bâti le fort William. Il a environ 3 l. de long et 1/3 de large.

EILDON-HILLS. Montagne du comté de Selkirk, située à peu de distance de Melrose : c'est le *Trimuntium* des Romains et de Ptolémée. Il est complètement isolé, et se divise en trois sommets pyramidaux. Du point le plus élevé, qui est à 1,364 pieds au-dessus de la plaine, la vue s'étend au loin sur les beaux comtés de Selkirk, de Roxburgh et de Berwick. On trouve sur le cône nord-est les vestiges d'un camp romain; on en remarque un second sur la pente septentrionale du pic du milieu. Un large fossé, qui part de ce dernier, s'étend jusqu'à un troisième, situé à une demi-lieue de distance, sur le sommet de Caldshiels-Hill; un quatrième, entouré d'un mur de pierre, est assis sur le plateau de Gattonside-Hill. Enfin, non loin de celui-ci, on voit sur un autre plateau, en face de Newstead, les restes d'un cinquième camp nommé Chesterknoll.

ELIE ou **ELLY.** Bourg maritime du comté de Fife, situé sur la côte septentrionale du golfe de Forth, où elle a un port sûr, commode et d'un accès facile. Pop. 1,000 hab. On voit dans les environs une profonde caverne, où l'on prétend que Maduff, comte de Fife, se cacha pendant l'usurpation de Macbeth.

On trouve sur le territoire d'Élie de belles pierres précieuses, qui ressemblent au grenat fin, et que l'on désigne sous le nom de grenats d'Elie.

Fabriques de coutils et de toiles à carreaux.

ELLENESS. Cap sur la côte occidentale du comté de Fife, près du détroit de Forth. Long. O. 5° 22′ 0″. Lat. N. 56° 10′ 0″.

ELLON. Village du comté et à 6 l. N. d'Aberdeen. Pop. 2,150 hab. Il est agréablement situé sur la rive gauche de l'Ithan, qu'on traverse sur un beau pont.

ELWICK. Port de l'île Shapinshay, l'une des Orcades.

ENARD-LOCH. Baie du comté de Ross, vers la pointe de Rumore.

ENDER. Rivière du comté de Perth, formée de la réunion de plusieurs petits ruisseaux; elle se jette dans la rivière de Garey, à 2 l. O. de Blair-Athol.

ENNERIC. Rivière du comté d'Inverness; elle prend sa source aux monts Orquhart, coule au S. E., et se jette dans la Ness.

ENSAY. Une des iles Hébrides, située dans le détroit de Harris, entre les îles North-Vist et Harris.

ENSTER. Petit havre du comté de Fife, sur la côte N. du golfe de Forth, à l'O. de Cryll.

ERCILDOUNE. Voyez EARLSTOWN.

ERIBOL-LOCH. Baie profonde de la côte occidentale du comté de Sutherland, où les plus gros vaisseaux trouvent un abri sûr, même dans les mauvais temps.

ERICHT. Rivière du comté de Perth, formée de la réunion des ruisseaux de l'Are et du Black-Water. Près de l'endroit où elle prend sa source, on voit sur le sommet presque inaccessible d'un rocher perpendiculaire de cent mètres de hauteur, les restes d'une forteresse de 500 pieds de long sur 250 de large. Les murailles, qui ont plus de quinze pieds d'épaisseur, sont construites de grandes pierres superposées sans ciment.

ERICHT. Grand lac, qui s'étend partie dans le comté d'Inverness et partie dans celui de Perth. Ce lac, qui a cinq lieues de long, présente l'image de la plus complète solitude; il verse ses eaux dans le Rannoch-loch par la rivière à laquelle il a donné son nom. C'est sur ses bords qu'erra pendant plusieurs jours le prétendant Charles-Édouard, après la défaite de Culloden, en 1746.

ERISHAY. Une des iles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness. Elle a environ deux lieues de circonférence, et est séparée de l'île de South-Vist par le détroit de son nom.

ESHANESS. Cap situé sur la côte occidentale de l'île Mainland, comté des Orcades, par 4° 23' de long. O. et 60° 38' de lat. N.

ESK. Rivière du comté d'Édimbourg, formée de la réunion du Nord-Esk et du South-Esk, qui se joignent au-dessous de la ville de Dalkeith. Elle se jette dans le golfe de Forth, à Musselbourg, après un cours total d'environ six lieues.

Cette rivière bouillonne au fond d'un ravin encaissé entre deux murailles de rochers: une belle verdure couvre ses rives. Son cours n'a rien de majestueux, mais il offre au crayon du paysagiste les accidents les plus variés et les plus pittoresques. Près d'un des ruisseaux qui se jettent dans le South-Esk sont les ruines étendues de Borthwick-Castle, ancienne résidence d'une famille puissante dont un membre accompagna, dit-on, la reine Marguerite depuis la Hongrie jusqu'en Écosse. La construction de ce château remonte au commencement du XVe siècle: la forme du bâtiment est carrée; l'intervalle entre les murs est de soixante-quatorze pieds sur soixante-huit; ils sont garnis en dehors et en dedans de pierres de taille, et leur épaisseur près des fondations est de soixante pieds. Entre un étage qui s'est écroulé, la hauteur du plancher jusqu'aux créneaux est de quatre-vingt-dix pieds, ou de cent dix pieds en y comprenant le toit voûté. Au premier étage étaient les grands appartements, auxquels on communiquait par un pont-levis; la salle principale, longue de quarante pieds, avait une belle galerie, dont le plafond était peint avec goût. Avant l'invention de l'artillerie, cette forteresse devait être imprenable, et elle serait restée intacte jusqu'à ce jour si le canon de Cromwell n'en avait foudroyé les murailles. C'est là que la reine Marie Stuart se retira pendant quelque temps avec Bothwell, avant leur dernière séparation, qui eut lieu à Carberry.

ESK (L'). Rivière du comté de Dumfries, qui a sa source dans les marais d'Eskdale, au pied de montagnes désertes. Elle forme sur une petite distance la limite entre l'Écosse et l'Angleterre, où elle entre dans le

comté de Cumberland, passe à Longtown, et se jette dans le golfe de Solway, après un cours d'environ douze lieues.

ESK (SOUTH). Rivière du comté d'Angus : elle descend du versant méridional des monts Grampians, passe à Brechin, et se jette dans la mer du Nord, un peu au-dessus de Montrose, après un cours de douze lieues. On y pêche beaucoup de saumons.

ESK (NORTH). Rivière du comté d'Angus, qui a sa source sur le versant méridional des monts Grampians : elle forme une partie de la limite N. du comté d'Angus avec celui de Kincardine, et se jette dans la mer du Nord après un cours d'environ douze lieues. On y pêche beaucoup de saumons. Il ne faut pas confondre ces deux dernières rivières avec celles qui arrosent le comté d'Édimbourg et qui se rejoignent au-dessous de Dalkeith.

ETTRICH. Petite rivière qui descend des montagnes du comté de Selkirk; elle coule au milieu d'une vallée pittoresque, passe à Selkirk, et se joint à l'Yarrow, à 7 l. S.-O. de Selkirk.

EWE. Lac du comté de Ross, situé à 1 l. de la pointe d'Udrigil.

EYE. Rivière du comté de Berwick, qui prend sa source à Cockburn; elle passe à Ayton, et se jette dans la mer du Nord à Eyemouth.

EYEMOUTH. Petite ville maritime du comté et à 3 l. N.-O. de Berwick, située à l'embouchure de l'Eye dans la mer du Nord, qui y forme un port pour de petits bâtiments, à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du N. et du N.-E. : c'est le seul point abordable de la côte entre le cap St-Abb et Berwick. — *Commerce* de grains et de poisson. Pop. 1,200 hab.

EYESDALE ou **EASDALE.** Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située à 2 l. 1/2 de la pointe S.-E. de l'île Mull. Elle est presque de forme circulaire, et a environ une demi-lieue de diamètre. Elle possède de vastes salines, qui emploient plus de trois cents ouvriers, et les carrières d'ardoises les plus belles et les plus riches de la Grande-Bretagne.

F.

FAINISH-LOCH. Baie au N.-O. du comté de Ross, à 5 l. 1/4 O. de Dingwall. A l'extrémité N. de cette baie est la vallée de Glen-Gradi.

FALKIRK. Ville très-ancienne du comté et à 3 l. 3/4 S.-E. de Stirling. Pop. 4,000 h.

Cette ville est située entre le golfe de Forth et de la Clyde, sur le canal qui fait communiquer par ces deux cours d'eau l'Océan à la mer du Nord. Elle est irrégulièrement bâtie, et consiste principalement en une longue rue, coupée par quelques rues petites et étroites. On y trouve une église spacieuse et six maisons pour les cultes dissidents. Au centre de la ville s'élève une belle pyramide, haute de 140 pieds.

Le panorama qui se déploie des hauteurs qui dominent la ville de Falkirk est une vue variée et des plus majestueuses qu'il soit possible de voir. Une vaste chaîne de montagnes, dont les sommets déchiquetés s'étendent depuis l'océan Germanique jusqu'aux rives de la Clyde, semble s'ouvrir pour livrer passage au Forth; et du fond de la vallée, au milieu de laquelle le fleuve forme de longs détours, surgissent de grands rochers isolés, parmi lesquels on distingue celui que couronne l'antique château de Stirling. Les regards, glissant sur la vallée de Monteith, s'arrêtent dans le lointain aux masses énormes des monts Grampians, dont les cimes rembrunies s'élèvent avec orgueil au-dessus des vertes collines qui s'inclinent à leur pied. On reconnaît à sa forme conique le pic du Ben-Lidi; un peu plus à l'ouest le Ben-Lomond élève son front gigantesque. Au nord, l'immense et fertile

vallée du Carsè, couverte de châteaux, de villages et d'usines, se prolonge jusqu'au pied des Ochills, et le Forth, qui l'arrose, s'avançant avec majesté vers la mer, répand la richesse et la vie dans les murs de Culros, de Kincardine, de Clakmannan et d'Alloa. Falkirk est aux pieds de l'observateur, et au delà de la ville les usines du Carron soulèvent des colonnes d'une épaisse fumée. A l'extrémité de la vallée, en suivant les rives du Forth, une forêt de mâts indique le port de Grangemouth, et plus loin encore, à l'endroit où une langue de terre cache le cours du fleuve, on découvre la ville et le port de Borrowstowness.

Falkirk était autrefois le lieu où se tenait la lutte annuelle des joueurs de cornemuse, qui a été récemment transférée à Édimbourg. Cette ville fait un commerce considérable de bestiaux. Il s'y tient annuellement trois foires, qui sont les plus considérables de l'Écosse : on y vend 15,000 têtes de bestiaux, moutons et chevaux.

Cette petite ville est célèbre par la terrible bataille qui se livra sous ses murs, le 22 juillet 1298, entre les Écossais, commandés par Wallace, et l'armée anglaise, commandée par le roi Édouard. Wallace, ayant marché hardiment à la rencontre d'Édouard, le joignit près de Falkirk. Presque tous ses soldats étaient à pied, parce que dans ce temps les nobles seuls combattaient à cheval. Édouard avait, au contraire, la plus belle cavalerie du monde, composée de cavaliers anglais et normands, couverts d'armures complètes. Il était accompagné des célèbres archers d'Angleterre, qui passaient pour ne jamais manquer leur coup. Les Écossais avaient aussi quelques bons archers de la forêt d'Ettrick; mais ils étaient loin d'égaler en nombre les archers anglais.

Les Anglais commencèrent l'attaque sans se laisser intimider par la contenance fière et martiale des Écossais, armés de longues piques et serrés les uns contre les autres. Les Écossais soutinrent bravement le choc. La plupart des chevaux anglais qui se trouvèrent au premier rang tombèrent morts, et leurs cavaliers, accablés sous le poids de leurs armures, furent massacrés. La cavalerie écossaise, au lieu de soutenir l'infanterie, abandonna lâchement le champ de bataille. Les Anglais firent plusieurs charges sans en obtenir plus de succès; ils furent continuellement repoussés. Alors Édouard donna ordre à ses archers d'avancer, et ceux-ci firent pleuvoir une grêle si terrible de flèches, qu'il fut impossible à l'infanterie écossaise de soutenir cette attaque; le désordre se mit dans ses rangs, affaiblis. Édouard, saisissant le premier moment de confusion, ordonna une nouvelle charge de sa pesante cavalerie, qui parvint cette fois à se frayer un passage. Sir John Graham, l'ami et le compagnon de Wallace, fut tué à la tête de son corps; et les Écossais, ayant perdu encore un grand nombre des leurs, furent enfin obligés de prendre la fuite. Graham fut enterré dans le cimetière de Falkirk. On éleva sur sa tombe un monument, que l'on a renouvelé trois fois depuis sa mort, et qui porte cette inscription : « Ci gît sir John Graham, le fidèle ami « de Wallace, aussi remarquable par sa « prudence que par son courage, qui « fut tué par les Anglais les armes à la « main. »

Wallace maintint son indépendance sept ans encore après la défaite de Falkirk, au milieu des bois et des montagnes de son pays. Les Anglais ayant mis sa tête à prix, il fut arrêté à Robroyston, près de Glascow, par John Monteith, qui le livra aux Anglais.

En 1746, l'armée des Jacobites, sous la conduite du prince Charles-Édouard, défit complétement, près de Falkirk, l'armée royale, commandée par le général Hawley. Le 16 janvier les deux armées étaient à la distance d'environ sept milles l'une de l'autre, sans que le général Hawlay soupçonnât les insurgents aussi près. Ce qui donna à ceux-ci l'idée d'essayer un stratagème, qui leur réussit complétement. Ils dirigèrent toute leur cavalerie par la route de Stirling et de Bannockburn à Falkirk, sur la forêt de Torwood, où ils plantèrent l'étendard royal et d'autres drapeaux, pour faire croire à l'armée royale que toutes leurs forces avançaient de ce côté. Pendant ce temps, le gros de leur armée s'avançait au sud du terrain élevé qu'on appelait Fal-

kirk-Moor, et qui s'élevait à une hauteur considérable à l'ouest, sur la gauche du camp des Anglais. Hawley, ayant pris l'alarme, se mit à la tête de trois régiments de dragons, et les conduisit au grand trot vers la hauteur de Falkirk-Moor, espérant par ce mouvement rapide prévenir les montagnards, qui du côté opposé se pressaient aussi pour s'emparer de cette éminence. En même temps, la cavalerie des insurgents, débouchant de la forêt de Torwood, se forma en ligne, et commença à gravir les hauteurs de Falkirk-Moor. Au moment où les montagnards se pressaient de gagner le sommet de cette hauteur, les dragons anglais, qui y étaient arrivés par l'autre côté, se préparèrent à leur en disputer la possession. Mais les montagnards, pleins d'ardeur, gardèrent leurs rangs, et s'avancèrent à grands pas vers le terrain occupé par les Anglais. Les dragons, s'étant en vain efforcés de les arrêter, firent une charge en front, le sabre levé et au grand trot, contre les montagnards qui continuaient à avancer. Les clans, voyant l'attaque dont ils étaient menacés, réservèrent leur feu, et firent une décharge générale, tirée de si près et si bien dirigée, que les dragons furent rompus. Plus de quatre cents d'entre eux tombèrent; le reste s'enfuit, dans un désordre complet. Au même instant l'aile gauche des insurgents fondit avec fureur sur la droite et le centre de l'infanterie d'Hawley, la rompit et la mit en fuite; mais les lignes des deux armées n'étant pas exactement parallèles, l'extrême droite de la première ligne d'Hawley s'étendait considérablement au delà de l'aile gauche des montagnards. Trois régiments tinrent bon sur l'extrême flanc, avec d'autant plus d'avantage qu'ils avaient en face une rivière qui empêchait les montagnards de les attaquer à l'arme blanche. Ces corps défendirent vaillamment cette fortification naturelle, et forcèrent les montagnards à abandonner le côté opposé de la rivière. La situation de la bataille était alors fort singulière : les deux armées étaient en fuite en même temps. La cavalerie d'Hawley et presque toute son infanterie avaient été complétement mises en confusion et en déroute; mais les trois régiments qui continuaient à combattre avaient un avantage décidé sur la gauche du prince. Au total, l'avantage était incontestablement du côté de Charles-Édouard, qui resta maître du champ de bataille. La perte du côté des Anglais fut assez considérable, celle des insurgents fut presque nulle.

A une lieue S.-E. de Falkirk est le lieu, nommé Graham's-Moor, où l'intrépide Wallance s'ouvrit un passage à travers l'armée anglaise, en 1298.

FALKLAND. Petite ville du comté de Fife, située à 3 l. S.-O. de Cupar. Pop. 2,500 hab.

En 1402, le duc de Rothsay, fils aîné de Robert III et héritier présomptif de la couronne d'Écosse, jeune prince qui contrariait les vues ambitieuses du duc d'Albany, par les droits de sa naissance et par les qualités supérieures qui l'avaient rendu l'espoir de la nation, voyageant dans le comté de Fife, fut arrêté par un scélérat nommé Ramorguy, aidé de sir William Lindsay, sous le prétexte de conspiration contre la vie du roi. Le prince fut placé sur un mauvais cheval de bât et conduit au château fort de Falkland, qui appartenait au duc d'Albany, frère de Robert III, et le plus proche héritier de la couronne après les enfants du roi. La pluie tombait par torrents; mais le pauvre prince ne put obtenir de se mettre à l'abri, et toute la grâce qu'on lui fit, ce fut de lui jeter sur les épaules un manteau de paysan. Arrivé dans cette sombre forteresse, le duc de Rothsay fut plongé dans un donjon et privé de nourriture. On dit qu'une femme, touchée de ses lamentations, trouva le moyen de lui apporter de temps en temps des gâteaux d'orge, bien minces, qu'elle lui passait à travers les barreaux de sa prison, et qu'une autre femme le nourrit de son propre lait. L'une et l'autre furent découvertes; les faibles secours que leur charité ingénieuse lui procurait furent interceptés, et, dans le mois de mars 1402, le malheureux prince mourut de faim, la plus douloureuse et la plus lente de toutes les manières dont la vie puisse finir.

Le duc d'Albany, voulant braver jus-

qu'au soupçon de son crime, convoqua une assemblée de noblesse, lui communiqua l'ordre royal en vertu duquel il avait fait arrêter le comte de Rothsay, et ajouta que le ciel avait puni le prince parricide en le frappant de mort subite. Malgré cette déclaration audacieuse du duc d'Albany, le roi Robert III conçut des soupçons déchirants sur la mort de son fils, et se reprocha amèrement sa faible crédulité; pour soustraire à un sort aussi misérable le comte de Carrick, son second fils, alors âgé de onze ans, il le fit partir pour la France sous la conduite de quelques serviteurs fidèles, et à l'insu du duc d'Albany.

On voit à Falkland les restes du palais bâti par les rois d'Écosse, dont on habite quelques appartements, et dans lequel mourut Jacques V, en 1540. — *Fabriques* de toiles.

FALL. Rivière qui prend sa source dans la partie septentrionale du comté de Perth, et se jette dans le lac Lomond, au nord du comté de Dumbarton.

FAIR, FAIRA ou **FERRA.** Ile de l'océan Atlantique, située entre les îles Orcades et celles de Shetland. Elle a 1 l. de long sur 1/3 de large; ses côtes sont très-élevées et partout inaccessibles, excepté vers le S.-E. où se trouve un petit port. L'intérieur est montueux, mais fertile, et surtout abondant en pâturages, où l'on élève beaucoup de bestiaux. Cette île renferme quatre villages, et fait partie du comté des Orcades. Pop. 200 hab.

En 1588, le vaisseau amiral de la fameuse flotte espagnole appelée l'invincible Armada, fit naufrage sur la côte orientale de cette île. Long. O. 4° 10′ 0″. Lat. N. 59° 33′ 0″.

FAIRLOY. Petite ville du comté d'Ayr, à 4 l. N.-O. d'Irvine.

FARA. Voyez FAIR.

FARROUT. Pointe du comté Sutherland, près de la partie N.-O. de l'Écosse, à l'E. du cap Wrath.

FARR. Petit port du comté de Sutherland, à 3 l. E. du cap Wrath. On y pêche beaucoup de saumons.

FARRAI. Rivière du comté de Ross. Elle sort du lac Combeyour, au S. des monts Sehorna et Chorran, coule de l'O. au N.-E., et se jette dans le golfe de Murray.

FARRBAY. Baie située sur la côte septentrionale du comté de Sutherland, à 1 l. E. de Tongue.

FAST-CASTLE. Château du comté de Berwick, situé à l'extrémité du promontoire auquel il donne son nom, vis-à-vis Saint-Abb's-Head. Cette forteresse, bâtie et comme suspendue sur le haut d'un roc escarpé, fut surprise, en 1410, par Patrice Dunbar, un des plus jeunes fils du comte de March, secondé par cent hommes résolus. Le gouverneur Holder, qui depuis longtemps infestait la contrée voisine par ses excursions, ses rapines et ses cruautés, y fut fait prisonnier.

Le célèbre promontoire de S.-Abb's-Head consiste en deux collines escarpées, séparées de la partie voisine du cap par un ravin profond; sur l'une on voit les ruines d'un monastère; l'autre est occupée par un poste de service de sûreté. Un escalier en spirale conduit au sommet de la colline de l'est, où se trouve une esplanade sur laquelle on voit encore, faiblement tracés sur le terrain, les fondements de l'église de Saint-Abb : une clôture basse, semblable à un petit retranchement en gazon; un cimetière abandonné, couvert çà et là de quelques plantes chétives, de ciguë et d'ortie; en face, une mer sans bornes; de l'autre côté, le spectacle d'une nature sauvage, presque aussi étendue; tels sont les traits caractéristiques d'un lieu où il y a plus de douze siècles les Pictes, les Bretons, et peut-être les Romains, se rendaient pour assister aux cérémonies du culte catholique. Ces ruines sont placées à peu de distance d'un précipice de trois cents pieds de profondeur, couvert d'oiseaux de mer, et au pied duquel l'Océan mugit et bouillonne sans cesse.

Entre le noir promontoire de Fast-Castle et Dunglas, le pays est élevé et entrecoupé par plusieurs ravins profonds, dont les côtés sont roides et escarpés, et dont les dentelures correspondantes semblent indiquer

que les rochers ont été séparés par quelque ancienne commotion. La plus remarquable de ces dentelures est celle qu'on nomme le *Peath;* elle est réunie à celle qui lui fait face par le pont le plus élevé probablement qui existe en Europe : il a deux cent quarante pieds de hauteur et trois cents de longueur. Autrefois c'était un défilé facile à garder, et un de ces passages étroits fermés à Cromwell, qui, après l'affaire de Dunbar, décrit ainsi celui-ci dans une de ses dépêches : « Passage où un seul homme pour le défendre vaut mieux que douze pour l'attaquer. » — Un peu plus loin est un autre ravin, dominé par la tour de Colbrandspeath. A l'ouest est le château de Dunglass, habitation entourée de dépendances étendues et boisées, situées près de l'emplacement de l'ancien château qu'occupaient les Covenants dans la guerre civile, et qu'un page fit sauter en mettant le feu à un magasin à poudre (Voy. DUNGLASS).

On croit que Cranshaws-Castle, qui se trouve dans les environs, a été l'original de Ravenswood, cité dans la Fiancée de Lammermoor. C'est un petit bâtiment carré de quarante pieds de long, sur vingt-quatre de large, et de quarante cinq pieds de hauteur, qui servait de refuge contre les incursions soudaines des maraudeurs.

FENWICH. Petite ville du comté d'Ayr, située à 2 l. 1/2 N.-E. d'Irvine.

FERN. Petite ville du comté d'Angus, située à 2 l. O. de Brechin.

FERRENDEN. Village du comté d'Angus, situé sur la rive droite de la rivière de Montrose, qui y forme une rade sûre, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

FERRY. Village du comté et à 5 l. de Forfar, situé sur le bord septentrional du golfe de Tay. Pop. 500 hab. Il est régulièrement bâti, et possède des bains de mer très-fréquentés.

FERRYTOWN OF CRÉE. Petite ville du comté et à 5 l. O. de Kirkudbrigth.

FIDRA. Petite île dépendante du comté d'Haddington, située près de l'embouchure du Forth, à 1 l. N.-O. de North-Berwick.

FIFE. Comté maritime, borné au N. par le golfe de Tay, à l'E. par la mer du Nord, au sud par le golfe et la rivière de Forth, et à l'O. par les comtés de Perth, de Clackmannan et de Kinross. Sa longueur est de 14 l. du N.-E. au S.-O., sa largeur moyenne de 5 l., et sa superficie de 64 l. Il se divise en quatre presbytères, Saint-Andrew, Cupar, Dunfermline et Kircaldy, et contient soixante-trois paroisses, treize bourgs royaux et 116,500 hab. Cupar en est le chef-lieu.

La surface de ce comté est généralement unie, seulement on voit s'élever sur quelques parties des ramifications des monts Ochill; vers le centre, on remarque aussi quelques collines de forme conique. Le sol, dont les quatre cinquièmes sont en terres bien cultivées, est en général très-fertile; les principales rivières qui l'arrosent sont l'Eden, la Leven et l'Ore, qui portent leurs eaux à la mer du Nord. Il y avait autrefois plusieurs lacs qui ont été desséchés; parmi ceux qui subsistent encore, on remarque le Lindon-Loch. Il y a aussi quelques étangs salés. — On élève dans ce comté beaucoup de bestiaux et des chevaux vigoureux; le gibier, principalement le lapin, y est abondant.

Le comté de Fife est riche en productions minérales : on y trouve du plomb, du cuivre, du zinc, du fer, des mines importantes de houille, des carrières d'excellente pierre à chaux, de marbre gris. Les collines entre l'Eden et le Tay fournissent beaucoup de belles cornalines, des agates, du jaspe; on trouve à Elie une belle pierre qui ressemble au granit fin, que l'on connaît sous le nom de rubis d'Elie.

Manufactures de toiles, de draps, de savon, de chandelle, etc. Nombreuses brasseries et distilleries. Tuileries. Chantiers de construction de navires. — *Commerce* de grains, houille, chaux, toiles, draps, et autres objets fabriqués dans le comté; bois, lin, denrées coloniales, peaux, fer, goudron.

Dunfermline est la ville la plus grande et la plus peuplée du comté de Fife. En général, toutes celles qui sont sur les côtes paraissent avoir été plus florissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le comté possède plusieurs restes d'antiquités et des ruines de monastères et de châteaux.

FIFF-NESS. Village et cap remarquable du comté de Fife, formant l'entrée septentrionale du golfe de Forth, vis-à-vis d'Abb's-Head. Long. O. 4° 57′ 0″. Lat. N. 56° 17′ 0″.

FILLAN (St-). Village du comté de Perth, situé dans la belle vallée de Strathearn. Il est construit dans le goût moderne, et se fait remarquer par une propreté et une recherche assez rares dans les villages highlandais. C'est le siége de la société de Saint-Fillan, à laquelle appartiennent les habitants du Perthshire occidental les plus distingués par leur naissance ou leur fortune. Ils se rassemblent une fois l'année, revêtus de l'ancien costume du pays, et célèbrent leur réunion par des luttes, des tournois et des assauts sur la cornemuse. La société décerne des prix aux vainqueurs.

FINDORN. Rivière qui prend sa source dans le comté d'Inverness, parcourt celui de Nairn, arrrose la partie occidentale de celui d'Elgin, et se jette dans le golfe de Murray, à Findorn, 1 l. 1/2 au-dessous de Forres, après un cours rapide de 18 lieues. Elle est navigable pour de petits bâtiments aussi loin que remonte la marée, et abonde en truites, saumons et autres poissons.

FINDORN. Ville maritime du comté et à 4 l. O. d'Elgin, située à l'embouchure de la rivière de son nom, qui y forme un port de marée passable et une baie grande et commode. Il s'y fait une pêche considérable de saumons et de merluches. Ce village était autrefois à 1/4 de l. plus au N.-O.; ayant été submergé en 1701, il a été rebâti à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui.

FINLARIG. Village du comté et à 15 l. N.-O. de Perth, au nord du lac Tay.

FISCHEROUGH. Petite ville maritime du comté et à 2 l. d'Édimbourg, située sur une île, dans une grande baie, à l'embouchure du Forth. Il y a un petit port.

FISHERROW. Petite ville du comté et à 2 l. E. d'Édimbourg, située sur le golfe de Forth, à l'embouchure de l'Esk, qui la sépare de Musselbourgh. Elle est généralement bien bâtie, et possède un assez bon port. On a récemment construit près de la rade un beau pont suspendu en chaînes de fer. Pop. 2,000 hab. Près de Fisherrow sont des mines de sel et de houille.

FISHLIN. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades, à 2 l. S. de l'île d'Iell.

FITFULL-HEAD. Cap situé à l'extrémité N.-O. de l'île Mainland, l'une des îles Shetland.

FITHIE. Petit lac très-poissonneux du comté d'Angus.

FLADDA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située au sud de l'île Watersay. Long. O. 10°. Lat. N. 56° 52′.

FLADUHANA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 2 l. 1/2 N. de l'île de Skye.

FLEET. Petite rivière qui prend naissance au lac de son nom; elle coule entre des collines boisées, dans une contrée très-agréable du comté de Kirkudbrigtht, passe à Gatehouse, où on la traverse sur un beau pont, et se jette dans la baie de Wigton, près de l'église de Twynchalme, après un cours d'environ 5 lieues. La Fleet est navigable pour de petits bâtiments : on y pêche beaucoup de saumons.

FOCHABERS. Jolie petite ville du comté et à 7 l. O. de Bamff, sur la rive droite de la Spey, qu'on traverse sur un superbe pont de pierre de quatre arches. Pop. 1,000 hab. On remarque dans les environs le magnifique château des ducs de Gordon.

FORDOUN. Village et paroisse du comte de Kinkardine, à 2 l. 1/2 N.-O. d'Inverbervie. Pop. 2,400 hab. Patrie de Johannes de Fordoun, auteur du Scotichronicum, la plus ancienne histoire authentique d'Écosse. On remarque dans la paroisse de Fordoun d'anciennes ruines, qui paraissent être celles du palais royal de Keneth III.

FORFAR ou **d'ANGUS** (comté de). Ce comté est borné au N. par les comtés d'Aberdeen et de Kinkardine, à l'E. par la mer du Nord, au S. par le golfe de Tay, et à l'O. par le comté de Perth. Il a 15 l. du nord au sud, 10 l. de l'est à l'ouest, et

125 lieues de superficie. Ce comté est divisé en cinq presbytères : Arbroath, Bréchin, Dundée, Forfar, et Meigle. Il renferme 56 paroisses, 5 bourgs royaux, et 113,430 hab. La ville de Forfar en est le chef-lieu.

Le comté de Forfar, où l'on remarque la belle vallée de Strathmore (voy. ce mot), est couvert dans toute sa partie septentrionale par les ramifications des monts Grampians ; au sud s'élève les Sadley-Hills. Les monts Grampians sont couverts de mousse et de bruyères; les terres entre ces monts et les Sadley-Hills restent en friche et sont impropres à la culture. — Parmi les nombreuses rivières qui descendent de ces montagnes et qui arrosent le comté, on distingue l'Esk septentrional, l'Esk méridional, l'Isla et le Dean Water. On y trouve aussi plusieurs lacs peu considérables. Le sol produit des céréales et des légumes, et, dans les parties cultivées, l'agriculture fait de rapides progrès. — Les moutons, qu'on élève en grand nombre, sont en partie tout noirs; les chevaux y sont petits et vigoureux. Les daims, les loutres, les blaireaux, les faucons, etc., y sont abondants, ainsi que les faisans.

Le comté de Forfar renferme des mines de fer et de plomb, des carrières de granit et de pierre à chaux. On y trouve aussi du porphyre, du jaspe, des topazes, du cristal de roche, des sources d'eau minérale, et l'on tire du fond des lacs beaucoup de marne, qui est employée pour l'amendement des terres.

Manufactures de toiles, cordages, cuirs. Filatures de coton. Blanchisseries, brasseries, tanneries. Chantiers de construction de navires. Armements pour la pêche de la baleine. Pêche très-active sur les côtes et dans les rivières, principalement du saumon, dont on fait des expéditions importantes. — *Commerce* de toiles et de poisson.

FORFAR. Ville capitale du comté d'Angus, ayant titre de bourg royal, située près d'un petit lac, dans la vallée de Strathmore. Pop. 4,200 hab. Elle est irrégulièrement bâtie, et possède une église spacieuse, surmontée d'un clocher de cent cinquante pieds de haut, une belle maison de ville et trois écoles. On voit dans les environs les vestiges d'un édifice que l'on suppose avoir été le palais où Malcolm III tint son premier parlement, en 1507, après avoir délivré son royaume de l'usurpation de Macbeth. — *Fabriques* et *commerce* considérable de toiles. — A 4 l. 1/2 N. de Dundée, 19 l. 1/2 N. d'Édimbourg.

FORRES. Petite ville du comté et à 3 l. 1/2 O. d'Elgin. Pop. 2,900 hab. Elle est située sur une éminence, près de la rivière et de la baie de Findorn. Elle a un hôtel de ville, une prison, et des fabriques de laines filées, de toile et de fil. Dans les environs, on remarque un obélisque de vingt-cinq pieds de haut, couvert d'anciennes sculptures, qu'on suppose avoir été érigé en mémoire de la défaite des Danois, près de ce lieu, par Malcolm II, en 1008.

FORSE. Rivière du comté de Caithness, qui se jette dans la mer du Nord, à 2 l. O. de Thurso.

FORT-AUGUSTUS. Forteresse du comté et à 14 l. S.-O. d'Inverness, situé à l'extrémité S.-O. du Loch-Ness. Ce fort est régulièrement construit, et renferme des casernes pour quatre cents hommes. Il a été élevé par le maréchal Wade, pour contenir les montagnards et les empêcher de troubler les travaux des routes qu'il faisait faire à travers les montagnes pour en faciliter l'accès. Il commande les hauteurs voisines, et sa position sur le bord du lac, le met à même de recevoir d'Inverness, par des bateaux, tout ce qui est nécessaire à la garnison. En 1746 il fut pris et en partie démoli par les partisans des Stuarts. Le gouvernement a donné l'ordre, en 1818, de le démanteler.

A une lieue du Fort-Augustus, on voit les restes d'un fort vitrifié, que l'on nomme Tor-dun-Castle.

FORT-CHARLOTTE. Petite forteresse, située sur la côte orientale de l'île Mainland (comté des Orcades), à 1/4 l. N.-O. de Lerwick, dont il commande le port.

FORT-GEORGES. Forteresse régulière du comté et à 5 l. N. N.-E. d'Inverness, bâtie à l'extrémité N.-E. du Loch-Ness,

sur une pointe de terre qui s'avance dans le golfe de Murray. C'est une forte citadelle, qui commande entièrement l'entrée d'Inverness; elle est munie de cent pièces de canon, la plupart de gros calibre, peut contenir 6,000 hommes, et a des casernes pour 3,000. Le fort Georges est la forteresse la plus régulière de la Grande-Bretagne. Elle fut commencée en 1747, et elle a coûté plus de quatre millions. Elle occupe quinze acres de terrain, et se compose de quatre bastions. La mer, qui l'entoure de trois côtés, peut aussi remplir les fossés, qui la défendent du côté de la terre. On y trouve des puits, des magasins à l'épreuve de la bombe, et une jolie chapelle.

Cette formidable forteresse, après avoir rempli sa destination, ne sert plus maintenant qu'à rappeler les malheureuses circonstances pour lesquelles elle a été élevée. Elle est là comme un vétéran armé au milieu d'une population paisible. La largeur du détroit de Murray est en cet endroit d'environ un mille; immédiatement au-dessous du fort, il prend la forme d'un vaste bassin ou d'un lac intérieur. La communication entre la côte opposée de Cromarty est établie au moyen de bateaux, et une longue jetée, qui s'avance du fort dans la mer, sert à rendre la traversée facile et sans danger.

FORTH. L'une des plus considérables et des plus belles rivières d'Écosse. Elle descend du Ben-Lomond, dans la partie N.-O. du comté de Stirling, qu'elle sépare de ceux de Perth et de Clakmannan, forme la limite des comtés de Fife et de Linlithgow, baigne les villes de Stirling, Allox, Cultross, Borowstowness, Queen's-Ferry, et se jette à 2 l. 1/2 au-dessus d'Édimbourg, dans un golfe de la mer du Nord, auquel elle donne son nom, après un cours d'environ 50 lieues. Cette rivière est navigable pour des navires de 70 tonneaux jusqu'à Stirling, et la marée remonte jusqu'à un quart de lieue au-dessus de cette ville, où elle est arrêtée par un rocher qui traverse son lit. Elle communique avec la Clyde par le canal de Forth et Clyde, qui a son embouchure dans le Forth au confluent du Carron, et se joint à la Clyde dans le comté de Dumbarton.

Le Forth est très-poissonneux et favorise un commerce considérable. Le pays qu'il arrose est plat et fertile; des mines considérables de houille paraissent occuper tout son lit. Ses bords offrent une foule de sites pittoresques et des pétrifications curieuses.

Le Forth, traversant presque d'un bout à l'autre l'isthme qui unit les Highlands aux terres basses, forme une barrière naturelle entre ces deux contrées. Il n'est navigable que jusqu'à Stirling, et dans tout son cours on ne trouve que deux ponts, l'un au pied même du rocher. l'autre à une demi-lieue de la ville.

FORTH (Golfe de) ou **FIRTH OF FORTH.** *Bodotria Æstuarium.* Golfe formé par la mer du Nord entre les comtés d'Haddington et d'Édimbourg au sud, et celui de Fife au N. Il a 16 lieues de profondeur, sur environ autant dans sa plus grande largeur, et 11 l. 1/2 de large à son entrée, que déterminent les caps Abb's-Head et Fife-Ness. Ce golfe se rétrécit progressivement, et n'a plus que 3/4 de l. de large, vers l'embouchure du Forth. Il abonde en poissons de toute espèce, notamment en morues et en harengs, dont il se fait une pêche considérable. On trouve sur ses bords les villes de Burntisland, Kinghorn, Kirkaldy, Dysart et Leith. Près de son entrée sont situées plusieurs petites îles, dont la plus considérable est celle de May, sur laquelle on a élevé un phare.

Un bateau à vapeur remonte le Forth depuis Leith jusqu'à Stirling, et dépose à l'embouchure du canal de Forth et Clyde les passagers, qui prennent en cet endroit un autre bâtiment pour se rendre à Glascow. Le golfe de Forth, ouvrant d'un côté sur la pleine mer, et s'enfonçant de l'autre entre de grands coteaux, offre une transition naturelle des paysages larges et découverts de l'Écosse méridionale, aux profondes et sombres vallées de l'antique Calédonie. Son trajet de Leith à Stirling présente à l'admiration du voyageur des sites riches et majestueux.

FORTH ET CLYDE (canal de). Grand canal d'Écosse, qui traverse les comtés de

Stirling, de Dumbarton et de Lanerck, et unit le Forth à la Clyde. Il a 15 l. de long, depuis son embouchure dans le Forth, à 1 l. 1/2 N. E. de Falkirk, jusqu'à sa jonction avec la Clyde, dans le comté de Dumbarton, à 3 l. N.-O. de Glascow. Sa profondeur est de 7 pieds et demi; l'élévation du bief de partage est de 155 pieds; les différences de niveau sont rachetées par 39 écluses. Suspendu sur le flanc des monts dont il suit les contours, il domine un immense bassin, que bordent dans l'éloignement les premières montagnes de la Calédonie, et, triomphant des obstacles que lui oppose la nature, tantôt il s'ouvre un passage au sein des rochers, tantôt il franchit sur des ponts-aqueducs les torrents et les ravins. Sa position, son étendue, la hardiesse de son exécution, le rendent digne d'entrer en parallèle avec celui construit en France par l'immortel Riquet, pour établir une communication entre l'Océan et la Méditerranée. Dans l'espace de 10 lieues, il passe sur 36 rivières et ruisseaux, et sur deux grandes routes au moyen de ponts-aqueducs. Le plus considérable est celui de Kelvire; il a 400 pieds de long, et supporte le canal où voguent des navires à 70 pieds au-dessus d'une rivière naturelle, qui coule dans une profonde vallée. Au confluent du Carron dans le Forth, et à la jonction du canal dans la Clyde, on a établi de grands bassins où se rangent les vaisseaux avant d'entrer dans le canal : un embranchement d'une lieue conduit sur la colline d'Hamilton; au N. de Glascow, où l'on a creusé le port de Dundas, un immense bassin entouré de quais et de magasins, a été exécuté sur un plan au-dessus des dimensions ordinaires des autres canaux. Il peut contenir des navires, pourvu qu'ils ne tirent pas plus de 8 pieds d'eau. Ce canal fut commencé en 1768, et achevé en 1790. Il joint la mer du Nord et l'océan Atlantique, et abrége des distances, tantôt de 270, et tantôt de 330 lieues. Il offre surtout une navigation plus courte et plus sûre aux bâtiments de la Baltique, et destinés pour l'Irlande ou les ports de l'ouest de l'Angleterre, et surtout à la fin de la saison, où ils auraient mille dangers à redouter. Depuis 1813 on vient de terminer le canal de l'Union, qui joint le canal de Forth et Clyde, et établit une communication entre Édimbourg et Glascow.

FORTINGULL. Paroisse du comté de Perth, située dans une vallée fertile des Grampians. Elle renferme la montagne de Shechallien, élevée de 590 toises au-dessus du niveau de la mer.

FORTROSE. Petite ville du comté de Ross, sur le détroit de Murray, qui en cet endroit n'a que 2 l. de largeur, et sur lequel on a établi un bac pour communiquer avec le fort Georges, situé de l'autre côté du détroit, à 3 l. 1/2 N. N.-E. d'Inverness. Pop. 650 hab.

Cette ville a été formée, en 1444, de la réunion des deux petites villes de Rose-Markie et Chanoury. La première, d'une haute antiquité, fut érigée en bourg royal par Alexandre II; la seconde, ancien siége de l'archevêché de Ross, était très-commerçante; aujourd'hui son commerce consiste seulement en produits de la pêche.

Fortrose est remarquable comme ville libre et comme ancienne résidence des évêques catholiques de Ross, dont le palais fut complètement détruit par les ordres de Cromwell : la cathédrale souffrit aussi beaucoup, et ses belles cloches furent transportées à Inverness. Là résidèrent le célèbre historien Leslie, le docteur Grégoire Mackensie, biographe, et un autre médecin du même nom, auteur de l'art de conserver la santé. Là, le fameux légiste et homme d'État sir Georges Mackensie venait se délasser des fatigues des affaires, et jouir des délices du repos et de la solitude. Là également sir Jacques Mackintosh, célèbre historien et orateur éloquent, reçut les premiers éléments de son éducation.

La paroisse est agréablement située et possède un sol fertile; elle termine les dunes de Fortrose, au bout desquelles est le passage pour aller au fort Georges dans le comté d'Inverness.

FORT-WILLIAM ou INVERLOCHY. Forteresse du comté d'Inverness, située à l'extrémité orientale du Loch-Linnhe, à l'embouchure du Loch-Aber. Le fort William fut construit sous le règne de Guillaume III, dont il a pris le nom, pour

contenir les montagnards : il est de forme triangulaire et flanqué de deux bastions. Sa position sur le lac le met à même de recevoir des secours par mer, s'il était bloqué par terre. Il a soutenu un siége contre les Highlandais, et un autre contre le prétendant.

Les environs du Fort-William sont affreux, mais sublimes. Parmi les montagnes qui l'entourent, on remarque le Ben-Lewis. On voit à peu de distance les ruines de l'ancienne ville d'Inverlochy, que l'on croit avoir été détruite par les Danois, et les restes du château de ce nom, bâtiment quadrangulaire flanqué de tours rondes. A une lieue sud du fort William sont les ruines d'une forteresse vitrifiée, qui paraît avoir été considérable. (Voyez Inverlochy.)

FOYERS. Voyez Fyers.

FRASERBURG. Petite ville maritime du comté et à 16 l. N. d'Aberdeen. Pop. 1,000 hab. Cette ville, située sur la partie du S. du cap Kinnaird, dans le golfe de Murray, est régulièrement construite. Elle a un petit port très-sûr, d'où elle expédie des navires pour la pêche de la baleine. Dans les environs est un château bâti en 1600, où on a érigé un phare en 1787.

FREDIA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 1 l. N. de Barra.

FRESWICK. Baie sur la côte E. du comté de Caithness, à 2 l. N.-N.-E. de la pointe de Noss. Elle offre un bon mouillage par les vents de terre, et une relâche commode quand les vents et les marées sont contraires. Il ne s'y fait sentir aucun courant.

FRESWICK-WATER. Petite rivière du comté de Caithness, qui se jette dans la mer, près de Wich.

FULA ou **TULE.** Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades, située à l'O. de l'île Mainland.

FYERS ou **FOYERS.** Rivière du comté d'Inverness, qui forme plusieurs belles cascades et tombe dans le lac Ness, à 3 l. N. du Fort-Auguste.

Il est peu de spectacles plus imposants que celui que présentent les chutes du Foyers, éloignées d'environ un quart de lieue de l'auberge qui porte le nom de Général's Hut, et près de la grande route qui conduit au Fort-Auguste. Après avoir traversé un pays élevé et marécageux, situé au sud du lac Ness, la rivière, en arrivant aux collines qui bordent le lac, entre dans un ravin profond et étroit, à l'entrée duquel elle se précipite sur un lit rocailleux, d'une hauteur d'environ cinquante pieds; c'est ce qu'on appelle la cascade supérieure.

Pour bien jouir du point de vue, il faut se placer le long de la rivière, au-dessus d'un pont d'une seule arche, élevé de cent pieds au-dessus du niveau de l'eau, dont les culées sont formées par deux rochers : de là, cette masse d'eau écumeuse et rapide produit un effet imposant, que les rochers, escarpés et sauvages, entre lesquels la rivière roule ses eaux avec fracas rendent on ne peut plus pittoresque. Au-dessous de la chute le lit de la rivière est resserré, parsemé de blocs énormes, et sa pente vers le lac est très-rapide. Les montagnes des deux côtés sont couvertes de beaux bois de bouleaux, et les eaux, gênées dans leur cours par les rocs nombreux qu'elles ont à franchir, forment pendant deux à trois cents toises une masse bruyante de flots écumeux. En cet endroit se trouve une seconde chute, qui se précipite par une étroite issue, d'une hauteur de quatre-vingt-dix pieds, dans un bassin profond et spacieux, entouré de roches élevées. Longtemps avant d'arriver auprès de la cascade, on entend le torrent mugir au fond de l'abîme, dont l'œil n'ose sonder la profondeur; près de la cataracte la terre semble trembler sous les pas, par l'effet du choc violent produit par la chute des eaux, dont le rugissement continuel produit un effet assourdissant. Lorsqu'on se place en face de la cascade, point où l'on arrive en suivant un petit sentier sinueux, l'effet de cette chute paraît dans toute sa sublimité; de là l'œil embrasse tout à la fois l'effrayante agitation du gouffre qui est au-dessous, les divers étages de la chute, et les rochers en saillie suspendus pour ainsi dire au-dessus d'elle.

FYNE. Rivière du comté d'Argyle, qui se jette dans le Fyne-Loch.

FYNE-LOCH. Golfe du comté d'Argyle, qui s'avance à 14 ou 15 lieues de profondeur dans les terres. Il a dans quelques endroits trois lieues de large, et une lieue dans sa moyenne largeur. A son extrémité septentrionale, devant Inverary, le Fyne-Loch forme une baie environnée de montagnes, dont la côte, découpée par une multitude d'enfoncements, présente un aspect pittoresque. Ce lac reçoit le flux, et le renvoie de chaque côté de l'île d'Arran, située en face de son embouchure. On y pêche beaucoup de harengs depuis juillet jusqu'à janvier. (Voyez INVERARY).

G.

GAIRFA. Une des îles Orcades, située à 1/2 l. N.-E. de l'île Pomone. Elle est très-élevée, et a la forme d'une montagne verte de forme presque conique, d'une lieue de tour à sa base. On trouve dans sa partie orientale un petit port excellent, appelé le Mill-Burn. Pop. 50 hab.

GAIRLOCH. Grande baie sur la côte occidentale du comté de Ross. Elle donne son nom à toute la côte voisine. La pêche y est en général très-active, notamment celle de la morue.

GAIRLOCH. Paroisse du comté de Ross, située sur la baie de son nom et sur le beau lac Maree. Pop. 4,550 hab.

GALA. Rivière qui prend sa source dans la partie sud-est du comté d'Édimbourg, sépare, par une courte étendue, le comté de Selkirk de celui de Roxburgh, et se jette dans la Tweed, un peu au-dessus de Galashiels, après un cours d'environ sept lieues. Ses bords charmants ont souvent été chantés par les poëtes écossais.

GALASHIELS. Petite ville du comté et à deux lieues N. de Selkirk, située près du confluent de la Gala et de la Tweed. Pop. 2,000 hab. — Manufactures importantes de draps gris, connus sous le nom de gris de Galashiels, de bonneterie en laine, belle filature de laine.

Galashiels tire son nom du ruisseau de Gala, célèbre dans les chansons écossaises, qui va grossir de son onde celle de la Tweed, plus célèbre encore. On reconnaît en cet endroit les lieux si bien décrits dans le roman du *Monastère* de Walter Scott; les collines se dessinent en gracieux contours à l'horizon; la couleur des bruyères qui en couvrent les hauteurs contraste avec celle des bouquets de chênes, de bouleaux, de saules, avec celle de leur base, et avec la verdure, plus vive, des vallons. L'aspect général du paysage ne ressemble en rien aux Highlands du nord; tout ici est calme et pastoral; rien n'est plus enchanteur que les bords de la Tweed.

A un quart de lieue de Galashiels, on remarque le beau domaine d'Abbotsford, où résidait pendant l'été sir Walter Scott. (Voyez ABBOTSFORD.) Nous ajouterons à la description que nous avons donnée de cette habitation (page 19) quelques renseignements qui viennent de nous parvenir sur les habitudes et sur la manière de vivre de l'illustre romancier à Abbotsford. — Toutes les fois que les travaux de sa profession ou les engagements de la société lui avaient enlevé la disposition d'une trop grande partie de la journée, il avait pour usage de prendre pour l'étude quelques heures saisies entre l'heure où on le croyait retiré pour dormir et l'heure définitive de son sommeil : mais son médecin, qui s'en aperçut, lui fit entendre que les veilles de ce genre suffiraient pour aggraver ses migraines nerveuses, la seule maladie à laquelle il fût sujet dans les commencements de sa vie. Dès lors, considérant d'un regard assuré une suite non interrompue de travaux toujours croissants, il prit la résolution de renverser, pour ainsi dire, ses habitudes, et il exécuta ce projet avec une persévérante énergie; en un mot, il adopta depuis cette époque la manière de vivre qu'à peu de variations près il a conservée tant que dura son séjour à la campagne; il se levait à cinq heures du matin, arran-

geait lui-même son feu dans la saison, se rasait et s'habillait avec soin, car, sans être ce qu'on appelle un petit maître, il avait moins d'aversion pour le dandysme efféminé de certains fashionables que pour cette négligence de leur personne à laquelle se laissent trop facilement aller les hommes de lettres en pantoufles et en robe de chambre. Vêtu de sa jaquette de chasse, ou de tout autre costume qu'il avait l'intention de garder jusqu'au moment du dîner, il s'asseyait à son bureau vers six heures, ayant ses papiers classés autour de lui dans l'ordre le plus parfait, et les livres à consulter disposés sur le parquet à la portée de sa main; puis, il y avait toujours là un de ses chiens favoris au moins, qui, guettant ses moindres regards, veillait sur lui par delà cette ligne de circonvallation. C'est ainsi qu'à l'heure où la famille se réunissait pour déjeûner, entre neuf et dix, il avait expédié assez de besogne pour ne plus avoir à s'inquiéter du travail de la journée. Après le déjeûner, il donnait encore une couple d'heures à ses études solitaires, et à midi il était, comme il avait coutume de le dire, son maître. Quand le temps se trouvait trop mauvais, il travaillait sans relâche toute la matinée; mais sa règle ordinaire était de monter à cheval vers une heure au plus tard. Toutefois, lorsqu'une promenade un peu longue avait été convenue la veille, il était prêt à partir dès dix heures du matin; car, ainsi qu'il le remarquait, son travail surabondant des jours pluvieux formait en sa faveur un fonds de réserve sur lequel il pouvait puiser pour compenser l'inaction des heures où le soleil brillait avec un éclat inusité.

GALLOWAY (MULL OF). Cap le plus méridional de l'Écosse, sur la côte occidentale et à l'extrémité sud-ouest du comté de Wigton, et à l'O. de l'entrée de la baie de Glenluce. On y remarque de profondes cavernes, dans lesquelles les eaux de la mer s'engouffrent avec un bruit effroyable.

GALLOWAY (NEW). Bourg royal du comté et à 6 l. N.-N-O. de Kirkudbright. Pop. 500 hab. Il est régulièrement bâti, dans une belle vallée, près de la rive droite du Ken.

GAMRY. Paroisse du comté de Bamff, située sur la mer du Nord, dont la côte rocailleuse et escarpée offre cependant quelques havres. Il y a une carrière d'ardoise, une source minérale très-fréquentée et quelques grottes curieuses. Pop. 3,720 hab.

GAMRY-HEAD. Cap sur la côte septentrionale du comté et à 2 l. E. de Bamff.

GARAN. Petite île du comté de Sutherland, située près de la côte, à 1 l. E.-S.-E. du cap Wrath.

GARDENSTOWN. Village du comté et à 2 l. 1/2 E. de Bamff, situé sur la mer du Nord, où il y a un assez bon port. Pop. 300 hab., presque tous pêcheurs.

GARE-LOCH. Bras de mer du comté d'Argyle, au N. du golfe de Clyde et à l'E. du Loch-Long. Il a près de deux lieues de long sur 1/2 l. de large.

GARIOCH, autrefois **LOGIE-DURNO.** Paroisse du comté d'Aberdeen, située à l'O. de Meldrum. On y voit un ancien temple, dont la construction est attribuée aux druides, et plusieurs pierres sur lesquelles on remarque des caractères hiéroglyphiques. En 1411 il se livra dans cette paroisse une bataille sanglante, entre le comte de Marr et le lord des îles. Pop. 1,620 hab.

GARLIESTON. Village du comté et à 2 l. 3/4 S.-S.-E. de Wigton, situé sur la côte occidentale et au fond de la baie de ce nom, où il a un petit port, avantageusement situé pour la pêche. Pop. 500 hab.

GARRON-POINT. Cap sur la côte orientale du comté de Kincardine, à 1 l. N. de Stonehaven.

GARRY. Rivière qui prend sa source au mont Mambane, un des sommets des Grampians, dans la partie N.-O. du comté de Perth; elle traverse le lac Garry, coule près de la vaste forêt d'Athol, reçoit la Tumnel près du défilé de Killiecraukie, et se jette dans le Tay, après un cours d'envi-

ron dix lieues, pendant lequel elle forme plusieurs chutes.

GARVELACH. Petite île du comté d'Argyle, une des Hébrides, située à 3 l. S.-E. de celle de Mull.

GARVILANS. Petite île, dépendante du comté de Fife, située dans le détroit de Forth, à 2 l. S. de Dunfermline.

GARVIS. Petite île, dépendante du comté de Fife, située dans le golfe de Forth, à 2 l. S. de Dunfermline.

GARVOCK. Village et paroisse du comté de Kincardine, près d'Inverbervie. Pop. 500 hab. Foire la plus fréquentée du comté pour la vente des chevaux et des bestiaux.

GARVU. Lac du comté de Ross, à 4 l. O. de Dingwall.

GATEHOUSE. Joli bourg maritime du comté et à 3 l. N.-O. de Kirkudbright. Pop. 1,250 hab. Il est agréablement situé, dans une vallée fertile, sur la rive gauche de la Fleet, un peu au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans la baie de Wigton. La Fleet y est navigable pour des navires de quatre-vingts tonneaux et traversée par un beau pont. Dix navires appartiennent à son petit port. — Filatures de coton. Tanneries. Commerce très-actif.

GIGHA. Ile du comté d'Argyle, une des Hébrides, située près de la côte occidentale de la presqu'île de Cantyre. Elle a 2 l. de long, sur une demi-lieue dans sa plus grande largeur. A l'ouest, la côte est escarpée et remplie de rochers; à l'E. elle est parsemée de bas-fonds, qui rendent la navigation dangereuse, mais entre lesquels il y a plusieurs baies où les navires peuvent mouiller en sûreté. Excepté à l'O. et au centre de cette île, où s'élèvent des montagnes assez hautes, le territoire est fertile et bien cultivé. Les habitants, au nombre d'environ 600, s'occupent de l'agriculture et de la pêche. On y trouve plusieurs grottes curieuses. — Long. O. 8° 5′ 0″. Lat. N. 55° 41′ 0″.

GILP-LOCH. Baie dans le lac Fyne, comté d'Argyle, à 6 l. S. O. d'Inverary.

GIRDLENESS. Cap sur la côte orientale du comté et à 1 l. d'Aberdeen.

GIRVAN. Rivière qui prend sa source dans le lac Garony, vers la limite S.-E. du comté d'Ayr. Elle forme plusieurs petits lacs, et se jette dans la mer d'Irlande à Girvan, où elle forme un bon port, après un cours d'environ dix lieues.

GIRVAN. Petite ville maritime du comté d'Ayr, située à l'embouchure de la rivière de son nom, qui y forme un port commode. Pop. 1,000 hab. — *Fab.* de draps. Filatures de coton. *Commerce* de toiles et de poisson.

GLAMMIS. Village et paroisse du comté d'Angus, dans le Strathmore. Près de ce village on voit le château de Glammis, dans lequel on voit l'appartement où Malcolm II fut assassiné, en 1034.

Le château de Glammis est un des plus remarquables de l'Écosse sous le rapport de l'antiquité et de l'intérêt historique. Quoiqu'il ait beaucoup perdu de son ancienne splendeur, son caractère féodal, sa force, qui semble braver toute attaque, et l'air sombre que lui donne sa position isolée au milieu d'une antique forêt, le rendent éminemment propre à exercer les pinceaux du peintre; les tourelles et la balustrade dorée qui règne sur le haut de l'édifice produisent un effet imposant et admirable. Ce château est placé au milieu d'un parc bien planté, dont toutes les allées aboutissent au bâtiment. A l'entrée de la grande avenue se trouve une grande porte cochère, avec deux loges en pierre de taille, à droite et à gauche; cette avenue conduit à une cour extérieure, dans laquelle sont des statues de grandeur naturelle. La grande porte de la cour intérieure est surmontée d'une balustrade en pierre ornée de statues, et dans cette cour on voit quatre autres statues colossales, dont deux représentent Jacques VI en robe longue, et Charles Ier avec le costume que lui donne ordinairement Van Dyck : de là on a une vue magnifique sur des jardins plantés d'arbres verts. Le bâtiment, dont l'élévation est considérable, consiste en une tour placée au milieu, et en deux ailes qui se terminent chacune par une autre tour; le tout peut avoir deux cents pieds de largeur. Cent quarante-trois degrés conduisent depuis le bas jusqu'au haut de

l'édifice; le grand escalier, où cinq personnes peuvent monter de front, a seul quatre-vingt-six marches. — Le premier étage renferme trente-huit chambres à feu. La grande salle, ornée de portraits de famille, communique à une jolie chapelle, dans laquelle est un orgue; sur l'autel est un beau tableau de la Cène, et au plafond une Ascension, due au pinceau de Witt, peintre hollandais, qui a peint aussi presque tous les plafonds des appartements. Dans le salon on voit un beau portrait de la reine Marie, ainsi que celui de la mère du prétendant, et quelques autres de la haute noblesse écossaise. Dans la salle qui sert d'arsenal, espèce de muséum où l'on a réuni plusieurs objets remarquables, qui rappellent le rang et quelques circonstances de la vie des anciens possesseurs, on voit l'épée et la cotte de mailles que portait Macbeth; parmi les objets d'une date plus récente, on montre les armes dont était couvert le comte de Shathmore lorsqu'il tomba sur le champ de bataille de Scheriffmuir. Sous tous les rapports le château de Glammis est un objet d'intérêt, non-seulement à cause de ses traditions, mais encore parce qu'il est un des plus beaux modèles d'architecture féodale qui existent à présent, et parce qu'il réunit d'une manière frappante ce caractère de force qui convient à une citadelle et la dignité d'un palais.

Dans le nombre des souvenirs intéressants que rappelle le château de Glammis, un des plus remarquables est le sort funeste de la belle lady Glammis, victime de cette horrible superstition qui, dans un âge de barbarie, fit périr sur le bûcher tant de malheureuses créatures. Par suite de la sentence de mort qui fut prononcée contre elle pour crime de sorcellerie, elle fut publiquement brûlée vive à Castlehill à Édimbourg, et subit son supplice avec un courage qui, joint à sa jeunesse et à sa beauté, firent une profonde impression sur la multitude, et ont empreint d'une tache ineffaçable la législation de cette époque.

GLASCOW. Ancienne, grande, riche et florissante ville maritime du comté de Lanerck, la plus considérable et la plus belle de toute l'Écosse. Pop. 210,000 hab.

Glascow est une des plus anciennes villes d'Écosse : son origine est attribuée à saint Mango, qui y fonda, dit-on, en 560, un évêché, érigé en archevêché en 1484. Guillaume Lion, roi d'Écosse, l'érigea en bourg vers 1172; Jacques VI lui donna le titre de bourg royal et une charte très-étendue; Charles Ier lui accorda de grands priviléges, et en 1690 elle obtint le droit de nommer ses magistrats. — C'est à Robroyston, près de Glascow, que Wallace, cet immortel défenseur de l'indépendance de son pays, fut arrêté par John Menteith. qui le livra aux Anglais. Édouard ayant ainsi en son pouvoir celui qu'il considérait comme le plus grand obstacle à l'entier assujettissement de l'Écosse, le fit amener à Westminster-Hall, et là il le fit comparaître, couronné, par dérision, d'une guirlande verte, devant des juges anglais, qui le condamnèrent à mort. Ce généreux et brave patriote fut traîné sur une charrette au lieu de l'exécution, où il eut la tête tranchée, et son corps fut séparé en quatre parties, qui, d'après la coutume barbare du temps, furent exposées sur le pont de Londres, suspendues à des piquets de fer. — C'est près des murs de Glascow, à l'endroit où existait autrefois une maison religieuse appelée l'église des Champs, que Darnley, mari de Marie Stuart, fut assassiné par le comte de Bothwel. Il avait fait placer dans les caves de l'église une grande quantité de poudre, à laquelle il mit le feu dans la nuit du 9 février 1567. L'explosion fit sauter l'église des Champs et jeta l'alarme dans toute la ville de Glascow. Le corps de Darnley fut retrouvé dans un verger voisin. — A l'époque de l'union législative de l'Écosse et de l'Angleterre, Glascow se signala par une vigoureuse résistance à cet acte politique : elle fut obligée de céder à la force. — Sous le règne de Charles II, les presbytériens insurgés s'emparèrent de Glascow, après en avoir chassé lord Ross et Claverhouse, qui y commandaient.

La ville de Glascow est située dans une plaine, sur la rive droite et un peu au-dessus de l'embouchure de la Clyde : des faubourgs considérables s'étendent sur la rive gauche du fleuve, et communiquent à la

ville par trois ponts de pierre et un en bois. Deux rues principales, qui se coupent à angle droit, déterminent sa longueur et sa largeur : la première a une demi-lieue de long sur quatre-vingt-cinq pieds de large, et l'autre un tiers de lieue de long sur cinquante à soixante pieds de largeur : Argyle-Street est une des rues les plus vastes qu'il y ait en Europe; ses grands et sombres hôtels et le double rang de candélabres en fonte qui bordent ses larges trottoirs, présentent un aspect imposant et sévère.

Le quartier de l'Université est formé de maisons anciennes et de rues étroites, mal propres et mal percées; mais au nord-ouest, quartier habité par le haut commerce, toutes les rues sont spacieuses, tirées au cordeau, éclairées par le gaz, bordées de larges trottoirs et ornées de grilles élégantes; elles se coupent à angles droits, et offrent souvent, au bout d'une double file d'hôtels du style le plus noble, une église surmontée d'un léger obélisque. La place de la Reine est magnifique; un jardin anglais, entouré d'une grille de fer, en occupe le centre, et toutes les maisons qui l'environnent sont construites sur un plan régulier. On remarque aussi un autre square, situé à l'extrémité de la ville, sur le sommet d'une colline : il présente un carré parfait; quatre bâtiments à colonnes, d'un style aussi pur qu'élégant, forment les côtés de la place, et l'architecte, au lieu de les prolonger jusqu'aux angles, ne leur a donné d'étendue qu'environ les deux tiers de la longueur des côtés, de sorte que les maisons qui composent le square ont vue sur toute l'étendue des campagnes qui l'entourent. Les places publiques de Saint-André, Saint-Enoch et Saint-Georges sont spacieuses et élégantes. On y trouve des marchés bien approvisionnés et des abattoirs remarquables. Tous les quartiers sont bien fournis d'eau, par une machine à vapeur qui élève les eaux de la Clyde sur une colline, où elles séjournent dans de grands réservoirs à fond sablé, et parviennent ensuite épurées, par des canaux en fonte, jusque dans la ville. — Des navires de cent tonneaux peuvent remonter dans la Clyde jusqu'au premier pont; ceux d'un plus fort tonnage sont reçus dans un bassin creusé à l'embouchure du fleuve, à la jonction du canal de Forth et Clyde.

La Clyde est la patrie première de la navigation à la vapeur. L'eau qui remplit la chaudière du premier *steamer*, et qui, se volatilisant, fit tourner sur les flancs d'un navire ces rames énormes que les bras d'un géant aurait eu peine à mouvoir; cette eau fut puisée dans le lit de cette rivière, qui n'était fameuse que par ses magnifiques cataractes. Le succès avait couronné la première grande expérience de Patrick Miller, en 1786, lorsqu'au grand étonnement des habitants des bords de la Clyde et de nombreux gentils-hommes de ses amis qu'il avait réunis pour être témoins de ses essais, il remonta cette rivière sur un grand bâtiment sans voiles, que la vapeur d'eau seule faisait mouvoir; et cependant cette invention, dont les résultats n'ont pas de bornes, fut d'abord négligée. Ce ne fut qu'en 1812, longtemps après que Fulton, qui, dans un voyage en Écosse, avait vu le vaisseau de Patrick Miller, eut mis à profit ses expériences et eut introduit les *steam-boats* sur la rivière d'Hudson, que la Clyde vit reparaître un nouveau bâtiment mû par la vapeur; depuis cette époque des milliers de navires du même genre ont sillonné les eaux de cette rivière, qu'agite un bouillonnement continuel, et qui semblent fumer sous les machines qui les couvrent. Dans le trajet de Glascow à Greenock, par exemple, à toute heure du jour, de quelque côté que l'œil se dirige, on aperçoit à l'horizon les colonnes de fumée de ces steamers toujours en mouvement, et de quart d'heure en quart d'heure le navire qui vous porte glisse le long des flancs de quelqu'un de ces rapides bâtiments. Les voyageurs, en grand nombre, hommes des basses terres (Lowlanders), hommes des montagnes (Highlanders), habitants des îles, paysans, citadins, commerçants, couvrent le pont de chacun de ces navires et se saluent au passage. Dans les longues et belles journées du commencement de l'automne, de joyeuses troupes d'oisifs, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, partis de Glascow ou des bourgades environnantes, partent pour un pèlerinage au lac Lomond

ou une promenade à Greenock, abrités du soleil par des tentes, sous lesquelles ils dansent joyeusement au son de la cornemuse ou du violon, tandis que le steamer les emporte. Chaque petite ville, chaque bourg et presque chaque village des bords du Frith, a son steamer pour se rendre à Glascow ou à la ville la plus proche, comme chaque petite ville voisine d'une capitale située au milieu des terres a sa diligence; souvent même un particulier a son steamer à lui, steamer de dimension naine et d'allure coquette, qui, naviguant à côté de ces puissants bâtiments qui font le trajet de Glascow à Liverpool ou à Dublin, ressemble à un enfant jouant auprès d'un géant.

Glascow possède 60 édifices consacrés au culte, parmi lesquels on distingue la cathédrale, regardée comme un beau monument d'architecture gothique : surmontée de deux tours, sa masse sombre s'élève au milieu d'un antique cimetière, entre une petite église ornée ou plutôt défendue par des tourelles crénelées, et l'hôpital royal, l'un des plus beaux édifices de Glascow, que couronne un dôme élégant. C'est, avec Saint-Magnus en Kirkwall, la seule église gothique qui ait échappé à la destruction générale. Elle fut construite en 1138; elle a 319 pieds de long sur 63 de large; la voûte a sous clef 90 pieds de hauteur; l'une des deux tours, élevée vers l'année 1430, est surmontée d'une aiguille qui s'élève à 225 pieds. L'intérieur est maintenant divisé en trois parties : deux servent au culte de la religion réformée; la troisième seulement peut donner une idée de la majesté de son architecture. On y voit encore plusieurs tombeaux, que protégea contre la fureur des sectaires la reconnaissance des habitants de Glascow, entre autres celui de saint Mungo, fondateur de la ville. Ce bâtiment lugubre du douzième siècle se ressent encore de son origine féodale. De toutes parts on n'y voit que des emblèmes funèbres, des inscriptions gravées par la douleur ou par l'orgueil, des pierres tumulaires, des colonnes de deuil, des sarcophages usés par le temps. Les voûtes latérales de la nef du centre soutiennent trois voûtes qui sont surchargées de quatre autres, et celles-ci s'enfoncent brusquement dans le cintre supérieur de l'édifice, de manière à laisser croire qu'il s'est affaissé sur lui-même. On ne peut peindre avec des mots le caractère pathétique de cette basilique presbytérienne, mais on peut assurer que son aspect, joint aux souvenirs de l'histoire, inspire plus de véritables et de solides réflexions sur le moyen âge de l'Écosse que toutes les fictions des romanciers modernes.

Parmi les autres édifices et monuments qui embellissent Glascow, on remarque l'église Saint-Jean, construite en 1817 dans le goût gothique, et dont la tour a 138 pieds de hauteur; l'église Saint-Georges, surmontée d'un élégant clocher de 162 pieds de haut; l'église Saint-Andrew, un des modèles de l'ordre composite le plus parfait de l'Écosse; l'église Saint-David, beau bâtiment gothique, élevé récemment à l'entrée de *Candleriggs-Street*. — L'hôtel de ville, dont la façade est ornée d'une colonnade d'ordre ionique, est supporté par des arcades; le rez-de-chaussée se compose de plusieurs grandes salles, ouvertes à tous les étrangers, où l'on lit tous les journaux et écrits périodiques qui paraissent en Europe. La grande salle qui occupe le premier étage est décorée de trophées et des portraits en pied des souverains de la Grande-Bretagne, depuis Jacques VI d'Écosse. On y voit aussi celui d'Archibald, duc d'Argyle, et la statue en pied de Pitt, exécutée en marbre blanc par Flaxman. — Le palais de justice, décoré d'une façade copiée sur celle du temple de Thésée, est d'un grandiose qui commande le respect et l'admiration. — Le palais de l'université est un bâtiment de 305 pieds de façade, dont quatre siècles ont noirci les murailles. — Les nouvelles prisons, bâtiment quadrangulaire de 215 pieds de long sur 114 de large, offre une façade ornée d'un portique d'ordre ionique; elles ont coûté 850,000 fr. — Le théâtre, construit en 1805, ne le cède qu'à ceux de Londres en grandeur et en magnificence; sa construction a coûté 442,000 fr. — La maison des aliénés, construite en 1817. — L'hôpital général; l'infirmerie royale; les hospices Hutcheson, du Commerce et de la Madeleine; la poste aux lettres; les casernes; la buanderie publique sur la Clyde, établisse-

ment unique en son genre. On doit encore citer l'observatoire, où l'on remarque un télescope à réflexion construit par Herschell; le jardin de botanique, qui n'a pas moins de six arpents, et qui offre une collection complète des végétaux indigènes et quelques-uns exotiques.

En arrière du pont, une immense pelouse, appelée *the Green*, s'étend sur la rive droite de la Clyde. Au milieu de ce champ s'élève un obélisque de 143 pieds de haut, érigé en l'honneur de Nelson. Son isolement lui donne un caractère très-imposant, auquel rien ne saurait être comparé. La Clyde, en coulant à deux cents pas de cette superbe colonne, ajoute encore à son effet tout le prestige de ses eaux. On remarque aussi, dans Georges Square, une statue en bronze, que le patriotisme a élevée au général Moore, tué en Espagne sous les murs de la Corogne.

En 1832 on a érigé à Glascow un monument à la mémoire de James Watt, inventeur de la machine à vapeur. C'est un piédestal de granit de douze pieds de hauteur, surmonté de la statue en bronze du philosophe : il est représenté assis dans une chaire antique, et comme livré à une profonde méditation; de la main droite il tient un compas; sur ses genoux se déroule un papier portant le modèle d'une machine à vapeur. L'inscription est : *James Watt, né le* 19 *janvier* 1736, *mort le* 23 *avril* 1819.

L'université de Glascow est un des plus beaux établissements d'instruction publique de l'Écosse. Elle fut fondée en 1450, par l'évêque William Turnbull, et a reçu de grands priviléges de Jacques II et de ses successeurs. Il y a des chaires de théologie, d'histoire sacrée, de langues orientales, de philosophie, de logique, de mathématiques, de langue grecque, de droit civil, d'astronomie pratique, d'histoire naturelle, de médecine, d'anatomie, de chirurgie, d'accouchement, de chimie et de botanique; elle possède une nombreuse bibliothèque, qui reçoit un exemplaire de tous les ouvrages imprimés dans la Grande-Bretagne, et l'un des plus beaux et des plus riches muséums de l'Europe, qu'elle doit à la munificence du docteur William Hunter, de Londres.

L'université de Glascow s'associe dans ses annales avec plusieurs noms qui ont jeté quelque éclat sur leur siècle et leur pays. Ses anciens règlements renferment des dispositions remarquables, et ses membres jouissaient de différents priviléges importants. Avant la réformation, toute l'université, comme un bourg royal, formait une corporation générale, et était divisée en facultés séparées. Tous les membres, tant professeurs qu'étudiants, se réunissaient annuellement en assemblée générale le lendemain de la Saint-Crépin; ils étaient divisés en quatre classes, appelées nations, suivant l'endroit où ils étaient nés : on sait que toute l'Écosse était alors comprise sous les dénominations de Clydesdale, Teviotdale, Albany et Rothsay; et chaque classe élisait des représentants qui assistaient le lord recteur dans les grandes occasions. — A la réformation, ce système fut renversé, et divers changements eurent lieu successivement, jusqu'à l'époque où la constitution de l'université prit sa forme actuelle. Elle est maintenant gouvernée par un chancelier, un lord recteur, un doyen des facultés, un principal et des professeurs. L'office de chancelier est rempli ordinairement par quelque noble ou personnage de distinction, élu par le sénat et nommé à vie. La place de recteur est regardée, sous certains rapports, comme la plus importante de l'université, parce que celui qui l'occupe y est appelé par l'honorable préférence que lui accordent tous les membres de l'université qui ont voix à l'élection.

Le nombre des étudiants qui fréquentent les cours de l'université s'élève annuellement à 1,600. On compte au moins vingt chaires occupées par des hommes d'un talent très-distingué, entièrement voués à leur état, lequel est beaucoup plus honoré qu'en France. Il en est quelques-uns dont le traitement s'élève à plus de 30,000 fr.; mais dans cette contrée la première aristocratie est celle du talent. Un professeur de l'université de Glascow marche l'égal des grands seigneurs, parce que ses connaissances sont utiles au pays, et que la fortune n'y sauve personne du mépris attaché à l'ignorance et à la nullité.

Après l'université, l'établissement le plus

important est l'institution fondée en 1796 par le professeur Anderson, et qui porte son nom. On y enseigne les mathématiques, la géographie, la physique, la chimie appliquée aux arts, la mécanique, la médecine et la pharmacie (à ceux qui ne se destinent pas à entrer dans les universités, et aux femmes), et à des prix que peut atteindre la classe ouvrière. Glascow possède en outre des écoles d'humanités, dix-huit écoles gratuites pour les indigents, dont dépend une petite bibliothèque, et une foule d'autres écoles. Il y a trois sociétés académiques : la première destinée aux lettres, la deuxième aux sciences naturelles, avec application aux arts utiles; la troisième, littéraire et commerciale, s'occupe surtout d'industrie.

La situation de Glascow est des plus avantageuses pour le commerce. Par la Clyde cette ville communique à l'océan Atlantique; par le canal de Forth et Clyde elle reçoit les navires qui naviguent dans la mer du Nord, et s'approvisionne de houille à bas prix par le canal de Monkland. En 1815 les importations employèrent 418 navires de 79,219 tonneaux, et les exportations furent transportées par 592 navires, jaugeant 94,350 tonneaux. En 1823 l'importation en coton seulement fut de 60,058 balles. Il part chaque jour de Glascow plus de trente bateaux à vapeur, soit pour les côtes d'Écosse ou d'Angleterre, soit pour des voyages au long cours.

Il n'est pas de ville de la Grande-Bretagne où la population se soit accrue d'une manière plus remarquable : en 1755 on n'y comptait que 23,546 habitants, 83,769 en 1801, 110,460 en 1811, 147,043 en 1821, 160,000 en 1826; elle en renferme actuellement plus de 200,000. Cette ville possède une bourse et une chambre de commerce, une banque succursale de la banque royale d'Écosse, plusieurs banques particulières, et des compagnies d'assurance.

La situation admirable de Glascow y introduisit de bonne heure le goût des sciences; mais sa grandeur ne date que de l'époque où l'industrie devint la source principale de la prospérité des peuples Alors une étude approfondie de toutes les sciences qui ont rapport aux arts industriels lui apprit à tirer parti des avantages inappréciables que lui offrait sa position. Les montagnes qui l'environnent lui fournirent la houille et des minéraux de toute espèce; et tandis que ses navires débouchaient par la Clyde dans le grand Océan, un vaste canal leur donna un accès direct dans l'océan Germanique. L'invention de la machine à vapeur, qu'elle adapta une des premières en Europe, à la navigation, et à l'aide de laquelle ses fabriques lui fournirent des produits supérieurs à ceux de toutes les autres manufactures de l'Europe, mit le comble à sa prospérité.

L'industrie de Glascow était nulle avant 1725; aujourd'hui ses manufactures sont les plus importantes de l'Écosse. On y compte plus de 100 filatures de coton, de fil ou de laine, 25 manufactures de toiles peintes, 20 calandreries; un grand nombre de fabriques de toiles, de linons, de batiste, de rubans de fil, des fonderies de fer, des verreries, une manufacture de faïence, une fabrique d'alun et de produits chimiques. 40,000 métiers sont en activité, tant dans la ville qu'aux environs, pour travailler le coton et le fil, et 400 machines à vapeur, dont quelques-unes de la force de soixante chevaux, sont employées, tant pour les manufactures et les forges, que pour l'exploitation des mines de houille des environs, et pour les bateaux à vapeur qui naviguent sur la Clyde.

Les manufactures qui occupent l'extrémité sud-est de la ville et le grand faubourg de Garbal sont toutes construites en briques. Ce sont des bâtiments de six à huit étages, qui ont rarement moins de vingt à trente croisées de face. Les hautes cheminées qui s'en élèvent, comme une forêt d'obélisques, donnent un aspect presque solennel au quartier de l'industrie. Outre les manufactures renfermées dans cette partie de la ville, il y a, dans un rayon de plusieurs milles autour de Glascow, un grand nombre de villages manufacturiers.

D'immenses mines de charbon entourent la ville de Glascow et fournissent des aliments à la consommation perpétuelle dont cette ville est le foyer principal. Une popu-

lation nombreuse habite ces mines, sources de tant de richesse et de prospérité. Pour la connaître il faut l'aller trouver chez elle et descendre dans les mines. Ce voyage exige une toilette particulière : on est obligé de s'envelopper la tête comme un Turc, de s'affubler d'une large veste de bure écossaise, et de recouvrir ses jambes d'une paire de bas de laine imperméable, afin d'échapper à l'eau, qui s'élève quelquefois à un pied dans les galeries. Le puits est ordinairement creusé sur quatre faces, à une profondeur qui varie depuis trois cents jusqu'à dix-huit cents pieds. On y descend dans des paniers carrés, suspendus à un cylindre horizontal mis en mouvement par des chevaux, au moyen de poulies de renvoi. Chaque voyageur est muni d'une torche, et ne se sent pas transporté sans quelque surprise dans les entrailles de la terre avec une aussi incroyable rapidité.

Glascow se glorifie d'avoir donné naissance aux philosophes Hutchinson, Smith, Simson et Reid ; et les noms de Moore, Richardson, Young et Jardine, sont trop connus dans la littérature pour qu'il soit besoin de faire leur éloge. Campbell, auteur du poëme des *Plaisirs de l'Espérance*, est aussi de Glascow. Toutefois, cette ville, voisine d'Édimbourg, a des habitudes d'esprit tout à fait opposées. Glascow, en effet, n'est pas une ville intellectuelle et savante, comme Édimbourg ; Glascow a perfectionné l'invention à la vapeur, mais elle n'a pas, comme Édimbourg, dix-huit *revues* ou *magazines* et quatorze journaux (1), quoique cependant elle ne manque ni de journaux ni de revues. Différant en cela des Athéniens du Mid-Lothian, ses habitants préfèrent la table de Pythagore à l'art poétique de Pope et à la rhétorique de Blair. Les discussions des clubs ne roulent guère que sur le commerce et la politique ; la science ne s'y montre que comme auxiliaire et la très-humble servante de l'industrie ; et les femmes, même celles du quartier neuf, n'ont pas encore chaussé les bas bleus. Ces dames en s'abordant s'occupent des dernières nouvelles de Delhi ou de Calcutta, du prix des tissus de cachemire, des foulards de l'Inde et du thé de la Chine, avec un intérêt aussi vif que les *blue-stockings* d'Édimbourg s'occupent du dernier ouvrage de Chambers ou de Chalmers, et des magazines de Blackvood, de Tilt ou autres. Les hommes, tout en écoutant les dames, consomment prodigieusement de rhum ou de wiskey ; et, par le temps qui court, leur conversation, quand elle cesse d'être commerciale, ne roule guère que sur la réforme, le chemin de fer, le télégraphe électrique, ou la politique militante, quand il est question d'une tournée d'O'Connell ou d'un dîner donné à Robert Peel.

Glascow est à 18 l. O. d'Édimbourg, 25 l. O. N.-O. de Lanerk. Long. O. 6° 37′ 0″. Lat. N. 55° 51′ 32″.

GLEENSEE. Passage remarquable des monts Grampians, situé un peu au sud de l'endroit où se joignent les comtés de Perth, d'Angus et d'Aberdeen. Les montagnards, auxquels s'était joint un corps espagnol de 300 hommes, y furent défaits par les troupes royales, en 1718.

GLEN-ALOT. Vallée du comté de Sutherland, à 5 l. N. de Dornoch.

GLEN-CAREL. Vallée du comté de Sutherland, à 4 l. N. de Dornoch.

GLENCOE. Vallée sauvage et romantique du comté d'Agyle, formée par la rivière de Coe, qui se jette dans le Loch-Leven. Elle est célèbre pour avoir, à ce que l'on présume, donné naissance à Ossian. Cette vallée, située au N.-E. du lac Étive et au S.-E. du lac Leven, est ceinte de monts escarpés et pittoresques, et on la distingue,

(1) *Edinburgh Review*, *Blackwood's Magazine*, *New Scott Magazine*, *Tait's Magazine*, *Scottish Register*, *Presbyterian Review*, *the Edinburgh philosophical Review*, *the Phrenological Review*, et une dizaine d'autres publications s'occupant d'objets spéciaux, tels que la médecine, l'agriculture, la théologie, etc. — Journaux quotidiens, journaux paraissant plusieurs fois la semaine ou une fois la semaine : *Edinburgh Evening Courant*, *Caledonian Mercury*, *Edinburgh Gazette*, *Edinburgh Advertiser*, *the Edinburg Observer*, *the Scotsman*, *North-Bristish Advertiser*, *the Saturday-Evening-Post*, *the Patriot*, *Weekly Journal*, *Weekly Chronicle*, et deux ou trois autres petits recueils spéciaux.

même dans cette contrée sauvage, par la sublimité de ses montagnes, les rocs et les précipices dans lesquels elle est comme encaissée. Dans quelques endroits, les deux rangées de montagnes qui s'élèvent audessus de la vallée se rapprochent l'une de l'autre, et le voyageur se trouve comme enseveli entre deux murailles de rochers noirs de trois mille pieds de hauteur, dont les sommets, découpés de la manière la plus bizarre, s'élancent souvent sous la forme de frêles aiguilles. La prodigieuse élévation des montagnes, et le bruit des nombreuses cataractes qui tombent sur leur surface coupée de précipices, produisent un effet étonnant. On remarque au nord le célèbre Dun-Fion, ou la montagne de Fingal. Le ruisseau de Cona, dont il est souvent question dans les poésies d'Ossian, prend sa source dans un petit lac au milieu de la vallée. La stérilité la plus complète règne sur les cimes les plus élevées des rochers, cimes qui se composent de mica pulvérisé et d'argile mêlée d'ardoise, et qui, se dessinant tantôt en masses informes et escarpées, tantôt sous la forme d'aiguilles ou d'obélisques, ont quelque chose du caractère et de la physionomie des Alpes. Les deux extrémités de la vallée se présentent sous le même aspect de grandeur et d'aridité. D'effrayants précipices et l'image du chaos semblent interdire l'entrée de ces lieux à toute créature humaine, et faire de cette effrayante solitude le séjour des esprits. Mais, à mesure que l'on avance vers le centre, un changement magique, s'opère aux regards du spectateur : les défilés s'élargissent peu à peu, les rocs noirâtres se transforment en côteaux ondulés couverts d'une riche végétation, et enfin on aperçoit le ruisseau de la Cona, dont les eaux pures semblent lutter de fraîcheur et de beauté avec le lac qui lui donne naissance. Pour l'admirateur d'Ossian, la vallée de Glencoe est une terre classique; c'est la retraite sacrée où les héros de Morven tirèrent l'épée et bandèrent l'arc, et devinrent le sujet des chants sublimes de la muse celtique.

En 1691, les troupes du roi Guillaume, après avoir séjourné quinze jours dans la vallée de Glencoe, où elles avaient reçu la plus cordiale hospitalité, en massacrèrent de sang-froid tous les habitants, et s'emparèrent de toutes les richesses de la tribu, consistant en douze cents bêtes à cornes et chevaux. Cette affreuse exécution excita une horreur générale, non-seulement en Écosse, mais dans les pays étrangers. Elle fit un tort irréparable au roi Guillaume, qui en avait signé l'ordre. Le lord Stair, qui avait organisé et fait exécuter cet épouvantable massacre, fut privé de sa place et obligé de se retirer des affaires publiques. L'indignation générale le bannit complétement de la société, et pendant plus de neuf ans il n'osa siéger au parlement.

GLENCROY. Voyez Glencoe.

GLENDEVON. Belle vallée du comté de Perth, arrosée par la rivière du Devon, qui y forme une cataracte de 80 pieds de haut.

GLENFICHAN. Vallée du comté de Bamff, à 4 l. S.-E d'Inveraven.

GLEN-FYNE. Belle vallée du comté d'Argyle, située au N. du Loch-Fyne, et arrosée par la rivière de ce nom, dont les bords sont riants, fertiles et bien cultivés.

GLEN-GARRY. Vallée située dans la partie occidentale du comté d'Inverness, à 7 l. N. du fort William. Elle est remarquable par son aspect pittoresque.

GLEN-GRUDI, Vallée du comté de Ross, au N. du lac Fainish.

GLEN-LOCHY. Vallée du comté d'Argyle, au N.-E. de Glen-Orchy.

GLENLUCE. Baie de la mer d'Irlande sur la côte méridionale du comté de Wigton. Elle s'avance au N., à 6 l. de profondeur dans les terres, et à 7 l. de large à son entrée, entre le Mull-of-Galloway à l'O. et le cap Buzzow à l'E.

GLEN-LUCE. Village du comté et à 6 l. O. de Wigton, situé à l'extrémité N.-E. de la baie de son nom. Pop. 1,900 hab.

GLEN-LYON. Belle vallée du comté de Perth. Cette vallée, non moins remarquable par ses traditions que par la beauté de son paysage, tient une place distinguée dans les poésies écossaises et les superstitions du Braidalbane. C'est la résidence principale du marquis de Braidalbane, dont le château est un modèle d'architecture moderne; il

est entouré d'un parc rempli de bêtes fauves et de jardins ornés avec beaucoup de goût, et peut passer pour une résidence de prince.

GLEN-MORISTON. Vallée du comté d'Inverness, à 2 l. O. du fort Auguste.

GLEN-MOY. Vallée du comté d'Angus, au N.-E. de Brechin.

GLEN-NEVIS. Vallée sauvage du comté d'Inverness, entourée de hautes montagnes et traversée par le torrent de Nevis. Vers la partie supérieure de cette vallée, que l'on ne peut aborder sans guide, parce qu'il n'y a pas de chemin tracé, s'ouvre le Haigh-t' Hovil, ou la grotte de Samuel, formée de deux grands blocs de rochers appuyés l'un sur l'autre. La chambre principale, dans laquelle on pénètre par une ouverture de trois pieds et demi de haut, peut contenir trente personnes. En face de la grotte on aperçoit une belle cascade sur les flancs du Ben-Nevis. Une demi-lieue plus haut, la rivière se précipite du sommet d'un rocher perpendiculaire de 500 pieds de hauteur. Quelques personnes préfèrent cette chute à celle de Fyers.

GLEN-ORCHY. Village du comté d'Argyle, situé dans la charmante vallée de son nom, à 4 l. 1/2 N. d'Inverary.

GLEN-RINNES. Vallée du comté de Bamff, à 2 l. 1/2 S.-E. d'Inveraven.

GLIMSHOLM. Une des îles Orcades, située à 1/2 l. S. de celle de Pomone.

GLITNESS. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades, située à l'E. de l'île Mainland, à 5 l. N. de Lerwick.

GORDON. Petite ville du comté et à 12 l. O. de Berwick, située sur un ruisseau qui se jette dans la Tweed. Pop. 900 hab.

GOUROCH. Village du comté de Renfrew, situé à l'embouchure de la Clyde, à 1 l. O. de Greenock, sur la petite baie de son nom, où il a un bon port, qui peut recevoir les plus gros navires. Pop. 900 hab. Il est très-fréquenté dans la belle saison pour ses bains de mer, et possède une belle corderie.

GRAHAM'S DYKE (Levée de Graham). On nomme ainsi la fameuse muraille que les Romains construisirent pour séparer leurs possessions de la partie de la Calédonie qu'ils n'avaient pu subjuguer. Cette muraille commençait à Dunglass, près le golfe de Clyde, traversait à l'ouest le comté de Linlithgow, et s'étendait jusqu'à Abercorn, sur les rives du golfe de Forth. Sa longueur était d'au moins 63,980 yards. Elle avait environ 40 pieds d'épaisseur. Outre des marais inabordables, qui en défendaient les approches dans une grande partie de son étendue, elle était protégée par un fossé de 22 pieds de profondeur sur 47 de largeur, et par dix-neuf forts ou stations. On trouve des traces très-distinctes de cette muraille au milieu des plantations et de l'avenue de Callender-House.

GRAHAM'S-HALL. Port de mer de l'île de Pomone, une des Orcades.

GRAHAM'S-MOOR. Voy. FALKIRK.

GRAITENEY. Voyez GRETENA.

GRAMPIANS. Chaîne de montagnes qui traverse l'Écosse centrale du S.-O. au N.-E., depuis la presqu'île de Mull-Cantyre jusqu'au cap Kinnaird. Son développement est d'environ 900 lieues. Les Grampians divisent l'Écosse en deux parties très-remarquables : les Highlands ou hautes terres au nord, et les Lowlands ou basses terres au sud. Ils couvrent de leurs nombreuses ramifications toute cette partie du territoire écossais qui est bornée au N. par les lacs Ness et Lochy; à l'E. par le golfe de Murray: au S. par l'embouchure du Forth, celle de la Clyde, et le canal qui joint ces deux rivières; à l'O., par l'Atlantique. La plus remarquable de toutes ces branches de montagnes est celle qui se dirige entre le comté d'Aberdeen et ceux de Perth et d'Angus, et qui va se terminer dans le Kincardine.

Les sommités des Grampians sont, principalement vers le nord, arides, rocailleuses, et revêtues de bruyères monotones; mais à leur pied s'étendent des vallées fertiles et délicieuses, arrosées par des rivières limpides et embellies par les lacs les plus pittoresques, qu'entourent des bois touffus ou de gras pâturages : tels sont les lacs Tay, Rannoch, Ness, Lochy, Laggan et d'Éricht. Des plaines couvertes de villages et de champs cultivés contrastent agréablement

avec les cavernes, les précipices et les rochers nus des montagnes qui les dominent; mais on remarque aussi sur quelques points des plaines marécageuses et désertes, dont la plus connue est le Moor-of-Rannoch.

Cette chaîne de montagnes fut connue des Romains, qui donnèrent le nom de Grampians à l'un de ses points, devenu célèbre par la victoire d'Agricola sur les Calédoniens. Elle opposa longtemps une funeste barrière à la civilisation de l'Écosse septentrionale, et il n'y a guère plus d'un demi-siècle que les habitants des hautes terres ont commencé à se dépouiller des mœurs sauvages dont ils avaient hérité des anciens Pictes. De belles routes, construites à grands frais à travers les Grampians n'ont pas peu contribué à l'amélioration des coutumes des montagnards, en leur ouvrant des communications faciles avec les plaines.

Les sommets les plus élevés des Grampians sont :

les Ben-Nevis.	735 toises.
Ben-Macdeni.	717
Cairngorm.	680
Ben Avon.	653
Ben-More.	650
Ben-Lawers.	617
Schechalien.	590
Ben-Lomond.	544
Ben-Voirlich.	550
Ben-Lidi.	502

GRANDE-RULE. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades, située à l'E. du détroit de Brassa. Elle a environ 3 lieues de long sur à peu près une demi-lieue de large, et possède un bon port.

GRANDTULLY CASTLE. Château du comté de Perth. Cette forteresse domestique des anciens temps, et qui sert encore d'habitation, est une des plus remarquables de la contrée, par le riant paysage dont elle est environnée.

GRANGEMOUTH. Village du comté et à 4 l. 1/2 S.-E. de Stirling, situé au point où le Carron et le canal de Forth-Clyde se joignent au Forth, sur lequel il a un port très-fréquenté par les navires de la Suède et de la Norvège. Pop. 800 hab. Ce village consiste principalement en une rue qui longe le bord septentrional du canal. Il possède un bassin de construction, une corderie, et une belle douane avec de vastes magasins. — *Commerce* de bois du Nord, chanvre, lin et fer. Cabotage. Près de Carron on a établi un grand bassin où se rangent les navires qui viennent du golfe de Forth pour entrer dans le canal.

GRAVE. Une des îles Hébrides, située près de l'île de Lewis. Ce n'est qu'un rocher élevé, d'un quart de lieue de circonférence, où il se trouve cependant de bons pâturages.

GREENHOLM. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades, située à l'E. de l'île Mainland, à 4 l. N.-N.-E. de Lerwick.

GREENHOLM. Une des îles Orcades, située à 1 l. S.-O. de celle d'Éday.

GREENLAW. Petite ville du comté et à 7 l. O. de Berwick, située sur le ruisseau de Blackadder, qui se jette dans la Tweed, un peu au-dessus de Berwick. Pop. 1,400 hab. — *Fabriques* d'étoffes de laine et d'ouvrages de tour. *Commerce* de bestiaux.

Cette ville, siége d'une baronnie, qui dépend du propriétaire de Marchmont, est bâtie dans une jolie vallée, et traversée par le Blackadder, sur lequel sont jetés deux ponts. Le palais du comté, achevé récemment, est un élégant bâtiment de style grec et d'une belle proportion; il a 60 pieds de long sur 40 de large, et est orné de quatre colonnes cannelées et de chapiteaux corinthiens. Sur le devant, qui est surmonté d'un dôme, on a construit un vestibule magnifique, qui forme un dépôt sûr pour les archives du comté. Ce bel édifice a été bâti aux frais de M. W. P. H. Campbell de Marchemont, qui en a fait présent au comté. La population de Greenlaw s'est considérablement accrue depuis quelques années. Tout dans cette ville indique, du premier coup d'œil, les commodités de la vie et l'élégance, ainsi que la marche progressive des arts. Des marchés y ont été régulièrement établis depuis peu.

Au confluent du Blackadder et de la Faungrass sont les ruines d'un camp. Celui qu'on nomme Black-castle-Rings est au sud de la ri-

vière, et de l'autre côté, exactement vis-à-vis, sont placés des retranchements faisant face au midi.

Marchemont-House, habitation entourée de plantations magnifiques, est une maison d'une noble simplicité, où l'on arrive par une des plus belles avenues de l'Écosse. Les appartements renferment une collection considérable de tableaux historiques et de tableaux de famille; un beau portrait de Charles XII, les restes de quelques meubles donnés à la famille par Guillaume III, et enfin une lettre autographe de la reine Élisabeth, adressée au comte, et exprimant sa satisfaction des services qu'il avait rendus pour aider au progrès de l'union.

GREENOCK. Ville maritime du comté de Renfrew, située sur la rive gauche et près de l'embouchure de la Clyde, où elle a un port commode et très-fréquenté, qui peut contenir plus de 500 navires. Pop. 22,000 hab. Elle est grande, assez bien bâtie, et consiste en plusieurs rues étroites, et en quelques autres, larges et bien percées, qui aboutissent à un vaste square où l'on voit une église d'une belle architecture. On y remarque de beaux quais, une vaste douane, un grand hôpital, la maison de détention, la bourse, le théâtre, les nombreux édifices consacrés aux différents cultes; elle possède quantité d'écoles publiques, des banques de commerce et de prévoyance, ainsi que plusieurs sociétés de bienfaisance.

Le commerce de Greenock est très-étendu; il s'y fait beaucoup d'expéditions pour l'Inde et pour d'autres parties du monde : en 1825 341 navires, jaugeant 46,176 tonneaux, appartenaient à son port. La pêche du hareng et celle de la morue au banc de Terre-Neuve est aussi une de ses principales sources de richesses. Plusieurs bateaux à vapeur entretiennent continuellement les communications entre cette ville et Glascow, dont le commerce fait la fortune de Greenock. C'est la patrie du célèbre mécanicien Watt, inventeur des machines à vapeur, et du mathématicien Pence. — *Manufactures* de toiles à voiles. Fabriques de cordages, de savon, de poterie, de bouteilles de cristal. Nombreuses tanneries. Raffineries de sucre. Brasseries.

A 8 l. O. de Glascow. Long. O 7° 1′ 0″. Lat. N. 55° 57′ 0″.

GREMSA. Une des îles Orcades, située entre les iles de Pomone et de Hoy.

GRETNA ou **GRETNAGREEN.** Village du comté et à 10 l. E. de Dumfries, situé près de la rive droite du Sark, vers l'extrémité orientale du golfe de Solway. Pop. 1,900 hab. On y remarque les ruines d'un grand temple, dont la construction est attribuée aux druides, et les restes de plusieurs tours carrées, qui ont dû servir à la défense des frontières.

Ce village est le premier endroit habité qu'on trouve sur le territoire écossais en venant d'Angleterre par la route d'Édimbourg. Il est célèbre par les mariages que les demoiselles anglaises viennent y contracter avec leurs amants à l'insu de leurs parents : mariages légaux, mariages indissolubles, pourvu qu'il soit prouvé que l'amante a enlevé son amant, c'est-à-dire qu'elle l'a précédé ou accompagné au rendez-vous. Soixante ou soixante-dix mariages de cette nature sont célébrés annuellement dans cet endroit, suivant le rite de l'église anglicane; et quoique les personnes qui, pour des sommes assez fortes, signent le certificat et légalisent ainsi l'union, soient passibles de la peine d'un emprisonnement de quelques jours, parce qu'ils exercent sans avoir reçu les ordres les fonctions de ministre, les époux n'en sont pas moins considérés comme légitimement unis, car les lois écossaises n'exigent pour la validité d'un contrat qu'un nombre suffisant de témoins.

Les mariages écossais se faisaient jadis avec une simplicité qui prouvait la pureté des mœurs du pays. Les futurs conjoints comparaissaient devant un vieillard, et déclaraient en sa présence qu'ils s'unissaient ensemble par les liens du mariage. Le vieillard recevait leur serment, et donnait à leur union le sceau de son autorité. Les Anglais furent longtemps avant les Écossais astreints aux formalités légales du mariage; et souvent pour s'y soustraire deux amants se rendaient sur le sol écossais, et s'y unissaient à la manière du pays. La route de Carlisle à Dumfries étant une des plus fré-

quentées de l'Angleterre, et le village de Gretna-Green se présentant le premier sur le sol écossais, ce lieu devint un rendez-vous général pour les amants persécutés, et telle fut la puissance de l'usage, qu'il passa en force de loi.

Une maison blanche, que sa couleur distingue parfaitement du petit nombre de celles qui l'entourent, a le privilége immémorial de servir de temple à la Cythère écossaise. Le propriétaire, aubergiste et maréchal-ferrant, en est le grand prêtre. Cet officier grotesque de l'état civil se borne à donner acte aux amants de leur déclaration mutuelle; il enregistre la désobéissance en bon père de famille, et ne demande pas même aux époux de quelle province ils arrivent. Sa boutique ne semblerait devoir s'ouvrir que pour des insensés, et cependant il a plus d'une fois reçu des personnages raisonnables. Quel homme est à l'abri d'un regard, d'un soupir ou d'une larme! Et quand la faiblesse a des temples, faut-il s'étonner qu'on y vienne chercher un asile!

GRIMBUSTERHOLM. Une des îles Orcades, située près de la côte septentrionale de l'île Pomone.

GRIMSAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située au S. de l'île North-Vist. Cette île est presque entièrement couverte de bruyères : elle a 1 l. de long, sur à peu près 1/2 l. de large. On y fabrique de la soude.

GROINARD. Petite île située près de la côte occidentale du comté de Ross, à 2 l. S.-E. de la pointe Udrigill.

GROISIARD. Baie de la côte occidentale du comté de Ross, à 1 l. 1/2 S.-E. de la pointe d'Udrigill.

H.

HADDINGTON ou **EAST-LOTHIAN** (comté d'). Comté de la partie méridionale de l'Écosse, situé entre 55° 47′ et 56° 5′ de lat. N., et entre 4° 45′ et 5° 22′ de long. O. Il est borné au N., au N.-O., au N.-E. et à l'E. par le golfe de Forth; à l'O. par le comté d'Édimbourg; au S. et au S.-E. par celui de Berwick. Sa longueur est de 9 l. de l'E. à l'O., et sa largeur de 6 l. du N. au S.; sa superficie est de 34 l.

Les monts Lammermuir, qui courent de l'E. à l'O. dans la partie méridionale de ce comté, et dont le plus haut sommet est le Spartleton-Hill, le partagent en deux bassins; presque toutes les eaux qui coulent au nord se réunissent dans le lit de la Tyne, qui forme à son embouchure une baie peu vaste, mais sûre; celles qui coulent au sud sont portées dans la Tweed par le White-Adder. — Les côtes sont généralement plates et sablonneuses; dans quelques endroits cependant elles sont bordées de rochers. Le long de la mer et dans l'intérieur du pays le sol est très-fertile. L'agriculture est très-bien entendue dans ce pays, d'où elle s'est répandue dans toute l'Écosse; on y récolte en abondance des légumes de toute espèce, et quantité de céréales, dont les produits sont plus que suffisants pour la consommation des habitants.

L'Haddingtonshire est plus généralement connu sous le nom de Lothian. La côte nord, par la saillie qu'elle fait dans le détroit, forme une presqu'île dont les bords sinueux présentent une foule de petites baies, de promontoires, de dentelures qui varient à chaque pas les points de vue, en offrant alternativement les beautés de la mer et de ses rivages. D'un côté on voit, sur les hauteurs, les ruines de petites forteresses; de l'autre, de riches fermes, des champs fertiles; de riantes prairies s'étendent jusqu'au bord de l'eau. Des villages où règne l'aisance, réunis les uns aux autres par une succession continuelle de petites habitations champêtres, bordent les rivages de la mer, et sont peuplés d'une race d'hommes industrieux, qui ne le cèdent à aucune autre population, soit pour les améliorations qu'ils ont su introduire dans leurs cultures et pour

le confortable intérieur, soit pour la hardiesse et l'intrépidité de leur vie de marin. Là le soc de la charrue et la voile du bâtiment sont en contact immédiat, et prouvent que le progrès de l'agriculture et l'étendue du commerce sont les signes les plus évidents de la prospérite nationale. Des ruines de maisons royales et d'antiques abbayes, une grande quantité de maisons habitées par l'aristocratie et par de riches familles, dispersées sur presque tous les points du comté, contribue à embellir le paysage, et fixent l'attention de l'étranger par les différentes combinaisons de leur architecture et par les restes imposants de leur construction féodale, qui forme un contraste frappant avec les habitations des temps modernes.

Le comté d'Haddington renferme de belles carrières de granit et de pierre de taille, d'abondantes mines de houille, des mines de fer et de plomb, et plusieurs sources d'eau minérale. Les habitants s'adonnant principalement à l'agriculture, on n'y compte que peu de manufactures; les principales sont des fabriques de draps, de toile, de produits chimiques, des distilleries, etc.; la fabrication du sel et la pêche occupent les habitants de la côte.

L'Haddingtonshire renferme les bourgs royaux d'Haddington, de North-Berwick et de Dunbar; il se divise en trois presbytères : Dalkeith, Dunbar et Haddington. Cette dernière ville est le chef-lieu du comté, qui contient 24 paroisses, et dont la population est de 36,127 hab.

HADDINGTON. Ancienne et jolie ville, chef-lieu du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 4,400 hab. Cette ville est située dans une plaine, sur la rive gauche de la Tyne, qu'on y traverse sur deux ponts, dont un la joint au faubourg de Nungate. On y remarque l'hôtel de ville, l'église paroissiale, vaste et beau bâtiment de 210 pieds de long sur 110 de large, construit vers le XIIIe siècle, et, dans les environs, les ruines de la célèbre abbaye d'Haddington, fondée en 1172. C'est la patrie du célèbre John Knox, réformateur de l'Écosse, dont on montre encore la maison.

Haddington paraît avoir été autrefois fortifiée, et l'on voit encore quelques restes de ses murailles; de violents incendies la détruisirent presque entièrement en 1244 et en 1598. Édouard III la brûla en 1355. En 1548 cette ville, qui avait une garnison composée de troupes étrangères, commandée par sir James Wilford, fut assiégée par une forte armée écossaise, renforcée par un nombreux corps français, sous les ordres de Dessé. Un parlement, convoqué dans ce camp pour aviser aux affaires du moment, donna son autorisation au mariage de la jeune reine avec le dauphin, et consentit à ce que l'éducation de cette princesse fût faite à la cour de France. Après plusieurs engagements entre les assiégeants et les assiégés, dans l'un desquels le gouverneur Wilford fut fait prisonnier, le siége fut terminé par le comte de Rutland, qui attaqua Haddington pendant la nuit, s'empara de la ville, et transféra la garnison, les canons et les munitions à Berwick, et démolit les remparts de la place.

HALKIRK. Ville du comté de Caithness, à 2 l. E. de Thursow.

HALLIDON - HILL. Colline située à 1/4 de l. N. de Berwick, où les Écossais furent défaits par les Anglais en 1333. Voyez Berwick.

HALLIVAILS. Montagnes du comté d'Inverness, dans la paroisse de Duirinish.

HALLIVAILS. Montagnes de l'île de Skye, de 2,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Elles se terminent par un petit plateau, et servent de signal aux vaisseaux qui naviguent dans ces parages.

HAMILTON. Ville ancienne du comté et à 4 l. 1/2 E.-S.-E. de Lanerk, 4 l. S.-E. de Glascow. Pop. 7,000 hab. Elle est assez mal bâtie, dans une belle situation au milieu d'une plaine fertile, près de la rive gauche de la Clyde, à peu de distance du confluent de l'Avon. On y remarque l'hôtel de ville et l'église paroissiale. Il y a en outre trois édifices consacrés aux cultes dissidents, trois hospices, une prison et de vastes quartiers de cavalerie. Le palais des ducs d'Hamilton, qui servit d'asile à Marie Stuart

après son évasion de la tour du lac Leven, s'élève dans une plaine, entre la ville et la Clyde. Son architecture est indigne du nom qu'il porte; mais sa situation au milieu d'un champ de gazon illimité, la beauté des arbres du parc, et son admirable horizon de montagnes demandent grâce pour des défauts qui tiennent au goût du temps et du pays. Il renferme une riche galerie de tableaux, où, parmi les chefs-d'œuvre de Rubens, de Van Dyck, du Poussin et de Paul Véronèse, on remarque un portrait en pied de Napoléon, par David. La ressemblance est étonnante: l'empereur est debout en uniforme, près d'une table de travail; il a passé la nuit, les bougies sont mourantes, la pendule marque quatre heures et demie du matin; la carte d'Europe est encore ouverte devant lui; ses yeux sont fatigués de la mesurer. On voit aussi dans cette galerie plusieurs objets de curiosités, espèces de reliques du moyen âge et des temps modernes, dont les Anglais se montrent fort avides. A un mille au delà d'Hamilton on remarque, au milieu d'un grand parc, les ruines du château royal de Cadzow, qui s'élèvent sur un rocher au bord de l'Avon. Au-dessous de Cadzow est le Barncluith, lieu de plaisance qui couronne un amphithéâtre formé de plusieurs terrasses, d'où l'on jouit d'une vue délicieuse.

Industrie. Fabriques de mousselines brodées pour les manufactures de Glascow. Belles filatures de coton.

HANDA. Petite île située au nord du Lock-Assynt, près de la côte occidentale du comté de Sutherland, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Quelques parties de cette île offrent de bons pâturages; au nord s'élève un rocher vertical de 300 pieds de hauteur; au sud la côte est basse et d'un facile accès.

HANSAY. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades, située à 6 l. E. de l'île Mainland.

HARLAW. Lieu du nord de l'Écosse, à environ dix milles d'Aberdeen. En 1411, il se donna dans ce lieu une bataille sanglante entre des montagnards conduits par Donald-des-Iles, qui prétendait avoir des droits sur le comté de Ross, et le comte de Mar, qui commandait les troupes du régent d'Écosse, Albany. Les deux partis essuyèrent de grandes pertes; mais les montagnards eurent le dessous, et furent obligés de battre en retraite. On parla longtemps de la bataille d'Harlaw, à cause du courage qui y fut déployé de part et d'autre.

HARPORT-LOCH. Baie située sur la côte S.-O. de l'île de Skye; elle a deux lieues de long, sur une demi-lieue de largeur à son entrée, où se trouve l'île d'Oronsay.

HARRIS. Presqu'île du comté d'Inverness, comprenant la partie méridionale de l'île de Lewis, avec plusieurs îlots ou rochers qui l'environnent. Voyez Lewis.

HARRIS (Sound of). Détroit qui sépare l'île de North-Uist de la presqu'île d'Harris, dans les Hébrides. Il a environ 5 l. de long, sur autant de large, et est semé d'un grand nombre d'îles et de rochers.

HARTFELD. Montagne située sur la limite des comtés de Dumfries et de Peebles. Elle s'élève à 3,330 pieds au-dessus de l'Océan, et forme un nœud remarquable d'où se détachent, à l'E., les monts Cheviot et, à l'O., une chaîne assez considérable, qui a pour point principal le Lother-Hill; l'Annan, la Tweed et la Clyde y prennent naissance.

HAVERY. Deux petites îles Shetland, dépendantes du comté des Orcades, situées près de la côte occidentale de l'île Mainland.

HAWICK. Ancienne et jolie ville du comté de Roxburgh, très-agréablement située, au confluent de Tiviot et de la petite rivière de Slitterick, que l'on y passe sur plusieurs ponts. Pop., y compris Damside, qui peut passer pour un de ses faubourgs, 4,500 hab. Elle est assez bien bâtie, propre et bien pavée. On y remarque l'église paroissiale, située sur une éminence circulaire, au centre de la ville, trois autres édifices consacrés au culte, l'hôtel de ville et la bibliothèque publique. — *Fabriques* importantes de tapis, de couvertures, de bonneterie en laine, de gants, de ruban de fil, etc. Les

environs sont couverts de belles pépinières. Hawick a titre de bourg royal depuis une époque fort reculée. Ses droits et ses documents ayant été perdus ou détruits pendant les invasions des Anglais, James Douglas, comte du Drumlanarck, lui accorda, en 1545, une charte qui en tient lieu, et qui fut confirmée la même année par la reine Marie. Les Anglais, sous la conduite du comte de Sussex, réduisirent cette ville en cendres en 1570.

A trois milles au-dessus d'Hawick, on voit les restes de l'ancien château de Branksome, ancienne demeure de la famille de Baccleach. Voyez Branksome.

HEATHER-LOCH. Baie de la côte occidentale du comté de Sutherland, à 9 l. 1/2 S. du cap Wrath.

HÉBRIDES ou **WESTERN-ISLANDS** (îles occidentales). Iles disséminées sur la côte occidentale de l'Écosse, dans l'océan Atlantique. Ces îles forment deux archipels distincts; l'un comprend les îles les plus éloignées de l'Écosse, c'est-à-dire les Hébrides proprement dites ou Long-Islands, qui se dirigent du N.-N.-E. au S.-S.-O., et sont séparées du territoire écossais par le détroit de Minch. Les principales sont Lewis, dont le N. appartient au comté de Ross et le S. à celui d'Inverness; Benbecula, North-Uist, South-Uist et Barra, qui dépendent aussi de l'Inverness. Le second archipel comprend les Hébrides Sporades, éparses sans ordre le long de la côte. La plus considérable, Skye, fait partie du comté d'Inverness; viennent ensuite Coll, Tiree, Mull, Colonsay, Jura, Islay, etc., qui appartiennent au comté d'Argyle; enfin, à l'E. de la presqu'île de Cantyre, et à l'O. du golfe de Clyde, les îles d'Arran et de Bute, qui forment le comté de ce dernier nom. On évalue le nombre de ces îles à 200, dont 87 seulement habitées, et leur superficie a 360 l. carrées. Elles jouissent d'un climat généralement doux, malgré leur latitude élevée.

Arrosées par un grand nombre de torrents, les Hébrides ne présentent aucun cours d'eau remarquable. On y trouve une immense quantité de lochs, ou bras de mer étroits, qui forment un grand nombre de ports. Plusieurs parties de cet archipel sont naturellement fertiles, et produiraient d'abondantes moissons si l'agriculture y était bien entendue; mais plus des trois quarts du territoire sont stériles ou ne présentent que de la mousse. La mer qui baigne les côtes est très-poissonneuse. Ces îles sont riches en minéraux, tels que fer, plomb, cuivre, marbre, porphyre, pierre de taille, ardoises, houille, etc. Les habitants, au nombre d'environ 66,000, sont hospitaliers, et ressemblent aux montagnards écossais par les mœurs, le langage et le costume; ils font peu de commerce, s'occupent de la pêche, et fabriquent de la soude, dont il s'exporte annuellement cinq à six mille tonneaux.

Ces îles étaient peu connues des anciens géographes. On les appela d'abord Ébudes et ensuite Hébrides, nom sous lequel elles sont généralement désignées aujourd'hui; les Anglais les nomment Western-Islands. Malgré l'obscurité qui règne sur les premiers temps de l'histoire de cet archipel, il paraît certain qu'il fut gouverné par ses propres princes jusqu'au VIIIe siècle, époque où le royaume des Pictes fut renversé par Kenneth II. Plus tard, les Danois et les Norvégiens s'établirent dans la plus grande partie des îles de cet archipel, d'où ils firent de fréquentes excursions dans le nord de l'Écosse et sur les côtes d'Angleterre. Au XIIe siècle, les Hébrides passèrent sous la domination des rois d'Écosse, mais continuèrent à être gouvernées par des chefs puissants, dont un, Jean, seigneur des îles et comté de Ross, se rendit indépendant en 1335; ses successeurs eurent plusieurs démêlés sanglants avec les rois d'Écosse, entre autres Donald, comte de Ross, qui, après deux expéditions tentées sur l'Écosse, périt assassiné. Jean, son successeur, contracta enfin une alliance avec Édouard IV, roi d'Angleterre; mais en 1476 celui-ci, oubliant son nouvel allié, fit un traité avec Jacques III, roi d'Écosse, qui, ayant résolu de dompter ce peuple rebelle, envoya contre lui une puissante armée. Jean se soumit et obtint son pardon; mais il fut privé de son comté, qui, par acte du parlement, fut déclaré inaliénable et annexé à la couronne. Le roi, cependant, restitua au comte de Ross Knopdole et Cantyre, dont

il s'était démis précédemment, et lui rendit la seigneurie des îles pour la tenir par gratification. Néanmoins, pendant fort longtemps, une foule de petits chefs de parti troublèrent encore la tranquillité des Hébrides; enfin, en 1536, Jacques V résolut de visiter cet archipel, et fit saisir plusieurs des chefs les plus considérés, dont il réunit les possessions à la couronne. Les troubles qui suivirent sa mort firent négliger cette partie isolée du royaume, et la laissèrent dans un état complet d'anarchie. En 1614, la famille des Macdonald y éleva une terrible sédition, en s'opposant à la concession que le roi avait faite de Cantyre au comte d'Argyle; d'autres petits chefs demeurèrent continuellement dans une espèce de révolte, jusqu'à ce que la royauté s'étant consolidée, amena insensiblement leur soumission totale. Enfin, en 1748 un acte du parlement abolit toutes les juridictions dont on pouvait hériter, ce qui porta le dernier coup à l'influence des chefs de parti des Hébrides, et depuis les habitants sont devenus des sujets tranquilles et dévoués.

HECK. Lac du comté d'Argyle, entre le Loch-Loung et le Loch-Fine.

HEISKER. Une des îles Hébrides, située à environ 2 l. O. de North-Uist. Elle a 2 l. de long, mais elle est très-étroite. Le sol, aride et sablonneux, produit cependant un peu de grains. On y fait beaucoup de soude. Lat. N. 57° 46'. Long. O. 10° 11'.

HELMSDALE. Rivière du comté de Sutherland, qui se jette dans la mer, un peu au S. du Caithness.

HELYER-SWARTASTER (Anse de), située sur la côte de l'île Mainland, l'une des Shetland, bornée à son extrémité par un pic inaccessible, d'une hauteur considérable, qui sert de retraite à des centaines d'oiseaux de mer de différentes espèces, et au pied duquel s'ouvre une caverne où la mer s'engouffre dans un abîme d'une profondeur incommensurable. L'entrée de cette caverne effrayante ne consiste pas seulement en une seule arche; elle se divise en deux parties séparées par un énorme pilier naturel, qui, s'élevant de la mer, et s'étendant au sommet de la caverne, semble prêter son appui à la voûte, et forme ainsi un double portail auquel les pêcheurs et les habitants de l'île ont donné le nom grossier des *Narines du Diable.*

HENDER. Petite île du comté de Sutherland, située à peu de distance de la côte occidentale de l'Écosse.

HERMATRA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située dans le voisinage de l'île de Lewis.

HERRIOT. Petite ville du comté d'Édimbourg, à 3 l. S. de Dalkeith.

HIGHLANDS (terres hautes). Partie septentrionale et montagneuse de l'Écosse, nommée ainsi en opposition aux Lowlands (terres basses), qui renferment les comtés du sud. La limite de ce pays n'est pas déterminée d'une manière précise; tantôt on la fait descendre jusqu'au canal de Forth-et-Clyde, tantôt on considère le Forth comme la barrière entre ces deux divisions naturelles. On divise généralement cette immense région en deux parties : West-Highlands et North-Highlands; la première comprend les comtés d'Argyle et de Bute et partie de ceux de Perth et de Dumbarton, avec les îles qui en dépendent; la dernière renferme les comtés d'Inverness, de Ross, de Sutherland; les districts d'Atoll, de Rannoch, et les îles de Skye, Lewis et autres. On estime l'étendue de cette partie, depuis Dumbarton jusqu'au bord du Caithness, à environ 70 lieues de long, sur 30 à 35 de large.

Les Highlands offrent une longue suite de montagnes escarpées, qui se succèdent sans interruption, et sont séparées par des vallées qui ne communiquent entre elles que par d'étroits défilés. Ces vallées profondes ne reçoivent pas les rayons du soleil pendant plusieurs mois de l'année; aussi le climat y est-il rigoureux, quoique cependant beaucoup moins rude que sur les hauteurs, dont les plus élevées, couvertes de neige une partie de l'hiver, abritent les vallées, contre les vents impétueux qui règnent dans cette saison. Presque toutes les vallées, fortement resserrées, ont un lac au centre ou quelques

cours d'eau qui le traversent. — Les Highlands sont généralement peu fertiles et ne possèdent que peu de terres cultivées; on en trouve cependant de très-fertiles dans les vallées, sur les bords des lacs et des rivières. Les montagnes renferment des mines, et n'offrent à leur surface que des rochers, de belles forêts, des bruyères et d'excellents pâturages où l'on élève des bestiaux.

Les habitants de cette contrée sont nommés Highlanders. Ces montagnards, par la difficulté des communications, étaient pour ainsi dire isolés du reste de l'Europe, et la civilisation avait fait parmi eux peu de progrès avant le règne de Georges I[er], qui envoya dans les Highlands le général Wade. Celui-ci parcourut le pays en 1724, traversa les défilés les plus difficiles, et conçut le hardi projet de percer des routes larges et unies sur ce terrain escarpé. Il fit commencer les travaux en 1725, et chaque été il y employa cinq cents soldats, qui achevèrent ces beaux moyens de communication en 1737. Les nouvelles routes, larges de 20 à 25 mètres, furent bordées d'aqueducs et de saignées pour les garantir des dégâts qu'occasionnaient les torrents de pluie, si fréquents dans ces montagnes. Partout où le terrain le permit, on les perça en ligne droite, malgré les rochers et les fondrières qui s'y opposaient souvent; sur les côtés on plaça de grosses bornes, qui servent de guides lorsque le chemin est couvert par les neiges; des colonnes élevées de cinq quarts de lieue en cinq quarts de lieue indiquent les distances parcourues. — Depuis que des communications faciles ont ainsi été ouvertes entre les Highlands et les pays des plaines, les mœurs des montagnards ont beaucoup changé; l'industrie s'est introduite dans le pays et y a produit une amélioration sensible. Ce ne sont plus ces nombreuses tribus subordonnées à un chef et toujours en état de guerre entre elles; aujourd'hui les Highlanders profitent des ressources que leur fournissent leurs montagnes pour faire un commerce avantageux, et consacrent leurs fonds à l'exploitation des mines ou des forêts, à l'éducation des bestiaux et à la pêche.

HIRTA ou **SAINT-KILDA**. La plus occidentale des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 12 l. O. de la pointe septentrionale de l'île North-Uist. En approchant de cette île, ses formes se dessinent nettement, ses dimensions deviennent imposantes. Ce qui n'avait d'abord paru qu'un point noir devient un rocher, ce rocher une montagne, cette montagne une île entière, une île dont les côtes taillées à pic s'élèvent de tous côtés comme des murailles d'une prodigieuse hauteur; on dirait une tour énorme, un pilier colossal jeté solitairement au milieu de l'Atlantique; et, à voir la bizarrerie avec laquelle le sommet de l'île se découpe, formant plusieurs échancrures et plusieurs saillies que dominent quatre pitons principaux, dont l'un touche aux nuages et s'incline d'un côté jusqu'au niveau de la mer, il semble que la tour ait été ruinée à moitié de sa hauteur, que le pilier ait été brisé par quelque terrible secousse, et que sa base, restée seule debout, plonge dans l'Océan. On n'a pas tort d'appeler cette île escarpée le Ténériffe des Iles Britanniques, le point le plus élevé ne s'élevant pas à moins de mille quatre cents pieds de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. Du côté de la mer, la montagne est taillée à pic si perpendiculairement, qu'un homme assis à son sommet pourrait pêcher à la ligne dans l'Océan qui ronge sa base, si toutefois sa ligne avait mille quatre cents pieds de longueur. La hauteur de ce rocher est tellement extraordinaire, que, couché à plat ventre du côté du précipice, et regardant les flots au-dessous de soi, on les voit blanchir de leur écume le pied du rocher, et que l'oreille ne peut en entendre le bruit.

En tournant autour de l'île, on aperçoit une arche magnifique, à laquelle les touristes des trois royaumes voudraient faire chaque année un pèlerinage obligé comme à Staffa et à la Chaussée des Géants de l'Irlande, si elle n'était placée aussi loin des routes fréquentées, et si d'ailleurs elle n'était en quelque sorte écrasée par le voisinage des falaises qui s'élèvent au-dessus d'elle.

On aborde à Hirta, du côté du N.-E., par une petite baie, la seule que possède l'île, où, par le plus beau temps et par la mer la plus calme, les vagues se soulèvent avec furie.

L'île n'a guère qu'une lieue de long de l'E. à l'O., et une demi-lieue de large du N. au S.; le territoire est fort inégal et difficile à parcourir. Dans un endroit solitaire, entouré de rochers noirs et escarpés, jaillit un filet d'eau considérable nommé *Tober-nam-Bay*, qui forme la seule rivière de l'île; deux autres petites sources jaillissent dans d'autres parties de l'île, mais elles sont loin de fournir autant d'eau que le Tober-nam-Bay.

A peu près à un quart de lieue du bord de la mer se trouve le village de Saint-Kilda, formé de deux rangées de maisons avec une rue au milieu. Ces maisons, construites en pierre de taille, sans chaux ni mortier, mais liées plus ou moins bien entre elles par des couches de tourbe détrempée, sont assez hautes; mais elles n'ont pas de toit, seul moyen d'empêcher qu'ils ne soient emportés par les ouragans épouvantables qui se déchaînent sur l'île pendant l'équinoxe. Toutes les maisons sont divisées en deux parties : l'une, la partie intérieure, sert d'habitation à toute la famille, qui s'y couche dans des lits en pierre établis dans l'épaisseur de la muraille, comme autant de fours pouvant enfourner chacun trois individus, selon l'âge et la taille; l'autre partie, plus voisine de la porte, reçoit les bestiaux dans le mauvais temps de l'hiver. — Non loin du village, on aperçoit plusieurs constructions de forme ronde, couvertes en dôme, bâties en pierres sèches laissant entre elles des interstices pour le libre passage du vent, tandis que le haut est parfaitement couvert et tout à fait impénétrable à la pluie. C'est dans ces espèces de greniers ou de magasins que les habitants déposent leurs productions, les pluies étant si fréquentes et si abondantes dans ces parages, que ni l'orge, ni l'avoine, ni le foin, ni la tourbe ne pourraient sécher si on les laissait en plein air.

L'île d'Hirta nourrit environ cent bêtes à cornes, quelques chèvres et un millier de moutons dont la chair est très-délicate. L'espèce des vaches est petite, mais vigoureuse, et le lait qu'on en tire, joint à celui des chèvres et des brebis, forme un fromage très-estimé.

La population d'Hirta s'élève à environ 80 habitants parlant la langue gaélique, et cultivant en commun environ une centaine d'arpents de terres labourables, où l'on sème de l'orge et de l'avoine. L'île ne possède pas de jardins, le vent ne permettant à aucun arbre d'y croître; on y plante seulement dans les endroits les mieux abrités quelques choux et des pommes de terre qui sont à peine mangeables.

Une si petite tribu, isolée au sein de l'Atlantique, et communiquant peu avec ses voisins, offre un phénomène moral fort différent de tout ce qu'on rencontre dans toute autre partie de la Grande-Bretagne. Ses habitants ont certainement gardé les mêmes habitudes et les mêmes manières de vivre depuis des siècles : bien rarement ils quittent leur île; plus rarement encore un étranger vient s'y établir; leur caractère est d'une extrême douceur, leurs mœurs sont d'une extrême simplicité, résultat de l'ignorance du besoin et du système de paix perpétuelle dont le hasard a voulu que ces insulaires, seuls dans toute l'Europe, pussent vraiment jouir. Un habitant de la terre de Van-Diemen en sait certainement beaucoup plus sur ce qui s'est passé en Europe depuis quarante ans que l'habitant de l'île d'Hirta, qui fait cependant partie des anciennes Hébrides et de l'Europe.

Les rochers escarpés qui forment la ceinture de l'île sont couverts de troupes innombrables de gannets, de solan-goose et d'autres oiseaux de mer, dont les colonnes sont tellement épaisses lorsqu'ils prennent leur vol, que, par instants, l'air en est obscurci. Le nombre des oiseaux qui vivent sur ces rochers est tellement considérable, qu'il effraye l'imagination. Les habitants en font cependant une prodigieuse consommation; c'est là le fond de leur cuisine et leur principale richesse. — La chasse que l'on fait à ces oiseaux a quelque chose d'effrayant. Les insulaires, divisés par couples, s'attachent le milieu du corps avec l'extrémité d'une longue courroie en peau de bœuf, de manière que les bras et les jambes restent parfaitement libres; l'un d'eux s'établit solidement sur la plate-forme du rocher, se cramponne entre ses interstices avec les pieds et les mains, tandis que l'autre, suspendu au-dessus des flots

à l'autre extrémité de la courroie, cherche dans les anfractuosités du rocher les jeunes oiseaux et les œufs des gannets, de ceder-duecks, des fea-fowis et des autres oiseaux de mer de toute espèce qui volent autour de lui pour l'étourdir et l'intimider. En peu de temps, chaque chasseur est remonté par son compagnon; il rapporte autour du cou un long collier, autour de la taille une large ceinture d'oiseaux sauvages, et dans sa poitrine autant d'œufs que sa chemise peut en contenir. L'audace, la dextérité, la souplesse des chasseurs est réellement prodigieuse; quelques moments leur suffisent pour descendre et remonter le long d'un précipice de plus de six cents pieds de hauteur; quelquefois on les voit se lancer du haut d'un rocher surplombant sur la mer, et rester suspendus au bout de la courroie, que retient la main seule de leur compagnon, avec la même sécurité que si cette courroie était fixée à un pieu de fer. Cette manière de chasser est certainement la plus périlleuse connue; il est presque sans exemple cependant qu'un accident arrive, tant l'adresse des chasseurs est grande, tant leurs bras sont sûrs et vigoureux, tant leurs courroies sont solides. Ces courroies sont formées de trois lanières de peau de vache salées et tordues fortement, recouvertes, dans toute leur longueur, d'une sorte d'étui en peau de mouton; elles passent d'une génération à l'autre, et se transmettent dans les familles comme le plus précieux héritage; elles sont d'une force extraordinaire, et il est sans exemple qu'une d'elles se soit brisée dans une chasse; si quelquefois un habitant d'Hirta a fait, du haut du Conachan, une chute dans l'Océan, ce n'est pas à sa courroie, c'est à sa maladresse ou à la méchanceté de son compagnon de chasse qu'il a dû s'en prendre. A la louange des bons habitants de l'île, on ne se rappelle qu'un seul accident causé par une malveillance avouée. Voici le fait :

Vers le milieu de l'année 1821, un bâtiment de commerce s'arrêta un soir à un mille de l'île, et détacha une chaloupe montée par quelques hommes, qu'il dirigea vers la baie; les hommes qui la montaient gouvernèrent vers l'endroit le plus propice pour le débarquement; quatre d'entre eux mirent pied à terre, déposèrent, à une quarantaine de pas du bord de la mer, un ballot dont il était impossible de loin de deviner la forme, remontèrent immédiatement dans leur chaloupe, et regagnèrent leur navire à force de rames. Les insulaires, les voyant s'éloigner, s'approchèrent du corps informe qu'ils avaient abandonné sur la plage, et furent effrayés d'entendre des gémissements sourds sortant d'un sac où se débattait un être humain qu'on y avait enfermé. Quand la corde qui liait le sac fut déliée, un homme jeune encore en sortit, regarda du côté de la mer, et sembla menacer ceux qui l'avaient abandonné. Au bout de quelques jours, lorsqu'il commença à comprendre le langage des habitants d'Hirta, il raconta qu'il s'appelait Power, et qu'il était victime de la fureur des gens de l'équipage qui s'étaient révoltés, avaient tué le capitaine, et que, pour s'être opposé à leur infâme dessein, ils l'avaient déposé, lui, dans cette île, qui paraissait déserte. Power s'habitua facilement à la vie rude des insulaires, et s'adonna avec ardeur à la chasse, qui faisait leur principale occupation. Il y avait alors dans l'île une jeune et belle fille nommée Barra, fiancée depuis longtemps au jeune Harris, dont Power était devenu le compagnon de chasse. Power ressentit pour cette jeune beauté une passion que celle-ci était loin de partager, toute son affection étant concentrée sur Harris. Un soir que Barra passait seule dans un ravin écarté, Power l'aborda d'un ton impérieux, et lui demanda si elle consentirait jamais à être sa femme; Barra, toute tremblante, lui répondit : « Je ne puis être ta femme, puisque je suis la fiancée d'un autre. — Mais si ce fiancé de malheur te remettait l'anneau des fiançailles? s'il te déliait de ton serment? » Barra répondit en balbutiant : « Oh! alors....., nous verrions..... » Power regarda ces paroles comme un aveu, quitta la jeune fille, qui tremblait de crainte, et s'éloigna. Le lendemain, il proposa à Harris une partie de chasse. Quoique le temps fût mauvais, Harris accepta, et au point du jour ils se trouvèrent au sommet de l'escarpement du Conachan. Les deux chasseurs ajustèrent fortement la courroie

autour de leurs reins. Power s'établit solidement sur la corniche qui dominait les roches battues par les eaux de l'Océan; Harris se laissa doucement glisser le long de l'escarpement, et bientôt se trouva suspendu dans les airs, au-dessus d'un précipice de plus de mille pieds de profondeur. Quand Power le vit ainsi entièrement isolé du rocher, et qu'il lui sembla impossible qu'il pût s'accrocher ou se retenir à aucune de ses aspérités : « Harris! » lui cria-t-il. Harris leva la tête, et vit avec inquiétude Power pâle et jetant sur lui des regards menaçants. « Que veux-tu? dit Harris. — Harris, ta vie m'appartient. — Comme la tienne m'appartiendrait si tu étais à ma place. — Harris, écoute-moi bien..... Tu aimes Barra? — Oh! oui......, comme j'aime la chasse. — Et tu es son fiancé? — Tu l'as dit. — Eh bien, moi aussi, je l'aime! » Harris pâlit, et commence à comprendre le dessein de son compagnon. « Je l'aime aussi, dit Power; je l'aime avec fureur. Je ne suis pas son fiancé, et je veux être son époux. — Mais, frère, tu es fou. — Écoute, et réponds-moi. Veux-tu renoncer à Barra? — J'ai sa foi, et Barra a la mienne. — Veux- tu renoncer à Barra? » Et Power accompagnait ces paroles d'un terrible froncement de sourcil, et tirait lentement le couteau qui pendait à sa ceinture. « Renoncer à Barra? Mais je l'aime. — Tu l'aimes; moi aussi, je l'aime. » Et le couteau ouvert s'approchait de la courroie. Harris pâlit d'une façon effrayante; ses dents grincèrent; il regarda au-dessous de lui, et vit, à une profondeur infinie, la mer hérissée de noirs rochers; il leva la tête, et vit le ciel, le rocher surplombant, l'œil hagard de Power et le couteau qui brillait auprès de la courroie. Ses lèvres se serrèrent avec désespoir. « Veux-tu, lui cria Power, renoncer à Barra, et me rendre son anneau de fiançailles? — Jamais! — Jamais?..... Tu l'auras voulu! » Le couteau s'approcha de la courroie et entama la peau de vache « Brigand d'étranger! cria le malheureux Harris, tu mourras du moins avec moi. » Et lançant à la tête de son compagnon un morceau de rocher qu'il venait d'arracher, dans les efforts qu'il faisait pour se retenir, il l'atteignit au milieu du front. Power chancela sur l'étroite corniche où il se tenait, et son sang coula en abondance. « Je serai donc vengé! » cria Harris plein d'une joie terrible et se cramponnant à la courroie que Power s'efforçait de couper, et lui donna une violente secousse. Power chancela de nouveau, fit un dernier effort pour couper la courroie, dont deux des lanières avaient déjà cédé au tranchant de l'acier; mais ses efforts furent vains. Les secousses réitérées d'Harris lui firent perdre l'équilibre. Power glissa lentement de son côté; déjà son corps pendait en entier sur le précipice, que ses mains s'efforçaient encore de saisir le rocher sur lequel ses ongles entraient. Les efforts répétés de son compagnon l'en arrachèrent, et tous deux, liés encore chacun aux deux bouts de la courroie, tourbillonnèrent dans les airs, et, décrivant des cercles effrayants, arrivèrent au fond de l'abîme!..... Quand plusieurs autres chasseurs qui de loin avaient entendu leur terrible dialogue, qui avaient été témoins de leur dernière lutte, et qui accouraient pour sauver leur compatriote, furent parvenus à l'endroit où ils étaient tombés, ils les trouvèrent sans vie, encore liés tous deux à la fatale courroie!

HOLBURN-HEAD. Cap situé sur la côte septentrionale du comté de Caithness.

HOLLODALE. Rivière du comté de Sutherland, qui se jette dans la mer, à 2 l. du cap Shathy.

HOLMES. Nom de trois petites îles dépendantes des Orcades : la première à 1/4 de l. E. de Westra, la deuxième à 1/2 l. d'Éday; la troisième entre les îles Pomone et Hoy.

HOLM-SOUND. Beau détroit, très-fréquenté, des Orcades, qui communique dans la mer du Nord.

HOPE. Rivière du comté de Sutherland, qui prend naissance dans le Loch-in-Dail, entre dans le lac de son nom, après un cours de 4 l., et se jette ensuite dans la mer. Elle est très-abondante en saumons.

HOPE-LOCH. Baie de la côte septentrionale du comté de Sutherland, à 2 l. 1/2 O. de Tongue.

HOPETOUN HOUSE. Château situé sur

la rive droite du golfe de Forth, du comté et à 3 l. O. d'Édimbourg.

Cette magnifique habitation occupe une superbe situation, au milieu d'une belle plaine, qui d'un côté se termine en terrasse sur le bord du Forth, et du côté opposé se change en collines et en vallées. Les environs sont ornés de grands massifs disposés avec autant de jugement que de goût. De mille points divers, les regards se prolongent sur le Forth, qui semble, suivant l'aspect sous lequel on l'aperçoit, tantôt une belle rivière, tantôt un lac, tantôt une mer sans rivages. Au delà du fleuve, on découvre Rosyth-Castle, berceau de la mère de Cromwell; à l'O. apparaît la forteresse de Blackness, et sur les derniers plans les sommets des monts Grampians. A l'E., le Forth offre l'aspect d'un large bras de mer qui se confond dans le lointain avec l'immense océan. — Le château fut commencé en 1696, par Charles, premier comte d'Hopetoun, sur les plans du célèbre architecte sir William Bruce de Kinross, et achevé dans le siècle dernier par M. Adam. De sa magnifique terrasse, on jouit d'un spectacle que le témoignage unanime de tous les voyageurs a rendu proverbial: on embrasse d'un seul coup d'œil toute la vallée, ainsi que la vaste nappe d'eau qui s'étend depuis les tours de Strevelin jusqu'au roc gigantesque de Bass, que la mer entoure; on domine des villes, d'antiques abbayes, des villages, de belles maisons de campagne, de petits ports où règne l'activité, des îlots qui paraissent flotter à la surface de l'eau; au N., les majestueux Grampians, à l'O., les monts Ochills et l'imposant Ben-Lomond couronnent ce magnifique tableau.

HORSE-ISLAND. Petite île située à l'embouchure de la Clyde, près de la côte du comté d'Ayr.

HOUNA. Cap situé sur la côte septentrionale du comté de Caithness, à 2/3 de l. O. de Dungsby.

HOUND-POINT. Cap du comté de Linlithgow, sur la côte méridionale du golfe de Forth, à 2 l. 1/2 O.-N.-O de Leith.

HOUR-NELOCH. Baie de la côte occidentale du comté de Sutherland, à 4 l. S. du cap Wrath.

HOUSE-ISLAND. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades. Elle a 2 l. de long, sur 1/2 l. de large, et communique, par un canal très-étroit, qu'on traverse sur un pont de bois, avec l'île Barra. Pop. 150 hab.

HOY. L'une des plus grandes des îles Orcades, située au S.-S.-O. de l'île Pomone, près de la côte septentrionale de l'Écosse, dont elle est séparée par le détroit de Pentland. Elle a 4 l. de long, sur 1 l. 1/2 de large. Les côtes de cette île sont découpées et bordées de rochers qui la rendent presque inaccessible; son extrémité N.-O. est terminée par une montagne, de forme conique, qui forme le promontoire de Hoy-Head, et sert de point de reconnaissance aux marins. L'intérieur de l'île est montagneux, mais la partie du sud est assez fertile en avoine et en pommes de terre. Les pâturages y sont excellents, et nourrissent beaucoup de moutons, dont l'éducation forme la principale richesse des habitants. L'île de Hoy possède des sources d'eau minérale et de riches filons de fer et de plomb. La mer y forme plusieurs bons ports, tels que Kirkhope, Orchope et Longhope; ce dernier est commode et d'un accès facile. Les principaux villages sont Hoy et Southwalls. Pop. 600 hab. Long. O. 5°27′15″. Lat. N. 58°47′0″.

HUTTON. Petite ville du comté de Berwick, à 2 l. O. de Greenlaw.

I.

INCH. Ville du comté d'Aberdeen, à 3 l. N.-O d'Inverary.

INCH. Paroisse du comté et à 9 l. 1/2 de Wigton, sur l'isthme qui sépare les bois de

Luce et de Ryan. Le sol y est assez fertile, et offre de bons pâturages. On y trouve plusieurs sources d'eau minérale sulfureuse, et quinze ou seize lacs de différentes grandeurs.

INCH. Baie du comté de Wigton, située à 1 l. E. de Stranraver. — Les bords de cette baie abondent en sources d'eaux minérales.

INCHARD-LOCH. Baie de la côte occidentale du comté de Sutherland, à 4 l. S. du cap Wrath.

INCHERAIN. Petite île du comté de Stirling, située dans le lac Lomond. On y a établi une maison pour les aliénés.

INCH-KENNETH. Une des îles Hébrides, située entre les îles de Mull et d'Iona.

INCHOLM. Petite île dépendante du comté et à 3 l. N.-O d'Édimbourg, située dans le détroit de Forth, près de la côte de Fife. Elle a une 1/2 l. de long, sur une centaine de toises de large. Les rivages de cette île sont âpres, sauvages et bordés de rochers renfermant de profondes cavernes : sur la côte de l'O. sont de vastes bancs de corail et de coquillages. On y trouve les restes d'une abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fondée au commencement du XII[e] siècle, par Alexandre I[er], roi d'Écosse. La tradition rapporte que ce roi, traversant le détroit de Queen's-Ferry, fut surpris par un violent orage et jeté sur cette île, où il fut reçu par un ermite, dans une petite chapelle ou cellule dédiée à saint Columba, et où il fut forcé par le mauvais temps de rester pendant trois jours, sans autres vivres pour lui et sa suite que le lait d'une seule vache et les coquillages qui se trouvaient attachés aux rochers. — Édouard II, roi d'Angleterre, pilla ce monastère en 1335. — Les bâtiments de l'abbaye couvrent un espace considérable de terrain ; le toit, en voûte et d'une grande solidité, existe encore en partie ; le cloître et une petite chapelle octogone voisine sont les parties qui ont le moins souffert. La tour carrée, qui domine sur le reste de l'édifice, ressemble à celle d'Iona.

INCHKEITH. Petite île dépendante du comté et à 2 l. 1/2 N.-N.-E. d'Édimbourg, située dans le golfe de Forth. Elle a une 1/2 l. de long, sur un 1/4 de l. de large, et est couverte de rochers, au sommet desquels surgit une source. On y trouve quelques rares pâturages, et un phare construit sur les ruines d'un ancien château fort. On dit que son nom vient du brave Keith, qui, à une époque reculée de l'histoire d'Écosse, se distingua contre les Danois à Barry. Les Anglais s'emparèrent de cette île et la fortifièrent sous le règne d'Édouard VI ; mais ils furent forcés de l'évacuer. Pendant quelque temps la forteresse fut entretenue en bon état de réparation ; mais elle fut enfin démantelée, par ordre du parlement, pour empêcher que quelque ennemi ne l'employât plus tard pour en faire un poste d'attaque. A la fin du XV[e] siècle elle fut convertie en lazaret.

L'île d'Inchkeith a d'excellents pâturages, quoique la couche de terre qui les produit ait fort peu d'épaisseur. Le bel effet que de cet endroit produisent les côtes voisines et la capitale de l'Écosse font choisir cette île pour but des promenades sur l'eau pendant l'été.

INCHMARNOCH. Petite île dépendante du comté de Bute, située près de la côte occidendale de l'île de ce nom, dans le golfe de Clyde. Elle est bien boisée, assez fertile en blé, et renferme de bons pâturages. On y voit les ruines d'une chapelle dédiée à saint Marnoch ; sur la côte occidentale s'étendent de vastes couches de corail et de coquillages.

INCH-MURIN ou **INCH-MARIN.** Ile d'une lieue environ de longueur, sur un 1/4 de lieue de large, située dans le lac Lomond. Elle renferme de beaux bois, de bons pâturages, et un parc peuplé de daims et d'autres bêtes fauves ; on y voit aussi les restes d'un château où résidaient autrefois les comtes de Lennox.

INCH-TAVANACH. Ile la plus élevée du lac Lomond, où l'on nourrit une grande quantité de daims.

INCOLMKILL. Voyez Iona.

ILAANTIERAC. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située un peu à l'E. de celle d'Oronsay.

ILA. Voyez Isla.

ILERAY. Une des îles Hébrides, située près de la côte S.-O. de North-Uist. Elle a environ 1 l. de long, sur une 1/2 l. de large, et produit assez abondamment de l'orge et des fourrages. — Lat. N. 57° 30'. Long. O. 7° 45' 15".

ILLA. Rivière du comté de Perth, qui arrose la partie N. de la paroisse de Blair-Gowrie, et se jette dans le Tay.

INISFRAOCH. Jolie petite île du comté d'Argyle, située dans le Loch-Awe. On y voit les ruines d'un ancien château.

INIS-HAIL. Autre jolie petite île du Loch-Awe, où l'on voit les ruines d'un ancien couvent de l'ordre de Cîteaux.

INNERKIP. Village du comté de Renfrew, à 1 l. 1/2 de Greenoch. Pop. 2,350 hab. Il est situé dans la baie de son nom à l'embouchure de la Clyde, et possède des bains de mer très-fréquentés dans la belle saison. La pêche y est fort active.

INNERLEITHEN. Village du comté et à 2 l. E. S.-E. de Peebles, situé sur la rive gauche du Tweed, au confluent du Leithen. Pop. 900 hab. On trouve à peu de distance une source d'eau minérale. — *Manufactures* de draps.

INNERLEITHEN. Voyez Leithen.

INNER-LOCHY. Baie ou lac sur la côte occidentale du comté d'Inverness, dont l'embouchure est au fort William.

INNERWICK. Petite ville du comté d'Haddington, située près de la mer, à 1 l. 1/2 S.-E. de Dunbar.

INVERARY. Jolie petite ville maritime, capitale du comté d'Argyle. Pop. 1,800 h. Elle est située sur la côte N.-O. du Loch-Fyne, à l'embouchure de l'Ary, qui forme dans les environs plusieurs belles cascades.

Inverary ne fut d'abord qu'un misérable village situé sur la côte septentrionale du Loch, et habité par des pêcheurs : un duc d'Argyle le fit construire où il est maintenant, et y fixa sa résidence. Charles I[er] l'érigea en bourg royal en 1648.

Cette ville est bien bâtie et ne consiste qu'en une seule rangée de maisons construites d'après un plan uniforme sur le bord du lac : elle se présente bien et a cet air de propreté qui donne une idée favorable de la position aisée de ses habitants. On y remarque l'église où se célèbrent deux cultes différents, la salle des assemblées du comté, et une prison de construction moderne.

Inverary est renommé pour la beauté des sites environnants, au nombre desquels on cite le Loch-Fyne, le château d'Argyle, le parc, le pont sur l'Aray, le cours de cette petite rivière jusqu'au Loch-Dubn, et plus près le pic de Duniquoich qui s'élance à 750 pieds du sein du lac, et dont le sommet domine la ville et le château : une tour carrée couronne Duniquoich, et semble du pied de la montagne n'être que la simple guerite d'une sentinelle.

Le château d'Inverary, commencé en 1745, ne fut terminé que longtemps après cette époque. On assure qu'il a coûté plus de 500,000 fr. Il est entièrement construit de pierre olaire d'un bleu foncé, et a la forme d'un carré long; une tour ronde orne chacun de ses angles, et un donjon carré s'élève du centre du bâtiment au-dessus des tourelles; les toits sont cachés par les créneaux qui couronnent les murailles. L'intérieur est décoré avec autant de goût que de magnificence; la bibliothèque renferme des livres de prix, et l'on remarque, parmi un grand nombre de tableaux, plusieurs paysages de Naesmyth et de Willams, représentant les environs d'Inverary. Le parc doit à la nature des arbres majestueux et des sites pittoresques, et aux ducs d'Argyle ces ornements qui font valoir la nature.

Industrie. Pêche considérable de harengs dans le Loch-Fyne, dont le produit rapporte annuellement 40,000 livres sterling; 400 bateaux sont employés à ce genre d'industrie; c'est un spectacle toujours animé que celui dont on jouit quand on se place dès le matin en observation sur le pic de Duniquoich; à chaque instant un bateau se détache du rivage ou y aborde, l'un déploie sa voile, l'autre a recours aux rames pour lutter de vitesse. Ceux qui ont passé la nuit sur le lac débarquent le poisson; les pêcheurs chantent ces airs particuliers des lacs

et des côtes d'Écosse, nommés *Jorams*, qu'on pourrait nommer les barcaroles du Nord ; souvent la cornemuse s'unit aux chants des pêcheurs. — *Commerce* de laines, bois, farines, tan et poisson salé. — A 28 l. O. N.-O. d'Édimbourg, 15 l. N.-O. de Glascow.

INVERAVEN. Ville et paroisse du comté de Bamff, située près de la rive gauche de la Spey, au confluent de l'Avon. La paroisse, dont l'étendue est de quatre lieues sur une de large, contient 2,480 hab. Il y croît beaucoup de blé, et on y élève des moutons.

INVERBERVIE ou **BERVIE.** Petite ville maritime, capitale du comté de Kincardine, ayant titre de bourg royal. Pop. 1,100 hab. Elle est située à l'embouchure de la Bervie dans la mer du Nord, qui y forme un petit port pour des bateaux de pêcheurs. C'est dans cette ville qu'a été construite la première filature à filer le coton qui ait paru en Écosse. — Filatures de coton. — A 8 l. S. S.-O. d'Aberdeen.

INVERESK. Village et paroisse du comté et à 2 l. d'Édimbourg, situé près de l'embouchure de l'Esk, dans le golfe de Forth. Pop. de la paroisse 7,900 hab.

La paroisse d'Inveresk abonde en scènes pittoresques; le charme qu'offrent ses bois, ses eaux, et la vue qu'elle a sur le golfe de Forth et sur les côtes fertiles de Fife y attirent chaque année de la capitale et des comtés voisins un grand nombre de visiteurs. La colline qui forme le point du rendez-vous général, indique encore par des traces nombreuses qu'elle fut choisie par les Romains comme un point de station prétorienne.

On regarde la température d'Inveresk comme si salutaire, qu'on lui a donné le nom distinctif de Montpellier du Lothian.

INVERFARRAKAIG. Défilé pittoresque du comté d'Inverness. Ce défilé peut, sous quelques rapports, soutenir la comparaison avec plusieurs des petits défilés de la Suisse. A l'exception d'un glacier, il a tous les caractères qu'on remarque ordinairement dans les Alpes, et dans leur gradation successive; on a d'abord un paysage où l'industrie de l'homme a complété l'ouvrage de la nature, paysage des plus romantiques, encadré, pour ainsi dire, entre de sublimes et majestueux boulevards qui semblent l'isoler de l'univers habité. Il n'y a dans tout l'Highland, dit un écrivain distingué, rien de si remarquable que le défilé d'Inverfarrakaig : un bois de bouleaux s'étend sur un ravin profond, et quelques-uns de ces arbres, soit en groupes, soit isolés, projettent leur ombre sur les rocs escarpés qui le dominent, dessinant sur les flancs de la montagne leur gracieux feuillage, et mariant leur brillante verdure avec le fond grisâtre du rocher, le pourpre des bruyères, et le bleu d'azur du ciel. A l'entrée du défilé, et sur un espace assez considérable, règne du côté de l'E. une suite de précipices perpendiculaires, et dans les crevasses dont ils sont hérissés croissent quelques taillis de chênes, de frênes, de bouleaux, qui protégent et soutiennent un sentier dangereux et à peine tracé. Lorsqu'on arrive en vue du Loch-Ness, on aperçoit la haute montagne connue sous le nom de Black-Rock, qui s'élève graduellement au-dessus d'un coteau couvert de bouleaux, et qui termine cette chaîne de précipices; le sommet de cette montagne est couronné par les grises murailles de l'ancien fort vitrifié de Dunderduil.

INVERKEITHING. Petite ville maritime, avec titre de bourg royal, du comté de Fife, située sur une colline, à l'entrée de la baie de son nom, sur la côte septentrionale du golfe de Forth. Pop. 2,500 hab. Elle est généralement bien bâtie et consiste en une rue fort longue, à l'extrémité de laquelle est le port, bordé d'un beau quai. La baie est très-sûre, et les navires y trouvent en tout temps, même pendant les tempêtes d'hiver, un excellent mouillage.

Cette ville est très-ancienne. Sous David Ier c'était une résidence royale, dont on voyait encore les ruines il y a peu d'années. — Exportation de houille et commerce de sel des salines environnantes. Long. O. 5° 42' 15". Lat. N. 56° 4' 0".

INVERKIETHEME. Ville du comté d'Aberdeen, à 2 l. d'Inverary.

INVERKILLER. Village du comté d'Angus, situé sur la mer du Nord, à 5 l. E. de Forfar. Pop. 1,800 hab. On y voit quelques vestiges d'un camp danois.

INVERLEITHEN. Village et paroisse du comté de Peebles, situé sur le ruisseau de Leithen. Il possède un établissement d'eaux minérales, fréquenté pendant l'été par un grand nombre de baigneurs. On remarque sur le sommet d'une colline qui joint le village, les ruines d'une forteresse, jadis entourée d'une triple enceinte de murailles construites en pierres sèches.

INVER-LOCH. Baie sur la côte occidentale, entre les comtés de Sutherland et de Ross, à 2 l. N.-E. de la pointe de Rumore.

INVERLOCHY-CASTLE. Château fort ruiné du comté d'Inverness, situé à 1/4 de l. N.-E. du Fort-William et à l'embouchure du Lochy dans le lac Eil. Ce château, dont il ne reste plus que des ruines majestueuses, fut construit sous le règne d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. C'était un bâtiment carré d'environ 100 pieds sur chaque face, flanqué de quatre tours rondes, dont l'une a encore environ 50 pieds de hauteur. On remarque du côté du midi une grande porte voûtée et les restes d'un pont-levis, et l'on trouve en plusieurs endroits des vestiges du double parapet qui couronnait les remparts. Ce château passe pour avoir servi de résidence aux anciens rois du pays; ce qui paraît assez probable, car sa force et sa position en faisaient une habitation sûre : on dit que Banquo, baron de Lochaber, y a résidé; ce que semble indiquer une belle promenade qui porte encore son nom.

Inverlochy a été, à différentes époques, le théâtre de dissensions intérieures dont l'histoire a conservé les détails. En 1428, les troupes royales, commandées par les comtes de Mar et de Caithness, furent complétement battues près de la ville par Donald-Balloch. En 1645 eut lieu la déroute d'Inverlochy, si fatale à l'armée commandée par le marquis d'Argyle, si glorieuse pour son rival, le marquis de Montrose. Ce fut un dimanche, le 2 février, précisément au moment où le soleil commençait à dorer le sommet du Ben-Nevis, que l'armée de Montrose commença l'attaque. Surprise et ayant déjà perdu une partie de ses forces, l'armée d'Argyle se rangea en bataille; au centre étaient les Highlanders; sur les deux ailes les Lowlanders, derrière se tenait un petit corps de réserve. Le champ de bataille, placé au confluent du Lochy et du Locheil, offrait un terrain parfaitement uni. Près de là étaient les bâtiments chargés de vivres, et celui sur lequel Argyle s'était retiré. Quand les Campbells virent s'avancer au son des trompettes les troupes de Montrose; quand ils entendirent les cris que poussaient leurs adversaires après chaque décharge de mousqueterie, ils commencèrent à perdre courage, et l'on pouvait dire qu'ils avaient déjà perdu la bataille avant même qu'elle fût commencée. La plus grande partie d'entre eux fit feu une seule fois et prit la fuite sur-le-champ. Au bout de quelques minutes, toute l'armée d'Argyle se trouva refoulée sur les bords du lac, en masses confuses et frappées de terreur, que l'ennemi n'eut pas de peine à tailler en pièces; ceux qui essayèrent de se réfugier sur les vaisseaux furent presque tous tués ou noyés. Un grand nombre cherchèrent à atteindre le vaisseau sur lequel s'était réfugié leur général; mais celui-ci jugeant qu'il serait exposé en essayant de sauver ses malheureux compagnons, fit lever l'ancre et alla se mettre à l'abri plus loin. Le récit de cet événement, tracé par sir Walter Scott dans la *Légende* de Montrose (l'Officier de fortune), n'est pas moins remarquable par les admirables beautés qu'il y a répandues que par la vérité historique.

On trouve à peu de distance du château les ruines de la ville d'Inverlochy, que l'on croit avoir été détruite par les Danois. A environ 1 l. 1/2 au N. d'Inverlochy-Castle, on voit aussi, sur les bords d'un affreux précipice, les ruines du vieux Tor-Castle, qui commandait la rivière du Lochy.

INVERMAY. Château du comté de Perth, situé au pied des Ochills, sur le May, qui forme en cet endroit plusieurs cascades, dont la plus remarquable, nom-

mée *Linn of Muckerly*, a 30 pieds de hauteur.

INVERNESS (comté d'). Ce comté occupe une grande étendue du centre de l'Écosse, et comprend en outre une partie considérable des îles Hébrides. Il est borné au N. par le comté de Ross et le golfe de Murray; à l'E., par les comtés de Nairn, de Murray, de Bamff et d'Aberdeen; au S., par ceux de Perth et d'Argyle; à l'O., par l'Atlantique. Vers le N.-E., une partie du territoire, séparée du reste par un court intervalle, partage en deux portions le comté de Murray, et touche au N.-O. au comté de Nairn, et au S.-E. au comté de Bamff. La partie continentale du comté a trente lieues de long du S.-O. au N.-E., et vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. Sa superficie, en y comprenant la partie méridionale de l'île de Lewis, les îles North-Uist, Benbecula, South-Uist, Barra et Skye, est de 555 lieues.

Les monts Grampians couvrent la partie S.-E. du comté d'Inverness, où s'élèvent plusieurs pics isolés; la chaîne des monts Monagh-Lea s'avance de l'E. au centre; le Ben-Newis, sommet le plus élevé de la Grande-Bretagne, se montre dans la partie méridionale, où il atteint 735 toises de hauteur; on trouve aussi vers le N. le mont Mealfourvonny. Entre les montagnes nombreuses qui couvrent le pays, s'étendent de profondes vallées, presque toutes occupées par des lacs que des rivières unissent entre eux. L'inclinaison principale est vers le N.-E., comme l'indique la direction des plus grands cours d'eau, tels que le Spey, le Findhorn, le Nairn, le Beauly, tributaires de la mer du Nord; c'est aussi suivant cette direction que se trouve le canal Calédonien, qui unit la mer du Nord à l'Atlantique, au moyen des lacs Ness, d'Oich et de Lochy. Les principaux lacs, outre ceux que nous venons de nommer, sont le Morrerer, l'Arkeg, dans la partie S.-O.; le Shiel, l'Eil et l'Ericht. — Le climat est généralement froid et humide, et il règne souvent d'épais brouillards.

On remarque parmi les nombreuses vallées qui entrecoupent le comté d'Inverness, celle de Strath-Glass, au N.; celle de Spey, au S.-E., et la grande vallée de Calédonie, qui traverse du N.-E. au S.-O. toute l'Écosse, et divise le comté d'Inverness en deux parties presque égales. Cette vallée a près de cinquante milles de longueur, et est presque entièrement occupée, dans toute cette étendue, par une chaîne de lacs magnifiques. Sa largeur moyenne est d'un quart de lieue; mais dans certains endroits elle en a à peine le quart. La double chaîne de montagnes escarpées, entre lesquelles elle se prolonge, offre dans ses irrégularités une symétrie si frappante, qu'il est impossible de ne pas conclure que la vallée est le résultat d'une commotion qui a dû être terrible à en juger par ses effets. Il paraît même certain que ce grand déchirement a eu des ramifications nombreuses, ainsi qu'on peut s'en convaincre en examinant avec attention les glens Urquhart, Morriston, Garry, et celui du lac Arkeg, qui s'élèvent dans la direction de l'O. N.-O., et le Stratheriek ainsi que les glens Gluay, Spean et Newis, qui s'élèvent à l'E. S.-E.

Les côtes occidentales du comté sont découpées par une infinité de criques, de baies et de bras de mer qui abondent en poisson de toute espèce.

On remarque une grande variété dans la qualité du sol, dont le sable et le gravier forment la plus grande partie. Les deux tiers de la superficie du comté sont couverts de marécages et de bruyères; mais les vallées et les bords des cours d'eau sont fertiles, bien cultivés, et l'agriculture y fait depuis quelques années de rapides progrès. Des bois étendus de bouleaux, de frênes et de chênes en occupent une partie, principalement dans la vallée du Spey et sur les rives du lac Ness; en creusant le sol on retrouve presque partout des troncs d'arbres, restes des vastes forêts qui ont dû jadis couvrir le sol.

Le comté d'Inverness réunit tout ce qui peut exciter l'intérêt ou éveiller l'imagination. L'étendue et le caractère pittoresque de ses lacs, la sauvage sublimité de ses rochers, ses collines pastorales, ses fertiles vallées, ses forêts ondoyantes, ses vénérables monuments religieux, les ruines de ces

vieilles places fortes qu'occupaient jadis les chefs des Celtes, les noirs défilés de ses montagnes, les riants paysages qui entourent ses lacs, enfin tout ce qui mérite le plus d'occuper le pinceau du peintre ou d'avoir une place dans les pages de l'histoire, s'y réunit pour attirer le voyageur et fournir d'inépuisables matériaux à ses études et à ses méditations. Les terres arides rappellent le souvenir des combats dont elles furent le théâtre; les rocs sourcilleux étalent encore les ruines des forteresses, autrefois imprenables, qu'on y avait construites; les forêts, leurs autels druidiques, les bruyères, les cairns ou tombes tumulaires, enfin l'ensemble du paysage déploie le tableau le plus riche et le plus gracieux de hameaux où règnent l'aisance et de fermes bien cultivées. Les résidences seigneuriales avec leurs superbes et pittoresques domaines, les maisons de plaisance et les habitations particulières qui se sont considérablement multipliées dans ces dernières années; des villages aussi importants que des villes, et des villes manufacturières dont la population a plus que décuplé, donnent au pays un air de vie, de richesse, et attestent les rapides progrès de l'industrie et de l'agriculture. — La plus grande partie des habitants parle le gaëlique, mais la langue anglaise est généralement en usage dans les villes.

L'éducation des bestiaux forme la principale occupation des habitants du comté; les chèvres sont très multipliées. Les cerfs, les perdrix, les bécasses, les faisans s'y montrent en grand nombre, ainsi que les aigles et les faucons. Les lacs et les rivières sont très-poissonneux; le saumon surtout est très-abondant.

Un beau granit rougeâtre, qui forme la base de la plupart des montagnes, du marbre, quelques filons de cuivre trop peu considérables pour être exploités, des traces de mines d'or, d'argent et de plomb, sont les principaux produits du règne minéral.

Manufactures de toiles de lin et de chanvre. Manufactures de tabac, fonderies de fer, tanneries. — *Commerce* de grains, laines, bestiaux, peaux de bêtes fauves, chanvre brut et filé, toiles, viande de porc, saumons, poisson sec et salé, etc.

Le comté d'Inverness a pour chef-lieu la ville du même nom; il est divisé en neuf presbytères : Abernethy, Dingwall, Inverness, Locharron, Mull, Nairn, Skye et Uist, et contient 90,260 hab.

INVERNESS. Ville florissante, avec titre de bourg royal, capitale du comté du même nom, située dans une position riante, à l'embouchure de la Ness dans le golfe de Murray, et près de celle du canal Calédonien. Pop. 12,264 hab.

Inverness est une grande et belle ville, capitale des Highlands, défendue, vers la mer, par un ancien fort construit sous Cromwell. La Ness, dont elle tire son nom, et que l'on y traverse sur un beau pont en bois et sur un pont en pierre de sept arches, peu commode, mais remarquable par sa construction, la divise en deux parties : la plus ancienne et la plus grande occupe une plaine sur la rive droite du fleuve; les rues sont en général belles et spacieuses : la principale est l'East-Street, qui traverse de l'E. à l'O. la partie ancienne, dont les maisons ont conservé un air d'antiquité qui contraste singulièrement avec la construction plus moderne de celles de la partie neuve. On y remarque plusieurs beaux édifices, tels que le palais de justice, surmonté d'une tour et d'une flèche élégante, et auquel est jointe la prison; l'hôtel de ville, qui renferme une salle où se tient la bourse; le bâtiment où se réunissent tous les ans la noblesse et la bourgeoisie des comtés septentrionaux; l'infirmerie royale; l'académie royale, collége qui compte de 200 à 300 élèves, et possède une bibliothèque. Cette ville possède en outre deux églises paroissiales, des chapelles épiscopales et méthodistes, un collége, une bibliothèque publique, un cabinet de physique, un théâtre, des sociétés bibliques, d'horticulture; pour les sourds-muets, pour la suppression des mendiants, pour l'éducation des pauvres montagnards; une société des montagnes d'Inverness, une compagnie des fermes, et une caisse d'épargne. La basse classe d'Inverness parle ordinairement le dialecte gaëlique, mais l'anglais y est généralement en usage.—Depuis quelques années de grandes améliorations ont été opérées à Inverness;

les rues ont été pavées en granit, bordées de larges trottoirs, et bien éclairées au gaz. Les promenades publiques sont remarquables par leur magnificence et par les points de vue variés dont elles jouissent. Les rives de la Ness sont bordées de beaux arbres et embellies par de nombreuses maisons de campagne; à un mille de la ville, le courant est divisé en deux branches séparées par une suite de petites îles qui étalent la plus riche verdure, et qui sont réunies aux bords opposés par des ponts suspendus.

L'industrie d'Inverness est très-active : une pêcherie considérable de saumons, des fabriques de chandelles, de fil de lin blanc et de couleur, et de toiles de lin et de chanvre, des tanneries, une blanchisserie, une manufacture de tabac, une de cordages, et une fonderie de fer considérable, alimentent un commerce important, favorisé par le canal Calédonien, par des routes excellentes qui s'étendent dans toutes les directions, et par un port sûr et commode, qui reçoit des navires de 500 tonneaux; ceux d'un plus fort tonnage s'arrêtent à un tiers de lieue de la ville. Inverness est le centre de tout le commerce de l'Écosse septentrionale; sa situation entre les comtés du nord et du sud de cette partie de la Grande-Bretagne en fait un entrepôt considérable de marchandises. Soixante-cinq navires, jaugeant 3,704 tonneaux, appartiennent à son port : on en exporte quantité de grains pour Londres, de la chair de porc, du saumon, des peaux de loutres et de chevreuils, et des grosses toiles de chanvre pour les Indes orientales. Les importations consistent en objets d'utilité et de luxe, et particulièrement en quincaillerie, mercerie, poterie et denrées coloniales.

Les environs d'Inverness offrent de belles promenades : on y trouve d'anciens tombeaux et les restes de plusieurs temples attribués aux druides. Sur une colline voisine était, à ce que l'on présume, le château dans lequel Macbeth assassina le roi Duncan.

Une des curiosités les plus remarquables des environs d'Inverness est le roc de Craig-Phadrick, situé à un quart de lieue O. de la ville; il s'élève de 1150 pieds au-dessus de la Ness, qui baigne sa base. On y arrive par une route large de dix pieds, taillée dans le roc. De son sommet, la vue plonge au N. sur un pays vaste et varié, se prolonge à l'E. sur le Moray-Firth, jusqu'à douze lieues de distance, et domine les vallées de la Ness, du Beauly et du Conan. Mais ce qui a le plus contribué à rendre célèbre le nom de cette montagne, c'est une de ces ruines que l'on rencontre fréquemment dans le nord et dans l'ouest de l'Écosse, et que l'on distingue par le nom de *vitrified forts* (forts vitrifiés). Celui de Craig-Phadrick est un des plus vastes et des mieux conservés du pays. Il forme un parallélogramme de 220 pieds sur 110, non compris l'épaisseur des murs. Les pierres en sont fortement liées ensemble par une substance semblable à la lave ou aux scories qui sortent d'une fonderie de fer. Au centre du fort, on remarque une petite source au fond d'une sorte de niche, et l'on trouve extérieurement des traces d'une seconde enceinte vitrifiée comme la première, mais beaucoup moins élevée, et destinée, selon toute apparence, à servir de parc aux bestiaux. Ce second mur a été établi ou plutôt coulé sur le roc; il en subsiste encore quelques parties qui n'ont perdu ni leur assiette, ni leur aplomb, et qui paraissent n'avoir perdu que peu de chose de leur hauteur primitive. Ces restes sont précieux; car quoiqu'on n'y trouve qu'en petit un modèle de cette manière de bâtir, ils donnent cependant une idée de ce qu'étaient tant de masses plus imposantes que le temps a détruites.

Des divers monuments antiques que renferment les Highlands, les forts vitrifiés sont les plus curieux de tous, et cependant ils ont longtemps échappé à l'attention des voyageurs qui ont exploré cette contrée montagneuse. Ces forts se rencontrent toujours sur des sommités qui dominent de toutes parts le terrain environnant, et qui sont communément des crêtes comprises entre deux ravins, dont les revers sont plus ou moins escarpés et rapides, mais toujours accessibles par une de leurs extrémités, et quelquefois par toutes les deux. Les sommités, étant aplanies, forment une plate-forme dont la figure est nécessairement un ovale plus ou moins allongé. C'est

cette plate-forme qu'entourait une muraille de verre. Des ouvrages détachés, revêtus de murs de même espèce, fortifiaient les parties qui ne se défendaient pas assez elles-mêmes. En dedans, et près des ruines du mur d'enceinte, on en trouve d'autres qui paraissent avoir appartenu à d'anciens bâtiments. Vers le centre de la plate-forme, on rencontre constamment deux puits. En dehors, et à quelque distance du mur d'enceinte, on trouve, tantôt en matières vitrifiées, tantôt en pierres sèches, les vestiges d'un mur beaucoup moins considérable; on ne connaît point de forts de verre à l'extérieur desquels on ne remarque des vestiges de ces sortes de retranchements.

Une question difficile à résoudre est celle de savoir comment on s'y prenait pour construire de semblables forteresses. Cependant, dès lors qu'il paraît bien constant que les pierres qui ont concouru à former ces masses vitrifiées ont toutes à la fois et à peu près également éprouvé l'action du feu, on ne peut s'empêcher d'adopter l'opinion suivante, qui est celle de M. Williams, et du docteur J. Black, professeur de chimie à l'université d'Édimbourg. Quand on voulait construire une muraille de verre, on commençait par faire un moule composé, selon toute apparence, de deux levées de terre ou de gazon, qui laissaient entre elles un intervalle exactement égal à l'épaisseur que devait avoir la muraille, et qui la surpassait un peu en hauteur. On remplissait ce moule de bois et de matières vitrifiables réduites en éclats d'un médiocre volume. On allumait, ou entretenait le feu, et il en résultait une première couche de matière vitrifiée, qui allait se déposer au fond du moule. On obtenait une seconde couche par un procédé tout semblable, et on répétait l'opération jusqu'à ce que la muraille ait atteint la hauteur que l'on voulait lui donner. Le moule enfin étant détruit laissait voir la muraille à découvert. C'est ainsi que sans mortier, sans maçons et sans autres instruments que ceux propres à couper le bois et à casser la pierre, on venait à bout d'élever des murailles très-élevées et très-solides.

Tout porte à croire que la construction des forts vitrifiés remonte à une époque très-reculée et antérieure à la construction des murs en maçonnerie; car l'art de bâtir par le moyen de la chaux suppose, dès son enfance, plus de combinaisons et d'adresse que celui d'atteindre le même but par le moyen de la vitrification. Il ne serait donc pas étonnant qu'au moins dans certains pays, la seconde méthode eût eu l'antériorité sur la première. On rencontre des vestiges de forts semblables à celui de Craig-Phadrick, à Knoch-Farril; près d'Aberlemny, du fort William, du fort Auguste et de Calder.

On présume qu'Inverness était, dès le VIe siècle, la capitale du royaume des Pictes. Malcolm Canmore lui accorda, en 1067, sa première charte. Après la révolution de 1688, cette ville déchut rapidement. Le prétendant Charles-Édouard la prit le 18 février 1746; à cette époque; elle ne présentait que quelques maisons en ruine; depuis, diverses améliorations la relevèrent; l'achèvement du canal Calédonien l'a rendue une des places de commerce les plus importantes de l'Écosse. — A 52 l. N. N.-O. d'Édimbourg, 30 l. O. N.-O. d'Aberdeen. Long. O. 6° 22' 0". Lat. N. 57° 33' 0".

La mémorable bataille de Culloden, qui détruisit entièrement le parti des Stuarts et assura à jamais la liberté de la Grande-Bretagne, se donna à peu de distance E. d'Inverness. Voyez CULLODEN.

INVERSNAID. Fort du comté et à 12 l. O. N.-O. de Stirling, situé près de la côte orientale du lac Lomond. Il fut élevé au commencement du XVIIe siècle pour défendre le pays contre les flibustiers.

On remarque aux environs une belle cascade, formée par un ruisseau qui, s'échappant par une échancrure qu'il a lui-même creusée dans le roc, tombe de 60 pieds de hauteur sur des blocs de granit, au milieu desquels il semble s'abîmer, et couvre d'une rosée transparente des touffes de verdure qui saillent à diverses hauteurs des anfractuosités des rochers. A défaut de ces grands effets, de ces accidents bizarres qui causent plus d'étonnement que de plaisir, on admire dans l'Inversnaid-Fall une pureté

de dessin, une grâce de détails qu'aucune description ne peut rendre.

Ben-Lomond et toutes les terres qui s'étendent le long du bord oriental du lac, étaient autrefois la propriété de Rob-Roy, dont le nom se lie avec les parties les plus remarquables du paysage environnant. Non loin d'Inversnaid, à un mille environ au-dessus de Rowardenan, est le roc de Rob-Roy, qui s'élève perpendiculairement du sein des eaux à une hauteur de 30 pieds, et dont le sommet est uni. De cette plate-forme, ce chef avait l'habitude de descendre, au moyen d'une corde attachée à leur ceinture, ceux de ses otages ou prisonniers qui refusaient de satisfaire à ses demandes. Si, après avoir été remontés, ils persistaient encore dans leur obstination, on les descendait une seconde fois, en leur donnant le charitable avis que s'il ne s'opérait pas quelques changements dans leurs idées, ce serait par le cou au lieu de la ceinture que la troisième expérience aurait lieu. — Lorsque, précédé d'un flambeau, on pénètre dans la caverne de Rob-Roy, creusée dans les flancs du rocher, on s'attend à voir se réaliser la description du repaire de Donald dans *Waverley*, mais l'intérieur n'y répond nullement : on peut difficilement s'y tenir debout, et le moindre mouvement met en contact avec les angles saillants du rocher; ce refuge n'a de vraiment curieux que le souvenir de Mac-Grégor. — On dit que dans une autre caverne voisine, et peut-être dans la même, Robert Bruce trouva un asile contre les limiers dressés à sa poursuite.

INVERUGIE. Village du comté d'Aberdeen, situé à l'embouchure de l'Ugie, à 12 l. N. N.-E. de New-Aberdeen; c'est la patrie du feld-maréchal Keith, qui reçut le jour au château du même nom, situé dans les environs. — Blanchisserie de fil.

INVERURY. Bourg du comté et à 5 l. N.-O. d'Aberdeen. Pop. 800 hab. Il est situé sur une espèce de delta, au confluent de l'Urie et du Don, que l'on y traverse sur deux beaux ponts. — Blanchisserie de fil considérable.

Inverury est assez ancien. Robert Bruce, ayant remporté une victoire signalée sur les Anglais dans les environs, l'érigea en bourg royal. Les titres de privilèges ayant été perdus pendant les guerres civiles, la reine Marie lui accorda une nouvelle charte. — La paroisse d'Inverury renferme 1,200 hab.

IONA ou INCOLMKILL. Une des îles Hébrides dépendante du comté d'Argyle, située à 9 l. de Staffa, à l'O. de l'île de Mull, dont elle n'est séparée que par un détroit fort resserré : la mer entre Staffa et Iona est ordinairement fort agitée, mais la navigation n'y présente aucun danger.

L'île d'Iona a 1 l. 1/2 de long sur une demi-lieue de large. La petite baie de Port-na-Curaich est le seul point abordable. Le climat y est doux et salubre. Sa surface est fort inégale; le sol, plat dans la partie orientale, est généralement couvert de rochers et de collines, dont la plus haute ne s'élève qu'à 400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol se compose de sable, de coquillages, et dans quelques endroits d'une terre noire, grasse et fertile : un tiers environ de la superficie est en culture; on y récolte une grande quantité d'orge et d'avoine; les collines sont couvertes de bons pâturages.

Iona est une île fort intéressante sous le rapport minéralogique : entre autres minéraux précieux, on y trouve de belles serpentines vertes, du granit rouge et du granit jaune magnifique, du marbre blanc, du jaspe, du lapis, des asbestes, du quartz, du porphyre, des zéolithes, et des modules de néphrite d'une belle eau verte.

Selon quelques auteurs, le nom de cette ville est dérivé d'un mot gaëlique qui signifie l'île des vagues. On la nomme aussi Incolmkill (l'île de la cellule), par allusion à saint Colomba, moine irlandais, qui aborda à Iona dans le VI[e] siècle, avec l'intention d'y convertir les habitants au christianisme. Elle s'appelait alors l'île des druides. Les Pictes, à qui elle appartenait, lui en ayant conféré la propriété, le moine y fonda une abbaye où il mourut. Le monastère acquit un haut degré d'importance, et fournit pendant longtemps des prêtres et des évêques aux contrées voisines; mais en 807 les Danois pillèrent le couvent, tuèrent

une partie des religieux, et forcèrent les autres à prendre la fuite. L'île d'Iona fut aussi le principal séminaire des Culdées, congrégation de prêtres livrés à l'enseignement, dont l'institution remonte au VIe siècle, qui forma plusieurs établissements d'instruction dans l'Irlande, les Hébrides, l'Écosse et le pays de Galles. Elle fut, pendant des temps d'ignorance et de barbarie, l'asile de la science et de la tranquillité.

Les ruines que l'on voit encore à Iona attestent son antique splendeur. La cathédrale, qui date de la fin du XIe siècle, est entièrement construite de belle siénite. Elle a 116 pieds de long sur 24 seulement de large : les bras de la croix ont 70 pieds de longueur. Du centre s'élève une tour carrée de 70 pieds de hauteur, divisée en trois étages, et supportée par quatre arceaux ornés de figures en bas-relief. Ces arceaux s'appuient sur des piliers de dix pieds de haut et de dix pieds et demi de circonférence, dont les chapiteaux sont chargés de devises et de figures grotesques. La grande croisée est un chef-d'œuvre du genre gothique; la croisée ronde de la tour est d'un dessin fort original; les fonts baptismaux sont bien conservés, et l'on voit encore dans le chœur un beau tombeau de marbre noir représentant un abbé couché, revêtu de ses ornements sacrés et ayant une crosse à la main. Deux croix s'élèvent dans la cour de la cathédrale; celle de Saint-Martin, taillée d'un seul bloc de granit rouge de quatorze pieds de hauteur, est un modèle d'élégance; non loin de l'endroit où est placée cette croix, on remarque les ruines d'un cloître et d'une salle des conférences, dans laquelle sont conservés des siéges en pierre placés dans des niches et destinés aux orateurs.—Au midi de l'église se trouve la chapelle de Saint-Oran, qui dépendait d'un couvent de chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin; il n'y manque que le toit; cependant, malgré l'état parfait de conservation des autres parties, on pense que c'est le plus ancien des édifices de l'île : on y remarque un bas-relief en marbre noir qui orne le tombeau d'une des dernières abbesses.

Iona jouissait jadis comme lieu de sépulture d'une grande réputation. Une enceinte fort resserrée, nommée Reileig-Ouran, renferme, à ce qu'on assure, les restes d'un grand nombre de monarques écossais, de quatre rois d'Irlande, de huit rois de Norwége et d'un roi de France.

IREH. Village du comté de Wigton, à 1 l. E. de Straurawer. On y trouve des eaux minérales sulfureuses.

IRONGRAY. Bourg du comté et à 6 l. E. de Kirkudbright.

IRVINE ou **IRWIN.** Rivière qui prend sa source dans la partie orientale du comté d'Ayr, et se jette dans le golfe de Clyde au-dessous d'Irvine, où elle forme un port commode pour les petits navires, après un cours d'environ 8 lieues.

IRVINE ou **IRWIN.** Jolie ville maritime du comté d'Ayr, avec titre de bourg royal, située sur l'Irvine, qu'on y traverse sur un beau pont, un peu au-dessus de son embouchure dans le golfe de Clyde. Pop. 7,000 hab. Elle est régulièrement bâtie, et consiste principalement en une belle et large rue. On y remarque l'église paroissiale, située sur une éminence et surmontée d'un clocher élégant, l'hôtel de ville, et le nouveau bâtiment de l'université. Son port est commode, mais l'entrée est obstruée par une barre de sable qui ne lui permet pas de recevoir des navires d'un fort tonnage; 121 navires du port de 33 à 160 tonneaux, et jaugeant ensemble 10,487 tonneaux, appartiennent à ce port. — *Fabriques* de cordages, filatures de coton, tanneries importantes, blanchisseries, construction de navires. — *Commerce* de grains, houille, fer, chanvre, lin, bois de construction, etc. — A 4 l. N. d'Ayr. Long. O. 6° 59' 0". Lat. N. 55° 37' 0".

ISLA, ILA ou **ISLAY.** Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située dans l'océan Atlantique, au S.-O. de l'île de Jura, dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Cette île, de forme très-irrégulière, a environ 12 l. de long sur une largeur moyenne de 7 à 8 l., et 16 l. de tour. Les côtes sont découpées par une infinité de baies, dont les principales sont le Loch-Indaal au S., et le Loch-Gruinart à

l'O. Une chaine de collines qui, dans quelques parties, atteignent jusqu'à 1800 pieds d'élévation, et sur le sommet desquelles on voit les restes de plusieurs forts danois, la parcoure entièrement. Le sol est stérile, mais bien cultivé; il est couvert de rochers arides, d'excellents pâturages, de marais et de bruyères, et contient près de 90 lacs d'eau douce, parmi lesquels on remarque celui de Finlagan, qui renferme une île où le lord des îles Macdonald avait établi sa résidence. L'intérieur de l'ile est traversé par de belles routes qui ouvrent des communications faciles entre ses diverses parties. Elle est divisée en six paroisses, et contient 16,900 hab. On y récolte en abondance de l'orge, de l'avoine, du lin, des pois, des légumes et beaucoup de pommes de terre qu'on exporte en partie. Les pâturages nourrissent quantité de bestiaux et une race de chevaux renommés.

Cette île abonde en minéraux : on y trouve du manganèse, de l'étain, du plomb, du cobalt, des mines de cuivre riches, du fer excellent, etc.; les marais renferment d'énormes troncs de bois fossile. Au N.-O. est la caverne de Sanegmore, grotte qui offre une multitude de galeries souterraines dont il est difficile d'atteindre l'extrémité.

Isla appartint d'abord aux Danois et aux Norwégiens. Elle tomba ensuite au pouvoir des seigneurs des îles, et les Macdonald en devinrent propriétaires; mais l'un d'eux, sir James Macdonald, ayant été défait par les Maclean et les Macleods, l'ile fut donnée à sir James Campbell, pour une rente annuelle de 500 livres sterl. Elle suivit plus tard le sort des autres Hébrides. — *Manufactures* considérables de toiles et de soude. — *Commerce* de grains, pommes de terre, beurre, fromage, toiles, soude, chevaux et bestiaux. — Long. O. 8° 10' 0". Lat. N. 55° 50' 0".

ISLA ou **ILA**. Rivière qui prend sa source dans les monts Grampians, au N.-O. du comté d'Angus, sur les limites de celui de Perth. Elle reçoit l'Airdle et le Dean-Water, traverse la longue et étroite vallée de Glen-Isla, où elle forme une cascade de 80 pieds de hauteur nommée Rochy-Linn, arrose la belle vallée de Strathmore, et se jette dans le Tay à Kinelaven. On pêche beaucoup de saumons dans la partie inférieure de son cours, qui est d'environ 14 l.

J.

JED. Rivière profonde qui prend sa source au pied du mont Carter, dans le comté de Roxburgh. Elle coule à travers des vallées profondes et bien boisées, arrose Jedburgh, et se jette dans le Tiviot, un peu au-dessous de cette ville, après un cours d'environ huit lieues. Ses rives sont bordées de profondes cavernes qui ont souvent servi de refuge dans les guerres civiles. Elle abonde en excellentes truites.

JEDBURGH. Jolie petite ville, capitale du comté de Roxburgh, avec titre de bourg royal. Pop. 5,300 hab. Elle est assez bien bâtie, dans une vallée profonde, sur la Jed, un peu au-dessus de son confluent avec le Tiviot, et consiste en quatre principales rues qui se coupent à angles droits et viennent aboutir à une assez belle place. Elle possède un bel hôtel de ville, une église paroissiale, et plusieurs édifices consacrés aux cultes dissidents. Dans les environs, on trouve des sources d'eaux minérales ferrugineuses très-renommées.

Jedburgh est une ville très-ancienne, à laquelle Guillaume Léon accorda plusieurs priviléges. Cette ville fut prise d'assaut par les Anglais, dans le mois de décembre de l'année 1521 : il y avait dans l'intérieur six fortes tours, qui continuèrent à tenir, même après que l'ennemi se fut rendu maître des remparts. Elles servaient de résidence à des gentilshommes de distinction, étaient entourées d'épaisses murailles, et pouvaient résister longtemps. L'abbaye était aussi occupée par les Écossais qui la défendaient

avec un courage héroïque. Les Anglais ne parvinrent à se rendre maîtres de la ville qu'en y mettant le feu.

Au XVIIe siècle, Jedburgh était déjà une ville considérable; plus tard, la contrebande active qu'elle entretenait avec l'Angleterre la rendit une place de commerce importante, qui déchut rapidement par les règlements que firent les Anglais. Toutefois, depuis la fin du siècle dernier, les manufactures qu'on y a établies lui ont donné une nouvelle activité.

Jedburgh est remarquable par les restes de son antique abbaye, dont l'architecture n'est cependant pas aussi parfaite que celle de Melrose; les ruines de celle-ci empruntent quelque chose de gracieux au paysage étendu qui leur sert de cadre; Jedburgh est comme voilé d'un jour plus solennel à cause des chênes, des pins et des ormes qui l'entourent. L'abbaye de Jedburgh, située dans une espèce de péninsule formée par le Tweed grossi des eaux du Jed, est une des fondations religieuses du roi David, qui la peupla de chanoines réguliers venus de Beauvais en France. Le propriétaire actuel du monastère se montre jaloux de le conserver.

Manufactures d'étoffes de laine. — *Commerce* de chevaux, moutons, plants d'arbres. — A 14 l. S.-E. d'Édimbourg.

JOHN-HAVEN. Petite ville maritime du comté de Kincardine, à 1 l. 1/2 S. d'Inverbervie. Pop. 1,100 hab. Elle est située sur la mer du Nord, où elle a un port très favorable pour la pêche, et se compose d'une rue bien bâtie, aux extrémités de la quelle se trouvent plusieurs chaumières éparses. Les Anglais la brûlèrent en 1745. — *Manufacture* importante de toiles à voiles, dont les produits s'exportent pour Dundée. Armement pour la pêche.

JOHN-O-GROAT'SHOUSE. Village et reste d'un château du comté de Caithness, regardé comme l'habitation la plus septentrionale de l'Écosse. Cet ancien manoir, bien connu en Écosse, tirait son nom de la famille Groat, qui y faisait sa résidence. Il est situé à une petite demi-lieue du cap Dungsby, et possède un bac qui conduit aux Orcades.

JOHNSTON-KIRK. Village du comté de Dumfries, à 2 l. 1/2 N. de Lochmaben.

JOHNSTOWN. Village du comté et à 2 l. 1/2 S.-O. de Renfrew. Pop. 4,000 hab. Ce village, fondé en 1782, est assez bien bâti; il se compose d'environ deux cents maisons et possède deux églises, deux écoles, une maison de justice et une prison. — Filatures importantes de coton.

JURA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située au N.-E. de l'île d'Isla, près de la côte occidentale d'Écosse, dont elle est séparée par le détroit de son nom. Elle a environ 8 l. de long, et 2 l. 1/2 dans sa plus grande largeur. Sa superficie est de 11 lieues carrées, ou 53,760 hectares, dont 4,000 seulement de terres arables. Une chaîne de montagnes, nommée Paps, composée en partie d'énormes rochers de granit nus et arides, la parcourt dans toute sa longueur en suivant la côte occidentale, et se termine au S.-O. par quatre sommets semblables et à pic, appelés les mamelles du Jura, qui s'aperçoivent de fort loin en mer, et dont le plus élevé, nommé le Ben-an-Oir, ou la montagne d'or, a 2,430 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. La côte orientale est la seule partie peuplée; plusieurs petits villages y sont répandus, et son aspect est agréable; elle est entrecoupée de baies et de havres, dont les plus remarquables sont le beau port des petites îles et la baie de Lowlaudman. La côte occidentale offre aussi quelques ancrages et le Loch-Tarbert qui divise l'île en deux parties.

L'île Jura produit de l'orge et de l'avoine en petite quantité, des pommes de terre et du lin. Le gros gibier, les daims et les coqs de bruyère abondent dans les montagnes; les pâturages nourrissent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres. La population, y compris celle du village de Jura situé au centre de l'île, ne dépasse pas 1,300 habitants, qui s'adonnent principalement à la pêche et à l'éducation des bestiaux. Jura possède des mines de fer fort riches, et une mine d'oxyde noir de manganèse. On exporte de la côte occidentale un sable blanc d'une belle qualité, qui sert à la fabrication des glaces. Les montagnes sont peuplées de daims,

de coqs de bruyère et de gelinotes; elles nourrissent en outre de grands troupeaux de brebis et de chèvres. On y fabrique aussi annuellement environ 100 barriques de soude. Près du port des petites iles, on voit les restes d'un camp retranché considérable. Long. O. 8° 15' 0". Lat. N. 55° 58' 0".

K.

KALLIGRAY. Une des iles Hébrides, dépendante du comté de Ross, située à l'est nord-est de celle de Bernera. La partie septentrionale de cette île est assez fertile; dans les autres parties, la plupart des habitants ne vivent que du produit de la pêche assez abondante qu'ils font sur les côtes. — *Fabriques* de soude.

KATRINE. Lac situé dans la partie S.-O. du comté de Perth, au milieu des monts Grampians, dans les Trosachs, à 3 l. O. de Callender. Ce lac a environ 2 l. 1/2 de longueur sur 1/3 de l. de large; sa plus grande profondeur est de 500 pieds. Comme il ne gèle jamais, il est pendant l'hiver peuplé d'un grand nombre de cygnes. Une rivière sort de son extrémité orientale et s'unit à un autre cours d'eau, près de Callender, pour former la Teith, affluent du Forth. Peu de contrées sont aussi pittoresques que les bords de ce lac; des rochers taillés à pic, des grottes, des montagnes, des bois, y présentent un aspect magnifique et sauvage. Un de ces clans écossais, plus célèbres que les autres par son audace et sa puissance, auquel on donnait par excellence le nom de clan Catteran, ou clan des brigands, s'était jadis établi sur les bords du lac Katrine, dont les bords offraient à ces guerriers des retraites où il était impossible de les suivre. C'est cette peuplade héroïque et barbare dont Walter Scott a si bien dépeint les mœurs dans son poëme de *la Dame du Lac;* et c'est la Dame du lac à la main qu'il faut explorer les bords du lac Katrine. Nulle part cette puissance du génie qui agrandit les objets, sans altérer leurs formes et leurs couleurs, ne se déploie avec plus d'énergie que dans l'ouvrage du romancier écossais. Ce lac n'est qu'une petite nappe d'eau découpée, resserrée dans tous les sens par des promontoires escarpés; mais l'ombre mystérieuse des montagnes, la majesté des arbres se reflétant sur le cristal des ondes, le calme parfait qui règne dans ces lieux, et qu'interrompt seulement le murmure de la brise glissant entre des mélèzes sur la cime des montagnes, tout plonge l'âme dans une sorte de recueillement, dans une délicieuse mélancolie. — C'est bien au sein de cette aimable solitude que dut se former l'âme fière et sensible de la fille de Douglas! C'est làqu'un premier regard devait donner naissance à l'amour!

Le lac Katrine, que les gens du pays comparent, à cause de ses sinuosités, à une anguille qui nage, est resserré entre deux coteaux couverts d'une mousse jaunâtre; ses rives sont bordées de chênes, de frênes et de trembles, dont le feuillage épais étend son ombre sur les eaux. Mais à mesure que l'on approche de la tête du lac, les coteaux s'élèvent, se resserrent et forment une gorge profonde au bout de laquelle les sommets de plusieurs montagnes semblent flotter dans l'atmosphère, comme les brouillards dont ils sont entourés; tout se développe, s'agrandit, et l'on contemple un des spectacles les plus majestueux qu'il y ait en Écosse. Après avoir longtemps erré sur le lac, l'on découvre avec plaisir une petite île de forme conique, où le sorbier des oiseleurs étale ses baies de corail, au milieu du sombre feuillage de l'if et du pin écossais. C'est le lieu solitaire orné par la nature de tout ce qui peut le rendre romantique, dont Walter Scott s'est emparé, qu'il a agrandi, où il a placé des forêts, des prairies, pour en faire le séjour de Roderic Dhu. On doit se faire conduire en bateau

au pied d'un haut promontoire que l'on remarque sur la droite, au delà d'une petite baie couverte d'un sable fort blanc. Le tableau qui se découvre de cette éminence est sublime. (Voyez TROSACHS.)

En explorant les rives du lac Katrine, on doit s'arrêter au pied du Ben-Venu pour y reconnaître la caverne de Coir-Nan-Uriskin, qui est plutôt une vaste excavation dans le sein de la montagne qu'une grotte souterraine, telle que l'a dépeinte le Barde. Au-dessus de cette caverne est le *Bealach-nam-Bo* (passage du bétail), ainsi nommé parce que lès maraudeurs faisaient passer par là les vaches qu'ils avaient dérobées. Ce passage est une effrayante ravine, produit de l'écartement violent et soudain des rochers du Ben-Venu : on remarque fréquemment, le long du rivage, d'autres traces non moins frappantes de quelques grandes convulsions de la nature, qui doivent remonter à une époque fort reculée. Les eaux qui descendent à travers toutes ces roches brisées, augmentent puissamment l'intérêt des divers points de vue qu'on ne se lasse pas d'admirer; elles murmurent doucement, ou s'échappent en grondant, suivant la plus ou moins grande opposition des obstacles qu'elles ont à franchir. A ces voix de la montagne et des torrents, se mêlent les cris des nombreux oiseaux, depuis celui de l'aigle, qui, posé sur une crête du Ben-Venu, regarde avec défiance, jusqu'à celle du héron, qui guette sa proie parmi les roseaux du rivage. Lorsqu'on navigue sur le lac, on en découvre successivement les différentes parties : ici ses bords forment un cap pittoresque; là de noirs rochers plongent dans des eaux sans fond; dans d'autres endroits, l'eau coule sur un sable remarquable par sa blancheur; sur la côte septentrionale, la route est taillée dans le roc solide qui s'élève perpendiculairement à deux cents pieds au-dessus du lac, et sur lequel, avant que le chemin fût fait, on devait monter par une espèce d'escalier naturel, pareil à celui dont la description se trouve dans le poëme de la Dame du lac.

Jusqu'à la publication du rapport statistique du Dr. Robertson, en 1790, ce canton romantique était à peu près inconnu. Séparé, pour ainsi dire, du reste de l'univers par une barrière presque inaccessible de rochers à pic, de ravins profonds et de forêts impénétrables, le lac Katrine et ses bords pittoresques étaient restés ignorés. Mais quand le bruit se répandit que ces chaînes sauvages de rochers escarpés, qui s'élèvent sur ses bords, cachaient l'empire des fées, et que la poésie elle-même ne pouvait rien ajouter par ses brillantes descriptions aux charmes de ce beau pays, alors la curiosité fut excitée; le goût et le génie furent attirés dans ces lieux, dont l'aspect justifia l'enthousiasme et les éloges de l'écrivain; l'orgueil des habitants fut flatté de cet empressement des étrangers, qui venaient admirer les beautés sublimes de leur contrée immortalisée par la publication du poëme de la Dame du lac. Bientôt une route commode fut tracée, et tout le monde put jouir de ces admirables paysages hérissés de précipices et de ravins, dans lesquels le chassenr et l'intrépide montagnard osaient seuls se hasarder.

KEILLESAY. Une des îles Hébrides dépendante du comté d'Inverness, située à 1 l. N. de celle de Barra.

KEITH. Jolie ville du comté et à 8 l. O. de Bamff. Pop. 1,300 hab. Elle est bâtie régulièrement et consiste en trois rues parallèles, coupées par d'autres plus petites, au centre desquelles est une place spacieuse. La vieille ville de Keith, connue autrefois par une des plus grosses foires du royaume, n'est plus aujourd'hui qu'un village. C'est la patrie du célèbre astronome Fergusson. On trouve dans les environs des eaux minérales, et les restes de plusieurs temples druidiques. — *Fabriques* de toiles, filatures de laine et de lin, blanchisseries, tanneries, distilleries. Pop. de la paroisse 3,930 hab.

KELLERNESS-POINT. Cap sur la côte occidentale de la baie de Glenluce, dans le comté de Wigton, à l. 1/4 N. de Meull de Galloway.

KELSO. Ancienne et jolie ville du comté de Roxburgh, située sur la rive gauche du Tweed, qu'on y passe sur un beau pont, vis-à-vis de l'embouchure du Tiviot. Pop. 4,900 hab. Elle consiste en plusieurs rues bien bâties, dont les six principales aboutis-

sent à une grande place qui en occupe le centre, et dont l'hôtel de ville, bel édifice de construction moderne, forme un des côtés. On y remarque six édifices consacrés aux divers cultes; les restes imposants d'une riche abbaye, fondée en 1128 par David Ier; trois bibliothèques publiques; une école de grammaire et plusieurs autres établissements, d'instruction.

L'abbaye de Kelso, dédiée à la Vierge Marie, avait la forme d'une croix grecque; elle fut démolie à l'époque de la réforme, et il n'en reste plus aujourd'hui que les ailes du nord et du midi, chacune flanquée de deux tourelles, et deux pans de murailles de la tour centrale, dont la hauteur est encore de 70 pieds. Des piliers cannelés, des voûtes en plein cintre, un style simple et dénué d'ornements, offrent dans cet édifice le modèle du genre que l'on nomma depuis saxon ou normand primitif. Les ruines de cette abbaye contrastent d'une manière pittoresque avec les environs gracieux de la ville; les arbres du parc de Fleurs et ceux de Springwood ajoutent à l'effet général.

La ville de Kelso est située au milieu d'une plaine fertile; ses environs, richement parés des mains de la nature, sont encore embellis de tout ce que peuvent y ajouter la richesse et le goût. Le château, ou plutôt le palais de Roxburgh, couronnant le sommet d'une colline dont les flancs sont plantés de grands arbres, et le fleuve du Tweed, qui, fier du tribut que lui apporte le Tiviot, s'avance avec une lenteur majestueuse, présentent au spectateur placé sur le milieu du pont un tableau magnifique. Le Tweed, jusqu'à Kelso, est une des plus charmantes rivières de l'Écosse; au-dessous de la ville c'est un de ses plus nobles fleuves.

Les environs de Kelso sont habités par plusieurs familles fort anciennes. Parmi une multitude de châteaux, on remarque celui du duc de Roxburgh, dont la serre, modèle d'élégance, renferme les plantes les plus rares; Home-Castle, qui était jadis une forteresse importante, ne présente plus que des ruines; il en est de même de Roxburgh-Castle, que l'on regardait comme le boulevard de l'Écosse, et qui fut pris et repris tant de fois dans les guerres entre l'Écosse et l'Angleterre.

Pour se faire une idée générale de la richesse et de la variété des environs de Kelso, on doit monter sur le sommet d'une colline nommée Pinacle-Hill, qui s'élève sur le bord méridional de la rivière. De ce point, l'œil embrasse à la fois la ville, la vallée dont elle occupe le milieu, et les collines qui forment alentour un amphithéâtre de plus de douze lieues de profondeur.

Cette ville a été trois fois brûlée par les Anglais; un accident la réduisit en cendres en 1684; et, il y environ quatre-vingts ans, elle fut détruite par un cinquième incendie. Placée au centre d'une contrée populeuse, elle fait un commerce assez considérable en grains, et en moutons renommés par la finesse de leur toison. Il y a des fabriques de flanelles, de bonneterie, de toiles et de souliers. — A 4 l. N. N.-E. de Jedburgh, 15 l. S.-E. d'Édimbourg.

Le CHATEAU DE FLEURS est une superbe habitation, délicieusement située sur le penchant d'une petite colline, non loin du Tiviot et du Tweed. Cette dernière rivière traverse le parc et se joint à peu de distance avec le Tiviot, près de Kelso, au-dessus de laquelle leurs cours réunis passent avec rapidité sous un pont élégant de cinq arches, construit par John Rennie, architecte du pont de Waterloo, et dont le premier est une jolie miniature. — Au nord du château, on voit la riche vallée du Tiviot, si connue par les vers de Walter Scott, et qui est limitée au loin par les montagnes du Northumberland.

Ce fut dans le parc de Fleurs que Jacques II, roi d'Écosse, fut tué en 1460, par un coup de canon, tandis qu'il dirigeait le siége d'un château voisin. Le lieu où arriva cet événement est indiqué par un houx entouré d'une barrière. Le roi Jacques III, son successeur, fut sacré peu de jours après dans la ville de Kelso.

KELVIN. Rivière qui prend sa source dans le comté de Stirling, entre dans le comté de Lanerk, traverse le canal de Forth et Clyde sous un pont aqueduc, se jette dans la Clyde près de Patrick, à une lieue au-des-

sous de Glascow, après un cours d'environ 7 lieues. Elle forme plusieurs chutes, fait mouvoir un grand nombre d'usines, et alimente des blanchisseries importantes.

La rivière de Kelvin arrose une vallée qu'elle inondait autrefois, mais on l'a retenue par de hautes digues. Dans la partie d'East-Kilpatrick, elle coule sous le pont aqueduc du grand canal, de trois cent cinquante pieds de long sur cinquante-sept de large, et de soixante-dix de hauteur depuis le parapet jusqu'à la surface de l'eau de la rivière. Ce pont est supporté par quatre arches de cinquante pieds de largeur et d'une hauteur proportionnée.

KEN. Rivière qui prend sa source dans la partie septentrionale du comté de Dumfries, entre dans le comté de Kirkudbright, où elle forme, près de New-Galloway, le joli lac de Kenmoor, dont les eaux s'écoulent dans la Dee.

KENMOOR. Joli lac du comté de Kirkudbright, formé par la rivière de Ken. Il a environ une lieue 1/2 de long sur une demi-lieue de large.

KENMORE. Joli village du comté et à 10 l. N. E. de Perth, situé à l'endroit où le Tay sort du lac de ce nom : la rivière, le pont, le village et le lac forment un ensemble très-pittoresque. On y trouve une bonne auberge.

Les environs de Kenmore sont on ne peut plus pittoresques. Le village, bâti en pente sur une petite presqu'île à l'extrémité inférieure du lac, est très-remarquable par sa position et par l'effet qu'il produit. Ses petites maisons, entourées de guirlandes de lierre, de chèvrefeuille et de roses sauvages; le clocher de son église qui s'élève au centre, et que sa blancheur fait distinguer de loin ; au-dessous, les eaux brillantes du lac; au-dessus, les montagnes et les forêts qui les couvrent, projetant leur ombre sur ce paysage; tout cet ensemble est admirable. Au nord est un joli pont de plusieurs arches jeté sur le Tay; et, un peu plus loin, une petite île boisée, dans laquelle est inhumé Sibylle, femme d'Alexandre Ier.

A une demi-lieue de Kenmore, on remarque la belle cascade de l'Acharn ; et, au confluent du Tay et du Lyon, le superbe château de Taymouth. Bâti dans le genre gothique, sur le plan du château d'Inverlochy, il s'élève au milieu d'un parc sur une belle esplanade. L'intérieur répond à son apparence; l'escalier et les grands appartements sont très-remarquables, et la salle baroniale, avec ses riches vitraux, offre le beau idéal du grandiose féodal.

KENNARD. Baie sur la côte occid. du comté de Ross, à 3 l. S. S.-E. de Rumore.

KENNEMONT. Château du comté de Dumfries. Ce château est construit à la moderne, avec un portique d'ordre dorique, et cependant sous plusieurs rapports il a l'aspect et la solidité d'un vieux castel. Il est situé au sommet d'une éminence boisée, au bas de laquelle coule une jolie rivière, et qui domine sur une campagne agreste, arrosée au loin par l'Annan, et terminée par le détroit de Solway.

KENNOWAY. Bourg et paroisse du comté de Fife, à 2 l. 1/2 S. de Cupar. Pop. 1,650 hab.

KERERA ou **KERRERA.** Une des îles Hébrides, située près de la côte du comté d'Argyle, dans le détroit de Mull, à environ 3 l. de l'île de ce nom. Elle a une lieue 1/2 de long sur une demi-lieue de large, et offre une surface couverte en grande partie de rochers volcaniques. On y trouve deux bons ports, nommés Ardintrive et Horse-Shoe-Bay. A la pointe méridionale de l'île on voit les ruines de *Castle-of-Cylen*. De l'extrémité opposée, la baie d'Obare et la chaine de montagnes qui bordent le lac Linnhe, se présentent sous un aspect magnifique.

Alexandre II mourut dans cette île, pendant une expédition contre les Danois : la place où sa tente était élevée porte encore le nom *Dalree*, c'est-à-dire, palais du roi.

KERLOAK-HILL. Montagne du comté de Kincardine, 9 l. O. de Stonehaven.

KET. Petite rivière qui prend sa source dans le comté de Wigton. Elle passe à Whitehorn, et se jette dans la mer d'Irlande pres de Port-Patrick.

KIBLENE. Lieu situé au nord de l'Écosse, dans la forêt de Braemar. Le jour de Saint-André 1335, mille Écossais, sous la conduite du chevalier Liddesdale, surprirent à Kiblene le comte d'Athole, commandant un parti d'environ trois mille Anglais. Une petite rivière séparait les deux troupes. Liddesdale descendit de quelques pas seulement sur le penchant de la rive qui était de son côté, et fit faire halte aux Écossais qui voulaient à toute force avancer. Le comte d'Athole, voyant ce mouvement, s'écria : — Ces gens-là sont déjà à demi vaincus! et il s'élança pour les charger, suivi par sa troupe en désordre. Quand ils eurent passé la rivière, et qu'ils voulurent remonter l'autre bord, Liddesdale s'écria : — Maintenant c'est à notre tour! et profitant de l'avantage du terrain, il se précipita sur les Anglais avec les siens et les culbuta dans la rivière. Athole fut tué sous un chêne, ayant refusé de demander quartier.

KIER. Village du comté de Dumfries. Le château de Barjarg-Tower est situé dans la paroisse de Kier, à environ trois lieues de Dumfries et à 4 de Sanquhar. Quoiqu'il n'ait pas l'apparence presque formidable de la plupart des habitations existant maintenant en Écosse, il fut cependant construit de manière à pouvoir résister aux visites tant soit peu hostiles des montagnards du voisinage. Barjarg-Tower est situé au centre d'un pays très-bien cultivé, et dont la surface est agréablement diversifiée par des éminences boisées, des collines verdoyantes et de riantes prairies couvertes de nombreux troupeaux. Tout ce magique ensemble est terminé au loin par une ceinture épaisse d'arbres de haute futaie.

KILBIRNIE. Bourg du comté d'Ayr, à 3 l. d'Irvine.

KILBRIDGE. Petite ville du comté de Lanerk, située dans une contrée pittoresque, à 3 l. S.-E. de Glascow. Pop. 3,500 hab. — Usines de fer et de houille.

On doit visiter aux environs de Kilbridge le château de Crossbasket, qui s'élève sur un roc isolé, dont le ruisseau de Calder entoure la base ; le pavillon et les beaux jardins de Calderwood ; la grande cascade de Manchlinn-Hole ; la cascade de Walkfoot-Linn ; et la vallée de Plisken-Glen, l'une des plus romantiques de l'Écosse.

KILCHURN-CASTLE. Ancien, vaste et très-fort château, regardé à juste titre comme une des ruines les plus pittoresques de la Grande-Bretagne. Il est construit sur un rocher qui s'avance dans le magnifique lac Awe, et, quand les eaux sont élevées, il se trouve complétement isolé de la terre ferme. La côte voisine est basse ; mais du côté opposé, le promontoire escarpé du Ben-Cruachan s'élève presque à pic du sein des eaux, se déploie en masses imposantes, et va cacher enfin son sommet dans les nuages. Les murs extérieurs de l'édifice sont encore presque entiers; des tours rondes forment saillie au midi et à l'est, et donnent à sa vaste étendue un caractère tout à fait féodal. C'est principalement lorsqu'on le considère du côté de Dalmally que le château de Kilchurn produit un bel effet : on y entre par une petite porte sur laquelle on lit la date de 1693. Le bâtiment principal fut élevé vers le commencement du XVe siècle par l'épouse de sir Robert Campbell, pendant que son mari guerroyait à l'étranger. Du milieu d'une cour placée dans le centre, les constructions offrent un bel effet ; les murailles sont couvertes de lierre ; les appartements sont élevés et surmontés de hautes tours que la main destructive du temps a sillonnées de longues crevasses. Là, pendant les troubles civils, pendant les excursions qui avaient le pillage pour objet, le propriétaire trouvait un refuge assuré contre les violences extérieures ; là, quand une attaque avait été préméditée, et que le désir de tirer vengeance d'un affront ralliait tous les vassaux, le seigneur, se mettant à leur tête, sortait précipitamment de la forteresse, et répandait la terreur de son nom dans tous les districts environnants ; puis venaient la rentrée triomphante des vainqueurs, les sons perçants du cor écossais, le partage du butin, et enfin la bruyante gaieté d'une orgie nocturne. Aujourd'hui, le bruit de l'eau, lorsque les pierres détachées du sommet des murailles viennent frapper sa surface, le bruissement du vent au milieu du lierre qui flotte sur les

créneaux, le cri aigu de la poule d'eau, sont les seuls sons qui interrompent le silence de cette profonde solitude ; les appartements ne retentissent plus sous les pas des sentinelles ; le château est comme un vaste sépulcre, ruiné par le temps, qui recouvre les ossements de ses illustres fondateurs. Considérées par une belle matinée, les ruines de Kilchurn-Castle, de même qu'un vétéran dont les membres sont couverts de cicatrices, étalent les résultats affligeants de l'abandon et de la vétusté ; mais, au milieu des tempêtes de l'hiver, elles ont un aspect majestueux et presque sublime : la foudre éclate sur la montagne, les ouragans balayent les défilés et soulèvent sur le lac des torrents d'écume, les bateaux sont jetés violemment sur les rives, les vagues se brisent avec fureur contre les murailles, dont elles baignent le pied, les rugissements de la tempête retentissent dans les différentes parties du château : mais au milieu de ce terrible concert, une voix mystérieuse le domine et semble, du haut d'une des tours, faire entendre ces mots : « Le flot peut se briser contre moi, le vent « siffler, l'éclair briller, la foudre éclater ; je « ne tomberai que lorsque la mer couvrira « Ben-Cruachan. »

Ce gigantesque Ben-Cruachan a eu la rare bonne fortune d'être chanté par deux des plus anciens et des plus célèbres bardes écossais, Barbour, et Henri l'Aveugle : l'un, en racontant les exploits héroïques de Bruce ; l'autre, en rappelant les glorieuses expéditions de Wallace. Une circonstance également curieuse, c'est que les deux plus grands hommes que l'Écosse ait produits, ont été tous deux victorieux dans des batailles décisives, livrées au pied de Ben-Cruachan. (Voy. Cruachan-Ben).

KILDA (SAINT-) La plus occidentale des îles Hébrides. Voyez Hirta.

KILIFED-LOCH. Baie du comté d'Argyle, à 2 l. O. du cap Knap et à 9 l. S.-O. d'Inverary.

KILLEARN. Village du comté de Dumbarton. On remarque près de ce village un obélisque de 103 pieds de haut, érigé en 1788, en l'honneur de l'illustre George Buchanan.

KILLIECRANKIE. Village du comté de Perth, situé dans le célèbre défilé de ce nom, à 4 l. N. de Dunkeld.

KILLIECRANKIE. Pas ou défilé du comté de Perth, formant la grande entrée des Highlands dans cette partie de l'Écosse. Il est resserré par les hautes montagnes qui s'avancent sur le Garry, au pied desquelles cette rivière coule dans un lit sombre, profond et rocailleux, sous des voûtes naturelles de verdure. Les rocs qui la bordent sont entremêlés de frênes, de chênes et de touffes de bouleaux, dont le gracieux et brillant feuillage, prenant un reflet différent, selon que la brise l'agite, contraste singulièrement avec la couleur noirâtre des blocs qui se montrent par intervalles au milieu de ce rideau de verdure qui s'élève jusqu'aux bords escarpés du Ben-Vraky. La situation de Fascally-House, à l'entrée du passage, est on ne peut plus pittoresque. Dans le XVIIe siècle, le défilé de Killiecrankie était un passage difficile, où le moindre faux pas pouvait coûter la vie au voyageur. Aujourd'hui, une belle route, construite par des troupes fournies par le gouvernement, et traversée par un pont d'une seule arche, offre un accès facile aux parties les plus reculées des montagnes.

C'est près de l'extrémité septentrionale de ce défilé, surnommé les Thermopyles calédoniennes, que se livra en 1689, la fameuse bataille de Killiecrankie, où l'armée du roi Guillaume, commandée par le général Mac-Kray, fut défaite par les Highlanders, sous les ordres du vicomte de Dundée. Dans ce célèbre défilé de Killiecrankie, la route suit pendant plusieurs milles les bords de la rivière rapide du Garry, qui se précipite au milieu de cataractes et d'abîmes que l'œil peut à peine distinguer, tandis qu'une multitude de précipices et de montagnes boisées se voient sur l'autre bord : cette route est la seule qui donne accès dans le Glen, le long des vallées qui sont placées à son extrémité septentrionale. Ce défilé, d'un abord si difficile, pouvait être défendu par un petit nombre d'hommes, contre une armée considérable. Cependant, Dundée préféra de laisser Mac-Kray traverser ce passage sans opposi-

tion, pour le combattre dans la vallée, à l'extrémité septentrionale. Il prit cette décision hardie parce que le combat lui promettait un résultat décisif. Le 17 juin, le général Mac-Kray entra avec ses troupes dans le défilé, et, à son grand étonnement, il s'aperçut qu'il n'était point occupé par l'ennemi. Ses forces étaient composées de régiments anglais et hollandais, qui, avec les Écossais habitants des basses terres, furent frappés de stupeur et même de crainte en se voyant introduits par une avenue si magnifique et en même temps si redoutable, en présence de leurs ennemis. La moitié du jour s'était écoulée avant que les soldats de Mac Kray fussent hors du défilé; alors ce général les rangea sur une ligne de trois hommes de front le long de l'extrémité méridionale où s'ouvrait Killiecrankie. Une montagne du côté du nord de la vallée, couverte d'arbres nains et de buissons, formait la position de l'armée de Dundée, qui, divisée en colonnes formées par les différents clans, était presque entourée par les troupes de Mac-Kray. Au moment où les deux armées se trouvèrent en présence l'une de l'autre, elles jetèrent des cris; mais l'enthousiasme des soldats de Mac-Kray fut refroidi lorsqu'ils s'aperçurent que leurs cris guerriers ne produisaient qu'un son triste et faible, comparé à l'espèce de hurlement des montagnards, qui retentit au loin dans les montagnes environnantes. Dundée ayant terminé les préparatifs, donna le signal de l'attaque. Les montagnards se dépouillèrent en grande partie, ne gardant que leurs chemises et leurs pourpoints; ils jetèrent de côté tout ce qui aurait pu ralentir la fureur de leur première attaque, et alors ils se mirent en mouvement, en accompagnant d'un horrible hurlement le son discordant de leurs cornemuses guerrières. Tandis qu'ils avançaient, les hommes des clans firent feu. Alors jetant leurs fusils sans se donner le temps de les recharger, ils tirèrent leurs claymores, et redoublant la célérité de leur course, enfoncèrent la ligne qui leur était opposée, et firent un grand ravage parmi les troupes régulières, qui perdirent tous les avantages que leur donnait la supériorité de leur discipline, les montagnards l'emportant sur elles en force et en agilité. L'armée de Mac-Kray fut entièrement mise en désordre et culbutée dans la rivière. Deux régiments qui gardaient le passage du défilé souffrirent à un tel point, en essayant de faire leur retraite à travers le passage, qu'on put les regarder comme détruits. Mais Dundée, au moment où il avait le bras levé, comme s'il indiquait le chemin de la victoire, fut frappé d'une balle sous l'aisselle au défaut de la cuirasse, et tomba mortellement blessé. Il est impossible qu'une victoire soit plus complète que celle qui fut remportée par les Highlanders à Killiecrankie. Les canons, les bagages et les provisions de l'armée de Mac-Kray tombèrent entre les mains des montagnards. Deux mille hommes furent tués ou pris, et le général lui-même ne put s'échapper, accompagné de quelques hommes à cheval, qu'avec les plus grandes difficultés. — Un obélisque indique l'emplacement du champ de bataille; il a été élevé à l'endroit même où Dundée reçut le coup mortel.

KILLIN. Village du comté et à 15 l. O. de Perth, situé à la tête du lac Tay, sur les bords du Dorchard et près du lieu où il se réunit au Lochy. Ce village n'est peuplé que de pauvres artisans qui trouvent à peine dans le produit de leur pêche de quoi fournir à leur subsistance; mais la nature a enrichi de décorations sublimes la plaine fertile sur laquelle ses maisons sont disséminées, et l'auberge de Killin ne se ressent en rien de la misère du pays.

Killin, qu'embellissent deux îles d'un effet très-pittoresque, a une réputation de beauté qui est proverbiale; c'est une véritable galerie de tableaux, et on ne peut faire trois pas sur son territoire sans découvrir un nouveau paysage digne d'intérêt. Indépendamment de ce que sa position est admirable pour les artistes, Killin jouit d'une autre célébrité : il passe pour être le lieu de sépulture de Fingal.

Aux environs, on remarque les ruines de Finlarig-Castle, ancienne résidence de la famille de Bréadalbane; elles sont couvertes de lierre, et couronnent un rempart peu élevé.

KILLINGTRINGAND. Baie sur la côte occidentale du comté de Wigton. Longt. O. 7°. 31' 0. Lat. N. 54° 58' 0".

KILLMAURS. Bourg du comté et à 4 l. 1/2 N.-E. d'Ay. Pop. 1,600 hab.

KILMANEVIG. Village et paroisse du comté et à 15 l. S.-O. d'Inverness, sur la Spean. La paroisse est entrecoupée de hautes montagnes et de rivières rapides qui se perdent dans le lac Eil. On y compte plus de 60,000 bêtes à laine. Pop. 2,400 hab.

KILMARNOCK ou **MARNOCK (ST.-)** Petite ville manufacturière et principale cité du comté d'Ayr, située sur la petite rivière de son nom, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Irvine. Pop. 1,400 hab. A l'exception de quelques rues nouvellement percées, cette ville est irrégulière et mal bâtie. Elle possède un bel hôtel de ville, plusieurs édifices destinés au culte, une académie, des écoles et une maison de correction. Une belle route en fer, de 2 l. de long, la fait communiquer avec la baie de Troon. Dans ses environs, on voit les ruines de l'ancien château de Dean-Castle, et de vastes pépinières. — *Manufactures* importantes de tapis, étoffes de laine, toiles peintes, mousselines, couvertures, bonneterie en laine, cuirs, souliers, harnais. Fonderies de fer. *Commerce* considérable de houille. — A 5 l. N. N.-E. d'Ayr, 6. l. S.-O. de Glascow.

KILMENNY. Paroisse du comté d'Argyle, située vers le centre de l'île d'Islay. Pop. 2,000 hab.

KILMORACK. Voyez Beauly.

KILRENNY. Bourg royal du comté de Fife, à 2 l. E. S.-E. de Cupar. Pop. 200 hab.

KILSYTT. Village et paroisse du comté et à 4 l. 1/2 S. S.-O. de Stirling. Pop. 1,500 hab. *Fabriques* de toiles. — Baillie, général de covenantaires, y fut défait par le marquis de Montrose, le 15 août 1645. La bataille commença au point du jour. Montrose ordonna à ses troupes de se dépouiller jusqu'à la chemise, en signe de leur résolution de combattre jusqu'à à la mort. Pendant ce temps, l'avant-garde des covenantaires attaque un poste avancé des royalistes, qui occupait une position parmi des chaumières et des enclos; ils furent repoussés avec perte; un millier d'habitants des hautes terres, avec leur impétuosité naturelle, se précipitèrent à la poursuite des fugitifs, et assaillirent les troupes qui s'avançaient pour les soutenir. Deux régiments de cavalerie contre lesquels ce torrent des montagnes dirigea sa fureur, furent renversés. Montrose vit le moment décisif, et ordonna à son armée entière d'attaquer l'ennemi qui n'était point encore en ligne. Le cri horrible que les montagnards poussaient en chargeant, leur apparence sauvage, la vitesse extraordinaire avec laquelle ils avançaient, presque nus, avec de larges claymores à la main, excitèrent une terreur panique dans l'âme de leurs adversaires, qui se dispersèrent sans faire aucun effort courageux pour se ranger en ligne de bataille, ou pour conserver leur terrain. Les covenantaires furent chassés du champ de bataille, poursuivis et massacrés impitoyablement pendant plus de dix milles. Quatre ou cinq mille hommes furent tués sur la place ou dans leur fuite, et pour le moment les forces de la Convention des états furent entièrement détruites.

KILWINNING. Village du comté et à 6 l. N. d'Ayr, avec titre de bourg royal. Pop. 1,300 hab. Il est situé sur une éminence dont le pied est baigné par la rivière de Garnok, qu'on y passe sur un pont de pierre de deux arches. On y remarque les ruines de la célèbre abbaye de Saint-Winning, fondée en 1140 et détruite à la réformation. C'est dans ce village que fut établie, vers le milieu du XIIe siècle, la première loge maçonnique instituée en Écosse, de laquelle toutes les autres dépendent.

KINCARDINE ou **MEARNS** (comté de). Il est borné au nord par le comté d'Aberdeen dont il est séparé en partie par la Dée; à l'est, par la mer du Nord, et au sud-ouest par le comté de Forfar, que limite en partie le North-Esk. Sa longueur du nord-est au sud-est est de onze lieues, sa largeur moyenne de cinq lieues, et sa superficie d'environ cinquante lieues.

Une ramification des monts Grampians s'étend sur la partie occidentale de ce comté, et projette quelques sommets assez élevés, tels que le Battack, le Cloachnabane, et le Kerloack. Les côtes, généralement bordées vers le sud de rochers qui s'élèvent jusqu'à huit

cents pieds, ne présentent de remarquable que les ports d'Inverbervie et de Stonehaven. La partie septentrionale est couverte de bois sur une assez grande étendue, et est arrosée par la Dée, qui reçoit la Dye, et se jette dans la mer du Nord ; dans la partie méridionale, qui est plate, parfaitement cultivée, et peuplée d'un grand nombre de maisons de campagne, coulent la Bervie et quelques affluents du North-Esk.

Le climat du comté de Kincardine est extrêmement froid en hiver sur les Grampians. Les parties couvertes de montagnes élevées et de rochers arides offrent à peine quelques pâturages; mais dans les vallées et sur le bord des cours d'eau une culture bien entendue a rendu le sol fertile, et l'on y fait d'abondantes récoltes de blé, de fèves, de lin, et de trèfle. — Les montagnes servent de retraite à beaucoup de chevreuils, de renards, de lièvres, de furets, de fouines et de hérissons; le coq de bruyère y est commun, et les côtes sont fréquentées par une multitude d'oiseaux de mer.

Le comté de Kincardine ne renferme aucune mine de métaux ni de houille, mais il abonde en divers autres produits minéralogiques : le granit domine dans les montagnes, où l'on trouve aussi la topaze, les pierres de liais, le grès meulier, la pierre calcaire, etc.; dans quelques endroits, on trouve du jaspe, du porphyre et de l'asbeste.

Le comté de Kincardine se divise en trois presbytères et contient le bourg royal d'Inverbervie, qui en est le chef-lieu, et vingt et une paroisses : sa population est de 29,500 habitants.

KINCARDINE. Petite ville maritime du comté de Perth, située sur la rive gauche et près de l'embouchure du Tay. Pop. 1,200 hab. Elle est régulièrement bâtie, et possède un port bordé d'un beau quai, qui peut recevoir des navires de 100 tonneaux. Soixante-quinze bâtiments, employés principalement à la navigation de la Baltique, appartiennent à ce port. — Construction de navires, à 9 l. S. S.-O. de Perth, 1 l. de Culross.

KINCARDINE-IN-MONTEITH. Paroisse du comté et à 10 lieues S.-O. de Perth. Population, y compris celle de Thornhill, 2,400 hab.

KINCARDINE-O'NEIL. Petite ville et paroisse du comté et à 7 l. O. d'Aberdeen, sur la rive gauche de la Dée. Pop. de la paroisse 1,800 hab.

KINGHORN. Bourg maritime du comté de Fife, situé sur la côte sept. du golfe de Forth, à 1 l. S. de Kirkaldy, 6 l. S. S.-O. de Cupar. Pop. 1,800 hab. Il est fort ancien, mal bâti et a titre de bourg royal. Au centre s'élève une tour dont on ignore l'origine, qui sert maintenant d'hôtel de ville et de prison. Le port, fermé par une jetée et par une chaîne de rochers, est assez commode; c'est un lieu de passage pour Leith, fréquenté depuis un temps immémorial. — *Fabriques* de bas de fil, filatures de lin.

KINGSMOOR. Lac du comté et à 5 l. S. S.-O. de Selkirk.

KINNAIRD-HEAD. Cap situé à l'extrémité N.-E. du comté d'Aberdeen, qui forme l'extrémité méridionale du golfe de Murray. On y voit le château de Kinnaird, bâti vers l'an 1600 et très-bien conservé, sur lequel on a placé un fanal avec vingt lampes à réflecteurs.

KINROSS (comté de). Il est borné au nord-est, à l'est et au sud par le comté de Fife; au nord et à l'ouest par le comté de Perth. Sa forme est à peu près circulaire ; il n'a que quatre lieues et demie de longueur de l'est à l'ouest, sur quatre lieues dans sa plus grande largeur. Traversé vers le nord par la chaîne des Ochills, et couvert à l'est par le Bisop's-hill, ce comté renferme dans sa partie sud-est, le vaste et magnifique lac Leven, qui reçoit presque tous les cours d'eau du pays, et donne naissance à la rivière de son nom. Le sol, dans les bas-fonds, est très-fertile et bien cultivé. Il renferme d'abondantes mines de houille, de minerai de fer, des traces de minerai de plomb, et des carrières de pierres calcaires. Le lac Leven est très-poissonneux et fournit principalement d'excellentes truites.

Le comté de Kinross possède de nombreux restes d'antiquités. On y remarque le château de Loch-Leven, que l'on dit avoir

été la résidence de Congal, fils de Donquart, roi des Pictes, et où l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart, fut retenue prisonnière en 1568. On distingue aussi les restes d'un prieuré, bâti par Achaïus, roi d'Écosse, et ceux du monastère de Portmoak.

Le comté de Kinross se divise en trois presbytères : Auchterarder, Dunfermline et Kirkaldy; il contient sept paroisses et 7,800 hab. La ville de Kinross en est le chef-lieu.

KINROSS. Jolie ville, capitale du comté de son nom, située sur la Leven, un peu au-dessus de son entrée dans le Loch-Leven, sur la grande route d'Édimbourg à Perth. Pop. 2,600 hab. Elle est généralement bien bâtie, propre, bien pavée, et s'est considérablement accrue depuis une quarantaine d'années. — *Fabriques* de coutellerie. Filatures considérables de coton pour les manufactures de Glascow. A 7 l. N. N.-O. d'Édimbourg.

On doit visiter aux environs de Kinross le Caldron-Linn, cascade que forme le Devon près de Crook-of-Devon (voy. ce mot); le Moulin du Diable, pente rapide où le Devon descend par un canal resserré entre les rochers dans un bassin creusé dans le roc, d'où il s'élance dans une autre cavité où ses flots tournoient avec violence, en imitant le bruit continuel de l'eau qui se précipite sous la roue d'un moulin. A trois cents pieds au-dessous du Moulin du Diable est le Rumbling-Bridge, pont jeté sur une crevasse de rochers de quatre-vingt-six pieds de profondeur sur vingt-deux pieds d'ouverture, au fond de laquelle coule le Devon : un nouveau pont, bordé de parapets, a été construit à peu de distance de l'ancien, à cent vingt pieds au-dessus du lit de la rivière. Si l'on veut jouir d'une vue sublime, on doit se placer sur une jolie éminence située sur la rive septentrionale; on voit en face le Devon descendre d'une grande élevation, bondissant de rochers en rochers, et formant mille petites cascades, dont le murmure continuel a fait donner au pont le nom de Pont Grondant.

KINTORE. Petit bourg royal, du comté et à 4 l. N.-O. d'Aberdeen. Pop. 320 hab. Il est assez bien bâti et possède un bel hôtel de ville et une prison.

KIRKCALDY. Ville maritime du comté de Fife, ayant titre de bourg royal, située sur la côte N.-O. du golfe de Forth, à 5 l. S. S.-O. de Cupar. Pop. 3,700 hab. Elle consiste en une rue principale, très-longue, très-étroite, mais propre, bien pavée et bordée de maisons antiques, parmi lesquelles il en est quelques-unes construites avec élégance. Le port est sûr et bien abrité, excepté des vents du N.-E. et de l'E.; il reçoit des navires de 150 à 200 tonneaux : la rade peut contenir 30 à 40 bâtiments. En 1819, 42 vaisseaux jaugeant 6,500 tonneaux appartenaient à ce port.

Kirkcaldy possède des bains de mer très-fréquentés dans la belle saison. C'est la patrie d'Adam Smith, auteur de *la Richesse des nations.* On y remarque l'église paroissiale, l'hôtel de ville, vaste et bel édifice où se trouvent les prisons, le poids public et la salle d'assemblée; et un bâtiment élevé par souscription, où on a construit un salon de réunion, une bibliothèque et une loge maçonnique. — *Manufactures* considérables de toiles. Filatures de coton, tanneries, salines, distilleries. Commerce de houille et de chanvre. Construction de navires.

KIRKCOLM-POINT. Cap situé à l'extrémité d'une presqu'île qui forme la partie N.-O. du comté de Wigton. Long. O. 7° 15' 0". Lat. N. 55° 7' 0".

KIRKCUDBRIGHT (comté de). Ce comté, situé dans la partie méridionale de l'Écosse, est borné au nord par le comté d'Ayr; à l'est, par celui de Dumfries, dont il est en partie séparé par le Cairn et le Nith; au sud, par le golfe de Solway; au sud-ouest, par la baie de Wigton et par le comté du même nom, avec lequel sa limite est déterminée par la Crée.

Le comté de Kirkcudbright a quinze lieues de long du nord-ouest au sud-est, sept lieues de largeur moyenne, et cent quatorze lieues de côtes, qui s'étendent entre la baie de Wigton à l'ouest et l'embouchure du Nith à l'est. Ces côtes présentent plusieurs estuaires remarquables, telles que la baie d'Achencairn, celle de Kirkcudbright, au sud de laquelle s'avance le cap Ross, et la baie de Fleet.

Une chaîne de monts peu élevés traverse

la partie septentrionale du comté et projette quelques rameaux vers le centre. De profondes vallées, de nombreux cours d'eau entrecoupent une grande partie de sa surface, et offrent une suite de coteaux rudes et escarpés. Les principales rivières qui l'arrosent sont la Dée et l'Orr, qui se jettent dans le Solway ; le Fleet qui afflue à la baie de Wigton, et le Ken, qui forme le lac de son nom. La plus grande partie du sol est couverte de bruyères arides, de vastes marais et d'excellents pâturages.

Le comté de Kirkcudbright est assez fertile, mais les aspérités du terrain en rendent la culture difficile. Le climat est froid, humide, et n'est pas favorable à la végétation; les marais refroidissent aussi l'air, qu'ils rendent malsain en plusieurs endroits. Cependant les céréales sont cultivées dans les plaines, ainsi que sur le bord des rivières et sur le penchant des montagnes. Les pâturages nourrissent quelques chevaux d'une espèce assez chétive, de nombreux bestiaux, et surtout beaucoup de moutons, dont la race est susceptible d'une grande amélioration. — Les rivières sont très-poissonneuses et abondent principalement en saumons. — On trouve dans ce comté beaucoup de mines de fer et de plomb dont l'absence de la houille empêche l'exploitation.

Le comté de Kirkcudbright a pour chef-lieu la ville du même nom. Il comprend l'ancien Galloway et se divise en trois presbytères. On y compte vingt-trois paroisses et trois bourgs royaux. La population s'élève à 39,000 h. — *Manufactures* de toiles communes. Filatures de coton. Pêcheries importantes de saumons. — *Commerce* considérable de bestiaux.

KIRKCUDBRIGHT. Jolie ville maritime très-ancienne, avec titre de bourg royal, capitale du comté de ce nom. Pop. 2,600 hab. Elle est située au fond de la baie de son nom, à l'embouchure de la Dée, sur le golfe de Solway. C'est une ville bien bâtie, propre, bien pavée, et dont les rues, bordées de maisons élégantes à deux étages, se coupent à angle droit. On y remarque le palais de justice, bel édifice auquel tient la prison, et le vaste et bel édifice de l'académie, qui renferme une bibliothèque publique. Son port, un des plus commodes de la côte méridionale de l'Écosse, est sûr, bien abrité, et offre un bon ancrage; il possède 46 navires, jaugeant ensemble 2,112 tonneaux. — Pêche importante de saumons excellents sur la Dée. — A 30 l. S. S.-O. d'Édimbourg. Long O. 6° 25' 0". Lat. N. 54°48' 0".

La baie de Kirkcudbright a une lieue 1/2 de profondeur, sur une largeur moyenne d'une demi-lieue. A son entrée se trouve l'île de Ross, et vers le fond celle de Sainte-Marie, sur laquelle il y a une belle maison de campagne.

KIRKINTILLOCK. Bourg et paroisse du comté et à 5 l. 1/2 E. de Dumbarton, sur le Luggie, près du canal de Forth-et-Clyde. Pop. 4,500 hab. On voit dans les environs les restes de l'ancienne muraille construite par les Romains pour s'opposer aux invasions des Pictes et des Scotts, et de riches mines de houille. — *Manufactures* de toiles de coton.

KIRK-MAIDEN. Petite ville et paroisse du comté de Wigton, située au N. et près du Mull-of-Galloway, à 6 l. S. de Strarawer. C'est la paroisse la plus méridionale de l'Écosse.

KIRKOSWALD. Village du comté et à 4 l. S. S.-O d'Ayr. Pop. 1,800 hab.

KIRKPATRICK. Petite ville du comté et à 3 l. E. de Dumbarton.

KIRKPATRICK-DURHAM. Paroisse du comté et à 4 l. de Kirkcudbright. Pop. 1,500 hab.

KIRKPATRICK-FLEMING. Paroisse du comté et à 7 l. de Dumfries. Pop. 1,700 hab.

KIRKWALL. Petite ville maritime, chef-lieu du comté des Orcades, située sur la côte N.-E. de l'île Pomone ou Mailand, au fond d'une magnifique baie qui s'étend entre les promontoires d'Inganess et de Quanterness. Pop. 2,200 hab.

Cette ville, dominée au nord par la montagne de Whitford, occupe une étroite langue de terre et ne consiste qu'en une rue étroite et mal pavée, d'environ 350 toises de longueur, bordée de maisons mal bâties.

On y remarque cependant quelques constructions modernes et la cathédrale de Saint-Magnus, bel édifice de l'ordre le plus lourd de l'architecture gothique, mais majestueux et solennel ouvrage des temps éloignés, fondée, dit-on, en 1138, par Rognwald, comte de Norwége. Kirkwall offre aussi les ruines d'un palais épiscopal, celles d'un château royal qui paraît avoir été une forteresse imposante, érigée en 1607, par Patrik, comte des Orcades. Ce palais forme trois côtés d'un carré oblong, et a dans ses ruines l'air d'un édifice élégant, et cependant massif, unissant, comme il était alors ordinaire dans la résidence des princes féodaux, le caractère d'un palais et celui d'un château. Une grande salle des banquets communiquant avec plusieurs chambres rondes formées par des tourelles, et ayant à chaque extrémité une cheminée immense, atteste l'ancienne hospitalité norse des comtes des Orcades, et communique avec une galerie de dimensions correspondantes, ayant comme la salle ses tours avancées. La salle de réception est elle-même éclairée par une belle fenêtre gothique : on y parvenait par un escalier en pierre, spacieux et élégant. Les ornements extérieurs et les proportions de cet ancien édifice sont aussi très-beaux, mais sans abri : ce reste de la pompe et de la grandeur des comtes qui prenaient la licence aussi bien que la dignité de petits souverains, tombe maintenant tout à fait en ruine.

Le port de Kirkwall, défendu par une forteresse construite sous Cromwell, est excellent et précédé d'une rade où l'ancrage est sûr; mais l'absence de quai et de môle le rend incommode. La ville était jadis protégée par un ancien château fort, qui fut démantelé par le comte de Caithness en 1615.

Cette ville a été longtemps au pouvoir des Danois et des Norwégiens. En 1486, elle fut érigée en bourg royal, par une charte de Jacques III, qui autorise les bourgeois à choisir leurs magistrats. — *Manufactures* de toiles de coton. Foire considérable le 3 août; c'est le rendez-vous général de toutes les îles voisines des Orcades, et de l'archipel le plus éloigné du Shetland. — A 15 l. N. de la pointe de Dungsby. Long. O. 5° 24' 15". Lat. N. 58° 58' 0".

KIRRIEMUIR. Petite ville du comté d'Angus, située sur le penchant d'une colline, d'où l'on jouit d'une superbe vue étendue sur la belle vallée de Strathmore. Elle est bien bâtie et possède une église paroissiale de construction moderne, et une chapelle épiscopale surmontée d'un beau clocher. — *Fabriques* considérables de grosses toiles. Pop. 2,000 hab.

KISHORN. Baie du comté de Ross, à 10 l. S. de Ru-Réa.

KNAP-POINT. Cap sur la côte occidentale du comté d'Argyle. Long. O. 7° 47' 0". Lat. N. 55° 51' 0".

KYLE DE DURNESS. Baie sur la côte septentrionale du comté de Sutherland, à 2 l. 1/2 E. du cap Wrath.

KYLE DE TONGUE. Baie sur la côte septentrionale du comté de Sutherland, à 4 l. 1/2 O. S.-O. de la pointe Strathy.

L.

LAGEN-POINT. Cap sur la côte occidentale de l'île d'Isla, une des Hébrides dépendante du comté d'Inverness. Au nord de ce cap s'ouvre une large baie, au fond de laquelle est situé le village du même nom.

LAGGAN. Lac du comté d'Inverness, à 3 l. 1/2 S.-E du fort Auguste. Ce lac a 3 l. de long sur environ 350 toises de large, et communique au lac Paatoc, par la rivière de Paatoc-Water. Il abonde en truites renommées pour leur chair délicate. A 6 lieues nord-ouest de Blair-Athol.

LAMB. Petite île dépendante du comté d'Haddington, située dans le golfe de Forth, à une demi-lieue S.-E. de Fédra.

LAMBA. Une des îles Shetland, dépen-

dante du comté des Orcades, située entre l'île Mailand et celle d'Yell.

LAMBERTON. Hameau qui sert de limite aux frontières de Berwick. Là, comme à Gretna-Green, les amants fugitifs viennent s'unir par les liens d'un facile mariage. Voyez GRETNA-GREEN.

LAMLASH. Village maritime, situé sur la côte orientale de l'île d'Arran, une des Hébrides dépendante du comté de Bute. Il est situé dans la baie de son nom, qui y forme le port le plus sûr de l'univers, abrité par la petite île Holy, et capable de contenir les plus gros vaisseaux.

LAMMERMOOR. District septentrional du comté de Berwick, qui contient, comme son nom l'indique, de nombreux pâturages pour les moutons. Les Laws ou collines isolées qui couvrent ce district et s'élèvent à une hauteur d'environ quinze cents pieds, offrent, suivant leur exposition, une grande variété d'aspects; elles sont couvertes de bruyères, de genêts et de marécages tourbeux, entremêlés çà et là d'une brillante verdure, et sont sillonnés pendant l'été par la chute impétueuse des torrents. Au pied de ces collines, et le long des ruisseaux, la végétation est abondante, et le cultivateur y est amplement récompensé de ses peines.

LAMMER-MUIR ou **LAMMERMOOR.** Chaîne de montagnes d'environ 12 lieues de longueur, qui s'étend sur les confins des comtés de Berwick et d'Haddington, depuis la rive gauche de la Galla à l'O., jusqu'au cap Saint-Abbs à l'E.; elle sépare le bassin du Forth de celui du Tweed. Les sommets de ces montagnes s'élèvent à plus de 260 toises au-dessus du niveau de la mer; elles sont en général couvertes de bruyères, et n'offrent qu'une maigre pâture aux nombreux troupeaux qui s'y nourrissent. Le Soutra-Hill, montagne aride où l'on ne rencontre ni village, ni maison, ni arbre, ni buisson, est le point le plus élevé de toute la chaîne des Lammer-muir.

LANERK ou **LANARK** (comté de). Ce riche et pittoresque comté est borné au nord par les comtés de Dumbarton, de Stirling, de Linlithgow et d'Édimbourg; à l'est, par celui de Peebles; au sud, par celui de Dumfries, et à l'ouest par ceux d'Ayr et de Renfrew. Il a 18 lieues de long du N.-O. au S.-E., douze lieues dans sa plus grande largeur, et environ 112 lieues carrées de superficie. Il s'étend entre 55° 18' et 55° 56' de lat. N., et entre 5° 44' et 6° 44' de long. E.

Le comté de Lanerck porte ordinairement le nom de Clydesdale, de la rivière de la Clyde, qui prend naissance dans le S.-E., et, se dirigeant au N.-O., traverse le comté dans toute sa longueur, forme plusieurs belles cascades et une multitude de détours, et va jeter ses eaux dans le grand détroit qui porte jusqu'à l'Océan les produits du commerce de Glascow.

Ce comté est divisé en trois districts: supérieur, central et inférieur. Le premier, qui comprend près des deux tiers de son étendue, est très-montueux; le second l'est beaucoup moins, et dans toutes les parties susceptibles d'améliorations on trouve des traces d'une agriculture éclairée : beaucoup de terrains qui à la fin du siècle dernier paraissaient frappés d'une éternelle stérilité, ont éprouvé un changement complet, et sont maintenant couverts de belles cultures, sources de richesse et d'industrie. Le district inférieur, presque entièrement composé de la ville de Glascow, et des rivages populeux qui l'avoisinent, offre l'aspect le plus riche qu'il soit possible d'imaginer.

En général, le comté de Lanerk est très-diversifié : il offre au nord-ouest, de belles plaines le long des rives de la Clyde; au centre et au nord-est, des collines, et au sud, des montagnes escarpées, dont les plus hautes sont le Lother, d'environ cinq cents toises, le Tinto, le Stuart et le Hawkshaw. Une petite partie, au nord, est arrosée par des affluents du Forth, et appartient par conséquent au bassin de la mer du Nord; le reste envoie ses eaux à l'Atlantique par la Clyde, dont les principaux affluents sont, à gauche, le Duneton, le Douglas et l'Avon; et à droite, le Medwin, la Mouse, le Calder, et le Kelvin. Le canal de Forth et Clyde passe à l'extrémité nord-ouest du comté; le canal de Monkland établit une communication entre les mines de houille d'Old-Monkland et Glascow.

Les montagnes n'offrent guère que des pâturages, et, à leur base, quelques parties cultivées; le meilleur sol est sur les bords de la Clyde; il y a beaucoup de terres à bruyères, de terres composées de gravier, et d'autres très-humides. L'agriculture a su tirer parti de la nature de chacun de ces terrains, pour en obtenir des produits avantageux; mais elle a souvent été contrariée par la trop grande humidité du climat. —Le vent du S.-E., qui souffle fréquemment dans cette contrée, y amène les pluies; celui du N.-E. amène ordinairement le beau temps, et celui du S.-E. des pluies plus continues que les premières, surtout dans le haut pays. — Les productions du sol consistent principalement en grains, qui ne sont pas très-abondants, en légumes, en lin, et en fruits, que donnent les beaux vergers des bords de la Clyde. — Les bois, disséminés en petits bouquets, ne servent guère qu'à l'ornement des campagnes. — Les pâturages nourrissent des chevaux, des bêtes à cornes dont le laitage forme un bon produit, et des moutons d'une toison fort commune.

Le comté de Lanerk est renommé pour ses richesses minéralogiques. Ses mines de houille, les plus riches de l'Écosse, offrent des produits de diverses qualités, toujours accompagnés de minerai de fer; on évalue leur produit annuel à sept cent soixante mille tonneaux. Les mines les plus estimées sont celles qui avoisinent Glascow. Entre les montagnes de la partie méridionale du comté, on exploite des mines importantes de plomb argentifère, dont le produit s'élève annuellement à environ vingt-deux mille six cent quatre-vingts quintaux de plomb, et quelques marcs d'argent. On trouve aussi de l'or dans des veines de quartz et dans le sable des ruisseaux; il existe aussi quelques filons de cuivre; mais les produits de ces deux métaux sont peu importants. L'antimoine et le lapis-lazuli se montrent en petite quantité dans quelques endroits. Le granit et une belle pierre de taille se trouvent dans la plupart des montagnes; la pierre propre à faire de la chaux est très-abondante, et son exploitation produit des bénéfices considérables. — Il y a aussi plusieurs sources d'eaux minérales.

Industrie. Le comté de Lanerk est le plus important de l'Écosse sous le rapport de l'industrie manufacturière. Les manufactures de toiles, de coton, de mousseline, de toiles peintes, de belles toiles, de gros lainage, jouissent d'une grande prospérité. Les manufactures de glaces et de cristaux fournissent de beaux produits. Les manufactures de faïences, les brasseries, les distilleries, les fabriques de liqueurs, les teintureries, sont très-multipliées, et leurs produits forment l'objet d'un commerce considérable.

Le comté de Lanerk se divise en quatre presbytères: Biggar, Glascow, Hamilton et Lanerk. Il renferme trois bourgs royaux, et une population de 245,000 hab. Lanerk en est le chef-lieu, mais Glascow est la ville la plus considérable.

LANERK ou **LANARK**. Ancienne et jolie ville, capitale du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 7,000 hab. Cette ville est propre et bien bâtie, sur une éminence près de la rive droite de la Clyde. La beauté des sites pittoresques et des riants paysages qui l'environnent, et surtout la belle chute de la Clyde, qui dans les temps des crues se précipite avec un fracas épouvantable, y attirent dans la belle saison un grand nombre d'étrangers. La ville se compose d'une rue principale, nommée High-Street, et de plusieurs rues moins considérables, qui viennent aboutir à la première; elle n'est pas très-grande, mais elle s'embellit tous les jours de nouvelles maisons bâties dans le goût moderne. Les principaux édifices publics sont l'hôtel de ville, où se tiennent les assemblées du comté; le palais de justice; l'hôpital; l'école publique, qui possède une petite bibliothèque; l'église paroissiale, assez bel édifice moderne; les deux temples pour les non-conformistes; le bâtiment où sont déposés tous les étalons des poids et mesures en usage dans toute l'Écosse. A peu de distance de cette ville, on remarque les belles ruines de l'ancienne église paroissiale de Lanerk. On ne doit pas manquer de visiter la cascade de Corra-Linn (voyez CLYDE), et les rochers de Cartland, sur les rives de la Mousse, ruisseau qui se

jette dans la Clyde. L'abime au fond duquel coule ce ruisseau a 400 pieds de profondeur; à peu de distance du confluent, on a jeté sur le ravin un pont de quatre arches, à 146 pieds de hauteur. — En sortant de Lanerk pour aller à Glascow, on suit une pente rapide et tournée en spirale qui descend jusqu'à la Clyde; chacune des sinuosités de cette courbe amène un changement de décoration de paysage, d'abord large et indéfini au sommet du plateau, puis diversement limité, selon qu'on approche plus ou moins du lit de la rivière, encaissée à près de six cents pieds au-dessous de la ville. Des jardins parfaitement cultivés sont suspendus de toutes parts aux flancs de la colline, et s'étendent au loin dans le fond de la vallée. Lanerk est une ville fort ancienne. Sa situation, près de la grande voie romaine nommée Watling-Street, et les traces de deux camps romains que l'on trouve dans le voisinage, ont fait supposer que cette ville était la *Colonia* de Ptolémée. Kenneth II y tint, en 998, le premier parlement dont il soit fait mention dans l'histoire d'Écosse. Il y avait jadis un château fort qui, après avoir soutenu plusieurs siéges, fut détruit en 1244. Guillaume Wallace défit sous ses murs et fit tuer Guillaume de Hesilrig, schérif anglais du comté de Lanerk.

Manufactures de tissus et filatures de coton. — A 9 l. S.-E. de Glascow, 12 l. S.-O. d'Édimbourg.

LANERK (NEW-). Jolie ville située à 1/4 de l. S. de Lanerk. Pop. 3,000 hab. Cette ville est toute moderne; elle doit sa fondation au philanthrope Owen, qui fit élever en ce lieu (en 1785) une filature de coton, où en peu de temps près de trois mille ouvriers trouvèrent du travail et des moyens d'instruction; et cette simple filature est devenue en peu d'années le centre d'une ville de commerce qui sera peut-être un jour la rivale de Glascow. Sa situation est des plus heureuses: la Clyde coule au pied de ses murs; le charbon de terre sort des mines qui l'entourent, et la route qui la traverse conduit à Édimbourg, à Carlisle, à Kendal et à Lancastre. — La façade des bâtiments de la filature est colossale. On la voit, sur la rive opposée, se développer dans tous les sens par quatre étages de vingt-cinq fenêtres, ce qui donne un ensemble de quatre cents fenêtres pour chaque corps de logis isolé. Les eaux nécessaires pour faire mouvoir les machines sont détournées de la Clyde par un aqueduc de cent pieds de long, creusé à travers une montagne rocailleuse.

A peu de distance de New-Lanerk sont les Lead-Hills, qui renferment les mines de plomb les plus riches de l'Écosse.

De New-Lanerk on se rend ordinairement au parc de Bonnington-House. Un joli sentier, que l'on trouve avant d'arriver au château, s'enfonce au milieu des bois et gravit les bords escarpés d'un étroit ravin au fond duquel la Clyde roule ses flots furieux. Parvenu au pied de la cascade de Corra (Corra-Linn), on contemple avec ravissement cette chute magnifique, puis on se dirige jusqu'à celle de Bonnington, où se termine le chemin frayé. Au-dessus de Bonnington la rivière coule paisiblement, mais tout à coup elle tourne au N.-E. et s'élance du sommet d'un roc perpendiculaire de trente pieds de haut. Un bloc qui s'avance et divise la masse des eaux ajoute encore à la grandeur du tableau. Au bas de la chute, la rivière se tourmente, bouillonne, et franchit avec la rapidité du trait les obstacles qui resserrent son lit. — Au retour, le voyageur admire les hautes murailles de rochers, des crevasses desquelles s'élancent des nuées d'oiseaux qui folâtrent sur l'abîme et les massifs de verdure qui forment l'entablement de ce grand édifice.

LANGS. Village situé sur la côte occidentale du comté d'Ayr. En 1263, Haçon, roi de Norwége, à la tête d'un formidable armement, débarqua à Langs. Alexandre III fut à sa rencontre et le défit le 2 octobre. Il existe encore près du champ de bataille un grand nombre de tombeaux remplis d'ossements et d'urnes funéraires.

LANGSIDE. Village du comté de Renfrew, à 4 milles de Paisley.

Le 13 mai 1568, le régent Murray défit dans ce lieu les troupes qui s'étaient réunies à Marie Stuart, après son évasion du château de Loch-Leven. La reine d'Écosse avait

le projet de s'enfermer dans le château de Dumbarton; et son armée, sous les ordres du comte d'Argyle, voulut l'y conduire en triomphe. Le régent était resté à Glascow avec des forces très-inférieures; mais ayant une juste confiance dans ses talents militaires, il résolut d'aller à la rencontre de l'armée de la reine et de lui livrer bataille. Il occupa le village de Langside, par lequel la reine devait nécessairement passer. Les Hamilton et autres gentilshommes de l'avant-garde de Marie s'élancèrent en avant, avec une valeur inconsidérée, pour forcer le passage; ils combattirent avec acharnement; mais Morton décida la bataille en attaquant les Hamilton en flanc, tandis qu'ils ne songeaient qu'à triompher des adversaires qu'ils avaient devant eux. Ce mouvement fut décisif, et l'armée de la reine fut complétement mise en déroute. La reine courut soixante milles sans s'arrêter, et ne prit un peu de repos que dans l'abbaye de Dundrennan, dans le Galoway; de là elle se décida, malgré l'avis de ses conseillers, à se rendre en Angleterre. Elle traversa le Solway et se remit entre les mains d'un gentilhomme nommé Lowter, gardien des frontières anglaises.

LANGVALE. Rivière du comté de Caithness. Elle sort des montagnes du S. de ce comté, coule à l'E., et se jette dans le Millery.

LARGO. Joli bourg maritime, et paroisse du comté de Fife, formé de la réunion des villages d'Upper et de Nether Largo, situés au fond de la baie de Largo, sur la côte méridionale du golfe de Forth. Pop. 2,300 hab. Upper-Largo renferme l'église paroissiale, ancien édifice gothique, et un petit hôpital. Nether-Largo est situé sur le Keil, à son embouchure dans la baie, où il a un port qui peut recevoir des navires de 100 tonneaux. La montagne nommée Largo-Law s'élève à plus de 900 pieds au-dessus du charmant village d'Upper-Largo. — *Fabriques* de toiles et d'objets de sellerie.

La baie de Largo a une lieue 1/2 de large sur une lieue de profondeur; elle offre un bon mouillage pour des vaisseaux de toute grandeur. Long. O. 5° 18' 0", lat. N. 56° 12' 0".

LARGS. Village du comté d'Ayr, situé sur le golfe de Clyde. Pop. 500 hab. Ce village est très-fréquenté dans la belle saison pour ses bains de mer; ses habitans sont presque tous tisserands ou pêcheurs. En 1263, il s'y livra un combat sanglant entre les Écossais et les Norwégiens, dans lequel ces derniers furent défaits.

LAUDER. Très-ancienne ville du comté et à 9 l. O. de Berwick, avec titre de bourg royal. Pop. 1,900 hab. Elle est située sur la rivière de son nom, et consiste principalement dans une belle et large rue, bordée de maisons assez bien bâties.

Cette ville fut souvent le lieu de réunion du parlement d'Écosse. En 1482, les grands barons du royaume, ayant à leur tête Archibald, comte d'Angus, massacrèrent dans l'église gothique de Lauder Robert Cochrane, ministre de Jacques, ainsi que plusieurs de ses favoris, et les pendirent sur le pont de la Lauder.

Une route romaine traversait une partie considérable de la paroisse, et on en voit encore les traces; sur les bords de la Lauder on aperçoit les ruines d'une station militaire, ainsi que les vestiges d'un camp de forme ovale; un autre camp de même forme, mais beaucoup plus grand, se voit sur la colline de Tullius.

LAUDERDALE. District du comté de Berwick, renommé par la variété de ses sites, par la beauté de ses points de vue, et par l'excellence de ses pâturages. Ce district s'élève en pente douce depuis les bords de la Leader, dont les eaux le divisent en deux parties presque égales, et s'étend d'un côté jusqu'aux montagnes du Lammermoor, de l'autre jusqu'à celles du Lothian, et occupe un espace d'environ quarante-cinq lieues carrées. Depuis quelques années, la plupart des pâturages et des terrains montueux ont été livrés à l'agriculture, et dans plusieurs endroits de vastes bruyères sont devenues des champs fertiles. Les plantations se sont également multipliées, et ont formé sur les coteaux un rempart contre le

froid, en même temps qu'elles ont jeté une grande variété sur le paysage.

LAUDON. Baie du comté d'Angus, à l'O. de la ville et du havre d'Arbrothwick.

LAWERSTON. Lac du comté de Kincardine, et à 3 l. de Stonehaven.

LAWRENCE-KIRK. Petite ville du comté de Kincardine, à 2 l. 1/2 O. d'Inverbervie. Pop. 1,520 hab. C'est un bourg de baronnie, qui doit son accroissement à lord Gardens, qui, en 1779, concéda libéralement du terrain à toutes les familles qui se présentaient pour l'habiter. — *Fabriques* considérables de toiles.

LAXFORD-LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté de Sutherland, à 5 l. S. du cap Wrath.

LEADER ou LAUDER. Rivière qui prend sa source dans les montagnes du Lammermoor, comté de Berwick, et qui se jette dans le Tweed à 1 l. E. de Melrose : on donne le nom de Lauderdale à la vallée agréable et fertile arrosée par cette rivière. Sur plusieurs points, le cours de la Leader est rapide, et on rencontre ordinairement sur ses bords les amateurs de la pêche à la ligne. — On doit visiter, en parcourant les rives de la Leader, le magnifique château de Thirlestane. (Voyez THIRLESTANE).

LEADHILLS. Village du comté, à 7 l. S. de Lanerk ; il est situé au milieu des montagnes, et regardé comme le plus élevé des lieux habités de toute la Grande-Bretagne. Quoique son élévation soit de près de 1,600 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, ses environs sont d'une grande fertilité. Pop. 1,000 hab.

Ce village est renommé par ses riches mines de plomb, qui donnent annuellement deux millions de livres de ce métal, et une petite quantité d'argent. Il est presque entièrement habité par des mineurs, qui possèdent tous une certaine instruction, et un degré d'intelligence peu commun dans leur état. Ils ont formé pour l'instruction de leur petite communauté une bibliothèque qui appartient en commun aux habitants de ce village.

LEADMORE. Baie située au nord du comté de Ross, à l'O. N.-O. de Dornoch.

LEE. Lac du comté d'Angus, à 4 l. N. N.-O. de Brechin.

LEGERWOOD. Petite ville du comté de Berwick, à 1 l. 1/2 S.-E. de Lauder.

LEITH, autrefois INVERLEY. Grande et belle ville maritime du comté et à 3/4 de l. N.-E d'Édimbourg, située à l'embouchure du Leith dans le golfe de Forth. Pop. 26,000 hab.

Cette ville peut être regardée comme le port d'Édimbourg. Le Leith la divise en deux parties, South-Leith et Nord-Leith, qui communiquent entre elles par deux ponts de pierre, coupés chacun par un pont-levis. La première, la plus ancienne et la plus grande, est très-irrégulièrement bâtie, et n'a que des rues étroites et mal pavées. Nord-Leith est une ville toute moderne, bâtie sur un plan régulier, avec des rues spacieuses, des maisons élégantes, de jolies places et une belle promenade; elle s'embellit et s'agrandit tous les jours, et finira par joindre Édimbourg. On y remarque l'ancienne église paroissiale, vaste monument gothique; l'église moderne du nouveau quartier, achevée en 1816; cinquante édifices consacrés aux cultes dissidents; la bourse; la douane, un des plus beaux monuments publics, résidence du conseil des douanes de l'Écosse; les bains publics; l'hôpital Jacques VI et celui de la marine; plusieurs établissements de bienfaisance, et des sociétés pour les progrès de l'instruction et de l'industrie.

Le port de Leith, cédé à la ville d'Édimbourg par Robert Ier, est formé par une belle jetée en pierre, construite au commencement du XVIIIe siècle, et possède deux grands bassins pour recevoir les navires; mais il n'a que 9 pieds d'eau à marée basse et 16 pieds à marée haute.

Vers le milieu du XVIe siècle, Marie de Guise, animée par son zèle pour arrêter les progrès de la réformation, fit entrer des troupes auxiliaires françaises, et pour les recevoir fortifia le côté nord du port. Ces fortifications étant tombées dans les mains des seigneurs du nouveau schisme, en 1540, furent rasées jusqu'aux fondements. Depuis, Cromwell fit construire à cet endroit, une

citadelle, qui fut pendant quelque temps son quartier général, et qui, quoique ruinée, fut occupée par Macintosh de Borlam, un des principaux chefs de la rébellion de 1715. Protégé par ce poste militaire, le commerce a pris plus d'activité, et l'espace occupé par le canon des partis opposés a été converti en un beau bassin. Une forte batterie existe encore pour la protection du port et du mouillage.

La rade offre un excellent mouillage pour des vaisseaux de première grandeur : en 1781, elle reçut et conserva, pendant plusieurs semaines, une flotte de 500 navires normands, convoyée par plusieurs vaisseaux de ligne. Près du fort, qui renferme des casernes et les batteries bastionnées, sont de vastes magasins pour la marine et pour l'artillerie, et des chantiers de construction. Le port est garanti par une jetée en pierre qui s'avance à une distance considérable dans la mer, et forme une délicieuse promenade. La vue des côtes voisines, le superbe coup d'œil de l'embouchure du Forth et la beauté de ses rivages, y attirent constamment une foule de curieux et d'habitants d'Édimbourg, qui viennent y prendre les bains de mer, ou assister à l'arrivée des bateaux à vapeur qui communiquent avec Londres.

La ville et le port de Leith se sont beaucoup ressentis des améliorations qui, durant les vingt dernières années, ont eu lieu dans la capitale de l'Écosse et dans les environs. Plusieurs nouvelles rues et des faubourgs peuplés d'une nombreuse population sont les marques les plus évidentes de l'activité commerciale qui distingue ce port d'Édimbourg. L'accroissement des affaires ayant fait reconnaître la nécessité de changements nombreux et importants, la plupart ont été promptement effectués. De nouveaux bassins ont été creusés sur une grande échelle, et on a rendu l'ancien port plus commode et plus accessible. L'épaisse forêt de mâts, déployant les couleurs de chaque nation commerciale, depuis la croix blanche du Danemark jusqu'au croissant de la Turquie, est l'indice certain d'un commerce étendu. Des bâtiments de guerre au large, l'arrivée et le départ continuel de paquebots, le bruit des canots et des embarcations, impriment à ce tableau un mouvement animé qu'on ne trouve que dans les principaux ports du royaume. — Un des plus beaux bateaux à vapeur que possède l'Angleterre va régulièrement de Leith à Londres et *vice versa ;* il est aussi grand qu'un vaisseau de ligne et du port de mille tonneaux; le salon de compagnie a cent dix pieds anglais de long sur dix de hauteur; on y trouve souvent une table de cent trente couverts. La beauté de ce bâtiment, les commodités et les agréments variés qu'il offre aux voyageurs, ont rendu cette traversée, autrefois si longue et si difficile, une véritable partie de plaisir.

Leith possède plusieurs établissements de bienfaisance, dont le principal est dirigé par une société de dames. Il y a aussi de beaux établissements pour les progrès de l'industrie et pour l'instruction : le gymnase; l'institut mécanique, où l'on enseigne les mathématiques, la mécanique et la chimie; et la bibliothèque, sont des établissements littéraires dignes de remarque.

La ville de Leith fut assiégée en 1560 par une armée anglaise à laquelle s'étaient joints les lords écossais de la congrégation. Elle fut défendue avec la valeur la plus intrépide par les Français venus au secours des Écossais, qui se couvrirent de gloire par une résistance si opiniâtre qu'elle déjoua pendant longtemps tous les efforts des assiégeants. Cependant, bloqués par une flotte anglaise, ils ne pouvaient recevoir par mer aucuns vivres, tandis que du côté de la terre ils étaient entourés par une armée considérable. La disette devint affreuse, et les troupes françaises étaient réduites à la dernière extrémité, lorsque François et Marie se déterminèrent, pour rétablir la paix, à faire quelques concessions au parti protestant. Par suite de cette détermination le siége de Leith fut levé, et toutes les troupes étrangères évacuèrent l'Écosse.

La citadelle et les fortifications de la ville septentrionale, réparées et augmentées par Cromwell, furent démolies lors du rétablissement de Charles II sur le trône. Ce fut à Leith que Marie Stuart, reine douairière de France et reine héréditaire d'Écosse, débarqua, à son retour de France, le 20 août 1561. Élisabeth lui ayant refusé un sauf-

conduit pour venir en France, les bâtiments de guerre anglais eurent ordre d'intercepter le passage à l'auguste voyageuse. A la faveur d'un épais brouillard, les galères de Marie Stuart réussirent néanmoins à échapper aux croisières, et entrèrent heureusement à Leith. Les préparatifs pour la réception de la reine avaient été faits à la hâte et imparfaitement; l'équipage qui avait été préparé pour elle et pour sa suite était fort simple, et contrastait singulièrement avec le cortège brillant qui l'entourait à Paris; la reine le remarqua, et cette circonstance produisit sur elle une pénible impression. Marie Stuart avait alors à peine dix-neuf ans.

Leith a des fabriques de toiles à voile, d'habillements de matelots, de cordages, de bouteilles, de cristaux, de savon, d'instruments d'agriculture, des raffineries de sucre, des forges, des corderies, des tréfileries, des brasseries considérables, de nombreuses distilleries et de beaux chantiers de construction. Cette ville fait un grand commerce avec la Baltique, la Méditerranée, d'autres contrées de l'Europe, l'Amérique et les Indes. Le nombre des bâtiments étrangers qui entrèrent dans son port en 1835 s'éleva à plus de 300. Les principaux objets d'importation sont le vin, l'eau-de-vie, les fruits, le riz, le sucre, le rhum, les bois de teinture, etc. — Long. O. 5° 31' 15". Lat. N. 56° 0' 0".

LEITHEN. Rivière du comté de Peebles; elle passe à Inverleithen, où elle se jette dans le Tweed.

LENOX (comté de). Voyez DUMBARTON.

LERVICK. Ville maritime, capitale de toutes les îles Shetland (comté des Orcades), située dans la partie S.-E. de l'île Mainland. Pop. 2,300 hab. Cette ville est irrégulièrement bâtie sur le penchant d'une colline et sur la baie de son nom, où elle a un port fréquenté par un grand nombre de navires étrangers, à l'époque de la pêche de la baleine et du hareng. La plupart des maisons sont grandes, bien construites, et couvertes en ardoises. Le port est vaste, commode, avec deux entrées près de l'extrémité septentrionale de la ville. Il est défendu par le fort Saint-George, qui renferme de belles casernes. — Long. O. 3° 38' 15", lat. N. 60° 10' 30".

LESMALT. Petite ville du comté de Wigton, à 5 l. N.-O. de Straurawer.

LETHINGTON. Château du comté d'Haddington. Ce château offre un mélange d'architecture ancienne et moderne : une tour indestructible, reste de la première, donne une idée de ces forteresses domestiques, à une époque où la sécurité des familles tenait moins à la bonne foi des traités qu'à des murs solides et à un grand nombre de domestiques. Le parc a été clos, dit-on, par suite d'une question que le successeur de Charles II adressa au propriétaire, qui lui demanda « s'il était vrai qu'on » fût trop pauvre en Écosse pour avoir un » parc garni de bêtes fauves? » Le royal duc, qui projetait une visite en Écosse, fut invité à venir en juger par lui-même. Aussitôt le duc de Lauderdale, prenant à cœur l'honneur du pays, s'empressa de revenir chez lui, où il fit enclore par un mur haut de douze pieds plus de trois cents acres de terrain, abondamment fournis de gros gibier, dissipant ainsi un doute injurieux, et répondant d'une manière victorieuse à la question qui lui avait été faite.

Lethington est le berceau du duc Jean de Lauderdale. Il a aussi été la résidence d'un de ses aïeux, le baron sir Richard Maitland, poëte du XVe siècle.

LEVEN. Rivière qui sort du Loch-Lomond et se jette dans la Clyde, au-dessous du château de Dumbarton, après un cours de deux lieues. Elle est navigable pendant six mois.

La vallée de Leven est riante, fertile, peuplée de villages manufacturiers et de cottages très-soignés, où l'on se figure, au sein de l'opulence, jouir du bonheur de la médiocrité. Cette vallée est encore embellie par le souvenir du poëte Smollett, dont le tombeau atteste qu'il repose dans les lieux où il reçut le jour; mais on cherche en vain l'humble retraite où venaient le visiter les Muses.— Les beautés pastorales de la vallée de Leven ont inspiré à Smollett une des plus belles odes dont puisse se glorifier la litté-

rature anglaise. On remarque aussi dans cette vallée le château gothique de Tillichewn, dont les croisées en ogive et les tourelles crénelées rappellent l'époque à laquelle il fut construit.

LEVEN. Rivière qui prend sa source dans le comté de Kinross; elle entre au-dessous de cette ville dans le lac Leven, et se jette dans le golfe de Forth, après un cours d'environ six lieues.

LEVEN ou LEVIN. Petite ville maritime du comté de Fife, située sur la côte septentrionale du golfe de Forth, à l'embouchure du Leven, qui y forme un bon port pour de petits navires. Pop. 1,100 hab. — Fabriques de grosses toiles. A 3 l. S. de Cupar.

LEVEN-LOCH. Voyez Loch-Leven.

LEVEN-LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté d'Inverness, à 9 l. S. du Fort-William.

LEWIS. La plus grande et la plus septentrionale des îles Hébrides, située dans l'océan Atlantique, entre 57° 41' 8" et 58° 28' 0" de lat. N., et entre 8° 22' 0" et 9° 25' 0" de long. O. La partie septentrionale, qui porte principalement le nom de Lewis, appartient au comté de Ross; la partie méridionale, nommée Harris, dépend du comté d'Inverness. Cette île a environ 20 l. de long, et 9 l. dans sa plus grande largeur. Elle est séparée de l'Écosse par un détroit de 10 lieues de large, nommé le Grand-Minch. Les côtes sont découpées par des baies nombreuses, dont les plus remarquables sont le Loch-Tua, le Loch-Stornaway, le Loch-Seathforth, le Loch-Barnera, le Loch-Ressort, et les lochs East et West-Tarbet. Le centre de l'île est traversé dans sa longueur par une chaine de montagnes assez élevées; il n'y a pas de cours d'eau considérable, mais la partie méridionale est arrosée par une multitude de ruisseaux, et renferme un grand nombre de petits lacs. Au S., un isthme très-étroit, resserré entre les lochs Ressort et Seathforth, joint cette île à la péninsule de Harris. Le pays en général est froid, aride, dépourvu de bois, et peu propre à la culture : les principales productions sont le seigle, l'avoine, les légumes, les pommes de terre et le houblon. Dans quelques pâturages, on élève des chevaux, du bétail noir, des moutons, des chèvres, et un assez grand nombre de porcs. Les collines sont couvertes de bruyères qui offrent une retraite à plusieurs espèces de gibier. Les lacs et les rivières abondent en saumons, en belles truites, et autres espèces de poissons. La côte occidentale est fréquentée annuellement par des myriades de harengs, que poursuivent un grand nombre de squales ou chiens de mer, dont les habitans tuent une quantité considérable pour faire de l'huile de leur foie. Dans la saison favorable, ces parages sont le rendez-vous d'une multitude de bâtimens pêcheurs, qui y viennent de plusieurs points de l'Europe.

La plupart des habitans de cette île vivent principalement de leur pêche, des produits de la fabrication de la soude de varec, et de leur misérable agriculture. On y remarque plusieurs châteaux forts, quelques restes de monuments druidiques, et divers édifices religieux érigés vers l'époque de l'introduction du christianisme en Écosse.

L'île de Lewis est divisée en quatre paroisses, et contient 14,000 hab. Le principal bourg est Stornaway, dont le port est le meilleur de l'île.

LEYS. Lac du comté de Kincardine, à 4 l. N.-O. de Stonehaven.

LIBERTON. Petite ville du comté et à 1 l. S. S.-E. d'Édimbourg.

LIBERTON. Petite ville du comté et à 2 l. 1/2 E. de Lanerk.

LIDDEL ou LIDDAL. Rivière qui prend sa source au mont Fana, dans le comté de Roxburgh. Elle entre dans le comté de Dumfries, qu'elle sépare du comté anglais de Cumberland, et se jette dans l'Esk à 2 l. S. de Langholm. Ses bords sont très-pittoresques.

LIFF. Petite ville du comté d'Angus, à 2 l. N. de Dundee.

LINGA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 1 l. S. de Watersay.

LINLITHGOW (comté de), ou **WEST-LOTHIAN.** Il est situé entre 55° 49' et 56° 1' de lat. N., et entre 5° 39' et 6° 12' de long. O. Ses bornes sont : au nord, le Forth qui le sépare du comté de Fife ; au sud-est, le comté d'Édimbourg ; au sud-ouest, celui de Lauerk ; à l'ouest, celui de Stirling.

Ce comté a environ huit lieues de long du nord-est au sud-ouest, trois lieues de large, et environ quinze lieues carrées. Il a moins conservé que les autres des traces des luttes armées qui ont désolé l'Écosse à différentes époques. Quelques ruines indiquent, il est vrai, des restes du pouvoir féodal ; mais généralement elles sont remplacées par des constructions qui annoncent des temps plus heureux. Parmi ces résidences sont Barbougle, Kinneil, Levingston-Peel, Abercorn, Meidhope, Tourtrevan, Blackburn, Duddingston, Dundas, Foxhall, Hallyards, Houston, Newliston, Polkemmet, etc., etc. — Les antiquités sont en petit nombre, si on en excepte les anciens châteaux, car leurs ruines romantiques peuvent être regardées comme telles lorsqu'elles se lient à l'histoire du pays. On remarque dans différentes paroisses des tombes, des buttes tumulaires, et de ces monuments funéraires qu'on élève sur les champs de bataille ; on en voit principalement un à Torpichen, ancienne résidence des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, sur les collines près de Lochoat et sur les rives de l'Almond. — C'est dans ce comté que commence la muraille romaine construite sous le règne des Antonins par Lollius Urbicus, depuis la Clyde, près de l'antique Kilkpatrick, jusqu'au Forth à Carriden : elle entrait dans le Linlithgow-Shire, traversait l'Avon à Black-End, se dirigeait de là vers Inver-Avon, et ensuite vers l'est à Kinneil. On peut encore apercevoir quelques restes de cette muraille près de la maison de Grange, d'où elle se dirigeait à l'est, et finissait probablement à Carriden ; une route militaire la longeait dans toute son étendue, depuis la station romaine à Cramond ; une autre route se dirigeait à l'ouest le long de la côte jusqu'à Carriden, traversait l'Almond, entrait dans le comté, passait de là par Barnbough-Hill, traversait Ecklin-Moor, où on en voit encore des vestiges, et ne finissait qu'avec la muraille.

Le comté de Linlithgow offre un pays ondulé, arrosé par deux rivières principales : l'Avon, qui traverse une grande partie de sa limite occidentale, et l'Almond, qui se dirige au S. et à l'E. La partie méridionale offre quelques marécages ; l'argile domine partout. L'agriculture a fait dans ce pays d'immenses progrès, et les terres sont, en général, bien cultivées ; presque toutes les propriétés sont encloses, et offrent des plantations de bois, ce qui donne à la contrée un aspect des plus agréables. Les collines offrent pour la plupart de bons pâturages, ou sont couvertes de bois.

Sur plusieurs points du comté on exploite des mines de houille, particulièrement aux environs du golfe de Forth, qui offre un débouché facile pour ce combustible. On exploite aussi des mines de plomb, des carrières de pierre de taille et de pierre calcaire ; il y a aussi quelques mines d'argent dont l'exploitation est peu fructueuse. Des traces de volcans se montrent dans quelques contrées, particulièrement dans le Dundas-Hill ; on remarque dans la paroisse de Dalmeny un rang de rochers qui offrent par intervalle des colonnes régulières. Il y a aussi des salines et quelques sources minérales.

Le comté de Linlithgow, dont la ville de son nom est le chef-lieu, ne renferme qu'un presbytère et deux bourgs royaux. Sa population est de 23,000 hab.

Fabriques de toiles, cuirs, distilleries, tuileries et briqueteries. — *Commerce* de houille, chaux, pierres de taille, grains, avoine, foin, sel, etc.

LINLITHGOW. Ville capitale du comté de ce nom, ayant titre de bourg royal, située sur le penchant d'une colline, près du bord méridional du golfe de son nom, à peu de distance de la rive droite du Forth. A 5 l. 1/2 d'Édimbourg, 2 l. 1/2 de Falkirk. Pop. 4,800 hab. — *Fabriques* d'eau-de-vie de grains, brasseries nombreuses, tanneries.

Linlithgow est une ville très-ancienne. Il n'est pas bien certain que ce soit le *Lindum*

de Ptolémée, mais il est prouvé évidemment que cette ville remonte à une haute antiquité. Pendant la campagne de 1300, Édouard Ier y fit construire un château qui, ayant été surpris comme nous le dirons ci-après, fut démoli quelques années après par ordre de Bruce; depuis, il fut rebâti, agrandi à différentes époques, et finit par avoir l'aspect et l'importance d'un palais royal. Les ruines vénérables de cet édifice ont conservé un caractère de grandeur qui n'inspire plus que de tristes pensées en pensant à ce qu'il fut autrefois. Elles s'élèvent sur le bord du lac, qui baigne à l'E. la base d'un charmant coteau, vis-à-vis duquel est une petite île. Le palais couvre une acre de terrain; il est bâti de pierres polies, presque partout élevé de cinq étages, et renferme un beau sqnarre, dont un des côtés est occupé par la chapelle. La façade et l'entrée furent élevées par Jacques V, et le côté N. le fut par son successeur. Le côté du levant est fort intéressant par les sculptures qui ornent les croisées; le côté occidental forme à cet égard un contraste choquant : il n'est pas beaucoup au-dessus d'une simple et vieille muraille, et indique plutôt une prison qu'un palais. — Le château de Linlithgow paraît avoir été principalement destiné aux reines douairières d'Écosse. Lorsque Jacques II se maria, au mois d'avril 1449, il constitua en dot à son épouse le palais, le lac et le parc de Linlithgow. Au mariage de son successeur, le même douaire fut assigné à Marguerite de Danemarck; et plus tard, lors de l'union du Chardon et de la Rose, en 1503, Jacques IV donna le palais et ses dépendances, ainsi que les priviléges qui y étaient attachés, à son épouse la reine Marguerite. Pendant la plus grande partie du règne de Jacques V, Linlithgow fut le Versailles de l'Écosse; la cour s'y retirait pour se délasser des graves occupations du gouvernement, et pour y jouir, dans les jardins et sur le lac, de ces agréables passe-temps auxquels se livraient les chevaliers de cet âge.

La ville de Linlithgow, autrefois le séjour favori des rois, quoique placée dans une des plus belles situations de l'Écosse, est beaucoup déchue depuis la réunion de l'Écosse à l'Angleterre; ses principaux édifices publics consistent en une belle église paroissiale, une maison de ville et un beau collége. L'intérieur est du plus grand intérêt pour les peintres et les antiquaires; celles des maisons qui ont survécu aux améliorations modernes, offrent le même style d'architecture qu'on remarque encore dans quelques vieilles villes de la Saxe : de pittoresques façades en bois, des boiseries sculptées, des portiques en saillie, de lourds balcons et des toits qui s'avancent sur la rue. Les maisons sont obscures, et à quelques égards peu commodes; mais on y reconnait les mœurs des générations passées, de ces milliers d'hôtes que chacune, comme un caravansérail, recevait pour un temps, et qui ne la quittaient que pour cette humble demeure dont ne revient personne. Les noms véritables, les symboles, les initiales, l'un supplantant l'autre, comme une famille remplace une autre famille, donnent à ces anciennes habitations un intérêt que ne peuvent pas produire les constructions modernes.

La grande église, qui occupe l'espace renfermé entre la ville et les restes de l'ancien palais, est une vaste construction gothique qui date du règne du pieux roi David. Un sentiment patriotique a veillé à la conservation des ornements et des sculptures; des anciens monuments de l'architecture sacrée de l'Écosse, c'est un de ceux qui se sont le mieux conservés.

Au nombre des autres objets curieux que renferme Linlithgow, on remarque une ancienne porte digne du plus grand intérêt, à cause du stratagème qu'on employa pour l'ouvrir à Bruce. La garnison anglaise qui occupait le château recevait ordinairement sa provision de fourrages d'un fermier des environs nommé Binnoch qui, quoique jaloux de vendre ses denrées, n'oubliait pas cependant que son pays subissait le joug de l'étranger. Après avoir chargé son chariot comme d'habitude, il s'approcha de la porte, suivant le charretier qui conduisait l'attelage comme pour s'assurer que le fourrage était exactement livré. La sentinelle, qui connaissait sa personne et les affaires qui l'amenaient, ne lui de-

manda pas de laissez-passer : la porte fut ouverte et le chariot passa. Binnoch, saisissant le moment, sauta au timon, le brisa d'un seul coup de hache, de sorte que, les chevaux continuant à avancer, le char resta au milieu de la porte. Au même instant, Binnoch terrassa la sentinelle, donna le signal, et aussitôt huit hommes armés sortent du milieu du foin et s'élancent pour seconder leur chef. L'alarme est aussitôt donnée; une partie de la garnison accourt et fait de vains efforts pour fermer la porte; mais le char placé au milieu s'opposa à leur dessein, et empêcha qu'on ne pût baisser la herse. Pendant ce temps, des Écossais armés, qui attendaient en embuscade le résultat de cette surprise, se précipitèrent dans la ville, se frayèrent de vive force un passage au milieu des rues, et prirent possession du château.

Un autre événement digne de remarque qui se passa à Linlithgow, est l'assassinat du régent Murray par Hamilton de Bothwellhaugh, pour venger la mort de son épouse, qu'un des favoris de Murray avait dépouillée de sa propriété et chassée de sa maison dans un moment où elle n'était pas encore remise des suites d'un accouchement récent. Mise à la porte à demi-nue, au milieu d'une nuit orageuse, la position critique où se trouva la malheureuse épouse de Bothwellhaugh, l'affront humiliant qu'elle éprouvait, son honneur et sa fierté blessés, sa position, qui ne lui laissait espérer ni appui ni adoucissement à ses maux, tout contribua à produire chez elle un tel accès de désespoir, que dans la nuit même elle devint folle. Informé de cet outrage inhumain fait à une créature inoffensive, dans un moment où elle avait un double droit à la protection et à l'intérêt de tous, Hamilton jura de se venger, et prit des mesures en conséquence. Ayant appris que le régent devait aller de Stirling à Édimbourg en traversant Linlithgow, Hamilton se posta dans une maison d'où il pouvait avoir vue sur le cortége, et lorsque le régent vint à passer, il lui tira à bout portant un coup de carabine qui l'étendit sans vie. Toute sa suite chercha à entrer dans la maison d'où le coup était parti, par les portes et les fenêtres; mais Bothwellhaugh avait si bien pris toutes ses mesures, qu'on ne put forcer l'entrée qu'après qu'il se fut élancé sur son bon cheval, et qu'il eut franchi la porte de derrière. Néanmoins, il fut poursuivi de si près, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne fût pris; mais voyant que le fouet et l'éperon n'avaient plus de pouvoir, il se servit de la pointe de son poignard pour aiguillonner son cheval, et, le forçant ainsi à faire un saut désespéré pour franchir un fossé que ses ennemis ne purent traverser, il parvint à se soustraire à leur poursuite.

Marie Stuart. C'est dans le palais de Linlithgow que naquit la reine Marie Stuart, le 14 décembre 1542 : la chambre, ou plutôt la salle où elle reçut le jour, est maintenant ce qu'il y a de plus intéressant dans ce bâtiment, autrefois si magnifique. Huit jours après sa naissance, cette royale enfant perdit son père, et dès ce moment la cour d'Angleterre espéra plus que jamais la réunion de l'Écosse. La petite reine avait à peine six mois, que le féroce Henri VIII, roi d'Angleterre, la rechercha en mariage pour son fils Édouard, prince de Galles, âgé d'un peu plus de cinq ans. En politique, il y a de ces demandes qui équivalent à des ordres : les propositions d'Henri furent acceptées dans le conseil d'Écosse. On nomma des députés pour aller à Londres conclure le double traité de paix et de mariage; le roi voulut d'abord exiger que l'on conduisit la princesse d'Écosse pour être élevée auprès du jeune prince qui lui était destiné; mais les plénipotentiaires de la veuve de Jacques ayant repoussé cette demande, il fut convenu que la future reine d'Angleterre aurait un gouverneur de cette nation, et qu'à dix ans elle viendrait à la cour de Londres pour ne plus la quitter. Le parlement d'Écosse devait livrer des otages pour la garantie de cette dernière clause. Marie n'avait encore que neuf mois, lorsqu'à Stirling le cardinal Beaton la sacra reine d'Écosse, en août 1543. Le clergé catholique, au milieu de cette cérémonie, songeait avec désespoir, d'abord à la fragilité de cette jeune tête, sa dernière espérance, et ensuite que, bientôt femme d'un mari protestant, Marie serait impuissante

peut-être à défendre le vieux culte. De son côté, la reine douairière, pleine de regrets pour cette France où elle avait passé les premières années de sa jeunesse, pour ce beau pays où régnait presque sa famille, ne voyait qu'avec douleur sa fille destinée à un peuple qui ne cessait de menacer l'Écosse et d'attaquer la France. La veuve de Jacques, tremblant pour sa fille au milieu d'un pays plein de factions et de troubles, redoutant de la part des Anglais quelque tentative d'enlèvement, fit quitter à son enfant le château qu'elle habitait pour venir demeurer dans une île située au milieu du lac de Manheit. Un monastère, seul édifice de cette paisible retraite, servit d'asile à la petite reine, qui avait pour compagnes quatre jeunes filles de son âge d'une haute noblesse, et portant comme leur maîtresse et leur amie le doux nom de Marie. Pendant qu'au milieu des discordes et des guerres, Marie de Lorraine, veuve de Jacques, veillait avec une si attentive tendresse sur sa fille, elle apprit que le comte d'Arran, nommé par le parlement régent du royaume, déclarait publiquement que bientôt son fils, par son union avec Marie, deviendrait roi d'Écosse. Alors prenant avec courage un parti décisif, et mettant son enfant sous la sauve-garde de la France, la reine douairière annonça que, d'après des négociations, sa fille n'aurait d'autre époux que François, le dauphin. Le parlement d'Écosse, préparé à cette nouvelle, donna sa sanction à ce qu'avait fait la veuve de Jacques. L'Angleterre redoutait avec raison de voir la puissance française s'étendre d'une manière formidable sur les îles britanniques. Marie, transportée au château de Dumbarton, attendit qu'une flotte française vînt la prendre. En effet, le duc de Brézé, envoyé par le roi de France, parut bientôt; la jeune reine s'embarqua le 13 août 1548, avec ses quatre amies, ses gouverneurs et trois de ses frères naturels. La traversée fut périlleuse; la flotte anglaise poursuivit inutilement les vaisseaux français, qui abordèrent à Brest.

La reine Marie fut conduite à Saint-Germain en Laye, où on la reçut avec tous les honneurs dus à son rang et à sa naissance. Henri II combla de caresses et de prévenances cette charmante petite reine de 6 ans, et la plaça dans un monastère pour y faire son éducation. Marie Stuart était belle, mais chaque année semblait augmenter encore sa grâce et sa beauté; son esprit se développa comme son corps; elle devint en peu de temps une des femmes les plus séduisantes de son siècle. A 12 ans, Marie savait très-bien sa langue naturelle, le français, l'italien, l'espagnol et le latin; Ronsard, du Belloi, Maisonfleur, devinrent ses plus chers courtisans; elle écrivit alors des vers remarquables par la simplicité d'un naturel élégant et poétique. Brantôme nous en a conservé quelques fragments.

Le 24 avril 1558, Marie épousa, dans l'église de Notre-Dame de Paris, le dauphin François, qu'elle salua roi d'Écosse. Aussi, depuis la célébration de la cérémonie, François prit le titre de *roi dauphin*, Marie celui de *reine dauphine*. Marie, plus âgée d'un an que François, se montra si pleine de déférence pour lui, que l'attachement de ce prince fut sans cesse en augmentant; il idolâtrait sa belle épouse. Ce fut le beau temps de Marie; la calomnie même paraît l'avoir respectée, car la légende du cardinal de Lorraine ne l'attaque pas. La mort prématurée de Henri II laissa le trône à François; son épouse vint s'y asseoir à ses côtés; mais bientôt Marie apprit la mort de sa mère, suivie peu de temps après par celle de François II; il fallut alors que la jeune reine dépouillât son front de cette belle couronne de France si glorieuse à porter. La veuve de François se retira à Reims auprès de son oncle, le cardinal de Lorraine.

Marie ayant compris que sa présence en Écosse était une nécessité, sollicita, par d'Oysel, un sauf-conduit de la reine Élisabeth. Celle-ci, en repoussant avec dureté cette demande, laissa deviner qu'elle avait espéré s'emparer de la fille des Stuart. Dans une longue conférence qu'elle eut à ce sujet avec l'ambassadeur d'Angleterre, Marie déploya une grande élévation d'esprit et de caractère. « J'ai bien échappé « au frère, dit-elle, pour venir en France; « j'échapperai de même à la sœur pour « retourner en Écosse; j'ai des amis qui

« auront la volonté et le pouvoir de m'y « ramener, comme ils m'ont conduite ici. » Le cardinal de Lorraine lui ayant proposé de ne pas emporter avec elle ses pierreries : « Lorsque j'expose ma personne, dit-elle, « craindrai-je pour mes bijoux? » Marie s'embarqua au port de Calais, le 15 août 1561 : une escorte nombreuse et brillante l'avait suivie jusque-là. Après avoir adressé de tristes et touchants adieux à sa suite, elle quitta la terre de France avec désespoir : la perte d'un bâtiment qui fit naufrage sous ses yeux lui parut un triste présage. « Adieu, France, disait-elle, adieu; « je te perds pour jamais!... » Elle composa ces vers mélancoliques, devenus presque populaires :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

On prit terre à Leith le 21 août 1561. La reine partit sur-le-champ pour l'abbaye d'Islebourg, d'où elle se rendit à Édimbourg; elle fit son entrée dans cette capitale au mois d'octobre. Au sortir d'une cour pleine encore de traditions chevaleresques, élégantes, de mœurs faciles, Marie se trouvait au milieu d'une noblesse austère, sombre, et plongée dans les disputes théologiques. La transition ne devait pas sembler agréable à une femme du caractère de la nièce des Guises.

Marie fit quelques efforts pour rétablir la paix dans ses États; elle voulut donner du ressort à l'action de la justice. Peut-être la jeune princesse eût-elle vaincu la sauvage énergie de ses sujets, apaisé les disputes religieuses, si l'Angleterre n'eût pas continuellement soufflé la discorde et la guerre civile. Malgré tous les soins de la reine, l'Écosse se trouvait tourmentée d'une violente guerre intestine. Huntly, qui avait pris les armes contre Marie, tomba sous les coups du nouveau comte de Murray. Marie, triomphante, mais sentant que tant que les Anglais ne cesseraient pas leurs intrigues, une victoire ne serait que la veille d'un nouveau combat, sollicita d'Élisabeth une entrevue dans le nord de l'Angleterre. La reine d'Angleterre refusa, en prétextant que ses occupations ne lui permettaient pas de s'éloigner de Londres.

A cette époque eut lieu un événement qui fit un grand tort à la reine d'Écosse. Danville, un de ses courtisans, avait laissé près de Marie le chevalier Chastelard, agréable poëte, qui devait servir d'intermédiaire entre le fils du connétable et la fille de Jacques. Chastelard ne put voir impunément la belle rose d'Écosse; il lui adressa des vers, reçut des réponses, et se crut peut-être aimé. Marie se trouvait à Burnt-Island, lorsque ses femmes découvrirent le malheureux Chastelard caché sous le lit de la reine : c'était la seconde fois qu'il était surpris ainsi. Marie ne put le sauver; des juges puritains le condamnèrent à avoir la tête tranchée. Quand il fut sur l'échafaud, au lieu de saintes paroles, il se fit lire l'ode de Ronsard sur la mort.

Le désir n'est rien que martyre :
Content ne vit le désireux,
Et l'homme mort est bien heureux.
Heureux qui plus rien ne désire.

Cet événement funeste engagea les amis de Marie à lui conseiller de contracter une nouvelle union. Cédant aux mauvais conseils d'une imprudente passion, elle repoussa toute alliance étrangère pour conduire à l'autel, le 29 juillet 1565, Darnley, dont la beauté faisait tout le mérite. La noblesse écossaise fut révoltée de ce mariage, contre lequel protestèrent avec violence les comtes de Murray, de Rhotes, d'Argyle, de Marr, de Glencarn, etc. Extrême comme le sont toutes les femmes passionnées, Marie publia une proclamation qui conféra à Darnley le titre de roi d'Écosse, et ordonnait qu'à l'avenir les actes et les lois seraient promulgués au nom du roi et de la reine. La plupart des seigneurs essayèrent de prendre les armes, mais ils furent contraints de se retirer en Angleterre, où ils sollicitèrent

une entrevue d'Élisabeth. — Encouragés dans leur révolte par la fille d'Henri VIII, les chefs écossais espéraient recevoir un accueil favorable; mais loin de leur témoigner de la bienveillance, Élisabeth poussa la fausseté jusqu'à les traiter de rebelles; elle refusa de les voir, en leur faisant sentir que, par humanité seulement, elle les laissait habiter ses États. « Ce fut une scène « déshonorante pour tout le monde, dit « Robertson, mais principalement pour Éli- « sabeth. » L'expulsion des seigneurs mécontents, la manière dont ils avaient été reçus par la cour anglaise, donnaient un double avantage à Marie. Elle le perdit en protégeant ouvertement la religion catholique; le peuple écossais vit avec douleur les comtes de Lennox, d'Athol, de Cassil, assister publiquement à la messe. Épouser Darnley n'était point la seule faute commise par Marie : elle en avait fait une aussi grande lorsqu'elle avait pris pour confident Riccio ou Rizio, homme d'un esprit fin et enjoué, musicien habile. Le roi vit avec douleur l'intimité de Riccio et de la reine; quelques seigneurs, poussés à bout sans doute par le sentiment de leur propre dignité et l'insolence de Riccio, se liguèrent : Darnley s'unit à ces conspirateurs, et un assassinat fut résolu. Le comte de Morton, grand chancelier du royaume, se chargea de conduire l'entreprise, lord Ruthwen de frapper. Le 9 mars 1566, Riccio, qui était auprès de la reine avec la comtesse d'Argyle, fut massacré, malgré les cris de Marie, par Ruthwen, Georges Douglas, Lindley, André Karrew, etc. Le lendemain de cet assassinat, unique dans les pages les plus sanglantes de l'histoire, Murray et tous les autres chefs de la dernière rébellion rentrèrent à Édimbourg. Marie était perdue peut-être si elle fût demeurée entre les mains de ses ennemis, qui dominaient un roi sans force et sans dignité; mais ses charmes la sauvèrent : elle triompha du brutal courroux de Darnley, qui s'enfuit avec elle à Dunbar. Là, la reine réunit des troupes, força les meurtriers insurgés à se soumettre, et revint à Édimbourg, où elle accoucha, le 19 juin 1566, d'un fils qui se nomma Jacques. — Marie avait besoin de se sentir aimée; elle se fût peut-être attachée à ses sujets, s'ils eussent montré de la bienveillance pour elle; mais ses habitudes légères, ses capricieuses volontés, son manque de gravité, ses croyances religieuses, tout déplaisait dans l'élève de la cour de Henri II à la nation écossaise. Aussi Marie chercha-t-elle toujours à avoir quelqu'un auprès de son trône, dans le cœur duquel elle pût épancher son cœur. Après le meurtre de Riccio, elle avait honoré de sa confiance Jacques Hepburn, comte de Bothwell, chef d'une ancienne famille. « Nul « homme, dit Robertson, n'eut une ambition « plus hardie. » Darnley était tombé dans une complète disgrâce; Marie ne pouvait plus le voir; cependant apprenant qu'il se trouvait malade à Glascow, elle voulut aller le rejoindre : on la retint. Elle ne fit ce voyage que lorsqu'elle apprit que le roi était convalescent. Elle le ramena à Édimbourg; mais, au lieu de le faire loger au palais de Holy-Rood, elle l'installa dans la maison du prévôt de la collégiale de Sainte-Marie des Champs. La reine passait quelquefois la nuit dans une chambre placée au-dessus de celle de son époux, avec lequel elle paraissait réconciliée. Le 9 février 1567, rappelée à Holy-Rood par le mariage d'un de ses serviteurs, Sébastien, elle quitta le prince d'un air fort calme, et lui dit adieu par de tendres paroles. Dans la nuit du 9 au 10, vers deux heures du matin, la maison du prévôt (Kirk-of-Fied) sauta par l'effet d'une mine. L'on retrouva dans le jardin le corps du prince et de son valet de chambre, portant tous deux les marques de la strangulation. La voix publique accusa Bothwell. Il était puissant, les preuves manquèrent; il fut renvoyé absous. Bothwell résolut de profiter sans délai de la fortune qu'il venait de conquérir par un meurtre. Il engagea la noblesse effrayée ou corrompue à signer un acte par lequel on suppliait la reine de s'unir à lui. Marie eut la lâche faiblesse d'épouser le meurtrier de Darnley, puis le fit roi, en lui donnant sa main le 16 mai 1567, quatre mois après l'assassinat!..... L'Écosse se souleva, la reine et son époux furent assiégés dans le château de Borthwick, d'où Marie parvint à se réfugier au château de Dunbar; Bothwell s'enfuit en Norwège. Après cette fuite, Marie vint se

remettre entre les mains de Kirkady, chef des confédérés. Les seigneurs lui donnerent des marques de respect, mais la soldatesque l'insulta avec une fureur inouïe. Les nobles constituèrent Marie prisonnière au château de Loch-Leven, où ils la forcèrent à se démettre du gouvernement. Par un acte, elle céda la couronne à son fils; par un second, elle donna la régence au comte de Murray, son frère naturel et son ennemi. Dépouillée de tout, privée de communication avec le dehors, prisonnière depuis onze mois, elle se vit rendue à la liberté par l'enthousiasme et l'audace d'un enfant, William Douglas (2 mai 1568). Six mille hommes vinrent se ranger autour de la reine délivrée : cette armée, attaquée par le régent, se dispersa à Langside-Hill : Marie prit la fuite, d'abord jusqu'à l'abbaye de Dundrenan, dans la province de Galloway; elle se jeta ensuite dans une barque à Kirkudbright, traversa le golfe de Solway, pour aborder à Workington (en Angleterre), le 16 mai 1568, d'où on la conduisit jusqu'à Carlisle. De là, elle écrivit à la reine d'Angleterre, afin de solliciter son appui et lui demander la permission de se rendre à Londres. Élisabeth lui répondit, qu'elle ne pouvait lui accorder sa demande qu'après que la veuve de Darnley se serait justifiée du meurtre de son époux. Une enquête eut lieu à York; Murray le régent y vint pour accuser Marie; mais le principal commissaire nommé pour présider aux débats de cette hideuse affaire, Howard, duc de Norfolk, engagea secrétement Murray à se modérer. Élisabeth, implacable dans ses projets de vengeance comme dans la marche de sa politique, transféra le siége des conférences à Westminster, et fit conduire Marie à Tullbury, où elle fut remise à la garde du comte de Shrewsbury.—Les comtes catholiques de Northumberland et de Westmorland, des familles de Precy et de Névil, se soulevèrent en faveur de Marie; ils ne durent leur salut qu'à une prompte fuite. Murray tomba assassiné (1570) par Hamilton-Bothwelluaugh : il y eut alors deux partis en Écosse, celui du jeune roi et celui de la reine : l'influence d'Élisabeth donna la victoire au premier. Lennox obtint la régence. Tué à Stirling, par Claude Hamilton, il eut pour successeur le comte de Marr. Norfolk, rendu à la liberté, reprit ses projets; trahi par son secrétaire Hickfort, il eut la tête tranchée. A cette tentative de Norfolk succéda celle de Trokmarton. Trokmarton fut décapité. Babington, duc de Derbyshire, forma à son tour le projet de délivrer Marie et d'assassiner Élisabeth. Babington et ses complices tombèrent sous la hache du bourreau. Le peuple anglais qui idolâtrait Élisabeth, ressentit profondément toutes ces tentatives d'assassinat, faites contre les jours de la reine, qui en rejetait tout l'odieux sur Marie. Celle-ci reçut en conséquence l'ordre de comparaître. Leicester avait dans le conseil proposé un assassinat. En apprenant qu'on voulait lui faire son procès, la reine d'Écosse répondit avec fierté : « Où sont mes pairs? où sont mes juges? « Que me peuvent les lois anglaises? » Elle nia du reste hautement toute participation au complot. Châteauneuf, ambassadeur d'Henri III, intercéda en faveur de Marie : Élisabeth répondit qu'elle faisait tous ses efforts pour sauver l'honneur et les jours de la pauvre captive. Jacques, pour lors roi d'Écosse, le lâche Jacques, le fils de Marie, au lieu d'intervenir dans cet effroyable commencement de procédure, dit cette atroce parole : *Il faut qu'elle boive ce qu'elle a fait.* On conduisit la prisonnière à Fotheringay, où se réunirent les commissaires qui devaient la juger (11 octobre). Marie comparut, mais elle se contenta de dire : « Je suis venue « dans ce royaume comme souveraine indé« pendante pour implorer l'assistance de la « reine, et non pour me soumettre à son « autorité. Prisonnière, je n'ai jamais joui de « la protection de ces lois avec lesquelles vous « voulez me frapper. » Elle montra dans toutes ses réponses autant de modestie que de fermeté. — Les commissaires, par ordre exprès d'Élisabeth, s'ajournèrent, sans prononcer de sentence, à la chambre étoilée, où, le 25 octobre 1586, ils déclarèrent Marie *coupable de diverses choses tendantes au détriment et à la mort d'Élisabeth.* Le parlement eut l'infamie de ratifier l'arrêt. La sentence fut publiée le 6 décembre; lord Backhurst et Beale la notifièrent à la malheureuse captive. « Après tant de maux,

« dit-elle, voici l'instant de ma délivrance. » Élisabeth fit sonder sir Amias Pawlet, gardien de Marie, pour savoir s'il consentirait à l'égorger : il refusa noblement. La reine d'Angleterre s'écria, en parlant de sir Amias : « C'est un drôle qui fait le délicat et le scru« puleux !...... » Elle proposa alors d'employer un misérable nommé Wingfield : une généreuse remontrance de Davison mit fin à cet abominable projet. — Dès lors, l'exécution fut résolue. Les comtes de Shrewsbury et de Kent se rendirent le 17 février, avec le grand-shérif du comté, au château de Fotheringay. On les introduisit auprès de la prisonnière, qui remercia Dieu de vouloir bien mettre un terme à ses douleurs, jura sur la Bible qu'elle était innocente, traça son testament, distribua le peu qui lui restait en argent, bijoux et vêtements; écrivit deux lettres, l'une au roi de France, l'autre au duc de Guise; soupa, but à la santé de tous ses serviteurs en larmes, et finit la soirée par des paroles doucement joyeuses. Dès le grand matin, elle se leva, se mit en prières, communia avec une hostie consacrée par le pape Pie V, et reçut les commissaires sans changer de visage. Elle était vêtue d'une robe de velours qui relevait sa beauté naturelle. Après avoir embrassé ses quatre Marie, auxquelles elle ordonna d'aller vivre dans cette France, « où l'on me « pleurera, dit-elle, tandis que je serai heu« reuse, » Marie donna la main aux hommes. Elle se montra vivement touchée de la douleur de son vieux maître d'hôtel Melvil, prit un petit crucifix d'ivoire, et partit pour le lieu du supplice, accompagnée de Melvil, de trois autres serviteurs et de deux de ses femmes. L'échafaud était dressé dans la salle même où Marie avait été jugée; elle monta d'un pas ferme les marches fatales, écouta sans pâlir sa sentence, pria à haute voix pour son fils, pour la reine d'Angleterre, puis s'adressant au crucifix, elle dit : « Ou« vre tes bras, ô mon Dieu! comme ils ont « été étendus sur la croix, qu'ils s'étendent « pour me recevoir! » Voyant la hache, elle s'écrie : « J'aimerais mieux mourir d'un « coup d'épée, à la française!.... » Elle gronda doucement ses femmes, qui ne pouvaient retenir leurs cris et leurs lamentations. Enfin, elle posa sa tête sur le billot, et le bourreau la sépara du corps par un coup de hache. Ainsi mourut Marie Stuart, ayant un peu plus de quarante-quatre ans. Ses talents et son esprit n'étaient pas moins remarquables que sa beauté, et l'on ne peut douter de la bonté naturelle de son cœur, ni de la fermeté de son caractère. Néanmoins elle fut, sous tous les rapports, l'une des princesses les plus infortunées qui aient jamais vécu, depuis le moment où elle vint au monde, dans une heure de crise et de danger, jusqu'à celui où une mort violente et terrible mit fin à une triste captivité de dix-huit ans.

LINNHE-LOCH. Golfe formé par l'Atlantique sur la côte occidentale de l'Écosse. Il divise le comté d'Argyle en deux parties, touche au N.-E. au comté d'Inverness, s'étend depuis le détroit de Mull jusqu'au fort William, où il se rétrécit et forme le Loch-Eil. Le Loch-Linnhe communique au golfe du Murray, par le canal Calédonien; sa largeur varie de une à trois lieues.

LINTON. Petite ville du comté et à 4 l. N. N.-O. de Peebles, située au confluent de la Lynne et du Tweed. Pop. 1,200 hab. — *Commerce* considérable de moutons.

LISMORE. Ile fertile du comté d'Argyle, une des Hébrides, située à l'embouchure du Loch-Linnhe. Elle a 3 l. de long sur 1/2 de large. Le sol est fertile en orge, avoine, lin, chanvre et pommes de terre. Les parties non cultivables sont hérissées de rochers et renferment plusieurs petits lacs. Cette ile forme une paroisse, dont la population est de 1,650 hab. Elle est très-basse et environnée de courants dangereux.

L'ile de Lismore, qui s'élève du sein du lac en jolies collines ondulées, est surtout remarquable comme ayant autrefois appartenu aux évêques d'Argyle et des îles : il y avait, il y a quelques années, un collége catholique romain, où les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce terminaient leurs études avant d'aller exercer leurs fonctions dans les différentes parties de l'Highland. On y trouve en différents endroits des vestiges de camps fortifiés, des tours rondes bâties sans ciment, un vieux château avec pont-levis et fossés, et en face d'Olban un

îlot dont la forme curieuse ressemble aux ruines d'une maison. — Exploitation importante des carrières de pierre calcaire et de pierre à chaux. — A 10 l. N.-O d'Inverary. Long. O. 7° 52' 0". Lat. N. 56° 32' 0".

LIVAT-WATER. Rivière qui prend sa source près de Scalan, dans la partie méridionale du comté de Bamff, et qui se perd dans l'Avon.

LOANHEAD. Joli village du comté et à 2 l. S.-O. d'Édimbourg.

LOCHABER. District oriental du comté d'Inverness, l'une des contrées les plus montagneuses et les plus stériles de l'Écosse; il est néanmoins très-pittoresque et possède quelques mines de fer. Le Lochaber renferme le Ben-Nevil, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne. Les seules terres cultivées sont autour des cabanes des habitants, et produisent un peu d'avoine et d'orge; dans les vallons, on élève un grand nombre de bêtes à cornes de couleur noire, estimées des Anglais. La population est peu nombreuse et très-misérable.

Les routes parallèles du Glen-Roy sont situées dans le Lochaber, à 4 l. N.-O. du fort William. Elles ont de 60 à 70 pieds de largeur, et étaient autrefois au nombre de trois; mais l'inférieure n'est presque plus reconnaissable. Ces routes forment sur la pente des coteaux trois lignes parfaitement parallèles et horizontales, distantes l'une de l'autre de 180 pieds, et se correspondant exactement sur chaque côté de la vallée. Si un renfoncement sillonne le flanc de la montagne, elles y pénètrent sans changer de niveau; si une rivière se présente, au lieu de l'attaquer de face et de la passer sur un pont, elles la côtoient sans quitter leur direction horizontale, la traversent lorsqu'elles la trouvent à leur hauteur, et reviennent sur la rive opposée regagner la vallée principale. On a attribué ces routes aux rois d'Écosse qui résidèrent à Inverlochy; mais il est plus naturel de croire qu'elles furent les rives d'un lac qui occupait jadis la place de la vallée, et qui a changé trois fois de niveau avant de s'écouler entièrement.

LOCH-ABER. Bras de mer du comté d'Inverness. Près de son embouchure est le fort William, dans un des endroits les plus montueux et les plus arides du comté.

LOCH-ACHERAY. Voyez Acheray.

LOCH-ALINE. Joli lac du comté d'Argyle, dont les rives boisées forment dans le Morven un renfoncement de quatre milles de profondeur. Un vieux château, à moitié détruit par le temps, décore l'une des rives de ce beau lac.

LOCH-ARD. Voyez Ard.

LOCH-AVON. Lac du comté d'Inverness, situé au pied du Cairngorm, à 2,300 pieds au-dessus de l'Océan. On y jouit d'une vue magnifique sur la masse conique du Cairngorm, dont le sommet, presqu'en tout temps couvert de neige, s'élève à 4,080 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette montagne fournit aux arts de beaux cristaux de roche de différentes nuances, et le minéralogiste y recueille plusieurs variétés d'amiante, de cristallisations calcaires, de talc, de zéolithe, de quartz cristallisé et de spar.

LOCH-AWE. Voyez Awe.

LOCH-BALADREN. Lac du comté d'Inverness, situé près de la base de la colline romantique de Craig-Ellachie, près de laquelle on découvre le sauvage Lairg-Chruaidh, ou le pas des rochers.

LOCH-CHON. Voyez Chon-Loch.

LOCH-CRINAN. Lac du comté d'Argyle dans lequel ouvre le canal de son nom; il est remarquable par les nombreuses découpures de ses rives et par les petites îles dont sa surface est couverte, et qui en font une espèce de labyrinthe dont l'aspect varie à chaque instant. A l'entrée du canal est le village de Crinan, où il est facile de se procurer un bateau pour visiter les îles de Jura, d'Islay, de Colonsay et d'Oronsay.

LOCH-CRERAN. Lac qui se prolonge à l'E. jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes, et à l'entrée duquel est la petite île d'Ériska.

LOCH-DOCHARD. Voyez Dochard.

LOCH-EARN. Voyez Earn.

LOCH-ETIVE. Étroit bras de mer du comté d'Argyle, au N. du Loch-Awe, et à

l'embouchure de la petite rivière de son nom. Il a 6 l. 1/2 de long et communique a la mer par un etroit canal.

Le lac Étive est navigable sur toute son étendue. A l'endroit nommé *Connel Ferry* (passage Connel), il se resserre et est barré dans les trois quarts de sa largeur par un banc de rochers que les navires peuvent franchir à marée haute; mais lorsque le flux commence, les eaux, retenues par la barrière qui s'oppose à leur retour, s'élancent avec fureur à travers le seul passage qui leur reste, et présentent le spectacle singulier d'une cascade marine.

LOCH-FIN-LAGAN. Lac situé au centre de l'île d'Islay, et dans lequel se trouvent deux petites îles : sur l'une de ces îles se voient les ruines du palais du lord des îles Macdonald; la seconde, nommée île du Conseil, était jadis le siége d'un tribunal perpétuel de treize juges institué par le même prince.

LOCKERBY. Village du comté de Dumfries, sur l'Annan. Pop. 900 hab. Il consiste en une rue régulière de 300 toises de long, coupée à angle droit par plusieurs autres petites rues.

C'est aux environs de Lockerby que se donna la bataille de Driffe-Sands, lors des querelles à mort des Maxwells et des Johnstones. La tour de Lockerby, forteresse d'un Johnstone qui en avait confié la défense à son épouse, fut assiégée sans succès par Maxwell.

LOCH-LAGGAN. Voyez Laggan.

LOCH-LEVEN. Lac du comté de Kinross, bordé à l'est par les monts Lomond et au sud par les monts Benarty. Il a environ 1 l. 1/2 de long sur 3/4 de l. de large, et s'écoule par la rivière du Leven dans le golfe de Forth. Le Loch-Leven est trés-poissonneux et abonde surtout en excellentes truites; il renferme quatre iles, dont la plus considérable possédait jadis le prieuré de Saint-Servon, fondé, dit-on, par un roi des Pictes.

Dans une autre île, située vers la partie N.-O. du Loch-Leven, se trouvent les restes du fameux château fort du lac qui fut, selon la tradition, la résidence de Congal, fils de Dongart, roi des Pictes. En 1335, lorsque Édouard Baliol disputait à David II la couronne d'Écosse, le château de Loch-Leven soutint un siége mémorable et fut une des quatre forteresses qui restèrent fidèles aux descendants de Bruce. Il était cerné par un corps de troupes anglaises commandé par sir John Stirling : les assiégeants n'osant pas approcher de l'île avec des barques, Stirling imagina un singulier expédient pour obliger la garnison à se rendre. Il y a une petite rivière, appelée le Leven, qui prend sa source dans le lac et en sort par l'extrémité orientale. Les Anglais construisirent en cet endroit une haute et forte digue, afin d'empêcher les eaux du Leven de s'écouler. Ils espéraient que celles du lac, grossies par la rivière, s'élèveraient au point d'inonder l'île, et forceraient le gouverneur du château à capituler. Mais celui-ci envoya pendant la nuit une petite barque montée par quatre hommes qui firent une brèche à la digue, d'où les eaux s'élancèrent avec une telle violence, qu'elles entraînèrent les tentes, le bagage, les assiégeants et presque toute leur armée. On montre encore aujourd'hui quelques vestiges de cette digue.

Après l'affaire de Carberry-Hill, la reine Marie Stuart, qui s'était rendue au lair de la Grange, fut conduite, le 16 juin 1567, au château de Loch-Leven, où elle fut détenue prisonnière dans une tour grossière et incommode, bâtie au milieu d'une petite île, où elle avait à peine un espace de soixante pieds pour se promener. Ce château appartenait à sir William Douglas, qui s'acquittait avec une fidélité sévère du soin de garder sa captive; mais le plus jeune de ses frères, Georges Douglas, devint bientôt plus sensible au malheur de la reine, et peut-être à sa beauté, qu'aux intérêts du régent Murray ou à ceux de sa propre famille. Un plan dressé par lui pour l'évasion de Marie ayant été découvert, il fut à l'instant renvoyé de l'île; mais il y conserva des intelligences avec un de ses jeunes parents qu'on appelait le petit Douglas, jeune homme de 15 à 16 ans qui était resté dans le château. Le 2 mai 1568, le petit William Douglas réussit à s'emparer des clefs du

château tandis que le reste de sa famille était à souper. Il conduisit Marie et sa suivante hors de la tour lorsque tout le monde fut livré au repos, ferma les portes du château à double tour, pour empêcher qu'on ne les poursuivît, jeta les clefs dans le lac, plaça la reine et la femme qui l'accompagnait dans un petit esquif, et rama vigoureusement jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'autre bord. Au moment de commencer leur aventureux voyage, le jeune pilote fit un signal convenu, et plaça dans une croisée une lumière qu'on pouvait apercevoir de l'extrémité la plus reculée du lac, pour informer ses amis que leur plan avait réussi. Lord Seaton et plusieurs membres de la famille des Hamiltons les attendaient à l'endroit du débarquement. La reine monta à cheval sur-le-champ, et se dirigea en toute hâte sur Nildry, d'où elle se rendit le lendemain à Hamilton.

Il reste encore de belles ruines du château fort de Loch-Leven. Le lieu où Marie Stuart s'échappa de ce château a conservé le nom de Mary's-Know (le tertre de Marie). On montre encore la porte par laquelle la reine effectua son évasion nocturne, et l'on ne saurait faire un pas dans le château sans se rappeler une de ces scènes si bien représentées par Walter Scott dans le roman de l'Abbé : ici Marie Stuart s'est livrée à toute l'amertume de sa douleur; là, elle a retrouvé son aimable gaieté, grâce aux espiégleries de son page et de la piquante Catherine Seyton; dans cette chambre, elle a triomphé de la haine de sa geôlière par un de ces sarcasmes auxquels elle eût sacrifié les considérations les plus importantes; dans une autre elle signa l'acte de son abdication forcée.—Les clefs que Douglas jeta dans le lac en ont été retirées en 1805, et déposées à Kinross-House.

C'est à Kinnesswood, sur la rive N.-E. du lac, que naquit l'intéressant Michel Bruce, qui mourut à vingt-et-un ans, et dont le génie brilla comme un éclair dans l'obscurité de la misère et du délaissement.

LOCH-LINNHE. Voyez Linnhe-Loch.

LOCH-LOCHY. Voyez Lochy.

LOCH-LOMOND. Voy. Lomond-Loch.

LOCH-LONG. Voyez Loung-Loch.

LOCH-LUBNAIG. Lac du comte de Perth. Voyez Lubnaig.

LOCHMABEN. Village du comté et à 4 l. E. N.-E. de Dumfries, avec titre de bourg royal. Pop. 2,000 hab. Il est situé sur la rive droite de l'Annan, et possède des fabriques considérables de toiles.

La bataille de Driffe-Sands se donna aux environs de Lochmaben, à l'époque des guerres à mort des Johnstones et des Maxwells. Ces derniers y furent défaits, et lord Maxwell y perdit la vie. La bataille de Driffe-Sands est remarquable, parce que c'est la dernière qui se donna sur les frontières.

LOCH-MONTEITH. Voyez Monteith.

LOCH-NESS. Voyez Ness-Loch.

LOCHNOG. Baie située entre le Loch-Fyne et le Loch-Lomond, dans le comté d'Argyle.

LOCH-WYNNOCH. Village du comté de Renfrew, à 3 l. O. S.-O. de Paisley. Pop. 4,200 hab. Il est situé sur le lac de son nom, et possède des filatures de coton considérables.

Le Loch-Wynnoch a une lieue de long sur à peu près autant de large. Il renferme une île où l'on voit les restes d'une ancienne forteresse.

LOCHY. Lac du comté d'Inverness, situé entre le fort Auguste et le fort William. Ce lac a 3 l. 1/2 de long sur environ 1/3 de l. de large, et communique au Loch-Oich et au Loch-Eil par le canal Calédonien. Ses rives sont très-escarpées; il est moitié moins profond que le Loch-Ness.

LOGIE-COLDSTONE. Petite ville et paroisse du comté et à 11 l. O. d'Aberdeen. Cette paroisse, dont la population est de 850 hab., renferme le lac Daven, qui a une lieue de tour.

LOGIE-PERTH. Village du comté d'Angus, sur la rive droite du North-Esk, à 2 l. N. N.-O. de Montrose.

LOGIERAIT. Village et paroisse du comté de Perth, à 3 l. N. de Dunkeld. Pop. de la paroisse, 3,000 hab. On y voit les ruines d'un temple attribué aux druides.

LOMOND-BEN. Voyez BEN-LOMOND.

LOMOND-LOCH. Beau et grand lac situé dans le comté de Dumbarton, à l'O. de celui de Stirling, près et au N.-E. de l'embouchure de la Clyde, où il a son écoulement par la rivière de Leven. Ce lac a 10 l. de long du N. au S., et 3. l. dans sa plus grande largeur, et plus de 30 l. de circonférence. Vers l'extrémité septentrionale, sa profondeur est de plus de 100 brasses, tandis qu'à l'extrémité méridionale elle excède rarement 20 brasses. Ses eaux sont douces; cependant il éprouve l'influence des marées, et en 1755, pendant le tremblement de terre de Lisbonne, il fut si violemment agité, que des bateaux furent poussés par les vagues à 80 pas sur le rivage. On y compte trente-trois îles, dont la plupart sont habitées et renferment des restes d'antiquités; les autres n'offrent que des montagnes rocailleuses qui servent de retraite aux oiseaux de mer : les principales sont Inchlonich, Inchconnachar, Inchcallich et Inchmurren. Les rives du Loch-Lomond sont très-pittoresques; sur celles de l'est, s'élève la haute montagne du Ben-Lomond, qui termine à l'ouest la chaîne des monts Grampians.

Le lac Lomond, abstraction faite des irrégularités formées par un grand nombre de petits promontoires, a la forme d'un triangle isoscèle, dont le sommet est tourné vers le nord. Deux bateaux à vapeur font journellement le tour du lac, le parcourent d'une extrémité à l'autre et touchent aux principales îles. Chacun de ces bateaux a toujours de 50 à 100 passagers : on peut donc calculer qu'il y a par mois environ 5,000 étrangers qui visitent le lac Lomond. La marche rapide des navires, leurs couleurs éclatantes et la bigarrure des vêtements d'une foule de passagers, qui se tiennent habituellement sur le pont, forment un contraste frappant avec le calme profond qui règne sur le lac et la sombre parure de ses rives. De temps en temps les accents de la cornemuse se mêlent au bruissement des flots. A mesure que l'on avance vers la tête du lac, les montagnes dans lesquelles il est encaissé, s'élèvent et se rapprochent de plus en plus; elles forment à la fin une gorge obscure et profonde, où l'œil s'égare au sein d'un brouillard ténébreux. C'est dans ce lieu, si propre par son caractère mystérieux à servir de temple aux divinités ossianiques, que l'on remarque le *Bull-Stone*, ou la pierre du taureau, rocher singulier, qui a environ 20 pieds de hauteur, et ressemble parfaitement à une chaumière ; le toit est tapissé d'une mousse jaunâtre. Il renferme une grotte spacieuse, dans laquelle on pénètre par une ouverture ceintrée. Non loin du Bull-Stone, et sur la rive opposée, s'ouvre la caverne de Rob-Roy, grotte presque inaccessible, célèbre pour avoir été l'asile de Rob-Roy, dont Walter-Scott a rendu l'histoire populaire, et pour avoir servi de refuge à Bruce pendant la nuit qui suivit la perte du combat de Strath-Fillan. Le Ben-Lomond et toutes les terres qui s'étendent le long du bord oriental du lac, étaient autrefois la propriété de Rob-Roy, dont le nom se lie avec toutes les parties les plus remarquables de ce paysage. Non loin de là est le fort d'Invernaid, bâti en 1713 pour arrêter ses audacieuses excursions.

De nombreux troupeaux paissent sur les vastes coteaux qui s'étendent à la droite du lac; des hameaux se groupent sur le rivage, des châteaux s'élèvent à mi-côte, et des cascades se déroulent comme des banderoles argentées sur la verdure des forêts. Le joli village de Tarber se cache sous de grands arbres, au fond d'une petite baie, et de noirs rochers le couronnent de leurs formes bizarres. Sur la gauche, le Ben-Lomond élève sa masse pyramidale, et des nuages légers se jouent autour de son sommet. Le lac se prolonge et se divise enfin en une multitude d'îles qui semblent voguer à sa surface; les unes osent à peine élever au-dessus des eaux le tapis de leur tendre verdure; d'autres sont ombragées de grands arbres; celle-ci n'est qu'un roc aride, celle-là nourrit de grands troupeaux de daims; Inch-Callich conserve encore les ifs du cimetière du Clan-Alpine, et sur Inch-Murren, on distingue les ruines du château de Lennox. Le château de Balloch est bâti à mi-côte dans une espèce de presqu'île formée par la jonction du lac et de la Leven. De loin, cet édifice semble d'un gothique très-ancien : en s'approchant on reconnaît qu'il vient à peine

d'être achevé. Rien n'y manque toutefois pour l'illusion; ni les tours, ni les tourelles, ni les créneaux, ni même le lierre planté avant les fondements et qui déjà couvre les murs.

Le manière la plus usitée de faire le tour des lacs est de se rendre d'Édimbourg à Stirling par le bateau à vapeur, de Stirling à la tête du lac Lomond par Callender et le lac Katrine, et de revenir à Glascow par Dumbarton. Le voyage d'Ecosse est de bon ton en Angleterre : on le regarde comme le complément de l'éducation.

LONGBRIDGE. Petite ville du comté et à 1 l. 1/2 E. d'Elgin.

LONG-FORGAN. Village et paroisse du comté et à 4 l. E. N.-E. de Perth. Pop. 1,550 hab.

LONG-HAVEN. Baie sur la côte orientale du comté d'Aberdeen, à 1 l. 1/2 S. de Peterhead.

LONGHOLM. Petite ville du comté et à 8 l. E. de Dumfries.

LONGSIDE. Ville du comté d'Aberdeen, à 2 l. O. de Peterhead.

LOSSIE. Rivière qui prend sa source dans le comté de Murray, près de Ballachastel; elle coule du S. au N., et se perd dans la mer, à 3/4 de l. N. N.-E. d'Elgiu, dont elle forme le port.

LOTHIANS. On comprend sous la dénomination de Lothians les comtés d'Édimbourg (Mid-Lothian), d'Haddington (East-Lothian) et de Linlithgow (West-Lothian), qui, avec la capitale au centre, forment le district le plus important de l'Écosse, sous le rapport de l'étendue, de la population et de la fertilité. C'est ici principalement que sont concentrés le luxe, la force et les ressources naturelles du pays; c'est ici que les arts, les sciences, l'agriculture et le commerce ont atteint le plus haut point de prospérité; c'est ici que l'histoire et les traditions classiques s'offrent à la fois aux yeux du spectateur, ainsi qu'à l'esprit et aux sympathies du lecteur; c'est ici enfin que la vue embrasse d'un seul coup d'œil un panorama riche et varié, formé des tableaux les plus magnifiques que puissent offrir les rivières et les côtes de la mer, de collines couvertes de troupeaux, de plaines fertiles, de cités, de villages, de hameaux, soit s'élevant en amphithéâtre sur les hauteurs, soit dispersés sur des campagnes fécondes.

LOUNAN. Baie qui offre un bon mouillage, sur la côte E. du comté d'Angus.

LOUNG-LOCH ou **LOCH-LONG.** Golfe d'environ six lieues de long sur une et deux lieues de large, qui s'étend au S.-E. du comté d'Argyle, qu'il sépare de celui de Dumbarton. C'est à son extrémité N.-E. que commence la sombre et romantique vallée de Glencoe.

Lorsqu'on suit les bords romantiques du Loch-Long, à la tête du lac ce beau bras de mer se présente sous l'aspect le plus magnifique, et commande l'admiration. Les montagnes, jusqu'au point où elles viennent baigner leurs pieds dans ses eaux, offrent une foule de pentes irrégulières, tantôt raboteuses, tantôt présentant une suite de dentelures dont chaque partie forme saillie sur celle qui la suit, et se dirige vers le centre du point de vue. Le bas est couvert de taillis ou mis en culture, tandis qu'au-dessus règne une continuelle variété de rochers grisâtres, de bruyères de couleur de pourpre, et de verdoyants pâturages. Une de ces montagnes, placée au haut du Loch-Long, Ben-Arthur, a quelque chose de particulier et de fantastique. Les personnes qui ne redoutent pas les entreprises pénibles ou dangereuses trouveront ici de quoi satisfaire amplement leur goût, en escaladant des rochers escarpés et semés de précipices, qu'un hardi chasseur de chamois ne parcourt lui-même qu'avec prudence. — Ce que les rives du Loch-Long offrent de plus remarquable est Ardgarten, habitation de Campbell de Strachur.

LOWLANDS (terres basses). On nomme ainsi la partie méridionale de l'Écosse, par opposition aux Highlands (terres hautes), qui comprennent la partie septentrionale. Les Lowlands n'ont ni torrents, ni montagnes, ni aucuns de ces grands accidents qui frappent d'admiration ou de frayeur dans les Highlands. Mais si l'aspect imposant des montagnes a inspiré la poésie ossianique,

la physionomie riante des Lowlands a inspiré des muses moins sévères, dont les chants tendres et folâtres sont depuis longtemps devenus populaires. Les fées y ont laissé de nombreux monuments de leur empire, et il n'est pas un lieu, si obscur qu'il paraisse, qui ne soit célébré dans quelque ballade.

LOWS. Lac du comté et à 5 l. S.-O. de Selkirk.

LOYOL. Grand lac du comté de Sutherland. Il a environ 1 l. 1/2 de large, et s'étend du S. au N., sur une étendue de 4 l.

LUBNAIG. Lac du comté de Perth. Il s'ouvre à une lieue de Callander, et s'étend à 5/4 de l. de distance sur environ 1/4 de lieue de large. Les beaux bois qui couvrent ses rives lui donnent un aspect tout à fait romantique; la crête de rochers qui s'avance de la base du Ben-Lidi jusqu'au milieu des eaux, et se termine brusquement par un escarpement perpendiculaire, a quelque chose de grand et de majestueux qui inspire l'admiration et le respect. A l'extrémité du lac, le Ben-More s'élève au-dessus des larges sommets du Balquidder. La contrée qui s'étend au N.-O. le long des bords du lac, s'appelle le Strath-Ire; ce fut ici la limite où s'arrêta la croix de feu de Roderic-Dhu. Sur une petite éminence, au milieu du vallon, était la chapelle de Sainte-Brigite, où Marie de Tombea venait de s'unir à Norman, héritier d'Armandave (Voyez *la Dame du Lac*).

L'un des rivages du lac Lubnaig offre aux regards une vallée qui s'étend dans un horizon lointain, et au bord de laquelle s'élève la paisible demeure où le célèbre voyageur Bruce écrivit les souvenirs de son voyage à la source du Nil.

LUCE. Rivière qui prend sa source dans le comté de Wigton. Elle passe à Glenluce, et se jette dans la baie de ce nom.

LUCE-BAY. Voyez Glen-Luce.

LUICHARD. Lac du comté de Ross, à 4 l. O. de Dingwall.

LUMPHANNAN. Ville du comté d'Aberdeen, à 3 l. N. de Kincardineo'neil.

LUNCARTY. Petite ville du comté et à 2 l. de Perth, où l'on voit une des plus vastes blanchisseries de l'Écosse. Les Écossais y remportèrent une victoire signalée sur les Danois, en 970.

LYON. Rivière du comté de Perth; elle sort du lac Lyon et se jette dans le lac Ericht, près du Downen.

M.

MACKERMORE. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située à 2 l. E. de l'île de Jura.

MADELY. Lac du comté d'Inverness, à 6 l. N. N.-O. du fort Auguste. Il a 2 l. de long et environ 350 toises de large.

MAINLAND ou **POMONE**. La principale des îles Orcades. Voyez Pomone.

MAINLAND ou **SCHETLAND**. La plus considérable des îles Schetland, dépendante du comté des Orcades, située dans l'océan Atlantique, au N. N.-E. de la partie la plus septentrionale de l'Écosse, entre 59° 45' et 60° 55' de lat. N., et entre 3° 30' et 4° 26' de long. O. Elle a environ 30 l. de long du N. au S., et 12 l. dans sa plus grande largeur. Les côtes de cette île sont excessivement dentelées, et offrent plusieurs baies ou ports; la côte de l'E. est beaucoup plus basse que celle de l'O., qui ne se compose que de rochers escarpés. L'intérieur est très-montagneux, et ne présente qu'une surface hérissée de montagnes noires et escarpées, dont le sommet le plus élevé, celui de Rona, a 333 toises au-dessus du niveau de l'Océan. L'aspect du pays n'offre que des vallées peu fertiles, des plaines marécageuses, où l'on distingue çà et là quelques points verdoyants qui annoncent la fertilité. L'on n'y trouve ni arbres ni buissons, à l'exception de quelques genévriers et de

quelques touffes de bruyère. Les montagnes abondent en gibier de toute espèce. Un grand nombre de lacs considérables et de petites rivières qui coupent l'île dans tous les sens, fournissent en abondance des saumons, des truites, et d'autres poissons excellents. Les rochers sourcilleux qui bordent les côtes servent de retraite aux aigles de la plus grande espèce, qui font de grands ravages parmi les troupeaux de moutons; les cavernes profondes qui se trouvent audessous de ces rochers offrent un abri aux veaux marins et aux loutres, et les baies un refuge aux cygnes, aux oies et aux autres oiseaux aquatiques. Les mers voisines abondent surtout en merluches et en turbots, et l'on y voit, à certaines époques, une multitude considérable de harengs, qui attirent alors des baleines et autres poissons voraces. C'est près des côtes de Mainland que les Hollandais vont commencer la pêche du hareng.

Les écrevisses de mer, les huîtres, les moules, etc., y sont aussi très-abondantes. Les montagnes et les pâturages nourrissent beaucoup de gros bétail, des moutons renommés pour la finessé de leurs toisons, des chevaux d'une taille médiocre, mais beaux et vigoureux, et des porcs dont la chair est très-délicate. Beaucoup d'endroits de l'île offrent des indices de mines de fer, de cuivre, de plomb et d'argent; on y exploite de belles carrières d'ardoises et de pierre à chaux. Au défaut de charbon et de bois, cette île offre un fond inépuisable de tourbe. Les habitants fabriquent des étoffes de laine, de la toile pour leur consommation, et de beaux bas de laine dont il se fait des exportations; ils exportent aussi beaucoup de bestiaux, mais leur principale occupation est la pêche. Lerwick est la principale ville et le chef-lieu de l'île Mainland, dont la population est d'environ 14,000 hab.

MAIRNS. Petite ville du comté de Renfrew, à 2 l. S.-E. de Paisley.

MARÉE-LOCH. Beau et grand lac d'eau douce du comté de Ross, de 4 l. de long sur 1 l. 2/3 de large. Il renferme plusieurs petites îles, et abonde en saumons, truites et merluches.

MARKINCH. Petite ville du comté de Fife, à 3 l. S.-O. de Cupor. — Fabriques de bas, huileries.

MARYTOWN. Petite ville du comté d'Angus, à 1 l. E. S.-E. de Brechin.

MAY. Petite île dépendante du comté de Fife, située à l'embouchure du golfe de Forth, avec un phare qui indique l'entrée du détroit. Elle a environ une demi-lieue de long du N. au S. On y trouve une source d'eau potable et d'excellents pâturages pour les moutons.

L'île de May sert de reconnaissance aux marins pour l'entrée du golfe de Forth et pour le canal d'Édimbourg. Un fanal, allumé pour la première fois le 1er février 1816, porte une lumière fixe et uniforme, que l'on voit surtout à l'horizon, à près de 7 l. de distance.

Long. O. 5° 7' 0". Lat. N. 56° 10' 0". — Établissement de la marée, 4 heures 30 minutes.

MAYBOLE. Petite ville du comté et à 3 l. 1/2 S. d'Ayr. Pop. 1,000 hab. — *Fabriques* de couvertures de laine. On vante la santé et la longévité de ses habitants.

MEALFOURM'HONIE. Montagne située dans le comté d'Inverness, sur le côté occidental du Loch-Ness. Elle s'élève à 3,060 pieds au-dessus du niveau de la mer.

MEIGLE. Village du comté et à 6 l. N.-E. de Perth. Pop. 300 hab. Près de ce village on voit un tumulus appelé Beliduff, que la tradition dit être le lieu où Macbeth fut assassiné. Dans le cimetière, on remarque les restes d'un monument d'une haute antiquité, qui passe pour le sépulcre de Vanora, princesse bretonne et femme d'Arthur.

MELDRUM (OLD). Village du comté et à 5 l. 1/2 N. N.-O. d'Aberdeen. Pop. 800 hab. Il s'y tient annuellement une foire assez considérable. *Fabriques* de bas, exploitation de carrières de granit.

MELFORT-LOCH. Havre très-poissonneux du comté d'Argyle, à 6 l. O. d'Inverary.

MELROSE ou **MELROSS.** Petite ville du comté de Roxburg, située sur la rive droite du Twed, au fond d'une longue vallée dominée par les collines d'Eildon Hills. Pop. 3,500 hab. — A 5 l. N.-O. de Jedburg. — *Fabriques* de toiles et d'étoffes de laine.

Melrose est célèbre par l'antique abbaye de son nom, fondée et richement dotée par David Ier, en 1136. Ce superbe couvent, dédié à la Vierge Marie, était desservi par des moines de l'ordre de Citeaux. La régularité du plan, la grandeur et le choix des pierres qui furent employées à la construction de l'église, en firent un des plus beaux monuments qui aient jamais existé en Écosse; quoiqu'à diverses époques elle ait été horriblement mutilée, ce qui en reste est encore admirable, et présente les morceaux les plus parfaits d'architecture et de sculpture gothique que l'on puisse trouver dans les îles britanniques; les pierres dont tout l'édifice est construit sont d'une dureté remarquable, et quoiqu'elles aient subi les outrages de plus de sept siècles, elles conservent toute la délicatesse des ornements les plus déliés, qui subsistent comme s'ils venaient d'être travaillés. La tour qui s'élève au centre de l'édifice se terminait autrefois par une flèche; elle a encore aujourd'hui 88 pieds de hauteur. On regarde comme des modèles d'élégance la grande croisée orientale et les ornements de style saxon de la porte septentrionale. Les maîtres arcs-boutants se terminent en clochers gothiques du travail le plus délicat; les croisées et les petits arcs-boutants, ornés d'une multitude de statues placées dans des niches, sont enrichis de sculptures exquises; la voûte du chœur, dont il reste encore une partie, est couverte de figures de ronde-bosse. Les gros piliers ont 36 pieds de hauteur, et la voûte 53 pieds sous clef. On remarque dans l'église les statues de saint Pierre et de saint Paul, et un bel escalier en spirale. Alexandre II fut enterré sous le maître-autel, où repose aussi le cœur de l'immortel Robert Bruce. Deux cryptes situées presqu'au-dessous de l'autel recèlent encore les tombes d'un grand nombre de membres de la famille des Douglas.

Les restes de l'abbaye de Melrose sont si grands et si beaux, qu'on se surprend à les admirer tels qu'ils sont, comme un monument complet, sans aucun regret du passé. L'église seule, dans son état de dégradation, couvre un espace de deux cent cinquante-huit pieds de long, sur une largeur de cent trente-sept, et embrasse dans son enceinte une circonférence de neuf cent quarante-trois pieds. La grande tour, ou le clocher, peut bien avoir encore quatre-vingt-huit pieds de haut. Cette église figurait une croix de saint Jean. On distingue encore sur les pierres les armoiries mutilées des rois d'Écosse et des abbés. Huit croisées de la plus longue nef existent encore, ornées latéralement de têtes de moines ou de religieuses, et surmontées de pinacles d'une sculpture parfaite. Dans une niche est la Vierge que sir Walter Scott a fait copier pour son château. Cette partie extérieure de l'édifice est curieuse par une bizarre décoration de sculptures gothiques, toutes d'une belle exécution; ce sont des rosaces, des couronnes, des fleurs de lis, des têtes de chérubins et de sirènes; une truie jouant de la cornemuse; un renard tenant deux colombes dans sa gueule; un vieux moine jouant de la guitare, et encore accablé sous le poids d'une autre image qui a disparu; un estropié sur les épaules d'un aveugle; des têtes de dragons et plusieurs autres figures grotesques ou gracieuses: une de ces figures, du côté de la grande croisée du sud, représente un homme dont la tête sort d'une touffe de lierre, et faisant le geste de se couper la gorge avec un couteau; un autre, au-dessous, tient comme un bassin pour recevoir le sang; plus bas sont des musiciens, puis un moine qui applique à son oreille sa main en guise de cornet, et un autre enfin à qui les yeux sortent de la tête par l'effort qu'il fait pour se relever, tout chargé qu'il est d'un lourd fardeau. Tous ces jeux de l'imagination du sculpteur attestent une singulière facilité; chaque visage vous parle : le suicide a un air triste qui vous afflige pour lui; celui qui est dans l'attitude de prêter une oreille attentive semble réellement écouter une confession; les musiciens exécutent leurs

airs avec gravité; vous iriez aider ces pauvres moines qui semblent dire que leurs épaules sont trop chargées, etc.—Les croisées, vastes dans leurs proportions, sont d'une légèreté, d'une richesse et d'une élégance admirables; la grande croisée de l'occident a trente-six pieds de haut sur seize de large; chaque fragment de moulure paraît avoir été taillé avec le soin qu'un lapidaire consacre à son diamant.

L'intérieur de l'église, par la délicatesse de ses nombreux détails, offre un vaisseau magnifique, qui peut être comparé à une corbeille de fleurs artistement arrangée. Des chapiteaux de chaque faisceau de colonnes s'élancent, avec une inconcevable hardiesse, les rameaux en gerbes et en guirlandes qui forment les arcs des voûtes. Le long des murs de la nef sont des chapelles qui servent encore à la sépulture des Pringle, des Kerr, des Scott et autres familles descendues des anciens chefs des frontières.

Le cloître de l'abbaye était digne du reste de l'édifice; la sculpture qui le décore, parfaitement conservée, y représente en bas-relief des fleurs de toute espèce.

Les ruines de Melrose sont précieuses comme objet d'art; mais le génie de Walter Scott leur a donné une nouvelle consécration. *Le Lai du dernier Ménestrel*, *le Monastère* et *l'Abbé* doivent désormais les protéger contre toute espèce de vandalisme.—L'abbaye de Melrose prend le nom de Kenaquhair dans le roman. Sir Walter Scott a voulu désorienter ses lecteurs par ce changement de nom; mais il a peint chaque site avec une fidélité rigoureuse.

« Les rayons dorés du jour, dit sir Walter « Scott, semblent une insulte à ces ruines. « Mais quand la nuit couvre d'un voile « sombre ces voûtes usées par le temps, et « laisse apercevoir toutefois les blanches « corniches des piliers, une lumière dou- « teuse frappe sur la tour ruinée qui s'éle- « vait au centre de l'édifice; les arcs-boutants « semblent alternativement des rochers d'i- « voire et d'ébène; une clarté argentine « vous découvre ces saintes sentences qui « apprennent à l'homme à vivre et à mou- « rir; le silence n'est troublé que par les « mugissements lointains du Tweed et les « cris lugubres des hiboux habitant parmi « les tombeaux; allez alors, mais allez seul, « voir les ruines de l'édifice construit par « saint David, et vous conviendrez qu'il « n'existe nulle part un spectacle plus beau « et plus mélancolique. » (*Le Lai du dernier Ménestrel.*)

A environ un quart de lieue de Melrose, on remarque le vieux château de ce nom (*old Melrose*), qui s'élève au milieu d'une presqu'île formée par le Tweed; solitude délicieuse et célèbre par le monastère de Culdée, dont saint Cuthbert fut abbé en 643.

Le mont Eildon, qui domine la vallée de Melrose, est le *Trimontium* des Romains et de Ptolémée. Il est complétement isolé et se divise en trois sommets pyramidaux. Du point le plus élevé, qui est à 1,364 pieds au-dessus de la plaine, la vue s'étend au loin sur les beaux comtés de Selkirk, de Roxburgh et de Berwick. On trouve sur le cône du N.-E. des vestiges d'un camp romain; on en remarque un second sur la pente septentrionale du pic du milieu; un large fossé qui part de ce dernier s'étend jusqu'à un troisième, situé à une demi-lieue de distance, sur le sommet du Caldshiels-Hill; enfin, non loin de celui-ci, on voit sur un autre plateau, en face de Newstead, les restes d'un quatrième camp nommé Chesterknoll. On distingue encore, au S.-O. de ces hauteurs, quelques traces de la voie militaire orientale.

MENZIES-CASTLE. Château du comté de Perth, situé près de la rive droite du Tay, au pied d'une chaine de collines s'élevant graduellement en amphithéâtre, entrecoupées de précipices qu'ombragent des bois épais, et arrosées par une foule de torrents. Le parc est riche en bois de haute futaie, et on y jouit d'une vue délicieuse sur les campagnes voisines.

MERSE (comté de). Voyez Berwick. Ce comté est renommé par ses riches récoltes, ses beaux paysages, sa population industrieuse, et surtout par de grandes améliorations, résultat de ce mouvement progressif extraordinaire qui, de même que dans

les parties les plus méridionales de l'Angleterre, a étendu la sphère des idées de l'homme, porté ses travaux à un point de perfection inconnu jusque-là, et fourni une preuve nouvelle de ce que peut opérer la réunion de la patience et de la force ; de nombreuses habitations, des maisons de campagne d'une architecture élégante, entourées de plantations disposées avec goût, des champs d'une culture soignée et d'une fertilité extraordinaire, des maisons rurales remarquables par leur propreté et par la commodité de leur distribution, des routes entretenues avec le plus grand soin, une belle race de chevaux, une innombrable variété de culture qui, en produisant des récoltes abondantes, fournit le moyen d'élever une grande quantité de bétail, donnent au paysage un air de richesse et de vie, et font naître chez le voyageur, à son entrée dans la Calédonie, l'idée la plus favorable de la population qui habite la frontière. Plusieurs des maisons de ferme élevées depuis peu font honneur, par leur construction, à la munificence du maître, et sont entretenues avec tant de soin et de goût, par ceux qui les occupent, que chacune d'elles semble être devenue la résidence habituelle du propriétaire.

MELTHALL. Havre du comté de Fife, situé sur la côte septentrionale du détroit de Forth.

MERTON. Petite ville du comté de Berwick, à 4 l. S. de Lauder.

METHVEN. Petite ville et ancien château du comté et à 2 l. O. de Perth. Pop. 2,900 hab. Le 19 juin 1826, le roi d'Écosse, Robert Bruce, peu après son couronnement, fut défait dans cet endroit par les troupes anglaises commandées par le comte de Pembroke, et abandonné par la plus grande partie de son armée. — *Fabriques* de toiles. Papeteries.

MICKLE-ROE. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades. Elle a environ 3 l. de circonférence. Long. O. 4° 8' 0". Lat. N. 60° 30' 0".

MICKLY. Lac du comté d'Inverness, à 4 l. 1/2 N. N.-E. du fort Auguste.

MILLERY. Rivière du comté de Caithness. Elle sort des montagnes, coule au sud, et se jette dans la mer près de Berrissale.

MININS (SAINT). Havre du comté de Fife, sur la côte septentrionale du golfe de Forth.

MINNIGOFF. Petite ville du comté de Kirkcudbright, à 6 l. S.-O. de New-Galloway.

MOCHRUM. Lac du comté et à 3 l. O. de Wigton.

MOCHRUM. Village et paroisse du comté et à 2 l. S. S.-O. de Wigton. Pop. 1,900 hab.

MOFFAT. Jolie petite ville du comté et à 7 l. N. N.-E. de Dumfries. Pop. 2,200 hab. Cette ville est très-agréablement située, sur une éminence, à l'entrée de la vallée d'Annan ; des collines l'environnent de tous côtés, à l'exception du sud. Elle consiste en une belle et large rue, bordée de maisons bien bâties, et est renommée par un établissement d'eaux minérales, qui y attire dans la belle saison un grand nombre d'étrangers. On y voit quelques restes de remparts environnés de fossés, et des traces d'une voie romaine. — *Fabriques* de grosses draperies

Les environs de cette ville attristent par leur aridité. Elle s'étend sur un tapis de verdure entouré de quelques arbres, et apparaît aux yeux du voyageur comme une oasis au milieu du désert ; l'Annan qui l'arrose prend sa source dans les environs. Il est difficile de se faire une idée exacte de l'aspect que présente cette singulière petite ville : de nuit, on la prendrait pour un camp. Un petit nombre d'arbres se montrent d'abord fort loin des habitations, ensuite ils se rapprochent, paraissent plus touffus, puis ils finissent par se grouper et par former un bocage, derrière lequel s'élèvent une masse de maisons isolées. Au delà on retrouve un pays aride qui se prolonge jusqu'au point d'embranchement de la route d'Édimbourg par Linton.

MOFFAT-HILLS. Montagnes élevées, qui s'étendent vers l'extrémité septentrionale du comté de Dumfries. C'est de ces montagnes que sortent, pour suivre des directions pifférentes, le Tweed, la Clyde et l'Annan.

MONANCE (SAINT-). Petite ville et port du comté de Fife, située sur le détroit de Forth, à 3 l. S. de Saint-Andrew. Pop. 900 hab. Cette ville est bâtie en forme de croissant. Le flux s'y élève fort haut; mais l'entrée du port est étroite, resserrée entre des rochers, et d'un accès difficile. — Exportation de houille. La pêche est la principale occupation des habitants.

On remarque à peu de distance de Saint-Monance les ruines d'une vieille église fondée par David II.

MONAR. Lac du comté de Ross: il a 2 l. de long sur environ 400 toises de large.

MONESS. Rivière du comté de Perth, dont les eaux forment une fort belle cascade. Voyez ABERFELDY.

MONKLAND. Canal du comté de Lanerk. Il commence aux houillères d'Old-Monkland, passe près de Glascow, et se joint à 1 l. N.-O. de cette ville au canal de Fort-et-Clyde. Son étendue est de 4 l. 1/2, sur une largeur au fond de 10 mètres 67 c.

MONT-ALEXANDRE. Château du comté de Perth. Ce château, ancienne forteresse des chefs puissants de cette contrée, est situé au centre d'un paysage où la nature a déployé toute sa magnificence; il est entouré de montagnes d'un aspect sévère et imposant, et précisément en face des belles tours de Schechallien, hautes de trois cent cinquante pieds. Non loin de ses murs, un torrent qui descend des montagnes voisines, se précipite en murmurant dans son lit rocailleux, interrompu souvent par des rochers qui donnent lieu à mille charmantes cascades.

La vue du château du Mont-Alexandre et de ses environs prête au paysage un charme indescriptible.

Les habitants de cette contrée sont fiers, braves, humains, et ont conservé leur costume national si propre à montrer avec avantage leurs formes robustes et gracieuses.

MONTEITH. Joli lac du comté de Perth. Ce lac a environ 2 l. de circonférence; les grands chênes, les antiques platanes qui ombragent ses rives, le village de Perth, l'église et le presbytère du lieu, deux ilots, dont l'un est couvert de décombres, et dont l'autre a conservé quelques débris du prieuré d'Inchmahome, où la reine Marie passa une partie de son enfance, et, plus encore que tout cela, un certain air de repos et de mélancolie, dont aucune description ne peut donner une idée, ont mérité au lac Monteith une des premières places parmi les plus jolis lacs de l'Écosse.

MONT-MELVILLE. Château du comté de Fife.

Le château de Mont-Melville est situé sur une éminence, à trois milles de la ville de Saint-Andrews. Le panorama qu'on découvre de son enceinte est immense : il se compose des ruines magnifiques de l'ancienne cathédrale de Saint-Andrews, des belles campagnes arrosées par le Tay et l'Eden, de la mer et des côtes opposées à celles du comté d'Angus.

MONTROSE. Jolie ville maritime du comté d'Angus, située à l'embouchure du South-Esk, sur un bassin formé par la mer du Nord, dont l'entrée très-étroite est fermée par un pont-levis. Pop. 10,300 hab. Elle est assez bien bâtie, dans une presqu'île sablonneuse presque entourée par la mer dans les hautes marées. La principale rue est large et bordée de belles maisons. Le port, dont le bassin décrit un demi-cercle, est profond, bien abrité, entouré de beaux quais, et signalé par deux fanaux; en 1829, il occupait 156 navires, jaugeant 12,000 tonneaux.

Cette ville s'est prodigieusement accrue depuis quelques années, tant en constructions nouvelles que par son commerce. Elle possède un bel hôtel de ville, renfermant le tribunal, la halle, et la bibliothèque; une église paroissiale, une chapelle épiscopale, un hôpital pour les aliénés, un collége, un théâtre, un hippodrome pour les courses de chevaux, une banque et des imprimeries : on y montre une vieille maison, qui a longtemps servi d'auberge, dans laquelle est né le fameux marquis de Montrose.

Le prétendant Charles Édouard débarqua à Montrose le 22 décembre 1715 et s'y rembarqua le 14 février suivant. — *Manufactures* de toiles à voiles, de toiles fines et

de ménage. Fabriques de cordages, amidon, savon, cuirs. *Commerce* d'importation et d'exportation. Armement pour la pêche de la baleine et de la morue. A 6 l. E. N.-E. de Forfar, 23 l. N. N.-E. d'Édimbourg.

MOORN. Baie de la partie N.-O. du comté de Ross, à 3 l. N. de Dingwall.

MORDINGTON. Petite ville du comté de Berwick, à 2 l. S. d'Eymouth.

MORE. Vaste baie sur la côte occidentale du comté de Ross, à 3 l. E. de la pointe d'Udrigel. Voyez GAIRLOCH.

MOREBATTLE. Village du comté de Roxburg, situé à peu de distance des monts Cheviots. Près de là est le château de Cesford. Voyez ce mot.

MORISTON. Rivière du comté d'Inverness, qui prend sa source à Glen-Heat, dans la paroisse d'Urquhart, coule au S.-E., forme une belle cascade, et se jette dans le lac de Ness.

MORRER. Lac du comté d'Inverness, à 5 l. 1/2 N.-O. du Fort-William. Il a 3 l. 1/2 de long et environ 300 toises de large.

MOUNT-BATTOCK. Montagne du comté de Kincardine, à 6 l. N.-O. d'Inverbervie.

MOY. Lac du comté et à 3 l. S.-E. de la ville d'Inverness.

MOY. Ville du comté et à 3 l. S.-E. d'Inverness.

MOYDART LOCH. Baie entre les comtés d'Argyle et d'Inverness, à 1 l. 1/2 de la pointe d'Ardinish.

MUCKEARN. Bourg du comté d'Argyle, à 4 l. 1/2 N. d'Inverary.

MUIR-KIRK. Bourg du comté, et à 8 l. 1/2 d'Ayr. Pop. 1,000 hab. — *Fabriques* de ferronnerie.

MULL. Une des plus grandes îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située près de la côte occidentale d'Écosse, dont elle est séparée par un passage étroit, nommé le Sound-Mull. Cette île a environ 11 l. de long sur 8 de large; sa forme est très-irrégulière : elle est échancrée et découpée en plusieurs anses ou baies, qui contiennent quantité de petites îles, dont les plus considérables sont : Ulva, Staffa, Gometray, et Iona. Elle contient trois ports : Kilfinichen, Kilninian et Torosay. La côte occidentale offre deux enfoncements considérables, le loch Nakeal et le loch Seredan; au N.-O. sont le port et le village de Tobermory, où l'on a établi une pêcherie.

L'intérieur de l'île est en général montagneux, couvert de collines et de bruyères, et peu propre à la culture des grains; mais les troupeaux y trouvent des pâturages excellents. Les montagnes sont peuplées de daims et de plusieurs variétés de coqs de bruyère et de gibier de toute espèce. Le climat de l'île est très-humide, et il y tombe des pluies fréquentes et de longue durée. Le point le plus élevé est le Ben-More, qui s'élève à 500 toises au-dessus du niveau de la mer. Elle est arrosée par de nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes, et renferme plusieurs lacs. On y remarque quelques restes d'antiquités danoises, tels que des obélisques grossiers, des tours rondes, etc., et les châteaux ruinés de Doward et d'Aros.

L'île de Mull offre beaucoup d'intérêt au minéralogiste. Elle repose presque dans toute son étendue sur un lit de roches basaltiques, et l'on y rencontre plusieurs rochers où le basalte se présente sous la forme prismatique. La pierre calcaire y est abondante, et l'on y trouve aussi des veines de houille, mais trop peu abondantes pour être exploitées; près d'Aros, on voit un minéral fort rare, connu sous le nom de lave blanche; la montagne de Ben-Enich renferme une espèce de spath siliceux, imprégné de pétrole. L'île renferme de grands bancs de granit et de *sandstone* de la plus belle espèce, et le rivage offre une grande variété de beaux cailloux. A Balphetrish, on remarque la fameuse pierre sonnante (*Ringing-Stone*) : elle a sept pieds de long sur six de large, et quatre et demi de haut; c'est une pierre d'un gris sombre, marquetée de mica blanc, et d'une nature tout à fait différente de celle des roches voisines; son grain est si dur, qu'il est impossible d'en détacher la moindre partie, et lorsqu'on la frappe avec un marteau, elle résonne comme l'airain. — Les montagnes renfer-

ment un grand nombre de cavernes très-vastes; les plus remarquables sont : Ladder-Cave et Mackinnon's-Cave, dans le district de Gribon, sur la côte occidentale.

L'île de Mull renferme environ 10,000 habitants, qui se livrent particulièrement à l'éducation des bestiaux, à la pêche, et à la fabrication de la soude. Elle exporte annuellement 1,300 têtes de gros bestiaux, 4,500 moutons, et 600 tonneaux de soude. — Long. O. 8° 20′ 15″. Lat. N. 56° 30′ 0″.

MULL-DE-CANTYRE. Voy. Cantyre.

MUNGO (SAINT-). Petite île du lac Leven, renfermant les ruines des chapelles catholiques romaines près desquelles les habitants de Lochaber et de Glenco viennent enterrer leurs morts. Deux terrains spacieux et couverts d'herbe, et qui offrent des ondulations naturelles, indiquent les cimetières de ces deux clans. Il y a quelques années, le corps de M'Ian, seigneur de Glenco, fut exhumé par ses descendants, et transporté de la chapelle dans cette partie de l'île réservée à son propre clan. Ses os étaient d'une proportion herculéenne, et confirmèrent ce que rapporte la tradition sur sa grande force, qui le rendait si formidable pour ses assassins, qu'ils n'osèrent s'approcher de lui que pendant son sommeil, et saisirent ce moment pour lui ôter la vie, en faisant sur lui une décharge de plusieurs armes à feu.

L'île sépulcrale de Saint-Mungo est extrêmement intéressante, non-seulement sous le rapport des paysages variés qu'elle renferme, mais encore sous celui des dépouilles mortelles et des emblèmes qui, depuis des siècles, ont été accumulés dans cet étroit espace. Cette foule de tombes, d'armoiries, de sculptures grossières qu'on s'attend si peu à trouver dans ce coin isolé, inspirent un intérêt que ne produisent pas toujours, au milieu de la civilisation, les plus magnifiques monuments. En Angleterre, la vue d'un cimetière n'a rien d'imprévu : l'église et son clocher, un enclos entouré de murs, des ormes ou des ifs funéraires, tout l'annonce; on passe froidement devant lui, ou si l'on jette les yeux sur les pierres monumentales qu'il renferme, c'est pour s'amuser des emblèmes ou des ridicules inscriptions qu'on y voit. Mais au milieu des tableaux sublimes de la nature, cette vue de la mort surprend davantage, et rappelle le moment où nous viendrons aussi rejoindre ceux dont nous foulons les cendres aux pieds. C'est alors que nous sommes frappés le plus fortement par ces buttes que l'herbe recouvre, par ces inscriptions, par ces tombes qui semblent dire : « Tu « touches au moment où, toi aussi, tu ne « verras plus ces lacs brillants et ces collines « azurées. »

MURRAY ou **ELGIN** (comté d'). Il est borné au N. par le golfe de Murray, à l'E. par le comté de Bamff, au S. par celui d'Inverness, qui, avec celui de Nairn, le limite aussi à l'O. Ce comté se compose de deux parties distinctes, séparées l'une de l'autre par une enclave du comté d'Inverness. La partie septentrionale a 8 l. de long sur 7 de large; la partie méridionale a 7 l. de long sur une largeur moyenne de 5 l.; la superficie totale est d'environ 74 l. Il se divise en quatre presbytères, et renferme 31,200 hab. La ville d'Elgin en est le chef-lieu.

La partie septentrionale est agréablement variée de plaines et de collines en partie cultivées et en partie boisées; sur les côtes, la mer a causé à différentes époques de grands ravages, et a formé des dunes considérables, dont les sables ont ruiné plusieurs paroisses, changé le cours du Findhorn, et nécessité l'abandon de la ville d'Elgin, qui a été rebâtie à environ une lieue plus au N. — La partie méridionale est montagneuse, entrecoupée de vallées bien arrosées, où se trouvent de bons pâturages, et en grande partie couverte de vastes forêts de sapins. — Les principales rivières qui arrosent le comté sont le Spey, la Lossie et le Findhorn, tributaires du golfe de Murray. On évalue à environ un tiers de la superficie le terrain cultivé.

Le comté d'Elgin est renommé pour la salubrité de l'air que l'on y respire, et par la douceur de sa température; l'hiver y est plus doux que dans aucun autre comté de l'Écosse; les fruits y mûrissent générale-

ment de bonne heure. On y trouve des carrières d'ardoises, de pierres de taille, de pierres propres à faire de la chaux, et plusieurs sources d'eaux minérales.

Manufactures de toiles. *Commerce* de grains, lin, cuirs, bestiaux, etc.

ELGIN. Ville capitale du comté, avec titre de bourg royal. Elle a une population de 5,300 hab.

Cette ville est située dans une plaine, à 3/4 de l. de la mer, près de la rive droite de la Lossie; elle est mal bâtie, et n'a qu'une rue principale, d'un tiers de lieue de long, où sont situés l'église paroissiale, l'hôtel de ville, la cour d'assises, et la prison. Le port est formé par l'embouchure de la Lossie, et protégé par deux jetées; il reçoit, à marée haute, des navires de 80 tonneaux.

Elgin est une ville très-ancienne; on fait remonter son origine à l'an 927. Elle fut érigée en évêché en 1224; sa cathédrale, détruite en 1300, fut rebâtie en 1414; depuis 1711, ce superbe édifice n'offre plus que des ruines, remarquables par leur grandeur et par leur magnificence. Dans la partie occidentale d'Elgin on voit les restes d'un château dans lequel Édouard Bruce surprit, au commencement du XIVe siècle, une garnison anglaise. Lors des guerres des Douglas contre Jacques II, le comte Huntly brûla la moitié de la ville d'Elgin, qu'habitaient les partisans des Douglas, tandis qu'il laissa subsister l'autre moitié, qui était occupée par des citoyens attachés à sa famille et à son parti.—*Commerce* de grains, fil de lin, gants, cuirs et bestiaux. — A 55 l. N. d'Édimbourg, 13 l. E. N.-E. d'Inverness. Long. O. 5° 54'. Lat. N. 53° 43'.

A quelques milles d'Elgin se trouve le Suenosstone, obélisque couvert de figures grossières d'animaux et d'hommes armés, dont l'origine remonte au temps des Danois.

MURRAY. Petite île dépendante du comté de Kirkudbright, située à l'entrée de l'embouchure du Fleet, dans la baie de Wigton, à 4 l. N. N.-E. de la pointe de Barrow.

MURRAY-FRITH. Détroit ou plutôt grand golfe, sur la côte orientale du comté de Ross, *l'Æstuarium Vavaris* des anciens, entre Tarbetness au N., et Brough Head au S. Sa direction est O. S.-O., et sa largeur, en face de la pointe d'Ardersier, sur laquelle se trouve le fort Georges, est d'environ 3/4 de l.; mais au-dessus de cet endroit, il s'élargit considérablement, et offre un mouillage sûr. Il reçoit, à son extrémité intérieure, les rivières de Ness et de Beauly.

MUSA. Une des îles Shetland, dépendante du comté des Orcades. Elle a 1 l. de long sur une demi-lieue de large.

MUSSELBOURGH. Ville maritime et très-ancienne du comté, et à 2 l. E. S.-E. d'Édimbourg, située à l'embouchure de l'Esk, dans le golfe de Forth, où elle a un petit port. Pop. 5,500 hab. Cette ville est réunie, par trois ponts jetés sur l'Esk, avec le faubourg de Fisher-row, qui réunit la moitié de la population. Elle possède une école de grammaire très-renommée, plusieurs autres établissements d'instruction publique, cinq édifices destinés au culte, et une prison. On y fabrique des filets pour la pêche du hareng, de grosses étoffes de laine, de la poterie de terre et des cuirs. Elle a des salines considérables, et fait un grand commerce de poissons, de cuirs, et de peaux de brebis. — Courses de chevaux.

A peu de distance de Musselbourgh est le village de Pinkie, célèbre par la sanglante bataille qui s'y donna en 1547, entre une armée anglaise commandée par le duc de Sommerset, appuyée d'une flotte nombreuse, et les Écossais, qui avaient à leur tête le comte d'Arran. Ces derniers furent vaincus avec perte de 10,000 hommes. Le carnage fut affreux, parce que l'Esk, rivière à laquelle étaient adossés les Écossais, mit obstacle à leur fuite. La perte des Anglais fut presque aussi considérable; à plus de cinq milles à la ronde les champs étaient couverts de morts et jonchés de lances, de boucliers et d'épées que les fuyards avaient jetés pour courir plus vite.

C'est non loin de Pinkie, à Corberry-Hill, que les Écossais du parti de la reine Marie Stuart et de Bothwell furent défaits par l'armée anglaise, le 15 juin 1567. Marie

Stuart se rendit au lair de la Grange, qui la conduisit à Édimbourg, d'où elle fut transférée le lendemain au château de Loch-Leveu.

Cromwell fut surpris près de Musselbourgh par l'armée écossaise sous les ordres de Lesby, et obligé de battre en retraite après avoir éprouvé une perte considérable.

MUTHILL. Petite ville et paroisse du comté, et à 6 l. O. S.-O. de Perth. Pop. 2,900 hab. On y voit les restes d'un temple attribué aux druides.

N.

NAGABEL-LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté d'Inverness, au N. de la pointe d'Arasaik.

NAIRN (comté de). Le comté de Nairn est borné à l'ouest, au sud-ouest et au sud-est par le comté d'Inverness; au sud et à l'est par celui de Murray; au sud il est baigné par le golfe de Murray. Ce comté a deux enclaves : l'une au sud-ouest dans le comté d'Inverness; l'autre, à l'ouest, dans le comté de Ross.

Le comté de Nairn a huit lieues de long du nord au sud, trois lieues moyennes de largeur, et environ vingt lieues carrées. La partie méridionale est montueuse et traversée par la chaîne des monts Monagh-Lea; les principales rivières qui l'arrosent sont, le Nairn et le Findorn, tributaires du golfe Murray. — Depuis le Nairn à l'est, le sol est une terre franche sur un fond de sable ou de gravier; à l'ouest, il approche de l'argile; dans le sud, où le pays est montagneux, il y a peu de terres labourables et beaucoup de marais. Sur 128,000 acres on n'en compte que 4,000 en bois naturels, et 6,000 en plantations. Les côtes et la vallée du Nairn sont fertiles et bien cultivées en blé, orge, avoine, lin et pommes de terre; l'éducation des bestiaux est en général assez bien soignée. Les productions minérales consistent en pierres de taille et en grands bancs de marne.

Le comté de Nairn a pour chef-lieu la ville du même nom. Sa population est de 9,000 hab.

NAIRN. Jolie petite ville maritime, capitale du comté du même nom, ayant titre de bourg royal. Cette ville est située à l'embouchure du Nairn dans le golfe de Murray. Elle est bien bâtie et d'une propreté remarquable. Jadis elle était défendue par un château fort, dont les Danois s'emparèrent sous le règne de Malcolm I[er], après avoir exterminé la garnison qui le défendait. Depuis cette époque, la mer ayant fait de grands envahissements, l'endroit où existait le château est entièrement couvert par les eaux.

Le climat de Nairn est sec, et le voisinage de la mer y attire en été un grand nombre de baigneurs. Le port est bon, et la pêche y est abondante et active. — *Fabriques* de tresses en paille; ateliers pour carder la laine; pêche du hareng. *Commerce* de blé, fil et poisson. La population de la ville est de 1,400 hab. et celle de la paroisse de 1,300. A 5 l. 1/2 E. N.-E d'Inverness, 40 l. N. N.-O d'Édimbourg.

NAIRN. Rivière qui prend sa source dans les montagnes du comté d'Inverness; elle coule au N.-E., parcourt un canton sauvage et inhabité, qu'on nomme *Straith-Nairn*, où deux routes militaires la traversent, sépare le comté d'Inverness de celui de Murray, et se jette dans le district de ce nom.

Sur cette rivière est la maison de Calder, où l'on montre aux étrangers la chambre dans laquelle, suivant la tradition, Duncan fut assassiné par Macbeth. Le pont-levis de cet ancien manoir existe encore aujourd'hui: c'est un morceau curieux d'ancienne architecture.

NAUGHTON. Bourg du comté de Fife, à 2 l. N. de Cupar.

NAVER. Lac du comté de Sutherland, situé à 9 l. N. de Dornoch. Il a environ 4 l. de circonférence.

NEILSTON. Village du comté de Renfrew, près de Paisley. — *Manufactures* de toiles de coton.

NELL. Lac du comté d'Argyle, à 6 l. N.-O. d'Inverary.

NESS. Rivière du comté d'Inverness, qui a sa source dans le lac Oig, au milieu des montagnes centrales du comté. Elle coule au N.-E., forme le grand lac de Ness, passe à Inverness, et se jette au-dessous de cette ville dans le golfe de Murray, après un cours d'environ deux lieues et demie : on y pêche beaucoup de saumons.

NESS-LOCH. Grand lac du comté d'Inverness, qui se dirige du S.-O. au N.-E. vers le golfe de Murray, avec lequel il communique par la Ness. Ce lac a 8 l. de long sur une largeur moyenne de 3/4 de lieue; il fait partie de la ligne de navigation qui établit à travers l'Écosse une communication entre l'Atlantique et la mer du Nord, et dont la partie artificielle porte le nom de Canal Calédonien. Les forts Auguste et Georges sont situés à chacune de ses extrémités.

Des décorations magnifiques s'élèvent sur les bords du Loch-Ness : le chêne, le frêne, le tremble, le houx, et plusieurs autres espèces d'arbres forestiers et d'arbustes couvrent les flancs des hautes montagnes qui l'entourent, et le bouleau solitaire se cache au fond des vallées : à l'ouest s'élève le mont Mealfourvenny, dont la vue est très-imposante. Le paysage qui environne ce lac offre une suite de tableaux magnifiques et majestueux, des coteaux champêtres, des rochers pittoresques, des bois et des cascades, d'obscurs ravins, d'affreux précipices, d'où une multitude de torrents roulent jusqu'au lac leurs eaux écumantes. Çà et là, des rochers isolés, s'élevant au milieu des bois, pareils à ces limites qui bornent les territoires, semblent être placés pour servir de preuves des anciennes convulsions de la nature, qui fendirent les montagnes et firent sortir le lac du milieu de leurs débris séparés : il est en effet difficile de considérer avec attention la grande vallée de la Ness, sans admettre que la mer et l'océan Atlantique aient eu autrefois une communication par cet étroit défilé, et que la Calédonie était alors divisée en deux parties distinctes.

La vue du Loch-Ness, quoique généralement fort belle, de quelque côté qu'on l'observe, le parait encore davantage quand on est près du bord septentrional et lorsqu'on est placé sur le pont du bateau à vapeur : dans cette dernière position, le lac se montre, à chaque pas, sous des aspects divers, à cause des circuits et des ondulations de la route, et on jouit ainsi successivement d'un paysage différent. Les eaux du lac occupent tout l'intervalle qui existe entre les montagnes ; et le ravin qu'elles ont formé en se séparant s'enfonce si subitement, qu'à environ deux cents pieds du bord, l'eau a déjà quarante à cinquante brasses de profondeur ; vers le centre, la sonde donne jusqu'à cent trente brasses : fait qui explique pourquoi l'eau du lac ne gèle jamais ; car l'hiver, même dans l'Highland, est trop court pour pouvoir geler un si grand volume d'eau.

L'expérience prouve qu'après de longues pluies, les eaux du lac montent de huit à dix pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. A l'époque du grand tremblement de terre de Lisbonne, ses eaux éprouvèrent une agitation violente, sortirent de leur lit avec impétuosité, envahirent celui de la rivière d'Oich, et s'étendirent des deux côtés à une hauteur de plus de cinq pieds au-dessus de leur niveau ordinaire : pendant une heure, le flux et le reflux s'y firent sentir fortement, le flot se précipita avec fureur sur la rive septentrionale, puis enfin la commotion diminua graduellement, et le lac rentra dans son lit.

On pêche dans le Loch-Ness beaucoup d'excellentes truites et une grande quantité d'autres poissons. L'eau, regardée comme très-salutaire par les habitants, produit souvent un effet tout contraire sur les étrangers qui la boivent dans le temps des chaleurs.

Les cascades de Foyers sont situées près de la rive méridionale du Loch-Ness, à environ un quart de lieue de l'auberge qui porte le nom de *General's Nut*, et près de la grande route qui conduit au fort Auguste. Voyez Foyers.

NEVIS (BEN). Voyez Ben Nevis.

NEVISH-LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté d'Inverness, à 7 l. O. N.-O. du fort William.

NEW-ABERDEEN. Voyez Aberdeen.

NEWBALTE. Petite ville du comté et à 2 l. S.-E. d'Édimbourg, située dans une vallée charmante, sur le South-Esk. Pop. 1,700 habitants.

NEWBOROUGH. Petite baie sur la côte orientale du comté d'Aberdeen.

NEWBOURGH. Jolie ville maritime du comté de Fife, avec titre de bourg royal, située sur la rive droite du Tay, qui y forme un vaste port où peuvent arriver des navires de 500 tonneaux. Pop. 2,200 hab. Cette ville est presque entièrement formée de maisons neuves et bien bâties; elle consiste en une seule rue très-longue, aux deux extrémités de laquelle sont de petits faubourgs. L'hôtel de ville est surmonté d'une belle tour.—*Fabriques* de toiles. *Commerce* de grains, bois, fer, chanvre, vin, etc.—A 3 l. E. S.-E. de Perth, 3 l. O. N.-O. de Cupar.

NEWHAVEN. Village maritime du comté d'Édimbourg, situé sur le bord méridional du golfe de Forth, à 1/4 de l. O. de Leith. Pop. 600 hab. Ce village est très-fréquenté dans la belle saison pour ses bains de mer. On y trouve plusieurs beaux établissements et un service régulier de bateaux à vapeur pour Aberdeen. — Pêche du poisson frais.

NEW-ISLAND. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située près de la côte N.-O. d'Isla.

NEWSTEAD. Village du comté de Roxburgh, situé à un quart de lieue de Melrose. On y remarque les ruines d'un ancien monastère nommé *Red Abbeystead.*

NEWTON-STEWART. Petite ville manufacturière du comté et à 3 l. N. de Wigton. Pop. 3,000 h. Elle est assez mal bâtie, sur la rive droite de la Cree, que l'on traverse sur un beau pont. — *Manufactures* importantes de tapis. Filatures de coton. Tanneries.

NIET-LOCH. Baie du comté de Sutherland, à 8 l. S. du cap Wrath.

NIG. Petite ville du comté de Kincardine, située à peu de distance de l'embouchure de la Dee, dans une baie à laquelle elle donne son nom, à 4 l. S. d'Aberdeen.

NITH. Rivière qui se forme de l'écoulement de quelques petits lacs, près de Cumnock, dans la partie du comté d'Ayr nommée Nithsdale. Elle entre dans le comté de Dumfries, qu'elle sépare de celui de Kirkkudbright, passe à Sanquhar, Dumfries, et se jette dans le Solway par une large embouchure, après un cours d'environ 16 lieues. On y pêche une grande quantité de saumons et d'excellentes truites.

NORHAM-CASTLE. Voy. Coldstream.

NORTH-BERWICK. Ville du comté et à 3 l. N. N.-E. d'Haddington, située sur la côte méridionale du golfe de Forth. Pop. 1700 hab. — *Commerce* considérable de grains.

NOSSE. Une des îles Shetland (comté des Orcades), située près de la côte orientale de l'île de Brassa. Cette île, regardée comme la plus fertile de toutes celles des Shetland, a 1 l. de long sur 1/4 de l. de large. On voit dans sa partie méridionale un rocher inaccessible de 150 pieds de hauteur verticale.

NOSSE-HEAD. Cap situé sur la côte orientale du comté de Caithness. Voyez Wick.

O.

OACKHAMSTON-HEAD. Cap situé sur la côte orientale du comté de Caithness.

OBAN. Joli village maritime du comté d'Argyle, situé sur le détroit de Mull, au fond d'une baie demi-circulaire de douze à quatorze brasses de profondeur, assez vaste pour contenir cinq cents navires de com-

merce, et bien abritée par les îles de Mull et de Kerrera, qui la défendent de la fureur des vents d'ouest. A 10 l. O. N.-O. d'Inverary. Pop. 1,500 hab.

Le village d'Oban a été fondé en 1713. Situé sur le passage des navires qui font le cabotage par le détroit de Mull, et de ceux qui se rendent dans le canal Calédonien, il possède de grands avantages comme port de commerce, comme station de pêche, et acquiert chaque jour un nouveau degré d'importance. Les maisons, formant un demi-cercle, sont placées en amphithéâtre depuis le bord de l'eau; cet ensemble de constructions, ayant en face un beau bassin, et derrière lequel s'élève une chaîne de collines ondulées, produit l'effet le plus pittoresque. Pendant la belle saison, quand la côte est garnie de spectateurs, et que la baie est couverte d'une foule de petits bâtiments qui rivalisent entre eux de vitesse et de légèreté, la scène prend encore un caractère plus animé.

Depuis quelques années Oban a été très-fréquenté pendant l'été et l'automne pour ses bains de mer; il occupe un rang distingué parmi les endroits où il est de mode de se rendre pour prendre les eaux, avantage qu'il doit principalement à la découverte récente de sources d'eaux ferrugineuses et sulfureuses. Les auberges y sont excellentes. L'air de ce port de mer des Highlands est regardé comme si sain, que le célèbre docteur Aldcorn y a établi une maison de santé pour y recevoir les malades auxquels le changement d'air est recommandé. Les étrangers, et les personnes qui veulent rétablir leur santé, trouveraient difficilement une position plus agréable, plus commode, et plus avantageuse pour en faire le centre d'excursions variées.

Près d'Oban, on peut observer tout le long de la côte quelle a été l'ancienne hauteur de la mer, par la formation des couches de terrain, et par les excavations qu'elle a creusées dans les rochers composés d'une substance légère. L'élévation de ces couches a une régularité qui règne tout le long de la côte aussi loin que la vue peut s'étendre. Des lits de brèche et de schiste s'élèvent les uns au-dessus des autres, et forment entre eux des lignes parallèles. Dans quelques endroits, les parties les plus élevées du schiste sont brisées en morceaux, mais on les retrouve au milieu de la couche de brèche placée plus bas. Au côté nord de la baie est un rocher escarpé composé de schiste, près duquel un bloc énorme s'élève perpendiculairement.

Le Chateau de Dunolly, situé dans le voisinage d'Oban, est une vieille construction, envahie de toute part par le lierre, que les étrangers ne manquent pas de visiter. On suppose que cette ancienne demeure des Macdougalls de Lorn était originairement un fort danois. Les murs sont d'une grande épaisseur, mais ils ont été fort endommagés par un des derniers propriétaires, qui en a retiré tout ce qu'il a pu de pierres de taille pour les employer à la construction du château moderne situé près de là. Voyez Dunolly.

L'Île de Kerrera est aussi un but remarquable d'excursion pour ceux qui visitent Oban. Cette île doit en partie son aspect romantique à Goalan-Castle, ruine magnifique et pittoresque, placée sur la cime la plus élevée d'un rocher presque perpendiculaire, couvert d'un épais manteau de lierre, qui s'étend depuis le pied du roc jusqu'aux créneaux de la forteresse; et comme les fondations du bâtiment reposent sur l'extrémité du rocher, le lierre s'est étendu de l'un à l'autre, cachant le faible point de séparation qui existait entre eux, de sorte que, de deux côtés, ils ne semblent à l'œil former qu'une masse solide d'architecture. Du côté de la terre, la vue du château n'est pas moins belle, et son état de conservation suffit encore pour donner une grande idée de ce qu'était originairement le bâtiment. A la façade, on voit deux sculptures en pierre, représentant le joueur de cornemuse et la nourrice, deux personnages d'une grande importance dans toutes les familles de l'Highland. — Ce château, autrefois la résidence des descendants de Macdougall de Lorn, le dangereux rival de Bruce, a été réduit à son état actuel, parce que la famille qui l'habitait prit sous sa protection un individu nommé Livingstone, qui avait tué un fils de Campbell

de Fauns, et encourut par là l'indignation de ce redoutable clan. Campbell de Braglin, homme connu dans le pays par son caractère violent et déterminé, entreprit de venger la mort de son malheureux compatriote; il réunit plusieurs de ses partisans, s'empara de Kerrera, prit le fort d'assaut, le brûla, et massacra sans distinction les membres de la famille Macdougall, qui, au nombre de dix-huit, furent précipités du haut des remparts.

OCHILL-HILLS. Chaîne de montagnes qui s'étend sur une partie des comtés de Perth, de Clakmanan et de Kinross, sur une longueur d'environ 10 l. Les plus hauts sommets ne s'élèvent pas à plus de 400 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes abondent en excellents pâturages; elles offrent dans toute leur longueur de charmants paysages, et plusieurs vues pittoresques. En 1715 on y a découvert une mine d'argent qui est maintenant épuisée; on y trouve des veines de mines de cuivre, de plomb, et d'autres minéraux. Le point le plus élevé des monts Ochill est le Bencloch.

OCHTERYRE. Château du comté de Perth. Le château de Ochteryre, construit il y a une quarantaine d'années, est beau, mais cependant peu digne du site où il est placé, car il n'y a peut-être pas en Écosse un lieu qui réunisse dans un espace aussi limité autant de beautés naturelles. L'Earn rapide roule ses eaux limpides au milieu d'un composé harmonieux de collines, de bois et de rochers; et la riche verdure du parc, la surface polie de son lac, les ruines splendides d'une tour antique, contrastent romantiquement avec la sombre profondeur d'une épaisse forêt qui n'a de bornes à l'E. que les montagnes lointaines de Ben-Vorlich et de Stuck-Nacroan.

OCKELL. Rivière du comté de Ross, qui a sa source aux monts Kenloch. Elle coule du N.-O. au S.-O., et se jette dans le golfe de Dornoch.

ŒUF (île de l'). Voyez Egg.

OICH. Lac du comté d'Inverness, situé entre le Loch-Ness et le Loch-Lochy. Il a 2 l. de long sur moins d'un quart de lieue de large, et donne naissance à la petite rivière de son nom, par laquelle ses eaux s'écoulent dans le Loch-Ness. Ce lac est traversé par le canal Calédonien; ses rives sont ornées des ruines pittoresques du château d'Ivergarry.

Au bord du Loch-Oich, à quelque distance de l'habitation de Mac-Donnell, on remarque un monument qui inspire la plus profonde horreur, et dont voici le sujet: Il y a plus de deux cents ans, une famille noble avait fait éprouver quelques injustices à plusieurs de ses vassaux; sept d'entre eux se réunirent, massacrèrent cette famille, ou du moins toutes les probabilités les indiquèrent comme auteurs de l'assassinat. Aussitôt le laird dans le clan duquel s'était commis le crime, envoya ses satellites, avec l'ordre pur et simple d'aller chercher les têtes des prévenus. Ils trouvèrent ces malheureux réfugiés dans une caverne, les y décapitèrent, portèrent leurs têtes à la fontaine voisine de Glengarry pour les y laver, et les ayant rendues *présentables*, les offrirent au seigneur qui les avait demandées.— Sur cette petite fontaine, s'élève une pyramide quadrangulaire, dont l'aiguille tronquée porte sept têtes encore palpitantes des spasmes du supplice. Posées en cercle sur le faîte de la pyramide, elles offrent de toutes parts leurs faces hideuses. Leurs cheveux hérissés sur leurs crânes sont empoignés par une énorme main qui tient un glaive d'où dégoutte du sang. Sur les quatre côtés de la pyramide, on a écrit en français, en anglais, en latin et en gaëlique, l'inscription suivante, qui sert d'explication à ce monument de cannibales:

« En mémoire de la grande et prompte vengeance qui dirigea, selon le cours rapide de la justice féodale, les ordres de lord Mac-Donnell et Aross, pour atteindre les auteurs de l'horrible assassinat de la famille Keppoch, une branche du puissant et illustre clan, dont sa seigneurie était le chef, ce monument est érigé par le colonel Mac-Donnell Glengarry, son successeur et représentant, *l'an du seigneur* 1812. — Les têtes des sept meurtriers furent portées aux pieds du noble chef, dans le château de Glengarry, après avoir été

lavées dans cette fontaine : depuis cet événement, qui eut lieu dans les premières années du XVI[e] siècle, elle a toujours été désignée sous le nom de fontaine des Sept-Têtes. »

On savait bien, sans doute, que la justice féodale du XVI[e] siècle était expéditive, et nous n'avions pas besoin d'aller en Écosse pour en trouver des exemples; mais c'est un grand outrage à la morale publique que l'érection du monument de la fontaine des Sept-Têtes, l'*an du seigneur* 1812, dans la patrie de Hume et de Robertson !

OLRICK. Ville du comté de Caithness, à 2 l. 1/4 E. S.-E. de Thurso.

OOCHAN. Lac du comté d'Inverness.

ORCADES ou **ORKNEY.** Groupe d'îles situé au nord de l'Écosse, dont il n'est séparé que par le détroit de Pentland, entre la mer du Nord et l'océan Atlantique. Ces îles sont au nombre de 40, non compris un grand nombre de rochers, et de skerries ou bas-fonds couverts d'eau à marée haute. Plusieurs d'entre elles sont très-petites, inhabitées, et ne contiennent que des pâturages. Les principales sont Pomone ou Mainland, Hoy, South et Nort Ronaldsha, Eday, Shapinshay, Westra, Rowsay, Sanday, Eglishay et Papa-Westra. La population des Orcades en 1821 était de 27,000 h. Ces îles ont une forme très-irrégulière : les côtes du nord et de l'est sont en général basses; celles de l'ouest, au contraire, se terminent en rochers escarpés. Leur surface est très-inégale et d'un aspect triste; car on n'y voit pour tous arbres que de rares et chétifs bouleaux, quelques saules et genévriers. Pendant l'hiver, les ouragans et les tempêtes y sont d'une violence telle que toute communication est interrompue; les aurores boréales sont assez fréquentes; la neige est peu abondante, et la gelée n'est pas de longue durée; mais le froid des nuits rend souvent les récoltes incertaines. Les montagnes sont en partie couvertes de bruyères; mais les vallées et les plaines offrent une végétation assez vive, et renferment un grand nombre de ruisseaux et de petits lacs. Le sol des plaines et des vallées est assez fertile; dans les terrains bas et marécageux, il y a beaucoup de tourbières. Sur 384,000 acres de terre que contiennent ces îles, on estime que 294,000 ne sont que des bruyères et des marais, et 84,000 seulement en terres labourables, prairies et jardins. Généralement la récolte en grains suffit à la consommation.

Sur les côtes on trouve des éponges, du corail, des cornalines, de l'ambre gris, des coquillages très-rares, des semences de *mimosa scandens*, que produisent seules les Antilles, et que les courants apportent à travers l'Atlantique.

Dans les pâturages, on élève de petits chevaux et des bêtes à cornes, beaucoup de moutons et des porcs : le bétail y vit en liberté; il est marqué pour éviter toute contestation. On élève aussi dans ces îles beaucoup de volailles; les coqs de bruyère, les cygnes, les oies et les canards sauvages, les pluviers, les bécassines, etc., abondent dans les bruyères, les lacs et les parties marécageuses. On y voit des aigles de la plus grande espèce, qui font beaucoup de ravage parmi les troupeaux de moutons. Les rivières nourrissent des truites délicates; les côtes sont fréquentées par une grande quantité de poissons, qui forment la principale nourriture des habitants. Les skerries sont couverts de phoques; la loutre de mer est commune dans les détroits, et diverses espèces de coquillages se pêchent près des rochers.

Les revenus des Orcades s'élèvent à 9,500 livres sterling. Toute la partie méridionale de la seigneurie de Shetland-Orkney appartient à la famille écossaise de Dundal, qui est en même temps investie de la dignité de juge héréditaire. — Ces îles ont d'abord été peuplées par les Norwégiens et les pirates; ce sont les premiers qui, sous la conduite de leur prince Olaus, y ont introduit le christianisme. Dans le XII[e] siècle, la population y était beaucoup plus nombreuse, et elles pouvaient mettre sur pied 7,000 combattants. La Norwége abandonna la possession des Orcades au roi d'Écosse Jacques II, à l'occasion de son mariage avec la princesse danoise Anne. — Il reste encore dans les îles, sur les cimes de rochers, beaucoup de

tours dont la construction remonte au moyen âge.

L'industrie consiste dans la pêche, la fabrication de la soude, et dans quelques fabriques de toile, de fil de lin, de gros draps, de bas et de couvertures de laine. Les principaux objets de commerce d'exportation sont le poisson frais et salé, bestiaux, porcs, beurre, suif, peaux, plumes d'oies, fil de lin; les importations consistent en bois, fer, lin, tabac, denrées coloniales, etc. Durant une grande partie de l'hiver, la communication est interrompue à cause des épais brouillards et des tempêtes qui règnent dans ces parages.

Les îles Orcades forment avec les îles Shetland le comté des Orcades, dont le chef-lieu est Kirkwall. Ce comté est divisé en quatre cantons, et envoie un membre au parlement.

ORD-OF-CAITHNESS. Cap situé sur la côte S.-O. du comté de Caithness.

ORDY. Petite rivière qui prend sa source dans le comté de Perth et se jette dans le Tay, à 1. l. N. de Rogertown.

ORENT. Lac du comté de Caithness, situé à 2 l. S. de Thurso.

ORFER. Petite ville située sur la côte méridionale de l'ile Pomone (comté des Orcades), a 2 l. 1/2 de Kirkwall.

ORKNEY (Comté d'). Ce comté est composé des iles Shetland et des Orcades. Voyez ces mots.

ORONSAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, près et au sud de Colonsay, dont elle n'est séparée que par un passage étroit, qui assèche à marée basse. On y voit les belles ruines d'un prieuré de l'ordre de Cîteaux, que l'on prétend avoir été fondé par saint Colomban. Voyez Colonsay.

ORR. Rivière qui prend sa source près de New-Galloway, dans le comté de Kirkudbright. Elle passe à Orr et se jette dans le golfe de Solway, à 4 l. E. de Kirkudbright.

ORR. Petite ville du comté de Kirkudbright, sur la rivière d'Orr.

ORRON. Rivière du comté de Ross, qui se jette dans le Conan.

ORWELL. Petite ville du comté et à 1 l. N. de Kinross.

P.

PAATOC. Lac du comté d'Inverness.

PAATOC-WATER. Rivière du comté d'Inverness, qui communique du lac Paatoc au lac Laggan.

PABAY. Une des iles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 1/2 l. de celle de Skye.

PABBAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située près de la côte occidentale de l'ile de Lewis, vis-à-vis de l'île Bernera, dont elle est séparée par un détroit d'une demi-lieue de large.

PAISLEY. Grande et belle ville du comté de Renfrew, située sur la rivière de Cart-White, qui la divise en vieille et nouvelle ville, et sur le canal d'Ardrossan, avec lequel elle communique avec Glascow. Pop. 28,000 hab., et 47,000 en y comprenant les faubourgs et la paroisse de l'Abbaye. La vieille ville est bâtie sur la pente d'une colline qui s'abaisse vers la rive gauche de la Cart; elle consiste en trois rues principales très-longues et régulièrement bâties, auxquelles aboutissent plusieurs rues étroites et assez mal percées. La ville neuve se compose d'une rue principale aussi très-longue, qui s'étend sur la rive droite de la rivière. Ces deux villes communiquent entre elles par trois ponts de pierre, et des bâtiments de 40 à 50 tonneaux remontent facilement jusqu'aux quais, par le canal d'Ardrossan.

Les ruines d'une église sont tout ce qui reste de la superbe abbaye de St.-André. La nef et les deux bas côtés sont soutenus

par des piliers gothiques et des voûtes en ogive. L'extérieur de l'édifice, et surtout les grandes portes du nord et de l'ouest, sont d'une élégance et d'une richesse que l'on ne peut se lasser d'admirer. Auprès de l'église est une vieille chapelle gothique où l'on entend un écho des plus surprenants. On y voit aussi le monument de Majory, fille de Robert Bruce, et mère de Robert II, roi d'Écosse, et premier de la famille des Stuart.

Paisley renferme un grand nombre de beaux édifices publics et particuliers; les plus remarquables sont : l'église St.-George dont on admire la façade ornée de pilastres d'ordre ionique; l'église Haute, bâtie sur une colline d'où l'on jouit d'une belle perspective, et surmontée d'un clocher de 161 pieds de hauteur; l'hôtel de ville, la maison de correction, la halle, l'hôpital général, la salle du café. On y compte 16 édifices religieux, trois bibliothèques publiques, une société philosophique, un collége très-bien doté et de nombreux établissements d'instruction. Dans les environs, on remarque les restes d'un camp romain et les ruines du château de Crookstone. Voyez ce mot.

Cette ville est renommée par son importance manufacturière et par son active industrie. C'est le centre principal des manufactures de mousseline, de schâles et de gazes de soie des environs. Elle a des fabriques considérables de toiles fines, batistes, percales, tapis, schâles en soie et en laine, gazes de soie, mousselines, toiles peintes, cuirs, savon, chandelles, etc.; des filatures de coton, des fonderies, des distilleries et des blanchisseries importantes. *Commerce* de grains, de charbon de terre et d'articles de ses nombreuses manufactures. — A 2 l. 1/2 S. S.-O. de Glascow, 4 l. O. N.-O. de Renfrew.

PANBRIDE. Petite ville du comté d'Angus, à 4 l. E. de Dundee.

PANNANACH-WELLS. Village du comté et à 12 l. 1/2 O. S.-O. d'Aberdeen. Il est dans une situation pittoresque, sur la rive droite de la Dee, un peu au-dessous de la cascade appelée Lin-Dee, et célèbre par ses eaux minérales qui ont, dit-on, les mêmes qualités que celles de Seltz. On y a établi plusieurs beaux bâtiments où les malades trouvent toutes les commodités qu'il est possible de désirer. Ce village est très-fréquenté en été, tant pour ses eaux que pour son paysage et ses sites romantiques.

PAPA-STOUR. Une des îles Shetland (comté des Orcades), située à 1/2 l. de la côte N.-O. de l'île Mainland. Elle a environ trois lieues de circonférence, et offre une surface plate, fertile et abondante en excellents pâturages : on y récolte beaucoup d'avoine et de pommes de terre. Sur la côte, on trouve plusieurs petits ports, et une caverne profonde où les flots s'engouffrent avec un bruit épouvantable. Pop. 300 hab.

PAPA-STRONSAY. Une des îles Orcades, située près de l'île de Stronsay, à l'entrée d'une baie à laquelle elle donne le nom de Papa-Sound. Elle est plate et l'une des plus fertiles en grains de toutes les Orcades.

PAPA-WESTRA. Une des îles Orcades, située près de la côte N.-E. de l'île Westra. Elle a une lieue de long sur environ une demi-lieue de large. Cette île est très-fertile et renferme les meilleures terres labourables et les meilleurs pâturages des Orcades. On y récolte beaucoup d'orge et d'avoine. — *Fabriques* de soude. Long. O. 5° 25' 15". Lat. N. 59° 22' 0".

PATHEAD. Joli village du comté de Fife, situé sur le golfe de Forth, à 1/2 l. de Kirkaldy. Pop. 1,900 hab. Entre Pathead et Galaton, on remarque les ruines de Ravenscraig-Castle qui s'avancent sur un rocher au milieu de la mer. — *Fabriques* d'échecs. Foire considérable pour les toiles, le premier vendredi d'août.

PATTENWEEM. Havre du comté de Fife. Voyez PITTENVEEM.

PAXTON. Village du comté de Merse, célèbre en Écosse comme le lieu chanté dans le poëme populaire de Robin Adair. On y remarque une belle habitation renfermant une galerie de tableaux de choix des maîtres italiens et flamands.

Ce village et le château de Paxton sont pour l'admirateur du chant écossais et pour

l'amateur des beaux-arts des sujets agréables de distraction et de curiosité.

PEATHS ou **PEESE**. Vaste précipice de plus de 160 pieds de profondeur, situé au milieu des montagnes de la partie N.-E. du comté de Berwick. Il est traversé par un pont de quatre arches d'une hauteur prodigieuse, qui a quelque chose du grandiose des aqueducs romains.

PEEBLES ou **TWEEDDALE** (comté de). Ce comté est borné au N. par les comtés d'Édimbourg; à l'E., par celui de Selkirk; au S., par celui de Dumfries, et à l'O. par celui de Lanerk. Sa longueur est de onze lieues du N. au S., sur huit lieues de l'E. à l'O., et sa circonférence d'à peu près trente-six lieues.

Le comté de Peebles est de forme irrégulière. Sa surface, généralement formée de collines verdoyantes, est bien arrosée par plusieurs rivières, entre lesquelles on distingue le Tweed qui en traverse la partie centrale et orientale, et y reçoit la Lyne et l'Eddlestone. Dans la partie méridionale, on remarque des montagnes d'une grande élévation, telles que le Hart-Fell qui a 2,918 pieds au-dessus du niveau de la mer; le Broad-Law de 2,741; le Dollar-Law de 2,840, le Windlestraw de 2,295, et les Blackhouses-Heights de 2,360. Le N. est couvert par les Pentland-Hills.

Les rives du Tweed et de ses affluents offrent en général une terre grasse, sablonneuse et fertile. Les terres intermédiaires entre les collines et les terrains bas reposent sur un fond de gravier et sont d'assez bonne qualité; celles des collines et des pentes des montagnes sont friables, franches, mais quelquefois mêlées d'argile. Vers les sources des cours d'eau, le sol est marécageux et renferme quelques petits lacs.— En général, les montagnes et les vallons des parties du N. et du N.-O. sont les plus fertiles et les plus agréables.

La surface variée du comté de Peebles serait intéressante et pittoresque, si les forêts, dont elle était autrefois en grande partie couverte, n'étaient presque entièrement détruites; on n'y voit plus maintenant que quelques plantations de bouleaux rabougris, de frênes, d'aunes, de noisetiers, d'osiers, etc. Les prairies sont nombreuses et excellentes. — Les rivières abondent en petites truites; les lacs sont aussi très-poissonneux.

Le comté de Peebles renferme quelques veines de minerai de fer, de la houille, des pierres propres à faire de la chaux, de la marne, des pierres de taille, des carrières d'ardoise, etc.

Manufactures d'étoffes de laine, de toiles et de tissus communs en coton.

Le comté de Peebles a pour chef-lieu la ville du même nom; il renferme deux presbytères, seize paroisses, et 10,399 hab.

PEEBLES. Jolie petite ville, capitale du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 2,800 hab. Cette ville est assez bien bâtie, sur la rive gauche du Tweed, au confluent de la petite rivière de son nom, qui la divise en vieille et en nouvelle ville. Elle possède un bel hôtel de ville, et une école de grammaire renommée. La vieille ville, qui était autrefois considérable, a été plusieurs fois pillée et brûlée par les Anglais; on y remarque les ruines d'un ancien monastère où Alexandre III et plusieurs autres rois d'Écosse ont résidé. Dans les environs, on voit les ruines du château célèbre de Nidpath. — *Fabriques* de bonneterie et de grosses étoffes de laine. Brasseries renommées. — A 8 l. S. d'Édimbourg.

PENICUICK. Beau village du comté et à 3 l. d'Édimbourg.

On remarque à une demi-lieue de ce village un magnifique château, dont la façade est décorée d'un beau portique à huit colonnes et d'un péron à balustres. Un portail en rocaille, orné d'une horloge et surmonté d'une flèche élégante, ouvre dans un square autour duquel sont distribués les communs. A l'est, sur une éminence, s'élève une tour ronde que l'on aperçoit de fort loin : au delà de la rivière on remarque un obélisque consacré à la mémoire d'Allan Ramsay.

On voit dans ce château beaucoup d'antiquités romaines tirées du camp romain de Netherby et de Graham's-Dike. Le plafond du principal appartement, nommé salle d'Ossian, est orné de peintures que l'on regarde

comme le chef-d'œuvre de Runciman, l'un des dessinateurs les plus hardis qui aient existé.

La rivière de l'Esk et plusieurs ruisseaux qui y portent leurs eaux, circulent en tous sens dans le parc, qui est un assemblage romantique de collines boisées, de bocages, de prairies, de parterres, de grottes, de kiosques, dont l'aspect est d'une variété ravissante. Il y a en outre dans ce parc immense trois jolis petits lacs dont les rives et les iles sont plantées d'arbres toujours verts, et qui forment une promenade délicieuse lorsque les gelées ont dépouillé les autres arbres de leur parure.

Des appartements du palais la vue se repose tour à tour sur les bords ombragés de l'Esk, sur la colonnade et l'aiguille des écuries, sur l'obélisque d'Allan Ramsay, auteur du *Gentle Shepherd*, sur plusieurs belles ruines et sur les hautes montagnes du Pentland. La tour de Flag, qui se reproduit sous mille aspects divers et toujours pittoresques dans les avenues sinueuses et inégales du parc, fut construite en 1750. De son sommet la vue commande tous les contrées E. du Mid-Lothian, le détroit de Forth, les rivages et monts éloignés de Fife, de Bass-Rock, d'Inchnen et de l'ile de Man : c'est un panorama animé qui a peu de rivaux sous le rapport de l'étendue, de la richesse et de la variété.

PENTLAND-FRITH. Détroit qui sépare l'Écosse des iles Orcades. Il a 2 l. 1/2 de largeur à son entrée orientale, entre le cap Duncansby et la pointe méridionale de l'ile South-Ronaldsha, et 3 lieues à son entrée occidentale, entre le cap Dannet et la pointe Tuc-Hess. Au milieu de ce détroit est l'île Stroma. Le mer y est excessivement impétueuse et les courants y sont très-violents. Pour en faciliter la navigation on a établi un fanal sur l'ilot de Pentland-Skerries.

PENTLAND-HILLS. Chaine de montagnes d'environ 4 lieues de longueur, qui s'étend sur la limite du comté de Peebles, et dans la partie S.-O de celui d'Édimbourg, où elle se termine à 2 l. de la ville de ce nom. Ses principaux sommets sont le Loyanhouse-Hill et le Carpetancraig.

PENTLAND-SKERRIES. Pointe du comté de Caithness, située presqu'au milieu de l'extrémité orientale du détroit de Pentland, près de la côte septentrionale de l'Écosse. Ce sont trois petites iles ou rochers, sur l'une desquelles on a bâti en 1794, deux phares, à 11 toises de distance l'un de l'autre. Celui du nord est un peu plus élevé que celui du sud. Les marées en cet endroit sont de onze heures. Lat. N. 58° 40'. Long. O. 5° 27'.

PERTH (comté de). Ce comté, un des plus grands de l'Écosse, est borné au nord par ceux d'Inverness et d'Aberdeen; à l'est par ceux de Forfar, de Fife et de Kinross; au sud par ceux de Clakmanan et de Stirling; et à l'ouest par ceux de Dumbarton, d'Argyle et d'Inverness; il a en outre une enclave sur le Forth entre les comtés de Fife et de Clakmanan. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est de vingt-cinq lieues; sa largeur, du nord au sud, de vingt et une lieues, et sa superficie de trois cent vingt-six lieues.

Le comté de Perth est généralement montagneux, surtout au nord et au nord-ouest, où les monts Grampians projettent leurs plus hauts sommets, tels que le Ben-Lawers, le Ben-More et le Schechallien. Il se divise naturellement en terres hautes au nord, et terres basses au sud; la ligne de démarcation de ces deux parties est formée par les Grampians. Le front méridional de ces montagnes a dans plusieurs endroits une pente graduelle à travers des campagnes d'une grande fertilité, et quoiqu'elles offrent dans leur ensemble, par leurs rochers nus et escarpés, l'aridité d'un désert, elles sont cependant coupées en mille directions par des vallées plus ou moins larges, riches, variées et bien arrosées. Ailleurs, le pays présente des coteaux boisés exposés au midi et dominant des plaines coupées par des eaux et ombragées par des plantations d'arbres fort élevés. Au sud des Grampians s'élève une chaine de collines verdoyantes couvertes de bons pâturages, qu'on distingue en différents endroits par les noms de collines de Sedlaw et d'Ochill. Entre ces collines, le long du côté méridional des Grampians, s'étend une val-

lée fertile de quatre à cinq lieues de largeur, bien cultivée et coupée par divers cours d'eaux.

Le comté de Perth a la réputation proverbiale d'être une province favorisée, que la nature s'est plu à combler de ses dons. Les Highlands de ce pays, avec leurs lacs, sujets de tant de fables populaires, avec leurs rivières, leurs bois et leurs fontaines, leurs ruines féodales et religieuses, leurs légendes et leurs traditions populaires, offrent un champ fertile en tout ce qui peut charmer les yeux, plaire à l'intelligence et échauffer l'imagination. Ce qui prouve que ces avantages ne peuvent leur être contestés, c'est la quantité de voyageurs qui, de tous les points de l'Europe, sont attirés chaque année dans cette contrée, où la magnificence de la nature et la simplicité des habitants présentent le contraste le plus singulier; où se déploient des sujets pleins d'intérêt, qui ont fourni à la poésie ses plus nobles inspirations, et à l'histoire ses récits les plus attachants. — La chaine orgueilleuse des Grampians, dont les cimes se dessinent et fuient à l'horizon; les lacs brillant dans le lointain; le Forth, repliant aux pieds des spectateurs ses sinueux contours; les vallées et les collines couvertes de troupeaux; les forêts antiques qui couvrent de leur ombre épaisse les flancs des montagnes; enfin ces rocs escarpés qui pourraient arrêter une armée dans sa marche; tout annonce cette frontière sacrée devant laquelle les Romains furent forcés de reculer, cette contrée où furent élevés les premiers autels à la liberté.

Parmi les nombreuses rivières qui descendent des montagnes, on remarque principalement le Tay, qui reçoit le Dochart, le Trimel, le Brau, l'Isla, l'Almond, l'Earn, et se jette dans le golfe de son nom; le Forth, qui reçoit le Teth et l'Allan. Entre ces rivières, se trouvent plusieurs grands marais et beaucoup de terres à bruyères. La partie occidentale renferme plusieurs lacs, dont les plus étendus sont le loch Tay, le loch Ericht, le loch Rannoch, le loch Earn, le loch Katrine, et le loch Lomond, qui baigne l'extrémité sud-ouest du comté.

Le climat du comté de Perth offre autant de variété que sa surface : dans l'est des Grampians, le vent d'est apporte la pluie et un temps variable, tandis qu'à l'ouest le temps est serein et sec; d'un autre côté, les vents d'ouest poussent les nuages de l'Atlantique, qui fondent sur les parties occidentales, pendant que dans celle de l'est il ne tombe pas une seule goutte d'eau. Le centre du comté n'étant pas exposé aux effets de ces vents, le temps n'y est pas sujet à d'aussi grandes variations et le climat y est assez doux.

Les productions minérales du comté de Perth consistent en mines de plomb et de cuivre, jadis exploitées et aujourd'hui abandonnées. Une mine de plomb a été découverte récemment près de Callender; la pierre ferrugineuse abonde près de Culross; les parties méridionales renferment des mines de houille. Dans l'Highland, on trouve beaucoup de pierres calcaires dont quelques-unes ressemblent au marbre; l'ardoise existe dans plusieurs endroits, notamment dans la paroisse d'Aberfoyle; les montagnes au nord et à l'ouest offrent principalement du granit et de la belle pierre de taille.

L'Industrie de ce comté est peu considérable. Elle est concentrée dans quelques villes, et surtout dans Perth et ses environs.

Le comté de Perth a pour chef-lieu la ville qui porte son nom. Il se divise en cinq presbytères : Auchterrarder, Dunblane, Dunkeld, Meigle et Perth, qui contiennent quatre-vingts paroisses, et 142,100 hab. On y remarque des camps et d'anciennes voies militaires des Romains, des monuments druidiques, d'anciennes tours construites par les Pictes, et de nombreuses ruines de monastères. C'est un pays illustré par Ossian, dont le tombeau est sur le mont Dosinant; et l'on y voit le château de Macbeth, immortalisé par Shakspeare.

PERTH. Grande et belle ville maritime, capitale du comté de son nom, Pop. 20,000 hab.

Cette ville est située dans une riche vallée bordée par les monts Grampians, sur la rive droite du Tay, qu'on y passe sur un superbe pont de dix arches, de 900 pieds de long sur 22 de large, au-dessous duquel le fleuve forme un golfe qui s'élargit graduellement.

A l'extrémité orientale de ce pont est le bourg de Kinnoul, nommé aussi Bridge-End.

Perth est la plus belle ville de l'Écosse; le paysage qui l'entoure est délicieux et très-pittoresque. On est frappé à l'abord de cette ville des beautés qui l'environnent : elle est régulièrement bâtie et formée de quatre rues principales coupées par d'autres à angles droits. La nouvelle ville (New-Town) comprend nombre de rues ornées de maisons élégantes, et sur le Nord-Inch, vis-à-vis du Tay, règne une file de beaux bâtiments, au milieu desquels est le séminaire, superbe édifice où l'on enseigne toutes les branches de l'éducation : cette partie de la ville possède en outre un théâtre de construction moderne et de belles casernes. A l'extrémité orientale de High-Street sont : l'hôtel de ville; la salle d'assemblée du comté, qui occupe l'emplacement du palais de la famille Gourée, dont l'architecture rappelle toute la pureté du style grec; le dépôt, destiné à recevoir 7000 prisonniers de guerre, et la prison. On remarque encore dans cette ville l'église antique de Saint-Jean-Baptiste; plusieurs églises paroissiales et des temples pour les cultes dissidents; des hôpitaux et maisons de charité; une société savante avec bibliothèque et musée d'antiquités; deux banques, dont une est succursale de celle d'Écosse.

Les vaisseaux arrivent dans la ville jusqu'aux quais pour y être déchargés; mais ceux d'un fort tonnage sont obligés de s'arrêter à Newbourgh. Chaque jour un bateau à vapeur descend le Tay jusqu'à Dundée, tandis qu'un autre le remonte jusqu'à Perth. Outre les eaux du Tay, la ville est arrosée par les eaux de l'Almond, amenées par un canal.

Entourée par un riche amphithéâtre de collines ondulées dont les sommets sont couverts de bois, et sur les flancs desquelles sont dispersées de belles maisons de campagne, traversée par le cours majestueux du Tay, la ville de Perth offre de puissants objets d'attraction. Placée dans une position favorable, elle fut autrefois le centre d'un grand commerce, et elle est encore un des principaux chefs-lieux de la prospérité des îles britanniques. Son beau port, ses quais élégants, ses édifices publics, les belles pelouses qui s'étendent le long de la rivière et dont chacune pourrait former un champ de Mars, enfin ses nombreux jardins et promenades publiques sont au-dessus de toute description et réellement dignes de ses patriotiques habitants. — La vue de Moncrieff-Hill est citée proverbialement comme une des plus magnifiques de l'Écosse. De ce point, lorsque les légions romaines aperçurent Perth, l'ancienne *Bertha*, et le Tay, leur exclamation, « Voici le Tibre! » indique la surprise qu'ils éprouvèrent en trouvant une ressemblance entre les deux fleuves. Aujourd'hui cette exclamation serait loin d'être vraie, le fleuve écossais étant bien supérieur au Tibre par le volume et la limpidité de ses eaux. Toutefois il est juste de dire que le voisinage du Tay n'a pas toujours été avantageux à l'ancienne ville de Perth : sous le règne de Guillaume le Lion, elle fut renversée dans une nuit par une inondation subite du Tay; le palais royal fut également enveloppé dans cette terrible catastrophe où le fils du roi, sa nourrice ainsi que quarante autres personnes périrent. — La colline de Kinnoul offre aussi un point de vue que ne manquent pas de visiter les étrangers. Les tombeaux de Luncarty sont un but de pèlerinage non moins intéressant pour les antiquaires et les étrangers : la victoire qu'on y remporta sur les Danois en 980 fut décisive, et la tradition rapporte que ceux des ennemis qui ne périrent pas dans le combat furent noyés : une blanchisserie et des terres en culture occupent maintenant l'emplacement du champ de bataille.

Perth, capitale du comté et autrefois de tout ce pays, a été le théâtre de plusieurs événements historiques qui ont eu une grande influence sur le sort de l'Écosse, ainsi que de quelques révolutions populaires ou de traits de caractère national qui fixent l'attention de l'observateur, et réveillent dans son esprit une foule de souvenirs. C'est une ville très-ancienne, qu'on suppose avoir été fondée par Agricola. Le roi Guillaume renouvela en 1210 la charte qui

lui avait été concédée par ses prédécesseurs : elle était alors fortifiée et considérée comme la capitale de l'Écosse. Avant le règne des Stuarts, elle était la résidence ordinaire des rois et le siége du parlement. En 1298, après la bataille de Falkirk, ses murailles furent reconstruites par Édouard I[er]; ce prince en fit la résidence de ses députés, que Robert Bruce chassa en 1311. Jacques I[er] y fut massacré, en 1437, dans le monastère des dominicains. Le chef de ce complot fut un nommé sir Robert Grahame, qui conservait un profond ressentiment contre le roi par les ordres duquel il avait subi un assez long emprisonnement. Grahame attira dans la conspiration le comte d'Athol en lui promettant de proclamer sir Robert Stewart, son fils, roi d'Écosse à la place de Jacques. Pour préparer ses batteries, sir Robert Grahame se retira dans le fond des Highlands, et de là il envoya défier le roi, déclara formellement qu'il abjurait son serment d'allégeance, et menaça de le tuer de sa propre main. Sa tête fut mise à prix, et une forte récompense promise à quiconque le livrerait à la justice; mais il resta caché au milieu des montagnes pour organiser ses projets de vengeance. Le jour de Noël avait été choisi par le roi pour donner une grande fête dans la ville de Perth, où il vint s'établir dans l'abbaye de Black-Friars (moines noirs), parce qu'il n'y avait pas dans la ville de château convenable, et ses gardes furent logés chez les habitants. La journée avait été passée par le roi en fêtes et en plaisirs, et par les conspirateurs en apprêts pour l'attentat qu'ils méditaient; le 20 février 1437, tout fut prêt pour mettre leur infâme projet à exécution, et Grahame sortit de sa retraite au milieu des montagnes voisines, avec une troupe d'environ trois cents hommes, et entra dans les jardins de l'abbaye. La nuit était avancée, et le roi était retiré dans sa chambre où il avait passé la journée à se divertir, lorsqu'on entendit un grand bruit et un cliquetis d'armes. Le roi se souvint alors de son ennemi mortel, sir Robert Grahame, et devina que c'était lui qui venait pour l'assassiner. Il appela les dames de la reine, qui restèrent dans sa chambre pour garder la porte du mieux qu'elles pouvaient, afin de lui donner le temps de s'échapper. Il essaya d'abord de sortir par les fenêtres, mais elles étaient fortement barricadées, et résistèrent à tous ses efforts; à l'aide des pincettes qui étaient dans la cheminée, il réussit à lever une planche du parquet et se laissa tomber dans un caveau étroit, réceptacle des immondices du couvent, où il ne tarda pas à être découvert. Deux complices de Grahame descendirent l'un après l'autre dans le caveau, le poignard à la main, pour massacrer l'infortuné Jacques qui, en chemise, n'avait aucune arme pour se défendre. Mais le roi, qui était un homme robuste et actif, les terrassa tous les deux, et, en s'efforçant de leur arracher un poignard, il se coupa les mains de la manière la plus affreuse. Alors sir Robert Grahame s'élança lui-même sur le roi et lui plongea son épée à travers le corps. Les deux autres conspirateurs qui étaient descendus dans le caveau l'achevèrent à coups de poignard : on compta seize blessures, rien que sur sa poitrine. Peu de temps après, les complices de Grahame et sir Robert lui-même furent pris, jugés, condamnés et exécutés. Grahame subit les tortures les plus affreuses avant d'être décapité, et son fils fut égorgé sous ses yeux, pendant qu'il vivait encore.

En 1559, à la suite d'un sermon, prêché par Jean Knox contre l'idolâtrie, la populace se souléva et détruisit toutes les maisons religieuses de la ville.

Un des événements les plus remarquables arrivés à Perth, est celui connu sous le nom de conspiration de Gowrie, dont voici en abrégé la relation publiée par Jacques VI lui-même. Le cinq août 1600, le roi, qui faisait sa résidence au palais de Falkland, se livrant dans la matinée au plaisir de la chasse, fut abordé par Alexandre Ruthven, le plus jeune fils du comte de Gowrie, qui l'informa que, dans la soirée du jour précédent, il avait arrêté un individu qui portait sous son manteau un vase rempli de pièces étrangères en or. Cette circonstance lui ayant paru suspecte, il avait fait enfermer l'inconnu, et il croyait de son devoir de venir instruire le roi de

cet événement. Jacques, supposant que le prisonnier pouvait être un prêtre étranger qui serait venu dans le pays pour y exciter du trouble, ordonna qu'on le remît entre les mains des magistrats de Perth, pour être l'objet d'une enquête sévère. Ruthven, cependant, pressa vivement le roi de venir lui même voir cet homme. En conséquence, accompagné seulement d'une vingtaine de personnes, Jacques se dirigea vers Perth, et trouva sur sa route le comte de Gowrie et plusieurs citoyens qui, de l'air le plus respectueux, l'invitèrent à accepter un repas à Gowrie-House : le roi se fit un plaisir d'accéder aux désirs de ses sujets. A table il fut servi par le comte; mais celui-ci, contre l'étiquette en pareille occasion, et insensible à la joie qu'inspirait la présence du roi, paraissait soucieux et embarrassé, comme si quelque sombre pensée agitait son cœur.

Quand le repas fut fini, et que toute la société se fut retirée dans un autre appartement pour dîner, Ruthven dit au roi d'un air indifférent, qu'on avait le temps de se rendre dans la chambre où était renfermé le prêtre étranger. Le roi ayant accepté cette proposition, Ruthven, lui montrant le chemin, traversa avec lui plusieurs appartements, ayant soin de fermer à clef chaque porte derrière lui, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une petite tour, dans laquelle était un homme armé de toutes pièces ayant à son côté une épée et un poignard. Le roi, qui s'attendait à voir un prêtre, frappé d'étonnement, fit quelques pas en arrière, demandant si l'homme qu'il voyait était l'étranger. Mais Ruthven, se saisissant du poignard que portait l'homme armé, et en dirigeant la pointe vers la poitrine du roi, répondit : « Rappelez-vous la mort injuste que mon père a soufferte par votre ordre; maintenant vous êtes mon prisonnier. Soumettez-vous sans résistance et sans appeler du secours; ou, autrement ce poignard vengera son sang. » Épouvanté par le danger soudain dont il était menacé, Jacques, après avoir commencé par faire des reproches au comte, descendit aux prières et même aux cajoleries, jusqu'à ce que Ruthven, paraissant se laissser toucher, assura le roi que, s'il n'appelait point, il n'avait rien à craindre pour sa vie. En même temps, par un motif difficile à expliquer, faisant donner à Jacques sa parole d'honneur qu'il resterait tranquille dans son absence, il sortit, le laissant sous la garde de l'homme armé. Pendant que le roi se trouvait dans cette situation critique, les personnes de sa suite étaient inquiètes et impatientes de savoir ce qu'était devenu leur maître ; un domestique de Gowrie entra rapidement, et les informa que le roi venait de monter à cheval pour Falkland, et qu'on l'apercevait encore. Aussitôt, tous sortirent précipitamment dans la rue, tandis que le comte lui-même, secondant leur impatience, ordonna qu'on préparât les chevaux. Pendant ce temps, Ruthven était retourné près du roi, et cherchait à lui lier les mains, lui jurant qu'il n'avait d'autre alternative que les chaînes ou la mort. Enflammé de colère à cette insulte, et rougissant à l'idée seule de se soumettre à une pareille indignité, Jacques, désarmé, saisit au corps son assassin, et une lutte violente s'ensuivit. L'homme armé paraissait jusque-là étonné de tout ce qu'il voyait, mais il ne fit aucun mouvement. Le roi ayant réussi à attirer de force Ruthven près d'une fenêtre, s'écria d'une voix forte : « Trahison! trahison! à moi! » Sa suite, reconnaissant aussitôt sa voix, et voyant à travers la jalousie une main qui le tenait par le cou, vola à son secours. Le comte de Lennox, le comte de Marr et plusieurs autres montèrent le grand escalier; mais dans cette direction, ils trouvèrent les portes fermées. Alors sir Jean Ramsay et quelques autres passèrent par un escalier dérobé, au haut duquel ils virent ouverte la porte de la petite tour où Ruthven luttait encore avec le roi. Ramsay, sans perdre de temps, frappa deux fois le traître de son poignard, et le repoussa dans l'escalier où se trouvait sir Hugues Herries qui l'acheva. Les derniers mots de Ruthven en expirant furent ceux-ci : « J'ai eu raison de faire ce que j'ai fait. »

Pendant cette bagarre, l'homme armé s'esquiva sans être remarqué. Cependant Erskine et Herries, pages du roi, et un domestique nommé Wilson, rejoignaient Ramsay

dans l'appartement où était le monarque; mais avant qu'ils eussent eu le temps d'en fermer la porte, Gowrie, une épée nue dans chaque main, et suivi par sept de ses gens armés, entra en fureur, et d'une voix terrible les menaça de sa prompte vengeance et de la mort. Ramsay et ceux qui étaient avec lui, quoique inférieurs en nombre, firent face au comte qui, au milieu de la mêlée, fut frappé par Ramsay et tomba mort sans proférer un seul mot. Cependant un grand bruit continuait à se faire entendre à la porte qui donnait sur le principal escalier, et que plusieurs personnes essayèrent en vain d'ouvrir. Le roi s'étant assuré que c'était Lennox, Marr et ses autres amis, ordonna qu'on les laissât entrer. Ceux-ci arrivant précipitamment, et voyant, contre toute attente, que leur maître était hors de danger, firent éclater leurs transports de joie, tandis que le roi et tous ceux qui étaient présents, tombant à genoux, offrirent à Dieu de ferventes actions de grâces pour cette miraculeuse délivrance. Néanmoins le péril n'était pas encore passé : les habitants de Perth, dont Gowrie était le prévôt, et qui, dans ses fonctions, s'était rendu très-populaire, apprenant le sort des deux frères, coururent aux armes, entourèrent la maison, et mêlèrent à des cris de vengeance les épithètes les plus injurieuses contre le roi. Jacques tâcha de calmer cette multitude irritée en la haranguant par une fenêtre. Il fit admettre les magistrats en sa présence, et leur raconta tous les détails de l'événement qui venait d'arriver : ceux-ci les firent connaître au peuple qui s'apaisa et se dispersa. Il n'est guère d'événements dans l'histoire qui soient enveloppés de plus de ténèbres que cette étrange conspiration, et ce qui la rend plus étrange encore, c'est que l'homme armé qui avait été posté dans la tourelle ne put fournir aucune lumière. Il se trouva être nommé Henderson, intendant du comte de Gowrie, qui avait reçu ordre de s'arrêter pour prendre un voleur des Highlands, et il avait été placé dans la tour par Alexandre Ruthven, sans qu'on lui eût dit à qui il avait à faire, de sorte que tout ce qui se passa fut pour lui un sujet de surprise. Le mystère parut si impénétrable, et le récit reposait en si grande partie sur le témoignage de Jacques, que beaucoup de personnes crurent alors, et quelques historiens même croient encore aujourd'hui, que ce n'étaient pas les deux frères qui avaient conspiré contre le roi, mais bien le roi contre les deux frères; et que Jacques, ayant contre eux quelque sujet d'animosité, avait imaginé toute cette scène pour rejeter ensuite tout le blâme sur les Ruthven et les en rendre les victimes. Mais, sans parler du caractère doux et humain de Jacques, et laissant même de côté la considération qui ne peut assigner ni même se figurer de motif suffisant qui eût pu le porter à un meurtre aussi atroce, on doit faire attention que le roi était naturellement craintif, et qu'il ne pouvait pas seulement regarder une épée nue sans tressaillir; de sorte qu'il est contre toute raison et toute vraisemblance de supposer qu'il pût être l'auteur d'un complot dans lequel sa vie fut à plusieurs reprises dans le plus grand danger. Ce ne fut que neuf ans après que quelque jour fut jeté sur cette affaire par un nommé Sprot, notaire public, qui, par pure curiosité, était parvenu à se procurer certaines lettres qu'on disait avoir été écrites au comte de Gowrie par Robert Logan de Restalvig, homme turbulent, de mauvaises mœurs, et toujours prêt à comploter. Dans ces lettres, il était fait sans cesse allusion à la mort du père de Gowrie, à la vengeance qu'on méditait, et à l'exécution de quelque grande et périlleuse entreprise. Enfin il y était dit que les Ruthven devaient emmener par mer un prisonnier à la forteresse de Fast-Castle, tour isolée et inaccessible appartenant à Logan, et située sur les côtes de Berwick. Logan recommande cette tour comme le lieu le plus sûr où l'on puisse garder secrètement quelque prisonnier important, et il ajoute qu'il y avait caché Bothwel dans sa plus grande détresse, « à la barbe du roi et de son conseil. » Le sort de Sprot, le notaire, fut aussi triste que bizarre. Il fut condamné à être pendu pour avoir gardé ces lettres en sa possession sans les communiquer au gouvernement, et la sentence fut exécutée. Sprot continua à assurer jusqu'au dernier soupir que les

lettres étaient authentiques, et qu'il ne les avait conservées que par curiosité; il l'affirma de nouveau, même dans l'agonie de la mort, car déjà il avait été précipité de l'échelle fatale, lorsque, invité à confirmer par quelque signe la sincérité de ses aveux, on dit qu'il frappa trois fois dans ses mains. Néanmoins quelques personnes continuèrent à croire que la déposition de Sprot était mensongère, et que les lettres étaient forgées; mais il semble qu'il y a un excès d'incrédulité à suspecter des aveux dont le résultat fut de conduire au gibet celui qui en était l'auteur; et maintenant les lettres produites par Sprot sont regardées comme authentiques par les meilleurs juges en cette matière. Ce fait une fois reconnu, il devient évident que le but de la conspiration de Gowrie était d'emprisonner le roi dans la forteresse inaccessible de Fast-Castle, et peut-être ensuite de le remettre entre les mains de la reine Élisabeth.

En 1644, le marquis de Montrose, après avoir défait l'armée des covenantaires dans la vaste plaine de Tippermuir, à trois milles de Perth, s'empara de cette ville. Mais le comte d'Argyle s'en étant approché avec des forces considérables, Montrose se vit forcé de l'abandonner. Lors de l'insurrection de 1715, Perth tomba au pouvoir des partisans du prétendant, qui en firent le quartier général de leur armée, et dominèrent de là sur toutes les basses terres de la partie orientale de l'Écosse. Le duc d'Argyle la reprit peu de temps avant que le prince eût abandonné les Écossais qui s'étaient soulevés pour défendre sa cause. Le 3 septembre 1745, le comte de Marr et le prétendant Charles-Édouard s'emparèrent de Perth et y établirent le quartier général de leur armée.

On doit visiter à une lieue de Perth le château de Grantully, situé dans la partie la plus agreste et la plus boisée de la vallée de Strathtay. On y arrive par une triple avenue d'arbres gigantesques. La fondation de cet antique manoir remonte à plus de quatre siècles. Les murailles, noires, épaisses et quelque peu délabrées, sont revêtues d'une couche impénétrable de lierre, dont les troncs noueux étonnent par leur dimension. En un mot, l'aspect de ce vénérable édifice recule l'imagination du voyageur au delà des siècles et lui fait éprouver les plus profondes sensations. Aucune description ne pourrait donner une idée exacte des beautés sévères de la vallée de Strathtay, et les dessins que l'on a essayé d'en faire ont montré sous ce rapport l'impuissance de l'art; comment en effet représenter à la fois et de hautes montagnes couronnées de rochers de formes bizarres, flanqués de mille arbres aux feuillages divers, et les scènes pastorales et champêtres des parties moins élevées du sol, et de plus le cours majestueux du Tay, qui disparaît souvent au milieu du luxe de la végétation qu'il fait naître?

Industrie. La ville de Perth a des manufactures considérables de toile et de tissus de coton; des fabriques de toiles peintes, de gants, de bottes et de souliers. — Pêche considérable de saumons sur le Tay, que l'on expédie pour Londres, emballés dans de la glace ou marinés.—Grand entrepôt de toiles et tissus de coton fabriqués dans les environs. — *Commerce* très-actif des produits des diverses manufactures.— A 7 l. O. de Dundée, 15 l. N. N.-O. d'Édimbourg. Long. O. 5° 45' 55". Lat. N. 56° 25' 15".

PETERHEAD. Belle ville maritime du comté d'Aberdeen, située sur la mer du Nord, près de l'embouchure de l'Ugie, dans une presqu'île qui forme la pointe la plus orientale de l'Écosse, et se joint au Continent par un isthme de 400 toises de large. La ville est bâtie en forme de croix, et formée de belles rues assez régulières, bordées de maisons bien bâties en granit, dont quelques-unes sont très-élégantes. Elle se divise en quatre quartiers : Kirktown, Ronheads, Keith-Inch et la ville proprement dite de Peterhead. On y remarque l'hôtel de ville, bel édifice, surmonté d'une tour en granit de 110 pieds de haut; l'église du culte dominant; la chapelle épiscopale, bel édifice moderne, et plusieurs chapelles pour les cultes dissidents. Le port, amélioré récemment par de grands travaux, est divisé par

le Keith en havre du nord et du sud : le premier a une jetée en larges pierres rouges, et les vaisseaux le fréquentent l'hiver. Le havre du sud est plus commode, il a 13 ou 14 brasses d'eau aux mois de printemps, et se trouve bien abrité par deux jetées au S. et au S.-O., et par le Keith-Inch au N. La baie de Peterhead est spacieuse et offre un mouillage sûr.

Peterhead possède plusieurs institutions littéraires, des eaux minérales renommées et des bains de mer très-fréquentés en été. Cette ville fut érigée en bourg de baronnie dans le XVIe siècle, en faveur du comte de Marischal, qui y fit construire un château qu'on y voit encore. — Le 22 décembre 1715, le fils de Jacques II débarqua à Peterhead, n'ayant avec lui qu'un cortége de six gentilshommes, pour se mettre à la tête des Écossais qui s'étaient insurgés dans l'intention de rétablir sur le trône la dynastie des Stuarts.

Manufactures de draps, dentelles, étoffes de coton, fer-blanc, meubles, etc. — *Commerce* très-actif en grains, poisson, fromage, porc salé, dentelles, fil, huile de baleine, granit et charbon de terre. Armements pour la pêche de la baleine, de la morue et du hareng. — A 10. l. N. N.-E. d'Aberdeen. Long. O. 4° 7' 15". Lat. N. 57° 32' 0".

PETTYCUR. Village du comté de Fife, situé à 1 l. S. de Kirkaldy, sur le golfe de Forth qui y forme un havre où débarquent ordinairement les passagers qui viennent de Leith.

PINKIE. Village du comté d'Édimbourg, célèbre dans les annales militaires de l'Écosse par la bataille qui s'y livra en 1567, et qui eut pour cause les faits suivants : L'alliance qui avait été proposée par Henri VIII entre son fils et la jeune Marie Stuart ayant été rompue par l'intervention du cardinal Beaton, fut suivie de la bataille de Borough-Muir. A la mort de ce monarque, on renouvela les propositions de cette alliance, et pour intimider l'Écosse et obtenir son acquiescement, le duc de Sommerset entra dans le pays à la tête d'une puissante armée. Indépendamment des troupes de terre, montant à 18,000 hommes, l'invasion était soutenue par une flotte de trente bâtiments de guerre, et par un nombre égal de bâtiments de transport ; elle était d'ailleurs appuyée sur des partis de pillards des frontières, dont faisaient partie, dit-on, quelques chefs écossais, ainsi que sur les vieilles prétentions de la suprématie anglaise. On faisait valoir que la nature avait destiné l'île entière à ne former qu'un État, en l'isolant des pays voisins ; que le langage et les mœurs de la nation étaient, en cela, d'accord avec la nature ; que, sous un seul sceptre, la haine ferait place à l'amitié ; et que les deux peuples, dès qu'ils ne seraient plus dans la nécessité de conserver, l'un vis-à-vis de l'autre, une attitude guerrière, ne lutteraient plus que dans les arts de la paix, et n'auraient d'autre ambition que de former ensemble une grande nation. Ces raisons plausibles qui tendaient à faire passer la couronne et l'indépendance de l'Écosse entre les mains d'une rivale puissante, furent accueillies avec défiance ; la répugnance du peuple, soutenue par les préventions de la reine douairière, Marie de Guise, mit fin aux négociations ; et la question resta, comme auparavant, à décider par le sort des armes. N'oubliant pas tout ce qu'ils avaient souffert, ainsi que les échecs qu'ils avaient éprouvés dans la dernière et fatale invasion, les Écossais se montrèrent doublement jaloux de recouvrer leur ancienne réputation militaire, et de se venger de leurs oppresseurs. Excités par ces deux sentiments, ils prirent une position si forte dans la plaine de Pinkie, que le général anglais se décida à offrir des conditions qui devaient épargner une grande effusion de sang, et fournir peut-être aux chefs écossais l'occasion de prouver que leur valeur égalait leur prudence. Attachant aux expressions dont s'était servi Sommerset un sens qui flattait leurs prétentions guerrières, et perdant de l'opinion qu'ils s'étaient faite de lui comme général, les Écossais résolurent de livrer bataille, et marchèrent courageusement en avant. Mais ils ne furent pas plutôt en mouvement que les canonnières anglaises, à l'ancre dans la

baie, firent sur eux un feu très-meurtrier, lorsqu'ils traversèrent le pont de Musselburgh. La perte et le désordre qui s'ensuivirent, loin de les décourager, augmentèrent leur exaspération ; et leurs colonnes, en tête desquelles marchait la noblesse, arrivèrent bientôt en face de l'ennemi. Là, elles se trouvèrent opposées à de la grosse cavalerie, sous le commandement de lord Grey, qui chargea d'abord avec ordre, mais qui fut bientôt hors d'état d'agir, parce que le combat s'engagea sur un terrain marécageux, et que les Écossais couvraient leur front d'une forêt formidable de lances, sur laquelle la cavalerie ne pouvait faire aucun effet. Grey lui-même fut blessé dangereusement, et ses hommes ayant été rompus et mis en déroute, le sort de la journée paraissait favorable aux armes écossaises. Mais Sommerset, ralliant l'escadron qui reculait, fit soutenir une nouvelle attaque par une puissante artillerie, par les compagnies d'arquebusiers, et par une pluie de traits continuelle, et qui faisait beaucoup de mal aux Écossais : ceux-ci, n'ayant pas de cavalerie, commencèrent à perdre du terrain, plièrent, et enfin prirent dans le plus grand désordre le chemin de la capitale. Voyez Musselburgh.

PITKEATHLY. Village du comté et à 1 l. 1/2 S. de Perth, situé dans une vallée arrosée par le May, petit affluent de l'Earn. Ce village est célèbre par ses eaux minérales. On y compte cinq sources, dont les eaux sont employées avec succès dans les maladies scrofuleuses et celles du foie ; il y a un établissement pour les invalides.

Les sources sont situées dans un fond ; mais du haut des grands coteaux qui les dominent, on jouit de la vue la plus riche, la plus étendue, et la plus variée qu'il y ait peut-être en Écosse. On remarque sur le sommet de ces hauteurs un fossé circulaire au milieu duquel était autrefois une forteresse picte nommée Carnac.

Près de Pitkeathly, et sur le revers méridional de la colline de Ecclesiamagirdle, on voit une pierre tremblante connue sous le nom de *Rocking stone of Dron*. Elle a dix pieds de long sur sept de hauteur, et se trouve naturellement placée dans un équilibre si parfait, qu'il suffit d'une légère impulsion donnée à la partie supérieure pour lui communiquer un mouvement d'oscillation très-sensible.

De Pitkeathly, on peut retourner à Perth par le château d'Invermay, situé à la base des Ochills. Le May forme en cet endroit plusieurs cascades, dont la plus remarquable, nommée *Linn of Mukerly*, a trente pieds de hauteur. — D'Invermay, un chemin qui traverse la vallée et le port du Fortevict conduit au château de Dupplin, où l'on admire une collection de livres et de tableaux précieux.

PITTENWEEN. Petite ville maritime du comté de Fife, avec titre de bourg royal, située sur une éminence, près de la côte septentrionale du golfe de Forth, où elle a un port assez commode. Pop. 1,200 hab. A 3 l. 1/2 S. S.-E. de Saint-Andrew.

POLLOCKSHAWS. Petite ville manufacturière du comté de Renfrew, sur la rivière de Cart-Wihite. Pop. 2,000 hab. — *Manufactures* de toiles peintes, de tissus de coton, belles filatures de coton, blanchisseries.

POLWARTH. Village du comté et à 8 l. de Berwick. Pop. 600 hab.

Ce village, bâti dans une situation pittoresque, est célèbre par une tradition populaire concernant l'aubépine nuptiale, dont on conserve encore le tronc dans Marchemont-House, habitation d'une noble simplicité, où l'on arrive par une avenue magnifique. — La légende de l'aubépine de Polwarth est fondée sur la circonstance suivante, qui se rattache à l'ancienne famille de Sinclair, à laquelle Polwarth appartenait originairement. On dit que dans le XV[e] siècle, la ligne mâle de cette famille s'étant éteinte, l'héritage fut dévolu à deux filles, et que le désir de leur plaire excita vivement l'ambition de la chevalerie de la frontière. Après une foule de tentatives et de démarches de la part des cheva-

liers et écuyers qui se présentaient pour maris, il paraît que deux fils de Home de Wedderburn furent les amants heureux. Cependant, un tuteur de ces demoiselles, un oncle soupçonneux, les avait éloignées et placées dans un château fort de la contrée voisine, de sorte que les tendres objets de leurs affections furent pendant quelque temps inquiets et déroutés. Mais les deux jeunes gens, qui n'étaient pas hommes à renoncer à une alliance qui leur convenait sous beaucoup de rapports, imaginèrent d'établir une suite de signaux au moyen desquels les nobles demoiselles furent préparées à compter sur une visite prochaine, et sur leur délivrance. Peu de temps après, les deux galants ayant rassemblé un corps de troupes du Merse, cernèrent le château, enlevèrent les jeunes demoiselles, et se dirigèrent sur Polwarth, où le mariage fut immédiatement célébré à la suite d'une fête champêtre qui eut lieu sous une aubépine, qui par la suite servit pour la célébration des réjouissances de tous les mariages de Polwarth. On voit encore dans un petit enclos circulaire, au centre de la commune, trois aubépines modernes, qui indiquent la place où l'arbre du ménestrel, consacré par tant de générations, temoin de tant de fêtes, sujet de tant d'entretiens, formait le point de ralliement pour la célébration des divertissements champêtres.

POMONE ou **MAINLAND.** La principale des îles Orcades. Voyez Mainland.

PORT-ALLAN. Petit port du comté de Wigton, à 2 l. E. de Whitehorn.

PORT-FLOAT. Baie du comté de Wigton, à 3 l. S. du Stranrawer.

PORT-GLASCOW. Jolie ville maritime du comté de Renfrew, située sur la rive gauche de la Clyde, qui y forme un bon port. Pop. 6,000 hab. Cette ville est régulièrement bâtie, propre, très-commerçante, et environnée de charmantes maisons de campagne, qui en rendent l'aspect pittoresque. Elle possède trois édifices pour le culte, et de beaux établissements d'instruction publique. Le port, construit en 1668 par les commerçants de Glascow, consiste en un bassin vaste et très-profond, où s'arrêtent les navires dont le tonnage est trop fort pour remonter plus avant dans le fleuve ; il est précédé d'un beau et large quai, sur la Clyde, où abordent les vaisseaux qui ne doivent pas entrer dans le port, auquel appartiennent 114 navires jaugeant ensemble 18,225 tonneaux. A l'extrémité orientale de la baie, on remarque les restes du château-fort de Newark, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur un charmant paysage qui offre les sites les plus agréables et les plus variés. — *Commerce* de fer, chanvre, bois du Nord, denrées coloniales, etc. *Construction* de navires. — A 7 l. O. de Glascow.

PORT-PATRICK. Jolie petite ville maritime du comté et à 12 l. O. de Wigton, située sur la côte occidentale de la presqu'île appelée Rinns-de-Galloway, dans l'endroit le plus étroit du canal du Nord, qui sépare l'Écosse de l'Irlande. Pop. 1,800 hab. Le port, abrité au nord par des rochers et par des collines qui s'élèvent en amphithéâtre, est très-sûr, mais l'entrée en est dangereuse à cause des rochers qui la resserrent au nord et au sud ; il est environné d'un superbe quai éclairé par un beau phare.

Cette ville est très-fréquentée dans la belle saison pour ses bains de mer. C'est un lieu de passage très-suivi par ceux qui se rendent à Donaghadee en Irlande, dont il n'est éloigné que de 9 lieues. Il en part chaque jour de jolis paquebots pour le transport des dépêches et des passagers. Deux grandes routes, dont l'une vient d'Écosse et l'autre d'Angleterre, aboutissent à ce port. A l'ouest de Port-Patrick, près de la baie de Float, est une caverne appelée Cave de la Bonne-Femme, où l'on entend un écho très-remarquable.—*Commerce* considérable de bestiaux et de chevaux, qu'on importe de l'Irlande. Long. O. 7° 22' 15". Lat. N. 54° 49' 0".

PORTREE. Petite ville maritime du comté d'Inverness, située sur la côte orientale de l'île Skye, au fond de la baie de son

nom, où elle a un port excellent, abrité par l'île de Rasay. Pop. 3,200 hab. Cette ville est florissante et bien située pour le commerce et la pêche. Elle a deux foires importantes pour la vente des bestiaux et des chevaux, et les plus fréquentées des habitants de l'Écosse occidentale. On en exporte beaucoup de soude. Long. O. 8° 27' 15". Lat. N. 57° 24' 0".

PORT-SÉATON. Voyez Séaton.

PORTSOY. Ville et port de mer du comté et à 2 l. 1/4 O. de Bamff, sur le havre de ce nom, dans le golfe de Murray. Pop. 1,000 hab. Le port est sûr et assez profond pour recevoir les plus gros navires. Il y a des manufactures de fil et de belle toile, dont il se fait de grands envois aux marchés de Londres et de Nottingam ; on y arme des navires pour les grandes pêches. Aux environs, on exploite des carrières d'une serpentine à laquelle on a donné le nom de marbre de Portsoy, et du granit couleur de chair, contenant du feldspath, qui offre des teintes violettes et bleues : cette belle espèce de pierre n'a encore été trouvée qu'en Arabie et à Portsoy.

PRESTON-PANS. Petite ville maritime du comté et à 3 l. N.-O. d'Haddington. Pop. 2,000 hab. Elle est située sur le golfe de Forth, qui y forme un port très-sûr, mais peu profond, et consiste en une rue principale très-large, bordée de maisons de construction très-ancienne. — *Fabriques* considérables de poteries, tuiles, briques, acide sulfurique, et autres produits chimiques. Salines importantes. Pêcherie d'huîtres, renommées sous le nom d'huîtres de Pandoor.

Preston est célèbre par la bataille qui se donna dans ses environs en 1745, entre l'armée royale sous les ordres de sir John Cope, et les montagnards écossais commandés par le prétendant Charles-Édouard. L'armée des montagnards était forte d'environ 3,000 hommes, nombre à peu près égal à celui des troupes de sir John Cope. La ligne de bataille de ce général s'étendait en avant des murs des parcs de Preston et de Banktou, son flanc gauche étendu vers la mer, et sa droite appuyée sur un marécage ; l'infanterie était placée au centre, et chaque aile était composée d'un régiment de cavalerie. Les Écossais se formèrent en bataille sur trois lignes de profondeur ; mais cette longue ligne se divisa bientôt en un grand nombre de petites phalanges, suivant la tactique des montagnards, chaque peloton étant composé d'un clan séparé, qui se disposait au combat de la manière suivante. Les hommes les plus nobles de chaque tribu, qui étaient en même temps les mieux armés, et qui avaient presque tous des targets (boucliers), se mettaient au premier rang, les autres se plaçaient en arrière, et pesaient en quelque sorte sur la première ligne, qu'ils forçaient d'avancer. Après une courte prière, qui n'était jamais oubliée, ils enfonçaient leurs toques sur leurs sourcils, les cornemuses sonnaient la charge, et tous les clans se précipitaient en avant, chacun d'eux formant un coin séparé destiné à fendre le rang des ennemis. Lorsqu'ils furent ainsi formés, toute la ligne de front marcha en avant ; en ce moment le soleil se leva, et les montagnards virent la ligne des troupes régulières, dont les armes brillaient comme une haie d'acier. En même temps les soldats de Cope aperçurent le torrent furieux, divisé en petites masses, qui tombaient sur eux en poussant des cris qui devinrent peu à peu des hurlements affreux, et qui se mêlaient au bruit d'un feu irrégulier, mais bien soutenu; les montagnards tirant leur coup en courant, jetant leurs fusils après les avoir déchargés, et se précipitant, la claymore à la main, pour combattre corps à corps. Cette manière de combattre frappa d'épouvante les troupes anglaises; les canonniers montrèrent les premiers symptômes de terreur panique, abandonnèrent les canons qu'ils étaient chargés de servir, et emportèrent avec eux les poires à poudre destinées à les amorcer. Le colonel Whitefoord fit feu de quatre des canons contre les montagnards, qui prirent la batterie d'assaut. Les dragons, en voyant les montagnards accourir avec fureur, leurs plaids agités par le vent, et brandissant leurs claymores et leurs ha-

ches, furent saisis comme les canonniers d'une frayeur panique, rompirent les rangs, et s'éparpillant de tous côtés, s'enfuirent au grand galop du champ de bataille; leur dispersion fut complète, et le désordre irréparable. Cependant l'infanterie, quoique la fuite des dragons lui eût découvert les deux flancs, reçut l'attaque du centre de la ligne des montagnards avec un feu nourri et régulier; mais la première ligne des Écossais ne fut pas arrêtée un instant par ce feu meurtrier. Chargeant avec toute l'énergie de la victoire, ils parèrent avec leurs targets les coups de baïonnettes des soldats, et leurs phalanges pénétrant dans les lignes des troupes régulières les rompirent. Jamais victoire ne fut plus complète: l'artillerie de campagne, la caisse militaire de l'armee, les bagages, les drapeaux, les étendards et d'autres trophées restèrent entre les mains des montagnards vainqueurs. De l'infanterie, composant environ 2,500 hommes, à peine 200 s'échappèrent: tout le reste fut tué ou fait prisonnier.

Q.

QUARRY-HEAD. Cap sur la côte septentrionale du comté d'Aberdeen, à 2. l. O. de Fraserburg.

QUEEN'S-FERRY. Bourg royal du comté de Linlithgow, situé sur la rive droite du Forth, à son embouchure dans le golfe de ce nom. Pop. 700 hab. Il ne consiste qu'en une seule rue régulièrement bâtie, et n'a d'importance que par la grande facilité qu'il offre pour traverser le golfe de Forth. Ce golfe ayant dans cet endroit un peu moins d'une lieue de large, a favorisé à Queen's-Ferry l'établissement de paquebots réguliers pour le transport des passagers, auxquels ils offrent un moyen de passage facile et peu dispendieux, qui a lieu en tout temps, excepté dans les moments de tempête. — *Fabriques* de savon. Pêche très-active. — A 3 l. 1/2 E. de Linlithgow, 3 l. 1/2 O. d'Édimbourg.

Queen's-Ferry doit son origine au fait historique suivant: Après la bataille d'Hasting, qui plaça la dynastie normande sur le trône d'Angleterre, Edgar Atheling, Agathe sa mère, Marguerite et Christine ses sœurs, fuyant le vainqueur, furent portés par la violence de la tempête dans le détroit de Forth, et débarquèrent près d'un petit village appelé Binks, à l'ouest du bourg actuel, où un asile sûr fut offert aux illustres fugitifs, ainsi qu'à leur suite nombreuse d'Anglo-Saxons. Marguerite étant devenue par la suite l'épouse du roi Malcolm Canmore, se montra reconnaissante de la réception qu'on lui avait faite sur les côtes d'Écosse, et fit accorder à ce village le privilége de bourg royal. — Edgar Atheling qui, l'année suivante, fut encore forcé de fuir pour sauver sa vie, mit pied à terre près d'un rocher, un peu plus loin à l'ouest; et depuis, l'endroit prit le nom de Port-Edgar.

A droite de Queen's-Ferry, le rocher de Garvey, petit roc fortifié qui s'élève à pic du milieu des eaux du Frith, produit un effet pittoresque, tandis que, sur la côte opposée, Rosith, autrefois puissante forteresse des Stuarts, et maintenant en ruine, montre encore sa tête couronnée de tours. — Suivant la tradition, la mère de Cromwell naquit dans ce château.

QUICH. Lac du comté d'Inverness, à 5 L. N. du Fort-William.

R.

RANNOCH-LOCH. Lac de 2 l. 1/2 de long, situé dans la partie septentrionale du comté de Perth, au sud du lac Éricht. Ses rives sont découpées par un grand nombre de promontoires; les hautes montagnes qui l'entourent sont couvertes de pins et de bouleaux, et leur base offre quelques traces de culture.

Le Rannoch-Loch reçoit les eaux du lac Éricht par la rivière de ce nom. En suivant la rive méridionale, on trouve Dall, rendez-vous de chasse; et une lieue et demie plus loin, le village de George's-Town, où il y a une bonne auberge.

RASAY ou **RASA.** Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 1 l. de la côte orientale de l'île Skye. Elle a 4 l. de long sur 3/4 de l. de large. On y trouve d'excellents pâturages, des carrières de belles pierres de taille et de pierres propres à faire de la chaux. Sur un roc, à l'extrémité septentrionale, s'élève le château de Castle-Broichin, qui sert de signal aux marins. Pop. 800 hab.

RATTERY-HEAD. Cap sur la côte N.-E. du comté d'Aberdeen, à 2 l. 1/2 N. de Peterhead.

RED-HAVEN. Baie sur la côte septentrionale du comté de Bamff, à 1 l. E. de Cullen.

RED-HEAD. Cap sur la côte orientale du comté d'Angus, à 2 l. S. de Montrose.

RENDALL. Petite ville située sur la côte orientale de l'île Pomone (comté des Orcades), à 1 l. 1/2 N. N.-O. de Kirkwall.

RENFREW (comté de). Ce comté est borné au N. par la Clyde qui le sépare du comté de Dumbarton; à l'E., par le comté de Lanerk; au S. et à l'O., par celui d'Ayr; au N.-O., par le golfe de Clyde qui le sépare du comté d'Argyle. Sa population est de 114,300 hab.

Le comté de Renfrew a dix lieues de long du N.-O. au S.-E., quatre lieues et demie dans sa plus grande largeur, et environ vingt-cinq lieues carrées. La surface est en grande partie montueuse, surtout au S. et à l'O.; mais les montagnes, quoique assez elevées, ne présentent pas de pentes escarpées; presque toutes les inclinaisons du sol sont douces et susceptibles de culture; des plaines assez vastes s'étendent au N. le long de la Clyde.

Le sol de ce comté est aussi varié que sa surface : celui de la partie montagneuse consiste en une terre franche, légère, reposant sur un fond de gravier et de petites pierres qui absorbent facilement le superflu de l'humidité; celui des pentes douces est tantôt un terrain léger sur un fond de gravier ou un mélange de pierres et d'argile, et tantôt, dans les bas-fonds, une terre grasse, riche et profonde, d'une couleur brune foncée, qui semble formée du dépôt des végétaux provenant des parties plus hautes et moins fertiles. — Dans quelques endroits, tels que les environs de la ville de Renfrew, le terrain est sablonneux; dans la partie montagneuse, beaucoup de terrains sont stériles et ne produisent que des bruyères, ou sont couverts d'une mousse épaisse. La plupart des bonnes terres labourables se trouvent dans les parties plates et dans les bas-fonds : l'on estime que la moitié seulement de la superficie du comté est soumise au labourage.

Le comté de Renfrew a pour chef-lieu la ville de ce nom. Il est divisé en deux presbytères, et renferme des mines de houille, des carrières de pierre de taille, et beaucoup de pierres propres à faire de la chaux.

Manufactures de toiles de chanvre et de lin, de toiles de coton, etc.

RENFREW. Ville maritime, capitale du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 2,700 hab. Elle est située dans une belle plaine, sur la rive gauche de la Clyde, où elle a un port qui peut recevoir des navires du port de 200 tonneaux. C'était

jadis une résidence royale, où Robert II avait un palais dont il ne reste plus aucuns vestiges. — *Fabriques* de savon et de dentelles. Filatures considérables de coton. A 20 l. O. d'Édimbourg.

RESOLIS. Petite ville du comté de Cromarty.

RIDAN-LOCH. Baie du comté d'Argyle, au N.-E. de l'ile Bute.

RINGINS (SAINT-). Une des îles Schetland (comté des Orcades).

RHINNS DE GALLOWAY. Presqu'île du comté de Wigton, qui ne tient au reste de l'Écosse que par un isthme étroit, resserré entre le Loch-Ryan et la baie de Glenluce. Elle renferme plusieurs villages et la ville de Port-Patrick.

ROBROYSTON. Voyez Glascow.

RONALDSHA (NORTH-). La plus septentrionale des îles Orcades, située à 2 l. N. de celle de Sauday. Elle a environ 1 l. de long sur 1/4 de l. de large. Pop. 450 hab.— *Fabrique* de soude. Long. O. 4° 41' 0". Lat. N. 59° 14' 0".

RONALDSHA (SOUTH-). La plus méridionale des îles Orcades, située vis-à-vis de la côte septentrionale du comté de Caithness, dont elle n'est séparée que par le détroit de Pentland. Cette ile a 2 l. de long sur 1 l. de large. Elle possède un sol uni et fertile, et plusieurs bons ports, notamment celui nommé Saint-Margaret's-Hope. Long. O. 8° 12' 19". Lat. N. 59° 5' 54".

RONAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située près de la côte orientale de l'ile Skye, au N. de celle de Rasa. Cette île est assez fertile; elle a 1 l. 1/2 de long sur 3/4 de l. de large, et possède un bon port. Sur la côte, on voit des cavernes curieuses par les stalactites qu'elles renferment. Long. O. 8° 12' 19". Lat. N. 59° 5' 54".

ROSE-MARKIE. Voyez Fortrose.

ROSENEATH. Jolie petite ville, située sur un promontoire qui s'avance dans le golfe de Clyde, non loin de la côte occidentale du comté de Renfrew, près de l'embouchure du Gare-Loch. On y remarque un château magnifique, orné de belles colonnades, formant un parallélogramme de 184 pieds de long sur 121 de largeur.

Ce château, l'un des plus beaux du royaume, a été commencé en 1803, sur les dessins de Bonami. Un magnifique portique soutenu par des colonnes d'ordre ionique, offre une entrée couverte aux voitures. La façade du midi se déploie en arc, et est précédée également par des colonnes du même style. La galerie et le vestibule ont près de 120 pieds de longueur.

Roseneath est bâti sur une colline, à cent pas de la mer, dont les côtes boisées, inégales et découpées, sont d'un effet pittoresque; à l'ouest est une immense forêt, à l'est un jardin à l'anglaise; au sud, la vue s'étend sur les bois, sur la mer, et sur des montagnes bleuâtres qui se confondent avec l'horizon.

Aux environs, près de l'endroit où le lac Gare se réunit au golfe de la Clyde, est le charmant village de Helensburgh, rendez-vous, pendant l'été, d'un grand nombre de baigneurs.

ROSLIN ou **ROSSLYN.** Petit village du comté et à 2 l. 1/2 S.-O. d'Édimbourg, cité comme un des lieux les plus romantiques de l'Écosse; il est remarquable par sa riante situation et par les ruines majestueuses d'une magnifique chapelle gothique.

Roslin était autrefois défendu par un château fort où plus d'un Écossais signala jadis son courage, mais dont il ne reste plus aujourd'hui que des pans de murailles, des fractions de tourelles, qui depuis des siècles se soutiennent hors de leur aplomb par la seule force du ciment qui les unit. Roslin-Castle, sujet du beau chant national de ce nom, domine une petite presqu'île sur l'Esk, et présente dans sa position isolée et montueuse, au milieu du plus riant paysage, une des ruines les plus remarquables de l'Écosse. On suppose qu'il a été bâti vers le commencement du XIIe siècle; mais ni le nom du fondateur ni le but de sa construction n'ont été transmis à la postérité. Ce château servit de prison à Guillaume Hamilton, alors impliqué dans

l'accusation de trahison qui pesait sur la tête du comte de Douglas ; en 1544, il fut brûlé par les Anglais sous les ordres du comte d'Hertfort, et en 1650 il fut rendu au général Monk. Roslin-Castle fut longtemps la résidence ordinaire des Saint-Clair, comtes de Caithness et d'Orkney, si illustres dans l'histoire du pays, et à qui le souverain avait confié l'honorable distinction de patrons et de grands maîtres de la franc-maçonnerie.

Les ruines de ce vieux manoir contrastent avec la verdure des pins et des chênes touffus qui l'environnent. L'Esk baigne la base de l'édifice, où l'on parvient par un pont d'une seule arche, qui réunit les deux bords d'un ravin qu'on dirait creusé en partie dans le roc. Au fond de ce ravin, le torrent roule ses flots écumeux, parmi des débris de rochers qui encombrent son cours, et le fracas des cascades se mêle au bruit des marteaux d'une usine qui se cache au fond d'une vallée pittoresque.

On a peine à reconnaître, par ce qui reste du château, que ce fut là un palais de prince, dont tous les emplois étaient héréditaires.

Non loin des traces déjà presque toutes effacées de cette grandeur féodale, est le vallon des aubépines (Hawthornden), que consacre le souvenir plus modeste du poëte William Drummond. Le paysage entre Roslin et Hawthornden est célèbre, et cité généralement comme un des plus pittoresques de l'Écosse ; sous quelques rapports il peut le disputer avec ceux de la Suisse qui ont le plus de réputation. La rivière, embellie par de riches coteaux boisés, et serpentant sur un lit rocailleux, occupe l'espace presque entier qui sépare les hauteurs opposées ; tandis que par intervalles, au milieu d'un feuillage épais et varié, des rochers isolés s'offrent à la vue sous les formes les plus fantastiques : celui-ci ressemble aux ruines de quelque vieux donjon ; celui-là, couvert de gazon, de mousse et de fleurs, laisse échapper de ses flancs des sources qui vont porter leur tribut argenté à la rivière qui coule au-dessous. Le sentier qui longe le bord de l'eau et suit les détours du coteau, forme une des plus délicieuses promenades d'été qu'il soit possible de rencontrer, et tous les agréments qu'il doit à la nature doublent encore, et paraissent plus remarquables au milieu des classiques solitudes de la maison de Hawthornden, bâtie sur le sommet d'un rocher dont le front s'incline au-dessus du torrent.

Sur un coteau qui domine au nord le château, s'élèvent les ruines majestueuses de la magnifique chapelle de Roslin, dont la fondation est due à la piété de l'épouse du comte William Saint-Clair. Le plan en fut dressé à Rome en 1446, et exécuté par les plus habiles ouvriers de l'Écosse et de l'Angleterre. Les dimensions de cette chapelle sont de soixante-neuf pieds de longueur sur trente-quatre de largeur et quarante de hauteur ; la voûte est supportée par deux rangs de piliers d'une belle sculpture, parmi lesquels on remarque le pilier dit de l'Apprenti, dont la base offre plusieurs dragons du plus beau style de bas-relief, car on peut passer les doigts facilement entre leurs replis et la pierre. Ces dragons sont enchaînés par la tête et entortillés avec beaucoup d'art les uns dans les autres : de là quatre guirlandes de feuillages et de fleurs, différentes les unes des autres, et travaillées avec la plus grande délicatesse, s'élèvent en spirale jusqu'au chapiteau. Les ornements de ce chapiteau représentent Abraham sacrifiant Isaac ; un homme soufflant dans une cornemuse de montagnard ; sur l'architrave, réunissant le chapiteau à un plus petit qui se trouve sur le mur méridional, on lit l'inscription suivante en caractères gothiques :

Forte est vinum
Fortior est rex :
Fortiores sunt mulieres :
Super omnia vincet veritas

En face du troisième et du quatrième pilier, est l'entrée du caveau de famille des Saint-Clair, où reposent maintenant dix barons de Roslin. Sur un de leurs monuments, celui de sir William Saint-Clair, on remarque un lévrier sculpté aux pieds de l'image armée du baron. Le cicerone de la chapelle n'oublie pas de raconter l'histoire de ce baron, extraite d'un vieux manuscrit de famille par

sir Walter Scott : « Sir William Saint-Clair était un des officiers de Robert Bruce ; le roi, en chassant sur les monts Pentlands, avait souvent fait partir un daim blanc qui avait toujours échappé à ses limiers. Il demanda un jour à ses nobles assemblés autour de lui, si aucun d'eux avait des chiens qu'il croirait plus heureux. Aucun courtisan n'osa affirmer que ses chiens fussent meilleurs que ceux du roi ; le seul William Saint-Clair de Roslin osa dire sans cérémonie qu'il parierait sa tête que ses deux chiens favoris, *Help* et *Hold*, tueraient le daim avant qu'il eût traversé le ruisseau de March. Le roi le prit au mot, et paria la forêt de Pentland Moor contre la vie de sir William. Tous les chiens furent mis en laisse, excepté quelques chiens courants pour faire lever le daim. Sir William se posta dans la meilleure situation pour lancer *Help* et *Hold*, se recommandant dévotement à Dieu, à la bienheureuse vierge Marie et à sainte Catherine. Le daim fut bientôt aperçu, et les lévriers lâchés ; sir William les suivit, monté sur son meilleur coursier.... Mais déjà le daim était dans le milieu du ruisseau, et le chasseur s'était jeté de désespoir à bas de son cheval, lorsque *Hold* l'atteint d'un bond ; *Help* survient, lui fait rebrousser chemin, et l'étrangle à côté de son maître. Le roi embrassa sir William et lui octroya la cession des domaines convenus. » — On distingue encore, parmi les autres monuments funéraires qui attirent l'attention des étrangers, celui de George, comte de Caithness, et un autre en pierre, qu'on suppose avoir été destiné pour Alexandre, comte de Sutherland, petit-fils du roi Robert Bruce.

Quoique l'on remarque dans l'ensemble de la chapelle de Roslin cette correction de dessin (un peu lourde peut-être) qui caractérise les constructions romaines, on a vu, par ce qui précède, que cet édifice est extérieurement enrichi de sculptures qui ont toute la légèreté du gothique. A l'intérieur, la sévérité d'une architecture dénuée de tout ornement, lui donne un aspect imposant, lugubre, et presque sépulcral. Un lichen humide couvre les murailles de ses couleurs sombres et incertaines ; l'hirondelle a suspendu son nid sous ces petits tabernacles qui couronnaient autrefois des images révérées ; les couleurs éclatantes de la giroflée de murailles ont remplacé ces riches vitraux qui répandaient jadis dans le temple leurs reflets mystérieux; dans un beau jour, quelques rayons de soleil perçant l'épaisseur du feuillage, traversent, comme des filets d'or, l'obscurité des voûtes latérales ; tandis que des flots de lumière, se répandant sous la nef par une croisée pratiquée au-dessus de l'autel, glissent brillants sous les premiers arceaux, et, se dégradant par des teintes progressives, colorent encore de leurs reflets mourants les tons verdâtres des piliers les plus éloignés. Pour produire ces magiques effets de clair-obscur que tout Paris a admirés au Diorama, le peintre n'a eu qu'à copier ; mais c'est créer que de copier comme il l'a fait.

Suivant des autorités citées par les plus véridiques historiens, le fondateur de cette chapelle tenait un train brillant au château de Roslin : il y avait une cour; et sa propre table, servie en vaisselle d'or et d'argent, avait quelque chose de royal. Les lords Dirleton, Borthwick et Fleming étaient des officiers de sa maison, et, en leur absence, pouvaient se faire remplacer dans leur service. Les salles du château étaient tendues en belles étoffes de soie brodées, et les autres appartements étaient meublés dans le même goût et avec une somptueuse magnificence. L'épouse du seigneur était servie par soixante-quinze dames toutes habillées en velours et en soie, dont cinquante-trois étaient filles de nobles. Dans ses voyages, elle était accompagnée par deux cents cavaliers de familles recommandables ; et si elle entrait à Édimbourg la nuit, on portait devant elle quatre-vingts torches allumées jusqu'à son logement, au pied de Black-Friars'Wynd. Ce seigneur vivait sous les règnes de Jacques Ier et de Jacques II ; indépendamment de ses autres titres, il jouissait de celui de duc d'Oldenburgh, ainsi que des revenus et domaines de prince.

ROSS (comté de). Ce comté est borné au nord par le comté de Sutherland, dont il est en partie séparé par la baie de Tayne et le golfe de Dornoch ; à l'est, par le golfe

de Murray et par le comté de Cromarty ; au sud, par le Minch, détroit qui le sépare de l'île de Lewis. Il a trente lieues du nord-est au sud-ouest, vingt lieues dans sa plus grande largeur, et deux cent soixante-dix lieues carrées, sans y comprendre la partie septentrionale de l'île de Lewis, qui en dépend, et a une superficie de quatre-vingt-dix lieues.

A l'exception d'une petite partie de la contrée orientale, le comté de Ross est couvert de montagnes escarpées et raboteuses, entrecoupées de profondes vallées, et offre en général un aspect sauvage : la plus haute montagne est le Ben-Wyvis, qui, élevée de 580 toises, est couverte de neige une partie de l'année. On y trouve une multitude de lacs, dont les principaux sont le Loch-Marce, le Loch-Vrine, le Loch-Fainish, le Loch Luichort, le Loch-Assynt, et le Loch-Monar. Parmi les rivières qui, pour la plupart, servent d'écoulement à ces lacs, on remarque le Mashak, l'Éwe, le Carron et le Leny, tributaires de l'Atlantique ; l'Oikel, l'Alness, et le Conan, tributaires de la mer du Nord.

La côte orientale du comté de Ross, baignée par la mer du Nord, ne présente que les golfes de Dornoch, de Tayne, que sépare le Tarbet-Ness, et le golfe de Cromarty ; la côte occidentale, baignée par l'Atlantique, dont le Minch est un bras, est beaucoup plus étendue : elle est découpée par une foule d'enfoncements, tels que le Loch-Broom, le Loch-Éwe, le Loch-Toridon, et le Loch-Carron. Cette côte offre les caps More, Hauderich, Edrigal et Rea.

Le comté de Ross ne possède que peu de terrains labourables ; la plus belle partie est à quelque distance de la côte orientale : les terres y sont fertiles, bien cultivées et ornées de belles maisons de campagne ; mais au delà commence la partie montagneuse, qui ne présente que des vallées plus ou moins grandes et couvertes tantôt de beaux pâturages, tantôt de bois touffus, entremêlés de terres labourables.

La principale richesse du comté consiste dans l'éducation des bêtes à cornes, des chevaux, des moutons et des chèvres. Le gibier est très-abondant. La mer, les rivières et les lacs y sont extrêmement poissonneux ; le saumon est commun dans les rivières ; la pêche sur les lacs de la côte est très-avantageuse, surtout dans la saison du hareng, qui s'y rend régulièrement en quantité considérable.

Ce comté renferme une riche mine de plomb argentifère, récemment découverte ; le fer y est commun, ainsi que la marne, la pierre de taille, et la pierre calcaire, qui souvent approche de la beauté du marbre.

Le pays de Ross donne le titre de comte à la famille de Gore ; il est réparti en cinq presbytères et renferme 65,000 habitants. La ville de Tayne en est le chef-lieu.

La plupart des habitants parlent le gaëlique et portent le vêtement écossais montagnard.

ROSS. Petite île du comté d'Argyle, à 2 l. N. N.-E. de Campbeltown.

ROSS-OF-BALMANGAR. Cap situé à l'embouchure de la Dee, sur la côte du comté et à 1 l. 1/2 de Kirckudbright.

ROSS-PRORY. Voyez DUMBARTON.

ROTHES. Ville du comté et à 2 l. 1/4 S. d'Elgin.

ROTHSAY. Jolie petite ville maritime, avec titre de bourg royal, chef-lieu de l'île de Bute et du comté de ce nom. Pop. 6,000 hab. Elle est dans une belle situation pour le commerce, sur la côte N.-E de l'île, au fond d'une vaste baie, qui y forme un port excellent, garanti par une belle jetée. Cette jolie ville, qui prend chaque jour de nouveaux accroissements, est très-fréquentée dans la belle saison pour ses bains de mer. On y remarque les ruines d'un ancien château, autrefois résidence royale, que l'on a peine à reconnaître sous le lierre dont elles sont couvertes. Ce château donne au prince de Galles le titre de duc de Rothsay. — *Fabriques* de toiles de coton. Pêche du hareng. Long. O. 7° 37' 0". Lat. N. 55° 50' 0".

ROU. Petite ville du comté et à 3 l. N.-O. de Dumbarton.

ROWSAY. Une des îles Orcades, qui forme avec celles de Wire et d'Eglishay, la bonne rade appelée le Sound-de-Wire. Elle a 3 l. de long sur 2 l. de large, et est tra-

versée par une chaîne de montagnes, qui renferment quelques parties de terres labourables très-fertiles. Cette île abonde en gibier et en sources d'eau pure. Pop. 800 hab.

ROXBURGH. (comté de) ou **TÉVIOT-DALE.** Ce comté est borné au nord par celui de Berwick; à l'est et au sud-est par le comté anglais de Northumberland, dont les monts Cheviots le séparent en partie, et par les comtés de Dumfries au sud-ouest, de Selkirk à l'ouest, et d'Édimbourg au nord-ouest. Il a quinze lieues du nord au sud, dix lieues dans sa plus grande largeur, et environ quatre-vingt-dix lieues carrées.

Ce comté a été surnommé avec raison l'Arcadie de l'Écosse; les montagnes sont appelées souvent les Highlands du sud. Tout est en général riant à leur approche; leurs formes n'ont rien de sévère ni rien de heurté; les vallons sont surtout gracieux et frais; enfin tout dans cette contrée est pastoral, l'aspect du pays et les mœurs des habitants. La partie nord est presque partout unie, mais les parties méridionales et occidentales sont couvertes par les monts Cheviots et par leurs ramifications, qui y présentent les monts Wispet Tidhope, de 1,800 pieds de hauteur, le Millen-Wood-Fell et le Winhead, de 2,000 pieds, le Windburgh, le Maiden-Pap, le Great-Moor, dont les hauteurs n'ont pas été appréciées, le Caster-Fell de 1,600 pieds, le Chill-Hill, de plus de 2,000 pieds. — La partie du comté située au nord des monts Cheviots appartient au bassin de la mer du Nord, à laquelle elle envoie ses eaux par le Tweed, qui coule dans la partie septentrionale, où il reçoit le Téviot. La partie beaucoup plus petite située au fond des Cheviots dépend du bassin de la mer d'Irlande: elle est arrosée par le Lindel. Les vallées sont traversées par une infinité de petits cours d'eau, et dans quelques endroits il y a des marais, dont le plus grand est le Deadwater. Le pays plat est en général fertile, quoiqu'il soit composé d'une assez grande variété de terres qui toutes ne sont pas de la même valeur; les montagnes sont le plus souvent couvertes d'une pelouse verte jusqu'à leurs sommets, qui offrent des perspectives étendues et agréablement variées. Les vallées, tantôt larges et tantôt étroites, sont ou cultivées, ou couvertes de bons pâturages, ou plantées de bois qui s'étendent souvent sur une partie des montagnes : il y a aussi beaucoup de terres à bruyères, mais disséminées par portions dans les parties montagneuses et aux environs. Voici d'ailleurs comment on classe les 448,000 acres dont se compose l'étendue du comté :

Terres labourables et cultivées.	174,500
Jardins d'utilité ou d'agrément.	2,700
Bois naturels.	800
Bois plantés................	5,000
Pâturages, bruyères, routes, emplacements de maisons, canaux, marais et rivières...	265,000
	448,000

L'agriculture est généralement en progrès dans le comté de Roxburgh depuis plusieurs années; peu à peu on a livré à la culture beaucoup de terrains que les mousses et les bruyères occupaient; aujourd'hui les terrains en culture produisent des céréales en quantité suffisante pour la consommation des habitants.

Ce comté est peu riche en produits minéralogiques. La pierre propre à faire de la chaux abonde dans la partie occidentale, et l'on en trouve aussi dans quelques parties de l'est. La pierre de taille et la marne sont communes dans tous les districts montagneux. Il y a des sources incrustantes dans les paroisses de Minto et de Roxburgh, et une source sulfureuse dans les marais de Dead-Water.

Le comté de Roxburgh est un de ceux qui ont le plus perdu à l'union législative de l'Écosse avec l'Angleterre, qui eut lieu sous la reine Anne, car avant cette époque il faisait un commerce de contrebande très-avantageux; aussi ses habitants s'opposèrent-ils de tous leurs efforts à ce grand acte politique. Il renferme plusieurs monuments druidiques et romains : la voie romaine appelée Chaussée montueuse est encore aujourd'hui reconnaissable depuis Hounaud jusqu'au Tweed. On y voit aussi plusieurs forts des anciens Bretons; mais l'ouvrage le plus étonnant de ces derniers est le Catrail ou fossé de Pictswork, cons-

truit sans doute comme ligne de défense contre les invasions des Saxons.

Manufactures importantes d'étoffes de laine, dont Hawick est le centre. Jedburgh a aussi des manufactures de cette espèce, et Kelso des fabriques de cuirs, chandelles, fil, etc.

La population du comté de Roxburgh est de 41,000 habitants. Il est divisé en cinq presbytères, et a pour chef-lieu Jedburgh.

ROXBURGH. Village situé au milieu d'une plaine fertile, sur le penchant d'une colline baignée par le Teviot, à peu de distance de l'emplacement de l'ancienne ville de Roxburgh qui a donné son nom au comté. Pop. 400 hab. On y remarque, près du Tweed, deux sources incrustantes.

A une lieue E. de ce village sont les restes de l'ancien château de Roxburgh, dont Douglas le Noir s'empara au nom de Robert Bruce. Après la bataille de Durham, ce château était tombé au pouvoir des Anglais. Jacques II résolut, en 1458, de reprendre ce boulevard du royaume. A cet effet, il convoqua toutes les forces de l'Écosse pour exécuter ce grand projet, et se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Le château de Roxburgh était situé sur une éminence près du confluent du Tweed et du Teviot; les eaux du Teviot, élevées par une écluse, entouraient la forteresse, et ses murs étaient aussi forts que les ingénieurs de cette époque étaient capables d'en élever; mais Jacques se disposa à l'attaquer dans toutes les règles. Dans ce dessein, il établit sur la rive septentrionale du Tweed une batterie de gros canons, formés de barres de fer attachées ensemble par des cercles, comme on les construisait à cette époque. Le siége durait depuis quelque temps, lorsque le comte de Huntly arriva avec un corps de troupes fraîches. Le roi, enchanté de ce secours, commanda à son artillerie de faire une décharge générale contre le château, et resta lui-même près des pièces pour voir l'effet qu'elles produiraient. Une de ces pièces mal fabriquée creva; un éclat de fer atteignit le roi Jacques, lui cassa l'os de la cuisse, et le tua sur la place, à l'âge de 29 ans. Un églantier marque encore la place où il mourut, dans le parc du duc de Roxburgh, à Fleurs. Peu après cet événement, cette forteresse se rendit aux Écossais par capitulation. La ville et le château de Roxburgh furent détruits, et Jedburgh devint la principale ville du comté.

RIFF-POINT. Cap sur la côte occid. du comté de Ross. Longt. O. 7° 42'. Lat. N. 58° 1'.

RUE-LOCH. Baie de la côte occidentale du comté de Sutherland, à 2 l. S. du cap Assynt.

RUM. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située à 2 l. S.-O. de l'île Skye. Elle a environ trois lieues de long sur autant de large. Son territoire est hérissé de collines élevées, nues et peu fertiles.

RUMORE-POINT. Cap sur la côte occidentale du comté de Ross. Longt. O. 7° 40'. Lat. N. 58° 3'.

RU-REA. Cap sur la côte occident. du comté de Ross, à 3 l. O. S.-O. de la pointe Udrigill.

RUTHERGLEN. Jolie petite ville du comté et à 1 l. O. N.-O. de Lanerk, avec titre de bourg royal. Pop. 1,700 hab. Elle consiste en une principale rue de 300 toises de long sur 100 pas de large. C'est dans l'église de ce lieu que fut conclue, en 1297, la paix entre l'Écosse et l'Angleterre. Ce fut aussi là, à ce qu'on assure, que sir John Menteith prit avec les Anglais l'engagement de trahir Wallace.

Il se tient annuellement à Rutherglen deux foires renommées pour les chevaux de trait, réputés les meilleurs de l'Écosse.

RU-WOCHEL. Cap situé sur la côte occidentale du comté de Sutherland, à 3 l. S. du cap Wrath.

RYAN-LOCH. Vaste baie du comté de Wigton, dans la mer d'Irlande. Elle s'avance à une grande distance vers le sud-est, dans la direction de la baie de Grand-Luce, avec laquelle elle forme la presqu'île appelée les Rinnss de Galloway, de 4 l. de long sur 3/4 de large. Cette baie offre un excellent mouillage.

S.

SALTCOATS. Ville maritime du comté et à 5 l. N. N.-O. d'Ayr, sur le golfe de Clyde, qui y forme un bon port bordé de beaux quais et garanti par deux jetées. Pop. 3,000 hab. Cette ville est renommée par ses bains de mer, fréquentés dans la belle saison par 4 ou 500 étrangers. Elle possède une saline célèbre, et fait un commerce considérable de houille. — *Fabriques* de toiles à voiles et de cordages.

SANDAY. Une des grandes îles Orcades, située entre les îles de Stronsa, d'Éday et de North-Ronaldsha. Elle a 4 l. de long sur environ une demi-lieue de large. Sa forme est très-irrégulière, et ses côtes offrent un grand nombre de baies profondes qui forment plusieurs bons ports, dont les principaux sont, au S. le Kettle-to-Fit, et au N. celui d'Otterwick. Le sol est en général sablonneux et peu fertile. — *Fabriques* de soude. Pop. 2,000 hab. Long. O. 3° 48' 0". Lat. N. 59° 7' 0".

SANQUHART. Petite ville du comté et à 8 l. N.-O de Dumfries, avec titre de bourg royal, située sur la rive gauche du Nith. Pop. 2,400 hab. Elle est assez bien bâtie, et consiste en une principale rue de trois cents toises. On y remarque l'hôtel de ville, bâtiment surmonté d'une tour, le collége, la prison, une église fort ancienne, et plusieurs autres édifices religieux pour les dissidents. — *Fabriques* de bonneterie, de tapis. Commerce considérable de houille. Les environs fournissent beaucoup de pierre à chaux et de terre à foulon. Exploitation de riches mines de plomb.

SARK. Rivière qui prend sa source dans la partie orientale du comté de Dumfries. Elle forme pendant quelques lieues la limite entre l'Écosse et l'Angleterre, et se jette dans le golfe de Solway à Sarkfoot, où elle forme un port qui reçoit des navires de 120 tonneaux.

SARKFOOT. Village maritime du comté de Dumfries, situé sur le golfe de Solway, à l'embouchure de la Sark, qui y forme un port pour des navires de 120 tonneaux.

SARK-LOCH. Baie de la côte occidentale du comté de Sutherland, à 7 l. S. du cap Wrath.

SAUCHIES. Voyez Stirling.

SCALPA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située sur la côte orientale de l'île Skye, par 57° 20' de lat. N. et 8° 15' de long. O. Elle a une lieue de long sur une demi-lieue de large. Sa surface est aride et couverte de roches.

Dans la partie la plus élevée de l'île Scalpa, on remarque un roc dans la formation duquel il est entré une grande variété de coquillages, et l'on trouve dans plusieurs terrains élevés beaucoup de coquilles à plusieurs pieds sous terre.

SCAR (NOSE). Cap sur la côte N. du comté de Bamff. Long. O. 6°. Lat. N. 57° 40'.

SCARBA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située à une lieue de la pointe septentrionale de l'île Jura. Ce n'est qu'un rocher d'environ une lieue de circonférence, d'un aspect sauvage, connu par ses marées extraordinaires. Entre la côte méridionale de Scarba et la pointe N. de l'île Jura, se trouve le gouffre effroyable et dangereux de Caryvrecan qui a un mille de circuit, bouillonne avec un bruit épouvantable, et engloutit tous les vaisseaux qui ont le malheur d'en approcher.

SCHETLAND ou **SHETLAND.** Groupe d'îles entre l'Atlantique et la mer du Nord, situé entre 59° 45' et 61° 12' de latit. N., et entre 3° 5' et 4° 36' de long O. Il a trente-six lieues du nord au sud, sur seize lieues de large, et se compose d'une grande île nommée Mainland ou Schetland, des îles moins grandes d'Yell, d'Unst et de Fetlar, au nord de la première; de Walsay et Bressay à l'est; de Burray-House, Papa et Mickle-Rhoe à l'ouest, et d'une foule d'autres plus petites. Le nombre total de ces

îles est de quatre-vingt-six, dont quarante-six ne sont que des îlots ou des rochers; les quarante autres sont habitées. Les côtes, surtout celles de Mainland, sont découpées par d'innombrables bras de mer.

Le climat des îles Schetland est humide, variable, et n'est pas cependant nuisible à la santé; la température moyenne de l'année est de 5° R. Les vents froids règnent généralement durant février et mars, et le printemps ne se fait guère sentir qu'à la fin d'avril; la chaleur ne commence que vers le milieu de juin; l'automne est sujet à de grandes variations, à des vents violents et à d'abondantes pluies. L'hiver commence à la mi-octobre et dure 6 mois; la neige, toutefois, ne séjourne pas longtemps, et les gelées même ne sont pas très-fortes : pendant cette époque la mer est très-agitée et rend les ports inaccessibles, en sorte que les habitants restent presque sans communication avec le reste du monde. Le plus long jour, dans l'île d'Abnst, est de 18 heures 35 minutes, et le plus petit, de 5 heures 29 minutes; les longues nuits d'hiver sont souvent animées par l'éclat des aurores boréales.—Il y a une grande variété de sol : souvent une mousse profonde repose sur un fond de sable, et quelquefois cette mousse n'a qu'un pied de profondeur sur un fond d'argile; en général, les terrains cultivés consistent en un mélange de terre végétale et de petites pierres. L'aspect du pays est l'âpreté et la stérilité, et, excepté quelques genévriers, on n'y voit ni arbre ni arbrisseau; les parties occidentales sont particulièrement sauvages et affreuses : ce ne sont que montagnes arides et pelées, marais et étangs; les côtes y sont escarpées, remplies de précipices et de cavernes profondes. On estime que ces îles renferment 25,000 acres de prairies et pâturages : il y a plusieurs portions de terre très-fertiles, bonnes pour la culture du blé, et en général une assez grande quantité de terrain pouvant être aisément cultivée; mais l'agriculture y est négligée pour l'éducation des bestiaux. Les semailles se font communément vers la mi-mars; cependant dans quelques districts elles n'ont lieu que vers la mi-avril; dans d'autres, où la terre est sèche et repose sur un fond calcaire, elles ont lieu plus tôt. La récolte se fait en septembre, quand la saison a été favorable; dans le cas contraire, elle se prolonge jusqu'à la mi-novembre; mais alors une partie est endommagée par les pluies et devient malsaine. On recueille principalement dans les îles Schetland de l'orge, un peu de blé et de seigle, des pommes de terre et des plantes potagères cultivées dans les jardins. La disette de bois influe beaucoup sur le climat, sur le sol, et réduit l'habitant, pour son chauffage, à de la mousse ou du gazon séchés. On élève dans les pâturages un grand nombre de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons, tous de races très-petites, et que l'on croit être d'origine norwégienne; les vaches y donnent à peine une demi-pinte d'Écosse de lait par jour. Les chevaux, quoique petits, sont très-vifs et supportent bien la fatigue; les moutons sont précieux pour leur toison, dont la laine est très-fine et recherchée pour les manufactures; mais on remarque que ces laines perdent de jour en jour de leur beauté par défaut de soins pour les animaux. Le gibier est rare, mais il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques et d'oiseaux de proie; les aigles causent surtout beaucoup de dommages aux troupeaux. Les lacs abondent en truites et carrelets, et les côtes en une grande variété de poissons; la pêche est partout très-active.

Le granit, le grès argileux, la pierre à chaux abondent dans les Schetlands; on y trouve aussi une sorte de pierre très-belle, appelée dans le pays diallage rock, et plusieurs variétés de schiste, dont quelques-unes peuvent être employées comme ardoise; on a abandonné des mines de cuivre qu'on exploitait autrefois à Sandlage, à cause de leur peu de richesse. A Dunrossness il y a des couches assez étendues de pyrites de fer, et ailleurs de la pierre de fer micacée; la pierre de fer des marais abonde dans toute la contrée. A Unst on a découvert récemment du chromate de fer; dans d'autres parties de ces îles, on a trouvé quantité d'autres raretés minérales, telles que des cyanites, des actinolithes, de l'aimant, etc.; mais la plus curieuse de ces découvertes est celle de l'hydrate natif de magnésie. Il y a de la terre à porcelaine à Fetlar, Unst

et Mainland, dont on n'a pas fait usage jusqu'à ce jour.

L'industrie manufacturière se réduit à la fabrication de draps grossiers et de toiles communes pour la consommation, et à une grande quantité de bas de laine pour l'exportation; une partie de ces bas, qui sont faits à l'aiguille, sont tellement fins qu'ils peuvent passer à travers une bague; mais leur prix est aussi élevé que ceux de soie. Les exportations consistent en 1,000 tonneaux de morue sèche ou salée et d'autres poissons, en 900 tonneaux de soude, et en bas de laine ; on les évalue à 35,000 liv. sterl. par an. Le commerce se fait principalement avec Leith, Londres, Dublin et Barcelone ; il se fait aussi quelques échanges avec des pêcheurs hollandais qui visitent ces îles. 10 navires, jaugeant ensemble 768 tonneaux, appartiennent aux divers ports.

Les îles Schetland dépendent du comté des Orcades, et forment le presbytère de leur nom, divisé en 12 paroisses qui renferment 26,145 hab. Ceux-ci, de moyenne stature et bien proportionnés, sont robustes, courageux, actifs et très-hospitaliers; ils sont la plupart bruns. Leurs femmes sont blondes et ont un beau teint coloré; elles sont décentes et laborieuses. Ces habitants ont des mœurs à peu près semblables à celles des autres habitants des plaines de l'Écosse; mais ils sont en général plus religieux et plus honnêtes. Depuis quelques années, les gens riches ont beaucoup amélioré leurs propriétés; ils ont introduit dans leur famille le luxe et la délicatesse, construisent leurs maisons dans le goût moderne, et se font remarquer par la beauté de la toile qu'ils emploient pour leurs vêtements et pour leur ameublement. Quant au peuple, il vit de beurre, de fromage, de légumes, de poisson et d'oiseaux de terre et de mer : sa principale boisson est du petit-lait, auquel ils ont fait acquérir une saveur vineuse par la fermentation.

Ces îles, réunies aux Orcades, envoient un membre au parlement. Lerwick et Scalloway en sont les endroits les plus importants; près de ce dernier, on voit les restes d'un grand château des comtes des Orcades et des Schetland, qui fut fondé en 1600; près de Lerwick se trouve le fort Charlotte avec garnison d'invalides. La plus remarquable des antiquités est un petit château rond bâti en ardoises minces très-bien unies; il a environ 90 pieds de diamètre, et les murs ont 15 pieds d'épaisseur ; on a pratiqué dans ces murs quantité de petites cellules qui communiquent entre elles au moyen d'un escalier circulaire; on attribue cet ouvrage à des Norwégiens. Quelques auteurs ont regardé la plus grande de ces îles comme la Thule des anciens. On a disputé souvent sur l'origine des premiers habitants du groupe et sur l'époque à laquelle ils y arrivèrent; selon les historiens du pays, elles furent peuplées dans le IXe siècle, par des Norwégiens qui s'y réfugièrent après leur défaite par Harald Haafager, usurpateur de la couronne de Norwége; dans le XVe siècle, les rois de Norwége firent la conquète de ces iles, et rendirent les habitants tributaires. Elles furent cédées à l'Écosse à l'époque où une princesse de Norwége épousa Jacques III.

SCHOOTING-POINT. Cap sur la côte méridionale du comté de Fife et sur le bord de la baie de Largo.

SCONE. Ville et paroisse du comté et à 1 l. N. de Perth, dans une situation très-pittoresque, sur la rive gauche du Tay. Pop. 3,000 hab. Scone passe pour avoir été la capitale du royaume des Pictes, et il est prouvé que les monarques écossais l'habitèrent du temps de Kenneth-Alpine. Cette ville était autrefois célèbre par une riche abbaye d'augustins, fondée par le roi David Ier. Ce monastère fut détruit, à l'exception de l'église, sous le règne de Jacques VI, par David Murray, qui, sur son emplacement, fit bâtir un palais magnifique, environné de grands et beaux jardins. C'est dans ce palais que les rois d'Écosse étaient couronnés, sur la fameuse pierre qu'Édouard Ier, roi d'Angleterre, fit transporter à Londres, dans l'église de Westminster, où on la voit près de la tombe de Henri III, dans la chapelle d'Édouard le Confesseur.

Le site de Scone est ravissant : le Tay qui baigne l'extrémité du parc promène gracieusement son onde limpide au milieu d'une

riante et fertile campagne. La position du château sur une belle terrasse lui donne, lorsqu'on le voit du côté de la rivière, un aspect imposant. La galerie a 180 pieds de long et renferme une collection de tableaux précieux. On a conservé dans les nouveaux appartements un grand nombre de meubles qui ornaient les anciens, et l'on montre aux étrangers un lit de velours cramoisi que la reine Marie Stuart broda, dit-on, lorsqu'elle était prisonnière dans le château de Loch-Leven.

Dans le court espace de sept années, le patriote Wallace, Édouard Ier, et Robert Bruce firent successivement leur résidence à Scone. En 1715, le prétendant trouva ce palais convenable et suffisant pour s'y loger avec une suite nombreuse, et il y tint sa cour avec une magnificence extraordinaire. On y avait même déjà fait des préparatifs pour son couronnement, mais ils furent interrompus par une visite assez inopportune d'un parti de cavaliers royaux.

SCONIE. Ville du comté de Fife, à 3 l. S.-O de Saint-Andrew.

SCOURSE-LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté de Sutherland, à 6 l. S. du cap Wrath.

SCOUZIE-HEAD. Cap situé sur la côte orientale du comté de Caithness, à 1 l. S. de Dungsby.

SCOWIE-KYLE ou **KILESCOUGH.** Baie sur la côte occidentale du comté de Sutherland, à 4 l. E. du cap Assynt.

SÉATON ou **PORT-SÉATON.** Village maritime du comté et à 3 l. O. d'Haddington, situé sur la côte méridionale du golfe de Forth, qui forme un port presque ruiné. Pop. 1,750 hab. On y voit les ruines du palais de Séaton, où la reine Marie Stuart fit sa résidence à son retour de France. La chapelle offre plusieurs monuments en marbre fort curieux.

SEDLEY. Montagne près de la côte orientale du comté d'Angus, qui sert de point de reconnaissance pour entrer dans le Tay.

SELKIRK (comté de). Ce comté de Selkirk est borné au nord par le comté d'Édimbourg; au nord-est, à l'est et au sud, par celui de Roxburgh; au sud et au sud-ouest, par celui de Dumfries; à l'ouest et au nord-ouest par celui de Peebles. Il a dix lieues de long du nord-est au sud-ouest; cinq lieues dans sa plus grande largeur, et environ trente-quatre lieues carrées.

Ce comté est limité au sud par les monts Cheviots, qui le couvrent de leurs ramifications et appartiennent au bassin de la mer du Nord, à laquelle il envoie ses eaux par le Tweed, rivière qui traverse la partie septentrionale du comté, où elle reçoit l'Ettrick, grossie de l'Yarrow. On y trouve deux petits lacs, celui de Saint-Mary à l'ouest, et celui d'Oakermoor à l'est.

Le comté de Selkirk offre un pays pittoresque, dont les montagnes, pour la plupart incultes, sont coupées de vallées étroites, fertiles et bien arrosées. Ces montagnes, de formation secondaire, offrent souvent des pentes rapides que l'on désigne sous le nom de Scaurs. La plus grande partie du territoire était autrefois couverte de bois, et formait la forêt royale d'Ettrick, nom sous lequel on désigne encore communément le comté. La dix-huitième partie du sol est en terres labourables, et une grande partie en pâturages; l'agriculture y est peu avancée, mais l'éducation des bestiaux y est fort soignée : on estime à plus de 120,000 le nombre des moutons qu'on y élève annuellement.

Du granit, un peu d'ardoise, de la marne, et de la tourbe dont on se sert pour le chauffage, sont les seuls produits minéralogiques du comté.

Les antiquités consistent en quelques ruines de forts bretons, de tours et de châteaux, bâtis sur des hauteurs : on remarque celles du château de Newark, au-dessous d'Yarrow, qui fut un rendez-vous de chasse construit par le roi d'Écosse Jacques II.

Manufactures d'étoffes de laine, bas, cuirs, instruments aratoires, etc.

Le comté de Selkirk a pour chef-lieu la ville de ce nom. Sa population est de 6,700 hab.

SELKIRK. Jolie petite ville, chef-lieu du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 2,800 hab.

Cette ville est assez bien bâtie, propre, bien percée, et occupe le sommet d'une

colline d'où la vue s'étend sur le cours de l'Ettrick et sur les rives du Tweed. Depuis le commencement de ce siècle elle s'est beaucoup embellie : les rues en ont été nivelées et pavées, la plupart des maisons rebâties dans un bon style. L'hôtel de ville, nouvellement reconstruit, et la prison, sont remarquables, ainsi que la salle d'assemblée pour les bourgeois.

Selkirk avait autrefois un château qui existait avant 1124, et qui fut habité par Guillaume le Lion et par ses successeurs. En 1513, un grand nombre d'habitants de Selkirk s'étant trouvés à la bataille de Floddenfield, où Jacques IV perdit la vie après avoir battu les Anglais, ceux-ci, pour se venger des Selkirkois, brûlèrent leur ville. Jacques V, pour les indemniser de leur perte, leur accorda la propriété des forêts voisines pour la rebâtir.

Le 13 septembre 1645, le marquis de Montrose fut défait aux environs de Selkirk, par l'armée des Covenantaires sous les ordres de Lesly. Montrose avait placé son infanterie sur un lieu élevé appelé Philiphaugh, sur la rive gauche de l'Ettrick, tandis que sa cavalerie, qu'il commandait en personne, était postée dans la ville de Selkirk. Dans la matinée du 13 septembre 1645, Lesly, protégé par un épais brouillard, approcha du camp de Montrose et eut le mérite de surprendre ce général habile que ses ennemis n'avaient jamais trouvé hors de ses gardes. Le général covenantaire partagea ses troupes en deux divisions, et attaqua en même temps les deux flancs de son ennemi. Ceux du flanc gauche n'opposèrent qu'une faible résistance; l'aile droite, protégée par un bois, combattit avec le plus grand courage. Montrose, éveillé par le feu et le bruit de l'action, assembla précipitamment sa cavalerie, traversa l'Ettrik, et fit d'incroyables efforts pour ressaisir la victoire, n'omettant rien de ce que son courage ou son habileté pouvait lui suggérer pour rallier ses gens. Mais enfin, n'ayant plus que trente chevaux autour de lui, il fut forcé de fuir, traversa la vallée du Tweed et se retira à Peebles. Les prisonniers faits par les Covenantaires furent massacrés sans pitié dans la cour de Newark-Castle, sur Yarrow, et enterrés à l'endroit appelé depuis ce moment la Plaine des hommes tués, *Slain-Men's-Lee*.

A une demi-lieue de Selkirk, on remarque sur les rives de l'Yarrow, les ruines romantiques de Newark-Castle, ancien rendez-vous de chasse des monarques écossais. Le château ne se composait que d'une tour carrée, flanquée de tourelles. Ce fut à Newark, selon quelques auteurs, que naquit Marie Scott, la célèbre fleur de l'Yarrow, dont tant de seigneurs étrangers se disputèrent la main.

Industrie. Fabriques de bas de laine, de rubans de fil, de bottes et de souliers.

SETON-HOUSE. Château du comté d'Édimbourg, autrefois résidence princière des comtes de Winton. Ce château a figuré longtemps au nombre des édifices somptueux. Après la condamnation prononcée contre le noble propriétaire, à cause de la part qu'il prit à la révolte de 1715, le riche mobilier et une foule d'objets précieux dont la maison était garnie furent vendus par les agents du gouvernement, et les murs furent dépouillés d'une magnifique collection de tableaux, dont quelques-uns font maintenant partie de la galerie de Dunse-Castle.

Les appartements de parade de Seton-House, placés au rez-de-chaussée, sont très-spacieux ; ils ont près de quarante pieds de hauteur, et sont meublés avec un grand luxe en velours cramoisi brodé en or. Quand Jacques VI visita son patrimoine paternel, en 1617, il passa à Seton sa seconde nuit en Écosse. Charles Ier et sa cour s'y reposèrent également pendant un voyage.

SEVERU'S-WALL ou **GRAHAM'S DYKE**. Ancienne muraille qui commençait à Abercorn, sur le golfe de Forth, à 1 l. 1/2 N.-E. de Linlithgow, et se terminait à Kirkpatrick près de Dumbarton. Voy. GRAHAM'S DYKE.

SEYTON. Port du comté d'Édimbourg, situé dans une baie profonde sur le golfe de Forth, entre Guillaness et Musselburgh.

SHAPINSHAY. Une des îles Orcades, située entre l'île Pomone et celle de Stronsay. Elle a environ 2 l. de long de l'E. à l'O. sur une largeur de 1/2 l. à 1 l. 1/2; elle forme une seule paroisse, dont la popula-

tion est de 800 hab. Presque dans tout le pourtour de l'île, les rivages sont bas, unis et riants, et, jusqu'à une grande distance, couverts de riches tapis de gazon et de champs de blé. Vers le milieu, le terrain s'élève considérablement, et il montre toute l'apparence d'un vaste désert qui n'offre de pâture qu'aux moutons. L'agriculture y est très-négligée, et le sol s'épuise par la culture alternative et sans interruption de l'orge et de l'avoine. On élevait autrefois dans cette ville un grand nombre de moutons, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte; mais il n'y en a plus actuellement que 1500; on y compte aussi environ 800 bêtes à cornes et 250 chevaux.

Les côtes de l'île Shapinshay sont très-dentelées et n'offrent cependant qu'une bonne baie, celle de Gracala, et un seul port, celui d'Elwick, qui est regardé comme le meilleur de tous ces parages.

On prétend que deux grandes pierres qu'on trouve dans cette île sont des restes d'un temple scandinave; il y a aussi plusieurs de ces habitations souterraines connues sous le nom de maisons des Pictes. La baie de Gracala doit, dit-on, son nom au naufrage qu'y fit un des vaisseaux d'Agricola dans son célèbre voyage autour de la Grande-Bretagne; quelques monnaies romaines trouvées dans ce lieu donnent quelque probabilité à cette tradition.

SHERIFFMUIR. Lande du comté de Perth, située à une demi-lieue de Dunblane, au pied des monts Grampians et célèbre par la bataille qui y fut livrée en 1715, entre l'armée royale commandée par le duc d'Argyle, et celle du prétendant sous les ordres du comte de Marr. Ce dernier, un peu avant la bataille, avait proposé au conseil des chefs assemblés la question de savoir si l'on devait combattre ou non? Chefs, nobles officiers, tous répondirent par le cri universel : combattre! Et la nouvelle de leur résolution étant parvenue aux deux lignes qui étaient rangées en bataille, fut accueillie par de vives acclamations; les chapeaux et les toques furent jetés en l'air, et la joie générale parut un présage assuré d'une prompte victoire, même à ceux qui, auparavant, étaient dans le doute et l'incertitude. Ce fut avec ces transports que l'armée de Marr avança vers l'ennemi. Les deux lignes qu'elle formait sur la plaine furent rompues chacune en deux colonnes, de sorte que ce fut en quatre colonnes qu'elle continua sa marche, descendant la hauteur qu'elle avait d'abord occupée, traversant un marécage que la gelée de la nuit avait rendu praticable pour la cavalerie aussi bien que pour l'infanterie, et montant la colline qui était en face et d'où le duc d'Argyle examinait les mouvements des insurgés. Du moment que le duc vit l'extrémité de l'aile de Marr faire un quart de conversion sur la droite pour exécuter le mouvement que nous venons de décrire, il comprit aussitôt que leur dessein était de profiter de leur supériorité numérique pour l'attaquer en même temps de front et sur le flanc gauche. Il descendit à la hâte de la hauteur au pied de laquelle ses troupes étaient rangées en bataille, afin de les disposer de manière à faire échouer le projet des ennemis, et à les conduire sur la hauteur. Il rangea sa petite armée, d'environ quatre mille hommes, en s'étendant considérablement sur la droite, plaçant à cette aile trois escadrons de cavalerie, et autant à la gauche de sa ligne de front; le centre était composé de six bataillons d'infanterie. Chaque aile de la cavalerie était soutenue par un escadron de dragons. La seconde ligne était composée de deux bataillons au centre, et ayant sa droite considérablement avancée contre la gauche de l'ennemi, de manière à pouvoir dérober son aile gauche à une attaque de flanc; le duc monta la hauteur sans apercevoir l'ennemi, qui avait quitté les terrains élevés, et qui marchait à sa rencontre de l'autre côté de la même hauteur qu'il montait en ce moment. Les montagnards, comme nous l'avons déjà dit, s'avançaient sur quatre colonnes vers la droite.

Chaque colonne d'infanterie était suivie d'un corps de cavalerie qui devait, quand elle se déploierait en ligne, prendre position sur son flanc. Les montagnards marchaient, ou plutôt couraient vers l'ennemi avec tant d'empressement, que les chevaux à l'arrière-garde, étaient au galop. Les deux armées

montaient ainsi la hauteur en colonnes, et elles se rencontrèrent, en quelque sorte sans s'y attendre, sur le sommet, se trouvant sur quelques points à portée de pistolet, avant d'avoir su qu'elles étaient en présence. Toutes deux cherchèrent donc en même temps à se former en ligne de bataille, et il y eut quelque confusion de part et d'autre; par exemple, deux escadons de cavalerie des insurgés se trouvèrent au centre de l'aile droite au lieu d'être placés sur le flanc, comme on en avait l'intention, et comme les règles de l'art militaire l'exigeaient. Cette découverte fut pourtant de peu d'importance pour les montagnards, qui inspiraient la terreur par l'impétuosité de leur attaque, tandis que la force des troupes régulières consistait dans la fermeté de leur discipline. L'aile gauche du duc était commandée par le général Whitham, qui ne paraît s'être distingué ni par le courage ni par le talent. La droite de la ligne de Marr, formée à la hâte, était composée des clans de l'Ouest, les Mac-Donald, les Mac-Lean et les vassaux de Breadalbane. Le vieux capitaine Livingstone s'approcha : c'était un vétéran qui avait servi dans l'armée du roi Jacques avant la révolution; et en jurant avec énergie, il demanda au géneral Gordon, qui commandait l'aile droite, d'attaquer sur-le-champ. Le général hésita; mais les chefs et les clans furent saisis de l'enthousiasme du moment. Un gentilhomme nommé A. Mac-Lean, qui vécut jusqu'à un grand âge, décrivit ainsi l'attaque par son clan, et l'on ne peut douter que l'attaque générale n'eût eu lieu de la même manière. Lorsque le clan eut été rangé dans le meilleur ordre, les plus nobles, les plus braves et les mieux armés étant à la première ligne, sir J. John Mac-Lean se plaça à leur tête, et dit à voix haute : — Messieurs, voici un jour que nous avons longtemps désiré de voir. Vous voyez là-bas Mac-Callummore pour le roi George, — ici Mac-Lean pour le roi Jacques. — Dieu protége Mac-Lean et le roi Jacques! — Chargez messieurs. Les membres de son clan firent alors une très-courte prière, enfoncèrent leur toque sur leur tête, jetèrent tous leur plaid, qui comprenait aussi alors le philabeg, et fondirent sur l'ennemi, faisant feu irrégulièrement : jetant ensuite leurs fusils, tirant leurs claymores, et poussant de grands cris, ils se précipitèrent au milieu des baïonnettes. Les troupes régulières de l'aile gauche d'Argyle répondirent à cette attaque furieuse des montagnards par un feu soutenu qui fut très-meurtrier. Parmi ceux qui en furent victimes fut le franc et jeune chef de Clanranald, qui tomba mortellement blessé. Sa chute arrêta un instant l'impétuosité de ceux qui le suivaient; mais Glengarry, dont il a été si souvent parlé, sortant des rangs, agita sa toque, et s'écria : — Vengeance! vengeance! La vengeance pour aujourd'hui, le deuil pour demain.... Les montagnards continuant alors leur attaque furieuse, se jetèrent au milieu des troupes régulières, enfoncèrent leur ligne sur tous les points, la rompirent, y mirent le désordre, et firent un grand carnage parmi des hommes moins actifs qu'eux, et chargés d'un pesant mousquet, qui dans un combat irrégulier ou corps à corps, a rarement été de grande défense contre un sabre. L'extrême gauche de l'armée d'Argyle fut aussi mise en déroute avec une grande perte, car les montagnards n'accordaient pas de quartier. Mais les troupes du centre, sous le général Whitham, rentrèrent en ligne, et il semblerait que la cavalerie des insurgés avait dû alors les charger en flanc ou en arrière, la fuite de Whitham et de l'aile gauche ayant dû les mettre à découvert. Deux escadrons de cette cavalerie, commandés par Drummond et Marischal se mirent à la vérité à la poursuite des soldats que les montagnards avaient dispersés; mais celle du comte d'Huntly et celle du comte de Fife, sous les ordres du Maître de Sainclair, restèrent dans l'inaction sur le champ de bataille, sans prendre part au combat. Il semblerait que ces escadrons étaient tenus en respect par les dragons de la seconde ligne d'Argyle, qui n'avait pas pris la fuite comme la première, mais qui faisait sa retraite en bon ordre, en face de l'ennemi.

A l'aile droite et au centre les choses se passaient tout différemment. L'attaque des montagnards y fut aussi furieuse que celle de leur droite; mais leurs ennemis, quoiqu'un peu ébranlés, maintinrent leur terrain

avec une résolution admirable; et le duc d'Argyle détacha le colonel Catheart avec un corps de cavalerie, en le chargeant de traverser un marécage que la gelée avait rendu praticable, et d'attaquer les montagnards en flanc, tandis qu'ils marchaient à la charge. Cette manœuvre arrêta et déjoua leur attaque rapide; et, quoique les Camerons, les Stewart et d'autres clans de haute renommée formassent l'aile gauche de l'armée de Marr, elle fut mise en déroute ainsi que toute sa seconde ligne, par le mouvement habile du duc d'Argyle, et par la fermeté des troupes qu'il commandait : mais sa situation était très-dangereuse, car les fuyards étant au nombre de cinq mille, la probabilité était qu'ils se rallieraient et qu'ils anéantiraient le petit corps du duc, qui ne consistait qu'en cinq escadrons de cavalerie, soutenus par Whitham, avec trois bataillons d'infanterie, qui avaient composé jusqu'alors le centre de son armée. Argyle prit la détermination hardie de poursuivre les fuyards avec la plus grande vigueur, et il réussit à les pousser jusque sur les bords de l'Allan, où ils avaient passé la nuit précédente. Les insurgés firent de fréquentes haltes, et furent aussi souvent attaqués et mis en déroute; on le remarqua particulièrement du corps de cavalerie qui portait l'étendard de Jacques et qu'on appelait l'escadron de la restauration; ceux qui le composaient firent des attaques répétées et vigoureuses, dans lesquelles ils ne furent repoussés que par le poids supérieur de la cavalerie anglaise. Ce fut dans une de ces charges réitérées que le jeune et vaillant comte de Strathmore perdit la vie, tandis qu'il cherchait en vain à rallier son régiment du comté d'Angus; il fut tué par un soldat de dragons, après lui avoir fait quartier. Le comte de Penmure fut aussi blessé, et fut fait prisonnier par les royalistes; mais il fut tiré de leurs mains par son frère M. Henri Maule.

Le champ de bataille présentait alors un aspect singulier. Dans chacune des deux armées l'aile gauche était rompue et en déroute, l'aile droite victorieuse et à la poursuite des fuyards. Il ne paraît pas que Marr ait fait aucune tentative pour profiter de son succès sur la droite. Le général Whitham avait, à la vérité abandonné le champ de bataille à ses ennemis, et s'était enfui presque jusqu'au pont de Stirling. Les montagnards victorieux ne se donnèrent pas la peine de le poursuivre; mais ayant traversé la scène de l'action, ils montèrent sur une hauteur nommée Stong-Hill de Kippendarie, où ils restèrent en groupes, l'épée à la main. Une cause de leur inaction en ce moment critique peut s'attribuer à ce qu'ils avaient jeté leurs armes à feu, suivant leur coutume quand ils font une charge; une autre était certainement le manque d'aides de camp actifs pour porter des ordres, et une troisième, le caractère des montagnards, qui ne sont pas toujours disposés à l'obéissance. Ce qui est certain, c'est que si l'aile droite victorieuse des insurgés avait poursuivi le duc d'Argyle en arrière pendant qu'il s'avançait vers l'Allan, elle l'aurait placé dans le plus grand danger, puisque tous ses efforts suffisaient à peine pour empêcher le ralliement de la multitude d'ennemis qu'il avait devant lui; on dit aussi qu'une partie des montagnards montra quelque répugnance à combattre. Le duc d'Argyle étant de retour, après avoir poursuivi l'aile gauche de ses ennemis, se trouva en contact avec leur aile droite, qui, victorieuse comme nous l'avons dit, s'était portée sur la hauteur de Kippendarie. On fit quelques démonstrations mutuelles d'attaque; mais le combat ne se renouvela de part ni d'autre, et les deux armées montrèrent une disposition semblable à effectuer leur retraite. Marr, abandonnant une partie de son artillerie, recula jusqu'à Auchterarder, et de là se retira à Perth. Chacun des deux généraux prétendit avoir remporté la victoire; mais comme Marr, à compter de ce jour, renonça à toute idée de faire un mouvement vers l'ouest, son but peut se considérer comme ayant été complétement manqué. Argyle, au contraire, recueillit les fruits de la victoire en conservant la position par laquelle il défendait les basses terres, et en fermant aux insurgés toutes les avenues par où ils auraient pu y entrer.

SHIELDAG. Baie du comté de Ross, sur la partie méridionale du lac Terridon.

SHIELL-LOCH. Baie entre les comtés d'Argyle et d'Inverness. Elle a 5 l. du nord-est au sud-ouest, sur environ une demi-lieue de large, et communique avec le Loch-Moydart. Au milieu est une jolie petite île appelée Finan, où sont les ruines d'une église sous l'invocation du saint de ce nom.

SHIN. Lac d'une lieue et demie de long, situé dans le S.-O. du comté de Sutherland. De ce lac s'échappe un courant rapide qui se jette dans le golfe de Dornoch.

SHORE-OF-MUCHUL. Village du comté de Kincardine, qui donne son nom à un cap situé dans la mer du Nord, à 1 l. N. de Stonehaven.

SKAIT-ROW. Baie sur la côte orientale du comté d'Haddington, à 1 l. 1/2 E. de Dunbar.

SKELDNESS. Cap sur la côte sud-ouest de l'île Mainland, une des îles Schetland, dépendante du comté des Orcades. Long. O. 4° 9' 0". Lat. N. 60° 12' 0".

SKENE. Lac du comté d'Aberdeen, à 2 l. S. de Kintore.

SKERRIE. Une des îles Schetland (comté des Orcades), située à 4 l. N.-E. de l'île Walsey, et à 7 l. de la côte N.-E. de celle de Mainland.

SKIPNESS. Paroisse du comté d'Argyle, située sur la côte occidentale de la presqu'île de son nom. Pop. 1,400 hab.

SKIPNESS-POINT. Cap du comté d'Argyle, situé à l'extrémité sud du Loch-Fine. Long. O. 7° 42' 0". Lat. N. 56° 50' 0". A l'extrémité de ce promontoire, on remarque l'antique château de Skipness, dans un état parfait de conservation, quoique sa construction date, suivant l'opinion générale, de l'époque où les Danois étaient maîtres du pays. Près de ce château est le bâtiment moderne qui lui a succédé.

SKYACH. Lac du comté de Perth, à 2 l. N. de Dunkeld.

SKYE ou **SKY.** Une des plus grandes îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située près de la côte occidentale des comtés de Ross et d'Inverness : sa pointe S.-E. n'est séparée de ce dernier comté que par un canal étroit que les troupeaux traversent à la nage. Elle a environ 18 l. de long, et 12 l. dans sa plus grande largeur. Les côtes sont, en général, escarpées, hérissées de rochers, et découpées par une multitude de baies profondes qui forment plusieurs ports sûrs et commodes, dont les plus importants sont ceux de Suizort et de Follart sur la côte septentrionale, de Bracadale sur celle de l'ouest, et de Portrée sur celle de l'est. Les caps principaux sont ceux de Sleat, à l'extrémité méridionale de Vaternish et d'Aird, sur la côte du nord ; ce dernier forme la pointe la plus septentrionale de l'île.

La surface de l'île de Skye est irrégulière : plusieurs cantons sont couverts de montagnes de diverses hauteurs; mais quelques-unes, très-hautes, présentent des rochers nus à leurs sommets. Les vallées qui séparent les montagnes sont arrosées par une multitude de courants rapides, dont quelques-uns forment des cataractes, parmi lesquelles on remarque celle de la paroisse de Suizort, de quatre-vingt-dix pieds de hauteur.

L'intérieur de l'île offre une grande quantité de lacs, dont le plus grand est celui de Saint-Colomba, et des marais considérables. Les montagnes qui occupent la partie centrale étaient autrefois couvertes de forêts qui ont en partie disparu; il ne reste plus guère de bois que sur la côte du sud-est.

L'île de Skye est remarquable, comme celle de Staffa, par les colonnes basaltiques qu'elle renferme; on en trouve à peu de distance de Tolysker, sur la côte du sud-ouest, et plus loin sur la pente d'une montagne dont la régularité et la longueur sont extraordinaires. — Dans la paroisse de Suizort, on remarque un rocher perpendiculaire de 360 pieds de circonférence à la base, qui se termine en pointe à 300 pieds de hauteur.

Quoique comprise entre 57° et 57° 30' de lat. N., et malgré la hauteur de ses montagnes, dont quelques-unes atteignent 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le climat de cette île n'est pas très-âpre; mais le temps y est tellement variable, qu'il

s'écoule rarement trois jours de suite sans que l'atmosphère n'éprouve de notables changements. Il y pleut environ six mois de l'année, et les pluies qui inondent les terres détruisent souvent les moissons ; le froid est aussi assez piquant à la fin de l'hiver et au commencement du printemps. A la fin d'août et vers les premiers jours de septembre, il règne des vents orageux qui nuisent beaucoup aux récoltes. Ces continuelles variations de température ne paraissent pas cependant exercer une influence nuisible sur la santé des habitants, qui parviennent à une assez grande longévité ; toutefois, on attribue à ces fréquents changements les fièvres malignes et intermittentes, les dyssenteriés et les rhumatismes qui règnent principalement dans l'île.

On évalue la superficie de l'île de Skye à 342,400 acres, dont 30,000 sont en terres labourables ; le reste se compose de montagnes, de collines, de lacs, de marais, de rochers, terres incultes, etc. Toutes les espèces de sol, excepté le sable pur, s'y trouvent ; dans le beau district de Totternish, il y a 4,000 ares de bonnes terres et de terre végétale mêlée d'argile sur un lit de gravier ; à Sleat et à Stroth, qu'on appelle la contrée de Mac-Lead, un excellent terreau friable domine dans une grande partie du pays ; dans quelques autres parties, c'est une terre mêlée d'argile propre aux pâturages. Toutefois, l'agriculture fait peu de progrès dans cette île, et à peine y récolte-t-on dans les bonnes années 9,000 bolls de grain.

Les plaines et les vallées offrent d'excellents pâturages où l'on élève de nombreux troupeaux et des chevaux d'une petite taille, mais vigoureux ; les cerfs, les daims et le gibier de toute espèce s'y trouvent en abondance. Les cours d'eau et les lacs abondent en saumons, truites, anguilles, etc. Les montagnes renferment du granit, du grès, de la pierre propre à faire de la chaux, du marbre commun, de la marne, et quelques veines de fer et de plomb. Le lac Follart contient de belles agates ; on trouve des topazes dans plusieurs torrents au-dessous des montagnes, ainsi que d'autres pierres précieuses, du cristal de roche, etc. ; les côtes du sud et de l'ouest fournissent du corail rouge et blanc.

L'île de Skye, dont Portrée est la principale ville, renferme huit paroisses et 21,000 hab. Il y a sur plusieurs points des grottes curieuses, beaucoup de ruines de forts, de tours, de fanaux, de temples, de tombeaux, etc. De belles routes la traversent et communiquent par divers embranchements aux différents ports. — *Fabrique* de soude. — *Commerce* de bestiaux.

On ne doit pas omettre de visiter dans l'île de Skye les fameuses grottes du lac Slapin. Si le vent est favorable, on peut se rendre en bateau d'Arisaig au lac Slapin, qui en est éloigné de huit lieues ; dans le cas contraire, on est obligé de prendre terre à Ardavaser, où il n'y a pas d'auberge. Le trajet est de quatre lieues. On suit la route du gouvernement (governement road) ; après un quart de lieue de chemin, on admire le superbe château d'Armidale, presque entièrement construit en marbre du pays. Les lacs Nevish et Hourn s'étendent au pied des montagnes. Un quart de lieue plus loin est l'église de Sleat, où se voit le monument sépulcral élevé en l'honneur du grand Jacques Macdonald ; une demi-lieue au delà, la maison et l'ancien château fortifié de Knock ; de là, on découvre la mer. A une lieue de distance est le village de Camuscross, près de la baie de l'île d'Oronsay. Deux lieues plus loin est le village de Kilchaken, sur le bord de la mer, à quelque distance de la route, et le lac Carron dans les terres. Les îles de Scalpa et de Raasay se présentent en face, et le Ben-Caillich s'élève sur la gauche ; enfin, cinq quarts de lieue au delà de Kilchaken, on se repose à l'auberge du village de Broadford.

En quittant cet endroit, on se fraye un passage à travers les bruyères, et, après une marche longue et pénible, on atteint la tête du lac Slapin, situé dans le district de Strathaird ; mais ce n'est qu'à une lieue plus loin qu'on atteint le terme du voyage. Après avoir laissé derrière soi Kilmaree, on arrive en face d'une crevasse de trente pieds de large sur cent de haut, et cinq cents de profondeur, qui s'ouvre au milieu des rochers de la rive. On monte par ce

vestibule naturel jusqu'à un arceau de forme ogive, et, après s'être muni de flambeaux, on pénètre dans un passage complétement obscur, de neuf pieds de largeur sur une hauteur qui varie de quinze à vingt pieds. On avance environ vingt-cinq pas sur un sol horizontal, puis on gravit une galerie fort roide de cinquante-cinq pieds de longueur, au haut de laquelle est un repos. Les parois de la grotte sont dans cet endroit d'un noir opaque; mais au bout d'une seconde montée de vingt-huit pieds, elles deviennent d'une blancheur éblouissante, et sont si transparentes que l'on pourrait se croire dans une crevasse de glacier. Un pilier de forme gothique, saillant aux trois quarts de la muraille, soutient la voûte, d'où descendent une multitude de stalactites. Le passage s'élargit graduellement, et bientôt on entre dans un salon presque circulaire de vingt pieds de diamètre, et tapissé de cristallisations qui joignent l'éclat du diamant à la blancheur de la neige. Au centre est un bassin rempli d'eau que l'on dirait taillé dans un bloc de marbre. Un grand nombre de stalagmites de formes bizarres s'élèvent à l'entour, et correspondent à un nombre égal de stalactites suspendues à la voûte. — Après avoir longtemps contemplé l'éclat de la richesse du *Loch-Slapin-Cave*, on sort de la grotte par le chemin souterrain qui y donne entrée.

SLITTE. Rivière du comté de Roxburgh, qui se jette dans le Teviot près d'Hawick.

SMOW. Célèbre grotte du comté de Sutherland, située sur la côte septentrionale, entre le cap Wrath et Loch-Eribol. Elle se prolonge si loin sous terre, que l'on n'a point encore découvert son extrémité.

SOLWAY-FRITH ou **BOONESS-WATH.** Vaste golfe, ou plutôt bras de mer navigable, qui s'étend à l'est de la mer d'Irlande, et forme, sur une étendue de plus de 16 lieues, la limite de l'Écosse et de l'Angleterre; il baigne dans la première les comtés de Wigton, de Kirkudbright et de Dumfries, et dans la seconde le comté de Cumberland.

Le golfe de Solway s'ouvre entre le cap Burow, au nord, et le cap St-Bees, au sud, séparés par un intervalle de quinze lieues, et a, en se rétrécissant, dix-huit lieues de profondeur. Il forme sur la côte nord-ouest les baies de Wigton et de Kirkudbright, qui sont comme les estuaires de la Gree et de la Dee, et reçoit l'Urr, la Nith, l'Annan, le Sark, l'Esk, l'Eden, le Wampool, l'Ellen et le Dervent. Les plus hautes marées s'y élèvent à vingt pieds, et les marées ordinaires à dix et douze pieds; dans sa partie la plus étroite, il est guéable en beaucoup d'endroits à marée basse, mais la rapidité du courant exige que l'on ait un guide lorsqu'on veut le traverser. Ses rives, particulièrement sur la côte d'Écosse, sont unies, sablonneuses, et en quelques endroits bordées de rochers; en général on y trouve beaucoup de lieux de débarquement pour de petits navires. La navigation y a lieu pour des bâtiments de 100 tonneaux jusqu'à environ deux lieues de son extrémité.

Le golfe de Solway est très-poissonneux; on y pêche beaucoup de saumons, et une grande quantité de harengs dans la saison.

SOUTH-FERRY. Rade du comté de Fife, dans la rivière de Tay, vis-à-vis le château de Broughton.

SPEAN. Rivière considérable du comté d'Inverness, qui a sa source dans les lacs de Laggan et de Troig. Elle coule d'abord à l'O., ensuite elle se dirige au S.-O., et forme, sous le fort William, un grand bassin qui communique à la mer, par un petit canal, dans le Linn-Heloch.

SPEY. Rivière qui prend sa source dans le comté d'Inverness. Elle sort du petit lac de son nom, à 3 l. sud du fort Auguste, prend sa direction générale vers le nord-est, traverse le lac Inch, entre dans le comté de Murray, qu'elle sépare en partie de celui de Bamff, passe à Fochabers, et, à une lieue et demie au-dessous de ce bourg, se jette par la petite baie de son nom dans le golfe de Murray, après un cours d'environ 40 lieues.

Les principaux affluents du Spey sont le Trimm, l'Aven et le Dulnain. Cette rivière est très-rapide et sujette à de grands débordements; depuis Boat-of-Bog, près du châ-

teau de Gordon, jusqu'à la mer, sur un espace d'environ une lieue, sa pente est de soixante pieds. Pour éviter cette grande chute, on a ouvert sur ses bords de petits canaux qui communiquent directement à la mer.

Le Spey est une rivière très-poissonneuse; elle traverse le pays le plus boisé de toute l'Écosse; les forêts d'Abernethy, de Bleumore et de Kingussie sont sur ses bords ou sur ceux de ses affluents, et elle sert au transport des bois provenant de ces forêts.

STAFFA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située à deux lieues de la côte occidentale de l'île de Mull.

Cette île a une demi-lieue de long sur un quart de lieue de large. Toute la partie sud-ouest est supportée par une suite merveilleuse de piliers de basalte, bien supérieure en beautés à la fameuse Chaussée des Géants en Irlande, et dont la hauteur s'élève en quelques endroits à plus de soixante pieds.

L'île de Staffa a été découpée par la mer en une multitude de baies et de promontoires. Elle présente à sa partie supérieure une surface plane, assise sur des falaises qui ont jusqu'à 144 pieds de hauteur. Elle est couverte d'une herbe tendre, que paissent pendant l'été des troupeaux de gros bétail; mais pas un arbre, pas un buisson ne charment l'œil attristé; on y chercherait en vain une simple hutte de berger. Quand le vent souffle avec violence, on serait facilement enlevé et jeté au loin dans la mer; et lorsque les flots irrités, frappant de tous côtés les colonnades de basalte, s'élèvent au-dessus de l'île, retombent avec fracas, font briller de toutes parts l'écume blanchissante de .eurs vagues amoncelées autour de cet espace resserré, l'âme la plus intrépide doit être saisie d'effroi. Si l'on joint à ce spectacle les rigueurs d'un hiver toujours glacial et qui dure dix mois de l'année, on concevra facilement que peu de lieux sur la terre offrent moins d'hospitalité. Cependant l'île de Staffa est une propriété; elle a appartenu aux Campbell de Campbelton en Kentire, et fait aujourd'hui partie des domaines des Macdonald. On peut presque toujours prendre terre sur la côte orientale, et lorsque la mer est calme, on aborde assez facilement sur quelques autres points.

Il est digne de remarque que cette île, dont les curiosités naturelles sont sans contredit les plus remarquables de l'Europe, et peut-être du monde entier, est restée presque inconnue jusque vers le milieu du siècle dernier. Joseph Banks, le compagnon de Cook, est le premier naturaliste qui aborda l'île de Staffa et qui en ait donné la description; il s'y rendit en 1772, sur le rapport d'un gentilhomme anglais, en fit faire des dessins, et communiqua sa description à Pennant, qui l'imprima dans son intéressant voyage aux Hébrides. Joseph Knox, qui visita les Hébrides en 1786, n'eut pas la possibilité d'aborder à Staffa; il rapporte dans sa relation le récit de Banks. Faujas de Saint-Fond, l'un de nos plus célèbres minéralogistes, aborda heureusement dans cette île dont il a donné une description exacte, quoique la saison fût fort avancée; aussi les matelots qui le conduisaient, pour en témoigner leur joie, commencèrent-ils par entonner les chants d'Ossian, car il n'y a personne dans ces îles, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, qui ne sache par cœur quelques-uns des hymnes du barde de la Calédonie. Plus tard Necker de Saussure pénétra dans la grotte, qu'il a décrite avec le talent qui caractérisait ce savant. Enfin nous devons à M. Panckoucke une nouvelle description de l'île de Staffa publiée en 1831, et ornée de fort belles vues dessinées par l'auteur. Nous avons entrepris de résumer dans cet article cette nouvelle description, que nous complétons par l'indication de plusieurs grottes décrites par M. Léon de Buzonnière.

L'île de Staffa apparaît aux yeux du navigateur comme une tache bleuâtre allongée sur la ligne de l'horizon. En approchant, les formes de l'île se prononcent; on reconnaît l'entrée de la grotte de Fingal, à droite de laquelle s'étendent de longs débris de colonnes basaltiques, semblables à des colonnes d'antiques édifices renversés et à demi ruinés. A gauche on remarque plusieurs îles, et particulièrement celle du Bonnet hollandais, nommée ainsi de sa forme singulière; plus loin, on voit l'île Lunga,

et à droite les îles Colonsay et Elva. La plupart de ces îles, dépouillées de végétaux, n'offrent que quelques bruyères dont la verdure contraste avec la couleur brune des rochers; c'est ici la nature du Nord dans tout son grandiose: une mer sans fin, d'immenses lames d'eau, des marées furibondes, des nuages lourds et épais, des ouragans furieux; spectacle triste, imposant, sauvage, qui donne à l'âme une certaine énergie, et où l'on conçoit que l'imagination a pu créer et faire apparaître tous les héros d'Ossian.

Après avoir doublé le promontoire qui s'avance au sud-est, on découvre l'entrée de la grotte de Fingal (*Fingal's-Cave*), que les Gaëls ont nommé *Vaimh binn* (la grotte harmonieuse), à cause des échos qui y répètent le bruit des vagues. En abordant l'île, on parvient non sans peine à gravir jusqu'au pied de grands piliers qui forment là un long mur au milieu duquel on remarque un réduit mystérieux qui finit par se rétrécir dans sa partie la plus reculée, et par n'avoir que la largeur d'un fauteuil; aussi l'a-t-on nommé Fauteuil de Fingal: le dais de cet enfoncement est formé de colonnes brisées qui représentent assez exactement une ogive gothique, de sorte qu'à une certaine distance ce lieu peut rappeler une grande niche des cathédrales du moyen âge. On descend ensuite le long des basaltes brisés, puis on suit un mur de colonnes rangées symétriquement et couronnées de quelque verdure; au bout de ce trajet, en tournant à droite et en marchant sur des prismes verticaux qui ont dans ce lieu à peu près vingt pieds de hauteur, on se trouve tout à coup à l'entrée de la grotte dont la beauté et l'étendue excitent l'admiration.

La largeur de l'entrée de la grotte de Fingal, prise à l'ouverture et à fleur d'eau, est de 11 m. 369; la hauteur, prise depuis le niveau de la mer jusqu'au cintre de la voûte, est de 18 m. 190; la profondeur de la mer en face de la grotte, à 12 pieds de distance de l'entrée, est de 4 m. 872; l'épaisseur de la voûte, mesurée à l'extérieur depuis le cintre jusqu'au plus haut, est de 6 m. 496; la profondeur intérieure de la grotte, depuis l'entrée jusqu'à son extrémité, est de 45 m. 477; la hauteur des plus grandes colonnes, vers le côté droit de l'entrée, est de 14 m. 617; la profondeur de la mer dans l'interieur de la grotte est de 3 m. 492, et de 2 m. 598 dans certains endroits, et un peu moins dans le fond.

Le premier sentiment qu'inspire la régularité de tout ce que l'on voit, est que l'on entre dans un édifice taillé par la main de l'homme; cette longue voûte élevée dans une proportion élégante, ces colonnes droites, ces angles rentrants et saillants dont les arêtes sont si pures, tout semble indiquer que le ciseau d'artistes habiles s'y est exercé; car cette grotte n'est point basse comme les cavernes ordinaires, et on n'y distingue aucune pierre, aucun fragment qui ne soit prismatique, c'est-à-dire parfaitement et régulièrement taillé. — On ne peut mieux comparer cette voûte profonde qu'à une grande église gothique, dont la nef présenterait deux rangées de colonnes qui auraient été brisées et transportées tout de bout, mais ayant des hauteurs inégales, à la droite et à la gauche de l'édifice noirci par les flammes. Le fond de la grotte est fermé et obscur comme le chœur d'une église. Sur les deux côtés s'élèvent et se prolongent en lignes parfaitement droites, deux grands murs composés de colonnes prismatiques hautes à peu près de cinquante pieds. Ces colonnes présentent entre elles, de loin en loin, quelques renfoncements de trois à quatre pieds de profondeur au plus, et se succèdent ainsi dans une longueur de cent quarante pieds jusqu'au fond de la grotte: là se trouvent de plus petites colonnes prismatiques d'un seul jet, qui se groupent et forment pour ainsi dire le chœur d'une église où serait placé un jeu d'orgues noirci par le temps. Ces prismes ont de un à trois pieds de diamètre; ils sont d'un noir de jais, les uns triangulaires, d'autres quadrangulaires, pentagones, hexagones, quelques-uns à sept ou huit pans, mais parfaitement réunis, et chaque angle saillant d'un prisme remplit exactement les angles rentrants formés par la réunion de ceux qui l'entourent. Les colonnes sur lesquelles on marche diffèrent entre elles, en hauteur seulement, de trois ou quatre pieds. —

Lorsque la mer est tranquille, on distingue parfaitement le fond de la grotte qui offre un beau parquet noir composé de carreaux à quatre, cinq, six ou sept pans bien découpés.

La lumière du jour, en perdant graduellement son éclat, arrive jusqu'au fond de la grotte, et, lorsque l'œil est habitué à l'obscurité de ces lieux, il peut y distinguer très-bien tous les objets. Si du fond de la grotte on se retourne vers l'entrée, au lieu de ces longs buffets d'orgues noirâtres, on découvre un tableau qui repose les yeux fatigués par ce sombre spectacle : il semble alors qu'on ouvre les portes d'un temple ou qu'on lève le rideau d'un théâtre; et quoique le ciel soit presque toujours chargé de nuages, on est ébloui par sa lumière, tant est grand le contraste de ces immenses murailles obscures avec la vue du ciel et de la mer. Au fond, à l'horizon, on distingue parfaitement l'île d'Iona, éloignée d'environ trois quarts de lieue, et de ce point la vue laisse apercevoir les ruines blanchés de son abbaye, placée au-dessus des falaises noires contre lesquelles viennent se briser les flots.

La grotte du Clamshell (*Clamshell-Cave*) doit sa dénomination à la ressemblance que l'on a trouvée entre la forme de cette grotte et celle du coquillage des pèlerins de Saint-Jacques. A gauche, et au-dessus de l'entrée, les prismes qui forment ses parois ont de quarante à cinquante pieds de long sans la moindre fissure, et leur courbure les rend assez semblables aux côtes d'un navire. Du côté opposé, leurs sommets brisés se présentent de face, disposés en compartiments comme les cellules d'un rayon de miel. — Cette grotte a trente pieds de hauteur, quinze ou seize de large à l'entrée, et cent trente de profondeur. — Près du Clamshell-Cave se voit le roc isolé que l'on nomme *Bua-Chaille* (le Berger). Il est assis sur un lit horizontal de colonnes courbes prismatiques, visibles seulement à marée basse, et se compose d'un faisceau d'autres prismes appuyés l'un sur l'autre, et formant une masse conique de trente pieds de hauteur. A partir du Bua-Chaille, les colonnes deviennent plus droites, plus régulières, et c'est près de ce rocher que leurs débris commencent à former cette grande chaussée sur laquelle on peut monter jusqu'au sommet de l'île, et qui se termine à pic à l'est de la grotte de Fingal.

La grotte du Bateau (*Beat-Cave*), ainsi nommée parce qu'on ne peut y entrer qu'en bateau, à marée haute et par un temps calme, s'ouvre au milieu d'une masse de piliers de 54 pieds de hauteur, et d'une régularité admirable. Elle ressemble à une galerie de mine. Elle a seize pieds sous voûte au-dessus des plus hautes marées, douze pieds de large, et environ 150 pieds de profondeur.

La grotte des Cormorans (*Cormorant's-Cave*), se présente à l'extrémité occidentale de la principale façade du sud-ouest; les colonnes qui s'élèvent à son entrée forment un grand renfoncement dont la voûte semble ornée de sculptures géométriques. Sa hauteur est de 50 pieds, sa largeur de 48 et sa profondeur de 224.

Il y a encore au nord-est cinq petites grottes qui, lorsqu'elles sont frappées par les vagues, font entendre un bruit semblable à des décharges d'artillerie du plus fort calibre.

Les prismes de basalte de l'île de Staffa ont de deux à quatre pieds de diamètre; ils affectent diverses formes, et le nombre de leurs côtés varie depuis trois jusqu'à neuf; mais ils sont le plus souvent pentagones et hexagones. Suivant le système de Hulton, le basalte dont ils se composent a été vomi des entrailles de la terre, en état de fusion, ou du moins amolli par d'autres corps en fusion, tels que le granit, et c'est en se refroidissant qu'il s'est formé en colonnes prismatiques. On conçoit qu'au moment d'une telle éruption, qui poussait en dehors et du fond d'une fournaise au plus haut degré d'ébullition les colonnes rouges, incandescentes, encore molles, les flots de la mer ont dû s'émouvoir, et qu'une tempête des plus violentes déploya toutes ses fureurs pendant ce combat entre ces puissances colossales du feu èt de l'eau; les vagues ont dû battre avec rage ces colonnes brûlantes, qui sans doute commençaient à se refroidir au moment même où elles ont surgi du cra-

tère sous-marin. De cette attaque si énergique, il est résulté qu'une partie des colonnes encore molles, a subi de brusques courbures, et s'est dessinée sur l'onde comme la carcasse d'un vaisseau de haut bord échoué sur la côte; effets qui se remarquent parfaitement à la côte orientale de l'île, où les colonnes courbées forment la péninsule de Boo-Sha-La. Relativement à la grotte de Fingal et aux autres cavernes plus petites qui se trouvent autour de l'île, l'hypothèse plutonienne paraît aussi en donner une explication très-satisfaisante : au moment où les colonnes incandescentes se sont élevées, les flots ont dû les couvrir; là où les vagues ont eu le plus de force, elles ont contraint le fût basaltique à se courber; mais dans les parties intérieures, les colonnes ayant eu un plus long espace de temps pour se refroidir, sont restées de bout et perpendiculaires. Les groupes qui forment l'île entière se sont refroidis plus lentement, et ont acquis toute leur perfection prismatique. — Quant à la formation de l'intérieur de la grande grotte et des autres plus petites, il se présente ici un phénomène des plus simples qui a lieu fréquemment dans tous les laboratoires de chimie : les colonnes qui forment les deux côtés ont été refroidies par les eaux et sont restées debout; celles du centre, se conservant plus brûlantes et plus molles, sont peu à peu retombées, et ne se sont arrêtées que lorsque les eaux les auront refroidies; en effet, celles qui forment le parquet du fond du petit canal qui est au centre de la grotte ne sont qu'à neuf pieds au-dessous de la mer, parce que là elles ont été assez refroidies pour se soutenir. Ce phénomène paraît d'autant plus évident, que les formes prismatiques qui sont dans l'étendue de la voûte de la grotte, correspondent parfaifaitement avec celles qui forment le fond du canal et les deux trottoirs qui règnent des deux côtés de cette grotte : ces trottoirs ne sont pas descendus aussi bas que le parquet du canal, parce que les colonnes du milieu étant les plus incandescentes et les plus liquides, sont retombées d'abord, et que l'eau ayant pénétré, les colonnes situées immédiatement à côté de celles-ci ont été un peu plus tôt refroidies, et se sont arrêtées dans leur chute à sept ou à huit pieds au-dessus du niveau de la mer (1).

Nous ajouterons à ces observations sur la formation des grottes basaltiques de Staffa, des considérations fort remarquables sur les terrains volcaniques, puisées dans le savant Essai géologique sur l'Écosse, publié en 1837, par M. A. Boué :

« L'Écosse renferme évidemment des étendues considérables de terrains volcaniques ou analogues à ceux des volcans éteints incontestables; ces dépôts sont presque entièrement relégués sur la côte occidentale de ce royaume, où ils forment une partie considérable des îles Hébrides et de celles du grand golfe de la Clyde, et se prolongent sur le continent de l'Écosse, soit autour de l'île de Mull, soit dans la grande vallée entre les Grampians et les chaînes du midi de l'Écosse. Ces contrées, produites par le feu des volcans, présentent à peu près, comme tous les volcans éteints connus, des dépôts basaltiques et feldspathiques ou trachytiques peu éloignés les uns des autres, sans avoir l'air d'être précisément liés ensemble. Le classement des dépôts basaltiques est un des points les plus difficiles et peut-être un des plus importants de la géologie de l'Écosse; mais tout le monde connaît la confusion que présentent d'anciens amas de laves, et quelle perspicacité il a fallu pour débrouiller en partie les coulées qui ont couvert, depuis quelques siècles, le pied de l'Etna et du Vésuve; l'on peut se faire par là une idée des difficultés que doivent offrir celles de l'Écosse, qui ont éprouvé des destructions immenses, qui sont morcelées à de grandes distances avec des bouleversements accidentels, et qui se distinguent encore quelquefois des produits des volcans brûlants et même de quelques volcans éteints, parce que la plus grande partie des coulées basaltiques écossaises actuellement visibles se sont nécessairement répandues au fond du liquide. Cependant les phénomènes volcaniques ayant lieu à cette époque, comme

(1) Panckoucke, *Voyage pittoresque aux îles Hébrides*, in-f°, 1831.

Léon de Buzonnière, *Voyage en Écosse*, in-8°, 1832.

dans les volcans éteints, sur une échelle incomparablement plus grande que dans la plupart des volcans actuellement connus, cette grandeur et cette étendue des produits ignés est une ressource pour le géologue qui lui manque dans ces derniers, et ainsi il arrive à reconnaître, malgré tous les obstacles, des parties plus anciennes que d'autres, et même il croit entrevoir la place probable de quelques-uns des centres de volcanicité. Dans le groupe septentrional des Hébrides, l'île de Skye présente le plus grand amas de coulées basaltiques, puisque toute cette île en est formée à l'ouest, d'une ligne tirée de la baie de Brittle à celle de Sligahan, et qu'en deçà des montagnes de siénite en partie hypersténique, les roches basaltiques couvrent entre les baies de Scavig et de Scalpin, la plus grande partie du Strathaird, et en particulier la crête du mont Blaven; plus à l'est dans le Strath, elles s'étendent en un lambeau allongé depuis Berrereg jusque près du promontoire de Swishnish, et se revoient, à la pointe au sud de Daalvil dans le district de Slate, sur une étendue d'un mille. — Au nord des parties précédentes de Skye, le petit ilôt de Guillemon entre les îles de Skye et de Scalpa, et une petite portion de cette dernière île, en sont composés, ainsi que la pointe sud-sud-ouest de l'île de Rasay près de Clachan, et le sommet du mont Duncanhill. — Plus au nord, le groupe de Fladahuna et des Shiants ne sont que des fragments de couches volcaniques, et à l'ouest l'on est étonné d'en retrouver sur la côte de l'île de North-Uist., dans les deux rochers de Maddy-More et Maddy-Grisioch, et jusque dans les îles solitaires de Soa, de Borrera et dans toute la partie septentrionale de celle de Saint-Kilda.

« Au sud de l'île de Skye, les îles de Canna, de Sandy Isle, d'Egg, de Muck et de Rum, n'offrent encore que des produits semblables, à l'exception néanmoins du peu de calcaire à gryphites et du grès rouge des côtes est, nord et nord-est de la dernière. Dans le groupe méridional des Hébrides, toute l'île de Mull n'est qu'une série de coulées basaltiques; en tenant compte cependant du peu de roches primitives et de calcaire à griphytes qui s'y trouvent, et de quelques montagnes feldspathiques qui occupent le milieu de l'île, à l'est, le canal de Mull présente encore des lambeaux de ces nappes, dans les iles de Glass et Calve, et elles occupent une place considérable dans la pointe d'Ardnamurchan et le district de Morven, en y étant limitées irrégulièrement par une ligne qui partirait d'un point vis-à-vis de la petite île de Glass, à l'entrée méridionale du canal de Mull, et qui irait passer à l'extrémité de la baie d'Aline et de la première sinuosité méridionale de la baie de Sunart pour traverser ensuite le district d'Ardnamurchan. — A l'ouest, les îles d'Eorsa, d'Ulva, de Gometra, de Colonsa, de Staffa, et les groupes de Treshnish avec leurs écueils, sont éminemment basaltiques; au sud, l'on retrouve ces roches dans la plus grande partie de l'île de Kerrera, dont les côtes orientales et sud-ouest sont seules occupées par d'autres formations, puis dans les îles de Bach, de Dusker, d'Inishcapel, dans la partie orientale de celle de Seil, et dans quelques petits ilots adjacents; on en revoit aussi une bande tout le long de la côte de Lorn depuis la baie de Melforth jusqu'à celle d'Étive, ou plutôt des lambeaux plus ou moins considérables s'avancent a différentes distances de la mer dans l'intérieur de ce district. —Plus au sud, ces masses volcaniques disparaissent, et, à l'exception de l'amygdaloïde de l'île de Glass située dans le détroit d'Isla, l'on n'a plus que quelques filons basaltiques épars, jusqu'à ce qu'on arrive dans le golfe de la Clyde; là, elles forment de nouveau les promontoires de Bennanhead et de Kildonan, dans la partie méridionale de l'île d'Arran, presque toute la petite île de Pladda, toute celle de Little Cumbray, et la portion de celle de Bute, au milieu de la baie de Kilchattan, vis-à-vis de cette dernière; elles reparaissent sur un point de celle de Great Cumbray, pour se prolonger en apparence de là sur le continent de l'Écosse; et en effet, les rivages de la partie du comté d'Ayr au nord d'Irvine sont dominés, de loin ou de près, par de vastes lambeaux de nappes trappéennes et

basaltiques, qui s'étendent dans le comté de Renfrew, et paraissent liés plus ou moins avec l'immense amas semblable des monts Campsie. — Mais ici, des accidents particuliers montrent qu'on n'est plus dans un terrain volcanique identique avec celui des Hébrides; on hésite même un moment si l'on ne doit pas annexer ces masses et même toutes celles des îles voisines aux dépôts trappéens et feldspathiques de grès rouge. Toutefois, leurs apparences sont trop singulières, leurs caractères trop évidemment volcaniques, pour qu'on ose prendre ce parti, et l'on se décide à en faire pour le moment un groupe à part, ainsi que pour les amas trappéens les plus récents qu'on croit apercevoir, soit entre Glascow et Édimbourg, soit près d'Édimbourg, soit dans le comté de Fife, et en particulier à l'entrée du Forth. — C'est ainsi que tout s'enchevêtre dans la nature, et qu'on se trouve amené, sans s'en apercevoir, des nappes évidemment basaltiques des Hébrides aux roches volcaniques des bords du golfe de Clyde, pour se voir enfin obligé de reconnaître avec étonnement des masses semblables associées aux grès houillers, qui conduisent presque nécessairement à déclarer aussi volcaniques les couches trappéennes et feldspathiques de ce terrain, et par conséquent encore celles du grès rouge.

« Ces grands dépôts basaltiques montrent évidemment qu'ils sont l'effet d'une cause qui tendait à accumuler les mêmes matières les unes sur les autres dans les mêmes lieux; ils se présentent comme ceux des volcans éteints, tantôt sous la forme d'amas considérables, comme dans les îles de Canna, de Skye, de Mull, etc., et tantôt en lambeaux épars au milieu des mers ou au haut des montagnes de formations antérieures, comme au sommet du mont Duncanhill, dans l'île de Rasay, et sur quelques cimes de gneiss du district de Morven; mais jamais ni les montagnes basaltiques entières, ni les cônes épars çà et là ne s'élèvent au delà de 2,000 pieds anglais; ainsi le plus haut point de l'île de Rum, du district du Gribon, dans l'île de Mull, et la sommité appelée Storr, dans le district de Trotternish, de celle de Skye, ont presque cette élévation; plus souvent, comme certaines parties des îles de Mull, de Canna et d'Ulva, les accumulations de coulées ne s'élèvent que de 1,200 à 1,500 pieds, mais on en voit fréquemment de beaucoup plus basses; ainsi la cime dominante de Gometra n'a que 800, celle de Little Cumbray est entre 7 et 800 pieds, celle de la partie méridionale de Bute entre 600 et 800 pieds; celle de Garivei-lan, l'une des Shiants, n'atteint que 530, celle de Staffa seulement 144, et les rochers de Maddy-More et de Maddy-Grisioch ne s'élèvent qu'à 100 pieds au-dessus des eaux, tandis que d'autres n'ont pas même cette élévation.

« L'aspect de ces étendues de terrain igné varie extrêmement; il est quelquefois d'une grande tristesse et d'une uniformité si monotone, que le voyageur cherche vainement un objet qui puisse le tirer de la mélancolie qu'il éprouve. Telles sont, par exemple, certaines parties de l'île de Mull et du district de Trotternish, dans celle de Skye, où un terrain ondulé, couvert d'une légère bruyère souvent tourbeuse, inspire l'ennui et le désir d'être hors de ces déserts. Dans d'autres endroits cependant, quelques buissons de chênes, de bouleaux et de noisetiers reposent la vue, et même çà et là, comme dans la partie nord-est de Skye, le paysage devient plus varié, ou du moins un tapis de verdure vient remplacer, dans quelques parties de Canna, de Mull, de Staffa, etc., ces affreuses tourbières produites par la stagnation des eaux pluviales que les nuages ne cessent de verser sur les Hébrides. — Les formes des montagnes basaltiques sont très-différentes; quelquefois elles sont massives, irrégulières, et ne présentent que des roches informes angulaires, comme près d'Achnacraig, dans l'île de Mull. Mais le plus souvent, elles offrent une suite de terrasses placées les unes au-dessus des autres, et surmontées d'une surface légèrement bosselée, ou de petites cimes, ou de cônes détachés, pointus ou arrondis; ou bien elles forment de petites buttes à sommet fort aplati, comme les deux montagnes appelées Macleod's

Tables, dans l'île de Skye. Les terrasses qui les composent ont en général de 20 à 60 ou 80 pieds de hauteur, et leur pente dépend du plus ou moins de destruction qu'elles ont éprouvée, et de la nature des couches qui les composent; souvent, l'on observe entre des précipices des pentes assez douces, et même gazonnées; ainsi, une montagne sera composée de deux ou trois de ces sections verticales, entre lesquelles il y aura des places passablement inclinées, caractère qui distingue bien ces amas de ceux des roches primitives et secondaires, et marque bien leur genre de disposition. Mais souvent les escarpements sont presque continus depuis le haut jusqu'en bas; ainsi la sommité de Storr, dans le Trotternish, est coupée presque à pic du côté de l'est, sur une hauteur de 4 à 500 pieds, et présente des rochers détachés qui, par leurs formes carrées ou pointues, ressemblent de loin à des châteaux ou à des tours. — Les vallées formées par les éminences basaltiques sont, en général, insignifiantes, excepté dans les plus grands dépôts des îles de Skye et de Mull, où elles sont étroites et tourbeuses dans leur fond, et offrent çà et là des blocs de roches du voisinage, dont les débris ne sont abondans qu'au pied des escarpements, où l'air et l'eau ne cessent d'exercer leur puissance. Les gelées en détachent des masses quelquefois énormes, et la décomposition plus lente de ces rochers, aidée par les pluies, réduit enfin les couches, dans l'intérieur du pays même, à des masses isolées, pyramidales ou angulaires, comme cela se voit dans le milieu du district de Trotternish, où l'une d'elles atteint 160 pieds de haut. Mais le long des rivages, les destructions sont encore bien plus grandes, et la mer orageuse et toujours turbulente des Hébrides ne cesse d'exercer sa fureur contre ces dépôts; de là vient ce grand nombre d'écueils qui entourent plusieurs parties de ces îles, et les rendent inabordables; de là ces pics qui, comme les rochers de Macleod's Maiden, sortent de la mer en avant du rivage, et s'élèvent même à 200 pieds; et de là ces escarpements qui bordent, pour ainsi dire, la plupart des Hébrides, dont le morcellement est probablement dû en grande partie à cette même cause. En jetant en effet les yeux sur leurs rivages formés par des coulées basaltiques, on voit presque partout, dans l'île de Skye, des côtes inaccessibles dont les plus hautes, de 400 à 500 pieds, sont dans le Trotternish; on en retrouve de semblables dans les îles de Shiants et de Canna, et dans celle de Rum, dont les escarpements, de 400 pieds d'élévation, sont totalement inabordables; enfin le district de Gribon offre des sections verticales de 100 pieds de haut, et le midi de l'île de Mull, depuis Inimore à la baie de Buy, ne présente qu'une succession de rochers coupés presque à pic sur une hauteur de 300 à 600 pieds. — Souvent la mer est parvenue à creuser des arches dans les parties qui ont résisté plus que les autres; telle est l'origine de cette belle excavation d'une des extrémités de l'île de Gariveilan, qui a 30 à 40 pieds de large et 100 pieds de haut, et de celles du rocher de Saint-Kilda, de Soa, et des baies de Bracadale et d'Eynort, dans l'île de Skye. Plus fréquemment, l'on voit en bas des escarpements les vagues se précipiter avec fureur dans des cavernes plus ou moins spacieuses, telles que celles des environs de Duntulm et de Talisker, dans l'île de Skye, celles de l'île de Staffa, etc. Il est encore possible que la même cause ait aidé à produire une fois celles qui sont assez élevées au-dessus du niveau de la mer, comme celles du district de Gribon dans l'île de Mull, et la fameuse caverne de l'île d'Egg, où la tribu des Macdonald fut si inhumainement mise à mort par celle de Macleods (Voy. Egg). Çà et là on aperçoit aussi des destructions et des bouleversements plus grands; ainsi l'on voit sortir de la mer, près de Canna, un rocher pointu composé d'une portion de deux couches, l'une basaltique, l'autre d'un agglomérat basaltique, qui, par leur position verticale, montrent évidemment qu'elles ont été culbutées; près de Talisker, dans l'île de Skye, une partie de la côte a glissé, et forme maintenant sur le rivage un promontoire ayant à vue d'œil des escarpements de près de 80 pieds de hauteur.

« La position des nappes basaltiques a, comme partout ailleurs, un caractère particulier, savoir : de reposer presque horizontalement sur des plans légèrement inclinés et assez souvent ondulés, de différentes formations ; l'on peut donc en conclure qu'elles sont encore dans la position où elles ont été déposées, tandis que les inclinaisons et les courbures des couches primitives et de transition ont fait naître depuis long-temps des idées de bouleversements et de dérangements. Les formations qui les supportent sont celles du calcaire à gryphites, du grès rouge, des roches chloriteuses et quartzeuses, de gneiss, et peut-être du granit ; dans la partie méridionale de l'île de Mull, dans celles de Muck, d'Egg, de Rasay, et dans la partie orientale de celle de Skye, les masses volcaniques recouvrent le calcaire à gryphites et les grès calcaires qui lui sont associés ; dans les îles de Scalpa, de Rum, de Kerrera, d'Inish Capel et de Seil, dans une partie du district de Gribon, de l'île de Mull, et dans les îles du golfe de la Clyde, le grès rouge les supporte évidemment ; mais l'on en rencontre sur les roches chloriteuses et quartzeuses, dans la paroisse de Slate, de l'île de Skye, dans les îles de Seil et de Kerrera, et dans le district de Gribon, dans l'île de Mull, tandis que tout le grand dépôt d'Airdnamurchan et de Morven est épars sur le gneiss de ces contrées, qui s'élève ainsi en montagnes couronnées de basalte, dont la roche primitive n'est séparée quelquefois que par une masse mince de roches secondaires. Enfin, dans l'île de Skye et de Saint-Kilda, et dans l'extrémité du district de Ross, de celle de Mull, les roches basaltiques sont placées dessus, ou au moins à côté de siénites hypersténiques, dans la première localité, et du granit dans les deux dernières. D'après cela et d'après ce qu'on connaît de la situation des anciens courants de lave, l'on serait tenté de croire que toutes ces coulées se sont répandues dans de grandes vallées, et qu'elles sont tout au moins fort postérieures aux grès calcaires du calcaire à gryphites ; cependant l'espèce de liaison qui semble exister entre les roches trappéennes des grès houillers du midi de l'Écosse et les dépôts basaltiques du golfe de la Clyde, vient faire élever des doutes à cet égard, doutes qui ne peuvent être dissipés que par un examen attentif de toutes les masses semblables de l'Irlande et de l'Angleterre. Dans la dernière, les filons basaltiques qui coupent son terrain houiller, son calcaire magnésien et son grès bigarré (*Red Marle*), semblent indiquer un dépôt à peu près de l'âge qu'on croit devoir attribuer aux basaltes des Hébrides ; mais en Irlande, la craie supportant des nappes semblables à celles de ces dernières, paraît leur assigner une date de formation encore plus récente, et les assimiler aux coulées anciennes du Cantal, qui se sont répandues dans un temps où la craie avait déjà subi de grandes destructions, à moins qu'on ne veuille supposer que les roches basaltiques irlandaises sont d'une origine plus récente que celles des Hébrides, ce qui est très-improbable, surtout pour les parties supérieures des amas volcaniques de ces dernières. Quant à leurs parties les plus inférieures, telles que la côte occidentale de l'île de Skye, une partie des montagnes de dolérite de Rum, et une portion des îles de Canna, de Mull, et peut-être même des îles en avant du district de Lorn, il est possible qu'elles soient antérieures au calcaire à gryphites, quoiqu'il soit difficile de comprendre comment ce dépôt calcaire n'en a pas recouvert bien évidemment certaines parties ; d'un autre côté, comme elles n'offrent jamais aucune alternation avec les grès rouges ou les grès houillers, et qu'elles ne dérangent presque jamais les premiers, elles ne peuvent donc certainement pas être assimilées aux roches trappéennes signalées dans ces terrains, mais elles se rapprochent par leurs produits des mines des îles du golfe de la Clyde et des monts Campsie et de ce voisinage ; or, la superposition de ces dernières sur les grès houillers, et surtout leurs caractères, semblent les placer dans une époque de formation postérieure à celle des grès houillers de l'Écosse.

« Les coulées ou grandes nappes qui composent les terrains basaltiques varient

extrêmement pour leur nombre, par suite des destructions qu'elles ont éprouvées. Leur épaisseur est très-variée, n'est assujettie à aucune règle ; elle atteint quelquefois 2 à 300 pieds, tandis que parmi les coulées inférieures ou celles qui ont eu à remplir les cavités d'une surface ondulée, les différences sont les plus grandes et les plus bizarres, et donnent, çà et là, aux couches, l'apparence d'être des masses qui traversent les roches inférieures. Leur largeur est inconnue, et leur longueur doit avoir été très-considérable, quand on voit, par exemple, des lambeaux basaltiques à 8 lieues du centre supposé de Mull, et que les îles Shiants donneraient aux coulées de cette partie des Hébrides une longueur double, et qui deviendrait plus grande, et même triple, si l'on osait regarder les masses volcaniques des îles de Longislan et de Saint-Kilda comme des dépendances de celles des Hébrides. L'inclinaison des nappes volcaniques dépend naturellement de la surface sur laquelle elles reposent ; ainsi dans le Trotternish, la position du calcaire à gryphites les fait pencher vers l'ouest, dans l'île d'Egg elles inclinent au sud, dans l'île de Staffa elles plongent au contraire vers l'est sous un angle de 9°, et elles reposent presque horizontalement sur les tranches de quelques roches primitives, ou les unes sur les autres dans les îles de Mull et de ce voisinage. Les roches qui les composent sont de trois espèces : les unes sont des produits volcaniques ou des coulées, les autres sont des matières volcaniques déposées et arrangées par les eaux, les troisièmes sont des amas de débris de végétaux ou des lignites. — Les coulées, qui forment la plus grande partie des dépôts basaltiques, ont une surface légèrement ondulée, et présentent des roches qui sont ordinairement amorphes, ou qui ont une tendance plus ou moins grande à prendre la division prismatique. Toutes renferment des cavités plus ou moins nombreuses et grandes ; leur forme est ellipsoïde, allongée dans un sens, ou arrondie, ou angulaire, et leur nombre est assez souvent plus considérable dans les parties intermédiaires. Rarement il en reste encore un grand nombre de vides, comme cela a lieu surtout dans des basaltes des environs d'Olzan et de l'île de Little Cumbray, qui sont quelquefois de véritables laves scorifiées ; mais le plus souvent les vacuoles sont remplies à moitié, ou plutôt tapissées de matières zéolitiques associées avec de la chaux carbonatée, quelques minéraux quartzeux, et très-peu de terre verte ; caractères qui les distinguent si parfaitement des roches trappéennes, du grès rouge, qu'il n'y a guère que des échantillons des parties tout à fait inférieures de ces dépôts et de quelques basaltes, qu'on puisse confondre avec ceux de quelques-unes des masses problématiques du terrain sus-nommé ; mais jamais l'on ne retrouve, ni dans les Hébrides, ni dans les lambeaux volcaniques évidents des îles de la Clyde, ces amygdaloïdes, ces wackes, etc., si décomposées, que l'on trouve dans le milieu de l'Écosse.

« Les roches basaltiques proprement dites se réduisent aux basaltes et aux dolérites, roches qui présentent des variétés plus ou moins feldspathiques, ferrugineuses, vitreuses et décomposées ou terreuses. Les colonnades basaltiques sont coupées souvent parallèlement au plan supérieur de ces nappes par des fentes, et les prismes ont ordinairement cinq à six ou sept côtés ; moins souvent l'on en voit qui n'en ont que trois ou quatre, et rarement leur nombre va jusqu'à dix ; leur diamètre varie depuis 9 pieds à 6 ou 3 pouces : ainsi dans l'île de Staffa, il y en a qui ont 2 à 3 pieds ; mais les prismes les plus réguliers n'en ont qu'un, tandis que dans les îles Shiants, leur diamètre va de 5, 6, 7 à 8 pieds, et, dans le milieu de l'île de Mull, il y a des groupes de prismes qui atteignent presque 9 pieds. Leur hauteur dépend de l'épaisseur de la coulée et du retrait cristallin plus ou moins parfait dans toute la masse ; ainsi il y en a de 200 ou 300 pieds, et même dans l'île de Gariveilan, M. MacCulloch en a cru voir de 1,000 pieds, mais plus souvent ils n'ont pas 200 pieds. Les prismes sont droits, courbés, inclinés et assez rarement presque horizontaux ; ces derniers supportent quelquefois, sous un angle droit ou aigu, des séries de prismes

courbés ou inclinés, ou bien toutes ces différentes variétés se trouvent réunies, comme à Staffa, qui n'est cependant qu'une miniature de ces parties superbes des coulées gigantesques du Mont-Dore, qui se voient près de Roussat, à quelques lieues à l'est de Besse, en Auvergne. Les plus belles colonnades basaltiques de l'Écosse sont, outre Staffa, celles des îles d'Ulva et de Gometra, du midi de Mull, de Great, Brish-Meal, au-dessus de Talisker, dans l'île de Skye, et des environs du château de Duntulm; mais toutes n'offrent pas le même genre de beautés, car si Staffa plaît par sa position, sa régularité, et la facilité avec laquelle l'œil peut y saisir tous les moindres détails, d'un autre côté la hauteur immense des prismes de l'île de Gariveilan frappent l'imagination; et les colonnades près de la baie de Staffin et de Duntulm, dans l'île de Skye, cinq ou six fois plus hautes que celles de Staffa, rappellent, par leur étendue majestueuse, ces séries de promontoires prismatiques que l'on voit du côté de Villeneuve-le-Berry, en Vivarais (1). »

STAXIGO-NARBOUR. Baie située sur la côte orientale du comté de Caithness, à 1 l. S. de Noss-Head.

STEENHOUSE. Petite ville située dans l'île de Pomone (comté des Orcades), à 2 l. 1/2 O. de Kirkwall.

STENNIS. Village des Orcades, situé sur la côte S.-O de l'île de Pomone, au bord du lac de Stennis. On y voit une chaussée curieuse, et, sur une colline des environs, le monument dit le Stone-Henge d'Orladie qui consiste en un cercle entier et un demi cercle formés par de grands piliers de pierre brute posés perpendiculairement; au centre est une pierre plate et renversée, soutenue par de petits piliers également en pierre, dont quelques restes font soupçonner qu'elle servait d'autel.

STEVENSON. Bourg du comté d'Ayr, à 1 l. 1/2 d'Irvine. — Extraction de houille, fours à chaux.

(1) *Essai géologique sur l'Écosse*, par A. Boué, in-8°, 1837.

STEWART'S-TOWN. Jolie petite ville du comté et à 6 l. N. N.-E. d'Ayr, située sur une petite rivière qui se jette dans la mer d'Irlande. Pop. 3,700 hab. Elle est bien bâtie et remarquable par la régularité et la propreté de ses rues. — *Fabriques* de chapeaux et de bonneterie.

STIRLING (comté de). Ce comté est borné au nord par le comté de Perth, dont il est en partie séparé par le Forth; au nord-est, par cette même rivière qui le sépare du comté de Clackmanan et d'une enclave de celui de Perth; à l'est par le comté de Linlithgow; au sud, par ceux de Lanerk et de Dumbarton; à l'ouest, par ce dernier dont le lac Lomond le sépare. Il a seize lieues dans sa plus grande longueur, du nord ouest au sud-est; six lieues dans sa plus grande largeur, et soixante douze lieues carrées.

Le comté de Stirling est couvert en partie de hautes montagnes; au nord-ouest le Ben-Lomond s'élève à 544 toises au-dessus du niveau de la mer; les monts Campsie traversent la partie centrale. Le territoire est partagé entre le bassin de l'Atlantique, à l'ouest, et celui de la mer du Nord, à l'est; il envoie ses eaux au premier par Errich, tributaire du lac Lomond, et à la seconde par le Forth, qui s'y grossit du Carron; le canal de Forth et Clyde traverse la partie sud-est.

On évalue à 100,000 acres la superficie des montagnes et des marais; le reste de la surface du comté, évalué à 137,200 acres, consiste en plaines et en vallées fertiles. La plus grande des plaines s'étend des bords de l'Avon, vers le nord-ouest, jusqu'au Ben-Lomond, sur un espace de quatorze lieues; le Forth qui y coule avec majesté, y forme une perspective des plus remarquables. Plusieurs parties de cette plaine, entre autres celles appelées Carses ou vallées de Stirling et de Falkirk, sont formées de terres végétales les plus belles du royaume, et produisent les plus riches moissons; quant aux vallées, celle du Forth est la plus renommée pour sa fertilité.—Les portions centrales et méridionales sont en partie montagneuses et en partie unies et fertiles. Le marais le plus considérable occupe, depuis Denny, à

l'est, jusqu'aux environs de Dumbarton, à l'ouest, une étendue d'environ onze lieues. — Le sol est très-varié. Dans les paroisses de l'ouest il est assez généralement froid et humide; dans les vallées et sur les bords du Forth, les terres d'alluvion dominent; le fond sur lequel elles reposent est souvent formé de couches de coquillages. — Autrefois, la plus grande partie de la superficie du comté était couverte de bois; actuellement, les forêts occupent à peine 23,000 acres.

Peu de comtés sont aussi bien fournis en minéraux que celui de Stirling. On y trouve des mines d'argent, de cuivre, de plomb et de cobalt; des mines de houille fort importantes, dont l'exploitation a donné naissance à plusieurs branches de manufactures, sont répandues depuis Cantyre jusqu'au comté de Fife, et abondent aussi dans les montagnes. La pierre de taille, la pierre propre à faire de la chaux, et des pierres de nature ferrugineuse, sont réparties sur presque tous les points. Les montagnes entre Dumbarton et Stirling offrent des colonnes basaltiques, etc., etc.

Le comté de Stirling a pour chef-lieu la ville de ce nom. Il se divise en cinq presbytères : Dumbarton, Dumblane, Glascow, Linlithgow et Stirling. Sa population est de 65,400 habitants.

Ce comté a été le théâtre de plusieurs événements historiques importants : Bannockburn, Torwood, Falkirk rappellent les exploits de Wallace et de Robert Bruce. Chaque campagne, chaque ville, chaque hameau, chaque forteresse, est riche du souvenir des anciennes luttes dont ces lieux tirent leurs noms, luttes dans lesquelles le patriotisme a résisté à l'oppression, et arboré l'étendard de l'indépendance sur le théâtre même de ses exploits. Si nous nous arrêtons un moment sur son histoire, combien de batailles rangées, d'escarmouches imprévues, de combats sanglants, d'invasions nocturnes passent en revue devant nous. Combien d'armées se sont successivement rassemblées sur ces champs de batailles, et y ont déployé les drapeaux et les couleurs des hommes puissants et ambitieux qui ont, à différentes époques, cherché à subjuguer ces contrées. Depuis les légions romaines, qui compensèrent l'humiliation de la conquête en introduisant dans le pays conquis les arts et les mœurs de la civilisation, jusqu'à la dernière lutte qui se décida dans les champs de Falkirk, la liberté a été cimentée par le sang des habitants. Quelle différence d'ailleurs, entre l'aspect des armées belligérantes, et les moyens et la méthode de faire la guerre! les unes se servaient d'arcs, de haches d'armes, de lances et de javelots : les autres ont employé les moyens destructifs d'invention moderne, et toutes se sont successivement réunies sur les mêmes lieux, afin de laisser, pour ainsi dire, un souvenir continuel des maux que causent l'ambition des princes et la turbulence des factions. Pour l'homme qui aime à réfléchir, chaque point des frontières de l'Highland est l'objet d'un vif intérêt. L'histoire s'anime à ses yeux, et, comme au jour de l'action, des bataillons armés lui paraissent se disposer à combattre. Le défi mutuel, les charges impétueuses, le retentissement des trompettes, le cliquetis du fer, frappent son oreille. Bientôt la scène change; le bruit du combat a cessé, la terre est jonchée de morts, le drapeau de la liberté flotte triomphant; mais ce triomphe est suivi de larmes, des veuves et des orphelins. Cependant le temps a marché, les larmes ont cessé de couler, et l'affligé a été rejoindre celui dont il déplorait la perte. Le champ rougi du sang de tant de victimes est rendu à sa pacifique destination, et se dore de riches moissons. Mais de nouveaux combattants viennent fouler encore ce sol fécond; la lutte semble recommencer avec une nouvelle furie; ces lieux perdent leur couleur champêtre et laissent apercevoir le vainqueur et le vaincu couchés sous le même gazon. En mettant à découvert avec le soc de sa charrue les ossements des héros, le laboureur bénit les jours heureux qui luisent enfin sur sa patrie, et un bonheur qu'il doit à ses pères. Ces champs de bataille qui ont répandu tant de gloire sur les descendants des vainqueurs, et sur lesquels les premiers ont conquis une indépendance qu'ils ne pouvaient obtenir que de leur épée, ont toujours été l'objet d'un pèlerinage national, où la jeu-

nesse peut se pénétrer des premiers feux du patriotisme, et le vieillard reprendre toute l'ardeur de la jeunesse. C'est par la vue de pareils lieux que s'entretient l'amour de la patrie; c'est là que plane le génie de la liberté. Son plus beau temple est ce même sol sur lequel ses adorateurs ont délivré leur pays de l'oppression, et laissé ce grand exemple à la postérité, que, pour être libre, il suffit de le vouloir. Chaque ami de la liberté associera le nom de ces frontières, théâtre de tant de luttes sanglantes, aux noms de Leuctres, de Marathon, de Morat, et de Morgarten; et, en réfléchissant à l'oppression qui pèse sur un peuple autrefois fier de sa liberté, il se rappellera cette chaleureuse apostrophe du poëte de la liberté :

Oh! puisse renaître à la cause de la liberté
le patriote Tell — le Bruce de Bannockburn!!

Depuis quatre-vingts ans, le comté de Stirling jouit des fruits du repos intérieur et de l'industrie : tout ce qui peut contribuer à augmenter la richesse et la prospérité y font de rapides progrès. Ceux qui ont vu ce district, il y a seulement vingt ans, n'auraient qu'une faible idée de son état actuel, état qui, malgré le peu d'encouragement accordé à l'agriculture, présente un tableau remarquable d'amélioration physique et morale. Les grands avantages que la nature a mis ici à la disposition de l'intelligence humaine ont été cultivés avec soin, et la surface d'un sol qui renferme des trésors dans son sein a pris l'apparence d'un vaste jardin.

STIRLING. Ancienne et forte ville, chef-lieu du comté de son nom, située à 12 l. O. N.-O. d'Édimbourg et à 10 l. N.-E. de Glascow. Pop. 8,000 hab.

Cette ville est située près de la rive droite du Forth, sur une éminence qui domine au loin les plaines de la basse Écosse, et dont l'extrémité occidentale est surmontée par un ancien château fort. La rue qui s'étend sur le sommet de la montagne est longue, large et assez régulière; les autres sont en général étroites et inégales, mais propres et bien pavées. Depuis une trentaine d'années on remarque une grande amélioration dans la manière de construire; plusieurs bâtiments édifiés récemment sont d'une belle architecture; toutefois le plus grand nombre est encore d'un ancien style.

Parmi les principaux édifices de Stirling, on remarque : deux églises paroissiales, dont l'une est un très-ancien monument gothique; l'hôtel de ville, où se tiennent les tribunaux; la prison; l'hôpital militaire; trois hôpitaux civils; les casernes; le collége, dont les bâtiments sont vastes et bien aérés; plusieurs écoles et maisons de charité; l'ancien château; qui conserve quelques restes de magnificence gothique, etc., etc.

La situation de Stirling et de son château fort est une des plus remarquables de l'Écosse. Cette ville paraît avoir formé la frontière depuis le V[e] siècle jusqu'à la fin du X[e]; aussi les efforts continuels que faisaient les parties belligérantes pour se rendre maître d'une position si importante la firent nommer Striveling (1), d'où par suite on a fait Stirling. On ne sait rien de positif sur l'époque à laquelle une forteresse y fut construite pour la première fois; mais il est probable que les Romains avaient là un établissement, et Boëtius affirme qu'Agricola éleva des fortifications sur le rocher, et qu'une ancienne inscription portait que la seconde légion y avait établi des postes d'observation de jour et de nuit.

Dans le X[e] siècle, Kenneth III, informé que les Danois avaient envahi ses États, réunit son armée près du château de Stirling, et peu de temps après il remporta sur eux une victoire signalée à Lancarty. Deux siècles après, cette forteresse avait déjà pris une grande importance. En 1178, elle fut remise aux Anglais, ainsi que trois principales places fortes de l'Écosse, celles d'Édimbourg, de Roxburgh et de Berwick, comme faisant partie de la rançon de Guillaume le Lion, qui avait été fait prisonnier dans une expédition malheureuse sur la frontière, et qui resta captif pendant une année. C'est alors que les Anglais commencèrent à porter un coup fatal à l'indépendance de l'Écosse : Henri II régnait alors; mais Richard I[er], son fils, en montant sur le trône, fit généreusement remise de la partie de la rançon stipulée en argent qui n'avait pas été payée,

(1) De *strive*, combattre à l'envi.

restaura la forteresse, et renonça à tous droits de sa suprématie en Écosse.

Wallace battit près de cette ville les Anglais commandés par le comte de Surrey; il avait établi son camp sur la rive septentrionale du Forth, traversé par un long pont de bois. L'armée anglaise ayant résolu d'attaquer les Écossais, son avant-garde traversa le pont. Wallace laissa passer sans obstacle une partie de cette armée; mais, lorsque la moitié à peu près fut arrivée sur l'autre bord et que le pont fut encombré par ceux qui suivaient, il attaqua les Anglais à la tête de toutes ses troupes, en tua un grand nombre et repoussa le reste dans la rivière, où ils se noyèrent presque tous. Ceux qui étaient restés sur la rive opposée s'enfuirent en désordre après avoir mis le feu au pont de bois, et les débris de cette armée abandonnèrent l'Écosse.

Le 24 juin 1314, les Écossais, sous la conduite de Robert Bruce, défirent les Anglais à Bannockburn, village situé à 3/4 de l. S. de Stirling. Voyez Bannockburn.

Sous le règne de Jacques Ier, Murdoc, duc d'Albany, Duncan, comte de Lennox, son beau-père, et ses deux fils, Walter et Alexandre Stewart, furent exécutés à Stirling en 1425. On les décapita sur une éminence d'où ils pouvaient voir dans le lointain le château fort de Doune et leurs vastes domaines.

Quoique les rois écossais n'aient pas fait, jusqu'à l'avénement de la famille des Stuarts, leur résidence ordinaire au château de Stirling, ils y tinrent souvent leur cour et leur parlement. Jacques II y naquit et l'habita momentanément, et c'est là qu'il commit l'action cruelle qui a marqué son règne d'une tache indélébile : les appartements royaux étaient alors dans le coin N.-O. du château, maintenant occupés en partie par le commandant du fort; le cabinet dans lequel le meurtre fut commis a conservé le nom de chambre de Douglas. Ce noble puissant, qui possédait de grandes propriétés dans le midi de l'Écosse, se ligua contre le roi avec les comtes de Crawford et de Ross. Jacques II en étant instruit, engagea Douglas a venir à sa cour, qui se tenait à Stirling. Douglas, persuadé qu'on ignorait ses projets, arriva dans cette ville vers la fin de février 1452, où il trouva le roi logé dans le château. La suite de Douglas fut logée dans la ville, et le comte fut admis dans le château, où le roi lui apprit qu'il avait connaissance de la ligue qu'il avait formée avec les comtes de Ross et de Crawford, et l'exhorta à la rompre comme contraire à la fidélité qu'il lui devait et à la tranquillité du royaume. Douglas refusa fièrement; le roi renouvela ses instances d'une manière impérieuse, et le comte n'y répondit que par un refus plus positif. En voyant tant d'obstination, le roi ne put contenir sa rage, et il s'écria : — De par le ciel, milord, si vous ne voulez point rompre la ligue, voilà qui la rompra. En finissant ces mots, il lui enfonça son poignard dans la poitrine; sir Patrick Gray le frappa ensuite sur la tête avec sa hache d'armes, et les autres seigneurs de la suite du roi l'achevèrent. Cet assassinat, prémédité et exécuté par Jacques II sur un de ses sujets après l'avoir attiré dans le piége par l'assurance que sa personne ne courrait aucun danger, est l'action la plus abominable que puisse commettre un souverain, et elle souillera d'une manière ineffaçable la mémoire de ce roi d'Écosse.

Ce crime eut des suites funestes pour la ville de Stirling. Lorsqu'il fut connu, les quatre frères de Douglas qui l'avaient accompagné à la cour se hâtèrent de se rendre dans les comtés où ils avaient le plus d'influence, et, rassemblant leurs amis et leurs vassaux, ils revinrent à Stirling, trainant à la queue du cheval d'un de leurs valets le sauf-conduit qui avait été accordé au comte de Douglas. Dès qu'ils y furent arrivés, ils proclamèrent, au son de cinq cents cors et trompettes, que le roi Jacques était un homme faux et parjure, et pillèrent la ville de Stirling.

Jacques III affectionnait le séjour du château de Stirling et en fit sa principale résidence : il y vécut si retiré, que les nobles et les barons ne furent que très-rarement admis à sa cour C'est lui qui fit construire la belle salle qu'on nomme chambre du parlement, destinée aux réceptions dans les grandes cérémonies et autres occasions solennelles : elle a cent vingt pieds de long;

le plafond est en chêne, d'un beau travail et fort bien conservé. Ce même monarque fit construire plusieurs nouveaux bâtiments, en fit embellir et réparer d'autres qui tombaient en ruine; il établit dans le château un collége de prêtres séculiers et érigea pour eux une chapelle, qui fut remplacée depuis par celle qui existe actuellement et qui fut fondée par Jacques VI.

Lors de l'insurrection des Hornes et des Hepburns contre Jacques III, le roi rassembla près de Stirling une armée de 30,000 hommes, à la tête desquels il marcha contre les lords insurgés. L'armée du roi d'Écosse était très-supérieure en nombre à la leur. Le champ de bataille avait été choisi non loin de celui où le célèbre Robert Bruce avait battu les Anglais dans la glorieuse journée de Bannockburn, mais le sort de son descendant fut bien différent. La bataille s'engagea le 18 juin 1488, près de Sauchies; les Hornes et les Hepburns attaquèrent l'avant-garde de l'armée royale; mais ils furent repoussés. Alors les habitants de Liddesdale et d'Annandale, qui portaient des lances plus longues que toutes celles dont on faisait usage dans les autres parties de l'Écosse, chargèrent avec des cris sauvages et culbutèrent les troupes royales qui leur étaient opposées. Au milieu d'un bruit et d'un tumulte auquel il était si peu accoutumé, Jacques perdit la présence d'esprit qui lui devenait si nécessaire et, tournant le dos, il s'enfuit vers Stirling, son cheval s'abattit et le blessa grièvement près d'un moulin nommé Beaton's-Mill, où il se réfugia. Ayant demandé un prêtre pour se confesser avant de mourir, quelqu'un lui demanda qui il était : « Hélas! répondit-il, ce matin j'étais votre roi. » Quelques rebelles qui l'avaient vu fuir passèrent alors par là, et la meunière les pria à mains jointes, s'il y avait un prêtre parmi eux, de le faire entrer pour confesser le roi. « Je suis un prêtre, dit un des rebelles, menez-moi vers sa majesté. » Ce soldat, ayant été introduit, trouva le roi couché dans un coin de la chambre sur un grabat où l'on avait étendu une couverture grossière; s'approchant de lui d'un air respectueux, il demanda au monarque s'il pensait qu'un habile traitement pourrait lui rendre la santé. Le roi ayant répondu affirmativement, le soldat tira son poignard et le plongea à cinq reprises différentes dans le cœur du monarque.—Quelles que furent les recherches auxquelles on se livra par la suite, on ne put jamais découvrir le nom de cet assassin. La bataille ne dura pas longtemps après que le roi eut quitté le champ de bataille; les troupes royales se retirèrent vers Stirling, et les vainqueurs rentrèrent dans leur camp.

Après que Marie Stuart eut signé la résignation de sa couronne, les grands du royaume, la noblesse et les bourgeois se rassemblèrent à Stirling pour revêtir son fils, alors âgé de treize mois, des insignes de la royauté. Du château, où tout avait été disposé pour la solennité, ils se rendirent à l'église; et là, après un sermon prononcé par John Knox, l'enfant roi fut sacré par Bothwell, évêque d'Orkney, et on lui mit sur la tête la couronne qu'il devait porter plus tard. Pendant la minorité, le château de Stirling fut désigné pour la résidence de la cour, et c'est là que Jacques fit son éducation sous le célèbre Georges Buchanan, David Erskine de Drybourgh, et Adam Erskine de Cambuskenneth. — Le premier parlement qui s'assembla à Stirling, après que Jacques eut pris les rênes du gouvernement, tint ses séances dans la grande salle construite par Jacques III. — Après dix-huit ans de résidence en Angleterre, comme souverain des deux royaumes, le fils de Marie revint visiter les lieux témoins de son enfance; c'est dans la chapelle royale de Stirling qu'il prit part à cette grande controverse philosophique qui eut tant de retentissement.

En 1746, le prétendant Charles-Édouard s'empara de Stirling, qui fut rendu par les magistrats. Mais le château, où il y avait une bonne garnison sous les ordres du général Blakeny, refusa de se soumettre. Charles, ayant résolu d'en faire le siége, ouvrit la tranchée le 10 janvier 1746; mais il fut interrompu dans ses opérations par l'armée du duc de Cumberland.

Ce fut à Stirling que naquit Jacques IV, que fut couronné Jacques V, et que la reine Marie reçut la consécration royale en pré-

sence des trois états du parlement; enfin Stirling fut la dernière place d'Écosse qui se rendit au parti de Cromwell.

Le château fort de Stirling, d'une construction très-ancienne, est situé à l'extrémité occidentale du rocher sur lequel la ville est bâtie; sa construction, qui le faisait autrefois regarder comme la clef des Highlands, excite encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs; et les combats dont sa possession fut souvent le sujet, ainsi que la longue résidence qu'y firent les princes écossais, y ont laissé de grands souvenirs historiques. Rien ne ressemble moins à un palais que l'intérieur de la citadelle. On ne trouve dans son enceinte que trois ou quatre bâtiments réguliers, aujourd'hui convertis en casernes et qui semblent n'avoir jamais eu d'autre destination. La chapelle, dont l'intérieur est dénué de tout ornement, est devenue un arsenal; l'ancienne salle du parlement s'est changée en manége, et les appartements royaux n'ont pas conservé la moindre trace de la magnificence avec laquelle on assure que jadis ils étaient décorés. Près de la porte d'entrée, le palais de Jacques V se fait remarquer par le luxe ridicule de son architecture. C'est un bâtiment presque cubique, construit en pierres de taille. Des figures fantastiques saillent de la muraille, au-dessus du premier étage, et servent de piédouches à des colonnes qui s'élèvent à la hauteur du toit et supportent des statues de formes grotesques.

Du haut des remparts, dont les contours suivent les sinuosités du rocher, se déploie un des plus beaux panoramas qu'il y ait en Écosse. Au nord, la chaîne des Ochills prolonge sur un même alignement ses sommets escarpés, dont les masses, d'abord sombres et heurtées, s'enveloppent dans le lointain d'une vapeur légère qui adoucit graduellement leurs formes et leurs couleurs. Au bas de cette muraille gigantesque de rochers, commence une plaine dont l'œil ne peut apercevoir les limites. Là, parmi les produits d'une culture riche et variée, s'élèvent des villes, des villages, des châteaux et des bois, que le Forth comme un immense serpent entoure de ses replis argentés. Le fleuve, après s'être pour ainsi dire multiplié dans des lieux qu'il ne paraît quitter qu'à regret, se cache dans le lointain derrière les bosquets qui bordent ses rives, et les voiles des navires qui sillonnent ses ondes semblent glisser sur la prairie. Dans ses entrelacements, il renferme de charmantes presqu'îles, et, sur celle que le spectateur découvre immédiatement devant lui, on aperçoit la tour de l'ancienne abbaye de Cambuskenneth, fondée par David Ier, et autrefois une des plus riches de l'Écosse. Les sinuosités du Forth ont une célébrité classique et ont souvent fourni des sujets à la poésie ainsi qu'à la peinture; on peut se former une idée de l'effet pittoresque qu'elles produisent, quand on remarque que, sur une étendue de près de deux lieues en ligne droite, le fleuve a un cours de plus de sept lieues. — La plaine s'étend au midi jusqu'au pied des monts Campsiens, et s'élève par une pente presque insensible à leurs sommets, qui se terminent tout à coup par des escarpements, au bas desquels de grands bois ressemblent à d'humbles touffes de bruyères. Une scène aussi vaste, mais d'un caractère plus sévère, se développe du côté du couchant : des forêts, des tourbières et des landes marécageuses couvrent une plage immense, au milieu de laquelle le Forth fait encore de longs circuits, mais sans répandre sur ses rives la richesse et la fertilité, et les masses imposantes des montagnes de la haute Écosse se confondent dans l'éloignement avec les formes indécises des nuages. Ainsi, du haut des remparts de Stirling se présente à la fois tout ce que la nature peut offrir de riche et de stérile, d'horrible et de gracieux; la vue embrasse deux contrées voisines et pourtant si différentes, et l'imagination suit la ligne de démarcation que la nature elle-même a tracée entre les caractères de leurs habitants.

Le sentier de Ballengiech, suspendu sur les flancs du rocher, offre dans les beaux jours de l'été un ombrage frais et une promenade délicieuse. Sur les hauteurs de Gawling, situées au nord du château, on voit un monticule nommé Hurlihaket, qui fut longtemps abreuvé du sang des criminels d'État.

Castle-Wind est remarquable sous une foule de rapports, parmi lesquels il faut

mettre en première ligne les débris d'un vaste édifice appelé Marr's-Walk, construit en 1570 par le régent, comte de Marr, des ruines de l'abbaye de Cambuskenneth, dont les sculptures servirent à orner le nouveau bâtiment, et reçurent ainsi une destination tout à fait différente de la première. — La maison d'Argyle est dans le voisinage de Marr's-Walk, et près d'elle est une ancienne place ou cour, entourée de constructions avec des tourelles aux quatre angles. Autrefois elles étaient la propriété des comtes de Stirling; depuis elles ont passé dans la famille d'Argyle. Près du premier de ces palais particuliers est le Gray-Friars, jolie église gothique bâtie par Jacques IV, dans laquelle le cardinal Beaton fit construire un sanctuaire.

Stirling est une ville florissante, environnée de riches faubourgs, où l'on remarque plusieurs établissements publics en faveur des marchands ruinés, des ouvriers pauvres et de leurs enfants. Cette ville avait autrefois des fabriques très-importantes de serges, qui ont été en partie remplacées par des fabriques d'étoffes de coton et de laine, et surtout par des manufactures de tapis. Il s'y fait un commerce intérieur très-important. Le commerce étranger a lieu principalement avec la Baltique; des navires de 60 à 70 tonneaux arrivent jusqu'au quai. Indépendamment d'une succursale de la banque d'Écosse, il y a une banque particulière.

STONE. Petite île dépendante du comté de Fife, située dans le golfe de Forth, à 3 l. S.-E. de Dunfermline.

STONEHAVEN ou **STONEHIVE.** Petit village maritime du comté de Kincardine, situé au fond d'une baie rocheuse, à l'embouchure du Carron et de la Cowie, à 5 l. S. S.-O. d'Aberdeen, avec un bon port garanti par une digue en pierre.

La ville de Stonehaven se compose de deux parties, l'ancienne et la nouvelle ville : la première, bâtie près du port, sur le bord méridional du Carron, consiste en deux grandes rues; la seconde, construite sur une langue de terre formée par le Carron et la Cowie, est régulière, formée de larges rues qui aboutissent à une place centrale. — Le port est un bassin naturel abrité par un rocher très-haut, et au nord-est par le quai, où déchargent commodément les navires; mais il est petit, peu profond, et l'entrée en est obstruée par des rochers. — *Fabriques* et commerce de toiles grises. Pop. 2,000 hab.

Près de Stonehaven est une montagne taillée à pic, nommée Fowls's-Clengh, retraite d'une multitude d'oiseaux connus sous le nom de Kittiwake, dont les petits sont renommés pour la délicatesse de leur chair. Au sud de cette montagne, sont des rochers agrestes d'une hauteur prodigieuse.

STONEY-KIRK. Petite ville du comté, et à 7 l. O. de Wigton, située à 1 l. S. de Stranrawer, sur la côte occidentale de la baie de Luce. Pop. 3,200 hab.

STORNOWAY ou **STORNAWAY.** Ville florissante, fort ancienne et très-jolie, du comté de Ross, capitale de l'île de Lewis. Pop. 4,200 hab.

Cette ville s'est considérablement accrue depuis quelques années. Elle est située sur la côte orientale de l'île, au fond de la baie de son nom, qui offre un bon ancrage pour les plus forts vaisseaux, et où elle a un port vaste, sûr et d'un accès facile. Outre son port, qui est très-fréquenté, la ville possède une belle douane, un bureau de poste, une maison de ville, une salle d'assemblée, une jolie église et deux écoles. Un paquebot régulier fait voile chaque semaine avec la malle et des passagers pour le continent.

Les pêcheurs de Stornoway sont renommés par leur habileté à tuer sur les lacs de nombreux troupeaux de marsouins; on vante aussi leur activité et leur habileté pour la pêche du hareng. — Armement pour la pêche de la morue et du hareng.

STRAHER. Petite ville du comté d'Argyle, située sur le Loch-Fyne, vis-à-vis d'Inverary.

STRANRAWER ou **STRANRAER.** Petite ville maritime du comté de Wigton, avec titre de bourg royal, située au fond de la baie de Loch-Ryan, qui y forme un port excellent. Pop. 2,500 hab.

La ville de Stranrawer se compose d'une principale rue fort longue, bordée de maisons anciennes, construites irrégulièrement, que l'on remplace journellement par de beaux bâtiments; la maison de ville, et la prison sont d'assez jolis édifices. Près de la ville on voit le château de Stranwaer, et celui de Culhorn, belle résidence de la famille de ce nom.

Stranrawer est un port de douanes, où il se fait un cabotage très-actif et quelques expéditions pour la Baltique. Les petits navires peuvent seuls aborder jusqu'aux quais; ceux d'un fort tonnage sont obligés de rester à un quart de lieue de la ville; mais le mouillage est bon partout dans la baie, excepté par les vents violents accompagnés d'une forte marée. — *Fabriques* de toiles de coton, tanneries importantes. — A 8 l. O. N. O. de Wigton.

STRATH ou **STRATHSWORDLE**. Petite ville du comté d'Inverness, située sur la côte nord-est de l'île de Skye, à 4 l. du cap Torrimore-Head, 5 l. S.-E de Portree. Pop. 2,700 hab.

STRATHAVEN. Ville du comté et à 4 l. 1/2 O. de Lanerck, 5 l. S. S.-E de Glascow, sur l'Aven. Pop. 1,700 hab. — *Fabriques* importantes de tissus de coton.

STRATHBEG. Rivière du comté de Sutherland, qui se jette dans le lac Eribol.

STRATHBLANC. Village du comté de Stirling, situé à 3 l. de Glascow. On y remarque le château de Craigend, bel édifice situé au centre d'un beau parc. Du fronton de ce château on voit le lac Mugdock et ses deux petites îles verdoyantes, et au N.-O. du même lac le vieux manoir de Mugdock, entouré d'arbres magnifiques. Sur une des hautes collines qui encadrent le lac on a construit une superbe tour octogone du sommet de laquelle on parcourt de l'œil le lac et ses rives fleuries, les belles plaines de Blanc et d'Endrik terminées par le gigantesque Ben-Lomond, et une partie des comtés de Lanerk, Stirling, Linlithgow, Édimburgh, Renfrew, Ayr, Dumbarton et Perth.

STRATHBOGIE et **TURREFF**. Presbytère du comté et à 12 l. N.-O. d'Aberdeen, divisé en onze paroisses, dont Turreff est la plus importante. Pop. 9,500 hab.

STRATH-BRAND. Vallée de Perth, à 2 l. O. de Dunkeld.

STRATHEARN. Belle vallée du comté de Perth, formée au N. par les monts Grampians, et au S. par les Ochill-Hills. Elle renferme de nombreux villages et un grand nombre de belles maisons de campagne.

Cette vallée, qui se prolonge à l'est du lac Earn, fut souvent le théâtre des combats que les Romains livrèrent aux Highlandais. Selon l'opinion de plusieurs savants, ce fut dans le Strathearn que se donna cette fameuse bataille dont parle Tacite, et dans laquelle les Calédoniens, commandés par Galgacus, furent défaits par Agricola.

STRATHGRYFE. Ancien nom du comté de Renfrew, qui dérivait de la Gryfe, la principale rivière qui l'arrose.

STRATHMIGLO. Ville du comté de Fife, située à 4 l. S.-E. de Perth, et à 4 l. O. de Cupar. Pop. 1,850 hab. — *Fabriques* importantes de toiles.

STRATHMORE. Rivière du comté de Sutherland qui se jette dans le lac Hope.

STRATHMORE. Vallée très-étendue et magnifique, où se trouvent les plus beaux sites de l'Écosse. Elle commence près de Stonehaven, dans le comté de Kincardine, et s'étend à perte de vue entre deux chaines de hautes montagnes jusqu'au Ben-Lomond, dans le Stirlingshire.

La vallée de Strathmore suit le direction E. N.-E. Elle est limitée au nord par les monts Grampians, au sud par les monts Ochills et Sidlaw, et arrosée par le Tay; c'est un des plus riches pays de l'Écosse.

STRATHNAVER. District N.-O. du comté de Sutherland qui prend son nom de la rivière Naver.

STRATHPEFFER. Belle vallée du comté de Ross, située à l'ouest de Dingwall et célèbre par ses eaux minérales.

STRATHPEY. Grande et belle vallée du comté de Murray, qui donne son nom à un genre de musique populaire en Écosse.

STRATHY. Rivière du comté de Sutherland, qui se jette dans la mer, à 3 l. S. S.-E. du cap Strathy.

STRATHY-HEAD. Cap sur la côte N. du comté de Sutherland, à 10 l. 1/2 E. du cap Wrath. Long. O. 6° 9'. Lat. 58° 33'.

STROMA. Ile du comté de Caithness, située dans la mer du Nord, près de la côte septentrionale de ce comté, à 1 l. N.-O de Dangsby. Lat. N. 58° 35'. Long. O. 5° 36'.

Cette île a une demi-lieue de long et un tiers de lieue de large. Elle est assez fertile en blé, mais elle manque de combustible. La mer est fort orageuse sur les côtes, principalement en hiver : aussi l'abord en est-il très-dangereux dans cette saison.

L'île de Stroma servait autrefois de cimetière commun aux habitants des îles voisines. Elle renferme des cavernes où l'on a trouvé des corps humains bien conservés, quoique morts depuis soixante et quatre-vingts ans. Trente ou quarante familles, remarquables par la simplicité de leurs mœurs et par leur industrie, forment la population de cette île, qui renferme sur la côte orientale les ruines d'un vieux château.

STROMNESS. Ville maritime, située sur la côte S.-O. de l'île de Pomone, l'une des Orcades, à 4 l. O. de Kirkwall. Pop. 1,500 hab. Elle est bâtie au fond d'une baie qui, se rétrécissant insensiblement, s'enfonce dans l'intérieur de l'île, où ses eaux forment la belle nappe d'eau appelée lac de Stewnis. Le port, situé sur cette baie, est sûr, commode et très-fréquenté, et favorise un commerce considérable avec l'étranger; l'eau y est assez profonde pour des navires de 1,000 tonneaux, et le fond en est bon.

Stromness est fréquemment visité par les navires de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui, ainsi que plusieurs autres destinés à la pêche du Groenland, y trouvent souvent à compléter leurs équipages.

Les environs recèlent des indices de mine de plomb, et du minerai de fer hématique. A un quart de lieue de la ville, on voit un cercle de grosses colonnes en pierre qui passent pour les restes d'un temple de druides, et qu'on croit être de même origine que le Stonehenge du comte de Wilts en Angleterre.

STRONSAY. Une des îles Orcades, située au N.-E. de l'île Pomone. Cette île a environ deux lieues de long sur à peu près autant de large. Sa forme est irrégulière, et ses côtes, découpées par une multitude de baies, offrent des parties unies et rocheuses; on remarque au sud-est le cap Burron; au sud-ouest le cap Rothiesholm ou Rousom, trois baies sablonneuses qui n'offrent pas d'ancrages sûrs, et deux ports, celui de Ling-Bay, sur la côte orientale, et celui de Papa-Sound.

La surface de l'île Stronsay est inégale; une chaîne de petites montagnes la traverse du nord au sud. Le sol consiste en une terre noire, friable, reposant sur un lit d'argile mêlé de petites pierres.

Cette île dépend de la paroisse de Stronsay-and-Éday, qui comprend les îles de Stronsay, Éday, Papa-Stronsay, Fairfay, et neufs petits îlots. Elle renferme les eaux minérales de Kildinguie, quelques indices de mines de fer, et des carrières de pierres calcaires. On y fabrique beaucoup de soude, que l'on exporte pour Newcastle.

STRORDAN. Village et paroisse du comté de Perth, près de Garry, à 3 l. N.-O. de Blair-Athol.

SUDALL. Petite ville du comté d'Argyle, située dans la presqu'île de Cantyre, à 2 l. 1/2 N. N.-E de Campbeltown.

SUGAR-LOAF. Montagne du comté de Sutherland, à 2 l. 3/4 S.-E. du cap Assynt.

SUMBURGH-HEAD. Cap situé à l'extrémité sud-est de l'île de Mainland, la principale des îles Shetland, terminé par un énorme rocher, qui s'élève à pic au-dessus de l'Océan. Ce promontoire est constamment battu par un courant impétueux, connu sous le nom de Roost de Sumburgh, qui s'étend entre les îles Orcades et de Shetland, et dont la force ne peut être comparée qu'à celle de Pentland-Fricht. La surface de ce cap élevé est aride et composée de la pierre lisse et fragile appelée sand-flag, que mine graduellement l'action de l'atmosphère. Souvent, des parties de ce rocher se fendent par masses énormes, et, arrachées par la violence de la tempête, elles tombent

avec fracas dans l'abîme, où la mer fume, bouillonne et se brise avec une fureur assourdissante, menaçant de détruire tout ce qui s'oppose à sa rage.

Du côté de la terre, le promontoire, couvert d'une herbe courte, s'incline rapidement jusqu'à un petit isthme dans lequel les flots ont déjà formé des anses qui s'avancent de chaque côté de l'île. La mer se frayant graduellement un passage, semble devoir dans peu détruire cet isthme; alors ce qui forme maintenant un cap ne serait plus qu'une île montagneuse et isolée. Toutefois, dans les temps reculés, on considérait cet événement comme invraisemblable; car un chef norwégien, ou selon d'autres un ancien comte des Orcades, avait choisi cette langue de terre pour y bâtir un manoir depuis longtemps abandonné, et dont on peut à peine aujourd'hui reconnaître les vestiges. C'est près du Sumburgh-Head que Walter-Scott a placé les principales scènes du *Pirate*.

SUNNART-LOCH. Baie entre les comtés d'Argyle et d'Inverness, d'environ 7 l. de long sur 1/2 l. de large.

SUTHERLAND (comté de). Ce comté est borné au nord par l'Atlantique; à l'ouest, par le détroit de Minck qui le sépare de l'île Lewis; au sud, par le comté de Ross, dont il est en partie séparé par le Dornock; au sud-est, par le golfe de Murray; à l'est, par le comté de Caithness. Sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est, est de vingt-cinq lieues, sa largeur est de vingt-trois lieues, et sa superficie de deux cent trente lieues carrées.

La côte septentrionale de ce comté est découpée par plusieurs enfoncements profonds, tels que le Kyle-of-Tongue, le loch Hope, le loch Eribol, le Kyle-of-Durness; elle projette les caps Strathy, Whiten, Farout et Wrath. Toute cette côte et quelques lieux environnants sont appelés Strathnaver, et formaient autrefois un comté particulier sous ce nom. — La côte occidentale offre le loch Hinshort, le loch Laxford, le loch Assynt, à l'entrée duquel se trouve l'île Oldney, et le cap Ru-Stoir. — La côte sud-est présente le loch Fleet.

Le comté de Sutherland renferme une multitude de lacs, parmi lesquels on remarque le loch Naver, au centre, le loch Shin, au sud, et le loch Loyal, au nord. Les rivières principales sont : la Holadale, le Strathy et le Naver, qui ont leur embouchure sur la côte nord; le Dornoch avec son affluent, le Shin, la Brora et l'Hemsdale, qui se jettent dans le golfe de Murray.

La surface de ce comté est extrêmement montagneuse. A la première vue, on n'aperçoit que montagnes, s'élevant successivement les unes au-dessus des autres, et en partie couvertes de bruyères; les vallées divergent des montagnes centrales dans différentes directions; quelques-unes ont de douze à quinze lieues de longueur, mais sont très-étroites et séparées les unes des autres par des chaînes de montagnes rocheuses inaccessibles, et arrosées par de rapides courants qui forment quelquefois des lacs.

En général, on considère le comté de Sutherland comme divisé en trois districts : celui de l'est, près de la mer du Nord; celui de l'ouest, sur la côte de l'Atlantique, et celui du centre. Le climat du premier diffère peu de celui d'East-Lothian, excepté que le printemps y commence plus tard et l'hiver plus tôt; mais l'été y est aussi chaud et l'hiver aussi froid. Les fèves et les pois sont les principales productions; à Skibo, Dunrobin et Cyderhall, il y a des bois étendus. — Le district du milieu ressemble à toutes les parties montagneuses du nord : le sol entre les montagnes est propre aux pâturages; on y élève beaucoup de bêtes à cornes noires, de chevaux et de moutons. — Le district de l'ouest est couvert de montagnes rocheuses, froid et humide; sur la côte il y a des terrains qui sont propres à l'agriculture, mais les pluies froides et les brouillards auxquels ils sont exposés fréquemment en rendent les productions peu certaines. — Sur 1,154,000 acres anglais de superficie, on n'estime guère que 65,000 acres cultivés, 3,000 acres de bois naturel, et 2,000 acres de nouvelles plantations; le reste consiste en bruyères, marais, lacs et fondrières.

Depuis quelques années, des améliorations importantes ont été introduites dans l'agriculture du pays, mais avec beaucoup

de peine, car les habitudes routinières des cultivateurs et la féodalité y formaient de grands obstacles.

Le grès, la pierre propre à faire de la chaux, la pierre ferrugineuse et l'ardoise abondent dans le comté de Sutherland ; la paroisse d'Assynt renferme des carrières de marbre ; dans quelques endroits il y a des mines de plomb argentifère. On a aussi découvert des mines de houille, de cristal de roche dans plusieurs cantons, et des grenats sur la côte, dans la paroisse de Tongue.

Le comté de Sutherland a pour chef-lieu Dornock ; il renferme deux presbytères, et 24,000 habitants.

Industrie. L'exploitation de quelques parties de marais salants, la fabrication des briques et la pêche sont à peu près la seule industrie de ce pays, qui manque de communications intérieures.

SWINA. Une des îles Orcades, près de laquelle sont deux gouffres très-dangereux, principalement par un temps calme.

T.

TABBAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située près de la côte orientale de l'île Skye.

TAIN. Voyez Tayn.

TAMTALLAN. Château ruiné, situé au bord de la mer du Nord, à 2 l. N.-O de Dunbar. Ce château, renommé par sa force, remarquable par sa position, et qui fut longtemps regardé comme imprenable, mérite une visite particulière. Ses ruines produisent une forte impression sur ceux qui sont familiers avec l'histoire des temps et des motifs pour lesquels de pareilles constructions étaient jugées nécessaires, non-seulement comme moyens de sécurité, mais trop souvent aussi comme moyen d'oppression. Indépendamment de l'effet pittoresque que produisent de pareilles forteresses, il est doux de les voir disparaître peu à peu de la surface de la terre, avec le despotisme, pour le soutien duquel elles avaient été élevées. Rien ne prouve mieux l'heureux changement qui s'est fait dans le système social que lorsque la bonne foi ne se mesure plus sur la force d'une place, que lorsque le vassal et son seigneur sont tous les deux sujets de la loi et sont punis ou protégés, non avec sévérité d'un côté ou avec indulgence de l'autre, mais suivant la conduite personnelle de chacun d'eux, et avec une justice impartiale : c'est là le triomphe des principes de l'humanité, la gloire de notre époque, et c'est là ce qui établit la différence entre la barbarie et la civilisation. Parmi ceux qui ont beaucoup voyagé, il en est peu qui n'aient remarqué que, dans tous les pays où de pareilles forteresses sont nombreuses et conservées avec soin, l'homme est esclave, ou mérite de l'être. Briser ses chaînes est le premier pas qu'on fait vers la liberté ; et ces places fortes démolies qui étalent le long de la côte les restes d'une grandeur déchue, sont des anneaux dispersés de cette chaîne qui fut l'instrument de l'esclavage des sujets, et déployèrent plus d'une fois contre le souverain lui-même l'étendard de la rébellion.

Le château Tamtallan a servi de prison à l'infortunée duchesse d'Albany, qui y fut transférée du château de Doune, après l'arrestation de son mari accusé de haute trahison et exécuté à Stirling ainsi que ses deux fils et son beau-père le comte de Lennox. Arrivée au château de Tamtallan, on mit sous les yeux de cette malheureuse veuve les têtes de son père, de son époux et de ses deux enfants, dans l'intention d'essayer si, dans l'excès du désespoir, elle ne se laisserait pas entraîner à révéler le complot supposé ; mais elle ne dit que ces mots pleins de noblesse : « Si les crimes dont on les a accusés sont prouvés, le roi a bien fait et les a jugés d'après les lois ; s'il en est autrement, que l'atrocité de ce jugement retombe sur ses auteurs ! »

En face de Tamtallan, le Bass, un des points les plus remarquables sur la côte, frappe par sa singularité; dans sa grandeur solitaire, ce rocher dominant les flots qui l'environnent, n'est pas moins intéressant par son histoire que par son caractère particulier, comme fragment d'un premier univers. C'est lui qui fixe plus particulièrement les regards de chaque étranger; son voisinage de la colline dont nous avons déjà parlé, et d'autres objets qui donnent à cette côte pittoresque l'apparence d'une grande fortification, forment un tableau qui, sous le rapport de la combinaison des différentes parties et de leur effet général, ne se retrouve guère que dans le détroit de Forth.

Le Bass, qui servait autrefois de prison d'État ou de bastille, a renfermé plusieurs personnages distingués. C'est là que, sur des preuves ou même sur des imputations, on expiait dans un rigoureux isolement ou la trahison à la couronne ou le zèle pour le covenant. C'est une Sainte-Hélène en miniature, qui porte le double caractère d'une prison et d'une île. Indépendamment d'une fontaine dont l'eau est excellente, on y trouve suffisamment d'herbe pour vingt à trente moutons. (Voyez Bass.)

TARBET. Paroisse du comté de Ross, située près de Tayn, à 10 l. N.-E. d'Inverness, à l'extrémité de la péninsule, resserrée entre les golfes de Cromarty et de Dornoch. Pop. 1,650 hab. — Pêche très-active de hareng.

TARBET. Joli village du comté de Dunbarton, situé sur le bord du lac Lomond, au fond d'une petite baie, dominée par des rochers de forme bizarre.

TARBET-EAST. Petite ville du comté d'Argyll, située sur le Loch-Fyne, à l'extrémité septentrionale de la presqu'île de Cantyre, dans l'endroit où elle est le plus resserrée, à 10 l. N. de Campbeltown, 10 l. S.-O. d'Inverary.

La côte est inabordable à East-Tarbet, et l'entrée du port est très-dangereuse, à cause de plusieurs rochers cachés sous l'eau; mais une fois qu'un bâtiment y est entré, il ne peut avoir un ancrage ni plus sûr ni plus commode. A gauche, sur une élévation, et dominant sur de sombres rochers, s'élèvent les ruines de Tarbet-Castle, autrefois la forteresse de M'Gilchrist, ensuite celle des M'Alisters, et maintenant la propriété de Campbell de Stonefield : les murs ont huit à neuf pieds d'épaisseur; l'escalier est du côté de l'ouest; et au-dessous, sont des caves voûtées. Le sommet de la colline était entouré autrefois d'une forte muraille et de nombreux bastions; à l'ouest, on voit encore plusieurs ouvrages avancés, auxquels on donne communément le nom de cavernes. En 1261, l'église de Kilcamonell, de la paroisse de laquelle Tarbet dépendait, fut donnée aux moines de Paisley; et, peu après, Dovenald M'Gilchrist leur accorda le droit de couper toute espèce de bois de construction dans les forêts de Tarbet. Macdonald, lord des îles, dans l'intention d'obtenir un droit incontestable à chaque endroit autour duquel il pouvait passer dans un bateau, fit tirer le sien à force de bras au travers de l'isthme, qui, à cet endroit, n'a qu'un mille de largeur; cette cérémonie eut lieu avec toute la pompe de l'ancienne chevalerie. Tarbet fut aussi le rendez-vous choisi par Jacques IV, quand il marcha avec ses nobles pour soumettre ses sujets rebelles des îles de l'ouest, ainsi que le malheureux comte d'Argyle, en 1685, avant qu'il descendît dans le plat pays, où, comme nous l'avons déjà dit, il fut vaincu, fait prisonnier, et quelque temps après décapité. Le but principal qui avait fait élever ce château avait été d'arrêter les incursions des Irlandais durant ces temps orageux où les lords des îles furent maîtres de Cantyre et de la plus grande partie du comté d'Argyle.

La population de Tarbet, adonnée à la pêche, est industrieuse; les harengs du Loch-Fyne passent pour être supérieurs à tous les autres, et s'exportent dans tout le royaume. Quinze à vingt mille barils de ce poisson, qu'on pêche annuellement dans le Loch-Fyne, et qui se vend plus cher que celui qui est pris sur les autres parties de la côte, forment pour l'endroit une branche lucrative de commerce. Rien n'est plus intéres-

sant pour un étranger un peu curieux, que d'accompagner les pêcheurs quand ils partent dans leurs bateaux pour retirer leurs filets : l'éclat lumineux que jette le poisson dans l'eau est si vif et si brillant, que celui qui n'a pas été témoin d'un pareil phénomène, ne peut manquer d'en être frappé d'étonnement. Ces pêcheurs, dont la politesse est proverbiale, se mettent en mer dans la soirée, et pour fort peu de chose, ils donnent à un étranger le moyen de satisfaire sa curiosité. Le vent et l'obscurité sont ce qui leur convient le mieux, et ils naviguent ordinairement au vent, pour pouvoir revenir promptement au marché dans la matinée. Après avoir cherché pendant quelques instants, étudié les mouvements des flots, le vol des oiseaux de mer, et enfin d'autres pronostics, les pêcheurs jettent leurs filets, qui se composent de pierres séparées, réunies les unes aux autres ; dans la partie inférieure, il y a une corde à laquelle sont attachées, par de longues ficelles, des espèces de bouées en peau de veau ou de chien, ce qui permet de lever ou de baisser le filet à volonté. Le bateau peut alors se tenir à l'extrémité du filet, qui, en quelque sorte, sert d'ancre. Une voile est convertie en tente ; on allume du feu, et les chants et la gaieté contribuent à faire passer le temps jusqu'à ce qu'on tire le filet, ou qu'on choisisse pour la pêche une autre place. Les pêcheurs savent faire d'excellents gâteaux, et ont une méthode d'arranger le hareng frais, qui satisferait le goût de l'épicurien le plus difficile. Si le voyageur a eu soin, avant d'entrer sur le bateau, de garnir de provisions son petit sac, et de remplir son flacon, il ne regrettera pas le temps qu'il aura employé à cette expédition. On voit, dans ces occasions, trois, quatre, et quelquefois même cinq cents bateaux réunis, qu'éclairent les rayons argentés de la lune, et qui sont tous placés en face de la ville. Chacun de ces bateaux est monté par trois ou quatre hommes, qui ont des règlements auxquels ils doivent se soumettre, et qui sont relatifs aux espèces de pêches, aux heures et aux stations. Leur succès dépend en grande partie de la profondeur à laquelle ils placent le filet, car le poisson passe quelquefois au-dessus ou au-dessous. Il n'y a pas de pronostic plus favorable que de voir les eaux briller d'un reflet argenté, comme cela se voit souvent, reflet qui provient de l'éclat brillant que jettent ces myriades de harengs qui arrivent jusqu'au haut du lac, poursuivis par les oiseaux de mer, volant et faisant entendre leur cri aigu au-dessus d'eux. Le pêcheur expérimenté ne manque pas, au moyen de ces signes, de savoir où se tient le poisson ; et si, sous ce rapport, il est souvent guidé par l'habitude, il l'est plus souvent encore par le hasard ou le caprice. Chaque bateau est ordinairement monté par trois hommes, dont un est maître : il paye toute la dépense et reçoit une part double sur les profits de la pêche; la loi l'exempte aussi de la presse. Les propriétaires de bateaux versent par souscription et par semaine, une certaine somme, qui forme une espèce d'assurance ; et, lors de la perte de leurs filets, ils sont indemnisés sur ce fonds commun. La plus grande partie du poisson pris dans un seul coup de filet, à l'endroit dont nous parlons, est évaluée à quarante et une maizes, dont chacune contient cinq cents harengs, et se vend à peu près dix schellings. En jetant leurs filets, les pêcheurs ne manquent pas de se conformer à la prétendue recommandation faite par Notre Sauveur à saint Pierre, et ils les jettent toujours à droite, du côté tribord du bateau. Quelques pratiques superstitieuses décident aussi de l'instant de se mettre en mer : mais, en général, une soirée obscure est regardée comme le moment le plus favorable. Dès qu'ils ont jeté l'ancre, et si le temps le permet, ils allument du feu, et préparent le souper, qui consiste en poisson, pommes de terre, gâteaux d'avoine, soupe et mélasse. On fait avec la dernière, dans quelques parties de l'Écosse, une liqueur fort agréable, qu'on appelle treacle-berr (bierre de mélasse). Si la nuit est orageuse, le repas est retardé ; mais on s'en dédommage avec une petite ration de whisky, dont il y a toujours une provision à bord ; car, que l'univers s'enfonce ou surnage, il faut que l'homme de Tarbet boive son petit verre de liqueur. Il est fort

rare, au reste, que cette habitude dégénère en excès.

TARBET-NESS. Cap situé sur la côte orientale du comté de Ross, à l'extrémité du promontoire qui sépare les détroits de Dornoch et de Murray. Long. O. 6° 1'. Lat. N. 57° 50'.

TAY. Grande et belle rivière, qui prend sa source dans les montagnes de la partie occidentale du comté de Perth. Elle coule d'abord au sud-est, entre dans le lac Tay, qui se dirige vers le nord-est, revient vers le sud-est, et après s'être grossie de plusieurs rivières, se jette dans le golfe de Tay, qui débouche dans la mer du Nord entre le Bulton-Ness et Tentsmoor-Point. A l'entrée de cet estuaire est un banc de sable de chaque côté : celui du sud est appelé Goa, et celui du nord Aberlady et Drumlon; au devant de ces bancs est une bouée qui indique la direction que doivent prendre les navires pour entrer dans la rivière.

Le cours du Tay est de 25 à 30 lieues. C'est une des plus belles rivières de toute l'Écosse ; le Strath-Tay, qu'elle arrose, est la plus belle et la plus riche vallée des Highlands. Ses principaux affluents sont : le Lyon, le Tumel, l'Isla, le Bran, l'Ordie, l'Almond et l'Éarn.

On traverse le Tay à Perth, sur un superbe pont de dix arches. Il est navigable jusqu'à Necoburgh, dans le Fifeshire, pour des bâtiments de 500 tonneaux ; les vaisseaux d'une certaine grandeur peuvent le remonter jusqu'à Perth. Cette rivière a des chutes d'une grande hauteur, particulièrement près de son confluent avec l'Isla : en cet endroit, les eaux se précipitent d'une énorme digue de basalte, dans un étang d'une grande profondeur. Le Frith, ou golfe de Tay, n'est ni aussi large ni aussi commode que celui de Forth, mais offre néanmoins un bon port. On fait sur cette rivière une pêche considérable de saumons; elle commence en décembre, et finit en août.

TAY-LOCH. Lac du comté de Perth, à travers lequel passe la belle rivière du même nom. Il a environ 5 l. de long, 2 l. dans sa plus grande largeur, et seulement une demi-lieue en plusieurs endroits ; sa profondeur est de 300 à 600 pieds. Ses bords sont couverts de beaux arbres; à l'extrémité septentrionale, on voit une jolie petite île plantée de grands arbres, qui ombragent les ruines d'un prieuré et le tombeau de la femme d'Alexandre Ier, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre.

Le Loch-Tay reçoit à son extrémité sud-ouest, les eaux du Dochart et du Lochy, et se décharge à l'extrémité nord-est par le Tay. Ses rives sont bien cultivées, bien peuplées, et agréablement diversifiées.

Ce lac est très-poissonneux. Il est sujet à de violentes agitations : en 1784 et en 1794, il en éprouva d'extraordinaires, sans aucune cause visible, vers son extrémité orientale.

TAY (golfe de). Bras de mer d'environ 10 l. de long, sur à peu près 2 l. de large, qui sépare le comté de Fife de ceux de Perth et d'Angus. Il devient plus étroit vers son embouchure, et à Ferry-Town, dans le comté de Fife, il n'a plus qu'une demi-lieue de large. Voyez Tay.

TAYMOUTH. Beau château gothique du comté de Perth, situé sur la rive droite du Tay, à peu de distance de Kenmore.

Les environs de cette belle habitation sont fort riches, et contrastent singulièrement avec les cantons incultes qui s'étendent vers le nord. La vue qu'on a de la colline faisant directement face au château, est universellement admirée. Dans le centre du paysage, le lac Tay se présente au spectateur ; à gauche, deux montagnes étendues et boisées en partie, s'élèvent graduellement depuis le bord de l'eau ; à droite, Drummond-Hill déploie son sol ondulé et ombragé d'un épais feuillage ; derrière, le Ben-Lawers élance dans les airs son sommet gigantesque ; enfin, à l'extrémité de la chaîne, parait celui du magnifique Ben-More. Sur le devant, un village, un port, le lac Tay et la jolie île qu'il baigne de ses eaux, forment un charmant groupe qui complète un des plus beaux points de vue de l'Écosse. — Au côté nord de la rivière est la vallée de Fortingal ; et dans le cimetière du village, un if énorme, beaucoup plus vieux que le fameux tilleul

de Fribourg : il y a plus d'un siècle il ne restait que le tronc, qui avait alors cinquante-six pieds de circonférence ; maintenant il se compose de deux tiges, dont la plus forte est entièrement creuse, et a trente-deux pieds : c'est un phénomène végétal qui le dispute au célèbre châtaignier de Sicile, sous lequel cent cavaliers pouvaient se mettre à l'abri.

TAYN. Paroisse et ville maritime, avec titre de bourg royal, capitale du comté de Ross, située à 8 l. N. N.-E. d'Inverness, et à 2 l. S. de Dornoch. Pop. 2,900 hab.

Cette ville est irrégulièrement bâtie, sur la rive droite du golfe de Dornoch, et séparée de son faubourg par un ruisseau qu'on y passe sur un beau pont. On y remarque plusieurs maisons nouvellement construites, une église érigée en 1815, l'église d'une ancienne collégiale, les bâtiments du collége et de l'école de grammaire, et la loge des francs-maçons. Son commerce consiste principalement en produits de la pêche, qui est très-abondante dans le golfe de Dornoch.

A une lieue au-dessous de la ville est un banc de sable, qui assèche à toutes les marées, coupé par un chenal où les vaisseaux ne peuvent passer qu'avec un bon pilote.

TEAGUS-LOCH. Baie sur la côte occidentale du comté d'Argyle, un peu au sud du Loch-Sunnart.

TEITH ou **TEATH.** Rivière qui prend sa source dans le comté de Perth, à l'E. du lac Lomond ; elle se forme à Callender de deux ruisseaux, dont l'un vient du Loch-Vennachar, et l'autre du Loch-Lubnaig, se dirige à l'E. S.-E., passe à Doune, et se jette dans le Forth à une lieue au-dessus de Stirling, après une course d'environ six lieues. Les eaux de cette rivière sont rapides et nourrissent beaucoup de truites et de saumons.

Sur le sommet d'un promontoire, formé par le confluent de la Teith et de l'Ardoch, on remarque, au milieu d'épais massifs de pins, de larix, de mélèzes, les vastes ruines d'un antique château, dont les hauts murs crénelés, reflétés par les eaux de la rivière, offrent un aspect des plus pittoresques.

TENTSMOR-POINT. Cap sur la côte N.-E. du comté de Fife, à l'embouchure du Tay et à 2 l. E. S.-E. de Dundée.

TERREGLES. Petite ville du comté et à 1 l. O. de Dumfries.

TERRIDON-LOCH. Vaste baie sur la côte occidentale du comté de Ross, à 6 l. S. de Ru-Rea.

TEVIOT. Voyez Tiviot.

THIRLESTANE. Château du comté de Berwick, situé sur le bord de la Leader. Ce château, entouré d'un parc magnifique, est un édifice précieux et solide, dont les appartements offrent de beaux modèles du style d'architecture qu'on employait le plus sous le règne de Charles II. On croit, d'après une tradition, qu'il a été fondé par Édouard I[er] pendant son invasion en Écosse, et qu'il fut longtemps désigné sous le nom de Lauder-Fort. Il fut néanmoins reconstruit en grande partie par le chancelier Maitland, qui accompagna Jacques en Danemark.

Il y a dans le parc de Thirlestane de beaux bois de construction, et plusieurs arbres d'une dimension extraordinaire. On y voit un orme qui, à trois pieds de terre, a quinze pieds de tour, et plusieurs autres de la même dimension ; on suppose que ces arbres n'ont pas moins de deux cents ans.

THORNHILL. Jolie petite ville, propre et bien bâtie, du comté et à 6 l. N. N.-O. de Dumfries, située sur une hauteur, près de la rive gauche de la Nith. Pop. 800 hab. — Foires considérables pour les laines et les étoffes de laine.

THULE. Voyez Fula.

THURSO ou **THUSOW.** Rivière du comté de Caithness ; elle se forme de quelques sources sur les confins du comté de Sutherland, traverse le lac Moore, et après un cours impétueux sur un lit de rochers, se jette dans la baie de Dunnet, près de la ville du même nom, après un cours d'environ dix lieues.

Cette rivière est navigable pour des navires de 200 tonneaux jusqu'à Thurso. On y pêche beaucoup de truites et de saumons.

THURSO ou **THURSOW**. Ville maritime du comté de Caithness, située sur la côte septentrionale de la baie de Dunnet, où elle a un port formé par l'embouchure de la rivière de Thurso. Douane, banque, succursale de la banque d'Écosse. Pop. 4,150 hab.

Thurso consiste en une vieille et une nouvelle ville : la première, inégalement bâtie, ne renferme d'autre édifice remarquable qu'une ancienne église gothique; la nouvelle ville, bâtie dans une situation élevée et agréable, s'étend sur le bord occidental de la rivière; elle est construite sur un plan régulier, et passe à juste titre pour la plus belle ville de l'Écosse. L'hôtel de ville, les églises, le collége, l'hôpital et les marchés, sont dignes de fixer l'attention. — Le port peut recevoir des navires tirant quatorze pieds d'eau, qui, après avoir passé la barre, y sont en parfaite sûreté.

Fabriques de toiles et d'objets en paille, blanchisseries, tanneries, corderies. — *Commerce* très-actif de blé et de farine.

Le château de Thurso est un ancien castel, bâti sur un des points les plus septentrionaux de l'Écosse; c'est un composé irrégulier de grandes et de petites tours d'un effet pittoresque : il est situé sur la baie de Thurso, directement en face les iles Orkney.

TILLYDUFF-POINT. Cap sur la côte N.-E du comté d'Aberdeen, à 1 l. 1/2 N. N.-E. de Battery-Head.

TILT. Petite rivière qui sort d'un lac du comté de Perth; elle coule du N. au S., et se jette dans le Garry près de Blair-Athol. La vallée où coule le Tilt n'a rien à envier aux paysages les plus sauvages de la Suisse; elle est bordée dans toute son étendue par deux grandes chaines de montagnes, et dominée au midi par les sommets du Ben-y-Gloe. La station la plus favorable pour embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de cette vallée est le pont du Tilt, situé à deux milles de son entrée : au delà, son aspect moins varié devient aussi plus sauvage.

TIRY, TIREE ou **TIREY**. Une des îles Hébrides de la dépendance du comté d'Argyle, située dans l'océan Atlantique, au S.-O. de l'île Coll, dont elle n'est séparée que par un détroit d'environ une demi-lieue de largeur. Pop, 4,180 hab.

Cette île a 4 l. de long et une lieue dans sa plus grande largeur. La côte, très-découpée et en partie bordée de rochers, forme plusieurs baies qui présentent de beaux aspects, et dont quelques-unes ont une ouverture de plus d'un quart de lieue d'étendue.

La surface de l'île est en général unie, quoiqu'il y ait dans quelques endroits des rochers dont la hauteur est de deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. On y compte vingt-quatre lacs et six acres de superficie. Le sol, varié de terre noire, de sable, de rochers, et en quelques endroits couvert de mousse, produit du blé, de l'avoine, des pommes de terre et un peu de lin. Il n'y a pas de bois, et toute espèce de chauffage y est rare. L'intérieur offre plusieurs restes d'antiquités, entre autres de petits forts appelés *Duns*.

L'île de Tiry renferme des carrières de granit, de pierres calcaires, de marbre veiné de plusieurs couleurs et susceptible d'un beau poli. Le rocher de Kean-Mharra, sur la pointe ouest, offre un grand nombre de grottes fréquentées par une innombrable quantité d'oiseaux aquatiques et autres. La pêche et la fabrication en grand de la soude, sont les principaux objets d'industrie des habitants. — Long. O. 9° 21' 0". Lat. N. 56° 32' 0".

TIVIOT. Rivière qui prend sa source aux monts Cheviots, dans la partie S.-O. du comté de Roxburgh. Elle arrose plusieurs belles vallées, et se jette dans le Tweed près de Kelso.

TOD-HEAD. Cap du comté de Kincardine, à 2 l. S. de Stonehaven.

TOLLIE. Lac du comté d'Argyle, à 3 l. 1/2 N. N.-E. de Glen-Orchy.

TONDRAY. Une des îles Schetland (comté des Orcades), située près de la côte occidentale de l'île Mainland. Elle a environ 2 l. de circonférence. Long. O. 2° 50' 15". Lat. N. 60° 9' 0".

TONGUE. Petite ville maritime située sur la côte septentrionale du comté de Sutherland, sur la rive droite de la baie nom-

mée Kyle-of-Tongue, obstruée à son entrée par de nombreuses îles. A 18 l. de Dornoch, 12. O. de Thurso. Pop. 1,800 hab. Long. O. 6° 33'. Lat. N. 58° 27'.

TORRIMORE-HEAD. Cap sur la côte orientale de l'ile Skye.

TORRISDALE. Village du comté de Sutherland, situé à l'embouchure de la rivière de son nom, à 10 l. O. S.-O. de Thurso. — Pêcheries importantes de saumons.

TORWOOD. Hameau du comté de Stirling, près duquel on voyait, il n'y a pas encore très-longtemps, quelques vestiges d'un chêne de 14 pieds de diamètre, qui avait un titre forcé à la vénération des Écossais; son tronc, creusé par les années, servit, dans les jours de danger, d'asile à Wallace et à ses intrépides compagnons. Cet arbre séculaire est maintenant réduit en poussière; mais son souvenir est éternel, et c'est avec un sentiment exalté de respect et d'admiration que les habitants de Torwood montrent encore le lieu où fut jadis le chêne de Wallace.

TOWARD. Village du comté d'Argyle, situé à l'extrémité d'un promontoire couronné par le château de son nom.

TOWARD-POINT. Cap situé à l'extrémité S. du comté d'Argyle, sur la Clyde, à 8 l. S. d'Inverary.

TRANENT. Petite ville du comté et à 4 l. S. S.-E d'Edimbourg. Pop. 3,400 hab. Elle possède des houillères considérables exploitées et conduites jusque dans la ville et qui s'étendent sous tout le pays environnant. On y remarque l'église paroissiale dont on attribue la construction aux Pictes.

TRESHANISH-ISLANDS. Groupe de petites îles qui font partie des Hébrides et dépendantes du comté d'Argyle. Elles sont situées entre celles de Mull et de Coll, par 56° 33'. de lat. N. et 8° 43' de long. O.

Les plus considérables de ces iles sont Cairnbulg et Little-Cairnbulg, sur chacune desquelles il y a des restes de châteaux forts. Neuf de ces îles sont habitées.

TROIG. Lac du comté d'Inverness, à 5 l. E. du fort Williams.

TRONDA. Une des îles Schetland (comté des Orcades), située vis-à-vis de Scalloway. Elle a environ 1 l. de long sur 3/4 de l. de large.

TROON-BAY. Baie sur la côte du comté d'Ayr, au N. de Troon-Point.

TROON-POINT. Cap sur la côte du comté et à 2 l. 1/2 N. d'Ayr, 1 l. 3/4 S. d'Irvine. Long. O. 7° 2' 0". Lat. N. 55° 26' 0". Ce promontoire est situé à l'extrémité d'une petite presqu'île qui s'avance dans le golfe de Clyde. Il y a près de là un des meilleurs ports naturels de l'Écosse occidentale, qui communique avec Kilmarnock par une route en fer de quatre lieues de long. Le principal commerce de ce port est celui de la houille, que l'on expédie en Irlande.

TRONZO. Une des îles Schetland (comté des Orcades), située près de celle de Mainland, dont elle n'est séparée que par un petit détroit.

TROSACHS. Montagnes élevées, sauvages et de difficile accès, du comté de Perth; où Walter-Scott a placé le théâtre des aventures de *la Dame du Lac.*

De toutes les scènes que la nature présente au voyageur au milieu des monts Grampians, il n'en est aucune qui soit comparable à celles qui s'offrent à lui au sein des Trosachs.

Les Trosachs, dont le nom signifie région hérissée, sont de vastes rochers amoncelés au fond d'une gorge que resserrent plusieurs grandes montagnes. Ils s'avancent jusqu'au lac Katrine; leur aspect varie à l'infini, suivant le point duquel on les découvre. Une route sablée s'ouvre au fond du sombre défilé des Trosachs, que jadis le montagnard lui-même ne franchissait qu'avec crainte, et sans autre soutien, au milieu des plus affreux précipices, qu'une corde d'écorce attachée aux arbustes rabougris dont la tige s'avance sur l'abîme. C'est en oubliant les travaux de l'homme et les siècles qu'il faudrait pénétrer dans ce sanctuaire, où les divinités s'assemblaient jadis au sein des tempêtes; dans ces gorges profondes, que plus tard des tribus à demi sauvages immortalisèrent par leur valeur et leurs brigandages, et qui maintenant, malgré les efforts de l'industrie humaine, ont encore quelque

chose de ce caractère terrible et mystérieux qui les avaient rendues sacrées pour les Calédoniens. Cet épouvantable amas de rochers granitiques qui encombre le fond de la vallée, semble se déblayer à l'approche du voyageur, et un défilé resserré entre deux parois perpendiculaires donne accès dans un ravin dont l'aspect rappelle le génie du Clan-Catteran, ou clan des brigands, dont jadis il protégeait les exploits. Des rochers arrondis, anguleux, les uns debout comme de vieilles pyramides, les autres couchés comme de vastes fûts de colonnes, sont amoncelés aux pieds et sur la tête de l'audacieux observateur, dans le désordre le plus effrayant; et du sein de ce chaos s'élèvent la masse noire et pyramidale du Ben-An et les sommets veloutés du Ben-Venne, dont de longs rideaux de pins, de chênes et de bouleaux couvrent les flancs jusqu'au fond de la vallée. Ces montagnes offrent un grand intérêt aux minéralogistes. (Voyez Katrine).

TUMEL. Lac du comté de Perth, à 2 l. S. de Blair-Athol.

TUMMEL. Rivière qui sort du lac Rannoch, dans la partie septentrionale du comté de Perth; elle coule à l'E., traverse le lac qui porte son nom, dans lequel est une île en partie artificielle, où il y a un vieux château qui servit de retraite à Robert Bruce, quelque temps après sa défaite à Methven, et se jette dans le Garry au défilé de Killiecrankie, après un cours rapide et bruyant d'environ 12 lieues : elle forme plusieurs belles cataractes.

TURREF ou **TURRIEFF.** Petite ville du comté et à 12 l. N. N.-O. d'Aberdeen, sur la rive droite du Deveron. Pop. 2,400 h. Elle possède une école bien dotée, une église moderne, des fabriques de fil, de toiles et une blanchisserie considérable. Les templiers y avaient autrefois un hôpital.

TURRET. Lac du comté de Perth, à 2 l. N. N.-O. de Crieff.

TUSCAG. Baie sur la côte occidentale du comté de Ross.

TWEED. Grande rivière qui prend sa source à Tweedmuir, dans les montagnes du comté de Peebles, à 2 lieues des sources de la Clyde et de l'Annan; sa source, appelée Tweedswell, est à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le Tweed coule d'abord vers le N.-E. jusqu'à Peebles, puis se détourne au S.-E., reçoit l'Yarrow, l'Ettrick près de Selkirk, le Gala à Galashiels, le Leader près de Melrose, le Tiviot à Kelso; elle forme ensuite les limites entre l'Angleterre et le comté de Berwick, et va se jetter dans la mer du Nord à Berwick-for-Tweed, après un cours d'environ 35 lieues. Cette rivière arrose une vallée pastorale enrichie de mille beautés de détail dont il est donné aux seuls amis de la belle nature de sentir tout le prix. Elle abonde en diverses sortes de poissons, surtout en saumons. Les pêcheries sont nombreuses; les hommes qu'on y emploie sont sains, robustes et industrieux. Voici la méthode qu'ils suivent ordinairement : placés dans des endroits particuliers de la rivière où l'eau est assez basse pour voir venir le poisson (et l'habitude les a rendus si habiles qu'à la plus légère agitation de l'eau ils peuvent annoncer même l'arrivée d'un seul poisson), lorsqu'ils ont découvert des saumons ils donnent le signal sur-le-champ aux maisons de pêcheurs. Aussitôt on fait avancer promptement un petit bateau à rames auquel est attaché un filet tout préparé pour être jeté successivement dans l'eau : un des bouts tient au bateau, l'autre est traîné au moyen d'une corde par les hommes placés au bord de l'eau. En embrassant ainsi un espace considérable, on tâche d'entourer le poisson, qui, découvert d'avance, échappe rarement. Les saumons qu'on prend ainsi sur les lieux sont renfermés dans des boîtes garnies de glace, et embarqués à Berwick pour Londres.

La situation ouverte du pays qu'arrose le Tweed, l'exposa souvent au maraudage des partisans anglais. Pour se défendre de ces incursions inattendues, les rois d'Écosse et leurs haut-tenanciers établirent d'un commun accord, depuis Berwick jusqu'à Bield, auprès des sources du Tweed, une ligne de fortifications composée de tours à trois étages situées alternativement sur l'un et l'autre bord de la rivière, à environ un quart de lieue de distance les unes des autres. Le mieux conservé de ces forts est celui qu'on nomme Neidpath-Castle; il est situé à un

quart de lieue de la ville de Peebles, sur un rocher qui resserre le cours du Tweed.

TWEEDALE. District qui s'étend dans les comtés de Peebles, Seltkirk, Roxburgh et Berwick. Il tire son nom du Tweed, qui l'arrose, et donne à la famille Hay le titre de marquis.

TYNE. Rivière rapide qui prend sa source dans la partie orientale du comté d'Édimbourg, entre dans le comté d'Haddington, baigne Haddington et se jette dans la mer du Nord à 1 l. N.-O. de Dumbar, après un cours de douze lieues vers le nord-est. Cette rivière arrose une des plus fertiles vallées de l'Écosse. A l'entrée du golfe formé par son embouchure, on voit Tynningham-House, château aussi remarquable par la beauté de ses jardins que par les charmes de sa position. La marée monte à huit lieues au-dessus de son embouchure, qui pourrait être rendue navigable à peu de frais.

La Tyne est sujette à de furieux débordements après les pluies. En 1775, elle s'éleva de dix-sept pieds au-dessus de son niveau ordinaire, et resta dans cet état pendant plusieurs heures. On y pêche des saumons et d'excellentes truites.

U.

UDRIGILL-HEAD. Pointe sur la côte occidentale du comté de Ross. Long. O. 7° 51'. Lat. N. 57° 54'.

UIST-NORTH. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située dans l'océan Atlantique, à 3 l. S. de la presqu'île d'Harris, et au N. de l'île Benbecula, dont elle n'est séparée que par un petit détroit qui assèche à marée basse.

La forme de cette île est irrégulière et découpée; sa longueur de l'est à l'ouest est de cinq lieues trois quarts, et sa plus grande largeur, du sud au nord, de cinq lieues. On y trouve un grand nombre de lacs d'eau douce, peuplés d'excellentes truites, et fréquentés par des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques.

La surface de l'île North-Uist est couverte de bruyères, et généralement dépourvue d'arbres : la partie cultivée, qui a environ trois quarts de lieue de long sur une demi-lieue de large, a quelques beaux pâturages de trèfle; mais pendant l'hiver qui est très-rigoureux, la végétation disparaît, et l'on est forcé de nourrir le bétail avec de la paille et des plantes marines. Le meilleur port est celui de Maddy. La côte orientale est escarpée, stérile et inhabitée; celle de l'ouest est exposée à toute la violence des vents, surtout du vent d'ouest, qui règne pendant deux ou trois mois de l'année; aucun vaisseau ne peut alors tenir à la mer.

On récolte dans cette île un peu de seigle, de l'avoine et des pommes de terre. Les pâturages sont excellents et nourrissent en été beaucoup de gros bétail.

La population de North-Uist est d'environ 5,000 habitants, dont la principale occupation est la pêche, et la fabrication de la soude de varec.

La paroisse de North-Uist comprend, avec cette île, celles de Boreray, Orinsay, Valley, Heisker, Kirklost, Heray et Grimsay.

UIST-SOUTH. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située dans l'océan Atlantique, entre les iles Benbecula au N. et celle de Barra au S. Elle a 11 l. de long sur 5 de large, et possède plusieurs ports très-avantageusement situés pour la pêche, qui est la principale occupation des habitants. On y fabrique aussi beaucoup de soude de varec. Pop. 5,500 hab.

L'île de South-Uist est montagneuse et peu fertile, surtout à l'est, où ses côtes escarpées forment des précipices dangereux; ses productions sont les mêmes que celles de North-Uist. Les chevaux y sont petits mais vigoureux; on y trouve des cerfs, des lapins, et une prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques.

La paroisse de South-Uist comprend, avec cette ile, celles de Benbecula, Rona, Érisky, et quelques autres îlots.

C'est dans l'île de South-Uist que le prétendant Charles Édouard débarqua en 1745. Après la bataille de Culloden, le malheureux prince se retira dans cette île, où il fut accueilli par Clanranald, qui avait été le premier à se déclarer en sa faveur, et qui lui fut fidèle dans sa détresse. Charles fut logé dans une hutte du genre le plus misérable, presque au centre de la montagne de Corradale. Les perquisitions que faisait faire le gouvernement pour s'emparer de sa personne, mirent ce prince dans le plus grand danger, et il semblait absolument impossible qu'il échappât aux recherches qu'on faisait avec le plus grand soin. Mais le noble courage d'une femme, Flora Macdonald, le sauva. Après s'être procuré un passe-port pour elle, un domestique et une servante qu'elle nomma Betty Burke, sous le nom et sous les habits de laquelle elle fit déguiser le prétendant, cette femme courageuse réussit à le faire passer sous ce déguisement dans l'île de Skye, d'où il rentra en Écosse. Enfin, après avoir erré comme fugitif pendant cinq mois, obligé de se cacher de retraite en retraite, et avoir mené la vie la plus précaire au milieu de fatigues et de périls inouïs, il parvint à s'embarquer, le 20 septembre 1746, sur une frégate française, qui le transporta à Morlaix.

Le dévouement de Flora Macdonald rappelle celui non moins digne d'éloges de M'Ian, chez qui le prince était venu se réfugier; quoique ce ne fût pas un de ses partisans, il veilla sur ses jours avec la plus inviolable fidélité. Ce qui rend ce fait plus remarquable encore, c'est que M'Ian, dont la famille était alors dans la misère, se trouva dans la dure nécessité de voler pour subvenir aux besoins de son hôte, et même de voler au péril de sa vie, tandis qu'un mot, un seul signe de sa part, suffisaient pour l'enrichir et pour attirer sur lui les faveurs du gouvernement. Il nous est bien pénible d'ajouter que ce pauvre homme, modèle si rare de désintéressement et de loyauté, fut pendu plus tard, pour avoir, pendant la saison où se font sentir les plus dures privations, et lorsqu'il se trouvait dans la cruelle nécessité de dérober ou de mourir de faim, volé une vache pour faire vivre sa famille. Immédiatement avant son exécution, il ôta son bonnet, et dit : « Je rends grâces à Dieu de ce que, quoique condamné à mourir, pour un crime qu'un besoin impérieux m'a poussé à commettre, je n'ai jamais trahi celui qui s'était confié à moi, jamais fait tort à l'homme malheureux, jamais refusé de partager mon dernier morceau avec l'étranger et le nécessiteux. » On dit que le roi, ayant appris toutes ces circonstances, témoigna un vif regret que la sentence eût reçu son exécution, et qu'il ajouta que, si on les lui avait fait connaître à temps, il aurait placé ce pauvre homme dans une situation où il n'aurait pas été tenté de voler pour vivre.

ULVA. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Argyle, située près de la côte occidentale de l'île de Mull, près et au nord-ouest de l'île de Staffa. On y remarque des colonnes de basalte qui ressemblent à celles de cette dernière île, quoique moins régulières.

L'île d'Ulva a environ trois quarts de lieue de longueur et une population de 300 habitants.

UNION (canal de). Voyez Forth et Clyde.

UNST (île de). La plus septentrionale des îles Schetland (comté des Orcades), située à une lieue E. N.-E. de l'île d'Yell. Elle a 3 l. de long sur 1 l. à 1 l. 1/2 de large, et renferme 2,600 habitants pour la plupart pêcheurs. Ses côtes offrent une multitude de baies et de ports, presque toujours encombrés par les sables, et de profondes cavernes, dont il est souvent difficile d'atteindre l'extrémité. La surface de l'île est en général montueuse et couverte de rochers; mais le sol est fertile en légumes, en pommes de terre, en avoine, et abonde en excellents pâturages; on y élève de nombreux troupeaux d'une qualité supérieure. La volaille y est très-abondante, ainsi que les oiseaux aquatiques et diverses sortes de poissons. On y trouve des indices de mines de fer, des pierres propres à faire de la chaux, du cristal de

roche, du jaspe agréablement bigarré de taches noires et vertes, et sur les bords de la mer une grande quantité de marcassite. — *Fabriques* importantes de bas de laine. — *Commerce* de poisson, kelp, beurre, bœuf salé, suif, thé, sucre, vins, bas de laine, etc. Long. O. 3° 6' 0". Lat. N. 60° 44' 0".

URIE-WATER. Rivière du comté d'Aberdeen, qui se jette dans le Don près d'Inverary.

URQUHART. Ville du comté et à 2 l. E. d'Elgin.

URQUHART AND GLENMORISTON. Village et paroisse du comté d'Inverness, situé sur le côté N.-O du Loch-Ness. La paroisse renferme les monts et les vallées d'Urquhart et de Moriston, dont une des plus hautes sommités est le Mealfourm'honie. On y trouve une grande quantité de bêtes fauves, et on y élève beaucoup de bêtes à cornes et quelques moutons. La paroisse a environ 11 l. de long. sur 3 à 5 de large, et renferme environ 3,000 hab.

On y remarque les restes du château d'Urquhart, qui faisait jadis partie de cette suite de forteresses qui s'étendaient, en traversant Great-Glen, d'Inverness à Inverlochy, et qui, dans les âges reculés, servaient à défendre le pays contre l'invasion étrangère et les excès qu'entraînent à leur suite les désordres civils. Située sur l'endroit le plus élevé d'un promontoire de la baie d'Urquhart, cette forteresse ruinée domine le Loch-Ness. Le roc isolé sur lequel elle est placée, est séparé de la colline voisine par un fossé de vingt-cinq pieds de profondeur et de seize de largeur. Au sommet du rocher, on voit les ruines d'une haute muraille ou courtine qui règne tout autour des bâtiments. Le plus considérable d'entre eux, encore debout, est une espèce de bastion carré, à trois étages, flanqué de quatre tourelles carrées en saillie. Le mur intérieur entoure un terrain étendu, terrassé en quelques endroits, avec des plates-formes dans les angles pour la commodité de la garnison. On y arrive par une grande porte cochère, entre deux corps de garde, qui dominent toute la ligne de murailles, et qui sont défendus par plusieurs portes épaisses et par une forte herse. Ces deux bâtiments tiennent beaucoup du style d'architecture qui distingue les châteaux gallois bâtis par Édouard Ier; on y entre par un pont-levis jeté sur le fossé extérieur. Tout l'édifice était d'une grande solidité, protégé par d'excellentes fortifications, et assez considérable pour loger une garnison de cinq cents hommes au moins.

Le premier siége soutenu par ce château date de 1303. Cette année-là, les officiers d'Édouard Ier, qui n'avaient pas voulu s'avancer en personne au delà de Nairn, furent envoyés en avant pour réduire le pays autour de Kildruminie, et ils commencèrent leurs opérations par attaquer le château d'Urquhart qui, de toutes les forteresses du nord, pouvait opposer la plus vigoureuse résistance. La place fut prise néanmoins en 1334. Trente-trois ans après, sir Robert Lander, chevalier de Morayhire, fut gouverneur d'Urquhart, et le défendit avec vigueur contre la faction Baliol. Sa fille ayant épousé le seigneur de Chisholm, dans Strathylass, le premier fruit de cette union, sir Robert Chisholm, en héritant de ses biens maternels, le domaine de Quarrel-Wood, devint constable du château d'Urquhart en succédant aux droits de son grand-père. Après cette époque, la forteresse devint royale et reçut garnison. Il est probable que cet état de choses exista du temps du siége, au commencement du quatorzième siècle, et durant le règne des Alexandre et autres anciens souverains écossais. Vers le milieu du quatorzième siècle, la baronnie et le château d'Urquhart furent concédés par David II à Guillaume comte de Sutherland, et à son fils Jean ; et il fut successivement occupé au nom du roi par l'ancienne famille de Grant de Frenchie, maintenant Grant de Grant, qui, comme chambellans de la couronne, furent mis en possession des terres environnantes, formant le domaine du château. Enfin, au commencement du seizième siècle, Jacques IV ayant été autorisé par le parlement à donner à bail les terres royales, annexées à la couronne ou non, créa par trois chartres la seigneurie d'Urquhart et les baronnies d'Urquhart et de Glenmoriston, en différentes parties, en faveur de Jean Grant de Frenchie et de ses deux fils. Les

derniers sont la tige des Grant de Glenmoriston et de Corymony.

URQUHART AND LOGIE WESTER. Ville et paroisse située partie dans le comté de Ross et partie dans le comté de Nairn, sur le détroit et à 4 l. O. S.-O. de Cromarty, presbytère de Dingwall. Pop. 3,000 hab.

URR ou ORR. Rivière qui sort du petit lac de son nom, dans le comté de Kirkcudbright, coule au sud, et, après un cours d'environ 11 l., se jette dans le golfe de Solway, vis-à-vis de la petite île Hestan. Sur ses bords se trouve la petite ville d'Urr.

URR. Paroisse du comté et à 4 l. N.-E. de Kirkcudbright, presbytère de Dumfries. Pop. 900 hab.

USSIE. Baie sur la côte orientale du comté de Ross, à 1 l. O. de Dingwall.

V.

VACK. Lac du comté de Perth, à 1 l. et 1/2 de Blair-Athol.

VALICAN. Lac du comté de Perth, à 2 l. E. de Blair-Athol.

VENNACHAR. Lac du comté de Perth, situé au pied du Ben-Lidi. Il n'a guère qu'une lieue de long sur 1/4 de lieue de large. Ce lac est de tous côtés resserré entre des montagnes; mais s'il manque de grandeur, il a du moins ce charme particulier qui embellit les sites de l'Écosse, une pureté de formes, une harmonie de couleurs, que l'on trouve rarement dans les autres contrées.

VGLE. Rivière du comté d'Aberdeen qui se jette dans la mer du Nord à 1/2 l. N. de Peterhead.

VOIL. Lac du comté de Perth, à 6 l. O. de Crieff.

VRINE. Baie du comté de Ross, à 5 l. O. N.-O. de Dingwall. Elle a 2 l. de long. sur 250 toises de large.

VROTACHAN. Lac du comté d'Aberdeen, à 2 l. 1/2 S. de Castleton de Braemarr.

W.

WALSEY. Une des îles Schetland (comté des Orcades), située à 1 l. 1/2 de la côte N.-E. de l'île Mainland.

WATERSAY. Une des îles Hébrides, dépendante du comté d'Inverness, située au sud de l'île de Barra, dont elle n'est séparée que par un étroit canal, nommé Chisamul-Bay. Elle a une lieue de long sur un tiers de l. de large, et possède un port vaste, commode et très-sûr, que les îles de Sanderay et de Muldonich garantissent des tempêtes. Une dizaine de familles composent ses habitants. Long. O. 9° 52' 0". Lat. N. 56° 54' 0".

WATTEN. Lac du comté de Caithness, à 2 l. 1/2 O. de Wich.

WEMYSS (East-or). Bourg du comté de Fife, à 3 l. N.-E. de Burntisland, sur un rocher qui borde le rivage. On y voit un magnifique château où la reine Marie Stuart eut sa première entrevue avec lord Darnley. Un peu plus loin, sur la côte, deux grandes tours carrées indiquent l'emplacement de Macduff-Castle, château dans lequel, à ce qu'on assure, fut commis le crime qui a fourni le sujet de la tragédie de Macbeth. — *Fabriques* de toiles, brasseries. — Extraction considérable de houille.

WEMYSS-WESTER. Bourg et baronnie du comté de Fife, avec un bon port sur le golfe de Forth, à 3/4 de l. E. de Dysart.

Pop. 600 hab. — *Fabriques* de sel et exportation de houille.

WESTRA. Une des îles Orcades, située à 3 l. N. N.-E. de l'île Pomone. Elle a environ 4 l. de long, sur une largeur moyenne d'une demi-lieue. L'intérieur est traversé par une chaîne de montagnes dont les sommets les plus élevés sont le Fitty et le Gallo. Sur la côte N.-O., il y a un port assez sûr pour les petits navires. — *Fabriques* de soude.

WESTRUTHER. Paroisse du comté de Berwick, située à 2 l. O. de Dunse. Cette paroisse possède trois endroits remarquables, sur chacun desquels étaient autrefois un édifice religieux. Celui de Weddorlie remonte à une époque antérieure au treizième siècle, d'après divers documents qui le concernent et qui ont été conservés jusqu'à ce jour. Tout ce qui reste à peu près de ses ruines consiste en un caveau que, suivant une tradition locale, les moines, alarmés des progrès de la réforme, choisirent comme lieu de sûreté pour cacher leurs reliques et leurs autres trésors, jusqu'à ce qu'une circonstance plus favorable, comme ils l'espéraient, leur permît de revenir à des autels dont ils s'éloignaient. — La chapelle de Spottiswoode, appelée Whitechapel, a entièrement disparu, et cette terre sacrée, à laquelle les temps et le changement des idées ont ôté son caractère religieux, sert maintenant à des usages privés. L'édifice date du règne de David II, et fut construit par le seigneur de la terre, comme lieu de prière, pour sa famille et ses vassaux. Les seuls restes de ce sanctuaire de campagne sont des fonts baptismaux que ne peuvent regarder avec indifférence ceux qui croient à l'influence vivifiante dont il est le symbole. — La chapelle de Bassendean a été plus heureuse que la précédente; elle occupe jusqu'à un certain point sa première position, et sert encore de lieu de sépulture à la famille actuelle, dont un des ancêtres, sir James Home, de Coldenknows, prit possession des terres, de l'église et du vicariat, par un acte de cession du dernier bénéficier, acte qui fut confirmé en 1573, par une chartre royale. Quelques-unes de ces forteresses, autrefois si nombreuses dans les districts de la March avant l'Union, formaient un des objets les plus pittoresques du paysage des environs : mais les sévères représentants de cette époque sont réduits maintenant à une seule tour, celle d'Évelaw ou Ively; elle est d'un style d'architecture fort remarquable, et sa force a dû offrir dans son temps, de grands motifs de sécurité. La partie basse de ces tours, comme le savent sans doute nos lecteurs, était disposée pour le bétail du pays et pour celui qu'on enlevait dans les excursions qui avaient réussi. Cet usage existe encore dans les Alpes. Le bas de la tour était percé de beaucoup de meurtrières, dans le double but de donner un passage à l'air, et d'offrir un moyen de repousser l'ennemi. La partie supérieure était distribuée en appartements de famille, qui offraient un contraste singulier et frappant avec ceux des derniers temps. On peut se faire une idée de l'avidité qui régnait dans les expéditions pour voler les bestiaux, par ce fait-ci : dans Westruther seul, cinq mille moutons, deux cents bœufs et trente chevaux furent enlevés dans une nuit par une bande de maraudeurs.

WHITE-ADDER. Petite rivière du comté de Berwick, qui se jette dans le Tweed au-dessous de White-Adder-Bridge.

WHITEHORN. Voyez WITEHORN.

WHITEKIRK. Petite ville du comté d'Haddington, à 1 l. 1/2 S.-E. de North-Berwick.

WICK. Bourg royal et port de mer, capitale du comté de Caithness, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, à 5 l. S. de Dungsby-Head, à 7 l. 1/2 E. S.-E de Thurso. La côte, hérissée de rochers élevés, est entrecoupée d'une multitude de petites baies qui s'étendent assez loin et au long desquelles on remarque une quantité innombrable de grottes et de cavernes épouvantables, habitées par des veaux marins. Outre le port que forme la rivière de Wick, on trouve le long de la côte plusieurs stations sûres pour les bateaux. Le principal promontoire, appelé Noss-Head, se voit à une assez grande distance de la mer.

Dans le territoire de Wick, on trouve

des lacs peuplés de truites, et l'on y voit les ruines de plusieurs vieux châteaux. Pop., y compris celle du bourg, 6,713 hab.

WICK. Rivière qui prend sa source au centre du comté de Caithness. Elle coule à l'est et se jette dans la mer du Nord à Wick, où son embouchure forme le port de cette ville. On y pêche une quantité considérable de saumons.

WIGTON ou **WIGTOWN** (comté de). Il est borné à l'est par le comté de Kirkcudbright; au nord, par celui d'Ayr; à l'ouest, par le canal du Nord; au sud, par la mer d'Irlande. Sa longueur est de treize lieues du nord-ouest au sud-est; sa largeur moyenne de cinq lieues, et sa superficie de cinquante-huit lieues carrées.

Le comté de Wigton projette au sud deux longues presqu'îles, dont l'une se termine par le golfe de Galloway et l'autre par le Barrow-Head; elles sont séparées par la baie de Luce. A l'est de la plus orientale de ces presqu'îles est la baie de Wigton, qui sépare en partie ce comté de celui de Kirkcudbright; le Loch-Ryan est une baie assez profonde au nord-ouest.

La surface de ce comté est en grande partie surmontée par de hautes montagnes, dont les plus élevées n'atteignent que mille à onze cents pieds au-dessus de la mer. Les terrains les plus riches se trouvent sur la côte.

Autrefois, le comté de Wigton était couvert de forêts, dont on ne trouve plus que quelques parties d'une étendue fort circonscrite. Les rivières les plus remarquables qui l'arrosent sont la Cree, sur la limite orientale, et le Bladnoch, dans l'intérieur.

Le comté de Wigton a pour chef-lieu la ville de ce nom. Il est divisé en deux presbytères, Wigton et Stranraer, et a une population de 33,250 habitants. On y trouve des mines de plomb, de cuivre, de houille, ainsi que des carrières de marbre et d'ardoise.

WIGTON ou **WIGTOWN.** Ville maritime, capitale du comté de son nom, avec titre de bourg royal. Pop. 1,700 hab. Elle est située sur la pente d'une colline, dans la vaste baie de Wigton, où elle a un port de douane près de l'embouchure de la Cree. Cette ville est renommée pour la salubrité de sa température, et possède des manufactures d'étoffes de laine et de coton. A 40 l. S.-O. d'Édimbourg.

WIGTON-BAY. Vaste baie de la mer d'Irlande, à l'embouchure de la Cree, entre les comtés de Wigton et de Kirkcudbright, sur la côte méridionale du golfe de Solway. Elle est formée par la mer d'Irlande à l'est de la baie de Luce et à l'ouest du golfe de Solway.

La baie de Wigton a six lieues de profondeur sur quatre lieues et demie dans sa plus grande largeur à son entrée; elle reçoit les eaux du Bladenoch, de la Cree, de la Fleet et de la Dee, et prend son nom de la ville principale située sur la côte. Cette baie a plusieurs bons ports, particulièrement à Gland of Whithorn, Wigton, Garliestown, Creetown et Gatehouse.

WIRE. Une des îles Orcades, située près des îles de Rowsay et d'Édimbourg, entre lesquelles se trouve la rade du Sound-de-Wire.

WITEHORN ou **WHITEHORN.** Ville très-ancienne du comté, et à 4 l. S. de Wigton, située sur la côte orientale de la baie de ce nom, où elle a un port très-sûr. Pop. 600 hab. C'était jadis la capitale des Bretons appelés Novontes; les Romains y entretenaient une garnison. Plus tard ce fut le siége du premier évêque de l'Écosse. La cathédrale, dont on ne voit plus que les ruines, fut fondée dans le quatrième siècle par saint Ninian.

WITEHORN. Petite île située dans le golfe de Solway, sur la côte S.-E. du comté de Wigton.

WITEHORN (ISLAND OF). Bon port du comté de Wigton, sur la côte S.-O. de la baie de ce nom, à 1 l. S.-E. de Witehorn. Pop. 400 hab.

WITE-WATER. Rivière du comté d'Angus qui se jette dans l'Esk.

WOOD-POINT. Cap situé sur la côte orientale du comté de Fife, à 1 l. N. de Saint-André.

WRATH. Cap ou grand promontoire du comté de Sutherland, qui forme la pointe N.-O. de l'Écosse. Ce dangereux promontoire est avec raison l'effroi des marins qui naviguent dans ces parages, car les flots viennent se briser contre ses rochers avec une furie inconcevable. Long. O. 7° 17' 15". Lat. N. 58° 38' 30".

Y.

YARROW. Rivière du comté de Selkirk qui prend sa source dans la montagne de Yarrow-Cleugh, au lac de Sainte-Marie, et qui se jette dans le Twed à 1 l. au-dessous de Selkirk. Non loin du lac silencieux de Sainte-Marie, cette rivière traverse un lac plus petit, appelé *Loch of the Lowes*, environné de montagnes de tous côtés. A l'extrémité inférieure de ce lac se trouvent les ruines de la tour de Dryhope, berceau de Marie Scott, si célèbre par sa beauté, et connue sous le nom de la fleur d'Yarrow.

YARROW. Paroisse du comté et à 2 l. 1/2 de Selkirk, située sur la rivière de son nom. Pop. 1,300 hab.

YEA-WATER. Rivière du comté de Dumfries, qui se jette dans le Nith à 1 l. E. de Lochmaben.

YEBEN. Baie sur la côte occidentale du comté de Ross, au N. du lac Terridon.

YELL ou **ZELL.** Une des îles les plus septentrionales du groupe des Schetland (comté des Orcades). Elle a 7 l. de long sur 2 à 3 l. de large. Les côtes de cette île sont découpées par un grand nombre de baies ou voes qui offrent de fort bons ports. Le sol, près des bords de la mer, offre quelques terres labourables qui produisent des menus grains. L'intérieur de l'île est montueux, couvert de mousses, de rares bruyères, et d'une espèce de gazon rude et âpre, nommé lubbo, qui vient naturellement, et fournit une nourriture passable aux chevaux ainsi qu'au gros et menu bétail. On y voit plusieurs petits lacs d'où sortent quelques ruisseaux. Pop. 1,600 hab. Long. O. 4° 43' 0". Lat. N. 60° 56' 0".

Yell est divisée en deux parties : la paroisse de North-Yell et les paroisses réunies de Midd-Yell et de South-Yell. Pop. 3,000 hab.

YESTER - CASTLE. Ancienne forteresse du comté d'Haddington, située à peu de distance de Gifford. On y remarque une caverne spacieuse qui a longtemps joui de la réputation d'être l'ouvrage d'un magicien, et qui est connue dans le pays sous le nom distinctif de Hobgoblin Hall. Un escalier de vingt-quatre marches conduit à cette vaste salle, dont le plafond est une voûte solide ; de là un second escalier de trente-six marches communique à un donjon où l'on trouve un passage qui conduit à Hope-Water, petite rivière qui entoure en partie le château. C'est à cette caverne que la forteresse doit l'honneur d'avoir été la dernière qui se soit rendue au protecteur Sommerset, durant les opérations qui suivirent la bataille de Pinkie.

YETHAN. Rivière du comté d'Aberdeen. Elle prend sa source dans la paroisse de Forgue, coule à l'est, et se jette dans la mer à Newburgh, à 3 l. 1/2 N. d'Aberdeen, après un cours d'environ 12 lieues.

Cette rivière est navigable sur une étendue d'environ 2,000 toises ; des bâtiments de 150 tonneaux la remontent sur un tiers de cette étendue. On y pêche beaucoup de saumons et de fort belles perles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction.................... Page i
Principaux lieux remarquables de divers comtés.................... v
Manière de voyager.................... 1
Topographie.................... 3
Division du territoire, bornes et superficie.................... id.
Division des comtés.................... 4
Météorologie.................... 5
Description physique.................... id.
Hauteur des principales montagnes.................... 6
Cours d'eau.................... id.
Mœurs et coutumes.................... 7
Agriculture.................... 12
Curiosités naturelles.................... 14
Industrie et commerce.................... id.
Précis historique.................... 15
Dictionnaire géographique.................... 19
Table alphabétique des lieux décrits dans le Guide en Écosse.................... 255
Avis au relieur pour le placement des gravures.................... 269
Errata.................... 272

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Abbey-Holm.................... Page 19
Abbotsford.................... id.
Abbotshall.................... 22
Abb's-Head.................... id.
— Voyez aussi Fast-Castle (p. 98).
Aberbrothwick.................... 22
Abercorn.................... id.
Aberdalgy.................... id.
Aberdeen (comté d').................... id.
Aberdeen (old).................... 23
Aberdeen (new).................... id.
Aberdour.................... 24
Aberdour.................... id.
Aberfeldy.................... id.
Aberfoyle.................... id.
Aberlemno ou Aberlemny.................... 25
Aber-Loch.................... id.
Abernethy.................... id.
Abernethy.................... 25
Abernethy-Water.................... id.
Acastial-Loch.................... id.
Acharn. Voy. Kenmore (p. 143).
Achrakill-Loch.................... id.
Achray.................... id.
Ailsa.................... id.
Airdrie.................... id.
Airth.................... id.
Airthrey.................... id.
Alfarig.................... id.
Alford.................... id.
Alhallow.................... id.
Allan.................... 26
Allanwater.................... id.
Alloa.................... id.
Alman ou Aman.................... id.
Alort-Loch.................... id.

Alsrig.......... 26
Alylh.......... id.
Ample (cascade de l'). Voy. Earn (p. 81).
Anacat.......... 26
Aucram-Moor ou Lylliard's.......... id.
Andrew (Saint-).......... id.
Angus (comté d').......... 27
Annan.......... id.
Annan.......... id.
Annandale.......... id.
Anstruther.......... id.
Anstronmun.......... id.
Antoine (chapelle Saint-).......... id.
Aray ou Ary.......... 28
Arbirlot.......... id.
Arbuthnot.......... id.
Ard (lac).......... id.
Ard-Chin-Chrocan.......... id.
Ardemeanach.......... 29
Ardmillon.......... id.
Ardoch.......... id.
Ardoch.......... id.
Ardrossan.......... id.
Ardstin.......... id.
Ardstinsel ou Ardshinstur.......... 29
Arfara.......... id.
Argyle ou Inverary (comté d').......... id.
Argyle (château d'). Voy. Inverary (p. 129).
Arkeb.......... 29
Armidale.......... id.
Aorran.......... 3
Asobig.......... id.
Assynt.......... id.
Athelstaneford.......... id.
Aucherdarran.......... id.
Aucheterarder.......... id.
Auchetermuchty.......... id.
Auldearn.......... id.
Auskery.......... 31
Aven.......... id.
Avon.......... id.
Awe (loch).......... id.
Awe.......... id.
Ayr (comté d').......... id.
Ayr.......... id.
Ayr ou Air.......... 32
Ayton.......... id.

B.

Badeaal-Loch.......... 32
Badenoch.......... id.
Balcarry.......... id.
Baldrin's-Cradle.......... id.
Bachoash.......... 33
Ballach.......... id.
Ballantraë.......... id.
Balloch.......... id.
Bamff ou Banff (comté de).......... id.
Bamff ou Banff.......... id.
Bannockburn.......... 34
Barjarg-Tower (château). Voy. Kier (p. 144).
Barnera.......... 34
Barra ou Barray.......... id.
Barsallach.......... 35
Bass.......... id.
Bathgate.......... id.
Beauley ou Bewley.......... id.
Beauly.......... id.
Beith.......... 36
Ben-Au.......... id.
Ben-Avon.......... id.
Benbeeula.......... id.
Benbrick.......... id.
Beneloch.......... id.
Ben-Cruachan.......... 36
Bendeirg.......... id.
Beneven.......... id.
Benglo.......... id.
Benivenow.......... id.
Ben-Lawers.......... id.
Ben-Lidi.......... 37
Ben-Lomond.......... id.
Ben-Macdeni.......... 38
Ben-More.......... id.
Bennermoid.......... id.
Ben-Nevis.......... id.
Ben-Venue.......... 39
Benvoirlich.......... id.
Ben-Wyrvis.......... id.
Bernard's-Vell (Saint-).......... id.
Bernera.......... id.
Berreira.......... id.
Bervie.......... id.
Bervie.......... id.
Berwick (comté de).......... id.
Berwick.......... 40
Bewley.......... 41
Biel.......... id.
Biggard.......... id.
Binn-Hills.......... id.

Bisly........ 41
Black-Castle........ id.
Black-Devon........ id.
Blair-Athol........ id.
Blair-Gowrie........ 42
Blairquhan........ id.
Bonington. Voy. Clyde (p. 54) et New-Lanerck (p. 154).
Bonskeid........ 42
Borrowstonness ou Bowness........ id.
Borthwick........ id.
Bothwell........ 43
Bowness........ id.
Braan........ id.
Bracadala........ 44
Bracklin (pont de). Voy. Callender (p. 50).
Brae-Mar........ 44
Brae-Mar........ id.
Branksome ou Branxholm........ id.
Brassa ou Bressay........ id.
Breadalbane........ id.
Brechin........ 45
Brechin........ 45
Broadlaw........ id.
Broom........ id.
Broom-Little........ id.
Broom-Loch........ id.
Brora........ id.
Brora........ id.
Bruard........ id.
Buchanan........ 46
Buchaness........ id.
Buckaven........ id.
Buckie........ id.
Bullers-of-Buchan........ 47
Bura........ id.
Burg ou Brough........ id.
Burg........ id.
Burntisland........ id.
Burra........ id.
Burra ou Burray........ id.
Bute (comté de)........ id.
Bute........ id.
Button-Ness........ 48

C.

Cadawter........ 48
Cadgolts........ id.
Cadyow ou Cadzow........ id.
Caerlaveroch........ id.
Cairnbulg........ id.
Cairnbulg........ id.
Cairney........ id.
Cairnferg........ id.
Cairngorm (montagne bleue)........ id.
Cairn's-Muir........ id.
Cairntoul........ id.
Cairston........ id.
Caithness (comté de)........ id.
Caithness (Ordof)........ 49
Calaway-Loch........ id.
Calder........ id.
Calder-Water........ id.
Calder (West)........ id.
Caldron-Linn. Voy. Crook-of-Devon (p. 59) et Devon (p. 64).
Calédonie (grande vallée de)........ 49
Calédonien (canal)........ id.
Calfa........ 50
Caliach........ id.
Calk........ id.
Callender........ id.
Cambusmore (château de)........ 51
Camelon........ 51
Campbell-Castle. Voy. Dollar (p. 66)..
Campbeltown........ id.
Campsie........ id.
Canal calédonien........ id.
Canis-Kay ou Ceiss-Bay........ id.
Cannay ou Canna........ id.
Canorasay........ id.
Cantyre ou Kentyre........ id.
Cara ou Caray........ id.
Carbery-Hill........ id.
Carcraig........ 52
Cardros........ id.
Carity........ id.
Carnwarth........ id.
Carron........ id.
Carron........ id.
Carron........ id.
Carron-Works........ id.
Carswick........ id.
Cart-Black........ id.
Cart-White........ id.
Carvillan........ id.
Cary........ id.
Caryvrecan........ id.
Castle-Carry........ id.
Castle-Semple........ id.

Castle-Town .... 52.
Catfirthroe 53
Cathcart. .... id.
Catherine .... id.
Cava .... id.
Cesford .... id.
Chachlan .... id.
Chanorry .... id.
Cheviots-Hills .... id.
Chirnside .... id.
Chon-Loch .... id.
Clacmannan (comté de) .... id.
Clacmannan .... id.
Clairn 54
Clash-Loch .... id.
Clochnaban .... id.
Cluden ou Clairn .... id.
Clyde .... id.
Clyde (Frith of) 55
Clydesdale .... id.
Clythe-Nesse .... id.
Cockburnspath .... id.
Coiltie .... id.
Coldingham .... id.
Coldstream .... id.
Coll 56
Colliston .... id.
Colm .... id.
Colms (Saint-) .... id.
Colonsey .... id.
Columba .... id.
Comrie .... id.
Conan .... id.
Coppay 57
Corra-Linn .... id.
— Voyez aussi Clyde (p. 54)
Corriskin 57
Corryvracken. Voy. Craignish (p. 57) et Scarba (p. 210)
Corstorphine 57
Cortachy .... id.
Cowie .... id.
Craig .... id.
Craig-Alvie .... id.
Craigchonichan .... id.
Craigen-Dive .... id.
Craig-Leith .... id.
Craig-Lockhart 57
Craig-Logan .... id.
Craigmillar-Castle .... id.
Craignish .... id.
Craignish-Loch .... id.
Craig-Phadrick .... id.
— Voyez aussi Inverness. (p. 133)
Crail 57
Crammond .... id.
Crammond 58
Crammond-Water. .... id.
Cratowness .... id.
Cray-Darie .... id.
Cree .... id.
Creetown .... id.
Crenan-Craig .... id.
Crichtoun .... id.
Crieff .... id.
Crinan (canal) .... id.
Crinan-Loch .... id.
Cromach 59
Cromach .... id.
Cromarty .... id.
Cromarty ou Cromartie .... id.
Cromdale .... id.
Cromlix .... id.
Crooked-Haven .... id.
Crook of Devon .... id.
Crookstone 60
Cruachan-Ben .... id.
Cruden 60
Cryll .... id.
Cullen .... id.
Culloden-Moor 61
Culross 62
Culzean .... id.
Cumbray (Great-) .... id.
Cumbray (Little-) .... id.
Cumnallich ou Carlin's-step .... id.
Cumnock (New-) .... id.
Cumnock (Old-) .... id.
Cupar .... id.
Cupar-Angus .... id.
Curgie 63
Currie .... id.
Cuttle .... id.

D.

Dalkeith 63
Dalreach .... id.
Dalry .... id.
Dalserf 64
Damsey .... id.
Davenloch .... id.

David (Saint-) 64
Davon ..... id.
Dee ..... id.
Dee (Devanar) ..... id.
Deer (Old-) ..... id.
Descros-Castle 65
Deveron (la) ..... id.
Devon ..... id.
Devon ..... id.
Devil's-Caldron. *V.* Comrie (p. 56).
Dingwall 65
Dinnet ..... id.
Dipping Rocks. *V.* Arran (p. 30).
Dirleton 65
Dochard ..... id.
Dollar ..... id.
Don 66
Donibristle ..... id.
Donnefit ..... id.
Donn ..... id.
Dornoch ..... id.
Dornoch-Firth ..... id.
Douglas 67
Doune ..... id.
Drumlanrig ..... id.
Drummond ..... id.
Drummossie ..... id.
Dryburgh ..... id.
Duddingston 69
Dumbarton ou Lenox (comté de) ..... id.
Dumbarton 70
Dumfries (comté de) 71
Dumfries 72
Dunbar 72
Dunbeath 74
Dunbeath ..... id.
Dunblane ..... id.
Duncore ..... id.
Dundée ..... id.
Dundonald 75
Dunearn ..... id.
Dunfermline ..... id.
Dunglas-Castle ..... id.
Dungsby ou Duncansby ..... id.
Dunkeld ..... id.
Dunlop 76
Dun-Mac-Sniachan ..... id.
Dunnet 77
Dunnet-Head (Orcas promontorium) ..... id.
Dunning ..... id.
Dunolly-Castle ..... id.
— Voy. aussi Oban (p. 184).
Dunoon 77
Dunottar ou Dunotter ..... id.
Dunrobin 78
Dunrossness ..... id.
Dunse ..... id.
Dunskerry 79
Dunstaffnage-Castle ..... id.
Dunster 80
Duntelchab ..... id.
Dupplin ..... id.
Durness ..... id.
Durness ..... id.
Duthill ..... id.
Dysart ..... id.

E.

Ealan-nan-Roans 80
Eallang-Herig ..... id.
Earl's-Ferry ..... id.
Earlstown ..... id.
Earn 81
Earn ..... id.
Easdal 82
Ecclefan ou Ecclesfechan ..... id.
Ecclesgreig ..... id.
Eday ..... id.
Eden ..... id.
Eden ..... id.
Edimbourg ..... id.
Edimbourg ou Edimburgh 83
Ednam 92
Eglishay ..... id.
Eig ou Eigg 92
Eil ..... id.
Eildon-Hills 93
Elgin. Voy. Murray (p. 180 et 181).
Elie ou Elly 93
Elleness ..... id.
Ellon ..... id.
Elwick 94
Enard-Loch ..... id.
Ender ..... id.
Ennévic ..... id.
Ensay ..... id.
Enster ..... id.
Ercildoune ..... id.
Eribol-Loch ..... id.
Ericht ..... id.

Ericht........ 94
Erishay........ id.
Eshaness........ id.
Esk........ id.
Esk (l')........ id.
Esk (South-)........ 95
Esk (North-)........ 95
Ettrick........ id.
Ewe........ id.
Eyemouth........ id.
Eyesderle ou Easdale........ id.

F.

Fainish-Loch........ 95
Falkirk........ id.
Falkland........ 97
Fall........ 98
Fair, Faira ou Ferra........ id.
Fairloy........ id.
Fara........ id.
Farbay........ id.
Faront........ id.
Farr........ id.
Farrai........ id.
Fast-Castle........ id.
Fenwich........ 99
Fern........ id.
Ferrenden........ id.
Ferry........ id.
Ferrytown........ id.
Fidra........ id.
Fife........ id.
Fiff-Ness........ 100
Fillan (Saint-)........ id.
Findorn........ id.
Fingal's-Cave. Voy. Staffa (p. 222).
Finlarig........ 100
— Voy. aussi Killin (p. 146).
Fisherrow........ 100
Fishlin........ id.
Fitfull-Head........ id.
Fithie........ 100
Fladda........ id.
Fladuhana........ id.
Fleet........ id.
Fleurs (château de). Voy. Kelso (p. 141).
Fochabers........ 100
Fordoun........ id.
Forfar ou d'Angus (comté de)........ id.
Forfar........ 101
Forres........ id.
Forse........ id.
Fort-Augustus........ id.
Fort-Charlotte........ id.
Fort-Georges........ id.
Forth........ 102
Forth (golfe de) ou Firth of Forth........ id.
Forth et Clyde (canal de)........ id.
Forts vitrifiés. Voy. Aberlemno (p. 25) et Inverness (p. 133).
Fort-William ou Inverlochy........ 103
Foyers (voy. Fyers)........ 104
Fraserburg........ id.
Fredia........ id.
Freswick-Water........ id.
Fula ou Tule........ id.
Fyers ou Foyers........ id.
Fyne........ id.
Fyne-Loch........ 105

G.

Gairfa........ 165
Gairloch........ id.
Cairloch........ id.
Gala........ id.
Galashiels........ id.
Galloway (Mull of)........ 106
Galloway (New)........ id.
Gamry........ id.
Gamry (Head)........ id.
Garan........ 106
Gardenstown........ id.
Gare-Loch........ id.
Garioch, autrefois Logie-Durno........ id.
Garlieston........ id.
Garron-Point........ id.
Garry........ id.
Garveloch........ 107
Garvilans........ id.

Garvis 107
Garvock ..... id.
Garvu ..... id.
Gatehouse ..... id.
Gigha ..... id.
Gilp-Loch ..... id.
Girdleness ..... id.
Girvan ..... id.
Girvan ..... id.
Glammis ..... id.
Glascow 108
Gleensee 113
Glen-Alot ..... id.
Glen-Carel ..... id.
Glencoe ..... id.
Glencroy 114
Glendevon ..... id.
Glenfichan ..... id.
Glen-Garry ..... id.
Glen-Grudi ..... id.
Glen-Lochy ..... id.
Glenluce ..... id.
Glenluce ..... id.
Glen-Lyon ..... id.
Glen-Moriston 115
Glen-Moy ..... id.
Glen-Nevis ..... id.
Glen-Orchy ..... id.
Glen-Rinnes 115
Glimsholm ..... id.
Glitness ..... id.
Gloom (château de). Voy. Dollar (p. 65). id.
Goalan-Castle. — Voy. Oban (P. 184). id.
Gordon (château de). Voy. Fochabers (p. 100) ..... id.
Gouroch ..... id.
Graham's-Dyke (levée de Graham) ..... id.
Graham's-Hall ..... id.
Graham's-Moor ..... id.
Graiteney ..... id.
Grampians ..... id.
Grande-Rule 116
Grandtully-Castle ..... id.
— Voyez aussi Perth (p. 197)
Grangemouth 116
Grave ..... id.
Greenholm ..... id.
Greenholm ..... id.
Greenlaw ..... id.
Greenock 117
Gremsa ..... id.
Gretna ou Gretnagreen ..... id.
Grimbusterholm 118
Grimsay ..... id.
Groinard ..... id.
Groisiard ..... id.

H.

Haddington ou East-Lothian (comté d'). 118
Haddington 119
Halkirk ..... id.
Hallidon-Hill ..... id.
Hallivails ..... id.
Hallivails ..... id.
Hamilton ..... id.
Handa 120
Hansay ..... id.
Harlaw ..... id.
Harport-Loch ..... id.
Harris ..... id.
Harris (sound of) ..... id.
Hartfeld ..... id.
Havery ..... id.
Hawick ..... id.
Heather-Loch 121
Hébrides ou Western-Islands (îles occidentales) ..... id.
Heck 122
Heisker ..... id.
Helmsdale ..... id.
Helyer-Swartaster (anse de) 122
Hender ..... id.
Hermatra ..... id.
Herriot ..... id.
Highlands (terres hautes) ..... id.
Hirta ou Saint-Kilda 123
Holburn-Head 126
Hollodale ..... id.
Holmes ..... id.
Holm-Sound ..... id.
Holy-Rood. Voyez Édimbourg (p. 87).
Hope 126
Hope-Loch ..... id.
Hopetoun-House ..... id.
Horse-Island 127
Houna ..... id.
Hound-Point ..... id.
Hour-Neloch ..... id.
House-Island ..... id.
Hoy ..... id.
Hutton ..... id.

I.

Ila.... 128
Ilaantierac.... id.
Ileray.... 129
Illa.... id.
Inch.... 127
Inch.... id.
Inch.... 128
Inchard-Loch.... id.
Incherain.... id.
Inchkeith.... id.
Inch Kenneth.... id.
Incholm.... id.
Inchmarnoch.... id.
Inch-Murin ou Inch-Marin.... id.
Inch-Tavanach.... id.
Incolmkill.... id.
Inisfraoch.... 129
Inis-Hail.... id.
Innerkip.... id.
Innerleithen.... id.
Innerleithen.... id.
Inner-Lochy.... id.
Innerwick.... id.
Inverary.... 129
Inveraven.... 130
Inverbervie ou Bervie.... id.
Inveresk.... id.
Inverfarrakaig.... id.
Inverkeithing.... id.
Inverkietheme.... id.
Inverkiller.... 131
Inverleithen.... id.
Inver-Loch.... id.
Inverlochy-Castle.... id.
Invermay.... id.
Inverness (comté d').... 132
Inverness.... 133
Inversnaid.... 135
Inverugie.... 136
Inverury.... id.
Iona ou Incolmkill.... id.
Ireh.... 137
Irongray.... id.
Irvine ou Irwin.... id.
Isla, Ila ou Islay.... id.
Isla ou Ila.... 138

J.

Jed.... 138
Jedburgh.... id.
John-Haven.... 139
John-o-Groat'shouse.... id.
Johnston-Kirk.... 139
Johnstown.... id.
Jura.... id.

K.

Kalligray.... 140
Katrine.... id.
Keillesay.... 141
Keith.... id.
Kellerness-Point.... id.
Kelso.... id.
Kelvin.... 142
Ken.... 143
Kenmoor.... id.
Kenmore.... id.
Kennard.... id.
Kennemont.... id.
Kennoway.... id.
Kerera ou Kerrera.... 143
Kerloak-Hill.... id.
Ket.... id.
Kiblene.... 144
Kier.... id.
Kilbirnie.... id.
Kilbridge.... id.
Kilchurn-Castle.... id.
Kilda (Saint-).... 145
Killearn.... id.
Killiecrankie.... id.
Killiecrankie.... id.
Killin.... 146

Killingtringand.................... 146
Killmaurs.......................... 147
Kilifed-Loch....................... id.
Kilmanevig......................... id.
Kilmarnock ou Marnock (St.-)........ id.
Kilmenny........................... id.
Kilmorac. Voy. Beauly (p. 35).
Kilmorack.......................... id.
Kilrenny........................... id.
Kilsytt............................ id.
Kilwinning......................... id.
Kincardine ou Mearns (comté de)..... id.
Kincardine......................... 148
Kincardine-in-Monteith............. id.
Kincardine-O'Neil.................. id.
Kinghorn........................... id.
Kingsmoor.......................... id.
Kinnaird-Head...................... id.
Kinross (comté de)................. id.
Kinross............................ 149
Kintore............................ id.
Kirkcaldy.......................... id.
Kirkcolm-Point..................... id.
Kirkcudbright (comté de)........... id.
Kirkcudbright...................... 150
Kirkintillock...................... id.
Kirk-Maiden........................ id.
Kirkoswald......................... id.
Kirkpatrick........................ id.
Kirkpatrick-Durham................. id.
Kirkpatrick-Fleming................ id.
Kirkwall........................... id.
Kirriemuir......................... 151
Kishorn............................ id.
Knap-Point......................... id.
Kyle de Durness.................... id.
Kyle de Tongue..................... id.

L.

Lagen-Point........................ 151
Laggan............................. id.
Lamb............................... id.
Lamba.............................. id.
Lamberton.......................... 152
Lamlash............................ id.
Lammermoor......................... id.
Lammer-Muir ou Lammermoor........... id.
Lanerk ou Lanark (comté de)......... id.
Lanerk ou Lanark................... 153
Lanerk (New-)...................... 154
Langs.............................. id.
Langside........................... id.
Langvale........................... 155
Largo.............................. id.
Largs.............................. id.
Lauder............................. id.
Lauderdale......................... id.
Laudon............................. 156
Lawers (château de) Voy. Comrie (p. 56.)
Lawerston.......................... 156
Lawrence-Kirk...................... id.
Laxford-Loch....................... id.
Leader ou Lauder................... id.
Leadhills.......................... id.
Leadmore........................... id.
Lee................................ id.
Legerwood.......................... id.
Leith.............................. id.
Leithen............................ 158
Lenox (comté de)................... id.
Lervick............................ 158
Lesmalt............................ id.
Lethington......................... id.
Leven.............................. id.
Leven.............................. 159
Leven ou Levin..................... id.
Leven-Loch......................... id.
Leven-Loch......................... id.
Lewis.............................. id.
Leys............................... id.
Liberton........................... id.
Liddel ou Liddal................... id.
Liff............................... id.
Linga.............................. id.
Linlithgow (comté de) ou West-Lothian 160
Linlithgow......................... id.
Linn-Dee (cascade). Voy. Paunach-Wells (p. 189).
Linn of Muckarly (cascade). Voy. Invermay (p. 131).
Linnhe-Loch........................ 167
Linton............................. id.
Lismore............................ id.
Livat-Water........................ 168
Loanhead........................... id.
Lochaber........................... id.
Loch-Aber.......................... id.
Lock-Acheray....................... id.
Loch-Aline......................... id.
Loch-Ard........................... id.
Loch-Avon.......................... id.

Loch-Awe 168
Loch-Baladren .... id.
Loch-Chon .... id.
Loch-Crinan .... id.
Loch-Creran .... id.
Loch-Dochard .... id.
Loch-Earn .... id.
Loch-Etive .... id.
Loch-Fin-Lagan 169
Lockerby .... id.
Loch-Laggan .... id.
Loch-Leven .... id.
Loch-Linnhe 170
Loch-Lochy .... id.
Loch-Lomond .... id.
Loch-Long .... id.
Loch-Lubnaig .... id.
Lochmaben .... id.
Loch-Monteith .... id.
Loch-Ness .... id.
Lochnog .... id.
Loch-Wynnoch .... id.
Lochy .... id.
Logie-Coldstone .... id.
Logie-Perth 170
Logierait .... id.
Lomond-Ben 171
Lomond-Loch .... id.
Longbridge 172
Long-Forgan .... id.
Long-Haven .... id.
Longholm .... id.
Longside .... id.
Lossie .... id.
Lothians .... id.
Lonnan .... id.
Loung-Loch ou Loch-Long .... id.
Lowlands (terres basses) .... id.
Lows 173
Loyol .... id.
Lubnaig .... id.
Luce .... id.
Luce-Bay .... id.
Luichard .... id.
Lumphannan .... id.
Luncarty .... id.
Lyon .... id.

M.

Mackermore 173
Madely .... id.
Mainland ou Pomone .... id.
Mainland ou Schetland .... id.
Mairns 174
Marchemont-House. (Voy. Green-Law, p. 116).
Marée-Loch 174
Markinch .... id.
Marytown .... id.
Mauldslie (château de). Voy. Dalsolf (p. 64).
May 174
Maybole .... id.
Mealfourm'honie .... id.
Meigle .... id.
Meldrum (old) .... id.
Melfort-Loch .... id.
Melrose ou Melross 175
Melthall 177
Menzies-Castle 176
Merse (comté de) .... id.
Merton 177
Methven .... id.
Mickle-Roe .... id.
Mickly 177
Millery .... id.
Minins (Saint-) .... id.
Minnigoff .... id.
Mochrum .... id.
Moffat .... id.
Moffat-Hills .... id.
Monance (Saint-) 178
Monar .... id.
Moness .... id.
—Voy. aussi Aberfeldy (p. 24)
Monkland 178
Mont-Alexandre .... id.
Monteith .... id.
Mont-Melville .... id.
Montrose .... id.
Monzie (château de). Voy. Crieff (p. 58).
Moorn 179
Mordington .... id.
More .... id.
Morebattle .... id.
Moriston .... id.
Morror .... id.
Mount-Battock .... id.
Moy .... id.

Moy 179
Moydart-Loch .... id.
Muckearn .... id.
Muir-Kirk .... id.
Mull 180
Mull-de-Cantyre .... id.
Mungo (Saint-) .... id.
Murray ou Elgin (comté de) 180
Murray 181
Murray-Frith .... id.
Musa .... id.
Musselbourgh .... id.
Muthill 182

N.

Nagabel-Loch 182
Nairn (comté de) .... id.
Nairn .... id.
Nairn .... id.
Naughton .... id.
Naver .... id.
Neilston 183
Nell .... id.
Ness .... id.
Ness-Loch .... id.
Nevis (Ben) 184
Nevish-Loch .... id.
New-Aberdeen .... id.
Newbalte .... id.
Newborough 184
Newbourgh .... id.
Newhaven .... id.
New-Island .... id.
Newstead .... id.
Newton-Stewart .... id.
Niet-Loch .... id.
Nig .... id.
Nith .... id.
Norham-Castle .... id.
North-Berwick .... id.
Nosse .... id.
Nosse-Head .... id.

O.

Oackhamston-Head 184
Oban .... id.
Ochill-Hills 186
Ochteryre .... id.
Ockell .... id.
Œuf (île de l') .... id.
Oich .... id.
Olrick 187
Oochan .... id.
Orcades ou Orkney .... id.
Ord-of-Caithness 188
Ordy .... id.
Orent .... id.
Orkney (comté d') .... id.
Oronsay .... id.
Orr .... id.
Orr .... id.
Orron .... id.
Orwell .... id.

P.

Paatoc 188
Paatoc-Water .... id.
Panay .... id.
Paubay .... id.
Paisley .... id.
Panbride 189
Pannanach-Wells .... id.
Papa-Stour .... id.
Papa-Stronsay .... id.
Papa-Westra .... id.
Pathead .... id.
Pattenweem 189
Paxton .... id.
Peaths ou Peese 190
Peebles ou Tweeddale (comté de) .... id.
Peebles .... id.
Penicuick .... id.
Pentland-Frith 191
Pentland-Hills .... id.
Pentlan-Skerries .... id.
Perth (comté de) .... id.
Perth 192

Peterhead.......... 197
Pettycur.......... 198
Pinkie.......... id.
Pitkeathly.......... 199
Pittenween.......... id.
Pollockshaws.......... id
Polwarth.......... id.
Pomone ou Mainland.......... 200
Port-Allan.......... 200
Port-Float.......... id.
Port-Glascow.......... id.
Port-Patrick.......... id.
Portree.......... id.
Port-Seaton. (Voy. Seaton).
Port-Soy.......... 201
Preston-Pans.......... id.

Q.

Quarry-Head.......... 202
Queen's-Ferry.......... id.
Quich.......... 202

R.

Rannoch-Loch.......... 203
Rasay ou Rasa.......... id.
Rattery-Head.......... id.
Red-Haven.......... id.
Red-Head.......... id.
Rendall.......... id.
Renfrew (comté de).......... id.
Renfrew.......... id.
Resolis.......... 204
Ridan-Loch.......... id.
Ringins (Saint-).......... id.
Rhinns de Galloway.......... id.
Rob-Roy (tombeau de). Voy. Earn (p. 81).
Robroyston. Voy. Glascow (p. 108).
Rochy-Linn (cascade). Voy. Isla (p. 138).
Ronaldsha (North).......... 204
Ronaldsha (South).......... id.
Ronay.......... id.
Rose-Markie. V. Fortrose.
Roseneath.......... 204
Roslin ou Rosslyn.......... id.
Ross (comté de).......... 206
Ross.......... 207
Ross-of-Balmangar.......... id.
Ross-Prory. V. Dumbarton.......... id.
Rothes.......... id.
Rothsay.......... id.
Rou.......... id.
Rowsay.......... id.
Roxburgh (comté de).......... 208
Roxburgh.......... 209
Riff-Point.......... id.
Rue-Loch.......... id.
Rum.......... id.
Rumore-Point.......... id.
Ru-Rea.......... id.
Rutherglen.......... id.
Ru-Wochel.......... id.
Ryan-Loch.......... id.

S.

Saltcoats.......... 210
Samuel (grotte de). Voy. Glen-Nevis (115).
Sanday.......... 210
Sanquhart.......... id.
Sark.......... id.
Sark-Foot.......... id.
Sark-Loch.......... id.
Sauchies. Voy. Stirling.......... id.
Scalpa.......... id.
Scar (Nose).......... id.
Schetland ou Shetland.......... id.
Schoting-Point.......... 212
Scone.......... 212
Sconie.......... 213
Scourse-Loch.......... id.
Scouzie-Head.......... id.
Scowie-Kyle.......... id.
Seaton ou Port-Seaton.......... id.
Sedley.......... id.
Selkirk (comté de).......... id.
Selkirk.......... id.
Seton-House.......... 214
Severn's-Wall ou Graham's dike.......... id.
Seyton.......... id.

Shapinshay....... 214
Sheriffmuir....... 215
Shieldag....... 217
Shiell-Loch....... 218
Shiu....... *id.*
Shore-of-Muchul....... *id.*
Skait-Row....... *id.*
Skeldness....... *id.*
Skene....... *id.*
Skerrie....... *id.*
Skipness....... *id.*
Skipness-Point....... *id.*
Skyach....... *id.*
Skye ou Sky....... *id.*
Slapin (lac). Voy. Skye (p. 219)
Slitte....... 220
Smow....... *id.*
Solway-Frith....... *id.*
South-Ferry....... *id.*
Spean....... *id.*
Spey....... *id.*
Staffa....... 221
Staxigo-Narbourg....... 230
Steen-House....... *id.*
Stennis....... *id.*
Stevenson....... *id.*
Stewart's-Town....... *id.*
Stirling (comté de)....... *id.*
Stirling....... 232
Stone....... 236
Stonehaven ou Stonehive....... 236
Stoney-Kirck....... *id.*
Stornoway ou Stornaway....... *id.*
Straher....... *id.*
Stranrawer ou Stranraer....... *id.*
Strath ou Strathswordle....... 237
Strathaven....... *id.*
Strathblanc....... *id.*
Strathbogie....... *id.*
Strath-Brand....... *id.*
Strathearn....... *id.*
Strathgryfe....... *id.*
Strathmiglo....... *id.*
Strathmore....... *id.*
Strathmore....... *id.*
Strathnaver....... *id.*
Strathpeffer....... *id.*
Strathpey....... *id.*
Strathy....... 238
Strathy-Head....... *id.*
Stroma....... *id.*
Stromness....... *id.*
Stronsay....... 238
Strordan....... *id.*
Sudall....... *id.*
Sugar-Loaf....... *id.*
Sumburgh-Head....... *id.*
Sunnart-Loch....... 239
Sutherland (comté de)....... *id.*
Swina....... 240

T.

Tabbay....... 230
Tain. Voy. Tayn....... *id.*
Tamtallan....... *id.*
Tarbet....... 241
Tarbet....... *id.*
Tarbet-East....... *id.*
Tarbet-Ness....... 243
Tay....... *id.*
Tay (golfe de)....... *id.*
Tay-Loch....... *id.*
Taymouth....... *id.*
Tayn....... 244
Teagus-Loch....... *id.*
Teith ou Theat....... *id.*
Tentsmor-Point....... *id.*
Terregles....... *id.*
Terridon-Loch....... *id.*
Teviot. Voy. Tiviot....... *id.*
Thirlestane....... *id.*
Thornhill....... *id.*
Thule. Voy. Fula....... 244
Thurso ou Thursow (rivière)....... *id.*
Thurso ou Thursow....... 245
Tillyduff-Point....... *id.*
Tilt....... *id.*
Tiry, Tiree ou Tirey....... *id.*
Tiviot....... *id.*
Tod-Head....... *id.*
Tollie....... *id.*
Tondray....... *id.*
Tongue....... *id.*
Torrimore-Head....... 246
Torrisdale....... *id.*
Torwood....... *id.*
Toward-Point....... *id.*
Tranent....... *id.*
Treshanish-Islands....... *id.*
Troig....... *id.*
Tronda....... *id.*
Troon-Bay....... *id.*

Troon-Point. 246
Tronzo . . . . id.
Trosachs. . . . . id.
Tumel. 247
Tummel. . . . . id.
Turreff ou Turrieff. . . . . id.
Turret. 247
Tuscag. . . . . id.
Tweed . . . . id.
Tweedale. 248
Tyne. . . . . id.

U.

Udrigill-Head. 248
Uist-North. . . . . id.
Uist-South. . . . . id.
Ulva. 249
Union (canal de). Voy. Forth et Clyde.
Unst. . . . . id
Urie-Water. 250
Urquhart. 250
Urquhart-and-glen-Moriston. . . . . . . id.
Urquhart-and-Logie-Wester. 251
Urr ou Orr. . . . . id.
Urr. . . . . id.
Ussie. . . . . id.

V.

Vack. 250
Valican. . . . . id.
Vennachar. . . . . id.
Vgle. . . . . id.
Voil. 251
Vrine. . . . . id.
Vrotachan. . . . . id.

W.

Walsey. 251
Watersay. . . . . id.
Watenn . . . . id.
Wemyss. . . . . id.
Wemyss-Wester. . . . . id.
Westra 252
Westruther. . . . . id
White-Adder . . . . id.
Whitehorn. Voy. Witehorn. . . . . . . id.
Whitekirk 253
Wick. 252
Wick. 253
Wigton ou Wigtown (comté de) . . . . id.
Wigton. . . . . id.
Wigton-Bay . . . . id.
Wire . . . . id.
Witehorn. . . . . id.
Witehorn . . . . id.
Witehorn (Island-of). . . . . id.
Wite-Water. . . . . id.
Wood-Point. . . . . id.
Wrath 254

Y.

Yarrow 254
Yarrow . . . . id.
Yea-Water . . . . id.
Yeben . . . . id.
Yell ou Zell 254
Yester-Castle . . . . id.
Yethan . . . . id.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.

Abbotsford.	Page 19
Tour de Glandearg.	19
Château de Fyvie.	22
Chapelle St.-Antoine.	27
Chateau d'Ellangovan près d'Annan.	27
Lac Ard.	28
Lac Awe.	31
Rives du Beauly.	35
Cascade de Kilmorack.	36
Le Ben Lomond.	37
Château de Berwick.	40
Château de Blairquhan.	42
Château de Bothwell.	43
Pont de Bothwell.	43
Château de Carlaveroch.	48
Pont de Bracklin.	50
Cascade de Stonebyres formée par la Clyde.	54
Château de Cockburns-Path près de Dumbar.	55
Château de Crichtoun.	58
Château de Monzie près de Crieff.	58
Abercairnay, château situé à droite de la route de Crieff à Perth.	58
Baie de Cromarty.	59
Caldron Linn.	59
Ruines du château de Crockstone.	60
Château d'Airth situé sur la rive méridionale du Forth, à peu de distance de Culross.	62
Château de Culzean.	62
Château de Craignethan, situé à une demi-lieue de Dalserf.	64
Château de Campbell.	66
Château de Forbes sur les bords du Don.	66
Château de Doune.	67
Abbaye de Dryburgh.	67
Dumbarton.	70
2e Vue de Dumbarton.	70
Ross Priory à 3 l. de Dumbarton.	70
Dundee.	74
Cathédrale de Dumblane.	74
Ruines du château de Dunglas.	75
Dunkeld.	75
Cathédrale de Dunkeld.	75

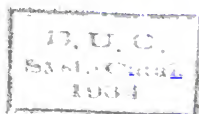
Château de Tully Véolan près de Dunkeld. 75
Château de Dunolly 77
Château de Dunse. 78
Château de Dunstaffnage 78
Edimbourg. 81
Ville et château d'Édimbourg 83
Maison de Knox à Édimbourg. 84
Ancienne prison d'Édimbourg. 86
Holy-Rood, ... 87
Chapelle ruinée d'Holy-Rood 87
Herriot's Hospital à Édimbourg 89
Château de Falkland. 97
Château de Fast. 98
Tour de Volf-Crag près de Fast-Castle. 98
Château de Gordon 100
Chute du Foyers. 104
Le lac Fyne. 105
Château de Glammis. 107
Cathédrale de Glascow 108
Crypte de la cathédrale de Glascow 110
Collége de Glascow 111
Inverary. 129
Château d'Argyle à Inverary. 129
Pic de Duniquoich près d'Inverary 129
Château d'Inverlochy. 131
Inverness. 133
Fort d'Inversnaid 135
Cathédrale d'Iona. 136
Abbaye de Jedburgh. 138
Le lac Katrine 140
Abbaye de Kelso 141
Château de Kenmount 143
Ruines du château de Kilchurn 144
Tour de Barjarg. 144
Vue de Kirkcaldy. 149
Kirkwall. 150
Église St.-Magnus en Kirkwall 151
Château de Carstairs, situé sur la route de Lanerk à Édimbourg. 154
Burg-Westra, principal lieu des scènes du roman intitulé *le Pirate*, situé à 2 l. O. de Lerwick. 158
Château de Linlithgow. 160
Château de Niddrie, situé à 2 l. de Linlithgow; c'est dans ce château que se retira Marie Stuart après son évasion du château de Loch-Leven 160
Le Loch-Étive 168
Ancien château de Loch-Leven 170
Ile d'Inch-Caillach. 171

Embarcadère sur le lac Lomond 171
Ancienne abbaye de Sainte-Marie (autrefois Melrose). 174
Ruines de l'abbaye de Melrose. 175
Château d'Ardtornish dans l'île de Mull. 179
Château d'Aros dans l'île de Mull. 179
Vue du lac Oich 186
Ruines du château de Creukston près de Paisley. 189
Vue de Perth. 192
Queen's-Ferry. 202
Château de Roslin. 204
Intérieur de la chapelle de Roslin. 204
Palais de Scone. 212
Vue de l'île de Staffa 221
Entrée de la grotte de Fingal à Staffa. 222
Intérieur de la grotte de Fingal. 222
Vue de Stirling 232
Château de Stirling 232
Façade du château de Stirling 232
Château de Dunmore à 2 l. de Stirling 233
Château de Craigend. 237
Stromness 238
Château de Tamtallan 240
Tarbet sur le lac Fyne 241
Le lac Tay. 243
Taymouth 243
Château de Turso. 244
Château de Toward 246
Passage des Trosachs. 246
Château de Nidpath 247
Pont sur le Tweed. 247
Château de Tyningame, magnifique habitation située à l'entrée du golfe formé par l'embouchure de la Tyne 248
Saint-Cuthbert 254
Tour d'Armstrong. 254
Château de Tillietudlem cité dans les *Puritains* 254
Château de Cawdor 254
Château de Lagg cité dans *Redgauntlet* 254

ERRATA.

Page 48, ligne 10 de la 1re colonne, comté d'Hamilton, lisez comté d'Haddington.

Page 93, avant ELIE, ajoutez ELGIN, ville dont la description se trouve page 181, à la suite du comte de Murray.



N 109



l

CHÂTEAU DE DUNSTAFFNAGE.

Comté d'Argyle

N. 110



E. A. Pernot del — Jolivard fils sc

RIVES DU BEAULY.

Comté de Ross

N. III



F. A. Pernot del. — Jolivard fils sc.

LE LAC KATRINE

Côté de l'Ile de la Dame du Lac.

Comté de Perth

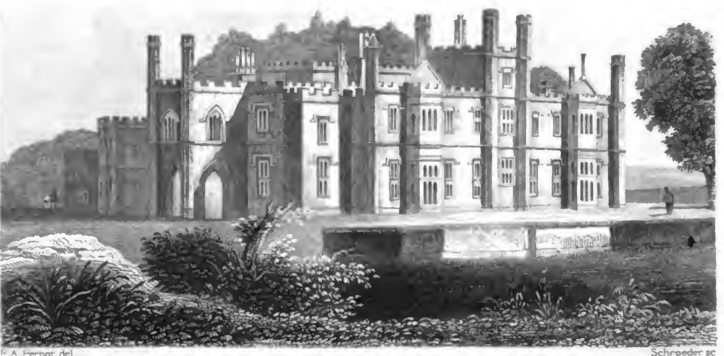
N° 112



F A Pernot del. Jolivard fils sc

CALDRON LINN.

Comté de Perth



F. A. Pernot del   Schroeder sc

CHÂTEAU DE DUNMORE.

Comté de Stirling

N 114



F. A. [illegible]ernot del — Schroeder sc

ANCIENNE PRISON D'ÉDIMBOURG.

N 115.



F A Pernot del

Schroeder sc

SAINT MAGNUS EN KIRKWALL.

Comté des Orcades

N 116



F A Pernot del

Schroeder sc

CHÂTEAU DE BLAIRQUHAN.

Comté d'Argyle

N 117.



F. A. Pernot del. Skelton fils sc.

CHÂTEAU DE TILLIETUDLEM.

N. 118.



F. A. Pernot del. Skelton fils sc.

CHÂTEAU DE ROSLIN.

Comté d'Edimbourg

N. 119.



F. A. Pernot del. Skelton fils sc.

RUINES DU CHÂTEAU D'AROS,

dans l'Ile de Mull.

Comté d'Argyle.

N. 120



F. A. Pernot del. — Skelton fils sc.

LE LAC TAY.

Comté de Perth.